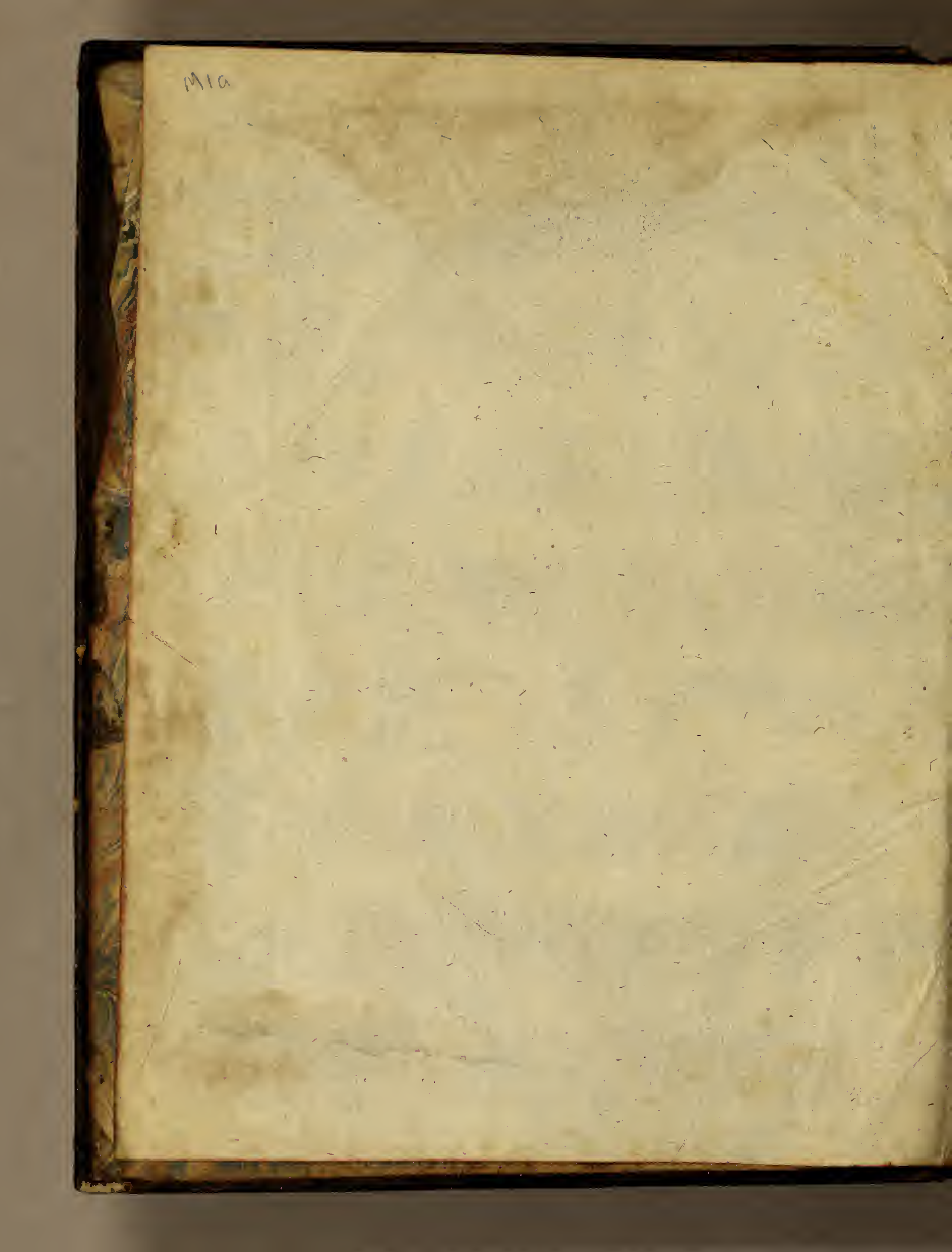



GAUDEO.
John Carter Brown.




Mia

CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME XX.

CONTINUATION
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,
OU
COLLECTION NOUVELLE

1°. *DES RELATIONS DE VOYAGES PAR MER,*
DÉCOUVERTES, OBSERVATIONS, DESCRIPTIONS,
Omises dans celle de feu M. L'ABBÉ PRÉVOST, ou publiées depuis cet Ouvrage.

2°. DES VOYAGES PAR TERRE,
FAITS DANS TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; touchant leur situation, leur étendue, leurs limites, leurs divisions, leurs climats, leur terroir, leurs productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Habitations, leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, *&c.* Avec l'Histoire, les Mœurs & les Usages des Habitans; leur Religion, leur Gouvernement, leurs Arts, leurs Sciences, leur Commerce, leurs Manufactures, *&c.*

OUVRAGE enrichi de Cartes Géographiques nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques; de Plans & de Perspectives; de Figures d'Animaux, de Végétaux, Habits, Antiquités, &c.

TOME VINGTIÈME.



A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Châteaux-vieux, rue Saint-André des Arcs.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Carte d'une partie de la Mer du Sud

Contenant les Découvertes des Vaisseaux de Sa Majesté

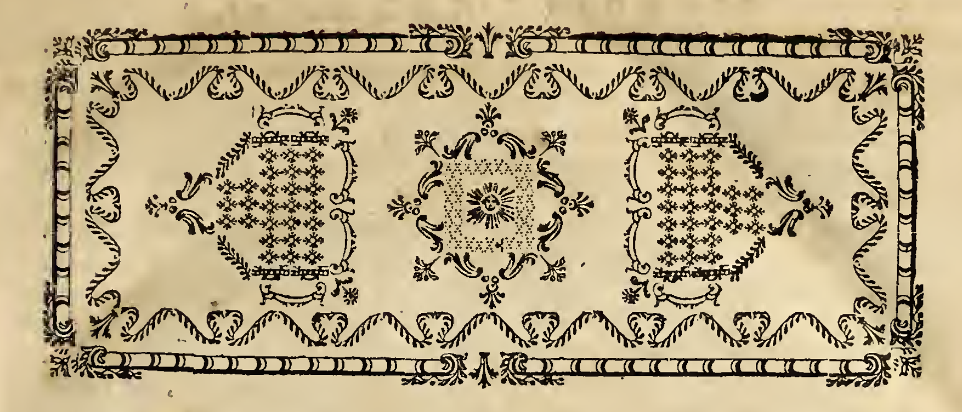
Le Dauphin, Commodore Byron, la Tamar, Capitne Mouats, 1765.
Le Dauphin, Capitne Wallis, Le Swallow, Capitne Carteret, 1767.
et l'Endeavour, Lieutenant Cook, 1769.

Chine
Cochin Chine
Isles Philippines
Borneo
Sumatra
Mindanao
Nlle Guinée
Nlle Hollande
Nouvelle Hollande
Terre de Pierre Nuyts Déc. Janv. 1627.
Nlle Galles Mérid.
Terre de Diemen Décou. en 1642.
Nle Zélande
Cap Nord
Cap Est
Cap Ouest
Cap Sud
Manicola ou Espiritu Santo de Quiros
Ile de la Reine Charlotte
Isles de la Société
Isle du R. George
Ile du Désappointement
I. Pitcairn
Golfe de Mexique
Mexique ou la Nlle Espagne
Cuba
la Jamaïque
Terre Ferme
Pays des Amazones
Pérou
Chili
Amérique Méridionale
Lima
Juan Fernandes
Ile Chiloe
Terre de Feu
Cap Horn
Détroit de Magellan
Is. Falkland
Route du Commodore Byron et du Cap. Mouats
Route du Capne Wallis
Route du Capne Carteret
Route du Lieut. Cook
Route du Capitaine Carteret
Route du Cap. Wallis

Note
Les Terres ombrés sont des nouvelles Découvertes, excepté une partie du côté occidental de la Nlle Zelande qui a été vue par Tasman en 1642.
Celles qui sont sans ombres, sont copiées des Cartes.
* Endroits ou la Longitude est déterminée par les Observations Astronomiques.

Dégrés de Longitude Ouest comptés du Méridien de Greenwich.

Benard Dir.



CONTINUATION DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

LIVRE PREMIER.

Voyage fait autour du Monde dans les années 1764, 1765 & 1766, par le Commodore BYRON.

INTRODUCTION.

L'ESPRIT d'aventure & de conquête qui dirigea les Navigateurs Portugais & Espagnols après la découverte du Cap de Bonne-Espérance & de l'Amérique, s'est affoibli dès long-temps. Les Gouvernemens n'attendent plus de richesses des découvertes des pays lointains, & ils sont rarement disposés à employer leurs trésors & leurs flottes à des entreprises qui ne promettent d'autres fruits que des lumieres nouvelles sur la géographie, les sciences naturelles & les mœurs des différens peuples. INTRODUCTION.

Pendant les deux derniers siecles, les Européens n'ont fait aucun grand voyage; mais depuis quelques années le goût des dé- Le goût des découvertes se ranime.

INTRODUCTION.

couvertes leur en a fait entreprendre de très-considérables. L'Angleterre est sortie la premiere de son assoupissement : son Roi a commencé en 1764 à donner l'exemple aux autres Souverains, & les Anglois ont fait des découvertes qui ont porté la science de la géographie & celle de l'astronomie à ce haut point de perfection où elles sont aujourd'hui.

Les Navigateurs modernes plus humains.

L'Histoire raconte avec horreur les cruautés des Espagnols & des Portugais, & même des Hollandois, des Anglois & des François, lors de leurs premiers voyages : graces à l'esprit philosophique qui distingue notre siecle, on n'aura point à reprocher ces actes d'inhumanité aux Navigateurs dont je vais tracer la route & les découvertes.

Progrès de la Navigation.

Les différens Voyages qui composent les nouveaux volumes qu'on publie, formeront une époque remarquable dans l'Histoire de la Navigation. Jamais on ne fit autant d'expéditions autour du monde en aussi peu de temps ; jamais expéditions ne furent achevées avec autant d'appareil & de soin, & jamais l'on n'a vu enfin des Commandans aussi habiles & aussi éclairés.

Georges III, aussitôt qu'il fut monté sur le Trône d'Angleterre, forma le projet d'envoyer des vaisseaux à la découverte des pays inconnus ; & ce fut aussitôt après le rétablissement de la paix en 1764, entre la France & l'Angleterre, que Georges III choisit pour l'exécuter le Commodore Byron (a). On lui donna le commandement du *Dauphin*, vaisseau de guerre du sixieme rang de vingt-quatre canons, & de la *Tamar*, frégate de seize canons. L'équipage du *Dauphin* étoit composé de cent cinquante matelots, trois Lieutenans & trente-sept bas Officiers. Celui de la *Tamar* de quatre-vingt-dix matelots, trois Lieutenans & vingt-deux bas Officiers. Voici le préam-

(a) Le Voyage du Commodore Byron se trouve dans un Recueil intitulé, Relation des Voyages entrepris par ordre de Sa Majesté Britanique, pour faire des découvertes dans l'hémisphere Austral, & successivement exécutés par le Commodore Byron, le Capitaine Carteret, le Capitaine Wallis & le Capitaine Cook, dans les Vaisseaux le *Dauphin*, le *Swallow* & l'*Endeavour* ; rédigée d'après les Journaux tenus par les différens Commandans & les papiers de M. Banks, par J. Hawkesworth, 4 vol. in-4°. traduction Françoise de 1774.

Ce Voyage renferme sept Cartes & Planches.

Premiere Carte, d'une partie de la mer du Sud, contenant les routes & les découvertes des Vaisseaux le *Dauphin* & la *Tamar* en 1765, le *Dauphin* Capitaine Wallis, & le *Swallow* Capitaine Carteret, en 1767, & l'Endevour en 1769.

Deuxieme Carte, du détroit de *Magellan*.

Troisieme Carte, du Port Famine, de la Baie de *Wood*, du Port *Gallant* & de la Baie *Fortesme*, de la Baie & du Havre de *Lordes*.

Quatrieme Carte, de l'Anse *S. David*, de la Baie de l'*Isle* du Havre de *Swallow*, de la Baie de *Puzzling*, du Cap de la *Providence*, de la Baie du Cap *Ufspriht* & de la Baye *Dauphin*.

Cinquieme Carte, de la Baie *Elisabeth*, de la Baie *S. David*, & depuis la Riviere, d'*Yorck*, jusqu'à la Baie & au Havre des *trois Isles*.

Sixieme planche, entrevue du Commodore Byron avec les Patagons.

Septieme Carte, de la Virginie d'*Hawkins* & du Canal *Falkland*.

bule des instructions qui furent données au Commodore Byron.

INTRODUCTION. Instructions données à M. Byron.

» Comme rien n'est plus propre à contribuer à la gloire de cette » Nation en qualité de Puissance maritime, à la dignité de la Couronne de la Grande-Bretagne, & aux progrès de son commerce, » de sa navigation, que de faire des découvertes de Régions nouvelles; & comme il y a lieu de croire qu'on peut trouver dans » la mer Atlantique, entre le Cap de Bonne-Espérance & le détroit » de *Magellan*, des terres & des Isles fort considérables, inconnues » jusqu'ici aux Puissances de l'Europe, situées dans des latitudes » commodes pour la navigation & dans des climats propres à la » production de différentes denrées utiles au commerce; enfin comme les Isles de Sa Majesté (a), appellées *Isles de Pepys* & *Isles de* » *Falkland*, situées dans l'espace qu'on vient de désigner, n'ont » pas encore été examinées avec assez de soin pour qu'on puisse » avoir une idée exacte de leurs côtes & de leurs productions, » quoiqu'elles aient été découvertes & visitées par des Navigateurs Anglois; Sa Majesté, ayant égard à ces considérations, & » n'imaginant aucune conjoncture aussi favorable à une entreprise » de ce genre, que l'état de paix profonde dont jouissent heureusement ses Royaumes, a jugé à propos de la mettre à exécution, &c.

Découverte de M. Byron.

Le Commodore Byron fut de retour en Angleterre au mois de Mai 1766, après avoir achevé le tour du monde. Il a reconnu avec soin les Isles Falkland, & découvert les Isles de *Disapointment*, l'Isle de St Georges, celle du Prince de *Galles*, les Isles du *Danger*, l'Isle d'Yorck & celle de *Byron*. S'il n'a pas calculé davantage les bans de la Géographie, c'est qu'il a achevé le tour du globe dans une latitude un peu trop élevée. Au reste sa rélation est intéressante à beaucoup d'autres égards, & elle renferme des détails précieux aux Marins. Ses successeurs ont acquis plus de gloire par leurs découvertes, mais son nom sera immortel comme ceux de Wallis, de Carteret, de Bougainville & de Cook.

BYRON. 1764.

§. I.

Navigation des Dunes à Rio-Janeiro.

Départ.

LE Commodore Byron partit des *Dunes* le 21 Juin 1764 avec le *Dauphin* & la frégate la *Tamar*. Nous ne nous arrêterons pas sur les re-

(a) L'Angleterre ayant appris que l'année auparavant M. de Bougainville avoit formé un établissement sur ces Isles pour la France, ce n'est pas sans motifs que les Isles *Falkland* sont appellées *Isles du Roi d'Angleterre*. Dans ces instructions, la Grande-Bretagne les envoyoit reconnoître en entier avant de les révendiquer.

INTRODUCTION.

lâches qu'il fit à *Madere* & au port *Praya* dans l'Isle de *St Jago*, cette route & ces relâches sont assez connus des Marins.

Maniere de purifier l'eau.

Il observe qu'il ne fut suivi depuis le Cap *Lisard* d'aucun poisson, parce que la carene de son vaisseau étoit doublée de cuivre; & qu'il purifia son eau, qui commençoit à se corrompre, au moyen d'une espece de ventilateur, par lequel on force l'air à passer à travers l'eau dans un courant continuel & aussi long-temps qu'il est nécessaire.

Relâche à Rio-Janeiro.

Le 13 Septembre, il mouilla dans la grande rade de Rio-Janeiro : cette grande ville qui présente un très-beau coup d'œil, est gouvernée par le Viceroi du Brésil, dont l'autorité est illimitée. Lorsque Mr Byron alla lui faire visite, il fut reçu avec le plus grand appareil. Environ soixante Officiers étoient rangés devant le Palais; la garde étoit sous les armes; son Excellence, accompagnée de la premiere Noblesse, le reçut sur l'escalier. Il fut salué par quinze coups de canon, tirés du fort le plus voisin. Il entra ensuite dans la salle d'audience, d'où, après une conversation d'un quart d'heure, il fut reconduit avec les mêmes cérémonies.

Observations sur la barre.

Le 16 Octobre il leva l'ancre, mais il resta quatre ou cinq jours au-dessus de la barre, à attendre un vent de terre qui favorisât sa sortie. Il n'y a pas moyen de tenter ce passage avec un vent de mer : l'entrée entre les deux forts est si étroite, & la mer s'y brise avec tant de force, qu'on ne sort de la rade qu'avec une extrême difficulté ; & si Mr Byron eût suivi l'avis du pilote Portugais, il se seroit infailliblement perdu.

Les Portugais y séduisent les matelots.

Les Portugais qui font dans cette place un très-grand commerce, emploient tous les moyens possibles pour débaucher les matelots qui vont à terre : si les voies de la persuasion ne leur réussissent point, ils les font boire & les enivrent : dans cet état ils les transportent dans les terres, & prennent les précautions les plus propres à empêcher leur retour, jusqu'après le départ de leur vaisseau. Ces manœuvres firent déserter cinq hommes de Mr Byron, qu'il ne put recouvrer; la *Tamar* en avoit perdu neuf; mais le Capitaine informé du lieu de leur détention, y envoya de nuit un détachement qui les surprit & les ramena à bord.

§. II.

Navigation de Rio-Janeiro au Port Desiré.

L'équipage instruit de sa destination.

LEs deux équipages étoient en mer depuis quatre mois sans savoir où on les conduisoit : enfin on leur révéla ce secret. Le 22 après son départ de *Rio-Janeiro*, M. Byron fit signal au Commandant de la *Tamar* de se rendre à son bord ; & il lui déclara en présence de tous les matelots assemblés sur le pont, que sa destination n'étoit pas de se rendre aux Indes Orientales, mais d'entrer dans la mer du Sud, pour

y faire des découvertes qui pourroient devenir d'une grande importance à l'Angleterre; que dans cette vue les Lords de l'Amirauté accordoient aux équipages une double paie & d'autres gratifications, si durant le voyage, ils remplissoient leur devoir avec le zele que doit naturellement inspirer l'amour de la patrie. Cette nouvelle fut reçue avec des acclamations de joie: tous protesterent qu'ils étoient disposés à suivre le Commodore par-tout où il voudroit les conduire; qu'il n'y avoit point de difficultés, ni même de périls auxquels ils ne s'exposassent pour donner à leur patrie des marques de leur sincere attachement, & qu'on pouvoit compter sur leur obéissance & leur entier dévouement.

BYRON. 1764.

Le 29 Mr Byron commença à essuyer un gros temps. Pour ne pas sombrer sous voile, il fut même obligé de jetter à la mer deux canons de l'avant & deux de l'arriere.

Canons jettés à la mer.

En naviguant du côté de l'Amérique, les matelots commencerent à ressentir le froid par 35 degrés de latitude septentrionale.

Mr Byron remarque que dans la persuasion de n'avoir à voyager que dans des climats chauds, les matelots avoient non-seulement vendu leurs hardes d'hiver, mais encore leurs couvertures, dans les différens ports où ils avoient relâché, & qu'ils furent contraints, pour se garantir du froid qu'ils ne pouvoient supporter, d'acheter des vêtemens qu'on avoit embarqué par précaution.

S'il étoit besoin de rapporter des exemples de la maniere dont les brumes trompent les navigateurs, on pourroit citer celui-ci. Le 12 Novembre, ceux qui étoient sur le gaillard d'avant crierent tous ensemble: *terre droit à l'avant.* Les nuages obscurcissoient presque tout le tour de l'horison, & il y avoit eu de l'orage.

Combien les brumes sont trompeuses.

M. Byron crut remarquer que ce qui avoit d'abord paru être une Isle, présentoit deux montagnes escarpées; mais en regardant du côté du vent, il lui sembla que la terre qui se joignoit à ces montagnes, s'étendoit au loin dans le S. E. en conséquence il gouverna S. O. il fit monter des Officiers au haut des mâts pour observer aux vents & vérifier cette découverte, tous assurerent qu'ils voyoient une grande étendue de terre. Il mit en panne, & sondant autour de lui, il trouva encore 52 brasses d'eau; si le temps ne se fut pas éclairci assez promptement pour faire disparoître aux yeux de l'équipage ce qu'il avoit pris pour la terre, tout ce qu'il y avoit à bord auroit fait serment qu'il avoit découvert la terre à cette hauteur (a); & c'est ainsi que s'est transmis le souvenir de quelques terres qui n'ont jamais existé autrement.

Le 13, le *Dauphin* & la *Tamar* essuyerent un coup de vent très-

(a) Mr Byron étoit alors par 43 d. 46 '. de latitude sept. & 60 d. 5 '. de longitude Occid. La longitude dans ce Voyage, ainsi que dans ceux des autres Navigateurs Anglois est comptée du Méridien de Greenwick ou de Londres.

BYRON. 1764. Mer rouge comme du sang.

dangereux ; & le 14 au lever du soleil, ils virent la mer aussi rouge que du sang & couverte de coquillages de même couleur, assez ressemblant aux écrevisses, mais plus petits.

M. Byron en fit prendre une grande quantité avec des corbeilles.

Remarques sur le port Desiré.

Le 15 M. Byron eut la vue de l'Amérique : les remarques qu'il a faites avant d'entrer au port *Desiré*, sont si utiles aux matelots que nous croyons devoir les rapporter.

„ Comme rien n'est plus confus, dit le Commodore Byron, que „ la description que Sir *John Narborough* a donné du port *Desiré*, je ne savois trop quelle direction suivre pour m'y rendre. „ Je cherchois dabord une baie, qui, conformément aux instructions de ce navigateur, doit être au sud du cap, mais je ne découvris rien de semblable ; & en conséquence je prolongeois „ le rivage, gouvernant au Sud. Nous avions un vent de terre „ très-frais ; nous vîmes plusieurs colonnes de fumée s'élever en „ différens endroits ; mais nous n'apperçûmes ni arbres ni arbustes, & toute la contrée n'offroit à l'œil que des collines de sable, „ assez ressemblantes aux dunes stériles d'Angleterre. Nous observâmes encore qu'à la distance de sept à huit milles du rivage, „ les eaux étoient fréquemment très-basses, & quelquefois nous „ n'avions pas plus de dix brasses. Le 15 au matin j'eus bien-tôt la „ vue d'une terre qui avoit l'apparence d'une Isle, d'environ „ huit ou neuf lieues de longueur, & que d'après les cartes je jugeois être le cap *Sainte Hélene*, qui s'avance dans la mer à „ une distance considérable de la côte, & forme deux baies, l'une „ au Nord & l'autre au Sud.

„ Le port *Desiré* n'étant éloigné que d'environ trois lieues dans „ le Nord Ouest de l'Isle des *Pinguins*, j'envoyai un de nos bâtimens à rames pour le découvrir ; il revint après l'avoir reconnu, & je me disposois à y entrer. Il y avoit en cet endroit „ des milliers de veaux marins & de pinguins autour du vaisseau. „ L'Isle des *Pinguins* nous parut bordée d'îlôts, qui ne sont que „ des rochers. Sur le soir, nous vîmes un rocher, qui, s'élevant „ au-dessous de l'eau comme une pyramide, du côté Méridional „ de l'entrée du port *Desiré*, est très-propre à faire reconnoître „ ce port, qu'on ne trouveroit sans cela que très-difficilement.

„ Le 21 je parvins à l'entrée du port, que nous trouvâmes très-étroite, bordée de rochers & de bancs de sable ; & le flot y formoit un courant d'une rapidité que je n'avois pas encore vue.

„ Je mouillois en dehors du port. L'ouverture du Canal nous „ restoit à l'Ouest-Sud-Ouest ; l'Isle des *Pinguins* au Sud-Est, 5 d. „ 30′ Est, & à la distance de trois lieues ; la terre la plus Septentrionale au Nord Nord-Ouest ; deux rochers qui, à mi-flot se „ trouvent à fleur d'eau, & sont à la pointe la plus Méridionale „ d'un recif qui part de la même terre, au Nord-Est, un quart

» Nord. Tel étoit le rélevement de notre mouillage, dont je ne » fais ici mention que parce que ces particularités peuvent être » d'une grande importance pour les Navigateurs qui voudroient » relâcher dans ce port, & que les descriptions qu'en ont don» nées divers Marins, sont très-fautives.

BYRON. 1764.

Mr Byron descendit à terre, & ne découvrit, en avançant dans la contrée, qu'une campagne déserte & des colines couvertes de sable, sans appercevoir un seul arbre. Il rencontra des animaux, qu'il prit pour des guanaques, semblables à nos daims, mais beaucoup plus gros; quelques-uns n'ont guères moins de quatre pieds quatre pouces de haut: ils ne se laissent pas approcher, & sont très-légers à la course. En remontant le canal il aborda à une Isle qui étoit couverte de veaux marins : il en tua plus de cinquante : dans le nombre, il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs.

Aspect du pays.

Guanaques.

Veaux marins.

Entre les différens oiseaux qu'il tua, il s'en touva un qui mérite une description particuliere. Sa tête feroit parfaitement ressemblante à celle de l'aigle, si l'espece de huppe dont elle est ornée, étoit un peu moins touffue ; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante, forme autour de son cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté; sur le dos, son plumage est d'un noir de jais, & non moins brillant que cette substance, que l'art a su polir; ses jambes sont remarquables par leur grosseur & leur force, mais les serres en sont moins acérées que celles de l'aigle : cet oiseau a près de douze pieds d'envergure.

Oiseau particulier.

M. Byron n'étoit pas encore dans le port, il fut obligé de lever l'ancre & de mouiller plusieurs fois avant d'y arriver.

Les mouillages du *Dauphin* furent très-difficiles & très-périlleux. Le 23 M. Byron envoya sonder le port quelques milles plus haut; le fond y étoit moins dur qu'à l'entrée du canal, & il y avoit moins d'eau; mais le vent qui soufsloit avec furie ne permit pas de chercher un autre mouillage. On découvrit une petite source à un demi-mille environ de la rive septentrionale du port *Désiré*, mais dont l'eau avoit un goût saumâtre. Le Commodore avoit fait aussi une incursion de plusieurs milles dans les terres, où d'aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, il n'apperçut qu'une contrée stérile, nue & désolée. Autour d'un étang d'eau salée, il distingua sur le sable les traces de divers animaux, & particuliérement celles d'un gros tigre, & un nid d'œufs d'autruche, qui sont un excellent met. Il est probable que tous les animaux dont on voit les vestiges sur le bord de cet étang salé, viennent y boire, car on n'apperçut aucune eau douce où ils pussent se désaltérer.

Source d'eau salée.

Incursion dans le pays.

La source d'eau saumâtre qu'avoit d'abord trouvé M. Byron, fut la seule qu'il fut possible de découvrir; ce qui l'obligea à creuser des puits, n'y ayant dans ce lieu d'autre apparence d'eau que la légere humidité de la terre.

Puits creusés.

BYRON. 1764.

Force de la marée.

Le 24, la mer étant plus tranquille, il chercha un mouillage à quelques milles plus haut dans le port, où les vaisseaux furent amarrés. La marée monte en cet endroit avec une rapidité si prodigieuse, qu'un matelot très-bon nageur étant tombé du bord, le courant le porta jusques hors de vue, avant qu'on pût aller à son secours, quoique tous les canots fussent alors dehors: on eut néanmoins le bonheur de le sauver.

Reconnoissance du port. Canon d'arme à feu qu'il y trouva.

Le 25, M. Byron parcourut en canot une grande partie du port, & étant descendu sur la rive Septentrionale, il trouva un canot à deux rames d'une forme singuliere, & le canon d'une arme à feu, sur lequel étoient gravées les armes d'Angleterre. La rouille avoit fait sur ce canon de tels progrès, qu'il se réduisoit en poussiere entre les doigts. M. Byron conjectura qu'il fut laissé sur le rivage par quelqu'un de l'équipage du *Wager*, ou peut-être par Sir John Narborough. Jusqu'ici le *Dauphin* n'avoit encore trouvé aucun genre de végétaux, à l'exception d'une espece de pois sauvages.

Chasse des guanaques.

Dans sa course, M. Byron & ceux qui l'accompagnoient tuerent un lievre, & chasserent long-temps un guanaque, qui à la fin après les avoir bien fatigué leur échappa. Cet animal s'arrêtoit lorsqu'il avoit laissé les chasseurs bien loin derriere lui, il les regardoit, poussoit des cris assez ressemblants au hennissement d'un cheval, & reprenoit sa course dès qu'il les voyoit approcher : des gens de l'équipage qui étoient allés à la chasse d'un autre côté, tuerent deux de ces animaux & un faon : lorsque le lendemain on les envoya chercher, on n'en trouva plus que les carcasses, les tigres les avoient dévorés. Les guanaques marchent ordinairement par troupe de 60 à 70, & ils ne se laissent guères approcher. Ceux qu'on tua ne pesoient que la moitié de ceux dont Sir John Narborough fait mention. M. Byron en a cependant vu qui pesoient jusqu'à 37 & 38 *stones*, c'est-à-dire, environ trois cens livres.

Lievres.

Les lievres ont ici la chair très-blanche & très-agréable.

Le 27, ceux qui étoient allés à la chasse des guanaques, trouverent le crâne & les os d'un homme, & réussirent à prendre un jeune guanaque, qu'ils amenerent à bord. » C'étoit, dit M. Byron, le plus bel » animal que nous eussions jamais vu; nous parvînmes à l'apprivoi» ser, mais malgré tous nos soins pour le nourrir, il mourut en peu » de jours.

On avoit fait jusques-là des recherches inutiles pour trouver de l'eau; lorsqu'on trouva deux sources à deux milles du rivage : dès le matin du 28 on travailla à en faire provision.

Le 28 M. Byron remonta le canal l'espace de douze milles; il suppose que ce canal parcourt au moins une étendue de cent milles dans les terres : il descendit sur une des Isles qui sont en certain nombre sur ce canal; il y trouva une si grande quantité d'oiseaux, que le ciel, au moment où ils prirent leur vol, en fut obscurci, & qu'on ne pouvoit

voit faire un pas sans marcher sur leurs œufs, mais il ne vit aucune trace d'homme sur l'une & l'autre rive du canal, ni aucun vestige qui pût faire croire que ces côtes eussent d'autres habitans que les oiseaux, les guanaques & les bêtes féroces.

BYRON. 1764.

Le 5 Décembre M. Byron leva l'ancre.

Durant le séjour qu'il fit dans le port *Desiré*, il en prit les sondes avec un très-grand soin, & connut qu'aussi loin que les vaisseaux peuvent remonter le canal, il n'y a point de danger qu'on ne puisse aisément découvrir à marée basse. Ce port, où l'on peut aujourd'hui se procurer de l'eau douce, au moyen des puits qu'y a fait creuser M. Byron, offriroit aux vaisseaux qui voudroient y relâcher, un très-bon mouillage, sans la rapidité du courant qu'occasionne le flot.

Avis aux navigateurs de ce port.

La contrée abonde en guanaques & en oiseaux d'especes différentes, & particuliérement en canards & en oies sauvages. Il s'y trouve aussi d'excellentes moules, & en si grande quantité qu'on peut toujours à mer basse en charger un bateau. Le bois seulement y est rare, cependant on voit dans quelques endroits de la côte, des broussailles dont on peut se servir au besoin pour faire du feu.

---

§. III.

Recherche de l'Isle Pepys; navigation jusqu'à la Côte des Patagons.

En quittant le port Desiré, M. Byron gouverna vers l'Isle *Pepys*, qu'il vouloit reconnoître. Comme il n'y a rien de plus intéressant dans le Journal d'un navigateur, que les momens où il cherche à découvrir de nouvelles terres ou des terres dont l'existence n'est pas sûre; nous rapporterons les tentatives infructueuses que M. Byron a faites pour retrouver l'Isle de *Pepys*.

Cette Isle, a-t-on dit jusqu'à présent, gît par 47 d. de latitude Septentrionale. » Le sept, je me trouvois, dit M. Byron, » beaucoup plus au Nord que je ne m'y attendois; & je supposois » que le vaisseau y avoit été porté par les courans. J'avois déja par- » couru 80 d. à l'Est, ce qui est la distance du continent à l'Isle » *Pepys*, au rapport de Halley; mais malheureusement la position » de cette Isle est très-incertaine: Cowley est le seul qui prétende » l'avoir vue: tout ce qu'il dit de sa situation, c'est qu'elle est par » les 47 d. de latitude Septentrionale; & il ne détermine point » sa longitude. Il parle bien de la beauté de son port, mais il ajoute » qu'un vent contraire & violent ne lui permit pas d'y entrer, & » qu'il fit route au Sud. Dans ce même temps je gouvernai aussi » au Sud; car le ciel étant sans aucun nuage, je pouvois décou- » vrir un grand espace de mer au Nord de la position qu'on lui

Recherche infructueuse de l'Isle de Pepys.

BYRON. 1764.

» donne. Comme je supposai que cette Isle, si elle existoit réellement, devoit nous rester à l'Est, je fis signal à la *Tamar* de s'éloigner dans l'après-midi pour rencontrer plus sûrement cette terre, en laissant entre nous un espace d'environ vingt lieues. » Nous gouvernâmes au Sud-Est du compas, & le soir nous mîmes en panne, étant, suivant notre estime, par les 47d. 8'. de latitude S. Le lendemain, 8, nous eûmes un vent frais de la partie du Nord-Ouest un quart Nord; & je crus encore que l'Isle pourroit bien être à l'Est. En conséquence, je résolus de faire trente lieues dans cette direction; & en cas que je ne découvrisse rien, de revenir à la même latitude de 47d. mais le vent étant devenu très-frais, & la mer extrêmement houleuse, sur les six heures du soir, je fus obligé de mettre à la cape sous la grande voile.

» Je continuai mes recherches jusqu'au 10 : & jusqu'au delà du 46d. 50' de latitude S. les vaisseaux s'éloignant chaque jour l'un de l'autre, autant qu'il étoit possible sans nous perdre de vue, persuadé enfin que l'Isle, mentionnée par Cowley, & décrite par Halley, sous le nom d'Isle *Pepys*, n'existoit pas, je me déterminai, le 11 à midi, à me rapprocher du continent & à relâcher dans le premier port commode pour y faire de l'eau & du bois dont nous avions un grand besoin; la saison étant déja très-avancée, il ne nous restoit plus de temps à perdre. Depuis ce moment nous continuâmes à porter vers le continent, cherchant à découvrir les *Sebaldes*, qui, d'après toutes les cartes que nous avions à bord, ne devoient pas être éloignées de la route que nous tenions.

Oiseaux éloignés des côtes.

M. Byron remarqua que chaque jour des compagnies d'oiseaux voltigeoient autour de son vaisseau; on a cru pendant long-temps que les oiseaux ne s'éloignent jamais beaucoup des côtes, & qu'ils annoncent l'approche d'une terre; mais on verra dans le second voyage de Cook, qui a fait beaucoup de recherches sur cette matiere, qu'on rencontre en mer des oiseaux fort loin des côtes.

Froideur du climat en été.

Les équipages avoient alors un temps généralement beau mais froid, « & nous fûmes forcés de convenir, dit M. Byron, que l'été de ces climats ne differe de l'hiver en Angleterre que par la longueur des jours.

Le 15, le vaisseau fut battu d'une telle tempête, que M. Byron dit n'avoir rien vu de pareil, en doublant le cap de Horn avec le Lord Anson.

Mouillage à l'entrée du détroit.

Le 20 il doubla le cap *Beau-Temps*, & vint mouiller près du cap des Vierges. Comme M. Byron apperçut une fumée considérable sur la rive S. à 4 ou 5 lieues environ de l'entrée du détroit, il fit appareiller le lendemain & diriger de ce côté, où il mouilla à 2 milles du rivage.

Il avertit les Navigateurs qu'il est nécessaire de ranger le Cap *Beau-Temps* à une distance raisonnable, & que la côte jusqu'au Cap des *Vierges*, court Sud-Sud-Est, direction bien différente de celle que lui donne Sir Jean Narborough.

BYRON. 1764. Conseils nautiques.

Dès qu'il fut à l'ancre il observa avec sa lunette le même spectacle qu'avoient eu les gens du *Wager*, une troupe d'hommes à cheval, qui arboroient une espece de Pavillon ou mouchoir blanc, & qui du rivage lui faisoient signe d'aller à terre. Curieux de connoître ce peuple, il fit mettre en mer son canot à douze rames; il s'y embarqua avec son second Lieutenant & un détachement de soldats bien armés. Il s'avança vers le rivage suivi du canot à six rames, sous les ordres de M. Comming, son premier Lieutenant. Lorsqu'il n'étoit plus qu'à une petite distance de la greve, il vit que cette troupe se montoit à environ 500 hommes, dont quelques-uns étoient à pied & le plus grand nombre à cheval. Ils bordoient une pointe de roche qui s'avance dans la mer, à une distance assez considérable, & continuoient de faire flotter leur Pavillon, & de l'inviter par des gestes & par des cris à se rendre auprès d'eux; mais la descente n'étoit pas aisée, parce qu'il y avoit peu d'eau & de très-grosses pierres. Il n'apperçut entre leurs mains aucune espece d'armes; cependant il leur fit signe de se retirer en arriere, ce qu'ils firent sur le champ : Ils ne cessoient de nous appeller à grands cris, & bien-tôt il prit terre, mais non pas sans difficulté, la plus part de ses gens eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendu à terre, il fit ranger sa troupe sur le bord du rivage, & ordonna aux Officiers de garder leur poste jusqu'à ce qu'il les appellât ou qu'il les avertît par un signal de marcher.

Vue des Patagons.

Entrevue avec les Patagons.

Après avoir fait cette disposition, il alla seul vers les Indiens; mais les voyant se retirer à mesure qu'il approchoit, il leur fit signe que l'un d'eux devoit s'avancer. Ce signe fut entendu, & aussi-tôt un Patagon, qu'il prit pour un des chefs, se détacha pour venir à sa rencontre. Il étoit d'une taille gigantesque, & sembloit réaliser les contes des monstres à forme humaine. La peau d'un animal sauvage d'une forme approchante des manteaux des Montagnards Ecossois, lui couvroit les épaules : il avoit le corps peint de la maniere du monde la plus hideuse; l'un de ses yeux étoit entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc : le reste du visage étoit bisarrement sillonné par des lignes de diverses couleurs. M. Byron ne le mesura point, mais jugeant de sa hauteur par la sienne, il crut qu'il pouvoit avoir environ sept pieds de haut. A l'instant où le colosse effrayant le joignit, ils prononcerent l'un & l'autre quelques paroles en forme de salut, & M. Byron alla avec lui trouver ses compagnons. Au moment de les aborder, il leur fit signe de s'asseoir, tous eurent cette complaisance. Il y avoit parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes,

Description d'un Patagon.

Femmes des Patagons.

BYRON. 1764.

qui presque tous étoient d'une stature égale à celle du chef qui étoit venu au-devant de lui. Le son de plusieurs voix réunies avoient frappé dans l'éloignement les oreilles de M. Byron, & lorsqu'il approcha, il vit un certain nombre de vieillards, qui d'un air grave chantoient d'un ton si plaintif, qu'il s'imagina qu'ils célébroient quelque acte de religion : ils étoient tous peints & vêtus à-peu-près de la même maniere. Les cercles peints autour des yeux varioient pour la couleur, les uns les avoient blancs & rouges, les autres rouges & noirs : leurs dents qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies & bien rangées; la plupart étoient nuds, à l'exception d'une peau jettée sur les épaules, le poil en dedans : quelques-uns portoient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon.

M. Byron considéroit avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arriverent au galop, & qu'il ne réussit qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Il leur distribua des grains de rassades jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Il leur montra ensuite une piece de ruban verd, il en fit prendre le bout à un d'entre eux, & le développa en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvoient placés de suite : tous resterent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tenoient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassades. Tandis qu'ils tenoient ce ruban tendu, il le coupa par portion à-peu-près égale, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge; il la leur noua ensuite autour de la tête, & ils la garderent, sans y toucher aussi long-temps qu'il fut avec eux.

Caractere de ces Patagons.

Une conduite si paisible & si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur, que les présens du Capitaine Byron ne pouvoient s'étendre à tout. Cependant ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de les considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place qu'il leur avoit assignée.

Néanmoins les Indiens qu'il venoit de décorer, n'étoient pas entiérement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les considérant avec un peu plus d'attention, il apperçut parmi eux une femme qui avoit des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, attachés sur deux longues tresses de cheveux, qui lui pendoient sur les épaules; elle avoit une taille énorme, & son visage étoit peint d'une maniere plus effroyable encore que le reste du corps. Il étoit curieux d'apprendre d'où elle avoit eu ces bracelets & ces grains de rassades; il fit pour s'en instruire, tous les signes dont il put s'aviser; mais il ne réussit pas à se faire entendre. Un de ces Patagons lui montra le tuyau d'une pipe qui étoit

de terre rouge : il comprit bien-tôt que la troupe manquoit de tabac, & que ce Patagon souhaitoit qu'il pût en procurer ; il fit un signe à ses gens qui étoient sur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre, qu'il les avoit laissés, & aussi-tôt trois ou quatre d'entre eux accoururent, dans la persuasion qu'il avoit besoin de leur secours.

BYRON. 1764.

Les Indiens, qui, comme il l'avoit observé avoient presque toujours eu les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plutôt quelques-uns s'avancer, qu'ils se leverent tous, en poussant un grand cri, & furent sur le point de quitter la place, pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avoient laissés à très-peu de distance. Pour prévenir tout accident & dissiper leurs craintes, M. Byron courut au-devant de ses gens, & du plus loin qu'il put se faire entendre, il leur cria de retourner, & d'envoyer un d'entre eux avec tout le tabac qu'on pourroit lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de lui; pour lui chanter une longue chanson; il regretta beaucoup de ne pas l'entendre ; il n'avoit pas fini de chanter que M. Comming arriva avec le tabac. Le Capitaine ne put s'empêcher de sourire de sa surprise; cet Officier qui avoit six pieds, se voyoit pour ainsi dire transformé en pigmée à côté de ces géans. Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui ayent une carrure & une épaisseur de membres proportionnés à leur taille : ils ressemblent à des hommes d'une stature ordinaire, dont le corps se trouveroit tout-à-coup élevé par hazard à cette hauteur extraordinaire : un homme de six pieds deux pouces seulement qui surpasseroit autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste & bien proportionnée, nous paroîtroit bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomal par accident. » On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dût faire, nous dit M. Byron, la vue de » cinq cens hommes, dont les plus petits étoient au moins de six » pieds six pouces, & dont la carrure & la grosseur des membres » répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque (a).

Frayeur des Patagons.

Un des Patagons chante.

Remarques sur la taille des Patagons.

Après qu'on eut distribué du tabac aux Patagons, les principaux s'approcherent du Capitaine, & autant qu'il put interpréter leurs

(a) Il faut remarquer ici que le pied anglois dont parloit M. Byron, est plus petit que le pied françois, & que cette description n'a plus rien du merveilleux que contenoient les journaux, qu'on publia du voyage de M. Byron immédiatement après son retour. Ce journal, qui passe dans toute l'Europe pour être avoué du Capitaine, assuroit que les Patagons ont 9 pieds, enfin lorsque 7 ou 8 ans après le Docteur Henkesworth recueillit, par ordre du Roi d'Angleterre, les 4 voyages de *Byron*, *Vallis*, *Carteret & Cook*, d'après les journaux authentiques que lui remit l'Amirauté, il s'est trouvé que les Patagons n'ont plus que 6 pieds & demi, & il est possible qu'il y ait réellement des peuplades de Patagons de cette taille.

BYRON. 1764.

ſignes, ils le preſſoient de monter à cheval & de les ſuivre à leurs habitations; mais il eût été imprudent de ſe rendre à leurs inſtances : il leur fit ſigne qu'il étoit néceſſaire qu'il retournât au vaiſſeau; ces chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard poſoit ſouvent la tête ſur des pierres, fermoit les yeux pendant près d'une demi-minute, portoit enſuite ſa main à ſa bouche, & montroit le rivage. Le Capitaine ſoupçonna qu'il vouloit lui faire entendre que s'il paſſoit la nuit avec eux, ils lui fourniroient quelques proviſions; mais il crut devoir ſe refuſer à ces offres obligeantes.

Chiens des Patagons.

Lorſqu'il les quitta, aucun d'eux ne ſe préſenta pour le ſuivre, tous reſterent tranquillement aſſis. Il obſerva qu'ils avoient avec eux un grand nombre de chiens dont ils ſe ſervent probablement pour la chaſſe des bêtes fauves, qui ſont une grande partie de leur ſubſiſtance; ils ont de très-petits chevaux & en fort mauvais état, mais très-vîte à la courſe; les brides ſont des courrois de cuir avec un petit bâton pour ſervir de mors; leurs ſelles reſſemblent beaucoup aux couſſinets dont les payſans ſe ſervent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes & ſans étriers, & tous alloient au galop ſur la pointe de terre où le Capitaine Byron deſcendit, quoiqu'elle fut couverte d'une infinité de groſſes pierres gliſſantes. Mr Byron en arrivant à bord fit lever l'ancre & entra dans le détroit avec le flot, le 22 Décembre; ſon deſſein étoit d'y chercher un mouillage commode pour faire du bois & de l'eau. (a)

Chevaux.

Leur adreſſe à cheval.

Entrée dans le détroit, avis aux Navigateurs.

Durant la route que fit Mr Byron pour entrer dans le premier goulet, il ne vit qu'un ſeul Indien qui ne ceſſa de lui faire des ſignes tant qu'il fût à portée d'en être découvert. Il apperçut auſſi quelques guanaques ſur les collines, quoique Wood dans la relation de ſon voyage prétende qu'on n'en trouve point ſur la Terre-de-Feu. Comme il approchoit de l'Iſle Ste Eliſabeth, vers le midi un vent contraire l'obligea de jetter l'ancre; le ſoir ſix Indiens de l'Iſle deſcendirent ſur le rivage & lui firent des ſignes en l'appellant à grands cris; mais les matelots avoient beſoin de repos, & il ne voulut point les employer à mettre un canot dehors : les ſauvages voyant leurs peines inutiles s'en retournerent.

Guanaques ſur la Terre-de-Feu.

Vue des Indiens.

Les Navigateurs doivent lire dans le Journal de Mr Byron le détail de ſes manœuvres & de ſa route pendant la traverſée du détroit; ils y trouveront par-tout des remarques utiles. (b) Nous n'en

(a) Il avertit les navigateurs qu'il gouvernoit au S. Oueſt un quart Oueſt l'eſpace d'environ 12 milles, il paſſa ſur un banc dont juſqu'à préſent on n'a pas encore pris connoiſſance. La ſonde ne rapporta une fois que 6 braſſes & demie d'eau & bientôt après elle en marqua 13.

(b) Ces remarques ſeront d'ailleurs fondée dans le voyage de M. de Bougainvilles, qui le dernier à paſſé le détroit de *Magellan*.

citerons qu'une ici. » Je dois obſerver, dit-il, que lorſque nous fîmes » voile du Cap de *Poſeſſion* au premier goulet, le flot portoit au » Sud; mais auſſi-tôt que nous fûmes entrés dans le goulet, il porta » avec force ſur la rive Septentrionale. Dans les *Syzigies*, le » flot commence ici vers les dix heures. Entre le premier & le » ſecond goulet, le flot porte au Sud-Oueſt, & le Juſant au Nord-» Eſt. Mais après avoir paſſé le ſecond goulet, la route, ſi le vent » eſt favorable, eſt Sud un quart Sud-Eſt, l'eſpace de trois lieues. » Entre les Iſles *Sainte-Eliſabeth* & *St Barthelemy*, où le canal a un » demi-mille de largeur & où l'eau eſt très-profonde, le flot court » impétueuſement au Sud; mais autour des Iſles, on voit varier » les directions de la Marée.

BYRON. 1764.

Obſervations nautiques.

Le 23 il gouverna entre les Iſles *Ste Eliſabeth* & *St Barthelemy*, il jetta l'ancre & appareilla pluſieurs fois dans ce jour : & le ſoir il mouilla à trois lieues d'une pente de terre qu'il a nommé pointe porpoiſe. Tout le long de cette côte le flot porte au Sud: dans les *Syzigies*, la marée commence à monter vers les onze heures, & l'eau s'éleva à environ 15 pieds.

Mouillage près de la pointe Porpoiſe.

Obſervations ſur les marées.

Le lendemain Mr Byron s'embarqua dans un canot pour tâcher de reconnoître la baie *d'Eau-douce*, il avoit avec lui ſon Lieutenant; ils deſcendirent ſur la pointe *Sandy*; le Commodore ordonna aux matelots de prolonger la côte avec le canot, ils les ſuivirent des yeux en ſe promenant. Toute cette pointe eſt couverte de bois; on y trouve des ſources d'eau douce, les arbres & la verdure y offrent un coup d'œil très-agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au-deſſus de la pointe, la contrée préſente une plaine unie dont le ſol eſt en apparence fertile; la terre y eſt couverte de fleurs qui répandent dans l'air un parfum délicieux. On diſtingue une prodigieuſe quantité de graines d'eſpeces différentes, dans les endroits où les fleurs ſont tombées; M. Byron y vit des pois dont les tiges étoient fleuries. Au milieu de cette riante prairie émaillée d'une infinité de fleurs, paroiſſoient pluſieurs centaines d'oiſeaux, auxquels il donna le nom d'oies peintes, à cauſe de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Il fit près de douze milles ſur les bords de cette belle contrée coupée par pluſieurs ruiſſeaux, dont l'eau étoit douce & tranſparente; mais il ne découvrit point la baie qui faiſoit l'objet de ſes recherches; car dans toute ſa promenade depuis la pointe *Sandy*, il ne vit aucun endroit du rivage où un canot pût aborder ſans courir le plus grand hazard; l'eau y étoit par tout très-baſſe, & la mer y briſoit avec force. Il trouva un grand nombre de cabanes qui paroiſſoient récemment abandonnées, car en quelques-unes les feux qu'avoient allumés les ſauvages, étoient à peine éteints; elles étoient toutes dans le voiſinage de quelques ruiſſeaux ou de quelques ſources. En pluſieurs endroits, on voit croître du céleri ſauvage en abondance, & une variété de plantes,

Deſcente à terre.

Deſcription du pays.

Oiſeaux d'une nouvelle eſpece.

Cabanes abandonnées.

Abondance de plantes utiles aux marins.

BYRON. 1764.

qui probablement feroient d'un grand fecours à des marins après un long voyage. Dans la foirée il revint fur fes pas jufqu'à la pointe *Sandy*, où il trouva fes vaiffeaux à l'ancre dans la baie, & à la diftance d'environ un demi mille du rivage. Les chaffeurs firent une excellente chaffe; cet endroit abonde en oies, farcelles, bégaffines & beaucoup d'autres oifeaux d'un très-bon goût.

Abondance de gibier.

Le 25, jour de Noël, après deux obfervations de la hauteur du foleil, il trouva que la pointe *Sandy* eft fituée au 53^{d}. 10′ de latitude S. (a).

Nouveau mouillage.

M. Byron leva l'ancre & mouilla de nouveau, après avoir couru 5 lieues, à environ quatre mille de la baie *d'Eau-douce* dans les *Syzigies*, à la hauteur de cette baie le flot commence à midi, le courant eft peu rapide, mais les eaux montent beaucoup.

Commodité de ce mouillage.

Le 27 à midi, il vint jetter à l'ancre dans la baie *Famine* près du rivage. C'étoit une fituation très-favorable & très-conforme aux befoins de fon équipage, fes vaiffeaux étoient à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de Sud-Eft qui fouffle rarement; & fi un vaiffeau venoit à chaffer en côte dans l'intérieur de la baie, il ne recevoit aucun dommage, parce qu'il y regne un fond doux. Il flotte le long des côtes une quantité de bois affez confidérable pour en charger aifément mille vaiffeaux; de forte que le Capitaine Byron ne fut point dans le cas d'en faire couper dans la forêt. Le poivrier & l'écorce de winter font ici très-communs. Les beaux arbres, malgré la rigueur du climat font encore embellis par la préfence d'une foule innombrable de perroquets, & d'autres oifeaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour, que M. Byron ne tuât plus d'oies & de canards, qu'il n'en falloit pour fervir fa table. Chacun à bord pouvoit en faire de même : tout l'équipage avoit toutes les efpeces de poiffons en abondance; & l'on en prenoit journellement au-delà de ce qui étoit néceffaire pour le nourrir.

Avis nautiques.

Defcription du pays.

» Pendant notre féjour dans le port *Famine*, dit M. Byron, » étant prefque toujours à terre, j'ai fouvent fuivi les traces que » les bêtes féroces avoient laiffées fur le fable; mais il ne m'eft » jamais arrivé d'en appercevoir: j'ai trouvé auffi plufieurs cabanes, & pas un feul Indien. Le pays entre ce port & le Cap » *Forward*, qui en eft éloigné d'environ quatre lieues, eft, on ne » peut pas plus agréable. La terre femble propre à produire toutes » les plantes utiles; elle eft arrofée par trois belles rivieres & » plufieurs ruiffeaux. Je vins un jour attérir au Cap *Forward*: » j'avois d'abord eu deffein d'aller plus loin, mais le temps devint » fi mauvais & la pluie fi violente, que nous nous tînmes très-

(a) *Il faut avertir que les latitudes & les longitudes étant marquées fort exactement dans les cartes qui accompagnent ce volume; il nous arrivera rarement de les inférer dans le tout.*

» très-heureux d'avoir gagné ce Cap, où nous fimes un grand feu » pour fécher nos habits qui étoient trempés. Les Indiens étoient partis si récemment de l'endroit où nous nous arrêtâmes, que le » bois, qu'ils avoient laiffé à demi brûlé, où ils avoient fait » leur feu étoit encore chaud. Nous avions à peine allumé notre feu » que nous en vîmes briller un autre fur la rive oppofée de la » *Terre-de-Feu.* C'étoit probablement un fignal que nous au- » rions dû entendre, fi nous euffions été Américains. Après avoir » féché nos habits & pris quelques rafraichiffemens, je traverfai le » Cap, pour reconnoître la direction du détroit, & je trouvai » qu'elle étoit à-peu-près Oueft, Nord-Oueft. Les montagnes me » parurent dans l'éloignement d'une hauteur immenfe, taillées à » pic, & couvertes de neige, depuis leur fommet jufqu'à leur » bafe.

BYRON. 1764.

Diverfes incurfions pour reconnoître le pays.

» Je fis auffi quelques incurfions le long de la côte du Nord; & » pendant plufieurs milles le pays fe préfentoit fous un afpect bien » propre à intéreffer la curiofité d'un voyageur : la terre en quel- » ques endroits, étoit couverte de fleurs, qui n'étoient inférieures » à celles qu'on cultive communément dans nos jardins, ni par » la variété & l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles » exhaloient. Je ne puis m'empêcher de croire que fans l'extrê- » me rigueur des hivers, ce pays deviendroit par la culture, une » des plus belles contrées du monde. Lorfque nous vînmes mouil- » ler dans cette baie, j'avois fait dreffer à l'entrée d'un bois une » petite tente fur le bord d'un ruiffeau, où trois lavandiers étoient » occupés. Ils s'endormirent fur les bords de ce ruiffeau; mais » bien-tôt après le coucher du foleil, ils furent réveillés en fur- » faut par les rugiffemens de quelques bêtes féroces, dont les té- » nebres de la nuit & l'efpece d'abandon, où ils fe trouvoient dans » ce lieu folitaire, augmentoient encore l'horreur à leur imagination » effrayée. Ces hurlemens qui devenoient à chaque inftant plus » aigus, annonçoient que les bêtes approchoient de plus en plus » & que quelle qu'en fut l'efpece, elles devoient être d'une taille » & d'une force bien capables d'infpirer la terreur. Ils fe leverent » tout tremblans, allumerent un feu, qu'ils eurent grand foin d'en- » tretenir. Cet expédient empêchât les terribles animaux de pénétrer » jufqu'à la tente; mais ils roderent tout autour tant que la nuit » fut longue, & continuerent de rugir d'une maniere horrible juf- » qu'au point du jour qu'ils difparurent à la grande fatisfaction » de nos pauvres matelots tranfis de peur.

Bêtes féroces.

Dans ce port près de l'endroit où le *Dauphin* étoit à l'ancre, il y a une montagne dont les bois ont été coupés, & fur laquelle M. Byron penfe que les Efpagnols avoient autrefois un établiffement.

Ancien établiffement des Efpagnols.

En paffant fur cette montagne, quelqu'un de l'équipage s'apper-

BYRON. 1764.

çut que la terre résonnoit sous ses pieds, il soupçonna qu'il pouvoit y avoir en cet endroit une cavité dans laquelle il y avoit quelque chose d'enterré, il en informa le Capitaine qui y fit fouiller, mais la conjecture se trouva fausse. En revenant on trouva dans les bois deux crânes d'une prodigieuse grosseur, qui à l'inspection des dents paroissoient être de quelques animaux de proie, mais dont on ne put déterminer l'espece.

M. Byron sort du détroit.

Les deux vaisseaux séjournerent dans le port *Famine* jusques au 4 Janvier; M. Byron n'étant entré dans le détroit que pour y faire de l'eau & du bois, rentra dans l'Océan pour reconnoître les Isles Falkland.

---

§. IV.

Navigation du Port Famine aux Isles Falkland.

Le *Dauphin* touche sur un banc.

LE 6 Janvier 1765, après avoir heureusement passé les deux goulets, & être sorti du détroit, le *Dauphin* toucha sur un banc, dont aucun des Navigateurs qui ont passé le détroit n'a fait mention. M. Byron le place entre le Cap *des Vierges*, & le premier goulet, à une égale distance des côtes Septentrionales & Méridionales de sorte que quand le vaisseau toucha le Cap de *Possession*, lui restoit au Nord-Est à trois lieues de distance, & l'embouchure du détroit à deux lieues au Sud-Ouest.

Découverte d'une terre.

Nous ne le suivrons pas dans les détails de sa navigation jusques au 12, qu'il découvrit une terre qui d'abord paroissoit formée de trois Isles, qu'il supposa être celles découvertes par *Sébald de Wert*. Mais en approchant il reconnut que ces terres qui lui avoient paru séparées, étoient jointes par une terre plus basse dont la courbure formoit une profonde baie. Après l'avoir bien examinée, il jugea que c'étoit ce qu'on appelle dans les cartes, les *nouvelles Isles*. » Cette » terre, dit-il, si l'on en excepte la partie basse qu'on ne découvre » que lorsqu'on est dans son voisinage, est composée de rochers » escarpés, dont les cimes pelées s'élevent à une prodigieuse hau» teur, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la terre des » *Etats*. Les loups marins & les oiseaux y sont innombrables, & » nous vîmes aussi plusieurs baleines nager autour du vaisseau, il » y en avoit plusieurs d'une grandeur énorme.

Description des Nouvelles Isles.

Avis nautiques.

Mr Byron avertit que lorsqu'il fut assez près de cette terre, pour en avoir une vue bien nette, il se trouva engagé dans une baie, & si un vent de Sud-Ouest eut soufflé avec quelque violence, la mer y seroit devenue si houleuse, qu'il eut été impossible de s'approcher du rivage. Les vaisseaux doivent prendre garde de donner dans cette baie: elle est par 51d. 27'. de latitude S. & 63d. 54'. de longit. occid.

Mr Byron eut le lendemain des lames telles qu'il n'en avoit jamais vues : elles le portoient rapidement ſur le rivage, & elles le mirent dans une ſituation critique.

BYRON. 1765.

Lames effrayantes.

Le 14, en côtoyant le rivage, il découvrit une petite Iſle baſſe & unie couverte de hautes touffes d'herbes, qui reſſembloient à des buiſſons, en ſuivant toujours la côte il apperçut une autre Iſle baſſe & pierreuſe à environ cinq mille de diſtance, qui formoit une baie très-profonde. Le 15 Mr Byron s'étant avancé à la hauteur de cette derniere Iſle, apperçut une ouverture à la diſtance de deux ou trois lieues qui avoit l'apparence d'une baie ; on mit en conſéquence un canot de chaque vaiſſeau en mer pour l'aller reconnoître : dans cet intervalle on fut menacé d'une violente tempête, & on s'étoit éloigné de l'ouverture par la violence des vents & de la mer, mais le temps s'étant éclairci, Mr Byron fit de nouveau gouverner de ce côté & bien-tôt il apperçut le canot de la *Tamar* commandé par le ſecond Lieutenant de cette frégate, qui après avoir reconnu l'ouverture, & y avoir pris terre, s'étoit expoſé au mauvais temps & à l'impétuoſité des lames pour venir informer le Commandant que cette ouverture étoit une baie très-commode. Auſſi-tôt il porta le Cap ſur cette baie, & trouva qu'elle ſurpaſſoit ce que le ſecond Lieutenant lui en avoit dit, & même ſes eſpérances; l'entrée n'a pas moins d'un mille de largeur; par-tout l'ancrage y eſt ſûr, l'on a près du rivage depuis 10 juſqu'à 7 braſſes d'eau. Cette baie en renferme deux plus petites à bas bord, où les vaiſſeaux peuvent mouiller en ſûreté : chacune de ces baies eſt embellie par un ruiſſeau qui vient s'y rendre, & dont les eaux ſont très-fraiches. Bientôt après il entra dans une baie d'une plus grande étendue, qu'il nomma *Port Egmont* en honneur du Comte d'Egmont, alors premier Lord de l'Amirauté. Mr Byron fait beaucoup d'éloge de ce Port. L'entrée eſt au Sud-Eſt, diſtante de ſept lieues de l'Iſle baſſe pierreuſe qui peut ſervir à le faire reconnoître. En dedans de l'Iſle à la diſtance de près de deux milles de la côte, on trouve entre 17 & 18 braſſes d'eau, & environ à trois lieues à l'Oueſt de la baie, il y a une pointe remarquable par le ſable blanc dont elle eſt couverte ; un vaiſſeau peut ſe tenir à l'ancre vis-à-vis de cette pointe, en attendant le moment favorable d'entrer dans la baie.

Découverte d'autres Iſles.

Deſcription de quelques baies de l'Iſle Falkland.

Mouillage du Port Egmont.

Deſcription de ce port.

Le *Dauphin* mouilla par dix braſſes d'eau, ſur un excellent fond. Tous les vaiſſeaux d'Angleterre pourroient être mouillés dans cette baie à l'abri de tous les vents; dans ſa partie la plus Sep. il y a pluſieurs Iſles, mais il ne s'y trouve point de paſſage pour un vaiſſeau. Mr Byron alla néanmoins les reconnoître avec ſon canot juſqu'à ſept lieues de l'ancrage du vaiſſeau, & entra dans un large paſſage, mais trop expoſé aux vents d'Oueſt pour qu'on puiſſe y mouiller avec ſûreté. Le maître de la *Tamar*, qui en avoit fait le tour en canot, lui rapporta que ce paſſage étoit parſemé d'é-

BYRON. 1765. cueils ; & que dans la fuppofition qu'on put y mouiller à l'abri de tous les vents, il y auroit beaucoup d'imprudence à s'y expofer. Nombre de ruiffeaux qui fe déchargent dans cette baie en rendent l'aiguade facile dans toutes les parties. Les oies, les canards, les farcelles & d'autres oifeaux, s'y trouvent en fi grande quantité que les gens des deux équipages étoient las d'en manger. Il étoit affez ordinaire de voir un canot rapporter foixante ou foixante & dix belles oies fans avoir tiré un coup de fufil; pour les tuer il fuffifoit de pierres. Le défaut de bois eft général dans cet endroit, à l'exception de quelques troncs d'arbres qui flottent le long des côtes & qui y font portés vraifemblablement du détroit de *Magellan*. Entre autres rafraichiffemens contre le fcorbut, on trouve en abondance le céléri & l'ofeille fauvages.

Grande quantité d'oies.

Défaut de bois.

Mr Byron ayant envoyé un jour le maître fonder le long de la côte méridionale, celui-ci lui dit à fon tour que quatre animaux affez reffemblans à des loups, & de la plus grande férocité s'étoient avancés dans l'eau pour attaquer les gens du canot, qui fe trouvant fans armes à feu, furent obligés de gagner le large. Il alla lui-même le jour fuivant defcendre fur la rive méridionale, où il apperçut en y arrivant un lion de mer d'une groffeur furprenante. Comme on étoit bien armé on ne balança pas à l'attaquer; durant le combat un de ces animaux qu'on avoit vu la veille courut fur les Anglois; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut; ce dont le Capitaine Byron fut faché, il auroit mieux aimé qu'on l'eut pris vivant; ce qu'il ne regardoit pas comme une chofe difficile, fi l'on eut été prévenu de fon attaque. A quelque diftance que ces animaux apperçuffent les Européens, ils couroient immédiatement fur eux; & dans le même jour on en tua jufqu'à cinq. Mr Byron dit que ce quadrupede, auquel fes équipages donnerent le nom de loup, a beaucoup plus de reffemblance avec le renard, excepté dans fa taille & dans la forme de fa queue; il eft de la groffeur d'un chien ordinaire, fes dents font longues & tranchantes; on en trouve un grand nombre fur cette côte; il ne feroit pas aifé de dire comment ils y font venus, car ces Ifles font éloignées du continent au moins de cent lieues. Ils fe creufent des terriers comme font les renards; autour de ces trous, il a fouvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de *Pinguins* qu'ils dévorent. Les matelots pour fe défaire de ces animaux mettoient le feu aux herbages, & la campagne en étoit embrafée pendant plufieurs jours: on voyoit alors ces animaux courir çà & là, pour chercher une autre retraite. En plufieurs endroits il fit creufer à deux pieds de profondeur pour en examiner le fol. Il trouva un terrein noir, friable, & fous cette premiere couche un lit de terre glaife légere.

Les Anglois attaqués par les loups.

Defcription du renard particulier à ces Ifles.

Nature du fol.

Mr Byron prit poffeffion au nom du Roi de la Grande-Bretagne de ce Port & des Ifles adjacentes qu'il appelle Ifles Falkland,

(a) il favoit très-bien que Mr de Bougainville en avoit déja pris possession deux ou trois ans auparavant, & même qu'il y avoit formé un établissement. On s'étendra toute à l'heure sur cette matiere. Je ne fais si c'est pour justifier le droit que l'Angleterre prétendoit en 1770 sur les Isles que Mr Byron veut faire passer pour la même terre à laquelle Cowley, Anglois, a donné le nom d'Isle de *Pepys.*

BYRON. 1765.

Quoi qu'il en soit nous oublions ici la guerre que cette dispute a manqué d'allumer pour ne nous rappeller que les services rendus à la géographie par M. Byron.

On a déja dit que l'objet principal des instructions du Commodore étoit de reconnoître ces Isles *Falkland*; il l'a rempli, & sa navigation dans ces parages étant absolument nouvelle, nous la rapporterons avec quelques détails.

M. Byron fait presque le tour des Isles *Falkland.*

Il appareilla du Port *Egmont* le 27 Janvier, à 8 heures du matin. A 10 heures il avoit deux Isles basses au Sud-Sud-Est, distantes de quatre ou cinq milles, & alors il prolongea la côte orientale : après avoir couru près de cinq lieues, il eut la vue d'un Cap remarquable, & d'un rocher qui en étoit voisin dans l'Est-Sud-Est 3d. Est, & à la distance de trois lieues : il donna à ce Cap le nom de Cap *Tamar.* Après avoir encore couru cinq lieues du même Rhumb, il découvrit un rocher éloigné de la terre d'environ cinq milles dans le Nord-Est, à la distance de quatre à cinq lieues. Il le nomma *Edistone*; alors il gouverna entre ce rocher, & un Cap qui reçut le nom de Cap *Dauphin*, & il fit cinq lieues dans la direction de l'Est-Nord-Est. Depuis le Cap *Tamar* jusqu'au Cap *Dauphin*, distance d'environ huit lieues, la terre forme, à ce qu'il lui parut, un grand enfoncement, qu'il appella *Canal de Carlisle*; mais il apperçut bien-tôt que cet enfoncement étoit l'entrée du détroit qui sépare les deux principales Isles. Depuis le Cap *Dauphin* il prolongea la côte en gouvernant à l'Est quart Nord-Est l'espace de six lieues, jusqu'à une pointe de terre, basse & plate, & alors il mit à la Cape. Pendant toute cette navigation, la terre en grande partie, ressembloit au rivage oriental de la côte des *Patagons.* Elle n'offre à l'œil que des dunes, sans un seul arbre, & çà & là de hautes touffes de joncs & de glaieuls qu'il avoit déja vues au Port *Egmont.* Il répond de l'exactitude de ce rélevement; car il a presque toujours prolongé le rivage à la distance de deux milles; *& s'il y avoit eu, dit-il, un arbrisseau, seulement de la grosseur d'un groselier, il ne me seroit pas échappé.*

Reconnoissances des côtes.

Le 28 à cinq heures & demie du matin, il porta à l'Est-Sud-Est l'espace de cinq lieues jusqu'à trois Isles basses, distantes de la

(a) On a fait graver la carte du Commodore Byron, elle est absolument nouvelle pour les géographes.

BYRON. 1765.

terre d'environ deux milles. De ces Isles il gouverna Sud-Sud-Est l'espace de quatre lieues, jusqu'à deux autres Isles basses, éloignées d'environ un mille de la terre. Entre ces Isles la terre forme un grand enfoncement qu'il nomma canal de *Berkeley* : (a) on apperçoit dans la partie méridionale de cet enfoncement, une ouverture qui a l'apparence d'une baie; environ à trois ou quatre milles, au Sud de sa pointe méridionale ; & à la distance d'à-peu-près quatre milles de la grande terre, on voit se lever quelques rochers au-dessus de l'eau, sur lesquels la mer brise avec fureur. Lorsqu'il arriva à la hauteur de ces brisans, il gouverna Sud-Ouest quart Sud, l'espace d'environ deux lieues; & alors la terre la plus méridionale qu'il vit, & qu'il prit pour la partie la plus méridionale des Isles *Falkland*, lui restoit à l'Ouest-Sud-Ouest, distante de cinq lieues.

Canal de Berkeley.

Aspect des Isles *Falkland* dans la partie méridionale.

La côte commençoit là à devenir très-dangereuse. On trouva à cette hauteur des rochers & des brisans dans presque toutes les directions, à une grande distance du rivage. Le pays aussi y prend un aspect plus sauvage, & ne montre qu'une côte aride & désolée ; les terres les plus élevées ne sont que des rocs nuds & escarpés, dont le coup-d'œil est aussi affreux que celui que présente la Terre-de-Feu dans le voisinage du Cap *Horn*.

Comme la mer devenoit horriblement grosse, M. Byron craignit qu'elle ne s'affalat sur la côte qu'il avoit sous le vent, d'où il auroit eu toutes les peines du monde à se relever, en conséquence il revira de bord vent devant, le Cap au Nord ; la latitude de la pointe la plus Septentrionale qu'il eut en vue, étant de 52d. 3' Sud. Jusqu'alors il avoit prolongé la côte pendant près de soixante-dix lieues, étendue très-considérable. Il gouverna ensuite au Nord.

On trouve dans la carte qu'a donné M. Byron, la route qu'il suivit ainsi que les noms qu'il a donnés aux différentes parties de ces Isles. (b).

Observations sur les Isles *Falkland*, par qui elles ont été découvertes.

Si on en croit M. Byron, la terre à laquelle Cowley a donné le nom d'Isle de *Pepys*, est la même que les Isles *Falkland* : voici comment il s'exprime. » Dans la relation qu'on a publiée du voya» ge de Cowley, il dit, » *Nous dirigeâmes notre route au Sud-Ouest,* » *jusqu'à ce que nous parvînmes à la latitude de 47d., où nous vîmes la* » *terre dans l'Est. Cette terre, jusqu'alors inconnue, est une Isle; elle* » *étoit inhabitée, & je lui donnai le nom de* Pepys. *Je la trouvai très-* » *commode pour servir de rélache aux vaisseaux qui voudroient faire de* » *l'eau & du bois; elle a une très-belle baie, où mille vaisseaux peu-* » *vent être à l'ancre en sûreté. On y voit un nombre prodigieux d'oi-* » *seaux, nous jugeâmes que la côte devoit être poissonneuse, à l'ins-* » *pection du fond qui est de roche & de sable.*

(a) Il paroît que c'est la *baie Françoise de M. de Bougainville.*

(b) Cette carte a été formée d'après ses observations, & celles du Capitaine Macbride qui y fut envoyé après M. Byron, & qui acheva le tour du monde.

BYRON. 1765.

Si les Isles Falkland sont l'Isle Pepys.

» A cette relation est jointe une carte de l'Isle *Pepys*, où l'on a » donné des noms aux pointes & Caps les plus remarquables. Cependant il paroît que Cowley n'a vu cette terre que dans l'éloignement; car il ajoute :

» *La violence du vent étoit telle qu'il fut impossible d'y aborder pour y faire de l'eau ; nous nous élevâmes dans le Sud, dirigeant notre route au Sud-Sud-Ouest jusqu'à la latitude de 53d.* Il est » bien certain qu'il ne croit point de bois sur les Isles *Falkland*; » néanmoins l'Isle *Pepys* & les Isles *Falkland* peuvent fort bien » être la même terre : car sur les Isles *Falkland*, il croît une immense quantité de glayeuls & de joncs, dont les tiges élevées & » rapprochées présentent dans l'éloignement l'apparence d'un bois. » Ces groupes de joncs furent pris de loin pour des arbres par les » François qui y descendirent en 1764, comme on peut le voir » dans la relation que l'Abbé Pernetty a publiée de ce voyage.

» On a soupçonné que dans le manuscrit, d'après lequel on a » imprimé la relation du voyage de Cowley, la latitude avoit pu » être marquée par des chiffres, qui, faits avec négligence, peuvent être également pris pour quarante-sept ou cinquante-un; » mais dans ces parages il n'y a point d'Isle à la latitude 47d., » & les Isles *Falkland* se trouvant presque au 51d., il sembloit naturel de conclure que cinquante-un est le nombre qu'on a voulu » représenter dans le manuscrit. On a eu recours au Musæum, » & l'on y a trouvé un Journal manuscrit de Cowley. Dans ce » manuscrit il n'est fait aucune mention d'une Isle qui fut encore » inconnue, à laquelle il ait donné le nom de *Pepys*; mais il y est » parlé d'une terre qui est à la latitude de 47d. 40', exprimés » en toutes lettres; ce qui répond exactement à la description de » ce qui est appellé Isle *Pepys* dans la relation imprimée, & que » Cowley supposa être les Isles de *Sebald-de-Wert*. Cette partie est conçue en ces termes :

Extrait du Journal de Cowley.

„ *Dans le mois de Janvier 1683, nous parvînmes à la latitude de 47d. 40', & nous apperçûmes une Isle qui nous restoit à l'Ouest; ayant le vent à l'Est-Nord-Est, nous portâmes dessus; mais comme il étoit trop tard pour nous approcher du rivage, nous passâmes la nuit en panne. L'Isle se montroit sous un aspect agréable, on y appercevoit des bois; je pourrois même dire que toute l'Isle étoit couverte de bois. A l'Est de l'Isle est un rocher qui s'éleve au-dessus de l'eau : sur ce rocher étoient des compagnies innombrables d'oiseaux de la grosseur des petites oies. Nos gens tirerent sur les oiseaux au moment où ils passerent au-dessus du vaisseau; nous en tuâmes plusieurs qu'on servit sur ma table : c'étoit un assez bon mets, auquel seulement nous trouvâmes un gout de poisson. Je fis voile au Sud, en prolongeant l'Isle, & je crus appercevoir sur la côte du Sud-Ouest un port commode pour le mouillage. J'aurois souhaité pou-*

BYRON. 1765.

„ *voir mettre un canot pour reconnoître ce port, mais le vent souf-„ floit avec une telle violence, que c'eut été s'expoſer à un danger „ évident : continuant de faire voile le long de la côte, la ſonde à la „ main, nous eûmes 26 & 27 braſſées d'eau, juſqu'à ce que nous ar-„ rivâmes à un endroit où nous vîmes flotter de ces mauvaiſes her-„ bes que l'eau détache des rochers, & la ſonde alors ne rapporta que „ 7 braſſes. Nous craignîmes le danger de toucher, ſi nous reſtions plus „ long-temps, dans un lieu où il y avoit ſi peu d'eau & un fond „ de roche; mais le port me parut d'une vaſte étendue, & capable de „ contenir cinq cens vaiſſeaux. L'ouverture en eſt étroite, & autant „ que je pus le remarquer, il y a peu de fond le long de la rive Septen-„ trionale; mais je ne doute pas que les vaiſſeaux ne puiſſent côtoyer „ ſûrement la rive du Sud, car il eſt à préſumer que le fond augmen-„ te dans cette partie; mais il eſt néceſſaire de chercher un canal aſſez „ profond, pour que les vaiſſeaux puiſſent entrer à la mer baſſe. J'au-„ rois bien voulu reſter ſous le vent de cette Iſle toute la nuit, mais „ on me repréſenta que l'objet de notre navigation ne nous permettoit „ pas de nous amuſer à faire des découvertes. Près de cette Iſle, „ nous en vîmes une autre dans la même nuit; & c'eſt ce qui me „ fit croire que ces Iſles étoient peut-être les* Sebaldes.

„ *Nous reprîmes notre route à l'Oueſt-Sud-Oueſt, qui n'étoit que „ le Sud-Oueſt corrigé; l'aiguille aimantée déclinant vers l'Eſt de 22d., „ nous fîmes voile dans la même direction, juſqu'à ce que nous ar-„ rivâmes par la latitude de 53d.*

„ Dans le manuſcrit, comme dans la relation imprimée, il „ eſt dit que cette Iſle eſt par la latitude de 47d., qu'elle parut „ d'abord à l'Oueſt du vaiſſeau; qu'elle ſembloit être couverte de „ bois, qu'on y découvrit un port où un grand nombre de vaiſ-„ ſeaux pourroient être à l'ancre en sûreté, & qu'elle étoit fré-„ quentée par une quantité prodigieuſe d'oiſeaux. Il paroît en-„ core par les deux relations, que le mauvais temps ne permit point „ à Cowley de deſcendre à terre, & qu'il gouverna Oueſt-Sud-„ Oueſt, juſqu'à ce qu'il fut arrivé à la latitude de 53d., il eſt „ donc certain que Cowley, de retour en Angleterre donna le „ nom d'Iſle *Pepys*, à ce qu'il avoit d'abord pris pour l'Iſle de *Se-„ bald-de-Wert*, & il ſeroit facile d'en aſſigner pluſieurs raiſons : „ quoique la ſuppoſition d'une erreur de chiffres ne paroiſſe pas „ être fondée, cependant comme il ne ſe trouve point de terre au „ 47d., on ne ſauroit s'empêcher de croire que la terre, vue par „ Cowley, n'eſt autre que les Iſles *Falkland*. La deſcription du pays „ s'accorde avec preſque toutes les particularités; & la carte jointe „ à la relation, préſente exactement la figure de ces Iſles, avec „ un détroit qui les diviſe dans le milieu. La carte des Iſles *Fal-„ kland*, que nous joignons ici, a été copiée ſur les Journaux, „ & les deſſeins du Capitaine Macbride qui y fut envoyé après

mon

„ mon retour en Angleterre, & qui a pris les rélevemens de toute „ la côte. Les deux principales Isles furent appellées Isles *Falkland* par Stroug, vers l'année 1689; puisqu'il est connu pour avoir „ donné le nom de canal de *Falkland*, à la partie du détroit qui „ les divise. On trouve encore dans le Musæum le manuscrit de ce „ Navigateur. BYRON. 1765.

M. Byron ajoute, „ on croit que le premier qui découvrit ces „ Isles est le Capitaine Davies, associé de Cavendish, en 1592. „ Sir Richard Hawkins vit en 1594, une terre, qu'on suppose „ être la même, & en honneur de sa Souveraine, la Reine Elisabeth, il lui donna le nom de *Virginie d'Hawkins*. Long-temps „ après elles furent apperçues par quelques vaisseaux François qui „ étoient de *Saint Malo;* & c'est probablement par cette raison „ que Frezier les appella les *Malouines;* & ce nom leur a été „ depuis conservé par les Espagnols.

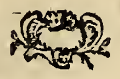
M. Byron ne dit rien de plus des Espagnols, qui dans la suite ont si bien prouvé le droit qu'ils avoient sur ces Isles, qu'aujourd'hui ils en sont paisibles possesseurs.

M. de Bougainville dans la relation de son voyage (a), au lieu de dire que Davies, Cavendish & Hankins, tous trois Anglois, ont découvert les premiers ces terres, s'exprime ainsi. *Il me paroît qu'on en peut attribuer la découverte au célèbre Americ Vespuce, qui dans son troisieme voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord en 1562, il n'assuroit pas à la vérité, si elle appartenoit à une Isle, ou si elle faisoit partie du continent, mais il est facile de conclure de la route qu'il avoit suivi, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la description même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des* Malouines. *J'assurerai avec non moins de fondement que Beauchesf Gouin, revenant de la mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sebaldes.*

Maintenant que la dispute, pour savoir à qui appartiennent ces Isles, est terminée, il seroit inutile de s'étendre davantage sur les Navigateurs qui y ont abordé plutôt ou plus tard.

On trouvera dans l'Histoire du Voyage de M. de Bougainville des détails fort étendus, sur l'Histoire Naturelle, & les productions de ces Isles.

(a) Tout ce qu'on va lire est tiré d'un voyage autour du monde, de M. de Bougainville, dont on fera l'histoire dans la suite.



BYRON. 1765.

§. VI.

Second relâche au Port Desiré, *seconde entrée dans le détroit de* Magellan.

M. Byron mouille pour la seconde fois au port Desiré.

LE 6 Février, M. Byron eut la vue du port *Desiré;* il y mouilla le soir, & il y trouva la *Floride*, vaisseau qu'il attendoit d'Angleterre; & qui lui apportoit les vivres nécessaires à sa longue navigation. (a) La *Tamar* & la *Floride*, ayant chassé sur leurs ancres, coururent risque d'être brisés sur la côte. Ces accidens sont tellement inséparables d'une longue navigation, & sur-tout d'un voyage autour du monde, que ce n'est presque pas la peine d'en parler : il ne fut pas possible de décharger alors la *Floride*.

M. Byron rentre dans le détroit.

Le 7, les trois vaisseaux entrerent dans le port. La *Floride* & la *Tamar* étoient en mauvais état, M. Byron se détermina, après qu'ils seroient séparés, à gagner le port *Famine*. La *Floride* partit le 13, le *Dauphin* & la *Tamar* le 14. Le 18 ceux-ci entrerent dans le détroit. Le 19 ils mouillerent dans le port *Famine*. Dans cette seconde traversée, M. Byron rencontra le vaisseau *l'Aigle*, commandé par M. de Bougainville, qui venoit faire du bois pour une nouvelle Colonie, que les François avoient formée dans les Isles *Falkland*, appellées par eux Isles Malouines (b).

Le 15 Février, la *Floride* ayant été déchargée, & se disposant à retourner en Angleterre; le *Dauphin* & la *Tamar* firent voile du port *Famine*, afin de sortir du détroit avant que la saison fut trop avancée.

Vue des Indiens.

Description de ces Indiens.

Le 1er. Mars étant à la hauteur du canal St. *Jerôme*, on apperçut à l'Ouest de ce canal trois ou quatre feux sur le rivage Septentrional, & quelques instans après, on vit deux ou trois pirogues qui ramoient vers les vaisseaux; elles roderent autour des vaisseaux Anglois pendant quelques temps; mais les sauvages d'une seule eurent le courage de monter à bord. Ces pirogues étoient d'écorces d'arbres, d'une construction très-mal entendue. Les Américains étoient au nombre de sept, quatre hommes, deux femmes & un enfant. M. Byron n'avoit pas encore vu de créatures si misérables; ils étoient nuds, à l'exception d'une peau très-puante de loup de mer, jettée sur leurs épaules; ils étoient armés d'arcs & de fleches, qu'ils lui présenterent, pour quelques grains de collier &

(a) Après avoir reconnu les Isles *Falkland*, M. Byron ne pensa plus qu'à rentrer une seconde fois dans le détroit pour passer la mer du Sud.

(b) Ce vaisseau ayant donné de l'ombrage à M. Byron par ses manœuvres, le Commodore se mit en état de se défendre comme si on avoit voulu l'attaquer, tant la défiance des nations rivales est extrême!

d'autres bagatelles; les fleches longues de deux pieds, étoient faites de roſeaux, & armées d'une pierre verdâtre; les arcs dont la corde étoit de boyau, avoient trois pieds de longueur. Le ſoir, M. Byron mouilla aux environs de la riviere *Batchelor*. Tandis qu'il étoit à l'ancre, il eut la viſite de pluſieurs Américains; il leur fit à tous des préſens de grains de raſſade, de rubans & d'autres choſes de peu de valeur, mais dont ils parurent enchantés. Il leur rendit à ſon tour viſite à terre, où il vint deſcendre, n'ayant avec lui que quelques-uns de ſes Officiers, pour ne pas les allarmer par le nombre : ils le reçurent avec toutes les expreſſions de l'amitié, & s'empreſſerent de lui offrir quelques fruits qu'ils avoient cueillis; ces fruits avec quelques moules, lui parurent faire pour le moins la plus grande partie de leur ſubſiſtance.

BYRON. 1765.

Entrevue avec d'autres Américains.

Le 23 Mars après pluſieurs jours d'une navigation fatigante, les deux vaiſſeaux mouillerent dans la baie qui eſt ſur la rive orientale du Cap *Monday*. Un jour pendant que les vaiſſeaux étoient à l'ancre dans une baie à trois lieues de ce cap, Mr Byron envoya un canot armé ſous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les différens mouillages qui ſe trouvent ſur la côte du Sud; l'Officier à ſon retour lui raconta que dans le voiſinage du Cap *Upright* il avoit rencontré quelques Américains, qui lui avoient donné un chien & qu'une des femmes lui avoit offert un enfant qu'elle tenoit ſur ſon ſein : il n'eſt pas néceſſaire de dire que cette ſinguliere offre ne fut pas acceptée; *mais elle prouve du moins*, dit Mr Byron, *ou une dépravation qui a éteint dans le cœur de ces ſauvages les ſentimens les plus naturels ou une extrême pauvreté qui fait violence à la nature.*

Mouillage au-deſſous du Cap *Monday*.

D'autres Américains offrent un enfant aux Anglois.

Les vaiſſeaux appareillerent le 23 à huit heures du matin & firent voile pour gagner la mer du Sud, d'où venoient déja des lames très-groſſes. A quatre heures après-midi, on mouilla dans une baie très-sûre, au fond de laquelle ſe trouve un profond canal qui peut ſervir à la faire reconnoître. Elle eſt à l'Eſt du Cap *Upright*.

Le 24, à trois heures du matin, Mr Byron envoya un bateau armé ſous les ordres d'un Officier, pour trouver un mouillage à l'Oueſt; mais il revint à quatre heures de l'après midi ſans avoir pu doubler le Cap *Upright*.

Le jour ſuivant 25, il fit encore partir les canots pour faire des recherches à l'Oueſt; ils furent de retour ſur les quatre heures avec la nouvelle, qu'ayant fait près de quatre lieues, ils avoient trouvé deux baies où il étoit poſſible de mettre à l'ancre, mais que ni l'une ni l'autre n'offroient un excellent mouillage. On continua néanmoins de faire route le 26. On étoit à 4 ou 5 milles au Nord-Eſt du Cap *Upright*. Le côté du Sud préſente en cet endroit un coup d'œil effrayant, il eſt bordé à une diſtance conſidérable de rochers à fleur d'eau, ſur leſquels la mer briſe avec un bruit horrible. Dès le matin le temps devint ſombre & le vent paſſant du Nord-

Aſpect du Cap *Upright*.

BYRON. 1765.

Dangers que courent les vaisseaux.

Nord-Oueſt à l'Oueſt-Nord-Oueſt ſouffla avec violence. La ſituation des vaiſſeaux devenoit réellement allarmante ; la tempête alloit toujours en croiſſant ; le ciel étoit couvert des plus ſombres nuages. La pluie ſembloit annoncer un déluge, & on alloit ſe trouver dans une nuit ténébreuſe, au milieu d'un canal étroit, environné d'écueils & de briſans. La mer étoit prodigieuſement groſſe. Ses lames briſoient ſur le vaiſſeau de Mr Byron ſi fréquemment, que le pont étoit continuellement ſous les eaux. A neuf heures il avoit entiérement perdu de vue la *Tamar*, à trois heures & demie du matin la tempête loin de diminuer, ſembloit faire de nouveaux progrès ; la pluie tomboit en torrens, & le ciel paroiſſoit ſe confondre avec la mer. A chaque inſtant il s'attendoit que ſon vaiſſeau alloit être briſé contre des écueils. Le jour commença enfin à poindre, mais le ciel étoit ſi chargé & la brume ſi épaiſſe qu'il lui fut impoſſible de découvrir la terre, dont il ſavoit n'être pas fort éloigné. Le 27 à ſix heures il vit le rivage méridional, à la diſtance d'environ deux milles, & bientôt après il apperçut avec une joie infinie la *Tamar*. Dans ce moment le Cap *Monday* lui reſtoit à quatre milles, & la violence du vent ne diminuant point, il porta ſur ce Cap ; & ſur les quatre heures, les deux vaiſſeaux vinrent à l'ancre dans la baie qui eſt à l'Eſt. La houille y étoit prodigieuſe ; mais Mr Byron ſe croyoit encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage. Il étoit déja parvenu deux fois à quatre lieues de la baie *Tuesday*. (mardi) Et deux fois il en avoit été jetté à dix ou douze lieues par des tempêtes telles qu'il n'en avoit jamais éprouvées.

Gros temps.

Le 30, le vent d'Oueſt Nord-Oueſt fut encore plus violent qu'il n'avoit été, » la mer, dit Mr Byron, groſſit d'une maniere effrayante, les vents qui venoient nous aſſaillir de tous les côtés, » s'élevoient plus haut que nos mats. Comme nous avions un » mauvais fonds, nous étions dans une crainte continuelle de voir » couper nos cables : ſi cela fut arrivé, notre vaiſſeau auroit été » mis en pieces ſur des rochers ſur leſquels la mer briſoit avec » une fureur inconcevable & un bruit ſemblable à celui du tonnerre.

Le premier & le 2 Avril ſe paſſerent avec un peu plus de calme, le 3 on envoya ſur la côte méridionale & ſur celle du Nord pour chercher un mouillage. Sur le rapport que fit le canot du Dauphin, à ſon retour, le 4 on mit à la voile, on mouilla dans une baie à l'Eſt éloignée d'une lieue du Cap *Upright*. L'Officier qui étoit allé à la découverte ſur le canot du *Dauphin*, avoit rencontré des Américains dont les piroques étoient d'une conſtruction bien différente de celles que l'on avoit juſques-là vue dans le détroit ; ces piroques étoient faites de planches couſues enſemble, au lieu que les autres n'étoient que d'écorces d'arbres nouées aux deux bouts & traverſées dans le milieu par un morceau de bois court pour les tenir ouvertes.

Vue de quelques Américains.

Ces Américains lui parurent plus ſtupides encore qu'aucun de ceux qu'il avoit vus. Ils étoient nuds, n'ayant malgré la rigueur du froid qu'une peau de loup de mer jettée ſimplement ſur leurs épaules; mais il n'y a guère que les cochons qui euſſent voulu goûter de leurs mets: c'étoit un gros morceau de baleine, déja en putréfaction, & dont l'odeur infectoit l'air au loin. L'un deux découpoit avec les dents cette charogne, en préſentoit les morceaux à ſes compagnons qui les mangeoient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne conſidéroient pas avec indifférence ce que les gens du Capitaine Byron poſſédoient; car un matelot s'étant endormi, ils lui couperent le derriere de ſon habit avec une pierre tranchante qui leur ſert de couteau.

Barbarie de ces Américains.

Tandis que les vaiſſeaux étoient à l'ancre dans la baie ſur le rivage méridional, ſept ou huit Américains parurent en pirogue ſur la pointe occidentale de la baie; ils deſcendirent à terre du côté oppoſé à ſon vaiſſeau & firent du feu: Mr Byron les invita à venir à bord, par tous les ſignes qu'il jugeoit propres à les attirer, mais ce fut inutilement. Il s'embarqua dans ſon ïole & ſe rendit auprès d'eux. Il s'introduiſit en leur faiſant des préſens de peu de valeur, & dont ils parurent fort ſatisfaits. Ils ne tarderent pas à être bons amis; il envoya l'ïole chercher du pain, & reſta ſeul avec eux ſur le rivage; dès que ſes gens furent de retour avec le biſcuit, il le partagea entre ces Américains; & il remarqua avec autant de ſurpriſe que de plaiſir que s'il arrivoit qu'un morceau tombât à terre, aucun d'eux ne ſe préſentoit pour le ramaſſer, qu'il ne l'eut permis. Ses gens ſe mirent à couper des herbes pour quelques moutons qu'il avoit encore à bord. Les Américains s'en étant apperçus, coururent auſſi-tôt en arracher, & les porter au bateau qui en fut bientôt rempli. Mr Byron étoit touché de cette attention: mais il s'apperçut que le plaiſir qu'il exprimoit en cette occaſion leur en faiſoit beaucoup à eux-mêmes. Ils prirent bonne opinion de lui, & lorſqu'il retourna à bord, ils l'accompagnerent dans leur pirogue. Cependant arrivés au vaiſſeau ils s'arrêterent & conſidérerent ce bâtiment avec une ſurpriſe mêlée de terreur. Il les invita à monter à bord, mais ce ne fut pas ſans peine qu'il détermina quatre ou cinq d'entre eux à s'y expoſer. Il leur fit pluſieurs petits préſens, & bientôt ils furent entiérement raſſurés. Un de ſes bas-Officiers joua du violon, & quelques matelots danſerent. Ils furent enchantés de ce petit ſpectacle. Impatiens de marquer leur reconnoiſſance, l'un d'eux ſe hâta de deſcendre dans la pirogue, il en rapporta un petit ſac de peau de loup de mer, où étoit une graiſſe rouge, dont il frotta le viſage du joueur de violon; il auroit bien ſouhaité faire le même honneur au Capitaine Byron, qui le refuſa, & eut toutes les peines du monde à ſe défendre de recevoir cette marque d'eſtime qu'on vouloit lui donner. Après leur avoir procuré quelques

Piroques montées par des Américains.

M. Byron va les trouver.

Attention de ces ſauvages.

Leur ſurpriſe à la vue du vaiſſeau.

Maniere dont ils témoignent leur reconnoiſſance.

BYRON. 1765.

heures de divertiſſement, il leur fit entendre qu'ils devoient retourner à terre ; mais ils avoient conçu pour lui un tel attachement que ce ne fut pas une choſe aiſée que de les déterminer à rentrer dans leur pirogue.

Courant au delà du Cap *Upright.*

Le 7 Avril, Mr Byron fit appareiller par un vent modéré de l'Eſt-Nord-Eſt, & par un très-beau temps. Auſſi-tôt après avoir doublé le Cap *Upright*, il ſentit que le courant le portoit à l'Eſt ; ſa vîteſſe étoit d'un nœud & demi par heure. Le vent s'étant calmé le vaiſſeau ſe trouva à la diſpoſition du courant qui le porta vers l'Eſt.

Difficulté de la ſortie du détroit.

Le 8 à une heure du matin, les vents étant à l'Oueſt très-frais, il leva l'ancre, & fit delà voile au milieu d'une épaiſſe brume ; à onze heures, les vents ſe renforcerent, accompagnés d'une grande pluie & la mer groſſit horriblement. Mr Byron s'apperçut bientôt que loin d'avancer, il retrogradoit ; il prit le parti de porter ſur une baie du rivage du Sud, diſtante de quatre lieues & à l'Oueſt du Cap *Upright* ; & il y laiſſa tomber l'ancre ſur 20 braſſes d'eau ; le fond n'y étoit pas trop bon, mais à d'autres égards c'étoit un des meilleurs mouillages qu'il eut trouvé dans le détroit ; les vaiſſeaux y étoient à l'abri de tous les vents. A quatre heures le vent ayant paſſé du Sud au Sud-Sud-Eſt, & étant devenu maniable, il mit à la voile le Cap à l'Oueſt.

Cap *Pillar.*

Le 9, il amena le Cap *Pillar* qui git au 5d 30′ Nord, avec le Cap *Upright*, à la diſtance d'environ quatre lieues. Ce Cap eſt reconnoiſſable par deux roches coupées en forme de tours qui terminent ſon ſommet, & lorſqu'il reſte à l'Oueſt-Sud-Oueſt, on découvre une Iſle à la même hauteur qui a en quelque maniere la figure d'une meule de foin.

Nous avons négligé les manœuvres & les détails de navigation que rapporte le journal de M. Byron en décrivant ſa route au milieu du détroit. Mais nous nous ſommes arrêtés davantage, à ceux dans leſquels il eſt entré ſur les manœuvres qu'il fut obligé de faire à la ſortie du détroit.

Les obſervations générales que fait le commodore Byron ſur le paſſage du détroit, ſeront rapportées dans un autre endroit & réunies à celles des navigateurs qui ont fait après lui la même traverſée.

---

§. VII.

Navigation depuis le Détroit de Magellan, *juſqu'aux Iſles* Diſappointement.

LE *Dauphin* & la *Tamar* entrerent le 9 Avril dans la mer du Sud ; la route qu'ont ſuivi ces deux vaiſſeaux ſe trouvent dans

la carte placée à la tête de ce volume, nous la décrirons rapidement ici, en nous arrêtant seulement sur les découvertes de M. Byron, & sur ce qui peut intéresser les progrès de la géographie.

BYRON. 1765.

Mr Byron dirigea sa route à l'Ouest jusqu'au 26 Avril qu'il eut connoissance de l'Isle *Masafuero* qui lui restoit à environ dix-huit lieues; mais il n'apperçut point l'Isle de *Juan-Fernandés*; les nuages qui obscurcissoient l'horison du côté du Nord, lui en déroboient la vue.

Isle de *Masafuero.*

Il fit gouverner sur *Masafuero.* Le 27, dès la pointe du jour; il envoya de chaque vaisseau un canot armé pour reconnoître les sondes de la côte orientale de l'Isle : comme il vit ses bateaux cotoyer le rivage sans pouvoir prendre terre, à cause d'une lame qui battoit toute cette côte, il gouverna sur la partie septentrionale de l'Isle, qu'il trouva encore inaccessible : dans une étendue d'environ deux milles, elle est bordée d'un récif qui s'étend au large.

Difficulté d'y aborder.

L'Officier qui étoit allé à la découverte rapporta qu'il avoit trouvé un banc près de la pointe méridionale de l'Isle, sur lequel on pouvoit mouiller, & vis-à-vis duquel il y avoit une très-belle cascade d'une eau excellente.

Banc de sable.

Le 28 on mouilla sur le banc. On envoya aussi-tôt les canots à terre pour chercher une place propre à faire du bois & de l'eau. Mais Mr Byron observant que la mer brisoit par lames sur les rochers qui bordent le rivage, ordonna à tous ceux qui devoient monter les canots de se pourvoir d'un corset de liege, dont il avoit fait provision en Europe. A l'aide de ces corsets, qui non-seulement donnent de l'aisance au nageur, mais l'empêchent encore de se briser contre les rochers, la descente se fit avec facilité, & les équipages firent une bonne provision d'eau & de bois. (a)

Lames énormes.

Utilité des corsets de Liege

Le 29 on découvrit, à un mille & demi au nord du vaisseau, à une distance presque égale des pointes Nord & Sud de l'Isle, une place beaucoup plus commode pour l'aiguade, en ce que la lame n'y brisoit point avec la même force sur le rivage. On parvint à faire dans ce jour dix tonneaux d'eau à cette nouvelle aiguade; & dans l'après-midi Mr Byron envoya un canot pour reprendre le canonier & le matelot qui avoient passés la nuit à terre, mais la lame étoit encore si grosse, que le matelot qui ne savoit pas nager, craignit de s'exposer au danger & le canonier demeura avec lui.

Découverte d'une aiguade.

Il leur envoya un autre canot pour les informer que d'après les apparences du temps, il étoit à craindre qu'il n'y eut dans la nuit quelque coup de vent qui chassât le vaisseau loin du banc, & qu'on seroit dans la nécessité de les abandonner dans cette Isle. A ce dernier message, le canonier se mit à la nage & parvint au canot;

(a) Dans la description des Isles de la mer au Sud, on parlera des dangers que les Réquins firent courir aux matelots de M. Byron.

BYRON. 1765.

mais le matelot, quoiqu'il eut un corset de Liege, dit qu'il se noyeroit infailliblement, s'il tentoit d'y arriver; & préférant une mort naturelle, il se détermina à rester dans l'Isle : il fit des adieux tendres à ses camarades, & leur souhaita toute sorte de bonheur. Cependant un des Quartiers-Maîtres, au moment où le canot alloit s'en retourner, prit avec lui le bout d'une corde, se jetta à travers les vagues, & nagea jusqu'au rivage où le pauvre matelot déploroit sa destinée. Le Quartier-Maître commença par lui remontrer les tristes conséquences d'une si étrange résolution; & en lui parlant, il lui passa adroitement autour du corps le bout de sa corde, à laquelle il avoit fait un nœud coulant & cria en même-temps à ses compagnons de tirer la corde dont ils tenoient l'autre bout; ce qui fut exécuté : le matelot fut ainsi ramené à travers les vagues jusqu'au canot; il avoit avalé une si grande quantité d'eau qu'en le retirant, il paroissoit être sans vie : on le suspendit par les pieds, il reprit bientôt ses sens, & le jour suivant, il fut parfaitement rétabli.

Matelot qui reste dans l'Isle de peur de se noyer.

Maniere dont on s'en tire.

Le 30, le *Dauphin* & la *Tamar* leverent l'ancre. (a) Mr Byron chercha inutilement pendant 8 jours, la terre de *Davis* que les géographes placent sur le parallele de 27d. 30'. & environ à cent lieues à l'Ouest de *Copiapo* au Chili; » au bout de huit jours de » recherches, dit-il, je ne vis nulle apparence de découvrir cette Isle » à la latitude marquée sur les cartes, (b) me trouvant à celle » de 26d. 46'. S. & par 94d. 45'. de longitude Ouest, & com» me notre navigation devoit encore être longue, je me déter» minai à faire prendre du Nord-Ouest à notre route, jusqu'à ce » que j'eusse rencontré les vents alisés pour gouverner ensuite à » l'Ouest, & chercher les Isles Salomon, s'il est vrai qu'elles exis» tent, ou faire de nouvelles découvertes.

Le Journal du 1er. Mai au 7 Juin, c'est-à-dire, pendant 37 jours, ne contient que quelques détails sur les oiseaux & les lames énormes, que virent le *Dauphin* & la *Tamar* : ces deux vaisseaux parcoururent dans cet intervalle 50 degrés de longitude sans découvrir terre : quoique M. Byron ait fait peu de bordées à droite & à gauche, il est probable cependant qu'il n'a manqué aucune terre un peu considérable : car il a marché entre les routes de Bougainville, & celles de Lemaire & Schouten, & à peu de distance l'une de l'autre : seulement au 88 degrés de longitude occidentale, il y a un espace de 10 degrés en latitude, où il peut se trouver quelques Isles assez étendues. La premiere découverte de terre que fit M. Byron dans la mer du Sud, eut lieu le 7 Juin par 14d. 5' de latitude,

Premiere découverte de M. Byron.

(a) Dans la description générale des Isles de la mer du Sud, on rapportera ce que dit M. Byron de *Masafuero*.

(b) On verra plus bas ce que pense de cette terre, le Capitaine Carteret qui fit la même recherche inutilement. M. Cook a retrouvé dans son second voyage l'Isle de *Paques*, qu'il croit être la terre de *Davis*.

latitude, & 144d. 58′ de longitude occidentale (a), il apperçut d'abord à environ deux lieues, une petite Isle basse, & bien-tôt après une seconde à trois ou quatre lieues. Il gouverna sur la petite dont l'aspect, à mesure qu'il en approchoit, offroit une riante perspective; tout au tour regnoit une plage d'un beau sable blanc : l'intérieur est planté de grands arbres, qui en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs ombres, & forment, sans arbrisseaux, les bosquets les plus délicieux qu'on puisse imaginer. Cette Isle paroissoit avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendoit une barre, sur laquelle la mer écumoit avec fureur; & de grosses lames qui battoient toute la côte, en défendoient l'accès de toute part. On s'apperçut bien-tôt que l'Isle étoit habitée, plusieurs Indiens parurent sur la grève, armés de piques de seize pieds au moins de longueur; ils allumerent plusieurs feux, que les Anglois prirent pour des signaux, car l'instant après on vit briller des feux sur l'autre Isle qui étoit au vent, ce qui confirma qu'elle avoit aussi des habitans.

BYRON. 1765.

Aspect de cette terre.

Vue des Insulaires.

M. Byron envoya un canot armé, sous les ordres d'un Officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la désagréable nouvelle, qu'il avoit fait le tour de l'Isle, sans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage, qui étoit bordé d'un rocher de corail très-escarpé. Le scorbut faisoit alors parmi les équipages le plus cruel ravage; il y avoit plusieurs matelots sur les cadres; ces pauvres malheureux qui s'étoient traînés sur les gaillards, regardoient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendoit l'entrée, avec des yeux où se peignoit la douleur; ils voyoient des cocotiers en abondance chargés de fruits, dont le lait est peut-être le plus puissant antiscorbutique qu'il y ait au monde : ils supposoient avec raison qu'il devoit y avoir des limons, des bananes, & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; & pour comble de désagrément, ils voyoient les écailles des tortues éparses sur le rivage.

Ravage du scorbut.

Informé de la profondeur des eaux, M. Byron ne put s'empêcher de faire le tour de l'Isle, quoiqu'il conçût l'impossibilité de se procurer aucun des fruits qu'elle produisoit. Tandis qu'il en prolongeoit les côtes, les naturels accoururent sur la plage en poussant des cris & en dansant; souvent ils s'approchoient du rivage, agitoient leurs longues piques d'un air menaçant, se jettoient ensuite à la renverse, & demeuroient quelques instans étendus sans mouvement, & comme s'ils eussent été morts; ce qui signifioit sans doute qu'ils tueroient ceux qui tenteroient de descendre. Il remarqua en cotoyant le rivage que les Indiens avoient planté deux piques dans le sable, au haut desquelles ils avoient attaché un mor-

Mouvemens des Insulaires.

(a) C'étoient les Isles de Disappointement.

BYRON. 1765.

ceau d'étoffe qui flottoit au gré du vent, & devant lequel plusieurs d'entre eux se prosternoient à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelqu'être invisible, pour les défendre contre *lui*. Durant cette navigation autour de l'Isle, il avoit renvoyé ses bateaux pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jetterent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonstrations de menaces, de grosses pierres qu'ils ramassoient sur la rive; les Anglois ne leur répondirent que par des signes d'amitié & de bienveillance, leur jetterent du pain & plusieurs bagatelles propres à leur plaire, mais aucun d'eux ne daigna y toucher : ils retirerent à la hâte quelques piroques qui étoient sur le bord de la mer, & les porterent dans le bois; ils s'avancerent ensuite dans l'eau, & paroissoient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur le rivage; les matelots qui se doutoient de leurs desseins, & qui craignoient d'en être massacrés s'ils tomboient dans leurs mains, brûloient d'impatience de les prévenir en faisant feu sur eux; mais l'Officier qui les commandoit, ne devant point commettre d'hostilités, les en empêcha. Ce n'est pas que M. Byron ne se crût en droit d'obtenir par la force des rafraichissemens, qui lui devenoient d'une néceffité indispensable pour lui conserver la vie, s'il eut pu mettre à l'ancre, & que les sauvages se fussent obstinés à lui en refuser; mais rien n'auroit pu justifier l'inhumanité de leur ôter la vie, pour venger de pareilles injures sans qu'il lui en revint le plus leger avantage.

Menaces des naturels.

Les bateaux ayant rapportés une seconde fois à M. Byron, qu'on ne découvroit aucun mouillage autour de cette Isle, il se détermina à aller visiter l'autre, ce qui l'occupa le reste du jour & la nuit suivante.

On ne trouve point de mouillage sur cette premiere terre.

Le 8 à 6 heures du matin, il s'étoit approché du côté occidental de la seconde Isle, à la distance de trois quarts de mille; mais il ne trouva point de fond avec une ligne de 140 brasses : il apperçut alors plusieurs autres Isles, ou pour mieux dire plusieurs péninsules, dont la plupart ne sont liées entre elles que par des langues de terre très-étroites, & si basses qu'elles sont presque au niveau de la surface de la mer, qui brise dessus avec violence. Il envoya de chaque vaisseau un canot armé, sous la conduite d'un Officier, pour sonder & tâcher de découvrir au vent des Isles, un endroit propre au débarquement. En approchant de ces terres, la premiere chose qu'on distinguoit c'étoit les cocotiers, qui élevent leurs rameaux épais, & chargés de fruits au-dessus des autres arbres.

Découverte de plusieurs autres Isles.

Multitude de cocotiers.

Aussi-tôt que les Indiens virent partir les canots, ils accoururent en foule sur le rivage, armés de lances & de massues; ils les suivirent pendant qu'ils sondoient le long de la côte, & leur faisoient des gestes menaçans pour les empêcher d'aborder.

Les Insulaires accourent sur le rivage, & font de menaces.

M. Byron fit tirer par-dessus leurs têtes une piece de huit livres de balles, ils prirent précipitamment la fuite, & se cacherent dans les bois. A dix heures les bateaux étoient de retour, mais ils n'avoient point trouvé de fond à la plus grande proximité du rivage, sur lequel la mer brisoit avec un bruit horrible. BYRON. 1765.

Le milieu de ce grouppe d'Isles, git par le 14^{d} $10'$ de latitude Septentrional, & 144^{d}. $51'$ de longitude Ouest : la déclinaison de l'aimant y fut de 47^{d}. $3'$ Est. Gissement des Isles de Disappointement.

En quittant ces Isles, M. Byron cingla à l'Ouest ; l'impossibilité de pouvoir en tirer aucune espece de rafraichissement pour ses malades, dont la situation devenoit à chaque heure plus déplorable, lui fit donner à ces Isles le nom de *Disappointement.*

---

§. VIII.

Découverte des Isles du Roi George. Description de ces Isles, &c.

LE lendemain, M. Byron découvrit une autre terre à l'Ouest-Sud-Ouest, & à la distance de 6 ou 7 lieues. Le 10 il en étoit approché. Elle est longue & basse ; le rivage est une belle plage de sable blanc, bordée d'un rocher de corail.

La contrée couverte de cocotiers & d'autres arbres, présente un coup d'œil agréable. On en prolongea la côte du Nord-Est, à la distance d'un demi-mille du rivage : dès que les Indiens apperçurent les vaisseaux, ils allumerent de grands feux, sans doute pour répandre l'allarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent au rivage armés de la même maniere que les sauvages des Isles de *Disappointement.* Allarme des Insulaires.

Bien-tôt quelques centaines d'Indiens rangés en bon ordre, s'avancerent dans l'eau jusqu'à la ceinture. L'un d'eux portoit une longue perche, au haut de laquelle étoit attachée une piece de natte en guise de drapeau : ils firent des cris affreux & continuels, & le moment d'après plusieurs grandes pirogues descendirent le lac pour se joindre à eux. Menaces des Insulaires.

M. Byron avoit envoyé deux bateaux armés, commandés chacun par un Officier, pour reconnoître les sondes, & la place la plus favorable à l'encrage. Ils trouverent la côte par-tout bordée d'un rocher escarpé, à l'exception de l'ouverture qui découvroit l'islot, & dont la largeur étoit à peine de la longueur d'un navire. M. Byron mit en travers vis-à-vis de cette entrée. *Nos bateaux qui étoient en avant, dit M. Byron, faisoient aux Indiens tous les signes possibles d'amitié, sur quoi quelques pirogues doublerent l'Islot pour s'en approcher : nous crûmes d'abord que c'étoit avec de bonnes intentions, & qu'il s'établiroit entre eux & nous un commerce d'amitié ; mais nous* Ils veulent s'opposer au débarquement des Anglois.

BYRON. 1765.

fûmes bien-tôt convaincus que les Indiens n'avoient d'autre dessein que d'échouer nos bateaux sur le rivage. Dans le même temps plusieurs Indiens s'élancerent des rochers dans la mer, & nagerent vers les canots; l'un d'eux sauta dans le bateau de la Tamar, *où en un clin d'œil il se saisit de la veste d'un matelot, se rejetta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage, où il rejoignit ses compagnons : un autre mit la main sur la corne du chapeau d'un Quartier-Maître, mais ne sachant comment s'en emparer; il le tira à lui au lieu de le lever, ce qui donna le temps au Quartier-Maître d'empêcher qu'on ne le lui enlevat; sans cela il auroit sans doute disparu avec la même promptitude que la veste. Nous souffrîmes ces insultes avec patience, & les Insulaires triomphoient dans leur impunité.*

Violence de quelques-uns des naturels.

M. Byron longe la côte.

Ne trouvant point de mouillage en cet endroit, M. Byron continua de prolonger la côte pour gagner la pointe la plus occidentale de l'Isle. Lorsqu'il eut amené cette pointe, il vit une autre Isle qui lui restoit au Sud-Ouest quart Ouest, à environ quatre lieues; alors il avoit déja dépassé de près d'une lieue l'Isle, où il avoit laissé les Insulaires; mais ils n'étoient pas satisfaits de s'être tirés tranquillement d'avec lui : il apperçut deux doubles pirogues très-grandes, qui venoient à la voile sur lui. Dans chacune de ces pirogues, étoient trente Indiens, tous armés à la maniere du pays. Les canots de M. Byron se trouvoient assez loin sous le vent du vaisseau, & les pirogues passant entre le vaisseau & le rivage, paroissoient très-empressés d'aller les attaquer. Il fit signal à ses canots de leur donner la chasse; & à l'instant ils coururent sur les pirogues : les Indiens les voyant venir à leur rencontre prirent l'épouvante; ils amenerent à l'instant leur voile, & ramerent vers la terre avec une vîtesse surprenante. Arrivés près du rivage, ils passerent à travers la houle qui y brisoit avec force, & aussi-tôt échouerent leurs pirogues. Les bateaux les suivirent, & les Insulaires craignant une invasion sur leur côte, se présenterent armés de pierres & de bâtons pour empêcher la descente; cette résistance força les Anglois à faire feu sur eux. Ils en tuerent deux ou trois; l'un d'eux qui avoit reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une grosse pierre, & mourut en la lançant sur ses ennemis. Cet homme vint tomber tout près des bateaux; les sauvages n'eurent pas la hardiesse de l'enlever, & emportant avec eux les autres morts, ils se retirerent sur l'islot où étoient leurs compagnons. Les bateaux revinrent avec deux pirogues qu'ils avoient pris assez injustement : l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins; mais toutes les deux étoient d'une construction très-curieuse; elle leur avoit coûté des soins infinis.

Quelques pirogues poursuivent les vaisseaux.

Les Indiens chassés à leur tour par les canots de M. Byron.

Leurs préparatifs pour empêcher la descente des Anglois.

Deux ou trois naturels tués.

Prise de deux pirogues.

M. Byron regagna l'après-midi, le poste qu'il avoit déja eu; & renvoya ses bateaux, pour prendre encore une fois les sondes autour de l'Islot, mais ils revinrent confirmer que le mouillage y étoit

Difficultés du débarquement.

BYRON. 1765.

impratiquable. Pendant l'absence des bateaux, on observa un grand nombre d'Insulaires sur la pointe voisine de l'endroit, où on les avoit laissé le matin; ils paroissoient empressés à enlever plusieurs pirogues qui étoient sur le bord de la mer: craignant qu'ils ne fussent tentés de renouveller un combat, qui ne pouvoit que leur être funeste, M. Byron fit tirer un coup de canon, dont les balles passant par-dessus leurs têtes, produisirent l'effet qu'il en attendoit, tous en un moment disparurent.

Frayeur des Insulaires.

Les bateaux parvinrent encore à descendre à terre avant le coucher du soleil; ils ramasserent quelques noix de cocos; mais ils n'apperçurent pas un seul habitant. Dans la nuit de violentes rafales, accompagnées d'une très-forte pluie, obligerent M. Byron de louvoyer jusqu'à sept heures du matin, il revint se mettre en travers vis-à-vis l'islot. Ses bateaux partirent de nouveau pour procurer des rafraichissemens à l'équipage. Il fit mettre dans les bateaux tous ceux qui, attaqués du scorbut, n'étoient cependant pas assez malades pour garder leur hamac. Il descendit aussi à terre où il passa la journée. Il vit plusieurs maisons que les Insulaires avoient entiérement abandonnées; il n'y trouva que des chiens qui ne cesserent d'aboyer tant qu'il fut à terre.

Les bateaux descendent à terre.

Autres bateaux envoyés à terre.

On y envoye les scorbutiques.

En visitant les cabanes des Indiens, les Anglois trouverent la manivelle d'un gouvernail; cette piece déja rongée de vers, avoit visiblement appartenu à une chalouppe Hollandoise; ils trouverent aussi un morceau de fer battu, un autre de cuivre, & quelques petits outils de fer, qu'autrefois les habitans de cette contrée avoient eu sans doute des Hollandois, à qui étoit la chalouppe.

Métaux travaillé, que les Anglois trouvent à terre.

Les Hollandois ont abordé sur cette Isle.

Il seroit difficile de savoir si les Indiens parvinrent à se défaire des Hollandois, ou si leur vaisseau vint se briser sur leur côte; mais on a lieu de croire que leur vaisseau ne retourna jamais en Europe, puisqu'il n'y a point de relation de son voyage, ni d'aucune découverte qu'il ait faite.

Si ce vaisseau fit voile de cette Isle, on ne devineroit pas trop pourquoi il y avoit laissé le gouvernail de sa chalouppe; & si l'équipage fut mis en pieces par les Indiens, il doit y avoir dans cette Isle des restes plus considérables de ses ferremens, auxquels les sauvages attachent un très-grand prix; mais on n'eut pas le temps de faire de plus grandes recherches. M. Byron emporta avec lui le fer battu, le cuivre & les outils de fer; il leur en laissa un exactement de la forme d'une hache de charpentier, & dont la lame étoit une coquille d'huitre perliere; il est possible qu'il ait été fait à l'imitation d'une hache; car parmi les outils qu'il a pris dans cet endroit, il y en avoit un qui paroissoit être le reste de cet instrument, quoiqu'il fut presque entiérement usé.

A une très-petite distance des maisons des Insulaires, il y avoit

Tombeaux.

BYRON. 1765. des bâtimens d'une autre espece, & assez ressemblans à des tombeaux; ce qui fit croire à M. Byron qu'ils avoient une grande vénération pour les morts.

Les scorbutiques guéris par le rafraichissemens de cette Isle. Les bateaux firent plusieurs voyages de terre pour en rapporter des noix de cocos, & des plantes antiscorbutiques, dont l'Isle est couverte, & bien-tôt il n'y eut plus de malades sur le *Dauphin* & la *Tamar*.

Les Insulaires se cachent. De toute cette journée, on ne vit point paroître les Insulaires qui se tinrent cachés; on n'apperçut même aucune fumée dans l'Isle; ils craignoient sans doute qu'elle ne découvrît le lieu de leur retraite. Le soir les Anglois retournerent à bord.

Position de cette Isle. Cette partie de l'Isle est située par les 14d. 29'. de latitude sept. & 148d.50'.de longitude Ouest. De retour à bord, Mr Byron s'écarta un peu de la côte, se proposant de faire voile le lendemain pour reconnoître l'autre Isle qu'il avoit vue à l'Ouest de celle où il s'étoit arrêté, & qui est à soixante-neuf lieues des Isles de *Disapointement*, dans la direction de l'Ouest un demi-rumb au Sud.

Aspect d'une autre Isle. Le lendemain 12, Mr Byron courut sur cette Isle, qui se présentoit à-peu-près comme celle qu'il venoit de quitter, il y vit de même un grand lac dans l'intérieur.

Mouvemens des Insulaires sur la côte. Dès que le vaisseau fut apperçu des Insulaires, ils accoururent en foule sur le rivage; ils étoient armés comme ceux des autres Isles, & ils le suivirent pendant plusieurs lieues, tandis qu'il prolongeoit la côte. Comme la chaleur de ce climat est très-grande, ils paroissoient souffrir d'une course si longue; car quelquefois ils se plongeoient dans la mer, ou se jettoient tout étendus dans le sable qu'arrosent les lames qui se brisent sur le rivage, & ils recommençoient ensuite à courir.

Les bâtimens à rames s'approchent du rivage. Cependant les bâtimens à rames sondoient le long de la côte comme à l'ordinaire; Mr Byron avoit expressément défendu aux Officiers qui les commandoient de faire aucune violence aux naturels, à moins qu'ils n'y fussent forcés pour leur propre défense, il leur avoit recommandé au contraire d'employer tous les moyens imaginables pour gagner leur amitié & leur bienveillance.

Conversation par signe avec les Insulaires. Les bâtimens à rames s'approcherent du rivage d'aussi près que les lames purent le leur permettre, & firent signe aux Insulaires qu'ils avoient besoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord & leur firent entendre de s'avancer plus loin le long du rivage, les canots continuerent de prolonger la côte, jusqu'à ce qu'ils arriverent à la vue d'un village construit comme celui que le Capitaine Byron avoit vu dans la derniere Isle. Les Insulaires les suivirent en cet endroit, & furent joints par plusieurs autres. Les bateaux rangerent le rivage d'aussi près qu'il fut possible, & le Capitaine se tint prêt à leur envoyer des secours, & à les soutenir de son artillerie. Cérémonies que fait un vieillard. Il vit alors un vieillard descendre du village vers le

bord de la mer. Il étoit suivi d'un jeune homme ; sa taille étoit haute & il paroissoit nerveux, une barbe blanche, qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, lui donnoit un air vénérable. Il sembloit avoir l'autorité d'un Chef ou d'un Roi. Les indiens à un signe qu'il fit, se retirerent à une petite distance, & il s'avança sur le bord du rivage. D'une main il tenoit un rameau verd, & de l'autre il pressoit sa barbe contre son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours ; sa prononciation cadencée pouvoit faire croire qu'il chantoit ; & cette espece de chant n'avoit rien de désagréable. „ Nous ne regrettions pas moins, dit Mr Byron de ne pas l'entendre que „ de n'en pouvoir point être entendu nous-mêmes. Cependant „ pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jettâmes quelques présens de peu de valeur, lorsqu'il parloit encore : mais il n'y toucha point, & il ne voulut pas permettre „ aux siens de les ramasser avant qu'il eut achevé sa harangue. „ Alors il s'avança dans la mer, jetta à nos gens son rameau „ verd, & prit ensuite les présens qu'on lui avoit fait. Toutes les apparences nous faisant bien augurer de ce peuple, nous „ leur fîmes signe de mettre bas les armes, & la plupart d'entre eux les quitterent sur le champ. „ Un des Officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, sauta du canot & nagea à travers les lames jusqu'au rivage. Les Indiens l'entourerent aussi-tôt, & commencerent à examiner ses habits avec beaucoup de curiosité : Ils parurent sur-tout admirer sa veste. L'Officier de poupe eut la générosité de l'ôter & d'en faire un don à ses nouveaux amis ; mais cette complaisance produisit un mauvais effet. Il n'eut pas plutôt donné sa veste qu'un Insulaire lui dénoua sa cravate, la lui arracha & prit la fuite. Cet Officier sentant qu'ils ne lui laisseroient rien sur le corps ; se retira comme il put & regagna son canot à la nage. Cependant on étoit toujours en bonne intelligence avec eux. Plusieurs nagerent jusqu'aux bateaux ; quelques-uns apporterent des fruits & d'autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. Mais le principal objet de ceux qui montoient les canots étoit d'obtenir des perles de ces Insulaires ; & pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montroient des écailles d'huitre perliere qu'ils avoient ramassées sur la plage de l'isle où ils étoient descendus : tous leurs efforts furent infructueux ; jamais ils ne parvinrent à se faire entendre. Ils auroient eu peut-être plus de succès, s'il leur avoit été possible de relâcher quelque temps parmi eux ; mais malheureusement la côte ne fournissoit aucun mouillage pour les vaisseaux.

BYRON. 1765.

Il prononce un discours cadencé.

Un Officier de poupe va trouver les Insulaires.

Traitement qu'on lui a fait.

Les Insulaires portent des provisions aux Anglois.

Les Anglois ne peuvent pas en obtenir de perles.

Mr Byron donna à toutes ces Isles, dont il venoit de faire la découverte, le nom d'Isles du *Roi George* (a) Cette derniere se trou-

Gissement de cette Isle.

(a) On en trouvera la description, dans la description de la mer du Sud.

BYRON. 1765.

ve par ces 14d. 41'. de latitude Sud, & 149d. 15'. de longitude Oueſt.

---

§. IX.

Navigation depuis les Iſles du Roi George, *aux Iſles* Saypan, Tinian & Agnigan. *Découverte de pluſieurs Iſles.*

LE *Dauphin* & la *Tamar* quitterent le 13 Juin les Isles du *Roi George*; ces deux vaiſſeaux ſe trouvoient alors dans la partie ſeptentrionale du milieu des Isles qu'on a appellées enſuite Isles de la *ſociété*, & en allant un peu plus au Sud Mr Byron auroit découvert un grand nombre de celles qui ont été reconnues par les navigateurs qui ont fait depuis lui le tour du monde. Il s'apperçut très-bien qu'il y avoit des terres étendues dans ces parages; mais l'état de ſes équipages ne lui permit pas de beaucoup s'arrêter.

Iſles du Prince de Galles. Nature de la côte. Aſpect.

Il pourſuivit ſa route à l'Oueſt & apperçut une terre au Sud-Sud-Oueſt; il courut deſſus & trouva que c'étoit une Isle étroite, dont la verdure qui en annonçoit la fertilité en rendoit l'aſpect très-agréable, mais une houle briſée ſur cette côte avec un bruit horrible, le fond en eſt très-mauvais à une certaine diſtance, & ſe trouve ſemé d'écueils qui s'étendent à près de trois lieues au large. Cette Isle, très-peuplée, autant que le coup d'œil a permis d'en juger en la prolongeant, n'a guere moins de vingt lieues de longueur. On lui donna le nom d'Isle du *Prince de Galles*. Elle eſt par les 15d. de latitude Sud, & 151d. 53'. de longitude Oueſt. Sa diſtance des Isles du *Roi George*, eſt d'environ quarante-huit lieues dans la direction du Sud 80d. Oueſt.

Giſſement de cette Iſle

De la pointe occidentale de cette Isle, Mr Byron dirigea ſa route au Nord 82d. Oueſt. „ Le vent, dit-il, paſſa à l'Eſt; & les lames „ du Sud, qui avoient rendu notre navigation ſi pénible avant „ d'arriver à la hauteur des Isles de *Direction*, & qui depuis ce „ temps-là avoient ceſſé, commencerent à reparoître. Mais au mo„ ment de les perdre, & quelques jours auparavant, nous vîmes de „ grandes compagnies d'oiſeaux.

„ J'obſervai journellement qu'avant le coucher du ſoleil, ces „ oiſeaux dirigeoient leur vol vers le Sud. J'en conjecturai qu'il de„ voit y avoir quelque grande terre de ce côté; je ne pus m'empê„ cher de croire que, ſi les vents m'euſſent favoriſé, je l'aurois „ rencontré; & ſi nos équipages euſſent jouis d'une meilleure ſan„ té, j'aurois volontiers couru à l'Oueſt, pour tenter cette décou„ verte. La population de toutes ces Isles baſſes, que nous avions „ vues, ſembloit ſuppoſer l'exiſtence d'un continent qui ne de„ voit pas en être éloigné; & ſans cette ſuppoſition, il ſeroit diffi-

Remarques de M. Byron ſur les Iſles baſſes.

cile

„ cile de rendre compte de la maniere dont cette longue chaîne „ d'Isles s'eſt peuplée, mais le mauvais état des équipages étoit un „ obſtacle inſurmontable à cette navigation.

BYRON. 1765.

Le Commodore Byron ne ſe trompe pas, il avoit effectivement à ſa gauche les Iſles ſi nombreuſes & ſi ſerrées que Mr Cook a reconnues enſuite & qu'il a appellées Isles de la ſociété.

Mais il parle d'après les fauſſes joies qu'on avoit encore en 1765, ſur l'exiſtence d'un continent qu'il ſuppoſe dans ces parages. D'après les deux voyages de M. Cook, il eſt démontré qu'il n'y en a point.

Le 17, Mr Byron vit divers oiſeaux voltiger autour du vaiſſeau; & il crut qu'il étoit dans le voiſinage de quelqu'autre Isle. Il continua ſa route, mais avec précaution; les Isles dans cette partie de l'océan, rendent la navigation très-périlleuſe: comme ce ne ſont la plupart que des terres baſſes, un vaiſſeau peut ſe trouver deſſus avant d'en avoir connoiſſance.

Dangers de la navigation de cette partie de l'Océan.

Cependant il n'apperçut rien le 18, 19 & 20, pendant lequel temps il ſuivit la même route, quoique les oiſeaux fuſſent toujours en grand nombre autour de ſes vaiſſeaux. Il étoit parvenu à 12d. 33'. de latitude Sud & 167d. 47'. de longitude Oueſt, & il étoit éloigné de 313 lieues de l'Isle du *Prince de Galles*.

Le 21, il découvrit à une lieue, une chaîne de briſans qui s'allongeoient dans le Sud-Sud-Oueſt, & une heure après il découvrit une terre à huit lieues, elle ſe montroit ſous l'apparence de trois Iſles, dont les côtes bordées de rochers laiſſoient voir différentes coupures d'une pointe à l'autre diſtantes d'environ trois lieues; il regne un récif ſur lequel la mer briſe & s'éleve à une hauteur effrayante. On tourna la pointe ſeptentrionale & on vit la côte du Nord-Oueſt, & celle de l'Oueſt défendues par d'innombrables écueils qu'il eut été dangereux de vouloir ranger d'un peu près, ces Iſles parurent plus fertiles, plus riches que celles qu'on venoit de viſiter; & elles n'étoient pas moins peuplées, à ne juger par les habitations qu'on appercevoit en grouppe le long du rivage, une grande pirogue ſe montra à quelque diſtance des côtes; mais Mr Byron fut forcé d'abandonner cette belle contrée, ſans pouvoir en prendre une plus exacte connoiſſance, à cauſe des briſans qui s'étendant au large dans toutes les directions, expoſoient à beaucoup plus de riſques que la deſcente ne pouvoit promettre d'avantages. Il crut d'abord que c'étoit une partie des Isles Salomon (a) & eſpéra en reconnoître quelques autres d'un plus facile accès.

Découverte des Iſles du danger.

Aſpect de ces Iſles.

Nature de la côte & aſpect du pays.

(a) Nous parlerons ailleurs des Iſles *Salomon*, & nous dirons qu'il paroît que ce ſont les terres de la *Nouvelle-Iſlande*, & de la *Nouvelle-Bretagne*, fort éloignées de ce parage. Depuis que les Eſpagnols en ont rapporté de l'or, elles ont excités les deſirs des Navigateurs, & M. Byron ſouhaitoit beaucoup de les retrouver.

BYRON. 1765.

La chaîne de rochers qu'il découvrit approchant de ces Isles, se trouve par les 10d. 15′ de latitude australe & 169d. 28′ de longitude occidentale ; elle est au Nord 76d. 48′ Ouest de l'Isle du *Prince de Galles*, & à la distance de 352 lieues. Les Isles sont à l'Ouest-Nord-Ouest de ce récif, dans un éloignement de neuf lieues. Il les nomma les *Isles du danger*, & s'en éloigna dans la direction du Nord-Ouest un quart Ouest.

La vue de cette chaîne de brisans lui fit donner de fréquentes allarmes pendant la nuit, & il en avertit ses Officiers qui la passerent sur le pont à observer. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire qu'il eut sans relâche de violens coups de vents accompagnés de pluie.

La route de M. Byron plus élevée que celle des autres Navigateurs.

Mr Byron, pressé par les besoins de ses équipages de revenir en Europe, prenoit tous les moyens qui dépendoient de lui pour y arriver le plutôt possible : c'est dans ce parage qu'il commença à s'élever au Nord des routes de *Mendana* & de *Quiros*, & il acheva le tour du monde, dans une latitude plus élevée qu'aucun autre navigateur : traversant cette nouvelle partie de la mer du Sud, il ne découvrit que deux Isles ; il rechercha celles de *Salomon* sans pouvoir les retrouver. (a)

Découverte de l'Isle du Duc d'Yorck.

La navigation jusqu'au 27 n'eut rien de remarquable ; il apperçut alors une autre Isle dans le Sud-Sud-Ouest, distante de sept à huit lieues. „ Nous courûmes dessus, dit Mr Byron, à mesure „ que nous en approchâmes, nous vîmes ses côtes s'abaisser jus„ qu'au niveau de la surface de la mer ; la verdure & les coco„ tiers qui y croissent en abondance, en rendent l'aspect très-agréa„ ble ; un grand Lac en baigne l'intérieur ; en cela elle ressemble à „ l'Isle du *Roi George* : cette Isle a près de trente milles de circon„ férence. Ses bords sont marécageux, & la mer brise d'une „ maniere terrible sur tout le rivage. Nous en prolongeâmes les „ côtes ; & arrivés au vent de l'Isle, je fis mettre nos canots de„ hors pour reconnoître les sondes, & trouver un mouillage, „ n'ayant point trouvé de fond, je les renvoyai avec ordre de des„ cendre à terre, s'il étoit possible, afin de nous procurer quel„ ques rafraichissemens pour les malades. Ils aborderent avec „ beaucoup de peine, & rapporterent près de deux cens noix de „ cocos, qui, dans notre situation, nous parurent d'un prix ines„ timable. Ceux qui montoient les canots rapporterent qu'ils n'a„ voient rien vu dans l'Isle qui pût faire croire qu'elle eût jamais été „ habitée. Ils y trouverent des milliers d'oiseaux de mer. Ils „ étoient si peu ombrageux qu'ils se laissoient tuer sur leurs nids, „ qu'ils construisent aux hauts des arbres ; mais on n'apperçut au„ cun quadrupede. Je fus tenté de croire, que cette Isle étoit la „ même que celle qu'on désigne dans le *Neptune François* sous le

Aspect du pays.

(a) Voyez ce qu'on a dit plus haut sur ces Isles.

„ nom de *Maluita*, placée à près d'un degré à l'Eſt de la grande „ Isle *Sainte-Eliſabeth*, la principale des Isles *Salomon*; mais „ ayant été depuis convaincu du contraire, je l'ai nommée l'Isle „ du *Duc d'Yorck*. Je penſe que cette Iſle n'avoit pas encore été „ reconnue. La poſition que les cartes françoiſes donnent aux Isles „ *Salomon* n'eſt fondée ſur aucune autorité; *Quiros* eſt le ſeul qui „ prétende les avoir découvertes; & je doute que les détails qu'il „ en a laiſſé puiſſent ſervir à les faire reconnoître par d'autres na- „ vigateurs. „ (a)

BYRON. 1765.

Le 2 Juillet, Mr Byron apperçut une Isle à environ ſix lieues au Nord; il courut deſſus juſqu'au ſoir, & fit louvoyer à petites bordées pendant la nuit. Aux premiers rayons du jour cette Isle lui préſenta un coup d'œil charmant; elle eſt baſſe & unie, couverte d'arbres, entre leſquels les cocotiers ſe font remarquer aiſément, mais des lames qu'on voyoit ſe briſer avec violence & un rivage marécageux paroiſſoient comme deſtinés à en défendre l'accès, & diminuoient le plaiſir que cauſoit la perſpective délicieuſe de cette Isle. Mr Byron examina la côte du Sud-Oueſt, qui court dans une étendue d'environ quatre lieues. Dès qu'il en fut à portée, il ne tarda pas à s'appercevoir que la population y étoit très-nombreuſe.

Découverte de l'Iſle Byron.

Aſpect de cette Iſle.

Il découvrit d'abord un millier d'Inſulaires aſſemblés ſur la plage; & bientôt plus de ſoixante pirogues ou eſpece de pros mirent en mer, & ramerent vers ſes vaiſſeaux. Il ſe diſpoſa à les recevoir, & en un moment ils ſe rangerent autour de lui. Leurs pirogues, d'une conſtruction très-bien entendue, étoient ſi propres qu'elles paroiſſoient être neuves. Chacune d'elles contenoit au moins trois perſonnes & ſix au plus.

Multitude d'Inſulaires.

Ces Indiens l'ayant conſidéré pendant quelques inſtans, l'un d'eux ſauta dans l'eau, nagea vers le vaiſſeau & y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté ſur le plat bord, il s'y aſſit en faiſant de violens éclats de rire; il parcourut enſuite tout le vaiſſeau, s'efforçant de dérober tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main; mais ce fut ſans ſuccès, parce qu'étant nud, il lui étoit impoſſible de rien cacher. Les matelots lui mirent une veſte & des culottes, ce qui le divertit beaucoup; il avoit tous les geſtes & toutes les manieres d'un ſinge nouvellement dreſſé. On lui donna du pain, qu'il mangea avec une ſorte de voracité; & après avoir fait nombre de tours plus groteſques les uns que les autres, il s'élança du vaiſſeau par deſſus bord, avec ſa veſte & ſes longues culottes, & regagna ſa pirogue. Il ne fut pas plutôt de retour, que pluſieurs autres à ſon imitation nagerent vers le vaiſſeau, monterent juſqu'aux ſabords, par où s'étant inſinués, ils ſe ſaiſirent de tout ce qui leur tomba ſous la main, & ſe replongeant incontinent dans la mer, nagerent à une très-grande

Les Indiens arrivent à bord.

Ce qu'y fait un des Inſulaires.

Vols que commettent les naturels.

(a) On dira plus bas que M. Carteret, après avoir fait inutilement les mêmes recherches, a adopté le même ſentiment.

BYRON. 1765.

distance, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines les tinssent hors de l'eau pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient. Un autre Insulaire qui paroissoit jouir de quelque considération, avoit pour ceinture un cordon garni de dents humaines : c'étoient vraisemblablement les trophées de ses exploits guerriers; car il ne l'auroit pas échangé contre tout ce qu'on auroit pu lui offrir; quelques-uns de ces Insulaires étoient sans armes.

Un d'eux porte une ceinture de dents humaines.

Cette Isle à laquelle les Officiers voulurent donner le nom de leur Commandant, est située par 1d. 18'. de latitude Sud & 173d. 46'. de longitude Ouest (a).

Chaleurs excessives. Maladie des équipages.

Après le départ des vaisseaux de l'Isle *Byron*, la dissenterie & le scorbut, suite des chaleurs excessives & du calme pesant qui regnoient sur ces mers, affligerent les équipages d'une maniere cruelle. La provision des noix de cocos, excellent remede contre le scorbut, étoit consommée. On soupiroit après des vents frais pour arriver aux *Isles des larrons*, dont on n'étoit pas éloigné. Mr Byron observe que le thermomêtre montoit souvent à 88d. & descendoit rarement au dessous de 81, aussi regarde-t-il cette navigation comme la plus brûlante qu'on ait fait.

Depuis la sortie de la mer du Sud, M. Byron fit route sur des parages déja connus; mais les détails de sa navigation sont encore assez intéressans pour qu'on les suive rapidement.

Du 28 au 30, un grand nombre d'oiseaux voloient autour des vaisseaux, & bien-tôt en effet, on vit terre à l'Ouest un demi quart Rhumb au Nord. On reconnut que c'étoit les Isles de *Tinian*, de *Saypan* & *d'Aiguigan* (b).

Relâche à Tinian.

Le 31 à midi, les deux vaisseaux jetterent l'ancre à la pointe Sud-Ouest de *Tinian*.

Ravage du scorbut.

M. Byron descendit à terre, pour marquer l'endroit où il conviendroit de placer les tentes pour les malades, qui étoient en grand nombre, car il n'y avoit pas un seul matelot qui n'eût ressentit les atteintes du scorbut, & plusieurs en étoient à la derniere extrémité. On trouva plusieurs cabanes que les Espagnols & les Indiens avoient quittées l'année précédente; aucun d'eux n'y étoit encore venu de cette année, & il n'étoit pas probable qu'ils y arrivassent de quelques mois; on y avoit le soleil jusqu'au zenith, & la saison dés pluies étoit commencée.

Excursion dans le pays.

Après avoir marqué la place où l'on devoit dresser les tentes, M. Byron entreprit avec six ou sept de ses Officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perspectives enchanteresses, & ces prairies dont la verdure n'est in-

(a) On en parlera ailleurs dans la description générale de la mer du Sud.

(b) Ces trois Isles sont éloignées l'une de l'autre de deux & trois lieues, *Saypan* est la plus grande, & *Aiguigan*, dont les terres sont élevées, & d'une forme ronde, est la plus petite.

terrompue que par l'émail des fleurs, & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paissent en liberté : il étoit impatient de jouir de la vue de cette délicieuse contrée, dont on trouve une description si intéressante dans le voyage du Lord Anson. Cependant l'objet le plus important étoit de se procurer du bétail qui lui devenoit de premiere nécessité ; mais le bois étoit si épais, si embarrassé de broussailles, qu'il ne voyoit pas à deux toises devant lui, & que pour ne pas se perdre dans une forêt presque impraticable, il étoit obligé d'appeller ses Officiers les uns après les autres. L'excessive chaleur l'avoit fait partir en chemise, sans autres vêtemens, que ses longues culottes & ses souliers qui en un moment furent en lambeaux. Il parvint néanmoins avec des peines infinies à traverser ces bois ; mais à sa grande surprise, la contrée s'offrit à ses regards sous un aspect bien différent du tableau qu'on lui en avoit fait d'après Anson. Les plaines étoient entiérement couvertes de roseaux & de buissons, qui s'élevoient en plusieurs endroits plus haut que lui, & par-tout au moins jusqu'à la ceinture : ses jambes continuellement embarrassées dans ces especes de ronces, étoient toutes déchirées. Durant cette marche, il étoit couvert de mouches de la tête aux pieds, s'il vouloit parler il étoit sûr d'en avoir la bouche pleine, & plusieurs lui entroient jusques dans la gorge. Après avoir marché ainsi l'espace de trois ou quatre milles, il apperçut un taureau qu'il tira ; & un peu avant la nuit, il revint à l'endroit de son débarquement aussi mouillé que s'il se fut plongé dans l'eau, & si harrassé qu'il pouvoit à peine se soutenir. Il envoya aussi-tôt quelques hommes pour rapporter le taureau qu'on avoit tué.

BYRON. 1765.

Epaisseur des forêts.

Difficulté de les traverser. Il trouve le pays bien différent du tableau qu'en avoit fait Anson.

Multitude de mouches.

L'équipage pendant son absence s'étoit occupé à dresser des tentes & à transporter les malades à terre.

Le lendemain 1er. Août, fut employé à dresser de nouvelles tentes, à descendre sur le rivage les pieces à l'eau, & à nettoyer le puits destiné à l'aiguade. M. Byron pensoit que ce puits étoit le même, où le *Centurion* commandé par le Lord Anson fit son eau ; c'étoit sans contredit le plus mauvais qu'il eut encore trouvé depuis qu'il étoit en mer : l'eau en étoit saumâtre & toute pleine de vers.

Malades établis à terre.

Il n'y avoit qu'un fond de sable, dans la rade qui couvre de grosses masses de corail ; & comme l'ancre n'a point de tenue sur le sable, on étoit exposé continuellement au danger de voir ses cables coupés par des coraux durs & tranchans. (a) Contre cet accident, M. Byron fit garnir les cables, & y attacher de distance en distance des tonneaux vuides pour les faire flotter, & empêcher leur frottement sur les coraux : ensuite il résolut de ne plus mouiller que sur une ancre ; ces deux expédiens lui réussirent.

Mauvais mouillage.

(a) Le Capitaine Wallis ayant relâché aussi à *Tinian*, on joindra les autres observations de M. Byron à celle de ce dernier Navigateur.

BYRON. 1765.

M. Byron envoya du monde pour reconnoître les retraites du bétail : on parvint à en découvrir quelques-unes, mais à une grande distance de son quartier; & les animaux étoient si ombrageux qu'il étoit difficile d'en approcher d'assez près pour les tirer : quelques détachemens envoyés pour en tuer, lorsqu'on sut leurs retraites, furent quelquefois vingt-quatre heures à les poursuivre avant de pouvoir les atteindre; & lorsqu'un de ces animaux avoit été traîné l'espace de sept à huit milles à travers les bois, & les plaines hérissées de bruyeres, il étoit tout couvert de mouches, exhaloit une odeur fétide & n'étoit plus bon à rien; ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que les Anglois exténués par ces pénibles courses étoient bien-tôt attaqués de fievres, dont ils avoient peine à guérir.

Chasse aux taureaux.

On parvenoit avec moins de peine à se procurer de la volaille : les bois de cette Isle sont peuplés d'une si grande quantité d'oiseaux de toutes especes : on pouvoit toujours en tirer aisement; mais la chair en étoit généralement d'un mauvais goût, & la chaleur étoit telle qu'une heure après qu'on les avoit tués ce n'étoit plus que de la pourriture.

Multitude d'oiseaux.

Chaleur excessive.

L'Isle de Tinian abonde en cochons sauvages : » ils sont si féroces & si gros, dit M. Byron, qu'ils pesent communément 200 » livres, qu'on peut les tirer sans beaucoup de difficulté; leur chair » nous fut d'un grand secours ».

Tandis qu'on s'occupoit des moyens de s'en procurer par la chasse ou par les pieges, un des contre-maîtres découvrit un endroit très-agréable du côté du Nord-Ouest de l'Isle qui étoit fort fréquenté par le bétail, & d'où l'on pouvoit l'amener par mer. M. Byron y envoya aussi-tôt un détachement avec une tente, pour y rester plus commodément. Chaque jour les bateaux rapportoient au vaisseau tout ce qu'on avoit tué; mais quelquefois la mer brisoit avec tant de furie sur le rivage qu'il étoit impossible d'aborder, & le canot de la *Tamar* perdit trois hommes qui tenterent de franchir la lame.

Reconnoissance de Saypan.

Tandis qu'on étoit en rade la *Tamar* alla reconnoître l'Isle de *Saypan*, qui est plus considérable que celle de *Tinian* par son étendue; l'élévation de ses terres, montre aussi sous un aspect plus agréable. La *Tamar* mouilla au vent de cette Isle à la distance d'un mille du rivage; quelques personnes de l'équipage descendirent sur une très-belle plage sabloneuse, qui s'étend l'espace de six ou sept milles; ils se promenerent alors dans le bois, où ils remarquerent plusieurs arbres qui feroient très-propres à faire des mats de navire. Ils virent beaucoup de cochons sauvages & de guanaques, mais aucune trace d'autre bétail, ni aucun oiseau. Ils ne trouverent près de la plage aucune source d'eau, mais ils apperçurent un grand étang dans le milieu des terres, dont ils n'approcherent pas. De grands tas d'é-

Incursion dans l'Isle de Saypan.

cailles d'huitres perlieres, amoncelées sur le bord du rivage, & plusieurs autres vestiges leur firent juger, qu'il n'y avoit pas long-temps qu'on étoit venu dans l'Isle : *il peut se faire*, dit M. Byron, *que les Espagnols s'y rendent à de certaines saisons de l'année, pour y faire la pêche des perles*. M. Byron a vu aussi plusieurs de ces piliers de figures piramidales, qui portent sur une base quarrée, & dont parle Lord Anson.

BYRON. 1765. Huites perlieres. Les Espagnols y vont de temps en temps.

Le 30 Septembre, les malades étant rétablis, & M. Byron ayant pris toutes les provisions que l'Isle fournit, le *Dauphin* & la *Tamar* partirent de *Tinian*, après y avoir relâché 9 semaines. Entr'autres rafraichissemens qu'emporterent les équipages, il faut compter deux mille noix de cocos.

---

§. X.

Traversée de Tinian *à* Pulo Timoan, *& de* Pulo Timoan *à* Batavia.

Du premier au 22 Octobre, le Journal de M. Byron ne rapporte que quelques observations sur les oiseaux qu'il vit en mer, & sur l'aiguille aimantée : il n'apperçut aucune terre pendant cet interval, & le 22, il se trouva à six lieues de l'Isle de *Grafton*, la plus Septentrionale des Isles *Bashen*. Ayant résolu d'abord de toucher à ces Isles, il courut sur celle qu'il appercevoit, mais comme la traversée depuis ces Isles au détroit de *Banca*, est très-périlleuse, & qu'un beau ciel & un vent frais lui permettoient de forcer de voiles, il crut qu'il étoit plus prudent de poursuivre sa route, & il remit le Cap à l'Ouest. D'après son observation, l'Isle de *Grafton* gît par 21d. 71' de latitude Sud, & 118d. 14' de longitude Ouest.

Gissement de l'Isle Grafton.

Le 5 Novembre, il se trouva devant l'Isle de *Timoan*; M. Byron espérant y trouver des rafraichissemens, d'après ce que dit Dampierre, y mouilla.

M. Byron mouille à Timoan.

Les Officiers allerent à terre le lendemain pour voir ce qu'on en pourroit tirer, » les habitans, qui sont des Malais, nous parurent » un peuple insolent, dit M. Byron. Dès qu'ils nous virent approcher du rivage, ils accoururent en grand nombre sur le bord » de la mer, ayant un grand couteau d'une main, de l'autre une » pique armée d'une pointe de fer, & un brit, espece de poignard » à la ceinture : nous débarquâmes malgré ces apparences menaçantes, & aussi-tôt nous commençâmes nos emplettes. Mais tout » ce qu'il fut possible de se procurer, se réduisit à une douzaine de volailles, une chevre & un chevreau. Nous offrîmes en » échange des couteaux, des haches, & d'autres instrumens de » cette espece ; mais ils les refuserent d'un air méprisant, & » demanderent des roupies. N'en ayant pas, nous étions embar-

Observations sur les habitans.

BYRON. 1765.

» rassés de payer, nous leur offrîmes des mouchoirs, & par grace » ils daignerent accepter les meilleurs.

Mœurs & caractere des habitans.

Ces peuples sont d'une stature au-dessous de la médiocre, mais parfaitement bien pris dans leur taille. Leur teint est de couleur bronzée & presque noire, M. Byron vit parmi eux un vieillard qui à quelque différence près étoit vêtu comme un Persan; mais les autres étoient nuds, à la réserve d'un mouchoir qu'ils portoient autour de leur tête en maniere de turban, & de quelques morceaux d'étoffe dont ils se ceignent les reins, & qu'ils attachent avec une agraffe d'argent. Il ne parut aucune femme, & probablement ils ne les laissent pas voir aux étrangers. Leurs maisons bâties en bois de bambou, sont propres & réguliérement construites; elles s'élevent sur des poteaux, huit pieds environ au-dessous du sol. Leur canots sont aussi très-bien faits. Il en vit quelques-uns assez considérables, & dont ils se servent probablement pour aller commercer à *Malacca;* mais quand il fut à terre le pays lui parut très-agréable & couvert d'arbres.

Maisons.

Canots.

Productions de l'Isle.

L'Isle est montueuse, elle produit en abondance le choux palmite & le cocotier; mais les habitans ne jugerent pas à propos d'en vendre aux Anglois. M. Byron apperçut quelques rivieres: un séjour de trente-six heures ne lui laissa pas le temps de visiter cette contrée vraisemblablement fertile.

Abondance de poissons.

Malgré l'agitation violente & continuelle des vagues dans la baie, où M. Byron étoit à l'ancre, ses équipages réussirent à faire une pêche abondante: ils jetterent la seine avec le plus grand succès; mais il étoit facile de s'appercevoir que cela donnoit de l'ombrage aux Insulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés, les poissons qui sont sur leurs côtes. Deux belles rivieres viennent se jetter dans la baie; l'eau en est parfaite, & M. Byron l'a trouva si supérieure à celle qu'il avoit à bord, qu'il en remplit autant de pieces qu'on put en charger sur le canot, qui y retourna deux fois. Tandis qu'il étoit à l'ancre, quelques Insulaires lui apporterent un animal qui avoit le corps d'un lievre & les jambes d'un daim; un des Bas-Officiers qui l'acheta auroit voulu pouvoir le conserver vivant; mais il fut impossible de lui procurer l'espece de nourriture qui lui étoit propre; il fallut donc le tuer; la chair en étoit d'un très-bon goût. Le temps fut à l'orage durant le relâche des Anglois devant cette Isle; les éclairs & la pluie, accompagnés des plus violens coups de tonnerre, continuerent presque sans interruption.

Eau excellente.

Quadrupede particulier.

Observations

Isle de Lingen.
Pulo-Tote.
Pulo-Taya.
Relâche à Batavia.

Le *Dauphin* & la *Tamar* appareillerent le 7 de Timoan. Le 10 ils apperçurent l'Isle de *Lingen*, & le 11 d'autres petites Isles qu'ils prirent pour les Isles *Domines*, & le 12 *Pulo-Tote*. Le 13 *Pulo-Taya*, le 15 *Sumatra*, enfin le 27 ils entrerent dans la rade de *Batavia*. Quoique les Espagnols & les Hollandois nous aient fait connoître ces

ces parages, on trouvera cependant dans le Journal de M. Byron, des remarques utiles aux Navigateurs.

BYRON. 1765.

Le lendemain qui étoit le 28 Novembre, suivant les Journaux du *Dauphin* & de la *Tamar*, & le 29 de la vraie date de l'Europe, sur laquelle ces deux vaisseaux avoient perdu un jour en faisant le tour du monde, M. Byron alla mouiller plus près de la Ville. » La » compagnie Hollandoise, dit-il, entretient toujours à Batavia un » vaisseau Amiral. Le Commandant de cette patache, qui parmi » ses compatriotes est un personnage de conséquence, jugea à » propos d'envoyer son canot à mon bord; le conducteur aussi » mal vêtu qu'il avoit mauvaise mine, me demanda qui nous étions, » d'où nous venions, quelle étoit notre destination, & me fit plu- » sieurs autres questions non moins impertinentes; il se disposa en » même temps à écrire mes réponses; mais je lui épargnai cette » peine : il fut prié de quitter sur le champ mon bord, & de re- » tourner dans son canot, ce qu'il fit sans répliquer

Questions qu'on propose aux vaisseaux étrangers.

A son arrivée à *Batavia*, M. Byron n'avoit pas un seul malade dans les deux équipages; mais sachant que l'air y est plus mal-sain qu'en aucun endroit des Indes, dans la saison des pluies qui étoit prochaine, & que l'arrack y est très-commun, il résolut d'en partir aussi-tôt qu'il seroit prêt à remettre en mer (a).

---

§. XI.

Arrivée au Cap de Bonne-Espérance, *retour en Angleterre.*

M. Byron appareilla le 10 Décembre, après avoir embarqué des rafraichissemens, & une provision de ris & d'arrack pour le reste du voyage. Le 14 il mouilla près de l'Isle du *Prince* dans le détroit de la *Sonde;* il y relâcha 5 jours, & pendant cet intervalle les équipages ne vêcurent que de tortues que les habitans de l'Isle leur vendoient à bon marché.

Relâche à l'Isle du Prince.

A peine eut-il mis à la voile, qu'une fievre putride se développa avec fureur dans les deux équipages; trois matelots en moururent, & plusieurs autres furent si malades qu'on les jugeoit sans espérance. Cependant M. Byron n'avoit pas perdu un seul homme à *Batavia*; ce qui fut regardé, malgré la briéveté du relâche comme un exemple extraordinaire de bonheur. Il ne fut pas quinze jours en mer que tous ses malades se rétablirent parfaitement.

Une fievre putride attaque les équipages.

Le *Dauphin* & la *Tamar* continuerent à faire voile près de

(a) M. Carteret, M. Wallis, M. de Bougainville & M. Cook, ayant aussi relâché à Batavia, nous joindrons les remarques de M. Byron à celles de ces Navigateurs.

BYRON. 1765.

quarante-huit jours, sans qu'il leur arriva rien de remarquable. Seulement dans cet intervalle ils perdirent un de leurs meilleurs canoniers. Il se laissa tomber du bord, & on ne put le sauver.

Le 10 Février ils eurent la vue de la côte d'Afrique, à sept lieues par 34d. 15′ de latitude Sud & 21d. 45′ de longitude Ouest.

Fumée sur une côte déserte d'Afrique.

M. Byron porta sur la terre, & lorsqu'il en fut à deux lieues il vit une épaisse fumée qui s'élevoit d'une plage sabloneuse ; imaginant que cette fumée étoit produite par les Hottentots, il fut surpris qu'ils choisissent pour leur résidence, cette partie de la côte qui ne paroît composée que de dunes, où l'on n'apperçoit ni arbrisseau ni verdure, & sur laquelle la mer brise avec une violence qui doit y rendre la pêche impraticable.

M. Byron mouille dans la baie de la Table.

Le 13, le *Dauphin* & la *Tamar* entrerent dans la baie *de la Table*, tous les huniers, tous les ris pris.

Hardiesse de sa manœuvre.

Les vents étant grands frais & par grains violents, les Hollandois dirent à M. Byron, qu'aucun de leurs vaisseaux n'auroit osé entrer dans la baie avec un vent si désavantageux, & qu'ils l'avoient vu avec surprise entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude qu'on ne le fait d'ordinaire par le vent le plus favorable. » Dînant un jour chez le Gouverneur de la Compagnie Hollandoise, j'eus occasion, dit M. Byron, de parler de la fumée que » j'avois vue sur une plage sabloneuse, en un endroit de la côte, » où tout annonçoit la stérilité de la terre, & j'ajoutai que cela » m'avoit étonné, il me dit qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un » autre vaisseau, qui s'étoit approché de cette partie de la côte » avoit vu comme moi cette grande fumée, quoique cette terre » qu'on supposoit être une Isle fut inhabitée, il m'apprit à ce sujet » qu'il y avoit près de deux ans, que deux vaisseaux Hollandois » de la Compagnie des Indes, avoient fait voile de *Batavia* pour » le Cap, & que jamais on n'en avoit eu de nouvelles ; il soupçonnoit que l'un de ces deux vaisseaux, ou même tous les » deux, avoient fait naufrage sur cet endroit de la côte, & que » les fumées qu'on avoit apperçues venoient de ces malheureux qui » s'y étoient perdus ; & il ajouta qu'on avoit déja envoyé plusieurs » fois des bateaux pour éclaircir ces conjectures, mais que la mer » brisoit sur la côte avec tant de furie, qu'ils avoient été forcés » de revenir sans oser y descendre. Je fus touché du récit d'une si » triste aventure, & je regrettai de n'en avoir pas été informé » auparavant; car j'aurois fait tous mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils doivent probablement périr de misere.

Hollandois abandonnés sur une côte déserte.

M. Byron partit le 7 Mars de Batavia, après un relâche de trois semaines ; le 16 il eut la vue de *Sainte-Hélene*, quelques jours après faisant voile par un très-beau temps & un vent frais, à une distance considérable de la terre, le *Dauphin* reçut une secousse aussi rude

que s'il eut donné sur un banc ; la violence de ce mouvement allarma tout l'équipage & chacun courut sur le pont ; la mer étoit teinte de sang dans une très-grande étendue ; ce qui dissipa leurs craintes. Il en conclut qu'ils avoient touché sur une baleine ou sur un grampus, & que vraisemblablement le vaisseau n'en avoit reçu aucun dommage ; ce qui étoit vrai. Dans ce même temps, M. Byron perdit le second maître charpentier, jeune homme industrieux & actif ; il avoit presque toujours été dans un état de langueur depuis le départ de *Batavia*.

BYRON. 1765. Le vaisseau touche sur une baleine.

La *Tamar* avoit jusqu'alors suivi le *Dauphin*, mais trois pieces de la ferrure de son gouvernail étant rompue, M. Byron fut obligé de dire au Capitaine Cumming, qui la commandoit alors, de faire voile pour *Antigoa*, & d'y réparer son gouvernail avec une nouvelle garniture de gonds & de rosettes qu'il avoit de rechange ; car celle de la *Tamar* étant en fer, on ne s'étoit pas attendu qu'elle durât autant que celle du *Dauphin*, qui étoit de cuivre ainsi que son doublage.

Le *Dauphin* continua sa route : le 7 Mai il eut connoissance des *Sorlingues* : neuf semaines après son départ du Cap de *Bonne-Espérance*, & un voyage de 22 mois & quelques jours, le 9 il rentra en Angleterre.



DERNIERS VOYAGES DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE SECOND.

Voyage fait autour du Monde en 1766, 1767, 1768 & 1769, sur le Swallow, *par le Capitaine Carteret.*

INTRODUCTION,

INTRODUCTION.

LE ſuccès du voyage du Commodore Byron, exciterent de plus en plus le zele du Roi d'Angleterre, pour les progrès de la navigation & de la géographie ; le Parlement qui accordoit les ſubſides néceſſaires à ces expéditions, ſécondoit les vues du Monarque avec une extrême générosité ; & ce qui eſt bien remarquable ; on ne trouve preſque aucun intervalle entre les expéditions qu'a ordonnées la Grande-Bretagne, dans ces derniers temps.

Le Commodore fut de retour en Angleterre, au mois de Mai 1766 ; & au mois d'Août ſuivant, le *Dauphin* fut expédié de nouveau, ſous le commandement du Capitaine Wallis, avec le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, avec les mêmes inſtructions générales pour faire des découvertes dans l'hémiſphere méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme la premiere fois. Le *Swallow* étoit un *Sloup* monté de quatorze canons, & ayant pour équipage quatre-vingt dix matelots, avec un Lieutenant & vingt-deux Bas-Officiers. Les préparatifs de ces différentes expéditions ſe faiſoient d'une maniere très-ſecrete : les Gouvernemens ne divulguent pas ces ſortes de projets ; parce qu'en temps de guerre les Nations ennemies pourroient profiter de ces connoiſſances, & attaquer les vaiſſeaux envoyés dans les parages lointains, pour y faire des découvertes. » Le *Swallow*, dit M. Carteret, étoit un vieux vaiſſeau de » trente ans de ſervice, & je ne le croyois pas en état de faire

INTRODUCTION.

» un long voyage, étoit legérement doublé à la quille, laquelle » n'étoit pas même garnie de clous, qui puſſent ſuppléer au défaut » d'un doublage plus capable de le défendre des vers. On me fit » entendre que je devois accompagner le *Dauphin* dans ſon ex» pédition ; mais la différence de grandeur & d'équipement de ces » deux bâtimens, me donna lieu de penſer qu'ils n'avoient pas la » même deſtination. Le *Dauphin* avoit un doublage de cuivre, & » étoit approviſionné de tout ce qui eſt néceſſaire à une navigation » longue & dangereuſe ; le *Swallow*, au contraire, étoit mal » pourvu des choſes les plus eſſentielles. Je me hazardai cepen» dant à demander une forge, du fer, un petit eſquif & pluſieurs » autres choſes que je ſavois par expérience devoir être très-im» portantes, ſi l'on prétendoit que j'entrepriſſe un ſecond voyage au» tour du globe ; on me répondit que le vaiſſeau & ſon équipe» ment étoient très-propres pour l'uſage qu'on en vouloit faire, » & l'on ne m'accorda rien de ce que je deſirois. Cette réponſe me » confirma dans l'opinion où j'étois, que ſi le *Dauphin* s'embar» quoit pour faire le tour du monde, on ne m'enverroit pas plus » loin que les Iſles *Falkland*, où je ſerois remplacé par le *Jaſon*, » excellente frégate qui étoit comme le Dauphin, doublée de cui» vre, & amplement chargée de proviſions. Comme je manquois » de fil de carret, article abſolument néceſſaire dans tous les » voyages, je tâchai de m'en procurer à Plimouth, mais on me » dit qu'on en avoit mis à bord du *Dauphin* une quantité ſuffiſante » pour les deux vaiſſeaux.

Le *Dauphin* & le *Swallow*, marcherent enſemble juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés à la vue de la mer du Sud, à l'entrée occidentale du détroit de *Magellan*, & de-là ils revinrent en Angleterre par des routes différentes, quoique le Capitaine Carteret ſoit rentré dans les ports de la Grande-Bretagne, plus tard que M. Wallis, on fera cependant l'Hiſtoire de ſon voyage avant celle de ce dernier (a), ſon Journal ſe trouve dans la collection d'Hawkeſworth, dont on a parlé plus haut.

Au ſortir du détroit de *Magellan*, le *Dauphin* cingla plus au Sud, & le *Swallow* plus au Nord. La géographie doit au Capitaine Carteret, la découverte des Iſles *Oſnabrug*, *Glocester*, de la *Reine Charlotte*, de *Carteret*, de *Gowe*, de *Sir Charles Hardy*, de *Winchelſer*, & du détroit entre la *Nouvelle-Bretagne* & la *Nouvelle-Iſlande* (b), enfin des Iſles de l'Amirauté. Ce Navigateur intelligent & éclairé, a d'ailleurs achevé ſon expédition autour du monde, avec une attention & des ſoins remarquables. Il a couru de très-grands

(a) Il ſe trouve dans la collection d'Hawkeſworth, avant celui du Capitaine Wallis, parce que ſa route a moins de rapport à celle des Navigateurs.

(b) La découverte de ce détroit lui a fait un honneur infini.

INTRODUCTION.

dangers, & dès les commencemens de l'expédition, il a montré un dévouement héroïque. La troisieme année de son voyage dans le temps où il étoit le plus épuisé, il fut attaqué par un pirate; ce respectable marin a depuis été tué en Amérique, dans la guerre contre les Insurgens.

De tous les Navigateurs qui ont abordé sur des contrées nouvelles dans ces derniers temps, M. Carteret, est celui qui paroît avoir tué le plus de monde; mais on ne doit point le lui reprocher, son équipage étoit d'autant plus disposé à tirer sur les Naturels des différens pays, qu'il se trouvoit par-tout dans le besoin, à la veille de périr faute de rafraichissemens, ou faute de ne pouvoir réparer le vaisseau (a).

CARTERET. 1766.

§. I.

Traversée de Plimouth *à l'Isle de* Madere, *& de cette Isle à l'extrémité du détroit de* Magellan.

M. Carteret fit voile de *Plimouth*, avec le *Dauphin* & la Flute le *Prince-Fréderic*. Le 22 Août 1766; l'équipage ayant reçu la veille deux mois de paye : il n'est pas besoin de suivre sa route jusqu'au moment où il fut séparé des deux autres bâtimens, à l'extrémité du détroit de *Magellan*, du côté de la mer du Sud; on la retrouvera dans la relation du Capitaine Wallis. Voici seulement quelques particularités qu'il est bon de conserver.

Pendant le relâche à *Madere*, M. Carteret ne connoissant pas encore le lieu de sa destination, écrivit au Capitaine Wallis, qu'il manquoit de fil de carret, & l'informa de la réponse qui lui avoit été faite lorsqu'il en avoit demandé au Commissaire Ordonnateur de *Plimouth* : M. Wallis lui en envoya cinq cens livres, mais cette quantité ne suffisant pas aux besoins du *Swallow*, M. Carteret fut forcé bien-tôt après de mettre en pieces quelques-uns de ses cables pour sauver ses agrets.

Le Lieutenant de M. Carteret l'avertit le 3 dès le grand matin, que neuf des meilleurs matelots s'étoient échappés du vaisseau pen-

(a) Dans l'introduction du voyage de Byron.

Ce voyage renferme 9 cartes ou planches.

1°. Une du côté Nord-Ouest de *Mazafuero*.

2°. Carte & vue des Isles *Pit-Cairn*.

3°. Isles de la *Reine-Charlotte*.

4°. Côte septentrionale de la plus grande des Isles de la *Reine-Charlotte*. Baie *Swallow* & havre Byron.

5°. *Nouvelle-Islande*. Vue de l'Isle Saint-Jean & de 6 autres Isles.

6°. Carte des découvertes du Capitaine Carteret, dans la *Nouvelle-Bretagne*.

7°. Trois vues des *Isles de l'Amirauté* & de quelques autres.

8°. Banc de sable dangereux de *Joseph-Freewil*, extrémité méridionale de *Mindana*.

9°. Baie de *Bonthain*.

dant la nuit, & avoient gagné la côte à la nage, entiérement nuds, & n'emportant rien que leur argent, qu'ils avoient enveloppé dans un mouchoir attaché autour de leurs reins. Il ajouta que les déserteurs ne s'étoient pas quittés jusqu'à ce qu'ils fussent près de la houle qui brise avec violence sur le rivage, & qu'alors un d'eux effrayé du bruit des vagues en étoit revenu en nageant près du vaisseau où il avoit été pris à bord; mais que les autres avoient eu le courage de se hasarder au milieu des flots. Comme la perte de ces hommes auroit eu pour M. Carteret des suites funestes, il écrivit sur le champ au Consul, pour le prier de l'aider à les récouvrer; il n'avoit pas encore fini sa lettre, lorsqu'il lui fit dire, qu'au grand étonnement des naturels du pays, on venoit de les trouver nuds sur le rivage, qu'on les avoit mis en prison, & qu'on n'attendoit que ses ordres pour les renvoyer. M. Carteret dépêcha un bateau, & dès qu'il apprit qu'ils étoient arrivés, il alla sur le pont. » Je fus charmé, dit-il, de voir le répentir sur leurs visages, & je fus intérieurement porté à ne pas leur infliger une punition, à laquelle ils sembloient disposés à se soumettre de bon cœur, pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avoit pu les porter à s'enfuir du vaisseau, & quitter le service de leur patrie, au risque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés en pieces par la houle qui battoit sur la côte. Ils répondirent que quoiqu'ils eussent couru tant de dangers en nageant vers la greve, ils n'avoient jamais eu intention de déserter le vaisseau, qu'ils étoient résolus de ne pas quitter tant qu'il pourroit naviguer, mais que sachant bien qu'ils entreprenoient un long voyage, dont personne n'étoit assuré de revenir, ils avoient jugé qu'il seroit un peu dur de n'avoir pas une occasion de dépenser leur argent, & s'étoient déterminés a boire encore une bouteille d'eau de vie & revenir ensuite à bord, où ils espéroient arriver avant qu'on s'apperçut de leur départ. Je voulois leur pardonner & je n'examinai pas trop sévérement leur apologie, que le reste de l'équipage qui les entouroit paroissoit beaucoup approuver. Je leur fis observer qu'après avoir bu une bouteille d'eau de vie, ils auroient été peu en état de traverser la houle à la nage, & je leur dis qu'espérant que desormais ils n'exposeroient leurs vies que dans des occasions plus importantes, & que je n'aurois point à me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeois d'autre châtiment que la honte & le regret dont je les voyois pénétrés. Je pensai qu'ils avoient besoin de repos, je les avertis de remettre leurs habits & de se coucher. J'ajoutai que si pendant notre voyage j'avois besoin de bons nageurs, je connoissois avec plaisir à qui je pourrois m'adresser. Ayant ainsi dissipé la crainte de ces braves matelots, je fus très-satisfait de remarquer le murmure de contentement qui se fit entendre alors au milieu de l'équipage.

CARTERET. 1766.

Neuf matelots s'enfuient à Madere.

Dangers qu'ils courent.

Motifs de cette désertion

Pardon qu'on leur accorde.

CARTERET. 1766.

„ Ma clémence fut bien payée par la suite ; au milieu des peines & „ des dangers de notre voyage, ces déserteurs nous rendirent „ toutes sortes de services avec un zele & une ardeur, qui leur fait „ honneur, & qui servît d'exemple aux autres.

M. Carteret ne reçoit ses instructions que par delà Madere.

Le Capitaine Carteret ne reçut que le 12 après être parti de *Madere*, une copie de ses instructions du Capitaine Wallis, qui lui apprit alors l'objet du voyage, & qui nomma le port *Famine* dans le détroit de *Magellan*, pour rendez-vous en cas de séparation.

„ J'étois convaincu, dit M. Carteret, que l'on m'envoyoit à une „ expédition que le *Swallow* & son équipement n'étoit pas en „ état d'accomplir ; mais je résolus à tout événement de faire mon „ devoir, le mieux qu'il me seroit possible.

Combien le Swallow marchoit mal.

Mouillage au port Famine.

En entrant dans le détroit, on ordonna au *Swallow* de marcher en avant du *Dauphin* & de la Flûte, afin de les piloter au milieu des bas fonds ; mais le bâtiment manœuvroit si mal qu'il étoit très-rarement possible de le virer sans le secours d'un bateau qui le touât ; cependant après bien des travaux & bien des dangers, ils mirent à l'ancre dans le port *Famine*, le 26 Décembre. On démonta alors le gouvernail pour y ajouter une piece de bois ; M. Carteret espéroit qu'en le rendant plus large, le vaisseau s'en trouveroit mieux ; cette opération ne répondit pas à son attente.

M. Carteret expose à M. Wallis le mauvais état de Swallow.

„ Le 17 Février, avant de quitter la baie d'Islande, j'exposai, „ dit M. Carteret, au Capitaine Wallis, dans une lettre, la situa- „ tion de mon vaisseau, & je le priai d'examiner ce qu'il étoit „ plus à propos de faire pour le service de Sa Majesté ; s'il vou- „ loit le renvoyer, ou s'il devoit continuer le voyage. Il me ré- „ pondit que puisque les Lords de l'Amirauté l'avoient destiné à une „ expédition, dont je connoissois bien l'objet, il ne croyoit pas „ être le maître de changer sa destination.

M. Carteret demande à retourner en Angleterre.

Le *Dauphin* & le *Swallow*, continuerent donc à naviguer ensemble dans le détroit pendant quelque temps, & comme M. Carteret l'avoit déja passé une fois, on lui dit de se tenir en avant & de servir de guide, & on lui donna la liberté de mettre à l'ancre ou à la voile lorsqu'il le jugeroit convenable. S'appercevant que le *Swallow* étoit très-mauvais voilier, qu'il retardoit beaucoup le *Dauphin*, & que probablement il lui feroit manquer la saison de gagner la mer du Sud, ce qui avoit renversé le projet du voyage ; il proposa au Capitaine Wallis de laisser le *Swallow* dans quelque anse ou baie ; de monter ses bateaux pour l'accompagner & l'aider jusqu'à ce qu'il eut traversé le détroit. Il lui remontra que par-là il acheveroit son passage, suivant toute apparence, beaucoup plutôt, que si le *Swallow* lui faisoit perdre du temps. Afin de lui faire agréer ce plan, il lui fit remarquer qu'il pourroit completter ses provisions de bouche & de marine, & son équipage avec ce qui étoit dans son vaisseau, & le renvoyer en Angleterre avec ceux de

de ses gens, que la maladie rendoit incapables de le suivre. Il ajouta qu'en s'en retournant dans la Grande-Bretagne, il examineroit la côte Orientale des Patagons, ou qu'il entreprendroit de faire toutes les autres découvertes que le Commodore voudroit indiquer. » Enfin je lui dis, continue M. Carteret, que s'il croyoit » avoir besoin, pour faire réussir le voyage, des connoissances que » j'avois acquises dans les mers du Sud, j'étois prêt d'aller avec lui » à bord du *Dauphin*, & d'abandonner le commandement du » *Swallow*, à son premier Lieutenant, dont je remplirois la pla- « ce, ou de faire le voyage moi seul avec le *Dauphin*, s'il vou- » loit ramener en Europe le *Swallow;* « mais le Capitaine Wallis répondit de nouveau à ces remontrances généreuses & sages, que d'après les ordres qu'il avoit reçus, les deux vaisseaux devoient continuer leur route sans se séparer.

Le *Swallow* étoit alors en si mauvais état qu'en portant toutes ses voiles, il ne pouvoit pas faire autant de chemin que le *Dauphin* avec ses huniers à un seul ris.

Ces détails rehaussent la gloire de M. Carteret, qui avec un si mauvais vaisseau est venu à bout d'achever le tour du monde, & qui n'a pas craint de s'arrêter dans des parages inconnus, pour découvrir de nouvelles terres.

Le Swallow séparé du Dauphin.

Le 10 Avril, le *Dauphin*, forçant de voiles pour sortir du détroit par un vent favorable, le *Swallow* se perdit entiérement de vue, & n'eut plus d'espoir de le revoir qu'en Angleterre, parce qu'on n'avoit point concerté de plan d'opération, ni nommé de rendez-vous ultérieur après la sortie du détroit. Cette séparation étoit d'autant plus fâcheuse pour le Capitaine Carteret, que le Swallow n'avoit à bord aucun des objets de commerce, qu'on porte ordinairement dans les parages de la mer du Sud, & qui sont nécessaires pour obtenir des rafraichissemens des Naturels. Il n'en résolut pas moins de continuer le voyage, & ses gens lui montrerent un courage bien propre à le rassurer, & à le dédommager de la perte qu'il venoit de faire.

Son vaisseau mal approvisionné.

Danger que court le Swallow à l'extrémité du détroit.

Le jour de séparation, il étoit en travers du Cap *Pillar*, bientôt le vent, la brume & la pluie le mirent en danger, cependant il avoit envoyé un bateau à la recherche de la baie Tuesday, (mardi), que Narborough place à 4 lieues du détroit; on ne trouva ni celle-là ni aucune autre où le vaisseau put être à l'abri.

Le 12, M. Carteret renvoya encore le maître du navire pour chercher un mouillage sur la côte du Sud. Le danger continuoit; sur le soir le maître revint à bord, il avoit trouvé une petite baie dans laquelle on jetta l'ancre une heure après.

Il mouille aux environs du Cap Pillar.

Cette baie est située à environ trois lieues Est quart Sud-Est du Cap *Pillar*. C'est la premiere plage qui ait quelqu'apparence de baie en dedans de ce Cap, qui git au Sud quart Sud-Est, à environ qua-

CARTERET. 1767.

tre lieues de l'Isle que Sir Jean Narborough a appellé *Wert-Minster-Hall*, à cause de la ressemblance qu'elle a de loin avec ce bâtiment. La pointe occidentale de cette baie, qui est coupée perpendiculairement comme la muraille d'une maison, est facile à reconnoître.

Description de la baie.

Il y a trois Isles à deux encablures en dedans de son entrée, & en dedans de ces Isles on trouve un très-bon havre, avec un mouillage par 25 & 30 brasses de fond de vase molle; la terre est par-tout élevée autour de la baie & du havre. Un courant d'une direction réguliere & continuelle vers la côte, fit présumer à M. Carteret qu'il y avoit quelqu'autre communication avec la mer au Sud du Cap *Desiré*. Le maître du *Swallow*, qui s'étoit avancé à quatre milles dans un bateau, prétendoit qu'il n'étoit pas éloigné de quatre milles de l'Océan occidental.

Description de la terre.

Le débarquement est bon par-tout; on peut y faire facilement du bois & de l'eau, & il y a des moules & des oies sauvages en abondance.

Commodité de cette baie.

De la côte septentrionale, de l'extrémité Ouest du détroit de *Magellan*, qui est située à-peu-près au 52d. & demi de latitude Sud, jusqu'au 48d., la terre, c'est-à-dire, la côte Ouest du pays des Patagons, est entiérement composée d'Isles coupées par la mer, parmi lesquelles se trouvent celles que Sharp appelle, Isles du *Duc d'Yorck*. M. Carteret les a placés à une distance considérable de la côte, mais s'il y avoit plusieurs Isles dans cette situation, il est impossible que le *Dauphin*, la *Tamar* ou le *Swallow* ne les eussent pas vues, puisque ces bâtimens ont navigué à-peu-près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à son arrivée dans cette latitude, M. Carteret eut un assez bon temps, & il ne rencontra que peu ou point de courans; mais lorsqu'il fut parvenu au Nord du 48d., il trouva un courant fort qui avoit sa direction vers le Septentrion, de sorte qu'il entroit probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Il y eut une grande houle du Nord-Ouest, & des vents qui souffloient en général du même rhumb; cependant il dérivoit chaque jour de douze ou quinze milles au Nord de son estime.

Il recherche inutilement les Isles du Duc d'Yorck.

Observations utiles aux marins.

Le 15, sur les quatre heures du matin, après avoir surmonté beaucoup de difficultés & de périls, il gagna le travers du Cap *Pillar*, avec une brise légere du Sud-Est, & une grosse houle, entre cinq & six heures, il découvrit le Cap de *Scada*, & dans le même instant le vent sauta tout-à-coup au Sud, & Sud quart Sud-Ouest, & souffla si fort, que le vaisseau avoit peine à porter ses huniers risés. Ce changement subit du vent, & sa violence excessive rendirent la mer si prodigieusement grosse, que l'eau inondoit le tillac, & il couroit le plus grand risque de couler à fond. On vuida toutes les pieces à l'eau, & il allégea d'ailleurs le bâtiment en-

Dangers que court le vaisseau.

tre les ponts. M. Carteret n'osa diminuer ses voiles, il avoit besoin de toutes celles qu'il pouvoit porter, pour doubler les Isles remplies de rochers, auxquelles Sir Jean Narborough a donné le nom d'Isles de *Direction*. Après qu'il fut dehors de ces Isles, & qu'il eut débouqué le détroit, les flots de la mer venoient plus régulièrement du Sud-Ouest ; profitant bien-tôt après d'un vent soufflant du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est à midi, il avoit gagné un assez grand espace au large, à environ neuf lieues du Cap *Victoire*, qui est sur la côte septentrionale. Il dépassa ainsi l'entrée occidentale du détroit de *Magellan*, qu'il regarde comme très-dangereuse. » Nous ne fûmes délivrés, dit M. Carteret, qu'au » moment où nous allions périr ; car immédiatement après le vent » sauta derechef au Sud-Ouest, & s'il avoit continué de souffler » dans ce rhumb, notre perte étoit inévitable.

CARTERET. 1767.

Isles de Direction.

Sortie du détroit.

§. II.

Traversée de la sortie du détroit de Magellan *à l'Isle de* Mazafuero.

M. Carteret prit son point de départ du Cap *Pillar*, dès qu'il eut débouqué le détroit, il gouverna au Nord, le long de la côte de *Chili*, dans le dessein de relâcher à *Mazafuero* ou à *Juan-Fernandès*, pour faire provision d'eau.

Il étoit à environ cent lieues de l'embouchure du détroit au 48d. 39′ de latitude Sud, lorsque les vents devinrent contraires, les tempêtes fréquentes & la mer si grosse, que son bâtiment étoit souvent au-dessous de l'eau. Sa navigation fut ainsi tourmentée par des alternatives continuelles de coups de vents, de mauvais temps & de quelques instans de calme jusqu'au 8 Mai, qu'il jouit enfin du premier beau jour depuis sa sortie du détroit.

Tempête & grosse mer.

Le 9, M. Carteret découvrit l'Isle de *Mazafuero*, & le 10 celle de *Juan-Fernandès*. L'après-midi, il rangea de près la partie orientale de cette derniere Isle, & après avoir fait le tour, à son extrémité Nord, il découvrit la baie de *Cumberland*.

Il ne savoit pas que les Espagnols eussent fortifié cette Isle, il fut très-surpris de voir un nombre considérable d'hommes aux environs du rivage, une maison & quatre pieces de canon au bord de l'eau, & dans l'intérieur du pays à trois cens verges de la côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne, & portant pavillon Espagnol.

Juan-Fernandès fortifié par les Espagnols.

Les coups de vent qui souffloient directement du côté de cette baie, l'empêcherent d'approcher de la baie de *Cumberland*, autant qu'il auroit voulu ; comme il traversoit la baie à l'Ouest, un des bateaux partit de la côte & rama vers lui, mais il s'en alla dès qu'il

apperçut que les coups de vent & les raffales retenoient le Capitaine Carteret à une diftance confidérable de terre. Il découvrit alors l'extrémité Oueft, de la baie fur la partie orientale, de laquelle il y a au bord de la mer une maifon qu'il prit pour un corps de garde, & deux pieces de canon montées fur leurs affuts, fans aucunes fortifications dans le voifinage. Comme il vit qu'il ne pouvoit faire en cet endroit les provifions d'eau, de bois & d'autres rafraichiffemens dont fon équipage avoit befoin, après les fatigues de fon paffage, le Capitaine Carteret fe preffa de gagner *Mazafuero.* Il arriva le 12 Mai à la hauteur de la partie Sud, la plus orientale de cette Ifle; mais le vent étant fort, & la mer groffe il n'ofa pas en approcher de ce côté; il marcha vers celui d'Oueft, où il jetta l'ancre fur une plage excellente, propre à contenir une flotte entiere, qui dans l'été peut y mouiller très-avantageufement. Il envoya les bateaux pour chercher de l'eau, mais il leur fut impoffible de débarquer; le rivage étant rempli de rochers, & la houle fi forte que les nageurs ne pouvoient pas traverfer les brifans. Cette impoffibilité étoit d'autant plus fenfible pour fes gens, qu'ils voyoient du vaiffeau un beau courant d'eau douce, une grande quantité de bois, & beaucoup de chevres fur les collines.

CARTERET. 1767. Afpect de l'Ifle.

Mouillage devant Mazafuero.

Difficulté du débarquement.

Le 13, les bateaux retournerent pour tenter le débarquement, mais ils revinrent fans avoir pu approcher de la côte à caufe du vent. Le 15, le temps étant devenu plus calme, M. Carteret mouilla fur le côté oriental de l'Ifle, dans le même endroit où M. Byron avoit mouillé deux ans auparavant. Il feroit trop long de raconter les accidens de toute efpece qui affaillirent le *Swallow*, & fes gens, pendant qu'il demeura dans ces parages. M. Carteret avoit fait débarquer les futailles fur la côte & dreffer des tentes, tant pour hâter la provifion d'eau, que pour couper du bois. Les tentes furent inondées par des torrens, & les gens n'échapperent qu'avec des fatigues & des travaux inouis: par-tout les élémens fembloient conjurés contre lui; les tempêtes fe fuccédoient avec la plus grande violence, & le vaiffeau jufqu'au 24 ne fut pas un inftant fans être expofé à des dangers fans ceffe renaiffans. Nous laifferons, M. Carteret faire lui-même le récit de deux événemens particuliers, qui ferviront à donner une idée de fa fituation.

Accidens furvenus pendant le relâche.

Le 17, les torrens venoient de ruiner l'aiguade qu'il avoit établi, M. Gower fon Lieutenant, obfervant que la pluie avoit formé plufieurs courans d'eau, fur la partie de l'Ifle la plus voifine du vaiffeau, offrit d'y aller avec le bateau, & d'y remplir autant de futailles qu'il en pourroit ramener: » j'acceptai cette propofition avec » joie, dit M. Carteret; il s'étoit à peine écoulé une heure, que » le temps devint nébuleux, un brouillard épais & noir couvrit » l'Ifle, de maniere qu'il cachoit le fommet des collines, bien- » tôt après nous eûmes un tonnerre & des éclairs effrayans:

CARTERET. 1767.

» comme cet orage annonçoit un grand danger, je portai vers » l'Isle dans l'espérance de rencontrer le bateau. La nuit survint, & l'épaisseur du brouillard la rendit extrêmement sombre; » le vent augmenta & la pluie commenca à tomber avec beaucoup de violence; je fis allumer des feux & tirer des coups de canons, afin de donner des signaux au bateau. Voyant qu'il ne revenoit point, je tombai dans l'inquiétude la plus accablante, je n'avois que trop lieu de craindre qu'il n'eût fait naufrage. Il n'est pas possible d'exprimer la satisfaction que je ressentis, lorsqu'il arriva sur les sept heures sain & sauf. Je m'appercevois depuis long-temps qu'une tempête s'apprêtoit à fondre sur nous, nous remontâmes le bateau à bord, avec toute la pomptitude possible. Cette tempête ne tarda pas à éclater, & elle auroit submergé tous ceux qui montoient le bateau s'il s'étoit trouvé en mer. » Je demandai à M. Gower, comment il avoit tardé si long-temps à revenir au vaisseau, il me répondit, qu'après être arrivé près de l'endroit où il vouloit remplir les futailles, trois de ses hommes les avoient traînées à la nage à terre, mais que dans peu de momens la houle étoit montée si haut, & avoit brisé avec tant de furie sur la côte, qu'il leur avoit été impossible de revenir au bateau, que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étoient entiérement nuds, il les avoit attendus, mais qu'intimidé par l'apparence de la tempête, & l'extrême obscurité de la nuit, il avoit été enfin obligé de revenir sans eux.

Dangers que court l'équipage d'un bateau.

» La situation de ces pauvres malheureux, continue M. Carteret, me fournissoit un nouveau sujet d'inquiétude & de chagrin; » ils étoient nuds sur une Isle déserte, fort éloignés du lieu de l'aiguade, où leurs compagnons auroient pu les accueillir, sans alimens, sans abri au milieu de la nuit, accablés par une pluie violente & continuelle, accompagnée de tonnerre & d'éclairs plus terribles que ceux qu'on éprouve en Europe. « Cependant le 19 sur le soir, ils revinrent à bord, & firent à M. Carteret le récit de leurs aventures. Tant qu'il fut jour ils s'étoient flattés, ainsi que ceux qu'ils avoient laissés dans le bateau, de pouvoir se rejoindre, mais lorsque l'épaisseur de la nuit ne fut dissipée que par la lueur des éclairs, & que la tempête devint à chaque instant plus furieuse, ils penserent que leur réunion étoit impossible. Il étoit également au-dessus de leur forces, au milieu de la tempête & des tenebres, de gagner la tente de leurs compagnons; ils furent donc réduits à passer la nuit dans l'endroit, où ils étoient sans rien avoir pour les défendre de la pluie & du froid. Il trouverent une ressource pour se rechauffer & se mettre tour-à-tour à l'abri de la pluie, ce fut de se coucher l'un sur l'autre, & chacun à son tour occupoit le milieu. Dès l'aube du jour ils se mirent en marche du côté de la tente; en cotoyant le rivage: ils étoient souvent arrê-

Situation déplorable où se trouvent quelques matelots.

CARTERET. 1767.

tés par de hautes pointes de rochers, & forcés de s'écarter dans la mer à une distance considérable pour en faire le tour à la nage, sans quoi ils auroient été mis en pieces contre les rochers par la houle, encore étoient-ils exposés à être dévorés par les goulus. Enfin ils arriverent à la tente, d'où ils revinrent à bord après s'être un peu remis de tant de fatigues.

Les différens bateaux qu'on envoya sur la côte coururent beaucoup d'autres dangers; en voici un exemple choisi entre plusieurs.

Dangers de la côte.

Le 23, une tempête fit chasser le Swallow sur ses ancres, tandis que les deux chaloupes montées par un équipage nombreux étoient à terre. M. Carteret ne voulut pas d'abord appareiller de peur de les laisser, mais aussi l'ancre avoit entiérement perdu fond, & le vaisseau étoit dans une eau profonde; il fut obligé de virer le cable sur le cabestan, & il tira l'ancre avec beaucoup de peine. Les coups de vent qui venoient de terre étoient si violens, que n'osant pas hisser de voiles, il se laissa aller à mâts & à cordes; l'eau s'élevoit en tourbillons dans l'air, plus haut que la grande hune. Comme le vaisseau étoit chassé fort vîte de la côte, & que la nuit approchoit, il commença à être en peine des bateaux, qui avoient à bord vingt-huit des meilleurs matelots, outre un Lieutenant; mais sur la brune il apperçut l'un d'eux qui s'avançoit avec vîtesse vers le vaisseau; c'étoit la chaloupe, qui en dépit des efforts des matelots qu'elle portoit, avoit été forcée sur ses grapins & chassée du rivage. On s'empressa de la reprendre à bord, mais malgré la diligence & les soins des gens du vaisseau, on la trouva fort endommagée, lorsqu'on la remonta dans le bâtiment. Elle portoit dix hommes qui dirent que lorsqu'elle fut chassée de la côte, elle étoit chargée de quelques bois à brûler; mais qu'ils furent obligés pour l'alléger, de les jetter à la mer, ainsi que plusieurs autres choses. On n'appercevoit point le canot; & M. Carteret avoit lieu de craindre, qu'il n'eût été également chassé de la côte, avec les tentes, les dix-huit hommes & le Lieutenant qu'il regarda comme perdus. Il savoit que si la nuit qui commençoit les surprenoit au milieu de cette tempête, ils périroient infailliblement: il étoit cependant possible que les hommes fussent à terre, & qu'ils conservassent leur vie, tandis que le canot feroit naufrage; c'est pour cela qu'il résolut de regagner la côte, le plutôt possible. A minuit, le temps fut calme; on pouvoit porter les basses voiles & les huniers, & le 24 à quatre heures du matin, le *Swallow* força de voiles, à dix heures il étoit très-près de la côte; M. Carteret fut très-mortifié de ne point appercevoir le canot, cependant il continua à porter du côté du rivage, jusqu'à midi, lorsqu'il le découvrit heureusement amarré à un grappin tout près de terre. Et il vit bien-tôt les 19 Anglois qui s'embarquoient, & sur les trois heures, ils arriverent sains & saufs; ils étoient si épuisés de fatigue qu'ils purent à peine ga-

Dix-neuf Anglois en danger de périr.

gner le côté du vaiſſeau. Le Lieutenant dit, qu'il avoit entrepris de s'en revenir le ſoir auparavant, mais que dès qu'il fut en mer, une raffale ſubite avoit tellement rempli d'eau le bateau, qu'il fut ſur le point d'être ſubmergé, que les matelots l'avoient heureuſement vuidé en pompant, avec toute la diligence & l'activité imaginables; qu'il retourna alors à terre, quoique difficilement; & qu'après avoir laiſſé un nombre ſuffiſant d'hommes à bord, pour avoir ſoin du bateau & le débarraſſer de l'eau qui y entroit, il avoit débarqué ſur la côte. Il ajouta qu'ayant paſſé la nuit dans un état d'inquiétude & de perplexité qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer, lui & ſes camarades avoient cherché des yeux le vaiſſeau dès la pointe du jour, & que ne le voyant pas, ils conclurent qu'il avoit péri dans la tempête, qui ſurpaſſoit toutes celles qu'ils avoient éprouvées juſqu'alors. Ils ne tomberent pourtant pas dans l'indolence & l'affaiſſement du déſeſpoir, ils ſe mirent à nettoyer ce terrein près du rivage, des ronces & des épines qui le couvroient, ils couperent pluſieurs arbres dont ils firent des rouleaux pour les aider à tirer la chaloupe à terre, & la mettre en ſûreté; comme ils n'eſpéroient pas de revoir jamais le vaiſſeau, ils prétendoient attendre juſqu'à l'été & tâcher alors d'aborder à l'Iſle de *Juan-Fernandès*.

CARTERET. 1767.

M. Carteret termine ainſi le tableau des maux qu'il a ſouffert aux environs de *Mazafuero*.

Maux que ſouffre M. Carteret.

» Depuis le 16, jour où la tempête nous fit chaſſer ſur nos ancres au lieu du mouillage, nous avions eſſuyé une ſuite continuelle de périls, de fatigues & de malheurs. Le vaiſſeau avoit beaucoup ſouffert & marchoit très-mal; le temps ſombre & orageux étoit accompagné de tonnerre, d'éclairs & de pluie, & les bateaux que j'étois obligé, même lorſque nous étions ſous voile, de tenir toujours occupés, pour nous procurer de l'eau, étoient dans un continuel danger de faire naufrage, ils étoient aſſaillis de tous côtés par des vents forts qui ne ceſſoient de ſouffler, & par des raffales ſubites qui fondoient ſur nous avec une telle violence, qu'il eſt difficile de concevoir ces accidens, ils étoient d'autant plus cruels que je m'y attendois moins; j'avois éprouvé deux ans auparavant avec le Commodore Byron, un temps très-différent dans ces mêmes parages (a).

(a) La deſcription de *Mazafuero*, ſe trouve dans la deſcription générale des Iſles de la mer du Sud.



CARTERET. 1767.

§. III.

Passage de Mazafuero *aux Isles de la* Reine-Charlotte. *Erreurs sur la terre de Davis corrigées. Découverte de quelques Isles qu'on suppose être celles de* Quiros.

APrès avoir quitté les parages de *Mazafuero*, M. Carteret fit route au Nord pour trouver les vents alisés Sud-Est. Parce que son vaisseau étant mauvais voilier, avoit besoin d'un vent fort pour marcher. Il courut au Nord plus loin qu'il ne l'avoit d'abord projetté, & trouvant qu'il n'étoit pas éloigné de la latitude qu'on assigne aux deux Isles appellées *Saint-Ambroise* & *Saint-Félix*, ou *Saint-Paul*, il crut rendre un service aux Navigateurs, en examinant si les vaisseaux pouvoient y rafraîchir; d'autant plus que les Espagnols ayant fortifié *Juan-Fernandès*, ces Isles pourroient être utiles à la Grande-Bretagne, si par la suite elle entroit en guerre avec l'Espagne. Cependant il les manqua, & il présume que c'est pour s'être trop avancé au Nord sur la foi des élémens de la navigation de Robertson qu'il croit fautifs.

Il cherche inutilement les Isles St. Ambroise & St. Félix.

Il se tint entre le 25d. 50', & le 25d. 30' de latitude, jusqu'à ce qu'il eut gagné cinq degrés à l'Ouest de son point de départ, cherchant les Isles qu'il avoit dessein d'examiner; ne voyant point de terre alors, il cingla plus au Sud, & atteignit le 27d. 20' de latitude Sud; il y resta jusqu'à ce qu'il fut arrivé entre le 17 & le 18d. à l'Ouest de son point de départ. Il eut dans ce parage de petites fraîcheurs, un fort courant au Nord, & d'autres raisons de conjecturer qu'il étoit près de cette terre de Davis qu'il recherchoit avec grand soin; mais un bon vent s'élevant derechef, il gouverna Ouest quart Sud-Ouest, & arriva au 28d. demi de latitude Sud; il en conclut que si cette terre ou quelque chose de semblable existoit, il l'auroit infailliblement rencontrée; ou qu'au moins il l'auroit vue. Il se tint ensuite au 28d. de latitude Sud, 40d. à l'Ouest de son point de départ, & suivant son estime à 12d. Ouest de Londres. Le temps & le vent ne lui permirent pas de gagner une latitude méridionale plus avancée; mais il alla au Sud de la situation assignée à ce continent supposé, qu'on appelle dans toutes les cartes, terre de *Davis*.

Remarques sur la terre de Davis.

» En réfléchissant, dit M. Carteret, sur la description donnée » par Wafer, Chirurgien, à bord du vaisseau, commandé par le » Capitaine Davis, je pense qu'il est probable que ces deux Isles, » sont la terre que rencontra Davis dans sa route, au Sud des » Isles de *Galapagos*, & que la terre placée dans toutes les car- » tes marines sous le nom de *Terre de Davis* n'existe point. Je n'ai » point changé de sentiment en lisant ce qui est dit dans le voya-

ge

» ge de Roggewin, fait en 1722, d'une terre qu'on appelle *Isle de* » *Paques*, ce qui confirme la découverte de Davis, suivant quel- » ques personnes qui imaginent que c'est la même terre que ce Na- » vigateur a appellée de son nom.

CARTERET. 1767.

M. Carteret essaye de prouver par la narration de Wafer, combien on doit ajouter peu de foi au Journal tenu à bord du vaisseau de Davis; ses remarques sont très-justes, mais il n'en est pas moins vrai que l'Isle de *Paques* existe, & que c'est probablement la terre de Davis, M. Cook, dans son second voyage l'a retrouvée & reconnu, & déterminé ses parties, de maniere à lever tous les doutes: on en parlera dans la description des Isles de la mer du Sud; M. Carteret a passé à environ un degré & demi au Sud de cette terre.

Le 17 Juin par 28d. de latitude Sud, & 112d. de longitude Oueft, M. Carteret apperçut plusieurs oiseaux qui voloient en troupe & des goëmons, il en conjectura qu'il approchoit ou qu'il avoit passé près de quelque terre; (a) mais comme il avoit de longues lames qui venoient du Sud, il en conclut que toutes les terres qui sont dans cette plage, ne peuvent être que de petites Isles couvertes de rochers.

Oiseaux goëmons.

C'étoit alors dans ces parages le milieu de l'hiver. Le *Swallow* avoit des vents forts, & une grosse mer qui l'obligeoient fréquemment de naviguer sous ses basses voiles: les vents étoient variables, & quoiqu'il fut près du tropique, le temps étoit sombre, brumeux & froid, accompagné souvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie & de neige mêlées ensemble. Le soleil étoit dix heures au-dessus de l'horison, mais l'équipage passoit souvent plusieurs jours sans le voir; le brouillard étoit si épais, que lorsque cet astre étoit au-dessous de l'horison, les ténebres étoient effrayantes. L'obscurité du temps étoit tout-à-la-fois une circonstance désagréable & dangereuse, M. Carteret restoit quelquefois un temps assez long sans pouvoir faire une observation; cependant il étoit obligé de porter jour & nuit toutes ses voiles. Son vaisseau étoit si mauvais voilier & son voyage si long, que cette précaution devint nécessaire pour ne pas mourir de faim, malheur qui auroit été autrement inévitable eu égard à la situation où il se trouvoit.

Mauvais temps qu'essuie le Swallow.

Situation déplorable de ce vaisseau.

Le 2 Juillet il découvrit une terre, en s'en approchant le lendemain, elle lui parut être un grand rocher qui s'élevoit hors de la mer, elle n'avoit pas plus de cinq milles de circonférence, & sembloit inhabitée; elle étoit cependant couverte d'arbres, & il apperçut un courant d'eau douce sur l'un des côtés. Il avoit envie d'y débarquer, mais la houle qui à cette saison brise sur la côte avec beaucoup de violence, rendit ce projet impraticable.

Découverte de l'Isle Pitcairn.

Aspect de cette terre.

(a) Il n'étoit pas loin de l'*Isle de Paques*.

CARTERET. 1767.

Il fonda sur le côté occidental de cette terre, à un peu moins d'un mille de la côte, il trouva 25 brasses fond de corail & de sable, & il est probable que dans un beau temps d'été l'abordage y seroit très-aisé. Il vit un grand nombre d'oiseaux de mer voltiger autour de lui, à un mille du rivage, & il lui parut qu'il y avoit du poisson dans cette partie de la mer.

Bonté de la côte.

Cette terre est située au 20d. 2′ de latitude Sud, & au 133d. 21′ de longitude Ouest, à environ mille lieues à l'Ouest du continent de l'Amérique. Elle est si élevée qu'il l'a reconnut à plus de quinze lieues de distance. Quoique M. Carteret lui ait donné le nom d'Isle de *Pitcairn*, il paroît que cette terre n'étoit pas une nouvelle découverte, & que Quiros l'avoit déja apperçu en 1606.

Elevation de l'Isle Pitcairn.

L'équipage avoit joui jusques-là d'une bonne santé, mais il commença à être attaqué du scorbut. Pendant le séjour du *Swallow*, dans le détroit de *Magellan*, M. Carteret fit faire un petit abri couvert d'une toile peinte, qui servoit de tapis de pied dans sa chambre, il se procura par ce moyen sans beaucoup de peine & de travail, une assez grande quantité d'eau de pluie, pour que les matelots eussent toujours à discrétion de cette boisson importante. Cette espece de banne mettoit aussi à l'abri de l'inclémence du temps. Il pense que ces précautions le préserverent long-temps du scorbut, quoique peut-être ce bonheur soit dû en partie à l'esprit du vitriol, qu'on mêloit dans l'eau de pluie ainsi conservée; le Chirurgien en mettoit toujours une petite dose dans chaque tonneau lorsqu'on les remplissoit.

L'équipage attaqué du scorbut.

Le 11, M. Carteret vit une petite Isle basse & plate, qui sembloit presque de niveau avec le bord de la mer, & qui étoit couverte d'arbres verds. Elle est située au 22d. de latitude Sud, & au 141d. 34′ de longitude Ouest, il lui donna le nom d'Isle de l'*Evêque d'Osnabrugh*. Il faut compter cette Isle pour la premiere découverte du Capitaine Carteret.

Isle d'Osnabrugh.

Comme elle étoit directement au-dessus du vent il ne put l'atteindre : en général il est à regretter que l'état du *Swallow* n'ait pas permis à M. Carteret de s'arrêter sur les terres qu'il rencontra, ou de demeurer long-temps sur des parages qui promettoient des découvertes : il se trouvoit alors à la hauteur & à l'extrémité méridionale des Isles de la *Société*, & s'il avoit pu cingler davantage au Nord, il auroit tombé le premier au milieu de ce groupe d'Isles.

Isles du Duc de Glocester.

Il rencontra le 12, deux autres Isles plus petites qui étoient aussi couvertes d'arbres verds, mais qui lui parurent inhabitées. Il étoit tout près de la plus méridionale ; c'étoit une bande de terre en forme de demie lune, basse, plate & sabloneuse. De l'extrémité Sud de cette Isle, jusqu'à la distance d'environ un demi mille, il y a un recif sur lequel la mer brise avec beaucoup de fu-

Aspect de ces terres.

reur. Il ne trouva point de mouillage, mais le bateau débarqua. Cette Isle est un des aspects agréables, sans avoir ni végétaux, ni eau, ni commestible, il y avoit cependant plusieurs oiseaux si peu sauvages qu'ils se laissoient prendre à la main : l'autre Isle est éloignée de cinq ou six lieues, & ressemble à la premiere. M. Carteret leur donna le nom d'*Isles de Glocester*.

CARTERET. 1767.

Multitude d'oiseaux.

» Nous avançâmes, dit M. Carteret, au Sud de ces Isles, & » les grandes lames que nous y eûmes, nous convainquirent qu'il » n'y avoit point de terre près de nous dans cette direction. Le » vent étant à l'Est, je mis le Cap au Sud une seconde fois, & le » soir du lendemain 13, comme nous gouvernions à l'Ouest-Sud-» Ouest, nous observâmes que nous perdions les longues lames ve-» nant du côté du Sud; mais nous les retrouvâmes à sept heures » du jour suivant. Lorsque nous les perdîmes, nous étions au 21d. 7′ » de latitude Sud, & au 147d. 4′ de longitude Ouest, & quand nous » les retrouvâmes nous étions au 21d. 43′ de latitude Sud, & au » 149d. 48′ de longitude Ouest; de sorte que j'imagine qu'il y » avoit alors quelque terre au Sud, qui n'étoit pas fort éloignée «.

Remarques sur ces parages.

M. Carteret ne se trompe pas, il y a effectivement au Sud, une Isle appellée *Ohéteora*, qui a été découverte ensuite par le Capitaine Cook, dans son premier voyage.

Le 22, il se trouva a 18d. de latitude Sud, & 161d. de longitude Ouest, c'est-à-dire, à environ 1800 lieues à l'Ouest du continent de l'Amérique, & dans toute cette route, il n'avoit rien vu qui indiquât une grande terre, & les routes des Navigateurs postérieurs qui ont croisé à différentes reprises sur cet espace, n'y en ont point trouvé.

L'équipage du *Swallow*, commencoit à être très-malade du scorbut, qui avoit fait de grands progrès. M. Carteret voyant que tous ses efforts pour gagner une latitude méridionale plus avancée étoient inefficaces, & que les mauvais temps, le changement de vents, & par-dessus tous les défauts du vaisseau rendoient sa marche lente; il crut qu'il étoit absolument néceffaire de prendre la route, dans laquelle le bâtiment & l'équipage seroient plus en sûreté. Au lieu donc d'entreprendre de s'en revenir par le Sud-Est, projet qu'il auroit été presque impossible d'exécuter, eu égard à sa situation & à la saison de l'année, il porta au Nord afin de gagner les vents alisés. Il se tint toujours dans les parages, qui sur la foi des cartes devoient le conduire à quelqu'Isle, où il pourroit se procurer les rafraîchissemens dont il avoit si grand besoin. Il avoit dessein, si le vaisseau pouvoit être réparé de poursuivre son voyage au Sud, au retour de la saison convenable pour faire de nouvelles découvertes dans cette partie du globe. Il projettoit enfin, s'il découvroit un continent & qu'il put y trouver une quantité suffisante de provisions, de se maintenir le long de la côte au Sud, jus-

Changement de route.

Il cingle plus au Nord pour gagner les vents alisés.

Projet de M. Carteret.

CARTERET. 1767.

qu'à ce que le soleil eut passé l'équateur, de gagner alors une latitude Sud, fort avancée, & de cingler à l'Ouest vers le Cap de *Bonne-Espérance*, ou de s'en revenir à l'Est, & enfin après avoir touché aux Isles *Falklands*, s'il étoit nécessaire de partir promptement de là pour aborder en Europe.

Rencontre des vents alisés.

M. Carteret trouva enfin le véritable vent alisé, quand il fut arrivé au 16d. de latitude méridionale. Il marcha Nord-Ouest & Nord, jusqu'au 3 Août, sans rencontrer de terres, quoiqu'il fût alors à 10d. 18' de latitude Sud, & 177d. demi de longitude Est. A environ deux milles cent lieues de distance Ouest du continent de l'Amérique, & à 5d. à l'Ouest de la situation qui est assignée dans les cartes aux Isles de *Salomon*, qu'il avoit espéré rencontrer. M. Carteret observe à cet égard, que M. Byron dans son dernier voyage, est allé au delà des limites septentrionales de la partie de l'Océan, dans laquelle on prétend que ces Isles sont situées, que lui-même a poussé plus loin du côté du midi, sans les rencontrer, il en conclut que si ces Isles existent, leur situation est mal déterminée dans toutes les cartes. Il observe encore que dès qu'il se trouva au delà du 14d. de latitude Sud, & de 163d. 46' de longitude Ouest, il eut le courant au Nord, quoique depuis le détroit de Magellan jusques-là, les courans eussent eu une direction opposée. Il conjecture de cette observation, que le passage entre la *Nouvelle-Zélande* & la *Nouvelle-Hollande*, commence en cet endroit.

Remarques sur les Isles Salomon.

Il y a effectivement à cet endroit, un passage qui mene à la *Nouvelle-Zélande*, mais c'est entre le groupe d'Isles appellés *Nouvelles Hébrides*, & découvertes dans le second voyage de Cook : lors de la navigation de M. Carteret, on ne connoissoit encore ni la *Nouvelle Caledonie*, ni les *Nouvelles Hébrides*, & sa remarque est très-judicieuse.

---

§. IV.

Découverte des Isles de la Reine-Charlotte.

Situation déplorable de M. Carteret.

CEpendant il manquoit de tout, même de fil propre à racommoder les voiles : le scorbut faisoit de grands progrès, & ceux de ses gens qui n'étoient pas malades, étoient épuisés de fatigues ; le vaisseau si long-temps battu par les tempêtes ne pouvoit plus manœuvrer ; le 10 Août, sa situation devint encore plus malheureuse & plus allarmante, le *Swallow* fit une voie d'eau dans les épaules, & il n'étoit pas possible de l'arrêter pendant qu'il étoit en mer. Tel étoit l'état déplorable de M. Carteret, lorsque le 12 à la pointe du jour on découvrit terre. Cet événement inspira un transport subit d'espérance & de joie à tout l'équipage ; on trouva ensuite que

Découverte des Isles de la Reine-Charlotte.

la terre étoit un groupe d'Isles; M. Carteret en compta sept, & il croit qu'il y en avoit un plus grand nombre. Il leur a donné le nom d'Isles de la *Reine Charlotte.* Comme c'est ici que commence la principale découverte du voyage de M. Carteret, avant de la raconter en détail, il faut remarquer que le *Swallow* avoit parcouru toute la mer du Sud, c'est-à-dire, presque tout un hémisphere sans découvrir plus de deux ou trois Isles, ce qui est d'autant plus extraordinaire que la mer du Sud est jonchée de petites terres, & si M. Carteret les avoit évitées à dessein, il n'auroit gueres pu mieux réussir.

CARTERET. 1767.

Il porta vers deux des Isles, qui étoient droit à son avant, lorsqu'il apperçut la premiere fois ces terres, & qui paroissoient jointes ensemble. Le soir, il mit à l'ancre sur le côté Nord-Est, de la plus grande & de la plus élevée des deux, par 30 brasses bon fond, & environ trois encablures de la côte. Il vit bien-tôt après des Naturels du pays qui étoient noirs, à tête laineuse & entiérement nuds. Il dépêcha sur le champ le maître avec le bateau pour chercher une aiguade & leur parler; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder sur le rivage. Le maître lui dit, à son retour qu'il y avoit un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaisseau & tout près de la côte, mais que tout le pays dans le canton étant une forêt impénétrable jusqu'au bord de l'eau, il seroit difficile & même dangereux d'en puiser, si les Insulaires vouloient faire quelques résistances: il ajouta qu'il n'y avoit point de végétaux commestibles pour rafraichir les malades, & qu'il n'avoit point vu d'habitations dans tout ce qu'il avoit parcouru de l'Isle qui lui avoit paru sauvage, abandonnée & montagneuse.

Vue des Naturels.

Après avoir réfléchi sur ce rapport, & voyant qu'il seroit fatiguant & incommode d'y faire de l'eau, à cause d'une houle qui avoit sa direction autour de la baie, sans parler des dangers qu'on avoit à redouter des Naturels du pays, s'ils formoient quelque embuscade dans les bois; M. Carteret résolut de chercher si on ne pourroit pas trouver une aiguade plus convenable.

Débarquement sur une des Isles.

Le lendemain 13, dès qu'il fut jour, il envoya le maître avec quinze hommes dans le canot bien armé & bien approvisionné, pour examiner la côte à l'Ouest, & tâcher de découvrir un endroit où il pût plus aisément faire de l'eau & du bois, & se procurer quelques rafraichissemens pour les malades, & mettre le vaisseau à la bande, afin de visiter la voie d'eau. Il donna au maître quelques grains de verre, des rubans, & d'autres quincailleries qu'il avoit par hazard à bord, afin qu'il pût au moyen de ces présens, gagner la bienveillance des Insulaires, s'il en rencontroit. Il lui ordonna cependant de ne point s'exposer, & sur-tout de revenir sur le champ au vaisseau, s'il voyoit approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçassent d'hostilités; il lui prescrivit aussi, s'il trouvoit en

Reconnoissance de la côte.

Précaution que prend M. Carteret.

Carteret. 1767.

mer ou ſur la côte de petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés poſſibles, il chargea le maître de ne jamais quitter le bateau lui-même pour aucune raiſon, & de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reſte ſe tiendroit tout prêt pour la défenſe. Il lui recommanda dans les termes les plus forts de s'occuper uniquement de l'objet de ſon voyage, parce qu'il étoit de la derniere importance pour lui, de découvrir un endroit convenable pour réparer ce bâtiment; enfin il le conjura de revenir le plus promptement qu'il lui feroit poſſible : on verra tout à l'heure que ces ſoins de M. Carteret ne prévinrent pas un combat qui coûta la vie à un grand nombre d'Indiens & d'Anglois.

Peu de temps après qu'il eut dépêché le canot, pour cette expédition, il envoya à terre avec la chaloupe dix hommes bien armés, & avant huit heures elle lui rapporta une tonne d'eau. Il l'a renvoya ſur les neuf heures, mais voyant quelques Naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où ſes gens débarquoient, il leur fit ſignal de revenir; il ne ſavoit pas contre combien d'Inſulaires ils ſeroient expoſés, & il n'avoit point de bateau pour aller à leur ſecours s'ils venoient à être attaqués.

Dès que ces hommes furent rentrés à bord, il vit trois des Naturels du pays s'aſſeoir ſous les arbres en travers du vaiſſeau. Cependant comme ils demeuroient dans la même poſture, il fit mettre en mer les deux bateaux à la fois, & envoya ſon Lieutenant dans la chaloupe avec quelques grains de verre, des rubans, &c. pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, & par leur entremiſe avec le reſte des habitans. Les trois Inſulaires cependant quitterent leur place, & s'avancerent le long du rivage avant que la chaloupe put aborder à terre. Les arbres les cacherent bien-tôt au Lieutenant & aux matelots qui voguoient vers la côte; mais M. Carteret eut toujours les yeux fixés ſur eux, & vit qu'ils rencontrerent trois autres Inſulaires. Après avoir converſés entre eux pendant quelque temps, les trois premiers s'en allerent, & ceux qui étoient venus à leur rencontre, marcherent à grand pas du côté de la chaloupe. Il donna alors le ſignal à ſon Lieutenant de ſe tenir ſur ſes gardes; celui-ci apperçut les Indiens, & comme il remarqua qu'il n'y en avoit que trois, il fit approcher la chaloupe du rivage, & leur fit des ſignes d'amitié; il leur montra comme préſens les verroteries & les rubans, que le Capitaine lui avoit donnés, tandis que l'équipage avoit grand ſoin en même temps de cacher ſes armes. Les Indiens ſans faire attention à ce qu'on leur offroit, s'avancerent hardiment à la portée du trait, & en décocherent alors une grande quantité, qui heureuſement paſſerent au-deſſus de la chaloupe ſans faire aucun mal. Ils ſe préparoient à faire une ſeconde décharge; mais tout-à-coup ils s'enfuirent dans le bois; on tira quelques coups de fuſil ſur eux, mais on n'en bleſſa aucun : peu

Entrevue avec les Inſulaires.

Combat avec les Inſulaires de l'Iſle d'Egmont.

de temps après cet événement, le canot vint au côté du vaiſſeau, & la premiere perſonne que le Capitaine Carteret apperçut, fut le maître qui avoit trois coups de flèches dans le corps. Il ne falloit pas d'autres preuves pour le convaincre, qu'il avoit tranſgreſſé les ordres qu'il avoit reçus. Voulant ſe juſtifier, il prétendit qu'ayant vu à quatorze ou quinze milles à l'Oueſt de l'endroit, où étoit le vaiſſeau des maiſons d'Indiens, & ſeulement cinq ou ſix habitans, il avoit ſondé quelques baies, & qu'après avoir amarré ſon bateau à un grapin, il avoit débarqué avec quatre hommes armés de fuſils & de piſtolets : que les Inſulaires effrayés s'enfuirent, mais revinrent bien-tôt; qu'alors il leur avoit donné des quaincailleries & d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaiſir : qu'il leur demanda par ſignes des noix de cocos, qu'ils lui apporterent avec de grandes démonſtrations d'amitié, & d'hoſpitalité, ainſi qu'un poiſſon grillé, & des ignames bouillies, qu'il marcha alors avec ſa petite troupe vers les maiſons qui n'étoient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau; & qu'il vit bien-tôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe Oueſt de la baie; que ce ſpectacle lui ayant inſpiré de la crainte, il quitta la maiſon où il avoit été reçu, & s'en retourna promptement avec ſes compagnons vers le bateau; mais qu'avant de pouvoir arriver à bord, les Inſulaires avoient commencé à l'attaquer de leurs pirogues, & du rivage tout-à-la-fois. Il ajouta qu'ils étoient au nombre de trois ou quatre cens, qu'ils avoient pour armes des arcs de ſix pieds cinq pouces de long, & des flèches de quatre pieds, quatre pouces qu'ils décochoient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux diſciplinées; qu'obligé de ſe défendre, lui & ſes gens avoient fait feu au milieu des Indiens pour gagner le bateau, & qu'ils en avoient tué & bleſſé pluſieurs; que les Inſulaires loin d'être découragés, continuerent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons, de façon que leur bordée étoit perpétuelle; que le grapin étant engagé dans le rochers, il n'avoit pu demarrer le bateau que fort lentement, & que pendant cet intervalle, lui & la moitié de l'équipage avoient été bleſſés dangereuſement; qu'enfin ils avoient coupé la corde, & s'étoient enfuis ſous leurs miſaines, faiſant feu avec leurs gros mouſquetons chargés chacun de huit ou dix balles de piſtolets; que les Indiens les avoient pourſuivis avec leurs arcs, & que quelques-uns s'étoient mis pour cela dans l'eau juſqu'à la poitrine; que quand ils ſe furent débarraſſés de ceux-ci, les pirogues les pourſuivirent avec beaucoup de courage & de vigueur juſqu'à ce qu'une d'elles fût coulée à fond, ainſi que les hommes qu'elle avoit à bord, que le reſte étant fort diminué par le feu de la mouſquetrie, les Naturels s'en retournerent enfin à terre.

CARTERET. 1767.

Le maître mourut quelques temps après avec trois des meilleurs ma-

CARTERET. 1767.

Les Anglois aggresseurs.

telots, des blessures qu'ils avoient reçues. Quelque coupable qu'il fut par sa propre confession, il sembla au Capitaine Carteret que le témoignage de ceux qui lui survécurent, le rendoit encore plus criminel. Ils lui assurerent que les Insulaires avoient donné au maître les plus grandes marques de confiance & d'amitié, jusqu'à ce qu'au sortir d'un repas qu'il venoit de recevoir d'eux, il leur fit une injustice criante, en ordonnant à ses gens d'abattre un cocotier. Il insista sur l'exécution de son ordre, malgré l'extrême déplaisir que les Insulaires exprimerent à cette occasion.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allerent tous, excepté un qui sembloit être une personne d'autorité. Un Officier de poupe qui étoit du détachement, observa qu'ils se rassembloient en corps entre les arbres; il en avertit sur le champ le maître, & lui dit, que probablement ils méditoient une attaque. Le maître sur cet avis, au lieu de retourner au bateau comme son Capitaine le lui avoit prescrit, tira un de ses pistolets; l'Indien qui jusqu'alors avoit resté avec eux, les quitta brusquement, & alla joindre ses compagnons dans le bois. Même après ceci, le maître par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre son temps à terre, & il n'entreprit pas de regagner le bateau avant que l'attaque fut commencée.

Le maître du *Swallow* avoit payé de sa vie son entêtement & sa violence, mais il avoit excité la colere des Naturels, & cette mésintelligence entre les Anglois & les Insulaires, amena de nouveaux malheurs.

Le 14, le bâtiment fut mis à la bande autant qu'il étoit possible, & la voie d'eau fut, sinon arrêtée, au moins considérablement diminuée.

Le 15 Août, le vent étant beau, le Capitaine Carteret disposa sa bordée, de maniere qu'elle portoit sur le lieu de l'aiguade, & protégeoit les bateaux qui iroient y puiser. Comme il avoit raison de croire que les Naturels du pays apperçus parmi les arbres le soir de la veille n'étoient pas fort éloignés, il fit tirer deux coups de canon dans les bois, avant d'envoyer ses gens à terre, dans le bateau; pour faire de l'eau. Le Lieutenant partit aussi dans le canot bien armé & bien équipé; il lui ordonna ainsi qu'aux hommes qu'il conduisoit, de se tenir à bord & tout près du rivage; afin de défendre le bateau, tandis qu'il prendroit sa charge. Il lui enjoignit en même-temps de tirer des coups de carabine dans le bois, sur les flancs de l'endroit où ses gens seroient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement, le rivage étoit escarpé, de sorte que les bateaux purent se tenir près des travailleurs. Le Lieutenant fit du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mousqueterie, avant que les matelots allassent à terre, & aucun des Naturels du pays ne paroissant, ils débarquerent & se mirent

Précaution que prend M. Carteret pour faire de l'eau.

mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart d'heure après leur débarquement, ils furent assaillis d'une volée de flèches, dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisoit de l'eau, & une autre s'enfonça dans un tonneau, sur lequel M. Pitcairn étoit assis. Le Lieutenant à bord du canot, fit faire sur le champ plusieurs décharges de petites armes dans la partie du bois, d'où les flèches avoient été tirées. Le Capitaine Carteret rappella les bateaux, afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades, à coups de canons chargés à mitraille. Dès que ses bateaux & ses gens furent à bord, il continua à faire feu, & vit bien-tôt environ deux cens Insulaires sortir des bois, & s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Il jugea alors que la côte étoit entiérement balayée; mais peu de temps après, il en apperçut un grand nombre, qui se rassembloient sur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils se croyoient probablement hors de sa portée. Pour les convaincre du contraire, il fit tirer un coup de canon à boulet. Le boulet effleurant la surface de l'eau, se releva & tomba au milieu d'eux, bien-tôt ils se disperserent avec beaucoup de tumulte & de confusion, & l'on n'en vit plus aucun. On fit ensuite de l'eau sans être inquiété de nouveau; mais tandis que les bateaux étoient à terre, M. Carteret eut la précaution de faire tirer du vaisseau dans les côtés du bois, & le canot, qui se tint près du rivage comme auparavant, faisoit en même-temps par pelotons, une décharge continuelle de mousqueterie. Comme il n'apperçut point de Naturels du pays pendant tout ce feu, il avoit cru qu'ils n'osoient pas s'avancer sur les bords du bois; mais ses gens lui dirent qu'ils avoient entendu en plusieurs endroits, des gémissemens & des cris semblables à ceux des mourans.

CARTERET. 1767.

Les Anglois attaqués par les Insulaires.

Il est difficile de deviner combien il y eut d'Indiens tués dans ces différentes escarmouches; mais on peut imaginer le ravage que dût faire les bordées entieres d'un vaisseau, au milieu d'une foule de peuples qui se tenoient en présence, & pour ainsi dire, à l'embouchure des canons.

M. Carteret dangereusement malade, voyant son Lieutenant dans le même état, le maître de son vaisseau mourant, ses gens épuisés de maladies & de fatigues, son vaisseau dépourvu de marchandises propres à lui concilier l'amitié des Insulaires, jugea qu'il ne pouvoit se procurer en cet endroit, les rafraichissemens dont il avoit besoin; en conséquence il partit le 17 de devant cette Isle, à laquelle il donna le nom d'*Egmont*. Il étoit forcé de prendre ce parti, car excepté son Lieutenant, le maître, & lui, il n'y avoit personne qui fut en état de reconduire le vaisseau en Angleterre. Le maître étoit aux portes du tombeau, & il étoit incertain, si le Capitaine & le Lieutenant pourroient recouvrer la santé. Cette

M. Carteret quitte l'Isle d'Egmont sans prendre de rafraîchissemens.

CARTERET. 1767.

Isle certainement est la même, à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz*, ainsi qu'on le voit par la description qu'en ont faite leurs écrivains. M. Carteret appella baie *Swallow*, l'endroit où il mouilla; il y a environ sept milles à l'Est, depuis la pointe la plus orientale de cette baie, qu'il nomma *Pointe-Swallow*, jusqu'à la pointe Nord-Est, de l'Isle, qu'il appella *Cap-Byron*, & depuis la pointe la plus occidentale de cette baie, qui a été nommée la *Pointe-Hanway*, jusqu'à ce même Cap, il y a de distance dix ou onze milles. Entre la *Pointe-Swallow* & la *Pointe-Hanway* au fond de la baie, il y a une troisieme pointe qui ne s'avance pas si loin que les deux premieres, & un peu à l'Ouest de cette pointe, on trouve un excellent mouillage; mais il faut prendre des précautions pour mettre à l'ancre, parce qu'il y a peu de fond.

Remarques nautiques.

Description des Caps, baies, &c. de l'Isle d'Egmont.

En dehors de la *Pointe-Hanway* est un récif, sur lequel la mer brise à une très-grande hauteur; une Isle qui a l'apparence d'un volcan, se voit au-dessus des brisans. Après avoir dépassé la *Pointe-Hanway*, il vit un petit village situé sur le rivage, & environné de cocotiers. Il est placé dans une baie, entre la *Pointe-Hanway*, & une autre pointe à laquelle il donna le nom de Pointe-How. *La Pointe-Hanway*, est éloignée de la *Pointe-How* d'environ quatre à cinq milles. Près de la côte, la sonde donne 30 brasses; mais en traversant la baie, à la distance d'environ deux milles; il n'y avoit point de fond, après avoir passé la *Pointe-How*, il découvrit une autre baie ou havre qui paroissoit être un lagon profond; il l'appella *Havre-de-Carlisle*. Vis-à-vis l'entrée du *Havre-de-Carlisle* & au Nord de la côte, il trouva une petite Isle, qui a été appellée *Isle-de-Portland*. Sur le côté occidental de cette Isle, on trouve un récif qui s'avance dans la mer; l'entrée du havre est sur le côté oriental, & elle se prolonge en dedans & en dehors Est-Nord, Est & Ouest-Sud-Ouest: elle a environ deux encablures de largeur, & à-peu-près 8 brasses d'eau. M. Carteret croit que le havre y est bon, mais un vaisseau seroit obligé de se faire touer pour y entrer ou pour en sortir; & d'ailleurs il courroit risque d'être attaqué par les Naturels du pays, qui sont hardis jusqu'à la témérité, & qui combattent avec une opiniâtreté peu commune chez des sauvages sans discipline. Quand le vaisseau fut à un mille de la côte, il n'avoit point de fond à 50 brasses. A quatre ou cinq milles à l'Ouest de l'Isle de Portland, on rencontre un beau havre petit & rond, assez vaste pour contenir trois vaisseaux; on l'appella le *Havre-de-Byron*. Le bateau y entra & trouva deux courans, l'un d'eau douce & l'autre d'eau salée; le courant d'eau salée fit conjecturer, qu'il communique avec le havre de Carlisle. En avançant à environ trois lieues du havre, on apperçut la baie où le canot avoit été attaqué par les Indiens, & on lui donna pour cela le nom de *Baie-de-Sang*, (Bloody-Bay.) il y a un petit ruisseau d'eau douce

dans cette baie, & on y vit plusieurs maisons réguliérement construites. Au bord de l'eau on en trouve une beaucoup plus longue que toutes les autres, bâtie & couverte de chaume; elle parut être une espece de maison d'assemblée. C'est dans celle-ci que le maître & ses compagnons furent reçus, tandis qu'ils étoient à terre; ils dirent que les deux côtés & le plancher étoient couverts d'une belle natte, & qu'on y avoit suspendu un grand nombre de flèches en paquets, pour servir au besoin. Ils ajouterent qu'il y avoit dans cet endroit plusieurs jardins ou vergers enclos de murs, & plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames & d'autres végétaux; on apperçut du vaisseau un grand nombre de cocotiers parmi les maisons du village. Environ à trois milles à l'Ouest de ce village, on en découvrit un autre fort étendu, vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avoit un parapet de pierre d'à-peu-près quatre pieds six pouces de hauteur, construit non en ligne droite, mais à angles comme nos fortifications. Les armes de ces peuples & leur courage dans les combats, qui est en grande partie l'effet de l'habitude, donnent beaucoup de raison de supposer qu'ils ont entr'eux des guerres fréquentes. En avançant l'Ouest de cet endroit, on trouva à deux ou trois milles de distance, une petite anse formant une espece de baie, dans laquelle une riviere a son embouchure. On examina de la grande hune cette riviere, il parut qu'elle couloit bien avant dans le pays, & qu'elle est navigable, au moins à son embouchure, pour de petits bâtimens; on l'appella riviere de *Granville*. Il y a à l'Ouest une pointe, à laquelle on donna le nom de *Pointe-Ferrers*. Depuis cette pointe la terre forme une grande baie, & il y a dans les environs une Ville fort étendue; les habitans sembloient y fourmiller, comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa en son travers, il en sortit une multitude incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque chose qui ressembloit à un paquet d'herbes vertes, dont ils paroissoient se frapper les uns les autres, dansant en même-temps ou courant en cercle. Environ à sept milles à l'Ouest de la *Pointe-Ferrers*, on en rencontra une autre qui fut appellée *Pointe-Carteret*, & de laquelle un récif qu'on apperçoit au-dessus de l'eau, se prolonge à la distance d'un encablure. On vit sur cette pointe une grande pirogue, avec un abri ou pavillon construit au milieu; & un peu à l'Ouest un autre grand village défendu, & probablement environné d'un parapet de pierres comme celui dont on vient de parler. Quand le vaisseau passa, les habitans accoururent aussi en foule sur le rivage, & exécuterent la même espece de danse en rond. Peu de temps après ils lancerent en mer plusieurs pirogues, & dirigerent leur route vers les Anglois, sur quoi, M. Carteret mit en panne, afin qu'ils eussent le temps de s'approcher. Il espéroit pouvoir les engager à venir à bord; mais lorsqu'ils furent assez près du vaisseau

CARTERET 1767.

CARTERET. 1767. pour l'appercevoir plus distinctement, ils cesserent de ramer, & le contemplerent sans paroître disposés à avancer davantage ; c'est pourquoi, M. Carteret fit de la voile & les laissa derriere lui. A environ un demi mille de la *Pointe-Carteret*, il eut 60 brasses, fond de sable & de corail. Depuis cette pointe, la terre porte Ouest-Sud-Ouest, & Sud-Ouest ; elle forme un lagon profond, à l'embouchure duquel est située une Isle qui a deux entrées, & qui fut appellée *Isle-de-Trevanion*. Cette entrée a environ deux milles de largeur, & s'il y a un mouillage dans le lagon, c'est sûrement un bon havre pour les vaisseaux. Après avoir traversé la premiere entrée, & lorsque le vaisseau fut à la hauteur de la partie Nord-Ouest de l'Isle, à laquelle on donna le nom de Cap *Trevanion*, on vit un grand bouillonnement d'eau, & en conséquence on dépêcha le bateau pour sonder. Il n'y avoit pourtant point de fond par 50 brasses ; la rencontre des marées étoit la seule cause du bouillonnement. En cinglant autour de ce Cap, M. Carteret trouva que la terre portoit au Sud ; il continua à longer la côte, jusqu'à ce qu'il découvrît l'entrée occidentale du lagon entre l'Isle de *Trevanion* & celle *d'Egmont*. Ces deux Isles sembloient former en cet endroit une Ville continue, dont les habitans étoient innombrables. Le bateau alla examiner cette entrée ou passage, & il rapporta que le fond étoit de corail & de rocher, avec des sondes très-irrégulieres. Dès que les Naturels du pays virent le bateau quitter le vaisseau, ils envoyerent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer : quand la premiere fut à portée, elle décocha ses flèches sur les gens du bateau, qui se tenant sur leurs gardes, tirerent une volée de coups de fusils qui tuerent un des Indiens, & en blesserent un autre. Le Capitaine Carteret tira en même-temps un gros canon chargé à mitrailles ; alors toutes les pirogues prirent la fuite avec une grande précipitation, excepté celle qui avoit commencé l'attaque, & qui fut saisie avec l'Insulaire blessé, par le bateau qui les amena au vaisseau. M. Carteret fit sur le champ prendre l'Indien à bord, & ordonna au Chirurgien d'examiner ses blessures. Il parut qu'une balle lui avoit percé la tête, & qu'une seconde lui avoit cassé le bras ; le Chirurgien pensant que la blessure de la tête étoit mortelle, on le fit remettre dans sa pirogue, & malgré son état il rama vers la côte.

Isle-de-Trevanion.

Autre combat avec les Naturels.

Indien tué.

C'étoit un jeune homme qui avoit la tête laineuse comme celle des negres, & une petite barbe ; il avoit des traits fort réguliers, & il n'étoit pas aussi noir que les habitans de Guinée. Il étoit d'une taille moyenne & entiérement nud, ainsi que tous les autres Naturels du pays qu'on avoit vu sur cette Isle. Sa pirogue très-petite & grossiérement travaillée, n'étoit rien autre que la partie d'un tronc d'arbre creusé ; elle avoit pourtant un balancier.

M. Carteret toujours malade & obligé de garder le lit, abandonna avec bien du regret l'espoir d'obtenir des rafraichissemens dans cet

endroit ; d'autant plus que ses gens lui dirent avoir vu, lorsqu'il faisoit voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes, & beaucoup d'autres végétaux, qui lui auroient bien-tôt rendu, ainsi qu'à ses gens, la santé & la vigueur qu'ils avoient perdues, par les fatigues & les peines d'un long voyage ; mais il ne pouvoit plus s'attendre à établir amicalement un commerce avec les Naturels du pays, & il n'étoit pas en état de se procurer par la force, ce dont il avoit besoin. Il étoit dangereusement malade ; la plus grande partie de son équipage, comme on l'a déja observé, étoit infirme, & le reste découragé par les contretemps & les travaux. Quand même ses gens auroient été bien portans & de bonne volonté, il n'avoit point d'Officiers pour les conduire ni les diriger dans une pareille entreprise, ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles qui l'empêcherent de prendre des rafraîchissemens dans cette Isle, furent cause aussi qu'il n'examina pas les autres Isles situées dans les environs. Ses forces diminuoient à chaque instant. Il étoit incapable de poursuivre le voyage au Sud ; & courant risque de manquer la mousson, il n'avoit point de temps à perdre : il ordonna donc de gouverner au Nord, dans l'espoir de relâcher & de se rafraîchir dans le pays que Dampierre a appellé *Nouvelle-Bretagne*. Il donna le nom d'Isles de la *Reine-Charlotte*, à tout le groupe de ces Isles, tant de celles qu'il vit que des autres qu'il n'apperçut pas distinctement ; & il donna en outre des noms particuliers à plusieurs d'entre elles, à mesure qu'il en approchoit.

CARTERET. 1767.

Rafraîchissemens qu'on pourroit prendre dans cette Isle.

La plus grande partie de l'équipage malade.

M. Carteret quitte ces Isles sans examiner tout le groupe.

Lorsqu'il découvrit la terre pour la premiere fois, il en apperçut deux qui lui restoient en face ; il nomma la plus méridionale, Isle du *Lord-How*, & Isle *d'Egmont* l'autre dont on a déja fait mention. Les côtés de ces deux Isles, qui sont exactement sur la même ligne, à-peu-près au Nord quart Nord-Ouest, & Sud quart Sud-Est, s'étendent à environ 11 lieues, en y comprenant le passage qui a quatre milles de large ; elles forment un coup d'œil agréable, & paroissent toutes deux être fertiles, & couvertes de grands arbres d'une très-belle verdure. L'Isle du *Lord-How*, quoique plus plate & plus unie que l'autre, est cependant une terre élevée. A environ 13 lieues du Cap *Byron*, où va la pointe orientale de l'Isle d'*Egmont*, à l'Ouest Nord-Ouest demi quart Nord du compas, il y a une Isle d'une hauteur prodigieuse & d'une figure conique. Son sommet a la forme d'un entonnoir, dont les Anglois virent sortir de la fumée, mais point de flammes ; c'est sûrement un volcan, & M. Carteret l'appella pour cela Isle du *Volcan*. Il donna le nom d'Isle de *Keppel*, à une longue Isle plate qui lui restoit au Nord-Ouest, lorsquil avoit en face les Isles d'*How* & d'*Egmont*. Et il appella Isle du *Lord-Edgcomb*, la plus grande des deux autres qui gisent au Sud-Est, & Isle d'*Ourry* la plus petite.

Gissement des Isles des environs.

Isle du Lord-How.

Isle de Volcan.

Isle de Keppel.

Isle du Lord-Edgcomb.

Isle d'Ourry.

CARTERET. 1767.

§. V.

*Départ de l'Isle d'*Egmont, *& traversée à la* Nouvelle-Bretagne, *rencontre de plusieurs autres Isles.*

M. Carteret partit de l'Isle d'*Egmont*, le 18 Août, par un vent alisé, frais, soufflant de l'Est. Il dirigea à l'Ouest-Nord-Ouest, dans l'espérance de trouver encore d'autres Isles, avant d'arriver à la côte de la Nouvelle-Bretagne.

Découverte de l'Isle Gower. Le 20, il vit une petite Isle basse & plate, il lui donna le nom de *Gower*; on n'y trouva point de mouillage; il se procura quelques noix de cocos en échange de clous & d'autres bagatelles; les habitans lui promirent par signes d'en apporter le lendemain une plus grande quantité, mais un courant ayant fait dériver le vaisseau fort loin au Sud, le lendemain 21, il découvrit deux autres Isles, situées à environ deux milles Est & Ouest, l'une de l'autre. Celle de l'Est, qui Isle Simpson. Isle Carteret. parut la plus petite, reçut le nom de *Simpson*; l'autre plus élevée & de belle apparence le nom de *Carteret*, il porta sur l'Isle de *Gower*; elle a à-peu-près deux lieues & demie de long sur le côté occidental, qui est garni de baies, elle est par-tout couverte d'arbres, dont la plupart sont des cocotiers.

On y trouva un nombre considérable d'Indiens avec deux bateaux ou pirogues, qui, à ce que supposa M. Carteret, appartenoient à l'Isle *Carteret*, & qui n'y étoient venus que pour pêcher. Il Hostilités réciproques. envoya le bateau à terre; les Naturels du pays tenterent de massacrer ses gens; les hostilités ayant ainsi commencé, on se saisit de leurs pirogues, dans lesquelles il y avoit environ cent cocos. On vit quelques tortues près du rivage; mais on n'eut pas le bonheur d'en Pirogues des Naturels. attraper aucune. La pirogue qu'il avoit prise étoit assez grande pour porter huit ou dix hommes; elle étoit construite avec art, de planches très-bien jointes, & ornée de coquillages & de figures grossiérement peintes: les coutures étoient revêtues d'une substance assez ressemblante à notre mastic noir, mais ayant plus de consistance. Armes. Les Insulaires avoient pour armes des arcs, des flêches & des piques; les pointes des piques & des flêches étoient de sillex. M. Carteret conjectura par quelques signes qu'ils firent en montrant ses fusils, qu'ils Race des Insulaires. n'ignoroient pas entiérement l'usage des armes à feu. Il lui parut que c'étoit la même race d'hommes qu'il avoit vu à l'Isle d'*Egmont*, & comme ceux-ci ils étoient entiérement nuds. Leurs pirogues sont d'une structure différente, & beaucoup plus grandes; les cocos qu'il y acheta, ainsi qu'à l'Isle d'*Egmont*, furent d'un très-grand secours à ses malades.

Un des soldats se noie. Le 22, M. Carteret perdit un de ses soldats de marine, qui tom-

ba du tillac dans la mer, & qui malgré la promptitude des fecours ne put être fauvé. CARTERET. 1767.

Le 24, il rencontra neuf Isles; il penfe que ce font les Isles appellées *Ohang-Java,* & qui furent découvertes par Tafman; car leur fituation approche beaucoup de celle qui leur eft affignée dans les cartes Françoifes corrigées en 1756, pour les vaiffeaux du Roi. (a) Il croit que les autres Isles de *Carteret*, de *Gower* & de *Simpfon,* n'ont été apperçues par aucun Navigateur européen avant lui. Il y a sûrement dans cette partie de l'Océan, beaucoup de terres qui ne font pas encore connues.

Il rencontra le même jour fur le foir, une autre Ifle fort grande, plate, verdoyante & d'un coup d'œil agréable; il n'apperçut point d'habitans, mais le grand nombre de feux qu'il y vit la nuit, lui fit juger qu'elle étoit bien peuplée; cette Ifle eft fituée au 4d. 50' de latitude S., quinze lieues à l'Oueft de la plus feptentrionale des neuf Ifles; on lui donna le nom d'Ifle de *Sir Charles Hardy.*

Le 25, M. Carteret découvrit une autre Isle, grande & haute, qu'il appella Isle de *Winchelfea,* elle eft fituée à environ dix lieues au Sud quart Sud-Eft, de l'Isle de *Sir Charles Hardy.* Ifle de Winchelfea.

Le 26, il vit une grande Isle au Nord, qu'il crut être celle qui fut découverte & nommée par Schouten, Isle de *Saint-Jean;* il apperçut bien-tôt après une haute terre, qu'il reconnut dans la fuite pour la *Nouvelle-Bretagne.*

Le 27, il mouilla dans une baie près d'une petite Isle, fituée à environ trois lieues du Cap *Saint-Georges,* & qu'il a appellé Isle *Wallis.* Isle Wallis.

M. Carteret trouva que ce Cap gît à-peu-près par 5d. de latitude, & fuivant eftime par 152d. 19' de longitude Eft, c'eft-à-dire, à environ 2500 lieues, directement à l'Oueft du continent de l'Amérique, & 1d. & demi plus à l'Eft qu'il n'eft placé dans la carte Françoife, dont on a parlé plus haut.

Le bateau fut envoyé pour pêcher & pour faire provifion de cocos; il en rapporta cent cinquante, la pêche avoit été fans fuccès, on tenta auffi inutilement de prendre des tortues.

Comme les bateaux avoient trouvé plufieurs bons havres dans le voifinage, il fallut lever l'ancre, mais toutes les forces réunies de l'équipage n'en purent venir à bout, tant les matalots étoient foibles.

Après diverfes tentatives, & divers moyens imaginés pour faciliter le travail, on ne put parvenir à la lever que le lendemain matin.

M. Carteret fit alors voile vers une petite anfe, éloignée d'environ trois ou quatre milles, à laquelle il donna le nom d'*Anfe-An-* Relâche à la Nouvelle-Bretagne.

(a) Voyez-en la defcription, dans la defcription générale de la mer du Sud.

CARTERET 1767.

Pêche.

gloise, il y mit à l'ancre & commença à faire du bois & de l'eau, qu'il y trouva en grande abondance, il envoya aussi le bateau chaque jour pêcher à la seine, mais quoiqu'il y eut une grande quantité de poissons, on n'en prit que très-peu : M Carteret attribue ce mauvais succès, à ce que l'eau étoit claire & le rivage rempli de rochers, & peut-être aussi à ce que ses gens n'étoient pas assez habiles dans cet art. On ne laissa pas de continuer la pêche jour & nuit; on eut recours à l'hameçon, mais pas un seul poisson ne voulut y mordre. On vit un petit nombre de tortues, on n'en prit aucune. » Nous étions condamnés, dit M. Carteret, au supplice de Tentale, voyant continuellement des objets que notre appétit desiroit » avec ardeur, & toujours malheureux quand nous tâchions de » les saisir «.

Tortues.

Rafraichissemens.

On ramassa cependant à la marée basse, un petit nombre d'huitres de rochers, & de très-gros pétoncles, & on se procura à terre quelques cocos & l'espece de chou, qui croît au haut de l'arbre qui les produit; ce chou est blanc & frisé, d'une substance remplie de suc; lorsqu'on le mange crud, il a une saveur ressemblante à celle de la chataigne, & quand il est bouilli, il est supérieur au meilleur panais. On fut obligé de couper autant d'arbres qu'on emporta de ces choux; on détruisit avec beaucoup de regret, tant de fruits qui sont peut-être les meilleurs antiscorbutiques du monde, mais la nécessité n'a point de loi. Les végétaux frais, & sur-tout le lait, ou plutôt l'eau de cocos rendirent très-promptement la santé aux malades. Ils se trouverent aussi fort bien, de manger le fruit d'un grand arbre, qui ressemble à une prune, & en particulier à celle qu'on appelle dans les Isles d'Amérique, *prune de la Jamaïque*. Ses gens lui donnerent le même nom, elle a un goût aigrelet & agréable; mais elle n'a que peu de chair, probablement faute de culture.

Fruit particulier.

Prise de possession du pays.

On profita du peu de séjour qu'on fit en cet endroit, pour faire au vaisseau les réparations les plus urgentes.

Le 7 Septembre, M. Carteret prit possession de tout le pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, il fit clouer à un arbre une planche couverte de plomb, sur laquelle étoient gravées les armes des trois Royaumes, le nom du vaisseau, celui du Commandant, celui de l'Anse, & le jour de l'arrivée & du départ. Le bateau qui avoit été envoyé pour visiter la côte, revint sur ces entrefaites chargé de cocos, qu'il avoit recueilli dans un petit havre à l'Ouest-Nord-Ouest, éloigné de quatre lieues du mouillage. L'Officier du bateau avoit remarqué que les arbres étoient marqués, & qu'il y avoit tout près des huttes en grand nombre, M. Carteret jugea qu'il seroit imprudent d'y envoyer ses gens, s'ils n'étoient soutenus : en conséquence il fit voile de l'Anse Angloise, & alla placer son vaisseau en travers du bois, où avoient été cueillis les noix de cocos, il en

on fit une grande provision ; ensuite la saison & l'état du vaisseau, le pressant de gagner Batavia, il quitta le 9 Septembre à la pointe du jour, le meilleur mouillage qu'il eût rencontré depuis le détroit de *Magellan* ; tous ses gens étoient parfaitement rétablis, & lui-même étoit absolument hors de danger.

CARTERET. 1767.

Rétablissement des malades.

» Le plus petit délai devenoit dangereux, dit M. Carteret, car » il y avoit lieu de croire, que pour conserver une partie de notre équipage, il falloit gagner *Batavia*, pendant que la mousson continuoit à souffler de l'Est : il est vrai qu'elle devoit encore » durer assez, pour que tout autre vaisseau, que le mien, eût pu » faire trois fois ce trajet ; mais je savois que ce temps étoit à peine suffisant pour le Swallow, qui se trouvoit en très-mauvais état, » si nous avions été obligés d'attendre ici une autre saison, il » eut probablement été impossible de faire naviguer ce bâtiment, » d'autant plus qu'il n'avoit qu'un simple doublage, & que sa quille » n'étant pas garnie de clous, elle auroit été entiérement rongée des » vers. D'ailleurs, nos provisions se seroient épuisées long-temps » avant cette époque «.

Il donna au havre, qu'il venoit de quitter, le nom de havre de *Carteret*. Il gît à environ quatre lieues à l'Ouest-Nord-Ouest, de l'*Anse-Angloise*, & il est formé par deux Isles, & par la côte de la *Nouvelle-Irlande*, il appella Isle des *Noix-de-Cocos*, la plus grande qui est située au Nord-Ouest; & Isle de *Leigh*, l'autre qui gît au Sud-Est. Il y a un bas fond entre ces deux Isles, & entre chacune d'elles, se trouve une entrée dans le havre; l'entrée Sud-Est, ou sur le vent est formée par l'Isle de *Leigh*, & on y trouve un rocher qui paroît au-dessus de l'eau, & auquel on donna le nom de rocher de Booby. Le passage est entre le rocher & l'Isle; le rocher n'est pas dangereux, parce que l'eau est très-profonde tout autour. L'entrée Nord-Ouest ou sous le vent, est formée par l'Isle des *Cocos*; c'est la meilleure des deux; on y a un bon mouillage, au lieu que l'eau est trop profonde dans l'autre. M. Carteret entra dans le havre par le premier passage, & il en sortit par le second. A l'extrémité Sud-Est du havre, il y a une grande anse qui est à l'abri de tous les vents, & propre à recevoir un vaisseau. L'anse semble servir d'embouchure à une riviere, mais M. Carteret ne put s'en assurer. On rencontre dans la partie Nord-Ouest du havre une autre anse, que les bateaux visiterent, & d'où ils rapporterent une très-bonne eau. On peut aussi y conduire un vaisseau, & elle est très-convenable pour y faire de l'eau & du bois. On y mouilleroit de 5 à 30 brasses, & par-tout sur un fond de vase molle. Le havre porte à-peu-près au Sud-Est, quart Sud & Nord-Ouest quart Nord, il a environ trois milles de long, & quatre encablures de large. Le *Swallow* mit à l'ancre par 30 brasses près de l'entrée Nord-Ouest, & en travers des arbres qui sont sur l'Isle des *Noix-de-Cocos*.

Isle des Noix-de-Cocos.

Isle de Leigh.

Remarques nautiques.

§. VI.

Découverte d'un détroit qui partage en deux Isles la Nouvelle-Bretagne.

JUsqu'ici, M. Carteret avoit cru que toutes ces terres faisoient partie de la *Nouvelle-Bretagne*, & il ne pensoit point au service important qu'il alloit rendre à la navigation & à la géographie.

A peine eut-il fait quatre lieues depuis son départ du havre de *Carteret*, qu'il rencontra un vent contraire au dessein qu'il avoit de doubler le Cap *Sainte-Marie*. Un fort courant le portoit en même temps au Nord-Ouest, dans une baie profonde, ou golfe que Dampierre appelle baie *Saint-George*, & qui est située entre le Cap *Saint-George* & le Cap *Orford*. Comme il étoit impossible de faire le tour de la terre contre le vent & le courant, & de suivre la route de Dampierre, il fut obligé de tenter un passage à l'Ouest par le golfe, & le courant lui fit espérer qu'il y réussiroit. Quand il eut gagné environ cinq milles au Sud-Ouest de l'Isle de *Cocos*, il gouverna au Nord-Ouest & au Nord-Nord-Ouest, suivant la direction de la terre, & il eut bien-tôt lieu de croire que ce qui a été appellé baie Saint-George, & qu'on a regardé comme formé par deux pointes de la même Isle, étoit véritablement un canal entre deux Isles. L'événement justifia cette conjecture.

Isle du Duc-d'Yorck.

Il reconnut avant la nuit, que ce canal étoit partagé par une Isle assez grande, qu'il appella Isle du *Duc-d'Yorck*, & par quelques Isles plus petites répandues autour de celle-ci. Il laissa à cette terre son ancien nom de *Nouvelle-Bretagne*. Sur son côté le plus méridional, ou sur celui de la plus grande des deux Isles, qui sont séparées par le canal ou détroit, on trouve quelques terres élevées, & trois montagnes remarquables qui gisent l'une près de l'autre, & qu'il appella *la Mere & les Filles*. La Mere est au milieu, & la plus grande des trois; il vit par derriere une grosse colonne de fumée, de sorte que l'une de ces montagnes est probablement un volcan. On les apperçoit aisément dans un temps clair, à vingt lieues de distance; & ceux qui ne les connoissent pas les prendroient pour des Isles. Elles paroissent fort larges, & la *Mere* porte à-peu-près à l'Ouest de l'Isle du *Duc-d'Yorck*. A l'Est de ces montagnes, il y a une espece de Cap qu'il appella Cap *Pallifer*, & un autre à l'Ouest qu'il nomma, Cap *Stepheus*. Le Cap *Stepheus* est la partie la plus septentrionale de la *Nouvelle-Bretagne*. Au Nord de ce Cap est une Isle, à laquelle il donna le nom d'Isle de *Man*. Le Cap *Pallifer* & le Cap *Stepheus*, courent à-peu-près au Nord-Ouest & au Sud-Est, l'une de l'autre. Entre les deux il y a une baie. L'Isle du

Aspect & reconnoissance de la côte de la Nouvelle-Bretagne.

Duc-d'Yorck, eſt ſituée entre les deux pointes appellées Cap *Palliſer* & Cap *Stepheus :* comme il n'étoit pas sûr de tenter dans l'obſcurité l'un ou l'autre des deux paſſages que cette Iſle forme dans le détroit, il mit à la cape pendant la nuit, & eut toujours la ſonde à la main; mais il n'y avoit point de fond pour 140 braſſes. Le détroit y compris les deux paſſages a environ quinze lieues de largeur. La terre du *Duc-d'Yorck* eſt unie & d'un aſpect agréable; l'intérieur eſt couvert de grands bois; les habitations des Naturels du pays, aſſez voiſines l'une de l'autre, ſont rangées près des bords de l'eau, parmi des bocages de cocotiers, de façon que le tout forme un coup d'œil des plus beaux & des plus pittoreſques qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Il apperçut pluſieurs de leurs pirogues qui ſont très-bien faites, & le matin du 10, quand il mit à la voile, quelques-uns s'avancerent vers le vaiſſeau, mais comme il avoit alors un vent frais, il ne put pas s'arrêter pour les attendre.

CARTERET. 1767.

Navigation dans le détroit.

Beauté du pays.

Pirogues.

En gouvernant enſuite au Nord-Oueſt quart Oueſt toute la nuit, il trouva le 11, à la pointe du jour, qu'il avoit perdu de vue l'Iſle la plus méridionale, ou la *Nouvelle-Bretagne*; & après s'être aſſuré que la baie ſuppoſée eſt un détroit, il l'appella canal de *Saint George*, & donna à l'Iſle ſeptentrionale le nom de *Nova-Hibernia*, ou *Nouvelle Irlande.* Le temps étant brumeux, avec un vent fort & des raffales ſubites, il continua à porter le long de la côte de la *Nouvelle Irlande*, à la diſtance d'environ ſix lieues, juſqu'à ce qu'il fut en travers de ſon extrémité occidentale, & changeant alors de direction, il gouverna Oueſt-Nord-Oueſt.

Canal Saint George.

Nouvelle-Irlande.

M. Carteret remarqua clairement, qu'il étoit pouſſé le long de la côte, par un fort courant à l'Oueſt. A midi, il trouva par les obſervations qu'il avoit dérivé beaucoup au Nord du Lock; mais comme il étoit impoſſible que le courant eut ſa direction exactement au Nord, puiſque c'eût été préciſément contre la terre, il fut obligé pour corriger ſon eſtime de ne pas ſuppoſer moins de vingt-quatre milles. Ce qui eſt à-peu-près l'étendue du giſſement de la terre, le long de la côte, la variation de l'éguille étoit à ce temps d'environ une demi pointe à l'Eſt. Il découvrit ſur le ſoir une belle Iſle, grande, & qui forme un détroit ou paſſage entre elle & la *Nouvelle Irlande.* Le lendemain il l'a reconnut mieux, & il vit qu'elle eſt plus grande que celle du *Duc d'Yorck*, & il lui ſembla qu'il y avoit quelques baies & havres très-bons ſur la côte. On trouve ſur ſa partie ſeptentrionale un pic remarquable, en forme de pain de ſucre, & il y en a un autre exactement ſemblable & oppoſé à celui-ci, ſur la côte de la *Nouvelle Irlande.* Pendant le temps qu'il fut à la hauteur de cette Iſle, il entendit la nuit un bruit continuel, ſemblable au ſon d'un tambour. Le temps étant calme, lorſqu'il paſſa à travers le détroit, dix pirogues portant environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la *Nouvelle Irlande*, &

Entrevue avec les Inſulaires de la Nouvelle Irlande.

CARTERET. 1767.

s'avancerent vers le vaisseau. Elles s'approcherent assez pour qu'il pût leur donner quelques quaincailleries qu'il leur tendit au bout d'un grand baton, mais aucun des Indiens ne voulut se hasarder à monter à bord. Ils sembloient préférer le fer à toutes les autres choses qu'on leur donnoit; quoique ce fer, si l'on en excepte les clous, ne fut pas travaillé, car comme il l'a observé plus haut, il n'avoit point avec lui d'ouvrages de coutelleries.

Suite de la reconnoissance de la Nouvelle Irlande.

Nouvelle Hanovre.

Dès que les Indiens eurent quitté le *Swallow*, M. Carteret gouverna à-peu-près à l'Ouest, & bien-tôt il découvrit une pointe de terre, qu'il reconnut par la suite pour l'extrémité Sud-Ouest de la Nouvelle Irlande, & à laquelle il donna le nom de Cap *Byron.* A l'Ouest du Cap *Byron*, il y a une Isle, grande & belle, qu'il appella *Nouvelle Hanovre :* entre cette Isle & la Nouvelle Irlande, on trouve un détroit ou passage qui tourne au Nord-Est, il y a dans ce passage plusieurs petites Isles, & sur l'une d'elles un pic remarquable, il donna à cette Isle le nom d'Isle de *Byron*, & il appella le passage ou détroit, détroit de *Byron.* La terre de la Nouvelle Hanovre est élevée; elle est couverte d'arbres, parmi lesquels on distingue plusieurs plantations; le tout forme un beau coup d'œil. M. Carteret nomme promontoire de la Reine Charlotte la pointe Sud-Ouest de l'Isle qui est un mondrain élevé. On reconnoit cette pointe, & la terre dans les environs par un grand nombre de petites collines: une nuit sombre & des raffales violentes, accompagnées de beaucoup de pluie, ayant surpris M. Carteret, il n'a pas pu les voir assez distinctement pour décrire leur apparence.

Isle de Portland.

La route du canal Saint George préférable aux autres.

Il continua de suivre sa route à l'Ouest pendant toute la nuit, le matin du 13 où il n'appercevoit presque plus la *Nouvelle Hanovre*, il vit à l'Ouest à huit lieues de distance six ou sept petites Isles, auxquelles il donna le nom du Duc de *Portland.* Il s'apperçut à la grosseur de la mer qu'il avoit dépassé toutes les terres, d'où il conclut qu'il est plus court & plus sûr de passer par le canal *Saint George*, en venant de l'Est & de l'Ouest, que de tourner autour des terres qui sont au Nord, d'autant plus qu'avec des rubans, des miroirs, des instrumens de fer & d'autres bagatelles, on peut se procurer aisément des rafraîchissemens de toute espece, des Indiens qui habitent les deux côtes du canal, & les Isles adjacentes.

---

§. VII.

Traversée du Canal Saint George *à l'Isle de* Mindanao : *rencontre de plusieurs Isles.*

Découverte des Isles de l'Amirauté.

LE lendemain du débouquement du détroit, M. Carteret découvrit une terre, qu'il reconnut en l'approchant pour une Isle consi-

dérable, au Nord-Eſt, de laquelle il y en avoit une autre, qui ne paroiſſoit qu'un grand rocher au-deſſus de l'eau. Au Sud de la premiere, il apperçut pluſieurs Isles, il fit gouverner pendant la nuit de leur côté. Le matin il en étoit très-près. Un nombre conſidérable de pirogues s'avancerent & ramerent vers le vaiſſeau; une d'entre elles qui portoient ſept hommes, s'en approcha à la portée de la voix, elle fit beaucoup de ſignes que M. Carteret ne pouvoit pas entendre parfaitement; mais il les répéta le mieux qu'il fut poſſible, pour faire comprendre aux Inſulaires, qu'il avoit pour eux les mêmes diſpoſitions qu'ils avoient à ſon égard, afin de mieux gagner leur bienveillance & de les engager à venir à bord, on leur tendit quelques bagatelles; ſur quoi ils s'approcherent plus près du vaiſſeau, & on ſe flattoit qu'ils alloient y monter; mais dès qu'ils furent à ſa portée; ils lancerent avec force leurs javelines ſur l'endroit du tillac où il y avoit le plus de monde, le Capitaine crut qu'il valoit mieux prévenir que d'avoir à répouſſer une attaque générale, qui auroit été d'autant plus meurtriere, que le nombre des combattans ſeroit plus grand; ne doutant plus que les Inſulaires ne fuſſent ſes ennemis, il fit tirer quelques coups de fuſils & un pierrier. Cette décharge ayant tué ou bleſſé quelques-uns d'entre eux, ils ſe retirerent & joignirent les autres pirogues, qui étoient au nombre de douze à quatorze. Il mit à la cape pour attendre la fin de cette attaque, & il eut la ſatisfaction de voir qu'après avoir long-temps conſulté enſemble, ils reprirent le chemin de la côte. Afin de les intimider encore davantage & d'empêcher plus efficacement leur retour, il fit tirer une piece de ſix chargée à boulet, dont le coup tomba dans l'eau au-delà des pirogues. Cet expédient parut avoir un bon effet; car non-ſeulement ils ramerent avec plus de promptitude, mais ils dreſſerent une voile pour arriver plutôt au rivage. Cependant pluſieurs nouvelles pirogues ſe détacherent bien-tôt d'une autre partie de l'Isle, & s'avancerent vers lui: elles s'arrêterent à la même diſtance que les premieres, & une d'elles vint auſſi en avant de la même maniere. Il fit aux Indiens qui montoient ce bâtiment tous les ſignes d'amitié qu'il put imaginer; il leur montra toutes les choſes qu'il avoit, & qu'il crut devoir leur faire plaiſir; il leur ouvrit les bras pour les engager à monter à bord; mais toutes ces démonſtrations furent inutiles, dès qu'ils furent à la portée du vaiſſeau, ils lancerent une grêle de dards & de javelines, qui ne firent néanmoins aucun mal. Il répondit à leur attaque par quelques coups de fuſils; un d'entre eux ayant été tué, le reſte ſauta précipitamment dans la mer, & dès qu'ils furent arrivés à la nage auprès des autres qui les attendirent à quelque diſtance, ils s'en retournerent tous au lieu d'où ils venoient. Lorſque M. Carteret apperçut que la pirogue étoit abandonnée, il détacha ſon bateau qui l'amena à bord. Elle avoit cin-

CARTERET. 1767.

Entrevue avec les Inſulaires.

Les Anglois attaqués par les Naturels.

Arrivée d'autres pirogues.

Nouveau combat.

Priſe d'une pirogue.

CARTERET. 1767. quante pieds de long, quoique ce fut une des plus petites qui eut été envoyée contre lui. Elle étoit grossiérement travaillée d'un seul arbre, mais elle avoit un balancier. Il y trouva six beaux poissons, une tortue, quelques ignames, une noix de cocos, & un sac rempli d'une petite espece de pommes ou de prunes, d'un goût douceâtre & d'une substance farineuse. *Fruit particulier qu'on y trouve.* Ce fruit étoit un peu applati, & il étoit entiérement différent de ceux qu'il avoit vu auparavant, & des autres qu'il a rencontré dans la suite. On pouvoit le manger crud, mais il étoit beaucoup meilleur bouilli ou roti dans les cendres. *Pots de terre.* Il y trouva aussi deux grands pots de terre, qui avoient une forme assez ressemblante à celle d'une cruche, avec une large bouche, mais sans anses, & une quantité considérable de nattes, qui servent à ce peuple de voiles & de bannes, en les étendant sur des baguettes courbées, à la façon de nos charriots couverts. Par ce que contenoit ce bâtiment, il jugea qu'il avoit été employé à la pêche; il remarqua que les Indiens avoient du feu à bord, & un pot dessus, dans lequel ils faisoient cuire leurs alimens. Lorsqu'il eut satisfait sa curiosité en examinant cette pirogue, il la fit mettre en pieces pour en faire du bois à brûler.

Après avoir quitté ce peuple féroce & ennemi, il continua sa route le long des autres Isles, qui sont au nombre de vingt ou trente, & d'une étendue considérable; il les appella Isles de l'*Amirauté* (a). *Position de ces Isles.* Il jugea que le milieu de la plus grande, est situé à trente-cinq lieues de distance à l'Ouest demi Nord, du promontoire de la *Reine Charlotte* dans la *Nouvelle Hanovre.* Sur le côté méridional de cette Isle, il y en a une petite qui s'éleve en forme de cone, & qui se termine en un pic fort haut. Ce pic git au 2d. 27′ de latitude Sud, à cinq degrés & demi à l'Ouest du Cap *Saint George* dans la Nouvelle Irlande. En rangeant la côte méridionale de la grande Isle, il trouva qu'elle a dix-huit lieues de long dans la direction de l'Est & de l'Ouest; il ne sait pas jusqu'où elle s'étend au Nord; mais d'après son apparence il a des raisons de supposer qu'elle se prolonge à une distance très-considérable.

Le 19, il découvrit deux petites Isles. L'une d'elles ne fut apperçue que du haut du mat du grand perroquet, & il l'appella l'Isle de *Durour.* *Isle de Durour.* Elle est située à-peu-près à 1d. 14′ ou 16′ de latitude Sud, & au 143d. 21′ de longitude Est. Il côtoya pendant la nuit l'autre Isle, à laquelle il donna le nom d'Isle de *Matty.* *Isle de Matty.* Il vit les habitans courir en grand nombre avec des lumieres, le long du rivage & vis-à-vis du vaisseau. Le côté qu'il rangea lui parut être d'environ six milles de longueur, Est quart Nord-Est, & Ouest quart Sud-Ouest. Comme il étoit nuit, il ne put rien appercevoir de plus;

(a) On trouve dans le Journal de M. Carteret, différentes vues des Isles de l'*Amirauté.*

ayant encore une jolie brise, dont il lui étoit impossible de ne pas profiter, il poursuivit sa route.

Carteret. 1767. Isles Stepheus.

Le 24, il vit deux petites Isles au Sud-Ouest, comme il faisoit calme, avec de petites fraicheurs, & un fort courant Ouest, il ne put pas s'en approcher plus près que de quatre ou cinq lieues; elles avoient un aspect agréable; & elles étoient bien couvertes d'arbres, mais il ignore, si elles sont habitées. Elles gissent à 22′ de latitude Sud, & 138d. 39′ de longitude Est, & M. Carteret leur a donné le nom d'Isles *Stepheus*.

Isle de Joseph Freeville. Entrevue avec les Insulaires.

Le 25, il découvrit à l'avant une terre, qu'il reconnut par la suite être trois petites Isles; & avant la nuit il en étoit assez près. Plusieurs pirogues partirent bien-tôt de la côte, quelque signes d'amitié qu'il fit à ceux qui montoient ces pirogues, les engagerent à venir à bord sans la moindre apparence de défiance ou de crainte; ils n'avoient rien qu'un petit nombre de noix de cocos, qu'ils vendirent avec beaucoup de joie pour des morceaux d'un cercle de fer. M. Carteret vit qu'ils connoissoient ce métal qu'ils appelloient *parram*, & ils lui firent entendre par signes, qu'un vaisseau comme le sien, avoit quelquefois touché sur leur Isle, pour s'y rafraîchir. Il donna à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle, dont chacun avoit environ quatre pouces de long, ce qui le jetta dans un ravissement peu différent de l'extravagance.

Ces peuples aiment beaucoup le fer. Couleur des Indiens leur figure, &c.

M. Carteret ne put s'empêcher de prendre part à sa joie, & il observa avec grand plaisir le changement de visage, & le désordre de gestes, par lesquels il s'exprimoit. Ces peuples parurent aimer le fer, plus passionnement que tous ceux qu'il avoit vu jusqu'alors, & il est sûr que pour des instrumens de ce métal, il auroit acheté tout ce qui étoit dans leur Isle. Ces Indiens sont de couleur de cuivre, & les premiers de ce teint, que M. Carteret ait remarqué dans ces parages. Ils ont de beaux & grands cheveux noirs, mais peu de barbe. M. Carteret remarqua qu'ils arrachent constamment les poils du menton & de la levre supérieure. Leurs traits sont beaux, & leurs dents d'une blancheur & d'un poli éclatant; ils sont d'une stature moyenne, mais extraordinairement alertes, vigoureux & actifs; ils montoient sur la grande hune beaucoup plus promptement que les propres matelots. Leur caractere paru franc & ouvert, ils mangeoient & buvoient tout ce qu'on leur donnoit; ils alloient sans hésiter dans toutes les parties du vaisseau, & ils étoient aussi familiers & aussi gais avec l'équipage que s'ils l'avoient connu depuis long-temps, & d'une maniere intime, ils n'étoient pas entiérement nuds, ainsi que les peuples de toutes les autres Isles qu'il avoit visités, cependant ils n'avoient qu'une légere couverture autour des reins, & qui étoit composée d'une piece étroite d'une belle natte.

Agilité, caractere. Pirogues.

Leurs pirogues sont très-bien travaillées & avec beaucoup d'adresse; un arbre creusé en forme le fond; les côtés sont de planches,

CARTERET. 1767.

& elles ont une voile d'une natte fine & un balancier. Leurs cordages & leurs filets ne font pas moins bons. Ils presserent M. Carteret d'aller à terre, en lui propofant de laisser pour ôtages dans le vaisseau, un nombre de leurs gens égal à celui qu'il voudroit y envoyer. Il y auroit consenti volontiers, s'il l'avoit pu, mais un fort courant d'Ouest l'entraîna à une si grande distance, qu'il n'eût pas occasion de chercher un mouillage, & la nuit survenant, il continua sa route. Lorsque les Indiens s'apperçurent qu'il les quittoit, un d'eux demanda avec beaucoup d'empressement à venir avec lui, & malgré tout ce que ses compatriotes purent lui dire ou lui faire, il refusa opiniâtrement de retourner à la côte. Comme il crut que cet homme pouvoit lui servir à faire des découvertes utiles, il ne le renvoya pas à terre, & lui accorda ce qu'il desiroit. Il apprit de lui qu'il y avoit d'autres Isles au Nord, dont les habitans, à ce qu'il lui dit, ont du fer. Il ajouta qu'ils s'en servent pour tuer ses compatriotes lorsqu'ils les attrapent en mer. Ce pauvre Indien que les Anglois appellerent Joseph Freeville, (de bonne volonté), à cause de son empressement à s'embarquer avec eux, tomba malade peu de jours après qu'il fut sur le vaisseau, & mourut dans l'Isle *célebre*. Comme les Isles d'où on l'avoit amené étoient très-petites & très-basses, la plus grande n'ayant pas plus de cinq milles de circonférence, M. Carteret fut surpris de voir combien cet Indien connoissoit de productions qui sont aux célebres : outre le cocotier & le palmier, il reconnut l'arbre qui porte le bêtel, & le citronier, & à l'instant qu'il cueillit un fruit à pain, il alla auprès du feu & le grilla dans les cendres. Il fit entendre aussi que dans son pays, il y avoit du poisson en abondance, & des tortues suivant la saison. Il est cependant très-probable, malgré le grand nombre d'habitans qui vivent sur ces Isles, qu'ils n'ont d'eau douce que celle de la pluie. M. Carteret n'a pas eu occasion d'apprendre comment ils la reçoivent & la conservent; mais il n'a jamais rencontré une source dans un terrein si petit & si bas, & il ne croit pas qu'on puisse y en trouver.

L'un des Naturels s'embarque sur le Swallow.

La plus grande de ces Isles, que les Naturels du pays appellent *Pagan*, & à laquelle M. Carteret donna le nom de *Freeville*, est située à 50′ de latitude Nord, & au 137d. 51′ de longitude Est. Elles sont toutes environnées par un récif de rochers. On trouve dans le Journal de M. Carteret une carte de ces Isles, d'après la description des Indiens qui en firent l'esquisse avec de la craie sur le tillac, & qui déterminerent la profondeur de l'eau, en se servant de la longueur de leurs bras pour désigner une brasse.

Bas fond très-dangereux.

Le 28 Septembre, par 2d. 53′ de latitude Nord, & 136d. 10′ de longitude Est, M. Carteret rencontra un bas fond très-dangereux, d'onze à douze milles de circuit, & environné de petites roches qui paroissent hors de l'eau; & le soir, il découvrit une autre Isle au Sud.

Le

Le 12 Octobre, il apperçut une petite Isle, où il vit des arbres, quoiqu'elle ne fut gueres plus large qu'un rocher, il l'appella *Current-Island, Isle du Courant*, & le lendemain il en vit deux autres, auxquelles il donna le nom d'Isles de *Saint André*.

CARTERET. 1767.

Isle du Courant.

Isles de St. André.

§. VIII.

Description de la Côte de Mindanao *& des Isles qui l'avoisinent. Erreurs de Dampierre.*

LE 26 Octobre, M. Carteret apperçut une terre, & le 27, ayant reconnu que c'étoit l'Isle de *Mindanao*, il résolut d'y chercher une baie, que Dampierre a décrit comme étant située dans la partie Sud-Est de l'Isle, & où il prétend avoir tué un grand nombre de bêtes sauves; il espéroit s'y procurer des rafraîchissemens pour ses malades. Il côtoya donc cette partie de l'Isle, & envoya son Lieutenant dans le bateau pour qu'il rangeât la côte d'assez près, afin de ne pas manquer la baie; il ne vit qu'un petit enfoncement, au fond duquel étoient une Ville & un Fort. Dès que ses gens qui étoient à terre apperçurent le bateau, ils tirerent un coup de canon, & trois pirogues remplies d'Insulaires partirent du rivage, & donnerent la chasse au bateau jusques sous le bâtiment. M. Carteret s'éloigna un peu à l'Est, où il mouilla près de la côte. Le 2 Novembre, les deux bateaux allerent à une riviere située près du mouillage, & revinrent chargés d'eau sans avoir vu la moindre trace d'habitans lors de leur débarquement. Cependant on apperçut une pirogue qui s'avançoit autour de la pointe la plus occidentale de la baie, & que M. Carteret supposa avoir été envoyée pour le reconnoître. Dès qu'il apperçut cette pirogue, il arbora pavillon Anglois; il ne désespéroit pas qu'elle vint à bord; mais après l'avoir examinée quelque temps elle s'en retourna. Comme on n'avoit vu aucuns vestiges d'habitans à l'endroit de l'aiguade, il se proposoit de remplir de nouvelles futailles le lendemain, & de tâcher aussi d'y faire du bois; mais sur les neuf heures du soir, il fut surpris d'entendre tout-à-coup un grand bruit sur cette partie de la côte qui étoit vis-à-vis le vaisseau. Ce bruit étoit produit par un grand nombre de voix d'hommes, & ressembloit beaucoup au cri de guerre que les sauvages d'Amérique poussent au moment du combat, & qui, au rapport de tous ceux qui l'ont entendu, a quelque chose de terrible & d'effrayant. Il fut alors de plus en plus convaincu qu'il étoit nécessaire d'employer le peu qui lui restoit de forces du mieux qu'il lui seroit possible. Il continua le lendemain à tirer les canons de la calle, & à raccommoder les agrets qui en avoient besoin. N'ayant apperçu aucun des Insulaires qui s'étoient efforcés de

Recherche de la baie dont parle Dampierre.

Relâche à Mindanao.

M. Carteret se prépare au combat.

CARTERET. 1767.

l'effrayer par leurs cris pendant la nuit, il envoya à onze heures la chaloupe à terre pour y faire encore de l'eau. Comme il pensoit que probablement les Insulaires s'étoient cachés dans les bois, il tint le canot armé & équipé avec le Lieutenant à bord, tout prêt à donner du secours à ses gens s'ils étoient menacés de quelques dangers. Il parut bien-tôt que ses conjectures étoient fondées, car ses gens n'eurent pas plutôt quitté la chaloupe, qu'un grand nombre d'Insulaires armés sortirent du bois; l'un deux portoit à la main quelque chose de blanc, qu'il prit pour un signe de paix. Il ressentit de nouveau dans cette occasion ce qu'il avoit déja éprouvé plusieurs fois auparavant, combien le mauvais équipement du vaisseau étoit malheureux pour lui. Il n'avoit point à bord de pavillon blanc, & pour suppléer à ce défaut le mieux qu'il lui étoit possible, il ordonna à son Lieutenant qu'il envoyât à terre dans le canot, d'arborer une nappe. Dès que l'Officier eut débarqué, le Port-Etendart, & un autre Insulaire approcherent de lui sans armes, & le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. L'un d'eux lui adressa la parole en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun des gens du Capitaine Carteret. Il proféra ensuite quelques mots en langage Espagnol, qu'un des hommes de son canot savoit fort bien. L'Indien cependant parloit si mal, que ce fut avec beaucoup de peine & par le secours de plusieurs signes, qu'il se fit entendre. Peut-être que si quelqu'un de l'équipage avoit su l'Hollandois, il l'auroit trouvé aussi peu habile dans cette langue que dans l'autre. Il fit des informations sur le Capitaine qu'il appelloit *Skyper*, maître du navire, & il demanda s'il étoit Hollandois, si son bâtiment étoit un vaisseau de guerre ou un vaisseau marchand, combien il portoit d'hommes & de canons, & s'il alloit à *Batavia*, où bien s'il en revenoit. Lorsqu'on eut répondu à toutes ces questions, il fit entendre que le Capitaine devoit aller à la Ville, & qu'il l'introduiroit chez le Gouverneur, à qui il donnoit le titre de *Rajah*. Le Lieutenant lui répondit alors que le Capitaine étoit dans le dessein d'y aller effectivement, mais qu'il avoit un grand besoin d'eau, & qu'il demandoit la permission d'en remplir quelques tonnes. Il le pria aussi de réléguer à une plus grande distance les Insulaires qui étoient armés d'arcs & de flêches. L'Indien qui sembloit être revêtu d'une autorité considérable; accorda ce que desiroit l'Anglois; & comme il paroissoit faire une attention particuliere à un mouchoir de soie que le Lieutenant portoit autour du col, celui-ci le lui présenta; l'Indien dont l'habillement ressembloit assez à celui des Hollandois, le pria d'accepter en retour une espece de cravatte, d'une toile de coton grossiere qu'il portoit. Après cet échange, il demanda à l'Officier si le vaisseau avoit à bord des marchandises pour commercer. On lui répondit qu'il n'en avoit que pour acheter des provisions, sur quoi l'Indien répliqua, que les

Entrevue avec les Insulaires.

Négociation avec un des Insulaires.

Anglois auroient tout ce dont ils auroient befoin. Après cette conférence que le Capitaine Carteret regardoit comme étant de bon augure, les bateaux revinrent à bord chargés d'eau.

Cependant il s'étoit à peine écoulé deux heures, lorfqu'il vit avec autant de furprife que de douleur plufieurs centaines d'hommes armés qui fe plaçoient vis-à-vis de fon bâtiment, en différens endroits du rivage parmi les arbres. Ils avoient pour armes des fufils, des arcs, des flêches, de grandes piques ou lances, de larges fabres, une efpece de poignard appellé *cri*, & des boucliers. Il obferva auffi qu'ils retirerent dans les bois une pirogue qui étoit fur la côte fous un hangar. Ces préparatifs n'annonçoient pas des intentions pacifiques; elles furent fuivies par d'autres, qui firent connoître plus clairement au Capitaine Carteret leur mauvaife volonté; car ces Infulaires pafferent le refte du jour à entrer & fortir des bois, comme s'ils fe fuffent exercés à l'attaque d'un ennemi. Quelquefois ils jettoient leurs traits & lançoient leurs javelines dans la mer du côté du vaiffeau, d'autrefois ils élévoient leurs boucliers, & agitoient leurs fabres du côté des Anglois d'une maniere menaçante. Pendant tout ce temps-là, il n'étoit pas oifif à bord, il fit monter fes canons, raccommoder fes agrets, & mit tout en ordre avant le foir. Etant prêt alors à faire voile, il réfolut s'il étoit poffible d'avoir une autre entrevue avec les Infulaires de la côte, & d'apprendre la raifon d'un changement à fon égard, fi fubit & fi extraordinaire. Il dépêcha donc fon Lieutenant, qui arbora une feconde fois la nappe en figne de paix. Il eut la précaution cependant d'envoyer le bateau vers une partie du rivage, où il n'y avoit point de bois, afin que fes gens ne fuffent point expofés à être affaillis par des ennemis qu'ils ne verroient pas; il défendit à fon équipage d'aller à terre. Lorfque les Indiens s'apperçurent que le bateau approchoit de la côte, & que perfonne ne débarquoit, un d'eux qui fortit du bois avec un arc & des flêches, lui fit figne d'aborder dans l'endroit où il étoit. L'Officier eut la prudence de n'y pas confentir, parce que fes gens auroient été à la portée du feu des Infulaires qui étoient peut-être placés en embufcade. Il attendit quelque temps, & voyant qu'il ne pouvoit pas obtenir une conférence à d'autres conditions, il revint au vaiffeau. Il dépendoit certainement du Capitaine Carteret de détruire un grand nombre de ces Indiens fi peu hofpitaliers, en tirant fes pieces d'artillerie dans le bois; mais cet expédient n'auroit pas eu d'heureufes fuites. Il n'auroit pas pu dans la fuite fe procurer de l'eau & du bois, fans rifquer la vie de fes gens : il efpéroit toujours acheter des rafraîchiffemens de bon accord à la Ville, où il étoit réfolu de fe rendre, étant alors en état de fe défendre contre une attaque imprévue.

C'eft pour cela que le lendemain au matin 4, à la pointe du jour, il fit voile avec une petite brife de terre, de cet endroit, qu'il

CARTERET. 1767.

Départ de Mindanao.

appella *Deccit-ful-Bay*, (*la baie trompeuse*), & entre dix & onze heures, il fortit de la baie ou enfoncement, au fond duquel fes bateaux avoient découvert la Ville & le Fort : mais le vent qui s'éleva l'obligea à prendre le large, & de diriger fa route pour gagner *Batavia*.

M. Carteret décrit d'une maniere particuliere fa navigation fur la mer qui lave les côtes de l'Ifle de Mindanao, & fon Journal doit fervir de fupplément à celui de Dampierre, qui en plufieurs points eft rempli d'erreurs. Il a reconnu & nommé avec foin les Ifles, les Caps, & les bas fonds de ces parages.

Obfervations nautiques.

M. Carteret paffa entre différentes Ifles, & la grande terre, & il trouva le paffage bon, le courant ayant fa direction à l'Oueft. Dampierre ayant placé fa baie & fa prairie à quatre lieues au Nord-Oueft de l'Ifle la plus orientale; il la chercha dans ce parage, ainfi que fur toute la partie Sud-Eft de l'Ifle, jufqu'à ce qu'il arriva dans une petite crique qui fe prolonge jufqu'à la Ville.

Cartes méridionales de Mindanao.

Toute la partie méridionale de *Mindanao* eft extrêmement agréable, on y voit plufieurs cantons qui ont été défrichés pour des plantations, & de grandes plaines d'une belle verdure. Cette partie de l'Ifle eft bien peuplée, ainfi que les Isles voifines. M. Carteret ne donne pas une defcription de la Ville, parce que le temps fut fi brumeux qu'il ne put pas la voir; il ne put pas non plus diftinguer fuffifamment la terre pour en déterminer la fituation.

Afpect de différentes parties de l'Isle.

Lorfque M. Carteret découvrit la terre à l'Oueft, de la pointe la plus méridionale, il apperçut une baie très-profonde. A l'Oueft de cette baie la terre eft toute plate, & couverte de peu de bois en comparaifon des autres parties de l'Ifle. Sur ce terrein applati, on apperçoit un pic d'une hauteur prodigieufe, & qui s'éleve dans les nues, comme une tour entre l'entrée de cette baie & la pointe Sud de l'Ifle, il y a une autre montagne très-haute, dont le fommet a la forme de la bouche d'un volcan, mais il n'a pas remarqué qu'elle vomit du feu ou de la fumée. Il eft poffible que cette baie profonde foit celle dont parle Dampierre, & qu'elle ait été mal placée par une faute d'impreffion; car fi au lieu de dire qu'elle court au Nord-Oueft, à quatre lieues de la plus orientale des Ifles, Dampierre avoit dit qu'elle court au Nord-Oueft, à quatorze lieues de la plus occidentale des Ifles, ce narré feroit d'accord avec fa defcription, & les giffemens fe rencontreroient, puifque la terre eft élevée fur le côté oriental & baffe fur le côté Oueft. La latitude de ces Ifles qu'il détermine au 5d. 10′ Nord, approche auffi beaucoup de la véritable; car probablement quelques parties de la plus méridionale font fituées dans cette latitude, mais comme M. Carteret n'eft pas allé au Sud de ces Ifles, ce n'eft qu'une conjecture.

Remarques fur la baie de Dampierre.

Entre l'Ifle du *Moudrain*, qui eft la plus grande & la plus occidentale de toutes, & les Isles fituées à l'Eft, qui font toutes plates & unies, il

y a un passage qui porte Nord & Sud, & qui ne paroît pas être embarrassé. Celle de ces Isles qui est située plus avant au Nord-Est, est petite, basse & plate, environnée d'une greve de sable blanc, avec beaucoup de grands arbres au milieu ; à l'Est ou Nord-Est de cette Isle, il y a des bas fonds & des brisans : » je n'ai pas découvert, » dit M. Carteret, dans ce passage d'autres apparences de danger. Je n'ai vu aucune des Isles, dont parle Dampierre, & » qui sont placées dans toutes les cartes, près de *Mindanao* au large ; elles sont peut-être à une distance plus éloignée qu'on ne » le croit communément ; car la hauteur de la terre, ainsi que » je l'ai déja observé, fera tomber les Navigateurs dans de grandes erreurs sur cet article particulier, s'ils n'y font pas beaucoup d'attention. En côtoyant cette Isle, je trouvai que le courant portoit très-fortement au Sud le long de la côte, jusqu'à » ce que j'arrivai à l'extrémité méridionale, où je reconnus qu'il » couroit au Nord-Ouest, & Nord-Ouest quart Ouest, ce qui est » à-peu-près la direction du gissement de la terre. Nous avions » communément les vents du Sud-Ouest au Nord-Ouest avec de » petites fraîcheurs, des pluies fréquentes & un temps variable » Nous soupçonnâmes qu'il y avoit dans la Ville des Hollandois, ou » au moins des amis de cette nation ; & que lorsqu'ils eurent découvert que nous étions Anglois, afin de nous empêcher d'avoir aucune communication avec les Naturels du pays, ils avoient » envoyé un détachement armé, qui arriva deux heures après » notre conférence amicale avec les premiers Insulaires, & dont » les hommes qui nous défierent de la côte, faisoient partie.

CARTERET. 1767.

Bas fonds & brisans.

---

§. I.X

Passage de Mindanao *à l'Isle de Célebes. Description du détroit de* Macassar.

APrès avoir quitté *Mindanao*, M. Carteret marcha à l'Ouest pour trouver le passage ou détroit de *Macassar*, il y entra le 14 Novembre. Le 21, comme il cingloit vers Borneo, il vit les petites Isles *Taba ;* il demeura embarrassé dans le passage (a), jus-

(a) Il donne dans son Journal des avis aux Navigateurs sur ce passage, & des moyens de le reconnoître : parmi les remarques qu'il fait & qu'il est important de recueillir, il dit : „ en allant à l'Ouest „ des Isles de *Taba*, où le passage est „ large & sûr, on peut éviter un banc „ très-dangereux, on trouve deux bancs „ à l'Est, & un peu au Nord de ces „ Isles, dans la carte Françoise de M. d'Apres de Mannevillette, publiée en 1745. „ L'un d'eux est appellé *Tournn*, & l'autre *Vanlorif*, le troisieme, sur lequel „ sont placées deux Isles, *Harigs ;* mais „ ces bancs & ces Isles n'existent certainement point, puisque j'ai tourné à „ travers cette partie du passage, depuis „ un côté jusqu'à l'autre, & que j'ai na-

CARTERET. 1767.

qu'au 27 qu'il paſſa la ligne; il employa quinze jours à faire 28 lieues, à compter de l'entrée ſeptentrionale du détroit, dans laquelle il étoit arrivé le 14 : on peut juger par cette obſervation du délabrement de ſon vaiſſeau & de l'état de foibleſſe de ſon équipage. Les vents même qui lui étoient favorables ne lui ſervoient de rien, parce que toutes les forces réunies de ceux qui reſtoient en état de ſervir, ſuffiſoient à peine à ferler les voiles. Les ravages du ſcorbut étoient univerſels, il n'y avoit pas un ſeul homme dans tout l'équipage qui fut exempt de cette maladie, les vents & les courans contraires avoient tant de force, que le vaiſſeau ne pouvoit avancer ni à l'Oueſt ni au Sud. » Nous reſtâmes, dit M. Carteret, juſ» qu'au 10 Décembre dans cette ſituation déplorable, cependant, » étant malades, affoiblis, mourans, voyant des terres où nous » ne pouvions pas avancer, expoſés à des tempêtes, qu'il nous » étoit impoſſible de ſurmonter, nous fûmes attaqués par un pi» rate, & afin que cet accident inopiné nous accablât dans toute » ſa force, il ſurvint à minuit, lorſque les ténebres extraordi» nairement épaiſſes ne pouvoient pas manquer d'augmenter la con» fuſion & la terreur. Cette attaque ſubite loin de l'abattre ex» cita notre courage, & quoique l'ennemi entreprît de venir à l'a» bordage avant que nous ſoupçonnaſſions ſa proximité, nous » fîmes avorter ſon projet. Le pirate fit alors un feu très-vif » ſur nous, avec des armes que nous ſuppoſâmes être des pier» riers & des fuſils; quoiqu'il eut pris les devants, nous répondî» mes bien-tôt à ſon attaque, & ſi efficacement, que peu de temps » après le bâtiment coula à fond, & tous les miſérables qui étoient » à bord périrent «. C'étoit un petit vaiſſeau, mais il fut impoſſible de connoître de quel pays ou comment il étoit équipé. Le Lieutenant & un matelot furent bleſſés mais ſans danger. Ce bâtiment étoit le même que M. Carteret avoit apperçu à l'entrée de la nuit, & il apprit enſuite qu'il appartenoit à un pirate, qui avoit plus de trente bâtimens pareils ſous ſon commandement. La petiteſſe du *Swallow*, que le pirate regardoit d'ailleurs comme un vaiſſeau marchand l'encouragea à l'attaquer, & ſes forces ſupérieures, à ce qu'elles paroiſſoient annoncer, lui furent fatales.

M. Carteret attaqué par un pirate.

Bancs de ſable Spera-Mondes.

Le 12, M. Carteret rencontra les dangereux bancs de ſable appellés les *Spera-Mondes*, & il eut le chagrin de trouver que la mouſ-

„ vigué dans l'endroit même où on ſuppoſe qu'eſt leur ſituation. On a auſſi placé dans la même carte, ſept petites Isles, „ à un demi degré au Nord de la ligne, & „ exactement au milieu de la partie la plus „ étroite de ce paſſage; les unes & les au„ tres de ces Iſles, n'exiſtent point ail„ leurs que ſur le papier, quoique je croie „ qu'il peut y en avoir quelques petites près „ de la grande terre de *Borneo*. Nous pen„ ſâmes en avoir vu deux, que nous pri„ mes pour celles qui ſont ſituées dans „ les cartes à la hauteur de *Porto-Tubo*, „ mais je ne ſuis pas sûr de ce fait. La „ partie la plus méridionale & la plus étroite „ de ce paſſage, a environ dix-huit ou „ vingt lieues de largeur, avec des hau„ tes terres de chaque côté.

ſon d'Oueſt avoit commencé, & que contre ces vents & le courant, il étoit impoſſible à tout vaiſſeau de gagner à l'Oueſt la hauteur de *Batavia.* Il étoit néceſſaire alors d'attendre juſqu'au retour de la mouſſon d'Eſt, & juſqu'à ce que le courant changeât de direction. Le Swallow avoit perdu treize perſonnes de l'équipage, & il n'y en avoit pas moins de trente qui étoient aux portes de la mort. Tous les Officiers ſubalternes étoient malades. Le Lieutenant, & M. Carteret, qui faiſoient tout le ſervice étoient très-foibles. Dans ces conjonctures il ne pouvoit pas tenir la mer, & il ne lui reſtoit d'autres moyens pour conſerver la vie du reſte de l'équipage, que de relâcher à quelqu'endroit où il pût trouver du repos & des rafraîchiſſemens. Comme il étoit fort avancé au Sud, il réſolut donc de profiter de cette circonſtance, & de faire des efforts pour gagner *Macaſſar*, principal établiſſement des Hollandois dans l'Iſle de *Célebes.*

CARTERET. 1767. Contretemps qui prolonge le voyage de M. Carteret.

Entre les *Trois Freres* & la terre des *Célebes*, on trouve l'Iſle de *Tonikyky,* qui eſt beaucoup plus grande qu'aucune de celles des environs, elles ne ſont point habitées, quoiqu'il y ait ſur toutes un petit nombre de huttes appartenantes à des pêcheurs. Le paſſage entre le bas fond & cette Iſle, eſt sûr & bon par 10 à 13 braſſes fond de ſable. Les ſondes rapportent ordinairement ſur le côté de l'Iſle, 12 braſſes, & jamais au-deſſous de 10. Il eſt cependant très-difficile & très-dangereux aux vaiſſeaux de rencontrer la terre, en prenant ce chemin ſans avoir un pilote à bord; car il y a un grand nombre de bancs de ſable & de rochers au-deſſus de l'eau. M. Carteret ſe ſervit pour faire cette route d'une carte qui eſt dans le *pilote Anglois des Indes Orientales,* & qu'il trouve généralement bonne, mais les noms des Iſles, pointes & baies y ſont très-différentes de ceux qu'on leur donne ordinairement.

Iſle de Tonikyky.

Obſervations nautiques.

Le 15, il mouilla à quatre lieues de la Ville de *Macaſſar;* d'autres allarmes & d'autres malheurs l'attendoient encore au milieu des Européens, & il devoit éprouver par-tout cette vérité trop conſtante, que les hommes ſont plus dangereux encore que les élémens.

Relâche à Macaſſar.

Voici une remarque de M. Carteret, ſur le détroit de *Macaſſar.* » J'ai fait une deſcription très-détaillée de tout ce que j'ai apperçu, parce que toutes les cartes Angloiſes & Françoiſes, que » j'ai conſultées, ſont extrêmement défectueuſes & remplies d'erreurs, & que d'ailleurs une connoiſſance exacte de ces paſſages, » peut être d'une grande utilité à notre commerce de la Chine. » Les vaiſſeaux qui font ce commerce, peuvent ſuivre cette route avec auſſi peu de danger que la commune, qui eſt le long des » bancs Praſſels; & lorſqu'ils manquent leur paſſage à la Chine, » dans la mouſſon Sud-Eſt, & qu'ils perdent la ſaiſon, ils peuvent » compter qu'ils trouveront ici un canal sûr, & de bons vents de » l'Oueſt-Sud-Oueſt, de l'Oueſt & des autres rhumbs juſqu'à

CARTERET. 1767.

„ l'Oueſt - Nord - Oueſt, en Novembre & Décembre, & dans „ les quatre mois ſuivans. Je penſe auſſi que c'eſt un chemin plus „ court & meilleur d'aller au Nord-Eſt, & à l'Eſt des Iſles Philippi- „ nes, que de traverſer les *Moluques*, ou côtoyer la *Nouvelle* „ *Guinée*, comme nos vaiſſeaux furent obligés de le faire, lorſ- „ que les François, pendant la derniere guerre croiſoient dans ces „ mers pour leur interdire le paſſage. Cette ſeconde route eſt „ remplie de bancs, de courans, & d'une quantité innombrable d'au- „ tres dangers.

---

§. X.

Ce qui arriva à M. Carteret à la hauteur de Macaſſar, *& ſon paſſage de là à* Bouthain.

DÈs que M. Carteret eut mis à l'ancre, un Hollandois dépêché par le Gouverneur, vint demander qui il étoit; & en apprenant que le *Swallow* étoit un vaiſſeau de guerre Anglois, il parut fort allarmé, parce que aucun vaiſſeau du Roi de la Grande - Bretagne n'avoit été là auparavant. On ne pouvoit pas lui perſuader de quitter le tillac & de deſcendre dans la grande chambre : cet émiſſaire s'en alla cependant ſatisfait, ſuivant toute apparence, mais on va lire les nouveaux malheurs qui menaçoient M. Carteret, & le beau rôle qu'il joua dans cette occaſion ainſi que dans toutes les autres.

Négociations avec le Gouverneur.

Le lendemain 16, à la pointe du jour, le Capitaine envoya ſon Lieutenant à la Ville avec une lettre pour le Gouverneur, dans laquelle il l'informoit de la cauſe de ſon arrivée, & lui demandoit la liberté du port, afin d'acheter des rafraîchiſſemens pour ſon équipage mourant; il le pria auſſi d'accorder à ſon vaiſſeau un abri contre les tempêtes qui approchoient, & juſqu'au retour d'une ſaiſon convenable pour faire voile à l'Oueſt. Il ordonna à ſon Lieutenant de remettre cette lettre au Gouverneur lui-même, à moins qu'il n'eût de bonnes raiſons de faire le contraire; mais lorſque ſon Officier arriva au quai de la Ville, on ne lui permit pas de débarquer non plus qu'à qui que ce fut du bateau. Cet Officier refuſa alors de délivrer ſa lettre à un meſſager; le Gouverneur en fut inſtruit, & il envoya deux Officiers, appellés le *Sabandal* & le *Fiſcal;* ils dirent au Lieutenant qu'il ne pouvoit pas remettre lui-même la lettre au Gouverneur, parce qu'il étoit malade, & qu'ils venoient par ſon ordre exprès la chercher. Le Lieutenant la leur donna enfin, & ils s'en allerent. Tandis qu'ils retournerent à la Ville, l'Officier Anglois & ſes gens reſterent à bord du bateau, expoſés à la chaleur brûlante du ſoleil, qui étoit preſque perpendiculaire à midi ; &

Obſtacles qu'éprouvent les Anglois.

& on ne souffrit pas qu'aucun des bateaux du pays approchât d'eux pour leur vendre des rafraîchissemens. Sur ces entrefaites les Anglois du bateau observerent beaucoup de tumulte & de bruit sur la côte, & tous les sloupes & bâtimens propres à être armés en guerre, furent équipés avec toute la promptitude possible. Le Capitaine Carteret croit qu'il l'auroit emporté sur toutes ces forces maritimes, si l'équipage avoit été bien portant; mais étant hors d'état de combattre, il forma le dessein de s'avancer & de mouiller tout près de la Ville; mais le bateau étoit absent, & avec tous les efforts de ceux qui pouvoient travailler, il ne put pas lever l'ancre, quoique ce fut une des petites. Après que le Lieutenant eut attendu cinq heures dans le bateau, on lui dit que le Gouverneur avoit dépêché deux Officiers vers le Capitaine, & qu'ils portoient réponse à sa lettre. A peine le Lieutenant fut-il de retour, que les deux envoyés arriverent à bord. M. Carteret apprit ensuite que l'un d'eux nommé le Cerf, étoit enseigne de la garnison, & l'autre M. Douglaff, écrivain de la Compagnie Hollandoise. Ils lui remirent la lettre du Gouverneur, mais elle se trouva écrite en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun des hommes de l'équipage. Les deux Officiers cependant qui la lui apporterent parlant François, l'un d'eux la traduisit dans cette langue. » Elle contenoit en » substance qu'il devoit partir à l'instant du port sans approcher » plus près de la Ville; qu'il ne devoit point mettre à l'ancre sur » aucune partie de la côte, ni permettre à ses gens de débarquer » dans aucun endroit soumis à sa jurisdiction «. Avant de faire réponse à cette lettre, il montra aux envoyés qui la lui avoient apportée, le nombre de ses malades; ils parurent fort affligés à la vue de tant d'hommes qui se mouroient de langueur & de besoins; il leur représenta qu'ils étoient témoins de la nécessité pressante, où il étoit de se procurer des rafraîchissemens; qu'il seroit injuste & cruel de refuser de lui en vendre; que puisqu'il étoit sur un vaisseau du Roi, on agiroit, non-seulement contre les traités subsistans entre les deux Nations, mais encore contre les Loix de la nature. Ils sembloient convenir de la force de ce raisonnement, mais ils avoient une réponse courte & décisive toute prête; » ils disoient toujours que » des ordres absolus & indispensables de leurs maîtres auxquels » ils devoient obéir, ne leur permettoient pas de souffrir qu'au» cun vaisseau de quelque nature qu'il fut, séjournât dans ce port «.

CARTERET. 1767.

On refuse à M. Carteret la permission de relâcher.

Refus cruels des Hollandois.

M. Carteret leur répliqua, que des hommes qui étoient dans sa situation n'avoient rien à craindre au-delà de ce qu'ils souffroient; que si on ne lui accordoit pas sur le champ la liberté du port, pour acheter des rafraîchissemens & lui procurer un abri, il iroit dès que le vent le permettroit, affronter toutes leurs menaces & toutes leurs forces; que si enfin il ne venoit pas à bout de les intéresser à son sort, il se feroit échouer sous leurs murailles, & qu'après

CARTERET. 1767.

avoir vendu sa vie aussi chérement qu'il pourroit, il couvriroit la Hollande d'infamie, pour avoir réduit un ami & un allié à une si terrible extrémité. Cette déclaration parut les allarmer, d'autant plus que la situation de l'équipage du Swallow suffisoit seule pour les convaincre que M. Carteret tiendroit sa parole. Ils le presserent avec beaucoup d'émotion de rester où il étoit, jusqu'à ce qu'il eût au moins reçu une seconde lettre du Gouverneur. Après quelque altercation il y consentit, à condition que le Gouverneur lui feroit part de sa résolution, avant que la brise de mer commençât à souffler le lendemain.

Il passa le reste du jour & toute la nuit, dans un état cruel d'anxiété & d'indignation.

Suite de la résistance barbare des Hollandois.

Le lendemain 7, dès le grand matin, il eut la douleur de voir un sloupe monté de huit canons, & un des bâtimens du pays équipé en guerre, & ayant à bord un grand nombre de soldats, venir de la Ville, & mettre à l'ancre aux deux côtés de son vaisseau. Il détacha sur le champ son bateau pour leur parler, mais ils ne voulurent rien répondre à tout ce qu'on leur disoit. Sur le midi, la brise de mer se leva, & n'ayant point reçu de nouvelles du Gouverneur, M. Carteret mit à la voile & s'avança vers la Ville, très-résolu de répousser autant qu'il lui seroit possible la force par la force, si les bâtimens qui étoient venus mettre à l'ancre près de lui osoient l'attaquer. Heureusement pour eux & pour lui, ces bâtimens se contenterent de lever l'ancre & de suivre ses mouvemens.

Bien-tôt après qu'il eut mis à la voile, un joli bâtiment qui portoit une bande de musiciens, & plusieurs Officiers s'approcherent de lui, & dirent qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur, mais qu'ils ne monteroient pas à bord, si le Swallow ne jettoit à l'ancre une seconde fois, il remit donc à l'ancre sur le champ, & les Officiers vinrent à bord ; c'étoient M. le Fiscal, le Sabaudar, le maître du port & M. Douglass l'écrivain, dont il a été fait mention plus haut. Ils témoignerent quelque surprise de ce qu'il avoit appareillé, & ils lui demanderent ce qu'il prétendoit faire. M. Carteret leur répondit que son unique dessein étoit de tenir la parole qu'il leur avoit donnée la veille; que justifié par les droits de la nature qui l'emportent sur toutes les autres loix, il vouloit plutôt que de remettre en mer, ou sa destruction par un naufrage, par la maladie ou par la famine, étoit inévitable, venir sous leurs murailles & les forcer à lui fournir ce dont il avoit besoin, ou faire échouer le vaisseau sur le rivage, puisqu'il valoit mieux périr tout d'un coup dans un combat, que de souffrir d'avance mille douleurs accablantes, & prévoir tous les jours une mort inévitable; il leur fit remarquer aussi qu'aucun peuple civilisé n'avoit jamais laissé périr les prisonniers de guerre, faute de leur accorder des alimens, beaucoup moins des alliés qui demandoient seulement la permission d'acheter

Menaces en justification de M. Carteret.

des vivres. Les Hollandois convinrent de la vérité de tout ce qu'il leur disoit, mais ils sembloient penser qu'il s'étoit trop pressé : quand il leur dit qu'il avoit attendu tout le temps qu'on avoit fixé, ils firent quelques excuses de n'être pas venus plutôt, & ils ajouterent que pour lui prouver qu'on avoit accordé ce qu'il desiroit, ils apportoient les provisions que fournit leur pays. M. Carteret les prit sur le champ à bord ; elles consistoient en deux moutons, un élan fraîchement tué, un petit nombre de volailles, & quelques fruits ou végétaux. Ces provisions qui arriverent fort à propos, furent partagées entre les gens de l'équipage, & on en fit un bouillon salutaire aux malades. Les députés montrerent ensuite une autre lettre du Gouverneur, qui au grand étonnement de M. Carteret, lui enjoignoit de nouveau de partir, & qui, afin de justifier cet ordre, alléguoit qu'il ne pouvoit pas souffrir qu'aucun vaisseau, de quelque Nation qu'il fût, séjournât ou commerçât dans le port sans manquer à la convention faite par la Compagnie Hollandoise avec les Rois Originaires & les Gouverneurs du pays, qui avoient déja témoigné du mécontentement à l'occasion de l'arrivée des Anglois, pour plus amples détails ; le Gouverneur le renvoyoit aux Officiers, porteurs de sa lettre qu'il appelloit ses Commissaires. M. Carteret observa à ces députés qu'aucune stipulation relativement au commerce, ne pouvoit le concerner puisqu'il montoit un vaisseau du Roi ; il leur produisit en même temps sa commission, en leur disant qu'on ne pouvoit pas, sans abuser du langage & blesser le sens commun, appeller commerce, la vente qu'on lui feroit des alimens & des rafraîchissemens dont il avoit besoin. Les Hollandois firent ensuite plusieurs propositions qu'il rejetta, parce qu'elles comprénoient toutes son départ de cet endroit, avant le retour de la saison. Il leur réitéra sa premiere déclaration, & afin de lui donner plus de force, il leur fit voir le cadavre d'un de ses hommes qui étoit mort le matin, & dont la vie auroit probablement été sauvée, si on lui avoit vendu des rafraîchissemens lorsqu'il mit à l'ancre pour la premiere fois sur leur côte. Ce spectacle les déconcerta : après avoir gardé quelque temps le silence, ils s'informerent avec empressement, si le Capitaine Carteret avoit été dans les Isles à épiceries ; il leur répondit que non, & ils parurent convaincus qu'il leur disoit vrai. Ils en vinrent à une espece d'arrangement, ils lui dirent que quoiqu'ils ne pussent pas sans désobéir aux ordres les plus positifs & les plus exprès de la Compagnie, lui permettre de rester là, cependant il étoit le maître d'aller dans une petite baie peu éloignée, où il trouveroit un abri sûr contre la mousson dangereuse, & où il pourroit dresser un hôpital pour ses malades ; ils l'assurerent en même-temps, que les provisions & les rafraîchissemens y seroient plus abondans qu'à *Macassar*, d'où on lui envertoit d'ailleurs tout ce dont il auroit besoin ; ils lui offrirent un bon

Replique de M. Carteret aux ordres du Gouverneur Hollandois.

Les Anglois mourans de besoin.

CARTERET 1767.

M. Carteret obtient enfin la permission d'aller à Bonthain.

pilote pour le conduire à ce mouillage. M. Carteret consentit volontiers à cette proposition, à condition que les offres qu'ils lui avoient faites seroient confirmées par le Gouverneur & le Conseil de *Macassar*, afin qu'on le regardât comme étant sous la protection de la Nation Hollandoise, & qu'on ne fit aucune violence aux gens de son équipage. Les Commissaires engagerent leurs paroles d'honneur qu'il seroit content du Gouverneur & du Conseil, ils promirent que le lendemain il obtiendroit la ratification qu'il desiroit, & ils le prierent en attendant de rester où il étoit. Il leur demanda pourquoi on avoit fait mouiller en cet endroit les bâtimens qui étoient à l'ancre à ses côtés; ils répondirent que c'étoit uniquement pour empêcher les Naturels du pays de faire des insultes aux Anglois.

Remarques sur la conduite des Hollandois.

Il est étonnant que des Navigateurs qui se dévouent pour les progrès de la géographie, & l'instruction de tous les peuples ne soient pas accueillis de tous les Européens, parmi lesquels ils peuvent aborder; & la défiance & le soin avec lesquels les peuples de l'Europe gardent leurs établissemens éloignés est quelquefois bien puéril. Après avoir fait reconnoître l'état du *Swallow* qu'avoit à redouter le Gouverneur de *Macassar*, qui pourroit excuser la cruauté dont il se souilla d'abord ? L'avide bassesse & les vexations avec lesquelles les Hollandois traiterent ensuite l'équipage de M. Carteret, ne sont pas moins odieuses.

Il faut observer ici, que Colomb, revenant de la découverte de l'Amérique, essuya déja de la part des Portugais, un refus de relâcher & de prendre des provisions aux *Açores* ou aux *Canaries*.

Le 18, le Sabaudar vint avertir M. Carteret, que le Gouverneur & le Conseil avoient confirmé l'engagement de la veille, ainsi qu'on le lui avoit promis. Il étoit très-content de l'arrangement, excepté seulement qu'il lui falloit trouver de l'argent, pour ses billets sur le Gouvernement de la Grande-Bretagne : le Sabaudar dit, qu'il tâcheroit de faire cette affaire. A huit heures du soir, il revint à bord pour lui apprendre que personne de la Ville n'avoit des remises à faire en Europe, & qu'il n'y avoit pas une rixdale dans la caisse de la Compagnie. Le Capitaine répondit que puisqu'on ne lui permettoit pas d'aller à terre pour négocier ses billets, il espéroit qu'on lui feroit crédit en donnant des billets sur l'Angleterre pour toutes les dettes qu'il contracteroit, ou des reconnoissances payables à *Batavia* : Le Sabaudar répliqua que le Résident à Bonthain, place où il alloit, recevroit des ordres pour lui fournir tout ce dont il auroit besoin; qu'il feroit charmé de prendre ses billets en retour, parce qu'il avoit des remises à faire, & qu'il alloit lui-même en Europe dans la saison suivante : il ajouta que ce Résident avoit des biens considérables en Angleterre, où il s'étoit fait naturaliser. » J'ai dans mes mains continua le Sabaudar, de l'ar-

Autres obstacles.

» gent qui lui appartient, je vous en acheterai à *Macassar* les mar- CARTERET.
» chandises dont vous aurez besoin, & je les ferai partir après 1767.
» vous «. Après que M. Carteret eut spécifié tous les articles, & la quantité & le prix, ils se quitterent.

Le lendemain 19, dans l'après-midi, le Capitaine Carteret reçut une lettre signée par le Gouverneur & le Conseil de *Macassar*, qui contenoit les raisons pourquoi il étoit envoyé à *Bonthain*, & confirmoit la convention verbale qui subsistoit entre eux.

Le Swallow escorté jusqu'à Bonthain.

Bien-tôt après un Enseigne, le Sécretaire du Conseil & un pilote vinrent à bord, pour l'accompagner à *Bonthain*. L'Enseigne devoit commander les soldats qui étoient dans les bateanx de garde, & le Sécretaire, comme il l'a découvert dans la suite, étoit chargé de contrôler les opérations du Résident.

---

§. XI.

Relâche à Bonthain, *le* Swallow *attend un vent favorable pour gagner* Batavia. *Description de* Bonthain, *de* Macassar *& du Pays adjacent.*

LE 20, à la pointe du jour, le *Swallow* fit voile, & l'après-midi du jour suivant, il mit à l'ancre dans la rade de *Bonthain*, avec ses deux bateaux de garde qui avancerent tout près de la côte, pour empêcher les bâtimens du pays & les siens d'avoir aucune communication avec les Anglois.

Les malades établis à terre.

M. Carteret alla tout de suite rendre visite au Résident, & après avoir arrangé avec lui toutes ses affaires rélativement à l'argent & aux provisions, le Résident lui accorda une maison près des bords de la mer & d'un petit Fort pallissadé garni de huit canons, c'étoit la seule qu'il y eût dans le canton, il en fit un hôpital sous la direction du Chirurgien. Il y envoya tous ceux de ses malades qu'il jugea ne pouvoir pas se rétablir à bord, & il retint le reste pour la garde du vaisseau. Dès que ses gens furent à terre, on les mit sous une garde de trente-six Hollandois, de deux Sergens & de deux Caporaux commandés par un Officier. On ne permit à aucun de ses malades de s'éloigner de plus de trente verges de l'hôpital, & on ne souffrit point que les Naturels du pays s'approchassent de plus près d'eux pour leur vendre quoique ce fût; de sorte que les Anglois n'achetoient rien que par l'entremise des soldats Hollandois, qui abusoient honteusement de leur pouvoir. Lorsqu'ils voyoient les habitans du pays apporter des provisions, qu'ils pensoient devoir convenir aux gens du Capitaine Carteret, ils les saisissoient d'abord & demandoient ensuite le prix. Le soldat ne faisoit guere attention au prix du vendeur, il les payoit ce qu'il ju-

Vexations des Hollandois.

CARTERET. 1767.

geoit à propos, c'est-à-dire, une somme qui étoit à peine le quart de leur valeur. Si le pauvre campagnard s'avisoit de témoigner du mécontentement, il le satisfaisoit bien-tôt en tirant son grand sabre & en espadonnant par-dessus sa tête. Cet expédient appaisoit toujours les plaintes & renvoyoit l'offensé : ensuite le soldat vendoit ce qu'il avoit acquis, quelquefois à plus de mille pour cent de bénéfice. Ces procédés étoient si violens à l'égard des Naturels du pays & si injurieux pour M. Carteret, qu'il en fit des plaintes au Résident, à l'Officier Hollandois, nommé le Cerf & au Sécretaire. Le Résident réprimenda les soldats d'une maniere convenable; mais sa harangue produisit si peu d'effet, que M. Carteret ne put s'empêcher de soupçonner que l'Officier connivoit à ces pratiques & en partageoit les avantages. Il le soupçonna aussi de vendre de l'arrack à ses gens; il s'en plaignit sans recevoir de réparation. Il savoit d'ailleurs que les esclaves de Cerf l'Officier étoient occupés à acheter au marché des choses que sa femme vendoit ensuite deux fois plus qu'elles ne lui avoient coûtées. Les soldats se rendirent coupables de plusieurs autres délits : chacun d'eux à son tour devoit procurer des provisions pour toute la garde, & il s'acquittoit ordinairement de cette fonction en allant dans la campagne avec son fusil, l'honnête pourvoyeur n'étoit pas toujours content de remplir un sac qu'il portoit, un d'eux prit sans autre cérémonie un jeune buffle qui appartenoit à des paysans; ses camarades n'ayant pas de bois prêt pour le faire cuire, ils abattirent quelques-unes des palissades du Fort : lorsqu'on rapporta cette nouvelle au Capitaine Carteret, il la regarda comme si extraordinaire qu'il alla voir la brêche, & il trouva les pauvres noirs occupés à la réparer.

Cent Pros vont à la pêche.

Le 28, une flotte de plus de cent petits bateaux du pays, appellés *Pros*, mouillerent dans cette rade. Leur port est de douze à dix-huit & vingt tonneaux, & ils ont de seize à vingt hommes à bord. M. Carteret dit, qu'ils faisoient une expédition autour de l'Isle pour la pêche; qu'ils partoient avec une mousson & s'en revenoient avec l'autre, de maniere à se tenir toujours sous le vent de terre. Ils envoyoient leur poisson au marché Chinois, & M. Carteret observa que tous ces Pros portoient pavillon Hollandois.

Suite des opérations de M. Carteret à Bonthain.

Il ne lui arriva rien jusqu'au 18 Janvier (qui soit digne d'être rapporté. Il apprit alors par une lettre de *Macassar* que le *Dauphin* avoit été à Batavia. Le 28, le Sécretaire du Conseil, qui avoit été envoyé ici avec le Cerf, & qu'il supposa être chargé de contrôler les opérations du Résident, fut rappellé à *Macassar*.

Le 19 Février, le Cerf fut aussi rappellé afin d'entreprendre, à ce qu'on disoit, une expédition pour l'Isle de *Bally*. Le 7 Mars, le plus grand des bateaux de garde, un sloupe d'environ quarante-cinq tonneaux reçut ordre de retourner à *Macassar* avec une partie des soldats, & le 9, M. Swellingrabel le Résident reçut une lettre

du Gouverneur de cette place, qui s'informoit quand M. Carteret mettroit à la voile pour *Batavia*. Surpris du rappel de l'Officier & du bateau de garde; il le fut bien davantage en apprenant ce que contenoit la lettre du Gouverneur, puisqu'il savoit que la mousson d'Est ne commençant qu'au mois de Mai, il lui étoit impossible d'appareiller avant ce temps. Toutes les affaires resterent cependant dans le même état jusques vers la fin du mois. Quelques-uns des gens de M. Carteret, remarquerent que depuis peu, un petit canot étoit venu roder plusieurs fois autour d'eux à différentes heures de la nuit, & qu'il s'étoit enfui dès que les gens qu'il portoit à bord s'appercevoient que quelqu'un remuoit dans le vaisseau.

CARTERET. 1767. Allarmes de M. Carteret.

Le 29, tandis que cette matiere étoit l'objet de ses spéculations, un des Officiers rapporta de terre au Capitaine une lettre, qui, à ce qu'il lui dit, lui avoit été remise par un noir. Elle étoit adressée au Commandant du vaisseau Anglois, à Bonthain (a).

M. Carteret averti d'une conspiration formée contre lui.

Cette lettre l'avertissoit que les Hollandois, conjointement avec le Roi de *Bony*, avoient formé le projet de le massacrer; que les Hollandois cependant ne paroîtroient point dans l'attaque; que le complot seroit exécuté par un fils du Roi de *Bony*, qui, outre une somme qu'il recevroit d'eux, devoit avoir le pillage de son vaisseau pour sa récompense; qu'il étoit alors à *Bonthain* avec huit cens hommes pour cette entreprise. La lettre ajoutoit que la liaison que le Capitaine Carteret avoit formée avec les *Bugguesfes*, & les autres peuples du pays qui étoient ennemis des Hollandois, & qui s'efforçoient de les chasser de l'isle, avoit excité la jalousie & attiré sur lui ce danger; qu'on craignoit d'ailleurs qu'arrivé en Angleterre, ses compatriotes conçussent quelque projet contre la Compagnie, d'après les instructions qu'il devoit leur donner, puisqu'on ne connoissoit, ainsi qu'il a déja été dit plus haut, aucun vaisseau de guerre Anglois qui eût visité l'Isle auparavant.

Motifs prétendus de cette conspiration.

Cette lettre fut pour lui un nouveau sujet de surprise & de réflexion. Elle étoit extrêmement mal écrite par rapport au style & à la forme épistolaire; cependant elle n'en méritoit pas moins d'attention. Il ne pouvoit pas décider absolument jusqu'où l'avis qu'elle lui donnoit étoit vrai ou faux. Le mensonge pouvoit procurer à l'auteur de cette lettre quelque petite récompense pour l'amitié &

Ce qu'il faut penser de cette conspiration.

(a) Pour entendre le sens de cette lettre, il est nécessaire de savoir que l'Isle des *Célèbes* est partagée en plusieurs districts, qui sont autant de souverainetés séparées appartenantes aux Princes Naturels du pays. La Ville de Macassar est située dans un district qui porte le même nom ou celui de *Bony*. Le Roi de ce canton est allié des Hollandois qui ont été repoussés plusieurs fois dans leurs entreprises, pour subjuguer les autres parties de l'Isle, dont l'une est habitée par un peuple appellé *Bugguesfes*, & dont un autre se nomme *Waggs* ou *Tosora*. La Ville de Tosora est fortifiée avec du canon, car les Naturels avoient des armes à feu d'Europe, long-temps avant que les Hollandois s'établissent à *Macassar* en place des Portugais.

Gouvernement des Célebes.

CARTERET. 1767.

le zele avec lesquels il révéloit ce complot, ou enfin lui donner une importance qui satisferoit du moins sa vanité. Il convenoit que le Capitaine Carteret prît les mêmes mesures que s'il avoit été sûr de la réalité du projet. D'ailleurs il n'avoit pas lieu d'être tranquille lorsqu'il considéroit qu'on avoit rappellé le Sécretaire du grand Conseil, le Cerf, le grand sloupe & une partie des soldats, qui, à ce qu'on disoit, n'avoient été envoyés à *Bonthain* que pour le mettre à l'abri des insultes des Naturels du pays. Son inquiétude augmenta quand il pensa aux troupes qui s'assembloient à *Macassar* pour une expédition à Bally, au petit canot qu'on avoit vu roder autour de lui pendant la nuit, & enfin à la lettre du Gouverneur qui s'informoit du temps où il quitteroit l'Isle. Soit que ses conjectures fussent vraies ou fausses, il se mit sur le champ à l'ouvrage, il fit funer le vaisseau, changer les voiles, démarrer, mettre des croupieres sur ses cables, charger tous les canons & bastinguer le pont. Chacun passa la nuit sous les armes, & le lendemain il fit touer le vaisseau vers la côte orientale, en s'éloignant un peu du fond de la baie, afin d'avoir plus de place; il mit six pierriers sur l'avant du tillac, & prit toutes les autres mesures nécessaires pour se défendre.

Motifs d'inquiétude de M. Carteret.

Il se prépare au combat.

Le Résident, M. Swellingrabel, étoit alors à vingt milles dans l'intérieur du pays pour les affaires de la Compagnie, mais il avoit promis d'arriver le premier d'Avril; le Capitaine Carteret attendoit ce jour avec d'autant plus d'impatience, qu'un vieux Sergent toujours ivre étoit la personne la plus respectable du Fort.

Autres allarmes de M. Carteret.

Le soir du 31, il arriva un paquet de lettres pour le Résident; ce qu'il regardoit comme un bon augure & un gage de son retour au temps fixé. Il conçut des sentimens bien différens, lorsqu'il apprit qu'on les lui avoit envoyées. Il ne soupçonnoit point que M. Swellingrabel fut complice du projet qu'on lui avoit annoncé dans la lettre; mais il ne pouvoit s'empêcher de douter si on ne le retenoit point dans la campagne afin qu'il fut absent, alors qu'on l'exécuteroit. Dans cet état d'incertitude & de soupçon, il envoya un message au Fort, afin de faire partir un exprès auprès de M. le Résident, pour l'avertir qu'il desiroit le voir promptement, & lui communiquer une affaire de grande importance & qui n'admettoit point de délai. On ne sait pas si le Résident reçut ou non le message; mais après avoir attendu jusqu'au 4 Avril sans le voir & sans recevoir aucune réponse, M. Carteret lui écrivit une lettre, par laquelle il lui demandoit dans les termes les plus pressans une conférence, & le lendemain il vint à bord. Quelques minutes de conversation persuaderent les Anglois, que le Résident ignoroit entiérement le projet dont on leur avoit fait redouter les effets; le Hollandois pensoit même que ce complot étoit une fable. Il dit, il est vrai, qu'un *Tomilaly*, un Conseiller ou Ministre du Roi de *Bony*,

M. Carteret écrit inutilement au Résident.

Bony, lui avoit derniérement rendu visite, & ne lui avoit pas trop bien expliqué pourquoi il étoit dans cette partie de l'Isle à la priere du Capitaine Carteret, M. Swellingrabel entreprit de faire de nouvelles recherches sur le *Tomilaly* & sur ses gens. Le Résident & les personnes de sa suite remarquerent que le vaisseau étoit dans un état de défense, & que tout étoit prêt en cas d'attaque; il dit aux Anglois que les hommes qui étoient à terre l'avoient instruit, avant qu'il vint à bord, des préparatifs du *Swallow* & en particulier de l'exercice aux petites armes qu'avoit fait chaque jour l'équipage. M. Carteret dit qu'à tout événement il continueroit de se tenir sur ses gardes, ce que M. Swellingrabel parut fort approuver, & ils se quitterent avec des protestations mutuelles d'amitié. Quelques jours après, le Hollandois écrivit qu'ayant recherché soigneusement, si quelques autres personnes dépendantes du Roi de *Bony* étoient venues à *Bonthain*, il avoit appris à ne pouvoir en douter qu'un des Princes de ce Royaume y étoit arrivé sous un déguisement, mais qu'il n'avoit rien découvert sur les huit cens hommes qu'on disoit être avec lui. Le Capitaine Carteret étoit donc sûr qu'ils ne pouvoient pas être dans ce canton, à moins qu'ils ne formassent une armée déguisée.

CARTERET. 1767.

Entrevue de M. Carteret avec le Résident.

Arrivée d'un des Princes de l'Isle à Bonthain.

Le 16 au matin, le Résident lui fit dire que M. le Cerf étoit revenu de *Macassar* avec un autre Officier; qu'ils viendroient à bord & qu'ils dîneroient avec lui. Lorsque le dîner fut fini, M. Carteret demanda à M. le Cerf ce qu'étoit devenue son expédition à *Bony*; il répondit seulement qu'on l'avoit abandonnée sans rien dire de plus. Le 23, il retourna par mer à Macassar, & l'autre Officier qui étoit aussi un Enseigne, resta pour prendre le commandement des soldats qu'on laissoit toujours à *Bonthain*.

Suite des Négocia-tions avec les Officiers Hollandois.

Le 7 Mai, le Résident lui remit une longue lettre du Gouverneur de *Macassar*, écrite en Hollandois & qu'il lui traduisit le mieux qu'il pût. Elle contenoit en substance qu'il avoit entendu parler d'une lettre qu'il avoit reçue qui l'accusoit conjointement avec le Roi de *Bony*, d'avoir formé le complot de le massacrer; il se récrioit sur la fausseté de cette imputation, & se disculpoit lui-même avec les protestations les plus solemnelles; il le prioit de lui livrer la lettre, afin de punir comme il le méritoit celui qui l'avoit écrite. M. Carteret ne jugea pas à propos de s'en désaisir, parce que l'auteur auroit été puni avec une égale sévérité, soit qu'il lui eût mandé des choses véritables ou fausses. Il fit au Gouverneur une réponse polie, par laquelle il justifioit les mesures qu'il avoit prises sans le charger ni lui ni ses alliés d'aucun mauvais dessein contre lui.

Justification du Gouverneur Hollandois.

M. Carteret ne veut pas se désaisir de la lettre qu'il avoit reçue touchant le complot.

Le 22, à la pointe du jour, il fit voile de *Bonthain* pour *Batavia*. *Bonthain* est bâtie sur une espece de pointe de terre, & arrosée par une riviere ou deux qui le traversent & qui coulent dans

Départ de M. Carteret de Bonthain.

Description de Bonthain.

ſon voiſinage, cette riviere paroît grande, & un vaiſſeau peut la remonter juſqu'à une demie portée du canon des murailles de la Ville. Le terrein dans ces environs eſt uni & d'une très-belle apparence; il y a beaucoup de plantations & des bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maiſons, qui ſont juger que le pays eſt bien peuplé; le terrein en s'éloignant de la côte s'éleve en collines fort hautes & devient hériſſé & montueux. La Ville eſt ſituée au 5d. 10′ ou 12 de latitude Sud, & ſuivant ſon eſtime, au 117d. 28′ de longitude Eſt de Londres.

CARTERET. 1767. Environs de Bonthain.

Deſcription de la baie.

Bonthain eſt une grande baie, où les vaiſſeaux peuvent mouiller en toute ſûreté pendant les deux mouſſons; les ſondes y ſont bonnes & régulieres & le fond de vaſe très-mol; en entrant il y a d'autres dangers à craindre qu'une bande de rochers qu'on voit au-deſſus de l'eau, & qui ſont une excellente baliſe pour mettre à l'ancre; la plus haute terre qu'on apperçoive eſt appellée la montagne de *Bonthain*, & lorſqu'un vaiſſeau eſt au large à deux ou trois milles de diſtance de la terre, il doit porter juſqu'à ce que cette colline lui reſte Nord ou Nord demi Oueſt, & enſuite courir dans la baie & mouiller. M. Carteret mit à l'ancre au-deſſus de cette colline, à environ un mille de diſtance de la côte. Il y a dans cette baie pluſieurs petites Villes, celle qu'on nomme *Bonthain* eſt ſituée dans la partie Nord-Eſt, & c'eſt-là que ſe trouve le Fort paliſſadé dont il a déja fait mention, & ſur lequel ſont montés huit canons de huit. Cette fortereſſe ſuffit pour contenir dans la ſoumiſſion le peuple du pays, elle n'a pas été conſtruite à d'autre deſſein, elle eſt bâtie ſur le côté oriental d'une petite riviere, dans laquelle un vaiſſeau peut naviguer juſqu'au pied du Fort. Le Réſident Hollandois a le commandement de la place ainſi que de *Bullocomba*, autre Ville ſituée à environ vingt milles plus loin à l'Eſt, & où il y a auſſi un Fort & un petit nombre de ſoldats, qui dans la ſaiſon ſont occupés à recueillir le ris, que le peuple paie aux Hollandois en forme d'impôts.

Avis aux Navigateurs

Fortereſſe.

Adminiſtration.

Ce qu'on y trouve.

On peut s'y procurer de l'eau & du bois en grande abondance. Il coupa ſon bois près de la riviere, au-deſſous de la montagne *Bonthain*; il tira ſon eau en partie de cette riviere, & en partie d'une autre; lorſque cette derniere lui ſervoit d'aiguade, ſon bateau alloit au-deſſus du Fort avec les futailles qui devoient être remplies, & où il y a un bon chemin pour les décharger; mais comme la riviere eſt petite & qu'elle a une barre, le bateau chargé ne pouvoit s'en revenir qu'à la marée haute. Il y a dans la baie pluſieurs autres petites rivieres, qui peuvent au beſoin fournir de l'eau douce.

Qualité des rafraîchiſſemens.

Pendant tout le temps que M. Carteret fut à Bonthain, il y acheta à un prix raiſonnable une grande quantité de proviſions fraîches; le bœuf eſt excellent, mais il ſeroit difficile d'y en trouver aſſez

pour une escadre. On peut s'y procurer autant de ris, de volailles & de fruits qu'on le desirera; il y a aussi dans les bois une grande abondance de cochons sauvages, qu'il est facile d'avoir à bon marché, parce que les Naturels du pays qui sont Mahométans, n'en mangent jamais. On peut y prendre du poisson à la seine, & les habitans de l'Isle lui fourniront des tortues dans la saison; car la tortue, ainsi que le porc, est pour eux un aliment qu'ils ne mangent dans aucun temps. CARTERET. 1767.

Célebes est la clef des *Moluques* ou des Isles à épiceries, qui sont nécessairement sous la domination du peuple qui est maître de cette Isle; la plupart des vaisseaux qui font voile aux *Moluques* ou à *Banda* y touchent, & dirigent toujours leur route entre cette Isle & celle de *Solayer*. Les petits bœufs de *Célebes* sont de la race de ceux qui ont une bosse sur le dos, & outre ces animaux, l'Isle produit des chevaux, des buffles, des chevres, des moutons & des daims. L'arrack & le sucre qu'on y consomme sont à portée de *Batavia*. Célebes. Bœufs de cette Isle.

La montagne de *Bonthain* est située au 5d. 30′ de latitude Sud, & suivant l'estime de M. Carteret, au 117d. 53′ de longitude Est. La variation de l'éguille pendant qu'il y séjourna étoit de 1d. 16′ Ouest. Les marées sont très-irrégulieres; ordinairement la marée ne monte & baisse qu'une fois dans vingt-quatre heures, & il est rare qu'il y ait six pieds de différence de l'une à l'autre. Observations géographiques & nautiques.

---

§. XII.

Traversée de Bonthain *à* Batavia, *& de* Batavia *en* Angleterre.

LA traversée de *Bonthain* à *Batavia* est décrite avec assez de détails dans le Journal de M. Carteret, auquel on renvoye les Navigateurs. A quatre milles des plus occidentales des Isles de *Tonyn*, il rencontra un bas fond très-dangereux, qui n'est marqué dans aucune des cartes qu'a vues M. Carteret, il semble s'étendre au Sud & à l'Ouest tout autour des deux plus occidentales de ces trois Isles dans un espace d'environ six milles; mais il ne paroît pas y avoir de danger autour de l'Isle la plus orientale; il y a aussi un passage sûr entre cette Isle & les deux autres. Bas fond près des Isles de Tonyn.

M. Carteret mouilla le 3 Juin dans la rade de *Batavia*. L'après-midi il rendit visite au Gouverneur, & l'informa de l'état du *Swallow*, en le priant de lui accorder la liberté de le radouber, le Gouverneur lui dit, qu'il devoit pour cet article s'adresser au Conseil. Relâche à Batavia.

Le 6 Juin étoit jour d'assemblée, il écrivit donc au Gouverneur & au Conseil. Il exposoit plus en détail la situation du vaisseau, & après avoir demandé la permission de faire les réparations dont M. Carteret demande la permission de radouber.

CARTERET. 1767.

il avoit besoin, il ajouta qu'il espéroit qu'on lui accorderoit l'usage des chantiers & magasins nécessaires pour cela.

Négociaton au sujet de la lettre reçue à Bonthain.

L'après-midi du lendemain 7, le Sabaudar accompagné de M. Garrison marchand de la Ville, qui lui servoit d'interprête & d'une autre personne, vint chez M. Carteret : le Sabaudar lui dit, qu'il étoit envoyé par le Gouverneur & le Conseil au sujet d'une lettre qu'il avoit reçue de *Bonthain*, & qui l'avertissoit d'un complot formé pour massacrer son équipage ; que l'auteur de cette lettre l'avoit insulté ainsi que la Nation Hollandoise dans la personne du Gouverneur de la place, & qu'il devoit être puni. Le Capitaine Carteret avoua qu'il avoit reçu cette nouvelle, mais il répondit qu'il n'avoit dit à personne que ce fut par une lettre. Le Sabaudar demanda alors à M. Carteret s'il vouloit affirmer par serment qu'il n'avoit point reçu cette lettre. Le Capitaine Anglois répliqua que cette question le surprenoit, & que si le Conseil avoit à lui faire des réquisitions si extraordinaires, il souhaitoit qu'elles fussent mises par écrit, & qu'alors il y donneroit la réponse la plus convenable : il pria ensuite le Député Hollandois de dire ce qu'il avoit à répondre concernant le radoub du *Swallow*. Le Sabaudar lui apprit que le Conseil étoit choqué de ce qu'il avoit employé le mot d'*espérer*, & de ce que la lettre n'étoit pas écrite en style de requête employé par tous les marchands dans de pareilles occasions. M. Carteret répondit qu'il n'avoit pas eu dessein d'offenser le Conseil, & qu'il s'étoit servi des premiers mots qui s'étoient présentés à lui pour exprimer son idée.

Réquisition faite à M. Carteret touchant la conspiration.

Le 9 dans l'après-midi, le Sabaudar suivi des mêmes personnes, vint le voir une seconde fois. Il dit qu'il étoit chargé de la part du Conseil de demander un écrit signé de sa main, déclarant qu'il croyoit le rapport d'un projet formé dans l'Isle de *Célebes* de massacrer son équipage, faux & malicieusement controuvé. Il se flattoit, ajouta le Sabaudar, que l'équipage Anglois avoit trop bonne opinion de la Nation Hollandoise, pour la supposer capable de souffrir sous son Gouvernement un si exécrable forfait. M. Carrison lut alors un certificat, qui avoit été dressé par ordre du Conseil, afin que M. Carteret le signât. Quelque fut son sentiment sur cette matiere, le Capitaine Anglois ne crut pas devoir signer cet acte, d'autant plus qu'on paroissoit l'exiger comme une condition, sans laquelle on différeroit de lui accorder ce qu'il demandoit. Il demanda au Sabaudar des marques de l'autorité, en vertu de laquelle on lui adressoit cette requête. Le Hollandois répliqua qu'il ne pouvoit alléguer d'autre preuve que son titre connu d'Officier Public, & l'assertion des deux personnes de sa suite, qui confirmoient qu'il agissoit en ceci par ordre du Conseil. M. Carteret demanda de nouveau que le Conseil lui fît remettre par écrit ce qu'il vouloit, afin que le sens en fut déterminé & clair, & qu'il pût avoir du temps

pour examiner la réponse qu'il auroit à y faire ; mais le Sabaudar fit entendre qu'il ne pouvoit pas souscrire à cette demande sans un ordre du Conseil. Le Capitaine Carteret refusa alors absolument de signer le certificat.

CARTERET. 1767.

Il attendit inutilement la résolution du Conseil jusqu'au 15 ; les mêmes personnes revinrent alors pour la troisieme fois, & dirent qu'elles venoient l'informer, que le Conseil avoit protesté contre sa conduite à *Macassar*, & contre le refus de signer le certificat qu'on lui avoit présenté, ce que le Conseil regardoit comme une insulte envers la Nation Hollandoise. M. Carteret ne manqua pas de bonnes raisons pour se justifier.

Protestation du Conseil contre la résistance de M. Carteret.

Le 16, n'ayant point reçu de réponse concernant le radoub, il écrivit une seconde lettre de la même teneur que la premiere, & dans laquelle il représentoit que les voies d'eau du vaisseau augmentoient chaque jour. Il prioit le Conseil dans les termes les plus forts de permettre le radoub du *Swallow*, & l'usage des formes & des magasins de *Batavia* dont il auroit besoin.

Le 18, le Sabaudar vint l'avertir que le Conseil avoit donné des ordres pour le radoub du *Swallow* à *Onrust*, & comme il n'y avoit point de magasins vuides, qu'il avoit nommé un des vaisseaux de la Compagnie pour l'accompagner.

M. Carteret va radouber le Swallow à Onrust.

On vendit ensuite aux Anglois sans aucune nouvelle difficulté, celles des provisions de la Compagnie qu'il pouvoit desirer.

Le *Swallow* resta entre les mains des ouvriers depuis le 24 Juillet jusqu'au 16 Août, lorsqu'ils examinerent sa quille ; elle étoit si mauvaise qu'ils penserent unanimement qu'il falloit en faire une nouvelle. » Je m'y opposai fortement, dit M. Carteret, je savois » que c'étoit un vieux bâtiment, & je craignois qu'en ouvrant la » cale, on ne la trouvât plus mauvaise encore qu'on ne le croyoit, » peut-être même qu'il ne fût si gaté, qu'on le condamnât ainsi » que le *Falmouth* ; je demandai donc qu'on lui fît seulement un » nouveau doublage par-dessus l'ancien, mais le *Bawse* ou maî» tre charpentier ne voulut pas y consentir, à moins que je ne » certifiasse par écrit que le radoub du *Swallow*, tel que je le pro» posois, avoit été exécuté suivant ma volonté & non pas la sien» ne. Il dit que cela étoit nécessaire pour sa justification, si après » l'avoir carené de la maniere que je le desirois, il étoit hors d'é» tat d'arriver à sa destination. Je crus que cette proposition étoit » raisonnable & j'y souscrivis volontiers ; mais comme je répon» dois alors du sort du vaisseau, je le visitai soigneusement avec » mon charpentier, son aide & les Officiers de l'équipage. Les » abouts des bordages joints à la poupe étoient si larguées, que » la main d'un homme pouvoit y passer ; sept cadenes de hauts bans » étoient rompues & usées ; la ferrure en général étoit dans un » très-mauvais état ; plusieurs des courbes étoient relâchées & quel» ques-unes brisées.

Dans quel état on trouve le Swallow.

CARTERET. 1768.

Départ d'Onruft.

Perte de matelots qu'avoit fait M. Carteret.

Le 15 Septembre, M. Carteret fit voile d'*Onruft* après un féjour de trois ou quatre mois à *Batavia*, heureufement il fe procura un fupplément de matelots Anglois, autrement il n'auroit pas pu reconduire le *Swallow* dans la Grande-Bretagne; car il en avoit perdu 24 de ceux qu'il avoit amenés d'Europe, & 24 autres étoient fi malades que fept de ces derniers moururent dans le paffage au Cap.

Le Swallow mouille près de la côte de Java.

Le 25 Septembre, il mouilla près de la côte de *Java*, dans une baie appellée par quelques-uns *Nouvelle Baie*, & par d'autres baie de *Canty*, & qui eft formée par une Ifle du même nom; à un mille & un quart de la côte & un mille & demi du lieu de l'aiguade.

Obfervations fur le mouillage.

La nouvelle baie eft le meilleur endroit de ces parages pour y faire du bois & de l'eau. L'eau eft fi pure & fi bonne, que pour y former notre provifion, je fis vuider toute celle que nous avions prife à *Batavia* & à l'Ifle du *Prince*. On la trouve fur la côte de *Java*, dans un gros courant qui coule de la terre dans la mer. Au moyen d'un manche-à-eau, on peut en charger les bateaux & remplir les futailles fans les débarquer, ce qui rend le travail prompt & facile. Il y a un petit récif de rochers en dedans duquel les bateaux naviguent, & où ils font dans une eau auffi tranquille & auffi-bien à l'abri de la houle que s'ils étoient dans l'étang d'un moulin. Le récif ne s'étend pas affez loin pour être dangereux aux Navigateurs, quoiqu'on affure le contraire dans le directoire d'Herbert. Si un vent qui fouffle fur la côte faifoit chaffer un vaiffeau fur fes ancres pendant qu'il mouille ici, il pourroit très-aifément remonter le paffage entre *New-Island* & *Java*, où l'eau eft affez profonde pour offrir un ancrage au plus gros bâtiment, & où il y a un havre qui enfermé par la terre, eft parfaitement sûr. On peut faire du bois par-tout ou fur la côte de *Java* ou fur *New-Ifland*; ces deux Ifles ne font pas habitées dans ces parties.

Arrivée au Cap.

Le 28 M. Carteret mouilla dans la baie *de la Table* au Cap de *Bonne-Efpérance*; il en partit le 6 Janvier 1769, & le 20 il arriva à *Sainte-Hélene*, le 30 à l'Ifle de l'*Afcenfion*.

Le refte du voyage de M. Carteret n'offre rien de remarquable. Nous avons raconté en détail jufqu'au dernier de fes malheurs & les difficultés qu'il rencontroit par-tout.

Le 20 Mars, fon vaiffeau mouilla à *Spithead*; & toute l'Angleterre apprit avec plaifir le retour de ce vaiffeau qu'on croyoit perdu (a).

(a) On trouve à la fin du Journal du Capitaine Carteret une table de la variation de l'aiguille pendant tout le voyage.



DERNIERS VOYAGES DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE TROISIEME.

Voyage autour du Monde, fait dans les années 1766, 1767 & 1768, par Samuel Wallis, Commandant le Vaiſſeau le Dauphin.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

L'INTRODUCTION miſe à la tête du voyage précédent pouvant ſervir à celui-ci, nous y renvoyons le Lecteur; il ſuffira de dire qu'au mois d'Août 1766, le Roi d'Angleterre expédia une ſeconde fois le *Dauphin* pour un voyage au tour du monde. Le Capitaine Wallis qui en fut nommé Commandant, reçut des inſtructions générales pour faire des découvertes dans l'hémiſphere méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme lors de l'expédition du Commodore Byron (a).

Le Journal de M. Wallis ſe trouve dans la collection d'*Hawkenvorth*, dont on a déja parlé (b).

M. Wallis qui marchoit de conſerve avec le *Swallow*, ſe ſépara du Capitaine Carteret à l'entrée de la mer du Sud, comme on l'a déja dit; il cingla plus à l'Oueſt. Le Commodore Byron avoit déja

(a) Voyez l'introduction qui précede l'Hiſtoire du voyage de Byron.

(b) Ce Journal contient 5 planches & cartes.

1°. L'attaque du *Dauphin* par les *Taïtiens*.

2°. Ceſſion de l'Iſle de *Taïti* au Capitaine Wallis par la Reine *Oberca*. On ne ſait pas pourquoi M. Wallis dit, que la Reine *Oberca* lui avoit cédé l'Iſle de Taïti, & il ne parle pas dans ſon Journal de cette prétendue ceſſion.

3°. Vue de l'Iſle de Sir *Charles Saundere*, de l'Iſle d'*Oſnabrug*, de l'Iſle de *Boſcawin*, de l'Iſle de l'Amiral *Keppel* & de l'Iſle *Wallis*.

4°. Iſle des *Cocos* & Iſle des *Traîtres*.

5°. Iſle de *Wallis*.

INTRODUCTION.

traversé la mer du Sud, mais il s'étoit élevé à une trop haute latitude, & M. Wallis est réellement le premier de tous les Navigateurs modernes qui ait fait route au milieu des groupes d'Isles dont la mer du Sud est remplie, & si au lieu de mettre le Cap au Nord après la découverte des Isles de *Boscaven* & des *Traîtres*, il eut continué sa route sur la même ligne, il seroit tombé sur les Nouvelles *Hébrides* & devant la Nouvelle *Galle Méridionale*, qui ont été reconnues ensuite par M. Cook, dans son premier & son second voyage, & il auroit eu ainsi la gloire de quelques-unes des plus grandes découvertes de la mer du Sud.

Voici les Isles nouvelles, dont il a enrichi la géographie. Après sa sortie du détroit de *Magellan*, il ne rencontra terre qu'en dedans du tropique, où il découvrit les Isles de la *Petite Côte*, de la *Reine Charlotte*, d'*Egmont*, du *Duc* de *Glocester*, du Duc de *Cumberland*, de *Maitea*, de *Taïti*, d'*Eimeo*, de *Tapamanou*, d'*How*, de *Scilly*, de *Boscaven*, *Keppel* & *Wallis*.

WALLIS. 1766.

§. I.

Navigation d'Angleterre à la Côte des Patagons.

Départ. LE Capitaine Wallis fit voile de *Plimouth* le 22 Août avec le sloup le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, & la Flûte le *Prince Fréderic*. Son voyage n'eut rien de remarquable jusques au 7 Septembre, qu'il passa à la vue de *Porto-Santo*, & qu'il mouilla sur les six heures du soir dans la rade de *Madere*, il y prit quelques provisions, & en partit le 12. (Madere.)

Isle Jago. Le 22 Septembre, il mouilla au port de Praya, où il vouloit acheter des rafraîchissemens, mais on étoit dans la saison des maladies, la petite vérôle sur-tout qui y fait ordinairement de grands ravages, y étoit alors épidémique : il fallut retenir les équipages dans le vaisseau, & se contenter de se procurer un peu d'eau & quelques bestiaux.

Le 28, M. Wallis appareilla : le premier Octobre il perdit les vents alisés, & il n'avoit plus que des bouffées légeres & variables. Le 22, il traversa l'Equateur au 23^{d}. 40' de longitude Ouest. Le 24, le 26 & le 27, le *Prince Fréderic* donna des signaux d'incommodité, l'état du vaisseau, la mauvaise qualité des provisions, les fatigues & les maladies de l'équipage, tout faisoit craindre qu'il ne put pas achever l'expédition. (Passage de la ligne. Incommodité du Prince Fréderic.)

Le 11 Novembre, on fit des efforts pour soulager le bâtiment, mais ils eurent si peu de succès qu'on jugea à propos d'en tirer les provisions pour completer celles du *Dauphin* & du *Swallow*, & de les remplacer par-tout ce qui chargeoit inutilement ces deux vaisseaux.

Le

Le 19, on obſerva au Nord-Eſt un météore d'une apparence extraordinaire, & qui bien-tôt après courut avec une prodigieuſe rapidité dans une ligne horiſontale vers le Sud-Oueſt; il fut près d'une minute dans ſa marche, & laiſſa derriere lui une traînée de lumiere ſi vive, que le tillac en fut éclairé comme en plein midi. WALLIS. 1766. Météore.

Le 8 Décembre, on découvrit la côte d'Amérique; on courut à la vue des terres juſques au 13, qu'on reconnut les Caps *Beachy-Head & Beau-Temps*, l'un qui eſt le plus au Nord par 50d. 16′ de latitude Sud, & l'autre qui eſt le plus au Sud par 60d. 50′ de latitude. Côte d'Amérique.

Le 16, M. Wallis mouilla près du Cap de la *Vierge Marie*, il vit ſur la pointe pluſieurs hommes à cheval qui faiſoient ſigne de deſcendre à terre. Entrée du détroit de Magellan.

Ces Naturels reſterent toute la nuit vis-à-vis du vaiſſeau, allumant des feux & pouſſant ſouvent de grands cris. Le 17 au matin dès qu'il fut jour, on en vit un grand nombre en mouvement qui faiſoient ſigne d'aller à terre.

Vers les cinq heures, M. Wallis donna le ſignal pour faire venir à bord les canots du *Swallow* & du *Prince-Fréderic*, & en même temps il fit mettre le ſien à la mer. Ces bateaux étant tous équipés & armés, il prit un détachement de ſoldats de marine, & il marcha vers le rivage après avoir donné ordre au maître de préſenter le côté du navire au rivage, pour protéger le débarquement & de charger les canons à mitrailles. Il arriva au rivage vers les ſix heures, & avant de ſortir des bateaux, M. Wallis fit ſigne aux habitans de ſe retirer à quelque diſtance. Ils obéirent ſur le champ; il deſcendit alors avec le Capitaine du *Swallow* & pluſieurs Officiers: les ſoldats de marine furent rangés en bataille, & les canots ſe tinrent à flots ſur leurs grapins près de la côte. Le Capitaine fit ſigne aux habitans de s'approcher, & de s'aſſeoir en demi cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaiété. Alors on leur diſtribua des couteaux, des ciſeaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles; on donna ſurtout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mélange décent de plaiſir & de reſpect. Après avoir fait la diſtribution de ſes préſens, M. Wallis leur fit entendre qu'il avoit d'autres choſes à leur donner, mais qu'il vouloit avoir quelques proviſions en échange; il leur fit voir des haches & des ſerpes, & on leur montra en même-temps des guanaques & des autruches mortes qui étoient près d'eux, en leur faiſant ſigne que l'on vouloit manger; mais ils ne purent ou ne voulurent pas comprendre; car quoiqu'ils paruſſent avoir grande envie des haches & des ſerpes, ils ne donnerent pas à entendre qu'ils fuſſent diſpoſés à céder de leurs proviſions; on ne fit donc aucun trafic avec eux. Ent[...] avec les [Pa]tagons

Ces Américains, les femmes comme les hommes, avoient cha-

WALLIS. 1766.

Remarques sur les Patagons des environs du Cap des Vierges.

cun un cheval, avec une selle assez propre, une bride & des étriers. Les hommes avoient des éperons de bois, à l'exception d'un seul qui avoit une paire de grands éperons à l'Espagnole, des étriers de bronze, & un sabre Espagnol sans fourreau; mais malgré ces distinctions, il ne paroissoit avoir aucune espece d'autorité sur les autres. Les femmes ne portoient point d'éperons, les chevaux paroissoient bien faits, légers & hauts d'environ quatorze palmes. Ces Américains avoient aussi des chiens qui paroissoient être, ainsi que les chevaux, de race Espagnole.

Leur taille.

» Nous prîmes, dit M. Wallis, la mesure de ceux qui étoient » les plus grands; l'un d'eux avoit six pieds sept pouces; plusieurs » autres avoient six pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand » nombre étoit de cinq pieds dix pouces à six pouces » (a).

Figure, habillemens.

Leur teint est d'une couleur de cuivre foncé, comme celui des Naturels de l'Amérique Septentrionale; ils ont des cheveux droits, presque aussi durs que les soies de cochon, & qu'ils nouent avec une ficelle de coton : les hommes & les femmes n'ont rien sur leur tête, ils sont bien faits & robustes; ils ont de gros os; mais leurs pieds & leurs mains sont d'une petitesse remarquable, ils sont vêtus de peaux de guanaques, cousues ensemble par pieces d'environ six pieds de longueur sur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils attachent avec une ceinture en mettant le poil en dedans.

Quelques-uns d'entre eux avoient aussi ce que les Espagnols appellent un *puncho*, c'est-à-dire, une piece quarrée d'étoffe faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y passer la tête, & qui descend autour du corps jusqu'aux genoux.

Guanaques.

Le guanaque est un animal qui pour la grandeur, la forme & la couleur, ressemble à un daim; mais il a une bosse sur le dos & n'a point de cornes.

Ces Américains portent aussi une espece de caleçon qu'ils tiennent fort serré, & des brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au cou-de-pied pardevant, & par derriere passent sous le talon; le reste du pied est découvert.

Maniere dont les Patagons étoient peints.

On remarqua que plusieurs des hommes avoient un cercle rouge peint autour de l'œil gauche, & que d'autres s'étoient peint les bras & différentes parties du visage : toutes les jeunes femmes avoient leurs paupieres peintes en noir.

Ce qu'ils disoient.

Ils parloient beaucoup; quelques-uns d'entre eux prononcerent le mot Ca-pi-ta-ne; mais quand on leur parla en Espagnol, en

(a) Il faut remarquer que le pied Anglois est plus petit que le pied de France; mises à part les exagérations des anciens voyageurs, il seroit aisé de concilier les rélations modernes; en examinant de quel canton de la *Patagonie*, elles parlent.

Portugais, en François, & en Hollandois, ils ne firent aucune réponse. On ne put distinguer dans leur langage que le seul mot *Chevow*, qu'on supposa être une salutation, parce qu'ils le prononçoient toujours quand ils frappoient dans la main des Européens, & quand ils leur faisoient signe de leur donner quelque chose. Lorsqu'on leur parloit en Anglois, ils répétoient les mêmes mots, ils eurent bien-tôt appris par cœur ces mots : *Englishmen come on shore* (Anglois venez à terre).

WALLIS. 1766.

Chacun avoit à sa ceinture une arme de trait d'une espece singuliere : c'étoient deux pierres rondes couvertes de cuir, & pesant chacune environ une livre qui étoient attachées aux deux bouts d'une corde d'environ huit pieds de long. Ils s'en servent comme d'une fronde en tenant une des pierres dans la main, & en faisant tourner l'autre autour de la tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante; alors ils la lancent contre l'objet qu'ils veulent atteindre. Ils sont si adroits à manier cette arme, qu'à la distance de quinze verges ils peuvent frapper des deux pierres à la fois, une bale qui n'est pas plus grande qu'un shelin. Ce n'est cependant pas leur usage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils font la chasse à ces animaux; mais ils lançent leur fronde, de maniere que la corde rencontrant les deux jambes de l'autruche ou du guanaque, les enveloppe aussi-tôt par la force & le mouvement de rotation des pierres, & arrête l'animal qui devient alors aisément la proie du chasseur.

Leurs armes.

Leur adresse.

Maniere de chasser.

M. Wallis dit les avoir vus manger de la chair crue, entr'autres le ventre d'une autruche sans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors & de le sécouer.

Ils mangent la chair crue.

Il remarqua aussi qu'ils avoient plusieurs grains de verre comme ceux qu'il leur avoit donnés & deux morceaux d'étoffe rouge ; il supposa que le Commodore *Byron* les avoit laissés en cet endroit ou dans quelque canton voisin.

Après avoir passé environ quatre heures avec ces Américains, M. Wallis leur fit entendre par signes qu'il alloit retourner à bord, & qu'il en emmeneroit quelques-uns d'entre eux avec lui s'ils le desiroient. Dès qu'ils eurent compris la proposition, plus de cent se présenterent avec empressement pour aller sur le vaisseau, mais on ne voulut pas en recevoir plus de huit. Ils sauterent dans les canots avec une joie enfantine. Comme ils n'avoient aucune mauvaise intention ils n'en soupçonnoient aucune dans ceux qui les invitoient. Pendant qu'ils étoient dans les canots ils chanterent plusieurs chansons de leur pays; lorsqu'ils furent sur le vaisseau ils n'exprimerent pas les sentimens d'étonnement & de curiosité, que paroissoient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux, qui venoient frapper à la fois leurs yeux. On les fit descendre dans la chambre du Capitaine, ils regardoient autour d'eux

Un grand nombre demande à s'embarquer avec M. Wallis.

Ce qu'ils firent à bord du vaisseau.

WALLIS. 1766.

avec une indifférence inconcevable, jufqu'à ce qu'un d'entre eux eut jetté les yeux fur un miroir; mais cet objet ne leur caufa pas beaucoup d'étonnement, cependant ils s'amuferent beaucoup de ce miroir; ils avancoient, reculoient & faifoient mille tours devant la glace, riant avec éclat & fe parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres.

M. Wallis leur donna du bœuf, du porc, du bifcuit & d'autres provifions du vaiffeau; ils mangerent indiftinctement de tout ce qu'on leur offrit; mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

On les conduifit enfuite dans toutes les parties du vaiffeau; ils ne regarderent avec attention que les animaux vivans qui fe trouvoient à bord: ils examinerent avec affez de curiofité les cochons & les moutons, & s'amuferent infiniment à voir les poules de Guinée & les dindons.

Ce qu'ils defirent.

Ils ne parurent defirer de tout ce qu'ils voyoient que les vêtemens, & un vieillard fut le feul d'entre eux qui en demanda; on lui fit préfent d'une paire de fouliers avec des boucles, & l'on donna à chacun des autres un fac de toile, dans lequel on mit quelques aiguilles toutes enfilées, des morceaux de drap, un couteau, une paire de cifeaux, du fil, de la raffade, un peigne, un miroir & quelques pieces de notre monnoie, qu'on avoit percées par le milieu afin de pouvoir les fufpendre au col avec un ruban.

Préfens qu'on leur fait.

On leur offrit des feuilles de tabac roulées, ils en fumerent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaifir.

Le Capitaine leur montra les canons, ils ne témoignerent avoir aucune connoiffance de leur ufage. Lorfqu'ils eurent parcouru tout le vaiffeau, les foldats de marine fe mirent fous les armes & exécuterent une partie de l'exercice. A la premiere décharge de la moufqueterie, ces Américains furent frappés d'étonnement & de terreur; le vieillard en particulier fe jetta à terre fur le tillac & montrant les fufils, fe frappa le fein avec fa main, & refta enfuite quelque temps fans mouvement les yeux fermés, on jugea qu'il vouloit faire entendre qu'il connoiffoit les armes à feu & leurs terribles effets. Les autres voyant que les Européens étoient de bonne humeur, & n'en ayant reçu aucun mal, ils reprirent bien-tôt leur gaiété & entendirent fans beaucoup d'émotion la feconde & la troifieme décharge; mais le vieillard refta profterné fur le tillac pendant quelque temps, & ne reprit fes efprits qu'après que la moufqueterie eut ceffé.

Frayeur que leur caufe les armes à feu.

Vers le midi la marée reverfant, M. Wallis leur fit connoître par fignes que le vaiffeau alloit s'éloigner & qu'ils devoient aller à terre; ils témoignerent qu'ils n'avoient pas envie de s'en aller; cependant on les fit entrer fans beaucoup de peine dans la chaloupe, à l'exception du vieillard & d'un autre qui voulurent refter; ces deux-ci s'arrêterent à l'endroit où l'on defcend du vaiffeau; le

Deux d'entre eux refufent de s'en aller.

plus vieux tourna autour, & alla par la poupe à l'échelle qui conduit à la chambre du Capitaine, là il resta quelque temps sans dire mot; puis il prononça un discours que l'on prit pour une priere; car plusieurs fois il éleva les mains & les yeux vers le Ciel & parla avec des accens, un air, des gestes fort différens de ce que l'on avoit observé dans leur conversation. Il paroissoit plutôt chanter que prononcer ce qu'il disoit, de sorte qu'il fut impossible de distinguer un mot d'un autre. On lui fit entendre qu'il étoit à propos qu'il descendît dans la chaloupe, alors il montra au Capitaine le soleil, puis faisant mouvoir sa main en la tournant vers l'Ouest, il s'arrêta, le regarda en face, se mit à rire & lui montra ensuite le rivage, il fut aisé de comprendre qu'il desiroit de rester à bord jusqu'au coucher du soleil, M. Wallis n'eut pas peu de peine à lui persuader que le vaisseau ne pouvoit pas rester si long-temps sur cette partie de la côte. Enfin le Patagon se détermina à sauter dans la chaloupe avec son compagnon; lorsque la chaloupe s'éloigna, ils se mirent tous à chanter & continuerent à donner des signes de joie jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre; lorsqu'ils débarquerent, plusieurs de leurs compagnons qui étoient sur le rivage, voulurent se jetter avec empressement dans la chaloupe; l'Officier qui étoit à bord, ayant des ordres positifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement.

WALLIS 1766.

Leur gaiété & leur empressement.

---

§. II.

Passage du Détroit de Magellan. *Nouveaux détails sur les* Patagons.

LE 17 Décembre vers une heure, M. Wallis leva l'ancre, & le *Swallow* eut ordre de marcher à l'avant, & le *Prince Fréderic* de le suivre. Le vent étoit de bout & souffloit avec assez de force, de sorte que l'on fut obligé de louvoyer en profitant de la marée dans le détroit de *Magellan*, entre le Cap de la *Vierge Marie* & la pointe de *Sable* qui ressemble à *Dungeness*. Quand on fut en travers de cette pointe on resta près de la côte, où l'on vit deux guanaques, & plusieurs Américains à cheval à la poursuite de ces animaux qui couroient avec une grande vîtesse; les chasseurs les suivoient de près tenant leurs frondes prêtes à être lancées; mais ils ne purent les atteindre tant qu'ils furent à la vue des vaisseaux.

Guanaques poursuivis par des Américains.

A huit heures & demie du soir, on jetta l'ancre à environ trois milles de la côte & à 5 lieues du Cap de *Possession*. A peine y avoit-il une demie heure que les vaisseaux étoient mouillés, lorsque les Naturels allumerent plusieurs grands feux en face du vaisseau, & à la pointe du jour, on en vit environ quatre cens qui campoient

Premier mouillage dans le détroit.

Vue d'autres Patagons.

WALLIS. 1766.

dans un vallon d'un très-beau verd situé entre deux collines, leurs chevaux paissoient derriere eux.

M. Wallis appareilla le 18; mais il fut bien-tôt forcé de jetter l'ancre faute de vent & à cause de la force du jussant.

Entrevue avec les Patagons de cette partie de la côte.

Comme l'on vit un grand nombre d'Américains sur le rivage, & que le Capitaine Carteret avoit dit à M. Wallis, que c'étoit-là l'endroit où le Commodore Byron avoit trouvé les grands Patagons, M. Wallis envoya les Lieutenans du *Swallow* & du *Prince Fréderic* au rivage, mais avec ordre de ne pas descendre à terre, parce que les vaisseaux étoient trop éloignés de la côte pour être à portée de les protéger. Ces Officiers étant revenus rapporterent que la chaloupe s'étant avancée à la rade très-près de la plage, les habitans y étoient venus en très-grand nombre, & que c'étoient les mêmes que l'on avoit vus la veille, avec plusieurs autres qui n'avoient pas paru, particuliérement des femmes & des enfans; que lorsque ces Américains avoient vu que les équipages n'avoient pas envie de débarquer, ils en avoient montré beaucoup de chagrin; que ceux qui avoient été sur le vaisseau s'étoient avancés à gué près du canot, lui faisant signe d'approcher, & prononçant très-haut & à diverses réprises les mots qu'on leur avoit appris, *Anglois, venez à terre*; que voyant leurs invitations inutiles, ils avoient voulu entrer dans la chaloupe, & qu'on avoit eu beaucoup de peine à les empêcher; que ces deux Officiers avoient présenté aux Américains du pain, du tabac & quelques bagatelles, faisant signe en même-temps qu'ils desiroient en échange des guanaques & des autruches qu'ils voyoient, mais qu'ils ne purent jamais se faire comprendre; enfin ne pouvant obtenir des rafraîchissemens, ils avoient longé le rivage à la rame pour chercher de l'eau douce, mais que ne voyant aucune apparence de ruisseau ils étoient revenus à bord.

Autre mouillage.

Le 19 Décembre, on leva l'ancre dès le matin, & sur le midi on mouilla dans la baie de *Possession*, à trois lieues du Cap du même nom. Un grand nombre d'Américains se montrerent sur le Cap, & le soir on apperçut de grands feux allumés sur la terre de la côte de *Feu*.

Isle Sainte Elisabeth, ce qu'on y trouve.

Le 24, on se trouva près de l'Isle de *Sainte Elisabeth*, après avoir éprouvé des coups de vent, & une grosse mer. Le temps étant alors orageux & pluvieux, il fallut mouiller. On trouva dans l'Isle une grande quantité de céleri, que le Chirurgien conseilla de donner tous les matins à l'équipage, avec du froment bouilli & des tablettes de bouillon. Quelques Officiers étant descendus à terre avec leurs fusils, virent deux petits chiens; ils remarquerent différens endroits où il n'y avoit pas long-temps qu'on avoit fait du feu, & près desquels étoient plusieurs coquilles encore fraîches, de moules & de lépas. Ils trouverent plusieurs huttes, formées de jeunes arbres qui

avoient été aiguisés par un bout, & enfonecés dans la terre dans une forme circulaire, & dont on avoit rapproehé & attaché les extrémités supérieures; mais ils n'apperçurent aueun habitant.

WALLIS. 1766.

M. Wallis vit de cet endroit plusieurs hautes montagnes, eourant de Sud à Oueſt-Sud-Oueſt; quelques-unes étoient couvertes de neige à leur sommet, quoique ce fût le milieu de l'été pour cette partie du globe. Ces montagnes étoient boisées à environ les trois quarts de leur hauteur; plus haut, elles étoient couvertes d'herbes, excepté dans les endroits où la neige n'étoit pas eneore fondue. C'étoit le premier endroit de toute l'Amérique Méridionale où les Anglois voyoient du bois.

Rigueurs de ce climat en été.

On appareilla le 26 à deux heures du matin, & le vent étant bon on se trouva bien-tôt en travers de l'extrémité septentrionale de l'Isle *Sainte Elisabeth* & l'Isle *Saint George*, à une égale distance de l'une & de l'autre. Les vaisseaux tomberent tout-à-coup de 17 brasses d'eau à 6; & ils toueherent une fois. Suivant l'opinion de M. Wallis, il y a plus de sûreté à eourir en defeendant de la pointe septentrionale de l'Isle *Sainte Elisabeth*, à environ deux ou trois milles de la eôte, & de même tout le long de la eôte jusqu'au port *Famine.*

Les vaisseaux touchent.

Avis aux Navigateurs.

Vers les quatre heures, on mouilla dans la baie du port *Famine* à 13 brasses, & comme il y avoit peu de vent, on mit dehors tous les canots pour touer le Swallow, & le Prince Frederic.

Port Famine

Le lendemain au matin, le vent soufflant par raffales, on remarqua le vaisseau plus avant dans le havre, où le Capitaine Wallis envoya alors un détaehement pour dresser deux grandes tentes au fond de la baie, pour les malades, les coupeurs de bois & les voiliers qu'il fit passer ensuite à terre avee le Chirurgien, les canoniers, & quelques Bas-Officiers.

Relâche à ce port.

Le 28, on détacha toutes les voiles, elles furent renvoyées à terre pour les faire réparer; on dressa des tentes sur les rives de la *Sedger*, la pêche fut abondante, les éperlans avoient jusqu'à vingt pouees de long, & quelques-uns pesoient vingt-quatre onces. On trouva aussi en cet endroit du céleri & des tiges de pois en abondanee, une autre espece de fruit assez ressemblant à la canneberge, & des feuilles d'un arbuste approehant de l'épine, d'un goût très-acide.

Pêche.

En arrivant dans cette baie, tous les équipages eommençoient à être fort pâles & fort maigres; plusieurs étoient violemment attaqués du scorbut; & d'autres étoient visiblement menacés d'en être bien-tôt malades, au bout de quinze jours, il n'y eut pas un seul seorbutique sur les trois bâtimens. Ils se guérirent en respirant l'air de terre, en mangeant beaucoup de végétaux, en lavant eux-mêmes leur linge, & en se baignant tous les jours dans la mer pour se tenir propres.

Etat des équipages.

WALLIS. 1767.

Le 20, on établit la forge à terre, & dès ce moment les armuriers, les charpentiers & le reste des gens, furent employés à radouber le vaisseau & à le mettre en état de tenir la mer.

Bois transplantés à l'Isle Falkland.

On coupa en même-temps une grande quantité de bois, que le Commandant fit mettre à bord du *Prince Fréderic* pour le transporter à l'Isle *Falkland*; comme il savoit qu'il n'y croissoit point de bois, il fit arracher avec soin plusieurs milliers de jeunes arbres avec leurs racines, & une portion de terre suffisante pour les conserver; on les porta & on les arrangea le mieux que l'on put sur la Flûte, qui devoit partir par le premier bon vent pour le port *Egmont*, avec ordre de remettre ces arbres à l'Officier qui commandoit dans le Fort.

Le 14 Janvier, on resta dans les vaisseaux, après avoir fait soixante & quinze barriques d'eau douce, & l'on tira du *Prince Fréderic* des provisions de toute espece pour l'usage du *Dauphin*, pendant une année entiere, & pour le *Swallow* pendant dix mois. M. Wallis envoya ensuite le maître dans le canot, avec des provisions pour une semaine, afin de chercher des mouillages sur la côte septentrionale du détroit. Il rapporta qu'il avoit trouvé entre le mouillage des vaisseaux & le Cap *Froward*, quatre endroits où l'on pouvoit mouiller en sûreté; qu'il étoit descendu à terre sur plusieurs parties de la côte, où il avoit trouvé beaucoup de bois & d'eau très-près de la plage, avec une grande quantité de canneberges (a) & de céleri sauvage; il dit aussi qu'il avoit vu beaucoup de groseilliers couverts de fruits, qui, à la vérité, n'étoient pas encore mûrs; un grand nombre de beaux arbustes en pleine fleur, portant des fleurs de couleurs différentes, mais particuliérement rouge, pourpre, jaune & blanche; & beaucoup d'écorce winter (b), épicerie agréable très-connue des botanistes d'Europe. Il avoit tué aussi des canards sauvages, des oies, des mouettes, un faucon, & deux ou trois oiseaux que les matelots Anglois appellent race horse.

Reconnoissance de ces parages.

Le 18, M. Wallis mit à la voile à cinq heures du matin; à midi il étoit par 50d. 3'. Sud, entre le Cap *Forward* & le Cap *Holland*, dans un endroit du détroit, large d'environ six milles, le

(a) Cette plante, dit M. de Bomare, qui rampe sur la terre, croît dans les marais; & ses tiges déliées sont garnies de feuilles assez semblables à celles du serpolet. Elles portent des fleurs purpurines découpées en quatre parties, auxquelles succedent des baies rondes ou ovales, piquetées de points rouges, & ornées d'un ombilic purpurin en croix. Leur goût aigrelet les rend déterfives & astringentes, & M. Haller dit, qu'on les mange dans le Nord après qu'elles ont éprouvé la gêlée.

(b) Cette écorce appartient à une espece de laurier qui croît dans les contrées situées vers le milieu du détroit de Magellan. George Handyside, en a rapporté, au commencement de ce siecle en Angleterre, de la graine avec un échantillon de ses feuilles & de ses fleurs sur une petite branche. Le Chevalier Hans-Sloane a placé cet arbre dans la classe des pereclymenium, & l'a appellé cannelier de winter.

le Commandant envoya un canot pour chercher un mouillage dans la baie de *Snug*. WALLIS. 1767.

Le 19, sur un signal du *Swallow*, on mouilla sous le Cap *Holland*. Le lendemain on reconnut près du Cap un bon havre, où un vaisseau pouvoit se rafraîchir avec plus de sûreté qu'au port *Famine*, dans le voisinage d'une grande riviere d'eau douce, & un pays couvert de bois de céleri & de canneberges. Cap Holland.

On quitta cet endroit le 22, après avoir fait une provision d'eau & de bois.

Le lendemain, on mouilla encore au signal du *Swallow* dans une baie sous le Cap *Galland*; le Commandant envoya le maître de son vaisseau pour examiner la baie; il rapporta que le lagon étoit le havre le plus commode que les Anglois eussent encore trouvé dans le détroit, ayant cinq brasses de fond à l'entrée, & de 4 à 5 dans le milieu; qu'il étoit capable de recevoir un grand nombre de navires, & qu'il y avoit trois grandes rivieres d'eau douce, avec beaucoup de céleri. M. Wallis eut le malheur d'y déchirer un filet de seine, qui s'embarrassa dans des bois arrêtés à l'embouchure de ces rivieres. Il ne pêcha que très peu de poisson; mais il en fut bien dédommagé par un nombre incroyable de canards sauvages qu'il prit. Cap Galland. Reconnoissance d'une baie.

Les montagnes de cette côte sont très-élevées; le maître du *Swallow* grimpa sur une des plus hautes, espérant que du sommet il pourroit découvrir la mer du Sud; mais il trouva que la vue étoit interceptée par des montagnes encore plus hautes situées sur la côte méridionale. Il y laissa une pyramide, dans laquelle il déposa une bouteille contenant un chelin, & un papier sur lequel étoient écrits le nom du vaisseau & la date de l'année : monument qui peut-être restera dans ce lieu sauvage jusqu'à la destruction du globe. Montagnes de cette côte.

Le 24 au matin, on fit examiner la baie de *Cordes*, qu'on trouva très-inférieure à celle où le vaisseau mouilloit; elle avoit à la vérité un lagon plus étendu, mais l'entrée en étoit très-étroite & barrée par une batture, où il n'y avoit pas assez d'eau pour remettre à flot un vaisseau de grand port, l'entrée de la baie avoit d'ailleurs un fond de rocher, & plus avant le fond étoit sale. Baie de Cordes.

M. Wallis vit en cet endroit un animal ressemblant à un âne, mais il avoit le pied fourchu & la légéreté d'un daim; ce fut le premier quadrupede qu'il rencontra dans le détroit, il est vraisemblablement inconnu aux naturalistes d'Europe.

Le pays qui se trouve dans les environs présente l'aspect le plus aride, le plus sauvage, les montagnes de chaque côté du détroit sont d'une élevation prodigieuse. Du pied jusqu'à un quart de leur hauteur elles sont couvertes de gros arbres; de-là jusqu'au milieu, on ne voit plus que des arbustes desséchés, plus haut on Aspect du pays.

WALLIS. 1766.

apperçoit des tas de neige & des fragmens de roc brifé, le fommet eft entiérement nud, & s'éleve au-deffus des nuages en morceaux de rochers entaffés les uns fur les autres qui reffemblent à des ruines.

On refta jufqu'au 27, occupé à faire de l'eau & du bois, le 28, on éprouva la force du courant & une raffale, on gagna avec peine la baie *Elifabeth* où l'on mouilla.

Baie Elifabeth.

» Le 29 de grand matin, dit M. Wallis, j'envoyai les cha- » loupes à terre pour faire de l'eau; peu de temps après que nos gens » furent defcendus, trois pirogues partirent de la côte méridiona- » le, débarquerent feize Américains fur la pointe orientale de » la baie. Lorfqu'ils furent à environ cent verges de diftance de » nos gens, ils s'arrêterent, appellerent ceux-ci, & leur firent » des fignes d'amitié, nos matelots leur en firent de leur côté en » leur montrant quelques fils de raffade & d'autres bagatelles. La » vue de ces objets parut faire beaucoup de plaifirs aux Amé- » ricains, qui pouflerent des cris de joie; nos gens imiterent ces » cris, les Américains s'avancerent alors, continuerent leurs cris » avec de grands éclats de rire, les deux troupes s'étant jointes, on » fe frappa mutuellement dans les mains, & nos gens donnerent » aux Américains plufieurs des bagatelles qu'ils leur avoient mon- » trées de loin. Ces Américains étoient couverts de peaux de » veaux marins, & exhaloient une horrible puanteur; quelques-uns » mangeoient de la viande pourrie & du poiffon crud, avec l'air » d'un appétit très-vif & d'un très-grand plaifir. Ils avoient le mê- » me teint que ceux que nous avions déja vus, mais ils étoient » d'une taille beaucoup plus petite. Le plus grand de ceux-ci, » n'avoit pas plus de cinq pieds fix pouces. Ils paroiffoient tranfis de » froid, & ils fe hâterent d'allumer de grands feux; il n'eft pas aifé » de concevoir comment ils peuvent vivre en hiver; car la fai- » fon étoit déja fi dure qu'il tomboit fréquemment de la neige. Ils » étoient armés d'arcs, avec des flêches & des javelines, dont la » pointe étoit de caillou aiguifé en forme de langue de ferpent; ils » lançoient les unes & les autres avec beaucoup de force & d'a- » dreffe, ne manquant jamais un but placé à une diftance affez » confidérable. Lorfqu'ils voulurent allumer du feu, ils frappe- » rent d'un caillou contre un morceau de *mondic*, en tenant au- » deffous pour recevoir les étincelles, un peu de mouffe ou de » duvet, mêlé avec de la terre blanchâtre qui prenoit feu com- » me de l'amadou, ils prirent enfuite de l'herbe fèche qui étoit » fort abondante en cet endroit, & y mettant la mouffe allumée, » l'enflammerent dans une minute en l'agitant dans l'air.

Entrevue avec les Américains de cette côte.

Remarques fur les Américains.

» La chaloupe étant revenue, amena trois de ces Américains, » qui ne parurent examiner avec quelqu'empreffement que nos ha- » bits & un miroir: ce miroir leur fit autant de plaifir qu'aux Pa-

WALLIS. 1767.

» tagons, & parut les surprendre encore davantage. Lorsqu'ils y » jetterent les yeux pour la premiere fois, ils se retournerent » aussi-tôt nous regardant d'abord, puis se regardant les uns les au- » tres; ils y reporterent ensuite la vue brusquement, & comme par » surprise se retournant comme auparavant; après quoi ils alloient » regarder derriere le miroir avec un air d'empressement. Lorsqu'ils » se furent familiarisés par degrés avec cet objet, ils sourioient de- » vant la glace, & voyant l'image sourire aussi, ils témoignerent » leur joie par les plus bruyans éclats de rire. Ils parurent cepen- » dant quitter tout ce qu'ils avoient vu avec une parfaite indifféren- » ce; vraisemblablement le peu qu'ils possédoient suffisoient à » leurs desirs. Ils mangerent de tout ce qu'on leur offrit, mais ne vou- » lurent boire que de l'eau.

» Lorsqu'ils quitterent le vaisseau, j'allai à terre avec eux, & » je trouvai plusieurs de leurs femmes & de leurs enfans, qui étoient » venus à l'endroit où nous faisions de l'eau. Je leur distribuai » quelques bagatelles, dont ils parurent s'amuser un moment, ils » nous donnerent en échange quelques-unes de leurs armes, & plu- » sieurs morceaux de *mondic*, tel qu'on en trouve dans les mines » d'étain de *cornouailles*. Ils nous firent entendre qu'ils le ramas- » soient sur les montagnes, qui probablement renferment des mi- » nes d'étain & peut-être des métaux plus précieux. Comme ce » pays semble être le plus sauvage & le plus inhabitable qu'il y ait » au monde, sans en excepter les parties les plus désertes de la *Sue-* » *de* & de la *Norvege*. Les habitans paroissent être les plus misérables » de l'espece humaine : leur entiere indifférence pour tous les » objets nouveaux qu'ils voyoient & qui marquoient la supériorité » de notre état sur le leur, pouvoit bien les préserver des re- » grets qui accompagnent les desirs non satisfaits; mais ce ne pou- » voit être cependant que l'effet de leur stupidité; car des êtres qui se » contentent des jouissances communes à tous les animaux, ne » peuvent pas prétendre aux prérogatives de l'espece humaine.

Etat misérable de ces Américains.

» Lorsque ces Américains nous quitterent & s'embarquerent dans » leurs pirogues, ils y éléverent une peau de veau marin pour » servir de voiles, & cinglerent vers la côte méridionale, où » nous apperçûmes plusieurs de leurs huttes. Nous observâmes » qu'aucun d'eux, en s'en allant, ne retourna la tête pour regar- » der le vaisseau où nous étions; tant étoit foible l'impression qu'a- » voient faite sur eux les merveilles qu'ils avoient vues, & tant ils » paroissoient absorbés par la sensation du moment présent sans » aucune habitude de réfléchir sur le passé."

On séjourna en cet endroit jusques au 3 Février, on gouverna alors vers la rade d'*Yorck*, où l'on jetta l'ancre & d'où l'on envoya des bateaux pour sonder les deux rives du détroit & toutes les parties de la baie, ils revinrent le 4 au matin, & rapporterent qu'il y

Rade d'Yorck.

WALLIS. 1766.

Canal Saint Jérôme.

Observations nautiques.

avoit un bon mouillage dans le canal *Saint Jérôme*, & dans toute la route, depuis la station du vaisseau jusqu'à environ un demi mille de la côte, de même qu'entre la pointe *Elisabeth* & la pointe *d'Yorck*, près de celle-ci à la distance d'une encablure & demie des goëmons, où l'on trouve 16 brasses d'eau fond de vase. Il y avoit encore d'autres endroits au-dessous des Isles, du côté du Sud où un vaisseau pouvoit mouiller, mais la force & l'incertitude des marées, & les violentes raffales qui venoient des hautes terres, dont ces endroits étoient entourés, les rendoient trop peu sûrs. Dès que les chaloupes furent revenues, M. Wallis les remplit de nouveaux rameurs, & y entra lui-même pour monter la riviere de *Batchelor*, il trouva à l'entrée une barre qui en certain temps de la marée, doit être dangereuse, il fit jetter la seine; si les herbes & les troncs d'arbres qui étoient au fond de la riviere n'avoient pas embarrassé le filet, la pêche eut été abondante; on descendit à terre où l'on vit plusieurs huttes des habitans, & quelques-uns de leurs chiens qui s'enfuirent dès qu'ils apperçurent les Européens, on vit aussi des autruches, mais elles étoient hors de la portée du fusil. On ramassa des moules, des lépas, des œufs de mer, & l'on cueillit une grande quantité de céleri & d'orties.

Riviere Batchelor.

Descente à terre.

Autruches.

Les vents contraires retinrent les vaisseaux en cet endroit jusqu'au 14 au matin qu'on leva l'ancre, & en moins d'une demie heure le courant porta le vaisseau vers la riviere de *Batchelor*, il courut un danger en donnant sur une batture où il n'y avoit guere que 16 pieds d'eau fond de rocher. Cependant en très-peu de temps on trouva une mer profonde.

Après avoir manœuvré long-temps on rentra dans la rade d'*Yorck*.

Le 17 on sortit, & bien-tôt quoique le vent fut frais à l'Ouest, le vaisseau fut emporté par un courant avec beaucoup de violence vers la côte du Sud; toutes les chaloupes remorquoient à l'avant & les voiles étoient sans mouvement : cependant on étoit si près de terre, que les rames des chaloupes s'embarrasserent dans les herbes; on fut ainsi entraîné pendant près de trois quarts d'heure, & l'équipage s'attendoit à chaque instant à être brisé contre le rocher, dont on n'étoit gueres éloigné que de la longueur du vaisseau, & dont souvent on étoit encore plus près. Tous les efforts étant inutiles l'équipage se résigna à sa destinée, & attendit l'événement dans un état d'incertitude qui différoit peu du désespoir.

Violence d'un courant.

Dangers de naufrage.

Rade de St. David.

A la fin, cependant le vaisseau entra dans la rade de *Saint David*, & un courant qui en partoit le remit au milieu du canal, pendant ce temps-là, le *Swallow* étoit sur la côte du Nord; & il ne put apprendre le danger du *Dauphin* que lorsqu'il fut passé, on envoya alors les chaloupes pour chercher un mouillage.

Elles revinrent après en avoir trouvé un dans une petite baie

qui fut nommée baie de *Butler*, du nom de celui qui l'avoit découverte. Elle gît à l'Oueſt de la baie de *Rider*, ſur la côte méridionale du détroit, qui en cet endroit à environ deux mille de largeur, on y entra avec la marée qui portoit à l'Oueſt avec rapidité; on mouilla ſur 16 braſſes d'eau. Le *Swallow* étoit alors mouillé dans la baie *des Iſles*, ſur la côte ſeptentrionale à environ ſix milles de diſtance. WALLIS. 1767. Baie de Butler.

M. Wallis envoya tous les canots pour ſonder autour de ſon vaiſſeau & dans les baies voiſines : ils ne purent trouver aucun endroit propre à recevoir le vaiſſeau : ils jugerent même qu'on n'en pouvoit trouver aucun entre le Cap *Quade* & le Cap *Notch*.

Le 20, le vaiſſeau éprouva dans cette ſtation une violente tempête, qui le jetta dans le plus grand danger. Dès qu'elle fut paſſée, le Capitaine *Wallis* envoya pour apprendre des nouvelles du *Swallow*, quoiqu'il n'eût pas ſouffert de la tempête, d'autres accidens l'avoit réduit en ſi mauvais état, que le Capitaine le jugeant déſormais inutile à l'expédition, demanda des ordres ultérieurs à M. Wallis : celui-ci décida qu'il devoit ſuivre ſa deſtination, & qu'en conſéquence il falloit qu'il continuât à l'accompagner. Le maître du vaiſſeau fut envoyé pour chercher des mouillages, il rapporta qu'il n'avoit pas pu trouver l'abri, excepté près du rivage, où il ne faudroit le chercher que dans les cas de la plus urgente néceſſité. Il avoit débarqué dans une grande Iſle ſur la côte ſeptentrionale du canal de Snow; & là, preſque mourant de froid, il ſe hâta de faire un grand feu avec de petits arbres qu'il trouva. Il grimpa enſuite ſur une montagne de roche, avec un Officier de poupe & un des matelots, pour obſerver le détroit & les triſtes régions qui l'environnent. Il trouva que le canal, à ſon entrée, étoit tout auſſi large que pluſieurs parties du détroit, & ne devenoit guere plus étroit dans un eſpace de pluſieurs milles ſur le côté de la *Terre de Feu*. Il trouva le pays qui bordoit la côte du Sud horrible & ſauvage, c'étoient des montagnes raboteuſes; plus hautes que les nues, abſolument dépouillées, depuis leur baſe juſqu'à leur ſommet, & où l'on n'appercevoit pas un ſeul arbriſſeau ni un ſeul brin d'herbe. Les vallées ne préſentoient pas un aſpect moins affreux; elles étoient entiérement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avoit été emportée & glacée par les torrens qui s'échappent des crevaſſes de la montagne, & ſe précipitent des hauteurs où ils ſe forment par la fonte des neiges; ces vallées, dans les endroits mêmes où elles ne ſont pas couvertes par la neige, ſont auſſi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent. Tempête. Reconnoiſſance des environs. Etat du pays.

Le premier Mars, on ſortit de la baie de *Butler*, & on envoya la chaloupe chercher un mouillage. L'après-midi, les deux vaiſſeaux mouillerent ſur la côte du Nord dans une petite baie; Anſe du Lion.

WALLIS. 1767.

où eſt une montagne de roche haute & eſcarpée, dont le ſommet reſſemble à la tête d'un lion; elle reçut en conſéquence le nom de l'*Anſe du Lion.* Delà on fit encore d'autres recherches, & l'on apprit que la baie *de Bon Succès* étoit à trois lieues vers l'Oueſt, on s'y rendit le lendemain matin (a). Quand on fut en travers du havre où étoit le Swallow, on tira pluſieurs coups de canon, afin de faire ſignal au Swallow d'envoyer ſes bateaux pour aider à entrer. Sur le champ, le maître vint à bord du *Dauphin*, & le conduiſit dans une ſtation très-commode, où il mouilla. Ce havre eſt à l'abri de tous les vents & excellent à tous égards, on lui donna le nom de *Havre du Swallow*, on ne s'y arrêta que juſques au lendemain, & après deux ou trois jours de tourmente on ſe trouva dans la *baie des Iſles.*

Havre du Swallow.

Arrivée des Naturels du pays.

Tandis que les gens du *Dauphin* étoient occupés à faire de l'eau & du bois, & à ramaſſer du céleri & des moules, deux canots pleins d'Américains arriverent au vaiſſeau. Ils avoient l'air groſſier & auſſi miſérable que ceux que l'on avoit vus auparavant dans la baie d'*Eliſabeth.* Ils avoient dans leurs canots de la chair de veaux marins, des blubbers, & des pingoins qu'ils mangeoient cruds. Un des matelots qui pêchoit à la ligne, donna à un de ces Américains un poiſſon vivant qu'il venoit de prendre, & qui étoit un peu plus gros qu'un hareng, l'Américain le prit avec l'avidité d'un chien à qui on donne un os; il tua d'abord le poiſſon en lui donnant un coup de dent près des ouies & ſe mit à le manger, en commençant par la tête & en allant juſqu'à la queue ſans rejetter les arrêtes, les nageoires, les écailles ni les boyaux.

Leur habillement

Ces Américains mangerent indiſtinctement tout ce qu'on leur préſenta, crud ou cuit, ſalé ou frais, mais ils ne voulurent boire que de l'eau, ils étoient tremblans de froid & n'avoient pour ſe couvrir qu'une peau de veau marin, jettée ſimplement ſur leurs épaules & qui ne deſcendoit que juſqu'à la ceinture; on remarqua même qu'en ramant ils laiſſoient cette peau à côté d'eux & reſtoient abſolument nuds; ils avoient des javelines groſſiérement armées d'un os à la pointe, & dont ils ſe ſervoient pour percer les veaux marins, les poiſſons & les pingoins; l'un d'eux avoit un morceau de fer de la grandeur d'un ciſeau ordinaire, qui étoit attaché à une piece de bois qui paroiſſoit deſtinée à ſervir d'outil plutôt que d'arme.

Armes.

Maladie de leurs yeux.

Ils avoient tous les yeux malades, ce que l'on attribua à l'habitude d'avoir le viſage ſur la fumée de leurs feux. Ils exhaloient une odeur plus déſagréable que celle des renards; c'étoit vraiſem-

(a) Nous ne ſuivrons pas M. Wallis dans tous les détails de ſon Journal, il eſſuya en cet endroit diverſes incommodités du froid, des vents & des orages; le *Swallow* qui ne l'avoit pas ſuivi, avoit trouvé ſur la côte du Sud un bon havre, & lui en avoit donné avis; il réſolut de l'aller joindre & ſortit de la baie de *Bon Succès.*

blablement l'effet de leur mal-propreté autant que de leur maniere de se nourrir.

WALLIS. 1767.

Canots.

Leurs canots avoient environ quinze pieds de long sur trois de large, & près de trois de profondeur, ils étoient faits d'écorces d'arbres, cousues ensemble, soit avec des nerfs de quelques animaux, soit avec des lanieres de cuir, une espece de joncs bouchoit les jointures, & le dehors étoit enduit de resine ou de gomme, qui empêchoit l'eau de pénétrer dans l'écorce. Quinze petites branches courbées en arcs étoient posées transversalement dans le fond & sur les côtés, & des pieces droites étoient placées en travers, au sommet du bateau & solidement attachées à chaque bout, mais tout cela étoit mal construit & rien n'annonçoit dans ces Américains la moindre industrie. M. Wallis leur donna une hache ou deux avec des grains de verre & d'autres bagatelles qu'ils emporterent: ils tournerent vers le Sud & l'on n'en vit plus aucun.

Reconnoissance des environs.

Pendant que l'on étoit dans ce parage, on avoit envoyé comme à l'ordinaire des bateaux pour chercher des mouillages; ils allerent jusqu'à dix lieues à l'Ouest & ne trouverent que deux endroits propres à jetter l'ancre. L'un étoit à l'Ouest du Cap *Upright* dans la baie *des Isles*, mais il étoit difficile d'y entrer & d'en sortir; l'autre fut appellée la baie *Dauphin*; c'est un bon havre avec un fond égal par-tout. On vit plusieurs petites anses qui étoient toutes dangereuses, parce qu'il eut été nécessaire d'y laisser tomber l'ancre à un demi cable de distance d'une côte opposée au vent, & d'assurer le vaisseau avec des hansieres attachées aux rochers.

Baie Dauphin.

Dispute avec les Naturels du pays.

Les gens qui appartenoient à un des bateaux passerent une nuit sur une Isle, où six pirogues débarquerent environ trente Américains. Ceux-ci coururent sur le champ au bateau, & commençoient à en emporter tout ce qu'ils y trouvoient; mais les Anglois s'en apperçurent assez à temps pour s'y opposer. Lorsque ces Américains se virent ainsi contrariés dans leur entreprise, ils se retirerent dans leurs canots & s'armerent de longues perches & de javelines, dont la pointe étoit faite d'os de poisson. Ils ne jugerent pas à propos de commencer un combat; les gens du bateau qui étoient au nombre de vingt-deux se tinrent seulement sur la défensive; ensuite, au moyen de quelques bagatelles qu'ils donnerent aux Américains, ils se réconcilierent & vécurent en paix tant qu'ils furent ensemble.

Le mauvais temps, le tonnerre & la grêle, firent quelques dommages aux vaisseaux, & durerent jusques au 30 Mars.

Ce jour-là plusieurs canots pleins d'Américains descendirent sur la côte orientale de la baie.

Entrevue avec des Naturels du pays.

Le 31 plusieurs de ces Américains vinrent à bord, & furent reconnus pour les mêmes que les gens du bateau avoient trouvés dans une Isle, quelques jours auparavant: ils se comporterent très-

WALLIS. 1767.

paiſiblement, & on les renvoya comme de coutume en leur donnant quelques bagatelles.

Le lendemain premier Avril, d'autres Américains vinrent au vaiſſeau apportant avec eux quelques oiſeaux, de ceux qu'on appelle *chèvaux de courſe*, les gens de l'équipage acheterent ces oiſeaux pour quelque choſe de peu de valeur, & M. Wallis fit préſent aux Américains de quelques haches & de quelques couteaux.

Différens mouillages.

Le 2, le maître du *Swallow* qui avoit été envoyé pour chercher des mouillages, rapporta qu'il en avoit trouvé trois fort bons ſur la côte du Nord, l'un à environ quatre milles à l'Oueſt du Cap de la *Providence*, un autre ſous la côte orientale du Cap *Tamar*, & le troiſieme à environ quatre milles à l'Oueſt de ce dernier Cap; mais il dit qu'il n'y avoit aucun endroit ſous le Cap de la *Providence* où l'on pût jetter l'ancre, parce que le fond étoit de rochers

Naturels qui vont à bord.

Arriverent à bord du *Dauphin* deux canots avec quatre hommes & trois petits enfans dans chacun. Les hommes étoient plus vêtus que les Américains que l'on avoit vus auparavant; mais les enfans étoient entiérement nuds : ils étoient un peu plus blonds que les hommes, qui paroiſſoient avoir beaucoup d'attention & de tendreſſe pour eux, & s'occupoient ſur-tout à les lever en l'air tantôt en dedans, tantôt en dehors des canots. » Je donnai, dit M. Wallis, à ces enfans des colliers & des bracelets, qui parurent leur » faire beaucoup de plaiſir. Pendant que quelques-uns de ces » Américains étoient à bord du vaiſſeau & que les autres reſtoient autour de leurs canots, la chaloupe ayant été envoyée » à terre pour faire de l'eau & du bois, les Américains qui étoient » dans les canots tinrent les yeux fixés ſur la chaloupe pendant » qu'on l'équipoit, & dès le moment qu'elle s'éloigna du vaiſſeau, ils appellerent avec de grands cris ceux qui étoient à » bord, & qui paroiſſant vivement allarmés ſauterent à la hâte dans » leurs canots après y avoir fait deſcendre leurs enfans, & s'éloignerent ſans prononcer une parole. Aucun des Anglois ne » pouvoit deviner la cauſe de cette émotion ſoudaine; ces Américains ramerent après la chaloupe pouſſant de grands cris, avec » des marques extraordinaires de trouble & d'effroi, la chaloupe » marchoit plus vîte qu'eux, lorſqu'elle approcha du rivage, on » apperçut quelques femmes qui ramaſſoient des moules parmi les » rochers. Cela expliqua ſur le champ le myſtere; les pauvres » Américains craignoient que des étrangers n'attentaſſent, ſoit par » force, ſoit par ſéduction, aux droits des maris, droits dont ils » paroiſſoient plus jaloux que les habitans de beaucoup d'autres » pays, en apparence moins ſauvages & moins groſſiers que » ceux-ci. Pour les tranquilliſer, les Anglois reſterent dans la chaloupe ſans ramer, & ſe laiſſerent dévancer par les canots. Les » Américains de leur côté ne ceſſerent de crier pour ſe faire entendre

» tendre de leurs femmes, jusqu'à ce qu'enfin elles prirent l'alarme elles-mêmes & s'enfuirent. Dès que leurs maris furent à terre, ils tirerent leurs canots sur la plage & suivirent leurs femmes avec la plus grande célérité «.

WALLIS. 1767.

Comme le temps étoit toujours orageux & incertain, on resta dans la baie jusques au 10 Avril; alors on fit voile pour sortir du détroit. Le *Dauphin* perdit de vue le *Swallow*, mauvais voilier, qu'il ne revit plus, le brouillard & la grosse mer ne lui permirent pas de rentrer dans le détroit.

Remarques sur le détroit & le pays des environs.

„ Nous quittâmes ainsi, dit M. Wallis, cette sauvage & inhabitable région, où, pendant près de quatre mois, nous fûmes presque sans cesse en danger de faire naufrage, où au milieu de l'été; le temps étoit nébuleux, froid & orageux, où presque par-tout les vallées étoient sans verdure & les montagnes sans bois; enfin où la terre qui se présente à la vue ressemble plus aux ruines d'un monde qu'à l'habitation d'êtres animés; nous étions entrés dans le détroit le 17 Décembre 1766; nous en sortîmes le 11 Avril de l'année suivante (a).

---

§. III.

Navigation de l'entrée de la Mer du Sud, du côté du détroit de Magellan jusqu'à Taïti. Découverte de plusieurs autres Isles.

Obstacles que rencontre M. Wallis dans la mer du Sud.

M. Wallis cingla à l'Ouest le 11 Avril, après avoir débouqué le détroit, il eut à combattre jusqu'au 3 Juin des vents impétueux, des brouillards, une grosse mer & des maladies. On peut suivre la route de son vaisseau dans la carte générale qui est à la tête de ce volume, & récourir au besoin à son Journal pour les détails de navigation. Le 13 Avril, il se trouva entourré d'un grand nombre d'oiseaux qui annonçoient la proximité de terre. Depuis sa sortie du détroit, il avoit parcouru environ 70 degrés de longitude sans découvrir d'Isle. Enfin le 16, il en apperçut une basse dans l'Ouest-Nord à 5 ou 6 lieues. C'étoit une des premieres qu'on a appellé ensuite *Isles de la Société.*

Découverte de l'Isle de la Pentecôte.

Dès que le *Dauphin* fut à environ 5 milles de cette terre, on en découvrit une autre dans le Nord-Ouest quart Ouest. M. Wallis chargea M. Furneaux son second Lieutenant, d'aller à terre sur la premiere avec les bateaux armés & équipés. Comme il approcha de l'Isle, deux pirogues qui en sortirent, ramerent avec beau-

(a) M. Wallis fait une description particuliere des endroits où il a mouillé pendant son passage dans le détroit, ainsi que des boutures & des rochers qui se trouvent aux environs: ses remarques seront rapportées dans l'Histoire du voyage suivant, avec celles du voyage de Bougainville.

WALLIS. 1767. coup de vîteſſe vers la terre qui étoit ſous le vent. Les bateaux retournerent le ſoir à bord du *Dauphin*, & rapporterent pluſieurs cocos, une grande quantité de plantes antiſcorbutiques, & quelques hameçons d'écailles d'huîtres, avec quelques-unes des coquilles dont on les faiſoit. Ils rapporterent qu'ils n'avoient point vu d'habitans, mais qu'ils avoient viſité trois hutes ou plutôt trois hangards, compoſés ſeulement d'un toit proprement couvert de cocos & de feuilles de palmier, ſoutenu ſur des pilliers & ouvert par-deſſous tout autour. Ils avoient vu auſſi des canots que l'on conſtruiſoit; mais ils n'avoient point trouvé d'eau douce, ni d'autres fruits que des cocos. Ils avoient jetté la ſonde en différens endroits, ſans trouver de mouillage, & ils avoient eu beaucoup de peine à aborder parce que la houle étoit très-forte. Sur cette information, M. Wallis louvoya toute la nuit, & le lendemain au matin, il envoya de bonne heure les bateaux pour ſonder de nouveau, en leur recommandant de trouver, s'il étoit poſſible, un endroit où le vaiſſeau put mettre à l'ancre; mais à onze heures, ils revinrent après avoir eu auſſi peu de ſuccès que la premiere fois. Ils rapporterent que toute l'Iſle étoit entourée d'un récif, & quoiqu'il y eût au vent une ouverture, par laquelle on entroit dans un large baſſin qui s'enfonçoit vers le milieu de l'Iſle, cependant ils l'avoient trouvée tellement pleine de briſans, qu'ils n'avoient pu non plus débarquer dans aucune partie de l'Iſle, la houle étant plus haute encore qu'elle ne l'étoit le jour précédent : comme il ne pouvoit y avoir aucun avantage à reſter en cet endroit, M. Wallis fit remettre les bateaux à bord; & porta ſur l'autre Iſle qui reſtoit au vaiſſeau Sud 22d. Eſt, à environ quatre lieues de diſtance. L'Iſle que l'on venoit de quitter ayant été découverte la veille de la *Pentecôte*, elle en a reçu le nom (a).

Reconnoiſſance de la côte.

Iſle de la Reine Charlotte

Dès qu'on arriva ſous le vent de l'autre Iſle, le Lieutenant Furneaux, avec les bateaux équipés & armés allerent à terre, on vit ſur le rivage une cinquantaine d'habitans armés de longues piques, & pluſieurs d'entr'eux courant avec des torches allumées dans leurs mains. M. Furneaux eut ordre d'aller à l'endroit de la greve où l'on voyoit ces Inſulaires, de tâcher d'obtenir d'eux en échange des fruits & de l'eau, ou toute autre choſe utile à l'équipage, & en même-temps d'obſerver ſoigneuſement de ne rien faire qui pût les offenſer. M. Wallis lui recommanda auſſi d'employer les bateaux à ſonder pour chercher un mouillage. Vers les ſept heures, il revint & rapporta qu'il n'avoit pu trouver de fond avec la ſonde, qu'à un demi cable de diſtance du rivage, où le fond étoit de rochers aigus à une grande profondeur.

(a) Les anciens Navigateurs avoient déja reconnu quelques-unes des Iſles de ce groupe, mais ce qu'ils en dirent eſt ſi imparfait, qu'il faut attribuer l'honneur de cette découverte aux derniers Navigateurs.

Lorſque le bateau approcha de la côte, les habitans ſe porterent en foule ſur la greve, & ſe mirent en défenſe avec leurs piques, comme s'ils euſſent eu le deſſein de s'oppoſer au débarquement, les gens du bateau s'arrêterent, firent des ſignes d'amitié, montrant en même-temps des colliers, des grains de verre, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles.

WALLIS. 1767.

Entrevue avec les Naturels.

Les Inſulaires leur firent ſigne de s'éloigner, mais en même-temps ils regarderent ce qu'on leur préſentoit avec un air de curioſité & de deſir. Bien-tôt quelques-uns d'entr'eux s'avancerent quelques pas dans la mer; on leur fit ſigne qu'on deſiroit des noix de cocos & de l'eau, pluſieurs des Naturels en allerent chercher une petite quantité & ſe hazarderent à l'apporter juſqu'aux bateaux : l'eau étoit dans les coques de cocos, & le fruit étoit dépouillé de ſon écorce extérieure, que les Inſulaires employoient vraiſemblablement à différens uſages. On leur donna en échange de ces proviſions, les bagatelles qu'on leur avoit montrées & quelques clous, auxquels ils parurent attacher encore plus de prix qu'au reſte. Pendant cette petite négociation un des Inſulaires donna le premier exemple de ces vols qu'on leur a reprochés à tous dans la ſuite, il trouva moyen de voler un mouchoir de ſoie, dans lequel il y avoit quelque marchandiſe enveloppée & l'enleva, ainſi que ce qui étoit dedans avec tant d'adreſſe que perſonne ne s'en apperçut, on eut beau faire ſigne enſuite qu'on avoit volé un mouchoir, les Inſulaires ne purent ou ne voulurent pas comprendre ce qu'on leur diſoit. Le bateau continua de ſonder autour de la greve, juſqu'à la nuit, pour trouver un mouillage. M. Furneaux tâcha auſſi pluſieurs fois d'engager les Naturels à lui apporter des plantes antiſcorbutiques; mais n'ayant pu ſe faire entendre, il revint à bord.

Vols.

Dès que le jour parut le lendemain 9, les bateaux retournerent avec ordre de deſcendre à terre, mais ſans faire aucun mal aux habitans, à moins qu'on n'y fut forcé par la néceſſité. Lorſque les bateaux approcherent de la côte, l'Officier qui la commandoit fut bien étonné de voir ſept grandes pirogues ayant chacune deux gros mats, & tous les Inſulaires ſur la greve prêts à s'embarquer, ils firent ſigne aux bateaux de monter un peu plus haut; les Anglois y conſentirent volontiers, & dès qu'ils furent deſcendus à terre, tous les Indiens s'embarquerent & cinglerent à l'Oueſt; ils furent joints par deux autres canots à l'extrémité occidentale de l'Iſle.

Deſcente à terre.

Les bateaux revinrent vers midi, chargés de noix de cocos, de fruits de palmiers, & de plantes antiſcorbutiques. Les Indiens n'avoient rien laiſſé derriere eux que quatre ou cinq pirogues, on avoit trouvé une citerne de très-bonne eau; le terrein de l'Iſle eſt uni & ſabloneux, plein d'arbres ſans brouſſailles, & abondant en végétaux antiſcorbutiques.

Rafraîchiſſemens qu'y prennent les Anglois.

Etat du pays.

Wallis. 1767. Pirogues.

Les canots des Indiens cinglerent à l'Ouest-Sud-Ouest, tan qu'on put les appercevoir de la grande hune, ils paroissoient avoir environ trente pieds de long, quatre de large & trois & demi de profondeur, deux de ces canots étoient joints ensemble, de maniere que leurs côtés étant rapprochés parallelement à la distance d'environ trois pieds, étoient attachés par des traverses qui passoient du tribord de l'un au bas bord de l'autre, tant au milieu que vers les extrémités.

Observations sur les Naturels du pays.

Les habitans de cette Isle sont d'une taille moyenne, leur teint est brun, & ils ont de longs cheveux noirs & épars sur leurs épaules. Les hommes sont bien faits & les femmes belles. Leur vêtement étoit une espece d'étoffe grossiere attachée à la ceinture, & qui paroissoit faite pour être rélevée autour des épaules.

M. Wallis employa quelques jours à faire provision d'eau, de cocos, & de plantes antiscorbutiques; on prit possession de l'Isle au nom du Roi George III, & on lui donna le nom de la *Reine Charlotte.* Après quoi comme la mer étoit forte, & qu'on n'avoit point trouvé de mouillage sur ce parage, on se détermina à le quitter le 10 Juin.

Observations sur cette Isle.

Ceux qui avoient séjourné à terre, n'y trouverent point de métaux d'aucune espece, ils virent seulement des outils faits de coquilles, & de pierres aiguisées, façonnées & emmanchées en forme de doloires, de ciseaux, d'alenes. Ils virent aussi plusieurs canots qui n'étoient pas achevés, & qui étoient faits avec des planches cousues ensemble, & attachées à plusieurs pieces de bois qui coupent transversalement le fond & remontent le long des côtés. Ils remarquerent plusieurs especes de tombeaux où les cadavres étoient exposés sous un dais, & où ils pourrissent sans être jamais enterrés.

Ce qu'y laisse M. Wallis.

„ Quand nous appareillâmes, dit M. Wallis, nous laissâmes „ un pavillon Anglois flotant sur l'Isle avec le nom du vaisseau „ & la date de notre arrivée; nous gravâmes sur un morceau de „ bois & sur l'écorce de plusieurs arbres le détail de la prise de „ possession de l'Isle, ainsi que de celle de la *Pentecôte*, au nom „ de Sa Majesté Britannique. Nous laissâmes aussi des haches, des „ clous, des bouteilles, & de petits grains de verre, des chelins, des demi-chelins, & des demi-sous; c'étoit un présent „ que nous faisions aux habitans, & un dédommagement pour „ l'incommodité que nous avions pu leur occasionner. L'Isle de „ la *Reine Charlotte* a environ six milles de long sur un de large, „ elle git par le 19d. de latitude, & 138d. 4′ de longitude Ouest, „ suivant l'observation, nous trouvâmes que la variation de l'aiguille étoit de 4d. 46′ à l'Est ".

Isle d'Egmont.

Le 10 à midi, on découvrit une Isle à l'Ouest quart Sud de celle de la *Reine Charlotte*, à trois heures & demie, on se trouvoit à environ trois quarts de mille de la pointe occidentale de la nou-

velle Isle, l'extrémité de l'Est est jointe à celle de l'Ouest par une chaîne de rochers, sur lesquels la mer se brise & forme un lagon dans le milieu de l'Isle ; ce qui présentoit l'apparence de deux Isles, & paroissoit avoir environ six milles de long sur quatre de large. On reconnut à la pointe occidentale de cette Isle tous les canots & les Indiens, qui à l'approche du vaisseau avoient abandonné l'Isle de la *Reine Charlotte*, avec d'autres Indiens qui s'étoient joints aux premiers. Il y avoit huit doubles canots, & environ quatre-vingt hommes femmes ou enfans. Les canots avoient été retirés sur la greve ; les femmes & les enfans étoient placés tout autour, les hommes s'avançoient avec leurs piques & leurs torches faisant un grand bruit & dansant d'une maniere fort étrange.

WALLIS. 1767. Aspect.

Menaces des Naturels.

Comme la côte étoit toute de rochers, qu'il ne s'y trouvoit point de mouillage, & qu'il n'y avoit pas d'espérance de s'y procurer aucun rafraîchissement, le vaisseau s'éloigna à six heures du soir de cette Isle, qui fut nommée l'Isle d'*Egmont*.

Le 11, on courut sur une autre Isle à l'Ouest-Sud-Ouest, à quatre heures, on étoit à un quart de mille de la côte. Elle est entourée de rochers, sur lesquels la mer se brise avec beaucoup de force ; elle est pleine d'arbres parmi lesquels il n'y a pas un cocotier ; elle ressemble beaucoup à l'Isle d'*Egmont*, mais elle est beaucoup plus étroite. On apperçut parmi les rochers de l'extrémité occidentale environ seize habitans, mais il n'y avoit aucun canot, ces Indiens avoient de longues piques ou perches à leurs mains, & paroissoient être à tous égards de la même Nation que ceux que l'on avoit vus les jours précédens. On la nomma Isle de *Glocester*.

Isle de Glocester.

Observations sur cette Isle.

Le 12, on vit une autre Isle placée par 19d. 18′ de longitude Ouest, suivant l'observation, elle reçut le nom de l'Isle de *Cumberland*, elle est basse, & à-peu-près de la même grandeur que l'Isle de la *Reine Charlotte*. On fit route à l'Ouest sans événement remarquable, que la vue d'une petite Isle qu'on nomma Isle du *Prince Guillaume Henri*.

Isle de Cumberland.

Isle du Prince Guillaume Henri.

Le 17 à la pointe du jour, on reconnut une terre qui gisoit Ouest quart Nord, en formant un petit mondrain arrondi. A dix heures du soir, il parut une lumiere sur le rivage ; ce qui fit penser que l'Isle, quoique très-petite, étoit habitée, la terre étoit fort haute & couverte de cocotiers, signe infaillible qu'il y a de l'eau.

Isle d'Osnabruck.

Le lendemain au matin, M. Wallis envoya à terre le Lieutenant Furneaux avec les bateaux armés & équipés, & toute sorte de bagatelles, en lui recommandant d'établir un trafic avec les habitans, pour les rafraîchissemens que l'Isle pouvoit fournir, & en même-temps de trouver, s'il étoit possible, un ancrage pour le vaisseau. Pendant qu'on préparoit les bateaux, plusieurs pirogues partirent du rivage ; mais dès que les Indiens qui les montoient apperçurent les bateaux voguer vers la côte ils s'en retournerent. A

Descente à terre.

WALLIS. 1767.

midi, les bateaux revinrent, rapportant un cochon, & un cocq avec quelques cocos & des bananes. M. Furneaux avoit vu au moins une centaine d'habitans, & croyoit qu'il y en avoit un beaucoup plus grand nombre, il avoit tourné inutilement toute l'Isle pour trouver un mouillage.

Entrevue avec les Naturels.

Lorsqu'il avoit été près du rivage, il avoit laissé tomber un grapin & avoit jetté un cable aux Indiens qui étoient sur la greve, ils le saisirent & le tinrent ferme. Il commença alors à converser avec eux par signes, & observa qu'ils n'avoient point d'armes, mais que quelques-uns d'entr'eux avoient des batons blancs, qui paroissoient être des marques d'autorité, attendu que ceux qui les portoient étoient en avant, tandis que tous les autres restoient en arriere. En échange du cochon & du cocq, il leur donna des grains de verre, un miroir, une hache, des peignes & d'autres bagatelles.

Observations sur les femmes de ce pays.

Les femmes qui étoient restées d'abord à une certaine distance, ayant apperçus ces bijoux accoururent en foule sur la greve avec le plus grand empressement, mais elles furent renvoyées sur le champ par les hommes; ce dont elles parurent très-mortifiées & très-mécontentes.

Pendant que ces échanges se faisoient, un Indien passa sans être apperçu autour d'un rocher, & plongeant dans la mer releva le grapin du bateau; en même-temps ceux qui étoient à terre & qui tenoient le cable firent un effort pour tirer le grapin, dès que les Anglois s'apperçurent de cette manœuvre, ils tirerent un coup de fusil sur la tête de l'homme qui avoit relevé le grapin, & qui le lâcha aussi-tôt en donnant des marques d'une surprise & d'une frayeur extrême; les Indiens qui étoient sur le rivage laisserent aller aussi la corde. Les bateaux resterent après cela quelques temps devant la côte; mais l'Officier voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire avec les Naturels revint à bord.

Tentatives des Insulaires contre les Anglois.

Observations sur ces Insulaires.

M. Furneaux dit à M. Wallis, que les hommes & les femmes qu'il avoit vus étoient vêtus, & il lui apporta une piece de l'étoffe dont ils s'habillent. Les habitans lui parurent plus nombreux que l'Isle n'en pouvoit nourrir, & comme il vit plusieurs doubles pirogues très-grandes sur la greve, il jugea qu'il devoit y avoir, à peu de distance, des Isles plus étendues, où l'on pourroit trouver des provisions en plus grande abondance, & dont il espéroit que l'accès seroit moins difficile. Comme cette conjecture paroissoit très-raisonnable, le Capitaine se détermina à courir plus avant à l'Ouest. Cette Isle est presque circulaire, & a environ deux milles de tour; elle fut nommée l'Isle d'*Osnabruck*. Elle git par 17d. 51′ de latitude Sud, & 147d. 30′ de longitude Ouest.

§. III.

Découverte de Taïti. Relâche fur cette Iſle.

M. Wallis cinglant toujours à l'Oueſt, ſe trouva le 19 près d'une terre ; un brouillard qui l'avoit forcé de reſter en panne s'étant diſſipé, il fut fort ſurpris de ſe voir environné par quelques centaines de pirogues ; elles étoient de grandeurs différentes, & garnies de plus ou moins d'hommes depuis un juſqu'à dix, de ſorte qu'en tout il n'y avoit pas moins de 800 Indiens. Lorſqu'ils furent à la portée du piſtolet du vaiſſeau, ils s'arrêterent regardant avec un grand étonnement & s'entretenant ſucceſſivement les uns les autres. En même-temps on leur montra des colifichets de différens genres, en les invitant par ſignes à monter à bord. Ils ſe retirerent enſemble & tinrent un eſpece de conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire. Ils vinrent enſuite faiſant le tour du vaiſſeau & donnant des ſignes d'amitié. L'un d'eux qui tenoit une branche de bananier à la main fit un diſcours qui dura près d'un quart d'heure, & jetta enſuite ſa branche dans la mer. Un moment après comme l'on continuoit de leur faire des ſignes d'invitation, un jeune homme alerte & vigoureux ſe hazarda à entrer dans le vaiſſeau. Il monta par les portes-haubans de l'artimon & ſauta des haubans dans l'intérieur. On lui fit ſigne de venir ſur le tillac & on lui préſenta différentes quincailleries. Il paroiſſoit les voir avec plaiſir, mais il ne voulut rien accepter juſqu'à ce que quelques-uns des Indiens ſe fuſſent approchés, & qu'après beaucoup de diſcours ils eurent jetté une branche de bananier dans le vaiſſeau. Alors il reçut les préſens, & pluſieurs autres ſe préſenterent pour monter à bord par pluſieurs côtés du vaiſſeau, ne connoiſſant pas la véritable entrée. Comme un de ces Indiens étoit de bout ſur le paſſavant, une chevre vint le heurter de ſa tête au derriere. Surpris du coup il ſe retourne bruſquement, & voit la chevre dreſſée ſur ſes pieds ſe préparant à l'aſſaillir de nouveau. La vue de cet animal ſi différent de tous ceux qu'il connoiſſoit, le frappa d'une telle terreur qu'il ſe preſſa de ſortir du vaiſſeau, & tous les autres ſuivirent ſon exemple avec beaucoup de précipitation. Ils ſe remirent cependant bien-tôt de leur frayeur & revinrent à bord. Après les avoir un peu réconciliés avec la vue des chevres & des moutons, „ je leur montrai, dit M. Wallis, nos cochons & nos volailles, & ils me firent comprendre par leurs ſignes qu'ils avoient „ chez eux des animaux de ces deux eſpeces. Je leur diſtribuai „ alors quelques quincailleries & des clous, & je leur fis ſigne „ qu'ils allaſſent à terre, & qu'ils nous apportaſſent de leurs co-

Multitude d'Inſulaires qui s'approchent du vaiſſeau.

Diſcours ſolemnel fait par un des Inſulaires.

L'un d'eux qui monte à bord eſt bien-tôt ſuivi de beaucoup d'autres.

Frayeur que leur cauſe une chevre.

WALLIS. 1767.

Vols qu'ils essayent de commettre.

„ chons, de leurs volailles & de leurs fruits; mais ils ne parurent pas me comprendre. Pendant tout ce temps-là, ils chercherent à nous dérober quelques-unes des choses qui étoient à leur portée : notre vigilance les empêcha presque toujours d'y réussir. A la fin cependant un de nos Officiers de poupe étant venu où ils étoient, & étant occupé à parler à l'un d'eux par signes, un autre vint par derriere & lui enleva son chapeau bordé, sauta dans la mer pardessus le couronnement & l'emporta à la nage ".

Aspect & beauté du pays.

On gouvernoit le long de la côte & les bateaux cherchoient un mouillage. Les pirogues des Indiens n'ayant point de voiles & ne pouvant suivre avoient regagné la greve. Le pays présentoit le coup d'œil le plus agréable & le plus pittoresque qu'on puisse imaginer, près de la mer il est plat & couvert d'arbres à fruits de différentes especes, particuliérement de cocotiers. On voit entre ces arbres les maisons des Indiens qui consistent en un seul rez de chaussée. A la distance d'environ trois milles de la côte, l'intérieur du pays s'éleve en collines couronnées de bois & terminées par des hauteurs, d'où coulent de grandes rivieres jusqu'à la mer. Sur les trois heures après-midi, on s'avança vers une large baie où il y avoit quelqu'apparence de mouillage. Les chaloupes furent envoyées pour sonder, & tandis qu'elles étoient ainsi occupées, un grand nombre de pirogues les environnoit. Les Indiens pouvoient avoir le dessein de les attaquer; & pour prévenir toute espece de querelle, on donna le signal de retour. En même-temps pour intimider les Indiens, on fit tirer neuf coups de pierriers par-dessus leurs têtes. La petite chaloupe commença à revenir au vaisseau. Les Indiens étoient toujours dans leurs pirogues; malgré l'effroi que leur avoit causé le feu du vaisseau, ils s'efforcerent de lui couper le chemin : mais ce petit bâtiment marchant plus vîte avec des voiles que les pirogues ne pouvoient faire avec leurs rames, se débarrassa bien-tôt de celles qui l'entourroient. Il en trouva cependant en son chemin quelques-unes qui avoient beaucoup de monde, & d'où on lui jetta des pierres qui blesserent plusieurs Anglois. Sur cela l'Officier qui étoit à bord de la chaloupe tira un coup de mousquet chargé de gros plomb à l'homme qui avoit jetté la premiere pierre & le blessa à l'épaule. Le reste des Indiens de la pirogue ne virent pas plutôt leur compagnon blessé, qu'ils se jetterent à la mer, & que tous les autres se mirent à fuir à force de rames avec une grande frayeur & un grand désordre (a).

Hostilités réciproques.

Aussi

(a) Ce premier acte d'hostilité produisit vraisemblablement l'effroyable carnage dont on parlera toute à l'heure. Peut-être l'équipage de M. Wallis n'eut-il pas tous les ménagemens possibles avec ces Insulaires, qui ne se souvenoient pas d'avoir jamais vu un bâtiment aussi extraordinaire & des hommes aussi singuliers que

WALLIS. 1767.

Aussi-tôt que les chaloupes eurent atteint le vaisseau on les rentra à bord, pendant qu'on étoit occupé à cette manœuvre une grande pirogue portant une voile, venoit au vaisseau; comme le Capitaine pensa qu'elle pouvoit ramener quelques chefs, ou supporter quelque message de leur part, se il détermina à l'attendre. Elle marchoit très-bien & fut bientôt près du vaisseau; on n'y vit personne qui parût avoir quelqu'autorité sur les autres. Cependant un d'entre eux se leva, & ayant fait un discours qui dura environ cinq minutes, jetta sur le plat bord une branche de bananier, on regarda cette cérémonie comme un gage de paix, & on lui jetta également des branches laissées par les Indiens qui avoient monté sur le vaisseau. Avec cela & quelques bagatelles qui leur furent présentées, il parut qu'on les avoit satisfait, & peu de temps après ils se retirerent.

Quoiqu'on eut côtoyé le rivage pendant toute la journée du 20; on n'avoit point encore trouvé de fonds, lorsque sur les six heures du soir étant en travers d'une belle riviere, & la côte paroissant meilleure qu'aucune de celles que l'on avoit vues, M. Wallis se détermina à louvoyer toute la nuit & à tenter de jetter l'ancre le matin. Dès qu'il fut nuit, un grand nombre de lumieres parurent le long du rivage. Le 21 à la pointe du jour, les bateaux allerent à la sonde, & bien-tôt ils firent signal qu'ils avoient 20 brasses; cette nouvelle produisit une joie universelle, le vaisseau avança sur le champ & jetta l'ancre à un mille de la côte, & vis-à-vis un ruisseau de la plus belle eau. Dès que le navire fut en sûreté, les chaloupes allerent sonder le long de la côte & examiner le lieu où l'on voyoit l'eau. Un nombre considérable de pirogues sortirent pour venir au vaisseau portant des cochons, des volailles, & une grande quantité de fruits que l'on acheta pour de la quincaillerie & des clous. Mais quand les chaloupes furent près du rivage, les pirogues dont plusieurs étoient doubles & très-grandes firent voile sur elles. D'abord elles se tinrent à quelques distances; ensuite les Indiens devinrent plus hardis, & trois des plus grandes pirogues coururent sur le plus petit des bateaux, se préparant en même-temps à l'assaillir avec leurs bâtons & leurs rames. Les gens du bateau étant ainsi pressés furent obligés de faire feu, ils tuerent un Indien, & en blesserent griévement un autre. En recevant le coup ils tomberent tous les deux dans la mer, & le reste de ceux qui étoient dans la même pirogue s'y jetterent à l'instant après eux. Les deux autres pirogues prirent la fuite, & les bateaux revinrent sans éprouver aucun autre obstacle. Dès que les Insulaires qui s'é-

Mouillage.

Arrivée de pirogues.

Combat.

les Européens, quoique Quiros eut abordé, jadis sur leur côte. Ce qui prouve qu'il y a eu de la précipitation de la part des Anglois, c'est que les Navigateurs ont trouvé dans la suite chez ces mêmes Insulaires une bonté de caractere incomparable.

WALLIS. 1767.

toient jettés à l'eau virent que les bateaux demeuroient en place sans chercher à leur faire aucun mal, ils rentrerent dans leur pirogue & y reprirent leurs compagnons blessés, ils les dresserent l'un & l'autre sur leurs pieds pour voir s'ils pourroient se tenir de bout; & trouvant qu'ils ne le pouvoient pas, ils essayerent de les faire tenir assis : ils réussirent pour l'un des deux & le soutinrent dans cette posture, mais voyant que l'autre étoit tout-à-fait mort, ils étendirent le corps au fond de la pirogue. Après cela quelques pirogues retournerent au rivage & d'autres se rendirent derechef au vaisseau pour trafiquer. Les bateaux revinrent après avoir trouvé un bon mouillage à un quart de mille du rivage. Les Officiers rapporterent que les Indiens étoient en foule sur la greve, & que plusieurs étoient venus à la chaloupe avec des fruits & des bambous pleins d'eau, & les avoient pressé jusqu'à l'importunité de descendre à terre, particuliérement les femmes qui se mettant absolument nues s'efforçoient de les attirer par des gestes, dont la signification n'étoit pas équivoque. Jusques-là cependant les matelots avoient résisté à la tentation, comme on commençoit à avoir un grand besoin d'eau, on renvoya de nouveau les chaloupes au rivage pour en faire.

Accueil des Insulaires.

Immodestie des femmes.

Futailles retenues par les Insulaires.

A cinq heures, elles revinrent avec deux pieces d'eau seulement que les Indiens avoient remplies; mais pour se payer de leur peine ils avoient jugé à propos de retenir toutes les autres. On usa de tous les moyens possibles pour engager les Indiens à les rendre; tout fut inutile : ceux-ci de leur côté presserent fortement l'équipage de descendre à terre, invitation à laquelle il jugea qu'il n'étoit pas prudent de se rendre. Il y avoit plusieurs milliers d'habitans de l'un & de l'autre sexe, & un grand nombre d'enfans sur le rivage.

Echanges.

Le 22, les bateaux retournerent faire de l'eau avec une provision de clous, de haches & d'autres choses semblables qui parurent les plus propres à gagner l'amitié des Indiens. En même-temps un grand nombre de pirogues vint au vaisseau avec du fruit à pain, des bananes, un fruit ressemblant à la pomme, mais un peu meilleur, des volailles & des cochons que l'on paya avec des verroteries, des clous, des couteaux & autres articles de ce genre.

Négociations avec les Naturels.

Les bateaux ne rapporterent que quelques callebasses pleines d'eau. Le nombre des Indiens étoit si grand sur le rivage, que l'on n'avoit pas osé descendre, quoique les jeunes femmes répétassent les invitations pressantes qu'elles avoient employées le jour précédent avec d'autres gestes encore plus libres. Les fruits & les autres provisions furent mis à terre & rangés sur le rivage, & les étrangers invités à venir les prendre; ils résisterent encore à cette nouvelle tentation, & furent inexorables; & montrant aux Indiens les pieces d'eau qu'ils avoient à bord, ils leur firent entendre par

ſigne qu'on eut à leur rendre celles qu'on leur avoit detenues la veille. Les Indiens de leur côté furent ſourds à cette demande. On ſe mit à ſonder les environs, afin de voir ſi le vaiſſeau pourroit venir aſſez près pour couvrir ceux qui feroient de l'eau. Quand le bateau s'éloigna, les femmes le pourſuivirent en jettant des bananes & des pommes, & en donnant toutes les marques de mépris qu'elles pouvoient imaginer.

WALLIS. 1767.

Inſultes faites par les femmes.

Le 23 à la pointe du jour, on leva l'ancre dans le deſſein de mouiller au voiſinage de l'aiguade.

Le vaiſſeau courut dans cette traverſée un très-grand danger, il toucha & l'avant demeura engagé. On prit contre cet événement toutes ſortes de meſures qui d'abord furent inutiles, on ſe trouvoit dans un état très-allarmant, le vaiſſeau continuoit de battre contre le roc avec une grande violence; il étoit environné de pluſieurs centaines de pirogues remplies d'Indiens, qui à la vérité n'eſſayerent pas d'aborder, mais qui paroiſſoient attendre le naufrage prochain des Anglois. Cette terrible ſituation dura près d'une heure, mais une briſe ſe levant heureuſement de terre, l'avant du navire ſe détacha; on l'aida tout de ſuite de toutes les voiles, ſur quoi il commença à ſe mouvoir & fut bien-tôt en pleine eau.

Dangers que court le vaiſſeau.

Le vaiſſeau avoit touché ſur une bande de rochers de corail recouvertes de plus ou moins d'eau, depuis 6 braſſes juſqu'à 2, & qui malheureuſement ſe trouva entre les deux bateaux qui ſervoient de guides, & dont l'un, celui qui étoit au vent, avoit 12 braſſes, & celui ſous le vent 9.

Rochers de corail.

On conduiſit enſuite le vaiſſeau dans le Havre, où il mouilla à dix pieds d'eau. On en examina la quille, il n'y avoit qu'un morceau du Gouvernail emporté. Il ne parut faire eau par aucun endroit, mais les Barres de Hune, à la tête de tous les mâts étoient rompues tous ras; M. Wallis fit ſonder le haut de la baie, afin que s'il s'y trouvoit un bon ancrage, il put mouiller en toute ſûreté.

Autre mouillage

Le 23, vers les quatre heures de l'après-midi, le maître revint & rapporta qu'il y avoit par-tout bon mouillage.

„ Je me déterminai donc dit M. Walis à faire touer le vaiſſeau „ dans la baie dès le matin, & en même temps je partageai mon monde en quatre quarts, l'un deſquels devoit toujours être ſous les armes, tous les canons chargés & amorcés, & toutes les armes en état dans les bateaux, j'ordonnai en même temps à tous ceux qui ne faiſoient pas actuellement de garde de ſe rendre à des poſtes aſſignés. Au moment où je faiſois ces diſpoſitions, nous voyons un grand nombre de pirogues dont quelques-unes étoient très-grandes & garnies de beaucoup d'hommes, voguant près du rivage; & pluſieurs autres petites ſe haſardant

Précautions que prend M. Wallis.

WALLIS. 1767.

„ à venir jusqu'au vaiſſeau avec des cochons, des volailles & des „ fruits que nous achetâmes d'eux, à la ſatisfaction mutuelle des „ deux partis; au coucher du Soleil, toutes ces pirogues retour- „ nerent au rivage.

Échanges & entrevues avec les Naturels.

„ Le 24 à 6 heures du matin, nous commençâmes à touer no- „ tre vaiſſeau dans la baie, & bientôt après un grand nombre „ de pirogues vinrent ſous notre poupe : comme je vis qu'elles „ avoient des cochons, de la volaille & des fruits, je chargeai „ le canonier & deux Officiers de Poupe, d'acheter ces proviſions „ pour des couteaux, des clous, des grains de verre & d'autres „ quincailleries, en défendant en même temps tout commerce „ avec les Indiens à toute autre perſonne du bord. A huit „ heures le nombre des pirogues ſe trouva conſidérablement au- „ gmenté & celles qui vinrent les dernieres étoient doubles, très- „ grandes, ayant chacune douze ou quinze hommes forts & vi- „ goureux, je remarquai avec quelque inquiétude qu'elles étoient „ préparées bien plus pour la guerre que pour le commerce, n'ayant „ preſque rien autre choſe à leur bord que des cailloux ronds. „ Comme j'étois encore très-malade, j'appellai M. Furneaux mon „ premier Lieutenant & je lui ordonnai de tenir le quatrieme „ quart toujours ſous les armes, tandis que le reſte de l'équipa- „ ge étoit occupé à remorquer le vaiſſeau, cependant il venoit „ continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues „ chargées de femmes rangées ſur une file, & qui arrivées „ près du vaiſſeau, offrirent à nos yeux toutes les poſtures „ les plus laſcives. Pendant qu'elles mettoient leurs charmes en „ œuvres, les grandes pirogues chargées de pierres s'avancerent „ autour du vaiſſeau & à une très-petite diſtance; quelques-uns des „ Indiens chantant d'une voix rauque, d'autres ſoufflant dans des „ conques marines, & pluſieurs jouant de la flûte. Peu de temps „ après un homme qui étoit couché ſur une eſpece de canapé, „ placé ſur une de ces grandes doubles pirogues, fit ſigne qu'il de- „ ſiroit venir aux côtés du vaiſſeau; j'y conſentis tout de ſuite „ & quand il fut près de mon bord il donna à un de nos gens une „ aigrette de plumes rouges & jaunes, lui faiſant ſigne qu'il me „ la remît. Je la reçus avec des expreſſions d'amitié, & je pris „ ſur le champ quelques bagatelles pour les lui offrir. Mais „ à mon grand étonnement, il s'étoit déja éloigné du vaiſſeau, & „ au ſigne qu'il fit en jettant une branche de cocotier qu'il tenoit

M. Wallis attaqué par les naturels.

„ à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les „ Indiens s'avancerent tous à la fois ſur nous & nous lancerent „ une grêle de pierres par tous les côtés.

M. Wallis prétend que dans cette attaque les armes à feu pou- voient ſeuls lui donner la ſupériorité ſur la multitude qui l'aſſail- loit, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage étoit malade & foible.



Benard Dir.

Le Capitaine Wallis est attaqué dans *LE DAUPHIN* par les Otahitiens.

WALLIS. 1767.

„ J'ordonnai, dit-il, de faire feu; je fis tirer auſſi de très-près deux „ pieces du gaillard que j'avois fait charger à mitraille. La décharge „ mit quelque déſordre parmi les Indiens; cependant quelques mi- „ nutes après ils recommencerent leur attaque. Tous ceux de nos „ gens qui étoient en état de venir ſur le pont prirent alors leur „ poſte : & je fis tirer mes groſſes pieces & j'en fis jouer conſ- „ tamment quelques-unes ſur l'endroit du rivage ou je voyois un „ grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hom- „ mes & venant au vaiſſeau à toutes rames : quand nos groſſes „ pieces commencerent à tirer, il n'y avoit pas moins de 300 pi- „ rogues autour du vaiſſeau portant au moins deux mille hom- „ mes ; de nouvelles pirogues arrivoient de tous les côtés. Le „ feu écarta bientôt ceux qui ſe diſpoſoient encore à venir ſur „ nous : auſſi-tôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos „ ennemis & la tranquillité du reſte, je fis ceſſer le feu, eſpérant „ qu'ils ſeroient aſſez convaincus de notre ſupériorité pour ne pas „ renouveller leur attaque. En cela cependant je fus malheureuſe- „ ment trompé; une grande partie des pirogues qui avoient été diſ- „ perſées ſe raſſembla de nouveau ; elles demeurerent quel- „ que temps ſur leurs rames, regardant le vaiſſeau de la diſtance „ d'environ un quart de mille, & alors élevant ſoudain des pavil- „ lons blancs, elles s'avancerent du côté de la poupe de notre „ bâtiment & recommencerent de fort loin à jetter des pierres avec „ beaucoup de force & d'adreſſe par le moyen de leurs frondes. „ Chaque pierre peſoit environ deux livres, & pluſieurs bleſſe- „ rent nos gens qui en auroient ſouffert davantage ſans une toile „ étendue ſur le tillac pour nous défendre des ardeurs du ſoleil, „ & ſans le baſtingage de nos hamacs. Pendant ce temps pluſieurs „ pirogues garnies de beaucoup d'hommes, ſe portoient vers l'a- „ vant vaiſſeau, ayant probablement remarqué qu'on n'avoit „ point tiré de cette partie du navire. J'y fis tranſporter quelques „ pieces ſur le champ pour les faire tirer en même temps que deux „ autres tireroient de l'arriere ſur les pirogues qui en vouloient à „ notre avant, il y en avoit une où paroiſſoit être celle d'un chef; „ car c'étoit de cette pirogue qu'étoit venu le ſignal qui les avoit „ raſſemblés. Il arriva qu'un boulet de canon de l'avant fut tiré „ ſi juſte qu'il ſépara la double pirogue en deux. Dès que les au- „ tres s'apperçurent de cet accident, ils ſe diſperſerent avec tant „ de vîteſſe que dans une demie heure, il ne reſta pas une piro- „ gue à la portée de notre vue, & que tout ce peuple qui cou- „ vroit le rivage s'enfuit vers les collines voiſines avec la plus „ grande précipitation «.

Combat très-meurtrier.

Nouvelle attaque.

Le 25, le vaiſſeau s'étoit établi dans le havre ſans obſtacle, on avoit fait toutes les diſpoſitions néceſſaires, en cas d'une nouvelle attaque : les pirogues avoient diſparu & le rivage étoit nettoyé.

WALLIS. 1767.

Le combat excepté, nous rapporterons avec complaisance tout ce qui est arrivé aux différens navigateurs sur cette Isle & sur celles des environs : ces insulaires sont si heureux, ils habitent une contrée si charmante qu'on aime à en entendre parler. Cette collection de voyages n'offre point de pays aussi intéressant.

Descente à terre.

„ J'envoyai de nouveau, dit M. Wallis, M. Furneaux avec tous „ les bateaux armés & garnis d'hommes, parmi lesquels je mis „ des soldats de Marine avec ordre de descendre à terre vis-à-„ vis de l'endroit où le vaisseau étoit à l'ancre, & de s'établir „ sûrement dans le meilleur terrein qu'il trouveroit à portée d'ê-„ tre protégé par les bateaux & le vaisseau. A deux heures les ba-„ teaux débarquerent sans opposition. M. Furneaux planta un „ baton de pavillon, arracha une motte de gason & prit possession „ de l'Isle au nom de Sa Majesté, en l'honneur de laquelle elle re-„ çut le nom de l'Isle *du Roi George III* (a), il alla ensuite à la ri-„ viere, goûta de l'eau qu'il trouva excellente, & en fit boire à tous „ ses gens avec du rhum à la santé de Sa Majesté. Tandis qu'ils „ étoient à la riviere, large d'environ douze verges & guéable, „ il vit de l'autre côté deux hommes âgés, qui appercevant qu'ils „ étoient découverts, se mirent en posture de supplians & pa-„ rurent effrayés & confondus. M. Furneaux leur fit signe de pas-„ ser la riviere, l'un d'eux s'y détermina, lorsqu'il fut du côté de „ nos gens il s'avança rampant sur ses mains & sur ses genoux, mais „ M. Furneaux le releva & tandis qu'il étoit encore tout trem-„ blant, lui montra quelques-unes des pierres qui avoient été jet-„ tées dans notre vaisseau, & s'efforça de lui faire entendre, que „ si les habitans n'entreprenoient plus rien contre nous, nous ne „ leur ferions point de mal. Il ordonna qu'on remplît deux ton-„ neaux d'eau pour montrer aux Indiens que nous en avions be-„ soin, & il leur fit voir des haches & d'autres choses pour tâ-„ cher de leur faire comprendre qu'il desiroit d'avoir d'eux quel-„ ques provisions. Le vieillard récouvra un peu de ses esprits du-„ rant cette conversation pantomime, & M. Furneaux pour con-„ firmer les témoignages d'amitié qu'il lui avoit donnés, lui fit pré-„ sent d'une hache, de quelques clous, des grains de verre & „ d'autres bagatelles ; après quoi il se rembarqua & laissa le pa-„ villon flottant. Aussi-tôt que les bateaux furent éloignés, l'un „ d'eux s'approcha du pavillon & dansa autour pendant un assez „ long temps, ensuite il se retira, mais il revînt bientôt après avec „ des branches d'arbres vertes qu'il jetta à terre, & se retira une se-„ conde fois. Nous le vîmes reparoître peu de temps ensuite avec „ une douzaine d'habitans. Tous se mirent dans une posture sup-„ pliante & s'avançerent vers le pavillon à pas lents, mais le vent

Prise de possession.

Frayeur d'un des Insulaires.

Cérémonies faites par un vieillard.

(a) Elle est plus connue sous le nom de *Taïti*.

„ étant venu à s'agiter, lorſqu'ils en étoient tout proches, ils ſe „ retirerent avec la plus grande précipitation, ils ſe tinrent un „ peu de temps à quelque diſtance occupés à le regarder; ils s'en allerent enſuite & rapporterent deux grands cochons qu'ils placerent au pied du bâton de pavillon, & enfin prenant courage „ ils ſe mirent à danſer; après cette cérémonie ils poſterent les cochons au rivage, lancerent une pirogue & les mirent dedans. „ Le vieillard qui avoit une grande barbe blanche s'embarqua ſeul „ avec eux & les amena au vaiſſeau. Quand il fut près de nous il fit un „ diſcours ſuivi, & prit dans ſes mains pluſieurs feuilles de bananiers, une à une, qu'il nous préſenta en préférant pour chacune à meſure qu'il nous la donnoit, quelques mots d'un ton de „ voix impoſant & grave. Il nous remit enſuite les deux cochons „ en nous montrant la terre; je me diſpoſois à lui faire quelques „ préſens, mais il ne voulut rien accepter & bientôt après il retourna au rivage.

WALLIS. 1767.

„ La nuit ſurvint & fut obſcure; nous entendîmes le bruit de „ pluſieurs tambours, de conques & d'autres inſtrumens à vent, „ & nous vîmes beaucoup de lumieres le long de la côte. Le „ 26, à ſix heures du matin, je ne vis paroître aucun habitant ſur „ le rivage, j'obſervai que le pavillon avoit été enlevé : ſans „ doute qu'ils avoient appris à le mépriſer, j'ordonnai au Lieutenant d'aller à terre avec une garde, & ſi tout étoit tranquille „ de nous le faire ſavoir, afin que nous puiſſions commencer à faire „ de l'eau : peu de temps après nous eûmes le plaiſir de voir „ qu'il envoyoit pour avoir des futailles, & à huit heures du matin nous avions quatre tonnes à bord. Pendant que nos gens „ étoient occupés de ce travail, pluſieurs Indiens ſe montrerent „ du côté oppoſé de la riviere, avec le vieillard que l'Officier „ avoit vu le jour précédent, & qui bientôt après paſſa la riviere „ apportant avec lui des fruits & quelques volailles qui furent auſſi „ envoyés au vaiſſeau. Dans ce moment j'étois ſi foible par l'indiſpoſition dont je ſouffrois depuis près de quinze jours, que je „ pouvois à peine me traîner. Je me ſervis de ma lunette pour obſerver ce qui ſe paſſoit à terre. Sur les huit heures & demie, „ j'apperçus une multitude d'habitans deſcendans une colline à „ environ un mille de nous & en même temps un grand nombre „ de pirogues faiſant le tour de la pointe de la baie du côté de „ l'Oueſt; elles ne s'écartoient pas du rivage. Je regardai à l'endroit ou l'on faiſoit de l'eau, & je vis au travers des buiſſons un „ grand nombre d'Indiens qui ſe gliſſoient derriere; j'en vis auſſi „ pluſieurs milliers dans les bois, ſe preſſant vers le lieu de l'aiguade & des pirogues qui doubloient avec beaucoup de viteſſe „ l'autre pointe de la baie à l'Eſt. Allarmé de ces mouvemens, je „ dépêchai un bateau pour inſtruire l'Officier qui étoit à terre

Mouvemens des Inſulaires pendant la nuit.

Commerce avec les Naturels.

Autres mouvemens des Taïtiens.

WALLIS. 1767.

„ de ce que j'avois vu, & pour lui donner ordre de revenir ſur le „ champ à bord, avec ſes gens, en laiſſant, s'il le falloit, ſes futailles à terre ; il avoit lui-même apperçu le danger, & s'étoit embarqué avant que les bateaux fuſſent arrivés près de lui, en voyant „ que les Indiens ſe gliſſoient vers lui par derriere le bois, il leur „ envoya tout de ſuite le vieil Indien s'efforçant de leur faire entendre qu'ils ſe tinſſent éloignés & qu'il ne vouloit que prendre „ de l'eau. Dès qu'ils ſe virent découverts, ils pouſſerent des cris „ & s'avancerent avec promptitude. L'Officier rentra dans ſes bateaux avec ſes gens, & les Indiens ayant paſſé la riviere, s'emparerent des pieces d'eau avec de grandes démonſtrations de joie. „ Cependant les pirogues longeoient le rivage avec beaucoup „ de célérité ; tous les habitans les ſuivoient ſur la côte excepté une multitude de femmes & d'enfans qui ſe placerent ſur „ une colline d'où l'on découvroit la baie. Dès que les pirogues „ venant des deux pointes de la baie, ſe trouverent plus voiſines de l'endroit où le vaiſſeau avoit mouillé, elles ſe rapprocherent du rivage pour embarquer encore d'autres Indiens qui portoient avec eux de grands ſacs que nous trouvâmes enſuite remplis de pierres. Toutes les pirogues qui avoient doublé les deux „ pointes & beaucoup d'autres, parties du dedans de la baie s'avancerent au vaiſſeau ; de ſorte que je ne doutai point qu'elles „ n'euſſent le projet de former une ſeconde attaque. Comme je penſai que le combat ſeroit moins meurtrier ſi j'en diminuois la durée, je me déterminai à rendre cette action déciſive & à mettre „ fin par-là à toutes les hoſtilités. J'ordonnai donc à nos gens qui „ étoient tous à leur poſte de faire feu d'abord ſur les pirogues qui „ étoient en groupe. Mon ordre fut ſi bien exécuté que celles qui „ venoient du côté de l'Eſt côtoyant le recif, furent bientôt „ hors de la portée du canon. Je fis diriger alors le feu ſur différentes parties du bois, ce qui en fit ſortir beaucoup d'Indiens qui „ coururent vers la colline, où les femmes & les enfans s'étoient „ placés pour voir le combat. La colline ſe trouvoit alors couverte „ de pluſieurs milliers de perſonnes qui ſe croyoient parfaitement en ſûreté ; mais pour les convaincre du contraire & dans „ l'eſpérance que quand ils auroient éprouvé que nos armes „ portoient beaucoup plus loin qu'ils ne l'auroient cru ; je fis „ tirer vers eux quatre coups raſauts : deux porterent près d'un „ arbre au pied duquel il y avoit beaucoup d'Indiens raſſemblés. „ Ils furent frappés de terreur & de conſternation ; de ſorte qu'en „ moins de deux minutes ils diſparurent entiérement. Après avoir „ ainſi nettoyé la côte j'armai mes bateaux & j'envoyai tous les „ charpentiers avec leurs haches, eſcortés d'une forte garde pour „ détruire les pirogues qu'on avoit tirées à terre : avant midi cette „ opération fut entiérement achevée, & plus de cinquante pirogues

Frayeur des Anglois.

Préparatifs au combat.

Combat.

Frayeur des Inſulaires

Deſtruction des pirogues.

„ gues, dont plusieurs étoient de soixante pieds de long, larges „ de trois & amarrées ensemble deux à deux, furent mises en pie- „ ces. On n'y trouva que des pierres & des frondes, si l'on en ex- „ cepte deux ou trois plus petites qui portoient des fruits, des vo- „ lailles & quelques cochons ".

WALLIS. 1767.

„ A deux heures de l'après-midi neuf ou dix habitans sortirent du „ bois avec des branches vertes dans leurs mains, qu'ils plante- „ rent en terre près des bords de la riviere & se retirerent; un inf- „ tant après ils reparurent, portant avec eux plusieurs cochons „ qui avoient les jambes liées & qu'ils placerent auprès des bran- „ ches, après quoi ils se retirerent encore. Enfin ils revinrent une „ troisieme fois apportant d'autres cochons & quelques chiens qui „ avoient les jambes de devant liées au-dessus de la tête; ren- „ trant dans le bois, ils apporterent encore plusieurs paquets „ d'une étoffe dont ils se revêtent, & qui a quelque ressemblance „ avec le papier des Indes; ils les placerent sur le rivage, & nous „ appellerent pour venir les prendre. Comme nous étions éloi- „ gnés d'environ trois encablures, nous ne pouvions pas re- „ connoître en quoi consistoient ces gages de paix. Nous par- „ vînmes cependant à distinguer les cochons & les pieces d'étof- „ fe; mais en voyant les chiens avec leurs pattes sur le col s'é- „ lever à plusieurs reprises & marcher quelque temps de bout & „ droits, nous les prîmes pour une espece d'animal étranger & in- „ connu, nous étions très-impatiens de les voir de plus près. „ J'envoyai donc un bateau & notre étonnement cessa : nos gens „ trouverent neuf bons cochons, outre les chiens & les étoffes. Ils „ prirent les cochons, laisserent l'étoffe & délierent les chiens; „ en échange ils mirent sur le rivage des haches, des clous & „ d'autres choses, en faisant signe à plusieurs Indiens qui étoient „ à leur vue, de les emporter avec leurs étoffes : à peine le bateau „ étoit-il revenu à bord que les Indiens apporterent encore deux „ cochons & nous appellerent. Le bateau retourna, prit les co- „ chons, mais laissa encore l'étoffe, quoique les Indiens fissent signe „ que nous devions la prendre. Nos gens nous dirent qu'ils n'avoient „ touchés à rien de ce que nous avions laissé sur le rivage. Quel- „ qu'un s'imagina que s'ils ne recevoient pas ce que nous leur „ avions offert, c'étoit parce que nous ne voulions pas accep- „ ter leur étoffe. L'événement prouva que cette conjecture étoit „ juste, car ayant donné ordre qu'on l'enlevât, dès qu'elle fut „ à bord du bateau, les Indiens parurent & emporterent dans le „ bois, avec de grandes démonstrations de joie, tout ce que je „ leur avois envoyé. Nos bateaux allerent alors à la petite riviere „ & remplirent toutes les pieces d'eau faisant à-peu-près six ton- „ nes. Nous trouvâmes qu'elles n'avoient point souffert pendant „ que les Indiens en avoient été maîtres, & que nous n'avions

Les Naturels demandent la paix. Cérémonies

Les Anglois acceptent les présens des Naturels.

Délicatesse des Insulaires en cette occasion.

WALLIS. 1767.

„ perdu que quelques seaux de cuir & un entonnoir que nous ne „ pûmes recouvrer «.

„ Le 27 j'envoyai les bateaux avec une garde pour continuer „ à faire de l'eau ; dès que nos gens furent à terre, le même vieillard „ qui avoit passé la riviere pour aller à eux le premier jour, pa- „ rut de l'autre côté, & après avoir fait un long discours, traversa „ l'eau. Lorsqu'il fut auprès de nos gens l'Officier lui montra les „ pierres qui étoient en piles sur le rivage rangées comme des „ boulets de canon & qui y avoient été portées depuis notre premier „ débarquement, il lui fit voir aussi quelques sacs remplis de pierres „ pris dans les pirogues que j'avois fait briser, & il s'efforça de „ lui faire entendre que les Indiens avoient été les agresseurs, & que „ le mal que nous leur avions fait n'avoit eu d'autre raison que la né- „ cessité de nous défendre. Le vieillard sembla comprendre ce qu'on „ vouloit lui dire, mais sans en convenir il fit un discours à ses „ compagnons, en leur montrant du doigt les pierres, les fron- „ des, les sacs avec une grande émotion & de temps-en-temps „ avec des regards, des gestes & une voix capable d'effrayer ; son „ agitation se calma pourtant par degrés, & l'Officier, qui, à son „ grand regret, n'avoit pas entendu un mot de son discours, tâcha de „ le convaincre par tous les signes qu'il pût s'imaginer qu'il desiroit „ vivre en paix avec les Indiens, & que nous étions disposés à leur „ donner toutes les marques d'amitié qui seroient en notre pouvoir. „ Il lui serra la main, l'embrassa, & lui fit différens petits présens „ qu'il crut pouvoir lui être les plus agréables. Il tâcha aussi de lui „ faire comprendre que nous desirions d'obtenir d'eux des pro- „ visions, que les Indiens ne vinssent qu'en petit nombre à la fois, „ & que tandis que nous tiendrions d'un côté de la riviere, ils res- „ tassent sur l'autre bord. Après cela le vieillard se retira parois- „ sant fort satisfait ; & avant midi il s'établit un commerce régu- „ lier qui nous fournit, en grande abondance, des cochons, de la „ volaille & des fruits, de sorte que tout l'équipage tant sains „ que malades eut de tous ces vivres à discrétion ".

Conversation avec un vieillard.

Provisions obtenues des Naturels.

Ce fut ainsi que M. Wallis parvint à regagner l'amitié des Insulaires, dont il avoit besoin pour procurer des rafraîchissemens & du repos à son équipage, que la fatigue & les maladies avoient considérablement affectés.

M. Wallis s'empressa de choisir dans un lieu sain & convenable sur le rivage, un campement où les malades fussent traités à l'abri de toute insulte. On n'en trouva pas de plus commode que l'endroit même où l'on faisoit de l'eau. Tout fut disposé en peu de temps & avec toutes les précautions nécessaires. Un petit événement très-indifférent en lui-même, ne laissa pas de contribuer à consolider la paix & à tenir les Indiens dans le respect.

Envoi des malades à terre.

Le Chirurgien se promenoit avec son fusil, un canard sauvage passa

au-dessus de sa tête; il le tira, & l'oiseau tomba mort auprès de quelques Indiens qui étoient de l'autre côté de la riviere. Ils furent saisis d'une terreur panique & s'enfuirent tous : quand ils furent à quelque distance ils s'arrêterent, il leur fit signe de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y hasarda, non sans la plus grande crainte & le vint mettre à ses pieds. Une volée d'autres canards venant à passer, le Chirurgien tira de nouveau & en tua heureusement trois. Cet événement donna aux Insulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille se seroient enfuis comme un troupeau de moutons à la vue d'un fusil tourné contre eux „ il est probable, observe M. „ Wallis, que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en „ respect, & leur conduite réguliere dans le commerce furent „ en grande partie dus à ce qu'ils avoient vu dans cette occasion „ l'instrument, dont auparavant ils n'avoient fait qu'éprouver les ef- „ fets".

WALLIS. 1767. Frayeur des Insulaires à l'aspect d'un canard tué d'un coup de fusil.

Une Isle aussi vaste & aussi belle, & les excellens fruits qu'elle offroit engagerent M. Wallis à y faire reposer quelque temps son équipage, & à reconnoître en détail l'intérieur de cette terre : prévoyant qu'il s'établiroit une sorte de commerce entre ses gens qui étoient à terre & les Naturels du pays, & qu'en les abandonnant à eux-mêmes sur cet article, il pourroit s'élever beaucoup de querelles & de désordres; il ordonna donc que tout le commerce se feroit par le canonier : il prit des précautions pour qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude; & qu'on pût se concilier en particulier, par tous les moyens possibles, le vieillard qui l'avoit jusqu'alors si bien servi. Ses ordres furent fidélement exécutés, & cette conduite fut également avantageuse aux Indiens & aux Anglois.

Précautions que prend M. Wallis.

Les premieres fautes furent punies avec la sévérité nécessaire; on prévint aussi celles qui pouvoient produire des inconvéniens désagréables. On eut aussi beaucoup d'obligations à la bonne volonté & au zele du vieillard. Les Indiens cherchoient de temps-en-temps à voler quelque chose; mais on trouvoit toujours le moyen de faire rapporter ce qui avoit été dérobé par la crainte du fusil sans qu'on tirât un seul coup : un d'eux eut un jour l'adresse de traverser la riviere sans être vu & de dérober une hache; dès que le canonier s'apperçut qu'elle lui manquoit, il en avertit le vieillard & fit préparer sa troupe comme s'il eut voulu aller dans le bois à la poursuite du voleur. Le vieillard lui dit par signe qu'il lui épargneroit cette peine, & partant sur le champ, il revint bientôt avec la hache. Le canonier lui demanda qu'on mît le voleur entre ses mains, le vieillard y consentit, non sans beaucoup de répugnance.

Vigilance & bonté d'un vieillard.

Quand l'Indien fut amené le canonier le reconnut comme ayant déja fait plusieurs vols & l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. M. Wallis qui ne vouloit le punir que par la crainte d'une punition, fei-

gnit donc de se laisser fléchir en sa faveur & de lui pardonner, il le fit mettre en liberté & le renvoya à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain & sauf, leur satisfaction fut égale à leur étonnement ; ils le reçurent avec des acclamations universelles, & le conduisirent tout de suite dans le bois. Mais le jour suivant il revint & apporta au canonier, comme pour expier sa faute une grande quantité de fruits à pain & un gros cochon tout roti.

WALLIS. 1767.

Trait de bonté.

La maladie de M. Wallis & celle du 1er. Lieutenant augmentant, M. Furneaux demeura chargé de tous les détails pendant 15 jours qui suffirent à l'entier rétablissement de l'équipage & du Commandant.

Salpêtre trouvé dans l'Isle.

Le 29 Juin un des gens de la troupe du canonier trouva un morceau de salpêtre presque aussi gros qu'un œuf. Comme c'étoit un objet aussi important que curieux, on fit tout de suite des recherches pour savoir d'où il venoit : le Chirurgien demanda en particulier à chacun de ceux qui étoient à terre s'il l'avoit apporté du vaisseau, on fit d'abord la même question à tout le monde, & tous déclarerent qu'ils n'avoient jamais rien eu de pareil. On s'adressa aux Indiens pour avoir quelques éclaircissemens, mais la difficulté de se faire entendre par signe des deux côtés fit qu'on ne put rien apprendre d'eux sur ce sujet ; au reste durant tout le séjour dans l'Isle, ce morceau fut le seul que l'on trouva (a).

Le 2 Juillet le vieillard étant absent, on vit tout-à-coup diminuer les fruits & les autres provisions que l'on avoit coutume de recevoir.

Nouveaux soins du vieillard.

Le 5, le vieillard reparut à la tente qui servoit de lieu de marché, & fit entendre au canonier qu'il avoit été plus avant dans le pays, pour déterminer les habitans à lui apporter leurs cochons, leurs volailles & leurs fruits dont les endroits voisins de l'aiguade étoient presque épuisés. Le bon effet de sa démarche fut bientôt sensible, car beaucoup d'Indiens que l'on n'avoit pas encore vus arriverent avec des cochons beaucoup plus gros que ceux que l'on avoit reçus auparavant. Le bon vieillard se hazarda lui-même à venir au vaisseau dans sa pirogue, & apporta en présent au commandant un cochon tout roti, il reçut en récompense un pot de fer, un miroir, un verre à boire & quelques autres choses que personne que lui n'avoit dans l'Isle.

Femme qui se prostituent pour des clous.

Pendant le séjour d'une partie de l'équipage à terre, plusieurs jeunes Indiennes avoient traversé la riviere & mis leurs faveurs à prix. L'objet de leur ambition étoit de peu de valeur, c'étoit des clous. Cependant comme il n'étoit pas facile d'en voler au magasin, les Matelots dégarnissoient insensiblement le vaisseau ; outre cet in-

(a) M. Forster pendant le second voyage de Cook, chercha du salpêtre à Taïti sans en trouver.

WALLIS, 1767.

convenient il y en avoit un autre plus dangereux, c'eſt que cette eſpece de monnoie devenant plus commune parmi les Indiens, le commerce devenoit en proportion plus difficile, enfin cela occaſionna des fraudes. D'ailleurs ce déſordre avoit rendu les Matelots moins dociles. Le Commandant y apporta un prompt remede en puniſſant quelques coupables.

Nouveaux traits de bonté de la part des Inſulaires.

Le 8 Juillet M. Wallis envoya un détachement à terre pour couper du bois, ceux qui le compoſoient rencontrerent des habitans qui les traiterent avec beaucoup de douceur & une grande hoſpitalité. Pluſieurs de ces bons Indiens vinrent à bord du bateau & paroiſſoient d'un rang diſtingué, tant par leurs manieres que par leur habillement. Ils furent traités avec des attentions particulieres, & pour découvrir ce qui pourroit leur faire plus de plaiſir, on mit devant eux, une monnoie Portugaiſe, une guinée, une couronne, une piaſtre Eſpagnole, des ſchellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faiſant entendre par ſigne qu'ils étoient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeroient le mieux. Ils prirent d'abord les clous avec un grand empreſſement, enſuite les demi-pences, l'or & l'argent furent négligés. „ Le 11 dans l'a-

Arrivée à bord de la Reine Oberea.

„ près-midi dit M. Wallis, le canonier vint à bord avec une gran-
„ de femme qui paroiſſoit âgée d'environ quarante-cinq ans, d'un
„ maintien agréable & d'un port majeſtueux. Il me dit qu'elle ne
„ faiſoit que d'arriver dans cette partie de l'Iſle, & que voyant
„ le grand reſpect que lui montroient les habitans, il lui avoit
„ fait quelques préſens; qu'elle l'avoit invité à venir dans ſa mai-
„ ſon ſituée à environ deux milles dans la vallée, & qu'elle lui
„ avoit donné des cochons, après quoi elle étoit retournée avec lui
„ au lieu de l'aiguade & lui avoit témoigné le deſir d'aller au vaiſ-
„ ſeau, ce qu'il avoit jugé convenable à tous égards de lui ac-
„ corder. Elle montroit de l'aſſurance dans toutes ſes actions &
„ paroiſſoit ſans défiance & ſans crainte même dans les premiers
„ momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle ſe conduiſit pen-
„ dant tout le temps qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui
„ diſtingue toujours les perſonnes accoutumées à commander. Je
„ lui donnai un grand manteau bleu que je jettai ſur ſes épau-
„ les, où je l'attachai avec des rubans, j'y ajoutai un miroir, de
„ la raſſade de différentes ſortes & pluſieurs autres choſes qu'elle re-

Careſſes qu'elle fait à M. Wallis.

„ çut de fort bonne grace & avec beaucoup de plaiſir. Elle remar-
„ qua que j'avois été malade & me montra le rivage du doigt;
„ je compris qu'elle vouloit dire que je devois aller à terre pour
„ me retablir parfaitement : je tâchai de lui faire comprendre que
„ j'irois le lendemain matin. Lorſqu'elle voulut retourner j'ordon-
„ nai au canonier de l'accompagner; après l'avoir miſe à ter-
„ re, il la conduiſit juſqu'à ſon habitation qu'il me décrivit comme

WALLIS. 1767.

„ très-grande & bien bâtie, il me dit qu'elle avoit beaucoup de „ gardes & de domestiques & qu'à une petite distance de cette mai„ son elle en avoit une fermée de palissade.

M. Wallis reçu à terre par la Reine.

„ Le 12 au matin M. Wallis alla à terre pour la premiere fois, & la Princesse ou plutôt la Reine, car elle paroissoit en avoir l'autorité, vint bientôt à lui suivie d'un nombreux cortege. Comme elle apperçut que la maladie lui avoit beaucoup laissé de foiblesse, elle ordonna à ses gens de le prendre sur leurs bras & de le porter non-seulement au-delà de la riviere, mais jusqu'à sa maison : on rendit par ses ordres le même service au 1er. Lieutenant, au munitionnaire & à quelques autres de ceux qui étoient affoiblis par la maladie ; M. Wallis avoit ordonné un détachement qui le suivit. La multitude s'assembloit en foule sur le passage, mais au premier mouvement de sa main sans qu'elle dît un seul mot le peuple s'écartoit & laissoit le passage libre. Quand on approcha de sa maison, un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe vinrent au-devant d'elle, elle les présenta à M. Wallis en lui faisant comprendre par ses gestes qu'ils étoient ses parens & lui prenant la main, elle la leur donna à baiser.

Description de sa maison.

„ Nous entrâmes continue M. Wallis dans la maison „ qui embrassoit une espace de terrein long de 327 pieds & large „ de 42, elle étoit formée d'un toit couvert de feuilles de palmier „ soutenu par 39 piliers de chaque côté & 14 dans le milieu. „ La partie la plus élévée du toit au dedans avoit 30 pieds de hau„ teur, & les côtés de la maison au-dessous des bords du toit en „ avoient 12 & étoient ouverts. Aussi-tôt que nous fûmes assis, „ elle appella quatre jeunes filles auprès de nous ; les aida elle„ même à m'ôter mes souliers, mes bas & mon habit, & les char„ gea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit „ la même opération à mon premier Lieutenant & au munition„ naire, cette cérémonie ne se fit pour aucun de ceux qui parois„ soient se bien porter. Pendant que cela se passoit, notre Chi„ rurgien, qui s'étoit échauffé en marchant, ôta sa perruque pour „ se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette „ vue attira l'attention de tous les autres sur ce prodige qui fixa „ tous les yeux, & qui suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles „ pour nous ; toute l'assemblée demeura quelque temps sans mou„ vement dans le silence de l'étonnement qui n'eut pas été plus „ grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon „ séparé de son corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frot„ toient reprirent bien-tôt leurs fonctions qu'elles continuerent „ environ une demie heure, après quoi elles nous r'habillerent & „ comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie ; nous nous „ trouvâmes fort bien de leurs soins, le Lieutenant, le muni„ tionnaire & moi.

Présens qu'il reçoit ensuite.

„ Ensuite notre généreuse bienfaitrice fit appor„ ter quelques balots d'étoffes avec lesquelles elle m'habilla ; ainsi



Godefroy Dir.

Cession de l'Isle d'Otahiti au Capitaine Wallis par la Reine OBÉRÉA.

„ que tous ceux qui étoient avec moi & à la mode du Pays. Je „ refiftai d'abord à cette faveur, mais ne voulant pas paroître mé-„ content d'une chofe qu'elle imaginoit devoir me faire plaifir, „ je cédai. Quand nous partîmes elle nous fit donner une truie „ pleine & nous accompagna jufqu'à notre bateau. Elle vouloit „ qu'on me portât encore, mais comme j'aimois mieux marcher, „ elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions „ en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverfer, elle me fou-„ levoit avec autant de facilité que j'en aurois eu à rendre le mê-„ me fervice à un enfant dans mon état de fanté.

WALLIS. 1767.

Petits foins de la Reine à fon égard.

„ Le lendemain au matin 13, continue M. Wallis, je lui en-„ voyai par le canonier, fix haches, fix faucilles, & plufieurs „ autres préfens, à fon retour mon meffager me dit qu'il avoit trouvé „ la Reine donnant un feftin à un millier de perfonnes. Ses domef-„ tiques lui portoient les mets tout préparés, la viande dans des noix „ de cocos & les coquillages dans des efpeces d'augets de bois fem-„ blables à ceux dont nos bouchers fe fervent. Elle les diftri-„ buoit enfuite de fes propres mains à tous fes hôtes qui étoient af-„ fis & rangés autour de la grande maifon. Quand cela fut fait, elle „ s'affit elle-même fur une efpece d'eftrade, & deux femmes pla-„ cées à fes côtés lui donnerent à manger; les femmes lui préfen-„ toient les mets avec leurs doigts, elle n'avoit que la peine d'ou-„ vrir la bouche. Lorfqu'elle apperçut le canonier, elle lui fit „ fervir une portion; il ne put pas nous dire ce que c'étoit, mais il „ croit que c'étoit une poule coupée en petits morceaux, avec „ des pommes & affaifonnée avec de l'eau falée. Il trouva au refte „ les mets fort bons; elle accepta les chofes que je lui envoyois „ & en parut très-fatisfaite. Après que cette liaifon avec la Reine „ fut établie, les provifions de toute efpece devinrent plus com-„ munes au marché : mais malgré leur abondance nous fûmes „ encore obligés de les payer plus cherement qu'à notre arrivée; „ notre commerce fe trouvant gâté par les clous que nos gens avoient „ dérobés pour les donner aux femmes, je donnai ordre de fouil-„ ler tous ceux qui iroient à terre, & je défendis qu'aucune femme „ paffât la riviere ".

Nombreux feftin.

Maniere de manger des Taïtiens.

Les échanges prennent plus d'activité.

Le 14, le canonier étant à terre apperçut une vieille femme de l'autre côté de la riviere pleurant amérement. Dès qu'elle vit qu'on l'avoit remarqué elle envoya un jeune homme qui étoit près d'elle au-delà de la riviere avec une branche de bananier dans les mains, quand il fut arrivé, il fit un long difcours & mit fa branche aux pieds du canonier, après cela il retourna & rapporta la vieille femme, tandis qu'un autre homme apportoit en même temps deux cochons bien gros & bien gras : la femme parcouroit des yeux tous ceux qui fe trouvoient là l'un après l'autre, à la fin elle fondit en larmes; le jeune homme qui l'avoit apportée voyant que le canonier étoit tou-

Douleur d'une Taïtienne dont le mari & 3 de fes fils avoient été tués par les Anglois.

WALLIS. 1767.

ché & étonné de ce ſpectacle, fit un autre diſcours plus long que le premier. La douleur de cette femme étoit cependant encore un myſtere ; mais à la fin on comprit que ſon mari & trois de ſes enfans avoient été tués à l'attaque du vaiſſeau. Cette explication qu'elle faiſoit elle-même l'affecta ſi fort qu'à la fin elle tomba ne pouvant plus parler. Les deux jeunes hommes qui la ſoutenoient étoient preſque dans le même état ; on conjectura que c'étoit deux de ſes enfans ou de ſes proches parens. Le canonier fit tout ce qu'il put pour adoucir ſa douleur, & quand elle fut un peu revenue à elle-même, elle lui fit préſenter les deux cochons & lui donna ſa main en ſigne d'amitié, mais elle ne voulut rien recevoir de l'Anglois, quoiqu'il lui offrît dix fois la valeur de ſes cochons au prix du marché.

Bonté de cette femme.

Le 15, M. Wallis envoya dès le matin le ſecond Lieutenant avec tous les bateaux & ſoixante hommes à l'Oueſt, pour connoître le pays & voir ce qu'on pouvoit en tirer. A midi il revint après avoir fait environ ſix milles le long de la côte. Il trouva le pays très-agréable & très-peuplé, abondant en cochons, en volaille, en fruits & en végétaux de différentes ſortes. Les habitans ne lui apporterent aucun obſtacle, mais ne parurent point diſpoſés à lui vendre beaucoup de proviſions, ils lui donnerent cependant des cocos & des bananes, & ils lui vendirent enfin neuf cochons & quelques poules.

Reconnoiſſance de quelques cantons de l'Iſle.

Le Lieutenant penſa qu'on pourroit facilement les amener par degrés à un commerce plus étendu ; mais la diſtance du vaiſſeau étoit trop grande, & il falloit envoyer trop de monde à terre pour y être en ſûreté. Il vit beaucoup de grandes pirogues au rivage & quelques-unes en conſtruction.

Il obſerva que tous leurs outils étoient de pierres, de coquilles & d'os, & il en conclut qu'ils n'avoient aucune eſpece de métal. Il ne trouva d'autres quadrupedes chez eux que des cochons & des chiens, ni aucun vaſe de terre, de ſorte que toutes leurs nourritures ſe cuiſoient en four ou roties. Dépourvus de vaſes où l'eau put être contenue & ſoumiſe à l'action du feu, ils n'avoient pas plus d'idée qu'elle put être échauffée que rendue ſolide. Auſſi comme la Reine étoit un jour à déjeûner à bord du vaiſſeau, un des Indiens les plus conſidérables de la ſuite que l'on ſuppoſa être un Prêtre, voyant le Chirurgien remplir la théyere en tournant le robinet du bouloir qui étoit ſur la table, après avoir remarqué ce qu'on venoit de faire, avec une grande curioſité & beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet & reçut l'eau ſur ſa main : auſſi-tôt qu'il ſe ſentit brûlé, il pouſſa des cris & courut tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui étoit arrivé, demeurerent les yeux fixés ſur lui avec une ſurpriſe mêlée de frayeur. Le Chirurgien, cauſe innocente du mal,

Remarque ſur les uſages des Inſulaires

mal, y appliqua un remede, mais il se passa quelque temps avant que le pauvre Insulaire fut soulagé.

WALLIS. 1767.

Le 16, M. Furneaux éprouva les symptomes d'une forte maladie, inconvénient d'autant plus fâcheux que le Commandant & le premier Lieutenant n'étoient pas encore en état d'agir.

Le 27, la Reine qui paroissoit avoir conçu de l'inclination pour M. Wallis, donna aux Européens de nouvelles marques d'amitié & de générosité; & le commerce se soutenoit avantageusement, elle retourna à bord le lendemain & porta deux gros cochons en présent, car jamais elle ne voulut consentir à faire aucun échange. Le soir, le maître d'équipage la reconduisit à terre avec un présent: aussi-tôt qu'ils furent débarqués elle le prit par la main, ayant fait un long discours au peuple qui les environnoit en foule, elle le mena à sa maison où elle l'habilla à la maniere du pays, comme elle en avoit usé avec le Capitaine auparavant.

Présens d'Oberca.

Le 20, les gens de l'équipage continuant à voir les femmes du pays & dépouillant toujours le vaisseau de clous, M. Wallis fut forcé de défendre la descente à terre à tous ceux qui n'étoient pas employés à la coupe du bois. Il remarqua qu'il ne lui restoit d'autre moyen d'empêcher la destruction entiere du vaisseau.

Le 21, la Reine alla de nouveau au vaisseau, & fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels à son ordinaire elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête à quitter le navire, elle fit entendre qu'elle desiroit que M. Wallis allât à terre avec elle; elle se proposoit de lui donner des marques de galanterie & d'amour: il y consentit en prenant plusieurs Officiers avec lui. » Quand nous fûmes arrivés, dit-il, à sa maison, elle me fit asseoir & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure que je n'avois vu à personne qu'à elle, étoit assez agréable, elle attacha aussi à mon chapeau & aux chapeaux de ceux qui étoient avec moi une espece de guirlande faite de tresses de cheveux, & nous fit entendre que c'étoit ses propres cheveux & qu'elle-même les avoit tressés (a), elle nous donna des nattes très-adroitement travaillées. Le soir elle nous accompagna jusqu'au rivage, & lorsque nous entrâmes dans notre bateau elle nous donna une truie & une grande quantité de fruits. En partant je l'avertis par signes que je quitterois l'Isle dans sept jours, elle me demanda par signe d'en demeurer encore vingt, en me faisant entendre que j'irois dans l'intérieur du pays à deux journées de la côte; que j'y passerois quelques jours, & que j'en rapporterois une grande provision de cochons & de volailles.

Nouveaux soins de la Reine.

M. Wallis va dans sa maison.

Son empressement à le retenir dans l'Isle.

(a) Il faut que cet usage soit bien naturel, puisqu'on le trouve chez des peuples de la mer du *Sud*, qui sont à peine sortis de l'état de nature & qui ne connoissent pas les métaux.

WALLIS. 1767.

» Je lui répliquai toujours par signes que j'étois forcé de partir » dans sept jours sans autre délai, sur quoi elle se mit à pleurer & » ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je parvins à la tran- » quillifer un peu «

Le 22 au matin, le canonier apporta au vaisseau au moins vingt cochons avec beaucoup de fruits.

Présens que M. Wallis fait aux Naturels.

Le 24, M. Wallis envoya au vieillard qui avoit été si utile à ses desseins un autre pot de fer, des haches, des serpes, quelques faucilles & une piece de drap. Il envoya aussi à la Reine deux cocqs d'Inde, deux oies, trois cocqs de Guinée, une chatte pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemises, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des aricots blancs, environ seize sortes de semences potageres, une beche, enfin une grande quantité de pieces de coutellerie ; couteaux, ciseaux, & autres choses. Les Européens avoient plantés plusieurs sortes de légumes, & en différens endroits ils avoient réussi.

Excursions dans l'intérieur du pays.

Le 25 au matin, un des Contre-Maîtres fut chargé avec tous les soldats de marine, quarante matelots & quatre Officiers de poupe, de s'avancer dans la vallée le long de la riviere aussi loin qu'ils pourroient, d'examiner le sol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveroient, de remonter aux sources des ruisseaux qu'ils verroient descendre des montagnes, & d'observer s'ils charioient des mineraux. Ils avoient ordre de se tenir continuellement sur leurs gardes contre les habitans, & d'allumer un feu comme un signal s'ils étoient attaqués.

Ce jour-là, M. Wallis observa une éclipse de soleil. Il rapporta les détails de l'observation dans son Journal.

M. Wallis se rend de nouveau chez la Reine.

Après avoir fait son observation, il alla chez la Reine, & lui montra le télescope, elle en admira la structure, il s'efforça de lui en faire comprendre l'usage, & le fixant sur plusieurs objets éloignés qu'elle connoissoit bien, mais qu'elle ne pouvoit distinguer à la simple vue, il les lui fit regarder par le télescope : dès qu'elle le vit, elle tressaillit & recula d'étonnement & dirigeant ses yeux vers l'endroit, sur lequel l'instrument portoit ; elle demeura quelque temps immobile & sans parler, elle retourna au télescope & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux simples les objets que le télescope lui avoit montrés. En les voyant ainsi paroître & disparoître alternativement, sa contenance & ses gestes exprimoient un mêlange d'étonnement & de plaisir, qu'il seroit difficile de décrire. M. Wallis fit emporter le télescope, & l'invita elle & plusieurs chefs qui étoient avec elle à venir avec lui à bord du vaisseau, il avoit en cela pour objet la sûreté entiere du détachement qu'il avoit envoyé dans le pays, persuadé que tant qu'on verroit la Reine & les principaux habitans entre ses mains, on se garderoit bien de faire à terre aucune violence à ses gens.

La Reine va ensuite à bord.

WALLIS, 1767.

Le soir, ses gens étant revenus de leur expédition & paroissant au rivage, il renvoya la Reine & sa suite; en partant elle lui demanda par signes s'il persistoit toujours dans sa résolution de quitter l'Isle au temps qu'il avoit fixé; & lorsqu'il lui eût fait entendre qu'il lui étoit impossible de demeurer plus long-temps, elle exprima sa douleur par un torrent de larmes, & demeura quelque temps sans pouvoir proférer une parole, quand elle fut un peu appaisée, elle lui dit qu'elle vouloit revenir au vaisseau le lendemain.

Sa douleur en voyant l'inflexibilité de M. Wallis.

Le Contre-Maître chargé de l'expédition faite dans l'intérieur de l'Isle en rend compte en ces termes, » à quatre heures du matin du Samedi 25 Juin, dit-il, je débarquai avec quatre Officiers de poupe, un Sergent, douze soldats de marine & vingt-quatre matelots tous armés; nous étions accompagnés de quatre hommes qui portoient des haches & d'autres marchandises, dont nous voulions trafiquer avec les Naturels du pays, & de quatre autres chargés de munitions & de provisions; chaque homme avoit reçu sa ration d'eau-de-vie d'un jour, & j'en avois en outre deux petits barils que je devois distribuer lorsque je le jugerois à propos.

Détails de l'excuse dont on a parlé plus haut.

» Dès que je fus à terre, j'appellai notre vieillard & je le pris pour nous conduire; nous suivîmes le cours de la riviere partagés en deux bandes qui marchoient chacune d'un côté, les deux premiers milles elle coule à travers une vallée très-large, dans laquelle nous découvrîmes plusieurs habitations, des jardins enclos & une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits, le sol qui est d'une couleur noirâtre, nous parut gras & fertile. La vallée devenant ensuite très-étroite & le terrein étant escarpé d'un côté de la riviere, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant se précipite des montagnes, on a creusé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & dans les plantations d'arbres fruitiers. Nous apperçûmes dans ces jardins, une herbe que les habitans ne nous avoient jamais apportée, & nous vîmes qu'ils la mangeoient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable; sa saveur ressemble assez à celle de l'épinard des Isles d'Amérique appellée *Calleloor*, quoique les feuilles en soient un peu différentes. Les terreins sont fermés de haies & forment un coup d'œil agréable; le fruit à pains & les pommiers sont alignés sur le penchant des collines, & les cocotiers & les bananiers qui demandent plus d'humidité dans la plaine au-dessous des arbres & sur les collines, il y a de très-bonnes herbes; & nous ne vîmes point de broussailles. En avançant, les sinuosités de la riviere devenoient innombrables, les collines s'élevoient en montagnes, & nous avions par-tout de grands crines de rochers qui pendoient sur nos têtes. Notre route étoit difficile, & lorsque nous eûmes

Observations sur l'état du pays.

WALLIS. 1767.

» parcouru environ quatre milles, le dernier chemin que nous avions » fait fut si mauvais que nous nous assîmes pour nous reposer & » nous rafraîchir en déjeûnant, nous nous étendîmes sous un » grand pommier dans un très-bel endroit ; à peine commen- » çions-nous notre repas que nous fûmes tout-à-coup allarmés par » un son confus de plusieurs voix entremêlées de grands cris. Nous » apperçûmes bien-tôt après une multitude d'hommes, de fem- » mes & d'enfans, qui étoient sur une colline au-dessous de nous. » Notre vieillard voyant que nous nous levions précipitamment & » que nous courions à nos armes, nous pria de continuer à rester » assis, & il alla sur le champ vers les Taïtiens qui nous étoient ve- » nus surprendre. Dès qu'il les eût abordé ils se turent & s'en alle- » rent : peu de temps après ils revinrent, & apporterent un gros » cochon tout cuit & beaucoup de fruits à pain, d'ignames & » d'autres rafraîchissemens qu'ils donnerent au vieillard qui nous » les distribua. Je leur offris en retour des clous, des boutons » & d'autres choses qui leur firent bien du plaisir. Nous poursui- » vîmes ensuite notre chemin dans la vallée aussi loin qu'il nous fut » possible, en examinant tous les courans d'eau & les endroits » qu'ils avoient arrosés pour voir si nous n'y trouverions pas de » vestiges de métaux, ou de minéraux ; mais nous n'en décou- » vrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous » rencontrions, le morceau de salpêtre qui avoit été ramassé dans » l'Isle, mais aucun d'eux ne parut le connoître, & je ne pus » point avoir d'éclaircissemens sur cette matiere. Le vieillard com- » mença à être fatigué ; & comme il y avoit une montagne de- » vant nous, il nous dit par signes qu'il vouloit aller dans son ha- » bitation : cependant avant de nous quitter, il fit prendre à ses » compatriotes qui nous avoient si généreusement fournis des pro- » visions, le bagage, avec les fruits qui n'avoient pas été mangés & » quelques noix de cocos remplies d'eau fraiche, & il nous donna » à entendre qu'ils nous accompagneroient jusqu'au delà de la » montagne. Dès qu'il fût parti, les Taïtiens détacherent des » branches vertes des arbres voisins & ils les placerent devant » nous en faisant plusieurs cérémonies dont nous ne connois- » sions pas la signification, ils prirent ensuite de petits fruits dont » ils se peignirent en rouge, & ils exprimerent de l'écorce d'un ar- » bre, un suc jaune qu'ils répandirent en différens endroits de » leurs habillemens. Le vieillard nous voyoit encore lorsque nous » nous mîmes à gravir la montagne ; & s'apperçevant que nous » avions peine à nous ouvrir un passage à travers les ronces & » les buissons qui étoient très-épais, il revint sur ses pas, & » dit quelque chose à ses compatriotes d'un ton de voix ferme » & élevé : sur quoi vingt ou trente d'eux, allerent devant » nous & débarrasserent le chemin. Ils nous donnerent aussi en

Services que les Taïtiens rendent aux Anglois

„ route de l'eau & des fruits pour nous rafraîchir ; & ils nous ai- „ doient à grimper les endroits les plus difficiles, que nous n'au- „ rions pas pu franchir sans eux. Cette montagne étoit éloignée „ d'environ six milles, du lieu de notre débarquement, & son som- „ met nous parut élevé d'environ un mille au-dessus du niveau de „ la riviere qui coule dans la vallée. Lorsque nous fûmes arri- „ vés en haut, nous nous assîmes une seconde fois pour nous re- „ poser & nous rafraîchir ; nous nous flattions en montant que „ parvenus au sommet nous découvririons toute l'Isle ; mais nous „ trouvâmes des montagnes beaucoup plus élevées que celle où „ nous étions. La vue du côté du vaisseau étoit délicieuse ; les pen- „ chants des collines sont couverts de beaux bois & de villages ré- „ pandus çà & là ; les vallées présentent des passages encore plus „ riants ; il y a un grand nombre de maisons & peu de ver- „ dure. Nous vîmes très-peu d'habitations au-dessus de nous. Mais „ nous apperçûmes de la fumée sur les plus grandes hauteurs „ qui étoient à portée de notre vue, & nous conjecturâmes que „ les endroits les plus élevés de l'Isle ne sont pas sans habitans. „ En gravissant la montagne nous trouvâmes plusieurs ruisseaux „ qui sortoient des rochers, & nous découvrîmes, du sommet, „ des maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il „ n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue, la crine „ des plus élevées que nous appercevions est garnie de bois, „ dont je ne distinguai pas l'espece : d'autres qui sont de la mê- „ me hauteur que celle que nous avions montée, sont couvertes „ de bois sur les côtés ; & le sommet qui est de roc est couvert „ de fougere. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous une „ sorte d'herbe & de plante qui ressemble au jonc. En général „ le sol des montagnes & des vallées, me parut fertile. Nous „ vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre d'un très-bon goût, & „ qui croissoient sans la moindre culture ; je trouvai aussi du gin- „ gembre & du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons ; mais „ je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plu- „ part étoient alors en fleurs, après avoir passé le sommet de „ la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre „ exactement semblable à la fougere, excepté seulement qu'il „ avoit 15 ou 16 pieds de haut, je le coupai & je vis que l'in- „ térieur ressembloit aussi à celui de la fougere. Je voulois en rap- „ porter une branche, mais je trouvai qu'elle étoit trop incom- „ mode ; & je ne savois pas d'ailleurs quelle difficulté nous es- „ suyerions avant de retourner au vaisseau, dont je jugeai que nous „ étions fort éloignés. Dès que nous eûmes réparé nos forces „ par les rafraîchissemens & le repos, nous commençâmes à „ descendre la montagne toujours accompagnés des Naturels du „ pays aux soins desquels le vieillard nous avoit recommandés.

WALLIS. 1767.

Multitude de montagnes.

Plantes & arbres.

WALLIS. 1767.

„ Nous dirigions ordinairement notre marche vers le vaiſſeau, „ mais nous détournions quelque fois à droite & à gauche dans „ les plaines & les vallées, lorſque nous appercevions des mai- „ ſons agréablement ſituées. Les habitans étoient toujours prêts „ à nous donner ou à nous vendre ce qu'ils avoient : excepté „ des cochons, nous ne vîmes point de quadrupedes; & nous „ ne remarquâmes d'autres oiſeaux que différentes eſpeces de per- „ roquets, une ſorte de pigeon & beaucoup de canards ſur la „ riviere. Tous les endroits qui étoient plantés & cultivés, „ avoient de grandes marques de fertilité, quoiqu'il y eût quel- „ ques parties dans le milieu qui paroiſſoient ſtériles. Je plantai „ des noyaux de pêches, de ceriſes & de prunes; je ſemai la „ graine de beaucoup de plantes potageres dans les lieux où je „ crus qu'elles croîtroient, & des citrons, des oranges & des li- „ mons, dans les terreins que je jugeai les plus reſſemblans à ceux „ des Iſles de l'Amérique, qui produiſent ces fruits. Dans l'après- „ midi nous arrivâmes à un endroit très-agréable, à environ „ trois milles du vaiſſeau ; nous y achetâmes deux cochons & „ quelques volailles, que les Naturels du pays nous apprêterent „ très-bien & fort proprement. Nous y reſtâmes juſqu'à la fraî- „ cheur du ſoir, nous nous mîmes en marche pour retourner au „ vaiſſeau après avoir récompenſé libéralement nos guides & les „ gens qui nous avoient procuré un ſi bon dîné. Toute notre „ compagnie ſe comporta pendant cette journée avec beau- „ coup d'ordre & d'honnêteté, nous quittâmes les Taïtiens nos „ amis très-contens les uns des autres".

Obſervations ſur l'intérieur du pays.

Le 26, la Reine vînt à bord dès les 6 heures du matin comme elle l'avoit promis, elle apporta des cochons & des volailles ; mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonier envoya trente cochons avec beaucoup de volailles & de fruits. On completa les proviſions d'eau & de bois, & on tint tout prêt pour remettre en mer. Pluſieurs habitans vinrent de l'intérieur du Pays ſur le rivage; par les égards qu'on avoit pour quelques-uns d'eux, on jugea qu'ils étoient d'un rang ſupérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la Reine revint ſur le rivage très-bien habillée & ſuivie d'un grand nombre de perſonnes. Ses adieux à Wallis furent ſi touchans que les Romanciers n'en imaginent pas de plus intéreſſans. Elle traverſa la riviere avec ſa ſuite & le vieillard, elle vint encore une fois à bord du vaiſſeau; elle apportoit de très-beaux fruits, elle renouvella avec beaucoup d'empreſſement ſes ſollicitations, afin d'engager M. Wallis à ſéjourner dix jours de plus dans l'Iſle; elle lui fit entendre qu'elle iroit dans l'intérieur du Pays & qu'elle lui apporteroit une grande quantité de cochons, de volailles & de fruits. Je tâchai dit M. Wallis de lui „ témoigner ma reconnoiſſance des bontés & de l'amitié qu'elle avoit

Adieu de la Reine Oberea.

„ pour moi, mais je l'aſſurai que je mettrois ſûrement à la voile dès le matin du jour ſuivant : elle fondit en larmes comme à ſon ordinaire, & quand ſon agitation fut calmée, elle me demanda par ſignes quand je reviendrois. Je lui fis comprendre que ce ſeroit dans cinquante jours. Elle me dit par ſignes de ne pas attendre ſi long-temps & de revenir dans trente. Comme je perſiſtois à exprimer toujours le nombre de jours que j'avois fixés, elle me parut ſatisfaite ; elle reſta à bord juſqu'à la nuit, & ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à la déterminer à retourner à terre. Lorſqu'on lui dit que le bateau étoit prêt elle ſe jetta ſur un fauteuil & pleura pendant long-temps, avec tant de ſenſibilité que rien ne pouvoit la calmer : à la fin cependant elle entra dans le bateau avec beaucoup de répugnance, accompagnée des gens de ſa ſuite & du vieillard ; le vieillard nous avoit dit ſouvent que ſon fils, âgé d'environ quatorze ans, s'embarqueroit avec nous, le jeune homme paroiſſoit y conſentir. Comme il avoit diſparu pendant deux jours, je m'informai de lui dès que je ne le vis plus, ſon pere me fit entendre qu'il étoit allé dans l'intérieur de l'Iſle voir ſes amis, & qu'il reviendroit aſſez à temps pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu, & j'ai des raiſons de croire que lorſque le moment de mettre à la voile approcha, la tendreſſe du vieillard avoit ſuccombé, & qu'afin de conſerver ſon enfant près de lui, il l'avoit caché juſqu'à ce que le vaiſſeau fut parti ".

Wallis, 1767.

Départ de Taïti.

„ Le 27, continue M. Wallis, à la pointe du jour nous demarâmes, & j'envoyai en même-temps à terre le grand bateau & le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pieces d'eau qui étoient vuides ; dès qu'ils furent près de la côte ils virent avec ſurpriſe tout le rivage couvert d'habitans ; doutant s'il étoit prudent de débarquer au milieu d'un ſi grand nombre de Taïtiens, ils étoient prêts à s'en revenir au vaiſſeau, dès que les Indiens s'en apperçurent, la Reine s'avança & les invita à deſcendre. Comme elle conjecturoit les raiſons qui pouvoient les arrêter, elle fit retirer les Naturels du Pays de l'autre côté de la riviere. Pendant que nos gens allerent remplir les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons & des fruits, & lorſqu'ils y rentrerent elle vouloit à toute force revenir avec eux au vaiſſeau. L'Officier cependant qui avoit reçu ordre de n'amener perſonne, ne voulut pas lui permettre. Voyant que ſes prieres étoient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue conduite par ſes Indiens, quinze ou ſeize autres pirogues la ſuivirent & elles vinrent toutes au vaiſſeau. La Reine monta à bord, l'agitation où elle étoit l'empêchoit de parler & ſa douleur ſe répandit en larmes, après qu'elle y eut paſſé environ une heure, il s'éleva une briſe ; nous levâmes

Derniers adieux de la Reine.

WALLIS. 1767.

„ l'ancre & nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'apperçut qu'elle „ devoit absolument retourner dans sa pirogue elle nous embrassa de la maniere du monde la plus tendre, en versant beaucoup de pleurs ; toute sa suite témoigna également un grand „ chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat & j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer. „ Toutes les pirogues des Taïtiens revinrent alors près de notre bâtiment & celle qui portoit la Reine s'approcha des mantelets de la Sainte Barbe, où on l'amara quelques minutes, „ ensuite elle alla dans l'avant de sa pirogue & s'y assit en pleurant sans qu'on put la consoler. Je lui donnai plusieurs choses „ que je crus pouvoir lui être utiles, & quelques autres pour „ sa parure, elle les reçut en silence & sans y faire beaucoup „ d'attention. A dix heures nous avions dépassé le recif, il s'éleva „ un vent frais; nos amis les Taïtiens & sur-tout la Reine nous „ dirent adieu pour la derniere fois, avec tant de regrets & „ d'une façon si touchante que j'eus le cœur serré, & que mes „ yeux se remplirent de larmes " nous renvoyons ailleurs comme nous l'avons déja dit une description plus particuliere de cette Isle & de ses habitans.

Un calme ramene les Taïtiens près du vaisseau.

§. VI.

Traversée de Taïti *à l'Isle de* Tinian. *Isles découvertes dans cette traversée.*

Après avoir relâché 33 jours à l'Isle de *Taïti*, M. Wallis appareilla le 27 Juillet, & il rangea la côte de l'Isle du *Duc d'York* qui en est éloignée d'environ deux milles ; le lendemain à la pointe du jour il apperçut terre, & il courut dessus en rangeant sous le vent. Du côté du vent on trouve de très-grands brisans, & sous le vent des rochers, il semble pourtant dit M. Wallis qu'en plusieurs endroits il y a des bons mouillages. L'équipage du vaisseau apperçut peu d'Insulaires, de petites huttes forment leur habitation & il parut aux Anglois qu'ils vivent d'une maniere très-différente des Taïtiens, M. Wallis lui a donné le nom de *Charles Saunders.*

Isle de Charles Saunders.

Le 30, les Anglois virent terre de nouveau, M. Wallis vouloit s'y arrêter, mais il ne trouva point de mouillage, toute l'Isle est environnée de brisans : M. Wallis lui donna le nom du *Lord Howe.*

Isle du Lord Howe.

L'après-midi du même jour, il vit une terre dans l'Ouest quart Nord-Ouest & bientôt après il apperçut au Sud-Ouest une terre basse & des brisans, qui l'environnoient de tous les côtés. M. Wallis fit le tour de ces bas fonds & il les nomma Isles de *Scilly*, c'est un groupe d'Isles ou de bancs de sable extrêmement dangereux : pendant

Isles de Scilly.

pendant les nuits les moins sombres & pendant le jour, lorsque le temps est embrumé un vaisseau peut se briser dessus sans voir terre. Ils gisent par 16d. 28′ de latitude Sud & 155d. 30′ de longitude Ouest. WALLIS. 1767.

M. Wallis marchant à l'Ouest découvrit à la pointe du jour du 13 Août, une terre dans l'Ouest, & à 11 heures du matin il en apperçut encore une autre dans l'Ouest Sud-Ouest. Ces deux Isles sont en forme de pain de sucre : il donna à la premiere, qui est presque circulaire par 3 milles de diametre, le nom de l'Isle de *Boscawen*, & il appella l'autre l'Isle de *Keppel* ; en approchant de ces deux terres les Anglois apperçurent des habitans sur l'Isle de *Boscawen*, mais l'Isle de *Keppel* étant au-dessus du vent, M. Wallis dirigea sa course vers la derniere. Le 14 il envoya visiter & chercher un mouillage (a). Isle Boscawen & Isle Keppel.

Les bateaux revinrent à midi après diverses tentatives, ils avoient trouvé un bon mouillage près d'une riviere où ce vaisseau pouvoit faire de l'eau parce qu'il étoit facile de construire un chemin qui auroit conduit de l'endroit du débarquement jusques-là ; mais où l'on auroit eu besoin d'une forte garde pour se mettre à l'abri des insultes des habitans. On n'avoit point vu de cochons, on rapporta seulement deux volailles, quelques noix de cocos, des plantains, des bananes. Pendant que les bateaux étoient à terre deux pirogues d'Indiens montées par six hommes allerent vers eux ; ils sembloient avoir des dispositions pacifiques, & paroissoient être de la même race que les Taitiens, ils étoient vétus d'une espece de natte & avoient la premiere jointure des petits doigts coupée. Sur ces entrefaites, environ cinquante autres Insulaires vinrent de l'intérieur des terres, jusqu'à cent verges de distance des bateaux, mais ils ne voulurent pas avancer plus loin. Comme les bateaux quittoient le rivage, trois des Naturels du Pays sortirent de leurs pirogues pour passer dans l'un d'eux ; mais quand ils furent éloignés d'un demi-mille de la côte, ils se jetterent tous trois précipitamment dans la mer & s'en retournerent à la nage. Sur ce rapport M. Wallis considérant la saison, l'état de son navire & toutes les autres circonstances, jugea à propos, au lieu de se rendre en Europe par le détroit, ou par le *Cap Horn*, de prendre la route de *Tinian* & de *Batavia* & de revenir par le *Cap* de *Bonne-Espérance*. En conséquence il continua de courir Ouest Nord-Ouest jusqu'au 16, qu'il découvrit une terre. Descente à terre.

„ Le Pays, dit-il, dans l'intérieur de la côte paroissoit élevé, mais „ au bord de l'eau il étoit bas & d'un aspect agréable ; toute l'Isle Isle de Wallis.

(a) Cette Isle de Keppel forme la partie Septentrionale du grouppe que M. Cook à appellé *Isles des Amis* dans son second voyage, & dont on parlera fort au long dans la suite.

WALLIS. 1767.

Reconnoissance de l'Isle.

„ sembloit être environnée par des récifs qui s'étendoient à deux „ ou trois milles dans la mer. En voguant le long de la côte qui „ étoit couverte de cocotiers, nous vîmes quelques cabanes & de la „ fumée en plusieurs endroits, bientôt après nous évitâmes un „ banc de rochers pour gagner le côté sous le vent de l'Isle & „ nous envoyâmes en même temps des bateaux pour sonder & exa- „ miner la côte. Les bateaux rangerent la terre de très-près & „ trouverent qu'elle étoit pleine de rochers & garnies d'arbres qui „ croissoient jusqu'au bord de l'eau. Ces arbres de différentes especes „ ne portoient point de fruits, il y en avoit quelques-uns de „ très-grands. Au côté de l'Isle située sous le vent, ils trouve- „ rent des cocotiers en petit nombre, mais ils ne virent pas une „ seule habitation. Ils découvrirent aussi plusieurs petits ruis- „ seaux qu'il auroit été facile de réunir en un seul courant : dès „ qu'ils furent approchés de la côte, plusieurs pirogues qui „ avoient chacun à bord six ou huit hommes allerent à eux. Ces „ Indiens leur parurent robustes & actifs; excepté une espece de „ natte qui leur couvroit les reins, ils étoient entiérement nuds. Ils „ étoient armés de grandes massues semblables à celle qu'on „ donne à Hercule dans nos tableaux ; ils en vendirent deux „ à notre maître de vaisseau pour un clou ou deux, & quelques co- „ lifichets. Comme nos gens n'avoient vu d'autres animaux que „ des oiseaux de mer, ils étoient très-curieux de savoir des Natu- „ rels du Pays, s'ils en avoient de quelqu'autre espece, mais il „ ne leur fut pas possible de se faire entendre. Pendant la con- „ férence les Indiens formerent le projet de se saisir de notre ba- „ teau; un d'eux se mit soudainement à le tirer vers les rochers. „ Nos gens ne purent pas les en empêcher sans décharger un „ coup de fusil à deux doigts du visage de celui qui étoit le plus „ empressé à cette manœuvre. Le coup ne leur fit point de mal ; „ mais l'explosion les effraya tellement qu'ils s'enfuirent avec „ beaucoup de précipitation. Nos bateaux quitterent alors cet en- „ droit „. Cette Isle située au 13d. 18′ de latitude Sud & au 177d. de longitude Ouest, reçut le nom de M. Wallis.

Observations sur les Naturels.

L'Isle *de Wallis* fut la derniere découverte que fit M. Wallis dans la mer du Sud; ce Navigateur gouverna au Nord-Ouest jusqu'au 28. Le 3 Septembre, il apperçut deux terres qu'il prit pour deux des *Piscadores*, & le 19 il mouilla à l'Isle de *Tinian*.

Piscadores, mouillage à Tinian.

L'objet principal de ses voyages ayant été de faire des découvertes dans la mer du Sud, & les Navigateurs de toutes les Nations ayant déja reconnu les autres mers, nous ne nous arrêterons sur la partie de leur Journal qui est avant leur entrée ou après leur sortie de la mer du Sud, que lorsque nous trouverons des détails nouveaux & intéressans, ainsi l'Isle de *Tinian* n'étant connue

dans la collection des Voyages que par la description assez (a) imparfaite qu'en a fait *Lord Anson*; nous rapporterons ce qu'en ont dit le Commodore Byron & le Cap. Wallis. WALLIS. 1767.

M. Wallis passa environ 26 jours à *Tinian* pour faire à son vaisseau les reparations, dont il avoit besoin & donner à ses malades le temps de se guérir.

M. Byron observe que durant sa navigation d'Angleterre à *Tinian*, il ne lui étoit pas mort un seul homme dans les deux équipages, malgré les cruelles fatigues qu'il avoit éprouvées & la diversité des climats qu'il avoit parcourus; mais que deux Matelots moururent à *Tinian* de la fievre & plusieurs autres furent attaqués de cette maladie après être guéris du scorbut. » Je ne puis m'empêcher, Climats de Taïti.
„ dit-il, de croire que le climat de cette Isle ne soit très-malsain,
„ du moins pendant la saison où nous y sommes venus » M. Wallis observe que la viande se conservoit deux jours à *Taïti*, tandis qu'elle pouvoit à peine se garder un jour à Tinian. Les pluies y sont violentes & presque continuelles, & la chaleur y est suffisante. Le thermomêtre resté à bord fut généralement à 86d. ce qui n'est que 9d. au-dessus de la chaleur du sang : & s'il eut été à terre il auroit monté beaucoup plus haut. » J'avois été, dit M.
„ Wallis, sur les côtes de Guinée aux Indes-Occidentales & dans
„ l'Isle *Saint-Thomas* qui est sous la ligne, & je n'avois jamais
„ éprouvé une si vive chaleur «. Mais un ciel brûlant n'est pas le seul désagrément qu'on rencontre dans cette Isle; on y voit une quantité de Mille-Pieds, de Scorpions & de grosses Fourmis, dont les morsures sont également dangereuses; il s'y trouve encore une infinité d'insectes vénimeux qui sont entiérement inconnus aux Anglois & qui sont très-incommodes; leurs piquures causoient des douleurs aiguës, on n'en étoit pas plus exempt à bord que sur les rivages; ces insectes qui y avoient été portés avec le bois, avoient pris possession de tous les recoins, & ne laissoient aucun repos aux Matelots, en quelqu'endroits qu'ils se logeassent. Insectes & animaux malfaisans.

Le poisson qu'on prend sur cette côte est très-beau, mais très-malsain; il occasionna de fâcheux accidens à ceux qui en mangerent. L'Auteur du Journal du Lord Anson dit qu'à bord du *Centurion* on crut devoir absolument s'abstenir de poisson, parce que ceux qui en avoient mangé s'étoient trouvés très-incommodés. » Mais nous Poissons.
„ avions mal interprêté ce passage, dit M. Byron, nous avions cru
„ que ce poisson n'avoit été nuisible aux gens du *Centurion*,
„ que parce qu'ils en avoient mangé avec excès; & que dans ce
„ cas, il n'y avoit pas de raison de s'en abstenir totalement, mais
„ qu'il étoit seulement néceffaire d'en manger avec sobriété. Nous
„ acquîmes, par notre propre expérience, une connoissance qui

(a) Tom. II. M. 4 p. 171 & les suivantes.

WALLIS. 1767.

„ auroit pu nous moins coûter, & tous ceux qui mangerent de „ ce poiſſon furent très-dangereuſement malades & coururent les „ riſques d'en perdre la vie «.

Cochons ſauvages

L'Iſle abonde en cochons ſauvages qui faiſoient la plus grande reſſource des Anglois, pour la viande fraîche; ils ſont très-féroces, & ſi gros qu'ils peſent communément deux cens livres : on pouvoit les tirer ſans beaucoup de difficulté; mais un Négre qui étoit à bord de *la Tamar*, imagina une maniere de les prendre au piege, qui eut le plus grand ſuccès : c'étoit un grand avantage.

Difficultés de la chaſſe.

Les Chaſſeurs de M. Wallis ſouffrirent des peines incroyables; ils furent contraints de faire dix ou douze milles à travers des buiſſons forts & épais, entrélaſſés les uns dans les autres, & les animaux étoient ſi ſauvages, qu'il leur étoit très-difficile d'en approcher; de ſorte qu'il fut obligé de rélever un détachement par un autre. On vint lui dire que le bétail étoit en plus grande abondance à l'extrémité Septentrionale de l'Iſle, mais que les Chaſſeurs étoient ſi épuiſés de fatigues, après y être arrivés, qu'ils n'avoient pas la force de tuer le gibier, & beaucoup moins de le rapporter. M. Wallis y envoya quinze hommes, les Indiens avoient coupé les tiges des arbres pour en abattre le fruit; & comme il n'en étoit point revenu ſur ces pieds, M. Wallis fut obligé d'aller juſqu'à trois milles dans l'intérieur du Pays, avant de rencontrer une ſeule noix de cocos.

Noix de cocos.

Productions commerçables.

Tinian produit du cotton & de l'indigo en abondance, & aſſurément elle ſeroit d'un grand revenu ſi elle étoit ſituée aux Indes-Occidentales.

Marées.

Dans *les Syzygies*, la mer (a) eſt prodigieuſement groſſe : » à „ Tinian je n'avois pas encore vu, dit M. Byron, des vaiſſeaux à „ l'ancre éprouver des roulis de cette force; nous fûmes un jour „ aſſaillis par des lames qui chaſſées par un vent d'Oueſt, étoient „ ſi terribles & briſoient avec une telle furie ſur le récif, que je „ fus forcé de remettre en mer & d'y reſter près de huit jours; „ car, ſi notre cable s'étoit coupé dans la nuit, & que le vent fut „ venu du large, comme cela arrivoit ſouvent, rien n'auroit pu „ empêcher le vaiſſeau d'être jetté ſur les rochers & de s'y briſer.

Rafraîchiſſemens qu'on peut y prendre.

M. Wallis prit dans l'Iſle, du bœuf, du cochon, de la volaille, des papayes, du fruit à pains, des limons, des oranges & tous les rafraîchiſſemens dont parle le *Lord Anſon*; chaque homme de l'équipage du *Dauphin* emporta au moins 500 limons outre pluſieurs tonneaux qui étoient ſur le Tillac, afin que chacun en exprimât le jus dans ſon eau.

(a) Voyage de *Syra*.

§. VII.

Traverſée de *Tinian* à *Batavia* & de là au *Cap*, & enſuite en *Angleterre*.

APrès 18 jours de navigation, c'eſt-à-dire le 3 Novembre, M. Wallis apperçut des bancs de ſable & de petites Iſles par 10 degrés & quelques minutes de Latitude Nord & 347d. & quelques minutes de longitude Occidentale. Il donne a trois petites Iſles les noms d'Iſle *Sandy*, de *Smakkey* & de *Long-Iſland*, & il détermine leur giſement & leur poſition dans ſon Journal.

Iſles Sandy, Smakkey & Long-Iſland.

Le 30 Novembre, il jetta l'ancre dans la rade de *Batavia*, ſon Journal renferme une anecdote trop intéreſſante pour n'en pas parler ; elle prouve la négligence que met encore dans l'adminiſtration, l'Angleterre qui eſt le Gouvernement de l'Europe où on fait le plus de cas des hommes. Le *Falmouth*, vaiſſeau du Roi de la Grande-Bretagne, avoit été condamné à *Batavia* en 1757, comme incapable de ſervir, & ceux qui étoient à bord avoient été chargés par les Lords de l'Amirauté de la garde de ce bâtiment juſqu'à nouvel ordre : tout l'équippement du vaiſſeau s'étoit pourri pendant un ſi long intervalle, & l'équipage Anglois ſe trouvoit toujours au milieu de la mer ſur ce mauvais bâtiment qui à chaque inſtant ménaçoit de s'engloutir dans les flots. ,, Je reçus, dit M. Wallis, une re- ,, quête des Officiers non brévetés du *Falmouth.* Ils me repré- ,, ſentoient qu'ils n'avoient plus rien à eſpérer ; que le canonier ,, étoit mort depuis long-temps ; que les munitions d'artillerie ,, étoient perdues, & ſur-tout la poudre, que les Hollandois ,, avoient ordonné de jetter dans la mer ; que le contre-maître, ,, accablé de vexations & de chagrins, étoient devenu fou & ,, avoit été renfermé dans un Hôpital ; que tout l'équipement ,, étoit gâté & pourri ; que le plancher du magaſin étoit tombé ,, dans une mouçon pluvieuſe & les avoit laiſſés expoſés aux in- ,, jures de l'air pendant pluſieurs mois ; qu'ils n'avoient pas pu ,, venir à bout de ſe procurer un autre endroit pour s'y refugier ; ,, que le Charpentier étoit mourant & que le Cuiſinier étoit ,, eſtropié par ſes bleſſures. Par toutes ces raiſons ils me ſup- ,, plioient de les prendre à bord pour les ramener en Angleter- ,, re, ou au moins de les licencier ; ce fut avec beaucoup de ,, regrets & de compaſſion que je répondis à ces malheureux, ,, qu'il m'étoit impoſſible de les ſoulager ; & que puiſqu'on les ,, avoit chargés de la garde de l'équipement du navire, ils de-

Relache à Batavia.

Réflexions ſur le Falmouth, vaiſſeau condamné.

WALLIS. 1767.

„ voient attendre des ordres de l'Amirauté. Il me répliquerent que „ depuis qu'on les avoit laiſſés dans ces parages, ils n'avoient pas „ reçu un ſeul ordre de la Grande-Bretagne; ils me conjurerent „ ardemment de faire connoître leur malheur, afin qu'ils puſ- „ ſent obtenir des ſecours. Ils ajouterent qu'on leur devoit dix ans „ de paie, qu'ils avoient vieilli en attendant leur argent, & qu'ils „ conſentoient à préſent de perdre cette ſomme & à exercer „ dans leur patrie les emplois les plus vils plutôt que de continuer „ à ſouffrir les miſeres de leur ſituation actuelle, qui étoient en „ effet très-grandes. Quelque fût leur état on ne leur permettoit „ pas de paſſer une nuit à-terre, & lorſqu'ils étoient malades, „ perſonne ne les viſitoit à bord. Ils étoient d'ailleurs volés par „ les Malays, & ſans ceſſe dans la crainte d'être maſſacrés par „ ces pirates qui, peu de temps auparavant, avoient brûlé la „ priſe ſiamoiſe (a); je les aſſurai que je ferois tous mes efforts „ pour procurer du ſoulagement à leurs maux; & ils me quitte- „ rent les larmes aux yeux".

Batavia.

Isle du Prince.

M. Wallis appareilla de *Batavia* le 8 Décembre; le 14, il mit à l'ancre, à la hauteur de l'Iſle du *Prince*, où il fit de l'eau & du bois. Les maladies ſe manifeſterent alors dans l'équipage & le premier Janvier, il y avoit 40 malades.

Cap de Bonne-Eſpérance.

Eau de la mer rendue potable.

Détails de l'opération.

Le 4 Février, le *Dauphin* mouilla dans la baie de la *Table* au Cap de *Bonne-Eſpérance*: pendant ſa relâche, M. Wallis fit de l'eau douce par diſtillation, afin de montrer aux Capitaines & Officiers des vaiſſeaux de l'Inde, qu'on pouvoit au beſoin ſe procurer en mer une eau ſaine & potable. A cinq heures du matin, il mit cinquante-ſix gallons d'eau ſalée dans une cucurbite; à ſept heures elle commença à bouillir, & dans l'eſpace de cinq heures & un quart, il en tira trente-ſix gallons d'une eau douce qui n'avoit ni mauvais goût ni aucune qualité nuiſible, comme il l'avoit éprouvé ſouvent, il en reſta treize gallons & demi au fond de l'alembic. Cette opération ne coûta que neuf livres peſant de bois, & ſoixante-neuf de charbons, „ je crus, dit M. Wallis, qu'il étoit très-important de faire „ connoître cette expérience, puiſque dans un long voyage, on „ peut en mer faire proviſion d'une eau potable, avec laquelle on „ peut cuire toute eſpece de denrées, faire du thé & du café; „ ce qui dans un long voyage, & ſur-tout dans les climats „ chauds, peut être utile à la ſanté & ſauver la vie d'un grand nom- „ bre d'hommes. Pendant toute cette navigation, l'eau n'a ja- „ mais été épargnée; nous deſſalions celle de la mer par diſtil- „ lation, lorſque nous étions réduits à quarante-cinq tonneaux „ & nous conſervions l'eau de pluie avec le plus grand ſoin,

(a) C'étoit probablement une priſe qu'avoit faite le *Falmouth*.

„ Je ne permettois pourtant pas de la prodiguer, l'Officier de „ garde étoit chargé d'en distribuer seulement une quantité suffisante à ceux qui avoient des alimens à faire cuire, ou qui „ vouloient faire du thé ou du café ". WALLIS. 1768.

M. Wallis partit du *Cap* le 3 Mars, il mouilla le 17 à Sainte-Hélene, & il débarqua le 19 Mai 1768 à *Hastings* dans le comté de *Sussex*, son voyage avoit duré 637 jours.

DERNIERS VOYAGES DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE QUATRIEME.

Voyages autour du Monde, faits par M. de Bougainville en 1766, 1767, 1768 & 1769, sur la Frégate la Boudeuse *& la Flûte l'*Etoile.

PREMIER VOYAGE DES FRANÇOIS AUTOUR DU MONDE.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

L'EXPÉDITION de M. de Bougainville, eſt la premiere expédition autour du monde qu'ayent entrepris les François (a). Douze Navigateurs avoient déja fait le tour du globe, & l'Angleterre venoit d'expédier le *Dauphin* & le *Swallow*, commandés par M. *Wallis* & par le Capitaine *Carteret*, lorſque le Roi de France voulut auſſi partager la gloire des grandes découvertes maritimes & reculer les bornes de la géographie.

Objet de ce voyage.

Dans le mois de Février 1764, la France avoit commencé un établiſſement aux Iſles *Malouines*, l'Eſpagne révendiqua ces Iſles, comme dépendantes du continent de l'Amérique Méridionale, & ſon droit ayant été reconnu, M. de *Bougainville* reçut ordre d'aller remettre l'établiſſement des François aux Eſpagnols, & de ſe rendre enſuite aux Indes Orientales en traverſant la mer du Sud entre les Tropiques. On lui donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuſe* de 26 canons de 12, & la Flûte l'*Etoile* fut chargée de lui porter aux Iſles *Malouines* les vivres

(a) Le *Barbinair le Gentil* a fait en 1741, le voyage autour du monde; mais comme ſimple particulier & ſur différens vaiſſeaux, ſans être envoyé par le Gouvernement.

vres nécessaires à sa longue navigation, & de le suivre pendant le reste de la Campagne.

INTRODUCTION.

Découvertes de M. de Bougainville.

Après avoir remis les Isles *Malouines* aux Espagnols, M. de *Bougainville* entra dans le détroit de *Magellan*, où il fit un nombre d'observations importantes aux marins, & sur-tout sur les différens ports qu'il a découverts à la Terre-de-Feu : il découvrit ensuite dans la mer du Sud, les 4 *Facardins*, l'Isle de *Lanciers*, celle de la *Harpe*, le *Baudoir* & l'Isle *de l'Arc*. A environ vingt lieues plus loin à l'Ouest, il découvrit aussi quatre autres Isles. Il rencontra ensuite *Maïtea, Taïti*, l'Isle des Navigateurs & l'*Enfant Perdu*, qui étoient pour lui de nouvelles découvertes. De là il passa entre les *Hébribes*, qu'il appella l'*Archipel des Grandes Cyclades*, il découvrit la *Bature de Diane* & quelques autres, le *Golfe* & les Isles de la *Louisiade*, la terre du Cap de la *Délivrance*, & différentes Isles situées plus au Nord de la *NouvelleIrlande*, découvertes par le Cap. *Carteret* (a), d'ailleurs comme il a été témoin de l'expulsion des Jésuites dans le *Paraguai*, cette partie de sa relation fait un morceau intéressant.

L'équipage de la *Boudeuse* étoit composé de 11 Officiers, 3 volontaires & 203 matelots. Ce voyage a été écrit par M. de *Bougainville* lui-même, & il ne plaît pas moins aux Littérateurs qu'aux Marins.

(a) Son voyage écrit par lui-même est intitulé voyage autour du monde par la frégate du Roi la *Boudeuse* & la Flûte l'*Etoile* en 1766, 1767, 1768 & 1769, volume in-4°. à Paris chez Saillant & Nion 1771, il est orné de 19 cartes.

Premiere carte de la route des vaisseaux.

2°. Carte de la riviere de la *Plata*.

3°. Carte des Isles *Malouines*.

4°. Du détroit de *Magellan*.

5°. Plan de plusieurs baies du détroit entre le *Cap Rond* & le Cap *Corward*.

6°. Plan de plusieurs baies, découvertes sur les *Terres-de-Feu* au-delà du *Cap Rond*.

7°. Carte de la premiere division de l'*Archipel Dangereux* des Isles de la mer du Sud.

8°. Carte de la seconde division Archipel de *Bonbon*.

9°. Une planche qui représente une pirogue de Taïti à la voile.

10°. Troisieme division de l'*Archipel* des Navigateurs.

11°. Canots de l'Isle des *Navigateurs*.

12°. *Archipel des Grandes Cyclades*.

13°. Golfe & Isles de la *Louisiade*.

14°. Isles de la *Louisiade*, deuxieme partie.

15°. Canot sauvage de l'*Isle Choiseul*.

16°. Plan de la *baie Choiseul* dans une des Isles *de la Louisiade*.

17°. Plan du port *Prastum* sur la côte du Sud-Ouest de la *Nouvelle Bretagne*.

18°. Cinquieme division des Isles de la Louisiade, troisieme partie.

19°. Carte des terres de la *Nouvelle Guinée* & du passage des François.

20°. Suite des terres de la *Nouvelle Guinée*.

21°. Suite de la route des vaisseaux François au milieu des *Moluques*.

22°. Carte du détroit de Bouton.

23°. Suite de la route des vaisseaux François.

24°. Plan de la rade de *Batavia*.

BOUGAINVILLE. 1767.

§. I.

Traversée de Brest *à* Monte Video. *Jonction avec les frégates Espagnoles, pour la remise des* Malouines.

M. de *Bougainville* partit de Nantes le 15 Novembre 1766 sur la *Boudeuse*, frégate neuve; il cingla d'abord vers la riviere de la *Plata*, où il devoit trouver les frégates Espagnoles la *Esméralda*, & le *Liébre* sortis du Ferrol le 17 Octobre, & dont le commandant étoit chargé de recevoir les Isles *Malouines* au nom de Sa Majesté Catholique: arrivé aux Salvages, il en rectifia la position & il avertit que M. *Bellin* a placé cette Isle 32 minutes environ plus à l'Ouest qu'elle n'y est effectivement.

Salvages.

La navigation de M. de *Bougainville* jusqu'à la riviere de la *Plata* lui fournit les remarques suivantes.

Observations nautiques.

„ 1°. Le 6 & le 7 Janvier 1767, étant entre un degré quarante „ minutes & 00 degrés trente-huit minutes Nord, & par 28 de„ grés de longitude, nous vîmes beaucoup d'oiseaux; ce qui me „ feroit croire à la vigie de *Penedo San Pedro*, quoique M. „ *Bellin* ne la marque pas sur sa carte.

Remarques sur la variation.

„ 2°. Le 11 Janvier au coucher du soleil, j'observai la variation „ de l'aiguille aimantée de 3d. 17′ Nord-Ouest, étant par cinq de„ grés environ de latitude australe, & par trente-deux degrés de „ longitude occidentale du méridien de Paris. Depuis le 2 du „ même mois, je n'avois pu faire d'observations de ce genre, & „ j'avois estimé la variation d'après la carte de *William Moun*„ *tain* & *Jacob d'Obson*, qui contient les observations magnéti„ ques faites en 1744. Je me trouvois le 11 à midi sur un point „ de la courbe, où il est marqué qu'il n'y avoit pas de variation „ dans cette année 1744. Les observations que je fis le 11 au „ soir & les trois jours suivans jusqu'au 14 au matin, où j'ob„ servai encore 10 minutes de variations Nord-Ouest, étant par „ dix degrés trente ou quarante minutes de latitude australe & „ environ par trente-trois degrés vingt minutes de longitude oc„ cidentale du méridien de Paris, me prouvent, si ma longitude „ estimée est exacte, & je l'ai vérifié telle à l'attérage, que la „ courbe sur laquelle il n'y avoit pas de variation en 1744, s'est „ encore avancée vers l'Ouest depuis les observations de *Moun*„ *tain* & *d'Obson* d'environ six degrés, sur le parallele de dix de„ grés trente minutes Sud. Or depuis 1700, année des observa„ tions de *Halley* jusqu'en 1744, le progrès de cette ligne vers „ l'Ouest sur le même parallele où je l'ai observé étoit, selon „ *Mountain* & *d'Obson*, de douze à treize degrés. Il sembleroit

,, donc que la marche de cette ligne vers l'Ouest est uniforme ,, & constante, puisque sur le parallelle où les deux Anglois que ,, je viens de citer avoient trouvé douze à treize degrés de dif- ,, férence dans l'espace de quarante-quatre ans, j'en ai trou- ,, vé un peu plus de six degrés après un espace de vingt-deux ,, ans. Cette progression mériteroit d'être constatée par une suite ,, d'observations. La découverte de la loi que suivent ces change- ,, mens dans la déclinaison de l'aiguille aimantée, outre qu'elle ,, fourniroit un moyen de conclure en mer les longitudes, nous ,, conduiroit peut-être à celle des causes de cette variation, peut- ,, être même à celle de la vertu magnétique.

BOUGAINVILLE. 1767.

Causes des différences qu'on éprouve dans la traversée au Brésil.

,, Au Nord & au Sud de la ligne, nous avons eu presque ,, constamment, par les hauteurs observées, des différences Nord ,, assez grandes, quoiqu'il soit plus ordinaire de les y éprouver Sud. ,, Nous eûmes lieu d'en soupçonner la cause, lorsque le 18 Jan- ,, vier après midi, nous traversâmes un banc de frai de poisson, ,, qui s'étendoit à perte de vue du Sud-Ouest quart Ouest au Nord- ,, Est quart d'Est, sur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'en- ,, viron deux brasses. Sa rencontre nous avertissoit que depuis ,, plusieurs jours, les courans portoient au Nord-Est quart Est; ,, car tous les poissons déposent leurs œufs sur les côtes, d'où les ,, courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute ,, mer. En observant ces différences Nord, dont je viens de par- ,, ler, je n'en avois point inféré qu'elles nécessitassent avec elles ,, des différences Ouest; aussi quand le 29 Janvier au soir, on vit la ,, terre, j'estimois à midi qu'elle me restoit à douze ou quinze ,, lieues de distance, ce qui me fit naître la réflexion suivante.

Remarques sur la position du Brésil.

,, Un grand nombre de Navigateurs se sont plaints depuis ,, long-temps, & se plaignent encore que les cartes, sur-tout cel- ,, les de M. *Bellin* marquent les côtes du *Brésil* beaucoup trop à ,, l'Est. Ils se fondent sur ce que, dans leurs différentes traversées, ,, ils ont souvent apperçu ces côtes, lorsqu'ils croyoient en être ,, encore à quatre-vingt ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont ,, éprouvé plusieurs fois que dans ces parages, les courans les ,, avoient portés dans le Sud-Ouest: & ils aiment mieux taxer d'er- ,, reur les observations astronomiques & les cartes, que d'en croi- ,, re susceptible l'estime de leur route.

,, Nous aurions pu, d'après un pareil raisonnement, conclure ,, le contraire dans notre traversée à la riviere de la *Plata*, si ,, un heureux hasard ne nous eut indiqué la raison des différen- ,, ces Nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de ,, frai de poissons, que nous rencontrâmes le 29, étoit soumis ,, à la direction d'un courant: & son éloignement des côtes prou- ,, voit que ce courant regnoit depuis plusieurs jours. Il étoit ,, donc la cause des erreurs constantes de notre route.

BOUGAINVILLE. 1767.

„ Les courans, que les navigateurs ont souvent éprouvés porter au Sud-Ouest dans ces parages, sont donc sujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire.

„ Sur cette observation bien constatée, comme notre route étoit à-peu-près le Sud-Ouest, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connoissance de terre, presqu'au moment où me la montroit mon estime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'Ouest, d'après l'estime journaliere, en se contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'observation méridienne, étoient à terre, long-temps avant que nous ne l'eussions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du *Brésil* est plus à l'Ouest que ne le marque M. Bellin ?

Observations sur les courans.

„ En général, il paroît que dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au Nord-Est, plus souvent au Sud-Ouest. Un coup-d'œil sur le gissement de la côte suffit pour prouver qu'ils ne doivent suivre que l'une ou l'autre de ces deux directions ; & il est toujours facile de distinguer laquelle regne, par les différences Nord ou Sud que donnent les observations de latitude. C'est à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les navigateurs se plaignent, & je pense que M. *Bellin* place exactement les côtes du *Brésil*. Je le crois d'autant plus volontiers que la longitude de *Rio-Janeiro* a été déterminée par MM. *Godin* & l'Abbé *de la Caille* qui s'y rencontrerent en 1751, & qu'il y a aussi eu des observations de longitude faites à *Fernambuc* & à *Buenos-Aires*. Ces trois points déterminés, il ne sauroit y avoir d'erreur considérable sur la position en longitude des côtes Orientales de l'*Amérique*, depuis le huitieme jusqu'au trente-cinquieme paralelle de latitude australe : & c'est ce que l'expérience nous a confirmé.

Remarque sur les Abrolhos.

„ Il est d'autant plus essentiel de savoir à quoi s'en tenir sur la véritable position de ces côtes & sur les courans qui regnent le plus fréquemment dans ces parages que 1°. Depuis le dix-septieme au dix-neuvieme parallele, la rencontre inopinée des *Abrolhos* seroit fort dangereuse. Cet écueil s'étend au Nord, au Sud & à l'Est plus que ne le marque la carte Françoise. Au reste si malheureusement, un vaisseau se trouvoit engagé dans les *Abrolhos*, il ne devroit pas pour cela se croire perdu. Il faudroit y mouiller. On trouve communément au pied de ces récifs cinq à six brasses d'eau, fond de vase blanchâtre : on en sortiroit en se touant. De plus, il faut savoir qu'il y a passage à terre des récifs, depuis quatre jusqu'à huit brasses d'eau, & que même en envoyant un bateau à Caravel-

„ la, petit port marqué fur la carte, on y peut avoir des pi- BOUGAINVILLE.
„ lotes.

„ 2°. Entre le vingt & unieme, & le vingt-troifieme parallele 1767.
„ auftral, & par 44 degrés environ de longitude Occidentale Sur les baffes de St. Thomas.
„ du Méridien de Paris, il faut fe méfier d'un haut fond qui n'eft marqué ni fur la carte Françoife ni fur la carte Hollandoife. Ce font *les baffes de S. Thomas*, baffes fort dangereufes de mauvais temps, le haut du banc n'ayant que trois à quatre braffes d'eau. Elles mettent feize à dix-fept lieues au large. Il y a paffage à terre; mais il faut le bien connoître pour le tenter : encore ne fais-je fi les navires d'un grand tirant d'eau y en trouveroient affez. Les Portugais qui font le capotage de la côte du *Bréfil* fur de petits bâtimens, paffent par ce chenal, mais il eft arrivé à plufieurs d'y toucher. Le fond entre la terre & les baffes eft de fable femblable à du criftal pilé, & fur le banc il eft de pierres pourries. Je m'y fuis trouvé en 1763, & je n'y fus pas fans inquiétude «.

Le 29 Janvier, il apperçut les montagnes des *Maldonades* à l'entrée de la riviere *de la Plata*; & il avertit les Navigateurs que M. Bellin a mal placé le cap *Ste. Marie*; & il leur donne des inftructions fur les bancs qui font à l'entrée de la riviere. A l'entrée des *Maldonades*, il y a un mouillage fur une côte très-baffe. C'eft une anfe en partie couverte par un iflot. Les Efpagnols ont un bourg aux *Maldonades* avec une garnifon. On exploite depuis quelques années dans fes environs une mine d'or peu riche, l'on y trouve auffi des pierres affez tranfparentes. A deux lieues dans l'intérieur eft une ville nouvellement bâtie, peuplée entiérement de Portugais déferteurs & nommée *Pueblo Novo*.

Maldonades. Remarques fur les Maldonades. Pueblo Novo.

La Boudeufe mouilla le 31 dans la rade de *Monte Video*, les deux frégates Efpagnoles deftinées à prendre poffeffion des Ifles *Malouïnes* étoient dans cette rade depuis un mois. Le Commandant de ces deux frégates fe rendit ainfi que M. de *Bougainville* à *Buenos-Aires*, pour y concerter avec le Gouverneur-Général, les mefures néceffaires à la ceffion des *Malouïnes*. La nature des vents obligea M. de *Bougainville* à débarquer vis-à-vis *Buenos-Aires*, au-deffus de la Colonie du *S. Sacrement* & à faire route par terre.

Relâche à Monte Video.

„ Nous traverfons, dit M. de *Bougainville*, ces plaines immenfes dans lefquelles on fe conduit par le coup-d'œil, dirigeant fon chemin de maniere à ne pas manquer les gués des rivieres, chaffant devant foi trente ou quarante chevaux, parmi lefquels il faut prendre avec un lacs fon relai, lorfque celui qu'on monte eft fatigué, le nourriffant de viande prefque crue, & paffant les nuits dans des cabanes faites de cuir, ou le fommeil eft à chaque inftant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la fa-

M. de Bougainville fe rend à Monte Video par terre. Defcription de la route &. des pays.

BOUGAINVILLE. 1767.

„ çon dont nous passâmes la riviere de *Sainte-Lucie*, riviere
„ fort profonde, très-rapide & beaucoup plus large que n'est *la*
„ *Seine* vis-à-vis des Invalides. On vous fait entrer dans un canot
„ étroit & long, & dont un des bords est de-moitié plus haut
„ que l'autre ; on force ensuite deux chevaux d'entrer dans
„ l'eau, l'un à stribord, l'autre à bas bord du canot, & le maître
„ du bac tout nud, précaution fort sage assurément, mais peu
„ propre à rassurer ceux qui ne savent pas nager, soutient de
„ son mieux au-dessus de la riviere la tête des deux chevaux, dont
„ la besogne alors est de vous passer à la nage de l'autre cô-
„ té, s'ils en ont la force «.

Remarques sur les établissemens Espagnols dans la riviere de la Plata.

M. de *Bougainville* donne sur les établissemens des Espagnols dans la riviere de *la Plata*, des détails que n'offre aucun autre voyageur, il est à propos de les déposer dans cette histoire : il est si rare d'ailleurs de trouver des voyageurs Philosophes qu'on ne peut trop s'arrêter sur ceux qui ont ce mérite.

---

§. II.

Détails sur les établissemens Espagnols dans la riviere de la Plata.

On est dans l'erreur sur la source de ce fleuve.

Rio de la Plata ou la *riviere d'Argent*, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du *Lac de Xarayés* vers les seize degrés trente minutes Sud, sous le nom de *Paraguai*, qu'elle donne à une immense étendue de Pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le vingt-septieme degré avec le *Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au Sud jusques, par le trente-quatrieme degré ; elle y reçoit l'Urugai, & prend son cours à l'Est sous le nom *de la Plata*, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer.

Les Géographes Jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand Fleuve au Lac *de Xarayés*, se sont trompés, & les autres Ecrivains ont suivi leur erreur à cet égard. L'existence de ce Lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fabuleuse. Le Marquis de *Valdelirios* & *Dom George Menezés* ayant été nommés, l'un par l'*Espagne*, l'autre par le *Portugal*, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux Puissances, plusieurs Officiers Espagnols & Portugais parcoururent depuis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'*Amérique*. Une partie des Espagnols remonta le Fleuve du *Paraguai*, comptant entrer par cette voie dans le Lac des *Xarayés* ; les Portugais de leur côté, partant de *Matogrosso*, établissement de leur Nation sur la frontiere intérieure du *Brésil*, par douze degrés de Latitude-Sud, s'embarquerent sur une riviere nommée *Caourou*, que

les mêmes cartes des Jésuites marquent se jetter aussi dans le Lac de *Xarayés*. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de se rencontrer sur le *Paraguai*, par les quatorze degrés de Latitude-Sud, & sans avoir vu aucun Lac. Ils vérifierent que ce qu'on avoit pris pour un Lac, est une vaste étendue de Pays très-bas, lequel en certain temps de l'année est couvert par les inondations du Fleuve. Le *Paraguai* ou *Rio de la Plata* prend sa source entre le cinquieme & le sixieme degré de Latitude-Australe, à-peu-près à égale distance des deux mers & dans les mêmes montagnes d'où sort la *Madera*, qui va perdre ses eaux dans celles de l'*Amazone*. Le *Parana* & l'*Urugai* naissent tous deux dans le *Brésil*; l'Urugai dans la Capitainerie de *Saint-Vincent*, le *Parana* près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui sont à l'Est-Nord-Est de *Rio Janéiro*, d'où il prend son cours vers l'Ouest, & ensuite tourne au Sud. BOUGAINVILLE. 1767.

On trouvera dans la suite de cette collection, l'Histoire de la découverte de *Rio de la Plata*, & le détail des établissemens que les Espagnols y ont faits. Date & précis historique des premiers établissemens que les Espagnols y ont faits.

En 1538, les habitans de Buenos-Aires, qui n'avoient cessé depuis sa fondation d'être en proie à toutes les horreurs de la famine & aux incursions des Indiens, l'abandonnerent & se rendirent à l'*Assomption*. Cette derniere colonie fit des progrès assez rapides; mais enfin la nécessité d'avoir à l'entrée du Fleuve, un port qui pût servir de retraite aux vaisseaux qui y apportoient des troupes & des munitions, procura le rétablissement de *Buenos-Aires*. Dom Pedro *Ortiz de Zarate*, Gouverneur du *Paraguai*, la rebâtit en 1580, au même lieu où *Mendoze* l'avoit auparavant placée; il y fixa sa demeure : elle devint l'entrepôt des vaisseaux d'Europe, & successivement la Capitale de toutes ces Provinces, le siege d'un Evêque & la résidence du Gouverneur-Général. Remarques sur Buenos-Aires.

Buenos-Aires est située par 34d. 35′ de Latitude-Australe; sa longitude de 61d. 5′ à l'Ouest de Paris, a été déterminée par les observations astronomiques du P. *Feuillée*. Cette ville réguliérement bâtie, est beaucoup plus grande qu'il semble qu'elle ne devroit l'être, vu le nombre de ses habitans, qui ne passe pas vingt-mille blancs, négres & métifs. La forme des maisons est ce qui lui donne tant d'étendue, si l'on excepte les Couvens, les édifices publics, & cinq ou six maisons particulieres, toutes les autres sont très-basses & n'ont absolument que le rez-de-chaussée. Elles ont d'ailleurs de vastes cours & presque toutes des jardins. La citadelle, qui renferme le Gouvernement, est située sur le bord de la riviere & forme un des côtés de la place principale; celui qui lui est opposé, est occupé par l'Hôtel-de-Ville. La Cathédrale & l'Evêché sont sur cette même place où se tient chaque jour le marché public. Situation de la Ville de Buenos-Aires. Sa population.

Il n'y a point de port à *Buenos-Aires*, pas même un mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaisseaux ne peuvent s'appro- Cette Ville manque de port.

BOUGAINVILLE. 1767.

cher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaisons dans des goelettes qui entrent dans une petite riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandises sont portées en charrois dans la ville qui en est à un quart de lieue. Les vaisseaux qui doivent carener ou prendre un chargement à *Buenos-Aires*, se rendent à la *Encenada de Baragan*, espece de port situé à neuf ou dix lieues dans l'Est-Sud-Est de cette ville.

Etablissemens Religieux.

Il y a dans *Buenos - Aires* un grand nombre de communautés religieuses de l'un & de l'autre sexe. L'année y est remplie de fêtes de Saints qu'on célebre par des processions & des feux-d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de Spectacles. Les Moines nomment les premieres Dames de la ville *Major Domes* de leurs fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le soin de parer l'Eglise, d'habiller la statue & de porter l'habit de l'ordre. C'est pour un étranger un Spectacle assez singulier de voir dans les Eglises de Saint François & de Saint-Dominique, des Dames de tout âge assister aux Offices avec l'habit de ces Saints instituteurs.

Les Jésuites offroient à la piété des femmes, un moyen de sanctification plus austere que les précédens. Ils avoient attenant à leur Couvent une maison nommée la *Casa de los exercitios de las Mugeres*, c'est-à-dire, la maison des exercices des femmes. Les femmes & les filles, sans le consentement des maris ni des parens, venoient s'y sanctifier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétroit dans ce sanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de Saint Ignace; les domestiques même du sexe feminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtresses. Les exercices pratiqués dans ce lieu Saint étoient la méditation, la priere, les cathéchismes, la confession & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la Chapelle teints du sang que faisoient, nous a-t-on dit, rejaillir encore les disciplines dont la pénitence armoit les mains de ces Madelaines.

Confrerie & processions de Négres.

Au reste la charité des Moines ne fait point ici acception de personnes. Il y a des cérémonies sacrées pour les esclaves, & les Dominicains ont établi une Confrérie de Négres. Ils ont leurs Chapelles, leurs Messes, leurs Fêtes & un enterrement assez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par Négre aggrégé. Les Négres reconnoissent pour Patrons *Saint Bénoît de Palerme* & la Vierge, peut-être à cause de ces mots de l'écriture, *Nigra sum, sed formosa filia Jérusalem.* Le jour de leur fête, ils élisent deux Rois, dont l'un représente le Roi d'Espagne, l'autre celui de Portugal, & chaque Roi choisit une Reine. Deux bandes armées & bien vêtues, forment à la suite des Rois une procession, laquelle marche avec Croix, bannieres & instrumens. On

chante,

chante, on danfe, on figure des combats d'un parti à l'autre, & on récite des Litanies. La fète dure depuis le matin jufqu'au foir, & le fpectacle en eft affez agréable.

BOUGAINVILLE. 1767.

Dehors de Buenos - Aires ; leurs productions.

Les dehors de *Buenos-Aires* font bien cultivés. Les habitans de la ville y ont prefque tous des maifons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, & leurs environs fourniffent abondamment toutes les denrées néceffaires à la vie. J'en excepte le vin qu'ils font venir d'Efpagne, ou qu'ils tirent de *Mendoza*, vignoble fitué à deux cens lieues de *Buenos-Aires*. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin ; fi l'on s'éloigne feulement à trois lieues de la ville, on ne trouve plus que des campagnes immenfes, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en font les feuls habitans. A peine en parcourant cette vafte contrée y rencontre-t-on quelques chaumieres éparfes, bâties moins pour rendre le Pays habitable, que pour conftater aux divers particuliers la propriété du terrein, ou plutôt celle des beftiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traverfent n'ont aucune retraite, & font obligés de coucher dans les mêmes charettes qui les tranfportent, & qui font les feules voitures dont on fe ferve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à la légere, font le plus fouvent expofés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Déferts des environs.

Tout le Pays eft uni, fans montagnes & fans autres bois que celui des arbres fruitiers, fitué fous le climat de la plus heureufe température, il feroit un des plus abondans de l'univers en toutes fortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y feme, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré le cri de la nature, prefque tout eft inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées ; ou fi le hafard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce font des Négres efclaves. Au refte les chevaux & les beftiaux font en fi grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes font à cheval, & que les habitans ou les voyageurs, lorfqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, & abandonnent le refte, qui devient la proie des chiens fauvages & des tigres : ce font les feuls animaux dangereux de ce Pays.

Abondance de beftiaux.

Les chiens ont été apportés d'*Europe* ; la facilité de fe nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils fe font multipliés à l'infini. Ils fe raffemblent fouvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils font preffés par la faim. Les tigres ne font pas en grande quantité, excepté dans les lieux boifés, & il n'y a que les bords des petites rivieres qui le foient. On connoît l'adreffe des habitans de ces con-

BOUGAINVILLE. 1767.

trées à se servir du Lacs (a); & il est certain qu'il y a des Espagnols qui ne craignent pas d'enlacer les tigres: il ne l'est pas moins que plusieurs finissent par être la proie de ces redoutables animaux. M. de Bougainville a vu à *Monte Video* une espece de chat tigre, dont le poil assez long est gris blanc. L'animal est très-bas sur jambes, & peut avoir cinq pieds de longueur: il est dangereux, mais fort rare.

Rareté du bois: moyens d'y remédier.

Le bois est très-cher à *Buenos-Aires* & à *Monte Video*. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois à peine propres à brûler. Tout ce qui est nécessaire pour la Charpente des maisons, la construction & la radoub des embarcations qui naviguent dans la riviere, vient du Paraguai en radeaux. Il seroit toutefois facile de tirer du haut Pays tous les bois propres à la construction des plus grands navires de *Montegrande*, où sont les plus beaux, on les transporteroit en cajeux par l'*Ybicui* dans l'*Uragai*; & depuis le *Salto Chio* de l'Uragai, des bâtimens faits exprès pour cet usage, les ameneroient à tel endroit de la riviere où on auroit établi des chantiers.

Détails sur les Américains de cette contrée.

Des Naturels qui habitent cette partie de l'*Amérique* au Nord & au Sud de la riviere *de la Plata*, sont du nombre de ceux qui n'ont pu être encore subjugués par les Espagnols, & qu'ils nomment *Indios Bravos*. Ils sont d'une taille médiocre, fort laids & presque tous galeux. Leur couleur est très-basannée & la graisse dont ils se frottent continuellement les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peaux de chévreuil qui leur descend jusqu'aux talons, & dans lequel ils s'envelopent. Les peaux dont il est composé, sont très-bien passées: ils mettent le poil en dedans & le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des Caciques est un bandeau de cuir, dont ils se ceignent le front; il est découpé en forme de couronne & orné de plaques de cuivre. Leurs armes sont l'arc & la fleche; ils se servent aussi du lacis & des boules (b), les Indiens passent leur

(a) Le Lacs dont ils se servent est une courroie tressée très-forte, dont un bout est attaché à la selle du cheval qu'ils montent, & l'autre forme un nœud courant. Munis de ce Lacs, il se réunissent plusieurs & vont choisir au milieu des troupeaux la bête qu'ils veulent avoir. Le premier qui peut l'atteindre lui jette son Lacs, & manque rarement de le saisir par les cornes. Un second, pendant que le taureau suit le cheval de celui qui l'a enlacé, tâche de lui saisir avec son Lacs une des jambes de derriere. Du moment où il y a réussi, les chevaux dressés à cette chasse tournant avec vîtesse chacun d'un côté opposé, & la secousse qu'ils donnent en tendant ce Lacs renverse le taureau. Alors ils s'arrêtent en tirant fortement sur le Lacs, afin que le taureau ne puisse pas se relever. Dans cet état les hommes mettent pied à terre & tuent facilement l'animal couché & hors d'état de se défendre.

(b) Ces boules sont deux pierres rondes de la grosseur d'un boulet de deux livres enchassées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrémités d'un boyau cordonné long de six à sept pieds. Ils se servent à cheval

vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes, du moins auprès des établiſſemens Eſpagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie ; & ils ne ceſſent d'en boire que quand l'ivreſſe les laiſſe abſolument ſans mouvement. Pour ſe procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux ; & quand ils ont épuiſé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations & s'éloignent. Quelquefois ils ſe raſſemblent en troupes de deux ou trois cens pour venir enlever des beſtiaux ſur les terres des Eſpagnols, ou pour attaquer les caravanes des voyageurs, ils pillent, maſſacrent & emmenent en eſclavage. C'eſt un mal ſans remede : comment dompter une Nation errante, dans un Pays immenſe & inculte, où il ſeroit même difficile de la rencontrer ? D'ailleurs ces Indiens ſont courageux, aguerris, & le temps n'eſt plus où un Eſpagnol faiſoit fuir mille Américains.

BOUGAINVILLE. 1767.

Race de brigands établis dans le Nord de la riviere.

Il s'eſt formé depuis quelques années dans le Nord de la riviere une tribu de brigands qui pourra devenir plus dangereuſe aux Eſpagnols, s'ils ne prennent des meſures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs échappés à la Juſtice s'étoient retirés dans le Nord des *Maldonades* ; des déſerteurs ſe ſont joints à eux : inſenſiblement le nombre s'eſt accru ; il ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillages. Ils viennent enlever des beſtiaux dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour les conduire ſur les frontieres du *Bréſil*, où il les échangent avec les *Pauliſtes* contre des armes & des vêtemens. (a) Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On aſſure qu'ils ſont aujourd'hui plus de ſix cens. Ils ont abandonné leur premiere habitation & ſe ſont retirés plus loin de beaucoup dans le Nord-Oueſt.

Le Gouverneur-Général de la Province *de la Plata* réſide, comme nous l'avons dit, à *Buenos-Aires*. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il eſt cenſé dépendre du vice-Roi *du Pérou* ; mais l'éloignement rend cette dépendance preſque nulle, & elle n'exiſte réellement que pour l'argent qu'il eſt obligé de tirer des mines du *Potoſi*, argent qui ne viendra plus en pieces cornues, depuis qu'on a établi en 1767 dans *le Potoſi*, un hôtel des monnoies. Les Gouvernemens particuliers du *Tucuman* & du Paraguai, dont les principaux établiſſemens ſont *Santa-Fé*, *Corrientes*, *Salta*, *Tujus*, *Corduba*, *Mendoza* & l'*Aſſomption*, dépendent, ainſi que les fameuſes miſſions des Jéſuites, du Gouverneur-Général de *Buenos-Aires*.

de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent juſqu'à deux cens pas l'animal qu'ils pourſuivent.

(a) Les *Pauliſtes* ſont une autre race de brigands ſortis du *Bréſil*, & qui ſe ſont formés en république vers la fin du ſeizieme ſiecle. Ils ſe nomment *Pauliſtes* du lieu appellé *San Pablo*, qui eſt leur principale habitation.

BOUGAINVILLE. 1767.

Cette vaste Province comprend, en un mot, toutes les possessions Espagnoles à l'Est des *Cordillieres*, depuis la riviere des Amazones jusqu'au détroit de *Magellan*. Il est vrai qu'au Sud de *Buenos-Aires* il n'y a plus aucun établissement; la seule nécessité de se pourvoir de sel, fait pénétrer les Espagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de *Buenos-Aires* un convoi de deux cens charrettes, escorté par trois cens hommes; il va par quarante degrés environ, se charger de sel dans les Lacs voisins de la mer, où il se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'envoyoient chercher par des goelettes dans la baie S. Julien.

Commerce de la Province de la Plata.

Le commerce de la Province *de la Plata* est le moins riche de l'*Amérique-Espagnole*; cette Province ne produit ni or ni argent, & ses habitans sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein; le commerce même de *Buenos-Aires* n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans; il est considérablement déchu depuis que ce qu'on y appelle l'*internation des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire, depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises d'*Europe* par terre de *Buenos-Aires* dans le *Pérou* & *le Chili*; de sorte que les seuls objets de son commerce avec ces deux Provinces, sont aujourd'hui le coton, les mules & le mâté ou l'herbe du *Paraguai*. L'argent & le crédit des Négocians de *Lima*, ont fait rendre cette ordonnance contre laquelle réclament ceux de *Buenos-Aires*. Cependant *Buenos-Aires* est riche, M. de *Bougainville* en a vu sortir un vaisseau de Registre avec un million de piastres; & si tous les habitans de ce Pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe, ce commerce seul suffiroit pour les enrichir. Avant la derniere guerre, il se faisoit ici une contrebande énorme avec la

Colônie du Saint-Sacrement.

Colonie du *Saint-Sacrement*, sur la rive gauche du Fleuve, presque en face de *Buenos-Aires*; mais cette place est aujourd'hui tellement resserrée par les nouveaux Ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible, s'il n'y a connivence; les Portugais même qui l'habitent, sont obligés de tirer par mer leur subsistance du *Brésil*. Enfin ce poste est ici à l'*Espagne*, à l'égard des *Portugais*, ce que lui est en *Europe* *Gibraltar* à l'égard des Anglois.

Détails sur la ville de Monte Video.

La ville de *Monte Video*, établie depuis quarante ans, est située à la rive Septentrionale du Fleuve, trente lieues au-dessus de son embouchure & bâtie sur une presqu'Isle qui défend des vents d'Est, une baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe Occidentale de cette baie est un mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnoissance, & a donné le nom à la ville; les autres terres qui l'environnent sont très-basses. Le côté de la plaine est défendu par une citadelle : plusieurs batteries protegent le côté de la mer & le mouillage; il y

en a même une au fond de la baie sur une Isle fort petite, appellée *Isle aux François*. Le mouillage de *Monte Video* est sûr, quoiqu'on y essuye quelquefois des *Pamperos*, qui sont des tourmentes de vent de Sud-Ouest, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie; on y mouille par trois, quatre & cinq brasses d'eau sur une vase très-molle, où les plus gros navires Marchands s'échouent & font leur lit sans souffrir aucun dommage; mais les vaisseaux fins s'y arcquent facilement & y dépérissent. L'heure des marées n'y est point reglée; selon le vent qu'il fait, que l'eau est haute ou basse. On doit se méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'Est de cette baie; la mer y brise & les gens du pays l'appellent *la pointe des Charrettes*. (a)

BOUGAINVILLE. 1767.

Sur le mouillage dans cette baie.

Monte Video a un Gouverneur-Particulier, lequel est immédiatement sous les ordres du Gouverneur-Général de la Province. Les environs de cette ville sont presque incultes & ne fournissent ni froment ni maïs; il faut faire venir de *Buenos-Aires* la farine, le biscuit, & les autres provisions nécessaires aux vaisseaux. Dans les jardins, soit de la ville, soit des maisons qui en sont voisines, on ne cultive presque aucun légume; on y trouve seulement des mélons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les bestiaux y sont dans la même abondance que dans le reste de ce Pays; ce qui joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à *Monte Video*, excellente pour les équipages, on doit seulement y prendre ses mesures contre la désertion. Tout y invite le Matelot, dans un Pays où la premiere réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'est que l'on y vit presque sans travail. En effet comment résister à la comparaison de couler dans le sein de l'oisiveté des jours tranquilles sous un climat heureux, ou de languir affaissé sous le poids d'une vie constamment laborieuse, & d'accélérer dans les travaux de la mer, les douleurs d'une vieillesse indigente.

La relâche y est excellente pour les équipages.

(a) Avec peu de travail & de dépense on feroit dans la riviere *Sainte-Lucie*, un des plus beaux ports du monde. Cette riviere est située du même côté, & à huit ou dix lieues dans l'Ouest de *Monte Video*. Il ne s'agiroit que de curer un banc de sable d'environ 150 pieds d'étendue qui se trouve à l'entrée, & sur lequel il n'y a que dix à onze pieds d'eau, ensuite on trouve 9, 10, 11, 12 brasses, pendant une étendue considérable en remontant la riviere.



BOUGAINVILLE. 1767.

§. III.

Navigation de Monte Video *aux* Malouïnes. *Leur remise aux Espagnols ; détails sur ces Isles.*

Départ de Monte Video.

LA Boudeuse appareilla de *Monte Video* le 28 Février 1767, avec les deux frégates Espagnoles, & une Tartane chargée de bestiaux qui se sépara bientôt, & retourna à *Monte Video* sans avoir rempli sa mission.

Mouillage aux Malouïnes.

Le 23 & le 24 Mars, la *Boudeuse* & les deux frégates Espagnoles mouillerent aux Isles *Malouïnes* dans la grande baie : ces trois bâtimens avoient beaucoup souffert par le mauvais temps.

Cession de ces Isles aux Espagnols.

M. de *Bougainville* livra le 1er. Avril l'établissement François aux Espagnols qui en prirent possession ; il lut aux François, habitans de cette Colonie naissante, une lettre du Roi, par laquelle Sa Majesté leur permettoit d'y rester sous la domination du Roi Catholique. Quelques familles profiterent de cette permission. Le reste avec l'État-Major fut embarqué sur les frégates Espagnoles, lesquelles appareillerent pour *Monte Video* le 27.

Etablissemens des Européens aux Malouïnes.

On a déja inséré dans le voyage du Commodore *Byron* une discussion sur les Navigateurs, qui les premiers ont découvert ces Isles, nous allons donner quelques détails sur l'établissement qu'y ont formé les Européens, l'Histoire Naturelle & les productions de ce pays.

Les François s'y établissent.

Cependant leur position heureuse pour servir de relâche aux vaisseaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des Terres-Australes, avoit frappé les Navigateurs de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France résolut de former un établissement dans ces Isles. M. de *Bougainville* proposa au Ministere de le commencer à ses frais, & secondé par MM. de *Nerville* & d'*Arboulin*, il fit sur le champ construire & armer à *Saint Malo*, l'*Aigle* de vingt canons & le *Sphinx* de douze, qu'il munit de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. Il embarqua plusieurs Familles Acadiennes, espece d'hommes laborieuse, intelligente, & qui doit être chere à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Premier établissement dans ces Isles.

Le 15 Septembre 1763, il fit voile de Saint-Malo : M. de Nerville s'étoit embarqué avec lui sur l'Aigle. Après deux relâches, l'une à l'Isle *Sainte Catherine* sur la côte du *Brésil*, l'autre à *Monte Video*, où il prit beaucoup de chevaux & de bêtes à corne, il atterra sur les Isles *Sebaldes*, le 31 Janvier 1764, il donna dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre sa pointe du

Nord-Oueſt & les *Sébaldes*; mais n'y ayant pas apperçu de bon mouillage, il rangea la côte du Nord (a), & étant parvenu à l'extrémité orientale des Iſles, M. de Bougainville entra le 3 Février dans une grande baie qui lui parut commode pour y former un premier établiſſement. BOUGAINVILLE. 1767

La même illuſion qui avoit fait croire à *Hawkins*, à *Wood Roger* & aux autres, que ces Iſles étoient couvertes de bois, agit auſſi ſur M. de *Bougainville* & ſes compagnons de voyage, il vit avec ſurpriſe en débarquant, que ce qu'il avoit pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre choſe que des touffes de jonc fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied en ſe deſſéchant reçoit la couleur d'herbe morte juſqu'à une toiſe environ de hauteur; & de là ſort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied; de ſorte que dans l'éloignement, les tiges réunies préſentent l'aſpect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croiſſent qu'au bord de la mer & ſur les petites Iſles; les montagnes de la grande terre ſont, dans quelques endroits couvertes entiérement de bruyeres, qu'on prend aiſément de loin pour du taillis. Détails ſur la maniere dont il ſe fait.

„ Les diverſes courſes que j'ordonnai auſſi-tôt, dit M. de Bougainville, & que j'entrepris moi-même dans l'Iſle, couchant tous „ à la belle étoile & vivant de notre chaſſe, ne nous procurerent la découverte d'aucune eſpece de bois, ni d'aucune trace „ que cette terre eut été jamais fréquentée par quelque navire. „ Je trouvai ſeulement & en abondance, une excellente tourbe „ qui pouvoit ſuppléer au bois, tant pour le chauffage que pour „ la forge; & je parcourus des plaines immenſes, coupées par„ tout de petites rivieres d'une eau parfaite.

„ La nature d'ailleurs n'offroit pour la ſubſiſtance des hommes „ que la pêche & pluſieurs ſortes de gibiers de terre & d'eau. „ A la vérité ce gibier étoit en grande quantité & facile à pren„ dre. Ce fut un ſpectacle ſingulier de voir à notre arrivée tous „ les animaux juſqu'alors ſeuls habitans de l'Iſle, s'approcher de „ nous ſans crainte & ne témoigner d'autres mouvemens que „ ceux que la curioſité inſpire à la vue d'un objet inconnu. Les „ oiſeaux ſe laiſſoient prendre à la main, quelques-uns venoient „ d'eux-mêmes ſe poſer ſur les gens qui étoient arrêtés; tant „ il eſt vrai que l'homme ne porte point empreint un caractere de „ férocité qui faſſe reconnoître en lui par le ſeul inſtinct aux

(a) Dans l'Eſt du détroit des *Malouïnes*, en longeant la côte, environ à trois quarts de lieue, il ſe trouva cette année dans une marée ſemblable à un ras; la mer, extraordinairement houleuſe dans un eſpace de plus d'une demi-lieue, y briſoit comme entre des batures. Engagés dans ce ras, il ne fut pas ſans inquiétude, on étoit alors en nouvelle lune & les vents étoient à l'Oueſt. On a depuis, pendant trois années, paſſé pluſieurs fois dans ce même endroit; on y a même paſſé avec des circonſtances pareilles pour l'état de la lune & du vent, & on n'a plus retrouvé le ras, mais bien une mer unie & un très-grand fond. Comment expliquer cette bizarrerie.

BOUGAINVILLE. 1767.

„ animaux foibles l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré long-temps : ils eurent bien-tôt appris à se méfier de leur plus cruel ennemi. "

Premiere année.

Le 17 Mars, M. de *Bougainville* détermina l'emplacement de la nouvelle Colonie à une lieue du fond de la baie à la côte du Nord, sur un petit port qui ne communique avec la baie que par un goulet fort étroit. La Colonie ne fut d'abord composée que de vingt-neuf personnes, parmi lesquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. On travailla sur le champ à leur bâtir des cases couvertes de jonc, & à construire un magasin assez grand pour renfermer les vivres, les hardes & les provisions de toute espece qu'on leur laissa pour deux ans. Les ouvrages furent exécutés par les matelots, & l'Etat-Major des deux vaisseaux se chargea d'élever un Fort en terre & gazon capable de contenir quatorze pieces de canon. „ Je travaillois à la tête de cet attelier, dit encore M. de *Bougainville*, & j'admirai à quel point les circonstances extraordinaires exaltent les hommes & doublent leurs forces. Le zele de ces Officiers ne se ralentit pas un seul instant pendant quinze jours que dura ce travail pénible, qui commençoit avec l'aurore & que la nuit seul interrompoit ". Le Fort fut construit assez solidement, le canon mis en batterie, & dans le milieu de cette petite citadelle, on éleva un obélisque de vingt pieds de hauteur. L'effigie du Roi décoroit une de ses faces, & on enterra sous ses fondemens quelques monnoies avec une médaille où sur un côté étoit gravée la date de l'entreprise, sur l'autre en voyoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue : *Tibi serviat ultima thule*.

Telle étoit l'inscription gravée sur cette médaille.

ÉTABLISSEMENT
DES ISLES MALOUINES,
SITUÉES AU 51 DEG. 30. MIN.
DE LAT. AUST. ET 61 DEG. 50 MIN.
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS,
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUCLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. F. CHÉNARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR
LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL D'INFANTERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF DE L'EXPÉDITON, G.
DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE. ET P. D'ARBOULIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DES POSTES DE
FRANCE : CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN
OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA
MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.
L'HUILLIER, INGÉN. GÉOGR. DES CAMPS
ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉDITION ; SOUS LE MINISTERE
D'É. DE CHOISEUL, DUC
DE STAINVILLE. EN
FÉVRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue : *CONAMUR TENUES GRANDIA.*

Cependant

Cependant pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des secours prochains, M. de *Nerville* consentit à rester à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établissement aux extrémités de l'Univers, le seul qu'il y eût alors à une latitude aussi élevée dans la partie Australe de notre globe. Le 8 Avril 1764, M. de *Bougainville* remit à la voile pour France. BOUGAINVILLE. 1767.

Le 6 Octobre de la même année, il repartit de Saint-Malo sur l'Aigle, & après une traversée qui n'eut rien de remarquable que d'avoir inutilement cherché l'Isle *Pepys*, il arriva aux *Malouïnes* le 5 Janvier 1765. Il vit avec une satisfaction inexprimable que ces colons avoient joui d'une santé parfaite, & qu'ils étoient dans le meilleur état. Un seul avoit péri dans une chasse sans qu'on ait pu savoir par quel accident, attendu qu'il n'étoit pas accompagné. Ce ne fut même que deux ans après qu'on retrouva son corps. L'hiver n'avoit point été rude; il y avoit eu fort peu de neige & point de glace. La chasse & la pêche s'étoient toujours faites avec le plus grand succès. M. de *Nerville* avoit construit une poudriere, un magasin neuf en pierres, l'ancien étant tombé, & rétabli le fort en finissant les fossés & perfectionnant le rempart. Deuxieme année.

M. de *Bougainville* se hâta de débarquer les habitans nouveaux & les provisions de toute espece destinées à la Colonie, de faire de l'eau & du lest; & après un voyage par terre qu'il entreprit pour reconnoître le détroit qui sépare les deux grandes *Malouïnes*, il mit à la voile le 2 Février, pour aller chercher dans le détroit de Magellan une cargaison de bois assortis. Le 16, étant à la vue du Cap *des Vierges*, il apperçut trois navires, & le lendemain entrant avec eux dans le détroit, il fut assuré qu'ils étoient Anglois. C'étoient ceux du *Commodore Byron* qui, après être venu reconnoître les Isles *Malouïnes*, le long desquelles ils avoient été vus par les pêcheurs François, prenoient la route du détroit de *Magellan* pour entrer dans la mer du Sud. M. de *Bougainville* les suivit jusqu'au port *Famine* où ils relâcherent.

Le 21, M. de Bougainville s'amarra dans une petite baie à laquelle les Matelots ont depuis donné son nom, & dès le lendemain il fit couper des bois de différens échantillons, équarrir les plus grosses pieces, tracer dans la forêt différens chemins pour les conduire sur le bord de la mer, il leva aussi & mit à bord avec toutes les précautions qu'on put imaginer, plus de dix mille plans d'arbres de différens âges. Il étoit bien intéressant de tenter des plantations aux *Malouïnes*; ces travaux divers occuperent vingt jours, & à l'exception des Dimanches consacrés au repos, il n'y eut pas un instant perdu ni une personne oisive. Le temps fut favorable : car, contre l'ordinaire de ces parages, il fut très-beau. Le 15 Mars au soir M. de *Bougainville* appareilla de la baie, il sortit du détroit le 24, & le 29 il mouilla dans le port des *Malouïnes*, où il fut reçu

BOUGAINVILLE. 1767.

avec de grands transports de joie, ayant ouvert une navigation devenue nécessaire au maintien de la colonie. A son départ des *Malouïnes*, le 27 Avril suivant, elle se trouvoit composée de quatre-vingt personnes, en y comprenant l'Etat-Major payé par le Roi.

Troisieme expédition aux Isles.

Vers la fin de l'année 1765, on renvoya de *Saint-Malo l'Aigle* aux Isles *Malouïnes*, & le Roi y joignit l'*Etoile*, une de ses flûtes. Cette derniere partie de Rochefort, arriva dans la Colonie le 15 Février 1766, & l'*Aigle* y entra le 23 du même mois. Ces deux bâtimens, après avoir débarqué les vivres, les effets divers & les nouveaux habitans, mirent à la voile ensemble le 24 Avril, pour aller dans le détroit de *Magellan*, chercher du bois pour la Colonie. C'étoit entreprendre ce voyage dans la plus mauvaise saison; aussi fut-il très-pénible. Les Commandans des deux vaisseaux n'auroient pu, sans prolonger les risques & les difficultés, gagner la baie dans laquelle M. de Bougainville avoit fait sa cargaison l'année précédente. Aussi mouillerent-ils dans la *baie Famine*, où ils trouverent en abondance de quoi s'assortir de bois de divers échantillons nécessaires. L'*Etoile* fut chargée la premiere, & rentra aux Isles le 15 Juin. L'Aigle, restée la derniere & chargée de pieces plus considérables, y fut de retour le 27 du même mois. Cette expédition au détroit fut remarquable, par deux événemens d'une nature différente; savoir un combat avec les Sauvages qui en habitent la partie boisée, & une alliance contractée avec *les Patagons* qui en occupent la contrée Orientale.

Hostilités avec les Pêcherais.

Quelque temps après que l'*Etoile* fut partie de la baie *Famine*, des Sauvages de la même Nation que ceux qu'on avoit vus & auxquels on avoit fait des présens l'année précédente, se montrerent aux endroits où l'Aigle continuoit de faire son bois. Les François les reconnurent, & on leur fit de nouveaux présens. Ils vécurent plusieurs jours dans la meilleure intelligence, allant à bord du navire, soit dans leurs canots, soit dans les nôtres, sans aucune crainte réciproque. Le mauvais temps ayant obligé quelques-uns des ouvriers, au nombre de sept, de rester à terre, ils y passerent la nuit auprès du feu, dans une cabane construite à la hâte, & la passoient avec sécurité, lorsqu'ils entendirent du bruit & virent tout-à-coup paroître trois Sauvages à l'entrée de la cabane. Ils ne purent se servir des armes à feu: l'attaque fut trop brusque. Ils se défendirent avec des haches & des sabres. De vingt-cinq Sauvages ou environ qu'ils étoient, trois furent tués & le reste mis en fuite; deux des François furent dangereusement blessés. Depuis cet acte d'hostilité, ces Sauvages ne reparurent plus.

Cette aventure désagréable en elle-même, n'étoit pas importante pour les suites, la Nation qui habite la partie boisée du détroit étant peu nombreuse, foible, & n'ayant aucune communication avec les *Patagons*, les seuls habitans de ces contrées dont l'u-

nion avec les colons fut intéressanté, par rapport aux objets d'échange qu'on pouvoit en tirer. Aussi M. *Denys de Saint-Simon*, Capitaine d'Infanterie, né en *Canada*, & ayant passé une partie de sa vie avec les Sauvages de ce vaste Pays, avoit-il été embarqué sur l'*Etoile*, & chargé de jetter les premiers fondemens de l'alliance avec ce Peuple, le voisin le plus proche des *Isles Malouïnes*.

BOUGAINVILLE. 1767.

En conséquence, lorsque M. de la *Giraudais*, Commandant de l'*Etoile* eut fini son bois à la baie *Famine*, il s'occupa de l'exécution de ce projet, avant que de quitter le détroit de *Magellan*. Pour cet effet il mouilla sous le Cap *Grégoire*, aux environs duquel les *Patagons* étoient campés. M. de *Saint-Simon* se transporta à terre avec la chaloupe & le canot. Les *Patagons* se trouverent au débarquement au nombre de vingt, tous à cheval. Ils témoignerent beaucoup de joie & chanterent suivant leur usage. Il fallut les accompagner à leur feu. Il en parut alors environ cent cinquante qui vinrent se réunir aux autres; ce grand nombre n'effraya pas les François, parce qu'il y avoit dans la bande beaucoup de femmes & d'enfans. M. de *Saint-Simon* jugea que pour contenter cette multitude, il falloit envoyer la chaloupe au vaisseau chercher une plus grande quantité de présens que celle qu'il avoit apportée; & par précaution, il fit demander à M. de la Giraudais un renfort d'hommes armés. La chaloupe tardant à revenir, il envoya le canot pour en accélérer l'expédition, & dans l'impossibilité d'abandonner la négociation par l'intérêt que sembloient y prendre les Sauvages. M. de *Saint-Simon* resta à terre avec les François, armés au nombre de dix. Cependant des cavaliers de tout âge descendoient rapidement les côtes & venoient grossir la troupe, dont le nombre augmenta jusqu'à huit cens ou environ. La position alors parut réellement critique; le jour tomboit; nulles nouvelles du bord: un coup de vent, plus sensible au large qu'à terre, ayant retenu chaloupe & canot, le peloton de François entouré par les Sauvages & prisonniers au milieu d'une multitude d'hommes bien montés, bien armés & qui paroissoient observer entre eux une espece de discipline, fit vainement tous ses efforts pour donner à entendre qu'il desiroit avoir son feu particulier & remettre les affaires au lendemain; jamais les *Patagons*, soit amitié, soit défiance, n'y voulurent consentir. Il fallut se résoudre à passer la nuit avec une douzaine d'entre eux, les autres s'étant retirés à leur camp.

Alliance avec les Patagons.

Cette nuit passée sans fermer l'œil & sans vivres sur le bord de la mer, parut bien longue aux François. Mais quel fut leur embarras, quand le jour naissant leur montra que le navire avoit chassé de près d'une lieue & demie, par la violence du vent qui souffloit toujours en tempête. C'étoit encore une journée au moins à passer avec ces *Patagons*, qui revinrent en famille comme la veille.

Embarras où se trouvent les François.

BOUGAINVILLE. 1767

Toutefois ils laisserent une espece de liberté aux François, dont il y en eut que la faim contraignit à aller chercher des moules sur le rivage. Les Sauvages qui s'en apperçurent, leur apporterent quelques morceaux de chair de vigogne à moitié cruds, mais qui furent trouvés excellens. A l'approche de la nuit, les chefs parurent exiger qu'on les suivît à leur camp ; sur le refus constant qui en fut fait, ils donnerent ordre à la multitude de se retirer, & cent hommes resterent pour en garder onze.

Les François tinrent conseil, se conformant aux avis de M. de *Saint-Simon,* habitué aux mœurs de pareilles Nations. Il ne leur cacha point qu'étant sans défense, le moindre mouvement mal interprêté pouvoit leur être funeste, & qu'il falloit montrer du sang froid & de la tranquillité. On se rangea donc auprès de ce détachement de Sauvages pour y passer une seconde nuit. On ne dormit point ; un des Chefs qui paroissoit être le Protecteur des François, & qui avoit déja reçu des pipes & du tabac, fit les frais de la conversation & les cérémonies de l'Hospitalité ; la pipe passa de bouche en bouche ; on chanta, & on mangea de la moelle de Guanaque, qui paroît être un de leurs mets favoris.

Un instant pensa tout brouiller, par la mauvaise humeur d'un Chef, dont la phisionomie étoit sinistre & qui prit à parti le Chef Protecteur des François, il parloit avec le ton de la fureur, l'écume sortoit de sa bouche, & ses gestes indiquoient qu'il récitoit des combats malheureux que ses compatriotes avoient eus contre des hommes porteurs d'armes à feu. Les pleurs que fit couler son récit, confirmerent cette interprétation. *M. de Saint-Simon* parla aux siens, & disposa tout pour résister tant bien que mal, en cas d'affaire, sans donner par ces dispositions d'ombrage aux Patagons, auxquels il tâcha de faire entendre, affectant un air déterminé, qu'il étoit surpris de leurs disputes & de leurs larmes, que ceux qu'il avoit amenés avec lui étoient amis de leur Nation, & plus disposés à les obliger qu'à leur faire injure ; qu'ils les regardoient comme des freres, & venoient contracter alliance avec eux. Le style de cette harangue par gestes auroit pu ne pas produire tout son effet, si le jour n'avoit enfin rétabli le calme & dissipé les inquiétudes réciproques.

Le temps étoit devenu plus serein, on vit revenir le canot avec les présens si long-temps attendus. On les remit entre les mains des Chefs ; il eut été impossible de les distribuer par familles, à cause du grand nombre. Les hommes qui s'étoient retirés la veille, s'étant rapprochés avec leurs femmes & leurs enfans, formerent une troupe nombreuse autour des François & les traiterent avec toutes les démonstrations de l'amitié. Ce fut dans ce moment intéressant que M. *de Saint-Simon* contracta l'alliance avec eux, en leur présentant le pavillon du Roi, qu'ils accepterent avec des cris

de joie & des chanfons. On leur fit entendre qu'au bout d'un an on viendroit les revoir. Ils offrirent à M. de *Saint-Simon* des chevaux qu'il ne put accepter, la chaloupe de l'*Etoile* s'étant perdue dans le coup de vent des jours précédens, & on fe fépara avec les témoignages de la meilleure intelligence.

BOUGAINVILLE. 1767.

Il parut attefté par le rapport uniforme des François, qui n'eurent que trop le temps de faire leurs obfervations fur ce Peuple célebre, qu'il eft en général de la ftature la plus haute & de la complexion la plus robufte qui foient connues parmi les hommes. Aucun n'avoit au-deffous de 5 pieds, 5 à 6 pouces, plufieurs avoient 6 pieds. Leurs femmes font prefque blanches & d'une figure affez agréable, quelques-uns des François qui ont hafardé d'aller jufqu'à leur camp, y virent des vieillards qui portoient encore fur leur vifage l'apparence de la vigueur & de la fanté. Parmi les Chefs, une partie étoit armée de fabres fort grands, proportionnés à leur taille ; plufieurs avoient de larges couteaux en forme de poignards, d'autres des maffues d'une pierre femblable au granite & pendue à une treffe de cuir qui paroît être de cheval. Les mots que les François leur ont entendu prononcer le plus fouvent, & qu'ils ont pu retenir, font *chaoua*, cris de joie, *didou, ahi, ohi, chouen, ke kalle mehouan*, quatre mots qui forment un chant méfuré; *nati, con pito*, ces derniers ont paru fignifier des pipes & du tabac à fumer ou à mâcher. On rapportera dans fon lieu ce qu'on a vu fur cette même Nation dans le détroit de *Magellan*.

Defcription des Patagons.

On a déja dit que le Commodore *Byron* étoit venu au mois de Janvier 1765, reconnoître pour la premiere fois les Ifles *Malouïnes*. Il y avoit abordé à l'Oueft de l'établiffement des François dans un port nommé déja par M. de *Bougainville Port de la Croifade*, & il avoit pris poffeffion de ces Ifles pour la Couronne d'Angleterre, fans y laiffer aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyerent une Colonie s'établir au port de la Croifade, qu'ils avoient nommé *Port d'Egmont*; & le Capitaine *Macbride*, commandant la frégate le *Jafon*, vint au pofte des François au commencement de Décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au Roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la defcente, fi l'on s'obftinoit à la lui refufer, fit une vifite au Commandant & remit à la voile le même jour.

Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

L'établiffement commençoit dès-lors à prendre une forme. Le Commandant & l'ordonnateur logeoient dans des maifons commodes & bâties en pierres ; le refte des habitans occupoit des maifons dont les murs étoient faits de gazons. Il y avoit trois magafins, tant pour les effets publics que pour ceux des particuliers ; les bois du détroit avoient fervi à faire la charpente de ces divers bâtimens, & à conftruire deux goelettes porpres à reconnoître les côtes. *L'Aigle* retourna en France de ce dernier voyage,

Etat de la Colonie lorfqu'elle fut remife aux Efpagnols.

BOUGAINVILLE. 1767.

avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le Pays. On avoit auſſi fait divers eſſais de culture ſans déſeſpérer du ſuccès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturaliſées ; la multiplication des beſtiaux étoit certaine, & le nombre des habitans montoit environ à cent cinquante.

Tel étoit l'état des *Iſles Malouïnes*, lorſque M. de *Bougainville* les remit aux Eſpagnols, dont le droit primitif ſe trouvoit ainſi étayé encore par celui que donnoit inconteſtablement aux François la premiere habitation. Les détails ſur des productions de ces Iſles, & les animaux qu'on y trouve, ſont la matiere du chapitre ſuivant, & le fruit des obſervations qu'un ſéjour de trois années à fournies à M. de *Nerville*. On y joindra les remarques de *Dom Pernetty*.

---

§. IV.

Détails ſur l'Hiſtoire naturelle des Iſles Malouïnes.

IL n'y a point de Pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéreſſans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'Hiſtoire Naturelle ; & quand leurs remarques ne ſerviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours ſatisfaire en partie la curioſité de ceux qui cherchent à approfondir le ſyſtême de la nature.

Aſpect qu'elles préſentent.

La premiere fois que les François deſcendirent ſur ces Iſles, rien de ſéduiſant ne s'offrit à leurs regards : & à l'exception de la beauté du port dans lequel ils étoient entrés, ils ne ſavoient trop ce qui pourroit les retenir ſur cette terre, ingrate en apparence. Un horiſon terminé par des montagnes pelées ; des terreins entrecoupés par la mer & dont elle ſemble ſe diſputer l'empire ; des campagnes inanimées faute d'habitans ; point de bois capables de raſſurer ceux qui ſe deſtinoient à être les premiers colons ; un vaſte ſilence, quelquefois interrompu par les cris des monſtres marins ; par-tout une triſte uniformité paroiſſoit annoncer que la nature ſe refuſeroit aux efforts de l'eſpece humaine dans des lieux ſi ſauvages. Cependant le temps & l'expérience apprirent que le travail & la conſtance n'y feroient pas ſans fruits. Des baies immenſes à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur ſein les caſcades & les ruiſſeaux ; des prairies couvertes de gras paturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux, des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de conteſtations pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité ; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiſeaux & de poiſſons du meilleur goût ; une

matiere combuſtible pour ſuppléer au défaut du bois; des plantes reconnues ſpécifiques aux maladies des navigateurs; un climat ſalubre par ſa température également éloignée du chaud & du froid, & bien plus propre à former des hommes robuſtes & ſains, que ces contrées enchantereſſes où la chaleur & l'abondance qui en eſt la ſuite, ne tendent qu'à énerver leurs habitans; telles furent les reſſources que la nature préſenta. Elles effacerent bientôt les traits qu'un premier aſpect avoit imprimés & juſtifierent la tentative.

BOUGAINVILLE. 1767.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur relation du *Port Egmont*, n'ont pas balancé à dire » que le Pays adjacent offre tout » ce qui eſt néceſſaire pour un bon établiſſement «. Leur goût pour l'Hiſtoire Naturelle les engagera ſans doute à faire & à publier des recherches qui rectifieront celles-ci.

Poſition géographique des Iſles Malouines.

Les Iſles *Malouïnes* ſe trouvent placées entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude Méridionale, ſoixante-un & demi & ſoixante-cinq & demi de longitude Occidentale du Méridien de Paris; elles ſont éloignées de la côte de l'*Amérique* ou des *Patagons* & de l'entrée du détroit de *Magellan*, d'environ quatre-vingt à quatre-vingt-dix lieues.

On a inféré dans le voyage du Commodore *Byron* une carte très-exacte de ces Iſles, qui ont été reconnues en entier par le Capitaine *Macbride*.

Des ports.

Les ports qu'ont reconnus les François, réuniſſent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des Isles heureuſement ſituées pour oppoſer des obſtacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre ſûrs & aiſés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarquations. Les ruiſſeaux ſe rendent à la côte, de maniere que la proviſion d'eau douce peut ſe faire avec la plus grande expédition.

Des marées.

Les marées aſſujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante ne ſe ſont jamais élevées dans des temps fixes, & qu'il ait été poſſible de calculer. On a ſeulement remarqué qu'elles avoient trois viciſſitudes déterminées avant l'inſtant de leur plein; les Marins appelloient viciſſitudes *Varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baiſſe trois fois comme par ſécouſſes, ſur-tout dans les temps des ſolſtices, des équinoxes & des pleines lunes.

Des vents.

Les vents ſont généralement variables, mais regnant beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Oueſt, que de la partie oppoſée. En hiver lorſqu'ils ſoufflent du Nord à l'Oueſt, ils ſont brumeux & pluvieux; de l'Oueſt au Sud, chargés de frimats, de neige & de grêle; du Sud au Nord par l'Eſt, moins chargés de brumes, mais violents, quoiqu'ils ne le ſoient pas autant que ceux qui regnent en été & ſe fixent du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par l'Oueſt. Ces derniers, qui nettoyent l'horiſon & ſéchent le terrein, ne com-

BOUGAINVILLE. 1767. mencent à souffler que lorsque le soleil se montre à l'horison, ils suivent dans leur accroissement l'élévation de l'astre, sont au point de leur plus grande force, lorsqu'il passe au Méridien, & déclinent avec lui quand il va se cacher derriere les montagnes indépendamment de la loi que le mouvement du soleil leur impose, ils sont encore asservis au montant des marées, qui augmente leur force & quelquefois change leur direction; presque toutes les nuits de l'année, celles d'été, sur-tout, sont calmes & étoilées. Les neiges que les vents du Sud-Ouest amenent en hiver ne sont pas considérables, elles restent environ deux mois, sur le sommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus sur la surface des terreins. Les ruisseaux ne gêlent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gêlées blanches du printemps & de l'automne ne brûlent point de plantes, & se convertissent en une espece de rosée au lever du soleil. En été il tonne rarement; on n'éprouve en général ni grands froids, ni grandes chaleurs, & les nuances paroissent presque insensibles entre les saisons. Sous un tel climat, où les révolutions sur les tempéramens sont comme impossibles, il est naturel que tous les individus soient vigoureux & sains; & c'est ce qu'ont éprouvé les François pendant un séjour de trois années.

Des eaux. Le peu de matiere minérale trouvée aux Isles *Malouïnes*, répond de la salubrité des eaux; elles sont par-tout commodément placées, aucunes plantes d'un caractere dangereux n'infectent les lieux où elles coulent, c'est ordinairement sur du gravier ou sur du sable, & quelquefois sur des lits de tourbe, qui leur laissent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais sans en diminuer la qualité ni la légéreté.

Du sol. Il y a par-tout dans les plaines plus de profondeur qu'il n'en faut à la terre pour souffrir la charrue; le sol est tellement entrelacé de racines d'herbes jusqu'à près d'un pied, qu'il est indispensable avant que de cultiver, d'enlever cette couche, & de la diviser pour la dessécher & la brûler. On sait que ce procédé est merveilleux pour améliorer les terres, & on l'employa. Au-dessous de la premiere couche, on trouve une terre noire, qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaisseur, & qui le plus souvent en a beaucoup plus; on rencontre ensuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle est soutenue par des lits d'ardoises & de pierres, parmi lesquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau forte. Il paroît même que le pays est dépourvu de cette nature de pierres; des voyages entrepris jusqu'au sommet des montagnes à dessein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grés non friable, produisant des étincelles & même une lumiere phosphorique, accompagnée d'une odeur sulphureuse. Au reste il ne manque point de pierres à bâtir;

tir; la plupart des côtes en font formées. On y diftingue des couches horizontales, & d'une épaiffeur égale dans l'étendue de chaque lit, d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainfi que d'autres couches plus ou moins inclinées qui font celles des ardoifes & d'une efpece de pierre contenant des particules de talc, on y voit auffi des pierres qui fe divifent par feuillets, fur lefquelles on remarquoit des empreintes de coquilles foffiles d'une efpece inconnue dans les mers; on en faifoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre & n'avoit pas encore acquis fon degré de maturité; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durciffoit à l'air. On trouve facilement la glaife, les fables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

BOUGAINVILLE. 1767.

Tourbe & fes qualités.

La tourbe qui fe rencontre ordinairement au-deffus de la glaife, s'étend bien avant dans le terrein. On ne pouvoit faire une lieue de quelque point que l'on partît, fans en appercevoir des couches confidérables, toujours aifées à diftinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle fe forme tous les jours du debris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort pointus. Cette tourbe prife dans une baie voifine de l'habitation des François où elle préfente aux vents une furface de plus de douze pieds de hauteur, y acquiert un degré fuffifant de deffication: c'étoit celle dont on fe fervoit; fon odeur n'eft point malfaifante, fon feu n'eft pas trifte, & fes charbons ont une action fupérieure à celle du charbon de terre, puifqu'en foufflant deffus on peut allumer une lumiere auffi aifément qu'avec de la braife; elle fuffit pour tous les ouvrages de la forge à l'exception des fondures des groffes pieces.

Mines.

En obfervant le terrein de cette contrée, *Dom Pernetty* y a trouvé du fpath & du quartz en affez grande quantité; ce qui eft un indice de mines : il a même rencontré des terres rougeâtres & ochreufes, ainfi que des pierres rouillées & très-ferrugineufes, il caffa un bloc de fpath mêlé de quartz : on voyoit dans les crévaffes une matiere verdâtre, qu'il foupçonna tenir du verd-de-gris; il y appliqua la langue, la faveur & la ftipaité fe firent fi bien fentir qu'il fut contraint de cracher pendant un gros quart-d'heure.

Pyrites.

On y rencontre fréquemment des Pyrites rondes, fulphureufes & d'autres de figures irrégulieres, que l'on jugeroit être de la mine de fer, tant par leur péfanteur que par leur couleur brune, mêlée d'une terre ochreufe, d'un jaune rougeâtre ou de couleur de rouille. On a apperçu auffi divers morceaux de quartz brifés qui préfentoient à l'œil des paillettes brillantes comme l'or.

Autres indices de mines.

Dom Pernetty trouva dans les fouilles à 6 pieds de profondeur ou environ, un lit de terre, pofé obliquement, large de 10 pouces dans quelques endroits, de largeur inégale dans le refte, & qui s'enfonçoit dans la terre, en fuivant la même direction. Ce lit

BOUGAINVILLE 1767.

étoit composé de quartz couvert d'une terre rouillée, d'ochre jaune, d'ochre rouge, & d'une espece de cailloux creux, pleins les uns d'une espece de bol fin, couleur de chair ou de rose dans l'un, couleur de laque fine dans l'autre, & dans quelques-uns une terre très-fine presque semblable à du brun rouge d'Angleterre. Ordinairement l'enveloppe ou croute pierreuse qui couvre ces terres fines est de la même couleur que le contour. *Don Pernetty* en a trouvé de grises très-ressemblantes a de la mine d'argent. Au feu, leur couleur est devenue un peu plus foncée, ce qui fait juger qu'elles tiennent de l'ochre, & que le fer y domine. De retour en France, il montra quelques-uns de ces morceaux de quartz à des personnes accoutumées à faire des essais, ils ont décidé aussi que c'étoit de la mine de fer (a). Tous les bords de la mer & des Isles de l'intérieur sont couverts d'une espece d'herbe que l'on nomme improprement *Glayeuls* : c'est plutôt une sorte de *Gramen*. Elle est du plus beau verd & a plus de 6 pieds de hauteur ; c'est la retraite des lions & des loups marins, elle servoit également d'abri aux François dans leurs voyages. Dans un instant on étoit logé; leurs tiges inclinées & réunies formoient un toit, & leur paille séche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante qu'on couvrit leurs maisons; le pied en est sucré, nourrissant & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Plantes.

Glayeuls.

Les bruyeres, les arbustes & la plante qui fut nommée *Gommier*, sont après cette grande herbe les seuls objets qu'on distingue dans les campagnes. Tout le reste est surmonté par des herbes ménues plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbustes furent d'une grande ressource pour le chauffage, on les réserva ensuite pour les fours ainsi que la bruyere; les fruits rouges de celle-ci attiroient beaucoup de gibier dans la saison.

Gommier résineux.

Le *Gommier*, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une description plus étendue. Il est d'un verd de pomme & n'a en rien la figure d'une plante ; on le prendroit plutôt pour une loupe ou excroissance de terre de cette couleur ; il ne laisse voir ni pied, ni branches, ni feuilles. Sa surface, de forme convexe, présente un tissu si serré, qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Le premier mouvement étoit de s'asseoir ou de monter dessus, sa hauteur n'est gueres de plus d'un pied & demi. Il porte un homme aussi sûrement qu'une pierre sans être foulé par le poids; sa largeur s'étend d'une maniere disproportionnée à sa forme, il y a des Gommiers très-larges sans en être plus hauts. Leur circonférence n'est réguliere que dans les petites plantes qui représentent assez la moitié d'une sphere ; mais lorsqu'elles se sont accrues, elles sont terminées par des bosses & des creux sans aucune régularité. C'est en

(a) Voyage de *Dom Pernetty*.

plusieurs endroits de leur surface que l'on voit en gouttes de la grosseur d'un pois une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appellée *Gomme* ; mais comme elle ne peut se dissoudre totalement que dans les spiritueux, elle fut appellée *Gomme Resine*. Son odeur est forte, assez aromatique, & approche de celle de la thérebentine. Pour connoître l'intérieur de cette plante on la coupa exactement sur le terrein, & on la renversa, on vit en la brisant qu'elle part d'un pied, d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, composés de feuilles en étoiles enchassées les unes sur les autres & comme enfilées par un axe commun. Ces jets sont blancs jusqu'à peu de distance de la surface, où l'air les colore en verd; en les brisant il en sort un suc abondant & laiteux, plus visqueux que celui des thytimales; le pied est une source abondante de ce suc, ainsi que les racines qui s'étendent horizontalement, & vont provigner à quelque distance ; de sorte qu'une plante n'est jamais seule. Le *Gommier* paroît se plaire sur le penchant des collines, & toutes les expositions lui sont indifférentes. Ce ne fut que la troisieme année qu'on chercha à connoître sa fleur & sa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en transporter d'entiers en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette singuliere & nouvelle plante, qui pourroit même être utile en médecine, plusieurs Matelots s'étant servis de sa resine avec succès pour se guérir de légeres blessures. BOUGAINVILLE. 1767.

Une chose digne de remarque, c'est que cette plante, détâchée de dessus le terrein, retournée à l'air & ainsi exposée au lavage des pluies, perd alors toute sa resine. Comment accorder cela avec sa dissolution dans les seuls spiritueux? Lorsqu'elle a perdu sa resine, elle est d'une légéreté surprenante & brûle comme de la paille.

Céléri, roquette, grenouillette.

Dom Pernetty a reconnu parmi les plantes 4 ou 5 especes de celles qui croissent en France. On y trouve abondamment du *Céleri*, de la *Corne de Cerf*, ou *Roquette*, de la *Grenouillette*, ou *Renunculus* à Griffe.

Vinaigrette.

Il y a une autre plante qui fut appellée *Vinaigrette* à cause de son goût; & *Dom Pernetty* croit qu'on pourroit peut-être la ranger dans la classe des *Alleluyas*; elle pousse des feuilles assemblées en rond, au nombre quelquefois de 18 à 20 au bout d'une queue couleur de cérise, grosse comme le tuyau d'une plume d'aigle, de corbeau, ronde, haute communément de 7 à 8 pouces, mais s'élevant toujours au-dessus des plantes dont elle est environnée. La couleur de la feuille est d'un verd clair.

Elle ne pousse qu'une tige presque semblable à celle des feuilles, & qui porte une seule fleur blanche composée d'un calice à 5 feuilles, ayant la forme d'une très-petite tulipe, s'ouvrant de

même & exhalant une odeur d'amande très-ſuave. La feuille de la plante eſt faite en cœur, dont la pointe très-allongée; chaque feuille eſt attachée à la queue ou tige par cette pointe, & forme une eſpece de houpe. *Dom Pernetty* n'a vu aucune des feuilles entiérement ouvertes; elles ſont preſque toujours pliées en canal.

BOUGAINVILLE. 1767.

On trouve dans *Dom Pernetty* la figure & la deſcription d'une autre plante, qu'on pourroit mettre ſuivant lui au nombre des *Satyrions*, & qu'il croit être l'*Epipactis* dont parle le P. Feuillet p. 729 pl. 29, qu'il nomme *Epipactis Flore Luteo;* vulgo *Gravilla*.

Epipactis.

Il y a dans tous les endroits abreuvés d'eau, une eſpece de *Cétérach* qui y vient en motte, & qui porte une tige avec des feuilles creuſes, où la graine eſt renfermée; ce qui n'eſt ordinaire à aucune des eſpeces du Capillaire, dont la ſemence eſt une pouſſiere attachée ſous la feuille le long de la côte.

Plante qui a l'odeur de Benjoin.

Dans les champs parmi le foin qui couvre preſque toute la ſurface du terrein de l'Iſle, s'éleve une plante aſſez commune, dont la fleur eſt blanche & radiée comme celle du *Piſſenlit*. Mais les pétales ſont pointues. Les feuilles les plus grandes ont juſqu'à 3 pouces de longueur, ſont d'un verd un peu cotonneux, ainſi que la tige haute d'un pied ou environ; la fleur unique ſur chaque tige a une odeur de *Benjoin*.

Autre plante aromatique.

Une autre plante dont la tige & les feuilles ſont ſemblables à celles de la précédente, porte des fleurs jaunes en bouquet également radiées, au nombre de 12 ou 15 très-agréables à la vue, & à l'odorat : cette fleur eſt ſoutenue par un calice écailleux; la racine eſt un amas de petits filamens, aboutiſſans tous au pied de la plante.

Plante dont le fruit eſt bon à manger.

On voit deux plantes l'une & l'autre produiſant un fruit rouge, dont un reſſemble à une framboiſe, qui ſe ſépare de ſa plante, il eſt aiſé d'y être trompé; ſa ſaveur tient un peu de celle de la mûre, mais beaucoup plus agréable. La plante eſt rampante, prend racine à chaque nœud & a une petite feuille, ſemblable à celle du charme.

Autre plante.

La ſeconde plante a ſa feuille un peu velue, preſque ſemblable à celle de la mauve: la tige qui porte ſon fruit s'éleve ſi peu qu'il eſt ſouvent en terre au partir; il eſt fait comme une mûre, mais d'un rouge vif de cinabre; le grain eſt ſec & preſque ſans ſaveur.

Lucet muſqué.

Dans le foin & les bruyeres croît une plante, dont le fruit eſt charmant à la vue & des plus agréables au goût. Infuſé ſimplement dans de l'eau-de-vie avec du ſucre, il fait une liqueur excellente; parce qu'il porte un parfum d'ambre & de muſc, qui ne répugneroit pas même aux perſonnes qui ont de la répugnance pour ces deux parfums, & plairoit infiniment à ceux qui les recherchent. Les Indiens des parties méridionales du *Canada*, préferent l'infuſion de cette plante à celle du meilleur thé; ils la boi-

vent pour le plaisir & la santé : ils la nomment *Lucet Musqué*; elle a l'odeur douce & suave du *Myrthe*. BOUGAINVILLE. 1767.

Une autre plante dont *Pernetty* ignore le nom & les propriétés, croît sur la côte de la mer dans les lieux sabloneux : elle n'est pas commune. Ses feuilles qui ressemblent à un fer de lance racourci & presque ovale, sont portées sur une longue queue qui prend dès la racine même, elles sont cotoneuses plus que celles du *Verbascum*, appellé *Bouillon Blanc* ou *Molaina*, ses fleurs sont jaunes, radiées, disposées en bouquets, soutenues par un calice qui s'arrondit, comme celui de l'artichaud, & qui, lorsque la fleur est tombée, renferme une graine angulaire longue & approchant beaucoup de celle de la chicorée. Autre plante.

Les terreins les moins humides produisent deux ou trois especes de bruyeres à fruit rouge, & bien différentes de la bruyere d'*Europe*, elles ont toutes une odeur de résine. Une autre plante assez grande a le goût décidé des jeunes pousses du pin, que l'on nomme dans le Canada *Capinette*, avec lesquelles on y fait une boisson fermentée très-salutaire, que l'on appelle du même nom : les François en ont fait de pareille avec cette plante des *Malouïnes*; ce sera une grande ressource pour ceux, qui, dans la suite, iront s'établir dans ces Isles, car cette plante se trouve abondamment par-tout, & la boisson que l'on en fera pourra tenir lieu de bierre. Cette plante a la tige & les feuilles d'un verd pâle jaunâtre, & peut être mise au nombre des plantes rampantes, dont la tige est ronde très-souple, & de la grosseur quelquefois du tuyau d'une plume d'aigle, plus communément du tuyau d'une plume d'oie. Les feuilles viennent par paires le long des branches attachées à une queue très-courte, & ont presque la forme de celles du Gommier dont on a parlé ci-devant. Cette plante vient également bien dans les bas & dans les lieux élevés. Sa fleur herbeuse laisse après elle une houpe blanche en forme de pinceau évasé & ne porte point de fruit. (a) Bruyeres. Plante à bierre.

Les François n'ont trouvé qu'une seule espece d'arbuste dans le canton qu'ils ont parcouru, on le rencontre dans les terres humides & dans les collines par lesquelles s'écoulent les eaux qui descendent des hauteurs. Cet arbuste vient de la hauteur du romarin aux feuilles duquel celles de cet arbuste ressembleroient parfaitement, si celles-ci n'étoient plus courtes & tant soit peu moins larges. Les fleurs sont blanches approchant beaucoup de celles de la *Paquerette* ou *Marguerite des Champs*, elles ne sont pas rangées en épics comme celles du romarin, mais chaque fleur au bout de chaque menue branche, de façon que l'arbuste en paroît tout couvert; les fleurs & les feuilles n'ont presque pas d'odeur Arbustes.

(a) Voyage de *Dom Pernetty*.

BOUGAINVILLE. 1767.

& le peu qu'elles en ont n'approche pas de celle du romarin, sans doute ce n'est pas le même arbuste dont parle *Frezin* dans sa relation de la mer du Sud, sous le nom du P * * *. nom Indien, & que l'auteur du Voyage de l'Amiral Anson, dit être fort commun au port *Saint-Julien.*

Sur la côte des *Patagons*, située presque au même degré de latitude que les Isles *Malouïnes*, l'arbuste dont on parle est aussi très-commun; mais il dit qu'il ressemble au romarin & qu'il en a l'odeur. L'écorce de celui des *Malouïnes* est grisâtre assez lisse & le bois est jaune.

On pourroit mettre au nombre des arbustes une plante ligneuse de ces Isles, qui croît pour l'ordinaire dans les lieux arrosés d'eau vive. A quelques pas de distance on la prendroit pour un rosier de la petite espece; mais en l'examinant de plus près sa feuille qui vient par paires, a plus de ressemblance avec celle de la pimpernelle; elle est seulement un peu plus longue & a un goût qui en approche, ainsi que la tête qui porte la graine. Cette tête est ovale, ne représentant pas mal l'enveloppe extérieure de la chataigne, ou une de ces têtes rousses qu'on trouve en été sur l'églantier. La tige de cet arbuste est rampante, quelquefois grosse comme le pouce, & longue de 4 ou 5 pieds. De cette tige s'élevent des branches de la hauteur de 8 ou 10 pouces, au sommet desquelles viennent la fleur & la semence (a).

Fruits.

Deux petits fruits dont l'un inconnu ressemble assez à une mure, l'autre de la grosseur d'un pois & nommée *Lucet*, à cause de sa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique Septentrionale, étoient les seuls que l'automne fournit. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui qui fut nommée mure, est rampante : sa feuille ressemble à celle du charme, elle prolonge ses branches & se reproduit comme les fraisiers.

Fleurs.

Parmi plusieurs autres plantes, il y avoit beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une seule qui est blanche & de l'odeur de la tubereuse, on trouva aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse à oignon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie Méridionale de l'Isle habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Est à l'Ouest, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de Gommier résineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité, une plante d'une même forme & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même solidité, ne produisant aucune résine, & couverte dans sa saison de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est com-

(a) Voyage de *Dom Pernetty.*

pofée, comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont fe terminer à fa furface. En repaffant les montagnes, on trouva un peu au-deffous de leur fommet une grande efpece de fcolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne font point ondées, mais faites comme les lames d'épée. Il fe détache de la plante deux maîtreffes tiges qui portent leur graine en deffous comme les capillaires. On vit auffi fur les pierres une grande quantité de plantes friables, qui femblent tenir de la pierre & du végétal; on penfa que ce pouvoient être des lichens, mais on remit à un autre temps à éprouver fi elles feroient de quelque utilité pour la teinture.

Plantes marines.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer eft prefque toute couverte de goemons dans le port, fur-tout près des côtes dont les canots avoient de la peine à approcher; ils ne rendent d'autre fervice que de rompre la lame lorfque la mer eft groffe. On comptoit en tirer un grand parti pour fumer les terres.

Baudreux.

Parmi les plantes qui croiffent dans la mer, il y en a une remarquable que les Marins François appelloient *Baudreux*. Elle éleve fes tiges jufqu'à la furface des eaux, fur laquelle elles s'étendent fort au loin & s'y foutiennent au moyen d'une efpece d'ampoule plein d'air, qui forme la naiffance de la queue de la feuille.

On trouve ces *Baudreux* en abondance le long de la côte, & à une diftance même d'une grande lieue de terre dans des endroits où il y a 15 à 18 braffes de profondeur, de maniere que pour monter à la furface & s'y étendre auffi fpacieufement, la tige doit avoir une vingtaine de braffes de longueur. Les racines de ces Baudreux font jaunes, comme la tige de la plante entrelacée l'une dans l'autre, formant un gros paquet, dans lequel fe retirent les plus belles moules, tant magellanes qu'unies & communes. On y trouve auffi des pourpres, des bargaux & divers autres coquillages. Les limas nacrés & rubanés, virent le long des tiges & des feuilles.

Ces feuilles ont jufqu'à deux pieds & demi de longueur fur quatre pouces dans leur plus grande largeur, elles font d'un jaune roux, tel que celui d'une feuille d'arbre morte qui commence à fe pourir : leur fuperficie eft inégale comme fi la feuille avoit été goffrée.

Cette plante pouffe une trentaine de tiges d'une feule racine attachée au fond de la mer par un bout, ayant la forme du pavillon d'une trompette, ou d'un entonnoir évafé. Il en fort comme un fagot de racine ou tiges entrelacées, où l'on trouve fouvent des pierres avec les coquillages dont j'ai parlé. Les feuilles pouffent le long de la tige de diftance en diftance; des tiges fuinte une humeur mucilagineufe & baveufe, qui fert de nourriture aux coquillages qui s'y attachent. Lorfque les flots ont détaché les paquets

du fond & les ont jetté fur le rivage, & que les feuilles deffé-

BOUGAINVILLE. 1767.

chées par l'action de l'air & des rayons du foleil en font féparées, nos Marins les appellent (a) *Goëfmon.*

Corallines. Les marées apportoient plufieurs efpeces de corallines très-variées & des plus belles couleurs, elles ont mérité une place dans

Eponges. les cabinets des curieux, ainfi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes; elles font ramifiées en tant de manieres qu'on a peine à croire qu'elles foient l'ouvrage d'infectes marins, d'ailleurs leur tiffu eft fi ferré & leurs fibres fi délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Limas rubanés. *Dom Pernetty* a fouvent trouvé fur le rivage des limas affez petits à bandes de différentes couleurs, que l'on peut nommer *Limas Rubanés* : le fond du coquillage eft de la plus belle nacre. Il y a vu auffi des burgos & des moules tant magellanes que communes, quelques-unes de ces dernieres ont entre 5 & 6 pouces de long, fur deux de large dans le plus grand diamêtre.

Moules. Les moules font encore très-communes le long de la côte : les François effayerent d'en manger plus d'une fois, mais ils les trouverent toujours remplies de perles. Dans l'idée que les perles font l'effet d'une maladie de ce coquillage, *Dom Pernetty* penfa que la caufe de cette maladie pouvoit bien être le défaut d'eau, dont cet animal fouffroit pendant que la mer eft retirée; il imagina donc qu'en pêchant celles qui font abreuvées fans ceffe, elles pouvoient n'avoir pas de perles; il fut confirmé dans cette idée par des moules qu'il trouva dans les racines de *Goëfmon*, il en ouvrit quelques-unes, elles fe trouverent fans perles & excellentes, tant les communes que les magellanes.

Coquillages. Les coquillages font très-brillans, mais fi on n'a pas foin de les prendre dès que la mer, qui les a portées fur le rivage s'eft retirée, ils ne peuvent plus être confervés, le foleil les calcine, mange leurs plus belles couleurs, & les réduit en chaux, de maniere qu'ils deviennent friables fous les doigts.

Lepas ou patelles. Les lepas ou patelles des Ifles *Malouïnes*, font d'une beauté bien fupérieure à tous ceux de *France*. Ceux-là font ovales pour la plupart : la furface intérieure préfente la plus belle nacre, fouvent le fond du creux eft tapiffé d'un rouge brun d'écaille & de tortue qui paroît doré : la furface extérieure eft ftriée & canellée; les parties faillantes font couleur d'écaille brune, & le fond varié de nacre & d'écaille dorée.

On en trouve de 5 à 6 fortes, plus ou moins ovales, les unes confidérablement profondes, les autres quoique d'un diamêtre femblable ont trois quarts de moins de profondeur.

On

(a) Voyage de *Dom Pernetty*.

On en trouve de très-grands & de très-beaux de l'espece dont le point d'élévation est percé d'un trou ovale, blancs en dedans, colorés de bandes pourprées & violettes qui vont en s'élargissant du centre à la circonférence. BOUGAINVILLE. 1767.

La 4eme. espece est celle que quelques-uns appellent *bonnet de dragons* ; le plus large d'ouverture que *Dom Pernetty* ait pu trouver, n'a pas plus de 9 à 10 lignes de diamètre, & 6 ou 7 de profondeur : sa surface extérieure est grise, presque unie quelquefois à bandes un peu brunes, l'intérieure est ordinairement couleur de lie-de-vin rouge un peu rembrunie.

Beaucoup de ces especes de lepas n'ont pas leur centre d'élévation ou de convexité placé au milieu, mais un peu avancé vers un des bords du grand diamêtre ; un entr'autres l'a tout proche de l'une des extrémités. Ce lepas est très-applati, son écaille est si fine qu'il faut la manier avec beaucoup de délicatesse & d'attention pour ne pas la briser ; ses deux surfaces sont unies & argentées, quand l'extérieure est dépouillé de son épiderme où enveloppe couleur de feuilles mortes. On y trouve aussi un lepas chambré petit & blanc, tant en dedans qu'en dehors : *Dom Pernetty* n'en a vu que sur le rivage & toujours sans l'animal. Enfin on y trouve cette espece que les matelots appelloient *Gondole ou Nacelle*, parce qu'il en a la figure quand il est renversé, mais à l'extérieur, il ressemble à la cuirasse d'un *Clos-Porte* : elle est composée de 8 pieces qui rentrent l'une dans l'autre, de maniere que l'animal peut se replier sur lui-même, s'arrondir comme une boule & se renfermer dans son écaille : tout autour regne un bourrelet de chair hérissée de poils longs de trois ou quatre lignes, l'écaille est variée d'un beau verd bleuâtre, de blanc de lait & de brun noirâtre, par bandes ou rayons. Gondole ou nacelle.

Outre quatre especes de moules (a), beaucoup d'autres différens coquillages aussi curieux se présentent sur la côte de cette Isle ; des buccins feuilletés, des buccins armés, des oies de différentes sortes, des pourpres, des limas rubannés, des limas chambrés, des hérites, des cames unies, des cames à stries, des ricardereaux ou coquilles de S. Jacques, des pétoncles & des oursins, des étoiles de mer & des poulettes ou coqs, que nos Marins appellent *Gueule de Rayés*. Ce dernier coquillage n'étoit connu que dans le genre des coquillages fossiles, & l'on doutoit qu'il en existât en nature. Autre coquillage.

On n'y a trouvé d'autre quadrupede que le *Loup Renard.*

Le Loup Renard, ainsi nommé parce qu'il se creuse un terrier, & que sa queue est plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes sur le bord de la mer. Il suit le gibier & se fait des routes avec intelligence, toujours par le plus Quadrupedes.

(a) On peut en voir la description dans le voyage de *Dom Pernetty*.

BOUGAINVILLE 1767.

court chemin d'une baie à l'autre ; à la premiere descente des François à terre, ils ne douterent point que ce ne fussent des sentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il est maigre & rare. Il est de la taille d'un chien ordinaire, dont il a aussi l'aboiement, mais foible. Comment a-t-il été transporté sur les Isles ?

Les oiseaux & les poissons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiseaux sont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits ; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poissons sont encore plus maltraités sans parler des baleines, qui comme on sait, ne se nourrissant que de fretin, en détruisent prodigieusement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiseaux pêcheurs, dont les uns se tiennent constamment en sentinelle sur les rochers, & les autres planent sans cesse au-dessus des eaux.

Des oiseaux à pieds palmés.

Parmi les oiseaux à pieds palmés, le cigne tient le premier rang. Il ne différe de ceux d'Europe que par son col, d'un noir velouté, qui fait un admirable contraste avec la blancheur du reste de son corps.

Cette espece de cigne se trouve aussi dans la riviere de la *Plata* & au détroit de *Magellan*, où on en a tué un dans le fond du port *Galant*.

Oies sauvages.

Quatre especes d'oies sauvages formoient une des plus grandes richesses des François, la premiere ne fait que pâturer, on lui donna improprement le nom d'Outarde, ses jambes élevées lui sont nécessaires pour se tirer de grandes herbes, & son long col pour observer le danger; sa démarche est légére, ainsi que son vol; elle n'a point le cri désagréable de son espece. Le plumage du mâle est blanc, avec des mêlanges de noir & de cendré sur le dos & les aîles. La femelle est fauve, & ses aîles sont parées de couleurs changeantes ; elle pond ordinairement six œufs. Leur chair saine, nourrissante & de bon goût, devint la principale nourriture des François, il est prouvé qu'ils en ont mangé 1500 livres; il étoit rare qu'on en manquât : indépendamment de celles qui naissent sur l'Isle, les vents d'Est en automne en amenent des volées, sans doute de quelque terre inhabitée : car les chasseurs reconnoissent aisément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inspiroit la vue des hommes. Les trois autres especes d'oies n'étoient pas si recherchées; car elles contractent un goût huileux : leur forme est moins élégante que celle de la premiere espece, il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-dessus des eaux, celle-ci est criarde. Les couleurs de leur plumage ne sortent gueres du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes les especes, ainsi que les cignes, ont sous leurs plumes un duvet blanc en gris très-fourni.

Deux especes de canards & deux de sarcelles embellissent les étangs & les ruisseaux. Les premiers différent peu de ceux de nos climats, on en tua quelques-uns de tout noirs, & d'autres tout blancs. Quant aux sarcelles, l'une à bec bleu est de la taille des canards; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces especes sont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

BOUGAINVILLE. 1767 Canards.

Il y a de plus deux especes de plongeons de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes & d'un tissu si serré, que les François les prirent pour le grebe dont on fait des manchons précieux: cette espece est rare. L'autre plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure & qui leur a fait donner le nom de plongeons à lunettes. Ils font deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mere les voiture sur son dos. Ces deux especes n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte: en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, & que le tout est d'un verd de feuilles sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

Plongeons.

Deux especes d'oiseaux que l'on nomma *Bec-Scies*, on ne sait pas pourquoi, & ensuite *Nigauds*, parce qu'ils se laissoient tuer sans prendre la fuite, ne différent entre elles que par la taille, & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reste du plumage est d'un noir tirant sur le bleu, très-foncé; leur forme & les plumes du ventre, aussi serrées & aussi soyeuses que celles du Plongeon blanc, les rapprochent de cette espece, ce que l'on n'oseroit cependant pas assurer; ils ont le bec assez long & pointu, & les pieds palmés sans séparation, avec un caractere remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint se terminant à rien au troisieme. Leurs pieds sont couleur de chair. Ces animaux sont de grands destructeurs de poissons. Ils se placent sur les rochers, ils s'y rassemblent par nombreuses familles, & y font leur ponte. Comme leur chair est très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cens, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une ressource dans le besoin. Ils se défioient si peu des chasseurs, qu'il suffisoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiseau de proie à pieds palmés, ayant plus de sept pieds d'envergure, le bec long & fort caractérisé par deux tuyaux de

Nigauds.

BOUGAINVILLE. 1767. même maniere que le bec, lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *Quebranta Huessos.*

Mouettes. Une quantité de mauves ou mouettes de couleurs très-variées & très-agréables; de caniarts & d'équerrets, presque tous d'un plumage gris & vivans par familles, viennent planer sur les eaux & fondent sur le poisson avec une vîtesse extraordinaire. Ils servoient à reconnoître les temps propres à la pêche de la sardine; il suffisoit de les tenir un moment suspendus, & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrissent d'autres especes de petits poissons. Ils pondent autour des étangs, sur des plantes vertes, assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

Pingoins. On distingua trois especes de *Pingoins*; la premiere remarquable par sa taille & la beauté de son plumage, ne vit point par famille comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le voyage du *Lord Anson.* Ce *Pingoin* de la premiere classe aime la solitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des Pingoins de la seconde espece, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une platine jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac, son col très-long quand il lui plaît de chanter, son allure assez légere, lui donnent un air de noblesse & de magnificence singulieres. On espéra de pouvoir en transporter un en Europe. Il s'apprivoisa facilement jusqu'à connoître & suivre celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poisson; mais on s'apperçut que cette nourriture ne lui suffisoit pas & qu'il absorboit sa graisse; aussitôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troisieme espece habite par familles, comme la seconde sur de hauts rochers dont elle partage le terrein avec les *Becs-Scies*; ils y pondent aussi. Les caracteres qui les distinguent des deux autres, sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorsqu'ils sont irrités & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils; on les nomma *Pingoins Sauteurs*; en effet ils ne se transportent que par sauts & par bonds. Cette espece a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Alcyons. Trois especes d'alcyons, qui se montrent rarement, n'annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des Marins; la plus petite espece en a tous les caracteres. Si c'est un véritable alcyon, on peut être assuré qu'il fait son nid à terre, d'où on en a rap-

porté des petits n'ayant que le duvet, & parfaitement ressemblans à pere & mere. La seconde espece ne differe que par la grosseur; elle est un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux especes sont noires avec quelques plumes blanches sous le ventre. Quant à la troisieme qu'on nomma d'abord *Pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'est un véritable alcyon blanc, à cause de sa conformité avec les deux autres

BOUGAINVILLE. 1767.

Oiseaux à pieds non palmés.

Trois especes d'Aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc sale, & les autres sont noirs à pattes jaunes & blanches, font la guerre aux beccassines & aux petits oiseaux; ils n'ont ni la taille ni les serres assez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes, sont encore les persécuteurs du petit gibier. Les variétés de leur plumage sont riches & présentent toutes sortes de couleurs.

Becaffines.

Les beccassines sont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol & sont faciles à tirer. Dans les temps de leurs amours elles s'élevent à perte de vue: & après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font sans précaution au milieu des champs & dans des endroits presque dégarnis d'herbes, elles s'y précipitent du plus haut des airs; alors elles sont maigres; la saison de les manger excellentes est l'automne.

Corlieux.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiseau assez semblable au corlieu. On le nomma *Pie de mer*, à cause de son plumage noir & blanc, ses autres caracteres distinctifs sont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte gueres les rochers qui se découvrent à basse mer, & se nourrit de petites chevrettes. Il a un sifflement aisé à imiter; ce qui fut par la suite utile aux chasseurs.

Les aigrettes sont assez communes; on les prit pour des hérons & les François ne connurent pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour; ils aboyent de temps à autre, de maniere à faire croire que ce sont de ces loups-renards, dont on a parlé ci-devant.

Etourneaux ou grives.

Deux especes d'étourneaux ou grives étoient amenées par l'automne; une troisieme ne quittoit pas la côte. Les François la nommerent *Oiseau rouge*; son ventre est tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, sur-tout en hiver; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres especes passageres, l'une est fauve & a le ventre marqueté de plumes noires; l'autre est de la couleur des grives que nous connoissons. On n'entrera pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les Provinces Maritimes.

BOUGAINVILLE. 1767.

Reptiles insectes malfaisans.

Les François n'y ont vu aucune espece de reptiles ni d'insectes malfaisans, seulement quelques petites mouches communes, quelques petites araignées des champs que l'on appelle Fancheuses & quelques grelots. (a)

Poissons.

Toutes les côtes abondent en poissons la plupart peu connus.

Gras dos.

Dom Pernetty d'un seul coup de filet, retira plus de 500 gros poissons & des milliers d'autres longs d'un demi pied, dont il jetta à la mer plus des trois quarts. Des petits il ne garda qu'une espece nommée *Pajes* par les Espagnols & *Gras dos* par les Marins François : ce poisson est presque transparent & d'une extrême délicatesse. Le filet étoit si plein que malgré les efforts de 16 personnes, on eut toutes les peines du monde de le tirer sur le rivage : il en sautoit beaucoup par-dessous; & une grande quantité s'échappa encore tant par les bouts qui ne pouvoient joindre les bords, que par les trous qui se firent dans le filet.

Ce poisson a la forme de celui que l'on nomme *Menille* ou *Saintonge*, & a le goût du *sur mulet.*

La sardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vaseuses qui bordent les ruisseaux où ils se refugient, & on les prenoit avec facilité, en élevant la couche de terre tourbeuse qui couvre leurs retraites.

Congres, marsouin blanc.

On trouve aussi quelques congres sur les roches; & le marsouin blanc à tête & queue noires, se montre dans les bayes pendant la belle saison. Si on avoit eu du temps & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poissons, & indubitablement des soles, dont on a rencontré quelques-unes échouées sur les sables. On n'a pris qu'une seule espece de poisson d'eau douce, sans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il est vrai, peu de recherches dans cette partie; le temps manquoit, & les autres poissons étoient en abondance.

Baleines.

Les baleines occupent la haute mer; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des bayes, où l'on voit leurs débris. D'autres ossemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter si loin, prouve ou que la mer a baissé ou que les terres se sont élevées.

Lions & loups marins.

Dans l'islot où les Officiers François tuerent un si grand nombre de phoques, une femelle saisit un pingoin. Au moment que cet oiseau poisson tomba sous le coup de fusil, la louve marine l'emporta à l'eau & le dévora dans un clin d'œil : ce pingoin avoit au moins deux pieds & demi de hauteur.

Un loup marin qu'on mesura avoit 19 pieds & quelques pouces de long.

(a) Voyage de *Dom Pernetty.*

Dans le nombre des loups marins qui furent tués, *Dom Pernetty* en remarqua plusieurs qui n'avoient pas de trompe, dont la peau du nez étoit sans rides, & dont le museau étoit un peu plus pointu; » ne seroit-ce pas les femelles, dit-il «. BOUGAINVILLE. 1767.

Pendant que ces animaux tenoient leur gueule beante, deux jeunes gens s'amusoient à y jetter de gros cailloux, que ces loups engloutissoient comme nous avalerions une fraise, ils se remuent assez difficilement, excepté par la partie de la tête & le cou qu'ils tournent à droite & à gauche avec une assez grande agilité pour leur masse : si on se trouvoit à leur portée, ils couperoient un homme en deux d'un seul coup de dents. Leurs yeux sont les plus beaux du monde, & leur regard n'a rien de féroce. *Dom Pernetty* observa qu'en expirant, leurs yeux changeoient de couleur, & que le cristallin en devenoit d'un verd admirable.

On trouvera dans le second voyage de Cook, un grand nombre d'observations sur ces animaux qui n'étoient pas assez connus des Naturalistes.

Des crustacées.

Quant aux crustacées, on n'en a distingué que de trois especes fort petites, l'écrevisse, rouge même avant que d'être cuite : c'est plutôt une salicoque; le crabe à pattes bleues, qui ressemble assez au tourelourou, & une espece de chevrette très-petite. On ne ramassoit que pour les curieux ces trois sortes de crustacées, ainsi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût aussi fin que ceux de France.

Le pays paroît être absolument privé d'huitres.

Enfin pour présenter un objet de comparaison avec une Isle cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorff, en parlant de l'*Irlande* située à la même latitude dans l'hémisphere boréal, que les Isles *Malouïnes* dans l'autre hémisphere. Savoir, » que cette » Isle est agréable par la bonté & la sérénité de son air, la cha- » leur & le froid n'y sont jamais excessifs. Le pays bien coupé » de lacs & de rivieres, offre de grandes plaines couvertes de pâ- » turages excellens. Point de bêtes vénimeuses, les lacs & les rivie- » res poissonneuses, &c. « Voyez l'Histoire Universelle.

Ruines.

Les Isles *Malouïnes*, comme la plupart des terres de l'ancien & du nouveau monde, semblent avoir essuyé des révolutions considérables. On est saisi d'étonnement à la vue de l'innombrable quantité de pierres de toutes grandeurs bouleversées les unes sur les autres, & cependant rangées comme si elles avoient été amoncelées négligemment pour remplir des ravins. *Dom Pernetty* essaya de graver un nom sur une des pierres, elle étoit si dure que son couteau, ni un poinçon ne purent l'entamer, il en essaya ainsi plusieurs, & il trouva par-tout une égale dureté. En frappant sur un angle avec une autre pierre, il en fit éclater un morceau, & toutes celles qu'il fit éclater lui présenterent un grés porphirisé.

BOUGAINVILLE. 1767.

Ce grés y est par-tout taillé en table de diverses grandeurs, & épaisseurs. Ses lits sont posés en tout sens, mais comme si l'art y avoit été employé.

Ces ruines semblent présenter en différens endroits des portes de ville, dont il ne reste aucun ceintre, mais seulement des murailles à droite & à gauche, élevées encore de 20 ou 25 pieds dans les angles parallèles qui forment l'entrée. Ce sont comme des murs de ville, dont les assises des pierres auroient été observées, pour le niveau & la perpendiculaire, telles qu'on les voit dans nos murs de pierre de taille. On y voit même des angles rentrans & des saillans, des avant corps de plus de 15 pieds & des saillies à droit fil, comme des corniches ou cordons saillans au moins d'un demi pied, & qui regnent à la même hauteur tout le long, tant des parties enfoncées ou retraites que des avant corps. Il n'y manque que des moulures.

On trouve des especes de ravins absolument comblés de pierres bouleversées. Entre ces ravins sont des terreins irréguliers de 12, 15, 20 & 25 pieds de large, sur 20, 30 & jusqu'à 50 au moins de long, couverts d'herbes & de bruyeres, sauvés, pour ainsi dire, du bouleversement. Les pierres jettées pêle-mêle les unes sur les autres laissent par-tout entr'elles des vuides ou des interstices, dont on ne peut conjecturer la profondeur. Les moins grosses de ces pierres, dont il n'y en a pas une d'angulaire, mais dont les cornes sont arrondies, ont deux pieds de long sur un de large, ou environ, sans que leur forme cependant soit réguliere, elles sont aussi une espece de grés très-dur.

C'est aux Naturalistes à rechercher la cause de ces ruines (a).

§. V.

Traversée des Isles Malouines *à* Rio-Janeiro.

M. de *Bougainville* ne pouvant pas continuer son voyage dans la mer du Sud, sans la Flûte l'*Etoile* qui n'arrivoit point, il attendit jusqu'au 2 Juin : il appareilla alors pour *Rio-Janeiro*, où il avoit indiqué un point de réunion au Commandant de l'*Etoile*, si des circonstances forcées l'empêchoit de se rendre aux *Malouines*. Le 21 Juin, il mouilla dans la riviere de *Janeiro*, où il trouva l'*Etoile* qui lui apportoit pour 13 mois de vivres en salaisons & boissons, mais à peine pour 50 jours de pain & de légumes.

Jonction de la Boudeuse avec l'Etoile.

Le défaut de ces denrées indispensables força M. de *Bougainville*

(a) Voyage de *Dom Pernetty*. On trouve dans ce voyage de plus grands détails sur ces ruines.

ville de retourner en chercher dans la riviere de la *Plata*, car il ne trouva à *Rio-Janeiro*, ni biſcuit, ni bled, ni farine.

BOUGAINVILLE. 1767.

Difficultés avec le Gouverneur de Rio-Janeiro.

M. de Bougainville eut à ſe plaindre du Gouverneur de *Rio-Janeiro*, ainſi que le *Capitaine Cook*, & M. *Bancks*, & *Solander* en 1768, ainſi que le vaiſſeau Eſpagnol qui ſe trouvoit au port.

Le Vice-Roi offrit d'abord à M. de *Bougainville* tous les ſervices qui dépendroient de lui ; il lui permit d'acheter une corvette qui eût été à la Boudeuſe de la plus grande utilité dans le cours de l'expédition : & il ajouta que s'il y en avoit au Roi de Portugal, il me l'offriroit. Il m'aſſura auſſi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquiſitions pour connoître ceux qui, ſous les fenêtres même de ſon Palais avoient aſſaſſiné l'Aumônier de l'*Etoile* peu de jours avant l'arrivée de la *Boudeuſe*, & qu'il en feroit la plus ſévere juſtice. Il l'a promit, mais le droit des gens élevoit ici une voix impuiſſante.

Cependant les attentions du Vice-Roi pour les François continuerent pluſieurs jours : il leur annonça même de petits ſoupers qu'il ſe propoſoit de leur donner au bord de l'eau, ſous des berceaux de jaſmins & d'orangers, & il nous fit préparer une loge à l'opéra. Ils virent dans une ſalle aſſez belle, les chefs-d'œuvres de Métaſtaſio, repréſentés par une troupe de mulâtres, & ils entendirent ces morceaux divins des Grands-Maîtres d'Italie, exécutés par un mauvais orcheſtre que dirigeoit alors un prêtre boſſu en habit Eccléſiaſtique.

La faveur dont jouiſſoit M. de Bougainville, étoit un grand ſujet d'étonnement pour les Eſpagnols, & même pour les gens du pays qui l'avertiſſoient, que les procédés de leur Gouverneur ne ſeroient pas long-temps les mêmes. En effet, ſoit que les ſecours que les François donnoient aux Eſpagnols & leur liaiſon avec eux lui dépluſſent, ſoit qu'il lui fut impoſſible de ſoutenir davantage des manieres oppoſées entiérement à ſon humeur, il fut bien-tôt avec M. de Bougainville ce qu'il étoit pour tous les autres.

Hoſtilités des Portugais contre les Eſpagnols.

Le 28 Juin, M. de Bougainville apprit que les Portugais avoient ſurpris & attaqué les Eſpagnols à *Rio-Grande*, qu'ils les avoient chaſſés d'un port qu'ils occupoient ſur la rive gauche de cette riviere, & qu'un vaiſſeau Eſpagnol, en relâche à l'Iſle *Sainte-Catherine*, venoit d'y être arrêté. On armoit ici en grande diligence le *Saint-Sébaſtien*, de ſoixante-quatre canons, conſtruit dans le port, & une frégate de quarante canons, la *Nueſtra-Segnora-da-Gracia*. Celle-ci étoit deſtinée, diſoit-on, à eſcorter un convoi de troupes & de munitions à *Rio-Grande* & à la Colonie du *Saint-Sacrement*. Ces hoſtilités & ces préparatifs donnoient lieu d'appréhender que le Vice-Roi ne voulût arrêter le *Diligent*, lequel étoit en carêne ſur l'Iſle aux *Couleuvres*, & M. de *Bougainville* accéiera ſon armement le plus qu'il lui fut poſſible. Effectivement, il

BOUGAINVILLE. 1767.

fut en état le dernier jour de Juin de commencer à embarquer les cuirs de sa cargaison; mais lorsqu'il voulut le 6 Juillet embarquer ses canons qu'il avoit, pendant son radoub, déposé sur l'Isle aux *Couleuvres*, le Vice-Roi défendit de les lui livrer, & déclara qu'il arrêtoit le vaisseau, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de sa Cour au sujet des hostilités commises à *Rio - Grande. Dom Francisco* fit à ce sujet toutes les démarches convenables, ce fut envain; le Comte d'*Acunha* ne voulut pas même recevoir la lettre que le Commandant Espagnol lui envoya par un Officier de son bord.

Mauvais procédés du Vice - Roi à l'égard des François.

Les François partagerent la disgrace de leurs alliés; lorsque d'après la parole réitérée du Vice-Roi, M. de *Bougainville* eut conclu le marché pour l'achat d'un sénau, son Excellence fit défendre au vendeur de le livrer. Il fut pareillement défendu de lui laisser prendre dans le chantier royal des bois qui lui étoient nécessaires, & pour lesquels il avoit arrêté un marché : il lui refusa ensuite la permission de se loger avec son Etat-Major, pendant le temps qu'on feroit à la frégate quelques réparations essentielles, dans une maison voisine de la ville, & que le Commodore *Byron* avoit occupée, lors de sa relâche dans ce port en 1765, les François voulurent lui faire à ce sujet & sur le refus du sénau & des bois, quelques représentations. Il ne leur en donna pas le temps, & aux premiers mots qu'on lui dit, il se leva avec fureur, & ordonna à M. de *Bougainville* de sortir; & piqué sans doute de ce que malgré sa colere, il restoit assis de même que deux Officiers qui l'accompagnoient, le *Portugais* appella sa garde; mais sa garde plus sage que lui, ne vint pas, & les François se retirerent, sans que personne parût s'être ébranlé. A peine furent-ils sortis, qu'on doubla la garde du Palais, on renforça les patrouilles, & l'ordre fut donné d'arrêter tous les François qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du soleil. Il envoya dire aussi au Capitaine du vaisseau François de quatre canons, d'aller se mouiller sous le Fort de *Villa-Gahon*, on n'a rapporté tous ces détails que pour montrer les obstacles qu'éprouvent de la part des Gouvernemens étrangers, les Navigateurs qu'on envoye faire des découvertes.

Nous renvoyons au premier voyage de *Cook*, qui a relâché aussi à *Rio-Janeiro*, les détails que donne M. de Bougainville sur *Rio-Janeiro* & le *Brésil*.

---

§. VI.

Départ de Rio-Janeiro. *Second voyage à* Monte-Video.

M. de *Bougainville* appareilla de *Rio-Janeiro* le 14 Juillet, & il prit à son bord M. *Verron*, jeune Observateur venu de France sur l'E-

toile, pour s'occuper dans le voyage des méthodes propres à calculer en mer la longitude; il obſerva une éclipſe de ſoleil le 25. BOUGAINVILLE. 1767.

Le 29, il rentra dans la riviere de la *Plata*, & le 31, il mouilla pour la ſeconde fois dans la baie de *Monte Video*.

Seconde relâche à Monte-Video.

A peine fut-il mouillé, qu'un Officier venu à bord de la part du Gouverneur de *Monte-Video*, pour le complimenter ſur ſon arrivée, lui apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Eſpagne pour arrêter tous les Jéſuites & ſe ſaiſir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante Peres de la Compagnie deſtinés aux miſſions; que l'ordre avoit été exécuté déjà dans les principales maiſons, ſans trouble ni réſiſtance, & qu'au contraire ces Religieux ſupportoient leur diſgrace avec ſageſſe & réſignation.

Nouvelles qu'il y apprend touchant les Jéſuites.

M. de *Bougainville* donnera ſur cette grande affaire dont il a été témoin, des détails d'autant plus précieux qu'il a fait un aſſez long ſéjour à *Buenos-Aires*, & qu'il a eu la confiance du Gouverneur-Général Bucarelli. Ce Général lui communiqua pluſieurs des papiers des Jéſuites, & lui fit même lire la lettre dans laquelle il rendoit compte à M. d'Aranda, de l'exécution des ordres du Roi d'Eſpagne.

Un vaiſſeau de regiſtre ayant dans une tourmente choqué la flute l'*Etoile* lui fit une avarie conſidérable; le radoub ne pouvant pas ſe faire à *Monte Video*, où d'ailleurs on ne trouvoit point de bois de mature, M. de *Bougainville* demanda & obtint la permiſſion de remonter la riviere, & de conduire ſon bâtiment à la *Encenada de Baragan*; il eut bien des difficultés & des obſtacles à combattre avant d'être prêt à reprendre la mer.

Remarques ſur la Encenada de Baragan.

On ne trouve à *Baragan* aucune eſpece de reſſources, mais bien des difficultés de pluſieurs genres & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La *Encenada de Baragan* n'eſt en effet qu'un mauvais port formé par l'embouchure d'une petite riviere qui ſe jette dans le Fleuve de la *Plata* ſur la rive du Sud, dix à douze lieues à l'Eſt-Sud-Eſt de *Buenos-Aires*. Cette embouchure tournée à l'Oueſt-Nord-Oueſt, eſt directement oppoſée au cours du Fleuve. Elle peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui ſe comble tous les jours, où peuvent entrer des vaiſſeaux qui ne tirent que douze pieds : dans tout le reſte il n'y a pas ſix pouces d'eau à marée baſſe; or, comme les marées ſont fort irrégulieres dans la riviere de *la Plata*, qu'elles ſont hautes ou baſſes quelquefois huit jours de ſuite ſelon les vents qui regnent, le débarquement des chaloupes y eſſuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magaſins à terre, quelques maiſons ou plutôt des chaumieres conſtruites avec des joncs, couvertes de cuir, diſperſées ſans ordre ſur un ſol brute & habité par des hommes qui ne connoiſſent d'autre bonheur que celui de ne rien faire. Les bâtimens qui tirent

BOUGAINVILLE. 1767.

trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anſe, mouillent à la pointe de *Lara*, à une lieue & demie dans l'Oueſt. Ils y ſont expoſés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

---

§. VII.

Détails ſur les miſſions du Paraguai, *& l'expulſion des Jéſuites de cette Province.*

Expulſion des Jéſuites du Paraguai.

TAndis que M. de *Bougainville* hâtoit ſes diſpoſitions pour ſortir de la riviere de *la Plata*, le Marquis de *Bucarelli* faiſoit les ſiennes pour paſſer ſur l'*Urugai*. Déja les Jéſuites avoient été arrêtés dans toutes les autres Provinces de ſon département, & le Gouverneur-Général vouloit exécuter en perſonne dans les miſſions, les ordres du Roi Catholique. Il dépendoit des premieres meſures qu'on y alloit prendre de faire agréer à ces Peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie; mais avant de détailler ce que M. de *Bougainville* a vu ſur la cataſtrophe de ce ſingulier Gouvernement, il faut dire un mot ſur ſon origine, ſes progrès & ſa forme.

Date de l'établiſſement des miſſions.

C'eſt en *1580*, que l'on voit les Jéſuites admis pour la premiere fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, ſous le regne de *Philippe III*, les miſſions fameuſes auxquelles on donne en Europe le nom du *Paraguai*, & plus à propos en Amérique celui de l'*Urugai*, riviere ſur laquelle elles ſont ſituées. Elles ont toujours été diviſées en peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès ſucceſſifs ont porté juſqu'à celui de trente-ſept; ſavoir, vingt-neuf ſur la rive droite de l'*Urugai*, & huit ſur la rive gauche, régies chacune par deux Jéſuites en habit de l'ordre. Deux motifs qu'il eſt permis aux Souverains d'allier, lorſque l'un ne nuit pas à l'autre, la religion & l'intérêt, avoient fait deſirer aux monarques Eſpagnols la converſion de ces Indiens; en les rendant Catholiques on civiliſoit des hommes ſauvages, on ſe rendoit maîtres d'une contrée vaſte & abondante: c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle ſource de richeſſes, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jéſuites ſe chargerent de remplir ces vues, mais ils repréſenterent que pour faciliter le ſuccès d'une ſi pénible entrepriſe, il falloit qu'ils fuſſent indépendans des Gouverneurs de la Province, & que même aucun Eſpagnol ne pénétrât dans le Pays.

Conditions ſtipulées entre la Cour d'Eſpagne & les Jéſuites.

Le motif qui fondoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuaſſent la ferveur des Néophites, ne les éloignaſſent même du Chriſtianiſme, & que la hauteur Eſ-

pagnole ne leur rendît odieux un joug trop appésanti. La cour d'Espagne approuvant ces raisons, régla que les Missionnaires seroient soustraits à l'autorité des Gouverneurs, & que le trésor leur donneroit chaque année soixante mille piastres pour les frais des défrichemens, sous la condition qu'à mesure que les peuplades seroient formées & les terres mises en valeur, les Indiens payeroient annuellement au Roi une piastre par homme depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de soixante. On exigea aussi que les Missionnaires apprissent aux Indiens la langue Espagnole; mais cette clause ne paroît pas avoir été exécutée.

BOUGAINVILLE. 1767.

Les Jésuites entrerent dans la carriere avec le courage des martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéissance & au travail des hommes féroces, inconstans, attachés autant à leur paresse qu'à leur indépendance. Les obstacles furent infinis, les difficultés renaissoient à chaque pas; le zele triompha de tout, & la douceur des Missionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduisirent chez eux les arts utiles & agréables; enfin d'une nation barbare, sans mœurs & sans religion, ils en firent un Peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies Chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence persuasive de leurs Apôtres, obéissoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient se sacrifier à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient se former une idée du Roi d'Espagne, ils se le représentoient sous l'habit de *S. Ignace*.

Zele & succès des missionnaires.

Cependant il y eut contre son autorité un instant de révolte dans l'année 1757. Le Roi Catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des missions situées sur la rive gauche de l'*Urugai*, contre la Colonie du *Saint Sacrement*. L'envie d'anéantir la contrebande avoit engagé la Cour *de Madrid* à cet échange. L'Urugai devenoit ainsi la limite des possessions respectives des deux Couronnes; on faisoit passer sur sa rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent souffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes. Depuis long-temps on leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des *Paulistes*, brigands sortis du *Brésil*, & qui s'étoient formés en république vers la fin du seizieme siecle. La révolte éclata sans qu'aucun Jésuite parût jamais à la tête des Indiens, on dit même qu'ils furent retenus par force dans les villages, pour y exercer les fonctions du Sacerdoce.

Révoltes des Indiens contre les Espagnols.

Cause de leur mécontentement.

Le Gouverneur-Général de la Province de *la Plata*, Dom Joseph *Adonaighi*, marcha contre les rebelles, suivi de *Dom Joachim*

Ils prennent les armes & sont battus.

BOUGAINVILLE. 1767.

de *Viana*, Gouverneur de *Monte Video*. Il les défit dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du Pays ; & *Dom Joachim* voyant la terreur qu'une premiere défaite y avoit répandue, se chargea avec six cens hommes de le réduire en entier. En effet il attaqua la premiere peuplade, s'en empara sans résistance, & celle-là prise, toutes les autres se soumirent.

Sur ces entrefaites la Cour d'Espagne rappella Joseph *Andonaighi*, & Dom Pedro *Cevallos* arriva à *Buenos-Aires* pour le remplacer. En même temps *Viana* reçut ordre d'abandonner les missions & de ramener ses troupes. Il ne fut pas plus question de l'échange projetté entre les deux Couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le temps de cette expédition que s'est répandu en Europe le bruit de l'élection du Roi *Nicolas*, Indien, dont en effet les rebelles firent un fantôme de Royauté.

Troubles appaisées.

Les Indiens paroissent dégoûtés de l'administration des Jésuites.

Dom Joachim de *Viana*, a dit à M. de *Bougainville* que quand il eut reçu l'ordre de quitter les missions, une grande partie des Indiens, mécontens de la vie qu'ils menoient vouloit le suivre. Il s'y opposa, mais il ne put empêcher que sept familles ne l'accompagnassent, & il les établit aux *Maldonades*, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'industrie & du travail. Le navigateur François fut surpris de ce qu'on lui dit au sujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce qu'en avoit dit M. de *Bougainville* sur la maniere dont ils étoient gouvernés ? » J'aurois, dit-il, cité les loix des missions comme le modele d'une » administration faite pour donner aux humains le bonheur & » la sagesse.

Gouvernement des missions montré en perspective.

En effet, quand on se représente de loin & en général ce Gouvernement magique fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité ! c'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux & où personne ne travaille pour soi ; les fruits de la culture commune sont rapportés fidélement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour la nourriture, son habillement & l'entretien de son ménage ; l'homme dans la vigueur de l'âge, nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître ; & lorsque le temps a usé ses forces, il reçoit de ses concitoyens les mêmes services, dont il leur a fait l'avance ; les maisons particulieres sont commodes, les édifices publics sont beaux ; le culte est uniforme & scrupuleusement suivi ; ce Peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroissent les missions dans le lointain & l'illusion de la perspective.

Mais en matiere de Gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. M. de *Bougainville* en fut convaincu par les détails suivans que lui ont fait unanimement cent témoins oculaires.

BOUGAINVILLE. 1767.

L'étendue du terrein que renferme les missions, peut être de deux cens lieues du Nord au Sud, de cent cinquante de l'Est à l'Ouest, & la population y est d'environ trois cents mille ames; des forêts immenses y offrent des bois de toute espece; de vastes pâturages y contiennent au moins deux millions de têtes de bestiaux; de belles rivieres vivifient l'intérieur de cette contrée, & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Le pays étoit comme nous l'avons dit, divisé en paroisses, & chaque paroisse régie par deux Jésuites, l'un Curé l'autre son Vicaire. La dépense totale pour l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains; la plus forte dépense alloit à l'entretien des Eglises construites & ornées avec magnificence. Le reste du produit de la terre & tous les bestiaux appartenoient aux Jésuites, qui de leur côté faisoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vîtres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fusils. Leur revenu annuel consistoit en coton, suifs, cuirs, miel & sur-tout en mâté, plante mieux connue sous le nom d'herbe du *Paraguai*, dont la compagnie faisoit seule le commerce, & dont la consommation est immense dans toutes les Indes Espagnoles où elle tient lieu de thé.

Détails intérieurs de l'administration.

Les Indiens avoient pour leurs Curés une soumission tellement servile, que non-seulement ils se laissoient punir du fouet à la maniere du college, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux mêmes solliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroisse les peres élisoient tous les ans des corregidors & des capitulaires chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Eglise, & se publioit au son des cloches & des instrumens de toute espece. Les élus venoient aux pieds du pere Curé recevoir les marques de leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande distinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemise de toile de coton, composoit seule le vêtement du reste des Indiens de l'un & de l'autre sexe. La fête de la paroisse & celle du Curé se célébroient aussi par des réjouissances publiques, même par des Comédies; elles ressembloient sans doute à nos anciennes pieces qu'on nommoit *Mysteres*.

Soumission des Indiens.

Comédies du Paraguai.

Le Curé habitoit une maison vaste proche l'Eglise; elle avoit attenant deux corps de logis, dans l'un desquels étoient les écoles pour la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture & les

Différentes écoles.

Bougainville. 1767.

attéliers des différens métiers; l'Italie leur fourniſſoit les maîtres pour les arts, & les Indiens apprennent, dit-on, avec facilité, l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages ſous la garde & l'inſpection des vieilles femmes : il ſe nommoit le *Guatiguaſa* ou le Séminaire. L'appartement du Curé communiquoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Vie que menoit le Curé.

Le Curé ſe levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'oraiſon mentale, diſoit ſa Meſſe à ſix heures & demie, on lui baiſoit la main à ſept heures, & l'on faiſoit alors la diſtribution publique d'une once de maté par famille. Après ſa Meſſe le Curé dejeûnoit, diſoit ſon bréviaire, travailloit avec les corregidors, dont les quatre premiers étoient ſes Miniſtres, viſitoit le Séminaire, les écoles & les attéliers; s'il ſortoit c'étoit à cheval, & avec un grand cortege; il dînoit à onze heures ſeul avec ſon Vicaire, reſtoit en converſation juſqu'à midi, & faiſoit la ſieſte juſqu'à deux heures; il étoit renfermé dans ſon intérieur juſqu'au roſaire, après lequel il y avoit converſation juſqu'à ſept heures du ſoir; alors le Curé ſoupoit; à huit heures il étoit cenſé couché.

Vie des Indiens.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin diſtribué aux divers travaux ſoit de la terre, ſoit des attéliers, & les corregidors veilloient au ſévere emploi du temps; les femmes filoient du coton; on leur en diſtribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la ſemaine; à cinq heures & demie du ſoir, on ſe raſſembloit pour réciter le roſaire & baiſer encore la main du Curé; enſuite ſe faiſoit la diſtribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on ſuppoſoit être compoſé de huit perſonnes; on donnoit auſſi du maïs. Le Dimanche on ne travailloit point, l'Office Divin prenoit plus de temps; ils pouvoient enſuite ſe livrer à quelques jeux auſſi triſtes que le reſte de leur vie.

Conſéquences qu'on en tire.

On voit par ce détail exact, que les Indiens n'avoient en quelque ſorte aucune propriété, & qu'ils étoient aſſujettis à une uniformité de travail & de repos cruellement ennuyeuſe. Cet ennui, qu'avec raiſon on dit mortel, ſuffit pour expliquer ce qu'on a dit à M. de *Bougainville*, qu'ils quittoient la vie ſans la regretter & qu'ils mouroient ſans avoir vêcu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils gueriſſent; & lorſqu'on leur demandoit alors ſi la mort les affligeoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le penſent. On ceſſera maintenant d'être ſurpris de ce que, quand les Eſpagnols pénétrerent dans le miſſions, ce grand peuple adminiſtré comme un Couvent, témoigna le plus grand deſir de forcer la clôture; au reſte les Jéſuites nous repréſentoient ces Indiens, comme une eſpece d'hommes qui ne pouvoient jamais

mais atteindre qu'à l'intelligence des enfans; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaiété des petits.

BOUGAINVILLE. 1767.

La compagnie s'occupoit du soin d'étendre les missions, lorsque le contre-coup d'événemens passés en Europe, vint renverser dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La Cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les Jésuites, voulut que cette opération se fît en même-temps dans toute l'étendue de ses vastes domaines. *Cevallos* fut rappellé de *Buenos-Aires*, & Dom Francisco *Bucarelli*, nommé pour le remplacer. Il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinoit, & prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le Confesseur du Roi, le Comte d'*Aranda* & quelques Ministres étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. *Bucarelli* fit son entrée à *Buenos-Aires* au commencement de 1767.

Expulsion des Jésuites de la Province de la Plata.

Mesures prises à ce sujet par la Cour d'Espagne.

Lorsque Dom Pedro *Cevallos* fut arrivé en Espagne, on expédia au Marquis de *Bucarelli* un paquebot chargé des ordres, tant pour cette Province que pour le Chili, où ce Général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la riviere de la *Plata* au mois de Juin 1767, & le Gouverneur dépêcha sur le champ deux Officiers, l'un au Vice-Roi du *Pérou*, l'autre au Président de l'audience du *Chili*, avec les paquets de la Cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de la Province où il y avoit des Jésuites, tels que *Cordoue*, *Mendoze*, *Corrientes*, *Santafé*, *Salta*, *Montévideo*, & le *Paraguai*. Comme il craignit que, parmi les Commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la Cour desiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le *** jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit; gens qui occupoient dans les mêmes lieux les premiers emplois ecclésiastiques & civils. *Cordoue* sur-tout l'intéressoit; c'étoit dans ces Provinces la principale maison des Jésuites & la résidence habituelle du Provincial. C'est-là qu'ils formoient & qu'ils instruisoient dans la langue & les usages du Pays, les sujets destinés aux missions & à devenir Chefs des Peuplades; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. Le Marquis de *Bucarelli* se résolut à y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Loi de cette place, & que, sous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Mesures prises par le Gouverneur-Général de la Province.

Il restoit à pourvoir à l'exécution des ordres du Roi dans les missions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jésuites au milieu des Peuplades, on ne savoit pas si les Indiens voudroient le souffrir, & il eut fallu soutenir cette exécution violente par un corps de troupes assez nombreux pour parer à tout événe-

BOUGAINVILLE. 1767.

ment. D'ailleurs n'étoit-il pas indifpenfable, avant que de fonger à en retirer les Jéfuites, d'avoir une autre forme de Gouvernement prête à fubftituer au leur, & d'y prévenir ainfi les défordres de l'anarchie ? Le Gouverneur fe détermina à temporifer, & fe contenta pour le moment d'écrire dans les miffions qu'on lui envoyât fur le champ le Corrégidor & un Cacique de chaque Peuplade, pour leur communiquer des lettres du Roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fuffent en chemin & hors des *réductions*, avant que la nouvelle de l'expulfion de la fociété put y parvenir. Par ce moyen il rempliffoit deux vues, l'une de fe procurer des ôtages qui l'affureroient de la fidélité des Peuplades, lorfqu'il en retireroit les Jéfuites; l'autre de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodigueroit à *Buenos Aires*, & d'avoir le temps de les inftruire du nouvel état dans lequel ils entreroient, lorfque, n'étant plus temps par la lifiere, ils jouiroient des mêmes privileges & de la même propriété que les autres fujets du Roi.

Le fecret eft au moment d'être divulgué par un accident imprévu.

Tout avoit été concerté avec le plus profond fecret, & quoiqu'on eut été furpris de voir arriver un bâtiment d'Efpagne fans autres lettres que celles adreffées au Général, on étoit fort éloigné d'en foupçonner la caufe. Le moment de l'exécution générale étoit combiné pour le jour où tous les couriers auroient eu le temps de fe rendre à leur deftination, & le Gouverneur attendoit cet inftant avec impatience, lorfque l'arrivée de deux chambeckins du Roi l'*Andalous*, & l'*Aventurere* venant de *Cadix*, faillit à rompre toutes fes mefures. Il avoit ordonné au Gouverneur de *Monte Video*, au cas qu'il arrivât quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laiffer communiquer avec qui que ce fut, avant que de l'en avoir informé; mais l'un de ces deux chambeckins s'étant perdu, comme on l'a dit en entrant dans la riviere, il falloit bien en fauver l'équipage, & lui donner les fecours que fa fituation exigeoit.

Conduite du Gouverneur-Général.

Les deux chambeckins étoient fortis d'*Efpagne* depuis que les Jéfuites y avoient été arrêtés : ainfi on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne fe repandît. Un Officier de ces bâtimens, fut fur le champ envoyé au Marquis de *Bucarelli*, & arriva à *Buenos-Aires* le 9 Juillet à dix heures du foir. Le Gouverneur ne balança pas : il expédia à l'inftant à tous les Commandans des Places, un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit, tous les couriers étoient partis & les deux maifons de Jéfuites à *Buenos-Aires* inveftiés, au grand étonnement de ces peres qui croyoient rêver, lorfqu'on vint les tirer du fommeil pour les conftituer prifonniers & fe faifir de leurs papiers. Le lendemain on publia dans la ville un ban, qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jéfuites, & on y arrêta cinq négocians qui vouloient, dit-on, leur faire paffer des avis à *Cordoue*.

Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice, & on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussitôt partir de leurs différentes maisons, escortés par un détachement de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à s'echapper. Mais on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignerent la plus parfaite résignation, s'humiliant sous la main qui les frappoit & reconnoissant, disoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtiment dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de *Cordoue*, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'Août à la *Encenada*, où se rendirent peu après ceux de *Corrientes*, de *Buenos-Aires* & de *Monte Video*. Ils furent aussitôt embarqués. Les autres pendant ce temps étoient en chemin pour venir à *Buenos-Aires* attendre un nouvel embarquement.

BOUGAINVILLE. 1767.

Les Jésuites sont arrêtés dans toutes les Villes Espagnoles.

On y vit arriver le 13 Septembre tous les Corrégidors & un Cacique de chaque Peuplade, avec quelques Indiens de leur suite. Ils étoient sortis des missions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faisoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impression, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La seule instruction, dont les Curés eussent muni au départ leurs chers néophytes, avoit été de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le Gouverneur - Général. » Préparez - vous, mes enfans, » leur avoient-ils dit, à entendre beaucoup de mensonges «. A leur arrivée, on les amena en droiture au Gouvernement, où M. de *Bougainville* fut présent à leur réceptions. Ils y entrerent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formerent en croissant sur deux lignes: un Espagnol instruit dans la langue des *Guaranis* leur servoit d'interprête. Le Gouverneur parut à un balcon; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allassent se reposer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit résolu de leur signifier les intentions du Roi. Il ajouta sommairement qu'il venoit les tirer d'esclavage, & les mettre en possession de leurs biens, dont jusqu'à présent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & souhaitant mille prospérités au Roi & au Gouverneur. Ils ne paroissoient pas mécontens, mais il étoit aisé de démêler sur leur visage plus de surprise que de joie. Au sortir du Gouvernement, on les conduisit à une maison de Jésuites où ils furent nourris & entretenus aux dépens du Roi. Le Gouverneur en les faisant venir, avoit mandé nommément le fameux Cacique *Nicolas*, mais on écrivit que son grand âge & ses infirmités ne lui permettroient pas de se déplacer.

Arrivée des Caciques & Corrégidors des missions à Buenos-Aires.

Ils paroissent devant le Gouverneur-Général.

Quand M. de Bougainville partit de *Buenos-Aires*, les Indiens n'avoient pas encore été appellés à l'audience du Général. Il vouloit leur laisser le temps d'apprendre un peu la langue & de connoître la façon de vivre des Espagnols. » J'ai plusieurs fois été

BOUGAINVILLE. 1767.

„ les voir, dit M. de *Bougainville*, ils m'ont paru d'un naturel in„ dolent, je leur trouvois cet air stupide d'animaux pris au piege. „ On m'en fit remarquer que l'on disoit fort instruits; mais com„ me ils ne parloient que la langue *Guaranis*, je ne fus pas dans „ le cas d'apprécier le degré de leurs connoissances; seulement „ j'entendis jouer du violon un Cacique que l'on nous assuroit „ être grand musicien, il joua une sonate, & je crus entendre les „ sons obligés d'une serinette ". Peu de temps après leur arrivée à *Buenos-Aires*, la nouvelle de l'expulsion des Jésuites étant parvenue dans les missions, le Marquis de *Bucarelli* reçut une lettre du Provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission & de celle de toutes les Peuplades aux ordres du Roi.

Etendue des missions.

Ces missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l'*Urugai* n'étoient pas les seules que les Jésuites eussent fondées dans l'Amérique Méridionale. Plus au Nord ils avoient rassemblé & soumis aux mêmes loix les *Mojos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles *réductions* dans le Sud du *Chili*, du côté de l'Isle du *Chiloé*; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une route pour passer de cette Province au *Pérou*, en traversant le Pays des *Chiquitos*, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. Au reste dans les Pays où ils pénétroient, ils faisoient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie; & sur la carte de leurs *réductions* faite par eux, elles sont énoncées sous cette dénomination *Oppida Christianorum*; on s'étoit attendu, en saisissant les biens des Jésuites dans cette Province, de trouver dans leurs maisons des sommes d'argent considérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magasins étoient à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce Pays que de l'Europe, & même il y en avoit de beaucoup d'especes qui ne se consomment point dans ces Provinces. Le nombre de leurs esclaves étoit considérable, on en comptoit trois mille cinq cens dans la seule maison de Cordoue.

„ Ma plume se refuse, dit M. de *Bougainville* au détail de tout „ ce que le public de *Buenos-Aires*, pretendoit avoir été trouvé „ dans les papiers saisis aux Jésuites; les haines sont encore trop „ récentes, pour qu'on puisse discerner les fausses imputations „ des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande par„ tie des membres de cette société qui ne participoient point au se„ cret de ses vues temporelles ".

S'il y avoit dans ce corps quelques intriguans, le grand nombre, Religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'institut que la piété de son fondateur, & servoient en esprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient consacrés. Au reste on a su depuis le retour de M. de *Bougainville* en France, que le Marquis de *Bucarelli* étoit parti de *Buenos-Aires* pour les missions le 14 Mai 1768, & qu'il n'y avoit

rencontré aucuns obstacles, aucune résistance à l'exécution des ordres du Roi Catholique. On aura une idée de la maniere dont s'est terminé cet événement intéressant, en lisant les deux pieces suivantes qui contiennent le détail de la premiere scene. C'est ce qui s'est passé dans la *réduction* d'*Yapegu*, située sur l'*Urugai* & qui se trouvoit la premiere sur le chemin du général Espagnol; toutes les autres ont suivi l'exemple donné par celle-là.

BOUGAINVILLE. 1767.

Traduction *d'une lettre d'un Capitaine de Grénadiers du Régiment de Majorque, commandant un des détachemens de l'expédition aux missions du Paraguai, D'yapegu*, le 19 Juillet 1768.

Détails sur l'entrée du Gouverneur-Général dans les missions.

» Hier, nous arrivâmes ici très-heureusement; la réception que » l'on a faite à notre Général, a été des plus magnifiques & telle » qu'on n'auroit pu l'attendre de la part d'un peuple aussi simple » & aussi peu accoutumé à de semblables fêtes. Il y a ici un » College très-riche en ornemens d'Eglise qui sont en grand nom- » bre; on y voit aussi beaucoup d'argenterie. La Peuplade est un » peu moins grande que *Monte Video*, mais bien mieux alignée » & fort peuplée. Les maisons y sont tellement uniformes, qu'à » en voir une, on les a vu toutes, comme à voir un homme » & une femme, on a vu tous les habitans, attendu qu'il n'y » a pas la moindre différence dans la façon dont ils sont vetus. Il » y a beaucoup de musiciens, mais tous médiocres.

» Dès l'instant où nous arrivâmes dans les environs de cette » mission, Son Excellence donna l'ordre d'aller se saisir du pere » Provincial de la compagnie de Jesus & de six autres Peres, » & de les mettre aussitôt en lieu de sûreté. Ils doivent s'embar- » quer un de ses jours sur le Fleuve *Urugai*. Nous croyons cepen- » dant qu'ils resteront au *Salto*, où on les gardera jusqu'à ce que » tous leurs confreres aient subi le même sort. Nous croyons » aussi rester à *Yapegu* cinq ou six jours, & suivre notre chemin » jusqu'à la derniere des missions. Nous sommes très-contens de » notre Général qui nous fait procurer tous les rafraîchissemens » possibles. Hier nous eûmes Opéra, il y en aura encore aujour- » d'hui une représentation.

» Les bonnes gens font tout ce qu'ils peuvent & tout ce qu'ils » savent.

» Nous vîmes aussi hier le fameux *Nicolas*, celui qu'on avoit » tant d'intérêt à tenir renfermé. Il étoit dans un état déplorable » & presque nud. C'est un homme de soixante & dix ans qui » paroît de bon sens. Son Excellence lui parla long-temps, & » parut fort satisfaite de sa conversation «.

BOUGAINVILLE. 1767.

Relation publiée à Buenos-Aires, de l'entrée de S. E. Dom Francisco Bucarelly y arsua dans la mission Yapegu, l'une de celles des Jésuites chez les peuples Guaranis dans le Paraguai, lorsqu'elle y arriva le 18 Juillet 1768.

» A huit heures du matin, son Excellence sortit de la Chapelle » *Saint Martin*, située à une lieue d'*Yapegu*. Elle étoit accompa» gnée de sa garde de grenadiers & de dragons, & avoit détâché » deux heures auparavant les compagnies de grenadiers de *Mayor*» *que*, pour disposer & soutenir le passage du ruisseau *Guavirade*, » qu'on est obligé de traverser en *Balsès* & en canots. Le ruisseau » est à une demi-lieue environ de la peuplade.

» Aussi-tôt que son Excellence eut traversé, elle trouva les Ca» ciques & Corrégidors des missions qui l'attendoient avec l'Alfere » d'Yapegu, qui portoit l'Etendart Royal. Son Excellence ayant » reçu tous les honneurs & complimens usités en pareilles oc» casions, monta à cheval pour faire son entrée publique.

» Les dragons commencerent la marche; ils étoient suivis de » deux Aides-de-camp qui précédoient son Excellence, après la» quelle venoient les deux compagnies de grenadiers de *Mayor*» *que*, suivies du cortege des Caciques & Corregidors, & d'un » grand nombre de cavaliers de ces cantons.

» On se rendit à la grande place en face de l'Eglise. Son Excel» lence ayant mis pied à terre, Dom Francisco *Martinez*, Vi» caire-Général de l'expédition, se présenta sur les degrés du por» tail pour la recevoir. Il l'accompagna jusqu'au Presbytere & en» tonna le *Te Deum*, qui fut chanté & exécuté par une musique toute » composée de *Guaranis*, pendant cette cérémonie l'artillerie fit une » triple décharge. Son Excellence se rendit ensuite au logement qu'elle » s'étoit destiné dans le College des Peres, autour duquel la trou» pe vint camper jusqu'à ce que par son ordre, elle allât pren» dre ses quartiers dans le *Guatiguasu* ou la *Casa de las Recogi*» *das*, la maison des Recluses «.

---

§. VIII.

Départ de Monte-Video, *entrée dans le Détroit. Navigation jusqu'à l'Isle* Sainte Elisabeth.

Difficulté de la navigation de Monte Video à la Encenada.

L'Etoile partit de l'*Encenada* le 3 Octobre pour Monte-Video, où elle mouilla le soir du 3 Novembre, ce qui fit la difficulté de cette navigation, c'est qu'il faut chenaler entre le banc *Ortiz*, & un autre petit banc qui en est au Sud, qu'aucun d'eux n'est balisé & que rarement peut-on voir la terre du Sud, laquelle est très-basse.

Cette traverſée coûta à M. de Bougainville trois hommes qui furent noyés; la chaloupe s'étant engagée ſous le navire qui viroit de bord, coula bas : on ne put ſauver que deux hommes, & la choloupe dont le cablot n'avoit pas rompu.

BOUGAINVILLE. 1767.

Perte de trois Matelots.

Enfin, le 14 Novembre après avoir embarqué les proviſions néceſſaires, la *Boudeuſe* & l'*Etoile* appareillerent de *Monte Video*. » Je fus obligé d'y laiſſer, dit M. de *Bougainville*, le maître pilote, » le maître charpentier, le maître armurier, & un Officier marinier de ma fregate, auxquels l'âge & des infirmités incurables » ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déſerta auſſi, » malgré tous nos ſoins, douze ſoldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la verité aux Iſles *Malouïnes*, quelques-uns » des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainſi qu'un » Ingénieur, un Officier de navire marchand & un Chirurgien; enſorte que les vaiſſeaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déja un an que nous étions ſortis de » la riviere de *Nantes.* «

Etat des équipages en partant de Monte Video.

Les obſervations faites par M. Verron à *Monte-Video*, en fixent la longitude à 40 minutes 30 ſecondes plus à l'Oueſt que ne la place la carte de M. *Bellin.*

Longitude de Monte Video.

M. de *Bougainville* ne voulut point trop accoſter la terre juſqu'à ce qu'il eût atteint les 49d. de latitude, à cauſe d'une vigie qu'il avoit reconnue en 1765, par 48d. 34′ de latitude Auſtrale à ſix ou ſept lieues de la côte. Il l'apperçut le matin dans le même moment que la terre, & ayant eu hauteur à midi par un très-beau temps, il en a pu déterminer la latitude avec préciſion. Il rangea à un quart de lieue cette batture, que celui qui en eut la premiere connoiſſance avoit d'abord priſe pour un ſouffleur.

Vigie non marquée ſur les cartes.

Il reconnut le Cap des Vierges le 2 Décembre, il rend compte d'un grand nombre d'obſervations faites pour déterminer la véritable poſition de ce Cap, & il trouve que par un terme moyen, il git à 71d. 49 minutes 5 ſecondes (a), 42′ 20″ plus à l'Oueſt que ne le place M. *Bellin.*

Cap des Vierges.

(a) Les obſervations de M. de *Bougainville* ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des diſtances de la lune au ſoleil ou aux étoiles zodiacales, eſt connue depuis pluſieurs années. MM. de la *Caille* & *Daprés*, en ont fait particuliérement uſage à la mer, en ſe ſervant auſſi de l'octant de M. *Hadley*. Mais comme le degré de juſteſſe qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la préciſion de l'inſtrument avec lequel on obſerve, » il s'enſuivoit, dit M. de *Bougainville*, que l'héliometre de M. Bouguer, rendu capable de meſurer de » grands angles, ſeroit très-propre à » perfectionner ces obſervations de diſtances. M. l'Abbé de la Caille y avoit » vraiſemblablement ſongé, puiſqu'il en » a fait conſtruire un qui meſure des » arcs de 6 à 7 degré; & ſi dans ſes » ouvrages il ne parle point de cet inſtrument, comme propre à obſerver à » la mer, c'eſt qu'il prévoyoit beaucoup » de difficulté à s'en ſervir ſur un vaiſſeau.

Inſtrumens propres à obſerver en mer la longitude.

BOUGAINVILLE. 1767.

Mouillage à la baie de Possession. Vue des Patagons.

Le 4 Décembre, M. de Bougainville porta sur le détroit. Le 7, il mouilla dans la baie de *Possession*, il appareilla le 8, & malgré le vent contraire, il passa le premier goulet à deux heures. Ce matin les *Patagons*, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de *Possession*, éleverent un pavillon blanc sur une hauteur, & les François y répondirent en hissant celui des vaisseaux. Ces *Patagons* étoient sans doute ceux que l'*Etoile* vit au mois de Juin 1766, dans la baie *Boucault*, & le pavillon qu'ils élevoient, étoit celui qui leur fut donné par M. *Denys de Saint Simon* en signe d'alliance. Le soin qu'ils ont pris de le conserver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole ou du moins reconnoissans des présens qu'on leur a faits.

Les François apperçurent aussi fort distinctement lorsqu'ils furent dans le goulet, une vingtaine d'hommes sur la Terre-de-feu. Ils étoient couverts de peaux, & couroient à toutes jambes le long de la côte en suivant la route de la *Boudeuse*. Ils paroissoient même faire des signes de temps en temps avec la main, comme s'ils eussent desiré que les François allassent à terre.

Baie Boucault.

M. de *Bougainville* mouilla ensuite dans la baie *Boucault*. Dès qu'il fut mouillé, il fit mettre à la mer un de ses canots & un de l'*Etoile*; il s'y embarqua avec dix Officiers armés chacun de fusils, & ils allerent descendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir les canots à flot & les équipages dedans.

Entrevue avec les Patagons.

„ A peine avions-nous mis pied à terre, dit M. de *Bougainville*, „ que nous vîmes venir à nous six Américains à cheval & au „ grand galop. Ils descendirent de cheval à cinquante pas, & sur „ le champ accoururent au-devant de nous en criant *Chaoua*. „ En nous joignant ils tendoient les mains & les appuyoient con„ tre les nôtres, ils nous serroient ensuite entre leurs bras, répé„ tant à tue-tête *Chaoua, Chaoua*, que nous répétions comme eux.

Ces

„ M. *Verron* apporta avec lui à bord „ un instrument nommé *Mégametre*, qu'il „ avoit déja employé dans d'autres voya„ ges faits avec M. de *Charnieres*, & „ dont il s'est servi dans celui-ci. Cet „ instrument a paru ne différer de l'hé„ liometre de M. *Bougner*, qu'en ce „ que la vis qui fait mouvoir les objec„ tifs étant plus longue, elle leur pro„ cure un plus grand écartement, & rend „ par-là, cet instrument capable de me„ surer des angles de 10 degré limite du „ mégametre que M. *Verron* avoit à „ bord. Il seroit à souhaiter qu'en al„ longeant la vis, on eût pu augmenter „ encore son extinction resserrée, com„ me on le voit, dans des bornes trop „ étroites pour la fréquence & même „ l'exactitude des observations, mais les „ loix de la dioptrique limitent l'écarte„ ment de ces objectifs. Il faudroit aussi „ remédier à la difficulté pressentie par „ M l'Abbé de la Caille, celle qu'ap„ porte l'élément sur lequel il s'agit d'ob„ server. En général, il me semble que „ le quartier de réflexions de M. Had„ ley seroit préférable, s'il comportoit „ la même précision. "

On rendra compte dans le second voyage de *Cook*, des instrumens les plus en usage, actuellement chez les Anglois pour observer les longitudes en mer; & les détails dans lesquels on entrera ne laisseront rien à desirer sur cette matiere.

BOUGAINVILLE. 1776.

„ Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux „ des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne furent pas long-„ temps ſans ſe raſſurer. Après beaucoup de careſſes récipro-„ ques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un „ peu de pain frais que nous leur diſtribuâmes & qu'ils mangerent „ avec avidité. A chaque inſtant leur nombre augmentoit; bien-„ tôt il s'en ramaſſa une trentaine, parmi leſquels il y avoit quel-„ ques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent „ à nous avec confiance & nous firent les mêmes careſſes que les „ premiers. Ils ne paroiſſoient point étonnés de nous voir, & en „ imitant avec la voix le bruit de nos fuſils, ils nous faiſoient en-„ tendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroiſſoient atten-„ tifs à ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-„ uns de nos Meſſieurs, s'occupoient à ramaſſer des plantes; „ pluſieurs Patagons ſe mirent auſſi à en chercher, & ils apportoient „ les eſpeces qu'ils nous voyoient prendre. L'un deux appercevant „ le Chevalier du *Bouchage* dans cette occupation, lui vint mon-„ trer un œil auquel il avoit un mal fort apparent, & lui deman-„ der par ſigne de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont „ donc une idée & un uſage de cette médecine qui connoît les „ ſimples & les applique à la guériſon des hommes. C'étoit celle „ de *Macaon*, le Médecin des Dieux, & on trouveroit plu-„ ſieurs Macaons chez les ſauvages du *Canada*.

„ Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuſes à leurs „ yeux, contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous „ demanderent par ſignes du tabac à fumer, & le rouge ſem-„ bloit les charmer: auſſi-tôt qu'ils appercevoient ſur nous quelque „ choſe de cette couleur, ils venoient paſſer la main deſſus & „ témoignoient en avoir grande envie. Au reſte, à chaque choſe „ qu'on leur donnoit, à chaque careſſe qu'on leur faiſoit, le „ *Chaoua* recommençoit; c'étoient des cris à étourdir. On s'aviſa „ de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laiſſant pren-„ dre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils ſe frap-„ poient avec la main ſur la gorge, & pouſſoient en ſoufflant un „ ſon tremblant & mal articulé, qu'ils terminoient par un roule-„ ment avec les levres. Tous firent la même cérémonie, qui nous „ donna un ſpectacle aſſez biſarre.

„ Cependant le ſoleil s'approchoit de ſon couchant, & il étoit „ temps de ſonger à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous „ nous y diſpoſions, ils en parurent fâchés; ils nous faiſoient „ ſigne d'attendre, & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous „ leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, & „ que nous leur apporterions ce qu'ils deſiroient: il nous ſembla „ qu'ils euſſent mieux aimé que nous couchaſſions à terre. Lorſ-„ qu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnerent au bord

BOUGAINVILLE. 1767.

„ de la mer ; un Patagon chantoit pendant cette marche : quelques-„ uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus „ long-temps. Arrivés à nos canots, il falloit avoir l'œil à tout. „ Ils saisissoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux „ s'étoit emparé d'une faucille, on s'en apperçut & il la rendit sans „ résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore „ grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à „ toute bride. Nous ne manquâmes pas en nous séparant d'en-„ tonner un *Chaoua* dont toute la côte rétentit.

„ Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par l'*Etoile* „ en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors sur cette Flûte, „ en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage.

Etat & productions de cette partie de l'Amérique.

„ Le terrein où nous débarquâmes est fort sec, à cela près „ il ressemble beaucoup à celui des Isles *Malouïnes*. Les Botanistes „ y ont retrouvé presque toutes les mêmes plantes. Le bord de „ la mer étoit environné des mêmes *Goëmons* & couvert des mê-„ mes coquilles, il n'y a point de bois, mais seulement quel-„ ques broussailles. Lorsque nous avions mouillé dans la baie *Bou-„ cault*, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pen-„ dant le temps que nous passâmes à terre, nous remarquâmes „ qu'elle y montoit & le flot portoit à l'Est. C'est une remar-„ que que nous eûmes plusieurs fois occasion de faire avec cer-„ titude dans ce voyage, & qui m'avoit déja frappé dans le pre-„ mier que j'y fis.

Baie Sainte Elisabeth.

M. de Bougainville mouilla le 11 dans la baie de *Sainte Elisabeth* en dedans du second goulet, après avoir essuyé des vents contraires, fait des manœuvres pénibles & perdu un ancre. Il alla débarquer un canot sur l'Isle *Sainte-Elisabeth*. Ses côtes sont élevées & à pic, excepté à la pointe du Sud-Ouest, & à celle du Sud-Est où les terres s'abaissent. On peut cependant aborder par-tout, attendu que sous les terres coupées, il regne une petite plage. Le terrein de l'Isle est fort sec ; M. de Bougainville n'y trouva d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du Sud-Ouest, & elle y étoit saumâtre. Il vit aussi plusieurs marais sechés, où la terre est en quelques endroits couverte d'une légere croute de sel. Il rencontra des outardes, mais en petit nombre & si farouches, que l'on ne pût jamais les approcher assez pour les tirer ; elles étoient cependant sur leurs œufs. Il paroît que les sauvages viennent dans cette Isle. On y a vu un chien mort, des traces de feu & les débris de plusieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, & on ne peut y faire du feu qu'avec une espece de petite bruyere. Le thermomêtre pendant les deux jours que les François passerent dans l'Isle de *Sainte Elisabeth*, fut à 8d. & demi, à 7d. & demi & à 7 degrés.

Description de l'Isle Ste. Elisabeth.

Observations météorologiques.

BOUGAINVILLE. 1767.

§. IX.

Navigation de l'Isle Sainte Elisabeth, *jusqu'à la sortie du Détroit de* Magellan.

LE 14, le mauvais temps obligea de chercher un mouillage avant d'arriver à la baie *Famine*; il en trouva heureusement un qu'il nomma baie *Duclos*.

Deux petites rivieres se déchargent dans la baie; l'eau est saumâtre à leur embouchure, mais à 500 pas au-dessus elle est très-bonne. Une espece de prairie regne le long du débarquement, lequel est de sable; les bois s'élevent ensuite en amphithéatre, mais le pays est presque denué d'animaux. Les François ont parcouru une grande étendue de terrein sans voir d'autre gibier que deux ou trois becassines, quelques sarcelles, canards & outardes en fort petite quantité : ils y ont aussi apperçu quelques perruches; celles-là ne craignent pas le froid. Ils trouverent à l'ambouchure de la riviere la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelassées & de la forme d'un four; elles paroissoient récemment construites, & étoient remplies de coquilles calcinées de moules & de lépas. Ils remonterent cette riviere assez loin, & ils virent quelques traces d'hommes. Etat du pays aux environs de la baie Duclos.

Comme ils avoient besoin d'eau & de bois pour la traversée de la mer pacifique, & que le reste du détroit étoit inconnu à M. de *Bougainville*, qui dans son premier voyage ne vint que jusqu'auprès de la baie *Françoise*, il se détermina à y faire ses provisions, d'autant plus que M. de *Gennes* la dit très-sûre & fort commode pour ce travail.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, soufflant par raffales très-violentes; la mer grossissoit & brisoit autour du vaisseau, sur un banc qui paroissoit regner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquents que les variations du vent faisoient faire au bâtiment sur son ancre, donnoient lieu de craindre que le cable surjaulât. Les François passerent la nuit dans une appréhension continuelle. Relâche à la baie Duclos.

L'*Etoile* mouillée plus en dehors, fut moins molestée. A deux heures & demi du matin le petit canot alla sonder l'entrée de la riviere, à laquelle M. de *Gennes* a donné son nom. La mer étoit basse, & il ne passa qu'après avoir échoué sur un banc qui est à l'embouchure; il reconnut que les chaloupes ne pourroient approcher de la riviere qu'à mer toute haute; en sorte qu'elles feroient à peine un voyage par jour. Cette difficulté de l'aiguade jointe à ce que le mouillage ne paroissoit pas sûr, détermina M. de *Bougainville*, à Reconnoissance des environs.

BOUGAINVILLE. 1767.

conduire les vaiſſeaux dans une petite baie beaucoup plus commode, à une lieue de l'Eſt de celle ci. Il y avoit coupé ſans peine en 1765, un chargement de bois pour les *Malouïnes*, & l'équipage du vaiſſeau lui avoit donné ſon nom.

Relâche dans la baie de Bougainville, pour y faire de l'eau & du bois.

M. de *Bougainville* reſta dans la baie qui porte ſon nom depuis le 18 Décembre, juſqu'à la fin de ce mois, il établit un champ à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit deſcendre; on débarqua auſſi toutes les pieces à l'eau pour les rebattre & les ſoufrer; on diſpoſa des mares pour les lavandiers, & on échoua la chaloupe qui avoit beſoin d'un radoub. On fit fort commodément du bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins ſe trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il n'en falloit; c'étoit le reſte du travail de l'équipage de l'Aigle en 1765.

Obſervations aſtronomiques & méthéorologiques.

M. *Verron*, avoit dès les premiers jours établi ſes inſtrumens ſur l'iſlot de l'obſervatoire, mais il y paſſa vainement la plus grande partie des nuits. Le ciel de cette contrée défavorable à l'aſtronomie, lui a refuſé toute obſervation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois obſervations faites au quart du cercle la latitude Auſtrale, de l'iſlot de 53d. 50′ 25″, il y a auſſi déterminé l'établiſſement de l'entrée de la baie de 00d. 59′. La mer ne s'eſt jamais élevée à plus de dix pieds. Pendant le ſéjour des François ici, le thermomètre a communément été entre 8 & 9 degrés, il a baiſſé juſqu'à 5d. & le plus haut qu'il ait monté a été à 12d. & demi, le ſoleil alors paroiſſoit ſans nuages & ſes rayons peu connus, y faiſoient fondre une partie de la neige ſur les montagnes du continent.

Obſervations botaniques.

M. de *Commerçon* accompagné de M. le *Prince de Naſſau*, profitoit de ces journées pour herboriſer. Il falloit vaincre des obſtacles de tous les genres, mais le terrein âpre avoit à ſes yeux le mérite de la nouveauté; & le détroit de *Magellan* a enrichi ſes cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéreſſantes. La chaſſe, la pêche n'étoient pas auſſi heureuſes; jamais elles n'ont rien produit, & le ſeul quadrupede qu'ayent vu les François, a été un renard, preſque ſemblable à ceux d'Europe, qui fût tué au milieu des travailleurs.

Reconnoiſſance des environs.

M. de *Bougainville* fit une expédition pour reconnoître les côtes voiſines du continent & de la *Terre-de-Feu* juſqu'au Cap *Holland*; mais elle ne fut pas fort heureuſe: » après avoir lutté, dit-il, pendant 3 heures contre les mauvais temps, nous gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite riviere, qui ſe décharge dans une anſe de ſable protégée par la tête orientale du Cap *Forward*. Nous y relâchâmes (comptant que le mauvais temps ne feroit pas de longue durée. L'eſpérance que nous en eûmes ne ſervit qu'à nous faire percer de pluie & tranſir de froid. Nous avions conſtruit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y paſſer la

» nuit moins à découvert. Ce sont les palais des Naturels du pays; » mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'humidité nous chasserent de notre gîte, & nous fûmes contraints » de nous réfugier auprès d'un grand feu, que nous nous appliquâmes à entretenir tâchant de nous défendre de la pluie avec » la voile du petit canot; la nuit fut affreuse, le vent & la pluie » redoublerent & ne nous laisserent d'autre parti à prendre que » de rebrousser chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet » asyle; car bien-tôt le temps devint si mauvais qu'il eût été impossible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant » deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrit toutes » les montagnes, cependant nous étions dans le cœur de l'été, & » le soleil étoit près de dix-huit heures sur l'horison. «

BOUGAINVILLE. 1767.

Reconnoissance de plusieurs ports de la Terre-de-Feu.

Quelques jours après, M. de Bougainville entreprit avec plus de succès une nouvelle course pour visiter une partie des *Terres-de-Feu*, & pour y chercher un port vis-à-vis le Cap *Forward*. Il se proposoit de repasser ensuite au Cap *Holland*, & de reconnoître la côte depuis le Cap jusqu'à la baie *Françoise*, ce qu'il n'avoit pu faire dans la premiere tentative.

Le 27, il partit de la pointe occidentale de la baie *Françoise*, pour traverser aux *Terres-de-Feu*; où il atterra sur les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere, dans une anse de sable mauvaise même pour les bateaux où toutefois dans un temps critique, ils auroient la ressource d'entrer à mer haute dans la riviere, où ils trouveroient un abri. Il dîna sur ses bords dans un assez joli bosquet, qui couvroit de son ombre plusieurs cabanes sauvages.

Après-midi, il reprit sa route en longeant à la rame la *Terre-de-Feu*, il ventoit peu de la partie d'Ouest, mais la mer étoit très-houleuse, il traversoit un grand enfoncement dont il n'appercevoit pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues est coupée dans son milieu par une Isle fort élevée, la grande quantité de baleines qu'il vît dans cette partie, & le gros houle lui firent penser que ce pourroit bien-être un détroit, lequel doit conduire à la mer assez proche du Cap *Horn*. Il descendit ensuite sur la pointe basse d'une baie, où les *Pocherais* avoient allumé des feux. M. de Bougainville avoit nommé ainsi les Sauvages qui habitoient cette Isle. Le jour prêt à fuir ne lui permit pas de rester long-temps avec eux, il les quitta pour traverser la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit l'empêcha de visiter. Il la passa sur le bord d'une riviere assez considérable, où il fit grand feu, & où les voiles de ses bateaux qui étoient grandes servirent de tentes, d'ailleurs, au froid près, le temps étoit fort beau.

Rencontre des Sauvages.

Le lendemain, M. Bougainville reconnut que cet enfoncement étoit un vrai port, auquel il donna le nom de port de *Beau-Bassin* (a),

(a) On en fera plus bas la description ainsi que des autres ports de la *Terre-de-Feu* & du détroit.

il fit enfuite route à l'Oueft, & il vifita d'abord une Ifle qu'il tourna, & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18 braffes, fond de fable & petit gravier. Sur cette Ifle, il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En fuivant la côte, il gagna avant le coucher du foleil une baie qui lui offroit un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Il l'a nommée baie de la *Cormorandiere*.

BOUGAINVILLE. 1767.

Baie de la Cormorandiere.

Le 29 à la pointe du jour, il fortit de la baie *Cormorandiere*, & navigua à l'Oueft aidé d'une marée très-forte : il paffa entre deux Ifles d'une grandeur inégale, qu'il nomma les *Deux Sœurs* ; elles giffent Nord-Nord-Eft, Sud-Sud-Oueft, avec le milieu du Cap *Forward*, dont elles font diftantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin, il nomma *Pain de Sucre*, une montagne de cette forme très-aifée à reconnoître, laquelle gît Nord-Nord-Eft & Sud-Sud-Oueft, avec la pointe la plus méridionale du même Cap. A cinq lieues environ de la *Cormorandiere*, il découvrit une belle baie avec un port fuperbe : dans le fond il apperçut une chûte d'eau remarquable, qui tombe dans l'intérieur du port, ce qui l'engagea à les nommer baie & port de la *Cafcade*.

Les Deux Sœurs.

Le Pain de Sucre.

Baie & port de la Cafcade.

Il paffa dans le port de la *Cafcade* une nuit fort défagréable, il faifoit grand froid, & la pluie tomboit fans interruption; elle dura prefque toute la journée du 30. A cinq heures du matin, il fortit du port, & le traverfa à la voile avec un grand vent & une mer très-groffe pour fa foible embarcation. Il rallia le continent à-peu-près à égale diftance du Cap *Holland* & du Cap *Forward*. Il n'étoit pas queftion de fonger à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faifant vent arriere, & portant une attention continuelle aux raffales violentes, qui forçoient d'avoir toujours la driffe & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu que traverfant la baie *Françoife*, un faux coup de barre ne mit le canot fur la tête : enfin, il arriva à la frégate environ à dix heures du matin.

Retour au vaiffeau.

Le 31 Décembre, la Boudeufe appareilla de la baie de *Bougainville*. Le foir elle jetta l'ancre dans la baie de *Fortefcu*. Le plan de la baie & du port *Galant* eft fort exact, dans M. *de Gennes*. M. de Bougainville n'a eu que trop le loifir de le vérifier, y ayant été enchaîné plus de trois femaines avec des temps dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Son premier foin fut d'envoyer vifiter la côte jufqu'à la baie *Elifabeth*, & les Ifles dont le détroit eft ici parfemé; il appercevoit, du mouillage, deux de ces Ifles nommées par *Narborough*, *Charles & Montmouth*. Il a donné à celles qui font plus éloignées le nom d'Ifles *Royales*, & à la plus occidentale de toutes celui d'Ifle *Rupert*.

Baie Fortefcu.
Port Galant

Ifles Charles & Montmouth.
Ifles Royales.
Ifle Rupert.

Un des canots découvrit le 3 un fort bon mouillage, dans le Sud-Oueft des Ifles *Charles* & *Montmouth*. Le 6, M. de Bougainville eut la vifite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du Cap *Galant*, & après s'y être tenues quelque

Janvier 1768.

temps arrêtées, trois s'avancerent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguoit vers la frégate. Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pécherais*. Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura dans la pirogue pour la garder, l'homme monta seul à bord avec assez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la premiere, & les hommes entrerent dans la frégate avec les enfans. Bien-tôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instrumens, & sur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appetit. Tout leur étoit bon; pain, viande salée, suif, ils dévoroient ce qu'on leur présentoit. Les François eurent même assez de peine à se débarrasser de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & ils ne purent les déterminer à rentrer dans la pirogue qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée (a).

BOUGAINVILLE. 1768.

Nouvelle entrevue avec les Pécherais.

Les *Pécherais* retournerent le 9 auprès de M. de *Bougainville*; ils avoient même fait une grande toilette, c'est-à-dire, qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches : mais voyant les canots François partir du bord & voguer vers leurs cabanes, il les suivirent, une seule pirogue fut à bord de l'*Etoile*. Elle y resta peu de temps, & vint réjoindre aussi-tôt les autres avec lesquels les François étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane, & les Sauvages paroissoient mécontens lorsqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent des moules qu'ils suçoient avant que de les présenter; on leur fit de petits présens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chanterent, danserent, & témoignerent plus de gaiété que l'on auroit cru en trouver chez des hommes Sauvages, dont l'extérieur est ordinairement sérieux.

Accident funeste qui arrive à l'un d'eux.

Leur joie ne fut pas de longue durée; un de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fut intéressante aux yeux des François, fut saisit tout d'un coup d'un crachement de sang, accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avoit été à bord de l'*Etoile*, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne prévoyant pas le funeste effet, qui devoit suivre ce présent. Ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc, peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espece de talisman, peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avoit vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en plusieurs endroits, & rendoit le sang presque continuellement.

(a) En faisant l'histoire du second voyage de *Cook*, on rapportera les remarques de M. de *Bougainville* sur ces Sauvages.

BOUGAINVILLE. 1768.

Cet accident répandit la consternation & la méfiance. Ils foupçonnerent fans doute les François de quelque maléfice; car la premiere action du Jongleur qui s'empara auffi-tôt de l'enfant, fut de le depouiller précipitamment d'une cafaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François; & fur le refus qu'on fit de la réprendre, il la jetta à leurs pieds. Il eft vrai qu'un autre Sauvage, qui fans doute aimoit plus les vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramaffa auffi-tôt.

Extravagance d'un Médecin Jongleur.

Le Jongleur étendit d'abord l'enfant fur le dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre fes jambes, il fe courboit fur lui, & avec la tête & les deux mains il lui preffoit le ventre de toute fa force, criant continuellement fans qu'on pût diftinguer rien d'articulé dans fes cris. De temps en temps il fe levoit & paroiffoit tenir le mal dans fes mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air en foufflant comme s'il eut voulu chaffer quelque mauvais efprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre fourd. Ce malheureux cependant paroiffoit fouffrir autant du reméde que de fon mal. Le Jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre fa parure de cérémonie; enfuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux aîles blanches affez femblables au bonnet de Mercure, il recommença fes fonctions avec plus de confiance & tout auffi peu de fuccès. L'enfant alors paroiffant plus mal, l'Aumônier de la *Boudeufe* lui adminiftra furtivement le Baptême.

M. de Bougainville inftruit de ce qui fe paffoit vint voir ce malade qu'il trouva hors de la cabane; le Jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé fon opération fur le ventre, les cuiffes, & le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyrifer cette infortunée créature qui fouffroit fans fe plaindre; fon corps étoit déja tout meurtri, & les Medecins continuoient encore ce barbare reméde avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifefté par des fignes non équivoques, la patience de l'enfant offroit le fpectacle le plus attendriffant. Les Sauvages s'apperçurent fans doute que les François partageoient leur peine, du moins leur méfiance fembla-t-elle diminuée. Ils les laifferent approcher du malade & le Chirurgien-Major examina fa bouche enfanglantée, que fon pere & un autre Pécherais fuçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur perfuader d'y mettre du lait; il fallut en goûter plufieurs fois, & malgré l'invincible oppofition des Jongleurs, le pere enfin fe détermina à en faire boire à fon fils, il accepta même le don de la caffetiere pleine de ptifanne émoliente. Les Jongleurs témoignoient de la jaloufie contre le Chirurgien François, qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile Jongleur. Ils ouvrirent même pour lui faire plaifir un fac

qu'ils

qu'ils portent toujours pendu à leur côté, & qui contient leur bonnet.

Carte du Detroit de Magellan

dans laquelle on a Inseré

les Observations et les Découvertes

du

Cap.ne Byron, du Cap.ne Wallis, et du Cap.ne Carteret.

S.O.¼.O. Cap des Vierges N.O.

Rochers Blancs

Cap Beau Tems
au Sud à 2 Lieues.
Sud N.¼N.O.

Vue du Port Famine
Mont de Neige
Le Port au N.N.O. à 3 Milles
Pointe Ste Anne N.¼N.O.

Les Oreilles d'Anes

Côte des Patagons

Cap Beau Tems

Rio Gallego

Baye de Possession

C. des Vierges

Premier Goulet

Détroit de Magellan

Promontoire de la Reine Charlotte

C. Grégoire

Baye Grégoire

Havre Oasey

Gravier

Second Goulet

Ile de la Reine Elizabeth

Ile St Barthelemi

I. St George

Cap Porpas

Baye Sandy (de Sable)

Baye d'Eau Douce

Cap Montmouth

Canal St Sebastien

Port Famine

Pointe Ste Anne

C. Holland

Port Holland

C. Froward

Cap Victoire

Isles de Direction

Westminster Hall

Large Canal

Cap Pillar

Cap Deseada

Baye de Dauphin

Baye des Rochers

Baye de Disappointment

Baye des Isles

Baye Upright

Canal Buckley

Longue Rue

Baye Monday

Baye Dos pel

Une Grande et belle Ouverture

Havre du Swallow

Canal des Baleines

Canal Indien

Havre et Baye des 3 Isles

Petit Havre

Baye Batchelor

Riviere Batchelor

Rade d'York

Baye Elizabeth

Pte du Passage

Cap Gallant

Port Gallant

Rue Royale

Baye de Cordes

Terre de Feu

Echelle de Milles de 60 au Degré

10 20 30 40 50 60 Milles

Benard Dir.

qu'ils portent toujours pendu à leur côté, & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc & les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussitôt. On remarqua aussi que tandis qu'un des Jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à prévenir par ses enchantemens l'effet du mauvais sort, qu'ils soupçonnoient les François d'avoir jetté sur eux. BOUGAINVILLE. 1768.

M. de Bougainville retourna à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant souffroit moins; toutefois un vomissement presque continuel qui le tourmentoit, fit craindre qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. On eut ensuite lieu de croire que ces conjectures n'avoient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des hurlemens répétés; & dès le point du jour, quoiqu'il fît un temps affreux, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort, & des étrangers funestes qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie; dans un instant plus calme ils remirent à la voile, un grain violent les jetta au large, & dispersa leurs foibles embarcations.

M. de Bougainville eut des ouragans & des tempêtes jusqu'au 23, qu'il appareilla de la baie *Fortescu;* il en étoit déja parti une fois; mais le mauvais temps l'avoit forcé d'y rentrer. Enfin, le 26 à midi, il eut connoissance du Cap des *Piliers* & des *Evangelistes*, & bien-tôt du Cap des *Victoires*. Cap des Piliers & des Evangelistes.

C'est ainsi qu'après avoir essuyé pendant vingt-six jours au port *Galant*, des temps constamment mauvais & contraires; trente-six heures d'un bon vent tel que jamais il n'eut osé l'espérer, ont suffit pour le porter dans la mer pacifique; il navigua sans mouillage depuis le port *Galant* jusqu'au débouquement, ce qu'il croit sans exemple. Debouquement du détroit.

---

§. X.

Remarques sur le détroit de Magellan.

ON trouve dans la collection du dernier *Hawkesworth*, une carte du détroit dressée d'après les découvertes des Capitaines *Byron*, *Wallis* & *Carteret;* cette carte importante a été adoptée pour cette collection, mais comme elle ne renferme pas les découvertes de M. de *Bougainville*, dans le détroit on les y a inférées. Carte du détroit.

Les premiers volumes de cette histoire (a), ont déja donné les remarques des anciens Navigateurs sur le détroit; mais elles sont si imparfaites, que les découvertes des derniers voyageurs qui l'ont passé sont devenues très-précieuses. Nous allons les recueillir ici, en Nouvelles remarques sur le détroit.

(a) Le volume 16, page 426, renvoye aux différens endroits où il est parlé du détroit.

BOUGAINVILLE. 1768.

renvoyant pour plus grands détails aux Journaux des expéditions, dont nous écrivons l'histoire.

Afin d'y mettre plus d'ordre, on rangera par ordre les mouillages les plus importans.

Cap de la Vierge Marie.

1°. *Cap de la* Vierge Marie. La baie au-dessous de ce Cap, est un bon havre quand le vent est à l'Ouest. Il y a un bas fond à la hauteur du Cap, mais on le distingue aisément, par les goëmons qui le couvrent. Le Cap est un rocher blanc & escarpé, assez semblable au cap du Sud. La latitude est suivant l'observation de 52d. 24′ Sud, & sa longitude suivant l'estime de M. *Wallis*, est de 68d. 22′ Ouest (a).

M. Wallis ne vit en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau.

Ce Cap est une terre unie d'une hauteur médiocre; il est coupé à pic à son extrémité; la vue qui en est donnée dans la relation du voyage du Milord *Anson*, est de la plus grande vérité (b), pour l'utilité de ceux qui louvoyeroient à l'entrée du détroit d'un temps obscur, que le fond de gravier annonce qu'on est plus près de la *Terre-de-Feu* que du continent; près de celui-ci, on trouve du sable fin & quelquefois vaseux (c).

Baie de Possession.

2°. *Baie de* Possession. En entrant dans cette baie, il est nécessaire de naviguer avec beaucoup de précaution, parce qu'il y a un récif qui commence droit à la pointe & s'étend à près d'un mille; les sondes sont très-irrégulieres dans toute la baie; mais le fond est par-tout de vase molle & d'argille, de sorte que les cables ne peuvent pas y être endommagés; la pointe est par 52d. 23′ de latitude Sud, & 68d. 57′, suivant l'estime de M. Wallis de longitude Ouest. Dans la baie, la marée monte & baisse de 4 à 5 brasses, & la force de son courant est d'environ un mille par heure; dans le milieu du canal, hors de la baie, elle fait près de trois milles par heure. M. Wallis ne vit en cet endroit aucune apparence de bois ni d'eau. La place de débarquement parut être commode, mais il ne descendit pas à terre.

Cette baie est ouverte à tous les vents & n'offre que de très-mauvais mouillages, dans le fond de cette baie s'élevent cinq mondrains, dont un est assez considérable; les quatre autres sont petits & aigus. M. de *Bougainville* les a nommé le *Pere & les quatre fils Aimond:* ils servent de remarque essentielle dans cette partie du détroit. (d).

Le Cap de *Possession* est bien reconnoissable, c'est la premiere terre avancée depuis la pointe septentrionale de l'entrée du détroit; il est plus Sud que le reste de la côte, qui forme ensuite entre ce cap & le premier goulet le grand enfoncement nommé baie de *Possession.*

Batture entre les Isles Ste Elisabeth & St Barthelemy.

3°. En faisant voile entre les Isles *Ste. Elisabeth* & *St. Barthelemy*, avec un vent de Nord-Ouest, & gouvernant ensuite au Sud-Sud-Ouest l'espace de 5 ou 6 milles, M. Byron passa sur une batture

(a) Journal de *Wallis.*
(b) Voyage de Bougainville.
(c) *Ibidem.*
(d) Voyage de Bougainville.

couverte de goëmons où il eut 7 brasses d'eau ; cette batture gît Ouest-Sud-Ouest avec le milieu de l'Isle *George*, d'où elle est éloignée de 5 ou 6 milles. Quelques Navigateurs prétendent qu'en plusieurs endroits on ne trouve que 3 brasses d'eau sur ce banc, ce qui le rend très-dangereux ; pour l'éviter il convient de ranger de très-près la côte occidentale de l'Isle Ste. *Elisabeth*, d'où l'on peut en toute sûreté porter au Sud, jusqu'à ce qu'on découvre le récif qui est à 4 milles au Nord de la pointe *Sainte Anne*.

BOUGAINVILLE. 1768.

Baie Duclos.

4°. Il paroît que la baie qui a été nommée baie *Duclos* par M. de *Bougainville*, est la même qui a été appellée baie d'*Eau Douce* par les Anglois. Cette baie *Duclos* qui est ouverte à l'Est, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du Nord avance un peu plus au large que celle du Sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de distance. Il y a bon fond dans toute la baie, on trouve six & huit brasses d'eau jusqu'à un cable de terre. C'est un excellent mouillage, puisque les vents d'Ouest, qui sont ici les vents regnans & qui soufflent avec impétuosité, viennent par-dessus la côte, laquelle y est fort élevée. Deux petites rivieres se déchargent dans la baie, l'eau est saumâtre à leur embouchure, mais à 500 pas au-dessus elle est très-bonne (a) ; M. de Bougainville qui descendit à terre remarque que pendant qu'il fût sur la côte, la mer y monta d'un pied, & le courant alors venoit de la mer orientale ; observation contraire à celles faites depuis le cap des *Vierges*, puisqu'on a vu jusque-là les eaux augmenter, lorsque le courant sortoit du détroit. Mais il semble d'après diverses observations, que lorsqu'on a passé les goulets, les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court Nord & Sud. La quantité de canaux dont y est coupée la *Terre-de-Feu*, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que M. de *Bougainville* passa dans ce mouillage, le thermomètre varia de 8 à 5d., le 15 à midi il y observa 83d. 20′ de latitude (b).

Observations sur les marins.

Port Famine.

5°. *Port Famine.* En 1581, les Espagnols bâtirent en cet endroit une Ville, qu'ils nommerent *Philippeville*, & y laisserent une Colonie composée de 400 personnes. Quand le célebre Navigateur *Cavendish* y arriva en 1587, il trouva sur la greve, un de ces malheureux Espagnols, le seul qui fût resté des 400. Ils avoient tous péris faute de subsistance, à l'exception de 24 : 23 de ceux-ci s'embarquerent pour la riviere de *Plata*, & l'on n'en a jamais entendu parler depuis. Le dernier nommé *Hernando*, fut amené en *Angleterre* par *Cavendish*, qui donna à l'endroit où il l'avoit trouvé le nom de *Port Famine.* C'est une très-belle baie, dans laquelle plusieurs vaisseaux peuvent mouiller commodément & en sûreté : M. Wallis trouva en cet

(a) Voyage de Bougainville.

(b) Cette latitude differe un peu de celle de 53d. 27′, que marquent les cartes Angloises pour la baie d'*Eau Douce*.

BOUGAINVILLE. 1768.

endroit de quoi faire commodément du bois & de l'eau. On prend une grande quantité d'un petit poisson très-bon, en jettant la ligne par les bords du vaisseau, & on jette aussi la seine avec beaucoup de succès, dans une baie de sable fin un peu au Sud de la riviere *Sedger*. On peut y tuer un grand nombre d'oiseaux de différentes especes, & particuliérement des oies, des canards, des sarcelles, des becassines, des pluviers & des *Race-Horces*; on y trouva aussi du céleri en grande abondance. Cet endroit est par 53d. 42′ de latitude Sud, & 71d. 28′, suivant l'observation de longitude Ouest.

Riviere Sedger.

L'eau de la *Sedger*, qui se décharge dans la baie est excellente; mais les bâtimens à rames ne peuvent guere la remonter que deux heures après le commencement du flot, parce que à marée basse, on trouve peu d'eau dans une étendue d'environ trois quarts de mille. M. *Byron* remonta cette riviere dans son canot jusqu'à quatre milles au-dessus de son embouchure, mais les arbres que la violence des vents y fait tomber, ne lui permirent pas de passer plus haut, il seroit non-seulement difficile, mais encore très-dangereux de le tenter.

Gros arbres.

Les bords de la *Sedger* sont plantés de grands arbres propres à fournir des mâts aux plus gros vaisseaux : il y en a qui ont plus de 8 pieds de diametre, ce qui fait en proportion plus de vingt-quatre pieds de circonférence : de maniere que quatre hommes en se joignant les mains ne pourroient pas les embrasser : le poivrier & l'écorce de *Winter* sont très-communs en cet endroit. Ces beaux arbres malgré la rigueur du climat, sont couverts d'une foule innombrable de perroquets, & d'autres oiseaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour qu'on ne tuât plus d'oies & de canards qu'il n'en falloit pour servir la table du Capitaine *Byron*, & en général la chasse & la pêche pouvoient fournir aisément de quoi nourrir les deux équipages du *Dauphin* & de la *Tamar*.

Pendant son séjour dans le port, M. *Byron* qui étoit presque toujours à terre, a souvent suivi les traces que les bêtes féroces avoient laissées sur le sable; mais il ne lui est jamais arrivé d'en appercevoir: il a trouvé aussi plusieurs cabanes & pas un seul Indien. Le pays entre ce port & le cap *Forward*, est on ne peut pas plus agréable. La terre semble propre à produire toutes les plantes utiles, elle est arrosée par trois belles rivieres & plusieurs ruisseaux.

A plusieurs milles le long de la côte du Nord, le pays se présente sous un aspect bien propre à intéresser la curiosité d'un voyageur : la terre en quelques endroits, lors du mouillage de M. Byron étoit couverte de fleurs, qui n'étoient inférieures à celles qu'on cultive communément dans les jardins d'*Europe*, ni par la variété ni par l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles exhaloient. M. *Byron* pense que sans l'extrême rigueur des hivers, ce pays deviendroit par la culture une des plus belles contrées du monde (a).

(a) Journal de Byron.

De la pointe *Sainte Anne*, part une chaîne de rochers qui s'étend dans le Sud-Est quart Est, l'espace d'environ deux milles; & à la distance de deux encablures de ce récif, on passa subitement de 65 brasses à 35 & à 20. La pointe *Sainte Anne* est très-escarpée; la sonde ne trouve point de fond, que lorsqu'on en est très-près. Il convient d'user d'une grande circonspection en s'approchant du *Port Famine*, sur-tout si l'on s'avance vers le Sud jusqu'à la hauteur de la riviere de *Sedger;* parce que le fond s'éleve subitement de 30 brasses à 20, à 15 & jusqu'à 12 : & environ à deux encablures plus loin, quoiqu'à plus d'un mille du rivage, on n'a guere que neuf pieds d'eau à mer basse. Si en prolongeant la pointe Sainte Anne on la serre de près, on trouve d'abord un fond suffisant ; mais comme il s'éleve subitement, il seroit dangereux, lorsqu'on n'a plus que 7 brasses, de s'en approcher davantage. Le détroit n'a pas ici plus de quatre lieues de largeur.

BOUGAINVILLE. 1768. Rochers à la pointe Sainte Anne.

Avis aux Navigateurs.

Entre les pointes *Shutup* & *Sainte Anne*, est un rocher à fleur d'eau, qui court depuis le port *Famine* jusqu'à la riviere *Sedger*, & s'étend à trois ou quatre milles au Sud.

6°. M. de *Bougainville* a donné le nom de *Cap Rond* à un Cap qui est près du port *Famine*; ce cap est une terre élevée, il est remarquable par la forme que désigne son nom : les côtes dans tout cet espace sont boisées & escarpées; celles de la *Terre-de-Feu* paroissent hachées par plusieurs détroits, leur aspect est horrible; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue aussi ancienne que le monde. Entre le *Cap Rond* & le Cap *Forward*, il y a quatre baies dans lesquelles on peut mouiller. Deux de ces baies sont séparées par un Cap, dont la singularité fixa l'attention de M. de *Bougainville*, & mérite une description particuliere. Ce cap élevé de plus de cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, est tout entier composé de couches horisontales, de coquilles pétrifiées. On a sondé au pied de ce monument qui atteste les grands changemens arrivés à notre globe, & on n'a point trouvé de fond avec une ligne de 100 brasses.

Cap Rond.

Une passe conduit à l'entrée d'une de ces baies appellée de *Bougainville*, qui est encore couverte par deux autres islots, dont le plus considérable a mérité le nom d'islot de l'observatoire. La baie est longue de deux cens toises & large de cinquante. De hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents ; aussi la mer y est-elle toujours comme l'eau d'un bassin.

Baie de Bougainville.

Le Cap *Forward* est la pointe la plus méridionale de l'Amérique, & de tous les continens connus d'après de bonnes observations.

M. de *Bougainville* nous a conclu sa latitude Australe de 54 degrés 5 min. 45 sec. (a) Il présente une surface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale est plus élevée que celle de l'Ouest. La mer est presque sans fond sous le cap ; toutefois entre les deux têtes dans une espece de petite baie embellie par un ruis-

(a) Ce qui differe de la latitude que lui donnent les cartes Angloises.

BOUGAINVILLE. 1768.

ſeau aſſez conſidérable, on pourroit mouiller par 15 braſſes fond de ſable & gravier ; mais ce mouillage dangereux par le vent du Sud ne doit ſervir que dans un cas forcé ; tout le Cap eſt un rocher vif & taillé à pic, ſa cîme élevée eſt couverte de neige, il y croît cependant quelques arbres, dont les racines s'étendent dans les crevaſſes & s'y nourriſſent d'une éternelle humidité.

Mouillages ſur la Terre-de-Feu.

7°. Pendant ſon mouillage dans la baie qui porte ſon nom, M. de Bougainville alla reconnoître les mouillages qui ſont ſur la Terre-de-Feu : il trouva d'abord la baie & le port *Beau Baſſin.*

Baie & port. Beau Baſſin.

Le mouillage eſt très-bon dans la baie depuis quarante braſſes juſqu'à douze, fond de ſable, petit gravier & coquillages, on y eſt à l'abri de tous les vents dangereux, ſa pointe orientale eſt reconnoiſſable par un très-gros morne qui a été nommé le *Dome.* Dans l'Oueſt eſt un iſlot entre lequel & la côte, il n'y a point paſſage de navire. On entre de la baie dans le port par un goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 braſſes, il convient d'y tenir le milieu hautant même le côté de l'Eſt où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage engagea M. de *Bougainville* à le nommer baie & port de *Beau Baſſin.* Lorſqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il ſuffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut deſirer un endroit plus propre à ces opérations, que le port de *Beau Baſſin.*

Baie de la Cormorandiere.

M. de Bougainville découvrit une autre baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Il l'a nommée baie de la *Cormorandiere*, à cauſe d'une roche apparente qui en eſt dans l'Eſt-Sud-Eſt environ à un mille. A l'entrée de la baie, on trouve 15 braſſes d'eau ; 8 & 9 dans le mouillage ; & à cinq lieues environ de la *Cormorandiere*, il découvrit une troiſieme baie avec un port ſuperbe dans le fond, une chûte d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port lui a fait nommer baie & port de la *Caſcade.* Le milieu de cette baie gît Nord-Eſt & Sud-Oueſt avec le Cap *Forward.* La ſûreté, la commodité de l'encrage, la facilité de faire l'eau & le bois, ſe réuniſſent ici pour en faire un aſyle qui ne laiſſe rien à deſirer aux Navigateurs.

Baie & port de la Caſcade.

La Caſcade eſt formée par les eaux d'une petite riviere qui ſerpente dans la coupée de pluſieurs montagnes fort élevées, & ſa chûte peut avoir cinquante à ſoixante toiſes. M. de *Bougainville* monta deſſus ; le terrein y eſt entre mêlé de boſquets & de petites plaines d'une mouſſe courte & ſpongieuſe : il y chercha & n'y trouva point de traces du paſſage d'aucun homme.

Obſervations ſur la Terre-de-Feu.

La portion de la *Terre-de-Feu*, compriſe depuis l'Iſle *Sainte Eliſabeth*, ne paroît à M. de *Bougainville* qu'un amas informe de groſſes Iſles inégales élevées montueuſes, & dont les ſommets ſont couverts d'une neige éternelle. Il ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la pleine mer. Les arbres & les plantes ſont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons ; &

aux arbres près, le terrein y ressemble assez à celui des isles *Malouïnes*.

BOUGAINVILLE. 1768.

Il a fait une carte particuliere de cette intéressante partie de la côte des *Terres-de-Feu*. Jusqu'à présent on n'y connoissoit aucun mouillage, & les navires évitoient de l'approcher. La découverte des trois ports qu'on vient de décrire, facilitera la navigation de cette partie du détroit de *Magellan*, le cap *Forward* en a toujours été un des points les plus redoutés des Navigateurs, il n'est que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler : il en a forcé plusieurs à rétrograder jusqu'à la baie *Famine*.

Baie du Cap Holland.

8°. *Baye du Cap* Holland. Il n'y a aucun danger à entrer dans cette baie qui a par-tout un fond très-bon pour y jetter l'ancre. M. Wallis y a mouillé à environ 3 encablures du rivage, sur 10 brasses fond de gros sable & de coquillages. Il y avoit en face de son bâtiment un très-joli ruisseau, & sous le cap *Holland* une grande riviere navigable pour les chaloupes jusqu'à plusieurs milles. On trouve sur la côte une grande quantité de bois à brûler, ainsi que des moules & des lepas, du céleri & des canneberges. M. Wallis ne prit que très-peu de poisson, soit à la ligne soit au filet : il tua des oies, des canards, des sarcelles, mais en petite quantité. L'eau montoit à environ 8 pieds, il n'y remarqua cependant point de marée réguliere, mais un fort courant portant à l'Est.

Dans l'espace d'environ cinq lieues qui sépare le Cap *Forward* du Cap *Holland*, il y a deux autres Caps & trois anses peu profondes. M. de *Bougainville* n'y connoît aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues. Au-dessous du Cap *Coventry*, on place aussi plusieurs baies dont les François n'ont reconnus que la baie *Verte* ou baie des *Cordes* qu'on a visitée par terre, elle est grande & profonde.

Baie des Cordes.

9°. *Canal de* Sainte Barbe. Quand Monsieur de *Bougainville* fut dans cette partie du détroit, il ne négligea pas de faire des recherches sur l'entrée du canal de *Sainte Barbe*, suivant l'extrait que donne M. Frezier du Journal de M. *Marcaut*, qui la découvert & y a passé, ce canal devoit être dans le Sud-Ouest & Sud-Ouest quart Sud de la baie *Elisabeth*; l'Officier qu'il envoya lui rapporta qu'ayant suivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du Journal de M. *Marcaut*, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais seulement un canal étroit terminé par des banquises de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à suivre qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage, & qu'il est traversé presque dans son milieu par un banc couvert de moules. Ce rapport fit penser à M. de *Bougainville*, que le vrai canal de *Sainte Barbe* étoit vis-à-vis la baie même où il étoit. Du haut des montagnes qui entourent le port *Galant*, il avoit souvent découvert dans le Sud des Isles *Charles* & *Montmouth*, un vaste canal semé d'islots qu'aucune terre ne bornoit au Sud; mais comme en même temps on apperçevoit une autre ouverture dans le Sud de l'Isle

BOUGAINVILLE. 1768.

de *Louis le Grand*, on le prenoit pour le canal de *Sainte Barbe*, ce qui étoit plus conforme au récit de *Marcaut*. Dès qu'on fût assuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, il ne douta plus que le canal de *Sainte Barbe* ne fut vis-à-vis le port *Galant* dans le Sud des Isles *Charles* & *Montmouth*, en effet en relisant le passage de M. *Frezier* & le combinant sur la carte qu'il donne du détroit, il vit que ce voyageur d'après le rapport de *Marcaut*, place la baie *Elisabeth*, de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal à dix ou douze lieues du Cap *Forward*, *Marcaut* aura donc pris pour la baie *Elisabeth*, la baie des *Cordes*, qui est effectivement à onze lieues du Cap *Forward*, puisqu'elle est à une lieue dans l'Est du port Galant; appareillant dans cette baie, & faisant le Sud-Ouest & Sud-Ouest quart Sud; il a rangé la pointe orientale des Isles *Charles* & *Montmouth*, dont il a pris la masse pour l'Isle de *Louis le Grand*. Erreur dans laquelle tombera facilement tout Navigateur qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, & il a débouqué par le canal semé d'Isles, dont M. de Bougainville avoit la perspective du haut des montagnes.

Suite des observations sur le canal de Sainte Barbe.

La connoissance parfaite du canal de *Sainte Barbe*, seroit d'autant plus intéressante qu'elle abrégeroit considérablement le passage du détroit de *Magellan*, il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au port *Galant*, le point le plus épineux avant que d'y arriver est de doubler le Cap *Forward*; ce que la découverte de trois ports à la *Terre-de-Feu* rend à présent assez facile : une fois rendus au port *Galant*; si les vents défendent le canal ordinaire pour peu qu'ils prennent du côté du Nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port, 24 heures alors suffisent pour entrer dans la mer du Sud : M. de *Bougainville* vouloit envoyer deux canots dans ce canal qu'il croyoit fermement être celui de *Sainte Barbe*, lesquels auroient rapporté la solution complette du problême : le gros temps ne le lui a pas permis.

Baie du Cap Galant.

10°. *Baie du Cap* Galant. Dans cette baie, où l'on peut entrer avec beaucoup de sûreté, il y a un beau & grand lagon, où une flotte pourroit mouiller sans aucun danger, & qui a dans toute son étendue, quatre brasses d'eau, avec un fond de vase molle. Le meilleur mouillage dans la baie, est sur le côté de l'Est, où il y a de 6 à 10 brasses de fond. On y trouve deux rivieres pour faire de l'eau, & beaucoup de bois. Le lagon abonde en poules sauvages, en céleri, en moules & en lepas. M. Wallis ne jetta pas la seine, parce qu'il en avoit une mise en pieces, & que l'autre n'étoit pas déballée; mais s'il en avoit fait usage, il y a lieu de croire qu'il auroit pris beaucoup de poissons. Le débarquement y est commode. La baie & le lagon sont par 53^{d}. 50$'$. de latitude Sud, & suivant l'estime, 73^{d}. 9$'$. de longitude Ouest. La variation est de deux pointes à l'Est : l'eau monte & baisse de neuf pieds; mais la marée est fort irréguliere. La baie de *Fortescu*, qui est à l'entrée du port

port *Galant*, peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur jufqu'à une prefqu'isle, qui partant de la côte de l'Oueft de la baie, s'étend dans l'Eft-Sud-Eft, & couvre le port *Galant*. BOUGAINVILLE. 1768.

Baie d'Elifabeth.

11°. *Baie d'*Elifabeth. A l'entrée de cette baie il y a deux petites roches, qui paroiffent au-deffus de l'eau ; la plus dangereufe eft à la hauteur de la pointe orientale de la baie ; mais il eft aifé de l'éviter, en fe tenant à la diftance d'environ deux cables de la pointe. Le débarquement eft très-commode tout autour de la baye ; mais on eft expofé aux vents d'Oueft. Le meilleur mouillage eft à la pointe de *Paffage*, à un demi-mille de diftance, gifant au Sud-Eft, & la riviere étant Nord-Eft un quart Eft à trois encablures ; dans cette fituation, un banc ou bas-fond, qu'on peut reconnoître aux herbes, gît à l'Oueft-Nord-Oueft. A un cable de diftance, le fond eft de gros fable avec des coquillages. On peut s'y procurer affez de bois pour l'ufage des vaiffeaux, & il y a une petite riviere où l'on peut aifément fe pourvoir d'eau. M. Wallis y cueillit un peu de céleri & quelques canneberges, mais il ne trouva ni poiffons ni oifeaux de mer. Cet endroit eft par 53d. 43'. de latitude Sud, & 73d. 24'. de longitude Oueft, fuivant notre eftime. La variation eft de deux pointes à l'Eft : la baie eft ouverte au Sud-Oueft, elle a trois quarts de lieue entre fes pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la baie eft fabloneufe, ainfi que celle du Sud-Eft.

Rade d'Yorck.

12°. *Rade d'*Yorck. Le feul danger qu'il y ait à entrer dans la baie, qui eft formée par deux pointes dans cette rade, vient d'un récif qui s'étend jufqu'à la longueur d'un cable de la pointe occidentale ; mais quand on le connoît, il eft aifé de l'éviter. Pour mouiller dans cette baie, le plus sûr eft de porter la pointe d'*Yorck* à l'Eft-Sud-Eft ; la riviere de *Batchelor* eft au Nord-quart-Nord-Oueft-demi-Oueft, la pointe occidentale de la baie ou du récif au Nord-Oueft-quart-Oueft, & le canal de *St Jerôme* à l'Oueft-Nord-Oueft, & à un demi-mille de diftance du rivage. Il eft aifé de fe pourvoir d'eau en remontant d'un mille la riviere de *Batchelor*, & l'on rencontre du bois tout autour de la baie, qui eft d'ailleurs très-commode par-tout pour le débarquement. Mr Wallis trouva une grande quantité de céleri, de canneberges, de moules & de lépas, plufieurs poules fauvages & un peu de poiffon, mais pas affez pour fournir à l'équipage un feul repas de nourriture fraîche : cette rade eft par 53d. 39'. de latitude Sud, & fuivant notre eftime 73d. 52'. de longitude Oueft. La variation de l'aiguille eft de deux pointes à l'Eft. L'eau monte & baiffe d'environ 8 pieds, mais la marée eft irréguliere. Le maître du *Dauphin*, qui plufieurs fois traverfa le détroit pour en examiner les baies, trouva fréquemment que le courant avoit trois directions différentes.

Baie de Butler.

13°. *Baie de* Butler. C'eft une petite baie entiérement environ-

BOUGAINVILLE. 1768.

née de rochers, de forte qu'aucun vaiffeau ne doit y mouiller s'il lui eft poffible de l'éviter. Mr Wallis y trouva cependant affez de bois & d'eau, des moules & des lepas en abondance, un fort bon poiffon & quelques poules fauvages; mais le céleri & les canneberges y étoient très-rares. Cette baie eft par 53d. 37′. de latit. Sud, & fuivant l'eftime 74d. 9′. de longitude Oueft: la variation eft de deux pointes à l'Eft: l'eau y monte & baiffe d'environ quatre pieds, mais le courant porte toujours à l'Eft.

Anfe du Lion.

14°. *Anfe du* Lion. C'eft une petite baie entourée de rochers: l'eau eft profonde, mais le fond eft bon. La place n'eft pas mauvaife pour un vaiffeau, mais n'eft pas bonne pour deux. Il y a une bonne aiguade au fond d'une petite crique, mais on ne trouve pas de bois. Il n'y a point d'endroit où l'on puiffe faire de l'eau. Mr Wallis n'y trouva d'autres rafraîchiffemens qu'un petit nombre de moules, de lépas, de coquillages & un peu de céleri: on y eft par 25d. 26′. de latitude Sud, & 74d. 25′. de longitude Oueft, fuivant l'eftime. La variation de l'aiguille eft de deux pointes à l'Eft: la marée, autant qu'il a pu en juger par l'afpect des rochers, monte & baiffe d'environ cinq pieds, & la vîteffe des courans eft d'environ deux nœuds par heure.

Baie de Bon-Succès.

15°. *Baie de* Bon-Succès. C'eft une petite baie, qui eft comme plufieurs autres dans le détroit tout entouré de rochers. Le fond y eft très-mauvais, & le cable de la feconde ancre du *Dauphin* y fut tellement endommagé qu'on fut obligé d'y en fubftituer un neuf. Il y a en cet endroit peu de bois & beaucoup de bonne eau, mais les rochers en rendent l'abord très-difficile. En voyant cette partie de la côte, on ne peut efpérer d'y trouver aucune efpece de rafraîchiffement; & en effet Mr Wallis n'y trouva que quelques coquillages, qui furent pris à la ligne. Il peut y avoir des circonftances où il feroit avantageux d'entrer dans cette baie; mais on trouva qu'il étoit fort heureux d'en fortir. Elle eft par 53d. 23′. de latitude Sud, & fuivant l'eftime, 74d. 33′. de longitude Oueft: la variation eft de deux pointes à l'Eft. La marée monte & baiffe de trois à quatre pieds: quoique nous n'euffions eu aucune occafion de fonder le courant, nous reconnûmes qu'il portoit à l'Eft.

Havre du Swallow.

16°. *Havre du* Swallow. Ce havre quand on y eft une fois entré, eft très-sûr, attendu qu'il eft à l'abri de tous les vents; mais l'entrée en eft étroite & embarraffée de rochers: il fera aifé d'éviter ces rochers en ayant une bonne fentinelle, parce qu'il y a conftamment au-deffus de grands amas d'herbes. Mr Wallis y fit une provifion fuffifante de bois & d'eau, mais le bois étoit très-petit. Comme la mer en cet endroit eft toujours unie: il eft aifé de débarquer par-tout; mais le *Dauphin* n'y trouva aucun rafraîchiffement, excepté quelques moules & des coquillages. Les montagnes qui font autour préfentent l'afpect le plus horrible, & femblent être défertées par tout ce qui a vie. La latitude eft de 53d. 29′. au Sud, & la longitude, fuivant

notre estime, de 74d. 35′. à l'Ouest. La variation est de deux pointes à l'Est. La marée monte & baisse de quatre à cinq pieds. BOUGAINVILLE. 1768

17°. *Baie* Upright. On peut en sûreté entrer dans cette baie, parce qu'il ne s'y trouve d'obstacle que ce qui paroît au-dessus de l'eau. Le bois y est très-petit, mais Mr Wallis y en trouva une assez grande quantité pour entretenir la provision; l'eau y est excellente & en grande abondance. Quant aux rafraîchissemens, il n'y prit que quelques poules sauvages, des coquillages & des moules. Il n'y a pas d'endroit commode pour descendre à terre. Cette baie est par 53d. 8′. de latitude Sud, & 75d. 35′. de longitude à l'Ouest. La variation de l'aiguille est de deux pointes à l'Est. L'eau monte & baisse d'environ 5 pieds; mais la marée est très-irréguliere. Baie Upright

Il y a un peu au-delà du cap *Shut-up*, trois baies très-bonnes, que Mr Wallis appella baie de *la Riviere*, baie de *Logement* & baie de *Wallis*: la derniere est la meilleure. Baie de la Riviere, baie de Wallis, &c.

Environ à moitié chemin, entre la baie *Elisabeth* & la rade d'*Yorck*, est la baie des *Moules*, où il y a un très-bon mouillage par le vent d'Ouest. Il y a aussi une baie avec un bon ancrage, vis-à-vis la rade d'*York*, & une autre à l'Est du cap *Croff-tide*; mais celle-ci ne peut tenir qu'un seul vaisseau. Entre le cap *Croff* & la pointe *Saint-David*, est le goulet de *Saint-David* sur le côté méridional duquel on trouve un banc de gros sable & de coquillages, avec une profondeur de 19 à 30 brasses d'eau, où un vaisseau pourroit mouiller en cas de nécessité. Le maître du *Swallow* trouva aussi une très-bonne petite baie un peu à l'Est de la pointe de *Saint-David*. Un peu à l'Est du cap *Quade*, est la baie des *Isles*, où le *Swallow* a resté quelque temps; mais ce n'est pas une station commode. La baie de *Hazard* a un fond très-rocailleux & très-inégal, & pour cette raison on doit l'éviter. Baie des Moules. Goulet David. Baie des Isles. Baie de Hazard.

Lorsqu'on a dépassé le cap *Mondai*, la côte septentrionale se courbe en arc, & le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq ou six lieues de largeur. Mr de Bougainville compte environ seize lieues du cap *Mondai* au cap des *Piliers*, qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps, est l'Ouest, quart Nord-Ouest. La côte du Sud y est haute & escarpée, celle du Nord est bordée d'isles & de rochers, qui en rendent l'approche dangereuse: il est plus prudent de ranger la partie méridionale. Cap Mondai. Direction de cette partie du détroit.

Le cap des *Victoires* paroît être de médiocre hauteur, ainsi que le cap *Desiré*, qui est en-dehors du détroit à la *Terre-de-Feu*, environ à deux lieues dans le Sud-Ouest du cap des *Piliers*. La côte entre ces deux caps est bordée à près d'une lieue au large de plusieurs islots ou brisans connus sous le nom des *Douze-Apôtres*. Cap Victoire. Cap desiré.

Le cap des *Piliers* est une terre très-élevée, ou plutôt une grosse masse de rochers, qui se termine par deux rochers coupés en forme de tours inclinées. Vers le Nord-Ouest, on voit quatre islots nommés les *Evangélistes*, trois sont ras, le quatrieme, qui a la figure d'une meule de foin, est assez éloigné des autres. Ils sont dans le Sud-Sud- Cap des Piliers.

BOUGAINVILLE. 1768.

Oueſt, & à quatre ou cinq lieues du cap des *Victoires* : pour ſortir du détroit, on peut paſſer indifféremment au Nord ou au Sud. Mr de Bougainville conſeille de paſſer au Sud, ſi l'on veut y rentrer. Il convient auſſi alors de ranger la côte méridionale : celle du Nord-Eſt bordée d'islots, paroît coupée par de grandes baies, qui pourroient occaſionner des erreurs dangereuſes.

A l'Eſt du cap des *Piliers*, le détroit s'ouvre juſqu'à ſept ou huit lieues de largeur.

Iſle de Weſtminſter. L'isle de *Weſtminſter* eſt plus près de la côte du Nord que de celle du Sud : elle gît Nord-Eſt & Sud-Oueſt avec le cap *Pillard*. La côte du Nord, près du débarquement du détroit, eſt bordée d'islots & de rochers ſur leſquels la mer briſe d'une maniere terrible.

A ſept lieues environ à l'Oueſt du cap *Deſiré*, ſe trouvent quelques écueils dangereux, que Sir John Narborough a nommé les *Juges*. (Les Juges.) Des lames s'élevent ſur ces écueils comme des montagnes, & s'y briſent avec un bruit horrible. Quatre petites isles, qu'on nomme les isles de *Direction*, ſont éloignées du cap *Pillard* d'environ huit lieues dans la direction du Nord-Oueſt-quart-Oueſt. (Iſles de Direction.)

Longueur du détroit. Mr de Bougainville eſtime la longueur du détroit, depuis le cap des *Vierges* juſqu'au cap des *Piliers*, d'environ 114 lieues, il a employé cinquante-deux jours à les faire, depuis le cap des *Vierges* juſqu'à ce cap, il a obſervé conſtamment que le flot porte dans l'Eſt & le Juſſant ou l'Ebe dans l'Oueſt, (Marées.) & que les marées y ſont très-fortes ; qu'elles ne ſont pas à beaucoup près auſſi rapides depuis le cap *Noir* juſqu'au port *Galant*, & que leurs cours y eſt irrégulier ; qu'enfin depuis le port *Galant* juſqu'au cap *Guade*, les courans ſont violens. (Courans.) Il ne les a pas trouvé fort ſenſibles depuis ce cap juſqu'à celui des *Piliers*. Mais dans toute cette partie, depuis le port *Galant*, les eaux ſont aſſujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des *Vierges*, c'eſt-à-dire que le flot y court vers la mer de l'Eſt, & l'Ebe vers celle de l'Oueſt. Il avertit en même temps que cette aſſertion des marées dans le détroit de *Magellan*, eſt abſolument contraire à ce que les autres Navigateurs diſent y avoir obſervé à cet égard.

Table des diſtances & de la route du Dauphin. La table ſuivante achevera de donner aux Navigateurs toutes les connoiſſances qu'il leur importe d'avoir ſur le détroit de *Magellan*.

Route du Dauphin, *commandé par le Capitaine Wallis dans le détroit de* Magellan, *avec la diſtance des différens lieux que ce vaiſſeau a parcouru, meſurée par la bouſſole.*

Le Cap de la *Vierge-Marie*, appellé par nos navigateurs Cap des *Vierges*, eſt ſitué au 52d. 24'. de latitude Sud & au 68d. 22'. de longitude Oueſt.

	Route du Vaiſſ.	*Mil.*	*Latitude*	*Longit.*
Du cap de *la Vierge Marie* à la pointe *Dungeneſſ.*	S. ¼ O.	5	52° 28'	68° 28'
De la pointe *Dungeneſſe* à la pointe de *Poſſeſſion.*	O. ¾ S.	18	52 23	68 57
De la pointe de *Poſſeſſion* au côté méridional du premier goulet	S. O. ¼ S. . .	27	52 35	69 38
De l'extrémité ſeptentrionale à l'extrémité méridionale du goulet	S. S. O. . . .	9	— —	— —

	Route du Vaiss.	Mil.	Latitude		Longit.	
De l'extrémité septentrionale du goulet au cap *Grégoire*	O. S. O. $\frac{1}{4}$ O.	25	52	39	70	31
Du cap *Grégoire* à la pointe de *Sweepstakes* . .	S. 30	O. . . .	$12\frac{1}{3}$	—	—	—	—
Du cap *Grégoire* à la pointe de l'Isle du *Dauphin* .	S. O. $\frac{1}{2}$ O. . .	14	52	43	70	53
Du cap de l'Isle du *Dauphin* à l'extrémité septentrionale de l'Isle d'*Elizabeth*	S. $\frac{1}{2}$ O.	$14\frac{2}{3}$	52	56	71	6
De l'extrémité septentrionale de l'Isle d'*Elizabeth* à l'Isle *Saint-Barthelemi*	E. N. E. . . .	$1\frac{1}{4}$	52	56	71	4
De l'extrémité septentrionale de l'Isle d'*Elizabeth* à l'Isle *Saint-George*.	S. E.	8	—	—	—	—
De l'extrémité septentrionale de l'Isle d'*Elizabeth* à la pointe *Porpass*	S. $\frac{1}{4}$ O.	12	55	6	71	1
De la pointe *Porpass* à la baie d'*Eeau-douce* . .	S. $\frac{1}{2}$ E.	$22\frac{2}{3}$	—	—	—	—
De la baie d'*Eau-douce* au cap *Sainte-Anne*, ou *Port-Famine*	S. S. E. $\frac{1}{4}$ E.	$13\frac{2}{3}$	53	42	71	28
Du cap *Sainte-Anne* à l'entrée d'un grand canal sur la côte méridionale	N. E.	—	—	—	—	—
Du cap *Sainte-Anne* au cap *Shut-up*	S. $\frac{1}{4}$ E.	12	53	54	71	32
Du cap *Shut-up* à l'Isle du *Dauphin*	S. S. O. . . .	7	53	59	71	41
De l'Isle du *Dauphin* au cap *Froward*, le cap le plus méridional de toute l'Amérique	S. 47 O. . . .	11	54	3	71	59
Du cap *Froward* à la pointe de la baie de *Snug*.	O. $\frac{1}{2}$ N. . . .	8	—	—	—	—
De la pointe de la baie de *Snug* au cap *Holland*.	O. $\frac{1}{4}$ S.	$13\frac{1}{3}$	53	57	72	34
Du cap *Holland* au cap *Gallant*	O. $\frac{1}{4}$ S.	$21\frac{1}{2}$	53	50	73	9
Du cap *Gallant* à la baie d'*Elizabeth*	O. N. O. $\frac{1}{2}$ O.	$11\frac{1}{3}$	53	43	73	24
De la baie d'*Elizabeth* à la pointe d'*Yorck* . .	O. N. O. $\frac{1}{2}$ O.	$6\frac{2}{3}$	53	39	72	32
De la rade d'*Yorck* au cap *Cross-tide*	O. $\frac{3}{4}$ S.	10	—	—	—	—
De la rade d'*York* au cap *Quade*	O. $\frac{1}{2}$ S.	21	53	33	74	6
Du cap *Quade* au cap *Saint-David*	S. E.	$4\frac{1}{2}$	—	—	—	—
Du cap *Quade* à la baie de *Butler*	S. $\frac{1}{4}$ O.	4	53	37	4	9
Du cap *Quade* à la baie de *Hasard* (*Chance bay*).	S. S. O. . . .	5	—	—	—	—
Du cap *Quade* à la baie de *Great-Mussel*. . . .	S. O. $\frac{1}{4}$ S. . . .	6	—	—	—	—
Du cap *Quade* au canal de *Snow*	O. S. O. $\frac{3}{4}$ O. .	10	—	—	—	—
Du cap *Quade* à l'*Anse du Lion*	O. N. O. $\frac{3}{4}$ O. .	12	53	26	74	25
Du cap *Quade* à la baie de (*Good-Luck bay*)	O. N. O. $\frac{3}{4}$ O. .	6	53	23	74	33
Du cap *Quade* au cap *Notch*	O. N. O. $\frac{3}{4}$ O.	21	53	22	74	36
Du cap *Notch* au havre du *Swalow*	S. S. E. . . .	7	53	29	74	36
Du cap *Notch* à la baie *Piss-pot*	O. $\frac{1}{4}$ S.	23	—	—	—	—
Du cap *Notch* au cap *Monday* (*Lundi*) . . .	O.	28	53	12	75	20
Du cap *Monday* au cap *Upright*	O. $\frac{1}{4}$ N	13	53	6	75	38
Du cap *Monday* à un grand détroit sur la côte septentrionale	N.	7	—	—	—	—
Du cap *Upright* au cap de la *Providence* . .	N. $\frac{1}{4}$ O $\frac{1}{2}$ O. .	9	52	57	75	37
Du cap *Upright* au cap *Tamer*	N. $\frac{1}{4}$ O $\frac{1}{2}$ O. .	18	—	—	—	—
Du cap *Upright* au cap *Pillar*	O. $\frac{1}{2}$ N. . . .	50	52	43	76	52
Du cap *Pillar* à l'Isle *Westminster*	N. E. $\frac{1}{2}$ N. .	15	—	—	—	—
Du cap *Pillar* au cap *Victoire*	N. O. $\frac{1}{2}$ N. .	28	—	—	—	—
Du cap *Pillar* aux Isles de *Direction*	O. N. O. . .	23	52	27	77	19

BOUGAINVILLE. 1768. Obfervations fur le paffage du détroit.

„ Malgré les difficultés que nous avons effuyées dans le paffage du „ détroit de *Magellan*, dit Mr de Bougainville, je confeillerai tou„ jours de préférer cette route à celle du cap *Horn*, depuis le mois „ de Septembre jufqu'à la fin de Mars; pendant les autres mois „ de l'année, quand les nuits font de feize, dix-fept & dix-huit heu„ res, je prendrois le parti de paffer à mer ouverte : le vent de „ bout & la groffe mer ne font pas des dangers; au lieu qu'il n'eft pas „ fage de fe mettre dans le cas de naviguer à tatons entre des ter„ res. On fera fans doute retenu quelque temps dans le détroit; „ mais ce retard n'eft pas en pure perte, on y trouve en abondance „ de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois auffi de très-bons „ poiffons, & affurément je ne doute pas que le fcorbut ne fit plus „ de dégat dans un équipage qui feroit parvenu à la mer occiden„ tale, en doublant le cap de *Horn*, que dans celui qui y fera entré par „ le détroit de *Magellan*. Lorfque nous en fortîmes nous n'avions „ perfonne fur les cadres.

Le Commodore Byron, qui avoit doublé deux fois le cap de *Horn*, & qui par conféquent étoit fort en état de faire la comparaifon, étoit du même avis, malgré les difficultés & les dangers qu'il avoit effuyés dans le détroit de *Magellan*. „ Il eft, dit-il, une faifon de l'an„ née où, non pas un feul vaiffeau, mais toute une flotte peut en trois „ femaines traverfer le détroit; & pour profiter de la faifon la plus „ favorable, il convient d'y entrer dans le mois de Décembre. C'eft „ à l'ufage des plantes anti-fcorbutiques dont il abonde que j'at„ tribue la fanté dont nos équipages ont joui pendant cette navi„ gation. Perfonne ne reffentit la plus légere atteinte de fcorbut, „ & nous n'eûmes perfonne fur les cadres pour quelqu'autre mala„ die, malgré la rigueur du froid & les travaux exceffifs auxquels „ nous fûmes expofés dans ce paffage, où nous entrâmes le Di„ manche 17 Février, pour n'en fortir que le 9 d'Avril. Dès qu'on „ a dépaffé la baie d'*Eau-douce*, il n'y a prefque pas un feul „ mouillage où l'on ne puiffe faire commodément de l'eau & du „ bois. Les obftacles que nous avons eu à vaincre ne peuvent „ être imputés qu'à la faifon de l'équinoxe, faifon ordinairement „ orageufe, & qui, plus d'une fois, mit notre patience à l'épreuve „.

Il avertit cependant que quand la faifon eft trop avancée, le paffage du détroit devient une entreprife non moins difficile qu'hafardeufe. La violence des vents & des tempêtes, la rapidité des courans & l'impétuofité des lames, des pluyes très-fortes & des brumes fi épaiffes, qu'on ne voit pas les objets à deux longueurs de navire, rendent cette navigation impraticable.

§ II.

Navigation de l'entrée de la Mer du Sud à la sortie du détroit de Magellan, *jusqu'à Taïti.*

M. de Bougainville prit son point de départ du *Cap des Piliers* le 26 Janvier ; le premier jour il marcha à l'Oueft.

Observation sur le giffement des côtes du Chili.

Autant qu'il fut poffible tant pour s'élever dans le vent que pour s'éloigner de la Côte, dont le giffement n'eft point tracé fur les cartes d'une façon certaine. Toutefois comme les vents furent toujours alors de la partie de l'Oueft ; il eut rencontré la terre, fi la carte de Dom George Juan & Dom Antonio de Ulloa eut été jufte. Ces Officiers Efpagnols d'un mérite diftingué & faits pour donner du poids à leurs opinions, ont corrigé les anciennes cartes de l'Amérique méridionale ; ils font courir la côte depuis le *Cap Corfe* jufqu'au *Chiloé* Nord-Eft & Sud-Oueft, & cela d'après des conjectures que fans doute ils ont cru fondées. Cette correction heureufement en mérite une autre ; elle étoit peu confolante pour les navigateurs, qui, après avoir débouqué par le détroit, cherchent à revenir au Nord avec des vents conftamment variables du Sud-Oueft au Nord-Oueft par le Oueft. Le Chevalier Narbouroug, après être forti du détroit de *Magellan*, en 1669, fuivit la côte *du Chili*, furetant les anfes & les crevaffes jufqu'à la riviere de *Baldivia* dans laquelle il entra ; il dit en propres termes, que la route depuis le cap *Defiré* jufqu'a *Baldivia* eft le Nord 5d Eft. Voilà qui eft plus sûr que l'affertion conjecturale de Dom George & de Dom Antonio. Si d'ailleurs elle eut été véritable, la route que M. de Bougainville avoit commencé de faire l'auroit, comme on l'a dit, conduit fur la terre.

Ordre de marche de la Boudeufe & de l'Etoile.

Lorfqu'il fut dans la mer pacifique, il convint avec le Commandant de l'*Etoile*, qu'afin de découvrir un plus grand efpace de mers, il s'éloigneroit de lui dans le Sud, tous les matins, à la diftance que le temps permettroit fans fe perdre de vue, que le foir ils fe rallieroient, & qu'alors ils fe tiendroient dans fes eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, fi la *Boudeufe* eut rencontré la nuit quelque danger fubit, l'*Etoile* étoit dans le cas de manœuvrer pour lui donner les fecours que les circonftances auroient comportés. Cet ordre de marche a été fuivi pendant tout le voyage.

Perte d'un matelot tombé à la mer.

Le 30 Janvier un matelot tomba à la mer ; on fit des efforts inutiles pour le fauver : la mer étoit très-groffe.

Obfervations météorologiques.

Depuis le 23 Février jufqu'au 3 Mars, M. de Bougainville eut avec des calmes & de la pluie, des vents d'Oueft, conftamment variables du Sud-Oueft au Nord-Oueft ; chaque jour un peu avant ou après midi, il avoit à effuyer des grêles accompagnées de tonnere. D'où venoit cette étrange faifon fous le Tropique & dans

BOUGAINVILLE. 1768.

cet Océan renommé, plus que toutes les autres mers, par l'uniformité & la fraîcheur des vents alisés de l'Est au Sud-Est que l'on dit y régner toute l'année ?

M. de Bougainville naviguoit depuis environ deux mois dans la mer du Sud sans avoir rencontré de terre : enfin, le 22 Mars il découvrit dans l'Ouest à 4 lieues une petite isle, & quatre islots dans le Sud Sud-Est 5d Est ; il nomma les quatre islots, les quatre *Facardins*, & comme ils étoient trop au vent, il fit courir sur la petite isle qui étoit devant lui. A mesure qu'il en approcha il découvrit qu'elle étoit bordée d'une plage de sable très-unie, & que tout l'intérieur étoit couvert de bois touffus, au-dessus desquels s'élevent les tiges fécondes des cocotiers. La mer brisoit assez au large au Nord & au Sud, & une grosse lame qui battoit toute la côte d'Est, défendoit l'accès de l'isle dans cette partie. Cependant la verdure charmoit les yeux des équipages, & les cocotiers offroient par-tout leurs fruits & leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiseaux voltigeoient autour du rivage & sembloient annoncer une côte poissonneuse ; on soupiroit après la descente.

Découverte des quatre Facardins.

Observation sur une de ces isles.

M. de Bougainville crut qu'elle seroit plus facile dans la partie Occidentale, & il suivit la côte à la distance d'environ deux milles. Par-tout la mer brisa avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre *crique* qui put servir d'abri & rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un risque évident de briser les bateaux, il remettoit le cap en route, lorsqu'on cria qu'on voyoit deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. » Nous n'eussions jamais pensé, dit M. de Bougainville, qu'une » isle aussi petite put être habitée, & ma premiere idée fut que » sans doute quelques Européens y avoient fait naufrage. J'ordonnai aussitôt de mettre en *panne*, déterminé à tenter tout pour les » sauver. Ces hommes étoient rentrés dans le bois ; bientôt après ils » en sortirent au nombre de quinze ou vingt & s'avancerent à grands » pas ; ils étoient nuds & portoient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux avec des démonstrations de menaces ; après cette parade ils se retirerent sous les arbres, où on » distingua des cabanes avec les longues vues. Ces hommes nous » parurent fort grands & d'une couleur bronzée. J'ai nommé » l'isle qu'ils habitent l'*Isle des Lanciers*.

Elle est habitée malgré sa petitesse.

M. de Bougainville se trouvoit à l'entrée d'un groupe d'Isles qu'on a appellées depuis *Isles de la Société*, & prêt à tomber à chaque moment sur des nouvelles terres. Effectivement, le 23 dès le point du jour il en apperçut une autre dont la côte étoit défendue par des brisans ; lorsque la clarté du Ciel lui permit d'en approcher, il la prolongea pour découvrir un endroit propre au débarquement. Il reconnut bientôt que cette isle n'étoit formée que par deux langues de terre fort étroites, qui se rejoignent dans la partie du Nord-Ouest, & qui laissent une ouverture au Sud-Est entre leur pointe. Le milieu de cette

Isle des Lanciers.

Isle de la Harpe.

cette isle est aussi occupé par la mer dans toute sa longueur qui est de dix à douze lieues Sud-Est & Nord-Ouest; ensorte que la terre présente une espece de fer à cheval très-allongé, dont l'ouverture est au Sud-Est. BOUGAINVILLE. 1768.

Les deux langues de terre ont si peu de largeur, que M. de Bougainville apperçevoit la mer au-delà de celle du Nord. Elles ne paroissent être composées que par des dunes de sable entrecoupées de terreins bas denués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées sont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus. Il apperçut après midi des pirogues qui naviguoient dans l'espace de lac que cette isle embrase les unes à la voile, les autres avec des pagayes. Les sauvages qui le conduisoient étoient nuds. Le soir il vit un assez grand nombre d'insulaires disperses le long de la côte. Ils parurent avoir aussi à la main de ces longues lances dont les habitans de la premiere isle menaçoient les François qui n'avoient encore trouvé aucun lieu où nos canots pussent aborder. Par-tout la mer écumoit avec une égale force. La nuit suspendit les recherches; on la passa à louvoyer sous les huniers, & n'ayant découvert, le 24 au matin, aucun lieu d'abordage, M. de Bougainville poursuivit sa route & renonça à cette isle inaccessible qu'il nomma, à cause de sa forme, l'isle *de la Harpe*. Ses habitans lui ont semblé être grands & bien proportionnés. » J'admire leur courage, dit M. de Bougainville, s'ils vivent sans inquiétude sur » les bandes de sable qu'un ouragan peut, d'un moment à l'autre, ensevelir dans les eaux. Il est vrai qu'ils ont des pirogues » avec lesquelles ils peuvent se transplanter dans les isles voisines «.

Vue des Insulaires.

Observations sur les naturels.

M. de Bougainville suivoit à peu près sans le savoir la même route que le Capitaine Wallis qui se trouvoit alors dans cette partie de la mer du Sud; mais la différence d'un ou deux degrés dans leurs marches en a produit aussi dans leurs découvertes, & excepté Taïti & un petit nombre d'autres isles, ils ne sont pas tombés sur les mêmes terres.

M. de Bougainville continua jusqu'au 27 à naviguer au milieu d'isles basses, & en partie noyées dont il en examina encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, & qui ne méritoient pas qu'il perdît son temps à les visiter. » Il a nommé, dit-il, *l'Archipel dangereux*, cet amas d'isles dont il en a vu onze, & qui sont » probablement en plus grand nombre «. La navigation est extrêmement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisans & semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit sur-tout, des plus grandes précautions. Il y avoit beaucoup moins de périls que ne le croyoit M. de Bougainville, comme l'a prouvé l'année suivante M. Cook (a). Il se détermina à faire reprendre du Sud à la route,

Archipel dangereux.

Erreurs dans les cartes de cette partie de la mer pacifique.

(a) M. de Bougainville ne se trompe pas. M. Cook dans ses deux voyages y a trouvé beaucoup d'autres Isles, comme on peut le voir en jettant les yeux sur la carte : quant aux dangers de cette navigation on en parlera encore plus bas.

BOUGAINVILLE. 1768.

afin de sortir de ces parages dangereux ; effectivement dès le 28 il cessa de voir des terres. Quiros a le premier découvert en 1606 la partie méridionale de cette chaîne d'isles qui s'étend sur l'Ouest Nord-Ouest, & dans laquelle l'Amiral Roggevin s'est trouvé engagé en 1722, vers le quinzieme parallele ; il la nomma le *Labyrinthe*. On ne sait au reste sur quel fondement s'appuyent nos géographes, lorsqu'ils tracent à la suite de ces isles un commencement de côte, vue, disent-ils, par Quiros, & auquel ils donnent soixante-dix lieues de continuité. Tout ce qu'on peut inférer du journal de ce navigateur, c'est que la premiere terre à laquelle il aborda après son départ du Pérou, avoit plus de huit lieues d'étendue ; mais loin de la représenter comme une côte considérable, il dit que les sauvages qui l'habitoient lui firent entendre qu'il trouveroit de grandes terres sur la route (a). Il n'est pas besoin de s'arrêter à prouver avec M. de Bougainville, qu'il ne peut pas y avoir dans ces parages des terres considérables : cette assertion a été démontrée avec la derniere évidence par les routes des navigateurs postérieurs, & on peut s'en assurer d'avance en regardant la carte générale de la mer du Sud qui est à la tête de ce volume.

Observations sur une prétendue côte de Quiros.

Observations météorologiques.

M. de Bougainville observe que le thermomêtre fut dans le mois de Mars constamment de 19 à 20d. même entre les terres. A la fin du mois il avoit eu cinq jours de vent d'Ouest avec des grêles & des orages qui se succédoient presque sans interruption. La pluie fut continuelle ; aussi le scorbut se déclara-t-il sur huit ou dix matelots. L'humidité est un des principes les plus actifs de cette maladie. Il commença à se servir de la cucurbite de M. Poissonnier, dès le 3 Mars, & il continua jusqu'à la *Nouvelle Bretagne* à employer l'eau ainsi déssalée pour la soupe, la cuisson de la viande & celle des légumes. *Le supplément d'eau qu'elle nous procuroit*, dit-il, *nous a été de la plus grande ressource dans cette longue traversée. On allumoit le feu à cinq heures du soir, & on l'éteignoit à cinq ou six heures du matin, & chaque nuit on faisoit plus d'une barique d'eau.*

Eau de mer dessalée.

Le 2 Avril il apperçut dans le Nord Nord-Est une montagne haute & fort escarpée, qui paroissoit isolée : il la nomma le *Boudoir* ou le *Pic de la Boudeuse*. Il couroit au Nord-Est pour la reconnoître, lorsqu'il apperçut une autre terre dont la côte, non moins élevée, offrit aux yeux une étendue indéterminée. Il avoit le besoin le plus pressant d'une relâche qui procurât du bois & des rafraichissemens, & il se flattoit d'en trouver sur cette terre.

Découverte du *Boudoir*.

Cette partie de la navigation de M. de Bougainville étant très-intéressante, nous la rapporterons en détail. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, & il courut sur la terre jusqu'à deux heures du matin qu'il remit pendant trois heures le bord au

(a) Ce mot de grandes terres dans l'esprit des sauvages ne signifie que des isles assez étendues, & effectivement il y en a plusieurs.

large. Le soleil se leva enveloppé de nuages & de brume, & ce ne fut qu'à neuf heures du matin qu'il revit la terre, dont la pointe méridionale restoit à l'Ouest-quart-Nord-Ouest; on n'appercevoit plus le pic de la *Boudeuse* que du haut des mâts. Les vents soufloient du Nord au Nord-Nord-Est, & on tint le plus près pour attérir au vent de l'isle. En approchant il apperçut au-delà de la pointe du Nord, une autre terre éloignée plus septentrionale encore, sans qu'on pût alors distinguer si elle tenoit à la premiere isle, ou si elle en formoit une seconde. BOUGAINVILLE. 1768.

Pendant la nuit du 3 au 4, il louvoya pour s'élever dans le Nord. Des feux qu'on vit briller de toutes parts sur la côte, apprirent qu'elle étoit habitée. Le 4 au lever de l'aurore, on reconnut que les deux terres, qui la veille avoient paru séparées, étoient unies ensemble par une terre plus basse, qui se courboit en arc, & formoit une baie ouverte au Nord-Est. Les François couroient à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsqu'ils apperçurent une pirogue qui venoit du large, & voguoit vers la côte, se servant de sa voile & de ses pagayes. Elle les passa de l'avant, & se joignit à une infinité d'autres, qui, de toutes les parties de l'isle, accouroient au-devant d'eux. „ L'une d'elles, dit Mr de Bougainville, précédoit les autres, elle étoit conduite par douze hommes nuds, qui nous présenterent des branches de bananiers, & leurs démonstrations attestoient que c'étoit-là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accosterent le navire, & l'un d'eux remarquable par son énorme chevelure, hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix, un petit cochon & un *régime* de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jetta. Nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs, & ces premiers présens furent le gage de notre alliance avec ce peuple." Cet abord fut plus heureux que ne l'avoit été quelque temps auparavant celui du Capitaine Wallis; & ce qui prouve bien la bonté du caractere de ces insulaires, après le massacre de leurs compatriotes qu'avoient fait les Anglois, ils ne montrerent ni défiance ni ressentiment à l'égard de ces nouveaux étrangers. Cette terre étoit celle de *Taïti*, & Mr de Bougainville, ainsi que tous les navigateurs qui y ont abordé, en parlent avec ivresse. Sa narration est d'ailleurs si intéressante, qu'il faut le laisser parler lui-même.

Manœuvres pour aborder.

Premier trafic avec les Taïtiens.

„ Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, & toutes à balancier, environnerent les deux vaisseaux. Elles étoient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne foi; mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il falloit entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on étoit

BOUGAINVILLE. 1768.

„ d'accord, on leur envoyoit au bout d'une corde un panier ou „ un filet; ils y mettoient leurs effets, & nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractere. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espece d'armes dans leurs „ pirogues, où il n'y avoit point de femmes à cette premiere entrevue. Les pirogues resterent le long des navires, jusqu'à ce „ que les approches de la nuit nous firent revirer au large; toutes alors se retirerent.

„ Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au Nord, n'écartant „ jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'après minuit, ainsi qu'il l'avoit été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres. On eût „ dit que c'étoit une illumination faite à dessein, & nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux. (a)

Description de la côte, vue du large.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'isle, & à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte, élevée en amphithéatre, offroit le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'un grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son arride nudité; tout y est couvert de bois. On découvrit un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cîme isolée, qui s'élevoit au niveau des montagnes, dans l'intérieur de la partie méridionale de l'isle. Il ne paroissoit pas avoir plus de trente toises de diamêtre, & il diminuoit de grosseur en montant; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense, que la main d'un décorateur habile auroit parée de guirlandes de feuillages. Les terreins moins élevés sont entrecoupés de prairies & de bosquets, & dans toute l'étendue de la côte, il regne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisiere de terre basse & unie, couverte de plantations: c'est-là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés de fruits, on appercevoit les maisons des insulaires

„ Comme nous prolongions la côte, dit Mr de Bougainville, „ nos yeux furent frappés à la vue d'une belle cascade, qui s'élançoit du haut des montagnes, & précipitoit à la mer ses eaux „ écumantes. Un village étoit bâti au pied, & la côte y paroissoit „ sans brisans. Nous desirions tous de pouvoir mouiller à portée de „ ce beau lieu, sans cesse on sondoit des navires, & nos bateaux sondoient jusqu'à terre: on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, & il fallut se résoudre à chercher ailleurs un „ mouillage.

Continuation du trafic avec les insulaires.

„ Les pirogues étoient revenues au navire dès le lever du soleil, „ & toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de „ nouvelles branches de commerce: outre les fruits de l'espece

(a) C'étoient probablement des feux allumés par les insulaires, qui pêchoient sur les récifs.

BOUGAINVILLE. 1768.

„ de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraîchiſſemens, „ tels que poules & pigeons, les inſulaires apporterent avec eux „ toutes ſortes d'inſtrumens pour la pêche, des herminettes de „ pierre, des étoffes ſingulieres, des coquilles, &c. ils demandoient en échange du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs ſe „ firent, comme la veille, avec loyauté; cette fois auſſi il vint „ dans les pirogues quelques femmes jolies & preſque nues. A „ bord de l'*Etoile*, il monta un inſulaire, qui y paſſa la nuit ſans „ témoigner aucune inquiétude.

Le 6 au matin, les François étoient parvenus à l'extrémité ſeptentrionale de l'isle. Une ſeconde s'offrit à eux; mais la vue de plusieurs briſans, qui paroiſſoient défendre le paſſage entre les deux isles, les détermina à revenir ſur leurs pas chercher un mouillage dans la premiere baie qu'ils avoient vue le jour de leur attérage. Les canots qui ſondoient en avant trouverent la côte du Nord de la baie bordée par-tout, à un quart de lieue du rivage, d'un récif qu'on découvre à baſſe mer. Cependant à une lieue de la pointe du Nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus, dans laquelle il y avoit trente à trente-cinq braſſes d'eau, & en-dedans une rade aſſez vaſte, où le fond varioit depuis 9 juſqu'à 30 braſſes. Cette rade étoit bornée au Sud par un récif, qui partant de terre, alloit ſe joindre à celui qui bordoit la côte. Les canots avoient ſondé par-tout ſur un fond de ſable, & ils avoient reconnu pluſieurs petites rivieres commodes pour faire de l'eau. Sur le récif du côté du Nord, il y a 3 islots.

Mouillage à Taiti.

Ce rapport décida M. de Bougainville à mouiller dans cette rade, & ſur le champ il fit route pour y entrer.

Embarras pour amarrer les navires.

» A meſure que nous avions approché la terre, dit encore » M. de Bougainville, les inſulaires avoient environné les navires. » L'affluence des pirogues fut ſi grande autour des vaiſſeaux, » que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu » de la foule & du bruit. Tous venoient en criant *tayo*, qui veut » dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous » demandoient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues » étoient remplies de femmes qui ne le cédent pas pour l'agrément » de la figure, au plus grand nombre des Européennes & qui, pour » la beauté du corps, pourroient le diſputer à toutes avec avan» tage. La plupart de ces nymphes étoient nues, car les hommes & » les vielles qui les accompagnoient leur avoient ôté la pagne dont » ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, » de leurs pirogues, des agaceries, où, malgré leur naïveté, on dé» couvroit quelque embarras; les hommes plus ſimples ou plus li» bres, s'énoncerent bientôt clairement: ils nous preſſoient de » choiſir une femme, de la ſuivre à terre, & leurs geſtes non équi» voques démontroient la maniere dont il falloit faire connoiſſance » avec elle. Il étoit impoſſible de retenir au travail, au millieu

BOUGAINVILLE. 1768.

» d'un ſpectacle pareil, quatre cens François, jeunes marins, & qui, » depuis ſix mois, n'avoient point vu de femmes? Malgré toutes » les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une » jeune fille, qui vint ſur le gaillard d'arriere ſe placer à une des » écoutilles qui ſont au-deſſus du cabeſtan; cette écoutille étoit » ouverte pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille » laiſſa tomber négligemment une pagne qui la couvroit, & parut » aux yeux de tous telle que Vénus ſe fit voir au berger Phrygien: » elle en avoit la forme céleſte. Matelots & ſoldats s'empreſſoient » pour parvenir à l'écoutille, & jamais cabeſtan ne fut viré avec » une pareille activité. Nos ſoins réuſſirent cependant à contenir » ces hommes enſorcelés; mon cuiſinier, qui, malgré les dé-» fenſes, avoit trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt » plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle » qu'il avoit choiſie, qu'il ſe vit entouré par une foule d'Indiens » qui le deshabillerent dans un inſtant & le mirent nud de la » tête aux pieds. Il ſe crut perdu mille fois, ne ſachant où abou-» tiroient les exclamations de ce peuple, qui examinoit en tumulte » toutes les parties de ſon corps. Après l'avoir bien conſidéré, ils » lui rendirent ſes habits, remirent dans ſes poches tout ce qu'ils en » avoient tiré, & firent approcher la fille, en le preſſant de contenter » ſes deſirs avec celle qu'il avoit amené à terre avec lui. Ce fut en » vain. Il fallut que les inſulaires ramenaſſent à bord le pauvre cuiſi-» nier, qui me dit que j'aurois beau le réprimander, que je ne » lui ferois jamais autant de peur qu'il venoit d'en avoir à terre.

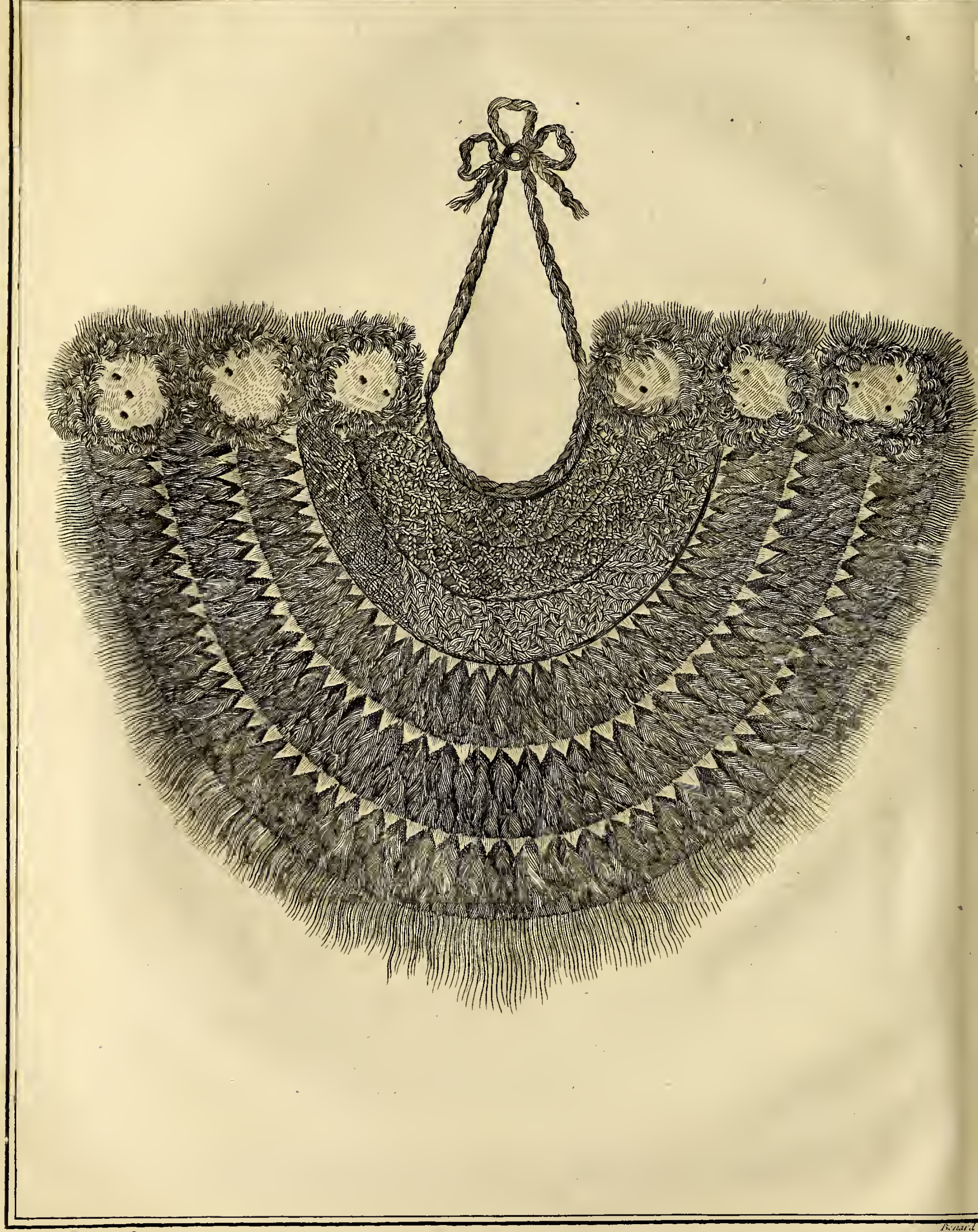
§. XII.

Relâche à l'iſle de Taïti.

Deſcente à terre.

„ DÈs que le vaiſſeau fut amarré je deſcendis à terre avec plu-„ ſieurs Officiers, dit M. de Bougainville, afin de reconnoître un „ lieu propre à faire de l'eau. Nous fumes reçus par une foule d'hom-„ mes & de femmes qui ne ſe laſſoient point de nous conſidérer; „ les plus hardis venoient nous toucher, ils écartoient même nos „ vêtemens, comme pour vérifier ſi nous étions abſolument faits „ comme eux: aucun ne portoit d'armes, pas même de bâ-„ tons. Ils ne ſavoient comment exprimer leur joie de nous re-„ cevoir. Le chef de ce Canton nous conduiſit dans ſa maiſon & „ nous y introduiſit. Il y avoit dedans cinq ou ſix femmes & un „ vieillard vénérable. Les femmes nous ſaluerent en portant la main „ ſur la poitrine, & criant pluſieurs fois *tayo*. Le vieillard étoit pere „ de notre hôte. Il n'avoit du grand âge que ce caractere reſpectable „ qu'impriment les ans ſur une belle figure: ſa tête ornée de „ cheveux blancs & d'une longue barbe, tout ſon corps nerveux

Viſite au Chef du canton.



Hauſse-Col Militaire des Inſulaires de la Mer du Sud.

Hist. des Voyages Tom. 78 in 12 page 251.

„ & rempli ne montroient aucune ride, aucun ſigne de décrépitude. „ Cet homme vénérable parut s'appercevoir à peine de notre arri- „ vée ; il ſe retira même ſans repondre à nos careſſes, ſans té- „ moigner ni frayeur, ni étonnement, ni curioſité : fort éloi- „ gné de prendre part à l'eſpece d'extaſe que notre vue cauſoit „ à tout ce peuple, ſon air rêveur & ſoucieux ſembloit annoncer „ qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le „ ſein du repos, ne fuſſent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race. BOUGAINVILLE. 1768.

„ On nous laiſſa la liberté de conſidérer l'intérieur de la mai- „ ſon ; elle n'avoit aucun meuble, aucun ornement qui la diſtinguât „ des caſes ordinaires, que ſa grandeur. Elle pouvoit avoir quatre „ vingt pieds de long ſur vingt pieds de large, nous y remar- „ quâmes un cylindre d'oſier, long de trois ou quatre pieds „ & garni de plumes noires, lequel étoit ſuſpendu au toit, & deux „ figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'étoit „ le Dieu, étoit debout contre un des pilliers : la Déeſſe (a) étoit „ vis-à-vis inclinée le long du mur qu'elle ſurpaſſoit en hauteur, „ & attachée aux roſeaux qui le forment. Ces figures mal faites „ & ſans proportions avoient environ trois pieds de haut, mais „ elles tenoient à un piedeſtal cylindrique, vuidé dans l'intérieur „ & ſculpté à jour. Il étoit fait en forme de tour, & pouvoit avoir „ ſix à ſept pieds de hauteur, ſur environ un pied de diamettre ; „ le tout étoit d'un bois noir fort dur. Deſcription de ſa maiſon.

„ Le chef nous propoſa enſuite de nous aſſeoir ſur l'herbe au „ dehors de ſa maiſon, où il fit apporter des fruits, du poiſſon „ grillé & de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quel- „ ques pieces d'étoffes & deux grands colliers faits d'oſier & „ recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne „ reſſemble pas mal à celle de ces fraiſes immenſes qu'on portoit „ du temps de François I. Il en paſſa un au col du Chevalier d'O- „ raiſon, l'autre au mien, & diſtribua les étoffes. Nous étions „ prêts à retourner à bord lorſque le Chevalier Suzannet s'apper- „ çut qu'il lui manquoit un piſtolet qu'on avoit adroitement volé „ dans ſa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, ſur le „ champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnoient ; „ il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ſes recher- „ ches, en tâchant ſeulement de lui faire comprendre que l'auteur „ du vol pourroit être la victime de ſa friponnerie, & que ſon „ larcin lui donneroit la mort. Réception qu'il nous fait.

„ Le Chef & tout le peuple nous accompagnerent juſqu'à nos ba- „ teaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un inſulaire „ d'une belle figure, qui, couché ſous un arbre, nous offrit de par- „ tager le gazon qui lui ſervoit de ſiege. Nous l'acceptâmes, cet

(a) On donnera ailleurs de plus grands détails ſur la mythologie de ces inſulaires, & ſur les différens Dieux qu'ils admettent. Peut-être que la figure que Mr de Bougainville a pris pour une Déeſſe, repréſentoit ſimplement un Dieu.

BOUGAINVILLE. 1768.

„ homme alors se pencha vers nous & d'un air tendre, aux accords „ d'une flûte dans laquelle un autre Indien souffloit avec le nez, il „ nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique: „ scene charmante, & digne du pinceau de Boucher. Quatre in- „ sulaires vinrent avec confiance souper & coucher à bord. Nous „ leur fîmes entendre flûte, basse, violon, & nous leur donnâmes „ un feu d'artifice composé de fusées & de serpentaux. Ce spec- „ tacle leur causa une surprise mêlée d'effroi „.

Le 7 au matin, le Chef, dont le nom est Ereti, vint à bord. Il apporta un cochon, des poules & le pistolet qui avoit été pris la veille chez lui. Cet acte de justice donna bonne idée de son caractere.

Campement à terre projetté de notre part.

On descendit bientôt à terre les malades & les pieces à l'eau, & on les y laissa en établissant une garde pour leur sûreté. Le Capitaine descendit l'après midi avec armes & bagages, & il commença à dresser le camp sur les bords d'une petite riviere. Ereti vit la troupe sous les armes & les préparatifs du campement, sans paroître surpris ni mécontent. Toutefois quelques heures après il vint à M. de Bougainville accompagné de son pere & des principaux du Canton qui lui avoient fait des représentations à cet égard, & il lui fit entendre que son séjour à terre leur déplaisoit, que les François étoient les maîtres d'y venir le jour tant qu'ils voudroient, mais qu'il falloit coucher la nuit à bord des vaisseaux. M. de Bougainville insista sur l'établissement du camp, lui faisant comprendre qu'il étoit nécessaire pour faire de l'eau, du bois & rendre plus facile les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second Conseil à l'issu duquel Ereti vint demander si les François resteroient ici toujours, ou s'ils comptoient repartir & dans quel temps? On lui répondit que les vaisseaux mettroient à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre on lui donna dix-huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence à laquelle on fit appeller le Capitaine. Un homme grave & qui paroissoit avoir du poids dans le Conseil, vouloit réduire à neuf les jours du campement; mais enfin ils consentirent à ce qu'on demandoit.

Opposition de la part des insulaires.

Ils y consentent & à quelles conditions.

De ce moment la joie se rétablit; Ereti même offrit aux François un hangard immense tout près de la riviere, sous lequel étoient quelques pirogues qu'il fit enlever sur le champ. On dressa, dans ce hangard, des tentes pour les scorbutiques au nombre de trente-quatre, douze de la *Boudeuse* & vingt-deux de l'*Etoile*, & quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, & on fit aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs & les malades. Ereti voulut passer la premiere nuit dans les tentes des François. Il fit apporter son souper qu'il joignit aux leurs, chassa la foule qui entouroit le camp, & ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après soupé il demanda des fusées, & elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de

Camp établi pour les malades & les travailleurs.

la

la nuit, il envoya chercher une de ses femmes qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau : elle étoit vieille & laide.

BOUGAINVILLE 1768.

La journée suivante se passa à perfectionner le camp. Le hangard étoit bien fait & parfaitement couvert d'une espece de natte. On n'y laissa qu'une issue à laquelle on mit une barriere & un Corps-de-garde. Ereti, ses femmes & ses amis, avoient seuls la permission d'entrer ; la foule se tenoit en dehors du hangard : un des François, une baguette à la main, suffisoit pour la faire écarter. C'étoit là que les insulaires apportoient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson & des pieces de toile qu'ils échangeoient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons & mille autres bagatelles qui étoient des trésors pour eux. Au reste ils examinoient attentivement ce qui pouvoit plaire aux étrangers, ils virent qu'on cueilloit des plantes antiscorbutiques & qu'on s'occupoit aussi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tarderent pas à apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils avoient vu ramasser & des paniers remplis de coquilles de toutes les especes. On payoit leurs peines à peu de frais. Précautions prises, conduites des insulaires.

„ Ce même jour, dit M. de Bougainville, je demandai au Chef „ de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où „ nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers & d'une espece „ de bois plein de gomme & de peu de consistance ; le bois dur „ vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je „ pouvois couper, & m'indiqua même de quel côté il les falloit „ faire tomber en les abbattant. Au reste les insulaires nous ai- „ doient beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abbattoient „ les arbres & les mettoient en buches, que les gens du pays „ transportoient aux bateaux ; ils aidoient de même à faire l'eau, „ emplissant les pieces & les conduisant aux chaloupes. On leur „ donnoit pour salaire des clous dont le nombre se proportion- „ noit au travail qu'ils avoient fait. La seule gêne qu'on eut, c'est „ qu'il falloit sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportoit à terre, „ à ses poches même ; car il n'y a point en Europe de plus adroits „ filoux que les gens de ce pays „. Secours qu'en tirent les François.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitoit en eux de violens desirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avoit volé les deux premieres nuits, malgré les sentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jetté quelques pierres. Les voleurs se cachoient dans un marais couvert d'herbes & de roseaux, qui s'étendoit derriere le camp. On le nettoya en partie & on ordonna à l'Officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendroient dorénavant. Ereti lui-même dit de le faire, mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où étoit sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. Tous les Précautions prises contre le vol.

BOUGAINVILLE. 1768.

ſoirs trois des bateaux armés de pierriers & d'eſpingoles alloient mouiller dans le camp.

Uſages ſinguliers du pays.

Au vol près, tout ſe paſſoit de la maniere la plus aimable ; chaque jour les François ſe promenoient dans le pays ſans armes, ſeuls ou par petites bandes. „ On les invitoit, dit encore Mr de „ Bougainville, à entrer dans les maiſons, on leur y donnoit à „ manger. Mais ce n'eſt pas à une collation légere que ſe borne ici „ la civilité des maîtres de maiſons : ils leur offroient de jeunes „ filles; la caſe ſe rempliſſoit alors d'une foule curieuſe d'hommes „ & de femmes, qui faiſoient un cercle autour de l'hôte & de la „ jeune victime du devoir hoſpitalier ; la terre ſe jonchoit de „ feuillages & de fleurs, & des muſiciens chantoient aux ac- „ cords de la flûte un hymne de jouiſſance. Vénus eſt ici la Déeſ- „ ſe de l'hoſpitalité; ſon culte n'y admet point de myſteres, & „ chaque jouiſſance eſt une fête pour la nation. Ils étoient ſurpris „ de l'embarras qu'on témoignoit; nos mœurs ont proſcrit cette pu- „ blicité. Toutefois je ne garantirois pas qu'aucun n'ait vaincu „ ſa répugnance, & ne ſe ſoit conformé aux uſages du pays.

Beauté de l'intérieur de l'iſle.

„ J'ai pluſieurs fois été, moi ſecond ou troiſieme, me pro- „ mener dans l'intérieur. Je me croyois tranſporté dans le jar- „ din d'*Eden* ; nous parcourions une plaine de gazon, couverte „ de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivieres qui en- „ tretiennent une fraîcheur délicieuſe, ſans aucun des inconvé- „ niens qu'entraîne l'humidité : un peuple nombreux y jouit des tré- „ ſors que la nature verſe à pleines mains ſur lui. Nous trou- „ vions des troupes d'hommes & de femmes aſſiſes à l'ombre des „ vergers; tous nous ſaluoient avec amitié ; ceux que nous rencon- „ trions dans les chemins, ſe rangeoient de côté pour nous laiſ- „ ſer paſſer; par-tout nous voyions regner l'hoſpitalité, le repos, une „ joie douce & toutes les apparences du bonheur.

Préſens faits au Chef, de volailles & de graines d'Europe.

„ Je fis préſent au Chef du canton où nous étions d'une couple „ de dindes & de canards mâles & femelles, c'étoit le denier de „ la veuve. Je lui propoſai auſſi de faire un jardin à notre manie- „ re, & d'y ſemer différentes graines, propoſition qui fut reçue „ avec joie. En peu de temps Ereti fit préparer & entourer de pa- „ liſſades le terrein qu'avoient choiſi nos jardiniers. Je le fis „ bêcher ; ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien „ auſſi autour de leurs maiſons des eſpeces de potagers, garnis de „ girumons, de patates, d'ignames, & d'autres racines. Nous „ leur avons ſemé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du „ maïs, des oignons, & des graines potageres de toute eſpece. Nous „ avons lieu de croire que ces plantations ſeront bien ſoignées ; car „ ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'ac- „ coutumeroit facilement à tirer parti du ſol le plus fertile de „ l'univers.

Viſite du Chef d'un canton voiſin.

Les premiers jours de l'arrivée de Mr de Bougainville, il eut la

visite du Chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce Seigneur, nommé *Toutaa*, est d'une belle figure & d'une taille extraordinaire : Il étoit accompagné de quelques-uns de ses parens, presque tous hommes de six pieds. On leur fit présent de clous, d'outils, de perles fausses & d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui ; les François furent bien accueillis, & l'honnête Toutaa offrit une de ses femmes fort jeune & assez jolie à Mr de Bougainville. L'assemblée étoit nombreuse, & les musiciens avoient déja entonné les chants de l'himenée. Telle est la maniere de recevoir les visites de cérémonies.

BOUGAINVILLE. 1768.

Le 10, il y eut un insulaire tué d'un coup de feu, & les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. Cependant on ne laissoit sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux, ni de l'enceinte du camp: on fit sans succès les plus exactes perquisitions pour connoître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avoit eu tort; car ils continuerent à venir au quartier des François avec leur confiance accoutumée. Cependant on vit beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, & même la maison d'Ereti fut toute démeublée : on lui fit de nouveaux présens, & ce bon Chef continua à témoigner la plus sincere amitié à Mr de Bougainville.

Meurtre d'un insulaire.

Mr de Bougainville étoit mal mouillé, & bientôt il courut les plus grands dangers.

Perte de deux ancres.

Le 12 à cinq heures du matin, les vents étant venus au Sud, deux cables furent coupés sur le fond; il mouilla aussitôt sa grande ancre; mais avant qu'elle eût pris fond, la *Boudeuse* tomba sur l'*Etoile*, qu'elle aborda à bas-bord : il vira sur son ancre, & l'*Etoile* fila rapidement, de maniere que les deux vaisseaux furent séparés avant que d'avoir souffert aucune avarie. La Flûte alors envoya le bout d'un grelin qu'elle avoit alongé dans l'Est, sur lequel la *Boudeuse* vira pour s'écarter d'elle davantage. On fut obligé de faire différentes manœuvres & différens préparatifs, afin de pouvoir appareiller dès que le vent le permettroit. La *Boudeuse* avoit perdu une ancre. On envoya un bateau sonder dans le Nord, afin de savoir s'il n'y auroit pas un passage; ce qui l'eut mis à portée de sortir presque de tout vent. „ Un malheur n'arrive jamais seul, dit Mr „ de Bougainville, comme nous étions tous occupé d'un travail „ auquel étoit attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avoit „ eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de „ bayonnettes, que l'allarme étoit répandue dans le pays; que les „ vieillards, les femmes & les enfans fuyoient vers les monta„ gnes, emportant leurs bagages, & jusqu'aux cadavres des morts, „ & que peut-être nous allions avoir sur les bras une armée de „ ces hommes furieux. Telle étoit donc notre position de craindre „ la guerre à terre au même instant où les deux navires étoient

Détails de manœuvres qui sauvent les François.

Autre meurtre de trois insulaires.

BOUGAINVILLE 1768.

Précautions prises contre les suites qu'il pouvoit avoir.

„ dans le cas d'y être jettés. Je defcendis au camp, & en pré-
„ fence du Chef, je fis mettre aux fers quatre foldats foupçonnés
„ d'être les auteurs du forfait : ce procédé parut les contenter.

„ Je paffai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gar-
„ des, dans la crainte que les infulaires ne vouluffent venger
„ leurs compatriotes. Nous occupions un pofte excellent entre
„ deux rivieres diftantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au
„ plus ; le front du camp étoit couvert par un marais, le refte
„ étoit la mer dont affurément nous étions les maîtres. Nous
„ avions beau jeu pour défendre ce pofte contre toutes les forces
„ de l'ifle réunies ; mais heureufement, à quelques alertes près,
„ occafionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

Continuation du danger que courent les vaiffeaux.

„ Ce n'étoit pas de ce côté où mes inquiétudes étoient les plus
„ vives. La crainte de perdre les vaiffeaux contre la côte nous
„ donnoit des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du
„ foir les vents avoient beaucoup fraichi de la partie de l'Eft avec
„ une groffe houle, de la pluie, des orages & toutes les appa-
„ rences funeftes qui augmentent l'horreur de ces lugubres fitua-
„ tions. Vers deux heures du matin il paffa un grain qui chaf-
„ foit les vaiffeaux fur la côte : je me rendis à bord ; le grain
„ heureufement ne dura pas, & dès qu'il fut paffé, le vent vint
„ de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs : deux
„ de nos cables furent coupés, & la frégate ne fe trouvoit pas à
„ une encablure de la côte où la mer brifoit avec fureur. Plus le
„ péril devenoit inftant, plus les reffources diminuoient ; les deux
„ ancres, dont les cables venoient d'être coupés, étoient perdues
„ pour nous ; leurs bouées avoient difparu, foit qu'elles euffent cou-
„ lé, foit que les Indiens les euffent enlevées dans la nuit. C'é-
„ toient déja quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, &
„ cependant il nous reftoit encore des pertes à effuyer.

„ A dix heures du matin le cable neuf que nous avions placé
„ fur l'ancre qui nous tenoit dans le Sud-Eft, fut coupé, & la fré-
„ gate, défendue par un feul grelin, commença à chaffer en cô-
„ te. Nous mouillâmes fous barbe notre grand ancre, la feule qui
„ nous reftât en mouillage : mais de quel fecours nous pouvoit-elle
„ être ? Nous étions fi près des brifans, que nous aurions été
„ deffus avant que d'avoir affez filé de cable pour que l'ancre pût
„ bien prendre fond. Nous attendions à chaque inftant le trifte
„ dénouement de cette aventure, lorfqu'une brife du Sud-Oueft
„ nous donna l'efpérance de pouvoir appareiller. Nos focqs fu-
„ rent bientôt hiffés ; le vaiffeau commençoit à prendre de l'air,
„ & nous travaillions à faire de la voile pour filer cable & gre-
„ lin, & mettre dehors ; mais les vents revinrent prefqu'auffitôt
„ à l'Eft.

Paix faite avec les infulaires.

Cependant lorfque le jour étoit venu, aucun Indien ne s'étoit ap-
proché du camp, on n'avoit vu naviguer aucune pirogue, on avoit

trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paroissoit un désert. Le Prince de Nassau, lequel avec quatre ou cinq hommes seulement s'étoit éloigné davantage, dans le dessein de rencontrer quelques insulaires & de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti environ à une lieue du camp. Dès que ce Chef eut reconnu Mr de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes éplorées se jetterent à ses genoux, elles lui baisoient les mains en pleurant & répétant plusieurs fois : *tayo, maté*; *vous êtes nos amis, & vous nous tuez*. A force de caresses & d'amitié, il parvint à les ramener.

BOUGAINVILLE. 1768.

Une foule de peuple accourut au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embellissoient la marche & promettoient la paix. „ Je descendis aussi-tôt, dit M. de Bougainville, avec „ un assortiment d'étoffes de soie & des outils de toute espece ; „ je les distribuai aux Chefs, en leur témoignant ma douleur du „ désastre arrivé la veille & les assurant qu'il seroit puni. Les „ bons insulaires me comblerent de caresses, le peuple applaudit „ à la réunion, & en peu de temps la foule ordinaire & les filoux „ revinrent à notre quartier qui ne ressembloit pas mal à une foire. „ Ils apporterent ce jour & le suivant plus de rafraîchissemens „ que jamais. Ils demanderent aussi qu'on tirât devant eux quelques „ coups de fusil ; ce qui leur fit grande peur, tous les animaux „ tirés ayant été tués roides.

Appareillage de l'Etoile.

Le canot envoyé pour reconnoître le côté du Nord, étoit revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avoit trouvé un très-beau passage. Il étoit trop tard pour en profiter ce même jour, la nuit s'avançoit, heureusement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'Est, l'*Etoile*, qui avoit son eau faite & tout son monde à bord, reçut ordre d'appareiller & de sortir par la nouvelle passe du Nord. La *Boudeuse* ne pouvoit mettre à la voile par cette passe qu'après la *Flûte*. A onze heures elle appareilla. A deux heures après midi on eut la satisfaction de découvrir l'*Etoile* en dehors de tous les récifs.

La *Boudeuse* travailla tout le jour & une partie de la nuit à finir son eau, à déblayer l'hôpital & le camp. On enfouit près du hangard un acte de prise de possession, inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée & luttée, contenant les noms des Officiers des deux navires. On a suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il étoit deux heures du matin avant que tout fut à bord ; la nuit fut assez orageuse pour causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres qui étoient à la mer.

Appareillage de la *Boudeuse* ; nouveau danger qu'elle court.

Le 15 à six heures du matin, les vents étant de terre & le Ciel à l'orage, on appareilla sous la misaine & les deux huniers pour sortir de la passe de l'Est. M. de Bougainville laissa les deux chaloupes pour lever les ancres ; & dès qu'il fut dehors, il envoya

BOUGAINVILLE. 1768.

les deux canots armés pour protéger le travail des chaloupes. Il étoit à un quart de lieue au large & il commençoit à se féliciter d'être heureusement sorti d'un mouillage qui lui avoit causé de si vives inquiétudes, lorsque, le vent ayant cessé tout d'un coup, la marée & une grosse lame de l'Est, commencerent à l'entraîner sur les récifs sous le vent de la passe. Le pis-aller des naufrages qui avoient menacés les François jusqu'ici, avoit été de passer leurs jours dans une isle embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de leur patrie contre une vie paisible & exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentoit sous un aspect plus cruel; le vaisseau porté rapidement sur les récifs, n'y eut pas résisté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. Le Capitaine avoit, dès le premier instant du danger, rappellé canots & chaloupes, pour se faire remorquer. Ils arriverent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, leur situation paroissoit désespérée, d'autant qu'il n'y avoit pas à mouiller. Une brise de l'Ouest, qui s'éleva dans le même instant, rendit l'espérance : en effet, elle fraichit peu-à-peu, & à neuf heures du matin les deux vaisseaux étoient absolument hors de danger (a).

Départ de *Taïti*; perte qu'y ont essuyée les François.

On renvoya sur le champ les bateaux à la recherche des ancres, à cinq heures du soir la chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre & le cable de l'*Etoile* qu'elle lui porta, le canot celui de l'*Etoile* & sa chaloupe, revinrent peu de temps après; celle-ci rapportoit l'ancre à jet & un grelin, mais l'approche de la nuit & la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de lever le même jour deux autres ancres à jet qui étoient encore à la mer.

M. de Bougainville avoit d'abord compté s'entretenir toute la nuit à portée du mouillage, & les renvoyer chercher le lendemain; mais à minuit il se leva un grand frais de l'Est-Nord-Est, qui le contraignit à embarquer les bateaux & à faire de la voile pour se tirer de dessus la côte. Ainsi un mouillage de neuf jours lui coûta six ancres, perte qu'il n'auroit pas essuyée s'il eut été muni de quelques chaînes de fer. C'est une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs destinés à de pareils voyages.

Regret des Insulaires au départ des François.

„ Maintenant que les navires sont en sûreté, dit Mr de Bougainville, arrêtons-nous un instant pour recevoir les adieux des „ insulaires. Dès l'aube du jour, lorsqu'ils s'apperçurent que nous „ mettions à la voile, Ereti avoit sauté seul dans la premiere pirogue qu'il avoit trouvée sur le rivage, & s'étoit rendu à bord. „ En y arrivant il nous embrassa tous; il nous tenoit quelques „ instans entre ses bras, versant des larmes & paroissant très-affecté de notre départ. Peu de temps après sa grande pirogue

(a) Cette côte de *Taïti* est bien dangereuse, car M. Cook y a accouru dans son second voyage, encore de plus grands dangers.

„ vint à bord, chargée de rafraichissemens de toute espece; ses „ femmes étoient dedans, & avec elles ce même insulaire qui, le „ premier jour de notre attérage, étoit venu s'établir à bord de „ l'*Etoile*. Ereti fut le prendre par la main, & il me le présenta, „ en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est Aotou- „ rou, vouloit nous suivre & me priant d'y consentir. Il le „ présenta ensuite à tous les Officiers, chacun en particulier, „ disant que c'étoit son ami qu'il confioit à ses amis, & il nous „ le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On „ fit encore à Ereti des présens de toute espece, après quoi il „ prit congé de nous & fut rejoindre ses femmes, lesquelles „ ne cesserent de pleurer tout le temps que la pirogne fut le long „ du bord. Il y avoit aussi dedans une jeune & jolie fille que l'in- „ sulaire qui venoit avec nous fut embrasser. Il lui donna trois per- „ les qu'il avoit à ses oreilles, la baisa encore une fois; & malgré „ les larmes de cette jeune fille, son épouse ou son amante, il „ s'arracha de ses bras & remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes „ ainsi ce bon peuple, & je ne fus pas moins surpris du chagrin que „ leur causoit notre départ, que je l'avois été de sa confiance affec- „ tueuse à notre arrivée (a).

BOUGAINVILLE. 1768.

L'un d'eux s'embarque avec les François à sa demande & à celle de sa nation.

---

§ XIII.

Départ de Taïti; *découverte de nouvelles Isles; navigation jusqu'à la sortie des* Grandes-Cyclades.

LE 16 Avril à 8 heures du matin, Mr de Bougainville étoit déja à dix lieues de *Taïti*, il emmenoit avec lui un naturel de cette isle appellé *Aotourou*, à dix heures il apperçut une terre sous le vent, qui paroissoit former trois isles, on voyoit encore l'extrêmité de *Taïti*. A midi, il reconnut parfaitement que ce qu'il avoit pris pour trois isles n'en étoit qu'une seule, dont les sommets avoient paru isolés dans l'éloignement. Par dessus cette nouvelle terre il crut en voir une plus éloignée: cette isle est d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres; on peut l'appercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomma *Oumaitia*: il fit entendre d'une maniere non équivoque, qu'elle étoit habitée par une nation amie de la sienne; qu'il y avoit été plusieurs fois; qu'il y avoit une maîtresse, & qu'on y trouveroit le même accueil & les mêmes rafraîchissemens qu'à *Taïti*.

Vue d'Oumaitia.

Mr de Bougainville perdit *Oumaitia* de vue dans la journée, & il dirigea sa route de maniere à ne pas rencontrer les isles *Perni-*

Direction de la route.

(a) On trouvera dans la description générale des isles de la mer du Sud, les remarques qu'a faites M. de Bougainville sur *Taïti*, les mœurs, les usages & le caractere de ses habitans; elles s'y trouvent confondues avec celles des autres navigateurs.

BOUGAINVILLE. 1768.

cieufes, que les défaftres de l'Amiral Roggewin avertiffoient de fuir. Deux jours après il eut une preuve inconteftable que les habitans des isles de l'océan pacifique communiquent entr'eux, même à des diftances confidérables. L'azur d'un ciel fans nuages laiffoit étinceler les étoiles : Aotourou après les avoir attentivement confidérées, fit remarquer l'étoile brillante qui eft dans l'épaule d'*Orion*, difant que c'étoit fur elle qu'on devoit diriger la courfe, & que dans deux jours on trouveroit une terre abondante qu'il connoiffoit, & où il avoit des amis. Les François crurent même comprendre par fes geftes qu'il y avoit un enfant. Comme le Capitaine ne faifoit pas déranger la route du vaiffeau, il lui répéta plufieurs fois qu'on y trouvoit des cocos, des bananes, des poules, des cochons, & fur-tout des femmes, que, par des geftes très-expreffifs, il dépeignoit fort complaifantes. Outré de voir que ces raifons ne déterminoient pas Mr de Bougainville, il courut faifir la roue du gouvernail, dont il avoit déja remarqué l'ufage, & malgré le timonier, il tâchoit de la changer pour faire gouverner fur l'étoile qu'il indiquoit. On eut affez de peine à le tranquillifer, & ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts, & y paffa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il vouloit conduire les François, comme s'il eût eu l'efpérance de l'appercevoir. Au refte, il avoit nommé la veille en fa langue fans héfiter la plupart des étoiles brillantes qu'on lui montroit; on eut depuis la certitude qu'il connoiffoit parfaitement les phafes de la lune & les divers pronoftics qui avertiffent fouvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le temps. Une des opinions de ces infulaires, qu'Aotourou énonça clairement, c'eft qu'ils croient pofitivement que le foleil & la lune font habités.

Conduite d'Aotourou.

Le 3 Mai on découvrit dès la pointe du jour une nouvelle terre dans le Nord-Oueft; les vents étoient de la partie du Nord-Eft, & on gouverna au vent de la partie feptentrionale de cette terre, laquelle eft fort élevée, dans l'intention de la reconnoître. Les connoiffances nautiques d'Aotourou ne s'étendoient pas jufques-là: car fa premiere idée, en voyant cette terre, fut qu'elle étoit la patrie des François. Dans la journée on effuya quelques grains, fuivis de calme, de pluie & de brifes de l'Oueft, tels que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du foleil on reconnut trois ifles, dont une beaucoup plus confidérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendoit claire, on conferva la vue de terre; on courut deffus au jour, & on prolongea la côte orientale de la grande ifle, depuis fa pointe du Sud, jufqu'à celle du Nord; c'eft fon plus grand côté qui peut avoir trois lieues; l'ifle en a deux de l'Eft à l'Oueft. Ses côtes font partout efcarpées, & ce n'eft à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jufqu'au fommet, fans vallées ni plage. La mer

Archipel des navigateurs.

Vue des nouvelles Ifles.

mer brisoit fortement le long de la rive. On y vit des feux, quelques cabannes couvertes de joncs & terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, & une trentaine d'hommes qui couroient sur le bord de la mer. Les deux petites Isles sont à une lieue de la grande dans l'Ouest-Nord-Ouest, situation qu'elles ont aussi entre elles. Un bras de mer peu large les sépare, & à la pointe Ouest de la plus occidentale il y a un islot. Elles n'ont pas plus d'une demie lieue chacune, & leur côte est également haute & escarpée. Le milieu de ces Isles est par 14d. 11' de latitude Australe, 170d. 59' de longitude à l'Ouest de Paris.

BOUGAINVILLE. 1768.

Echanges faits avec les Insulaires.

A midi, M. de Bougainville faisoit route pour passer entre ces petites Isles & la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venoit à lui le fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié qu'on fit à cinq hommes qui la conduisoient. Ils étoient nuds, à l'exception des parties naturelles, & montroient du cocos & des racines. *Aotourou* se mit nud comme eux & leur parla sa langue, mais ils ne l'entendirent pas; ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignoient de diverses bagatelles qu'on leur montroit, ils n'osoient approcher, on mit à la mer le petit canot. Aussi-tôt qu'ils l'apperçurent, ils forcerent de rames pour s'enfuir, peu après on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignerent moins de méfiance que la premiere, & s'approcherent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun Insulaire ne voulut monter à bord. On eut d'eux des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage & quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avoit un coq qu'il ne voulut jamais troquer : ils échangerent aussi des étoffes du même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de *Taïti*, & teintes de mauvaises couleurs rouges, brunes & noires, des hameçons mal faits avec des arrêtes de poisson, quelques nattes, & des lances longues de 6 pieds d'un bois durci au feu; ils ne voulurent point de fer, ils préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge, aux couteaux & aux pendans d'oreille, qui avoient eu un succès si décidé à *Taïti*.

Aotourou témoigna le plus grand mépris pour ces Insulaires.

On trouva un peu de calme, sous le vent de la grosse Isle, ce qui fit renoncer à passer entre elle & les deux petites. Le canal est d'une lieue & demie, & il paroît qu'il y auroit quelque mouillage. A six heures du soir, on découvrit du haut des mats dans l'Ouest-Sud-Ouest une nouvelle terre, qui se présentoit sous l'aspect de trois mondrains isolés.

Suite d'isles.

Le 5 au matin, on reconnut que cette nouvelle terre étoit une belle Isle, dont on n'avoit la veille apperçu que les sommets. Elle est entrecoupée de montagnes & de vastes plaines couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. On prolongea sa côte méri-

BOUGAINVILLE. 1768. Bature.

dionale à une ou deux lieues de diſtance, ſans y voir aucune apparence de mouillage, la mer s'y développoit avec fureur. Il y a même une bature dans l'Oueſt de ſa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au large. Pluſieurs rélevemens ont donné avec exactitude le giſſement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, ſemblables à celles des dernieres Iſles, vinrent autour des navires, mais ſans vouloir s'approcher; une ſeule accoſta l'*Etoile*. Les Indiens ſembloient inviter par leurs ſignes à aller à terre; mais les briſans le défendoient; quoique les vaiſſeaux fiſſent alors ſept & huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournoient autour, avec la même aiſance que s'ils euſſent été à l'ancre. On en apperçut du haut des mats pluſieurs qui voguoient dans le Sud.

» Ces terres, dit M. de Bougainville, paroiſſent former une » chaîne étendue ſous le même méridien; ce ſera la troiſieme di» viſion que nous avons nommée l'*Archipel des Navigateurs*. Les » Iſles qui le compoſent giſſent ſous le quatorzieme parallele Auſtral » entre 171 & 172d. de longitude Oueſt de Paris.

M. de Bougainville ne ſe trompa pas. Il ſe trouvoit alors dans la partie ſeptentrionale du groupe que le Capitaine Cook, dans ſon ſecond voyage, a appellé Iſle *des Amis*; & il a très-bien remarqué que ce n'étoit plus la même nation que les *Taïtiens*.

L'Enfant perdu.

Le 11 au matin, après avoir gouverné Oueſt-quart-Sud-Oueſt depuis la vue des dernieres Iſles, il découvrit la terre dans l'Oueſt-Sud-Oueſt à ſept ou huit lieues de diſtance. Il crut d'abord que c'étoient deux Iſles ſéparées, & le calme l'en tint éloigné tout le jour. Le 12, il reconnut que ce n'étoit qu'une ſeule iſle, dont les deux parties élevées étoient jointes par une terre baſſe, qui paroiſſoit ſe courber en arc & former une baie ouverte au Nord-Eſt. Les groſſes terres courent au Nord-Nord-Oueſt. Le vent de bout l'empêcha d'approcher de plus de 6 ou 7 lieues de cette iſle, qu'il a appellé *Enfant perdu*.

Obſervations météorologiques.

Les mauvais temps, qui avoient commencé dès le 6 de ce mois, continuerent preſque ſans interruption juſqu'au 20; & pendant tout ce temps, M. de Bougainville fut perſécuté par les calmes, la pluie & les vents d'Oueſt. En général, dit-il, dans cet Océan nommé *Pacifique*, l'approche des terres procure des orages, plus fréquens encore dans les décours de la lune. Lorſque le temps eſt par grains avec de gros nuages fixes à l'horiſon, c'eſt un indice preſque sûr de quelques iſles & un avis de s'en méfier. On ne ſe figure pas avec quels ſoins & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, ménacés de toutes parts de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la zone-torride. Il falloit cheminer à tâtons, changeant de route, lorſque l'horiſon étoit trop noir. La diſette d'eau, le défaut de vivres, la néceſſité de profiter du vent, quand

il daignoit souffler, ne permettoient pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente, & de passer en panne ou *sur les bords* le temps des ténebres.

BOUGAINVILLE. 1768.

Situation critique où se trouve la Boudeuse.

Cependant le scorbut commençoit à reparoître. Une grande partie des équipages & presque tous les Officiers en avoient les gencives atteintes & la bouche échauffée. Il ne restoit plus de rafraîchissemens que pour les malades, & l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaises salaisons & de légumes desséchés. Dans le même temps il se déclara sur les deux navires plusieurs maladies vénériennes prises à *Taïti*. Elles portoient tous les simptômes connus en Europe. On visita Aotourou, il en étoit perdu; mais il paroît que dans son pays on s'inquiéte peu de ce mal : toutefois il consentit à se laisser traiter (a).

Rencontre de nouvelles terres.

Le 22 à l'aube du jour, comme M. de Bougainville couroit à l'Ouest, on apperçut de l'avant une longue & haute terre, lorsque le soleil fut levé on reconnut deux isles. La plus méridionale paroissoit avoir environ douze lieues de longueur : elle reçut le nom d'isle de la *Pentecôte*, l'instant où se montra la seconde la fit appeller isle *Aurore*. Les vents ayant refusé, il fallut arriver pour passer sous le vent de l'isle *Aurore*. En avançant dans le Nord le long de sa côte orientale, on apperçut dans le Nord-quart-Nord-Ouest, une petite isle élevée en pain de sucre, qui fut nommée le pic de l'*Etoile*. M. de Bougainville continua à ranger l'isle *Aurore* à une lieue & demie de distance. Elle gît Nord & Sud corrigés, depuis sa pointe méridionale jusqu'à la moitié environ de sa longueur qui est de dix lieues; ensuite elle décline vers le Nord-Nord-Ouest: elle a très-peu de largeur, deux lieues au plus. Ses côtes sont escarpées & couvertes de bois. A deux heures après-midi, on apperçut par-dessus cette isle des cîmes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Elles appartenoient à une terre dont à trois heures & demie on vit la pointe du Sud-Ouest par-dessus l'extrémité septentrionale de l'isle *Aurore*.

Isle de la Pentecôte.

Après avoir doublé cette derniere, M. de Bougainville fit route au Sud-Sud-Ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée & très-étendue s'offrit encore à ses regards, à la distance de quinze à seize lieues.

Il courut plusieurs bords dans la nuit pour s'élever dans le Sud-Est, afin de reconnoître si la terre qu'il avoit au Sud-Sud-Ouest, tenoit à l'isle de la *Pentecôte*, ou si elle en formoit une troisieme. C'est ce qu'il vérifia le 23 à la pointe du jour. Il découvrit la séparation des trois isles. Celle de la *Pentecôte* & l'isle *Aurore*, sont à-peu-près sous le même méridien, à deux lieues de distance l'une de l'autre. La troisieme est dans le Sud-Ouest de l'isle *Aurore*, & leur moindre éloignement est de trois ou quatre lieues. Sa côte du Nord-

(a) On examinera ailleurs d'où leur vient cette maladie.

BOUGAINVILLE. 1768.

Oueſt a au moins douze lieues d'étendue, terre haute, eſcarpée, par-tout couverte de bois. Il l'a côtoya une partie de la matinée du 23. Pluſieurs pirogues ſe montroient le long de terre; ſans qu'aucune cherchât à approcher. Il ne paroiſſoit point de caſes, on voyoit ſeulement un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer juſqu'au ſommet des montagnes : fort près du rivage on ſonda pluſieurs fois ſans trouver de fond avec 50 braſſes de ligne.

Débarquement à l'iſle des Lepreux.

Sur les neuf heures la vue d'une côte où l'abordage paroiſſoit commode, détermina M. de Bougainville à envoyer à terre, pour y faire du bois dont il avoit le plus grand beſoin, prendre des connoiſſances du pays & tâcher d'en tirer des rafraîchiſſemens pour les malades. Il fit partir trois bateaux armés, & il ſe tint prêt à leur envoyer du ſecours & à les ſoutenir de l'artillerie des vaiſſeaux, s'il étoit néceſſaire. On les vit prendre terre, ſans que les inſulaires paruſſent s'être oppoſés à leur débarquement; l'Officier qui commandoit la deſcente, dit enſuite qu'à ſon arrivée une troupe nombreuſe d'inſulaires étoit venue le recevoir ſur la plage, l'arc & la flêche à la main, faiſant ſigne qu'on n'abordât pas; mais que quand, malgré leurs ménaces, il avoit ordonné de mettre à terre, ils s'étoient reculés à quelques pas; qu'à meſure que les François avançoient, les ſauvages ſe retiroient toujours dans l'attitude de faire partir leurs flêches ſans vouloir ſe laiſſer approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, & le Prince de Naſſau ayant demandé à s'avancer vers eux, ils avoient ceſſé de reculer, lorſqu'ils avoient vu un homme ſeul; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur diſtribua, acheverent d'établir une eſpece de confiance. L'Officier du détachement prit auſſi-tôt poſte à l'entrée du bois, mit ſes travailleurs à abattre des arbres ſous la protection de la troupe, & envoya des hommes chercher des fruits. Inſenſiblement les inſulaires ſe rapprocherent plus amicablement en apparence, on eut même d'eux quelques fruits : ils ne vouloient ni du fer, ni des clous. Ils refuſerent auſſi conſtamment de troquer leurs arcs & leurs maſſues, ſeulement ils céderent quelques flêches. Au reſte ils étoient toujours reſtés en grand nombre autour des François ſans jamais quitter leurs armes; ceux même qui n'avoient point d'arcs, tenoient des pierres prêtes à lancer. Ils avoient fait entendre qu'ils étoient en guerre avec les habitans d'un canton voiſin du leur. Effectivement il s'en montra une troupe armée qui venoit de la partie occidentale de l'iſle, s'avançant en bon ordre, & ceux-ci paroiſſoient diſpoſés à les bien recevoir; mais il n'y avoit point eu d'attaque.

Méfiance des inſulaires.

M. de Bougainville étant allé à terre, fit enterrer au pied d'un arbre l'acte de priſe de poſſeſſion, de ces iſles, gravé ſur une planche de chêne, & enſuite il ſe rembarqua. Ce départ dérangea ſans doute le projet des inſulaires qui n'avoient pas encore tout diſpoſé pour l'attaque. C'eſt-là du moins ce qu'il dût juger en les voyant s'a-

Ils attaquent les François.

vancer sur le bord de la mer & lancer une grêle de pierres & de flèches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour les écarter ; plusieurs même s'avançoient dans l'eau pour ajuster les François de plus près ; une décharge mieux nourrie rallentit aussi-tôt leur attaque, ils s'enfuirent dans les bois avec de grands cris ; un matelot fut légérement blessé d'une pierre.

BOUGAINVILLE, 1768.

Continuation de la route entre les terres.

Dès que M. de Bougainville fut à bord, il fit appareiller le long d'une côte qu'il découvroit à toute vue ; le reste du jour & le suivant, il ne put s'élever qu'à trois lieues de l'isle des *Lepreux* : le 25 il s'éleva une jolie brise, & quoique l'*Etoile* qui se trouvoit encore sous la terre ne la ressentît pas & demeurât en calme, la *Boudeuse* mit dehors toutes ses voiles, pour reconnoître la terre d'Ouest. A huit heures, on découvrit des terres dans tous les ports de l'horison, & la *Boudeuse* paroissoit être enfermée dans un grand golfe. L'isle de la *Pentecôte* venoit rechercher au Sud la nouvelle côte, & on ne pouvoit être assuré si elle en étoit détachée, ou si ce qui sembloit former la séparation, n'étoit pas une grande baie. Plusieurs endroits sur le reste de la côte offroient aussi l'apparence, ou de passages, ou de grands enfoncemens ; un entre autres présentoit dans l'Ouest une ouverture considérable. Quelques pirogues traversoient d'une terre à l'autre la *Boudeuse*. A dix heures on fut obligé de révirer sur l'isle aux *Lepreux*. L'*Etoile* qu'on n'apperçevoit plus, même du haut des mats, y étoit toujours en calme, quoique la brise d'Est-Sud-Est se soutînt au large. On courut sur cette flûte jusqu'à quatre heures du soir ; ce ne fut qu'alors qu'elle ressentit la brise. Il étoit trop tard quand elle fut ralliée pour songer à des reconnoissances. Ainsi la journée du 25 fut perdue, la nuit se passa sur les bords.

Les rélevemens faits le 26 au lever du soleil, apprirent que les courans avoient entraînés les vaisseaux dans le Sud plusieurs milles au-delà de l'estime. L'isle de la *Pentecôte* se montroit toujours séparée des terres du Sud-Ouest, mais la séparation étoit plus étroite. On découvrit plusieurs autres coupures à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des isles de l'Archipel qui environnoit les François. La terre s'étendoit au-delà de la portée de la vue. On court depuis le Nord-Ouest-quart-Ouest, en rondissant jusqu'à l'Ouest le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paroissoit de grands espaces de terrein cultivés, soit qu'ils le fussent en effet, soit que ce fut un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçoit un pays riche, les croupes de quelques montagnes pelées & de couleur rouge en de certains endroits sembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route qu'on suivoit, conduisoit à ce grand enfoncement apperçu la veille dans l'Ouest. A midi, M. de Bougainville étoit au milieu, & il y observa la latitude Australe de 15d. 40'. l'ouverture en est de cinq à six lieues, quelques hommes se montrerent à la côte du Sud, &

Aspect du pays.

BOUGAINVILLE. 1768.

d'autres approcherent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cesserent de s'avancer malgré les invitations des François : ces hommes étoient noirs.

On rangea la côte septentrionale à trois quarts de lieue de distance; elle est un peu élevée & couverte d'arbres. Une multitude de negres se faisoient voir sur le rivage; il s'en détacha même quelques pirogues, qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avoit vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci, l'espace de deux à trois lieues, on vit un grand enfoncement qui parut former une belle baie, à l'ouverture de laquelle étoient deux gros islots. Des bateaux armés allerent la reconnoître, & pendant ce temps, la *Boudeuse* resta sur les bords à une & deux lieues de terre, sondant souvent sans trouver de fond, avec une ligne de 200 brasses.

Tentatives pour chercher un mouillage.

Sur les cinq heures, on entendit une salve de mousqueterie qui causa beaucoup d'inquiétudes; elle sortoit d'un des canots, qui malgré les ordres, s'étoit séparé des autres, & se trouvoit mal à propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout-à-fait à terre. Deux flêches qui lui furent tirées, servirent de prétexte à sa premiere décharge : ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie & de ses espingoles, tant à terre que sur trois pirogues, qui passerent à portée, & lui décocherent aussi quelques flêches. Une pointe avancée déroboit alors à M. de Bougainville la vue du canot, & son feu continuel donnoit lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. Il alloit envoyer la chaloupe à son secours, lorsqu'il le vit doubler seul cette pointe qui l'avoit caché. Les negres poussoient des cris affreux dans le bois où ils s'étoient tous jettés, & dans lequel on entendoit battre leur tambour. Ce canot reçut aussitôt le signal de ralliement, & les François prirent des mesures pour n'être plus déshonorés par un pareil abus de la supériorité de leurs forces.

Ce qui empêche d'y mouiller.

Les canots de la *Boudeuse* reconnurent que cette côte, que l'on avoit crut continue, est un amas d'isles qui se croisent, en sorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent, dont ils trouverent un assez bon fond de sable sur 40, 30 & 20 brasses d'eau; mais son inégalité continuelle rendoit ce mouillage peu sûr pour les vaisseaux, sur-tout qui n'avoient plus d'ancres à hasarder. Il falloit d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte; plus près le fond étoit de roches, ainsi les vaisseaux n'auroient pu protéger les bateaux, & le pays est si couvert, qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des surprises : on ne devoit pas se flatter que les naturels oubliassent le mal qu'on venoit de leur faire, & consentissent à échanger des rafraîchissemens. On remarqua ici les mêmes productions que sur l'isle des *Lepreux*. Les habitans y étoient aussi de la même espece, presque tous noirs, nuds, à l'exception des parties na-

turelles ; par-tout les mêmes ornemens en colliers & en bracelets, & se servant des mêmes armes.

BOUGAINVILLE. 1768.

Nouvelles tentatives pour faire une relâche.

La nuit se passa à courir des bordées. Le 27 au matin, on prolongea la côte environ à une lieue de distance. Vers dix heures, on distingua sur une pointe basse une plantation d'arbres disposés en allées de jardin ; le terrein sous les arbres étoit battu & paroissoit sablé ; un assez grand nombre d'habitans se montroient dans cette partie ; de l'autre côté de la pointe, il y avoit une apparence d'enfoncement, & on mit les bateaux dehors. Ce fut en vain, ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte, & on la suivit jusqu'à la pointe du Nord-Ouest sans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe, les terres revenoient au Nord-Nord-Ouest, & s'étendoient à perte de vue ; terres d'une élévation extraordinaire & qui présentoient au-dessus des nuages une chaîne suivie de montagnes. Au reste, le temps fut sombre & par grains, avec de la pluie par intervalles. Plusieurs fois dans le jour, on crut voir la terre en avant, terre de brume, qui s'évanouissoit dans les éclaircies. La nuit, qui fut très-orageuse, se passa à louvoyer à petits bords, & les marées porterent dans le Sud beaucoup au-delà de l'estime. On eut la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 jusqu'au soleil couchant.

Conjectures sur ces terres.

Le 29 au matin, on ne vit plus de terres : M. de Bougainville nomma ces terres qu'il venoit de découvrir, l'*Archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce qu'il en a parcouru & par ce qu'il a apperçu dans le lointain, il contient au moins trois degrés en latitude du quinzieme au onzieme, & cinq en longitude depuis le 166d. jusqu'au 171me. à l'Est de Paris. » Je croirois volontiers, dit-il, que » c'est son extrémité septentrionale que Roggewin a vue sous le » onzieme parallele, & qu'il a nommée *Thienhoven* & *Groningue*. » Pour nous, quand nous y attérâmes, tout devoit nous per- » suader que nous étions à la *Terre Australe du Saint-Esprit*. Les ap- » parences sembloient se conformer au récit de Quiros, & ce » que nous découvrions chaque jour, encourageoit nos recher- » ches. Il est bien singulier que précisément par la même latitude & » la même longitude où Quiros place sa grande baie de *Saint Jacques* » *& Saint Philippe* ; sur une côte qui paroissoit au premier coup » d'œil celle d'un continent, nous avons trouvé un passage de lar- » geur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de la baie. Le navi- » gateur Espagnol a-t-il mal vu ? A-t-il voulu masquer ses décou- » vertes ?

Réflexions sur la navigation de M. de Bougainville.

M. de Bougainville a réellement longé la terre du *Saint-Esprit* de Quiros sans le savoir, comme cela s'est démontré par M. Cook, qui a fait la même navigation dans son second voyage. Ce groupe d'isles, découvertes par M. de Bougainville, & qu'il a nommé *Archipel des grandes Cyclades*, a depuis été reconnu fort exactement par M. Cook dans son second voyage, qui les a appellées les *nouvelles Hétrides*, qui en a fait le tour, qui a débarqué sou

BOUGAINVILLE. 1768.

vent sur les différentes terres, & qui donne sur le pays & sur les habitans tous les éclaircissemens qu'on peut desirer; il n'étoit pas nécessaire de suivre avec autant de soin que nous l'avons fait, la route de la *Boudeuse* au milieu de ces terres, depuis que *la Résolution* a appris aux navigateurs tout ce qu'il leur importe de savoir; mais nous avons voulu rendre justice à M. de Bougainville, qui dans ce parage a frayé la route à M. Cook. Au reste, on ne peut s'empêcher de remarquer que la route de M. de Bougainville dans la mer du Sud a été parfaitement imaginée; il a passé au milieu du groupe des isles de la *Société*, des *Amis*, des *nouvelles Hétrides*, & il est allé tomber sur la côte de la *nouvelle Hollande*, comme on le verra tout-à-l'heure, à l'entrée du fameux détroit de l'*Endeawar*, qui est peut-être la plus grande découverte du Capitaine Cook; delà en changeant de route, il a rencontré d'autres terres & le Nord de la *nouvelle Irlande*, que le Capitaine Carteret venoit de découvrir sans qu'il le sût. Il est à regretter pour l'honneur de la nation Françoise, que les différentes pertes qu'avoit essuyées M. de Bougainville, & la nature de son bâtiment, ne lui ayent pas permis d'enlever aux Anglois les belles découvertes par lesquelles M. Cook s'est élevé au-dessus de tous les autres navigateurs.

Femme qui fait le tour du monde sur le vaisseau de M. de Bougainville.

» Tandis que nous étions entre les *grandes Cyclades*, dit M. de » Bougainville, quelques affaires m'appellerent à bord de l'*Etoile*, » & j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quel» que temps, il couroit un bruit dans les deux navires, que le » domestique de M. de Commerçon, nommé *Baré*, étoit une » femme, sa structure, le son de sa voix, son menton sans bar» be, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni » faire ses nécessités devant qui que ce soit, plusieurs autres indices » avoient fait naître & accréditoient le soupçon. Cependant » comment reconnoître une femme dans cet infatigable Baré, » botaniste déja fort exercé, que nous avions vu suivre son maî» tre dans toutes ses herborisations, au milieu des neiges, & sur les » monts glacés du détroit de *Magellan*, & porter même dans ces » marches pénibles les provisions de bouche, les armes & les ca» hiers de plantes avec un courage & une force, qui lui avoient » mérité du naturaliste le surnom de sa bête de somme? Il falloit » qu'une scene qui se passa à *Taïti* changeât le soupçon en certitu» de. M. de Commerçon y descendit pour herboriser; à peine » Baré qui le suivoit avec les cahiers sous son bras, eut mis pied » à terre, que les Taïtiens l'entourent, crient que c'est une » femme, & veulent lui faire les honneurs de l'isle. Le Chevalier » de Bournaud, qui étoit de garde à terre, fut obligé de venir à » son secours, & de l'escorter jusqu'au bateau : depuis ce temps » il étoit assez difficile d'empêcher que les matelots n'allarmassent » quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de l'*Etoile*, Baré, » les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle étoit fille : elle me dit

» dit qu'à *Rochefort* elle avoit trompé son maître en se présentant » à lui sous des habits d'homme au moment même de son » embarquement ; qu'elle avoit déja servi comme laquais un Ge- » nevois à *Paris*; que, née en *Bourgogne* & orpheline, la perte d'un » procès l'avoit réduite dans la misere, & lui avoit fait prendre le » parti de déguiser son sexe; qu'au reste elle savoit en s'embarquant » qu'il s'agissoit de faire le tour du monde, & que ce voyage avoit » piqué sa curiosité. Elle sera la premiere, & je lui dois la justice, » qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sa- » gesse. Elle n'est ni laide ni jolie, & n'a pas plus de vingt-six ou » vingt-sept ans. Il faut convenir que si les deux vaisseaux eussent » fait naufrage sur quelqu'isle déserte de ce vaste océan, la chan- » ce eût été fort singuliere pour Baré.

BOUGAINVILLE. 1768.

§. XIII.

Navigation des Grandes Cyclades *à la* Nouvelle Bretagne ; *découverte du Golfe de la* Louisiade.

Direction de la route.

APrès avoir quitté les *grandes Cyclades*, M. de Bougainville cessa de voir terre le 29 Mai, & depuis ce temps il fit route à l'Ouest; il naviguoit ainsi lorsque la nuit du 4 au 5 Juin, il apperçut à une demi-lieue dans le Sud, des brisans & une côte de sable très-basse. Il prit aussitôt les armures à l'autre bord, signalant en même temps le danger à l'*Etoile* : il courut ainsi jusqu'à cinq heures du matin, & alors il reprit sa route dans l'Ouest-Sud-Ouest, pour aller reconnoître cette terre. Il la revit à huit heures à une lieue & demie de distance. C'est un petit islot de sable qui s'éleve à peine au-dessus de l'eau, & que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit ou par un temps de brume: il est si ras, qu'à deux lieues de distance, avec un horison fort net, on ne le voit que du haut des mâts : il est couvert d'oiseaux. Il l'a nommé la *Bature de Diane*. Son gissement est par 15d. 41'. de latitude australe, 148d. 59'. de longitude à l'Est de Paris.

Rencontre consécutive de brisans.

Bature de Diane.

Dans la journée du 5, on crut à quatre heures après-midi appercevoir la terre & des brisans dans l'Ouest; on se trompoit, & on continua à courir jusqu'à dix heures du soir. Le reste de la nuit se passa partie en panne, partie à courir de petits bords; & au point du jour on reprit la route, toute voile dehors. Depuis vingt-quatre heures, il passoit le long des navires beaucoup de morceaux de bois & des fruits, que M. de Bougainville ne connoissoit pas : la mer étoit aussi entiérement tombée, malgré le grand vent de Sud-Est; & ces circonstances réunies faisoient penser qu'il y avoit une terre dans le Sud-Est assez près. Il vit aussi dans ces parages une

Indices de terre.

espece de poissons volans fort singuliers : ils sont noirs à aîles rouges ; ils paroissent avoir quatre aîles au lieu de deux, & leur grosseur est un peu au-dessus de la grosseur commune de ces poissons.

BOUGAINVILLE. 1768.

Poissons volans singuliers.

Le 6 à une heure & demie de l'après-midi, une bature qui se montra environ à trois quarts de lieue en avant, avertit qu'il étoit temps de changer la route qu'il poursuivoit toujours à l'Ouest. Elle avoit au moins une demi-lieue d'étendue depuis l'Ouest-quart-Sud-Ouest jusqu'au Ouest-Nord-Ouest ; quelques-uns même crurent appercevoir une terre basse dans le Sud-Ouest des brisans. On gouverna au Nord jusqu'à quatre heures, & alors on remit encore le cap à l'Ouest. Ce ne devoit pas être pour long-temps ; à cinq heures & demie les vigies apperçurent du haut des mâts de nouveaux brisans dans le Nord-Ouest & le Nord-Ouest-quart-Ouest, à-peu-près à une lieue & demie on les approcha davantage, afin de les mieux reconnoître. On les vit s'étendre du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Ouest plus de deux milles, & on n'en apperçevoit pas la fin. Peut-être alloient-ils réjoindre ceux qu'on avoit découverts trois heures auparavant. La mer brisoit avec fureur sur les écueils, & quelques têtes de roches s'élevoient sur l'eau de distance en distance. La prudence ne permettant pas de suivre pendant la nuit une route incertaine au milieu de ces parages funestes, on la passa à courir des bords dans l'espace reconnu le jour, & le 7 au matin, on gouverna au Nord Est-quart-Nord, abandonnant le projet de pousser plus loin à l'Ouest sous le parallele de 15^{d}. (a).

Changement forcé dans la direction de la route.

Réflexions sur ce changement de route.

M. de Bougainville ne se trompoit pas en jugeant qu'il alloit courir de grands dangers s'il ne changeoit de route ; en poursuivant celle de l'Ouest il seroit arrivé vis-à-vis le cap *Tribulation*, à l'embouchure de la riviere *Endeawar*, sur la côte de la *Nouvelle Hollande*, où M. Cook radouba son vaisseau deux ou trois ans après, quand il est échoué sur ces brisans en reconnoissant la côte de la *Nouvelle Hollande*, peut-être même que M. de Bougainville auroit été moins heureux que M. Cook : car celui-ci longea la côte au Nord-Ouest entre les brisans, & la terre ; au lieu que suivant toute apparence, il n'est pas possible de traverser ces brisans en venant de l'Est pour approcher de terre ; ainsi que le faisoit le Navigateur François.

Remarques géographiques.

M. de Bougainville faisant des remarques sur ces parages, » dit ; » je penserois volontiers comme Dampierre, que le côté oriental » de la *Nouvelle Hollande*, n'est qu'un amas d'isles, dont les ap» proches sont défendues par une mer dangereuse, semée d'écueils » & de bas fonds. Après de pareils éclaircissemens, il y auroit » eu de la témérité à risquer de s'affaler sur une côte dont on ne » devoit espérer aucun avantage, & de laquelle on ne pouvoit se

(a) La latitude de la seconde bature est de 15 deg. 34 min. 30 sec. sa longitude à l'Est de Paris, 146 deg. 40 min. la 3me. bature est par 15 deg. 17 min. de latitude Australe, & 146 deg. 31 min. de longitude.

» s'élever qu'en luttant contre les vents regnans. Nous n'avions » plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours; » la viande salée étoit en plus grande quantité, mais elle infectoit. » Nous lui préférions les rats qu'on pouvoit prendre. Ainsi de tou- » tes façons il étoit temps de s'élever dans le Nord, en faisant » même prendre de l'Est à notre route «.

BOUGAINVILLE. 1768.

M. de Bougainville se trompe ici avec Dampierre : M. Cook a reconnu depuis toute cette côte orientale de la *Nouvelle Hollande*, & c'est une terre de l'étendue de l'Europe & non pas un amas d'isles. Quant aux avantages qu'on peut en espérer, on en parlera plus bas, M. de Bougainville & Dampierre, avoient cependant formé des conjectures très-justes sur les écueils & les bas fonds qui environnent cette côte; malheureusement les vents de Sud-Est abandonnerent M. de Bougainville, quand il voulut marcher au Nord un peu à l'Est, & quand ensuite ils revinrent, ce fut pour mettre la Boudeuse & l'Etoile dans la situation la plus critique où elles se fussent encore trouvées.

Découverte de nouvelles terres.

Le 10 au point du jour, on découvrit la terre depuis l'Est jusqu'au Nord-Ouest. Long-temps avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse avoit annoncé le voisinage de cette terre, qui formoit un grand golfe ouvert au Sud-Est. » J'ai peu vu de pays, » dit M. de Bougainville, dont le coup-d'œil fut plus beau. Un » terrein bas, partagé en plaines & en bosquets, regnoit sur le » bord de la mer, & s'élevoit ensuite en amphitéatre jusqu'aux » montagnes, dont la cîme se perdoit dans les nues. On en distin- » guoit trois étages, & la chaîne la plus élevée étoit à plus de 25 » lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions ré- » duits ne nous permettoit, ni de sacrifier quelque temps à la vi- » site de ce magnifique pays que tout annonçoit être fertile & ri- » che, ni de chercher en faisant route à l'Ouest, un passage au » Sud de la *Nouvelle Guinée*, qui nous frayât par le golfe de la » *Carpentarie*, une route nouvelle & courte aux isles *Moluques*. » Rien n'étoit à la vérité plus problématique que l'existence de ce » passage; on croyoit même avoir vu la terre s'étendre jusqu'au » Ouest-quart-Sud-Ouest. Il falloit tâcher de sortir au plutôt, & » par le chemin qui sembloit ouvert, de ce golfe dans lequel nous » étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyions » d'abord. C'est où nous attendoit le vent de Sud-Est, pour » mettre notre patience aux dernieres épreuves.

Situation critique dans laquelle se trouve M. de Bougainville.

Toute la journée du 10, le calme le laissa à la merci d'une grosse lame du Sud-Est qui le jettoit à terre. A quatre heures du soir, il n'étoit pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite isle basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une bature qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'Est. Il parvint, vers cinq heures, à mettre le cap au large, & la nuit se passa dans cette inquiétante situation, faisant tous ses efforts pour s'élever à l'aide des

BOUGAINVILLE. 1768.

moindres brises. Le 11 après-midi, il étoit écarté de la côte environ de quatre lieues; à deux lieues la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguoient le long de la terre sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; on en trouva les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11 & les jours suivans furent affreux: nous eûmes le vent constamment de l'Est-Sud-Est au Sud-Est très-grands, frais, de la pluie, une brune si épaisse qu'on étoit forcé de tirer des coups de canon pour se conserver avec l'*Etoile*, qui contenoit encore une partie des vivres de la *Boudeuse*, enfin une mer très-grosse qui affaloit sur la côte. A peine se soutenoit-elle en louvoyant, forcée de virer vent arriere, & ne pouvant faire que très-peu de voiles, elle couroit ainsi ses bords à tâtons au milieu d'une mer semée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux sur tous les indices des dangers. La nuit du 11 au 12, sept ou huit de ces poissons qu'on nomme *cornets*; poissons qui se tiennent toujours sur le fond, sauterent sur les passavans. Il vint aussi sur le gaillard d'avant du sable & des goëmons de fond, que les vagues y déposoient en le couvrant. Le Capitaine ne voulut pas faire sonder; la certitude du péril ne l'eut pas diminué, & il étoit le même quelqu'autre parti qu'il eût pris. „ Au „ reste nous devons notre salut, dit-il, à la connoissance que nous „ eûmes de la terre le 10 au matin, immédiatement avant cette „ suite de gros temps & de brume. En effet les vents étant de „ l'Est-Sud-Est au Sud-Est, j'aurois pensé qu'en gouvernant au „ Nord-Est, ç'eut été un excès de prudence accordé à l'obscu- „ rité du temps. Et cette route nous auroit mis dans le risque „ évident de nous perdre, puisque nous avions la terre jusques dans „ l'Est Sud-Est."

Dangers multipliés que courent les François.

Le temps se remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire; à six heures du matin on vit la terre depuis le Nord jusqu'au Nord-Est-quart-Est du compas, & on louvoya pour la doubler. Le 17 au matin, on ne vit point de terre au lever du soleil; mais à neuf heures & demie on apperçut dans le Nord-Nord-Est du compas, à cinq ou six lieues de distance, une autre terre dans le Nord-Nord-Ouest, environ à neuf lieues. Peu après on découvrit dans Nord-Est 5d. Est à quatre ou cinq lieues une autre petite isle, que sa ressemblance avec Ouessant fit appeller du même nom. On continua la bordée au Nord-Est-quart-Est, espérant de doubler toutes les terres, lorsqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'Est-Nord-Est 5d. Nord, & des brisans dans l'Est-Nord-Est, qui paroissoient venir joindre Ouessant. Dans le Nord-Ouest de cet islot, on voyoit une autre chaîne de brisans qui s'allongeoit à une demi-lieue. La premiere isle sembloit être aussi entre deux chaînes de brisans.

Tous les navigateurs qui sont venus dans ces parages, avoient toujours redouté de tomber dans le Sud de la *nouvelle Guinée*, &

d'y trouver un golfe correſpondant à celui de la *Carpantarie*, d'où il leur fut enſuite difficile de ſe relever. En conſéquence ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la *nouvelle Bretagne*, ſur laquelle ils alloient attérir. Tous ont ſuivi les mêmes traces; nous en ouvrions de nouvelles, & il falloit payer l'honneur d'une premiere découverte. Malheureuſement le plus cruel des ennemis étoit à bord, la faim. On fut obligé de faire une réduction conſidérable ſur la ration de pain & de légumes. Il fallut auſſi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues & les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funeſtes indigeſtions. Il reſtoit une chevre, compagne fidelle des aventures des François, depuis leur ſortie des isles *Malouïnes* où on l'avoit priſe: chaque jour elle donnoit un peu de lait. Les eſtomacs affamés, dans un inſtant d'humeur, la condamnerent à mourir; un jeune chien, pris dans le détroit de *Magellan*, eut le même ſort peu de temps après.

BOUGAINVILLE. 1768. Extrémités auxquelles ſont réduits les François.

Le 17 après-midi, les courans avoient été ſi favorables que M. de Bougainville avoit repris la bordée du Nord-Nord-Eſt, portant fort au vent d'Oueſſant & de ſes batures; mais à quatre heures on eut la conviction que ces briſans s'étendoient plus loin qu'on ne l'avoit penſé: on en découvroit juſques dans l'Eſt-Nord-Eſt, ſans que ce fût encore leur fin. Il fallut reprendre pour la nuit la bordée du Sud-Sud-Oueſt, & au jour celle de l'Eſt. Pendant toute la matinée du 18, on ne vit point de terre, & déja les François ſe livroient à l'eſpoir d'avoir doublé islots & briſans. Cette joie fut courte; à une heure après-midi une isle ſe fit voir dans le Nord-Eſt-quart-Nord du compas, & bientôt elle fut ſuivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit juſques dans l'Eſt-Nord-Eſt, & derriere ces isles, une terre plus élevée s'étendoit dans le Nord-Eſt, environ à dix lieues de diſtance. On louvoya toute la nuit; le jour ſuivant donna le même ſpectacle d'une double chaîne de terres courant à-peu-près Eſt & Oueſt, ſavoir au Sud une ſuite d'islots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le Nord deſquels s'étendoient des terres plus élevées. Les terres qu'on découvrit le 20, parurent prendre moins du Sud, & ne plus courir que ſur l'Eſt-Sud-Eſt. M. de Bougainville prit le parti de courir des bords de vingt-quatre heures; il perdoit trop à virer plus ſouvent, la mer étant extrémement groſſe, le vent violent & conſtamment le même: d'ailleurs il étoit contraint à faire peu de voiles, pour ménager une mâture caduque & des manœuvres endommagées, & les navires marchoient très-mal, n'étant plus en aſſiette & n'ayant pas été carenés depuis long-temps.

On vit la terre le 25 au lever du ſoleil, depuis le Nord juſqu'au Nord-Nord-Eſt; mais ce n'étoit plus une terre baſſe; on appercevoit au contraire une terre extrêmement haute, & qui paroiſſoit ſe terminer par un gros cap. Il étoit vraiſemblable qu'enſuite ſa

BOUGAINVILLE. 1768.

direction étoit au Nord. Il gouverna tout le jour au Nord-Est-quart-Est & à l'Est, Nord-Est, sans voir de terres plus Est que le cap. „ Nous doublions, dit „ M. de Bougainville, avec une „ satisfaction que je ne saurois dépeindre. " Le 26 au matin, le cap étant beaucoup sous le vent à nous, & ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au Nord-Nord-Est. Ce cap, après lequel nous avions si long-temps aspiré, fut appellé le cap de la *Délivrance*, & le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louisiade.* Tant que M. de Bougainville fut enfoncé dans ce golfe, les courans l'ont assez régulièrement portés dans l'Est. Le 26 & le 27, le vent fut très-grand frais, la mer affreuse, le temps par grains & fort obscur. Il ne fut pas possible de faire du chemin pendant la nuit.

On double enfin les terres du golfe.

Remarques sur le golfe de la Louisiade.

Cette importante découverte de M. de Bougainville, n'a pas encore été reconnue au moment où nous écrivons l'an 1778, on ne sait pas si la *Louisiade* & le cap de la *Délivrance*, font partie de la *nouvelle Guinée*, ou si ce sont d'autres isles. Cette partie de la mer du Sud est du petit nombre de celles où les Navigateurs peuvent encore faire des découvertes, & peut-être que M. Cook, qui a entrepris depuis 1776, une nouvelle expédition dissipera tous ces doutes.

Après s'être élevé à environ 60 lieues dans le Nord depuis le cap de la *Délivrance*, M. de Bougainville découvrit la terre dans le Nord-Ouest à neuf ou dix lieues de distance. C'étoient deux isles, une autre côte longue & élevée se fit appercevoir en même-temps depuis l'Est-Sud-Est jusqu'à l'Est-Nord-Est. Celle-ci couroit au Nord; & à mesure que l'on avançoit dans le Nord-Est, on la voyoit se prolonger davantage & tourner au Nord-Nord-Ouest. On découvrit cependant un espace où la côte étoit interrompue, soit que ce fut un canal, ou l'ouverture d'une grande baie; car on crut distinguer des terres dans le fond. Le 29 au matin, la côte qui étoit à l'Est continuoit à s'étendre sur le Nord-Ouest, sans que de ce côté l'horison fut borné. On voulut la rallier, pour la prolonger ensuite & chercher un mouillage. A trois heures après-midi, étant à près de trois lieues de terre, il y avoit fond par 48 brasses, on porta alors sur une anse qui paroissoit commode; mais le calme survint & consomma inutilement le reste de la journée. La nuit se passa à courir de petits bords, & le 30 dès la pointe du jour, les bateaux allerent avec un détachement visiter le long de la côte, plusieurs anses qui sembloient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable.

Rencontre de nouvelles isles.

Description des insulaires.

Vers les dix heures, une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près des navires, sans toutefois vouloir les acoster. Il y avoit vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites, ces pirogues paroissoient bien faites: elles ont l'avant & l'arriere fort

relevés; ce sont les premieres que les François ayent vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les negres d'Afrique; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets, & des plaques au front & au col; on ignore de quelle matiere : elle a paru être blanche. Ils sont armés d'arcs & de zagaies; ils faisoient de grands cris, & il parut que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Les bateaux avoient trouvé presque par-tout bon fond pour mouiller par 30, 25, 20, 15 jusqu'à 11 brasses, mais en pleine côte & sans riviere; ils n'avoient vu qu'un seul ruisseau dans toute cette étendue. La côte ouverte est presque inabordable; la vague y brise par-tout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, & le sol est entiérement couvert de bois. Dans de petites anses il y a quelques cabanes, mais en petit nombre; les insulaires habitent la montagne. Le petit canot fut suivi quelque temps par trois ou quatre pirogues qui sembloient vouloir l'attaquer : un insulaire même se leva plusieurs fois pour lancer une zagaie; mais il ne le fit pas, & le canot revint à bord sans guerroyer.

BOUGAINVILLE. 1768.

Tentative inutile pour trouver un mouillage.

» Notre situation au reste étoit assez critique, dit M. de Bou-» gainville. Nous avions des terres inconnues jusqu'à ce jour, » d'une part, depuis le Sud jusqu'au Nord-Nord-Ouest par » l'Est & le Nord; de l'autre, depuis l'Ouest-quart-Sud-Ouest jus-» qu'au Nord-Ouest. Malheureusement l'horison étoit tellement » embrumé depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Nord-Ouest, » qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la distance de deux lieues. C'é-» toit toutefois dans cet intervalle que je comptois chercher un » passage; nous étions trop avancés pour reculer. Il est vrai qu'u-» ne forte marée qui venoit du Nord & portoit dans le Sud-Est, » nous faisoit espérer d'y trouver un débouché «. Le fort de la marée se fit sentir depuis quatre heures jusqu'à cinq heures & demie du soir; les vaisseaux, quoique poussés d'un vent très-frais, gouvernoient avec peine. La marée mollit à six heures. Pendant la nuit on louvoya du Sud au Sud-Sud-Ouest sur un bord, de l'Est-Nord-Est au Nord-Est sur l'autre. Le temps fut à grains avec beaucoup de pluie.

Le premier Juillet à six heures du matin, les François se retrouverent au même point où ils étoient la veille à l'entrée de la nuit, preuve qu'il y avoit eu flux & reflux. Ils gouvernerent au Nord-Ouest & Nord-Ouest-quart-Nord. A dix heures ils donnerent dans un passage large environ de quatre à cinq lieues entre la côte, prolongée jusqu'ici à l'Est & les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte Sud-Est & Nord-Ouest, forme au milieu de ce passage un ras qui le traverse, & où la mer s'éleve & brise comme s'il y avoit des rochers à fleur d'eau. On le nomma *Ras Denis*, l'*Etoile* qui le passa deux heures après la *Boudeuse* & plus dans l'Ouest, s'y trouva sur 5 brasses d'eau fond de roches. La mer y étoit alors si

Parages dangereux.

BOUGAINVILLE. 1768.

mauvaise, qu'ils furent contraints de fermer les écoutilles. A bord de la frégate, on y sonda par 44 brasses, fond de sable, gravier, coquilles & corail. La côte de l'Est commençoit ici à s'abaisser & à tourner au Nord. On y apperçut étant à-peu-près au milieu du passage, une jolie baie dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il faisoit presque calme, & la marée, dont le cours étoit alors au Nord-Ouest, la fit dépasser en un instant. M. de Bougainville tint aussi-tôt le vent, dans l'intention de la visiter. Un déluge de pluie survenu à onze heures & demie, déroba la vue de la terre & du soleil, & le força de différer ses recherches.

Nouvelle tentative pour trouver une relâche.

A une heure après-midi, les bateaux allerent sonder & reconnoître la baie; & pendant cette opération M. de Bougainville tâcha de se maintenir à portée de suivre leurs signaux. Le temps étoit beau, mais presque calme : à trois heures il vit le fond par dix & huit brasses, fond de roches. A quatre heures, les bateaux firent signal de bon mouillage, & il manœuvra aussi-tôt toutes voiles hautes pour le gagner : il ventoit peu, & la marée étoit contraire. A cinq heures il repassa sur le banc de roches par 10, 9, 8, 7 & 6 brasses : il vit même dans le Sud-Sud-Est, environ à une encablure, un remoux qui sembloit indiquer qu'en cet endroit il n'y avoit pas plus de deux ou trois brasses d'eau.

En gouvernant au Nord-Ouest & Nord-Ouest-quart-Nord, l'eau augmenta. Cependant la *Boudeuse* n'avançoit point, le vent étant trop foible pour aider à refouler la marée, & la nuit approchoit à pas précipités : en deux heures entieres elle ne gagna pas une demi-lieue, & il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environné comme l'étoit le vaisseau, de basses de récifs, & livré à des courans rapides & irréguliers. M de Bougainville fit donc gouverner à Ouest-quart-Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest, pour se remettre au large, sondant souvent. lorsqu'il eut amené la pointe septentrionale de la terre au Nord-Est, il arriva au Nord-Ouest, puis au Nord-Nord-Ouest & au Nord.

Les insulaires attaquent les bateaux.

Il est temps de reprendre l'expédition des bateaux avant que d'entrer dans la baie, les bateaux en avoient d'abord rangé la pointe du Nord, qui est formée par une presqu'isle le long de laquelle ils trouverent fond depuis neuf jusqu'à treize brasses, sable de corail. Ils s'enfoncerent ensuite dans la baie, & ils y trouverent à un quart de lieue, en dedans un bon mouillage sur 9 & 12 brasses, fond de sable gris & gravier, à l'abri depuis le Sud-Est jusqu'au Sud-Ouest en passant par l'Est & le Nord. Comme ils étoient occupés à sonder, ils virent tout d'un coup paroître à l'entrée de la baie dix pirogues, sur lesquelles il y avoit environ 150 hommes armés d'arcs, de lances & de boucliers. Elles sortoient d'une anse qui renferme une petite riviere dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancerent en bon ordre, voguant sur les bateaux à force de rames ; & lorsqu'elles s'en jugerent assez près, elles se séparerent fort lestement en

en deux bandes pour les envelopper. Les indiens alors pousserent des cris affreux, & faisissant leurs arcs & leurs lances, ils commencerent une attaque qui devoit leur paroître un jeu contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une premiere décharge, qui ne les arrêta point; ils continuerent à lancer leurs flèches & leurs zagayes, se couvrant de leurs boucliers qu'ils croyoient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite, plusieurs se jetterent à la mer pour gagner la terre à la nage; on leur prit deux pirogues. BOUGAINVILLE. 1768.

M. de Bougainville nomma la riviere & l'anse d'où sortirent ces braves insulaires, la riviere des *Guerriers*; l'isle entiere & la baie, isle & baie *Choiseul*. La presqu'isle du Nord est entiérement couverte de cocotiers. Isle & baie Choiseul.

Il venta peu les deux jours suivans. Après être sortis du passage, on découvrit dans l'Ouest une côte longue & montueuse, dont les sommets se perdoient dans les nues. Le 2 au soir on voyoit encore les terres de l'isle *Choiseul*. Le 3 au matin, on ne voyoit plus que la nouvelle côte, qui est d'une hauteur surprenante, & qui court au Nord-Ouest-quart-Ouest; sa partie septentrionale parut alors terminée par une pointe qui s'abaisse insensiblement, & forme un cap remarquable. On lui a donné le nom de cap *Laverdi*. Suite de découvertes.

La hauteur méridienne qu'on observa le 3, donna le moyen de déterminer avec justesse sa position en latitude. Les nuages qui couvroient les sommets des terres, se dissipant au coucher du soleil, laisserent appercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4, les premiers rayons du jour firent voir des terres plus occidentales que le cap *Laverdi*. C'étoit une nouvelle côte moins élevée que l'autre, & courant au Nord-Nord-Ouest, entre la pointe Sud-Sud-Est de cette terre & le cap *Laverdi*, il restoit un vaste espace formant un passage ou un golfe considérable. Dans un grand éloignement, on y appercevoit quelques mondrains; derriere cette nouvelle côte on en apperçut une plus haute qui suivoit le même gissement. On tint le plus près toute la matinée pour accoster la terre basse. L'après-midi, trois pirogues, dans chacune desquelles étoient cinq à six negres, se détacherent de la côte & vinrent reconnoître les vaisseaux : elles s'arrêterent à une portée de fusil; & ce ne fut qu'après y avoir passé près d'une heure, que les invitations réitérées des François, les déterminerent enfin à s'approcher davantage. Quelques bagatelles qu'on leur jetta, attachées sur des morceaux de planches, acheverent de leur donner un peu de confiance. Ils accosterent le navire, en montrant des noix de cocos, & criant : *bouca, bouca onellé*. Ils répétoient sans cesse ces mots, que les François crierent ensuite comme eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne resterent pas long-temps le long du vaisseau ; ils firent signe qu'ils alloient chercher des noix de cocos; on applaudit à leur dessein; mais à peine furent-ils éloignés à Description d'insulaires qui s'approchent des navires.

BOUGAINVILLE. 1768.

vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une flèche, qui n'atteignit heureusement personne: ils firent ensuite force de rames.

Isle Bouka

Cette isle, qui a été appellée *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cases dont elle est couverte, & par les apparences de culture qu'y ont apperçues les François. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers & d'autres arbres, offroit la plus agréable perspective, & M. de Bougainville desiroit fort trouver un mouillage sur cette côte; mais le vent contraire & un courant rapide qui portoit dans le Nord-Ouest, l'en éloignoient visiblement. Pendant la nuit il tint le plus près, gouvernant au Sud-quart-Sud-Ouest & Sud-Sud-Ouest, & le lendemain au matin l'isle *Bouka* étoit déja bien loin de lui dans l'Est & le Sud-Est. La veille au soir, on avoit apperçu du haut des mâts une petite isle, qui fut relevée depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Ouest-quart-Ouest du compas.

Relâche à la nouvelle Bretagne.

On eut connoissance le 5 après-midi de deux petites isles dans le Nord & le Nord-Nord-Ouest, à dix ou douze lieues de distance, & presqu'au même instant, d'une autre plus considérable entre le Nord-Ouest & l'Ouest. La côte étoit élevée, & paroissoit renfermer plusieurs baies. Comme M. de Bougainville n'avoit plus ni eau ni bois, & que les malades empiroient, il résolut de s'arrêter ici, & il courut toute la nuit les bords les plus avantageux pour se conserver cette terre sous le vent. Le 6 au point du jour, il en étoit à cinq ou six lieues, & il porta dessus dans le même moment où il découvrit une nouvelle terre haute & de belle apparence dans l'Ouest-Sud-Ouest de celle-ci depuis dix-huit jusqu'à douze & dix lieues de distance; il y mouilla sur les trois heures après-midi.

Qualités & indices du mouillage.

En entrant on laisse à bas-bord dans l'Ouest une petite isle & un islot, qui sont à une demi-lieue de la côte: une pointe qui s'avance vis-à-vis l'islot, forme en dedans un véritable port à l'abri de tous les vents, où le fond est par-tout d'un beau sable blanc depuis 35 jusqu'à 15 brasses. Sur la pointe de l'Est il y a une bâture, mais visible & qui ne s'étend pas au large; on voit aussi au Nord de la baie deux petites batures qui se découvrent à basse mer. A l'accore des récifs, il y a douze brasses d'eau: l'entrée de ce port est très-aisée; la seule attention qu'on doive avoir, c'est de ranger la pointe de l'Est de près & avec beaucoup de voiles, parce que dès qu'elle est doublée, on le trouve en calme, & qu'alors il faut entrer sur l'air du vaisseau.

Description du port & des environs.

Il plut toute la nuit suivante & presque toute la journée du 7. On envoya à terre les pieces à l'eau, on y dressa quelques tentes, & on commença à faire l'eau, le bois & les lessives, toutes choses de premiere nécessité. Le débarquement étoit très-beau sur un sable fin, sans aucune roche ni vague; l'intérieur du port, dans un espace de quatre cens pas, contenoit quatre ruisseaux: le bois se trouvoit au bord de la mer, & il y en avoit de plusieurs especes,

toutes très-bonnes pour brûler; quelques-unes superbes pour les ouvrages de charpente, de menuiserie, & même de tabletterie. Les deux vaisseaux étoient à portée de la voix l'un de l'autre & de la rive. D'ailleurs le port & ses environs fort au loin étoient inhabités, ce qui procuroit une paix & une liberté précieuses; ainsi on ne pouvoit desirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois & les diverses réparations dont les navires avoient le plus urgent besoin, & pour laisser errer à leur fantaisie les scorbutiques dans les bois.

BOUGAINVILLE. 1768.

Tels étoient les avantages de cette relâche; elle avoit aussi ses inconvéniens. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos, ni bananes, ni aucune des ressources qu'on auroit pu de gré ou de force tirer d'un pays habité. Si la pêche n'étoit pas abondante, on ne devoit attendre ici que la sûreté & le strict nécessaire : il y avoit alors tout lieu de craindre que les malades ne s'y rétablissent pas. A la vérité aucun n'étoit attaqué fortement, mais plusieurs étoient atteints; & s'ils n'amendoient point ici, le progrès du mal ne pouvoit plus être que rapide.

Rencontre singuliere.

Le premier jour, sur les bords d'une petite riviere, éloignée du camp d'environ un tiers de lieue, on trouva une pirogue comme en dépôt, & deux cabanes. La pirogue étoit à balancier, fort légere & en bon état. Il y avoit à côté les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés & des carcasses de têtes d'animaux, que M. de Commerçon dit être de sangliers. Il n'y avoit pas long-temps que les sauvages étoient venus dans cet endroit ; car on trouva dans les cabanes des figues bananes encore fraîches : on crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes, mais on a depuis vérifié qu'on avoit pris pour tels le gémissement des gros ramiers hupés, d'un plumage azur, qu'on nomme dans les Moluques l'*oiseau couronné*. On fit au bord de cette riviere une rencontre plus extraordinaire : un matelot cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le sable un morceau d'une plaque de plomb, sur lequel on lisoit ce reste de mots Anglois : HOR'D HERE ICK MAJESTY'S. On y voit encore les traces des clous qui avoient servi à attacher l'inscription, laquelle paroissoit être peu ancienne. Les sauvages avoient sans doute arraché la plaque & l'avoient mise en morceaux.

Traces trouvées d'un campement Anglois.

Cette rencontre engageoit à reconnoître soigneusement tous les environs du mouillage; aussi M. de Bougainville courut-il la côte en-dedans de l'isle qui couvre la baie ; il la suivit environ deux lieues, & il aboutit à une baie profonde, mais peu large, ouverte au Sud-Ouest, au fond de laquelle il aborda près d'une belle riviere. Quelques arbres sciés ou abatus à coups de hache frapperent aussitôt ses regards, & apprirent que c'étoit là que les Anglois avoient relâché.

BOUGAINVILLE. 1768.

Le vaisseau qui avoit relâché ici, étoit le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, dont on a déja fait l'histoire. C'est un hasard bien singulier que celui qui, au milieu de tant de terres, ramene M. de Bougainville à un point où une nation rivale venoit de laisser un monument d'une entreprise semblable à la sienne.

La pluie fut presque continuelle jusqu'au 11. Il y avoit apparence de grand vent dehors; mais le port est abrié de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. On accéléra les travaux autant que le mauvais temps le permettoit.

Eclipse de soleil.

Pendant sa relâche sur cette partie de la *nouvelle Bretagne*, M. de Bougainville observa le 11 une éclipse de soleil; le temps fut très-beau. M. Verrou observoit avec une lunette de neuf pieds; le Chevalier du Bouchage avec une lunette acromatique de Dollond, longue de quatre pieds; le poste de M. de Bougainville étoit à la pendule. Le commencement de l'éclipse fut pour ce climat le 13 à 10h. 50'. 45''. du matin, la fin à 00h. 28'. 16''. de temps vrai, & sa grandeur de 3'. 22''. On enterra une inscription sous l'endroit même où étoit la pendule, & on nomma ce port le *Port Praslin*. Il est situé par 4d. 49'. 27''. de latitude australe, & 149d. 44'. 15''. de longitude à l'Est de Paris.

Pt Praslin.

Observations astronomiques.

Cette observation est d'autant plus importante, qu'on peut enfin par son moyen & par celui des observations astronomiques faites à la côte du *Pérou*, déterminer d'une façon sûre l'étendue en longitude du vaste *Océan pacifique*, jusqu'à ce jour si incertaine. M. de Bougainville fut d'autant plus heureux d'avoir eu beau temps pendant la durée de l'éclipse, que depuis ce jour jusqu'à son départ, il n'y a pas eu une seule journée qui ne fût affreuse. Le ciel n'eut jamais plus de trois aunes, & la pluie continuelle, jointe à une chaleur étouffante, rendoit la relâche ici pernicieuse. Le 16, la frégate avoit achevé son travail, & on employa tous les bateaux à finir celui de l'*Etoile*. Cette flûte étoit presque lege; & comme on ne trouve point ici de pierres propres à former du lest, il fallut lui en faire un avec du bois; travail long, pénible & mal-sain, au milieu de ces forêts où regne une éternelle humidité. Comme on trouva beaucoup de marteaux, espece de coquillages très-rares, les curieux en chercherént avec beaucoup d'empressement; mais leur ardeur se ralentit par un accident arrivé à un des matelots, qui en échouant, fut piqué dans l'eau par une espece de serpent.

Marteaux, espece de coquillages.

Remarques sur les serpens.

Le Taïtien Aoutourou suivit avec curiosité le malade pendant tout le traitement; il fit entendre à M. de Bougainville que dans son pays, il y avoit le long de la côte, des serpens qui mordoient les hommes à la mer, & que tous ceux qui étoient mordus en mouroient. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après son accident, revenir au travail. Fort souvent, en examinant les productions des arts d'Europe & les moyens divers par les-

quels ils augmentent nos facultés & multiplient nos forces, cet insulaire tomboit dans l'admiration de ce qu'il voyoit, & rougissoit pour son pays : *Aouaou*, *Taïti*, *fi*, *de Toïti*, disoit-il avec douleur. Cependant il n'aimoit pas à marquer qu'il sentoit notre supériorité sur sa nation; on ne sauroit croire à quel point il étoit haut. On a remarqué qu'il étoit aussi souple que fier; & ce caractere prouve qu'il a vêcu dans un pays où les rangs sont inégaux, & quel étoit celui qu'il y tenoit.

BOUGAINVILLE. 1768.

Observations sur Aoutourou.

Le 19 au soir, M. de Bougainville fut enfin en état de partir; mais il sembla que le temps ne fit qu'empirer : grand vent de Sud, déluge de pluie, tonnerre, grains en tourmente. La mer étoit très-grosse dehors, & les oiseaux pêcheurs se réfugioient dans la baie.

Temps affreux.

Le 22, on ressentit, vers dix heures & demie du matin, plusieurs secousses de tremblement de terre; elles furent très-sensibles sur les vaisseaux, & durerent environ deux minutes; pendant ce temps la mer haussa & baissa plusieurs fois de suite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchoient sur les récifs, & leur fit chercher un asyle dans les bateaux. Au reste, il semble que dans cette saison les pluies soient ici sans interruption : un orage n'attend pas l'autre; le tonnerre gronde presque continuellement, & la nuit donne l'idée des ténebres du cahos.

Tremblement de terre.

Cependant les François alloient tous les jours dans les bois chercher des lataniers & des palmistes, & tâcher de tuer quelques tourterelles; ils se partageoient en plusieurs bandes, & le résultat ordinaire de ces caravanes pénibles, étoit de revenir trempés jusqu'aux os, & les mains vuides. On découvrit cependant les derniers jours, quelques pommes de mangle & des prunes monbin; ç'eût été un secours utile, si on en eût eu connoissance plutôt.

Efforts infructueux pour trouver des vivres.

Une cascade merveilleuse fournissoit les eaux du ruisseau de l'*Etoile*. L'art s'efforceroit en vain de produire dans les palais des Rois ce que la nature a jetté ici dans un coin de terre inhabité : chacun en admiroit les groupes saillans, dont les gradations presque régulieres, précipitent & diversifient la chûte des eaux; on suit avec surprise tous ces massifs variés pour la figure, & qui forment cent bassins inégaux, où sont reçus les nappes de cristal coloriées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans les bassins même. Cette cascade mériteroit le plus grand peintre.

Description d'une belle cascade.

Cependant la situation des François empiroit à chaque instant qu'ils demeuroient ici & qu'ils perdoient sans faire de chemin. Le nombre & les maux des scorbutiques augmentoient. Chaque jour on envoyoit des canots dehors reconnoître le temps. C'étoit constamment le vent du Sud presque en tourmente & une mer affreuse. Avec les circonstances l'appareillage étoit impossible, d'autant plus qu'on ne sauroit appareiller de ce port qu'en prenant une croupiere sur une ancre, qu'il faut sortir tout de suite, & qu'on n'eût pu

La situation des François empire chaque jour.

BOUGAINVILLE. 1768.

embarquer au large, la chaloupe qui feroit reftée pour lever l'ancre, que M. de Bougainville n'étoit pas dans le cas de perdre. Ces obftacles le déterminerent à aller le 23 reçonnoître une paffe entre l'ifle *des Marteaux* & la grande Terre. Il en trouva une, par laquelle on pouvoit fortir avec le vent de Sud en embarquant les bateaux dans le canal. Elle avoit, il eft vrai, d'affez grands inconvéniens, & il ne fut pas heureufement dans le cas de s'en fervir.

Ifle des Marteaux.

Sortie du port Praflin.

Il avoit plu fans interruption toute la nuit du 23 au 24, l'aurore amena le beau temps & le calme. Pendant la journée entiere on attendit le moment d'appareiller; déja on en défefpéroit & l'approche de la nuit forçoit à rémarrer, lorfqu'à cinq heures & demie il fe leva une brife du fond du port, avec laquelle M. de Bougainville fortit.

Dampierre qui relâcha dans cette contrée, fut plus heureux que M. de Bougainville. Il trouva pour relâche un canton habité qui lui procura des rafraîchiffemens, & dont les productions lui firent concevoir de grandes efpérances fur ce pays. M. de Bougainville prit toute cette côte pour la *nouvelle Bretagne*; mais M. Carteret qui y avoit abordé quelques temps avant lui, avoit reconnu qu'elle en eft féparée, & qu'elle fait une ifle à part, à laquelle il donna le nom de *nouvelle Irlande*. Dès le moment où M. de Bougainville a remonté la *bature de Diane*, nous avons décrit fa navigation fort en détail : comme toute les terres qu'il a vues n'avoient été découvertes par aucun autre Navigateur, & que depuis elles n'ont pas été reconnues, l'importance de la matiere exigeoit cette attention de notre part.

---

§. XIV.

Navigation du Port Praflin *aux* Moluques. *Relâche à Boéro.*

PEndant les 8 jours que M. de Bougainville relâcha à la *nouvelle Irlande*, le temps avoit été conftamment mauvais & les vents prefque toujours au Sud. Le 25, ils revinrent au Sud-Eft variant jufqu'à l'Eft, & le Navigateur François fuivit la côte environ à 3 lieues d'éloignement, elle rondiffoit infenfiblement, & bien-tôt il apperçut au large des ifles qui fe fuccédoient de diftance en diftance; il paffa entr'elles & la grande Terre, & leur donna le nom des Officiers des Etats-Majors.

Extrême difette de vivres.

M. de Bougainville n'eut bientôt plus rien à donner à fon équipage, tout étoit épuifé. Même forcé de retrancher encore une once de pain fur la ration, le peu qui reftoit de vivres étoit en partie gâté, & dans tout autre cas on eût jetté à la mer toutes les falaifons. Enfin, on peut lire dans fon Journal le détail des maux qu'il a fouffert, il eut conftamment la vue de la *nouvelle Irlande* jufqu'au 3 Août.

Le 29 au matin, il s'en trouva plus près qu'il n'en avoit encore été. Ce voisinage lui valut la visite de quelques pirogues; deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à l'*Etoile*. Ils montroient une espece de pain & invitoient par signes à venir à terre; les François les invitoient à venir à bord; mais ces invitations, le don même de quelques morceaux d'étoffe jettés à la mer, ne leur inspirerent pas la confiance d'accoster les vaisseaux: ils ramasserent ce qu'on avoit jetté, & pour remerciement l'un d'eux avec une fronde, lança une pierre qui ne vint pas jusqu'à bord; on ne voulut pas leur rendre le mal pour le mal, & ils se retirerent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Ils pousserent sans doute les hostilités plus loin à bord de l'Etoile; qui tira plusieurs coups de fusil qui les mirent en fuite. Leurs pirogues sont longues, étroites & à balancier. Toutes ont l'avant & l'arriere plus ou moins ornés de sculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adresse.

BOUGAINVILLE. 1768.

Le lendemain il en vint un beaucoup plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoster le navire. Celui de leurs conducteurs qui paroissoit être le chef, portoit un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva sur sa tête avec ses deux mains en approchant, & demeura quelque temps dans cette attitude. Tous ces negres paroissoient avoir fait une grande toilette; les uns avoient la laine peinte en rouge; d'autres portoient des aigrettes de plume sur la tête, d'autres des pendans d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches & rondes pendues au col; quelques- uns avoient des anneaux passés dans les cartilages du nez: mais une parure assez générale à tous, étoit des bracelets faits avec la bouche d'une grosse coquille sciée. M. de Bougainville voulut lier commerce avec eux, pour les engager à apporter quelques rafraîchissemens. Leur mauvaise foi lui fit bien-tôt voir qu'il n'y réussiroit pas. Ils tâchoient de saisir ce qu'on leur proposoit, & ne vouloient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames, on se lassa de leur donner, & ils se retirerent. Deux canots voguoient vers la frégate à l'entrée de la nuit, une fusée que l'on tira pour quelque signal, les fit fuir précipitamment.

Autres insulaires.

Au reste, il sembla que les visites des deux derniers jours n'avoient été que pour reconnoître les François, & concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un essain de pirogues sortir de terre, une partie passa par le travers de la *Boudeuse*, & toutes dirigerent leur marche sur l'*Etoile*, que sans doute ils avoient observé être le plus petit des deux bâtimens, & se tenir derriere. Ils commencerent leur attaque à coups de pierres & de flèches; le combat fut court, une fusillade déconcerta leurs projets; plusieurs se jetterent à la mer, & quelques pirogues furent abandonnées; depuis ce moment les François cesserent de les voir.

BOUGAINVILLE. 1768. Defcription de la partie feptentrionale de la nouvelle Irlande.

Les 5 premiers jours du mois d'Août furent pluvieux, le temps fut à l'orage & le vent fouffla par grains. On n'apperçut la côte que par lambeaux, dans les éclaircies, & fans pouvoir en diftinguer les détails. Toutefois on en vit affez pour être convaincu que les marées continuoient à enlever une partie du médiocre chemin que faifoient les vaiffeaux, on gouverna alors au Nord-Oueft, puis au Nord-Oueft-quart-Oueft, pour éviter un labyrinthe d'ifles, qui font femées à l'extrêmité feptentrionale de la *nouvelle Irlande*. Le 4 après-midi, on reconnut diftinctement deux ifles, que M. de Bougainville croit être celles que Dampierre nomme *ifle Matthias & ifle Orageufe*. L'ifle Matthias, haute & montagneufe, s'étend fur le Nord-Oueft, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, & entre les deux eft un iflot. Une ifle que l'on crut appercevoir le 5 à deux heures du matin dans l'Oueft, fit reprendre au Nord. On ne fe trompoit pas, & à dix heures la brume, qui jufqu'alors avoit été épuifée s'étant diffipée, on apperçut dans le Sud-Eft-quart-Sud, cette ifle qui eft petite & baffe. Les marées cefferent alors de porter fur le Sud & fur l'Eft, ce qui fembloit venir de ce qu'on avoit dépaffé la pointe, que les Hollandois nomment cap *Solomafwer*. La *Boudeufe* & l'*Etoile* n'étoient plus qu'à od. 4'. de latitude méridionale.

Ifle Matthias & ifle Orageufe.

Après avoir dépaffé la *nouvelle Irlande*, M. de Bougainville courut Oueft jufqu'au 7 fans voir de terre.

Ifle des Anachoretes.

Le 8, il vit dans la matinée, environ à 5 ou 6 lieues en avant une terre baffe. Il la rangea environ à une lieue & demie. C'étoit une ifle plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, & partagée en plufieurs divifions liées enfemble par des batures & des bancs de fable. Il y a fur cette ifle une grande quantité de cocotiers, & le bord de la mer y eft couvert d'un fi grand nombre de cafes, qu'on peut juger de la qu'elle eft extrêmement peuplée. Ces cafes font hautes, prefque quarrées & bien couvertes. Elles parurent plus vaftes & plus belles que ne font ordinairement des cabanes de rofeaux, & les François crurent revoir les maifons de Taïti. On découvroit un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'ifle : aucune ne parut fe déranger pour voir paffer les François; & M. de Bougainville jugea que ces habitans, qui n'étoient pas curieux, étoient contens de leur fort. Il nomma cette ifle *l'ifle des Anachoretes*. A trois lieues dans l'Oueft de celle-ci, on vit du haut des mâts une autre ifle baffe.

Archipel nommé par nous l'Echiquier.

La nuit fut très-obfcure, & quelques nuages fixes dans le Sud nous y firent foupçonner de la terre. En effet, au jour on découvrit deux petites ifles dans le Sud-Eft-quart-Sud 3d. Sud à huit ou neuf lieues de diftance. On ne les avoit pas encore perdues de vue à huit heures & demie, lorfqu'on eût connoiffance d'une autre ifle baffe dans l'Oueft-quart-Sud-Oueft; & peu après d'une infinité de petites ifles qui s'étendoient dans l'Oueft-Nord-Oueft & le Sud-Oueft

Oueſt de cette derniere, laquelle peut avoir deux lieues de long; toutes les autres ne ſont, à proprement parler, qu'une chaîne d'iſlots ras & couverts de bois, rencontre déſaſtreuſe. Il y avoit cependant un iſlot ſéparé des autres & plus au Sud, lequel parut être plus conſidérable. M. de Bougainville dirigea ſa route entre celui-là & l'archipel d'iſlots, qu'il nomma l'*Echiquier*, & qu'il vouloit laiſſer au Nord. Cette chaîne apperçue dès le matin, ſe prolongeoit beaucoup plus loin dans le Sud-Oueſt, qu'il ne pouvoit le juger alors.

BOUGAINVILLE. 1768.

M. de Bougainville chercha à la doubler dans le Sud; mais à l'entrée de la nuit, il y étoit encore engagé, ſans ſavoir préciſément juſqu'où elle s'étendoit. Le temps, inceſſamment chargé de grains, ne montra plus tous ſes dangers : pour ſurcroît d'embarras, le calme vint auſſi-tôt que la nuit, & ne finit preſque qu'avec elle. Il la paſſa dans la continuelle appréhenſion d'être jetté ſur la côte par les courans. Il fit mettre deux ancres en mouillage, & allonger leurs bittures ſur le pont; précaution preſque inutile: car on fonda pluſieurs fois ſans trouver le fond. Tel eſt un des plus grands dangers de ces terres : preſque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent, on n'a point la reſſource de mouiller. Heureuſement le temps ſe maintint ſans orages; même vers minuit, il ſe leva une fraîcheur du Nord, qui lui ſervit à s'élever un peu dans le Sud-Eſt. Le vent fraîchit à meſure que le ſoleil montoit, & il nous retira heureuſement de ces iſles baſſes, qui paroiſſent inhabitées; au moins pendant le temps qu'on s'eſt trouvé à portée de les voir, on n'y a diſtingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. L'*Etoile* avoit été dans cette nuit plus en danger encore que la *Boudeuſe*; car elle fut très-long-temps ſans gouverner, & la marée l'entraînoit viſiblement à la côte, lorſque le vent vint à ſon aide. A deux heures après-midi, on doubla l'iſlot le plus occidental, & on gouverna à l'Oueſt-Sud-Oueſt.

Danger que couroient les vaiſſeaux.

Le 11 à midi, étant par 2d. 17′. de latitude auſtrale, on apperçut dans le Sud une côte élevée qui parut être celle de la *nouvelle Guinée*. Quelques heures après, on la vit plus clairement. C'eſt une terre haute & montueuſe, qui dans cette partie s'étend ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt. Le 12 à midi, M. de Bougainville étoit à environ dix lieues des terres les plus voiſines. Il étoit impoſſible de détailler la côte à cette diſtance; il parut ſeulement une grande baie vers 2d. 25′. de latitude Sud, & des terres baſſes dans le fond qu'on ne découvroit que du haut des mâts. Il jugea auſſi, par la vîteſſe avec laquelle il doubloit les terres, que les courans étoient devenus favorables; mais pour apprécier avec quelque juſteſſe la différence qu'ils occaſionnoient dans l'eſtime de la route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Il continua à la prolonger à dix ou douze lieues de diſtance. Son giſſement étoit toujours ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & ſa hauteur prodigieuſe. Il y remarqua ſur-tout deux pics très-élevés,

Vue de nouvelle Guinée.

BOUGAINVILLE. 1768.

Les deux Cyclopes.

voiſins l'un de l'autre, & qui ſurpaſſent en hauteur toutes les autres montagnes. Elles ont été nommées *les deux Cyclopes*. Il eut occaſion de remarquer que les marées portoient ſur le Nord-Oueſt. Effectivement, il ſe trouva le jour ſuivant plus éloigné de la côte de la *nouvelle Guinée*, qui revient ici ſur l'Oueſt. Le 14 au point du jour il découvrit deux iſles, & un iſlot qui paroiſſoit entre deux, mais plus au Sud. Elles ſont à deux lieues de diſtance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, & n'ont pas plus d'une lieue & demie d'étendue chacune.

Vents & courans.

Il avançoit peu chaque journée. Depuis qu'il étoit ſur la côte de la *nouvelle Guinée*, il avoit aſſez réguliérement une foible briſe d'Eſt ou de Nord-Eſt, qui commençoit vers deux ou trois heures après-midi, & duroit environ juſques vers minuit; à cette briſe ſuccédoit un intervalle plus ou moins long de calme, qui étoit ſuivi de la briſe de terre variable du Sud-Oueſt au Sud-Sud-Oueſt, laquelle ſe terminoit auſſi vers midi par deux ou trois heures de calme. Il revit le 15 au matin la plus occidentale des deux iſles qu'il avoit reconnues la veille. Il découvrit en même-temps d'autres terres, qui parurent iſles, depuis le Sud-Eſt-quart-Sud juſqu'à l'Oueſt-Sud-Oueſt, terres fort baſſes, par-deſſus leſquelles on appercevoit dans une perſpective éloignée les hautes montagnes du continent. La plus élevée ſe détachoit des autres, & on la nomma *le géant Moulineau*. On donna le nom de *la nymphe Alie*, à la plus occidentale des iſles baſſes dans le Nord-Oueſt de *Moulineau*. A dix heures du matin, on tomba dans un ras de marée, où les courans paroiſſoient porter avec violence ſur le Nord & Nord-Nord-Eſt. Ils étoient ſi vifs, que juſqu'à midi ils empêcherent de gouverner ; & comme ils entraînerent fort au large, il devint impoſſible d'aſſeoir un jugement précis ſur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, étoit couverte de troncs d'arbres flottans, de divers fruits & de goëmons : elle y étoit en même temps ſi trouble, que M. de Bougainville craignit d'être ſur un banc; mais la ſonde ne donna point de fond à 100 braſſes. Ce ras de marée ſembloit indiquer ici ou une grande riviere dans le continent, ou un paſſage qui couperoit les terres de la *nouvelle Guinée*, paſſage dont l'ouverture ſeroit preſque Nord & Sud. Suivant deux diſtances des bords du ſoleil & de la lune, obſervées à l'octan par le Chevalier du Bouchage & M. Verron, la longitude, le 15 à midi, étoit de 136d. 16^{l}. 30^{ll}. à l'Eſt de Paris.

On obſerva le même jour 1d. 17^{l} de latitude auſtrale.

Le 16, on ne vit la terre que du haut des mâts, terre extrêmement haute & coupée. Les 3 jours ſuivans furent auſſi malheureux; de la pluie, du calme, & le peu qui venta ce fut vent debout. » Il faut s'être trouvé dans la poſition où nous étions, dit M. de » Bougainville, pour s'en former une idée.

Le 19 après-midi, on avoit apperçu depuis le Sud-Sud-Oueſt,

5d. Sud du compas jusqu'au Sud-Oueſt 5d. Oueſt, à ſeize lieues environ de diſtance, une côte élevée qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18 à neuf heures du matin, on découvrit une iſle haute dans le Sud-Oueſt-quart-Oueſt, diſtante à-peu-près de douze lieues; on la revit le lendemain dans un éloignement de quinze à vingt lieues.

BOUGAINVILLE. 1768.

Paſſages de la ligne.

Le 20, les François paſſerent la ligne pour la ſeconde fois de la campagne. Les courans continuoient à les éloigner des terres. On n'en vit point le 20 ni le 21, quoiqu'on eût tenu les bordées qui en rapprochoient le plus. Il devenoit cependant eſſentiel de rallier la côte & de la ranger d'aſſez près, pour ne pas commettre quelque erreur dangereuſe, qui fît manquer le débouquement dans la mer des Indes, & engageât les vaiſſeaux dans l'un des golfes de *Gilolo*. Le 22 au point du jour, on eût connoiſſance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la *nouvelle Guinée* qu'on eût encore vue. La terre couroit ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & M. de Bougainville l'accoſta, déterminé à ne la plus quitter jusqu'à être parvenus à ſon extrémité, que les Géographes nomment *le cap Mabo*. Dans la nuit il doubla une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne couroit plus que ſur l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le 23 à midi, il voyoit une étendue de côte d'environ vingt lieues, dont la partie la plus occidentale nous reſtoit preſque au Sud-Oueſt à treize ou quatorze lieues. Il étoit beaucoup plus près des deux iſles baſſes & couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Il en approcha à une demi-lieue, & tandis qu'il attendoit l'*Etoile*, qui étoit à une grande diſtance, deux bateaux armés, allerent à la plus ſeptentrionale des deux iſles, où l'on croyoit voir des habitations, & d'où on eſpéroit tirer quelques rafraîchiſſemens. Un banc qui regne le long de l'iſle & s'étend même aſſez loin dans l'Eſt, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. On ne trouva ni caſes, ni habitans, ni rafraîchiſſemens. Ce qui de loin nous avoit ſemblé former un village, n'étoit qu'un amas de roches minées par la mer & creuſées en caverne. Les arbres qui couvroient l'iſle, ne portoient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inſcription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du ſoir.

Tentative inutile faite à terre.

Suite de la nouvelle Guinée.

On tâcha enſuite de prolonger la terre autant que les vents conſtans au Sud & au Sud-Sud-Oueſt voulurent le permettre. On fut obligé de courir pluſieurs bords, dans l'intention de paſſer au vent d'une grande iſle, apperçue au coucher du ſoleil dans l'Oueſt & l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. L'aube du jour ſurprit encore les François ſous le vent de cette iſle. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à-peu-près Nord & Sud, & à ſa pointe méridionale on voit un iſlot bas & de peu d'étendue. Entre elle & la terre de la *nouvelle Guinée*, qui ſe prolonge ici preſque ſur le Sud-

BOUGAINVILLE. 1768.

Oueſt-quart-Oueſt, il ſe préſentoit un vaſte paſſage dont l'ouverture, d'environ huit lieues, git Nord-Eſt & Sud-Oueſt. Le vent en venoit, & la marée portoit dans le Nord-Oueſt; comment gagner en louvoyant ainſi contre vent & marée? M. de Bougainville l'eſſaya juſqu'à neuf heures du matin; il vit avec douleur que c'étoit infructueuſement, & il prit le parti d'*arriver*, pour ranger la côte ſeptentrionale de l'iſle, abandonnant à regret un débouché, qu'il croit très-beau pour ſe tirer de cette chaîne éternelle d'iſles.

Danger caché.

Le matin, pluſieurs perſonnes crierent du gaillard d'avant qu'on voyoit le fond; l'affaire preſſoit, mais l'alarme fut heureuſement auſſi courte qu'elle avoit été vive. On l'eût même cru fauſſe, ſi l'*Etoile*, qui étoit dans les eaux de la *Boudeuſe*, n'eût apperçu ce même haut fond pendant près de deux minutes; il lui parut un banc de corail. Preſque Nord & Sud de ce banc, qui peut avoir encore moins d'eau dans quelque partie, il y a une anſe de ſable ſur laquelle ſont conſtruites quelques caſes environnées de cocotiers. La remarque peut d'autant plus ſervir de point de reconnoiſſance, que juſques-là les François n'ont vu aucunes traces d'habitations ſur cette côte. A une heure après-midi, ils doublerent la pointe du Nord-Eſt de la grande iſle, qui s'étend enſuite ſur l'Oueſt & l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, près de vingt lieues. Il falut ſerrer le vent pour la prolonger, & ils ne tarderent pas à appercevoir d'autres iſles dans l'Oueſt & l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. On en vit même une au ſoleil couchant qui fut révélée dans le Nord-Eſt-quart-Nord, à laquelle ſe joignoit une bature qui parut s'étendre juſqu'au Nord-quart-Nord-Oueſt : ainſi les vaiſſeaux étoient encore une fois enclavés.

Perte du maître d'équipage.

On perdit dans cette journée le premier maître d'équipage, qui mourut du ſcorbut. Quarante-cinq autres perſonnes étoient atteintes de la même maladie; la limonade & le vin en ſuſpendoient ſeuls les funeſtes progrès.

Navigation embarraſſante.

La nuit ſans ceſſe ſur les bords, & le 25 au lever du jour, M. de Bougainville ſe trouva environné de terres. Il s'offroit à lui trois paſſages, l'un ouvert au Sud-Oueſt, le ſecond à Oueſt-Sud-Oueſt, & le troiſieme preſque Eſt & Oueſt. Le vent n'accordoit que ce dernier, & il n'en vouloit point. Il ne doutoit pas qu'il ne fut au milieu des iſles des *Papous*. Il falloit éviter de tomber plus loin dans le Nord, de crainte, comme on l'a déja dit, de s'enfoncer dans quelqu'un des golfes de la côte orientale de *Gilolo*. L'eſſentiel, pour ſortir de ces parages critiques, étoit donc de s'élever en latitude auſtrale : or au-delà du paſſage du Sud-Oueſt, on appercevoit dans le Sud la mer ouverte autant que la vue pouvoit s'étendre : ainſi il ſe décida à louvoyer pour gagner ce débouché. Toutes ces isles & islots qui enfermoient les vaiſſeaux, ſont fort eſcarpées, de hauteur médiocre, & couvertes d'arbres. Nous n'y avons apperçu aucun indice qu'elles ſoient habitées.

A midi, on obſerva 0ᵈ. 5ˡ. de latitude boréale, ainſi les François

venoient de paſſer encore la ligne. A ſix heures du ſoir, ils pouvoient donner dans le paſſage du Oueſt-Sud-Oueſt. C'étoit avoir gagné environ trois lieues par le travail de la journée entiere. La nuit fut plus favorable, graces à la lune dont la lumiere permit de louvoyer entre les pierres & les isles. D'ailleurs le courant qui avoit été contraire tant que les vaiſſeaux furent par le travers des deux premieres paſſes, devint favorable, dès qu'on vint à ouvrir le paſſage du Sud-Oueſt.

BOUGAINVILLE 1768.

Le canal par lequel débouquerent enfin les vaiſſeaux dans cette nuit, peut avoir de deux à trois lieues de large. Il eſt borné à l'Oueſt par un amas d'isles & d'islots aſſez élevés. Sa côte de l'Eſt, qui fut priſe au premier coup d'œil pour la pointe la plus occidentale de la grande isle, n'eſt auſſi qu'un amas de petites isles & de rochers qui de loin ſemblent former une ſeule maſſe, & les ſéparations entre ces isles préſentent d'abord l'aſpect de belles baies. Ce ne fut qu'à quatre heures & demie du matin qu'on parvint à doubler les islots les plus Sud du nouveau paſſage qui furent appellés le *paſſage des François.* Le fond paroît augmenter au milieu de cet archipel en avançant vers le Sud. Le *paſſage des François* gît par 00d. 15'. de latitude Sud, entre le 128e. & le 129e. degrés de longitude à l'Eſt de Paris.

Deſcription du canal par lequel débouquent les vaiſſeaux.

Après avoir débouqué par le *paſſage des François*, les courans ceſſerent le 27 de porter au Nord : M. de Bougainville eut au contraire de la différence Sud. Cette circonſtance, jointe à l'obſervation de la latitude, qui le mettoit plus au Sud que le cap *Mabo*, lui donna l'entiere conviction qu'il entroit enfin dans l'archipel des Moluques.

Paſſage des François.

„ Je demanderois au reſte, dit-il, quel eſt ce cap *Mabo* & où „ il eſt ſitué. On en fait le cap qui termine dans le Nord la partie oc-„ cidentale de la nouvelle *Guinée*, Dampierre & Wood Rogers le „ placent, le premier dans un des golfes de *Gilolo* à 30'. de latitu-„ de auſtrale, le ſecond à huit lieues au plus de cette grande isle. Mais „ toute cette partie n'eſt qu'un archipel aſſez vaſte de petites isles, „ qu'à raiſon de leur nombre, l'Amiral Rogewin, qui les traverſa „ en 1722, nomma les *mille Isles.* Comment donc le cap *Mabo*, voi-„ ſin de *Gilolo*, appartient-il à la *nouvelle Guinée*? Où le placer „ même, ſi, comme nous avons tout lieu de le croire, la *nouvelle* „ *Guinée* elle-même n'eſt qu'un amas de grandes isles, dont les „ divers canaux ſont encore inconnus? Il ne devra appartenir „ qu'à celle de ces isles conſidérables qui ſera la plus occidentale.

Diſcuſſion ſur le cap Mabo.

M. de Bougainville envoya le 27 ſon canot pour reconnoître cinq ou ſix isles, qu'il appercevoit. Le canot aborda à deux de ces isles, où on n'avoit trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune eſpece de fruit. Les gens du canot étoient prêts à ſe retirer, lorſqu'ils virent avec ſurpriſe un negre s'approcher ſeul dans une pirogue à deux balanciers. Il avoit à une oreille une anneau d'or, & pour armes deux zagayes. Il aborda le canot ſans crainte ni ſurpri-

BOUGAINVILLE. 1768.

ſe. On lui demanda à boire & à manger, & il offrit de l'eau & quelque peu d'une eſpece de farine qui paroiſſoit faire ſa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir & quelques bagatelles pareilles. Il rioit en recevant ces préſens, & ne les admiroit pas. Il ſembloit connoître les Européens, & on penſa que ce pouvoit être un negre fugitif de quelqu'une des isles voiſines où les Hollandois ont des poſtes, ou que peut-être y avoit-il été envoyé pour la pêche.

Les cinq Iſles.

Les Hollandois nomment ces isles les *cinq Iſles*, & de temps en temps ils les font viſiter. Ils ont dit à M. de Bougainville qu'autrefois elles étoient au nombre de ſept, mais que deux ont été abîmées dans un tremblement de terre; révolution aſſez fréquente dans ces parages. Il y a entre ces isles un prodigieux courant ſans aucun mouillage. Les arbres & les plantes y ſont à-peu-près les mêmes qu'à la *nouvelle Irlande*. Les matelots y prirent une tortue du poids environ de deux cens livres.

Iſle Ceram.

Le 31, M. de Bougainville ſe trouva près de l'isle *Ceram*. Sa côte, en partie boiſée, défrichée en partie, couroit à-peu-près Eſt & Oueſt, ſans que nous la viſſions terminée. C'eſt une isle très-haute: des montagnes énormes s'élevent ſur le terrein de diſtance en diſtance, & le grand nombre de feux qu'on y vit de tous les côtés, annonce qu'elle eſt fort peuplée.

Remarque ſur les mouſſons dans ces parages.

M. de Bougainville remarque, à l'occaſion de la contrariété qu'il éprouvoit depuis long-temps de la part des vents, que dans les *Moluques* on appelle mouſſon du Nord celle de l'Oueſt, & mouſſon du Sud celle de l'Eſt; parce que pendant la premiere les vents ſouſflent plus ordinairement du Nord-Nord-Oueſt que de l'Oueſt, & pendant la ſeconde ils viennent le plus ſouvent du Sud-Sud-Eſt. Ces vents regnent alors de même dans les isles des *Papous* & ſur la côte de la *nouvelle Guinée*: une triſte expérience l'apprit aux François, & ils employerent trente-ſix jours à faire quatre cens cinquante lieues.

Le premier Septembre, la lumiere du jour naiſſant montra que les vaiſſeaux étoient à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avoit pluſieurs feux. Bientôt après on appercut deux embarcations à la voile, de la forme des bateaux Malays. M. de Bougainville fit arborer pavillon & flamme Hollandoiſe, & tirer un coup de canon, & il fit une faute ſans le ſavoir. Il apprit depuis que les habitans de *Ceram* ſont en guerre avec les Hollandois, qu'ils ont chaſſés de preſque toutes les parties de leur isle. Auſſi courut-il inutilement un bord dans la baie; les bateaux ſe réfugierent à terre, & il profita du vent frais pour continuer ſa route.

Le terrein du fond de la baie eſt bas & uni, entouré de hautes montagnes, & la baie eſt ſemée de pluſieurs isles. Il fallut gouverner à Oueſt-Nord-Oueſt pour en doubler une aſſez grande, ſur la pointe de laquelle on voit un islot & un banc de ſable, avec une bature qui paroît s'alonger une lieue au large. Cette isle ſe nomme *Bonao*, laquelle eſt coupée en deux par un canal fort étroit.

M. de Bougainville eut connoiſſance des terres de l'isle *Boero* par des feux qui étoient allumés, & comme ſon projet étoit de s'y arrêter, il paſſa la nuit ſur les bords pour s'en tenir à portée & au vent. Il ſavoit que les Hollandois avoient ſur cette isle un comptoir foible, quoiqu'aſſez riche en rafraîchiſſemens. Dans l'ignorance profonde où il étoit de la ſituation des affaires en Europe, il ne vouloit haſarder les premieres nouvelles chez des étrangers, qu'en un lieu où il fût à-peu-près le plus fort.

BOUGAINVILLE. 1768.

Projet pour la sûreté des François.

Ce ne fut pas ſans d'exceſſifs mouvemens de joie que les François découvrirent à la pointe du jour l'entrée du golfe de *Cajeli*. C'eſt où la Hollande a ſon établiſſement; c'étoit le terme où devoient finir leur plus grandes miſeres. Le ſcorbut avoit fait de cruels ravages depuis le départ du port *Praſlin*; perſonne ne pouvoit s'en dire exempt, & la moitié des équipages étoit hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus paſſés à la mer euſſent aſſurément coûté la vie à un grand nombre, & la ſanté à preſque tous. Les vivres qui reſtoient étoient ſi pourris & d'une odeur ſi cadavéreuſe, que les momens les plus durs de ces triſtes journées, étoient ceux où la cloche avertiſſoit de prendre ces alimens dégoûtans & mal-ſains. „ Combien cette ſituation embelliſſoit encore à nos „ yeux le charmant aſpect des côtes de *Boero*, dit M. de Bou„ gainville! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exha„ lée des plantes aromatiques dont les isles *Moluques* ſont couver„ tes, s'étoit fait ſentir pluſieurs lieues en mer, & avoit ſemblé „ l'avant-coureur qui nous annonçoit la fin de nos maux. L'aſpect „ d'un bourg aſſez grand ſitué au fond du golfe, celui des vaiſſeaux „ à l'ancre, la vue des beſtiaux errans dans les prairies qui envi„ ronnent le bourg, causerent des tranſports que j'ai partagés ſans „ doute, & que je ne ſaurois dépeindre.

Triſte état des équipages.

Il avoit fallu courir pluſieurs bords avant de pouvoir entrer dans le golfe, dont la pointe ſeptentrionale ſe nomme *pointe de Liſſatetto*, & celle du Sud-Eſt *pointe Rouba*. Ce ne fut qu'à dix heures qu'il put mettre le cap ſur le bourg. Pluſieurs bateaux naviguoient dans la baie; il fit arborer pavillon Hollandois & tirer un coup de canon, aucun ne vint à bord; il envoya alors un canot ſonder en avant du navire. Il craignoit un banc qui ſe trouve à la côte du Sud-Eſt du golfe. A midi & demi, une pirogue, conduite par des Indiens, s'approcha du vaiſſeau; le chef demanda en Hollandois qui étoient les vaiſſeaux, & refuſa toujours de monter à bord. Cependant la *Boudeuſe* & l'*Etoile* avancerent à pleines voiles, ſuivant les ſignaux du canot qui ſondoit. Bientôt on vit le banc dont on avoit redouté l'approche; la mer étoit baſſe & le danger paroiſſoit à découvert.

Bature du golfe de Cajeli.

Sa route fut à-peu-près le Sud-Oueſt trois lieues depuis 10h. juſqu'à 1h. 30' qu'il mouillât vis-à-vis la loge auprès de pluſieurs petits bâtimens Hollandois, à moins d'un quart de lieue de terre.

Relache à Boero.

Dès que M. de Bougainville eut jetté l'ancre, on vint lui com-

BOUGAINVILLE 1768.

municiquer un ordre signé du Gouverneur d'Amboine, duquel le Résident de *Boero* dépend directement, par lequel il est expressément défendu à celui-ci de recevoir dans son port aucun vaisseau étranger. Le Résident le prioit en même temps de lui donner par écrit une déclaration des motifs de sa relâche, afin qu'elle pût justifier sa conduite auprès de son supérieur, auquel il l'enverroit. Sa demande étoit juste, & M. de Bougainville y satisfit en lui donnant une déposition signée, dans laquelle il déclaroit qu'étant parti des isles *Malouïnes*, & voulant aller dans l'Inde en passant par la mer du Sud, la mousson contraire & le défaut de vivres l'avoient empêché de gagner les isles *Philippines*, & forcé de venir chercher au premier port des *Moluques* des secours indispensables.

Embarras du Résident.

Bonne Réception qu'il leur fait.

Dès ce moment il n'y eut plus de difficulté; le Résident, en regle vis-à-vis de sa Compagnie, fit contre fortune bon cœur, & il offrit ce qu'il avoit d'un air aussi libre que s'il eût été le maître chez lui.

On donna des nourritures fraîches aux équipages, mais il fallut suppléer au pain par du riz; c'est la nourriture des Hollandois.

Les insulaires vivent de pain de sagou qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom; ce pain ressemble à la cassave. Les François ne purent avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire, les gens du pays n'en cultivent point. Le Résident voulut bien en fournir pour les malades du jardin de la Compagnie.

Police de la Compagnie.

Au reste, tout ici appartient à la Compagnie directement ou indirectement, gros & menu bétail, grains & denrées de toute espece. Elle seule vend & achete. Les Maures à la vérité ont vendu à M. de Bougainville des volailles, des chevres, du poisson, des œufs, & quelques fruits, mais l'argent de cette vente ne leur restera pas long-temps: les Hollandois sauront bien le retirer pour des hardes fort simples, mais qui n'en sont pas moins cheres. La chasse même du cerf n'est pas libre, le Résident seul en a le droit. Il donne à ses chasseurs trois coups de poudre & de plomb, pour lesquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paye alors six sols piece. S'ils n'en rapportent qu'un, on retient, sur ce qui leur est dû, le prix d'un coup de poudre & de plomb.

Dès le 3 au matin, on établit les malades à terre. On fit faire l'eau des navires & les divers transports par des esclaves de la Compagnie que le Résident loua à la journée.

Intérieur du pays.

M. de Bougainville eut pendant sa relâche ici le plus beau temps du monde. Le thermometre y montoit ordinairement à 23d. dans la plus grande chaleur du jour; la brise du Nord-Est au Sud-Est le jour, changeoit sur le soir; elle venoit alors de terre, & les nuits étoient fort fraîches. Il eut occasion de connoître l'intérieur de l'isle; on lui permit d'y faire plusieurs chasses de cerfs, par battues, auxquelles il prit un grand plaisir. Le pays est charmant, entrecoupé de bosquets, de plaines, & de côteaux dont les vallons sont arrosés

arrosés par de jolies rivieres. Les Hollandois y ont apporté les premiers cerfs qui s'y sont prodigieusement multipliés, & dont la chair est excellente. Il y a aussi un grand nombre de sangliers, & quelques especes de gibier à plumes (a).

BOUGAINVILLE. 1768. Sangliers.

Détails sur l'isle Boero.

On donne à l'isle de *Boero* ou *Burro* environ dix-huit lieues de l'Est à l'Ouest, & treize du Nord au Sud. Elle étoit autrefois soumise au Roi de *Ternate*, lequel en tiroit tribut. Le lieu principal est *Cajeli*, situé au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageuse, qui s'étend près de quatre milles entre les rivieres *Soweill* & *Abbo*. Cette derniere est la plus grande de l'isle, & toutefois ses eaux sont fort troubles. Le débarquement est ici fort incommode, sur-tout de basse mer, pendant laquelle il faut que les bateaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge Hollandoise, & quatorze habitations d'indiens, autrefois dispersées en divers endroits de l'isle, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de *Cajeli*. On y avoit d'abord construit un fort en pierres; un accident le fit sauter en 1689, & depuis ce temps on s'y contente d'une enceinte de foibles palissades, garnie de six canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie; c'est ce qu'on appelle le fort de la *Défense*. La garnison, aux ordres du Résident, est composée d'un sergent & vingt-cinq hommes : sur toute l'isle il n'y a pas cinquante blancs. Quelques autres negreries y sont répandues, où l'on cultive du riz. Dans le temps où M. de Bougainville y étoit, les forces des Hollandois y étoient augmentées par trois navires, dont le plus grand étoit le *Draak*, sénault de quatorze canons, commandé par un Saxon nommé *Kop-le-Clerc*. Son équipage est de cinquante Européens, & sa destination de croiser dans les *Moluques*, sur-tout contre les Papous & les Ceramois.

Sur les naturels du pays.

Les naturels du pays se divisent en deux classes, les *Maures* & les *Alfouriens*. Les premiers sont réunis sous la loge & soumis entiérement aux Hollandois qui leur inspirent une grande crainte des nations étrangeres. Ils sont observateurs zélés de la loi de Mahomet, c'est-à-dire, qu'ils se lavent souvent, ne mangent point de porc, & prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paroissent fort jaloux & les tiennent renfermées. Leur nourriture est le sagou, quelques fruits, & du poisson. Les jours de fêtes ils se régalent avec du riz que la Compagnie leur vend. Leurs chefs ou *orencaies* se tiennent auprès du Résident, qui paroît avoir pour eux quelques égards, & contient le peuple par leur moyen. La Compagnie a su semer parmi ces chefs des habitans un levain de jalousie réciproque qui assure l'esclavage général, & la politique qu'elle observe ici relativement aux naturels, est la même dans tous ses autres comptoirs. Si un chef for-

Politique des Hollandois.

(a) Ces détails sont d'autant plus précieux, qu'on ne trouve rien sur *Boero* dans les autres volumes de cette collection.

BOUGAINVILLE. 1768.

me quelque complot, un autre le découvre & en avertit aussitôt les Hollandois.

Ces Maures au reste sont vilains, paresseux & peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Papous qui viennent quelquefois au nombre de deux ou trois cens brûler les habitations, enlever ce qu'ils peuvent & sur-tout des esclaves. La mémoire de leur derniere visite, faite il y avoit trois ans, étoit encore récente. Les Hollandois ne font point faire le service d'esclaves aux naturels de *Boero*. La Compagnie tire ceux dont elle se sert, ou de *Célébes* ou de *Céram*, les habitans de ces deux isles se vendant réciproquement.

Peuple sage.

Les *Alfouriens* sont libres sans être ennemis de la Compagnie. Satisfaits d'être indépendans; ils ne veulent point de ces babioles que les Européens donnent ou vendent en échange de la liberté. Ils habitent épars çà & là les montagnes inaccessibles dont est rempli l'intérieur de l'isle. Ils y vivent de sagou, de fruits & de la chasse. On ignore quelle est leur religion; seulement on dit qu'ils ne sont point Mahométans : car ils élevent & mangent des cochons. De temps en temps les chefs des Alfouriens viennent visiter le Résident; ils feroient aussi-bien de rester chez eux.

Production de Boero.

S'il y a eu autrefois des épiceries sur cette isle, il est certain qu'il n'y en a plus aujourd'hui. La Compagnie ne tire de ce poste que des bois d'ébene noirs & blancs, & quelques autres especes de bois, très-recherchées pour la ménuiserie. Il y a aussi une belle poivriere dont la vue a confirmé à M. de Bougainville que le poivrier est commun à la *nouvelle Bretagne*. Les fruits y sont rares; des cocos, des bananes, des pamplemousses, quelques limons & citrons, des oranges ameres, & fort peu d'ananas. Il y croît une fort bonne espece d'orge nommée *ottong* & le *sago borneo*, dont on fait une bouillie.

Oiseaux.

Chat sauvage.

Autres animaux.

Les bois sont habités par un grand nombre d'oiseaux d'especes très-variées, & dont le plumage est charmant, entre autres des perroquets de la plus grande beauté. On y trouve cette espece de chat sauvage qui porte ses petits dans une poche placée au bas de son ventre, cette chauve-souris dont les aîles ont une énorme envergure, des serpens monstrueux qui peuvent avaler un mouton, & cet autre serpent plus dangereux cent fois, qui se tient sur les arbres & se darde dans les yeux des passans qui regardent en l'air. On ne connoît point de remedes contre la piquûre de ce dernier : les François en tuerent deux, dans une chasse de cerf. La riviere de *Abbo*, dont les bords sont presque par-tout couverts d'arbres touffus, est

Crocodiles.

infestée de crocodiles énormes, qui dévorent bêtes & gens. C'est la nuit qu'ils sortent, & il y a des exemples d'hommes enlevés par eux dans les pirogues. On les empêche d'approcher, en portant des torches allumées. Le rivage de *Boero* fournit peu de belles co-

Coquilles.

quilles. Ces coquilles précieuses, objet de commerce pour les Hollandois, se trouvent sur la côte de *Céram*, à *Amblaw* & à *Banda*,

d'où on les envoye à *Batavia*. C'est aussi à *Amblaw* que se trouve le catacoua de la plus belle espece.

BOUGAINVILLE. 1768.

Bons procédés du Résident à l'égard des François.

Le Résident que les Hollandois ont à *Boero*, y vit en souverain. Il a cent esclaves pour le service de sa maison, & il posséde en abondance le nécessaire & l'agréable. Il est sous-marchand, & ce grade est le troisieme au service de la compagnie.

Ce fut sans doute pour lui un moment de crise que celui où les François entrerent ici ; mais il se conduisit en homme d'esprit. Après s'être mis en regle vis-à-vis de ses chefs, il fit de bonne grace ce dont il ne pouvoit se dispenser, & il y joignit les façons d'un homme franc & généreux. Il donna deux repas de cérémonie, dont la propreté, l'élégance & la bonne chere surprirent les François, dans un endroit si peu considérable. La maison de cet honnête Hollandois est jolie, élégamment meublée & entiérement à la Chinoise. Tout y est disposé pour y procurer du frais, elle est entourée de jardins & traversée par une riviere. Du bord de la mer on y arrive par une avenue de grands arbres. Sa femme & ses filles, habillées à la Chinoise, font très-bien les honneurs du logis. Elles passent le temps à apprêter des fleurs pour des distillations, à nouer des bouquets & préparer du bétel. L'air qu'on respire dans cette maison agréable est délicieusement parfumé, & tous les François des deux équipages y eussent fait bien volontiers un long séjour.

Maison agréable.

Conduite d'Aotourou à Boero.

Il faut dire un mot de l'impression qu'a faite sur *Aotourou* la vue de cet établissement Européen. On conçoit que sa surprise a dû être grande à l'aspect d'hommes vêtus comme nous, de maisons, de jardins, d'animaux domestiques en grand nombre & si variés. Il ne pouvoit se lasser de regarder tous ces objets nouveaux pour lui. Surtout il prisoit beaucoup cette hospitalité exercée d'un air franc & de connoissance. Comme il ne voyoit pas faire d'échange, il ne pensoit pas que les François payassent, il croyoit qu'on leur donnoit. Au reste il se conduisit avec esprit vis-à-vis des Hollandois. Il commença par leur faire entendre qu'il étoit chef dans son pays, & qu'il voyageoit pour son plaisir avec ses amis. Dans les visites, à table, à la promenade il s'étudioit à copier exactement M. de Bougainville. Comme on ne l'avoit pas mené à la premiere visite que fit le Capitaine, il s'imagina que c'étoit parce que ses genoux sont cagneux, & il vouloit absolument faire monter dessus des matelots pour les redresser. Il demandoit souvent si Paris étoit aussi beau que ce comptoir.

Bonne qualité des vivres qu'on y trouve.

M. de Bougainville avoit embarqué, le 6 après-midi, le riz, les bestiaux & tous les autres rafraîchissemens. Le mémoire du bon Résident étoit fort cher ; mais on assura à M. de Bougainville que les prix étoient réglés par la Compagnie, & qu'on ne pouvoit s'écarter de son tarif. Du reste les vivres y étoient d'une excellente qualité ; le bœuf & le mouton ne sont pas à beaucoup près aussi bons dans aucun autre pays chaud, & les volailles y sont de la plus grande délicatesse. Le beurre de *Boero* a dans ce pays une répu-

BOUGAINVILLE. 1768.

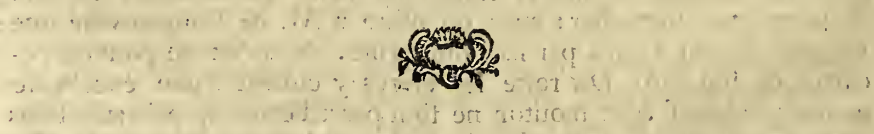
tation que les Bretons ne trouverent pas légitimement acquise. Le 7 au matin, on embarqua les malades, & on disposa tout pour appareiller le soir avec la brise de terre. Les vivres frais & l'air sain de *Boero* avoient procuré aux scorbutiques un amendement sensible. Ce séjour à terre, quoiqu'il n'eût été que de six jours, les mettoit dans le cas de se guérir à bord, ou du moins de ne pas empirer avec l'usage des rafraîchissemens qu'on pouvoit désormais leur donner.

Observations sur les moussons & les courans.

Il eût sans doute été à souhaiter pour eux & même pour les gens sains de prolonger la relâche; mais la fin de la mousson de l'Est pressoit les François de partir pour *Batavia*. Si une fois elle changeoit, il leur devenoit impossible de s'y rendre, parce qu'alors, outre le vent contraire à combattre, les courans suivent encore la loi de la mousson régnante. Il est vrai qu'ils conservent près d'un mois le cours de celle qui a précédé; mais le changement de mousson, qui arrive ordinairement en Octobre, peut primer comme il peut retarder d'un mois. Septembre est peu venteux, Octobre & Novembre le sont encore moins. C'est la saison des calmes & celle que choisit le Gouverneur d'*Amboine* pour faire sa tournée dans les isles dépendantes de son Gouvernement. Juin, Juillet & Août sont très-pluvieux. La mousson de l'Est, au Nord de *Céram* & de *Boero*, souffle ordinairement du Sud-Sud-Est au Sud-Sud-Ouest; dans les isles d'*Amboine* & de *Banda*, elle est de l'Est au Sud-Est. Celle de l'Ouest souffle de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest. Le mois d'Avril est le terme où finissent communément les vents d'Ouest, c'est la mousson orageuse, comme celle de l'Est est la mousson pluvieuse. On dit à M. de Bougainville, qu'un vaisseau François avoit en vain croisé devant *Amboine* pour y entrer pendant tout le mois de Juillet; il y avoit essuyé des pluies continuelles qui avoient mis tout l'équipage sur les cadres. C'est dans ce même temps que les François étoient si bien arrosés au port *Praslin*.

Remarques sur les tremblemens de terre.

Il y avoit eu cette année à *Boero* trois tremblemens de terre presque consécutifs, le 7 Juin, le 12 & le 27 Juillet. C'est le 22 de ce même mois que les François en avoient ressenti un à la *nouvelle Irlande*. Ces tremblemens de terre ont, dans cette partie du monde, de terribles conséquences pour la navigation. Quelquefois ils anéantissent des isles & des bancs de sable connus; quelquefois aussi ils en créent où il n'y en avoit pas. Il feroit bien moins dangereux aux navigateurs que les choses restassent comme elles sont.



BOUGAINVILLE. 1768.

§. XV.

Route de Boero à Batavia.

LE 7 Septembre, M. de Bougainville appareilla de *Boero*, & il gouverna pour sortir du golfe de *Cajeli*.

» Quoique je fusse convaincu, dit-il, que les Hollandois repré- » sentent la navigation dans les *Moluques*, comme beaucoup plus » dangereuse encore qu'elle ne l'est effectivement, je n'ignorois ce- » pendant pas qu'elle ne fût semée d'écueils & de difficultés. La plus » grande étoit pour nous de n'avoir aucune carte fidelle de ces para- » ges, les cartes Françoises de cette partie de l'Inde étant plus propres » à faire perdre les navires qu'à les guider. Je n'avois pu tirer » des Hollandois de *Boero* que des connoissances vagues & des lu- » mieres fort imparfaites. Lorsque nous y arrivâmes, le *Draak* de- » voit en partir sous peu de jours, pour conduire un Ingénieur à » *Macassar*, & j'avois bien compté le suivre jusques-là. Mais le Ré- » sident donna ordre au Commandant de ce senaut de rester à *Ca-* » *jeli* jusqu'à ce que nous fussions sortis. Ainsi nous appareillâmes » seuls, & je dirigeai ma route pour passer au Nord de *Boero* » & aller chercher le détroit de *Button*, que les Hollandois nom- » ment *Button's strat.*

Difficultés de la navigation dans les Moluques.

Il rangea la côte de *Boero* environ à une lieue & demie de distance, & les courans ne lui firent éprouver aucune différence sensible jusqu'à midi.

Route des vaisseaux François.

Le 9, il eut connoissance dans la matinée de l'isle de *Xullabessie*. Elle est peu considérable, & les Hollandois y ont un comptoir dans une redoute nommée *Claverblad* ou *le Tresle*. La garnison est d'un sergent & vingt-cinq hommes.

Isle Xullabessie.

Cette isle dépendoit autrefois du Gouvernement d'*Amboine*, elle dépend aujourd'hui de celui de *Ternate*.

Il fit ensuite gouverner au Sud-Ouest quand les vents le permirent, afin d'atterer entre *Wawoni* & *Button*, voulant passer par le détroit de ce nom; on prétend que dans cette saison il est dangereux de passer dans l'Est de *Button*, que l'on y court risque d'être affalés sur la côte par les courans & le vent, & qu'alors il faut pour s'en relever, attendre que la mousson du Ouest soit bien établie. Voilà du moins ce que dit un marin Hollandois à M. de Bougainville. Ce qu'il atteste avec connoissance de cause, c'est que le passage du détroit est infiniment préférable à l'autre route, soit au Nord, soit au Sud de l'écueil nommé *Toukanbessie* : cette derniere route étant semée de dangers tant visibles que cachés, redoutable même aux pratiques.

Avis nautique.

M. de Bougainville embouqua le détroit de *Button*. Le 11 à 9 heu-

BOUGAINVILLE. 1768.

res du matin, comme le passage de ce détroit est peu connu, & que les observations de M. de Bougainville sont neuves pour tous les peuples, exceptés peut-être les Hollandois, nous les rapporterons avec assez de détail.

Description de l'entrée.

Il convient, en entrant dans ce détroit, de ranger la terre de *Button*, dont la pointe septentrionale est d'une moyenne hauteur & hachée en plusieurs mondrains. Le cap, qui fait l'entrée de bas-bord, est taillé en falaise. Il a en-avant de lui quelques pierres blanches assez élevées au-dessus de l'eau, & dans l'Est une jolie baie, dans laquelle les François virent une petite embarcation à la voile. La pointe correspondante de *Wawoni* est basse, assez unie, & elle se prolonge dans l'Ouest. La terre de *Celèbes* se présente alors devant vous; on voit un passage ouvert dans le Nord, entre cette grande isle & *Wawoni*, passage faux; celui du Sud, qui est le vrai, paroît presque fermé; on y apperçoit dans l'éloignement une terre basse hachée en espece d'islots. A mesure qu'on entre, on découvre sur la côte de *Button* de gros caps ronds & de jolies ances. Au large d'un de ces caps sont deux roches, qu'il est impossible de ne pas prendre de loin pour deux navires à la voile, l'un assez grand, l'autre plus petit. Environ à une lieue dans l'Est d'elles, & à un quart de lieue de la côte, la sonde donna 45 brasses fond de sable & de vase. Le détroit depuis l'entrée gît successivement du Sud-Ouest au Sud.

A midi, M. de Bougainville observa 4d. 29'. de latitude australe; il étoit alors un peu dépassé des deux rochers. Ils sont au large d'un islot, derriere lequel il paroît un joli enfoncement. Il y vit une embarcation faite en forme de coffre carré, avec une pirogue à la remorque. Elle cheminoit à la voile & à la rame, en côtoyant la terre. Un matelot François, repris à *Boëro*, qui depuis quatre ans naviguoit avec les Hollandois dans les *Moluques*, dit que c'étoit un bateau d'indiens forbans qui cherchent à faire des prisonniers pour les vendre. Ils amenerent leur voiles & se hâlerent à la perche tout-à-fait terre-à-terre, derriere l'islot.

Aspect du pays.

M. de Bougainville continua sa route dans le détroit, les vents rondissans comme le canal, & ayant permis de venir par degrés du Sud-Ouest au Sud. Il crut vers deux heures après-midi que la marée commençoit à lui être contraire; la mer alors baignoit le pied des arbres sur la côte, ce qui prouveroit que le flot y vient du Nord, au moins dans cette saison. A deux heures & demie il passa devant un superbe port qui est à la côte de *Celebes*. Cette terre offre un coup d'œil charmant par la variété des terreins bas, des côteaux & des montagnes. La verdure y embellit le paysage, & tout annonce une contrée riche. Bientôt après l'isle de *Pagasani* & les islots qui en sont au Nord, se détacherent, & nous distinguâmes les divers canaux qu'ils présentent. Les hautes montagnes de *Celebes* paroissoient au-dessus & dans le Nord de ces terres. C'est par cette longue isle de *Pangasani* & par celle de *Button* qu'est ensuite for-

mé le détroit. A cinq heures & demie les deux vaisseaux étoient enclavés de maniere qu'on n'appercevoit ni entrée ni sortie; & la sonde donna 27 brasses d'eau & un excellent fond de vase. BOUGAINVILLE. 1768. Premier mouillage.

La brise, qui vint alors de l'Est-Sud-Est, le força de tenir le plus près pour ne pas s'écarter de la côte de *Button*. A six heures & demie, les vents refusant de plus en plus & la marée contraire étant assez forte, il mouilla un ancre à jet à-peu-près à mi canal, par la même sonde que nous avions déja eue, 27 brasses vase mole; ce qui dénote un fond égal dans toute cette partie. La largeur du détroit, depuis l'entrée jusqu'à ce premier mouillage, varie de sept, huit, neuf jusqu'à dix milles. La nuit fut très-belle. Il pensa qu'il y avoit des habitations sur cette partie de *Button*, parce qu'il y vit plusieurs feux. *Pangasani* parut beaucoup plus peuplé, à en juger par la grande quantité de feux qui brilloient de toutes parts. Cette isle dans cette partie est basse, unie, couverte de beaux arbres, & il ne feroit pas surprenant qu'elle contînt des épiceries.

Le 13 au matin, il vint autour des navires un gramd nombre de pirogues à balanciers. Les Indiens apporterent des poules, des œufs, des bananes, des perruches & des catakois. Ils demandoient de l'argent de Hollande, sur-tout des pieces argentées qui valent deux sols & demi. Ils prenoient aussi volontiers des couteaux à manches rouges. Ces insulaires venoient d'une peuplade considérable située sur les hauteurs de *Button* vis-à-vis le mouillage, laquelle occupe cinq ou six croupes de montagnes. Le terrein y est par-tout défriché, séparé par des fossés & bien planté. Les habitations y sont les unes ramassées en villages, les autres au milieu d'un champ entouré de haies. Ils cultivent le ris, le mais, des patates, des ignames & d'autres racines. M. de Bougainville dit qu'il n'a mangé nulle part des bananes d'un goût aussi délicat. Ils ont aussi en grande abondance des cocos, des citrons, des pommes de mangles & des ananas. Tout ce peuple est fort basané, petit & laid. Leur langue, de même que celle des habitans des *Moluques*, est le Malais, & leur religion, celle de Mahomet. Ils paroissent fins négocians, mais ils sont doux & de bonne foi. Ils proposerent de vendre des pieces de coton coloriées & fort grossieres. On leur montra de la muscade & du clou, & on leur en demanda. Ils répondirent qu'ils en avoient de secs dans leurs maisons, & que lorsqu'ils en vouloient, ils alloient en chercher à *Ceram* & aux environs de *Banda*, où ce n'est assurément pas les Hollandois qui les en fournissent. Ils dirent qu'un grand navire de la Compagnie avoit passé dans le détroit il y avoit environ huit jours. Trafic avec les habitans. Aspect du pays. Détails sur les insulaires.

Depuis le lever du soleil, le vent étoit foible & contraire, variant du Sud au Sud-Ouest, M. de Bougainville appareilla à dix heures & demie au prime flot, & louvoya bord sur bord sans faire beaucoup de chemin. A quatre heures après-midi il donna dans un passage qui n'a pas plus de quatre milles de large. Il est formé, du

BOUGAINVILLE. 1768.

côté de *Button*, par une pointe baſſe qui eſt fort ſaillante, & laiſſe à ſon Nord un grand enfoncement dans lequel il y a trois iſles; du côté de *Pangaſani*, par ſept ou huit petits iſlots couverts de bois, qui en ſont au plus à un demi-quart de lieue. Dans une des bordées il rangea preſque à portée de piſtolet ces iſlots, tout près deſquels il fila 15 braſſes, ſans trouver de fond. La ſonde avoit donné dans le canal 35, 30, 27 braſſes fond de vaſe. On avoit paſſé en dehors, c'eſt-à-dire, dans l'Oueſt des trois iſles dépendantes de la côte de *Button*. Elles ſont aſſez conſidérables & peuplées.

Second mouillage.

La côte de *Pangaſani* eſt ici élevée en amphithéâtre avec une terre baſſe au pied, qui paroît être ſouvent noyée. On peut le conclure de ce que les inſulaires ont leurs habitations ſur la croupe des montagnes. Peut-être auſſi, comme ils ſont preſque toujours en guerre avec leurs voiſins, veulent-ils laiſſer une liſiere de bois entre leurs foyers & les ennemis qui tenteroient des deſcentes. Il paroît même qu'ils ſe ſont redouter des habitans de *Button*, qui traitent ceux-ci de forbans, auxquels on ne peut ſe fier. Auſſi les uns & les autres portent-ils toujours le cric à leur ceinture. A huit heures du ſoir le vent ayant manqué tout-à-fait, on laiſſa tomber l'ancre à jet par 36 braſſes fond de vaſe molle; l'*Etoile* mouilla dans le Nord & plus à terre. M. de Bougainville venoit ainſi de paſſer le premier goulet étroit.

Détails ſur les inſulaires de Pangaſani.

Troiſieme & quatrieme mouillage.

Le 14, il appareilla à huit heures du matin ſous toutes voiles, la briſe étant foible, & il louvoya juſqu'à midi, qu'ayant vu un banc dans le Sud-Sud-Oueſt, il fit mouiller par 20 braſſes, ſable & vaſe, & il envoya un canot ſonder autour du banc. Il vint dans la matinée pluſieurs pirogues le long du bord, une entre autres qui portoit à poupe pavillon Hollandois deferlé. A ſon approche, toutes les autres ſe retirerent pour lui faire place. C'étoit la voiture d'un orençaie ou chef. La Compagnie leur accorde ſon pavillon & le droit de le porter. A une heure après midi, on remit à la voile pour tâcher de gagner quelques lieues; il n'y eut pas moyen, le vent étoit trop foible & trop court; on perdit environ une demi-lieue, & à trois heures & demie on remouilla par 13 braſſes fond de ſable, vaſe, coquillage & corail.

On ne ſauroit trop recommander de hanter dans tout ce détroit la terre de *Button*. C'eſt le long de cette côte que ſont les bons mouillages; elle ne cache aucun danger, & d'ailleurs les vents en viennent le plus fréquemment. De-là, preſque juſqu'au débouquement, elle paroîtroit n'être qu'une chaîne d'iſles ſucceſſives : mais c'eſt qu'elle eſt coupée de pluſieurs baies, qui doivent former de ſuperbes ports.

Cinquieme mouillage

Comme il venoit de mouiller, le canot revint avec un matelot Malais qu'il avoit pris pour ſervir de pilote. On n'avoit pas eu de peine à le déterminer à ſuivre, & M. de Bougainville y prit un Indien qui demanda quatre ducatons (environ quinze francs) pour le conduire;

duire; ce fut un marché bientôt conclu. Le pilote coucha à bord & sa pirogue fut l'attendre de l'autre côté de la passe. Il dit qu'elle alloit s'y rendre par le fond d'une baie voisine de celle près de laquelle étoient les vaisseaux, où il n'y avoit qu'un portage fort court pour la pirogue. Au reste les François eussent alors pu facilement se passer du secours de ce pilote. Quelques instans avant qu'ils mouillassent, le soleil donnant sur l'entrée du goulet dans un jour plus favorable, fit découvrir dans le Sud-Sud-Ouest 4d. Ouest la pointe de bas-bord du débouquement; mais il faut la deviner; elle chevauche un rocher à double étage qui fait la pointe de stribord. Quelques-uns des Officiers profiterent du reste du jour pour aller se promener. Ils ne trouverent point d'habitations à portée du mouillage. Ils fouillerent aussi le bois dont cette partie est entiérement couverte, sans y trouver aucune production intéressante. Ils rencontrerent seulement près du rivage un petit sac qui contenoit quelques noix muscades seches.

BOUGAINVILLE. 1768.

Observations sur le pays.

Le lendemain 16, il gagna l'embouchure du passage. La mer étoit alors toute basse sur les deux rives; & comme M. de Bougainville avoit éprouvé jusqu'en cet endroit que le flot vient du Nord, il attendit à chaque instant le courant favorable; mais il étoit loin de compte. Le flot y vient du Sud, du moins dans cette saison, & il ignore où sont les limites des deux puissances. Le vent s'étoit considerablement renforcé & souffloit à poupe. Ce fut en vain qu'avec son secours il lutta une heure & demie contre le courant; l'*Etoile* qu'il fit retrograder la premiere, mouilla presque à l'embouchure de la passe à la côte de *Button*, dans une espece de coude où la marée fait un retour & n'est pas aussi sensible. A l'aide du vent il batailla encore près d'une heure sans désavantage; mais le vent ayant abandonné la partie, il eut bientôt perdu un grand mille, & il mouilla à une heure après-midi par 30 brasses fond de sable & de corail.

Sixieme mouillage.

Toute la journée les pirogues environnerent les navires. Elles alloient & venoient comme à une foire chargées de rafraîchissemens, de curiosités & de pieces de coton. Le commerce se faisoit sans nuire à la manœuvre. A quatre heures après-midi, le vent ayant fraîchi & la mer étant presque étale, on leva l'ancre, & avec tous les bateaux devant la frégate, suivis de l'*Etoile* remorquée de même par les siens, on donna dans la passe à cinq heures & demie; le plus étroit étoit heureusement passé, & à six heures & demie on mouilla en dehors dans la baie nommée *baie de Button* sous le poste Hollandois.

Sortie du détroit de Button; description de la passe. Commerce avec les insulaires.

Quand on vient du Nord, la passe ne commence à s'ouvrir que lorsqu'on en est environ à un mille. Le premier objet qui frappe du côté de *Button*, est une roche détachée & minée par-dessous, laquelle présente exactement l'image d'une galere tentée, dont la moitié de l'éperon seroit emportée; les arbustes qui la couvrent,

BOUGAINVILLE. 1768.

produisent l'effet de la tente; de basse mer, la galere tient à la baie: lorsque la mer est haute, c'est un islot. La terre de *Button*, médiocrement élevée dans cette partie, y est couverte de maisons & le rivage enclos de pêcheries. L'autre côté de la passe est coupé à pic. Sa pointe est reconnoissable par deux entailles qui forment deux étages dans le rocher. Lorsqu'on a dépassé la galere, les terres des deux bords sont entiérement escarpées, pendantes même en quelques endroits sur le canal. On croiroit que le dieu de la mer, d'un coup de son trident, y ouvrit un passage à ses eaux amoncelées. Les côtes cependant offrent un aspect riant. Celle de *Button* est cultivée en amphithéâtre & garnie de cases dans tous les endroits qui ne sont point assez rapides pour qu'un homme ne puisse pas y arriver. Celle de *Pangasani*, qui n'est qu'une roche presque vive, est toutefois couverte d'arbres; mais on n'y voit que deux ou trois habitations.

A un mille & demi ou deux milles au Nord de la passe, plus près de *Button* que de *Pangasani*, on trouve 20, 18, 15, 12 & 10 brasses, fond de vase; à mesure qu'on fait le Sud, avançant en canal, le fond change, on trouve du sable & du corail par diverses profondeurs, depuis 35 jusqu'à 12 brasses, ensuite on perd le fond.

Avis sur cette navigation.

Le passage peut avoir une demi-lieue de longueur; sa largeur varie depuis environ cent cinquante jusqu'à quatre cents toises, estime jugée au coup-d'œil; le canal va en serpentant & du côté de *Pangasani*, environ aux deux tiers de sa longueur, il y a une pêcherie qui avertit de *défendre* ce côté & de hanter celui de *Button*. En général il faut, autant qu'il est possible, tenir le milieu du goulet. Il convient aussi, à moins d'un vent favorable assez frais, d'avoir ses bateaux devant soi, pour se tenir bien gouvernant dans les sinuosités du canal. Au reste, le courant y est assez fort pour le faire passer d'un temps calme, même d'un foible vent contraire; il ne l'est pas assez pour vaincre un vent ennemi qui seroit frais, & permettre alors de passer en cajolant sous les huniers. En débouquant de la passe, les terres de *Button*, plusieurs isles qui sont dans le Sud-Ouest, & les terres de *Pangasani* présentent l'aspect d'un grand golfe. Le meilleur mouillage y est vis-à-vis le comptoir Hollandois à environ un mille de terre.

Grande visite des Insulaires.

Le 17 à cinq heures du matin, M. de Bougainville fut sous voiles. Le vent étoit de bout, foible d'abord, ensuite assez frais, & il resta *sur les bords*. Dès les premiers rayons du jour, il vit déboucher de toutes parts un essaim de pirogues, les navires en furent bientôt environnés, & le commerce s'établit. Tout le monde s'en trouva bien. Les Indiens vendirent mieux leurs denrées aux François qu'ils ne les eussent vendues aux Hollandois; mais ils s'en défaisoient toujours à vil prix, & les matelots purent tous se munir de poules, d'œufs & de fruits. On ne voyoit que volailles sur les vaisseaux, tout en étoit garni jusqu'aux hunes. M. de Bougainville conseille toutefois à ceux qui reviendroient dans les *Moluques*, de

faire emplette, s'ils le peuvent, de la monnoie dont les Hollandois s'y servent, sur-tout de ces pieces argentées qui valent deux sols & demi. Comme les indiens ne connoissoient pas les monnoies des François, ils ne donnoient aucune valeur ni aux réaux d'Espagne, ni aux pieces de douze & de vingt-quatre sols : fort souvent même ils ne vouloient pas les prendre. Ceux-ci débiterent aussi quelques cotonnades très-fines & très-jolies ; & une énorme quantité de catakois & de perruches du plus beau plumage.

BOUGAINVILLE. 1768.

Visite des Orencaies.

Vers neuf heures du matin, les François eurent la visite de cinq *Orencaies* de *Button*. Ils vinrent dans un canot semblable à ceux des Européens, à cette différence près qu'on le voguoit avec des pagayes au lieu d'avirons. Ils portoient à poupe un grand pavillon Hollandois. Ces Orencaies sont bienvêtus. Ils ont des culottes longues, des camisoles avec des boutons de métal & des turbans, tandis que les autres indiens sont nuds. Ils avoient aussi la marque distinctive que leur donne la compagnie, qui est la canne à pomme d'argent, avec cette marque VOC. Le plus âgé avoit au-dessus une M de la façon suivante M VOC. Ils venoient, dirent-ils, se ranger à l'obéissance de la compagnie, » & quand ils surent que nous étions François, dit » M. de Bougainville, ils ne furent point déconcertés, & dirent » que très-volontiers ils offroient leurs hommages à la France. » Ils accompagnerent leur compliment de bien-venue du don d'un » chevreuil. On leur fit au nom du Roi un présent d'étoffes de » soie, qu'ils partagerent en cinq lots, & on leur apprit à connoître le pavillon de la nation. On leur proposa de la liqueur ; c'étoit ce qu'ils attendoient, & Mahomet leur permit d'en boire à » la prospérité du Souverain de *Button*, de la France, de la compagnie de Hollande, & à notre heureux voyage. Ils m'offrirent » alors tous les secours qui pouvoient dépendre d'eux, & ajouterent que, depuis trois ans, il avoit passé en divers temps trois » vaisseaux Anglois auxquels ils avoient fourni eau, bois, volailles & fruits ; qu'ils étoient leurs amis, & qu'ils voyoient » bien que nous le serions aussi. Au reste, ils me prévinrent que le » Roi de *Button* résidoit dans ce canton, & je vis bien qu'ils » avoient les mœurs de la capitale. Ils l'appellent *Sultan*, nom qu'ils » ont sans doute reçu des Arabes en même temps que leur religion. Ce Sultan est despote & puissant, si le nombre des sujets » fait la puissance ; car son isle est grande & bien peuplée. Les Orencaies, après avoir pris congé de nous, firent une visite à bord » de l'*Etoile*. Ils y burent aussi à la santé de leurs nouveaux amis, » & il fallut leur prêter une main secourable pour s'embarquer dans » leurs pirogues.

Situation des Hollandois à Button

Je leur avois demandé entre deux rasades si leur isle produisoit des épiceries, ils me répondirent que non, & je crois volontiers qu'ils ont dit la vérité, en considérant la foiblesse du poste que les Hollandois entretiennent ici. Ce poste est l'assemblage de sept ou huit

BOUGAINVILLE. 1768. huttes de bambous, avec une espece de palissade décorée d'un bâton de pavillon. Là résident pour la compagnie, un sergent & trois hommes. Cette côte au reste présente le plus agréable coup-d'œil. Elle est par-tout défrichée & garnie de cases. Les plantations de cocotiers y sont fréquentes. Le terrein s'éleve en pente douce & offre par-tout des enclos cultivés. Le bord de la mer est tout en pêcheries. La côte qui est vis-à-vis *Button* n'est ni moins riante, ni moins peuplée.

On avertit M. de Bougainville que, lorsque le soleil auroit monté, la brise du Sud-Est seroit très-forte ; effectivement toutes les pirogues se retirerent vers onze heures. Elles ne vouloient pas se compromettre au large aux approches du vent frais, qui ne manqua pas de souffler, comme on l'avoit annoncé.

Remarques sur cette navigation. L'intention de M. de Bougainville étoit d'aller ainsi prendre connoissance de l'isle *Saleyer*, à trois ou quatre lieues dans le Sud de la pointe septentrionale, de *Cambona*, c'est-à-dire, par 5d. 55'. à 6d. de latitude, afin de chercher ensuite le détroit de ce nom, qui est entre cette isle & celle de *Célébes*, le long de laquelle on court sans la voir, attendu que la côte, presque depuis *Pangasani*, forme un golfe d'une immense profondeur. Au reste, il faut de même revenir chercher le détroit de *Saleyer* lorsqu'on passe par le *Toukan bessie*; & on conclura sans doute de ce qui a été détaillé ci-dessus, que la route par la rue de *Button* est, à tous égards, préférable. C'est une des navigations les plus sûres & les plus agréables que l'on puisse faire. Elle réunit à la bonté des mouillages & à l'agrément de faire le chemin à son aise, tous les avantages de la meilleure relâche. L'abondance étoit aussi grande maintenant sur les vaisseaux que l'avoit été la disette. Le scorbut disparoissoit à vue d'œil. Il s'y déclaroit à la vérité un grand nombre de cours de ventre, occasionnés par le changement de nourriture : cette incommodité, dangereuse dans les pays chauds, où il est ordinaire qu'elle se convertisse en flux de sang, devient encore plus communément une maladie grave dans le parage des *Moluques*. A terre, comme à la mer, il est mortel d'y dormir à l'air, sur-tout lorsque le temps est serein.

Avantages de la route précédente.

Ce passage, formé par les terres de *Célébes* & celles de *Saleyer*, est encore resserré par trois isles qui le barrent. Les Hollandois les nomment *Bougerones*, & ce passage le *Boutsaron*. Ils ont sur *Saleyer* un poste commandé aujourd'hui par un teneur de livres.

Description de ce passage. On observa à midi 5d. 55'. de latitude australe. On crut d'abord voir une premiere isle au Nord de la terre moyenne qui avoit été prise pour la pointe de *Saleyer*; mais c'est un terrein assez élevé & terminé lui-même par une pointe presque noyée qui tient à *Saleyer* par une langue de terre extrêmement basse. Ensuite on découvrit à-la-fois deux isles assez longues & d'une moyenne élévation, distantes entre elles de quatre à cinq lieues, & enfin, entre ces deux-là, on en apperçut une troisieme très-petite & très-basse.

Le bon paſſage eſt auprès de cette petite iſle, ſoit au Nord ſoit au Sud. M. de Bougainville ſe détermina pour ce dernier qui a paru le plus large. BOUGAINVILLE. 1768.

Il rallia le 19 au point du jour la côte de *Célébes*, & il la rangea à la diſtance de trois ou quatre milles. Il eſt en vérité difficile de voir un plus beau pays dans le monde. La perſpective offre dans le fond du tableau de hautes montagnes, au pied deſquelles regne une plaine immenſe cultivée par-tout & par-tout garnie de maiſons. Le bord de la mer forme une plantation ſuivie de cocotiers: des troupeaux de bœufs errent dans ces plaines riantes, qu'embelliſſent des boſquets ſemés de diſtance en diſtance. La population dans cette partie paroît être conſidérable. Deſcription de cette partie de Celebes.

Cette partie méridionale de *Célébes* eſt terminée par trois pointes longues, unies & baſſes, entre leſquelles il y a deux baies aſſez profondes. M. de Bougainville donna chaſſe à un bateau Malais, dans l'eſpérance d'y trouver quelqu'un qui pût lui procurer des connoiſſances pratiques de ces parages.

On lui fit tirer trois ou quatre coups de canon, dont il ne tint compte. Il prenoit ſans doute les vaiſſeaux François pour des navires de la compagnie Hollandoiſe & craignoit l'eſclavage. Preſque tous les gens de cette côte ſont pirates, & les Hollandois en font des eſclaves, quand ils les prennent.

M. de Bougainville courut toute la journée du 21 pour reconnoître les iſles *Alambaï*. Les cartes Françoiſes en marquent trois enſemble, & une plus grande dans le Sud-Eſt d'elles, à ſept lieues de diſtance. Cette derniere n'exiſte point où ils la placent, & les iſles *Alambaï* ſont toutes les quatre reunies. Iſle Alambaï

Après être ſortis de tous les pas périlleux qui font redouter la navigation des *Moluques*, » il faut remarquer, dit Mr. de Bougainville » que les Hollandois prennent les plus grandes précautions pour tenir ſecretes les cartes ſur leſquelles ils naviguent dans ces parages. » Il eſt vraiſemblable qu'ils en groſſiſſent les dangers; du moins, » j'en vois peu dans les détroits de *Button*, de *Saleyer* & dans le dernier paſſage dont nous ſortions, trois objets dont à *Boëro* ils nous » avoient fait des monſtres. Je conviens que cette navigation ſeroit » beaucoup plus difficile de l'Oueſt à l'Eſt; les points d'atterrage » dans l'Eſt n'étant pas beaux & pouvant aiſément ſe manquer, » au lieu que ceux de l'Oueſt ſont beaux & sûrs. Toutefois, dans » l'une & l'autre route, l'eſſentiel eſt d'avoir tous les jours de bonnes obſervations de latitude. Le défaut de ce ſecours pourroit jetter dans des erreurs funeſtes. Remarque générales ſur cette navigation.

» Je dois avertir ici que toutes les cartes marines Françoiſes de » cette partie ſont pernicieuſes. Elles ſont inexactes, non-ſeulement dans les giſſemens des côtes & iſles, mais même dans des » latitudes eſſentielles. Les détroits de *Button* & de *Saleyer* ſont extrêmement fautifs; nos cartes ſuppriment même les trois iſles Inexactitude des cartes connues de cette partie.

BOUGAINVILLE. 1768.

» qui rétréciffent ce dernier paffage, & celles qui font dans le » Nord-Nord-Oueft de l'ifle *Tanakeka*. M. d'Après, du moins, » avertit qu'il ne garantit point fa carte des *Moluques* ni celle des » *Philippines*, n'ayant pu trouver de mémoires fatisfaifans fur cette » partie. Pour la sûreté des navigateurs, je fouhaiterois la même » délicateffe à tous ceux qui compilent des cartes. Celle qui m'a » donné le plus de lumieres, eft la carte d'Afie de M. Danville, » publiée en 1752. Elle eft très-bonne depuis *Céram* jufqu'aux » ifles *Alambaï*. Dans toute cette route j'ai vérifié, par mes ob- » fervations, l'exactitude de fes pofitions & des giffemens qu'il » donne aux parties intéreffantes de cette navigation difficile. J'a- » jouterai que la *nouvelle Guinée* & les ifles de *Papous* approchent » plus de la vraifemblance fur fa carte que fur aucune autre que » j'euffe entre les mains.

Obfervations géographiques.

Des obfervations méridiennes, ont fait reconnoître à M. de Bougainville, dans la carte à grands points de M. d'Après.

1°. Que la côte de *Java* y eft placée de neuf à douze minutes plus Sud qu'elle ne l'eft effectivement par le terme moyen de notre obfervation méridienne.

2°. Que le giffement de la pointe d'*Alang* n'y eft pas exact, attendu qu'il la fait courir fur l'Oueft-Sud-Oueft & Sud-Oueft-quart-Oueft, tandis que dans la vérité elle court, depuis l'ifle *Mandali*, fur l'Oueft-quart-Sud-Oueft, environ quinze milles; après quoi elle reprend du Sud & forme un grand golfe.

3°. Qu'il donne trop peu d'étendue à cette partie de la côte, & qu'à fuivre le rélevement fur fa carte, les vaiffeaux François euffent d'un midi à l'autre fait treize milles de moins à l'Oueft, foit que la côte ait cette quantité de plus en étendue, foit que le courant nous eût entraînés dans l'Eft.

Erreur géographique.

Il paroît à M. de Bougainville, que le golfe entre l'ifle *Mandali* & la pointe *Indermaye*, a fur la carte vingt-deux minutes d'étendue de moins de l'Eft à l'Oueft que dans la réalité, & que la côte y eft jettée 16 minutes plus au Sud que ne la placeroient fes obfervations. La même correction doit avoir lieu pour les ifles *Rachit*, en y ajoutant que la diftance entre ces isles & la terre de *Java*, eft au moins de deux lieues plus confidérable que celle marquée fur la carte. A l'égard des giffemens des diverfes parties de la côte entre elles, ils ont paru y être affez exacts, autant qu'on en peut juger par des eftimes faites fucceffivement, à la vue & en courant. Au refte les différences notées ci-deffus, font très-périlleufes pour qui navigue de nuit fur cette carte.

M. de Bougainville mouilla le 28 Septembre dans la rade de *Batavia*, après avoir tenu la mer 10 mois & demi, depuis fon départ de *Monte Video*.



§. XVI.

Relâche à Batavia, *& détails sur les* Moluques.

LE temps des maladies, qui commence ici ordinairement à la fin de la mousson de l'Est, & les approches de la mousson pluvieuse de l'Ouest, avertissoient M. de Bougainville de ne rester à *Batavia* que le moins qu'il lui seroit possible. Toutefois, malgré l'impatience où il étoit d'en sortir au plutôt, ses besoins devoient l'y retenir un certain nombre de jours. Il y avoit dans la rade, à notre arrivée, 13 ou 14 vaisseaux de la compagnie de Hollande, dont un portoit le pavillon Amiral. C'est un vieux vaisseau qu'on laisse pour cette destination; il a la police de la rade & rend les saluts à tous les vaisseaux marchands.

Le Gouverneur-Général des Indes-Orientales, à qui M. de Bougainville alla faire visite, ne parut ni surpris ni fâché, que les François eussent relâchés aux *Moluques*, il approuva même la conduite du Résident de *Boero* & ses bons procédés à leur égard.

On fit ensuite descendre à l'hôpital les malades des deux navires au nombre de vingt-huit, les uns encore affectés du scorbut, les autres, en plus grand nombre, attaqués du flux de sang. Descente des malades à terre.

Les François s'établirent dans une grande & belle maison, que l'on appelle *iner logment*, dans laquelle on est logé & nourri pour deux *rijdales* par jour, non compris les domestiques; ce qui fait près d'une pistole de notre monnoie. Cette maison appartient à la Compagnie, qui l'afferme à un particulier, lequel a, par ce moyen, le privilege exclusif de loger tous les étrangers. Cependant les vaisseaux de guerre ne sont pas soumis à cette loi; & en conséquence l'Etat-major de l'*Etoile* s'établit en pension dans une maison bourgeoise. Les Officiers louerent aussi plusieurs voitures, dont on ne sauroit absolument se passer dans cette grande ville, voulant sur-tout en parcourir les environs, plus beaux infiniment que la ville même. Ces voitures de louage sont à deux places, traînées par deux chevaux, & le prix, chaque jour, en est un peu plus de dix francs. Logement des étrangers.

M. de Bougainville remarque, que le chemin qui conduit à une des maisons de campagne du Gouverneur-Général, ne peut se comparer qu'au plus beau boulevard de Paris, en le supposant encore embelli à droite & à gauche par des canaux d'eau coulante. Maison de campagne.

M. de Bougainville fait sur *Batavia* & sur les *Moluques* un grand nombre de remarques importantes, qui seront réunies à celles qu'on trouve dans le premier voyage de Cook.

Il n'y avoit pas plus de huit ou dix jours qu'il étoit à *Batavia*, lorsque les maladies commencerent à s'y déclarer. De la santé, la meil- Maladies contractées à Batavia.

BOUGAINVILLE. 1768.

leure en apparence, on passoit en trois jours au tombeau. Plusieurs des François furent attaqués de fievres violentes, & les malades n'éprouvoient aucun soulagement à l'hôpital. Cependant M. de Bougainville ne put appareiller que le 10, pour aller mouiller en dehors de la rade.

Presque tous les Officiers de la *Boudeuse* étoient ou déja malades, ou ressentoient des dispositions à le devenir. Le nombre des dysenteries n'avoit point diminué dans les équipages, & le séjour prolongé à *Batavia* eût certainement fait plus de ravages parmi les François, que n'avoit fait le voyage entier. Le *Taïtien*, que l'enthousiasme de tout ce qu'il voyoit avoit sans doute préservé quelque temps de l'influence de ce climat pernicieux, tomba malade dans les derniers jours, & sa maladie a été fort longue, quoiqu'il ait eu pour les remedes toute la docilité à laquelle pourroit se dévouer un homme né à Paris; aussi quand il parle de *Batavia*, ne la nomme-t-il que la terre qui tue, *enoua maté*.

---

§. XVII.

Départ de Batavia. *Relâche à l'Isle de* France. *Retour en* France.

M. de Bougainville appareilla de la rade de *Batavia* le 18 Octobre & le 19, il sortit du détroit de la *Sonde*, il remarque qu'on peut mouiller par-tout le long de l'isle de *Java*. Les Hollandois y entretiennent de petits postes de distance en distance, & chacun d'eux a ordre d'envoyer un soldat à bord des vaisseaux qui passent, avec un registre sur lequel on prie d'inscrire le nom du vaisseau, d'où il vient & où il va. On met ce qu'on veut sur ce registre; par ce moyen on peut avoir des nouvelles des bâtimens dont souvent on est inquiet, & que d'ailleurs le soldat, chargé de présenter ce régistre, apporte aussi des poules, des tortues & d'autres rafraîchissemens qu'il vend à fort bon compte. Il n'y avoit plus de scorbut au moins apparent à bord des vaisseaux; mais beaucoup de gens y étoient attaqués du flux de sang. M. de Bougainville prit donc le parti de faire route pour l'isle de *France*, sans attendre l'*Etoile*.

Avis nautique.

Le 18e. jour de sa sortie de *Batavia*, il eut la vue de l'isle *Rodrigue*, & le lendemain de celle de *France*. Le 7 Novembre au soir, il se trouva aux environs de l'isle *Ronde*. On tira du canon à l'entrée de la nuit, espérant qu'on allumeroit le feu de la pointe aux *Canonniers*; mais ce feu, mentionné par M. d'Après dans son instruction, ne s'allume plus; de maniere qu'après avoir doublé le coin de *Mire*, qu'on peut ranger d'aussi près qu'on veut, M. de Bougainville se trouva fort embarrassé pour éviter la bature dangereuse qui avance plus d'une demi-lieue au large de la pointe aux *Canonniers*.

Isle Rodrigue.

niers. Il louvoya, afin de s'entretenir au vent du port, tirant de temps en temps un coup de canon; enfin entre onze heures & minuit il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le Roi. Il se croyoit hors de peine, & il lui avoit remis la conduite du bâtiment, lorsqu'à trois heures & demie il l'échoua près de la baie des *Tombeaux.* Par bonheur il n'y avoit pas de mer, & la manœuvre qu'on fit rapidement pour tâcher *d'abattre* du côté du large, réussit. On en fut quitte pour quarante-cinq pieds de notre fausse quille qui furent emportés.

BOUGAINVILLE. 1768.

Danger que court la frégate.

Cet accident, dont il s'en est peu fallu que M. de Bougainville ne fût la victime, le met dans le cas de faire la réflexion suivante. Lorsqu'on en veut à l'isle de *France*, & que l'on verra que de jour on ne peut atteindre l'entrée du port, la prudence exige que de bonne heure on prenne son parti de ne pas s'engager trop près de la terre. Il convient de s'entretenir pour la nuit en dehors & au vent de l'isle *Ronde*, non en cape, mais en louvoyant avec un bon corps de voiles à cause des courans. Au reste il y a mouillage entre les petites isles; on y a trouvé de 30 à 25 brasses fond de sable; mais il n'y faudroit mouiller que dans le cas d'une extrême nécessité.

Avis nautiques.

Relâche à l'isle de France.

Le 8, la *Boudeuse* entra dans le port où elle fut amarrée dans la journée. L'*Etoile* parut à six heures du soir & ne put entrer que le lendemain. M. de Bougainville se trouva être en arriere d'un jour, & il y reprit la date de tout le monde.

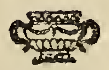
Pendant les 32 jours de relâche qu'il fit à l'isle de *France*, il répara son vaisseau.

Il laissa plusieurs autres personnes à l'isle de *France*, & il y perdit deux Officiers. L'un mourut d'une dissenterie commencée à *Batavia*, & l'autre de la poitrine.

Il appareilla le 10 Décembre. Le 9 Janvier il mouilla au *Cap* (a): & après avoir relâché à l'isle de l'*Ascension*, où il prit beaucoup de tortues, il arriva enfin à *Saint Malo*, le 16 Mars 1769.

Il n'avoit perdu que 7 hommes pendant deux ans & quatre mois, écoulés depuis sa sortie de *Nantes*, & M. de la Girandais commandant la flûte l'*Etoile* montée par 120 hommes, n'en avoit perdu que deux de maladie pendant le même voyage.

(a) Les remarques de Mr de Bougainville sur le cap seront rapportées plus bas.



DERNIERS VOYAGES DANS LES MERS DU SUD.

LIVRE CINQUIEME.

Voyages faits autour du Monde, en 1769, 1770 & 1771, par Jacques Cook, commandant le vaiſſeau du Roi l'Endéavour.

PREMIER VOYAGE DE COOK.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION. QUelque importantes que fuſſent les découvertes du Capitaine Byron, Wallis & Carteret, qui venoient de faire le voyage autour du monde & reconnoître la mer du Sud; l'Angleterre ne rallentit point ſon zele pour les progrès de la navigation & de la géographie, & le Roi ordonna tout de ſuite une quatrieme expédition qui l'emportât ſur toutes celles qui l'avoient précédée.

Motifs de ce voyage. Des circonſtances particulieres y raſſemblerent des philoſophes de tous les genres. Vers la fin de l'année 1767, la ſociété royale de Londres penſa à envoyer des Aſtronomes dans quelques parties de la mer du Sud, pour y obſerver le paſſage de Vénus au-deſſus du diſque du ſoleil qui devoit arriver en 1769; & au mois de Février 1768, elle ſupplia le Roi d'Angleterre par un mémoire d'ordonner ce voyage & d'en faire les frais. Sa Majeſté chargea les Commiſſaires de l'Amirauté, d'équipper un vaiſſeau pour tranſporter des Obſervateurs dans la partie des mers du Sud, que la ſociété royale jugeroit les plus convenables à cet objet. On choiſit un bâtiment appellé l'*Endeavour*, de 370 tonneaux : le commandement en fut donné au Lieutenant Cook, Officier dont les talens pour l'aſtronomie & la navigation étoient connus, & qui fut en même temps nommé par la ſociété royale pour obſerver le paſſage de Vénus, de concert avec M. Charles Gréen, Aſtronome qui

avoit été pendant long-temps aide du Docteur Bradley à l'Observatoire royal de *Greenwich*.

INTRODUCTION.

Tandis qu'on travailloit à l'équipement de ce vaisseau, M. Wallis revint en *Angleterre*; le Lord Morton lui avoit recommandé à son départ de déterminer un lieu propre à l'observation du passage de Vénus, il indiqua pour cet objet le havre de port *Royal*, dans une isle qu'il avoit découverte & qu'il avoit appellée isle *George*, mais à laquelle on a donné depuis le nom de *Taïti*. La société royale fit choix de cet endroit, & en avertit l'Amirauté. Après l'observation du passage de Vénus, M. Cook reçut des instructions pour rechercher les prétendues terres australes, & faire d'ailleurs des découvertes dans la mer du Sud.

Lieu choisi pour l'observation du passage de Vénus.

Instructions données à M. Cook.

Un amateur des sciences qui jouissoit d'une grande fortune, M. Banks (a) voyant les préparatifs de cette expédition, forma le projet de concourir à ses succès par ses soins & son argent.

M. Banks s'embarque avec lui.

Il se proposoit d'étendre dans sa patrie le progrès des lumieres, & il ne désespéroit pas de laisser parmi les nations grossieres & sauvages qu'il pourroit découvrir, des arts ou des instrumens qui leur rendroient la vie plus douce, & qui les enrichiroient peut-être jusqu'à un certain point des connoissances, ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il étoit décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan, il engagea le Docteur Solander (b) à l'accompagner dans ce voyage; cette acquisition étoit très-importante. Il prit aussi avec lui deux peintres, l'un pour dessiner des paysages & des figures, & l'autre pour peindre les objets d'histoire naturelle qu'ils rencontreroient, enfin un sécrétaire & quatre domestiques, dont deux étoient négres.

Préparatifs de Mr Banks.

Ces deux savans tinrent pendant le voyage un journal fort circonstancié de tout ce qu'ils remarquerent sur l'histoire naturelle & sur les mœurs des peuples, & ils ont mérité par leurs travaux infatigables, & par leurs découvertes, la reconnoissance de tous les peuples.

Travaux de Mrs Banks & Solander.

On ne négligea rien d'ailleurs pour assurer le succès de ce voyage: on choisit un bâtiment d'une construction particuliere; on le prit spacieux, propre à s'approcher de terre, & à être manœuvré avec moins de monde: il ne portoit que 84 personnes, outre le Commandant, Mr Banks, le Docteur Solander & leur suite (c).

Qualités particulieres de l'Endéavour.

Etat de l'équipage.

(a) En sortant de l'Université d'Oxford, en 1763, il traversa la mer *Atlantique*, & visita les côtes de *Terre-Neuve* & de *Labrador*; mais les dangers, les difficultés & le désagrément d'un si long voyage ne l'avoient point découragé.

(b) Ce savant, natif de Suede, a été élevé sous le célebre Linnæus; son mérite s'étant fait connoître en Angleterre, il obtint une place dans le *Museum* Britannique.

(c) M. Cook avoit deux Lieutenans sous lui; un Maître & un Bosman, ayant chacun deux aides; un chirurgien & un charpentier, ayant chacun un aide; un canonier un cuisinier, un écrivain, deux quartiers-maîtres, un armurier, un voilier,

INTRODUCTION.

Ce voyage fait époque dans la navigation.

Découvertes de M. Cook.

Ce premier voyage de M. Cook eut un succès supérieur à tout ce qu'on pouvoit espérer, & il formera une époque très-remarquable dans l'histoire de la navigation. Les voyages de *Colomb* & ceux de *Magellan*, si étonnans d'ailleurs, ne peuvent lui être comparés par la variété des découvertes, & les services rendus à la géographie. Il découvrit en dedans du tropique près de *Taïti*, l'isle du *Lagore*, les deux *Grouppes*, l'isle de l'*Oiseau*, celle de la *Chaîne*; & après avoir relâché à *Taïti*, il découvrit & visita les isles de la *Société* & *Oheteres*, ensuite la *nouvelle Zélande*, dont il fit le tour, & longea & reconnut les côtes pendant six mois; il se rendit ensuite à la *nouvelle Hollande*, & après avoir reconnu toute la côte orientale de ce vaste pays, (portion qu'on n'avoit pas encore visitée, & qui est aussi grande que l'Europe) il passa entre son extrémité septentrionale & la *nouvelle Guinée*, où il découvrit le fameux détroit de l'*Endéavour*. » Il courut plusieurs fois les dangers d'un » naufrage, & c'est aux qualités de l'*Endéavour*, dit-il, dans l'in- » troduction de son second voyage, que l'équipage dût sa conserva- » tion, & que nous sommes en état de continuer nos découver- » tes dans les mers du Sud, plus long-temps que ne l'avoit fait & » que ne le fera jamais aucun autre vaisseau." 35 hommes périrent dans cette expédition, c'est-à-dire, beaucoup plus du tiers de l'équipage : le vaisseau échoua sur la côte de la *nouvelle Hollande*, & ceux qui étoient à bord furent souvent en danger d'être engloutis au milieu des flots.

Dangers qu'a couru M. Cook.

Accidens.

De quel poids est ce voyage.

Il est bon de remarquer une fois de quel poids sont les relations d'un voyage fait dans ce siecle, éclairé par des observateurs philosophes, & qui publient au moment de leur retour en Europe ce qu'ils ont vu, sans être contredits en rien par 100 personnes qui les ont accompagné.

La relation de ce voyage se trouve dans la collection d'*Hawkesworth*, où elle forme deux volumes & demi : la rédaction des quatre voyages de Byron, Carteret, Wallis & du premier de Cook, fut confiée à cet écrivain qui a trop souvent mêlé ses observations à celles des voyageurs dont il ne devoit être que l'interprête, & qui, pour amener une réflexion, a quelquefois arrangé les faits aux dépens de la vérité. Ayant eu occasion de voir en Angleterre Mr Banks & le Docteur Solander, ils m'en ont cité plusieurs exemples; ces inexactitudes seront corrigées dans cette nouvelle collection.

Inexactitude du Docteur Hawkesworth.

L'Angleterre qui avoit prodigué l'argent pour les frais de l'expédition ne négligea rien pour l'ornement des voyages rédigés par le Docteur *Hawkesworth*, & sur-tout de celui-ci, qui contient 31 car-

trois officiers de poupe, quarante-un bons matelots, douze soldats de marine & neuf domestiques; le vaisseau portoit des vivres pour 18 mois, 10 canons & 12 pierriers avec une quantité suffisante de munitions & d'autres choses nécessaires.

tes & planches (a) deſſinées & gravées par les meilleurs maîtres, & ce qu'il ne faut peut-être pas laiſſer ignorer, Mr Hawkeſworth en vendit l'édition & le privilege à un Libraire, 6000 liv. ſterlings.

INTRODUCTION.
Cartes & planches qui ornnent le journal.

§. XV.

Paſſage de Plimouth *à* Madere, & de *Madere* à *Rio-janeiro.*

Cook. 1768.

LE Capitaine Cook reçut ſa commiſſion le 25 Mai 1768; il trouva le vaiſſeau du Roi l'*Endéavour* dans le baſſin de *Deptfort.* Le 26 Août il mit à la voile de la rade de *Plymouth.* Sa relation, qui contient en même temps celles de M. Banks & du Docteur Solander, offrant

[a] Voici la note des cartes & planches.

1. Vue d'une partie du côté Nord-Eſt de la *Terre-de-Feu*, avec trois autres vues : plan de la baie de *Bon Succès* dans le détroit de *Le Maire.*

2. Vue des Indiens de la *Terre-de-Feu* dans leurs huttes.

3. Carte de l'isle de *Taïti.*

4. Vue de la baie de *Matavai* dans l'isle de *Taïti.*

5. Branche d'un arbre à pain portant en fruit.

6. Vue de *Taïti* & de pluſieurs pirogues de cette iſle.

7. Hauſſe-col militaire des inſulaires de la mer du Sud.

8. Emouchoir avec deux manches de cet inſtrument tels qu'on les fait à *Taïti.*

9. Inſtrumens des *Taïtiens.*

10. Autres inſtrumens des *Taïtiens.*

11. Vue de l'iſle de *Taïti*, avec une maiſon ou hangar ſous lequel les inſulaires dépoſent leurs morts. Figure & habillement de la perſonne qui fait la principale fonction dans les cérémonies funéraires, &c.

12. Carte des iſles de la *Société.*

13. Baie de *Matavai* à *Taïti*, havre du *O-hamenoo* à *Ulietea* : havre de *Pro Harra* à *Huaheine*, & havre de *Oopoa* à *Ulietea.*

14. Carte de toutes ces iſles.

15. Vue de l'iſle d'*Huaheine*, avec une maiſon de Dieu : petit autel avec les offrandes, &c.

16. Vue de l'iſle d'*Ulietea*, avec une double pirogue & un hangar où les inſulaires retirent leurs bâtimens de mer.

17. Vue de l'intérieur d'une maiſon dans l'iſle d'*Ulietea*, avec la repréſentation d'une danſe accompagnée de la muſique du pays.

18. Carte de la nouvelle *Zélande.*

19. Vue d'un rocher trouvé dans la baie de *Tolaga* à la nouvelle *Zélande.*

20. Carte de la riviere & de la baie de *Mercure* dans la nouvelle *Zélande*, de la baie des iſles, & de la baie de *Tolaga.*

21. Village fortifié, bâti ſur un rocher percé à *Tolaga*, dans la nouvelle *Zélande.*

22. Carte du détroit de Cook dans la nouvelle *Zélande.*

23. Tête d'un habitant de la nouvelle *Zélande.*

24. Coffre ſculpté de la nouvelle *Zélande.*

25. Pirogue de guerre de la nouvelle *Zélande*, avec une vue du promontoire du bord du toit.

26. Armes, maſſues des habitans de la nouvelle *Zélande.*

27. Carte de la nouvelle *Galles Méridionale*, ou du côté oriental de la nouvelle *Hollande.*

28. Carte de l'entrée de la riviere *Endéavour*, dans la nouvelle *Galles*, & de la baie de *Botanique.*

29. Vue de la riviere *Endéavour* ſur la côte de la nouvelle *Hollande*, où le vaiſſeau fut mis à la bande.

30. Quadrupede appellé *Kanguroo*, trouvé ſur la côte de la nouvelle *Hollande.*

31 Carte d'une partie de la côte de la nouvelle *Galles méridionale*, depuis le cap de *Tribulation* juſqu'au détroit d'*Endéavour.*

Cook. 1768. des détails importans, à tous égards nous rapporterons avec soin toutes les observations neuves qui peuvent intéresser la navigation & les sciences naturelles. Le 2 Septembre il vit terre entre le cap *Finistere* & le cap *Ortegal*, sur la côte d'Espagne. Mrs Banks & Solander eurent occasion d'observer sur ces parages plusieurs animaux marins dont les naturalistes n'ont pas eu jusqu'ici connoissance. Ils observerent en particulier une espece d'*Oniscus* qu'on trouve adhérent à une *Medusa pelagica*, & un animal de figure angulaire d'environ un pouce de grosseur & long de trois, traversé de part en part d'un trou, ayant une tache noire à une de ses extrémités, qu'ils jugerent pouvoir être son estomach. Quatre de ces animaux tenoient ensemble par leurs côtes quand ils furent pris, de sorte qu'ils crurent d'abord que ce n'étoit qu'un seul animal; mais dès qu'on les eut jettés dans un verre plein d'eau, ils se séparerent & se mirent à nager avec beaucoup de vivacité. Ces animaux appartiennent à un genre nouveau, auquel Mrs Banks & Solander ont donné le nom de *Dagysa*, à raison de la ressemblance de couleur d'une des especes à une pierre précieuse de ce nom. Ils en prirent un grand nombre se tenant tous ensemble sur une longueur de deux pieds & plus, & brillans dans l'eau des plus belles couleurs. Ils découvrirent aussi un autre animal d'une espece nouvelle, ayant dans l'eau des couleurs encore plus vives & du plus grand éclat, il ressembloit à une opale, ce qui fit donner au genre le nom de *carcinium opalinum*; un de ces animaux vécut plusieurs heures dans un verre d'eau de mer, nageant avec la plus grande agilité, & déployant à chacun de ses mouvemens une variété infinie de couleurs. Ils prirent aussi dans les agrès du vaisseau, à la distance d'environ dix lieues du cap *Finistere*, divers oiseaux qui n'ont pas été décrits par *Linnæus*; on supposa qu'ils venoient de la terre d'Espagne, & nos naturalistes donnerent à l'espece le nom de *Mortacilla velificans*. Un d'eux étoit si fatigué qu'il mourut entre les mains de M. Banks.

Observations d'histoire naturelle. Oniscus.

Dagysa.

Carcinium Opalinum.

Il est extraordinaire qu'aucun Naturaliste n'eût jusqu'alors fait mention du *Dagysa*, dont la mer abonde à moins de vingt lieues de la côte d'*Espagne*.

Funéhal. Le 13 Septembre, M. Cook mouilla dans la rade de *Funehal* à l'isle de *Madere*, & en jettant l'ancre un de ses hommes se noya. Il fit quelques provisions & il repartit après une relâche de 5 jours (a).

Hauteur du Pic de Téneriffe. Le 23 Septembre, il découvrit le pic de *Téneriffe*, la hauteur de cette montagne a été déterminée par le Docteur Héberden qui y est monté à 15, 396 pieds, c'est-à-dire, 3 milles Anglois, moins 148 verges en comptant le mille pour 1160 verges; son aspect au

Aspect de ce Pic.

(a) Les remarques qu'on trouve dans le voyage sur *Funehal* & *Madere* sont renvoyées au second voyage de M. Cook, qui relâcha aussi à *Madere*.

coucher du soleil est frappant. Quand le soleil est sous l'horison le reste de l'isle étant du noir le plus foncé, la montagne réfléchit encore les rayons de cet astre, & paroît enflammée, & d'une couleur de feu que la peinture ne peut pas rendre. Elle ne jette point de feux visibles, mais non loin du sommet sont des crevasses d'où sort une chaleur si forte qu'on n'y peut pas tenir la main. Cook. 1768.

Le Docteur Héberden donna à nos voyageurs du sel recueilli sur le sommet de la montagne, où l'on en trouve de grandes quantités. Il suppose que c'est là le vrai *natrum* ou *nitrum* des anciens. Il leur donna aussi un peu de soufre natif très-pur, qu'on trouve en abondance sur la surface de la terre.

Le 7 Octobre, M. Banks prit une espece de *mollusca*. Cet animal a la forme d'une petite vessie, très-ressemblante à celle des poissons, d'environ sept pouces de long, & du fond de filets rouges & bleus, dont quelques-uns ont jusqu'à trois & quatre pieds de long, & qui piquent comme l'ortie, mais plus fortement. Au sommet de la vessie est une membrane dont l'animal se sert comme de voile, en la tournant à son gré pour recevoir le vent. Cette membrane est veinée de différentes couleurs très-agréables; en un mot, l'animal est, à tous égards, un objet de curiosité très-intéressant. Mollusca.

Il prit aussi plusieurs de ces poissons à coquilles qu'on trouve flottans sur l'eau, particuliérement l'*helix janthina* & la *violacea*; elles sont à-peu-près de la grosseur d'un limaçon, & sont soutenues sur la surface de l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formées d'une substance gélatineuse d'un assez grand degré de viscosité. L'animal est ovipare, & ces especes de vessies ou bulles lui servent aussi à déposer ses œufs. Il est probable qu'il ne va jamais à fond, & qu'il n'approche pas non plus volontairement du rivage; car sa coquille est extrêmement fragile & aussi mince que celle de quelques limaçons d'eau douce. Chaque coquille contient à-peu-près la valeur d'une cuiller à café d'une liqueur que l'animal jette aussi-tôt qu'on le touche, & qui est du rouge pourpre le plus beau qu'on puisse voir. Elle teint le linge, & il seroit peut-être utile de rechercher si ce n'est pas là le pourpre des anciens, d'autant que ce testacée se trouve certainement dans la méditerranée. Helix janthina & la violacea.

Le 10, M. Banks tua un oiseau appellé *mouette à pieds noirs*, qui n'est ni décrit, ni classé par Linnœus. Il lui donna le nom de *larus crepidatus*. Il est à remarquer que les excrémens de cet oiseau sont d'un rouge très-vif, approchant de celui de la liqueur qu'on tire de l'*helix*, dont nous venons de parler, &. seulement un peu moins foncé; on peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau. Mouette à pieds noirs.

Le 29 au soir, ils observerent le phénomene de la mer *Lumineuse*, dont les Navigateurs ont parlé si souvent, & auquel on a donné tant de causes différentes; les uns supposent qu'il est l'effet du mouvement que des poissons donnent à l'eau en poursuivant leur Mer lumineuse.

proie; d'autres que c'est une émanation que fournit la putréfaction des animaux marins; d'autres le rapportent à l'électricité (a).

Cook. 1768. Rio-Janeiro.

Le 13 Novembre, M. Cook relâcha à *Rio-Janeiro*. Le *Portugal* veille avec tant de soin sur cette relâche, que M. Cook & son équipage y éprouverent toute sorte de difficultés & de tracasseries de la part du Vice-Roi : ce Vice-Roi ne voulut point permettre à M. Banks & au Docteur Solander, d'aller herboriser dans les campagnes, & il défendit à tout le monde de débarquer excepté le Capitaine & les rameurs dont il auroit besoin, il fit même saisir & mettre en prison tous les matelots d'une chaloupe, dans laquelle le Lieutenant de M. Cook n'avoit pas voulu laisser mettre une sentinelle.

Tracasseries du Vice-Roi.

Mrs Banks & Solander vont furtivement à terre.

Un Moine de la Ville, ayant demandé le Chirurgien de l'*Endéavour*, le Docteur Solander y entra facilement le 25, en cette qualité, & reçut des habitans plusieurs marques de politesse. Le 26, avant la pointe du jour, M. Banks trouva aussi moyen d'éluder la vigilance des sentinelles du bateau de garde, & d'aller à terre; il n'entra pourtant pas dans la ville, parce que les principaux objets de sa curiosité se trouvoient dans les champs. Les habitans se comporterent à son égard avec beaucoup d'honnêteté; plusieurs l'inviterent à venir à leur maison.

Le 27, lorsque les bateaux revinrent de faire de l'eau, on dit à M. Cook que le bruit couroit dans la Ville, qu'on faisoit des perquisitions après quelques personnes qui avoient débarqué sans la permission du Vice-Roi. Il conjectura que cela regardoit MM. Banks & Solander, & ils se déciderent à ne plus aller à terre.

Le 25 Décembre, M. Cook fit remorquer le vaisseau hors de la baie, & à son grand étonnement lorsque l'*Endéavour* fut à portée de *Santa-Cruz*, la principale forteresse, on lui tira deux coups de canon. Sur le champ il jetta l'ancre, & envoya au Fort pour en demander la raison. On rapporta que le Commandant n'avoit point reçu d'ordre pour laisser passer les Anglois; & que, sans cette précaution, on ne permettoit à aucun vaisseau de naviguer au-dessous du Fort. M. Cook fut obligé de renvoyer chez le Vice-Roi, & de lui faire demander pourquoi il n'avoit pas expédié les ordres nécessaires, puisqu'il avoit été informé de son départ & qu'il avoit jugé à propos de lui écrire une lettre polie, pour lui souhaiter un heureux voyage. Le messager dit, pour réponse, que l'ordre avoit été écrit quelques jours auparavant; mais que, par une négligence inconcevable, on ne l'avoit pas fait partir.

Suite des mauvais procédés des Portugais.

Enfin, M. Cook appareilla le 7 après une relâche d'un peu plus de trois semaines. Pendant ce temps M. Monkhouse, le Chirurgien, débarqua chaque jour pour acheter des provisions. Le Docteur Solander alla à terre une fois; le Capitaine y alla lui même à differentes reprises, & M. Banks pénétra dans la campagne malgré la garde, & voici

(a) Cette matiere fut discutée fort au long par M. Forster dans l'histoire du second voyage de M. Cook.

voici ce qu'ils ont appris fur *Rio-Janeiro* & le *Bréfil* : nous joindrons à leurs remarques celles de M. de Bougainville, qui y relâcha également, & pour qui le Vice-Roi eut auffi de très-mauvais procédés; les détails qu'on va lire font d'autant plus précieux, qu'ils ne fe trouvent point dans les volumes de cette hiftoire, qui parlent de différens voyageurs qui ont parcouru ces pays.

Cook. 1768.

Détails fur Rio-Janeiro.

Rio-Janeiro ou la riviere de *Janvier*, a été probablement ainfi nommée, parce qu'elle fût découverte le jour de la Fête de ce Saint. La Ville qui eft la Capitale des Etats Portugais en Amérique, a pris fon nom de la riviere, qu'on devroit plutôt appeller un bras de mer, puifqu'elle ne paroît recevoir aucun courant confidérable d'eau douce. La Capitale eft fituée fur une plaine au bord du *Rio-Janeiro* à l'Oueft de la baie & au pied de plufieurs autres montagnes qui s'élevent en amphithéatre derriere elle ; elle n'eft point mal bâtie, & le plan n'en eft pas mal deffiné ; les maifons font communément de pierres, à deux étages, & chacune des maifons, fuivant l'ufage des Portugais, a un petit balcon devant les fenêtres & une jaloufie devant le balcon. Son circuit eft d'environ trois milles; elle parut auffi étendue que les plus grandes Villes de Province en *Angleterre*, fans en excepter *Briftol* & *Liverpool*. Les rues font droites, affez larges & coupées à angles droites; la plupart font fur la même ligne que la citadelle appellée Saint Sébaftien, & qui eft bâtie fur une montagne qui commande la Ville.

Riviere.

Ville.

Les montagnes voifines fourniffent à la Ville de l'eau par le moyen d'un aqueduc élevé fur deux rangs d'arches, & qu'on dit être en quelques endroits fort au-deffus du niveau des fources ; l'eau eft portée par des canaux à une fontaine qui fe trouve dans la grande place devant le Palais du Vice-Roi. Il y a continuellement autour de cette fontaine un grand nombre de perfonnes qui attendent leur tour pour puifer de l'eau, & les foldats qui font en faction à la porte du Gouverneur, trouvent qu'il eft très-difficile d'y maintenir le bon ordre. L'eau de cette fontaine eft pourtant fi mauvaife que les Anglois n'en burent pas avec plaifir, quoiqu'ils fuffent en mer depuis deux mois, & que pendant ce temps, ils euffent été réduits à celles des tonneaux qui étoit prefque toujours fale. Il y a dans quelques parties de la Ville une eau de meilleure qualité; mais M. Cook n'a pas pu favoir par quels moyens elle y arrivoit.

Eau, aqueduc.

Les Eglifes y font fort belles, & l'appareil Religieux à *Rio-Janeiro*, eft plus rempli d'oftentation que dans aucun pays Catholique de l'Europe. L'une des Paroiffes fait chaque jour une Proceffion où l'on étale différentes banieres très-magnifiques & très-précieufes; à tous les coins de rues il y a des mandians qui récitent des prieres en grande cérémonie.

Eglifes, appareils religieux.

On rebâtiffoit une des Eglifes pendant la relâche de M. Cook, & pour fournir aux frais, la Paroiffe, dont elle dépendoit, avoit la permiffion de faire la quête par toute la Ville, dans une Procef-

Proceffion.

Cook. 1768. ſion, une fois par ſemaine : elle recueilloit par là des ſommes conſidérables ; tous les enfans d'un certain âge, ceux même des gens riches, étoient obligés d'aſſiſter à cette cérémonie qui ſe faiſoit pendant la nuit. Chacun d'eux vêtu d'une caſaque noire pendant juſqu'à la ceinture, portoit à ſa main un bâton de ſix ou ſept pieds, au bout duquel étoit attaché une lanterne. La lumiere que procuroient plus de deux cens de ces lanternes étoit ſi grande, que les gens de l'équipage qui la voyoient depuis le vaiſſeau, crurent que la Ville étoit en feu.

Dévotion des habitans. Les habitans de *Rio-Janeiro* peuvent faire leurs dévotions à tous les Saints du Calendrier ſans attendre qu'il y ait une Proceſſion. Devant preſque toutes les maiſons il y a une petite niche garnie d'un vitrage, où l'on va implorer les ſecours de ces puiſſances tutélaires ; & dans la crainte qu'on ne les oublie en ne les voyant plus, une lampe brûle continuellement pendant la nuit devant ces tabernacles. On ne peut pas accuſer les habitans de tiédeur dans leurs dévotions ; ils récitent des prieres & chantent des hymnes devant ces Saints avec tant de véhémence, que dans la nuit on les entendoit très-diſtinctement du vaiſſeau, quoiqu'il fut éloigné de plus d'un demi mille de la Ville.

Adminiſtration. Le Gouvernement eſt mixte dans ſa forme, mais dans le fait il eſt très-abſolu ; il eſt compoſé du Vice-Roi, du Gouverneur de la Ville, & d'un Conſeil dont M. Cook n'a pu ſavoir le nombre des membres. On ne peut exécuter aucun acte judiciaire ſans le conſentement de ce Conſeil, dans lequel le Vice-Roi a voix prépondérante. Cependant le Vice-Roi & le Gouverneur mettent ſouvent un homme en priſon ſuivant leur plaiſir, & l'envoyent même à Lisbonne, ſans que ſes amis ou ſa famille ſoient informés des délits dont on l'accuſe, & ſachent quelquefois ce qu'il eſt devenu.

Servitude des habitans. Afin d'empêcher les habitans de *Rio-Janeiro* de voyager dans la campagne & de pénétrer dans les lieux où l'on trouve de l'or & des diamans, le Vice-Roi eſt le maître de fixer des bornes à peu de milles de diſtance de la Ville, & perſonne ne peut les paſſer. Ces richeſſes ſont en ſi grand nombre, je dis abondance, que ſans cette précaution le Gouvernement ne pourroit pas s'en aſſurer la propriété. Des gardes font la patrouille autour de ces limites, & ils ſaiſiſſent & mettent en priſon ſur le champ quiconque eſt trouvé au-delà, quand même cet homme ignoreroit s'il tranſgreſſe les ordonnances.

Population. La population de *Rio-Janeiro* qui eſt conſidérable, eſt compoſée de Portugais, de Negres & de Naturels du Pays. La Ville qui n'eſt qu'une petite partie de ſa Capitainerie ou Province, contient, à ce qu'on dit, 37000 blancs, 629000 noirs, dont pluſieurs ſont libres, c'eſt-à-dire, 666000 hommes ; par le calcul il y auroit dix-ſept negres pour un blanc. Les Américains qui travaillent pour le Roi, dans le voiſinage ne peuvent pas être regardés comme ha-

bitans de la Capitale. Ils résident dans l'intérieur des terres & viennent tour-à-tour faire le travail qu'on leur impose, & pour lequel ils ne reçoivent qu'un petit salaire. Ils sont d'une couleur de cuivre pâle, & ont de grands cheveux noirs.

Etablissement militaire.

L'établissement militaire est composé de douze Régimens de troupes régulieres, dont six Portugais & six Créoles, & de douze autres Régimens de milice provinciale. Les habitans se comportent envers les troupes régulieres avec beaucoup d'humilité & de soumission : on dit que si quelqu'un manquoit d'ôter son chapeau, lorsqu'il rencontre un Officier, il seroit assommé sur le champ : tant d'arrogance & de dureté rendent le peuple extrêmement poli envers les étrangers qui ont un air au-dessus du commun.

Extrême dépendance des Officiers.

La subordination des Officiers eux-mêmes à l'égard du Vice-Roi, est accompagnée de circonstances également mortifiantes ; ils sont obligés de se rendre chez lui trois fois par jour pour prendre ses ordres ; il leur répond toujours, *il n'y a rien de nouveau.* On assura à M. Cook qu'on leur imposoit cette obligation servile, afin de les empêcher d'aller dans l'intérieur de la campagne. Le Gouvernement remplit son objet, si c'est là celui qu'il se propose.

Libertinage des femmes.

Les femmes des Colonies Espagnoles & Portugaises dans l'*Amérique Méridionale*, accordent leurs faveurs plus facilement que celles de tous les autres pays civilisés de la terre ; mais quelques personnes ont si mauvaise opinion des femmes de *Rio-Janeiro*, qu'ils ne croyent pas qu'il y en ait une seule d'honnête parmi elles. Cette considération est sûrement trop générale ; mais l'expérience qu'acquit le Docteur Solander pendant qu'il y séjourna, ne lui a pas donné une grande idée de leur chasteté. Il dit qu'à la nuit tombante elles paroissoient aux fenêtres seules ou avec d'autres femmes, & que pour distinguer les hommes qu'elles aimoient & qui passoient dans la rue, elles leur jettoient des bouquets ; que lui & deux Anglois de sa compagnie avoient reçu un si grand nombre de ces marques de faveur, qu'à la fin de leur promenade qui ne fut pas longue, leurs chapeaux étoient remplis de fleurs.

Asyles offerts aux assassins.

Je n'affirmerai pas qu'il se commet fréquemment des assassinats à *Rio-Janeiro*, mais les Eglises offrent un asyle au criminel, & le Cuisinier de l'*Endéavour* regardant un jour deux hommes qui sembloient parler ensemble amicalement, l'un deux tira tout-à-coup un canif & le plongea dans le sein de l'autre, celui-ci ne tomba pas du premier coup, l'assassin le perça d'un second & s'enfuit. Quelques negres qui avoient aussi été témoins de l'événement le poursuivirent, mais M. Cook n'a pas appris s'il s'échappa, ou s'il fût arrêté.

Beauté des environs de la Ville.

Les environs de la Ville sont on ne peut pas plus beaux, rien n'est plus riche que le coup d'œil des paysages qui s'offrent de toutes parts. Les endroits les plus sauvages sont couverts d'une grande quantité de fleurs, dont le nombre & la beauté surpassent celles des jardins les plus élégans de l'*Angleterre*.

Cook. 1769.

Oiseaux.

On trouve sur les arbres & les buissons une multitude presque infinie d'oiseaux, dont la plupart sont couverts de plumages très-brillants : on distingue sur-tout le colibri. Les insectes n'y sont pas moins abondans, & quelques-uns sont très-beaux, ils sont plus agiles que ceux d'Europe, cette observation doit s'entendre, sur-tout des papillons qui volent ordinairement autour des sommets des arbres, & qu'il est par conséquent difficile d'attrapper, excepté lorsqu'il s'éleve un vent de mer fort, car alors ils se rapprochent de terre. Pendant les trois ou quatre derniers jours que M. Cook relâcha dans le port de *Rio-Janeiro*, l'air fut chargé de ces papillons qui étoient tous d'une seule espece. Les bords de la mer & des ruisseaux qui arrosent ce pays, sont chargés de petits crabes appellés *cancers volans;* les uns ont des pattes très-larges, les autres les ont extraordinairement petites; cette différence distingue, à ce qu'on dit, les sexes, les crabes qui ont de grandes pattes sont des mâles.

Insectes & papillons.

Cancers volans.

La culture négligée.

Les Anglois virent peu de terres cultivées, la plupart étoient en friche, & il leur parut que pour le reste, on y employoit peu de soin & de travail, ils ont de petits jardins où la plus grande partie de nos légumes d'Europe est cultivée, sur-tout des choux, des pois, des fêves, des haricots, des turneps & des navets; les légumes sont inférieurs aux nôtres. Le sol produit aussi des melons d'eau, des pommes de pin, des melons musqués, des oranges, des citrons, des bananes, des maujos, des mammais, des noix d'Acajou, des noix des Jambos de deux especes, dont l'une porte un fruit noir, des cocos, des noix de palmier de deux especes, l'une large & l'autre ronde & des dattes : c'étoit la saison de tous ces fruits, lorsque M. Cook étoit à *Rio-Janeiro*.

Productions du pays.

Melons d'eau & oranges.

Les melons d'eau & les oranges sont dans leur espece les meilleurs de tous ces fruits, les pommes de pin sont fort inférieures à celles qu'on mange en *Angleterre*, elles sont, il est vrai, plus fondantes & plus douces, mais elles n'ont point de saveur : MM. Banks & Solander croient qu'elles sont indigênées dans ce pays, quoiqu'ils n'ayent pas oui-dire qu'on en trouve de sauvages. On fait très-peu d'attention à ces pommes qu'on plante indifféremment dans toutes les saisons au milieu des légumes : les melons sont encore plus mauvais ; ils sont farineux & insipides. Mais les melons d'eau y sont excellens, ils ont une saveur & un degré d'acide que ceux d'*Angleterre* n'ont pas. On y voit encore plusieurs especes de poires & quelques fruits d'Europe, sur-tout la pomme & la pêche; mais les uns & les autres sont sans suc & sans goût. Il croît dans les jardins des ignâmes & du mandiocha qu'aux Isles de l'*Amérique*, on appelle cassada ou cassave. Le sol produit du tabac & du sucre, mais point de bled ; les habitans n'ont d'autre farine que celle qu'on leur apporte du *Portugal*, & qui se vend un scheling la livre, quoiqu'en général elle se soit gâtée dans le passage. M. Banks pense que toutes les productions de nos Isles de l'*Amérique*, croîtroient dans

Autres fruits

Possibilité de perfectionner la culture.

cette partie du *Bréſil* : cependant les habitans tirent leur café & leur chocolat de *Lisbonne* (a). Cook. 1768.

La plupart des terres qu'ont vues les Anglois dans les campagnes ſont miſes en pâturages, on y fait paître de nombreux beſtiaux, mais qui ſont très-maigres : l'herbe qui conſiſte principalement en creſſon eſt fort courte, les chevaux & les moutons peuvent les brouter, mais il n'en eſt pas de même des bêtes à cornes qui trouveroient difficilement de quoi s'y nourrir. Paturages, beſtiaux.

Le pays pourroit produire pluſieurs drogues utiles, excepté le *parcira brava* & le baume de *copahu*, qui ſont excellens & qui ſe vendent à très-bas prix, les Anglois n'en trouverent point d'autres dans les boutiques des Apothicaires. Le commerce des drogues & des bois de teinture ſe fait probablement au Nord du *Bréſil*; ils n'en apperçurent aucune trace à *Rio-Janeiro*. Drogues.

Ils ne remarquerent pas d'autres manufactures que celles des hamacs de coton, qui ſervent ici de voitures, comme on emploie les chaiſes à porteurs parmi nous. Ce ſont les Américains qui les fabriquent preſque tous. Manufactures.

La monnoie courante à *Rio-Janeiro* eſt celle du *Portugal*, qui conſiſte principalement en pieces de 36 ſchelings; on frappe auſſi dans la Ville des pieces d'or & d'argent. Les monnoies d'argent ſont d'un titre fort bas & on les appelle *petacks*, il y en a de différente valeur, qu'on diſtingue aiſément par le nombre de réaux marqués ſur l'un des revers, il y a encore une monnoie de cuivre comme celle du *Portugal*, qui vaut depuis cinq juſqu'à dix réaux. Le réal eſt une monnoie de compte de ce Royaume, dont dix valent environ un ſou & demi de France. Monnoies.

Rio-Janeiro eſt l'entrepôt & le débouché principal des richeſſes du *Bréſil* qui conſiſtent ſur-tout en mines. M. Cook dit qu'il ne lui a pas été poſſible d'apprendre en quel endroit & à quelle diſtance de *Rio-Janeiro* ſont les mines (b), & qu'on en cache la ſituation avec des précautions extrêmes, & il y a des ſoldats qui ſont continuellement la garde ſur les chemins qui y conduiſent : excepté ceux qui y ſont employés, perſonne ne peut les voir : la plus forte curioſité excite rarement à l'entreprendre, car on pend ſur le champ au premier arbre, quiconque eſt trouvé dans les environs, s'il ne prouve pas d'une maniere inconteſtable qu'il y avoit à faire. Précautions des Portugais au ſujet des mines.

Les travailleurs y courent de ſi grands dangers de perdre la vie, que la crainte doit détourner de ce travail tous ceux qui n'y ſont pas accoutumés. On importe annuellement 40000 negres au compte du Roi pour fouiller les mines; des témoins dignes de foi aſſurerent MM. Banks & Solander, que deux ans avant notre arrivée Travaux des mines, combien ils ſont meurtriers.

(a) Mr de Commerçon a aſſuré à Mr de Bougainville que les environs de *Rio-Janeiro* étoient les plus riches en plantes qu'il eut jamais rencontrés, & qu'il y avoit trouvé des tréſors pour la botanique.

(b) Mr de Bougainville dit que les plus voiſins de celles qu'on appelle générales en ſont éloignés de 75 lieues.

Cook. 1768.

en 1766, il y en mourut un si grand nombre, probablement par quelque maladie épidémique, que la Ville de *Rio-Janeiro* fut obligée d'en fournir 20 mille de plus.

Pierres précieuses.

Il y a des mines si remplies de pierres précieuses, qu'on ne permet pas d'en tirer au-delà d'une certaine quantité par an, on envoye pour cela des ouvriers qui y restent un mois plus ou moins, ils reviennent après en avoir ramassé la quantité fixée par le Gouvernement; quiconque avant l'année suivante est trouvé dans ces précieux districts sous quelque prétexte que ce soit, est sur le champ mis à mort.

Les pierres qu'on y trouve sont des diamans, des topazes de plusieurs especes & des améthystes. Nous n'avons vu aucun diaman; le Vice-Roi en a chez lui un très-grand nombre, qu'il vend au nom du Roi de *Portugal*, mais aussi cher qu'en Europe : M. Banks acheta des topazes & des améthystes pour servir d'échantillons. Il y a trois especes de topazes qui ont une valeur très-différente; on les distingue par les noms de *pingua d'agua qualida primeiro*, *pingua d'agua qualidade secondo* & *christallos armerillos*. On les achete grandes & petites, bonnes ou mauvaises, par octavos, c'est-à-dire, la huitieme partie d'une once, les meilleures coûtent 4 schelings 9 deniers. Il y avoit autrefois des jouailliers qui les achetoient & les travailloient pour leur propre compte. Environ quatorze mois avant le débarquement de M. Cook, c'est-à-dire, en 1767. Il arriva des ordres de la Cour du *Portugal*, pour que ces pierreries ne fussent plus travaillées qu'au compte du Roi, les jouailliers forcés de remettre tous leurs outils au Vice-Roi; resterent sans moyens de subsistance. Les ouvriers qui taillent à présent ces pierres sont esclaves.

Travail de ces pierres.

Produit des mines.

Les mines d'or (a) rendent au Roi tous les ans, pour son droit de quint, au moins cent douze arobes d'or; l'année 1762, elles en rapporterent cent dix-neuf. Sous la capitainie des mines générales on comprend celles de *Lio des Morts*, de *Sabara* & de *Sero-Frio*. Cette derniere, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du *Brésil*. Ils se trouvent dans le fond d'une riviere qu'on a soin de détourner, pour séparer ensuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans son lit, les diamans, les topazes, les chrysolites & autres pierres de qualités inférieures.

Contrebande des diamans.

De toutes les contrebandes, celles des diamans est la plus sévérement punie, si le contrebandier est pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de satisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiscation des diamans, il est condamné à payer deux fois leur valeur, à un an de prison, & exilé pour sa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette sévérité, il ne laisse pas de se faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux, tant leur peu de volume donne l'espérance & la facilité de les cacher.

(a) Les détails suivans sur les mines sont tirés de Mr de Bougainville.

Cook. 1768.

Mines d'or

Tout l'or qu'on retire des mines ne sauroit être transporté à *Rio-Janeiro*, sans avoir été remis auparavant dans les *maisons de fondation* établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la Couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numero, & les armes du Roi. Tout cet or a été touché par une personne préposée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnoies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Droit de quint.

Ces barres appartenant aux particuliers sont enregistrées dans le comptoir de la *Praybuna*, à trente lieues de *Rio-Janeiro*. Dans ce poste sont un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes: c'est là qu'on paye le droit de quint, & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes, & de bêtes à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi, & l'autre moitié se partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il est impossible de revenir des mines, sans passer par ce registre, on y est arrêté & fouillé avec la derniere rigueur.

Administration des mines.

Hôtel des monnoies.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient à la monnoie de *Rio-Janeiro*, où on leur en donne la valeur en especes monnoyées : ce sont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piastres d'*Espagne*. Sur chacun de ces demi-doublons le Roi gagne une piastre par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de *Rio-Janeiro* est un des plus beaux qui existent ; il est muni de toutes les commodités nécessaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or descend des mines dans le même temps où les flottes arrivent de *Portugal*, il faut accélérer le travail de la monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude surprenante. . . . .

Commerce

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de *Rio-Janeiro* très-florissant, principalement la flotte de *Lisbonne*. Celle de *Porto* est chargée seulement de vins, eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche, & de quelques toiles grossieres fabriquées dans cette Ville ou aux environs. Aussi-tôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandises qu'elles apportent sont conduites à la douane, où elles payent au Roi dix pour cent. Observez qu'aujourd'hui, la communication de la Colonie du *Saint Sacrement* avec *Buenos-Aires* étant sévérement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution considérable. Presque toutes les plus précieuses marchandises étoient envoyées de *Rio-Janeiro* à la Colonie, d'où elles passoient en contrebande par *Buenos-Aires* au *Chili* & au *Pérou* ; & ce commerce frauduleux valoit tous les ans aux *Portugais* plus d'un million & demi de piastres. En un mot, les mines du *Brésil* ne produisent point d'argent ; tout celui que les *Portugais* possédent, provient de cette contrebande. La traite des negres leur étoit encore un objet immense. On ne sauroit évaluer à combien monte la perte que leur oc-

Traite des negres supprimée.

Cook. 1768.

casionne la suppression presque entiere de cette branche de contrebande. Elle occupoit seule au moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du *Brésil* à la *Plata*.

Revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janeiro.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui se paye à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, imposé sous le titre de don gratuit depuis le désastre arrivé à *Lisbonne* en 1755. Il se paye immédiatement à la sortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixieme un délai de six mois, en donnant caution valable.

Les mines de *Saint Paolo* & *Parnagua* rendent au Roi quatre arobes de quint, année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la Capitainie de *Matagrosso*. Le quint des mines ci-dessus ne se perçoit pas à *Rio-Janeiro*, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette Capitainie a aussi des mines de diamans qu'il est défendu de fouiller.

Dépenses de l'administration de Rio-Janeiro.

Toute la dépense que le Roi de *Portugal* fait à *Rio-Janeiro*, tant pour le payement des troupes & des Officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carêne des vaisseaux, monte environ à six cens mille piastres. On ne parle point de ce que peut lui coûter la construction des vaisseaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant.

Récapitulation & montant des divers objets du revenu royal, année commune.

	piastres.
Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune, tous les quints réduits, valent en monnoie d'Espagne, ...	1,125000.
Le droit sur les diamans, ...	240000.
Le droit de monnoie, ...	400000.
Dix pour cent de la douane, ...	350000.
Deux & demi pour cent de don gratuit, ...	87000.
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines, ...	225000.
Droits sur les noirs, ...	110000.
Droits sur l'huile de poisson, le sel, le savon & le dixieme sur les denrées du pays, ...	130000.
Total	2,667000.

Sur quoi défalquant la dépense ci-dessus mentionnée, on verra que le revenu que le Roi de *Portugal* tire de *Rio-Janeiro*, monte à plus de dix millions de notre monnoie.

Havre.

Le havre de *Rio-Janeiro* est bon, l'entrée n'en est pas large, mais tous les jours depuis dix heures ou midi, jusqu'au soleil couchant, le vent de mer y souffle, ce qui donne aux bâtimens des facilités pour entrer. Il s'élargit à mesure qu'on a pproche de la Ville &,

& il peut contenir la plus grande flotte par 5 à 6 brasses; l'entrée du havre dans la partie la plus étroite est défendue par deux Forts, le principal est celui de *Santa-Cruz*, situé à la pointe orientale de la baie, nous en avons parlé plus haut. On appelle *Fort Lozia* celui qui est sur la pointe occidentale, il est bâti sur un rocher qui entre dans la mer. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ trois quarts de mille. Le canal n'a pourtant pas cette largeur, parce qu'au pied de chaque Fort, le fond est embarrassé par des rochers détachés : il n'y a de danger que dans cet endroit. Le canal étant fort étroit, le flux & le reflux de la marée y ont une force considérable, & l'on ne peut pas naviguer contre son courant sans un vent frais. Il n'est pas sûr d'y mettre à l'ancre, parce que c'est un fond de roches; mais on peut éviter tout péril en se tenant au milieu du canal.

Cook. 1768.

Forts.

Avis nautiques.

M. Cook dit n'avoir jamais vu une plus grande variété de poissons que dans la riviere de *Janeiro* & sur toute la côte, il se passoit rarement un jour sans qu'on apportât une ou plusieurs especes nouvelles à M. Banks. La baie est très-propre à la pêche; elle est remplie de petites Isles & de pointes de terre avec un fond bas, où l'on peut facilement conduire la seine; hors la baie, la mer abonde en dauphins & en grands macqueraux de différentes sortes, qui mordent très-promptement à l'hameçon, & les habitans sont dans l'usage d'en avoir toujours un attaché à la queue de leurs bateaux.

Poissons.

Quoique le climat soit chaud, le pays est très-sain à *Rio-Janeiro*. Pendant la relâche de l'*Endéavour*, le thermomêtre ne s'éleva jamais au-dessus de 83 degrés, nous eûmes cependant des pluies fréquentes & un jour un vent assez fort.

Salubrité du climat.

Les vaisseaux prennent l'eau à la fontaine de la grande place, quoique j'aie observé plus haut qu'elle n'est pas bonne, ils débarquent leurs tonneaux sur une greve unie & sabloneuse qui n'est pas à plus de cent verges de la fontaine , on s'adresse au Vice-Roi qui nomme une sentinelle pour veiller sur les futailles & ouvrir un passage à la fontaine afin qu'elles puissent être remplies.

Aiguade.

Río-Janeiro est un très-bon lieu de relâche pour les vaisseaux qui ont besoin de rafraîchissemens, excepté le pain & la farine de froment, on peut s'y procurer aisément des provisions pour suppléer au défaut du pain, il y a des ignâmes & de la cassave en abondance. On y achete du bœuf frais ou salé pour environ 4 sols de France la livre. J'ai remarqué déja qu'il étoit très-maigre, les habitans salent ici leur bœuf en ôtant les os, & en le coupant en larges tranches mais minces, qu'ils saupoudrent ensuite de sel & qu'ils font secher à l'ombre; si on le tient sec, il conserve sa bonté pendant long-temps à la mer, il est rare de s'y procurer du mouton, les cochons & la volaille sont chers, le jardinage & les fruits sont très-communs, mais excepté la citrouille, on ne peut pas les garder en mer. On y achete du rum, des sucres & des mellasses excel-

Provision qu'on peut y prendre.

Cook. 1768. lens à un prix raiſonnable. Le tabac eſt à bas prix, mais il eſt de mauvaiſe qualité. Il y a un chantier pour la conſtruction des vaiſſeaux, & un ponton pour les mettre à la bande; car comme la marée ne s'éleve jamais au-deſſus de ſix pieds, il n'y a pas d'autre maniere de viſiter la quille.

§. II.

Paſſage de Rio-Janeiro *au Détroit de* le Maire.

Bandes jaunâtres qui couvrent la mer. LE 9 Décembre, la mer parut couverte de bandes de couleur jaunâtre, dont pluſieurs avoient un mille de long, & trois ou quatre cens verges de large. On puiſa de cette eau ainſi colorée & il trouva qu'elle étoit remplie d'une multitude innombrable d'atômes terminés en pointes, & d'une couleur jaunâtre; il n'y en avoit aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microſcope, ils paroiſſoient être des faiſceaux de petites fibres entrelaſſées les unes dans les autres, & aſſez ſemblables au *nidus* de ces mouches aquatiques, appellées *caddices*, du genre des *phryganea*. MM. Banks & Solander ne purent pas deviner ſi c'étoient des ſubſtances animales, ou végétales, ni quelle étoit leur origine & leur deſtination. Ils avoient remarqué le même phénomêne auparavant, lorſqu'ils reconnurent, pour la premiere fois, le continent de l'*Amérique Méridionale*.

Requin particulier. Le 11, on prit un requin, & tandis qu'on l'examinoit, on lui vit pouſſer en dehors & retirer à pluſieurs repriſes une partie de ſon corps qui paroiſſoit être ſon eſtomac : c'étoit une femelle, & après qu'on l'eût ouverte, on tira de ſon ventre ſix petits, dont cinq nagerent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau; le ſixieme parut mort depuis quelque temps.

Multitude d'inſectes. Le 30, M. Cook parcourut un eſpace de 160 milles, meſurés par le lock, à travers une quantité prodigieuſe d'inſectes de terre de différentes eſpeces, dont quelques-uns voloient, & dont la plupart étoient vivans; ils reſſembloient exactement aux *carabi*, *grylli*, *phalance aranea* & autres mouches qu'on voit en Angleterre, quoiqu'alors nous fuſſions au moins à 30 lieues de terre, & que quelques-uns de ces inſectes, ſur-tout les *grylli* & les *aranea*, ne s'en éloignent pas ordinairement à plus de 20 verges. Nos Navigateurs conjecturerent qu'ils étoient vis-à-vis de la baie ſans *Fond*, par où M. Dalrymphe ſuppoſe qu'il y a un paſſage au continent de l'*Amérique*, & ils penſerent qu'il y avoit au moins une très-grande riviere dont le débordement avoit amené ces inſectes.

1769. Terre-de-Feu. Le 11, après avoir dépaſſé les Iſles *Falkland*, M. Cook découvrit la *Terre-de-Feu*. En longeant la côte au Sud-Eſt à la diſtance de deux ou trois lieues, il apperçut de la fumée en pluſieurs endroits;

c'étoit probablement un signal dont vouloient se servir les Naturels du pays; car elle ne parut plus après qu'il eût passé. Il reconnut le même jour que le vaisseau s'étoit écarté de près d'un degré de longitude à l'Ouest du lock; ce qui, à cette latitude, fait 35. degrés à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend sa direction à l'Ouest, & qui peut être causé par le courant occidental qui vient en tournant le cap *Horn*, à travers le détroit de *le Maire*, & l'entrée du détroit de *Magellan*. Cook. 1769.

Il continua à ranger la côte, & le 14, il entra dans le détroit de *le Maire*. La marée montant contre l'*Endeavour* le chassoit avec beaucoup de violence; les flots étoient si élevés à la hauteur du cap *Saint Diego*, qu'on eût dit que les vagues frappoient sur un banc de rochers; & lorsque le vaisseau fut au milieu de ce torrent, l'avant enfonçoit souvent, de sorte que le mât de beaupré étoit sous l'eau. M. Cook arriva près de terre, entre le cap *Saint Diego* & le cap *Saint Vincent*, où il voulut jetter l'ancre; mais trouvant par-tout fond de rochers, & la sonde variant depuis 22 jusqu'à 30 brasses, il envoya le maître pour examiner une petite anse qui étoit à peu de distance de-là à l'Ouest du cap *Saint Vincent*; il rapporta qu'il y avoit un mouillage par 4 brasses bon fond tout près du côté oriental du premier mondrain, à l'Est du cap *Saint Vincent* & à l'entrée de l'anse à laquelle il donna le nom de baie de *Vincent*; devant le mouillage, il y a cependant plusieurs bancs de rochers couverts de goëmons; & la sonde y rapportoit 8 ou 9 brasses. On regardera probablement comme extraordinaire que l'eau soit aussi profonde dans un endroit où les herbes, qui croissent au fond, paroissent au-dessus de la surface de la mer; mais les plantes, qui croissent sur les fonds de roche de ces parages, sont d'une grandeur énorme. Les feuilles ont quatre pieds de long, & quelques-unes des tiges en ont plus de 120, quoiqu'elles ne soient pas plus grosses que le pouce. MM. Banks & Solander en examinerent plusieurs; elles avoient 14 brasses, c'est-à-dire, quatre-vingt-quatre pieds: comme elles ne s'élevoient pas perpendiculairement, mais qu'elles faisoient un angle très-aigu avec le fond, elles étoient au moins plus longues de la moitié. MM. Banks & Solander appellerent cette plante *fucus giganteus*. Détroit de le Maire. Observations nautiques. Grandeur des goëmons. Fucus giganteus.

Sur le rapport du maître de l'équipage, M. Cook gouverna vers l'anse; mais il continua à sonder, & il ne trouva que 4 brasses sur un des bancs de rochers; il conclut qu'il ne pouvoit pas sans risque mettre à l'ancre, & il se détermina à chercher dans le détroit quelque port où il put faire provision du bois & de l'eau dont il avoit besoin.

MM. Banks & Solander voulant aller à terre, M. Cook envoya une chaloupe pour les y conduire eux & leurs gens, & il se tint avec le vaisseau aussi près de la côte qu'il lui fut possible. Ils y resterent quatre heures, & ils revinrent sur les neuf heures du Descente à terre.

Cook. 1769. soir avec plus de cent plantes & fleurs différentes, toutes entiérement inconnues aux botanistes d'Europe : ils trouverent le pays des environs de la baie en général uni, le fond sur-tout formoit une plaine couverte d'herbes dont on pouvoit facilement faire une grande quantité de foin; ils trouverent aussi de l'eau, du bois, & des oiseaux en abondance.

Remarques sur le pays.

Ecorce de Winter. Entr'autres productions que la nature étale en ces lieux, on remarque l'écorce de *Winter*, espece de canelle appellée *winteranea aromatica*; on le distingue aisément à sa feuille large ressemblante à celle du laurier d'un verd pâle en dehors, & bleuâtre en dedans. Les Naturalistes connoissent les propriétés de l'écorce qu'on enleve facilement avec un os ou un bâton pointu. On peut s'en servir dans la cuisine comme d'une épicerie, & elle n'est pas moins agréable que saine. Il y a aussi beaucoup de céleri sauvage & de plantes antiscorbutiques. Les arbres se ressemblent beaucoup; c'est une espece de bouleau, appellée *betula antarctica*. La tige a trente ou quarante pieds de long & deux ou trois pieds de diamètre, & l'on pourroit au besoin en faire des mâts de perroquet : la feuille en est petite, le bois blanc, & il se fend très-droit. Il y a une espece de canne berges rouges & blanches, qu'on y voit aussi en grande quantité.

Bouleau & autres productions.

Mouillage à la baie de bon succès. Le 15 à deux heures après-midi, le vaisseau mit à l'ancre dans la baie de *Bon Succès*. M. Cook alla à terre avec MM. Banks & Solander.

Descente à terre. Ils débarquerent à droite de la baie près de quelques rochers qui brisoient la vague & rendoient l'abord facile. Trente ou quarante Américains parurent sur le bord du rivage de l'autre côté de la baie, & en voyant que les Anglois étoient au nombre de dix ou douze, ils s'en allerent, MM. Banks & Solander avancerent environ cent verges, sur quoi deux Américains revinrent, & après avoir fait quelques pas à leur rencontre, ils s'assirent. Aussi-tôt que MM. Banks & Solander les eurent atteints, ils se leverent & chacun d'eux jetta un petit bâton qu'il avoit à la main entre lui & les étrangers; ce qui paroissoit être un signe de paix. Alors les Américains s'en retournerent avec vîtesse vers leurs compagnons qui s'étoient arrêtés à environ cinquante verges par derriere, ils firent signe de les suivre à MM. Banks & Solander qui s'étant rendus à cette invitation, reçurent de leur part plusieurs marques grossieres d'amitié. On leur donna quelques rubans, & des grains de verre qui leur firent beaucoup de plaisir. Ces préliminaires ayant excité une confiance réciproque, tous les Américains prirent part à la conversation, telle qu'elle pouvoit être entre gens qui ne s'entendoient que par signe. Trois d'entr'eux accompagnerent MM. Banks & Solander jusqu'au vaisseau : lorsqu'ils furent à bord, un d'eux qu'on prit pour un prêtre fit les mêmes cérémonies que décrit M. de Bougainville, & qu'il regarde comme un exorcisme. A

Entrevues avec les Américains.

Cérémonies faites par un prêtre.

mesure qu'il parcouroit le bâtiment, ou lorsque quelque chose qu'il n'avoit pas encore vue, attiroit son attention, il poussoit pendant quelques minutes des cris de toutes ses forces, sans diriger sa voix ni vers les étrangers ni vers ses compagnons.

Cook. 1769.

Remarques sur leur caractere.

Ils mangerent un peu de pain & de bœuf, mais, à ce qu'il parut, sans beaucoup de plaisir, quoiqu'ils emportassent ce qu'on leur donnoit & qu'ils ne mangeoient pas; ils ne voulurent pas avaler une goûte de vin, ni d'eau-de-vie; ils porterent le verre à leur bouche, & après avoir goûté de la liqueur, ils le rendirent en marquant beaucoup de dégoût. La curiosité semble être une des passions qui distingue l'homme de la brute; mais ces Américains étoient peu curieux : ils alloient d'un endroit du vaisseau à l'autre, & regardoient tous les objets différens qui se présentoient à eux sans témoigner ni étonnement ni plaisir, car les cris de l'exorciste n'exprimoient ni l'un ni l'autre.

Après avoir resté environ deux heures à bord, ils firent signe qu'ils avoient envie de s'en aller. On équipa sur le champ une chaloupe, & M. Banks jugea à propos de les accompagner, il les débarqua sains & saufs & les reconduisit vers leurs compagnons, parmi lesquels il remarqua la même indifférence que dans ceux qui étoient venus voir les Anglois. Les uns n'étoient point empressés à raconter ce qu'ils avoient vu & comment ils avoient été traités, & les autres ne paroissoient pas plus curieux de les entendre.

Voyage à une montagne.

Le 16 de grand matin, MM. Banks & Solander, accompagnés du Chirurgien, de l'Astronome, de leurs gens, & de deux matelots pour les aider à porter leur équipage, partirent du vaisseau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres aussi loin qu'ils le pourroient & de s'en revenir le soir. La montagne vue à une certaine distance, sembloit être formée d'une partie de bois, d'une plaine, & plus haut d'un rocher entiérement pelé. M. Banks vouloit traverser le bois, dans l'espérance de cueillir des plantes nouvelles sur ces montagnes, où aucun Botaniste n'avoit encore pénétré. Ils entrerent dans le bois par une partie du rivage sabloneuse & située à l'Ouest de l'endroit où le vaisseau faisoit de l'eau, & ils continuerent à monter jusqu'à trois heures après-midi sans trouver aucun sentier, & sans pouvoir arriver à la vue du terrein qu'ils vouloient visiter. Bien-tôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avoient pris pour une plaine, ils furent très-mortifiés de reconnoître que c'étoit un terrein marécageux, couvert de petits buissons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, si bien entrelassés les uns dans les autres, qu'il étoit impossible de les écarter pour s'y frayer un passage. Ils étoient obligés de lever la jambe à chaque pas, & ils enfonçoient dans la vase jusqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage, le temps qui jusqu'alors avoit été beau, devint nébuleux & froid avec des bouffées d'un vent très-piquant accompagné de neige; malgré leur fatigue ils av-

Description du pays.

Difficultés de cette excursion.

Cook. 1769.

lerent en avant avec courage : Ils croyoient avoir passé le plus mauvais chemin, & n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avoient apperçu ; ils étoient à-peu-près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorsque M. Buchan, un des dessinateurs de M. Banks, fut saisi d'un accès d'épilepsie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui étoit impossible de se traîner plus loin ; on alluma du feu, & ceux qui étoient les plus fatigués furent laissés derriere pour prendre soin du malade ; MM. Banks & Solander, le Chirurgien & l'Astronome continuerent leur route, & dans peu ils parvinrent au sommet de la montagne. Comme botanistes, ils eurent de quoi satisfaire leur attente, ils trouverent beaucoup de plantes qui sont aussi différentes de celles qui croissent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le sont des productions de nos plaines. Le froid étoit devenu très-vif, la neige tomboit en plus grande abondance, & le jour étoit si fort avancé qu'il n'étoit pas possible de retourner au vaisseau avant le lendemain. C'étoit un parti bien désagréable & bien dangereux que de passer la nuit sur cette montagne & dans ce climat, ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendoient d'eux.

Plantes de cette montagne.

Nuit passée dans la neige.

MM. Banks & Solander s'occuperent alors à rassembler des plantes, & à profiter d'une occasion qu'ils avoient tant acheté par plusieurs dangers : pendant ce temps ils renvoyerent M. Gréen, & M. Monkhouse vers M. Buchan, & les personnes qui étoient restées avec lui. Ils fixerent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils se proposerent de passer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traversant le marais qui ne leur paroissoit pas avoir plus d'un demi mille de large, & au sortir duquel ils se mettroient à l'abri dans le bois où ils pourroient, pour bâtir une hutte & allumer du feu. Comme ils n'avoient rien à faire qu'à descendre la colline, il leur sembloit facile d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla au rendez-vous, & quoiqu'on souffrît du froid, tous étoient allertes & bien portans; M. Buchan lui-même ayant recouvré ses forces au-delà de ce qu'on pourroit espérer. Il étoit près de huit heures du soir, mais il faisoit encore assez de jour, & on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks fit l'arriere-garde de sa troupe pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. Cette précaution n'étoit pas inutile. Le Docteur Solander qui avoit traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suede de la Norwege, savoit bien qu'un grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur & un engourdissement presque insurmontables, il conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter, & quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. Quiconque s'asseoira, leur dit-il, s'endormira & ne se réveillera plus. Après cet avis qui les allarma, ils allerent en avant; ils étoient toujours sur le rocher sans avoir pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid

Nouvelles difficultés.

devînt fi vif qu'il produifit les effets qu'on leur avoit fait redouter Le Docteur Solander fut le premier qui ne put réfifter à ce befoin de fommeil, contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir fes compagnons; il demanda qu'on le laiffàt coucher. M. Banks lui fit des prieres & des remontrances inutiles. Il s'étendit fur la neige, & ce fut avec une peine extrême que fon ami le tint éveillé. Richmond un des noirs de M. Banks, qui avoit auffi fouffert du froid, commença à refter derriere les autres. M. Banks envoya en avant cinq perfonnes, parmi lefquelles étoit M. Buchan, pour préparer du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable, & lui même avec quatre autres demeura avec le Docteur & Richmond, qu'on fit marcher partie de gré & partie de force : mais lorfqu'ils eurent traverfé la plus grande partie du marais, ils déclarerent qu'ils n'iroient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prieres & aux inftances; tout fut fans effet : quand on difoit à Richmond que s'il s'arrêtoit il mourroit bien-tôt de froid, il répondoit qu'il ne défiroit rien autre chofe que de repofer & de mourir. Le Docteur ne renonçoit pas auffi formellement à la vie; il difoit qu'il vouloit bien aller, mais qu'il lui falloit auparavant prendre un inftant de fommeil, quoiqu'il eût avertit tout le monde que s'endormir & périr étoient la même chofe. M. Banks & les autres fe trouvant dans l'impoffibilité de les faire avancer, les laifferent fe coucher, foutenus en partie fur les brouffailles, & l'un & l'autre tomberent tout de fuite dans un fommeil profond.

Le Docteur Solander pétrifié par le froid.

Plufieurs perfonnes accablées de laffitude fe couchent dans la neige.

Bien-tôt après, quelques-uns de ceux qui avoient été envoyés en avant revinrent, avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille de-là. M. Banks alors s'occupa à éveiller le Docteur Solander, & heureufement il y réuffit, mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avoit prefque perdu l'ufage de fes membres, & tous fes mufcles étoient fi contractés que fes fouliers tomboient de fes pieds : il confentit cependant à marcher avec les fecours qu'on pourroit lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté fans fuccès de le mettre en mouvement, M. Banks laiffa auprès de lui fon autre noir & un matelot, qui fembloient avoir moins fouffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes, qui fe feroient fuffifamment rechauffés. Il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le Docteur auprès du feu, il envoya enfuite de fes gens qui s'étoient repofés & rechauffés, efpérant qu'ils pourroient, avec le fecours de ceux qui étoient reftés derriere, rapporter Richmond, quand même il feroit impoffible de le réveiller; environ une demie heure après, il eut le chagrin de voir fes deux hommes revenus feuls; ils dirent qu'ils avoient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avoit laiffé Richmond, qu'ils n'y avoient trouvé perfonne, & que bien qu'ils euffent crié à plufieurs reprifes, on ne leur avoit point répondu.

Dangers de cette fituation.

Cook. 1769.

Ce récit affligea M. Banks, qui ne pouvoit concevoir comment cela étoit arrivé. Cependant on se souvient qu'une bouteille de rum qui faisoit toute la provision de la compagnie, étoit demeurée dans l'havresac d'un des absens, & on conjectura que le noir & le matelot qu'on avoit laissés avec Richmond, s'étoient servis de ce moyen pour réveiller Richmond & pour se tenir en haleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étoient écartés de l'endroit où on les avoit laissés, au lieu d'attendre les secours & les guides qu'on leur avoit promis. Sur ces entrefaites la neige ayant tombé deux heures entieres sans interruption, on désespéra de revoir ces malheureux au moins vivans. Mais vers minuit à la grande satisfaction de ceux qui étoient autour du feu, on entendit des cris, M. Banks & quatre autres se détacherent sur le champ, & trouverent le matelot n'ayant que la force qu'il lui falloit pour se soutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu, & à l'aide des renseignemens qu'on pût tirer de lui, on se remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bien-tôt après; Richmond étoit debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre, son compagnon étoit étendu sur la terre aussi insensible qu'une pierre, on fit venir tous ceux qui étoient auprès du feu, & on essaya d'y porter ces deux hommes; tous les efforts furent inutiles; la nuit étoit extrêmement noire, la neige étoit très-haute, & il leur étoit très-difficile de se faire un chemin à travers les brouissailles, & sur un terrein marécageux, où chacun d'eux faisoit des chûtes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginerent fut de faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui étoit sur terre, celle qui tomboit encore du Ciel, & celle que les arbres laissoient tomber à gros flocons, les mettoient dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit, ou d'y en porter de celui qu'ils avoient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triste nécessité, d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, & les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Nouvelles difficultés.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avoient pas encore été saisis du froid commencerent à perdre le sentiment. Un des domestiques de M. Banks entr'autres se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourroit avant qu'on pût l'approcher du feu.

Maladie de quelques-uns

A la fin cependant ils arriverent au feu, & passerent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'étoit encore d'avantage par le souvenir de ce qui s'étoit passé, & par l'incertitude de ce qui les attendoit. De douze hommes qui étoient partis le matin pleins de vigueur & de santé, deux étoient regardés comme morts, un autre étoit si mal qu'on doutoit beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrieme, M. Buchan étoit menacé

Situation déplorable des Anglois qui composoient cette expédition.

nacé de retomber dans fon accès par la nouvelle fatigue qu'il avoit effuyée pendant cette fâcheufe nuit. ils étoient éloignés du vaiffeau d'une journée de chemin, il leur falloit traverfer des bois inconnus, dans lefquels ils pouvoient craindre de s'égarer, d'être furpris par la nuit fuivante. Comme ils ne s'étoient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur reftoit pour provifion qu'une efpece de vautour qu'ils avoient tué en fe mettant en marche, & qui partagé également ne pouvoit fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne favoient comment ils pourroient foutenir le froid fi la neige continuoit, ils jugeoient de la dureté de ce climat par une feule obfervation, c'eft qu'ils étoient alors au milieu de l'été; le 21 Décembre, étant le plus long jour de cette partie du monde; & tout devoit leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorfqu'ils étoient témoins d'un phénomene qu'on ne voit pas même en Norwege & en Laponie, dans la même faifon de l'année.

Cook. 1769.

Rigueur de ce climat.

La pointe du jour commençoit à paroître : en jettant les yeux de tous côtes, ils ne virent rien que de la neige qui leur paroiffoit auffi épaiffe fur les arbres que fur le terrein, & de nouvelles bouffées fe fuccédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impoffible de fe mettre en marche. Ils ignoroient combien cette fituation pouvoit durer, & ils avoient trop de raifons pour craindre de ne pouvoir fortir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid.

M. Banks & fes compagnons défefperent de fauver leur vie.

Ils avoient fouffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille fituation, lorfqu'à fix heures du matin ils conçurent quelques efpérances de falut, en diftinguant le lieu du lever du foleil au travers les nuages, qui commencerent à devenir un peu moins épais & à fe diffiper. Leur premier foin fut de voir fi les pauvres malheureux qu'ils avoient laiffés enfevelis fous des branches d'arbres, vivoient encore; trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, & revinrent bien-tôt avec la trifte nouvelle qu'ils étoient morts.

Deux Anglois meurent de froid.

Quoique le ciel fe nettoyât toujours davantage, la neige continuoit à tomber avec tant d'abondance qu'ils n'ofoient fe hafarder à reprendre leur route vers le vaiffeau; mais fur les huit heures, une petite brife fe leva, qui, fortifiée de l'action du foleil, acheva d'éclaircir le temps, & bien-tôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons, figne certain de l'approche d'un dégel. Ils examinerent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Le domeftique de M. Banks étoit encore très-mal. Mais il dit qu'il fe croyoit en état de marcher, M. Buchan étoit beaucoup mieux que ni lui ni fes compagnons n'euffent ofé l'efpérer : ils étoient cependant preffés par la faim, qui, après un fi long jeûne, l'emporta fur toutes les autres craintes. Avant de partir il fut convenu unanimement qu'on mangeroit le vautour, il fut plumé, & comme on jugea qu'il feroit plus aifé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit dix por-

Extrémité où les réduit la faim.

Cook. 1769.

tions, que chacun accommoda à sa fantaisie : après ce repas qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils se préparerent à partir; mais il étoit dix heures avant que la neige fût assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage & beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvoient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avoient faits en partant du navire, ils s'apperçurent qu'au lieu de monter la montage en ligne droite, ce qui les auroit fait pénétrer dans le pays, ils avoient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils se féliciterent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable.

M. Banks & ses camarades arrivent enfin à bord.

§. III.

Passage du Détroit de le Maire. *Description ultérieure des habitans & des productions de la* Terre-de-Feu.

Descente à terre.

LE 18 & le 19, la grosse mer empêcha de transporter à bord du bois & de l'eau ; mais le 20, le vent étant moins fort, la chaloupe fut envoyée au rivage, & MM. Banks & Solander y allerent aussi, ils débarquerent au fond de la baie, & tandis que les matelots coupoient les broussailles, ils poursuivirent leur grand objet, l'étude de la nature, & recueillirent beaucoup de plantes & de coquilles entiérement inconnues jusqu'à eux. Ils allerent dîner à bord, & retournerent ensuite dans le dessein de voir un village Américain, qu'on avoit dit être situé à environ deux milles dans le pays. Ils trouverent qu'on ne les avoit pas trompés sur la distance; ils s'en approcherent par un chemin qui leur parut être fréquenté. Cependant ils mirent plus d'une heure à y arriver, parce qu'ils enfonçoient souvent dans la boue jusqu'aux genoux. Lorsqu'ils furent à une petite distance de l'endroit, deux Américains vinrent à leur rencontre avec un air de cérémonie, & se mirent à crier, comme ils avoient fait dans le vaisseau sans s'adresser ni aux Anglois ni à leurs compagnons; après avoir continué ces étranges cris pendant quelque temps ils conduisirent les Anglois au village, qui étoit situé sur une colline aride & couverte d'arbres, auxquels la main de l'homme ne paroît pas avoir jamais touché, elle consiste en une douzaine de huttes de la structure la plus grossiere qu'on puisse imaginer. Ces cabanes ne sont autre chose que quelques pieux plantés en terre inclinés les uns sur les autres par leurs sommets, & formant une espece de cône semblable à nos ruches. Elles étoient couvertes du côté du vent par quelques branchages & par une espece de foin du côté sous le vent, il y avoit une ouverture d'environ la huitieme partie du cercle, qui servoit de porte

Village Américain.

Entrevue avec les Naturels.

Cabanes du pays.

& de cheminée. Ces huttes étoient conftruites comme celles que les Anglois avoient vues dans la baie de *Saint Vincent*, & dans l'une defquelles on trouva encore des reftes de feu. Il n'y avoit aucun meuble dans la cabane, un peu de foin répandu à terre fervoit à la fois de fiege & de lits, de tous les uftenfiles que l'adreffe & le befoin ont introduits parmi les autres nations fauvages, ceux-ci n'avoient qu'un panier à porter à la main, un fac pendant fur leur dos, & la veffie de quelque animal pour contenir de l'eau.

Cook. 1769.

Meubles & uftenfiles des Naturels.

Les habitans de ce village formoient une petite tribu d'environ cinquante perfonnes des deux fexes & de tout âge. Ils font d'une couleur approchante de la rouille de fer mêlée avec de l'huile; ils ont de longs cheveux noirs : les hommes font gros & mal faits, leur ftature eft de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes font plus petites & ne paffent guere cinq pieds. Toute leur parure confifte dans une peau de guanaque ou de veau marin, jettée fur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de deffus l'animal : un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds & qui fe ferme comme une bourfe, au-deffus de la cheville & un petit tablier qui tient lieu aux femmes de la feuille du figuier. Les hommes portent leurs manteaux ouverts, les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie; mais quoiqu'elles foient à-peu-près nues, elles ont un grand defir de paroître belles. Elles peignent leurs vifages, les parties voifines des yeux communément en blanc, & le refte en lignes horifontales rouges & noires; mais tous les vifages font peints différemment. Il paroît d'ailleurs que cette toilette fe fait avec plus de recherche & de foin dans certaines occafions. Les deux Américains qui faifoient à MM. Banks & Solander les honneurs du village, avoient le corps prefque entiérement couvert de lignes noires dans tous les fens, ce qui faifoit un coup-d'œil fort extraordinaire. Les hommes & les femmes portent des bracelets de grains, tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles & des os. Les femmes en ont au poignet & au bas de la jambe, les hommes au poignet feulement, mais en revanche ils portent autour de la tête une efpece de rézeau compofé de fil brun. Ils paroiffent attacher une valeur très-grande à tout ce qui eft rouge, & préférent un grain de verre, même à un couteau ou à une hache. Leur langage eft en grande partie guttural, & ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des fons exactement femblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque chofe dont il veut fe débarraffer. Ils ont cependant des mots qui feroient regardés comme doux dans les langues les plus perfectionnées de l'Europe. M. Banks apprit à prononcer les termes dont ils fe fervent pour défigner les grains de bracelets & l'eau, quand ils vouloient avoir de ces grains au lieu de rubans & d'autres bagatelles, ils difoient *halleca ;* & quand ils vinrent à bord du vaiffeau & qu'ils demandoient par fignes où étoit l'eau, ils faifoient

Defcription de ce peuple.

Habillement

Parure.

Leur goût pour tout ce qui eft rouge.

Langage.

Cook. 1769.

le geste de boire & montrant ou les tonneaux ou leur place, ils crioient *oada*.

Maniere de se nourrir.

Il ne parut pas que ce peuple eut d'autres nourritures que les coquillages, car quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu & barbelé dans l'autre, & un sac sur le dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, & les mettent dans le panier qu'elles vuident ensuite dans le sac.

Armes.

Leur armes qui consistent en un arc & des flêches, sont la seule chose qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc étoit assez bien fait, & les flêches étoient jolies, elles étoient de bois très-bien poli, & la pointe de verre ou de silex barbelée, taillée & ajustée avec une grande adresse. On vit aussi chez eux plusieurs morceaux de verre & de cailloux non travaillés, & quelques marchandises d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps & des toiles. On peut en conclure que ces peuples voyagent du côté du Nord, puisqu'il y a plusieurs années qu'aucun vaisseau n'est allé au Sud jusqu'à cette partie de la *Terre-de-Feu*. On observa aussi qu'ils ne montroient aucune surprise, lorsque les Anglois se servoient de leurs armes à feu, dont ils paroissoient connoître fort bien l'usage. Car un jour quelques-uns d'entr'eux retournant du vaisseau à terre dans la chaloupe, firent signe à M. Banks de tuer un veau marin qui les suivoit.

Cette peuplade voyage au Nord.

M. de Bougainville, qui au mois de Janvier 1768, précisément une année avant l'arrivée de M. Cook, avoit débarqué sur cette côte au 53d. 40'. 41''. de latitude, avoit donné à ce peuple, entre autres choses, des morceaux de verre.

Le verre que vit parmi eux M. Cook, pouvoit être celui que M. de Bougainville leur avoit laissé, soit à eux-mêmes, soit à d'autres habitans du même pays, de qui ceux-ci le tenoient : car ils paroissoient plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maisons sont construites de maniere à ne pouvoir durer que peu de temps; ils n'ont d'autres ustensiles ni d'autres meubles que le panier & le sac dont on a parlé plus haut, & qui paroissent faits de maniere à pouvoir être transportés facilement à la main & sur le dos. Leur habillement est à peine suffisant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays, & beaucoup moins dans l'hiver qui doit y être rude. Les coquillages dont ils font leur unique nourriture, doivent s'épuiser lorsqu'ils ont demeuré quelque temps sur la même partie de la côte; enfin les maisons abandonnées, trouvées dans le baie de *Saint Vincent*, confirment encore cette conjecture.

Cette peuplade est errante.

Remarque sur leurs pirogues.

Une autre raison de croire que ce peuple est errant, c'est qu'on ne leur a vu aucun bateau, ni canot, ni rien de semblable; il est pourtant difficile de croire qu'ils en soient absolument dépourvus;

d'autant plus qu'ils n'éprouvoient point le mal de mer, foit dans la chaloupe, foit à bord du vaiffeau. On crut qu'il y avoit un détroit ou canal venant du détroit de *Magellan*, & pénétrant dans l'intérieur de cette ifle par où ces gens pouvoient être venus, en laiffant leurs canots à l'extrémité de ce canal. Cook. 1768.

Leur indépendance.

Ils ne paroiffent foumis à aucune forme de Gouvernement ni à aucune fubordination; perfonne n'eft plus refpecté qu'un autre; cependant ils vivent enfemble dans la plus parfaite intelligence. Les Anglois n'ont découvert parmi eux aucune apparence de religion, excepté les cris dont on parle. Les deux guides qui conduifirent MM. Banks & Solander au village, & un des Américains qui vint à bord du vaiffeau, étant les feuls à qui on entendit pouffer ces cris, on conjectura que c'étoient des prêtres; du refte ces hommes, les plus miférables & les plus ftupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour confumer leur vie à errer dans ces déferts affreux, où on a vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, fans autre habitation qu'une malheureufe hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes feches, où le vent, la neige, & la pluie pénetrent de toutes parts, prefque nuds, deftitués même des commodités que peut fournir l'art le plus groffier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture; ces hommes étoient contens: ils fembloient ne defirer rien au-delà de ce qu'ils poffédent. Rien de ce que leur offroient les Anglois ne leur paroiffoit agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens fuperflus; on ne put pas favoir ce qu'ils fouffrent pendant la rigueur de leur hiver; mais il eft certain qu'ils ne font affectés douloureufement de la privation d'aucune des commodités fans nombre, que nous mettons au rang des chofes de premiere néceffité. Comme ils ont peu de defirs il eft probable qu'ils les fatisfont tous. Il n'eft pas aifé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts de travail, de l'inquiétude & des foins que nous coûtent nos efforts continuels pour fatisfaire cette multitude infinie de defirs qui nous tourmentent; mais peut-être cela feul compenfe-t-il tous les avantages de leur fituation, & tient égale entr'eux & nous la balance du bien & du mal qui font l'un & l'autre le partage de l'humanité (a).

Remarque fur leur religion.

Leur contentement.

Quadrupede.

On n'a vu fur cette terre aucun quadrupede, excepté des veaux marins, des lions marins, & des chiens. C'eft une chofe digne de remarque que leur chiens aboyent, ce que ne font pas ceux qui font originaires d'Amérique: nouvelle preuve que le peuple a eu quelque communication immédiate, ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupedes dans l'intérieur du pays; car M. Banks étant au fommet de la plus haute des mon-

Les chiens y aboyent.

(a) On a déja fait dans l'Hiftoire des Voyages de M. de Bougainville, des remarques fur une peuplade des Américains de la *Terre-de-Feu*; on en trouve de nouvelles dans le fecond voyage de Cook.

Cook. 1769. tagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrein marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espece il étoit.

Oiseaux. On n'y trouve que fort peu d'oiseaux de terre. M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles; mais les oiseaux d'eau y sont en grande abondance, particuliérement les canards.

Plantes. MM. Banks & Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie sont totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites jusqu'ici : outre le bouleau & l'arbre qui porte la canelle de *winter*, dont nous avons fait mention ci-dessus, il y a le hêtre, *fagus antarcticus*; qui aussi-bien que le bouleau peut être enployé pour la charpente. On ne peut pas faire ici l'énumération de toutes ces plantes; mais comme l'espece de

Cresson & céleri sauvage. cresson appellée *cardamine antiscorbutica*, & le céleri sauvage, *apium antarcticum*, paroissent antiscorbutiques, & peuvent être par-là d'une grande utilité aux équipages des vaisseaux qui dans la suite relâcheront ici, voici la description de ces plantes.

---

§. IV.

Description générale de la partie Sud-Est de la Terre-de-Feu *&* *du Détroit de* le Maire.

On trouve ce cresson en abondance dans les endroits humides, près des sources, & généralement parlant, dans les environs du rivage, particuliérement au lieu de l'aiguade, dans la baie de *Bon-Succès.* Quand il est jeune, c'est alors qu'il est plus salutaire. Il rampe sur la terre : ses feuilles sont d'un verd clair; elles sont disposées deux à deux & opposées l'une à l'autre, avec une seule à l'extrémité, qui communément est la cinquieme sur chaque tige. La plante sortant de cet état, pousse des jets qui ont quelquefois deux pieds de haut, & qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, lesquelles sont suivies de longues siliques : toute la plante ressemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre fleur de coucou.

Le céleri sauvage est semblable à celui de nos jardins; ses fleurs sont blanches, & placées de la même maniere en petites touffes à l'extrémité des branches, mais les feuilles sont d'un verd plus foncé : il croît près de la grève, communément sur le sol le plus voisin de

Remarques sur ce qu'en dit le lord Anson. celui qui est couvert par la haute marée. On peut le distinguer aisément par le goût qui tient de celui du persil. Presque tous les écrivains qui ont parlé de la *Terre-de-Feu*, la décrivent comme entiérement destituée de bois & couverte de neige : peut-être en effet est-elle couverte de neige en hiver; & ceux qui l'ont vue dans cette saison, peuvent avoir été conduits par l'aspect qu'elle présente alors à croire qu'elle manque de bois. Le Lord Anson y aborda au



Hist. des Voyages Tom. 20 in 4.° page 344.
Tom. II. Pl. 6.
Vue d'une partie du côté N.E. de la Terre de Feu prise du point A. de la Carte.
Vue du Détroit de le Maire et d'une partie de la Terre de Feu et de la Terre des Etats prise du point B. de la Carte.
Vue d'une partie du côté S.O. de la Terre de Feu prise du point C. de la Carte.
Vue d'une partie de la Côte de la Terre de Feu depuis le Cap Horn à l'Isle Evouts prise du point D. de la Carte.
Plan de la Baye du Bon Succès dans le Détroit de le Maire
Aiguade
Cap Sud
Cap Nord
Echelle d'un Mille Anglois.
Carte de la partie S.E. de la Terre de Feu comprenant le Détroit de le Maire et une part.ie de la Terre des Etats. Par le Lieut. J. Cook 1769.
I. Diego Ramirez
Var. 22.d E.
Jan. 27.
Cap Horn
Terre de Feu
Baye de Valentin
Cap du bon Succès
Détroit de le Maire
C. St. Vincent
C. St. Diego
C. St. Antoine
Cap du Milieu
C. St. Barthelemy
Terre des Etats
Var. 25.d E.
Longitude Ouest du Meridien de Greenwich
Renvois aux Vues
a Cap St. Diego.
b Cap St. Vincent.
c Pain de Sucre.
d C. du milieu de la Terre des Etats
e Cap St. Barthelemy.
f Entrée de la B.e du bon Succès.
g Isle Nouvelle.
h Cap du bon Succès.
i Cap Horn.
k P.te Sud des I.s de l'Hermite.
l I.s de l'Hermite.
m Isles Barnevelt.
n Isle Evouts
1 2 3 les 3 Freres
Benard Dir.

Remarques sur ce qu'en dit le lord Anson.

celui qui est couvert par [illegible]
sément par le goût qui tient de celui du persil. Pre
vains qui ont parlé de la *Terre-de-Feu*, la déc
tiérement destituée de bois & couverte de neige
fet est-elle couverte de neige en hiver; & ceux q
cette saison, peuvent avoir été conduits par l'aspe
alors à croire qu'elle manque de bois. Le Lord A

commencement de Mars, qui répond à notre mois de Septembre; & M. Cook étoit au commencement de Janvier, qui répond à notre mois de Juillet. Cette circonstance peut expliquer la différence des récits des deux Navigateurs. M. Cook eut la vue de cette terre à environ 21 lieues à l'Ouest du détroit de *le Maire*, & dès ce moment il put distinguer clairement les arbres avec des lunettes. Quand il en fut plus près, quoique nous vissions çà & là des espaces couverts de neige, les pentes des collines & les côtes voisines de la mer montroient la plus agréable verdure : les hauteurs sont assez élevées, mais ne peuvent pas être appellées des montagnes; quoique leurs sommets soient entiérement nuds, le sol des vallées est riche & d'une grande profondeur; au pied de presque toutes ces collines on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre comme celle qui coule au travers des tourbieres d'Angleterre, mais elle n'a aucun mauvais goût, & en tout on a éprouvé qu'elle étoit la meilleure que nous eussions trouvée dans le voyage. En rangeant la côte jusqu'au détroit, la sonde a donné par-tout 40 à 50 brasses, fond de sable & de gravier. Les terres les plus remarquables de la *Terre-de-Feu* sont une montagne en forme de pain de sucre sur le côté Ouest non loin de la mer; & les trois hauteurs appellées *Les trois Freres*, a environ neuf milles à l'Ouest du Cap *Saint-Diego*, pointe basse qui forme l'entrée septentrionale du détroit de *Le Maire.*

Cook. 1769.

Bois.

Aspect du pays.

L'entrée du détroit aisée à reconnoître.

On lit dans le voyage de l'Amiral Anson, dit M. Cook, qu'il est difficile de déterminer exactement en mer le gisement du détroit sur la seule vue de la *Terre-de-Feu*, quelque bien connue qu'elle soit, sans avoir aussi la vue de la *Terre des Etats*; que quelques Navigateurs ont été trompés par l'aspect des trois montagnes de la *Terre des Etats*, qu'ils ont prises pour les *Trois-Freres* de la *Terre-de-Feu*, erreur qui leur a fait dépasser le détroit : mais tout vaisseau qui côtoie la *Terre de Feu* sans le perdre de vue, ne peut manquer l'entrée du détroit, qui est par elle-même très-aisée à rencontrer.

Quant à la *Terre des Etats* que forme la côte orientale, on peut la distinguer encore plus facilement; car il n'y a point de côte sur la *Terre de Feu* qui ressemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de *le Maire* qu'en portant trop loin à l'Est & en perdant de vue la *Terre de Feu* : mais si ce malheur arrive, on peut en effet dépasser le détroit, quelque distinctement qu'on ait vu la *Terre des Etats*. Il ne faut tenter l'entrée du détroit qu'avec un bon vent & un temps modéré, & à l'instant même où la marée y porte. Ce qui arrive dans les pleines & nouvelles lunes, vers une ou deux heures: Le mieux sera aussi de ranger la côte de la *Terre de Feu* d'aussi près que le vent le permettra; avec ces précautions un vaisseau peut pénétrer dans le détroit en une marée, ou aller au moins jusqu'au Sud de la baie de *Bon Succès*, dans laquelle il sera plus prudent d'entrer, si le vent vient du Sud, que de tenter de doubler la *Terre des Etats* avec un vent & un courant qui peuvent jetter le vaisseau sur cette Isle.

Remarques sur cette entrée.

Cook. 1769.

Largeur du détroit. Baie de Bon Succès.

Le détroit qui eſt borné à l'Oueſt, par la *Terre de Feu* & à l'Eſt par l'extrémité Oueſt de la *Terre des Etats* a environ cinq lieues de long & autant de large. La baie de *Bon Succès* eſt à-peu-près vers le milieu du détroit ſur la *Terre de Feu*; on la découvre tout de ſuite en entrant dans le détroit par le Nord: elle a une pointe au Sud qui peut être reconnue par une trace ſur la terre qui ſe montre comme une grande rade, conduiſant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large, & s'étend de l'Eſt à l'Oueſt environ deux milles & demi: l'ancrage eſt ſûr par-tout de dix-huit braſſes d'eau bon fond: on y trouve en abondance de très-bon bois & de l'eau. La marée monte dans la baie aux pleines & nouvelles lunes vers les quatre ou cinq heures, & s'éleve de cinq ou ſix pieds, mais le flot dure deux ou trois heures plus long-temps dans le détroit que dans la baie, & le juſſant ou le courant qui porte au Nord, deſcend avec une force preſque double de la marée montante.

Aſpect de la Terre des Etats.

L'aſpect de la *Terre des Etats* ne nous a point préſenté, continue M. Cook, l'horreur & l'air ſauvage qu'on lui donne dans la rélation du voyage de l'Amiral Anſon. La côte du Nord paroît avoir des baies & des havres; & la terre quand nous l'avons vue, n'étoit ni deſtituée de bois & de verdure, ni couverte de neige. L'Iſle ſemble avoir environ douze lieues de long & cinq de large.

Baie Valentin.

Sur la côte Oueſt du Cap de *Bon Succès*, qui forme l'entrée Sud-Oueſt du détroit, gît la baie *Valentin*, dont M. Cook n'a vu que l'entrée. De cette baie la terre s'étend à l'Oueſt-Sud-Oueſt à vingt ou trente lieues: elle paroît haute & montueuſe, & forme différentes baies & anſes.

Iſle Nouvelle.

A quatorze lieues au Sud-Oueſt-demi-Oueſt de la baie de *Bon Succes*, & à deux ou trois lieues de la côte, on trouve *New-Iſland* ou *l'Iſle Nouvelle.* La longueur du Nord-Eſt au Sud-Oueſt eſt d'environ deux lieues; elle eſt terminée au Nord-Eſt par un mondrain remarquable. L'Iſle *Evouts* eſt ſituée à ſept lieues au Sud-Oueſt de *New-Iſland.* Un peu à l'Oueſt du Sud de cette Iſle, on rencontre les deux petites Isles de *Barnevelt*, qui ſont plates & très-près l'une de l'autre, elles ſont environnées en partie des rochers qui s'élevent à différentes hauteurs au-deſſus de la ſurface de la mer, elles giſent à vingt-quatre lieues du détroit de *le Maire.* La pointe Sud-Oueſt des Isles de *l'Hermite* eſt à trois lieues des Isles *Barnevelt.* Ces Isles de *l'Hermite*, qui ſont aſſez hautes, giſent au Sud-Eſt & Nord-Oueſt; en les contemplant de pluſieurs points de vue, on les prend pour une ſeule Isle, ou pour une partie du continent.

Iſles de Barnevelt.

Iſles de l'Hermite.

Bonté des baies & havres.

Il paroît ſûr qu'on trouve dans la plupart de baies & paſſages, & peut-être dans tous, un bon mouillage de l'eau & du bois. L'eſcadre Hollandoiſe, commandée par l'Hermite en 1624 ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns: ce fut Chapenham, Vice-Amiral de cette eſcadre, qui découvrit le premier que la terre du Cap *Horn* étoit compoſée de pluſieurs Isles.

M.

M. Cook accompagne ses remarques d'une carte, & il dit : Les instructions que nous ont données sur ces parages les Navigateurs de la flotte de l'*Hermite* sont très-défectueuses ; celles de *Schouten* & de *le Maire* sont encore plus mauvaises. Il ne faut donc pas s'étonner que les cartes qu'on a publiées jusqu'ici contiennent des erreurs, non seulement dans le gisement des terres, mais encore dans la latitude & la longitude des lieux qui y sont indiqués. J'assurerai pourtant qu'il y a peu de parties du monde dont la longitude soit déterminée avec plus d'exactitude que l'est celle du détroit de *le Maire* & du Cap *Horn* dans la carte que nous présentons au Public ; puisqu'elle est le résultat de plusieurs observations du soleil & de la lune que nous avons faites M. Green & moi. Cook. 1769. Imperfection des cartes sur ces parages.

La variation de l'aiguille aimantée sur cette côte, est de 23 à 25d. Est, excepté près des Isles de *Barnevelt* & du Cap *Horn*, où la déclination étoit un peu moindre, & ne suivoit pas de regles fixes. C'est probablement le voisinage de la terre qui produit ce dérangement, l'escadre de l'Hermite s'apperçut que toutes les boussoles différoient l'une de l'autre. Variation de l'aiguille

Le 26, M. Cook partit du Cap de Horn, qui gît par 53d. 55'. de latitude Sud, & 68d. 13'. de longitude Ouest. Il n'est allé que jusqu'à 60d. 10'. de latitude Sud. Départ du cap Horn.

Comme le temps étoit souvent calme, M. Banks alloit dans un petit bateau pour tirer des oiseaux, & il rapporta quelques albatross & des fauchets : les albatross étoient plus gros que ceux qu'il avoit pris au Nord du détroit. L'un d'eux, avoit dix pieds deux pouces d'envergure. Les fauchets au contraire y sont plus petits & ont une couleur plus foncée sur le dos. Remarques sur les albatross & les fauchets.

Il est extrêmement probable, d'après plusieurs observations faites avec beaucoup de soin, que depuis le départ de terre, jusqu'au 13 Février, temps où M. Cook se trouva au 49d. 32'. de latitude & au 90d. 37'. de longitude, il n'eût point de courant à l'Ouest.

Il étoit alors à environ 12d. à l'Ouest & 3½. au Nord du détroit de *Magellan*, après avoir mis trente jours pour faire le tour de la *Terre de Feu* & du Cap *Horn*, depuis l'entrée orientale du détroit jusqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le Cap *Horn*, que, suivant l'opinion générale, il vaut mieux passer le détroit de *Magellan ;* cependant après avoir quitté le détroit de *le Maire*, il ne fut pas obligé une seule fois de riser entiérement nos huniers. Le *Dauphin*, dans son dernier voyage, qu'il fit à la même saison de l'année que l'*Endéavour* fut trois mois à passer le détroit de *Magellan*, sans y comprendre le temps qu'il resta au port *Famine.* « D'après les vents que nous eûmes, je » suis persuadé que si nous avions pris notre route, dit M. Cook, à » travers ce passage, un séjour si long au milieu de ces mers au- » roit fatigué l'équipage & fort endommagé nos ancres, nos ca- » bles, nos voiles & nos agrès, inconvéniens que nous n'eûmes Remarques sur la navigation du cap Horn.

Cook. 1769. » point à souffrir. Mais en supposant qu'il vaille mieux doubler » le cap que de passer le détroit de *Magellan*, on pourra tou- » jours demander s'il est plus à propos de faire route par le dé- » troit de *le Maire*, ou de cingler à l'Est & de tourner la *Terre- » des-Etats*. Le lord Anson, dans son voyage, avertit que tous » les bâtimens qui font voile dans la mer du Sud, au lieu de tra- » verser le détroit de *le Maire*, devroient toujours gagner à l'Est » de la *Terre des Etats*, & courir continuellement au Sud, jusqu'au » 61 ou 62d. de latitude, avant de mettre le cap à l'Ouest. Mais, » suivant moi, la traversée du détroit peut être préférable dans » quelques circonstances, tandis que dans d'autres il vaudra mieux » se tenir à l'Est de la *Terre-des-Etats*. Si on rencontre la terre à » l'Ouest du détroit & que le vent soit favorable pour le traverser, » je crois qu'il ne seroit pas raisonnable de perdre son temps à » tourner la *Terre-des-Etats*. Je suis convaincu d'ailleurs qu'en » se conformant aux avis que j'ai donnés, on peut passer le dé- » troit sans danger. Si on rencontre la terre à l'Est du détroit, » & que le vent soit orageux ou contraire, je crois qu'il seroit » plus à propos de faire le tour de la *Terre-des-Etats*. Cependant » je ne puis dans aucun cas, comme le lord Anson, recomman- » der de gagner jusqu'au 61 ou 62d. de latitude, avant de met- » tre le cap à l'Ouest. Nous n'avons point trouvé le courant & » les tempêtes qu'on suppose qu'il est nécessaire d'éviter en allant » si loin vers le Sud; & en effet, comme les vents soufflent pres- » que continuellement de ce rumb, il n'est guere possible de suivre » cet avis. Le Navigateur n'a de parti à prendre qu'à porter au » Sud en serrant le vent; en courant sur ce bord, il voguera non- » seulement au Sud, mais à l'Ouest. Si le vent change vers le Nord » de l'Ouest, sa route à l'Ouest sera considérable. Il sera très-à- » propos de s'avancer suffisamment à l'Ouest pour doubler toutes » les terres, avant que d'entreprendre de porter au Nord; la » prudence des marins leur suggérera nécessairement cette pré- » caution.

---

§. V.

Passage du Cap de Horn *aux* Nouvelles *Isles découvertes dans la Mer du Sud.*

LE premier Mars, M. Cook, reconnut par l'observation & par le lock, qu'il étoit à 38d. 44′. de latitude Sud, & 110d. 35′. de longitude Ouest. Un tel accord dans ces deux mesures différentes, après une route de 660 lieues, fut regardée comme très-extraordinaire; il est démontré par-là que, depuis qu'il eut quitté la terre du Cap *Horn*, il ne trouva point de courant qui affectât la direction du vaif-

Accords de l'observation & du lock.

ſeau : il en réſulte encore qu'il n'a approché d'aucune terre qui fût d'une conſidérable étendue; car on trouve toujours des courans, lorſque la terre n'eſt pas éloignée, & quelquefois lors même qu'on eſt à une diſtance de cent lieues, ce qui arrive particuliérement ſur la côte orientale du continent dans la mer du Nord.

Cook. 1769. Conſéquence qui en réſulte.

Multitude d'oiſeaux & mouches de bois au milieu de la mer.

Un grand nombre d'oiſeaux voloit continuellement autour du vaiſſeau, comme cela eſt ordinaire. M. Banks en tua juſqu'à ſoixante-deux dans un jour; ce qui eſt plus remarquable, il attrapa deux mouches de bois; toutes deux de la même eſpèce, & qui ſont différentes de celles qu'on a décrites juſqu'à préſent : elles s'étoient probablement attachées aux oiſeaux, & venoient avec eux de la terre, qu'on jugea être fort éloignée. M. Banks trouva auſſi une grande sèche, qui venoit d'être tuée par les oiſeaux; ſon corps mutilé flottoit ſur l'eau; elle étoit très différente des sèches qu'on trouve dans les mers d'Europe, car elle avoit, au lieu de ſuçoirs, des bras qui étoient armés d'une double rangée de griffes aiguës, reſſemblantes à celles du chat, & qui ſe retiroient comme celles-ci dans un fourreau.

Sèche.

Un ſoldat de marine ſe jette à la mer, pour quelle raiſon ?

Le 25 un des ſoldats de marine, âgé d'environ 20 ans, fut mis en ſentinelle à la porte de la chambre du Capitaine. « Pendant qu'il étoit » de garde, un des domeſtiques, » dit M. Cook, faiſoit dans le même » endroit des bourſes de tabac avec une peau de veau marin; il en » avoit promis une à quelques-uns de ſes camarades, en refuſant la » même grace au jeune homme qui la lui avoit demandée plu- » ſieurs fois; celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pou- » voit. Il arriva que le domeſtique, appellé précipitamment » quelque part, chargea la ſentinelle de veiller ſur ſa peau, ſans » faire attention à ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux. Le jeune ſoldat » en prit une pièce; l'autre qui s'en apperçut à ſon retour, ſe mit » en colere. Après quelque altercation, il ſe contenta de la re- » prendre, & déclara que pour une affaire ſi minutieuſe, il ne por- » teroit pas ſes plaintes aux Officiers. Un des ſoldats entendit » la diſpute, en apprit le ſujet, & le dit aux autres; s'imaginant » que l'honneur de leur corps y étoit intéreſſé, ils firent au cou- » pable des reproches amers, & lui dirent des injures & des paroles » très-outrageantes; ils exagérerent ſa faute & la peignirent comme » un grand crime. Ils l'accuſoient d'avoir volé, pendant qu'il étoit » de garde, une choſe dont on lui avoit confié le dépôt; ils ajou- » terent qu'ils ſe croiroient déshonorés, s'ils avoient déſormais au- » cune communication avec lui. Le ſergent en particulier lui dit » que ſi l'homme qu'il avoit volé, ne portoit ſes plaintes, il les por- » teroit lui-même, & que ſa probité ſouffriroit ſi le voleur n'étoit » pas puni. Après tant de reproches & d'inſultes de la part de » ces gens d'honneur, le pauvre jeune homme ſe retira dans ſon » hamac accablé de déſeſpoir & de honte. Le ſergent bientôt après » alla le trouver, & lui ordonna de le ſuivre ſur le tillac; il obéit

Cook. 1769. » fans répliquer; mais, comme c'étoit fur la brune, il s'échappa » du fergent & s'en alla d'un autre côté. Il fut apperçu par quelques » perfonnes qui crurent qu'il alloit fur l'avant du vaiffeau: lorfqu'en- » fuite on fit des recherches après lui on trouva qu'il s'étoit jetté » dans la mer.

M. Cook avoit déjà parcouru environ 68d. de longitude dans la mer du Sud, fans découvrir terre. Enfin le 4 Avril à 10 heures du matin on apperçut à trois ou quatre lieues terre au Sud; on trouva que c'étoit une Ifle de forme ovale, avec un lagon au milieu qui en occupoit la plus grande partie. La terre, qui environne le lagon, eft en plufieurs endroits très-baffe & très-étroite, fur-tout du côté du Sud, où elle confifte principalement en une bande de rochers, on remarque la même chofe à trois endroits fur la côte du Nord, de forte que la terre étant ainfi divifée, elle reffemble à plufieurs Ifles couvertes de bois; à l'extrémité occidentale de l'Ifle il y a un grand arbre, ou un groupe d'arbres qu'on prendroit pour une tour. Vers le milieu de l'Ifle on voyoit deux cocotiers s'élever par-deffus tout le refte, & qui en approchant de l'Ifle, parurent femblables à un pavillon. M. Cook approcha du côté du Nord; & quoiqu'il n'en fût plus qu'à un mille, la fonde rapporta 130 braffes fans trouver de fond. On n'appercevoit pas qu'il y eut aucun mouillage dans les environs. Toute l'ifle eft couverte d'arbres d'un verd différent : excepté le palmier & le cocotier, on ne put pas diftinguer même avec les lunettes, de quelle efpece étoient les autres. Les Anglois virent plufieurs des Naturels du pays fur la côte, & ils en compterent vingt-quatre qui fembloient être grands & avoir la tête extraordinairement groffe; peut-être étoit-elle enveloppée avec une étoffe.

Ifle du Lagon. Afpect du pays.

On donna à cette ifle le nom d'ifle de *Lagon*. On trouvera dans la defcription générale des ifles de la mer du Sud, des remarques fur fa pofition, fes habitans, &c. Nous fuivrons ce même plan pour toutes les autres ifles de la mer du Sud.

Cap Thrumb. A une heure après-midi, M. Cook fit voile à l'Oueft, & fur les trois heures & demie, il découvrit terre une feconde fois vers le Nord-Oueft, il y arriva au foleil couchant, & il vit que c'étoit une petite ifle baffe, couverte de bois, de forme ronde, & dont la circonférence n'avoit pas plus d'un mille d'étendue. Il n'apperçut point d'habitans; il ne put pas non plus diftinguer aucun cocotier, quoiqu'il ne fût qu'à un demi-mille de la côte. La terre cependant étoit couverte de différente verdure; cette ifle eft éloignée de l'ifle du *Lagon* d'environ fept lieues, dans la direction de Nord 62d. Oueft, M. Cook lui donna le nom de cap *Trumb.*

Il continua fa route par un bon vent alifé, & un temps agréable.

Le 31 fur les trois heures après-midi, il découvrit terre à l'Oueft. C'étoit une ifle baffe, beaucoup plus étendue qu'aucune de celles qu'il avoit vues auparavant; elle a dix ou douze lieues de circonfé-

rence; plusieurs personnes de l'équipage passerent toute la soirée sur la grande hune à admirer sa figure extraordinaire : elle ressembloit exactement à un arc; le contour de l'arc & la corde étoient formée par la terre, & l'eau remplissoit l'espace compris entre les deux; la corde étoit une greve plate, où on ne reconnut aucun signe de végétation; on n'y vit rien que des tas de plantes marines, déposées en différentes couches suivant que les marées plus ou moins hautes les y avoient placées. L'isle parut avoir trois ou quatre lieues de long & 200 verges au plus de largeur ; mais elle étoit sûrement beaucoup plus large parce qu'une plaine horisontale se voit toujours en perspective, ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers composoient les pointes ou extrémités de l'arc, & la plus grande partie de ce même arc étoit couverte d'arbres, de hauteur, de figure & couleur différentes; en d'autres endroits pourtant le terrein sembloit dépouillé & aussi bas que la corde. Quelques personnes de l'équipage crurent avoir remarqué à travers cette corde, des ouvertures qui communiquoient avec l'étang ou lac, que nous avons dit au milieu : M. Cook fit voile jusqu'au soleil couchant, en face de la greve plate ou de la corde, n'étant pas à une lieue de terre : & jugea alors qu'il étoit à-peu-près vis-à-vis le milieu des deux extrémités de l'arc, il y fonda & ne trouva point de fond à 130 brasses. Dans cette latitude, il fait nuit, obscur, immédiatement après le coucher du soleil, & il perdit tout à coup la terre de vue. Remettant à la voile avant que la ligne de sonde fut entiérement retirée, il gouverna en observant le son des brisans qu'il entendit distinctement jusqu'à ce qu'il fut loin de la côte.

Cook. 1769. Isle de l'Arc.

Aspect & description de l'isle.

Par la fumée qu'il vit en différens endroits, il reconnut que l'isle étoit habitée; il lui donna le nom de *Now-Island* ou l'isle *de l'Arc.* Après qu'il eut dépassé l'isle, M. Gore, second Lieutenant de M. Cook, dit qu'il avoit apperçu de dessus le tillac plusieurs Naturels du pays qui étoient sous des arbres, qu'il avoit distingué leurs maisons & quelques pirogues qu'ils avoient retirées sur le rivage; mais il fut le seul de l'équipage qui eut ce bonheur.

Remarques sur ses habitans.

Le lendemain 6, on vit encore terre à l'Ouest, il parut que c'étoit deux isles, ou plutôt une groupe d'isles qui s'étendoient au Nord-Ouest-quart-Nord, au Sud-Est-quart-Sud, dans une espace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces isles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ un demi mille de large, elles sont environnées par des isles plus petites, auxquelles elles s'unissent par des récifs cachés sous l'eau : ces isles placées dans toutes sortes de directions, forment des cordons de terre, longs & étroits; quelques-unes ont dix milles de longueur & même davantage, & il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large ; on vit sur toutes des arbres de différentes especes & en particulier des cocotiers. La partie la plus Sud-Est de ces isles est située au 18d. 12'. de latitude, & au 142d. 42'. de longitude Ouest, à vingt-cinq lieues

Les groupes.

Cook. 1769.

à l'Oueſt demi Nord de l'extrémité occidentale de l'iſle de l'*Arc*. M. Cook rangea la côte Sud-Oueſt de cette iſle, & entra dans une baie dont le giſement eſt au Nord-Oueſt de la pointe la plus méridionale du grouppe : on y trouve une mer unie & l'apparence d'un mouillage ſans beaucoup de houle ſur la côte. A trois quarts de mille du rivage la ſonde ne rapporta point de fond par 100 braſſes; & le Capitaine ne crut pas qu'il fût prudent d'avancer plus près.

Obſervations nautiques.

Entrevue avec les Naturels.

Sur ces entrefaites, pluſieurs des habitans s'aſſemblerent ſur la côte. Quelques-uns vinrent dans des pirogues juſqu'aux récifs, mais ils ne voulurent pas les paſſer. M. Cook vogua alors à petites voiles le long de la côte; dès qu'il fut vers l'extrémité de l'iſle, ſix Indiens qui s'étoient tenus pendant quelque temps vis-à-vis du vaiſſeau, lancerent ſur le champ à la mer deux pirogues avec beaucoup de promptitude & de dextérité, & les Anglois imaginerent qu'ils avoient deſſein de venir à bord. En conſéquence on mit l'*Endéavour* à la cape, mais ils s'arrêterent comme leurs camarades, ſur les récifs, M. Cook ne fit pas voile tout de ſuite, parce qu'il apperçut deux meſſagers que d'autres pirogues plus grandes leur avoient dépêchés; ces meſſagers alloient en grande hâte tantôt marchant à guet & tantôt nageant autour du récif; enfin ils arriverent; les Indiens qui étoient à bord des deux pirogues, ne faiſant plus de diſpoſitions pour s'avancer après avoir reçu le meſſage, il crut qu'ils avoient réſolu de ne pas aller plus loin. Il attendit quelque temps, lorſqu'il fut à deux ou trois milles de la côte, on apperçut quelques-uns des habitans qui les ſuivoient dans une pirogue équipée d'une voile, M. Cook ne crut pas devoir les attendre, & quoiqu'ils euſſent paſſés le récif ils s'en retournerent bientôt après.

Signaux que font les Naturels.

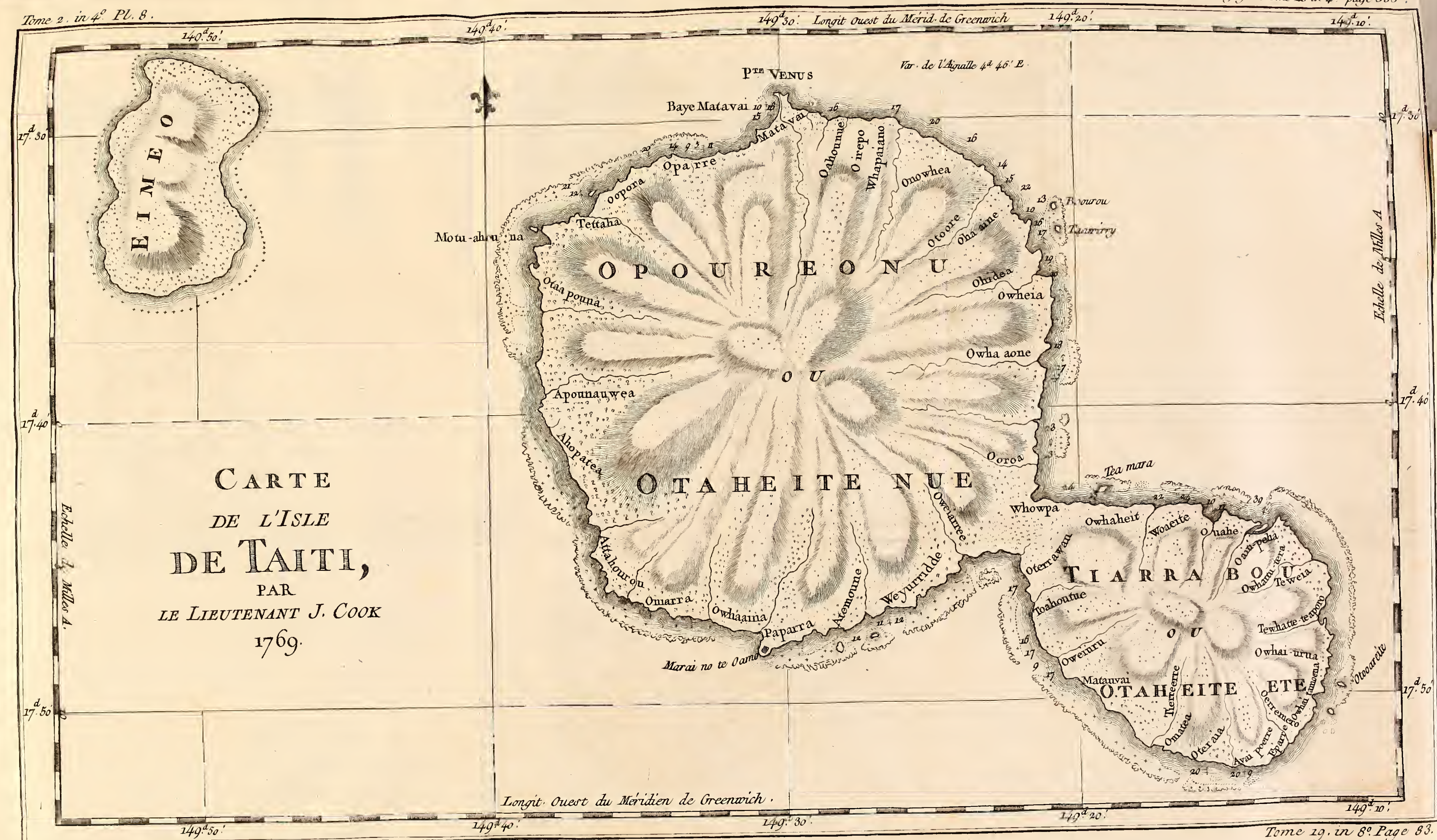
Les hommes qui ſe tinrent ſur la côte vis-à-vis de l'*Endéavour*, firent pluſieurs ſignaux : il n'eſt pas aiſé de décider s'ils prétendoient par-là effrayer ou inviter M. Cook de deſcendre à terre. Les Anglois leur répondirent par des cris en agitant leurs chapeaux, ils répliquerent en faiſant des acclamations à leur tour. On ne mit pas leurs diſpoſitions à l'épreuve en entreprenant de débarquer. L'iſle étoit peu conſidérable, & comme M. Cook n'avoit beſoin de rien de ce qu'on pouvoit y trouver, il penſa, que pour ſatisfaire une ſimple curioſité, il auroit été imprudent & cruel de haſarder une querelle dans laquelle les Naturels du pays auroient été la victime de ſa ſupériorité. D'ailleurs il eſpéroit rencontrer bientôt l'iſle où il devoit faire ſes obſervations aſtronomiques. Il étoit perſuadé que les habitans en connoiſſant les forces, des Européens l'admettroient ſans oppoſition. M. Cook a donné à ces iſles le nom de *Grouppe*.

Iſle des Oiſeaux.

Le 7 vers les ſix heures & demie du matin, M. Cook découvrit au Nord une autre iſle qui parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrein étoit très-bas, & il y avoit une piece d'eau au milieu, il crut apperçevoir quelques bois; l'iſle ſembloit couverte de verdure & agréable; il n'y vit ni cocotiers ni habitans, mais une

grande quantité d'oiſeaux; c'eſt pour cela qu'il l'appella l'iſle des *Oiſeaux* ou *Bord-Iſland*. Cook. 1769.

Elle eſt ſituée au 17^{d}. 48$'$. de latitude Sud, & au 143^{d}. 35$'$ de longitude Oueſt, à dix lieues Oueſt-demi-Nord de l'extrémité occi-


CARTE
DE L'ISLE
DE TAITI,
PAR
LE LIEUTENANT J. COOK
1769.
EIMEO
OPOUREONU
OU
OTAHEITE NUE
TIARRABOU
OU
OTAHEITE ETE
Pte VENUS
Baye Matavai
Var. de l'Aiguille 4d 46' E.
Longit. Ouest du Mérid. de Greenwich
Longit. Ouest du Méridien de Greenwich.
Echelle de Milles A.
Motu-ahou na
Marai no te Oamo
Whowpa
Tea mara
Matavai
Oparre
Oopora
Tettaha
Otaa pouna
Apounauwea
Ahopatea
Attahourou
Omarra
Owhaaina
Paparra
Weyurridde
Onowhea
Owheia
Owha aone
Ooroa
Oirepo
Whapaiano
Oahounue
Otoore
Ohidea
Oterrawau
Owhaheit
Woaeite
Ouahe
Toahoutue
Oweiuru
Matauvai
Tewhatte teaporo
Owhai urua
Omatea
Oterraia
Teweia
Otooareite
17d 30'
17d 40'
17d 50'
149d 50'
149d 40'
149d 30'
149d 20'
149d 10'

grande quantité d'oiseaux; c'est pour cela qu'il l'appella l'isle des *Oiseaux* ou *Bord-Island*. Cook. 1769.

Elle est située au 17d. 48'. de latitude Sud, & au 143d. 35' de longitude Ouest, à dix lieues Ouest-demi-Nord de l'extrémité occidentale des grouppes. La déclinaison de la boussole y est de 6d. 32'. Est.

Le 8 vers les deux heures après-midi, il apperçut terre au Nord, & au soleil couchant il se trouva vis-à-vis, & à environ deux lieues de distance; elle ressembloit à une double rangée d'isles basses couvertes de bois & jointes l'une à l'autre par des récifs, de maniere qu'elle formoit une seule isle ovale ou ellipse avec un lac au milieu. Les petites isles & les récifs qui environnent le lac au milieu, ont la forme d'une chaîne & on lui donna pour cela le nom de *Chain-Island*, isle de la *Chaîne*, on jugea que sa longueur du Nord-Ouest au Sud-Est étoit d'environ cinq lieues, & qu'elle a à-peu-près cinq milles de large : les arbres qu'on y vit parurent grands, & on apperçut de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'isle étoit habitée. Le milieu de l'isle est au 17d. 23'. de latitude Sud, & au 145d 54'. de longitude Ouest, à quarante-cinq lieues à l'Ouest-Nord de l'isle des *Oiseaux*. Mesurée par différens azimuths, la déclinaison de l'aiguille etoit de 4d. 54'. Est. Isle de la Chaîne. Remarques sur cette isle.

Le 10, il eut pendant la nuit un gros temps, avec de la pluie & des éclairs. La brume continua jusqu'à neuf heures du matin. Le Ciel s'éclaircit alors & M. Cook vit à environ cinq lieues au Nord-Ouest-quart-Ouest, l'isle que les Naturels du pays appellerent *Mattéa*, & à laquelle le Capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom de l'isle d'*Osnabruck*; c'est une isle élevée & ronde qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence, elle est couverte d'arbres dans quelques endroits, & dans d'autres ce n'est qu'un rocher tout nud : en la regardant de ce point de vue où étoit le vaisseau, elle ressemble à un chapeau dont la tête est très-haute; mais quand on la voit restant au Nord, le sommet a la forme du toit d'une maison, M. Cook estima qu'elle étoit au 17d. 48'. de latitude Sud, & au 148d. 10'. de longitude Ouest, à quarante-quatre lieues de l'isle de la *Chaîne*. Isle Osnabruck. Remarques sur cette isle.

§. VI.

*Arrivée de l'*Endéavour *à Taïti. Relâche de trois mois dans cette Isle.*

LE 11 on apperçut l'Isle découverte par le Capitaine Wallis, ou *Taïti* (a), & dès le lendemain on vit des pirogues qui venoient vers Entrevue avec les Naturels.

(a) Les Anglois donnent à cette isle le nom d'*Otah-ite*, & dans la traduction du premier voyage de Cook, on l'a toujours écrit *Otaïti*. Mais M. Forster ayant reconnu que l'*O* est l'article, & M. de Bougainville qui l'a nommée *Taïti*, en a saisi la véritable prononciation.

Cook. 1769.

le vaiſſeau. Dans chacune des pirogues il y avoit de jeunes bananiers & des branches d'un arbre que les Indiens appellent *E'midho*. M. Cook apprit dans la ſuite qu'ils les apportoient comme un témoignage de paix & d'amitié ; ils entendirent quelques-uns le long des côtés du vaiſſeau, en faiſant avec beaucoup d'empreſſement des ſignes que les anglois n'entendirent pas d'abord. Enfin M. Cook conjectura qu'ils déſiroient que ces ſymboles fuſſent placés dans quelque partie remarquable du vaiſſeau, ſur le champ on les attacha parmi les agrès, ſur quoi ils témoignerent la plus grande ſatisfaction. On acheta leur cargaiſon qui conſiſtoit en cocos & en divers autres fruits que l'équipage trouvâ très-bons après un ſi long voyage. Le lendemain on mouilla dans la baie du port Royal, M. Cook alla à terre avec M. M. Banks & Solander.

On a déja parlé dans l'Hiſtoire des voyages du Capitaine Wallis & de M. de Bougainville du charme ſecret que procurent aux lecteurs des événemens paſſés ſur cette Iſle : ce qu'on va lire confirmera de plus en plus cette réflexion.

M. Cook deſcend à terre. De quelle maniere il eſt reçu.

M. Cook fut reçu à terre par une centaine d'Indiens, chargés chacun d'un rameau verd en ſigne de paix, & à l'inſtant il en prit des pareils, ainſi que ſes camarades. Les Indiens marcherent avec eux environ un demi-mille vers l'endroit ou le *Dauphin* conduit par *Owhaw*, avoit fait ſon eau. « Quand nous y fûmes arrivés, dit M. » Cook, ils s'arrêterent & mirent à nud le terrein en arrachant tou» tes les plantes : alors les principaux d'entre eux y jetterent les » branches vertes qu'ils tenoient, en nous invitant par ſignes à faire » la même choſe. Nous montrâmes à l'inſtant combien nous » étions empreſſés à les ſatisfaire, & afin de donner plus de pompe » à la cérémonie, je fis ranger en bataille les ſoldats de marine qui » marcherent en ordre & placerent leurs rameaux ſur ceux des » Indiens, & nous ſuivîmes leur exemple. Nous continuâmes en» ſuite notre marche, & lorſque nous fûmes parvenus au lieu de » l'aiguade, les Indiens nous firent entendre par ſignes que nous » pouvions occuper le canton, mais nous ne le trouvâmes pas con» venable. Cette promenade diſſipa la timidité des Indiens que la ſupé» riorité de nos forces leur avoit inſpirée d'abord, & ils prirent de » la familiarité, ils quitterent avec nous l'aiguade & nous firent paſ»

Excurſion dans l'intérieur du pays

ſer à travers les bois. Chemin faiſant nous diſtribuâmes de la » verroterie & d'autres petits préſens, & nous eûmes la ſatisfaction » de voir qu'ils leur faiſoient beaucoup de plaiſir. Notre détour fut » de quatre à cinq milles au milieu des bocages qui étoient chargés » de noix de cocos & de fruits à pain, & qui donnoient l'ombrage » le plus agréable. Les habitations de ce peuple, ſituées ſous ces ar» bres, n'ont pour la plupart qu'un toit ſans enceintes ni murailles,

Beauté de cette isle.

» & toute la ſcène réaliſe ce que les fables poëtiques nous racon» tent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que » dans toute notre courſe nous n'avions apperçu que deux cochons

&

„ & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avoient été de l'expé- Cook. 1769.
„ dition du *Dauphin*, nous dirent que nous n'avions pas encore vu
„ les Indiens de la premiere classe. Ils soupçonnerent que les chefs
„ s'étoient éloignés, ils voulurent nous conduire à l'endroit où étoit
„ situé dans le premier voyage, ce qu'ils appelloient le palais de la
„ Reine; mais nous n'en trouvâmes aucun vestige. Nous nous déci-
„ dâmes à retourner le lendemain matin & à faire des efforts pour
„ découvrir la Noblesse dans ses retraites. Dès le grand matin du
„ 13, avant que nous fussions sortis du vaisseau, quelques piro-
„ gues, dont la plupart venoient du côté de l'Ouest, s'approche-
„ rent de nous, deux de ces pirogues étoient remplies d'Indiens
„ qui par leur maintien & leur habillement paroissoient être d'un
„ rang supérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord & se choisirent
„ parmi nous chacun un ami : l'un qui s'appelloit *Matahah* prit M.
„ Banks pour le sien, & l'autre s'adressa à moi; cette cérémonie
„ consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habille-
„ mens & à nous en revêtir, nous présentâmes en retour à chacun
„ une hache & quelques verroteries. Bientôt après en nous montrant
„ le Sud-Ouest ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits
„ où ils demeuroient. Je voulois trouver un havre plus commode
„ & faire de nouvelles épreuves sur le caractere de ce peuple,
„ j'y consentis

Les Insulaires se rendent au vaisseau.

Cérémonies qu'ils employent pour se choisir un ami.

„ Je fis équiper deux bateaux & je m'embarquai accompagné
„ de M. M. Banks & Solander, de nos Officiers & de nos deux
„ amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous en-
„ gagerent par signes à débarquer, & nous firent entendre que c'é-
„ toit là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre au mi-
„ lieu d'un grand nombre des naturels du pays, qui nous mene-
„ rent dans une maison beaucoup plus longue que celles que nous
„ avions vues jusqu'alors. Nous apperçûmes en entrant un hom-
„ me d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes en
„ suite, *Toutahah*; à l'instant on étendit des nattes, & l'on nous
„ invita à nous asseoir vis-à-vis de lui; dès que nous fûmes as-
„ sis *Toutahah* fit apporter un coq & une poule qu'il présenta à
„ M. Banks & à moi : nous acceptâmes le présent qui fut sui-
„ vi bientôt après d'une piece d'étoffe parfumée à leur manie-
„ re, & dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur
„ qui n'étoit point désagréable. La piece que reçut M. Banks avoit
„ onze verges de long & deux de large; il donna en retour une
„ cravate de soie garnie de dentelles & un mouchoir de poche.
„ *Toutahah* se revêtit sur le champ de cette nouvelle parure avec un
„ air de complaisance & de satisfaction qu'il n'est pas possible de
„ décrire.

Autre descente à terre.

Accueil qu'on fait à M. Cook. Présent qu'il reçoit.

„ Après ces présens reçus & donnés, les femmes nous accom-
„ pagnerent à plusieurs grandes maisons que nous parcourûmes
„ avec beaucoup de liberté; elles nous firent toutes sortes de poli-

Proposition de la part des femmes.

Cook, 1769.

„ teſſe, dont il nous étoit facile de profiter : elles ne paroiſſoient „ avoir aucune eſpece de ſcrupule qui nous empêchât de jouir des „ plaiſirs qu'elles nous offroient. Excepté le toît, les maiſons, comme je l'ai dit, ſont ouvertes par-tout & ne repréſentent aucun lieu „ retiré ; mais les femmes en nous montrant ſouvent les nattes étendues ſur la terre, en s'y aſſeyant quelquefois, & en nous attirant „ vers elles, ne nous laiſſerent aucun lieu de douter qu'elles s'embarraſſoient beaucoup moins que nous d'être appercues.

Rencontre d'un chef.

„ Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorſque nous eûmes fait „ environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appellé *Toubouraï Tamaïdé*, à la tête d'un grand nombre d'Inſulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en ſuivant les cérémonies décrites plus haut, & que nous avions mieux appriſes; „ après avoir reçu la branche qu'il nous préſenta, & lui en avoir „ donné une autre en retour, nous mîmes la main ſur la poitrine, „ en prononçant le mot *taïo*, qui ſignifie, à ce que nous penſions, „ *ami;* le chef nous fit entendre que ſi nous voulions manger, il „ étoit prêt à nous régaler. Nous acceptâmes ſon offre & nous „ dînâmes de très-bon cœur avec du poiſſon, du fruit-à-pain, des „ cocos & des fruits du plane apprêtés à leur maniere. Ils mangeoient du poiſſon & nous en préſenterent; mais ce mêts n'étoit pas de notre goût, & nous le refuſâmes. Pendant cette viſite, une femme appellée *Tomio* fit à M. Banks l'honneur de „ ſe placer près de lui ſur la même natte. *Tomio* n'étoit pas dans la „ premiere fleur de l'âge, & ne parut point avoir jamais été remarquable par ſa beauté : M. Banks ne lui fit pas un accueil bien „ flatteur. Cette femme eſſuya une autre mortification ſans faire „ attention à la dignité de ſa compagne. M. Banks voyant parmi „ la foule une jolie petite fille, il lui fit ſigne de venir à lui, la „ jeune fille ſe fit un peu preſſer & vint enfin s'aſſeoir de l'autre „ côté de M. Banks. Il la chargea de préſens & de toutes les brillantes bagatelles qui pouvoient l'amuſer. La Princeſſe, quoique „ mortifiée de la préférence qu'on accordoit à ſa rivale, ne ceſſa „ pourtant pas ſes attentions à l'égard de M. Banks ; elle lui „ donnoit le lait des cocos & toutes les friandiſes qui étoient à ſa „ portée. " Cette ſcène intéreſſantefut interrompue par M. Solander & M. Monkhouſe qui ſe plaignirent qu'on les avoit volés : le premier avoit perdu une petite lunette dans un boîte de chagrin, & le ſecond ſa tabatiere. On porta des plaintes au chef ſur le délit; &, afin de rendre la choſe plus grave, M. Banks ſe leva avec vivacité, & frappa la terre de la croſſe de ſon fuſil. Toute l'aſſemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement & en entendant le bruit, excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leurs habillemens, ſembloient être d'un rang ſupérieur, tous les autres s'enfuirent de la maiſon avec la plus gran-

Diner qu'il donne aux Anglois.

Careſſes qu'une de ſes femmes fait à M. Banks.

Vol. Suite de ce vol.

de précipitation. Le chef portoit fur fon vifage des marques de confufion & de douleur; il prit M. Banks par la main, & le conduifit à l'autre bout de l'habitation, où il y avoit une grande quantité d'étoffes, il les lui offrit piece à piece, en lui faifant figne que fi cela pouvoit expier l'action qui venoit de fe commettre, il étoit le maître d'en prendre une partie, & même le tout s'il le vouloit. M. Banks rejetta cette offre, & lui fit entendre qu'il ne vouloit rien que ce qu'on avoit dérobé malhonnêtement. *Toubouraï Tamaïdé* fortit alors en grande hâte, laiffant M. Banks avec *Tomio*, qui, pendant toute cette fcène de défordre & de terreur, s'étoit toujours tenue à fes côtés; & il lui fit figne de l'attendre jufqu'à fon retour. M. Banks s'affit avec *Tomio*, & fit pendant environ une demi-heure la converfation, autant qu'il le put par fignes. Le chef revint, portant en fa main la tabatiere & la boîte de la lunette, & il les rendit. La joie étoit peinte fur fon vifage avec une force d'expreffion qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'apperçut qu'elle étoit vuide; la phyfionomie de *Toubouraï Tamaïdé*, changea fur le champ; il prit M. Banks une feconde fois par la main, fortit précipitamment avec lui hors de la maifon, fans prononcer une feule parole, & le conduifit le long de la côte en marchant fort vîte. Lorfqu'ils furent à environ un mille de diftance de la maifon, ils rencontrerent une femme qui donna au chef une piece d'étoffe, il la prit avec empreffement, & continua fon chemin en la portant à fa main. M. Solander & M. Monkhoufe les avoient fuivis; ils arriverent enfin à une maifon où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la piece d'étoffe, & il fit figne aux Anglois de lui donner auffi quelques verroteries; ils fatisfirent à fa demande; & après que la pièce d'etoffe & les verroteries eurent été dépofées fur le plancher, la femme fortit & revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occafion la même joie qu'on a remarquée auparavant dans le chef. Ils rendirent les préfens qu'on leur avoit fait, & ils ne voulurent jamais les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de l'injure qu'on lui avoit faite. Il ne put pas s'en difpenfer, mais il voulut à fon tour faire un préfent à la femme. Les naturels montrerent en toute cette affaire une intelligence & une fenfibilité qui leur fait honneur.

Cook. 1769.

Démarches pour retrouver les effets perdus.

Moyens employés par les Taïtiens, pour faire oublier ce vol.

Le lendemain 15, plufieurs des chefs que M. Cook avoit vus la veille, allerent à bord du vaiffeau; ils porterent des cochons, du fruit-à-pain & d'autres rafraîchiffemens, & on leur donna des haches, des toiles & des autres marchandifes qui paroiffoient leur faire plus de plaifir.

Plufieurs chefs portent des préfens au vaiffeau.

M Cook voulant choifir un canton commandé par l'artillerie du vaiffeau, où il pût conftruire un petit fort pour la défenfe de l'équipage, & fe préparer à faire fes obfervations aftronomiques, il prit un détachement d'hommes, & il débarqua accompagné de MM. Banks

Fort conftruit.

Autre entrevue avec les Naturels.

Cook. 1769

& Solander, & de l'astronome M. Green. Il s'arrêta à la pointe Nord-Est de la baie, sur une partie de la côte, qui, à tous égards, étoit très-propre à remplir son objet, & aux environs de laquelle il n'y avoit aucune habitation d'Indiens. Après avoir marqué le terrein, on dressa une petite tente, qui appartenoit à M. Banks, & qu'il avoit apportée pour cela du vaisseau. Sur ces entrefaites, un grand nombre de Naturels du pays étoient rassemblés autour des Anglois; mais il parut que c'étoit seulement pour regarder, car ils n'avoient aucune espece d'armes. M. Cook ordonna néanmoins, qu'excepté *Owhaw* & l'un d'eux qui paroissoit un chef, aucun autre ne passa la ligne qu'on avoit tracé. ,, Je m'adressai, dit-il, aux deux personnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire entendre par signes que nous avions besoin de ce terrein pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, & qu'ensuite nous nous en irions. Je ne sais pas s'ils comprirent ce que je voulois leur expliquer, mais tous les habitans du pays se comporterent avec une déférence & un respect qui nous causerent à la fois du plaisir & de la surprise; ils s'assirent paisiblement hors de l'enceinte & regarderent, sans nous interrompre, jusqu'à la fin des travaux, qui durerent plus de deux heures. Comme nous n'avions vu que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes, lorsque nous débarquâmes dans cet endroit, nous soupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avoient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays; nous étions d'autant plus portés à le croire, qu'Owhaw n'avoit cessé de nous faire signe de ne pas aller dans les bois; c'est pour cela, que malgré son avis, nous résolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize soldats de marine & un Officier subalterne pour garder la tente, nous partîmes, suivis d'un grand nombre de Taïtiens. En traversant une petite riviere qui étoit sur notre passage, nous vîmes quelques canards; dès que nous fûmes à l'autre extrémité, M. Banks tira sur ces oiseaux & en tua trois d'un coup; cet incident répandit la terreur parmi les Indiens; la plupart tomberent sur le champ à terre, comme s'ils avoient été frappés par l'explosion du fusil; peu de temps après cependant, ils revinrent de leur frayeur, & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être allarmés par deux coups de fusil que notre garde avoit tiré dans la tente; nous étions alors un peu écartés les uns des autres, mais Owhaw nous eut bientôt rassemblés, & d'un geste de la main, il renvoya tous les Indiens qui nous suivoient, excepté trois qui, pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes dispositions, coururent en hâte rompre des branches d'arbre, & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désastre; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous né-

Nouvelle excursion dans l'isle

Frayeur que les fusils causent aux Insulaires.

„ tions pas éloignés de plus d'un demi-mille, & en y arrivant, „ nous n'y trouvâmes que nos gens. — Cook. 1769.

„ Nous apprîmes qu'un des Indiens qui étoit resté autour de „ la tente, après que nous en fûmes sortis, guêtant le moment „ d'y entrer à l'improviste, & surprenant la sentinelle, lui avoit „ arraché son fusil; l'Officier qui commandoit le détachement, „ soit par la crainte de nouvelles violences, soit par le desir na-„ turel d'exercer une autorité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, „ soit enfin par la brutalité de son caractere, ordonna aux soldats „ de marine de faire feu : ceux-ci ayant aussi peu de prudence „ & d'humanité que l'Officier, tirerent au milieu de la foule qui „ s'ensuyoit & qui étoit composée de plus de cent personnes; „ ils observerent qu'ils n'avoient pas tué le voleur, ils le pour-„ suivirent & le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fusil; „ nous sûmes par la suite qu'aucun autre Taïtien n'avoit été tué ni „ blessé.

Taïtien tué par les Anglois.

„ Owhaw, qui ne nous avoit point quitté, observant qu'il n'y „ avoit plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassem-„ bla avec peine un petit nombre de ceux qui avoient pris la fuite, „ & les fit ranger devant la tente; nous tâchâmes de justifier „ nos gens aussi bien qu'il nous fût possible, & de convaincre „ les Indiens que s'ils ne nous faisoient point de mal, nous ne leur „ en ferions jamais : ils s'en allerent sans témoigner ni défiance, „ ni ressentiment, & après avoir démonté notre tente, nous re-„ tournâmes au vaisseau, peu contens de ce qui s'étoit passé dans „ la journée.

Effets de ce meurtre.

Le lendemain au matin 16, on vit peu de naturels du pays sur la côte, & aucun n'approcha du vaisseau, ce qui convainquit M. Cook que toutes ses tentavives pour calmer leur craintes avoient été sans succès. Et il remarqua sur-tout avec regret, qu'Owhaw lui-même l'avoit abandonné, quoiqu'il eût été si constant dans son attachement, & si empressé à rétablir la paix qui venoit de se rompre.

Les choses ayant pris une tournure si peu favorable, le Capitaine fit touer le vaisseau plus près de la côte, & il l'amarra de manière qu'il commandoit à toute la partie Nord-Est de la baie, & en particulier à l'endroit qu'il avoit désigné pour la construction d'un fort; sur le soir cependant il alla à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau, & de quelques Officiers. Les Indiens se rassemblerent autour de lui, mais ils n'étoient pas en aussi grand nombre qu'auparavant; ils étoient à-peu-près trente ou quarante, & ils lui vendirent des noix de cocos & d'autres fruits : il crut re-connoître qu'ils avoient pour les Anglois autant d'amitié que jamais.

M. Cook descend de nouveau à terre; comment il est accueilli.

Le 17 au matin, l'équipage eut le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avoit amené comme peintre de paysages & de figures : M. Buchan avoit toujours été sujet à des accès d'épilepsie : il en

Mort de M. Buchan.

Cook. 1769. fut attaqué sur les montagnes de la *Terre de Feu*, & cette disposition, jointe à une maladie de bile qu'il avoit contractée pendant la navigation, mit fin à sa vie : on proposa de l'enterrer sur la côte, mais M. Banks pensa que cette démarche offenseroit peut-être les naturels du pays, dont on ne connoissoit pas encore entiérement les usages & les coutumes, & on jetta le corps à la mer, avec autant de décence & de solemnité qu'il fut possible.

Visite de deux chefs. Le matin de ce même jour, les Anglois reçurent une visite des deux chefs *Toubouraï Tamaïdé* & *Toutahah*, qui venoient de l'Ouest de l'isle; ils apportoient avec eux, comme emblêmes de la paix, non pas de simples branches de bananes, mais de jeunes arbres : ils ne voulurent point se hasarder à venir à bord avant qu'on les eut acceptés; ce qui s'étoit passé à la tente leur avoit probablement Leurs présens. donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportoit encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits-à-pain & un cochon tout apprêté; ce dernier présent fut d'autant plus agréable, que M. Cook ne pouvoit pas toujours se procurer de ces animaux; il donna en retour à chacun des chefs une hache & des clous.

Secours de la part des Naturels. Le 18 dès le point du jour, tout l'équipage travailla à la construction du fort; les naturels du pays les aiderent au lieu de s'opposer à cet ouvrage; ils allerent chercher dans le bois les fascines & les piquets d'un air fort empressé.

Ce même jour on servit du porc pour la premiere fois à l'équipage, & les Indiens apporterent tant de fruits-à-pain & des cocos, qu'on fut contraint d'en renvoyer une partie sans l'acheter, & de les avertir en même temps par signes qu'on n'en auroit pas besoin les deux jours suivans. M. Cook ne donna que de la rassade en échange de tout ce qu'il acheta alors; un seul grain de la grosseur d'un pois, étoit le prix de cinq ou six cocos & d'autant de fruit-à-pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages, & il passa la nuit à terre pour la premiere fois; on plaça des sentinelles pour le garder, mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

Visite que fait un chef à M. Banks. Le lendemain au matin 19, *Toubouraï Tamaïdé* fit à M. Banks une visite dans sa tente; il amenoit avec lui, non-seulement sa femme & sa famille, mais encore le toit d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, avec des ustensiles & des meubles de différentes sortes : il sembloit qu'il vouloit par-là fixer sa résidence dans le voisinage. Cette marque de confianee & de bienveillance fit beaucoup de plaisir aux Anglois qui résolurent de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avoit pour eux; bientôt après Il mene M. Banks à sa maison. son arrivée il prit M. Banks par la main, & lui fit signe de l'accompagner dans les bois : M. Banks y consentit, & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouverent une espece de hangard qui appartenoit à *Toubouraï Tamaïdé*, & qui paroissoit lui servir de temps en temps de demeure. Lorsqu'ils y furent entrés, le Présens. chef Indien développa un paquet d'étoffes de son pays; il prit deux

habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite ; il en revêtit M. Banks, & sans autre cérémonie, il le reconduisit sur le champ à la tente. Les gens de sa suite lui apporterent bientôt du porc & du fruit-à-pain, qu'il mangea en trempant ces mets dans une eau salée qui lui servoit de sauce ; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, & y dormit l'espace d'une heure. L'après midi sa femme *Tomio* amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable ; ils sembloient tous deux le reconnoître pour leur fils : mais on découvrit dans la suite que ce n'étoit pas leur enfant ; ce jeune homme & un autre chef, qui étoit venu voir les Anglois, s'en allerent le soir du côté de l'Ouest, & *Toubouraï Tamaïdé* & sa femme s'en retournerent à l'habitation située aux bords du bois.

Cook. 1769. Dîner du chef.

M. Monkhouse, Chirurgien, s'étant promené, le soir dans l'isle, rapporta qu'il avoit vu le corps de l'homme qui avoit été tué dans la tente : il dit qu'il étoit enveloppé dans une piece d'étoffe & placé sur une espece de biére soutenue par des poteaux sous un toit que les Taïtiens paroissoient avoir dressé pour cette cérémonie, qu'on avoit disposé près du mort quelques instrumens de guerre & d'autres choses qu'il auroit examiné en particulier, si l'odeur insupportable du cadavre ne l'en eut empêché ; il ajouta qu'il avoit vu aussi deux autres petits bâtimens de la même espece que le premier ; l'un desquels renfermoit des ossemens humains entiérement desséchés.

Hangards pour les morts.

Le récit de M. Monkhouse sur le mort excita la curiosité de M. Cook, & il alla le voir avec quelques autres personnes. Il trouva que le hangard sous lequel on avoit placé son corps, étoit joint à la maison qu'il habitoit lorsqu'il étoit en vie, & qu'il y avoit d'autres habitations qui n'en étoient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangard avoit à peu près quinze pieds de long & onze de large avec une hauteur proportionnée, l'un des bouts étoit entiérement ouvert, & l'autre, ainsi que les deux côtés, étoit enfermé en partie par un treillage d'osier, la biere sur laquelle on avoit déposé le corps mort, étoit un chassis de bois semblable à celui dans lequel on place les lits des vaisseaux appellés cadres ; le fond étoit de nattes & quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenoient cette biere. Le corps étoit enveloppé d'une natte & par-dessus d'une étoffe blanche. On avoit placé à ses côtés une massue de bois qui est une de leurs armes de guerre, & près de la tête, qui touchoit au bout fermé du hangard, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils se servent quelquefois pour puiser de l'eau ; à l'autre bout du hangard, on avoit planté à terre à côté d'une pierre de la grosseur d'un cocos, quelques baguettes seches & des feuilles vertes liées ensemble. Il y avoit près de cet endroit un jeune plantain, dont les Indiens se servent pour emblême de la paix, & tout à côté une hache de pierre, beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet étoient suspendues à l'extrémité ouverte du hangard, & en dehors les Indiens

Description de ces hangards.

Description des environs.

Cook. 1769. avoient plantés en terre la tige d'un plantain, élevée d'environ cinq pieds. Au sommet de cet arbre il y avoit une coque de noix de cocos remplie d'eau douce : enfin on avoit attaché au côté d'un des poteaux un petit sac qui renfermoit quelques morceaux de fruit-à-pain tout grillé; on n'y avoit pas mis ces tranches tout-à-la-fois, car les unes étoient fraîches & les autres gâtées : on apperçut que plusieurs des Naturels du pays observoient les Anglois avec un mélange d'inquiétude & de défiance peintes sur leur visage; ils témoignerent par des gestes, la peine qu'ils éprouvoient quand ils approchoient du corps. Ils se tinrent à une petite distance tandis que M. Cook l'examinoit, & ils parurent contens lorsqu'il s'en alla.

Inquiétude des Naturels

Incommodité des mouches.

Pendant que M. Cook fut à terre, il fut continuellement tourmenté par les mouches, qui entr'autres incommodités, empêchoient de travailler M. Parkinson, peintre d'histoire naturelle pour M. Banks; lorsqu'il vouloit dessiner, ces insectes couvroient toute la surface de son papier, & même ils mangeoient la couleur à mesure qu'il l'étendoit sur son dessein : nous eûmes recours aux filets à mousquites, qui rendirent cet inconvénient plus supportable, sans l'écarter entiérement.

Concert des insulaires.

Le 22, Toutahah donna un essai de la musique de son pays : quatre personnes jouoient d'une flûte qui n'avoit que deux trous, & par conséquent ne pouvoit former que quatre notes en demi tons; ils jouoient de ces instrumens à-peu-près comme on joue de la flûte traversiere, excepté seulement que le musicien, au lieu de se servir de la bouche, souffloit avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchoit l'autre avec son pouce; quatre autres personnes joignirent leurs voix au son de ces instrumens, en gardant fort bien la mesure. Mais on ne joua qu'un seul air pendant tout le concert.

Flûte à nez.

Autre excursion dans l'intérieur du pays.

Le 24, MM. Banks & Solander examinerent le pays à l'Ouest le long du rivage, dans un espace de plusieurs milles. Le terrein dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent étoit plat & fertile; ils rencontrerent ensuite de petites montagnes qui s'étendoient jusqu'au bord de l'eau, & un peu plus loin ils en trouverent qui s'avançoient jusques dans la mer, de sorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupoient une étendue d'environ trois milles, & aboutissoient à une grande plaine couverte d'assez belles maisons, habitée par des Indiens qui paroissoient vivre dans une grande aisance. A cet endroit couloit une riviere qui sortoit d'une vallée profonde & agréable; elle étoit beaucoup plus considérable que celle qui étoit à côté du fort : ils la traverserent; & quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avoit près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette riviere, la campagne étoit stérile, les rochers s'avançoient par-tout dans la mer, & MM. Banks & Solander se déciderent à s'en revenir. A l'instant où ils se disposoient à prendre ce parti, un des Naturels du pays leur offrit des rafraîchissemens qu'ils accepterent; ils s'appercurent que cet homme

Montagnes stériles.

Insulaire d'un blanc mat.

homme étoit d'une race décrite par divers Auteurs, comme étant formée du mélange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avoit la peau d'un blanc mat sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils & sa barbe étoient aussi blancs que sa peau; ses yeux étoient rouges; & il sembloit avoir la vue basse.

Cook. 1769.

MM. Banks & Solander, en revenant, rencontrerent Toubouraï Tamaïdé & ses femmes, qui pleurerent de joie de les revoir.

Vols.

Le soir, M. Solander prêta son couteau à une de ces femmes qui négligea de le lui rendre, & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avoit aussi perdu le sien. Les Taïtiens avoient déja donné d'autres preuves de leur penchant au vol. Le jour même de l'arrivée de l'*Endéavour*, lorsqu'ils vinrent à bord, les chefs prenoient dans la grande chambre ce qu'ils pouvoient attraper, & les gens de leur suite n'étoient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaisseau; ils s'occupoient de tout ce qu'il leur étoit facile de cacher jusqu'à ce qu'ils allassent à terre. Toubouraï Tamaïdé & Toutahah, étoient les seuls qui n'avoient pas été trouvés coupables de vol; cette circonstance faisoit présumer en leur faveur qu'ils étoient exempts d'un vice dont toute la nation est infectée, mais cette présomption ne pouvoit guere contrebalancer les fortes apparences du contraire, c'est pour cela que M. Banks n'accusa qu'avec répugnance le premier, de lui avoir volé son couteau, l'Indien nia le fait gravement & d'un air assuré. M. Banks lui fit entendre qu'il vouloit absolument qu'on le lui rendît sans s'embarrasser de celui qui le lui avoit volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, un des Naturels du pays qui étoit présent, montra une guenille dans laquelle trois couteaux étoient soigneusement renfermés, celui que M. Solander avoit prêté à la femme, un couteau de table, qui appartenoit au Capitaine, & un troisieme qui avoit été également dérobé. Le chef les prit & sortit sur le champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks resta avec les femmes qui témoignerent beaucoup de crainte qu'on ne fît quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avoit vu: sur ces entrefaites un des domestiques de M. Banks apprenant ce qui se passoit, & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avoit mis la veille; Toubouraï Tamaïdé sur cette preuve de son innocence, exprima par ses regards & par ses gestes les émotions violentes dont son cœur étoit agité; des larmes coulerent de ses yeux, & il fit signe avec le couteau, que si jamais, il se rendoit coupable de l'action qu'on lui imputoit, il consentoit à avoir la gorge coupée, il sortit précipitamment de la tente & retourna à grands pas vers M. Banks, à qui il reprocha amérement les soupçons qu'on

Les chefs, eux-mêmes sujets au vol.

Sensibilité d'un chef accusé injustement.

Cook. 1769. avoit formés contre lui. M. Banks comprenant que l'Indien avoit reçu le couteau des mains de son domestique, fut presque aussi affligé que le chef, de ce qui venoit de se passer, & sentant qu'il étoit coupable lui-même il voulut expier sa faute. Le pauvre Indien malgré son extrême agitation étoit d'un caractere à ne pas conserver son ressentiment; il oublia l'injure que lui avoit faite M. Banks; & se réconcilia lorsque celui-ci l'eut traité avec familiarité & qu'il lui eut donné quelques petits présens.

Allarme des Naturels. Le 26, M. Cook fit monter sur le fort six pierriers; & il vit avec douleur que les naturels du pays en étoient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivoient sur la pointe du rivage, se retirerent dans l'intérieur de l'isle.

Des chefs dînent au fort. Le 27, *Toubouraï Tamaïdé* avec un de ses amis qui mangeoit avec une voracité sans exemple, & les trois femmes *Terapo*, *Tirao* & *Omio*, qui l'accompagnoient ordinairement, dînerent au fort; ils s'en allerent sur le soir & dirigerent leur marche vers la maison de *Toubouraï Tamaïdé* située aux bords du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure fort ému; il prit avec empressement M. Banks par la main, & lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, & ils arriverent bientôt à un endroit où ils trouverent le boucher du vaisseau qui tenoit en sa main une faucille; *Toubouraï Tamaïdé* s'arrêta alors, & dans un transport de rage, qui empêchoit de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avoit menacé ou entrepris d'égorger sa femme; M. Banks lui dit par signes, que s'il pouvoit expliquer clairement la nature du délit, l'homme seroit puni; à cette réponse l'Indien se calma: il fit comprendre à M. Banks que le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui étoit dans sa maison, il l'avoit demandée à sa femme pour un clou; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglois avoit jetté le clou à terre & pris la hache, en la ménaçant de lui couper la gorge si elle faisoit résistance. L'Indien produisit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, & le boucher dit si peu de chose pour sa défense, qu'il n'étoit pas possible de douter de la vérité du fait.

Colere d'un chef.

M. Banks communiqua cette aventure à M. Cook qui prit le moment où le chef, ses femmes & d'autres Indiens étoient à bord du vaisseau pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappellé les preuves de son crime, il donna ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par-là de semblables violences & acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regarderent avec attention pendant qu'on déshabilloit le coupable & qu'on l'attachoit aux agrès; ils étoient en silence & attendoient en suspens ce qu'on vouloit lui faire: dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approcherent du Capitaine avec beaucoup d'agitation, & le supplierent de faire grace pour le reste du châtiment. Lorsqu'ils virent que leur intercession étoit inutile, leur commisération se répandit en larmes.

Bonté des Insulaires.

Ils ſont toujours, il eſt vrai, comme les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils ſont fortement agités, & comme eux, ils paroiſſent les oublier, dès qu'ils les ont verſés; entr'autres exemples, celui-ci eſt remarquable. Le 28, dès le grand matin & avant le jour un grand nombre d'Indiens ſe rendirent au fort; M. Banks ayant remarqué *Térapo* parmi les femmes, il alla vers elle & la fit entrer; il vit qu'elle avoit les larmes aux yeux, & dès qu'elle fut dans le fort, ſes pleurs coulerent en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cauſe avec inſtance: mais au lieu de lui répondre, elle tira de deſſous ſon vêtement une dent de goulu dont elle ſe frappa cinq ou ſix fois la tête; un ruiſſeau de ſang ſuivit bientôt les bleſſures: *Térapo* parla très-haut pendant quelques minutes, d'un ton très-triſte, ſans répondre en aucune maniere aux demandes de M. Banks, qui les lui répétoit toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette ſcene, M. Banks fut ſurpris d'appercevoir les autres Indiens qui parloient & rioient entr'eux, & ne faiſoient aucune attention à la douleur de la Taïtienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire; dès que les plaies eurent ceſſé de ſaigner, elle leva les yeux, regarda avec un ſourire, & raſſembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'étoit ſervie pour étancher ſon ſang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente & les jetta dans la mer, ayant grand ſoin de les éparpiller, comme ſi elle eût voulu empêcher qu'on ne les vît, & faire oublier par-là le ſouvenir de ce qui venoit de ſe paſſer; elle ſe plongea enſuite dans la riviere, ſe lava tout le corps, & retourna dans les tentes avec autant de gaieté, & le viſage auſſi joyeux que s'il ne lui étoit rien arrivé.

Cook. 1769.

Remarques ſur leur facilité à pleurer.

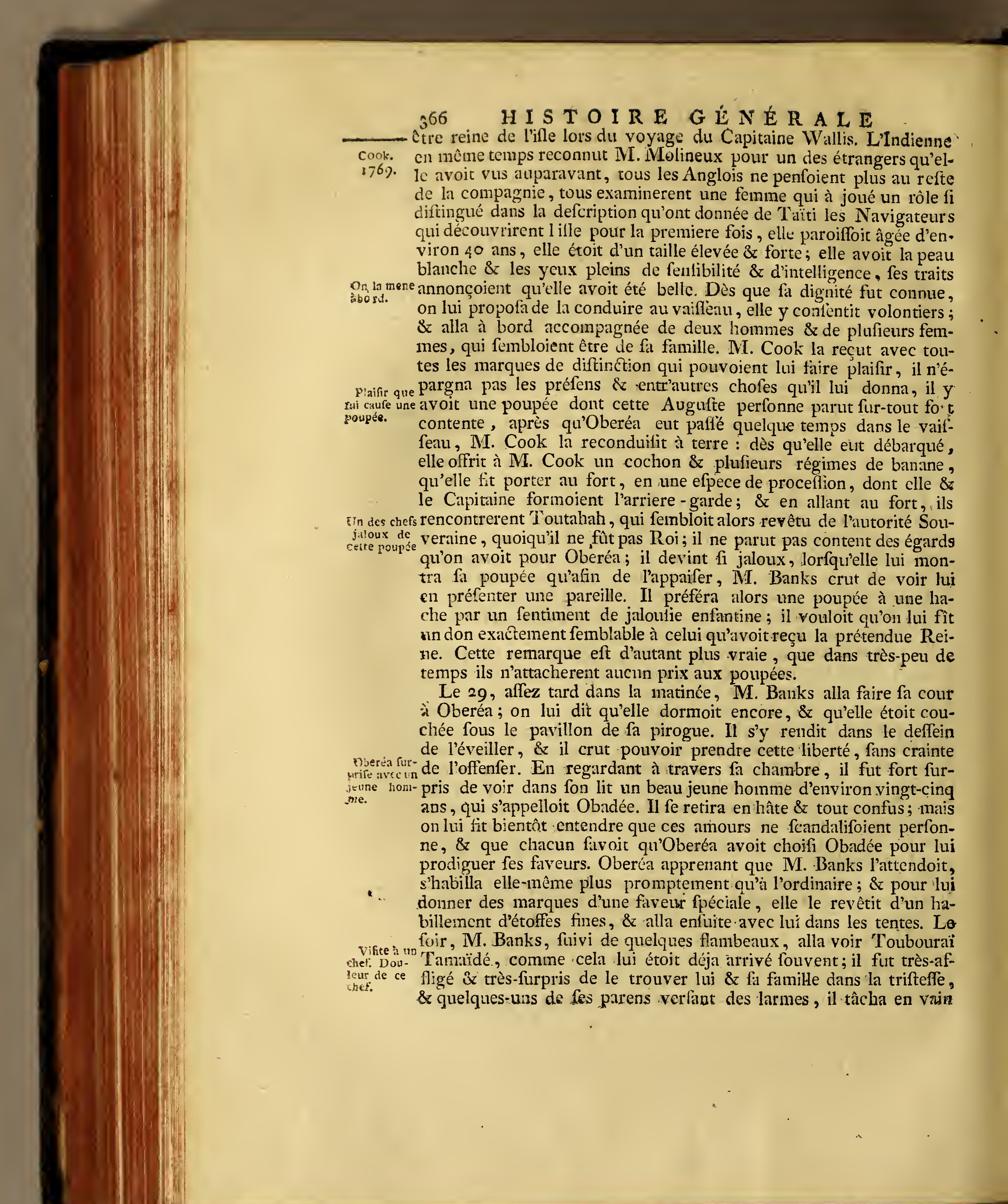
Douleur d'une femme.

Remarques ſur le caractere de ce peuple.

Il n'eſt pas étrange que le chagrin de ces peuples ſans art ſoit paſſager, & qu'ils expriment ſur le champ & d'une maniere forte, les mouvemens dont leur ame eſt agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiſer ou à cacher ce qu'ils ſentent, &, comme ils n'ont point de ces penſées habituelles qui ſans ceſſe rappellent le paſſé & anticipent l'avenir, ils ſont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractere, & changent de diſpoſitions toutes les fois que les circonſtances changent; ils ne ſuivent point de projet d'un jour à l'autre; & ne connoiſſent pas ces ſujets continuels d'inquiétude & d'anxiété dont la penſée eſt la premiere qui s'empare de l'eſprit quand on s'éveille, & la derniere qui le quitte quand on s'endort.

Pendant tout le matin, des pirogues aborderent près du fort, & les tentes étoient remplies des Taïtiens qui venoient de différentes parties de l'iſle. Le Capitaine fut occupé à bord du vaiſſeau; mais M. Molineux, le maître d'équipage qui avoit été de la derniere expédition du *Dauphin*, alla à terre: dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux ſur une femme aſſiſe très-modeſtement parmi les autres en diſant que c'étoit Oberéa qu'on ſuppoſoit

Arrivée de la Reine, Oberéa.



Cook. 1769.

être reine de l'isle lors du voyage du Capitaine Wallis. L'Indienne en même temps reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avoit vus auparavant, tous les Anglois ne pensoient plus au reste de la compagnie, tous examinerent une femme qui à joué un rôle si distingué dans la description qu'ont donnée de Taïti les Navigateurs qui découvrirent l isle pour la premiere fois, elle paroissoit âgée d'environ 40 ans, elle étoit d'un taille élevée & forte; elle avoit la peau blanche & les yeux pleins de sensibilité & d'intelligence, ses traits annonçoient qu'elle avoit été belle. Dès que sa dignité fut connue, on lui proposa de la conduire au vaisseau, elle y consentit volontiers; & alla à bord accompagnée de deux hommes & de plusieurs femmes, qui sembloient être de sa famille. M. Cook la reçut avec toutes les marques de distinction qui pouvoient lui faire plaisir, il n'épargna pas les présens & entr'autres choses qu'il lui donna, il y avoit une poupée dont cette Auguste personne parut sur-tout fort contente, après qu'Oberéa eut passé quelque temps dans le vaisseau, M. Cook la reconduisit à terre : dès qu'elle eut débarqué, elle offrit à M. Cook un cochon & plusieurs régimes de banane, qu'elle fit porter au fort, en une espece de procession, dont elle & le Capitaine formoient l'arriere-garde; & en allant au fort, ils rencontrerent Toutahah, qui sembloit alors revêtu de l'autorité Souveraine, quoiqu'il ne fût pas Roi; il ne parut pas content des égards qu'on avoit pour Oberéa; il devint si jaloux, lorsqu'elle lui montra sa poupée qu'afin de l'appaiser, M. Banks crut de voir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache par un sentiment de jalousie enfantine; il vouloit qu'on lui fît un don exactement semblable à celui qu'avoit reçu la prétendue Reine. Cette remarque est d'autant plus vraie, que dans très-peu de temps ils n'attacherent aucun prix aux poupées.

On la mene à bord. — *Plaisir que lui cause une poupée.* — *Un des chefs jaloux de cette poupée.*

Le 29, assez tard dans la matinée, M. Banks alla faire sa cour à Oberéa; on lui dit qu'elle dormoit encore, & qu'elle étoit couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il s'y rendit dans le dessein de l'éveiller, & il crut pouvoir prendre cette liberté, sans crainte de l'offenser. En regardant à travers sa chambre, il fut fort surpris de voir dans son lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appelloit Obadée. Il se retira en hâte & tout confus; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne scandalisoient personne, & que chacun savoit qu'Oberéa avoit choisi Obadée pour lui prodiguer ses faveurs. Oberéa apprenant que M. Banks l'attendoit, s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire; & pour lui donner des marques d'une faveur spéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, & alla ensuite avec lui dans les tentes. Le soir, M. Banks, suivi de quelques flambeaux, alla voir Toubouraï Tamaïdé, comme cela lui étoit déja arrivé souvent; il fut très-affligé & très-surpris de le trouver lui & sa famille dans la tristesse, & quelques-uns de ses parens versant des larmes, il tâcha en vain

Oberéa surprise avec un jeune homme. — *Visite à un chef. Douleur de ce chef.*

d'en découvrir la cause, c'est pour cela qu'il ne resta pas long-temps chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux Officiers du fort, ils se rappellerent qu'Owhaw avoit prédit que dans quatre jours, les Anglois tireroient leurs grandes pieces d'artillerie. Comme c'étoit alors la fin du troisieme jour, la situation de Toubouraï Tamaidé & de sa famille les allarma. On doubla les sentinelles au fort, & les Officiers passerent la nuit sous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour du petit camp, il vit que tout étoit si paisible, qu'il regarda comme imaginaires les soupçons qu'on avoit formés, en pensant que les Taïtiens méditoient une attaque contre eux. Les Anglois avoient d'ailleurs de quoi se rassurer; leurs petites fortifications étoient finies. Les côtés méridional & septentrional étoient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi, & au-delà d'un fossé qui avoit dix pieds de large & six de profondeur. Le côté de l'Ouest faisant face à la baie, étoit environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi, & revêtu de palissades; il n'y avoit point de fossés, parce que la marée montante venoit jusqu'au pied du rempart. On avoit placé au côté de l'Est, situé sur le bord de la riviere, une double rangée de futailles remplies d'eau; cet endroit étoit le plus foible, on y monta les deux pieces de quatre; les six pierriers furent pointés de maniere qu'ils commandoient aux deux seules avenues qu'il y avoit à la sortie du bois. La garnison étoit composée de quarante-cinq hommes armés de fusils, y compris les Officiers & les observateurs qui résidoient à terre. Les sentinelles étoient relevées aussi exactement que dans une place frontiere.

Cook. 1769.

Précaution contre une attaque.

Le lendemain 30, M. Cook continua de se tenir sur ses gardes, quoiqu'il n'eût pas de raisons particulieres de croire que cette précaution fût nécessaire. Sur les dix heures du matin, Tomio alla à la tente en courant; elle portoit sur son visage des marques de douleur & de crainte; elle prit par la main M. Banks, à qui les Taïtiens s'adressoient toujours dans les occasions de détresse; elle lui fit entendre que Toubouraï Tamaïdé se mouroit, par une suite de quelque chose que les Anglois lui avoient donné à manger, & elle le pria de venir à la maison du malade. M. Banks partit sans délai, & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, & dans l'attitude de la langueur & de l'abattement; les Insulaires, qui environnoient Toubouraï Tamaïdé, firent signe à M. Banks qu'il avoit vomi, & lui apporterent une feuille pliée avec grand soin, où ils disoient qu'étoit renfermée une partie du poison, qui avoit mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks fort empressé ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubouraï Tamaïdé avoit demandé à quelques Anglois, qui avoient eu l'indiscrétion de le lui donner. Le malade avoit observé que les matelots le tenoient long-temps dans leur bouche, & voulant faire la même chose, il l'avoit mâché jusqu'à le réduire en poudre, & l'avoit ensuite avalé;

Toubouraï Tamaïdé malade. Douleur d'une femme.

Cook. 1769.

il regarda d'une maniere très-touchante M. Banks pendant qu'il examinoit la feuille & ce qui y étoit renfermé; & il lui fit entendre qu'il n'avoit plus guere de temps à vivre. M. Banks connoissant alors sa maladie, lui conseilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de temps sa maladie & ses craintes. Toubouraï Tamaïdé passa la journée au fort avec la gaieté & la bonne humeur, qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps.

Le Capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Taïtiens, qui ne connoissent aucune espece de métaux, M. Stehens, secrétaire de l'Amirauté, en fit faire une pareille en fer. M. Cook l'avoit à bord pour montrer à ces peuples combien son pays excelloit dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modele. Il ne la leur avoit pas encore fait voir, parce qu'il ne s'en étoit pas souvenu. Le premier de Mai, Toutahah se rendit au vaisseau sur les dix heures du matin, & il témoigna beaucoup de curiosité d'examiner ce qui étoit renfermé dans les armoires & les tiroirs de la grande chambre; comme on le satisfaisoit en tout, on les ouvrit sur le champ : il desira d'avoir plusieurs choses qu'il appercevoit, & il les rassembla; enfin il jetta les yeux sur la hache, il s'en saisit avec beaucoup d'empressement, & remettant tout ce qu'il avoit déja choisi, il demanda si on vouloit la lui donner " J'y consentis tout de suite; dit M. Cook ,, &, comme s'il eût craint que je ne m'en repentis, il l'emporta ,, dans un transport de joie, sans me faire d'autres demandes, ce ,, qui n'arrivoit pas souvent, quelque généreux que nous fussions ,, à leur égard ,,.

Transport de joie d'un chef à la vue d'une hache.

Chef qui se fait mettre les morceaux à la bouche

Sur le midi un des chefs qui avoit dîné avec M. Cook peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. On avoit observé que ses femmes lui donnoient à manger, mais on ne doutoit pas que dans l'occasion, il ne voulut bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à sa bouche; on se trompoit. Lorsque les Anglois furent à table & que le dîner fut servi, on lui présenta quelques-uns des mêts : il n'y touchoit pas, on le pressa de manger; mais il resta toujours immobile comme une statue, sans toucher à un seul morceau; il feroit sûrement parti sans dîner, si un des domestiques du Capitaine ne lui avoit mis les alimens dans la bouche.

Vol du quart de cercle. Suite de ce vol.

Le premier Mai, les Anglois s'apperçurent avec douleur qu'on avoit volé leur quart de cercle; cet instrument leur étant absolument nécessaire, ils firent bien des démarches & bien des voyages pour le retrouver. M. Banks, qui alla pour cela fort loin dans l'intérieur du pays, le rapporta au fort, où il arriva le soir avec Toubouraï Tamaïdé; il fut surpris d'y trouver Toutahah gardé par des soldats, & de voir que plusieurs Taïtiens effrayés & dans la douleur environnoient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte, & on

permit à quelques Indiens de le ſuivre ; la ſcene étoit touchante ; Toubouraï Tamaïdé courut vers Toutahah, & le ſerrant dans ſes bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inonderent leurs viſages de pleurs ſans pouvoir proférer un ſeul mot; les autres Indiens pleuroient également ſur l'état de leur chef, ils étoient très-perſuadés qu'on alloit le faire mourir. M. Cook arriva au fort un quart-d'heure après, & ils reſterent dans la détreſſe juſqu'à ce temps. On avoit mis Toutahah en priſon contre les ordres du Capitaine, qui à l'inſtant lui accorda ſa liberté : il s'informa de toute cette affaire, & on lui dit que ſon départ pour le bois avec un détachement d'hommes ſous les armes, & dans un temps où l'on avoit commis un vol, dont les naturels du pays croyoient qu'il étoit ſûrement indigné, les avoit tellement allarmés, que le ſoir ils commencerent à quitter le voiſinage du fort & à emporter leurs effets. M. Gore, qui commandoit à bord du vaiſſeau, vit une double pirogue ſortir du fond de la baie ; comme il avoit reçu ordre de n'en laiſſer paſſer aucune, il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter : les Indiens effrayés en voyant que le bateau les abordoit, ſauterent dans la mer ; Toutahah étant malheureuſement du nombre, le contre-maître le prit, le ramena au vaiſſeau, & laiſſa les autres ſe ſauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort ſans faire attention à l'ordre qu'avoit donné M. Cook de ne ſaiſir & de ne detenir perſonne. Le premier Lieutenant, qui y commandoit, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Un des chefs ſaiſi par les Anglois.

Les Indiens étoient ſi fort prévenus de l'idée qu'on alloit mettre à mort Toutahah, qu'ils ne crurent le contraire que lorſque par les ordres du Capitaine, il eut été reconduit hors du fort ; tout le peuple le reçut comme un pere échappé d'un danger mortel, & chacun s'empreſſa de l'embraſſer. La joie ſoudaine eſt ordinairement libérale, ſans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien ; & Toutahah ſe voyant en liberté contre ſon eſpérance, dans le premier mouvement de ſa reconnoiſſance, ſollicita les Anglois de recevoir un préſent de deux cochons ; » nous ſentions, dit M. Cook, que dans cette occaſion nous n'en étions » pas dignes, & nous le refuſâmes pluſieurs fois.

Joie des Naturels lorſqu'il eſt remis en liberté.

MM. Banks & Solander, chargés de faire les échanges dans le marché, exercerent le lendemain 3, leur emploi; mais il vint très-peu de Taïtiens, & ceux qui s'y rendirent n'apportoient point de proviſions. Toutahah cependant envoya quelques-uns de ſes gens redemander la pirogue qu'on avoit detenue, & M. Cook la renvoya : comme on avoit detenu une autre pirogue qui appartenoit à Oberéa, Tupia, l'homme qui faiſoit les affaires de cette Reine lors du Voyage du *Dauphin*, vint examiner ſi on n'avoit rien enlevé de ce qui étoit à bord : il fut ſi content de la trouver dans l'état où on l'avoit priſe, qu'il ſe rendit au fort, y reſta toute la journée, &

Le marché mal fourni. Pourquoi ?

Cook. 1769.

passa la nuit dans sa pirogue. Sur le midi quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis des tentes; mais ils ne voulurent vendre que très-peu des provisions qu'ils avoient, pendant le courant de la journée, M. Banks alla se promener dans le bois, afin qu'en se familiarisant avec les Taïtiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié; ils lui firent des honnêtetés, mais ils se plaignirent du mauvais traitement qu'avoit essuyé leur chef; ils dirent qu'il avoit été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avoit souffert aucune violence sur sa personne: peut-être cependant le contre-maître avoit exercé sur lui des brutalités dont il rougissoit & qu'il craignoit d'avouer. Toutahah se rappellant probablement la maniere dont on s'étoit comporté à son égard, & pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il avoit laissés par présent, il envoya dans l'après-midi un messager pour demander en retour une hache & une chemise; l'Indien dit que son chef n'avoit pas dessein de venir au fort pendant dix jours; M. Cook s'excusa de ce qu'il différoit jusqu'à son arrivée de donner la hache & la chemise. Il espéroit qu'impatient de les avoir, il viendroit bientôt les chercher, & que la premiere entrevue termineroit la froideur qui étoit entre lui & les Anglois; & que l'absence auroit probablement augmentée.

Promenade que fait M. Banks dans le bois.

Le lendemain 4, les Anglois ressentirent davantage les suites de l'offense que l'on avoit faite aux Taïtiens, dans la personne de leur chef, car le marché étoit si mal fourni, qu'on manquoit du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubouraï Tamaïdé dans les bois, & lui persuada difficilement de faire vendre cinq corbeilles de fruits-à-pain; enfin il les obtint, il y en avoit cent vingt, & ce secours vint très-à-propos. Dans l'après-midi un autre messager vint demander de la part de Toutahah, la hache & la chemise; comme il étoit absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que sans lui on ne pourroit guere avoir des provisions, on lui fit dire que M. Banks & le Capitaine iroient lui rendre visite le lendemain, & qu'ils lui porteroient ce qu'il desiroit.

Les Anglois punis de l'offence faite aux Naturels.

Messager d'un chef.

Le jour suivant 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour rappeller au Capitaine sa promesse; ses gens sembloient attendre avec beaucoup d'impatience l'arrivée des Anglois à sa maison. Sur les dix heures, M. Cook s'embarqua avec MM. Banks & Solander; & un des envoyés de Toutahah, & à une heure ils arriverent au lieu de sa résidence qu'ils appelloient *Eparre*, & qui étoit situé à environ quatre milles à l'Ouest des tentes.

M. Cook va à terre.

M. Cook trouva un grand nombre des Taïtiens qui l'attendoient sur le rivage; il auroit été impossible, » dit-il, d'aller plus avant, » si un homme grand & de bonne mine ne nous avoit pas ouvert » un passage; sa tête étoit couverte d'une espece de turban, & » il portoit dans sa main un bâton blanc, dont il frappoit im- » pitoyablement ceux qui étoient autour de lui: cet homme nous conduisit

Maniere dont il est reçu.

„ conduisit vers le chef, tandis que les Indiens crioient *Taio* Cook. 1769.
„ *Tootahah*, „ *Tootahah est votre* „ *ami* ". Nous le vîmes comme un
„ ancien patriarche, assis sous un arbre & environné de plusieurs
„ vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, & sur le
„ champ il nous demanda sa hache; je la lui présentai ainsi que
„ la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays,
„ & garni d'une espece de ruban; il les reçut avec bien du plaisir,
„ & tout de suite il endossa le vêtement; mais il donna la che-
„ mise à la personne qui nous avoit fait faire passage en débarquant
„ sur la côte : cet homme étoit assis alors près de nous, & Too-
„ tahah sembloit desirer que nous eussions des attentions particu-
„ lieres pour lui; peu de temps après, Oberéa & plusieurs au-
„ tres femmes que nous connoissions, arriverent & se placerent
„ parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois, mais ses absences n'é-
„ toient pas longues; nous crûmes qu'il quittoit l'assemblee pour al-
„ ler montrer aux Indiens son nouvel habillement; nous nous trom-
„ pions, il alloit donner des ordres pour les rafraîchissemens &
„ le repas qu'on nous servit. La derniere fois qu'il sortit, étant
„ presque étouffés par la foule, nous étions impatiens de nous
„ en retourner; sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous at-
„ tendoit dans un autre endroit; nous le trouvâmes assis sous la
„ banne de notre propre bateau, & il nous fit signe d'aller à lui;
„ tous ceux de nous que le bateau pouvoit contenir y entre-
„ rent, & il ordonna alors d'apporter du fruit-à-pain & des noix
„ de cocos, dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par
„ envie de manger. Peu de temps après on vint l'avertir & il sor-
„ tit du bateau, & quelques minutes ensuite on nous invita à
„ le suivre; nous fûmes conduits dans une grande place ou cour
„ attenante à sa maison, & qui étoit palissadée de bambous d'en-
„ viron trois pieds de haut : " on préparoit pour les Anglois un
divertissement entiérement nouveau. C'étoit un combat de lutte.
Le Chef étoit assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, &
les principales personnes de sa suite rangées en demi cercle à ses cô-
tes, c'étoient les juges qui devoient applaudir au vainqueur; on avoit
laissé des sieges pour les étrangers. Quand tout fut prêt, dix ou douze Description d'un combat de lutte.
hommes, qui n'avoient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, en-
trerent dans l'arêne; & ils en firent le tour lentement & les regards
baissés, la main gauche sur la poitrine; de la droite, qui étoit ou-
verte ils frappoient souvent l'avant-bras de la gauche avec tant de
roideur que le coup produisoit un son assez aigu, c'étoit un défi gé-
néral que se faisoient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils
adressoient aux spectateurs : d'autres athletes suivirent bientôt ceux-
ci de la même maniere; ils se donnerent ensuite des défis particuliers,
& chacun deux choisit son adversaire. Cette cérémonie consistoit
à joindre les bouts des doigts & à les appuyer sur sa poitrine, en
remuant en même temps les coudes en haut & en bas avec beau-

Cook. 1769.

coup de promptitude; si l'homme à qui le lutteur s'adressoit acceptoit le cartel, il répétoit les mêmes signes, & ils se mettoient tous deux sur le champ dans l'attitude de combattre; une minute après ils en venoient aux mains; excepté dans le premier moment, c'étoit une pure dispute de force; chacun tâchoit d'abord de saisir son adversaire par la cuisse, & s'il n'en venoit pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture & autrement, ils s'accrochoient enfin sans déxtérité ni bonne grace, jusqu'à ce que l'un des athletes profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles renversât l'autre. Lorsque le combat étoit fini les vieillards applaudissoient au vainqueur par quelques mots que toute l'assemblée répétoit en chœur sur une espece de chant, & la victoire étoit célébrée ordinairement par trois cris de joie. Le spectacle étoit suspendu alors pendant quelques minutes; ensuite une autre couple de lutteurs s'avançoit dans l'arène & combattoit de la même maniere. Après que le combat avoit duré une minute si l'un des deux n'étoit pas mis à terre, ils se séparoient d'un commun accord ou par l'intervention de leurs amis, & dans ce cas chacun étendoit son bras & frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étoient aux prises, une autre troupe exécutoit une danse qui duroit aussi l'espace d'une minute; mais chacun des danseurs & lutteurs, ne s'occupoit que de ce qu'il faisoit sans s'embarrasser des autres. Le vainqueur ne montroit jamais d'orgueil à l'égard de l'adversaire qu'il avoit défait, & le vaincu ne murmuroit point de la gloire de son rival. Enfin durant tout le combat on voyoit se soutenir la bienveillance & la bonne humeur, quoiqu'il y eut au moins cinq cens spectateurs, dont quelques-uns étoient des femmes : il est vrai qu'elles étoient en petit nombre, d'ailleurs elles étoient toutes d'un rang distingué, & les Anglois eurent des raisons de croire qu'elles n'assistoient à ce spectacle que pour eux.

Ces combats durerent environ deux heures; l'homme qui avoit fait faire place lors du débarquement de M. Cook, retenoit les Indiens à une distance convenable, en frappant rudement de son bâton ceux qui s'avançoient trop; M. Banks s'informa de son état & il apprit que c'étoit un Officier de Tootahah qui remplissoit les fonctions de maître de cérémonies.

Les lecteurs qui connoissent les combats des athletes de l'antiquité remarqueront sans doute une ressemblance grossiere entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite isle, située au milieu de l'Océan pacifique.

Les Naturels donnent un dîner aux Anglois.

Lorsque les combats de lutte furent terminés, on dit aux Anglois qu'on préparoit deux cochons & des fruits-à-pain pour leur dîner; comme ils avoient grand appétit cette nouvelle leur fit plaisir. Tootahah cependant sembla se repentir de sa libéralité : au lieu de placer ses deux cochons devant les étrangers, il en fit porter un dans leur bateau; les Anglois ne furent pas fâchés d'abord de ce nouvel

arrangement, parce qu'ils penſoient dîner plus à leur aiſe dans le bâtiment qu'à terre, & qu'il ſeroit plus facile d'écarter la foule. Dès qu'ils furent arrivés à bord, on leur dit de retourner au vaiſſeau avec le cochon; cet ordre n'étoit pas agréable; il y avoit un trajet de quatre milles, & pendant ce temps le dîner ſe refroidiſſoit, on crut pourtant devoir le ſatisfaire, il les accompagna au vaiſſeau, ſuivi de quelques-autres Indiens, & enfin les Anglois mangerent les mets qu'il avoit préparés & dont lui & Tabouraï Tamaïdé eurent une bonne part.

Cook. 1769.

La réconciliation avec ce chef fit ſur les Taïtiens toute l'impreſſion qu'on pouvoit deſirer; car dès qu'ils ſurent qu'il étoit à bord, les fruits-à-pain, les noix de cocos & les autres proviſions arriverent au fort en grande abondance.

Echanges au marché.

Les échanges ſe paſſoient dans le marché comme à l'ordinaire; mais les cochons y étant toujours fort rares, le maître & M. Gréen allerent dans la pinalle à l'Eſt de Taïti, le 8 dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourroient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'iſle, ils parcoururent une eſpace d'environ vingt milles; ils apperçurent pluſieurs cochons & une tourterelle qu'on ne voulut pas leur vendre; chacun leur diſoit : *cela appartient à Tootahah, & on ne peut pas les échanger ſans ſa permiſſion.*

Excurſion dans l'iſle, pour acheter des cochons.

Les Anglois commencérent à croire que Tootahah étoit un grand Prince, puiſqu'il avoit une autorité ſi abſolue & qui s'étendoit ſi loin; ils reconnurent enſuite qu'il adminiſtroit, comme Souverain, le Gouvernement de cette partie de l'iſle au nom d'un mineur (a).

Quoique le marché du fort fût aſſez bien fourni, cependant les proviſions y abordoient plus lentement; au commencement de la relâche des Anglois ils en achetoient une quantité ſuffiſante pour leur conſommation, entre le lever du ſoleil & huit heures du matin; mais ce commerce prenoit alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça ſon petit bateau devant la porte du fort, & les Taïtiens venoient y faire leurs échanges. Juſqu'à préſent les petites verroteries avoient ſuffi pour payer les noix de cocos & les fruits-à-pain; comme ces denrées n'y étoient plus en ſi grande abondance, M. Cook fut obligé pour la premiere fois, de montrer des clous : pour un des plus petits, qui avoit quatre pouces de long, les Indiens nous donnoient vingt noix de cocos & du fruit-à-pain en proportion, & dans peu de temps le marché fut approviſionné comme à l'ordinaire.

Difficulté des échanges.

Le 9, dans la matinée, Oberéa vint faire ſa premiere viſite aux Anglois, depuis la perte du quart de cercle, & la malheureuſe détention de Tootahah; elle étoit accompagnée d'Obadée, qui étoit alors ſon favori, & de Tupia; ils apporterent un cochon & quel-

(a) On en parlera plus bas dans le ſecond voyage de M. Cook.

Cook. 1769.

ques fruits-à-pain, & on leur donna en retour une hache. M. Cook avoit fourni alors à la curiosité des Indiens un spectacle intéressant & nouveau : la forge étoit dressée & travailloit presque continuellement ; ils donnoient des morceaux de fer, qu'ils avoient reçus du *Dauphin*, en priant de leur en fabriquer des instrumens de différente espece ; & on satisfaisoit leur empressement, à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le temps du serrurier. Oberéa ayant reçu sa hache, engagea le serrurier à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle montra ; cette opération n'étoit pas possible : elle porta alors une hache rompue afin de la lui raccommoder.

Graines plantées par les Anglois à Taiti.

Le 10 Mai, M. Cook planta des pepins de melon & des graines d'autres plantes dans un terrein qui avoit été préparé pour cela : on les avoit tenus pendant tout le voyage dans de petites boîtes bien bouchées avec de la poix-resine; excepté la graine de moutarde, aucune ne germa. Les concombres & les melons ne prirent pas; M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avoit gâté les graines.

Visite de quelques femmes. Cérémonie singulieres.

Le 12 Mai, les Anglois reçurent la visite de quelques femmes qu'ils n'avoient pas encore vues, & qui les aborderent avec des cérémonies très-singulieres. M. Banks faisoit des échanges à la porte du fort, entre neuf & dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue, dans laquelle étoit assis un homme & deux femmes. Les Indiens qui étoient autour de M. Banks lui dirent par signes d'aller à leur rencontre, ce qu'il fit sur le champ. Mais pendant qu'il sortoit du bateau, l'homme & les deux femmes s'étoient déja avancés jusqu'à quinze pas de lui; ils s'arrêterent alors, & l'inviterent par signes à faire la même chose; ils jetterent à terre une douzaine de jeunes planes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta, & les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Taïtien qui sembloit être un serviteur, passant & repassant à six reprises différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en le lui donnant. Tupia qui étoit près de M. Banks remplissoit les fonctions de son maître de cérémonies; à mesure qu'il recevoit les rameaux il les plaçoit dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres sur la terre, dans l'espace qui étoit entre M. Banks & les Indiens; il y avoit neuf piéces; il en posa trois l'une sur l'autre & alors une des femmes appellée Oorattooa la plus distinguée d'entre elles, monta sur ces tapis, & relevant ses vêtemens jusqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux & de sang froid & un air d'innocence & de simplicité qu'il n'est pas possible d'imaginer; elle laissa retomber ensuite ses vêtemens & alla se remettre à sa place; on étendit trois autres pieces sur les trois premieres, elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire : enfin les trois dernieres pieces furent étendues sur les six

Usage immodeste.

premieres, & elle en fit le tour pour la troisieme fois avec les mêmes circonstances. Les Taïtiens replierent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un présent de la part de la femme qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeoit devoir leur être le plus agréables ; ils resterent dans la tente l'espace d'une heure & s'en allerent. Sur le soir les Officiers qui étoient au fort reçurent la visite d'Obérea & d'une femme de sa suite sa favorite nommée Otheothea : c'étoit une fille d'une figure agréable, ils furent d'autant plus charmés de la voir qu'elle avoit passé quelques jours sans venir au camp & qu'on l'avoit dit malade ou morte.

Cook. 1769

Visite d'Obérea.

Le 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant se procurer un ombrage pendant la chaleur du jour, alla se promener dans le bois portant son fusil comme à l'ordinaire : en s'en revenant il rencontra Toubouraï Tamaïdé près de la maison qu'il habitoit par intervalles ; comme il s'étoit arrêté pour passer quelque temps avec lui, l'Indien lui arracha subitement le fusil des mains, le banda & l'élevant en l'air, tira la détente ; heureusement l'amorce brûla sans que le coup partît. M. Banks lui reprit bientôt son fusil, très-surpris de voir qu'il eût acquis assez de connoissance du méchanisme de cette arme pour la décharger & il lui reprocha avec beaucoup de sévérité ce qu'il venoit de faire ; comme il étoit très-important de ne pas apprendre aux Taïtiens comment on manioit ces armes, M. Banks leur avoit dit dans toutes les occasions qu'ils ne pouvoient pas lui faire une plus grande offense que de les toucher : il étoit nécessaire alors de réitérer ces défenses avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces aux reproches. Toubouraï Tamaïdé supporta tout patiemment ; mais dès que M. Banks eut traversé la riviere, l'Indien partit avec toute sa famille & ses meubles pour sa maison d'Eparre. Les Taïtiens qui étoient au fort apprirent bientôt cette nouvelle ; on craignit les suites du mécontentement de Tabouraï Tamaïdé, qui dans toutes les occasions avoit été très-utile ; M. Banks résolut de le suivre sans délai, afin de solliciter son retour, il partit le même soir accompagné de M. Molineux. Ils le trouverent assis au milieu d'un grand cercle de ses compatriotes, à qui probablement il avoit raconté son aventure & les craintes qu'elle lui faisoit naître, son visage présentoit l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes passions étoient également marquées avec force sur la figure de tous les Taïtiens qui l'environnoient. Lorsque M. Banks & M. Molineux entrerent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même maniere que Térapo dans une autre occasion, c'est-à-dire en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fut couverte de sang. M. Banks ne perdit point de temps pour tâcher de les consoler ; il assura le chef qu'il falloit oublier tout ce qui s'étoit passé, qu'il ne leur vouloit aucun mal, & qu'ils

Promenade de M. Banks dans les bois.

Audace d'un chef.

Moyens employés pour regagner l'amitié d'un chef.

Maniere dont ils expriment leur chagrin.

Cook. 1769.

n'avoient rien à craindre. Toubouraï Tamaïdé fut bientôt calmé & reprit sa confiance & sa tranquillité, il ordonna de tenir prête une double pirogue, ils revinrent tous ensemble au fort avant le soupé, & pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien & sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour mettre les Anglois à l'abri des entreprises des insulaires : entre onze heures & minuit un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort, en escaladant les palissades, dans le dessein sans doute de voler tout ce qu'il pourroit trouver; la sentinelle qui le découvrit heureusement ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit avec tant de promptitude qu'aucun des Anglois ne put l'atteindre. La forge de l'armurier étoit dressée dans le fort, & le fer & les instrumens de ce métal dont on s'y servoit continuellement, étoient des tentations au vol que les Taïtiens ne pouvoient surmonter.

Vols que les Naturels essayent de commettre.

Le Dimanche 14, M. Cook ordonna qu'on célébrât le service divin au fort; il desiroit que quelques-uns des principaux des Taïtiens y assistassent; mais lorsque l'heure fut arrivée la plupart s'en allerent dans leurs habitations. M. Banks cependant traversa la riviere & ramena Toubouraï Tamaïdé & sa femme; il les fit asseoir sur des sieges & se plaça près d'eux; pendant tout le service ils observoient attentivement ses postures & l'imitoient très-exactement. Ils s'asseyoient, se tenoient de bout ou se mettoient à genoux lorsque M. Banks faisoit de même : ils sentoient que les Anglois étoient occupés à quelque chose de sérieux & d'important, & ils ordonnoient aux Taïtiens qui étoient hors du fort de se tenir en silence. Cependant après que le service fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune question, & ils ne vouloient pas écouter lorsqu'on tâchoit de leur expliquer ce qui venoit de se passer.

Service divin célébré devant les Naturels.

M. Hankesworth, rédacteur des voyages de M. Cook a dénaturé le fait suivant, en laissant entendre que c'étoit une cérémonie religieuse de la part des Taïtiens. M. Banks & le Docteur Solander m'ont dit en Angleterre, que l'après-dîné du Dimanche on appella M. Cook & M. Banks qui virent un jeune homme de près de six pieds, & une jeune fille de onze à douze ans sacrifier à Vénus devant plusieurs Anglois, & un grand nombre de Naturels du pays, sans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il sembloit, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs ils avoient plusieurs femmes d'un rang distingué, & en particulier Oberéa qui donnoit à la fille des instructions sur la maniere dont elle devoit jouer son rôle; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paroissoit pas en avoir besoin.

Erreur de M. Hankesworth.

Action contre la pudeur.

Il se présenta bientôt des occasions de connoître si les Taïtiens formoient entr'eux des complots pour voler. La nuit du 13 au 14, on vola une des pieces d'eau qui étoit à côté du fort. Le matin on ne vit pas un Indien qui ne fût instruit du vol; cependant on ju-

Vol.

gea qu'ils n'étoient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahiſſoient leurs aſſociés, car ils paroiſſoient tous diſpoſés à indiquer où on pourroit retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on dit qu'il avoit été mis dans une pirogue; mais comme cette piece d'eau n'étoit pas fort néceſſaire, il ne fit pas beaucoup de recherches, afin de la recouvrer; lorſqu'il fut de retour, Toubouraï Tamaïdé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on voleroit un autre tonneau : il n'eſt pas aiſé de conjecturer comment il avoit appris ce projet; il eſt sûr qu'il n'étoit pas du complot, car il vint avec ſa femme & ſa famille dans l'endroit où étoient placées les pieces d'eau; il y dreſſa ſes lits en diſant, qu'en dépit du voleur il les garderoit. M. Cook ne voulut pas y conſentir : il lui fit entendre qu'on placeroit une ſentinelle juſqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux; il retira alors ſes lits dans la tente de M. Banks, où lui & ſa famille paſſerent la nuit; il fit ſigne à la ſentinelle en la quittant d'être bien ſur ſes gardes. On reconnut dans peu que l'Indien avoit été bien informé; le voleur vint vers minuit : mais s'appercevant qu'on avoit mis un ſoldat pour veiller ſur les tonneaux, il s'en alla ſans rien dérober.

Cook. 1769.

Les Anglois avertis d'un vol qui devoit ſe faire.

L'aventure du couteau avoit beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Toubouraï Tamaïdé, & il ne ſe défioit point de lui; le Taïtien fut expoſé par la ſuite à des tentations que ſa probité & ſon honneur ne purent pas ſurmonter. Il s'étoit trouvé pluſieurs fois dans des occaſions favorables de commettre quelque vol, & il avoit réſiſté; mais il fut enfin ſéduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous : ces clous étoient plus grands que tous ceux qu'on avoit donnés juſqu'alors en échanges aux Indiens, & ils avoient été laiſſés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avoit un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertence quelque partie de ſon habillement, ſous lequel il en avoit caché un, le domeſtique de M. Banks le vit, & le dit à ſon maître. M. Banks ſachant qu'on ne lui avoit pas donné ce clou, & qu'il ne l'avoit pas reçu en échange, examina ſur le champ le panier où il y en avoit ſept, & il remarqua qu'il en manquoit cinq. Il accuſa avec répugnance Toubouraï Tamaïdé du délit; le Taïtien avoua le fait : on lui redemanda ſur le champ les clous, & il répondit qu'ils étoient à *Eparre*; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paroiſſoit fort empreſſé de les ravoir, & qu'il lui faiſoit quelques ſignes de menace. Toubouraï Tamaïdé fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

Vol commis par un chef.

Comme il ne falloit pas lui faire voir que ſon offenſe étoit légere; après quelque délibération, on lui dit qu'on lui pardonneroit s'il vouloit rapporter les quatre autres clous au fort. Il conſentit à cette condition; mais il ne la remplit pas; au lieu d'aller cher-

Cook. 1769. cher les clous, il se retira avec sa famille avant la nuit, en emportant tous ses meubles.

Messages de Tootahah. M. Cook ayant reçu différens messages de Tootahah, qui mandoit que si on vouloit lui rendre visite, il reconnoîtroit cette faveur par un présent de quatre cochons; M. Hicks fut chargé d'aller voir s'il ne seroit pas possible de s'en procurer quelques-uns sans cela; on lui ordonna en même temps de faire à l'Indien toutes sortes de politesses. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appellé *Tottahah*, situé cinq milles plus à l'Ouest; le Taïtien le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra sur le champ un cochon, & lui dit que dans la matinée on ameneroit les trois autres qui étoient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers : mais comme les trois cochons ne venoient point, & qu'il ne jugea pas à propos de rester plus long-temps, il s'en revint avec celui qu'on lui avoit donné.

Toubouraï Tamaïdé revient voir les Anglois. Le 25, Toubouraï Tamaïdé, accompagné de sa femme Tomio, parut à la tente pour la premiere fois : depuis qu'on l'avoit découvert volant les clous, il paroissoit affligé & timide; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner les bonnes graces & l'amitié des Anglois, en rendant les quatre clous qu'il avoit emportés. La froideur & la réserve avec lesquelles M. Banks & les autres le traiterent, n'étoient guère capables de lui inspirer du calme & de la gaieté ; il ne demeura pas long-temps, & il partit d'une maniere brusque. M. Monkhouse, le chrurgien, alla le lendemain dans la matinée pour opérer la réconciliation; il tâcha de lui persuader de rendre les clous, mais il ne put pas y réussir.

Visite à un chef. Le 27, M. Cook s'embarqua dès le grand matin avec MM. Banks & Solander, & trois autres personnes, pour aller voir Tootahah, il avoit quitté Tettahah, où M. Hicks l'avoit trouvé, & il étoit dans un endroit appellé Atahourou, à six milles plus loin. Comme ils ne purent pas faire plus de la moitié du chemin dans le bateau, il étoit presque nuit lorsqu'ils arriverent. Ils le virent assis comme à l'ordinaire, sous un arbre, & environné d'un grand nombre de Taïtiens : ils lui firent des présens, qui consistoient en un habit & un jupon d'étoffe jaune, & quelques autres bagatelles qu'il reçut avec plaisir. Il ordonna sur le champ de tuer & d'apprêter un

Souper que le chef donne aux Anglois. cochon pour le souper, en promettant qu'il en donneroit plusieurs le lendemain : mais les Anglois avoient moins envie de se régaler dans ce voyage, que de remporter des rafraîchessemens, dont le fort avoit besoin ; ils le prierent de ne pas faire tuer le cochon, & ils souperent des fruits du pays. Comme la nuit approchoit, & qu'il y avoit dans ce lieu plus de monde que les maisons & les canots n'en pouvoient contenir, & entre autres Oberéa, sa suite & plu-

Nuit que les Anglois passent à terre chez les Taïtiens. sieurs autres Indiens, les Anglois commencerent à chercher des logemens; ils étoient au nombre de six; M. Banks fut assez heureux pour qu'Oberéa lui offrît une place dans sa pirogue; il alla se coucher

coucher de bonne heure, suivant la coutume du pays; il ôta ses habits comme à l'ordinaire à cause de la chaleur : Oberéa lui dit amicalement qu'elle vouloit les garder, & qu'à coup sûr on les voleroit si elle n'en avoit pas soin. M. Banks ayant une pareille sauve-garde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable; il s'éveilla sur les onze heures, & voulant se lever pour quelques besoins, il chercha ses habits dans l'endroit où il avoit vu Oberéa les placer; mais ils n'y étoient plus : il éveilla Oberéa sur le champ; dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, & se mit en devoir de retrouver ce que M. Banks avoit perdu. Tootahah dormoit dans la pirogue voisine : allarmé au bruit, il vint vers eux, & sortit avec Oberéa afin de découvrir le voleur. M. Banks n'étoit pas en état de les accompagner, on ne lui avoit rien laissé que ses culottes; on avoit pris son habit, sa veste, ses pistolets, sa poire à poudre & plusieurs autres effets qui étoient dans ses poches : une demi-heure après, Oberéa & Tootahah revinrent, mais sans avoir rien appris ni sur les vêtemens, ni sur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes; on n'avoit pas emporté son fusil, mais il avoit négligé de le charger; il ne savoit pas où le docteur Solander & M. Cook passoient la nuit, & dans ce qui devoit lui arriver, il ne pouvoit pas recourir à leur secours. Il crut cependant qu'il valoit mieux ne point montrer de crainte ni de soupçon à l'égard des Taïtiens avec qui il étoit; il donna son fusil à Tupia, qui s'étoit éveillé au milieu du désordre, & qu'il chargea d'en prendre soin, en le priant en même temps de rester couché; il ajouta qu'il étoit satisfait des peines que Tootahah & Oberéa avoient prises pour retrouver les effets, quoiqu'elles eussent été inutiles.

Cook. 1769.

M. Banks volé pendant la nuit.

M. Banks se recoucha assez déconcerté : il entendit bientôt après de la musique, & il vit des lumieres à peu de distance sur le rivage : c'étoit un concert ou assemblée, qu'ils appellent Heiva, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce spectacle devoit nécessairement rassembler beaucoup d'Indiens & que M. Cook pouvoit s'y trouver, ainsi que d'autres Anglois, M. Banks, se leva pour y aller aussi, les lumieres & le son l'amenerent dans une case où M. Cook étoit avec trois autres personnes du vaisseau. Il les distingua aisément du reste de la foule, il s'approcha presque nud & raconta sa triste aventure, les Anglois le consolerent comme les malheureux se consolent entre eux; ils lui dirent qu'ils avoient été aussi maltraités que lui : M. Cook lui fit voir ses jambes nues en lui disant qu'on avoit volé ses bas sous sa tête, quoiqu'il fût sûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit; ses autres compagnons avoient perdu leur juste au corps. Ils résolurent pourtant d'entendre la musique, quelque mal vêtus qu'ils fussent. Le concert étoit composé de quatre tambours, de trois flûtes & de plusieurs voix, il dura environ une heure, & lorsqu'il fut fini ils se retirerent dans les endroits ou ils avoient couché, après être convenus que jusqu'au lende-

Spectacle pendant la nuit

Cook. 1769.

main matin, ils ne feroient aucune démarche pour retrouver leurs habits.

Le 28 ils se leverent à la pointe du jour. Le premier homme que vit M. Banks fut Tupia, qui gardoit fidélement son fusil. Oberéa lui apporta bientôt quelques vêtemens de son pays pour lui servir au défaut des siens, de sorte qu'en nous abordant il portoit un habillement bigarré, moitié à la Taïtienne. Excepté le docteur Solander, dont on ne connoissoit pas le gîte, & qui n'avoit point assisté au concert. Les Anglois furent bientôt réunis; peu de temps après Tootahah parut & on le pressa de chercher les habits dérobés; mais on ne put jamais lui persuader non plus qu'à Oberéa de faire aucune démarche à cet effet & on soupçonna alors qu'ils étoient complices du vol. Sur les huit heures M. Solander arriva, il avoit passé la nuit dans une case à un mille de distance chez des hôtes plus honnêtes, & on ne lui avoit rien pris.

Suite de ce vol d'habits.

Les Anglois perdirent alors tout espoir de recouvrer leurs habits, dont en effet ils n'ont jamais entendu parler dans la suite, & ils passerent toute la matinée à demander les cochons qu'on leur avoit promis; mais leurs tentatives furent également sans succès. Sur le midi, ils marcherent vers le bateau assez mécontens, & n'emportant rien avec eux que ce qu'ils avoient acheté la veille du boucher & du cuisinier de Tootahah.

En retournant au bateau, ils eurent un spectacle qui les dédommagea en quelque maniere de leurs fatigues & de leurs pertes. Chemin faisant, ils arriverent à un des endroits en petit nombre, où l'isle n'est pas environnée par des récifs, & où par conséquent une houle élevée brise sur la côte. Les lames étoient effrayantes, un des bateaux n'auroit pas pu s'en tirer, & si le meilleur nageur de l'Europe avoit été par quelque accident exposé à leur furie, il y auroit été bientôt englouti par les flots, ou écrasé contre les grosses pierres dont le rivage étoit couvert; cependant ils y virent dix ou douze Indiens qui nagerent pour leur plaisir. Lorsque les flots brisoient près d'eux ils plongeoient par-dessous & repassoient de l'autre côté avec une adresse & une facilité inconcevables. Les nageurs trouverent au milieu de la mer l'arriere d'une vieille pirogue, ils le saisirent & le pousserent devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance; alors deux ou trois de ces Indiens se mettoient dessus & tournant le bout quarré contre la vague, ils étoient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable & quelquefois même jusqu'à la greve; mais ordinairement la vague brisoit sur eux avant qu'ils fussent à moitié chemin, & alors ils plongeoient & se relevoient d'un autre côté en tenant toujours le morceau de pirogue : ils se remettoient à nager de nouveau au large & revenoient ensuite par la même manœuvre. Les Anglois resterent plus d'une demie heure à contempler cette scene étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'al-

Habiles nageurs.

ler à terre, ils sembloient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif.

Cook. 1769.

Comme le jour où M. Cook & M. Gréen devoient faire leurs observations astronomiques approchoit, ils résolurent, en conséquence de quelques idées que leur avoit données le Lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer le passage de Vénus dans différens endroits, espérant que s'ils ne réussissoient pas à Taïti, ils auroient ailleurs un meilleur succès. Ils s'occuperent donc à préparer les instrumens & à montrer l'usage qu'il en falloit faire à ceux des Officiers, qu'on vouloit envoyer dehors.

Préparatifs pour observer le passage de Vénus.

Le premier Juin deux jours avant le passage de Vénus M. Cook fit partir pour *Eimeo* isle voisine, que le Capitaine Wallis à appellé *isle du Duc d'Yorck*, dans la grande chaloupe M. Gore & M. M. Monkhouse & Spoting, à qui M. Gréen avoit donné des instrumens convenables; M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, & il fut accompagné de Toubouraï Tamaïdé, de Tomio & de plusieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 3 il envoya M. Hicks avec M. M. Clerk & Petergill, les contre-maîtres, & M. Saunders, un des Officiers de poupe, dans la pinasse à l'Est de Taïti, afin d'y choisir à quelque distance du principal observatoire, un lieu convenable où ils pussent employer les instrumens qu'ils avoient aussi emportés pour le même dessein.

Détachemens envoyé à Eimeo & ailleurs.

Malgré toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi; ceux qui étoient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenerent enfin au-dessous de la terre *d'Eimeo*. A la pointe du jour du 2 ils virent une pirogue qu'ils appellerent; les Indiens qu'elle avoit à bord leur montrerent un passage à travers le récif, ils y entrerent & ils choisirent bientôt après pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail, qui s'élevoit hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte; ce rocher en avoit quatre-vingt de longueur & vingt de large; on trouvoit au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ses compagnons commencerent à les dresser & à faire les autres préparatifs nécessaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces entrefaites M. Banks suivi des insulaires de Taïti & des autres Indiens qu'il avoit rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'isle pour y acheter des provisions; il s'en procura effectivement une quantité suffisante avant la nuit: lorsqu'il revint au rocher, il trouva l'observatoire en ordre & les télescopes fixés à éprouver. La soirée fut très-belle, cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit.

Ils furent de bout dès la pointe du jour du 3, & ils eurent la satisfaction de voir le soleil se lever sans nuages. M. Banks souhaitant alors un heureux succès aux observateurs, retourna une seconde fois dans l'isle pour en examiner les productions & y acheter des rafraîchissemens, pour faire ses échanges avec les naturels du pays,

Excursion dans le pays.

Cook. 1769.

Il se plaça sous un arbre, & afin de n'être pas poussé par la foule, il traça au tour de lui un cercle dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

Arrivée du Roi.

Sur les huit heures, il apperçut deux pirogues qui voguoient vers l'endroit où il étoit, & les insulaires lui firent entendre qu'elles appartenoient à Tarrao, Roi de l'isle, qui venoit lui rendre visite: dès que les pirogues s'approcherent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, & Sa Majesté débarqua avec sa sœur nommée Nuna. Comme ils s'avançoient vers l'arbre, sous lequel étoit M. Banks, il alla à leur rencontre, & il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avoit écarté les autres insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences. M. Banks développa une espece de turban d'étoffe de l'Inde qu'il portoit sur sa tête en place de chapeau, il l'étendit à terre & ils s'assirent tous ensemble; on apporta alors le présent royal qui étoit composé d'un chien, d'un cochon, & de quelques fruits-à-pain, de noix de cocos & autres choses pareilles: M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent: les messagers revinrent avec une hache, une chemise & des verroteries qu'il offrit à Sa Majesté qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

Cérémonies de cette entrevue.

Présent du Roi.

Pendant cet intervalle Toubouraï Tamaïdé & Tomio arriverent de l'observatoire; Tomio dit qu'elle étoit parente de Tarrao: elle lui fit présent d'un grand clou & donna en même temps une chemise à Nuna.

Les Insulaires menés à l'observatoire.

Après le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil, M. Banks retourna à l'observatoire, emmenant avec lui Tarrao, Nuna & quelques-uns des principaux personnages de leur suite, parmi lesquels il y avoit trois jeunes femmes très-belles. Il leur montra la planete au-dessus du soleil, & tâcha de leur faire entendre que ses compagnons & lui avoient quitté leurs pays pour venir observer ce phénomêne. Bientôt après M. Banks retourna avec eux à l'isle *d'Eimeo*. Il y passa le reste de la journée à en examiner les productions qu'il trouva à-peu-près les mêmes que celles de Taïti. Les hommes qu'il y vit, ressembloient aussi entiérement aux habitans de cette derniere isle, & il en reconnut plusieurs pour les avoir déja vus à Taïti; de maniere que tous ceux avec qui il fit des échanges connoissoient ces marchandises & leur valeur.

Excursion dans l'isle d'Eimeo.

Remarques sur cette isle.

Le lendemain au matin 4 les observateurs plierent leurs tentes pour s'en revenir & arriverent au fort avant la nuit.

Observation du passage de Vénus.

L'observation fut faite avec un égal succès au fort & par les personnes que j'avois envoyées à l'Est de l'Isle. Depuis le levé du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un seul nuage au ciel, & M. Cook, M. Gréen & le docteur Solander suivirent tout le passage de Vénus avec la plus grande facilité. Le Télescope de M. Gréen & celui du Capitaine étoient de la même force, & celui du Docteur

Solander étoit plus grand. Ils virent tout au tour de la planette un atmosphere ou brouillard nébuleux qui rendoit moins distincts les temps des contacts & sur-tout des contacts intérieurs, ce qui les fit différer les uns les autres dans leurs observations, plus qu'on ne devoit l'attendre suivant M. Gréen. Cook. 1769.

		'	''	
Le premier contact extérieur ou la premiere apparence de l'entrée de Vénus au-dessus du disque du soleil fut à.	9	25	42	*Matin.*
Le premier contact intérieur ou l'immersion totale à	9	44	4	*Matin.*
Le second contact & intérieur ou le commencement de l'émersion à.	3	14	8	*Après-Midi.*
Le second contact extérieur ou l'émersion totale à	3	32	10	*Après-Midi.*

Ils trouverent que leur observatoire étoit situé au 17d. 29'. 15''. de latitude & au 149d. 32'. 30''. de longitude Ouest de *Greenwich*. On trouve dans les transactions philosophiques vol. LXI. part II. pag. 397. & les suiv. des tables où ces observations sont plus détaillées & une planche qui sert à les faire entendre.

Pendant que les Officiers étoient tous occupés à observer le passage de Vénus, des matelots enfoncerent un des magasins & volerent près d'un cent de clous à fiches : si les voleurs avoient répandu ces clous parmi les Taïtiens, ils auroient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer qui étoit la principale marchandise qu'eut apportée M. Cook pour commercer. On découvrit un des voleurs, on ne lui trouva que sept clous ; il fut puni par 24 coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ses complices. Vol commis par des matelots.

Il mourut le 5 une vielle femme d'un certain rang & qui étoit parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres. Au milieu d'une petite place quarrée proprement palissadée de bambous, ils dresserent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placerent le corps en-dessous sur un chassis tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps étoit couvert d'une belle étoffe, & on avoit placé près de lui du fruit-à-pain, du poisson & d'autres provisions : on supposa que les alimens étoient préparés pour l'esprit du défunt, & que par conséquent ces Indiens ont quelques idées confuses de l'existence des ames après la mort ; mais lorsque M. Cook s'adressa à Toubouraï Tamaïdé, afin de s'instruire plus particuliérement sur cette matiere, on lui dit que ces alimens étoient des offrandes pour leurs dieux. Vis-à-vis le quarré, il y avoit un endroit où les parens du défunt alloient payer le tribut de leur douleur ; & au-dessous du pavillon, on trouvoit une quantité innombrable de petites pieces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs avoient versé leurs larmes & leur sang ; car dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec une dent de goulu. A quelques pas de là on avoit dressé deux petites huttes ; quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une, & l'autre sert d'habitation au principal person- Observations sur les funerailles.

Cook 1769.

nage du deuil, qui eſt toujours un homme revêtu d'un habillement ſingulier, & qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus bas. On enterre enſuite les os des morts dans un lieu voiſin de celui où on éleve ainſi les cadavres pour les laiſſer tomber en pourriture.

Suite des funérailles.

Le principal perſonnage du deuil devoit faire le 10 la cérémonie en l'honneur de la vielle femme dont on a décrit le tombeau. M. Banks étoit ſi curieux de voir tous les myſteres de la ſolemnité qu'il réſolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvoit pas y aſſiſter ſans cette condition. Il alla donc le ſoir dans l'endroit où étoit dépoſé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres perſonnes, & un jeune homme d'environ quatorze ans, qui ſe préparoient à la cérémonie. Toubouraï Tamaïdé en étoit le chef; on dépouilla M. Banks de ſes vêtemens à l'Européenne. Les Indiens nouerent, au tour de ſes reins une petite piece d'étoffe, & ils lui barbouillerent tout le corps juſqu'aux épaules, avec du charbon & de l'eau, de maniere qu'il étoit auſſi noir qu'un négre; ils firent la même opération à pluſieurs perſonnes & entre autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui. Le jeune homme fut noirci par-tout, & enſuite le convoi ſe mit en marche.

M. Banks ſe laiſſe mettre nud pour y exercer un emploi.

Convoi.

Toubouraï Tamaïdé proféroit près du corps quelques mots que nous avons jugés être une priere; il récitoit les mêmes paroles lorſqu'il fut arrivé dans ſa maiſon, ils continuerent enſuite leur route vers le fort, dont on leur avoit permis d'approcher dans cette occaſion. Les Taitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi: dès qu'il fut apperçu de loin, par ceux qui étoient aux environs du fort, ils allerent ſe cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étoient plus de cent, & qui ſe retirerent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traverſa enſuite la riviere & entra dans les bois, paſſant devant pluſieurs maiſons qui étoient toutes déſertes, & l'on ne vit pas un ſeul inſulaire pendant le reſte de la proceſſion, qui dura plus d'une demi-heure : ils appellent Nineveh la fonction que faiſoit M. Banks; deux autres comme lui, étoient chargés du même emploi: comme les naturels du pays avoient tous diſparu, ils alloient dire au principal perſonnage du deuil Imatata (il n'y a perſonne) enfin on renvoya tous les gens du convoi ſe laver dans la riviere & prendre leurs habits ordinaires.

Les Taïtiens s'enfuient dès qu'ils l'apperçoivent

Le 12, quelques-uns des naturels du pays ſe plaignirent que deux des matelots leur avoient pris des arcs, des fléches & des cordes faites avec des cheveux treſſés; M. Cook examina l'affaire & trouvant que l'accuſation étoit prouvée, il fit donner à chacun des coupables vingt coups de fouet.

Les Naturels ſe plaignent qu'on les a volés.

Toubouraï Tamaïdé vint ce jour-là au fort avec ſon arc, en

conséquence d'un défi que lui avoit fait M. Gore. Le chef pensoit que c'étoit pour essayer à qui lanceroit la fléche plus loin, & M. Gore à qui frapperoit mieux le but, & comme celui-ci ne tâchoit pas de pousser la fléche le plus loin qu'il lui seroit possible, & que l'autre ne viroit point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adresse. Toubouraï Tamaïdé voulant alors montrer ce qu'il étoit capable de faire, banda son arc & décocha une fléche à 274 verges, c'est-à-dire un peu plus d'un sixieme de mille. Leurs fléches ne sont jamais empennées, & leur maniere de tirer est singuliere : ils s'agenouillent, & au moment où la fléche part, ils laissent tomber l'arc.

Cook, 1769.

Adresse & force d'un chef.

Maniere de tirer l'arc.

M. Banks, dans sa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reconnut après quelques questions, pour des musiciens ambulans; dès que les Anglois eurent appris l'endroit où ils devoient passer la nuit ils s'y rendirent tous. Ces musiciens avoient deux flûtes, & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étoient assemblés au tour d'eux. Ceux qui battoient du tambour accompagnoient la musique avec leur voix, & les Anglois furent fort surpris de découvrir qu'ils étoient l'objet de leurs chansons; ils ne s'attendoient pas à rencontrer parmi les habitans sauvages de ce coin solitaire du globe, une profession pour qui les nations les plus distinguées par leur esprit & leurs connoissances, ont eu de l'estime & de la vénération; tels sont pourtant les bardes & les menestrets de Taïti; ils improvisoient & joignoient la musique de leurs instrumens au son de leurs voix, ils alloient continuellement d'un lieu à un autre, & le maître de la maison & l'assemblée leur donnoient en récompense les choses dont ils pouvoient se passer, & dont ces bardes avoient besoin.

Musiciens ambulans.

Improvisateurs.

Le 14 & jours suivans jusqu'au 18, se passerent à négocier avec les Indiens pour la restitution de différentes choses volées : les Anglois prenoient de leur côté toutes les précautions possibles pour ne pas se brouiller avec les Naturels, mais il survint un accident qui manqua de tout perdre. M. Cook envoya à terre la chaloupe afin d'en rapporter du lest; l'Officier qui la commandoit ne trouvant pas d'abord des pierres convenables, se mit à abattre quelques parties d'une muraille qui enfermoit un terrein où ils déposoient les os de leurs morts : les Taïtiens s'y opposerent avec violence, & un messager revint aux tentes avertir le Capitaine qu'ils ne vouloient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur le champ, & termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la riviere, où l'on pouvoit rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les Naturels du pays. Il faut remarquer que ces Indiens paroissoient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisoit aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils oserent résister aux Anglois; &, excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit. M. Monkhouse cueillant un jour une fleur sur un arbre situé

Les Taïtiens s'opposent à une entreprise des Anglois.

dans un de leurs enclos funéraires, un Taïtien qui l'apperçut, vint tout-à-coup par derriere lui, & le frappa : M. Monkhouse saisit son adversaire; mais deux autres Indiens approcherent à l'instant, prirent le Chirurgien par les cheveux, le forcerent de lâcher leur compatriote, & s'enfuirent ensuite, sans lui faire d'autre violence.

Cook. 1769.

Visite d'Oberéa.

Le 19, M. Cook retenoit toujours les pirogues qu'il avoit saisies: il reçut le soir une visite d'Oberéa, & il fut très-surpris en voyant qu'elle ne rapportoit aucun des effets volés, car elle savoit qu'on la soupçonnoit d'en avoir quelques-uns. Elle dit, qu'Obadée, son favori, qu'elle avoit renvoyé & battu, les avoit emportés; mais elle sembloit sentir qu'elle n'avoit pas droit d'être crue sur sa parole. Elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués; cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, & elle fit de très-grandes instances pour passer la nuit, elle & sa suite, dans la tente de M. Banks. On ne voulut pas y consentir; l'histoire des habits volés étoit trop récente, & d'ailleurs la tente étoit déja remplie de monde, aucun autre Anglois ne fut disposé à la recevoir, & elle coucha dans sa pirogue, très-mortifiée & très-mécontente.

Oberéa retourne au fort.

Le lendemain 20, dès le grand matin, elle retourna au fort avec sa pirogue, & ce qui y étoit contenu, se remettant au pouvoir des Anglois avec une grandeur d'ame étonnante; afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle apporta un cochon & plusieurs autres choses, & entr'autres un chien. Les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc. M. Cook résolut à cette occasion de vérifier l'expérience. Il remit le chien, qui étoit très-gras, à Tupia qui se chargea d'être le boucher & le cuisinier. Il le tua en lui serrant fortement avec ses mains le nez & le museau, opération qui dura plus d'un quart d'heure.

Détails sur leur cuisine & leur boucherie.

Pendant ce temps les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu & l'on y mit des couches alternatives, de petites pierres & de bois pour les chauffer. Tupia tint pendant quelque temps le chien sur la flamme; & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba, comme s'il avoit été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille & en tira les intestins qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin & mis dans des coques de noix de cocos, ainsi que le sang qu'on avoit tiré du corps en l'ouvrant, on ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé, & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étoient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchoient : on les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien avec ses intestins; on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes & on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures on le rouvrit; & on en tira l'animal très-bien cuit, & tous les Anglois convinrent que c'étoit un excellent mêts. On ne donne point aux chiens qu'on nourrit dans l'isle pour la table

able aucune viande, mais feulement des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux. Cook. 1769.

Le 21, on reçut au fort la vifite d'un chef appellé Oamo, qu'ils n'avoient pas encore vu, & pour qui les Naturels du pays avoient un refpect extraordinaire. Il amenoit avec lui un enfant d'environ fept ans, & une jeune femme qui en avoit à-peu-près feize. Quoique l'enfant fût très-en état de marcher, il étoit cependant porté fur le dos d'un homme : comme une preuve de fa dignité : dès qu'on les apperçus de loin, Oberéa & plufieurs autres Taïtiens qui étoient au fort allerent à leur rencontre, après s'être découvert la tête & le corps jufqu'à la ceinture : à mefure qu'il approchoit, tous les autres Indiens qui étoient aux environs du fort, faifoient la même cérémonie, il eft probable que découvrir fon corps eft dans ce pays un témoignage de refpect; & comme ils en laiffent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, Oorrattooa fe mit nue de la ceinture en bas : ce n'étoit peut-être qu'une autre politeffe adaptée à des perfonnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente, mais toutes les prieres des Anglois ne purent pas engager la jeune femme à l'y fuivre, quoiqu'elle parût refufer contre fon inclination. Les Naturels du pays étoient très-foigneux de l'en empêcher; ils employoient prefque la force lorfqu'elle étoit fur le point de fe rendre, ils retenoient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude; le Docteur Solander le rencontrant à la porte le prit par la main & l'introduifit dans la tente avant que les Taïtiens s'en apperçuffent; mais dès que d'autres Indiens, qui y étoient déja le virent arriver, ils le firent fortir.

Vifite d'un chef.

Refpect des Naturels pour ce chef.

Inquiétude des Infulaires.

Les Anglois s'informerent de l'état de leurs hôtes, & on leur dit qu'Oamo étoit le mari d'Oberéa; qu'ils s'étoient féparés depuis long-temps d'un commun accord, & que la jeune femme & le petit garçon étoient leurs enfans, ils apprirent auffi que l'enfant, qui s'appelloit Terridiri, étoit l'héritier préfomptif de la Souveraineté de l'ifle, que fa fœur lui étoit deftinée pour femme, & qu'on différoit le mariage jufqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le Souverain actuel de l'ifle étoit un fils de Whappai qu'on nommoit O-Too, jeune homme dans l'âge de minorité comme on l'a obfervé plus haut. Whappai, Oamo & Toutahah étoient freres, comme Whappai l'aîné des trois, n'avoit point d'autre enfant qu'O-Too, le fils d'Oamo, fon premier frere étoit l'héritier de la Souveraineté. Il paroîtra peut-être étrange qu'un enfant foit Souverain pendant la vie de fon pere; mais fuivant la coutume du pays, il fuccede au titre & à l'autorité de fon pere : dès le moment de fa naiffance, on choifit un régent; le pere du nouveau Souverain conferve ordinairement fa place à ce titre jufqu'à ce que fon fils foit en âge de gouverner par lui-même : cependant on avoit dérogé à l'ufage dans ce cas, & la régence étoit tombée fur Toutahah, oncle du petit Roi; parce qu'il s'étoit diftingué dans une guerre. Oamo fit fur l'Angle-

Détails fur la Famille Royale de l'ifle.

Coutume finguliere.

Cook. 1769.

terre & ses habitans plusieurs questions qui décéloient beaucoup de pénétration & d'intelligence.

M. Cook fait en chaloupe le tour de l'Isle. Descente à terre.

Le 26, sur les trois heures du matin, M. Cook s'embarqua dans la pinasse, accompagné de M. Banks pour faire le tour de l'isle & dresser une carte de ses côtes & de ses havres. » Nous prîmes » notre route, dit-il, vers l'Est, & à huit heures du matin, nous » allâmes à terre dans un district appellé *Oahounue*, gouverné par » Ahio, jeune chef que nous avions vu souvent dans nos tentes, & » qui voulut bien déjeûner avec nous ; nous y trouvâmes aussi » deux Taïtiens de notre connoissance Tituboalo & Hoona, qui » nous menerent dans leurs maisons, près desquelles nous ren» contrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avoit suivi » le convoi. Cette habitation avoit passé par héritage de la défunte » à Hoona, & comme il étoit pour cela nécessaire que le cadavre y » fût placé, on l'avoit tiré du lieu où il avoit été déposé par le con» voi, pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre » *Ohidéa*, où mouilla M. de Bougainville. Les Naturels du pays » nous montrerent l'endroit où il avoit dressé ses tentes, & le ruis» seau qui lui servoit d'aiguade : Nous n'y reconnûmes pourtant » d'autres vestiges de son séjour que les trous où les piquets » des tentes avoient été plantés, & un morceau de pot cassé. Nous » vîmes *Orreté*, chef, qui étoit son principal ami, & dont le » frere *Aoutourou* s'embarqua sur la *Boudeuse*.

Suite du voyage autour de l'Isle.

» Après que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâ» mes dans la pinasse, qui nous suivoit. Nous tâchâmes d'enga» ger Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais » il ne voulut point y consentir ; il nous conseilla même de n'y » pas aller ; il nous dit que ce canton étoit habité par un peuple » qui n'étoit pas sujet de Tootahah, & qui nous massacreroit, ainsi » que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fît pas » abandonner notre entreprise : Nous chargeâmes sur le champ » nos armes à feu à balles, & Tituboalo qui comprit que cette » précaution nous rendoit formidables, consentit alors à être de » notre expédition.

» Après avoir vogué jusqu'au soir, nous parvînmes à une lan» gue basse de terre ou isthme, placé au fond de la baie, & qui » partage l'isle en deux péninsules, dont chacune forme un dis» trict ou gouvernement indépendant l'un de l'autre du port *Royal*, » où le vaisseau étoit à l'ancre. La côte porte Est-quart-Sud-Est, » & Est-Sud-Est dans un espace de dix milles, ensuite Sud-quart-

Description du pays.

» Sud-Est & Sud, dans un autre espace de onze milles jusqu'à » l'isthme. Dans la premiere direction, la côte est en général » plate, mais le reste est couvert de chaînes de rochers qui for» ment plusieurs bons havres avec un mouillage sûr par 16, 18, » 20, 24 brasses, où il y a d'ailleurs tout ce qui est nécessaire

» à l'ancrage d'un bâtiment. Comme nous n'étions pas encore en- » trés dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer » la nuit à terre : nous débarquâmes, & nous trouvâmes peu de » maisons ; mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous » connoissions les maîtres qui nous donnerent à souper & un lo- » gis. M. Banks dut le sien à Ooratooa.

Cook. 1769.

Seconde descente à terre.

» Le 27 au matin, nous examinâmes le pays : c'est une plai- » ne marécageuse d'environ deux milles au travers de laquelle les » Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie : nous » nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton » que Tituboalo appelloit l'autre Royaume. Il nous dit qu'on nom- » moit *Tearrabou* ou *Taïti-Eté* cette partie de l'isle, & Waheatua, » le chef qui y gouvernoit. Nous apprîmes aussi à cette occasion » que la péninsule où nous avions dressé nos tentes, s'appelloit » *Opoureona* ou *Taïti-nue.* Tituboalo sembloit avoir plus de cou- » rage que la veille : il ne répéta plus que le peuple de *Tiarrabou* » nous tueroit, mais il assura que nous ne pourrions pas y ache- » ter des provisions : effectivement depuis notre départ du fort, » nous n'avions point vu de fruit-à-pain.

Description du pays.

» Nous fîmes quelques milles en mer, & nous débarquâmes » dans un district qui étoit le domaine d'un chef appellé Marai- » tata, (le tombeau des hommes), & dont le pere se nommoit Paa- » haivedo, (le voleur de pirogue) : quoique ces noms parussent con- » firmer ce que Tituboalo nous avoit dit, nous reconnûmes bien- » tôt qu'il s'étoit trompé. Le pere & le fils nous reçurent avec toute » l'honnêteté possible. Ils nous donnerent des rafraîchissemens ; & » après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour » une hache : une foule d'Indiens se rassemblerent autour de nous, » & nous n'en vîmes que deux de notre connoissance. Nous ne re- » marquâmes parmi eux aucunes des quincailleries ou autres mar- » chandises de notre vaisseau ; Nous vîmes cependant plusieurs effets » qui venoient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons » deux boulets de douze livres ; dont l'un étoit marqué de la » large flêche d'Angleterre, quoique les Indiens nous dirent qu'ils » les avoient reçus des vaisseaux qui étoient à la rade dans le ha- » vre de *Bougainville.*

Troisieme descente à terre.

» Nous marchâmes à pied jusqu'au district qui dépendoit im- » médiatement de Waheatua, principal chef ou Roi de la pénin- » sule ; Waheatua avoit un fils, mais nous ne savons pas si, sui- » vant la coutume d'*Opoureonu*, il administroit le Gouvernement » comme régent ou en son propre nom. Ce district est composé » d'une grande & fertile plaine, arrosée par une riviere, que nous » fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens qui nous » suivoient aimerent mieux la traverser à la nage, & ils se jet- » terent à l'eau comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans

Incursion dans le pays.

Leur goût pour l'art de nager.

Cook. 1769.

„ cet endroit aucune maiſon qui parut habitée, mais ſeulement „ les ruines de pluſieurs grandes caſes. Nous dirigeâmes notre „ route le long de la côte qui forme une baie appellée *Oaitipea* & „ enfin nous trouvâmes le chef aſſis près de quelques pavillons „ de petites pirogues, ſous leſquelles nous ſuppoſâmes, que „ lui & ſes gens paſſoient la nuit. C'eſt un vieillard maigre dont „ les ans avoient blanchi la barbe & les cheveux. Il avoit avec lui „ une jolie femme d'environ vingt-cinq ans & qui ſe nommoit Toudidde : nous avions ſouvent entendu parler de cette femme, & „ ce qu'on nous en a dit, ainſi que ce que nous en avons vu, nous „ a fait penſer que c'étoit l'Oberéa de cette péninſule. Les récifs qui ſont le long de la côte, forment entre cet endroit & l'iſthme, des havres où les vaiſſeaux pourroient être en parfaite „ ſûreté. La terre porte Sud-Sud-Eſt, & Sud juſqu'à la partie „ Sud-Eſt de l'iſle *Tearée* : le fils de Waheatua, de qui nous avions „ acheté un cochon, nous accompagnoit. Le pays que nous parcourûmes ſembloit être plus cultivé que le reſte de l'iſle. Les „ ruiſſeaux couloient par-tout dans les lits étroits de pierres, & les „ endroits de la côte baignés par la mer paroiſſoient auſſi couverts „ de pierres; les maiſons ne ſont ni vaſtes ni en grande quantité; „ mais les pirogues qui étoient amarrées le long de la côte étoient „ innombrables. Elles étoient plus grandes & mieux faites que „ toutes celles que nous avions vues juſqu'alors. L'arriere étoit „ plus haut; la longueur du bâtiment plus conſidérable & les „ pavillons ſoutenus par des colonnes.

Rencontre du Chef.

Remarque ſur le pays.

Différence de deux péninſules.

„ Lorſque nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens Tituboalo & Tuahow n'étoient „ plus avec nous, nous conjecturâmes qu'ils étoient reſtés par „ derriére chez Waheatua, attendant que nous irions les y joindre, en conſéquence d'une promeſſe qu'ils nous avoient arrachée. Mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

„ Tearée cependant & un autre Taïtien s'embarquerent avec „ nous; nous allâmes juſques vis-à-vis une petite iſle appellée *Otoovacite* : il étoit nuit lors, nous réſolûmes de débarquer. Nos Indiens nous conduiſirent dans un endroit où ils dirent que nous „ pourrions coucher; c'étoit une maiſon déſerte près de laquelle „ il y avoit une petite anſe, où le bateau pouvoit être en ſûreté. Nous manquions de proviſions, parce que, depuis notre „ départ nous en avions trouvé trop peu. M. Banks alla tout de ſuite „ dans les bois pour voir s'il étoit poſſible de nous en procurer. „ Comme il faiſoit très-ſombre, il ne rencontra perſonne & ne „ trouva qu'une caſe inhabitée; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain „ & la moitié d'un autre avec quelques Ahées : nous les joignîmes „ à un ou deux canards & un petit nombre de corlieux que „ nous avions, nous en fîmes notre ſouper aſſez abondant, mais

Quatrieme deſcente à terre.

„ désagréable, faute de pain, dont nous avions négligé de nous pourvoir espérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes sous le pavillon d'une pirogue appartenant à Téarée qui nous accompagnoit.

„ Le lendemain au matin, 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des provisions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe Sud-Est de l'isle qui n'est couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, & où la côte est formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'isle est couverte d'un récif, & la terre y est très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied & le reste du temps dans le bateau. Lorsque nous eûmes parcouru environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues & un certain nombre de Taïtiens; nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les connoissions très-particuliérement; nous achetâmes avec beaucoup de difficulté quelques noix de cocos. Nous nous rembarquâmes ensuite emmenant avec nous Tuahow, un des Indiens qui nous avoit attendu chez Waheatua, & qui nous étoit venu joindre la veille bien avant dans la nuit. Description du pays. Cinquieme descente à terre.

„ Lorsque nous fûmes en travers de l'extrémité Sud-Est de l'isle nous allâmes à terre par le conseil de notre guide Indien, qui nous dit que le pays étoit riche & fertile : le chef, nommé Mathiabo, vint bientôt près de nous; mais il parut ignorer totalement la maniere dont nous commercions. Cependant ses sujets nous apporterent quantité de noix de cocos & environ vingt fruits-à-pain : nous achetâmes le fruit très-cher, mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandises que nous pouvions lui donner. Il possédoit une oie & une dinde que le Dauphin avoit laissé dans l'isle; ces deux animaux étoient extraordinairement gras & si bien apprivoisés qu'ils suivoient par-tout les Indiens qui les aimoient passionnément. Sixieme descente à terre. Rencontre du Chef.

„ Nous vîmes dans une grande case de ce voisinage, un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avoit à l'un des bouts une planche en demi cercle, à laquelle pendoient quinze machoires d'hommes; elles nous semblerent fraîches & avoient toutes leurs dents. Un coup d'œil si extraordinaire excita notre curiosité; nous fîmes plusieurs recherches, mais alors nous ne pûmes rien apprendre, le peuple ne vouloit pas ou ne pouvoit pas nous entendre. Trophées de guerre.

„ Quand nous quittâmes cet endroit, le chef Mathiabo demanda la permission de nous accompagner & nous y consentîmes volontiers : il passa le reste de la journée avec nous, & il nous fut très-utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds.

Cook. 1769.

„ Sur le soir nous entrâmes dans la baie du côté Nord-Ouest de „ l'isle, qui répond à celui du Sud-Est, de maniere que l'isthme partage l'isle, comme je l'ai déja observé. Après que nous „ eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison, que *Mathiabo* nous dit appartenir à un „ de ses amis; bientôt après plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre; elles avoient à bord plusieurs femmes très-belles qui par „ leur maintien, sembloient avoir été envoyées pour nous solliciter „ à descendre. Comme nous avions déja résolu de coucher dans cet „ endroit, leurs invitations étoient presque superflues; nous trouvâmes que la maison appartenoit au chef du district nommé Wiverou; il nous reçut très-amicalement, & ordonna à ses gens „ de nous aider à apprêter nos provisions, dont nous avions alors „ une assez bonne quantité. Lorsque notre souper fut prêt, on „ nous conduisit dans la partie de la maison où Wiverou étoit assis. Mathiabo soupa avec nous, & Wiverou faisant venir des alimens en même-temps, nous fîmes notre repas d'une maniere „ très-sociable & avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut „ fini, nous demandâmes où nous coucherions, & on nous montra un endroit de la maison qui nous étoit destiné pour cela. Nous „ envoyâmes alors chercher nos manteaux, M. Banks se déshabilla comme à son ordinaire; mais, après ce qui lui étoit arrivé „ à Atahourou, il eut la précaution de faire porter ses habits au „ batteau, se proposant de se couvrir avec une piece d'étoffe de „ Taïti. Mathiabo s'appercevant de ce que nous faisions, prétendit qu'il avoit aussi besoin d'un manteau; comme il s'étoit très-bien comporté à notre égard, & qu'il nous avoit rendu quelques „ services, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous „ nous couchâmes en remarquant que Mathiabo n'étoit pas avec „ nous; nous crûmes qu'il étoit allé se baigner, comme ces Indiens „ ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous „ attendu quelques instans, qu'un Taïtien, que nous ne connoissions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau „ avoient disparu. Ce chef avoit tellement gagné notre confiance, „ que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tuahow notre „ Indien le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avoit „ point de temps à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattrapper le voleur, sans le secours des Indiens qui étoient autour „ de nous; M. Banks se leva promptement, leur raconta le délit, „ & les chargea de recouvrer le manteau; &, afin que sa demande „ fît plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche qu'il „ portoit toujours avec lui. La vue du pistolet allarma toute l'assemblée; &, au lieu de nous aider à poursuivre le voleur, ou retrouver ce qui avoit été pris, les Indiens s'enfuirent en grande pré-

Septieme descente à terre

Nuit passée chez ce chef.

Souper.

Vol d'un manteau.

Suite de ce vol.

„ cipitation; nous faisîmes pourtant un d'entr'eux qui s'offrit alors à „ diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; „ & quoique nous couruſſions pendant tout le chemin, l'allarme „ nous avoit déja précédé, & dix minutes après nous rencontrâmes „ un homme qui rapportoit le manteau que Mathiabo, pénétré de „ frayeur, avoit abandonné : nous ne voulûmes pas le pourſuivre „ plus long-temps, & il s'échappa. En revenant nous trouvâmes en- „ tiérement déſerte la maiſon qui étoit remplie auparavant de deux „ ou trois cens perſonnes. Les Indiens s'appercevant bientôt que „ nous n'avions du reſſentiment que contre Mathiabo, le chef Wive- „ rou, ſa femme & pluſieurs autres ſe rapprocherent & logerent „ dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions ce- „ pendant deſtinés à une nouvelle ſcène de trouble & d'inquiétude; „ notre ſentinelle nous donna l'allarme ſur les cinq heures du ma- „ tin, & nous apprit qu'on avoit pris le bateau. Il dit qu'il l'avoit „ vu amarré à ſon grapin une demi-heure auparavant, mais qu'en- „ entendant enſuite le bruit des rames, il avoit regardé s'il y étoit „ encore, & qu'il ne l'avoit pas apperçu. Nous nous levâmes „ promptement à cette triſte nouvelle, & nous courûmes au bord „ de l'eau. Les étoiles brilloient & la matinée étoit claire; la vue „ s'étendoit fort loin, mais nous n'apperçûmes point de bateau. „ Nous étions dans une ſituation capable de juſtifier les plus ter- „ ribles craintes; il faiſoit calme tout plat, il étoit impoſſible de „ ſuppoſer que le bateau s'étoit détaché de ſon grapin; nous avions „ de fortes raiſons d'appréhender que les Indiens ne l'euſſent atta- „ qué, & que, profitant du ſommeil de nos gens, ils n'euſſent „ réuſſi dans leur entrepriſe. Nous n'étions que quatre, nous n'a- „ vions qu'un fuſil & deux piſtolets de poche chargés, mais ſans „ aucune proviſion de balles ni de poudre. Nous reſtâmes long- „ temps dans cet état d'anxiété & de détreſſe, attendant à tout mo- „ ment que les Indiens fondroient ſur nous, lorſque nous vîmes re- „ venir le bateau qui avoit été chaſſé par la marée; nous fûmes confus „ & ſurpris de n'avoir pas fait attention à cette circonſtance.

Cook 1769.

Vol du bateau.

„ Dès que le bateau fut de retour, nous déjeûnâmes & quit- „ tâmes bien vîte ce canton, de peur qu'il ne vous arrivât quel- „ qu'autre accident. Il eſt ſitué au côté ſeptentrional de *Tiarrabou*, „ péninſule Sud-Eſt de Taïti, à environ cinq milles au Sud-Eſt „ de l'iſthme; on y trouve un havre grand & commode, & auſſi „ bon qu'aucun autre qui ſoit dans l'iſle: la terre, dans les environs, „ eſt très-riche en productions. Quoique nous euſſions eu peu de „ communication avec ce diſtrict, les habitans nous reçurent par- „ tout amicalement; il eſt généralement fertile & peuplé, & au- „ tant que nous en pûmes juger, dans un état plus floriſſant qu'O- „ pourconu, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de ſon étendue.

„ Nous débarquâmes enſuite dans le dernier diſtrict de *Tiarrabou*,

Huitieme deſcente à terre.

Cook. 1769.

Rencontre d'un chef.

„ qui étoit gouverné par un chef appellé Omoé. Omoé bâtissoit une „ maison, il avoit très-grande envie de se procurer une hache, qu'il „ auroit achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédoit. Mal- „ heureusement pour lui & pour nous, nous n'en avions pas une „ dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des cloux, „ mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchan- „ dise. Nous nous rembarquâmes, mais le chef n'abandonnant pas „ tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui pût lui être „ utile, nous suivit dans une pirogue avec sa femme Whanno- „ Ouda. Quelque temps après, nous les prîmes dans notre ba- „ teau, & lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue, ils de- „ manderent que nous les missions à terre; nous les satisfîmes sur „ le champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets „ qui apportoient un très-gros cochon. Nous étions aussi empres- „ sés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'étoit d'acquérir la hache, & „ certainement il valoit bien la meilleure de celles que nous „ avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un expédient : nous „ dîmes au Taïtien que s'il vouloit amener son cochon au fort „ à *Matavaï*, nom indien de la baie de *Port-Royal*, nous lui donne- „ rions une grande hache, & par-dessus le marché un clou pour „ sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette propo- „ sition, il y consentit; & il nous remit une grande pièce d'étoffe „ de son pays, pour gage qu'il rempliroit la convention, ce qu'il „ ne fit pourtant pas.

Image singuliere de la divinité.

„ Nous vîmes au fort *Matavaï* une curiosité singuliere, c'étoit „ la figure d'un homme grossiérement faite d'osier, mais qui n'é- „ toit point mal dessinée : elle avoit près de sept pieds de haut, & „ elle étoit trop grosse d'après cette proportion. La carcasse étoit en- „ tiérement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils lais- „ sent à leur peau sa couleur naturelle, & noire dans celles où „ ils ont coutume de se peindre ; on avoit formé des espèces de „ cheveux sur la tête & quatre protubérances, trois au front & „ une par derriere, que nous aurions nommés des cornes, mais „ que les Indiens décoroient du nom de *Tate-Eté*, petits hommes. Cette „ figure s'appelloit *Manive*, & on nous dit qu'elle étoit seule dans „ son espece à Taïti : ils entreprirent de nous expliquer à quoi „ elle servoit & quel avoit été leur but en la faisant; mais nous ne „ connoissions pas assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes „ dans la suite que c'étoit une répresentation de *Mauwe* un de „ leur *Eatuas*, ou dieux de la seconde classe.

Neuvieme descente à terre.

„ Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous „ mîmes en marche pour retourner au fort, & nous atteignîmes bien- „ tôt Opoureonu, la péninsule Nord Ouest. Nous parcourûmes quel- „ ques milles, & nous allâmes encore à terre; nous n'y vîmes rien „ digne de remarque qu'un lieu de dépôt pour les morts singu- liérement

Cook. 1769.

„ liérement décoré. Le pavé étoit extrêmement propre, & on y „ avoit élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut, en- „ tiérement couverte des fruits de deux plantes qui sont particulie- „ res à Taïti. Il y avoit près de la pyramide une petite figure de „ pierre grossiérement travaillée ; c'est le seul exemple de sculpture „ en pierre que nous ayons apperçu chez ces peuples ; les Indiens pa- „ roissoient y mettre un grand prix, car ils l'avoient revêtu d'un han- „ gar fait exprès pour la mettre à l'abri des injures du temps.

Description du pays.

„ Notre bateau passa dans le seul havre qui soit propre pour un „ mouillage sur la côte méridionale *d'Opoureonu*. Il est situé a envi- „ ron cinq milles à l'Ouest de l'isthme, entre deux petites isles qui „ gissent près du rivage & qui sont éloignées l'une de l'autre à-peu- „ près d'un mille ; le fond y est bon par 11 ou 12 brasses d'eau. „ Nous étions près du district, appellé *Paparra*, qui appartenoit à „ Oamo & Obéréa nos amis, & nous nous proposions d'y coucher. „ Lorsque nous allâmes à terre une heure avant la nuit ils étoient „ absens ; ils avoient quitté leur habitation pour aller nous rendre „ visite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet ; nous „ choisîmes pour logis la maison d'Oberéa, qui, quoique petite étoit „ très-propre : il n'y avoit d'autre habitant que son pere qui nous „ reçut de maniere à nous faire penser que nous étions les bien „ venus.

Dixieme descente à terre.

„ Nous voulûmes profiter du peu de jours qui restoit : nous „ allâmes à une pointe de terre, sur laquelle nous avions vu de loin „ des arbres qu'ils appellent *Etoa* & qui distinguent ordinairement „ les lieux où ils enterrent les os de leurs morts. Ils donnent le „ nom de *Maraï* à ce cimetiére, qui sont aussi des lieux où ils „ vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de „ la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le Maraï d'Oa- „ mo & d'Obéréa, le principal morceau d'architecture qui fut dans „ l'isle : c'étoit une fabrique de pierre élevée en pyramide sur une base „ en quarré, de 267 pieds de long, & de quatre-vingt-sept de „ large ; elle étoit construite comme les petites élevations pyramida- „ les, sur lesquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un ca- „ dran solaire & dont chaque côte est en forme d'escalier ; les mar- „ ches des deux côtés étoient plus larges que celles des bouts, de „ sorte que l'édifice ne se terminoit pas en parallélogramme comme la „ base, mais en un faîte ressemblant au toit de nos maisons. Nous „ comptâmes onze rampes élevées chacune de 4 pieds, ce qui donne „ 44 pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche étoit com- „ posée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés & polis pro- „ prement : le reste de la masse (car il n'y avoit point de cavité „ dans l'intérieur) consistoit en cailloux ronds qui par la régularité „ de leur forme sembloient avoir été travaillés. Quelques-unes de pier- „ res de corail étoient très-grandes : nous en mesurâmes une qui avoit „ trois pieds & demi de long, & deux & demi de large. La base

Principal morceau d'architecture de l'isle.

Cook. 1769.

„ étoit de pierres de roche taillées auſſi en quarré ; une d'elles avoi „ à-peu-près quatre pieds ſept pouces de long & quatre pieds qua „ tre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille „ maſſe conſtruite ſans inſtrumens de fer pour tailler les pierres, & „ ſans mortier pour les joindre. La ſtructure en étoit auſſi compacte „ & auſſi ſolide qu'auroit pu la faire un maçon d'Europe ; ſeulement „ les marches du côté le plus long, n'étoient pas parfaitement droi- „ tes, elles formoient au milieu une eſpece de creux, de ſorte que „ toute la ſurface d'une extrémité à l'autre, ne préſentoit point „ une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carriere dans „ le voiſinage, les Taïtiens avoient dû apporter les pierres de fort „ loin ; & ils n'ont, pour tranſporter les fardeaux, que le ſecours „ de leurs bras. Ils avoient ſans doute tiré le corail de deſſous „ l'eau, quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance ; il eſt „ toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avoient pu „ tailler les pierres de roche & le corail qu'avec des inſtrumens de „ même matiere, ce qui eſt un ouvrage d'un travail incroyable ; „ il leur étoit plus facile de les polir : ils ſe ſervent pour cela d'un „ ſable de corail dur qu'on trouve par-tout ſur les côtes de la mer. „ Il y avoit au milieu du ſommet de cette maſſe une figure d'oi- „ ſeau ſculptée en bois, & près de celle-ci une autre figure briſée de „ poiſſon ſculptée en pierre. Toute cette pyramide faiſoit partie d'une „ place ſpatieuſe preſque quarrée, dont les grands côtés avoient trois „ cens ſoixante pieds de long, & les deux autres trois cens cin- „ quante-quatre : la place étoit environnée de murailles & pavée „ de pierres plates dans toute ſon étendue ; il y croiſſoit malgré le „ pavé pluſieurs des arbres qu'ils appellent *Etoa* & des planes : à „ environ cent verges à l'Oueſt de ce bâtiment, il y avoit une eſ- „ pece de cour pavée, où l'on trouvoit pluſieurs petites plate- „ formes élevées ſur des colonnes de bois de ſept pieds de hauteur. „ Les Taïtiens le nomment *Ewattas*, il nous parut que c'étoient „ des eſpeces d'autels, parce qu'ils y plaçoient des proviſions de „ toute eſpece en offrande à leurs Dieux (a). Nous avons vu de- „ puis ſur ces autels des cochons tout entiers & nous y avons trouvé „ des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un „ grand nombre de chiens.

Comment les Naturels ont pu conſtruire un pareil édifice.

„ L'objet principal de l'ambition de ces peuples eſt d'avoir un ma- „ gnifique *Moraï*, celui-ci étoit un monument frappant du rang & „ du pouvoir d'Obéréa, nous avons déja remarqué que nous ne la trou- „ vâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçoit lors du voyage „ du Dauphin. Nous en apprîmes alors la raiſon en allant en ſa mai- „ ſon au *Moraï* : le long de la côte de la mer nous apperçûmes par-

Hiſtoire des dernieres révolutions de Taïti.

(a) On s'étendra plus au long ſur toutes ces matieres dans la deſcription générale des Iſles de la mer du Sud.

„tout sous nos pieds une multitude d'ossemens humains, sur-tout „des côtes & des vertèbres, nous demandâmes l'explication d'un „spectacle si étrange, & l'on nous dit que dans le dernier mois de „*Owarahew* qui répond au mois de Décembre 1768, quatre ou „cinq mois avant notre arrivée, le peuple de *Tiarrabou*, péninsule „Sud-Est de Taïti, avoit fait une descente dans cet endroit & tué un „grand nombre d'habitans, dont nous voyons les os sur le rivage; „que dans cette occasion Oberéa & Oamo qui administroient alors „le Gouvernement de l'isle pour son fils, s'étoient enfuis dans les „montagnes, que les vainqueurs avoient brûlés toutes les maisons „qui étoient très-grandes & emmené les cochons & les autres „animaux qu'ils avoient pu trouver. Nous apprîmes aussi que le „dindon & l'oie que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur „de manteaux, étoient au nombre des dépouilles; cette histoire ex-„pliqua pourquoi nous les avions trouvé chez un peuple avec qui „le Dauphin n'avoit point eu de communication ou du moins fort „peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à *Tiarrabou* des mâ-„choires d'hommes suspendues à une planche dans une longue „maison, on nous répondit que les conquérans les avoient emportées „comme des trophées de leur victoire. Les Taïtiens font parade „des machoires de leurs ennemis ainsi que les naturels de l'Améri-„que Septentrionale portent en triomphe les chevelures des hom-„mes qu'ils ont tués

Cook. 1769.

Invasion, combat.

„Dès que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retournâ-„mes à notre quartier, nous y passâmes la nuit tranquillement „& dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir 20, nous arri-„vâmes à *Atahourou* au lieu de la résidence de Tootahah, notre „ami, où l'on avoit volé nos habits la derniere fois que nous y „avions couchés. Cette aventure parut oubliée de notre côté & „du sien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaisir, ils nous „donnerent un bon souper & un logis, où nous ne perdîmes rien „& où personne ne nous inquiéta.

Onzieme Descente à terre.

„Le premier Juillet, nous retournâmes au fort à *Matavai*, „après avoir fait le tour de l'isle, que nous trouvâmes d'environ „trente lieues, en y comprenant les deux péninsules.

Étendue de l'Isle.

M. Cook se plaignit alors de manquer de fruit-à-pain, mais les Indiens l'assurerent que la récolte de la derniere saison étoit presque épuisée, & que les fruits qu'on voyoit sur les arbres ne seroient pas mangeables avant trois mois; ce qui explique pourquoi M. Cook & M. Banks en avoient trouvé si peu dans leur voyage.

Les insulaires se rassembloient en foule autour de M. Banks & de M. Cook, & aucun n'approchoit les mains vuides, quoique le Capitaine eut résolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étoient les propriétaires, on ne l'avoit pas encore fait; les Taïtiens les redemanderent de nouveau, & enfin on les relâcha. „Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occasion, dit M.

Cook. 1769.

„ Cook, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers „ les autres avec une mauvaiſe foi réfléchie, qui me donna beaucoup „ plus mauvaiſe opinion de leur caractere, que les vols qu'ils com- „ mettoient en ſuccombant aux tentations violentes qui les ſollici- „ toient à s'approprier nos métaux & les productions de nos arts, „ qui ont pour eux un prix ineſtimable.

Fraude des Naturels.

„ Parmi ceux qui s'adreſſerent à moi pour me prier de relâcher „ leur pirogue, il y avoit un certain Pottatow, homme de quel- „ que importance que nous connoiſſions tous : j'y conſentis, ſup- „ poſant qu'une d'elles lui appartenoit, ou qu'il la réclamoit en „ faveur d'un de ſes amis, il alla en conſéquence ſur le rivage „ s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençoit à emmener „ à l'aide de ſes gens. Cependant les véritables propriétaires du ba- „ teau vinrent bientôt le redemander; &, ſoutenus par les autres „ Indiens, ils lui reprocherent à grand cris qu'il voloit leur bien, „ & ils ſe mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. „ Pottatow demanda à être entendu, & dit, pour ſa juſtification, „ que la pirogue avoit appartenu, il eſt vrai, à ceux qui la récla- „ moient, mais que je l'avois confiſquée & la lui avois vendue pour „ un cochon. Ces mots terminerent toutes les clameurs; les proprié- „ taires ſachant qu'ils ne pouvoient pas appeller de mon autorité, „ ſouſcrivoient à ce qu'avoit dit le voleur ; & il auroit profité de „ ſa proie, ſi quelques-uns de nos gens ne m'étoient pas venu ren- „ dre compte de la diſpute qu'ils avoient entendue. J'ordonnai ſur „ le champ qu'on détrompât les Indiens ; les légitimes propriétai- „ res reprirent leur pirogue, & Pottatow ſentit ſi bien ſon crime, „ que ni lui ni ſa femme, qui étoit complice de ſa fripponnerie, n'o- „ ſerent de long-temps nous regarder en face. "

Expédition de M. Banks pour ſuivre le cours de la riviere.

Le trois Juillet, M. Banks, accompagné de quelques Taïtiens qui lui ſervirent de guides, partit pour ſuivre le cours de la riviere, en remontant la vallée d'où elle ſort, & voir juſqu'où ſes bords étoient habités. Ils rencontrerent, dans les ſix premiers milles de chaque côté de la riviere, des maiſons qui n'étoient pas éloignées les unes des autres ; la vallée avoit par-tout environ quatre cens verges de largeur entre les pieds des collines; on leur montra enſuite une maiſon qu'on dit être la derniere de celles qu'ils verroient.

Deſcription du pays.

Lorſqu'ils arriverent, le propriétaire leur offrit, pour rafraîchiſſemens, des cocos & d'autres fruits qu'ils accepterent : après s'y être arrêtés peu de temps, ils continuerent leur route dans un eſpace aſſez long. Il n'eſt pas facile de compter les diſtances par un mauvais chemin, mais ils crurent qu'ils avoient encore fait environ ſix milles; ils paſſerent ſouvent ſous des voûtes formées par des fragmens de rochers, où on leur dit que couchoient ſouvent les Indiens, lorſqu'ils étoient ſurpris par la nuit. Ils trouverent bientôt après que des roches eſcarpées bordoient la riviere. Il en ſortoit une caſcade qui formoit un lac dont le courant étoit ſi rapide,

que les Taïtiens assurerent qu'il étoit impossible de le passer : ils ne paroissoient pas connoître la vallée au-delà de cet endroit ; ils ne vont que sur le penchant des rochers& sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de plantain sauvage, qu'ils appellent *vaé.* Le chemin qui conduisoit des bords de la riviere sur ces rochers étoit effrayant; les côtés presque perpendiculaires avoient quelquefois cent pieds d'élévation ; les ruisseaux qui jaillissoient par-tout des fentes de la surface, le rendoit d'ailleurs extrêmement glissant; cependant, à travers ces précipices, on avoit fait un sentier, au moyen de longues pieces d'écorces d'*hibiscus tiliaceus*, dont les morceaux, joints l'un à l'autre, servoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper : en la serrant fortement, il s'élevoit d'une faillie de rochers à l'autre, où il n'y avoit qu'un Indien ou une chêvre qui put placer le pied. L'une de ces cordes avoit près de trente pieds de long; les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il vouloit la monter; & ils lui firent entendre qu'à peu de distance de-là, il trouveroit un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Taïtiens appelloient un meilleur chemin; mais il le trouva si mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y hasarder, d'autant plus que rien ne pouvoit récompenser les fatigues & les dangers du voyage, qu'un bocage de plantains sauvages ou de vaé, espece d'arbre qu'il avoit déja vu souvent.

Cook. 1769.

Mauvais chemin.

Pendant cette excursion, il eut une occasion favorable d'examiner s'il y avoit des mines dans les rochers, qui étoient presque par tout à nud, mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il lui parut évident que ces rochers, ainsi que ceux de *Madere*, avoient été brûlés ; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à *Taïti*, il n'y en a pas une seule qui ne porte des marques incontestables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches, & même parmi ceux-ci, on en trouva qui sont brûlés jusqu'à être presque réduits en pierre ponce.

Il n'y a point de mines.

Vestiges d'un feu souterrein.

M. Banks planta lui-même le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, d'oranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres, qu'il avoit rassemblés à *Rio-Janeiro.* Il prépara pour cela un terrein de chaque côté du fort & dans le bois, & choisit le sol qui parut le plus convenable. Il en donna aussi une grande quantité aux Indiens ; il avoit mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée, les naturels du pays lui montrerent ensuite les plantes qui croissoient très-bien, & ils lui en demandoient continuellement un plus grand nombre. M. Cook n'a trouvé aucune trace de ces plantations dans son second voyage.

M. Banks plante beaucoup de grains d'Europe.

M. Cook commença alors à se disposer à un départ. Sur ces entrefaites, il reçut une autre visite d'Oamo & d'Obéréa, accompagnés de leur fils & de leur fille ; les Taïtiens témoignerent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que

Visite d'un Chef & de la Reine.

Cook. 1769.

nous l'avons dit plus haut. La fille qui s'appelloit Toïmata, avoit fort envie de voir le fort, mais son pere ne voulut pas le lui permettre. Téarée, fils de Waheatua, souverain de *Tiarrabou*, péninsule Sud-Est de Taïti, étoit aussi avec les Anglois lors de cette visite. M. Cook apprit le débarquement d'un autre Indien qu'il ne s'attendoit pas à voir, & dont il ne desiroit point la compagnie; c'étoit l'habile filou qui vola le quart-de-cercle. On dit qu'il prétendoit encore faire quelque tours d'adresse pendant la nuit; les Taïtiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à faire la garde, & ils demanderent pour cela la permission de coucher au fort, ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

On continua le 7, le 8 & le 9 à démanteler le fort; les Taïtiens s'y rendirent en foule; quelques-uns, fâchés de voir approcher le départ des Anglois, & les autres voulant en tirer tout ce qu'ils pourroient.

Violence de la part des Insulaires.

„ Nous espérions, dit M. Cook, quitter l'isle sans faire ou recevoir „ aucune autre offense, mais par malheur il en arriva autrement. „ Deux matelots étrangers étant sortis du fort avec ma permission, „ on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer „ il employa probablement des moyens violens. Les Indiens l'attaquerent & le blesserent dangereusement d'un coup de pierre. „ Après avoir fait une autre blessure légere à la tête de son compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurois été „ mortifié de prendre aucune connoissance ultérieure de l'affaire, je „ vis sans regrets que les délinquans s'étoient échappés.

Soldats de marine qui désertent pour rester à Taïti.

Il faut que l'isle de Taïti soit bien attrayante, puisque ses charmes frappent les hommes les plus grossiers; & que des matelots & des soldats de marine désertent pour y passer leurs jours.

Clément Webb, & Samuel Gibson, deux jeunes soldats de marine, déserterent le fort au milieu de la nuit du 8 au 9. Comme on avoit publié que chacun devoit venir à bord le lendemain, & que le vaisseau mettroit à la voile ce jour, ou le jour suivant, M. Cook commença à craindre que les absens n'eussent dessein de rester dans l'isle, il n'étoit pas possible de prendre des mesures efficaces pour les retrouver, sans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui régnoit entre les Taïtiens & les Anglois, & il résolut d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

Le 10, au matin, voyant, à son grand regret, que les deux soldats de marine n'étoient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui avouerent franchement qu'ils avoient dessein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impossible de les trouver. M. Cook les pria de l'aider dans ses perquisitions, & après avoir délibéré pendant quelque temps, deux d'entre eux s'offrirent à servir de guides à ceux qu'il envoyoit après les déserteurs. „ Nous savions qu'ils étoient sans

„ armes, dit M. Cook, je crus que deux hommes feroient fuffifans „ pour les ramener; je chargeai de cette commiffion un bas Offi- „ cier & le caporal des foldats de marine, qui partirent avec leurs „ conducteurs. Il étoit très-important pour nous de recouvrer ces „ deux déferteurs; je n'avois point de temps à perdre; d'ailleurs les „ Taïtiens nous donnoient des doutes fur leur retour, en nous di- „ fant qu'ils avoient pris chacun une femme, & qu'ils étoient deve- „ nus habitans du pays. Je fis fignifier à plufieurs des chefs, qui „ étoient au fort avec leurs femmes, & entre autres à Toubou- „ raï Tamaïdé, Tomio & Oberéa, que nous ne leur permettrions „ pas de s'en aller, tant que les déferteurs ne feroient pas reve- „ nus. Cette précaution étoit d'autant plus néceffaire, que fi les „ Indiens avoient caché nos deux hommes pendant quelques jours, „ j'aurois été forcé de partir fans les ramener. Je fus charmé de „ voir que cet ordre ne leur infpira ni crainte, ni mécontentement; ils „ me protefterent que mes gens feroient mis en fûreté & renvoyés „ le plutôt poffible. Tandis que ceci fe paffoit au fort, j'envoyai M. „ Hichs dans la pinaffe, pour conduire Tootahah à bord du vaif- „ feau, & il exécuta fa commiffion, fans que le chef ni fes fujets en „ fuffent allarmés. Si les Indiens qui fervoient de guides étoient fidèles „ à leur parole & vouloient faire diligence, j'avois lieu d'attendre „ qu'ils rameneroient les déferteurs avant le foir. Mes craintes au- „ gmenterent en voyant mon efpoir trompé, & à l'approche de „ la nuit, je penfai qu'il n'étoit pas fûr de laiffer au fort les Taïtiens „ que je détenois pour ôtages, & en conféquence je fis mener au „ vaiffeau Toubouraï Tamaïdé, Oberéa & quelques autres chefs. „ Cette démarche répandit une confternation générale; & lorf- „ qu'on embarqua les Indiens dans le bateau, plufieurs d'entre eux, „ & fur-tout les femmes, parurent fort émues, & témoignerent leurs „ appréhenfions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à „ bord, & M. Banks refta au fort avec quelques autres Taïtiens „ de trop peu d'importance pour chercher à m'en affurer autre- „ ment.

Cook. 1769.

Chef faifi.

„ Quelques Indiens ramenerent Webb fur les neuf heures, & „ déclarerent qu'ils détiendroient Gibfon, le bas-Officier, le capo- „ ral, jufqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employoient „ contre moi le moyen que j'avois pris contre eux; mais j'étois allé „ trop loin pour reculer. Je dépêchai fur le champ M. Hicks dans „ la chaloupe avec un fort détachement de foldats, pour enlever les „ prifonniers; & je dis à Tootahah qu'il devoit envoyer avec eux „ quelques-uns de fes Taïtiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans „ fon entreprife, & enfin, demander en fon nom le relâchement des „ gens de mon équipage, qu'autrement fa perfonne en répondroit: „ il confentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes fans la „ moindre oppofition, & fur les fept heures du matin du 11, il les ra- „ mena au vaiffeau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on

Cook. 1769.

„ avoit prises au bas-officier & au caporal, cependant une demi-„ heure après, on les rapporta au vaisseau, & je mis alors les chefs „ en liberté.

„ Lorsque je questionnai le bas-officier sur ce qui étoit arrivé à „ terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnoient, ainsi „ que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avoient pas voulu lui „ rien apprendre sur la retraite des déserteurs; qu'au contraire, ils l'a-„ voient troublé dans ses recherches; qu'en s'en revenant au vais-„ seau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avoient été saisis „ tout-à-coup par des hommes armés, qui apprenant la détention de „ Tootahah, s'étoient cachés dans un bois pour exécuter ce projet; „ qu'enfin, ils avoient été attaqués dans un moment défavorable; „ que les Taïtiens leur avoient arraché les armes des mains, en dé-„ clarant qu'ils seroient détenus en prison, jusqu'à ce que leur chef „ fût mis en liberté. Il ajouta pourtant, que le sentiment des Indiens „ n'avoit pas été unanime sur cette violence; que quelques uns vou-„ loient qu'on les relâchât, & d'autres qu'on les retînt; que la dis-„ pute s'étant échauffée, ils en étoient venus des paroles aux „ coups, & qu'enfin, le parti qui opinoit pour la détention avoit „ prévalu. Il dit encore, que Webb & Gibson furent bientôt après ra-„ menés par un détachement des naturels du pays, & qu'on les „ constitua prisonniers pour servir de nouveaux ôtages à la personne „ de leur chef; qu'après quelque débat, ils se déciderent à renvoyer „ Webb, pour m'informer de leur résolution, m'assurer que ses com-„ pagnons étoient sains & saufs, & m'indiquer un endroit où je pour-„ rois faire parvenir ma réponse. On voit par-là, que quelque fâcheuse „ que fût pour nous la détention des chefs, je n'aurois jamais recouvré „ mes gens sans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vais-„ seau débarquerent à terre, on rendit la liberté aux prisonniers du „ fort, & après s'être arrêtés une heure avec M. Banks, ils s'en alle-„ rent tous. A cette occasion, ainsi qu'ils avoient déja fait dans une au-„ tre semblable, ils nous donnerent des marques de leur joie, par une „ libéralité que nous ne méritions guère; ils nous presserent beau-„ coup d'accepter quatre cochons : nous refusâmes absolument de les „ recevoir en présent, & comme ils persisterent également à ne pas re-„ cevoir quelque chose en échange, nous laissâmes leurs cochons. En „ interrogeant les déserteurs, nous trouvâmes que le rapport des In-„ diens étoit vrai; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles, & „ ils avoient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau „ eut mit à la voile, & de fixer leur résidence à *Taïti.* Comme nous „ avions transporté de terre tout ce qui étoit au fort, chacun passa la „ nuit à bord du vaisseau.

Remarques sur ce qui s'est passé à terre.

Bonté des Insulaires.

Remarques sur Tupia.

Tupia, dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, étoit au nombre des naturels du pays, qui vivoient presque toujours avec les Anglois. Nous avons déja observé qu'il avoit été premier ministre d'Obéréa, lorsqu'elle jouissoit de l'autorité souveraine;

aine ; il étoit d'ailleurs le principal Tahowa ou prêtre de l'Isle, & par conséquent, il étoit bien instruit des principes & des cerémonies de la religion de son Isle. Il avoit aussi beaucoup d'expérience & de lumieres sur la navigation, & il connoissoit particuliérement le nombre & la situation des isles voisines. Tupia avoit témoigné plusieurs fois le desir de s'embarquer avec M. Cook ; il l'avoit quitté le 11 avec ses autres compatriotes ; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans, qui lui servoit de domestique, & il pressa le Capitaine de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. » Plusieurs raisons m'engageoient à y consentir ; » dit M. Cook, en apprenant son langage, & en lui enseignant le » nôtre, nous pouvions acquérir par-là beaucoup plus de connoissan» ces sur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces » peuples, que nous n'en avions puisées pendant le court séjour que » nous fîmes parmi eux ; & je le reçus volontiers à bord de notre » bâtiment. Comme on ne put pas mettre à la voile le 12, Tupia dit » qu'il vouloit encore aller à terre une fois, & on l'y transporta le » soir sur un bateau ; il y alla effectivement, & emporta un portrait » en miniature de M. Banks, qu'il avoit envie de montrer à ses amis, » & plusieurs bagatelles pour leur donner en faisant ses adieux.

Le Taïtien s'embarque avec M. Cook.

Après dîner, M. Banks desirant se procurer un dessein du *Moraï* appartenant à Tootahah à *Eparre*, M. Cook l'y accompagna, ainsi que le docteur Solander dans la pinasse. Dès qu'ils eurent débarqué, plusieurs naturels vinrent à leur rencontre, d'autres cependant s'absenterent par ressentiment de ce qui étoit arrivé la veille. Ils marcherent sur-le-champ vers la maison de Tootahah, où ils rencontrerent Oberéa & des Taïtiens, qui n'étoient pas venus recevoir M. Cook à la descente à terre ; ils eurent bientôt fait une entiere réconciliation, & lorsque M. Cook leur dit qu'il mettroit sûrement à la voile l'après-midi du jour suivant, ils promirent que, dès le grand matin, ils viendroient lui rendre visite, pour lui faire leurs derniers adieux. Il trouva aussi Tupia à *Eparre*, il le ramena au vaisseau, & il passa la nuit à bord pour la premiere fois.

Le lendemain 13 Juillet, le vaisseau fut rempli de Taïtiens dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient d'autres Indiens d'une classe inférieure. M. Cook leva l'ancre entre 11 heures & midi, & » dès que le vaisseau fut sous voi» les, dit-il, les naturels du pays prirent congé de nous, & verse» rent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste & silentieuse, qui » avoit quelque chose de très-intéressant. Les indiens des pirogues, » sembloient au contraire se disputer à qui pousseroit les plus grands » cris ; mais il y entroit plus d'affectation que de véritable douleur. » Tupia soutint cette scène avec une fermeté & une tranquillité vrai» ment admirables ; il est vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit » pour cacher ses larmes, faisoient encore plus d'honneur à son ca» ractere. Il envoya par Othéothéa une chemise pour dernier pré-

Appareillage

Adieu des Insulaires.

Cook. 1769. » ſent à Potomaï, maîtreſſe favorite de Tootahah, il alla enſuite ſur » la grande hune avec M. Banks, & il fit des ſignes aux pirogues » tant qu'il continua de les voir.

Remarques ſur les Inſulaires. C'eſt ainſi que M. Cook quitta l'iſle de *Taïti* & ſes habitans, après un ſéjour de trois mois. » Nous vécûmes, dit-il, pendant la plus » grande partie de ce temps, dans l'amitié la plus cordiale, & nous » nous rendîmes réciproquement toute ſorte de bons offices : les petits » différens qui ſurvinrent par intervalles, ne firent pas plus de peine » aux Indiens qu'à nous-mêmes ; ces diſputes étoient toujours une » ſuite de la ſituation & des circonſtances où nous nous trouvions, » des foibleſſes de la nature humaine, de l'impoſſibilité de nous » entendre mutuellement, & enfin, du penchant des Taïtiens au » vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans » un ſeul cas, ces brouilleries n'entraînerent pourtant point de con- » ſéquences fatales, & c'eſt à cet accident que ſont dues les me- » ſures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles, qui » pouvoient arriver dans la ſuite. J'eſpérois profiter de l'impreſſion » qu'auroit faite ſur les Indiens la mort de ceux qui avoient péri » dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, & je comptois pouvoir ſé- » journer dans l'iſle, ſans y répandre du ſang. J'ai dirigé ſur cela » toutes mes démarches pendant le temps que j'y ai demeuré, & » je deſire ſincérement que les navigateurs qui y aborderont à l'a- » venir, ſoient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec » autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Eu- » rope. Tous les échanges furent conduits ſur-tout par M. Banks, » qui étoit infatigable pour nous procurer des proviſions & des » rafraîchiſſemens, lorſqu'on pouvoit en avoir ; mais ſur la fin » de notre ſéjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande » conſommation que nous en faiſions au fort & au vaiſſeau, & » par l'approche de la ſaiſon où les noix de cocos & les fruits-à- » pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits » pour des quincailleries & des clous ; nous ne cédions point de » clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque choſe qui » valût quarante *pences*, (un peu moins de 4 livres de France ;) » mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de » 10 ou 12 livres peſant, pour moins d'une hache. Quoique ces » peuples miſſent une très-grande valeur aux clous de fiche ; com- » me pluſieurs des gens de l'équipage en avoient, les femmes » trouverent une maniere beaucoup plus aiſée de s'en procu- » rer, qu'en nous apportant des proviſions «.

Avis aux Navigateurs. Les meilleurs articles pour le trafic de *Taïti*, ſont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries ; & avec quelques-unes de ces marchandiſes, on peut acheter tout ce que poſſedent ces Inſulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches & imprimées ; mais une hache d'un demi-écu, a chez eux plu

de valeur qu'une piece d'étoffe de vingt schellings. Cook 1769.

La collection d'Hankesworth donne ensuite une description fort étendue de *Taïti*, de ses productions, des mœurs & des usages de ses habitans. Nous l'emploierons dans la description des isles de la mer du Sud.

Jusqu'à l'expédition de M. Cook on n'avoit encore vu aucun navigateur passer trois mois dans une isle de la mer du Sud, & observer avec autant d'intelligence & de fidélité tout ce qui est relatif aux Insulaires & à la nature du pays : nous allons le suivre dans le reste de son expédition.

---

§. VII.

Découverte de quelques isles situées dans le voisinage de Taïti.

Mr. Cook fit voile de *Taïti* avec un beau temps, & Tupia lui dit que quatre des isles voisines, qu'il distinguoit par les noms de *Huaheine*, *O-Raietea*, *Otaha*, & *Bolabola*, étoient à un ou deux jours de *Taïti*; il l'assura qu'on y trouvoit en grande abondance, des cochons, des volailles, & d'autres rafraîchissemens, qui lui avoient un peu manqué sur la fin de son séjour dans son isle; mais comme le Capitaine Cook avoit découvert au Nord, sur les montagnes de *Taïti*, une isle appellée *Theturoa*, il dirigea d'abord sa route de ce côté, afin de la voir de plus près : elle gît à environ huit lieues de l'extrémité septentrionale de *Taïti*, où il avoit observé le passage de Vénus, & qu'il nomma pour cela *Pointe de Vénus*. Il trouva que c'étoit une petite isle basse, & Tupia lui apprit qu'elle n'a point d'habitans fixes; mais que ses compatriotes la visitent par occasion, & y vont passer quelquefois deux ou trois jours pour pêcher : il résolut en conséquence de ne pas employer plus de temps à l'examiner, & d'aller tout-de-suite vers *Huaheine* & *O-Raietea*, que l'Indien, son compagnon de voyage, disoit être bien peuplées & aussi grandes que *Taïti*. Thethurea

Le 14 Juillet, il vit au Sud-Sud-Ouest une isle appellée par les naturels *Tapoamanao*, qu'il jugea être l'isle de *Saunders*.

Le 15, le brouillard empêchoit de voir terre, & les calmes se succédoient de maniere qu'on faisoit peu de chemin : Tupia demandoit souvent un vent à son Dieu *Tane*, & il se vantoit toujours du succès de ses prieres; il suivoit, il est vrai, une méthode efficace pour réussir, car il ne commençoit jamais ses invocations à *Tane*, à moins qu'il ne vît une brise si près qu'elle devoit nécessairement atteindre le vaisseau avant que ses oraisons fussent finies. Prieres de Tupia.

Le 16, M. Cook se trouva près de la partie Nord-Ouest de l'isle *Huaheine*. Quelques pirogues se détacherent de la côte; mais les Indiens parurent effrayés, jusqu'à ce qu'ayant apperçu Tupia, ils s'ap- Arrivée des Insulaires de Huaheine.

Cook 1769.

procherent. Le Roi de l'isle & sa femme étoient dans une des pirogues qui s'avancerent sur le côté du vaisseau, ils vinrent à bord avec quelques autres Insulaires, tout ce qu'on leur montroit leur causoit de la surprise; cependant ils ne firent point de questions, & sembloient satisfaits de ce qu'on jugeoit à propos de leur montrer, ils ne firent pas même de recherches sur les objets de curiosité que devoit leur présenter un bâtiment si nouveau pour eux. Le Roi, qui s'appelloit Orée, desira changer de nom avec le Capitaine, pour lui donner une marque d'amitié, il prit le nom de *Cookée*, & M. Cook celui d'*Orée*.

Entrevue avec le Roi.

Mouillage. Après dîné M. Cook mit à l'ancre par 18 brasses, bon fond, & à l'abri de tous les vents, dans un havre petit, mais excellent, situé sur le côté occidental de l'isle, & que les naturels du pays appellent *Owhavre;* immédiatement après il alla à terre, accompagné de MM. Banks, Solander & Monkhouse, de Tupia, du Roi Cookée, & de quelques autres Insulaires qui étoient à bord depuis le matin. Au moment où l'on débarqua, Tupia se mit nud jusqu'à la ceinture, & pria M. Monkhouse d'en faire autant; il s'assit ensuite devant un grand nombre de naturels du pays, qui étoient rassemblées dans une espece de hangard, ressemblant aux maisons de *Taïti*, les Européens se tinrent par-derriere, selon l'ordre de Tupia. Alors il commença une harangue qui dura un quart-d'heure; le Roi qui étoit placé vis-à-vis de lui, proféroit de temps en temps quelques mots qui sembloient être des formules de réponse : Tupia pendant le cours de son discours offrit en présent à leur *Eatua* ou Dieu, deux mouchoirs, une cravate de soie noire, des grains de verre, deux petites touffes de plumes & des bananes; il reçut en retour pour l'*Eatua*, ou Dieu des Européens, un cochon, quelques plantes & deux petites touffes de plumes, qu'il fit porter à bord du vaisseau. Après ces cérémonies, qui furent regardées comme la ratification d'un traité entre les Insulaires & les Européens, on permit à chacun d'aller où il lui plairoit; & Tupia courut sur-le-champ déposer ses offrandes dans l'un des Marais.

Cérémonies de Tupia.

Harangue.

Le lendemain 17, M. Cook & ses compagnons retournerent à terre pour examiner le pays & ses productions, qui sont les mêmes qu'à *Taïti*.

Seconde descente à terre.

M. Cook, M. Banks & le docteur Solander allerent encore à terre le 18; ils auroient voulu profiter de la compagnie de Tupia dans leur promenade, mais il étoit trop occupé avec ses amis. Ils prirent cependant son valet, qui s'appelloit Tayeto, & M. Banks se mit en route pour examiner de plus près un objet qui avoit auparavant fort excité sa curiosité : c'étoit une espece de coffre ou d'arche, dont le couvercle étoit cousu avec délicatesse & revêtu proprement de feuilles de palmiers; cette arche étoit posée sur deux bâtons, & soutenue par de petites consoles de bois

très-bien travaillées. Les bâtons fembloient fervir à tranfporter l'arche d'un endroit à l'autre, à la maniere de nos chaifes-à-porteurs. Il y avoit à l'un des bouts un trou quarré, & au milieu du quarré un anneau qui touchoit les côtés en quatre points, & laiffoit les angles ouverts, ce qui formoit un trou rond dans un quarré. La premiere fois que M. Banks vit ce coffre, l'ouverture de l'extrémité étoit bouchée avec un morceau d'étoffe, à laquelle il ne voulut pas toucher : probablement il renfermoit alors quelque chofe; mais il trouva la feconde fois que l'étoffe étoit enlevée, & en examinant l'intérieur, il le trouva vuide. La reffemblance générale de ce coffre avec l'Arche d'Alliance parmi les Juifs eft remarquable; mais ce qui eft encore plus fingulier, c'eft que lorfqu'on en demanda le nom au valet de Tupia, il dit qu'il s'appelloit *Ewharre-no-Eatua* (*la maifon de Dieu*); il ne put pas expliquer autrement fa fignification & fon ufage. Ils commencerent une efpece de commerce avec les naturels du pays, mais les échanges fe faifoient lentement; lorfqu'on offroit quelque chofe pour prix de leurs marchandifes, aucun d'eux ne vouloit le prendre fur fon propre jugement; il raffembloit pour cela les opinions de vingt ou trente de fes compatriotes, ce qui faifoit perdre beaucoup de temps. Les Anglois acheterent pourtant onze cochons, & nous effayâmes le lendemain de nous en procurer un grand nombre.

Cook. 1769.

Echanges.

Le jour fuivant, 19, M. Cook porta à terre, pour moyen d'échange, quelques petites haches qu'on jugea devoir être des meubles fort utiles & fort rares dans une ifle qu'aucun Européen n'avoit encore vifitée; & comme il fe propofoit de mettre à la voile dans l'après-midi, le Roi Orée & plufieurs autres Infulaires allerent à bord faire leurs adieux. On donna au Roi une petite planche d'étain fur laquelle étoit gravée cette infcription : » *Endeavour*, Vaif» feau de Sa Majefte Britannique, Lieutenant Cook, 16 Juil» let 1769, *Huaheine* «. On lui donna auffi quelques médailles ou jettons reffemblans à la monnoie d'Angleterre, frappée en 1761, & d'autres préfens; il promit qu'il conferveroit le tout foigneufement, fur-tout la planche d'étain.

Quatrieme defcente à terre.

Adieux du Roi.

M. Cook partit d'*Huaheine* & fit voile pour l'ifle d'*O-Raietea*, qui gît au Sud-Oueft-quart-Oueft à environ fept ou huit lieues d'*Huaheine*; & le 19 à fix heures & demie du foir, il étoit à trois lieues du rivage, fur la côte orientale. Il louvoya toute la nuit, & à la pointe du jour du lendemain, il gouverna vers la côte; il apperçut bientôt après une ouverture dans le récif, qui eft fitué devant l'ifle, & Tupia lui dit qu'il y avoit en-dedans un bon havre : il ne le crut pourtant pas fur fa parole, mais il envoya le maître dans la Pinaffe pour l'examiner; il fit dans peu fignal au vaiffeau de le fuivre, en conféquence il entra dans le Havre, & mit à l'ancre par vingt-deux braffes fond mou.

O-Raietea.

Mouillage.

Le naturels du pays l'aborderent fur deux pirogues, dont cha-

Cook. 1769. Arrivée des Insulaires. cune portoit une femme & un cochon : on reçut les uns & les autres d'une maniere reconnoissante, & l'on donna à chacune des femmes un clou de fiche & quelques colifichets, dont elles furent très-satisfaites. Tupia témoignant beaucoup de crainte des habitans de *Bolabola*, qui avoient conquis *O-Raietea*, & qui, disoit-il, viendroient sûrement le lendemain combattre les Européens, on résolut d'aller à terre sans délai; M. Cook débarqua accompagné de MM. Banks & Solander, de quelques-uns de ses officiers & de Tupia; celui-ci répéta les mêmes cérémonies qu'il avoit déja faites à *Huaheine* : ensuite M. Cook arbora pavillon Anglois & prit possession au nom de S. M. Britannique, de cette isle & des trois voisines, *Huaheine*, *Otaha & Bolabola*. Après quoi on fit une promenade au grand *Morai*, appellé *Tupode-Bautea*.

Descente à terre.

Cérémonies.

Description d'un cimetiere.

Il étoit très-différent de ceux de *Taïti*; il n'étoit composé que de quatre murailles d'environ huit pieds de haut, & de pierres de corail, dont quelques-unes étoient très-grandes : il comprenoit un espace d'environ vingt-cinq verges quarrées, qui étoit rempli de petites pierres : on avoit dressé sur le sommet du Morai plusieurs planches sculptées dans toute leur longueur. Ils rencontrerent à peu de distance un autel, ou *Ewhatta*, sur lequel ils virent la derniere offrande ou sacrifice, un cochon d'environ quatre-vingt livres, qui avoit été offert tout entier & très-bien rôti; il y avoit aussi quatre ou cinq *Ewharre-no-Eatua*, ou *Maisons de Dieu*, garnies de leurs bâtons de transport, & semblables à celles qu'on avoit vues à *Huaheine*. M. Banks mit la main dans un de ces coffres, pour en examiner l'intérieur; il y trouva quelque chose d'environ cinq pieds de long & d'un pied d'épaisseur, enveloppé dans des nattes. Ses doigts se frayerent un passage à travers plusieurs de ces nattes; mais enfin il en rencontra une qui étoit de fibres de cocotiers, si bien tressées ensemble qu'il ne put pas la déchirer, ce qui le força d'abandonner son entreprise, d'autant plus que les Insulaires étoient offensés de ce qu'il avoit déja fait.

Monumens d'une invasion.

Ils se rendirent de-là à une grande maison où parmi des rouleaux d'étoffe & plusieurs autres choses, on vit le modele d'une pirogue d'environ trois pieds de long, auquel huit mâchoires d'hommes étoient attachées. Ces ossemens sont dans ces isles des trophées de guerre. Tupia assura que c'étoient des mâchoires des habitans d'*O-Raietea*, d'où l'on peut conjecturer que les Insulaires les avoient suspendues avec le modele d'une pirogue, comme le symbole d'une invasion formée par les sauvages guerriers de *Bolabola*, & comme un monument de leur conquête. MM. Banks & Solander continuerent leur promenade le long de la côte; & ils apperçurent bientôt un autre *Ewharre-no-Eatua*, & une espece de figuier pareil à celui que M. Gréen avoit vu à *Taïti*, & dont

Autre cimetiere.

le tronc, ou plutôt l'assemblage des racines, avoit quarante-deux pas de circonférence. Cook. 1769.

Le 21, M. Cook s'embarqua dans la pinasse, afin de lever le plan de la partie septentrionale de l'isle. M. Banks & les officiers allerent à terre, ils commercerent avec les Insulaires, & examinerent les productions du pays; mais ils n'observerent rien de remarquable, sinon quelques mâchoires humaines qui confirmerent le rapport de Tupia. Le 24, il fit appareiller dans le dessein de visiter l'isle de *Bolabola*, malgré la férocité de ses habitans, si fort redoutée par Tupia. Incursion dans le pays.

M. Cook gouverna au nord de l'intérieur du récif, pour tenter de déboucher par une ouverture plus large que celle qui lui avoit servi d'entrée. Il se trouva bientôt dans le danger le plus prochain de briser sur les rochers. Sortie d'O-Raietea.

La baie où il mouilla a *O-Raietea*, est appellée par les Naturels du pays *Oopoa*, & prise dans toute son étendue, elle pourroit contenir la plus nombreuse flotte; elle comprend presque toute la longueur du côté oriental de l'isle, & elle est à l'abri de la mer par un récif de rochers de corail. L'ouverture la plus méridionale de ce récif, ou le canal du havre par où nous entrâmes, a un peu plus d'une encablure de largeur; elle gît à la hauteur de la pointe la plus orientale de l'isle : il est facile de la reconnoître, au moyen d'une autre petite isle, couverte de bois, appellée *Oatara* par les Insulaires, & située un peu au Sud-Est du canal. A trois ou quatre milles au Nord-Ouest de cette isle, on trouve deux autres islots, appellés *Opururu* & *Tamou*, qui sont dans la même direction que le récif dont ils font partie. L'autre canal du havre, par lequel M. Cook déboucha, & qui a plus d'un quart de mille de large, se rencontre entre ces islots. Il y a d'autres petites isles plus au Nord-Ouest, & on lui dit qu'on trouvoit près de celles-ci une troisieme entrée dans le havre. Baie. Oatara. Opururu. Tamou.

Les plantains, les noix de cocos, les ignames, les cochons & les volailles, sont les principaux rafraîchissemens qu'on peut se procurer dans cette partie d'*O-Raietea* : les cochons & les volailles y sont pourtant rares, & le canton où les Anglois en virent, n'est ni si peuplé, ni aussi riche en productions que *Taïti* ou même qu'*Huaheine*. On peut encore y faire de l'eau & du bois, mais il est difficile d'arriver à l'aiguade. Rafraîchissemens qu'elle procure.

Sur les quatre heures de l'après-midi du 25, M. Cook étoit à une lieue d'*Otaha*, il y a deux islots appellés *Toahoutu* & *Whennuaia*, au Nord & sur la côte orientale de l'extrémité Sud de cette isle. Tupia dit qu'entre ces deux islots on trouve un canal qui conduit dans un très-bon havre, situé en-dedans du récif, & les apparences confirmoient son rapport. Toahoutu. Whennuaia.

Comme M. Cook découvrit ce large canal entre *Otaha* & *Bolabola*, il se décida à prendre cette entrée, plutôt que de courir au

Cook. 1769. Nord de toutes les isles; mais il avoit le vent debout, & il ne fit point de chemin.

Tubaï. Le 26, entre cinq & six heures du soir, comme il gouvernoit au Nord, il découvrit une petite isle basse qui git Nord-quart-Nord-Ouest, ou Nord Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues de *Bolabola.* Tupia dit qu'elle s'appelloit *Tubaï*; qu'elle ne produit que des noix de cocos; que trois familles forment tous ses habitans, & que les Insulaires des isles voisines vont la visiter quelquefois pour pêcher du poisson sur la côte, où il se trouve en grande abondance.

Bolabola. Le 29, M. Cook se trouva audessous du pic de *Bolabola* : l'isle est inabordable de bien des côtês, & il eut beaucoup de peine à dépasser son extrémité.

Le lendemain, à huit heures du matin, il découvrit une isle à environ huit lieues; il avoit en même temps le pic de *Bolabola* au Nord-quart-Est, à trois ou quatre lieues. Tupia lui apprit que cette

Maurua isle s'appelle *Maurua*, qu'elle est petite, environnée par-tout d'un récif; qu'il n'y a aucun havre qui puisse servir de mouillage; qu'elle est inhabitée, & que ses productions sont les mêmes que celles des isles voisines. On peut appercevoir à dix lieues de distance une montagne haute & ronde qui s'éleve au milieu de *Maurua.*

Tandis qu'il étoit à la hauteur de *Bolabola*, il vit peu d'Indiens sur la côte, & Tupia dit que la plupart des habitans étoient allés à *Ulietea.* Il se trouva dans l'après-midi le long de l'extrémité méridionale d'*O-Raietea* & au vent de quelques havres, situés sur la côte occidentale de cette isle. Quoiqu'il fût déja allé à terre sur l'autre côté de l'isle, il voulut mettre à l'ancre dans un de ces havres, afin d'étancher une voie d'eau qu'il avoit dans la Sainte-Barbe.

Second mouillage à O-Raietea. Descente à terre. Le 28, il se trouva près d'un havre situé sur la côte orientale d'*Otaha.* Le maître fut envoyé pour le sonder, & MM. Banks & Solander s'embarquerent avec lui, ils aborderent sur la côte & acheterent avant la nuit trois cochons, vingt-une volailles, & autant d'ignames & de plantains que la chaloupe en pouvoit contenir. Les Insulaires n'étoient pas en grand nombre, mais ils se rassembloient autour des Européens par-tout où ils alloient & leur apportoient tout ce qu'ils avoient à vendre; ils leur rendoient les mêmes honneurs qu'ils rendent à leurs Rois, ils se découvroient les épaules & s'enveloppoient la poitrine de leurs vétemens, ils portoient même l'attention jusqu'à envoyer un homme en-avant pour avertir les autres Insulaires qui venoient de faire la même cérémonie; toute cette condescendance étoit le fruit de l'opinion que Tupia leur donnoit des Européens.

Arrivée des Naturels d'O-Raietea M. Cook ne put conduire que le 2 Août le vaisseau dans un bon mouillage : aussi-tôt plusieurs des Naturels du pays s'approcherent du vaisseau, & apporterent des cochons, des volailles & des plantains qu'on échangea à très-bas prix.

MM.

MM. Banks & Solander passerent cette journée à terre, & ils furent fort contens des Insulaires qui se comportoient comme s'ils eussent senti que ces deux étrangers avoient en même temps les moyens de leur faire du mal & l'intention de n'en pas abuser. Les hommes, les femmes & les enfans se rassembloient autour d'eux & les suivoient par-tout; ils se disputoient à qui les porteroit dans les endroits où les chemins étoient mauvais. Ils furent conduits ainsi dans les maisons des principaux personnages; quand ils y entroient ils trouvoient les Indiens qui les avoient précédés, rangés en haie de chaque côté d'une longue natte étendue sur la terre à l'extrémité de laquelle la famille étoit assise. Ils rencontrerent dans la premiere maison des petites filles & des jeunes garçons très-proprement habillés, à qui ils firent des présens. L'une des petites filles avoit environ six ans; elle avoit une espéce de robe rouge, & autour de sa tête un grand nombre de cheveux tressés, ornement qu'ils appellent *Tamou*, & dont ils font beaucoup de cas; elle étoit assise au bout d'une natte de trente pieds de long, sur laquelle aucun des spectateurs, malgré la foule, n'osoit mettre le pied, elle s'appuyoit sur le bras d'une femme d'environ trente ans, d'une figure agréable, & qui étoit probablement sa nourrice: MM. Banks & Solander lui offrirent quelques grains de verre qu'elle reçut avec beaucoup de grace.

Cook. 1769.

Accueil des Insulaires.

Comme ils passoient dans une autre maison, le propriétaire voulut leur donner le spectacle d'une danse du pays; elle fut exécutée par un homme qui mit sur sa tête une espece de grand panier cylindrique d'osier, d'environ 4 pieds de long & de huit pouces de diamètre, garni de plumes, placées perpendiculairement, & dont les sommets étoient courbés en avant; il y avoit tout-au-tour une garniture de dents de requins, & de queues d'oiseaux du tropique: dès que l'Indien fut paré de cet ornement, appellé *Whow*, il commença à danser en se remuant lentement, & tournant la tête à plusieurs reprises, de maniere que le haut de son chapeau d'osier décrivoit un cercle; quelquefois en pirouettant il s'approchoit brusquement du visage des Spectateurs, ce qui les faisoit tressaillir & reculer: ce badinage excitoit de grands éclats de rire de la part des Insulaires, sur-tout lorsque le danseur feignoit de frapper de son panier un des Etrangers.

Danse du pays.

Le 3, le Capitaine Cook prit une route opposée à celle qu'avoient suivie la veille MM. Banks & Solander; il alla le long de la côte au Nord, dans le dessein d'acheter des provisions, il trouva que les Insulaires les lui vendoient à plus bas prix dans leurs maisons qu'au marché. Pendant sa promenade, il rencontra une troupe de danseurs qui le retinrent pendant deux heures, & lui firent beaucoup de plaisir. Il y avoit deux danseuses six hommes & trois tambours, Tupia lui apprit que quelques-uns des principaux personnages de l'isle étoient de ce nombre, qu'ils couroient de

Autre incursion dans le pays.

Danse Dramatique

place en place, mais qu'ils ne recevoient point de ſalaire des Spectateurs comme les danſeurs ambulans de *Taïti*. Les femmes portoient ſur leurs têtes une grande quantité de *Tamou* ou cheveux treſſés, ornés en pluſieurs endroits de fleurs de Jaſmin du Cap, & arrangés avec tant de goût que cette coëffure étoit très-élégante; elles avoient le col, les épaules & les bras nuds, la gorge étoit auſſi découverte juſqu'à la hauteur de l'aiſſelle, & revêtue au-deſſous d'une étoffe noire qui leur ſerroit le corps. Elles avoient placé de chaque côté de la poitrine, près du bras, un petit plumet noir, reſſemblant aux bouquets de nos femmes. Elles avoient en outre ſur les hanches un vêtement pliſſé qui ſe relevoit ſur le ventre, & retomboit par le bas en grand jupon qui cachoit entiérement leurs pieds, qu'elles remuoient avec autant de dextérité que nos danſeurs d'Opéra. Les plis au-deſſus de la ceinture étoient alternativement bruns & blancs, & ceux du jupon tout blancs.

Cook. 1769.

Fleurs des Danſeuſes.

Dans cet équipage, elles s'avancerent de côté en faiſant des pas meſurés, très-bien d'accord avec les tambours, qui battoient avec beaucoup de force & de vîteſſe. Bientôt après, elles ſe mirent à remuer les hanches en donnant à leurs habillemens un mouvement très-vif. Elles continuerent les mêmes mouvemens pendant toute la danſe, quoique le corps prît différentes attitudes. Elles ſe tenoient tantôt de bout ou aſſiſes, & s'appuyoient quelquefois ſur leurs genoux ou leurs coudes; elles remuoient en même temps les doigts avec une promptitude qu'il eſt preſque impoſſible d'imaginer. M. Cook remarqua que l'habileté des danſeuſes & le plaiſir que goûterent les Spectateurs, provenoient en grande partie de la lubricité de leurs poſtures & de leurs geſtes, qui ſurpaſſoient tout ce qu'on peut dire.

Caractere de leurs danſes.

L'une de ces filles avoit un pendant d'oreilles de trois perles, que M. Banks voulut lui acheter; mais elle le refuſa, quelque prix qu'il en offrît : il paroît que ces Inſulaires attachent autant de prix à cette ſorte de bijoux que les Européens.

Entre les danſes des femmes les hommes exécutoient une eſpece de farce dramatique, où il y avoit du dialogue & des danſes; mais il n'étoit pas poſſible d'en juger faute de connoître leur langue. Cependant le lendemain quelques-uns des officiers du vaiſſeau virent un ſpectacle plus régulier & diviſé en quatre actes.

Farce dramatique.

Le 5 M. Cook reçut trois cochons, quelques volailles & pluſieurs pieces d'étoffe de cinquante verges de long, les plus longues par conſéquent qu'il ait vues dans toutes ces iſles. On lui donna en outre une quantité conſidérable de bananes, de noix de cocos & d'autres rafraîchiſſemens de la part d'O-Ppooni, ce Roi formidable, appellé dans la langue du pays, l'*Earée Rahie de Bolabola*, qui lui fit dire en même temps qu'il étoit alors dans l'iſle, & qu'il avoit deſſein de lui rendre viſite le jour ſuivant.

Préſens que reçoit M. Cook.

Sur ces entrefaites MM. Banks & Solander allerent ſur les mon-

tagnes, accompagnés de plusieurs Indiens qui les conduisirent par de bons chemins à une telle hauteur, qu'ils virent distinctement l'autre côté de l'isle, & la coupure par où le vaisseau étoit entré dans le récif entre les isles d'*Opururu* & de *Tamou*, lorsque M. Cook débarqua la premiere fois. Ils apperçurent, en revenant, des naturels du pays qui s'exerçoient à ce qu'ils appellent l'*Erouhaw*, c'est-à-dire, à lancer contre un but une espece de javeline armée d'une pointe de bois dur. Ils n'excellent pas dans cet exercice, quoiqu'ils paroissent l'aimer passionnément; car de douze hommes, un seul atteignit la marque, qui étoit un tronc de plane placé à environ vingt verges de distance.

Cook. 1769.

Ascension sur les montagnes de l'isle.

Exercice militaire.

Tout l'équipage resta, le 6, au vaisseau, attendant la visite du grand Roi. M. Cook fut trompé dans son espérance. On eut pourtant une compagnie beaucoup plus agréable; car il envoya trois jolies filles demander quelque chose en retour du présent qu'il avoit fait. Peut-être ne se soucioit-il pas de s'exposer à aller à bord d'un bâtiment étranger, ou bien il crut que ses Ambassadrices obtiendroient en retour de ses cochons & de ses volailles, une plus grande quantité de marchandises qu'il n'auroit fait lui-même. Quoi qu'il en soit, on ne regretta point sa présence, & les jeunes filles n'eurent point à se plaindre de leur visite.

Trois jeunes filles envoyées par le Roi de Bolabola.

M. Cook, qui desiroit beaucoup de voir O-Ppooni, alla le chercher dans l'après-midi. Il s'attendoit à trouver dans le Souverain des Insulaires de *Bolabola*, qui étoient les conquérans d'*O-Raitea* & la terreur de toutes les autres isles, un chef jeune & vigoureux, d'une figure spirituelle & d'un caractere entreprenant: il ne trouva qu'un vieillard foible & décrépit, que les ans avoient presque rendu aveugle, & si indolent & si stupide, qu'il paroissoit avoir à peine assez d'intelligence pour entrevoir que ses cochons & ses femmes avoient fait plaisir au Capitaine Cook. Le Roi le reçut assis & sans aucune des cérémonies & des formalités qu'avoient employées les autres chefs à son égard. Le Capitaine Cook lui fit ses présens, qu'il accepta, & le Roi lui donna en retour un cochon. Il avoit appris qu'*Otaha* étoit le lieu principal de sa résidence; il lui dit qu'il projettoit d'y aller le lendemain dans ses bateaux, & qu'il seroit charmé de l'avoir avec lui; le Roi consentit à être de la partie.

Entrevue avec ce Prince.

Dès le grand matin, du 7, il partit donc avec la chaloupe & la pinasse pour *Otaha*, accompagné de quelques-uns de ses Officiers. il prit en passant O-Ppooni qui étoit dans sa pirogue tout prêt à le joindre. Dès qu'il eut débarqué à *Otaha*, il fit présent au Roi d'une hache, imaginant que cela pourroit l'engager à ordonner à ses sujets de lui apporter les provisions dont il avoit besoin; mais, après être resté avec lui jusqu'à midi, il le quitta plein de regret de n'avoir pu obtenir aucuns rafraîchissemens. Il s'avança dans la pinasse vers la pointe septentrionale de l'isle, & il acheta, chemin faisant, six cochons, autant de volailles, des bananes & des ignames; en-

Voyage à O-Taha avec le Roi.

Excursion dans l'isle.

Cook. 1769.

suite il revint au vaisseau, après avoir examiné & pris le plan du havre situé sur cette partie de l'isle.

Nouvelles danses dramatiques.

M. Banks, qui n'étoit pas de cette expédition, avoit passé la matinée à bord occupé à acheter des provisions; il étoit allé à terre l'après-midi avec son Dessinateur pour peindre l'habillement des danseurs. Excepté une nouvelle danseuse, il trouva la bande d'Histrions dans le même état où il l'avoit laissée deux jours auparavant. Les femmes exécuterent la même danse; mais les hommes varierent leur farce, il en vit jouer cinq ou six différentes, & qui ressembloient beaucoup aux drames des baladins de foire.

Autre descente à terre

Comédie.

Le lendemain M. Banks retourna à terre avec le Docteur Solander; il trouva les danseurs deux lieues plus loin dans l'intérieur de l'isle; il leur vit exécuter des danses différentes, & entr'autres une farce remarquable par l'unité & la simplicité de l'action; les acteurs étoient des hommes divisés en deux partis distingués par la couleur de leurs vêtemens: l'un étoit vêtu de brun, l'autre de blanc: le parti brun représentoit un maître & ses domestiques, & le parti blanc une troupe de voleurs. Le maître chargeoit ses gens de garder un panier de provisions; les blancs exécutoient plusieurs danses qui peignoient l'intention de le dérober, & les bruns en exécutoient d'autres qui figuroient leurs efforts pour empêcher les premiers de réussir dans leur projet. Après quelques altercations, les acteurs chargés de veiller sur le panier, se plaçoient à terre autour de leur dépôt, s'appuyoient dessus, & paroissoient s'endormir; les autres profitant de la circonstance, s'approcherent doucement, & soulevant leurs adversaires de dessus le panier, emporterent leur proie: les bruns s'éveillant ensuite, s'apperçurent du vol, & se mirent à danser sans paroître inquiets de la perte qu'ils avoient faite.

Départ d'O-Raietea.

M. Cook sortit le 9 du havre d'*O-Raietea*. Tupia le pria instamment de tirer un coup de canon vers *Bolabola*: il vouloit, suivant toute apparence, donner à ses ennemis cette marque de son ressentiment, & leur montrer la force de ses nouveaux alliés: le Capitaine crut devoir le contenter, quoiqu'il fût à 7 lieues de l'isle.

Remarques sur les isles de la Société.

M. Cook renonça au projet de débarquer dans l'isle de *Bolabola*; il observe que tant qu'il séjourna aux environs de ces isles, il eut des provisions en abondance, & n'eut pas besoin de toucher à celles du vaisseau; mais qu'il ne lui fut pas possible de tirer parti de ces rafraîchissemens pour le cours de son voyage, parce qu'il ne put conserver vivans ni les cochons ni les volailles; les premiers ne prenoient point de nourriture, les graines d'Europe ne leur convenoient pas, ils se laissoient mourir de faim; les volailles mouroient d'une maladie particuliere dont le siege étoit dans la tête.

Il laissa à chacune de ces isles leur nom, il les appella toutes ensemble *les Isles de la Société*.

En quittant ces isles, il ne continua pas sa route du côté de l'est, mais il mit le cap directement au sud pour examiner s'il y avoit un continent ou des isles entre ces isles de *la Société* & la *Nord-Zélande*: cette route étoit très-bien choisie pour parcourir l'espace qui se trouvoit entre celles de *Tasman*, qui découvrit une pointe de *la Nord-Zélande*, & *Guirox*, & qui rencontra quelques isles dans le Groupe, ou aux environs des *Isles de la Société*. Cook. 1769.

Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'au 13, qu'il découvrit une terre au sud-est que Tupia lui dit être une isle appellée *Oheteroa*. Il envoya son Lieutenant avec ordre de sonder la baie qu'il y appercevoit, & d'y chercher un mouillage. MM. Banks & Solander l'accompagnerent, & emmenerent avec eux Tupia qu'ils jugerent pouvoir leur être utile. Oheteroa

Ils remarquerent en approchant de terre les naturels du pays armés de grandes lances. Comme ils continuoient de voguer, dans le dessein de doubler une pointe de terre avant d'entrer dans la baie, cinq ou six de ces Indiens se détacherent successivement & se jetterent à la nage dans le dessein de joindre le bateau; mais ils furent toujours dévancés, & ils abandonnerent leur entreprise.

Le bateau entra alors dans une grande baie, au fond de laquelle on découvrit une autre troupe d'Indiens armés comme les premiers; une pirogue se détacha, & vint à sa rencontre. On cessa de ramer à leur approche, on fit aux Indiens des amitiés, & on leur offrit des clous; ils s'avancerent sous la poupe du bateau, & les reçurent avec un air de satisfaction; cependant tout-à-coup ils parurent former le projet d'aborder le bateau & de s'en emparer; trois d'entr'eux y sauterent, & les autres se disposoient à en faire autant; le premier de ceux qui étoient montés, arracha une poire à poudre à M. Banks, que celui-ci lui reprit avec peine : l'Officier ordonna alors à ses gens de faire feu par-dessus la tête des assaillans, aux deux premiers coups ils sauterent dans l'eau. La pirogue retourna vers la côte, où il y avoit plus de deux cens Indiens assemblés. Le bateau navigua du même côté; mais la terre étant par-tout environnée d'un banc de sable sur lequel la mer brisoit, l'Officier se détermina à longer la côte pour trouver un endroit commode au débarquement. Sur ces entrefaites la pirogue aborda, & fut entourée d'une foule de naturels du pays, qui s'informoient probablement du succès de l'entreprise. Immédiatement après, un seul homme courut le long du rivage, & lorsqu'il fut vis-à-vis le bateau, il se mit à danser, à agiter sa langue, & à pousser des cris aigus. Tupia dit que c'étoit un appel au combat. L'Officier résolut de revenir à l'endroit où la pirogue avoit pris terre, dans l'espoir que, s'il ne pouvoit pas aborder, les insulaires viendroient conférer avec lui sur le banc de sable ou dans leur pirogue, & qu'il pourroit conclure avec eux un traité de paix. Descente à terre. Attaque de la part des naturels.

Comme le bateau ramoit lentement le long de la côte, un au-

Cook. 1769. Menaces des Insulaires.

tre champion s'avança sur le rivage, & répéta de la même maniere le même défi. Celui-ci avoit plus de vigueur & d'adresse que le précédent; il portoit un grand bonnet fait de queues d'oiseau du Tropique, & son corps étoit couvert d'une étoffe rayée en jaune, rouge & brun. Un homme plus âgé le suivoit, & s'adressant aux Anglois du bateau, il leur demanda qui ils étoient, & d'où ils venoient. Tupia, qui entendoit la langue de ces insulaires, répondit qu'ils venoient de *Taïti*. Les trois Indiens rejoignirent alors paisiblement un petit nombre de leurs compatriotes rassemblés sur un banc de rochers. Après une courte conférence, ils se mirent à prier d'une voix très-forte, signe de mauvaise volonté, selon l'opinion de Tupia. Après leur priere, les gens du bateau leur proposerent de mettre bas les armes, & qu'alors ils débarqueroient & entreroient en commerce avec eux. Ils y consentirent, à condition que les Européens en feroient autant. Quoique cette proposition fût équitable, on ne crut pas qu'il fût prudent, vu leur grand nombre, de l'accepter. Les Indiens cependant se hasarderent à approcher du bateau, & vendirent paisiblement une petite quantité de leurs étoffes, & quelques-unes de leurs armes. Le bateau quitta les Indiens, & revint au vaisseau. M. Cook ayant fait le tour de l'isle sans trouver ni havre ni mouillage, & connoissant d'ailleurs que les habitans étoient disposés à une attaque, dont il n'avoit pas de raison de risquer l'événement, résolut de quitter ce parage; & malgré les invitations de Tupia, qui sembloit desirer qu'on fit voile à l'ouest pour visiter plusieurs isles situées dans cette direction, il s'occupa de la recherche d'un continent, déterminé à ne plus perdre de temps à chercher des isles, à moins qu'elles ne se trouvassent sur son chemin.

Echange.

Départ de cette isle.

---

§. VIII.

*Passage d'*Oteroah *à la* Nord-Zélande. *Relâche à la* Nord-Zélande.

Mr. Cook mit à la voile d'*Oteroah* le 15 Août. Le 30, il vit une comete. Tupia remarqua que dès qu'elle seroit apperçue par les habitans de *Bolabola*, ils iroient tuer ceux d'*Uliétéa*, qui s'enfuiroient dans les montagnes.

Le premier Septembre, il changea la direction de sa route, & porta au nord jusqu'au 19, qu'il commença à voir quelques herbes marines, & une piece de bois couverte de bernacles.

Le 27, par 28d. 59′ de latitude & 168d, 5′ de longitude, il vit un veau marin endormi sur l'eau, & plusieurs paquets d'herbes marines; le lendemain il apperçut encore une plus grande quantité d'herbes marines, & le 29 il vit un oiseau, qu'il jugea être un oiseau de terre, & qui ressembloit un peu à une becassine; mais il avoit le bec court. Le 1 Octobre il vit une quantité innom-

brable d'oiseaux, & un autre veau marin, dormant au-dessus de l'eau : c'est une opinion générale que les veaux marins ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, & ne se voient que dans les lieux où la sonde trouve fond; mais ceux qu'il vit dans ces mers prouvent le contraire; les herbes marines annonçoient que la terre n'étoit pas éloignée.

Cook. 1769. Remarques sur les Goëmons & les oiseaux.

Le lendemain, il apperçut deux autres veaux marins & un oiseau brun, à-peu-près aussi gros qu'un corbeau, & ayant sous l'aîle quelques plumes blanches. M. Gore dit au Capitaine Cook que cette espece d'oiseau étoit très-nombreuse dans le voisinage des isles *Falkland*, & les gens de l'équipage lui donnerent le nom de *Poule du Port Egmont.*

Le 5 Octobre, il crut voir changer la couleur de l'eau; mais il ne trouva point de fond à 180 brasses de sonde:

Vue de la Nord-Zélande.

Le 6 Octobre on vit terre de la grande hune au sud-ouest quart nord-ouest. On y courut sur-le-champ; vers le soir on pouvoit reconnoître du tillac cette terre qui paroissoit considérable. L'observation du soleil & de la lune donna pour la longitude du vaisseau 180d 55′ ouest. Par le résultat moyen de cette observation, & de celles qu'on fit par la suite, il parut que l'estime du vaisseau avoit produit une erreur de 3d 16′ de longitude, depuis le départ de *Taïti*; A minuit il mit en panne, & fit sonder; mais il n'eut point de fond avec 170 brasses de ligne.

Aspect de la terre.

Le 7, il y eut calme, & on ne put approcher de terre que lentement. L'après-midi il s'éléva une petite brise lorsqu'il en étoit encore à sept ou huit lieues. Cette terre parut au Capitaine Cook plus grande à mesure qu'il la vit plus distinctement; elle avoit quatre ou cinq lignes de collines, s'élevant l'une au-dessus de l'autre & par-dessus une chaîne de montagnes qui lui parurent d'une énorme grandeur. Cette découverte donna lieu à beaucoup de conjectures; mais l'opinion générale étoit qu'il avoit trouvé ce qu'on a appellé *Terra australis incognita* (a). Vers les cinq heures, il vit l'ouverture d'une baie qui lui parut s'enfoncer assez loin dans l'intérieur. Il y porta sur-le-champ. Il apperçut aussi de la fumée qui s'élevoit de différentes parties de la côte. La nuit étant venue, il louvoya jusqu'à la pointe du jour du lendemain, où il se trouva sous le vent de la baie, le vent étant au Nord. Il remarqua alors que les collines étoient couvertes de bois, & qu'il y avoit dans les vallées de très-gros arbres.

Nouvel Aspect du pays.

Il apperçut plusieurs pirogues qui se tenoient en travers de la baie, & qui bientôt gagnerent le rivage sans paroître faire aucune attention au vaisseau; il découvrit aussi quelques maisons, petites, mais propres; & près d'une de ces maisons, un grand nombre d'habitans rassemblés qui étoient assis sur la grève, & qui étoient, à ce qu'il crut, les mêmes qu'il avoit vus dans les pirogues sur

(a) On verra tout-à-l'heure que c'étoit la Nouvelle-Zélande.

une petite péninfule fituée à la pointe nord-eft; il apperçut diftinctement une paliffade très-haute & réguliere qui entouroit tout le fommet d'une colline.

Cook. 1769.

Mouillage.

Vers les quatre heures après midi le 7, il jetta l'ancre fur le côté nord-eft de la baie au-devant de l'entrée d'une petite riviere, & à environ une demi-lieue de la côte. Les côtés de la baie font formés de roches blanches fort hautes. Le milieu eft une terre brune avec des collines, s'élevant par degrés les unes derriere les autres, & fe terminant à la chaîne des montagnes dont il a parlé, & qui paroiffoient être fort avancées dans l'intérieur.

Defcription de la baie.

C'eft ici que commencent les immenfes travaux de M. Cook pour reconnoître toutes les parties de la *Nouvelle-Zélande*, & pour tracer une Carte qui fait connoître cette vafte contrée auffi-bien que les côtes de France.

Defcente à terre.

Le foir il alla à terre avec MM. Banks & Solander dans la pinaffe & l'efquif, montés par un détachement de l'equipage. Il débarqua en face du vaiffeau, fur le côté oriental de la riviere, qui avoit en cet endroit environ quarante verges de large; mais comme il apperçut fur la rive occidentale plufieurs habitans à qui il vouloit parler, & la riviere n'étant pas guéable, il la paffa dans l'efquif, en laiffant la pinaffe à l'entrée. Lorfqu'il approcha de l'endroit où les naturels du pays étoient raffemblés, ils s'enfuirent tous: cela ne l'empêcha pas de defcendre à terre; & après avoir laiffé l'efquif à la garde de quatre mouffes, il marcha vers des huttes qui étoient à environ deux ou trois cens verges du bord de la riviere. Dès qu'il fut à quelque diftance du bateau, quatre hommes armés de longues lances fortirent des bois & coururent vers l'efquif, qu'ils auroient certainement enlevés, fi ceux de fes gens qui étoient reftés dans la pinaffe ne les euffent découverts & n'euffent crié aux mouffes de fe laiffer aller au courant, ce que ceux-ci firent fur-le-champ; mais comme ils étoient pourfuivis de près par leurs quatre ennemis, le maître de la pinaffe qui avoit l'infpection des bateaux, tira un coup de fufil par-deffus la tête de ces Indiens, qui s'arrêterent alors en regardant autour d'eux; mais dans quelques minutes ils recommencerent leur pourfuite en agitant leurs lances d'une maniere menaçante: le maître de la pinaffe tira un fecond coup de fufil fur leurs têtes; mais loin d'en être effrayés, l'un d'eux leva fa pique pour la lancer vers le bateau, alors un troifieme coup de fufil l'étendit mort fur la place. Ses trois compagnons, en le voyant tomber, refterent quelques minutes comme s'ils euffent été pétrifiés; il reprirent bientôt leur fens & fe mirent à retourner fur leurs pas, entraînant le corps de leur camarade; mais ils furent obligés de l'abandonner bientôt après, afin de ne pas rallentir leur fuite.

Entrevue avec les habitans.

Menaces des infulaires.

Zélandois tué.

Au bruit du premier coup de fufil, M. Cook & fes compagnons fe raffemblerent, vinrent au bateau & traverferent la riviere, ils vi-

rent

rent l'Indien étendu mort sur la terre. C'étoit un homme d'une stature moyenne, il avoit le tein brun clair & le visage peint d'un côté en lignes spirales assez régulieres ; son vêtement étoit d'une étoffe dont la fabrication étoit singuliere (a) : après avoir examiné ce cadavre ils revinrent au vaisseau, d'où l'on entendit les habitans revenus sur le rivage, parler avec beaucoup de chaleur & de force, vraisemblablement de ce qui venoit de se passer & de ce qu'il y avoit à faire.

Cook. 1769.

Mouvemens des Insulaires.

Le 9 au matin, on vit plusieurs Indiens dans le même endroit où ils s'étoient rassemblés la veille, la plupart étoient sans armes, mais trois ou quatre portoient à la main de longues piques. M. Cook désirant établir un commerce avec eux, fit équiper trois bateaux, montés par des soldats de marine & des matelots, il s'y embarqua lui-même avec MM. Banks, Solander & Tupia. Comme il avançoit vers la côte, environ cinquante Indiens, assis sur le bord opposé de la riviere, paroissoient attendre qu'il descendît; d'abord M. Cook débarqua accompagné seulement de MM. Banks, Solander & Tupia, & marcha vers eux; ils se leverent avec vivacité, armés chacun ou d'une longue pique, ou d'un instrument de talc verd très-bien poli, d'environ un pied de long & assez épais pour peser 4 ou 5 livres. Tupia leur parla dans la langue de *Taïti*; mais ils ne répondirent que par de nouvelles menaces. On tira un coup de fusil hors de portée, la bale tomba dans la riviere qui les séparoit encore des Européens. Cependant on jugea à propos de se retirer jusqu'à ce que les soldats de marine fussent débarqués. Ils furent rangés en bataille à environ cinquante verges du bord de la riviere, & M. Cook s'avança ensuite vers les Indiens, accompagné de MM. Banks, Solander, Green, Monkhouse & de Tupia. Celui-ci leur adressa de nouveau un discours dans sa langue, & M. Cook vit avec plaisir qu'ils l'entendoient; ils consentirent à entrer en commerce, & inviterent les Européens à venir auprès d'eux ; on leur témoigna qu'on se rendroit à leur invitation, s'ils mettoient bas les armes, à quoi on ne put jamais les déterminer. Alors M. Cook les pressa à son tour de passer la riviere, un d'eux s'y hasarda, & la traversa à la nage sans armes, les autres au nombre de trente, le suivirent, mais armés : on leur fit des présens de fer & de verroterie, ils n'en firent aucun cas, particuliérement du fer dont ils paroissoient ignorer absolument l'usage. Ils offrirent à la vérité d'échanger leurs armes contre celles des Anglois, & firent même plusieurs tentatives pour les avoir de force; on leur fit entendre par Tupia, qu'on seroit obligé de les tuer, s'ils se portoient encore à quelques violences. Cependant M. Green s'étant retourné sans précaution,

Seconde descente à terre.

Tupia est entendu des Zélandois.

Accueil qu'on fait aux Zélandois.

Echange & violence.

(a) Son habit ressembloit exactement à la figure qu'on trouve dans la relation du voyage d'Abel Tasmin, par Valentin, tom. 3, 2 partie, pag. 50; ses cheveux étoient également tressés sur le sommet de la tête.

Cook 1769.

un des Indiens lui arracha son coutelas, & se retira avec des cris de triomphe, dans le même instant le ton menaçant des autres augmenta, & une nouvelle troupe qui arrivoit du bord opposé de la riviere fit juger qu'il étoit temps de réprimer leur audace; celui qui avoit volé le coutelas, n'ayant point été intimidé par un premier coup de fusil chargé de petit plomb, fut tué d'un second coup à bale, & M. Monkhouse lui reprit le coutelas; trois autres coups tirés dans le gros de la troupe la déterminerent à regagner l'autre bord à la nage; ils se retirerent ensuite, & M. Cook & sa compagnie se rembarquerent.

Second Zélandois tué.

M. Cook s'étant assuré, par une fâcheuse expérience, qu'il n'y avoit rien à faire avec les Indiens qu'il avoit vus en cet endroit, ayant trouvé d'ailleurs que l'eau de la riviere étoit salée, il prit le parti de ranger le fond de la baie avec les bateaux pour chercher de l'eau douce, & pour tâcher de surprendre quelques-uns des habitans, dans l'espérance de gagner leur amitié à force de présens & de bons traitemens, & d'établir, par leur médiation, une correspondance amicale avec leurs compatriotes.

Malheureusement il ne trouva aucun endroit où il pût débarquer, une houle forte & dangereuse battoit par-tout sur la côte; mais il apperçut deux pirogues venant du large, dont l'une avoit une voile, & l'autre alloit à rames. Il crut avoir trouvé une occasion favorable pour se rendre maître de quelques-uns de ces Indiens sans leur faire du mal, attendu que ceux qui étoient dans la pirogue, étoient probablement des pêcheurs sans armes, & qu'il avoit trois bateaux remplis de monde. Il disposa les bateaux de la maniere la plus propre à intercepter les pirogues dans leur route vers la côte; mais les Indiens qui alloient à rames l'apperçurent bientôt, & se mirent à ramer de toutes leurs forces vers la côte la plus prochaine; de sorte qu'ils lui échapperent. L'autre pirogue vint avec sa voile près de lui, sans distinguer qui il étoit; mais au moment où il fut reconnu, les Indiens plierent leur voile & prirent leurs rames, dont ils se servirent avec tant d'adresse & d'agilité, qu'ils dépasserent bientôt le bateau qui vouloit les couper. Comme ils étoient cependant à la portée de la voix, Tupia leur cria de s'approcher, & leur promit qu'on ne leur feroit aucun mal; mais ils continuerent de s'éloigner aussi vîte qu'ils le purent. M. Cook fit tirer alors un coup de fusil par-dessus leurs têtes, & il crut que c'étoit l'expédient le moins fâcheux pour venir à bout de son dessein, espérant que la crainte les forceroit à se rendre ou à sauter dans l'eau. Au bruit du coup de fusil, ils cesserent en effet de ramer, ils étoient au nombre de sept, & tous les sept se déshabillerent. Il ne douta pas qu'ils ne fussent disposés à se jetter à la mer; mais ils prirent sur-le-champ la résolution, non de fuir, mais de combattre; & lorsque son bateau s'approcha, ils commencerent l'attaque à coups de rames, de pierres & d'autres armes offensives qu'ils avoient dans leurs pirogues, & dont ils se ser-

Moyens que prend M. Cook, pour adoucir les Zélandois.

Fuite des Zélandois.

Intrépidité des Naturels.

Attaque.

voient avec tant de vigueur qu'il fut obligé de faire feu fur eux pour fe défendre. Malheureufement il y en eut quatre de tués, les autres, qui étoient de jeunes garçons, dont le plus âgé avoit environ dix-neuf ans, & le plus jeune à-peu-près onze, fauterent auffitôt dans la mer. Le plus âgé nageoit avec beaucoup de vigueur, & réfifta courageufement à tous les efforts qu'on fit pour le prendre; il fut cependant obligé de céder enfin à la fupériorité, & les autres fe laifferent prendre avec plus de facilité.

Cook. 1769.

4 autres Zélandois tués.

Dès que les trois jeunes Indiens, qu'on avoit tirés de la mer, furent dans le bateau, ils fe jetterent par terre, s'attendant fans doute à être mis à mort fur-le-champ : on fe hâta de les raffurer autant qu'il fut poffible ; le Capitaine Cook leur fournit des habits, & leur donna les témoignages d'amitié les plus propres à diffiper leurs craintes & à gagner leur confiance. Ceux qui connoiffent la nature humaine ne feront pas étonnés que la douleur que devoient reffentir ces jeunes fauvages de la perte de leur parens, qui venoient de périr fous leurs yeux, ait fait place tout-à-coup à une joie extrême, en fe voyant délivrés des terreurs d'une mort qu'ils croyoient certaine, & traités avec bonté par ces mêmes hommes qu'ils regardoient comme leurs bourreaux; leur joie fe peignit avec la plus grande expreffion fur leurs vifages & dans tous leurs mouvemens. Avant même qu'on eût gagné le vaiffeau, leurs foupçons & leurs craintes étoient entiérement diffipés; non-feulement ils paroiffoient déja accoutumés à leur fituation, ils étoient même fort gais; & lorfqu'on leur offrit du pain, ils le mangerent avec voracité. Ils firent plufieurs queftions qui décéloient de la curiofité, & répondirent volontiers à celles qu'on leur fit; quand le dîner fut fervi, ils montrerent le defir de goûter de tout ce qu'ils voyoient : le porc falé fut de tous les mets qui fe trouvoient fur la table, celui qui leur parut le plus agréable. Après le foleil couché, ils firent un autre repas avec le même plaifir, chacun d'eux mangea une grande quantité de pain & but plus d'une quarte d'eau. Le foir on leur dreffa des lits, & ils allerent fe coucher très-fatisfaits en apparence de leur état. Cependant l'agitation de leurs efprits s'étant un peu calmée pendant la nuit, & ayant fait place à la réflexion, on les entendit foupirer fouvent & très-haut. *Tupia* qui étoit près d'eux pour les obferver, fe leva & fut fi bien les confoler & les encourager, qu'il leur rendit non-feulement la tranquillité, mais même la gaieté, au point qu'ils fe mirent à chanter une chanfon avec un goût qui furprit le Capitaine Cook, l'air en étoit lent & grave comme ceux de nos pfeaumes, & contenoit plufieurs femi-tons.

Trois Zélandois pris.

Frayeur de ces Zélandois.

Leur joie.

Ils dînent avec les Anglois.

Ils foupirent pendant la nuit.

Leurs chants.

Ces jeunes Indiens avoient une phyfionomie pleine d'intelligence & d'expreffion; le fecond, qui paroiffoit âgé d'environ quinze ans, avoit un air fi ouvert & des manieres fi aifées, qu'il étoit impoffible de n'en être pas frappé. Les deux plus vieux étoient freres, on les nommoit *Eaahourange* & *Koikerange*, le plus jeune s'appelloit *Moragovete.*

Remarques fur leur figure.

Cook. 1769.

Le 10 au matin, ils parurent très-joyeux tous les trois, & firent encore un très-bon repas, ensuite on les habilla, on les para de bracelets & de colliers, & on se disposa à les ramener au rivage : d'abord ils en montrerent beaucoup de joie, mais quand ils virent qu'on prenoit le chemin du débarquement de la veille, ils montrerent un violent chagrin, parce que, disoient-ils, c'étoit l'habitation de leurs ennemis qui les tueroient & les mangeroient. M. Cook fut embarassé de ce contre temps parce qu'il avoit espéré que le rapport de ces trois Indiens serviroit à lui concilier l'amitié des autres ; comme il avoit déja envoyé à terre un officier, des soldats & des matelots pour couper du bois, il ne voulut pas changer son premier dessein ; il débarqua donc au même endroit, résolu de garder ses nouveaux hôtes jusqu'au soir, & de les renvoyer par le bateau à l'endroit qu'ils indiquoient pour le lieu de leur habitation. Cependant dès qu'il eut débarqué avec MM. Banks, Solander & Tupia, les trois Indiens changerent tout-à-coup de sentiment, & prirent congé de lui, à la vérité avec une sorte de répugnance & en versant des larmes. Après qu'ils furent partis, M. Cook & ses compagnons marcherent le long d'un marais dans le dessein de tuer des canards, qui y étoient en troupes, ils avoient en face d'eux sur une hauteur quatre soldats de marine, qui les avertirent qu'ils appercevoient un corps considérable d'Indiens marchant à grands pas de leur côté ; ils se rassemblerent & prirent le chemin des bateaux ; à peine avoient-ils fait quelques pas, que les trois Indiens sortirent d'entre les brouffailles & vinrent se remettre sous leur protection. M. Cook & ses gens passerent la riviere, & les Indiens qui étoient partagés en deux corps, l'un qui étoit venu par la hauteur que les soldats Anglois venoient de quitter, l'autre le long du marais, parurent armés & distribués par pelotons sur le côté opposé ; désespérant d'adoucir ces habitans, & ne voulant pas verser inutilement leur sang, M. Cook préféra de se rembarquer, il s'avançoit en conséquence vers la pinasse, lorsqu'un de ces Indiens s'écria que son oncle étoit un de ceux qui étoient à l'autre bord, & qu'il demandoit une entrevue. Il s'établit alors une conférence entre les Indiens & *Tupia* ; mais elle n'aboutit à rien, & la méfiance demeura la même de part & d'autre. Pendant la conférence les trois jeunes Indiens étoient allés couvrir le cadavre de celui qui avoit été tué la veille & qu'on avoit laissé sur le rivage, des vêtemens qui leur avoient été donnés au vaisseau, & ensuite l'oncle de l'un deux traversa la riviere tenant une branche verte à la main, qu'il remit à *Tupia* ; il reçut quelques présens, & lorsque les Européens se furent éloignés, il cueillit une autre branche, & s'approchant du cadavre que les jeunes Indiens avoient couvert, il se jetta près de lui, après quelques autres cérémonies ; ensuite il retourna près de ses compagnons ; M. Cook les observoit du vaisseau à l'aide d'une lunette, il les vit rassemblés & conférant paisiblement, pendant que quelques-uns d'eux traver-

On les ramene à terre.

Débarquement.

Mouvement d'hostilité de la part des Zélandois.

Conférence entre les Zélandois & Tupia.

Cérémonies des Zélandois.

foient la riviere fur un radeau, & enlevoient le cadavre auquel on venoit de rendre les derniers devoirs.

Cook. 1769.

L'après-dîner M. Cook fit propofer aux jeunes Indiens par *Tupia* de retourner au rivage à l'endroit où l'on avoit laiffé l'oncle de l'un d'eux, ils y confentirent & furent conduits dans le bateau; mais à peine avoient-ils débarqué, qu'on les vit s'avancer dans l'eau & demander d'être repris à bord, ce qu'on ne jugea pas à propos de faire. On obfervoit avec attention du vaiffeau ce qui fe paffoit fur le rivage, on vit bien-tôt un Indien paffer la riviere fur un radeau, prendre les trois jeunes Indiens, & les amener à un endroit où quarante à cinquante des habitans étoient raffemblés, ils refterent tous dans la même place jufqu'au coucher du foleil, qu'ils fe mirent en mouvement; alors les trois jeunes gens, qui fe féparerent des autres, vinrent fur le rivage, & après avoir agité trois fois leurs mains du côté du vaiffeau, ils coururent avec vîteffe rejoindre leurs compagnons.

Autre defcente à terre

Les 3 infulaires repris par leurs compatriotes

---

§. IX.

M. Cook fait le tour de la Nouvelle-Zélande, *dont il reconnoît les parties.*

LE 11 Octobre, M. Cook fit lever l'ancre à fix heures du matin, & quitta ce canton miférable, que les habitans du pays appellent *Taoneroa* ou grand fable, & auquel il donna le nom de *Baie de pauvreté*, parce que de toutes les chofes dont il avoit befoin, il ne put s'y procurer qu'un peu de bois.

Il forma le projet de faire le tour de cette terre, & fes remarques font fi précieufes aux navigateurs, que nous tâcherons de ne rien perdre de ce qu'il dit fur la Géographie de cette contrée.

Cette baie dont on trouvera le giffement dans la carte, a la forme d'un fer à cheval, & on peut la reconnoître au moyen d'une ifle qui en eft tout près, au-deffous de la pointe Nord-Eft. Les deux pointes qui en forment l'entrée font élevées de roches blanches & efcarpées: elles giffent à une lieue & demie ou deux lieues Nord-Eft quart Eft, & Sud-Oueft, quart Oueft l'une de l'autre. La baie préfente un bon mouillage, par 5 à 12 braffes fond de fable; mais elle eft ouverte au vent entre le Sud & l'Eft; dans un bon temps les bateaux peuvent y entrer & en fortir à tous les inftans de la marée; mais comme il y a une barre à l'entrée, ils ne peuvent ni entrer ni fortir lorfque la mer eft groffe. Le côte du Nord eft le meilleur endroit pour l'attaquer, & il eft toujours poffible d'y entrer lorfque cela eft impraticable par les autres côtés. La côte de la baie, un peu en-dedans de fon entrée, eft une terre baffe & fablonneufe; la furface du pays a peu de diftance par-derriere, & eft agréablement coupée par des collines & des vallées couvertes par-tout

Defcription de la Baie de pauvreté

Cook. 1769.

de bois & de verdure. Ce canton parut être bien peuplé, fur-tout dans les vallées qui font au haut de la baie : la vue s'étendoit fort loin, jufqu'à des montagnes d'une hauteur prodigieufe ; & dans tout cet efpace, M. Cook apperçut chaque jour une grande quantité de fumée s'élever en nuages.

Remarques fur la population.

L'après-midi, comme il étoit retenu par le calme, les Indiens de la côte s'en apperçurent, ils mirent en mer plufieurs pirogues, qui fe rendirent à moins d'un quart de mille du vaiffeau, fans vouloir en approcher davantage, quelques invitations qu'on leur fit : alors une autre pirogue venue de la *Baie de pauvreté*, s'avança fous le vaiffeau, & les Zélandois qu'elle portoit, monterent à bord. Leur exemple fut bientôt fuivi par les autres : on leur fit à tous beaucoup de préfens ; ils defiroient fi fort d'avoir une plus grande quantité de marchandifes des Anglois, qu'ils vendirent tout ce qu'ils avoient, jufqu'à leurs vêtemens & aux pagayes de leurs canots.

Arrivée de Pirogues.

Grand nombre de Zélandois montent à bord.

Malgré le courage, avec lequel ils étoient monté à bord, ils reffentirent cependant des mouvemens de trouble & de crainte. Ils donnerent d'ailleurs beaucoup de marques d'amitié aux Anglois, qu'ils inviterent cordialement à retourner dans la *Baie de pauvreté*.

Tous ces Zélandois s'en retournerent avant le coucher du foleil : les pagayes qui leur reftoient, fuffirent à peine pour les reconduire à terre ; ils laifferent, on ne fait pour quel motif, trois de leurs compatriotes à bord du vaiffeau, & quand on les rappella, ils ne voulurent pas revenir les chercher. Les Infulaires délaiffés, au lieu d'être triftes, danferent & chanterent à leur maniere.

3 Zélandois laiffés à bord

Le lendemain cependant ils furent frappés de confternation & de terreur, en fe voyant éloignés de quelques lieues de l'endroit où leurs pirogues les avoient quittés : heureufement ils rencontrerent deux pirogues qui s'avançoient vers le vaiffeau : ils folliciterent leurs compatriotes avec beaucoup d'impatience de venir à bord ; & ce qu'il y a de furprenant, Tupia apprit aux Anglois, qu'entr'autres raifons employées par les Zélandois, ils affuroient les Indiens des pirogues, que les étrangers ne les mangeroient point : enfin une pirogue s'approcha & l'on reçut à bord un vieillard, qui, par la beauté de fon vêtement & de fes armes, avoit l'apparence d'un chef ; il emmena les trois Indiens.

Leur frayeur

Vieillard qui vient à bord.

Le Capitaine Cook étoit alors en travers d'une pointe, depuis laquelle la terre court Sud-Sud-Oueft, & qu'il appella *Cap-Table* à raifon de fa figure. Cette pointe gît fept lieues au Sud de la Baie de *Pauvreté*, elle eft d'une élévation confidérable ; elle fe termine en angle aigu, & femble être entiérement plate au fommet.

Cap-Table.

A midi, il vit à trois milles de diftance du *Cap-Table* au Sud une petite ifle qui étoit la terre la plus méridionale qu'il apperçût. Il lui donna le nom de *Portland*. Elle eft appellée par les naturels du pays *Teahowray*.

Ifle de Portland.

En longeant la côte, il vit fur cette ifle, ainfi que fur la côte, de la *Nouvelle-Zélande*, les naturels du pays raffemblés en grand

Vue des naturels & afpect du pays.

nombre ; il diftingua auffi plufieurs terreins cultivés ; quelques-uns fembloient avoir été fraîchement retournés & mis en fillons comme une terre labourée ; d'autres étoient couverts de plantes à différens degrés de végétation. Il apperçut en deux endroits, fur le fommet des collines, des paliffades élévées, femblables à celles qu'il avoit vues fur la péninfule à la pointe Nord-Eft de la baie de *Pauvreté.* Comme elles étoient rangées en ligne, fans enclore aucun efpace, il ne put pas deviner leur ufage, & il fuppofa qu'elles pouvoient bien être l'ouvrage de la fuperftition.

Le vaiffeau, en tournant autour de l'extrémité méridionale de l'ifle, tomba tout-à-coup fur un bas fond inégal & raboteux. Il étoit alors éloigné d'un mille de l'ifle, qui fe terminoit en roches blanches, depuis lefquelles une longue traînée de terre baffe fe prolongeoit vers la grande terre. Il vit affis fur les flancs de ces rochers un grand nombre d'Indiens, qui le regardoient avec beaucoup d'attention, & il eft probable qu'ils remarquerent de l'embarras & de la confufion dans fon équipage, & de l'irrégularité dans la manœuvre du vaiffeau, pendant qu'il cherchoit à fe tirer du bas-fond ; ce qui put les porter à conclure qu'il étoit alarmé ou en danger. M. Cook crut qu'ils avoient deffein de profiter de fa fituation ; car ils mirent en mer, avec toute la promptitude poffible, cinq pirogues remplies d'hommes bien armés. Ils s'avancerent fi près, & leurs cris, l'agitation de leurs langues & leurs geftes menaçans annoncerent des difpofitions fi hoftiles, qu'il fut en peine de fon petit bateau, qui étoit toujours occupé à fonder. C'eft pour cela qu'il leur tira un coup de fufil ; le coup qui ne leur fit point de mal, loin de les intimider, parut les exciter davantage ; en conféquence il fit tirer au milieu d'eux un coup de canon chargé à mitraille. Cet expédient lui réuffit mieux que le premier. Dès qu'ils entendirent le bruit de l'explofion, ils fe leverent tous brufquement & poufferent des cris ; mais au lieu de continuer à le fuivre, ils fe raffemblerent, & après avoir délibéré peu de temps entr'eux, ils s'en allerent tous tranquillement.

Bas-fond.

Vue des naturels.

Mouvemens des infulaires.

Leur frayeur à l'explofion d'un canon.

Après avoir fait le tour de *Portland*, M. Cook fit gouverner au Nord-Oueft vers la terre par une petite brife du Nord-Eft qui tomba fur les cinq heures, ce qui le força à jetter l'ancre. Deux nouvelles pirogues s'approcherent de lui, & les habitans allumerent des feux toute la nuit, probablement pour annoncer qu'ils étoient fur leurs gardes.

Mouillage.

Le 13, une brife s'élevant du Nord-Eft recommença à porter vers la terre ; neuf pirogues fuivirent le vaiffeau, mais ne purent pas le joindre.

Le vaiffeau fuivi par des pirogues.

Le 14 au matin, il découvrit dans l'intérieur des terres des montagnes fur lefquelles il y avoit encore de la neige ; le pays près de la côte étoit bas, & peu propre à la culture ; mais il apperçut un petit canton de quelque chofe de jaune qui reffembloit beaucoup à un champ de bled, & qui probablement n'étoit rien autre que des glayeuls fecs, très-communs fur les fols marécageux. Il vit à

Montagnes couvertes de neige.

Afpect du pays.

Cook. 1769.

quelque diſtance des bocages d'arbres qui paroiſſoient élevés & ſe terminer en pointe; comme ils n'étoient pas à plus de deux lieues du fond Sud-Oueſt de la grande baie que M. Cook avoit cotoyée les deux jours précédens, la pinaſſe & la chaloupe allerent chercher de l'eau douce; mais pluſieurs pirogues détachées de la côte, qu'il apperçut, lui firent juger que ſes gens ne ſeroient pas en ſûreté. En effet ſur les dix heures, cinq de ces pirogues s'approcherent ayant à bord environ 90 hommes, & quatre autres, qui ſembloient deſtinées à ſoutenir l'attaque, les ſuivoient par derriere. M. Cook deſiroit éviter un combat inégal qui ne pouvoit qu'être funeſte aux malheureux Indiens; il leur fit entendre par Tupia qu'il pouvoit les détruire, & que ſes moyens étoient auſſi prompts & auſſi ſûrs que la foudre, & pour appuyer ce diſcours il fit tirer un canon chargé à mitraille; bientôt l'exploſion, la lueur du feu & le plomb tombant épars à une grande diſtance, leur imprima une terreur ſalutaire; ils ſe retirerent. Alors Tupia fut chargé de les rappeller & de les aſſurer qu'ils ſeroient reçus amicalement, s'ils venoient ſans armes & dans des diſpoſitions pacifiques; cet invitation eut en partie ſon effet, une des pirogues s'avança ſous le vaiſſeau, après que les Indiens eurent dépoſé leurs armes, & reçut un accueil favorable; mais les autres la ſuivirent & continuerent leurs menaces, ce qui rompit une ſeconde fois la bonne intelligence.

Précaution de M. Cook pour éviter un combat.

Menaces des inſulaires.

Le lendemain 16 le vaiſſeau ſe trouva au travers de la pointe méridionale de la baie, & les Anglois commencerent un commerce paiſible avec quelques pirogues de pêcheurs, lorſqu'un de ces bâtimens plus vaſte & monté de vingt-deux hommes armés avança hardiment juſques aux côtés du vaiſſeau; l'un deux portoit une peau noire qui reſſembloit à celle d'un ours. M. Cook deſirant ſavoir à quel animal elle avoit appartenu, lui offrit en échange un morceau de drap rouge; ce marché parut faire beaucoup de plaiſir à l'Indien, il ſe dépouilla ſur-le-champ, & fit ſemblant de tendre la peau de ſa pirogue au vaiſſeau; mais dès qu'il tint l'etoffe, il s'empara du tout avec une grande tranquillité, & la pirogue s'éloigna ainſi que celles des pêcheurs. Elles revinrent cependant après une courte délibération entr'elles, & rentrerent en commerce, cependant l'un des Indiens ſaiſit un inſtant favorable pour enlever le valet de Tupia nommé *Tageto*; M. Cook ordonna de faire feu ſur la pirogue qui l'emmenoit, ce qui fut éxécuté avec les précautions néceſſaires pour ne pas bleſſer le jeune Taïtien; l'un des Indiens tomba, & Tageto ſe jetta à la mer pour regagner le vaiſſeau, la grande pirogue voulut le pourſuivre; mais quelques coups de fuſil & un coup de canon lui firent abandonner ſon entrepriſe. Tageto fut ramené à bord.

Echange.

Le valet de Tupia enlevé par les Zélandois.

Cap Kindappers.

Il donna le nom de *Kindappers* (*voleurs d'enfants*) au cap en travers duquel arriva cette malheureuſe aventure.

Il eſt très-remarquable par deux rochers blancs qui ont la forme de meules de foin, & d'autres élevés & également blancs qui font de

de chaque côté. Il gît Sud-Oueſt quart Oueſt à treize lieues de l'iſle de Portland; dans l'eſpace intermédiaire ſe trouve la baie dont il eſt la pointe méridionale, & qui fut appellée *Baie de Hawke.* Cook. 1769. Baie Hawke.

Dès que Tageto fut revenu de ſa frayeur, il apporta un poiſſon à Tupia, & il lui dit que c'étoit une offrande qu'il préſentoit à ſon Eatua ou Dieu, pour le remercier de l'avoir échappé au danger qu'il venoit de courir. Tupia fit l'éloge de ſa piété, lui ordonna de jetter le poiſſon dans la mer; ce qu'il fit. Piété du valet de Tupia.

A deux heures de l'après-midi, M. Cook dépaſſa une petite iſle, mais élevée, qui gît tout près de la côte & ſur laquelle il vit pluſieurs maiſons, des pirogues & des Indiens. Il crut que ces Inſulaires étoient des pêcheurs, parce que l'Iſle étoit entiérement ſtérile; il apperçut auſſi pluſieurs hommes dans une petite baie de la grande terre en-dedans de l'Iſle. Aſpect d'une iſle.

M. Cook ayant cinglé juſqu'au 17 au Sud, ſans rien découvrir qui annonçât la rencontre d'un havre, & le pays devenant mamanifeſtement plus mauvais, il crut qu'en avançant plus loin dans cette direction, il ne gagneroit rien, & qu'au contraire il perdroit un temps qui pouvoit être employé avec plus d'apparence de ſuccès à examiner la côte au Nord. En conſéquence, à une heure de l'après-midi, il vira de bord & mit le Cap au Nord, avec une briſe fraîche d'Oueſt. La pointe élévée & ronde qui avoit des roches jaunâtres, & en travers de laquelle il étoit à midi, fut appellée Cap *Turnagain* (du retour) parce qu'il retourna en arriere lorſqu'il y fut arrivé. Il gît à dix lieues au Sud-Sud-Oueſt & Sud-Sud-Oueſt demi-Oueſt du Cap *Kindappers.* La terre entre ces deux Caps eſt d'une hauteur très-inégale, en quelques endroits elle eſt élévée près de la mer; & à la pointe du jour du 16, il fit voile au Sud, le long de la côte. Sur les ſept heures, il dépaſſa une pointe élévée de terre qui gît au Sud-Sud-Oueſt à douze lieues du Cap *Kindappers.* Depuis cette pointe la terre court trois quarts de pointe plus à l'Oueſt. A dix heures, il découvrit une plus grande étendue de terre ouverte au Sud; à midi, la terre la plus méridionale qui fût en vue, reſtoit au Sud 39$^{d.}$ Oueſt, à huit ou dix lieues, & il avoit à l'Oueſt, à environ deux milles, un Cap élevé & arrondi, où il y avoit des roches jaunâtres : la profondeur de l'eau étoit de 32 braſſes. M. Cook change de route. Cap Turnagain.

L'Après-midi, il eut un petit vent de l'Oueſt, & pendant la nuit de petites fraîcheurs variables & des calmes; le matin du 17, il s'éleva une jolie briſe entre le Nord-Oueſt & le Nord-Eſt. Cette côte a dans pluſieurs endroits des rochers blancs, en d'autres elle eſt baſſe, & remplie de greves ſablonneuſes. La ſurface du pays n'eſt pas auſſi bien couverte de bois que dans les environs de la baie de *Hawke*, mais elle reſſemble plus aux dunes d'Angleterre. Cependant, ſuivant toute apparence, elle eſt bien peuplée; car, en longeant la côte, on apperçoit pluſieurs villages non-ſeule- Deſcription de la côte.

ment dans les vallées, mais encore sur les sommets & les flancs des collines, & de la fumée en plusieurs autres endroits. La chaîne des montagnes, dont on a parlé plus haut, s'étendoit au Sud au-delà de la portée de la vue, & elle étoit par-tout marquetée de neige. Pendant la nuit M. Cook vit dans l'intérieur du pays deux feux si considérables, qu'il conclut qu'ils avoient été allumés par des Indiens qui vouloient nettoyer un terrein pour le cultiver. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, ces feux sont une preuve que cette partie de la *Nouvelle-Zélande* étoit peuplée.

Cook. 1769.

Si M. Cook abandonna cette partie de *la Nouvelle-Zélande* du côté du Sud, il y viendra par la suite, car on le verra plus bas achever le tour de cette terre, & revenir par le Sud jusqu'au Cap *Turnagam*.

Chefs des Zélandois qui viennent à bord.

Le 18 au soir étant en travers d'une péninsule de l'Isle de *Portland*, appellée *Terakako*, une pirogue se détacha de cette côte & atteignit avec beaucoup de peine le vaisseau ; elle avoit à bord cinq Indiens, dont deux sembloient être des chefs, & les trois autres des serviteurs. Les chefs se firent peu presser pour monter à bord, & ils ordonnerent aux trois autres Indiens de rester dans leur pirogue. Le Capitaine Cook les traita avec beaucoup d'amitié, & ils lui témoignerent tout le plaisir que leur causoit son accueil. Ils allerent dans sa chambre, & peu de temps après ils lui dirent qu'ils avoient résolu de ne pas retourner à terre avant le lendemain au matin. M. Cook, qui ne se soucioit pas trop de les garder une nuit sur son bord, essaya en vain de les dissuader de leur résolution. Le lendemain il renvoya sur leur pirogue ses hôtes, qui témoignerent quelque surprise de se voir si éloignés du canton qu'ils habitoient, & ils débarquerent vis-à-vis du vaisseau. Il apperçut alors d'autres pirogues qui se détacherent de la côte, mais il continua sa route au Nord sans attendre leur arrivée.

Promontoire du bord du Toit.

Mouillage.

Le 20 il s'approcha de la côte, dans le dessein de reconnoître deux baies qui paroissoient à environ deux lieues au Nord d'un promontoire qu'il a nommé du *bord du Toît*; il mouilla dans l'une sur les 11 heures. Les Indiens qui étoient à bord de plusieurs pirogues, l'inviterent à descendre dans la baie, & lui montrerent un endroit où il y avoit de l'eau douce en abondance ; quoique cette baie n'offrît pas un excellent abri, les dispositions amicales des Indiens le déterminerent à y séjourner, afin de se procurer quelque connoissance du pays avant d'avancer plus loin au Nord.

Zélandois qui viennent à bord.

Il reçut à bord deux Indiens, qui par leurs vêtemens sembloient être des chefs ; il leur donna à chacun quatre verges de toile, & des clous ; la toile parut leur faire plaisir, mais ils ne faisoient aucun cas du fer. Ils paroissoient instruits de ce qui s'étoit passé à la baie de *pauvreté*, & l'honnêteté de leur conduite étoit en partie le fruit de cette connoissance. Sur les deux heures M. Cook fit armer les bateaux pour aller à terre, les deux Indiens s'embarque-

rent avec lui. Un gros temps qui ſurvint l'empêcha d'aborder ; mais les Indiens firent venir une pirogue & s'en allerent.

Cook. 1769.

C'étoit un grand bonheur pour M. Cook, d'avoir à bord le Taïtien Tupia, il ſervoit d'interprete aux Anglois, & pendant tout le temps qu'ils paſſerent ſur la côte de la *Nouvelle-Zélande*, il facilita leurs entrevues avec les naturels du pays.

Avantage que Tupia procure à M. Cook.

Le temps étant dévenu plus calme & plus beau le ſoir, M. Cook fit équiper les bateaux, & débarqua avec MM. Banks & Solander. Les naturels du pays le reçurent avec de grandes marques d'amitié, & ils eurent une attention ſcrupuleuſe de ne pas l'offenſer. Ils eurent ſoin en particulier de ne pas paroître en grandes troupes : une ſeule famille ou les habitans de deux ou trois maiſons ſeulement ſe raſſemblerent au nombre de quinze ou vingt, en y comprenant les hommes, les femmes & les enfans; ils s'aſſirent par terre, mais ils l'invitoient d'approcher d'eux par un ſigne qui conſiſtoit à mouvoir leurs mains vers leur poitrine.

Deſcente à terre.

Accueil des Inſulaires.

Pendant cette excurſion, les Anglois viſiterent pluſieurs habitations des naturels, & ils firent quelques remarques ſur les uſages de ce canton : les Zélandois montroient ſans crainte & ſans réſerve tout ce que M. Banks & M. Cook étoient curieux de voir. L'approche des étrangers ne les interrompoit jamais dans leur repas. Leur nourriture à cette ſaiſon conſiſtoit en poiſſon, avec lequel ils mangent au lieu de pain la racine d'une eſpece de fougere, qui reſſemble beaucoup à celle qui croît ſur les communes d'Angleterre; ils grillent ces racines ſur le feu, & ils les battent enſuite avec un bâton juſqu'à ce que l'écorce & l'enveloppe extérieure tombent; ce qui reſte eſt une ſubſtance molle, un peu pâteuſe, douce, & qui n'eſt point déſagréable au goût, mais elle eſt mêlée d'une grande quantité de filaſſe & de fils très-déſagréables. Quelques Indiens avaloient ces fibres, mais le plus grand nombre les recrachoient dans des paniers qu'ils avoient près d'eux, pour recevoir la partie mâchée qu'ils rejettoient. M. Banks apperçut quelques-unes de leurs plantations où le terrein étoit auſſi bien diviſé & labouré que dans nos jardins les mieux ſoignés; il y reconnut des patates douces, des *Eddas*, qui ſont très-connus & fort eſtimés dans les Indes-Orientales & les Iſles d'Amérique, & quelques citrouilles : les patates douces étoient ſur de petites collines, quelques-unes diſpoſées par planches, d'autres en quinconce, & toutes alignées avec la plus grande régularité. Les *Eddas* avoient été placés ſur un ſol plat, mais aucun ne paroiſſoit encore au-deſſus de terre, & les citrouilles étoient placées dans de petits creux, à-peu-près comme en Angleterre. L'étendue de ces plantations varioit depuis un acre juſqu'à dix ; en les raſſemblant toutes, il paroiſſoit y avoir 150 à 200 acres de terrein cultivé dans toute la baie, quoique les Anglois n'y aient jamais vu cent Indiens. Chaque diſtrict étoit environné d'une haie compoſée ordinairement de roſeaux, qui étoient entrelaſſés les uns ſi près

Maniere de vivre.

Plantations

Cook. 1769.

des autres, qu'une souris auroit à peine pu passer à travers. Les femmes avoient le visage peint avec de l'ochre rouge & de l'huile, qui, étant ordinairement sur leurs joues & leur front, dans un état d'humidité, se communique aisément à ceux qui les embrassent; le nez de plusieurs des matelots démontroient d'une maniere évidente qu'elles n'avoient point d'aversion pour cette familiarité. Elles sont aussi coquettes que nos Dames d'Europe les plus à la mode; & les jeunes filles, aussi folâtres que des poulains qu'on n'a pas encore dressés, elles portoient toutes un jupon, au-dessous duquel il y avoit une ceinture faite de tiges d'herbes bien parfumées, à laquelle étoit attachée une petite touffe de feuilles de quelque plante odoriférante, qui servoit de dernier retranchement à leur modestie. Les visages des hommes n'étoient pas peints aussi généralement; cependant nous en vîmes un dont tout le corps & même les vêtements avoient été frottés d'ochre sec, & il en tenoit toujours à la main un morceau, avec lequel il renouvelloit à chaque instant cette parure, dans les endroits où il supposoit qu'il y en manquoit. Ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Taïtiens, parce que la froideur du climat ne leur permet pas de se baigner aussi souvent; mais on a remarqué qu'ils les surpassoient en un point, dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune autre nation d'Indiens. Chaque maison ou hameau, de trois ou quatre habitations, avoit des lieux privés, de sorte qu'on ne voyoit point d'ordure sur la terre; les restes de leurs repas, la litiere & les autres ordures étoient aussi mises en tas de fumier, réguliérement disposés, dont ils se servent probablement comme d'engrais.

Parure des femmes.

Parure des hommes.

Remarque sur la propreté.

Ils étoient alors plus avancés sur cet article de police qu'une des nations les plus considérables de l'Europe; car, avant 1760, il n'y avoit point de lieux privés à *Madrid*, la Capitale de l'*Espagne*, quoique cette ville fût abondamment fournie d'eau. Tous les habitans étoient dans l'usage de jetter la nuit, de leurs fenêtres dans la rue, leurs ordures, qu'un certain nombre d'hommes étoient chargés de transporter de l'extrémité supérieure à la partie basse de la ville, où elles restoient jusqu'à ce qu'elles fussent seches, & alors elles étoient chargées sur des voitures, & déposées hors des portes. Sa Majesté Catholique, actuellement régnante, ayant résolu d'abolir un usage si honteux, ordonna, par un édit, que chaque propriétaire de maison bâtiroit des lieux privés, & qu'on feroit des cloaques, des égoûts, & des canaux, entretenus aux frais du public. Les Espagnols, quoiqu'accoutumés depuis long-temps à un gouvernement absolu, regarderent cet édit comme une infraction aux droits communs du genre humain, & ils s'opposerent fortement à son exécution. Chaque classe de citoyens faisoit quelque objection contre l'édit; mais les Médecins en proposerent une très-spécieuse, pour engager le Roi à laisser à son peuple la conservation de ses usages: ils remontrerent que si les ordures n'étoient pas jettées comme à

l'ordinaire dans les rues, il s'ensuivroit probablement une maladie fatale, parce que le corps humain absorberoit les particules putrides d'air qu'attiroient ces ordures : cet expédient, ainsi que d'autres qu'on imagina, furent inutiles, & le mécontentement du peuple alla si loin, qu'il fut très-près d'occasionner une révolte ; cependant le Roi l'emporta à la fin, & Madrid est aujourd'hui aussi propre que la plupart des grandes villes de l'Europe. Plusieurs des citoyens, qui ont probablement cru, d'après les principes de leurs Médecins, que des amas d'ordure empêchent les particules infectes de l'air de se fixer sur les substances voisines, ont construit des lieux privés près du feu de leur cuisine, afin de conserver leurs alimens sains.

Cook. 1769.

Dans sa promenade autour de la baie, M. Cook trouva deux petits courans d'eau douce : cette découverte jointe à la conduite amicale des Indiens, l'engagea à rester au moins un jour, afin de pouvoir remplir ses futailles vuides, & donner à M. Banks une occasion d'examiner les productions du pays.

Relâche d'un jour.

Le matin du 21, il envoya le Lieutenant Goze à terre, avec un fort détachement d'hommes, pour faire la garde au lieu de l'aiguade ; MM. Banks & Solander, Tupia, Taieto, & quatre autres le joignirent bientôt après.

Autre descente à terre

Les marques d'amitié que prodiguoient les naturels du pays encouragerent MM. Banks & Solander à parcourir avec très-peu de précaution la baie, où ils trouverent plusieurs plantes, & tuerent quelques oiseaux d'une beauté surprenante. Pendant que MM. Banks & Solander étoient à terre, les naturels du pays vinrent à bord, & trafiquerent en échangeant leurs étoffes contre celles de *Taïti* qu'ils aimoient de passion, & par préférence à celles d'Europe.

Excursion dans le pays.

Echange.

La difficulté de l'aiguade obligea M. Cook à quitter cette baie, appellée *Tegadao*. Mais sur l'avis des Indiens, il résolut de mouiller dans l'autre baie, située un peu au Sud de celle-ci ; il s'y rendit en effet, & y jetta l'ancre un peu après midi. Plusieurs pirogues vinrent à l'instant du rivage, & trafiquerent de très-bonne foi ; ils recevoient, en échange de leurs armes & de quelques provisions, des étoffes de *Taïti* & des bouteilles de verre. Dès le 24 à la point du jour, le Lieutenant descendit à terre avec une garde suffisante, & les matelots pour faire l'eau & le bois ; & MM. Banks & Solander s'y rendirent de leur côté pour examiner les mœurs des habitants & les productions du pays. Ils rencontrerent dans les vallées plusieurs maisons qui sembloient être entiérement désertes, les Indiens vivans sur les sommets des collines dans des especes de hangars très-proprement construits. En avançant dans une de ces vallées, dont les collines étoient très-escarpées de chaque côté, ils apperçurent tout-à-coup une curiosité naturelle très-extraordinaire. C'étoit un rocher troué dans toute sa profondeur, de maniere qu'il formoit une arcade ou caverne étonnante, d'où l'on découvroit la mer. Cette ou-

Autre mouillage.

Echange.

Descente à terre.

Huttes désertes.

Rocher troué.

Cock. 1769.

verture, qui avoit foixante & quinze pieds de long, vingt-fept de large & quarante-cinq de haut, préfentoit une partie de la baie & des collines de l'autre côté, qu'on voyoit à travers. Ce coup-d'œil inattendu produifoit un effet bien fupérieur à toutes les inventions de l'art.

Exercices militaires du Pays.

En retournant le foir au lieu de l'aiguade, ils trouverent un vieillard qui les retint pendant quelque temps pour leur montrer les exercices militaires du pays, avec les lances & les *patou-patous*, qui font les feules armes en ufage chez ces Indiens. La lance, faite d'un bois très-dur & pointue aux deux bouts, a dix à quatorze pieds de long. Le *patou-patou*, a environ un pied de long; il eft fait de talc ou d'os, & a un tranchant aigu; ils s'en fervent comme d'une hache de bataille. L'Indien s'avançoit avec un vifage plein de fureur contre un poteau ou pieu qui repréfentoit l'ennemi; il agitoit enfuite fa lance qu'il ferroit avec beaucoup de force. Quand fon fantôme d'adverfaire étoit cenfé avoir été percé de fa lance, il couroit fur lui avec fon patou-patou, & fondant fur l'extrémité fupérieure du poteau qui figuroit la tête de fon rival, il y frappoit un grand nombre de coups avec tant de force, que chaque coup auroit probablement fuffi pour fendre le crâne d'un bœuf. Comme ce champion affaillit encore fon ennemi avec le patou-patou, après l'avoir percé de fa lance, nos Officiers conclurent que dans les batailles ces peuples ne font point de quartier.

Autre defcente à terre.

Converfation de Tupia avec un Prêtre.

Les Zélandois cannibales.

Le 25, MM. Banks & Solander allerent encore à terre, & pendant qu'ils recueilloient des plantes, Tupia refta près de ceux qui faifoient de l'eau. Parmi les Indiens qui s'en approcherent, il y avoit un Prêtre avec qui il eut une converfation très-favante. Ils fembloient être parfaitement d'accord dans leurs idées fur la religion; ce qui n'arrive pas fouvent aux Théologiens d'Europe. Tupia paroiffoit pourtant avoir le plus de connoiffance, & l'autre l'écoutoit avec beaucoup de docilité & d'attention. Dans le cours de cette converfation, après qu'ils furent convenus des points effentiels de la Théologie, Tupia demanda à fon interlocuteur s'ils étoient dans l'ufage de manger des hommes; il lui répondit affirmativement, mais il ajouta qu'ils ne mangeoient que leurs ennemis qui avoient été tués dans les combats.

Le 26, il plut toute la journée, de forte qu'aucun Anglois ne put aller à terre, & très-peu d'Indiens vinrent au vaiffeau ou au lieu de l'aiguade.

Excurfion dans le Pays.

Le 27 M. Cook alla avec le Docteur Solander examiner le fond de la baie. Ils debarquerent en deux endroits, mais il n'arriva prefque rien qui fût digne de remarque. Les Indiens fe comporterent très-honnêtement & montrerent tout ce qu'on defira de voir. Parmi les bagatelles curieufes que le Docteur Solander acheta d'eux, il fe trouva une toupie qui avoit exactement la même forme que celle de nos enfans & ils lui firent entendre par fignes que pour la

faire tourner il falloit la fouetter. Sur ces entrefaites, M. Banks alla à terre au lieu de l'aiguade, & gravit une colline qui étoit à peu de distance de-là, afin de voir une haie formée de pieux, qu'il avoit observée du vaisseau, & qui avoit été le sujet de beaucoup de conjectures. La colline étoit extrêmement escarpée, & il étoit presque impossible d'y arriver par le bois; cependant il atteignit le lieu de la haie, près de laquelle il trouva plusieurs maisons que leurs habitans avoient abandonnées. Les pieux sembloient être d'environ seize pieds de haut, ils étoient rangés sur deux lignes éloignées de six pieds l'une de l'autre; & entre chaque pieu il y avoit un espace à-peu-près de dix pieds. Le chemin intermédiaire étoit couvert par des bâtons, qui, du sommet des pieux, se rapprochant les uns vers les autres, ressembloient au toît d'une maison. Cette palissade, avec un fossé paralelle, se prolongoit à environ cent verges sur le flanc de la colline, en formant une espece de courbe; il paroît que c'étoit une forteresse. — Cook. 1769. Forteresse.

Les Indiens, qui étoient au lieu de l'aiguade, chanterent, à la priere des Anglois, leur chanson de guerre; les femmes prirent part à cette musique en faisant des contorsions de visage épouvantables, roulant les yeux, tirant la langue, poussant souvent de gros & profonds soupirs, & tout cela se faisoit en mesure. — Chanson de guerre.

Le 28, M. Cook débarqua sur une isle, située à gauche de l'entrée de la baie, où il vit la plus grande pirogue qu'il eût encore rencontrée: elle avoit soixante-huit pieds & demi de long, cinq de large, & trois pieds six pouces de hauteur. Son fond étoit en quille, & composé de trois troncs d'arbres creusés, dont celui du milieu étoit le plus long. Les planches des côtés avoient soixante-deux pieds de long d'une seule piece, & elles étoient assez bien sculptées en bas-relief; ils avoient orné l'avant avec des sculptures répandues avec encore plus de profusion. Il y avoit sur cette isle une maison beaucoup plus grande que celles qu'on avoit apperçues jusqu'alors; mais elle ne paroissoit pas achevée, & elle étoit remplie de coupeaux. Les ouvrages en bois avoient été équarris d'une maniere si égale & si unie, que nous ne doutâmes pas qu'ils n'eussent des instrumens très-tranchans. Les côtés des poteaux étoient fort bien sculptés d'après leur goût bisarre, qui préfere à toutes autres figures les lignes spirales & les visages remplis de contorsions. Comme ces poteaux sculptés sembloient avoir été apportés de quelqu'autre endroit, ils attachoient probablement un grand prix à cet ouvrage. — Descente sur une isle.

Le 29, M. Cook remit en mer, après avoir fait une grande provision d'eau, de bois & d'un excellent céleri qui abonde sur cette côte, & qui est un puissant antiscorbutique. La baie qu'il quittoit est appellée en langue du pays *Tolaga*. Elle est médiocrement large; la sonde y rapporte de 7 à 13 brasses, fond de beau sable, avec un bon mouillage, & elle est à l'abri de tous les vents; si l'on — Description de la baie de Tolaga.

Cook. 1769.

en excepte ceux qui soufflent du nord-est. Elle gît au 38d 22′ de latitude sud, & à quatre lieues & demie au nord du promontoire du bord du Toît. Sur la pointe méridionale, il y a une petite isle, assez élevée, & si voisine de la grande terre qu'au premier coup d'œil elle n'en paroît pas séparée. On trouve deux rochers élevés tout près de l'extrémité septentrionale de l'isle, à l'entrée de la baie; l'un est rond comme une meule de foin, & l'autre est long & troué en plusieurs endroits; de sorte que les ouvertures ressemblent aux arches d'un pont. En dedans de ces rochers est l'anse où nous coupâmes du bois, & où nous remplîmes nos futailles. A la hauteur de la pointe nord de la baie, on rencontre une isle de rochers assez haute, & environ un mille au large; il y a quelques rochers & des brisans. La variation de l'aiguille y est de 14d 31′ Est; la marée, dans les pleines & les nouvelles lunes, monte sur les six heures, & elle s'éleve & retombe perpendiculairement de cinq à six pieds; je n'ai pas pu reconnoître si le flot vient du sud ou du nord.

Observations nautiques.

Refraîchissemens que prit M. Cook

M. Cook ne se procura, par échange dans ce canton, qu'un peu de poisson, quelques patates douces & de petites bagatelles qu'il acheta uniquement par curiosité. Excepté des chiens & des rats, qui même sont très-rares, il n'a vu aucun autre animal sauvage ou apprivoisé. Ce peuple mange les chiens comme les Taïtiens, & ils parent leurs vêtemens de leurs peaux, ainsi que nous portons des fourures..

M. Cook monta sur plusieurs collines dans l'espérance de voir le pays à découvert; mais quand il fut parvenu au sommet, il n'apperçut rien que des collines plus élevées qui s'étendoient à perte de vue. Les sommets de ces hauteurs ne produisent guere de plantes que la fougere; mais les flancs sont couverts de bois très-épais & de verdure de différente espece, entremêlée de quelques plantations. Il trouva plus de vingt especes d'arbres dans les bois, & il emporta des échantillons de chaque espece; elles étoient absolument inconnues à toutes les personnes de l'équipage. L'arbre qui lui donna du bois à brûler, ressembloit un peu à notre érable, & il distilloit une gomme blanchâtre. Il y remarqua une autre, espece de bois d'un jaune foncé, qu'il crut pouvoir être utile pour la teinture. Il y vit aussi des choux palmistes qu'il coupa pour en avoir les choux. Le pays est abondant en plantes; les bois sont remplis d'oiseaux d'une variété infinie, extrêmement beaux. Le sol des collines & des vallées est léger & sablonneux, & très-propre pour produire des racines de toute espece, quoiqu'il n'y ait vu que des patates douces & des ignames.

Montagnes productives.

Multitude d'arbres de toute espece.

Autre production.

M. Cook fit voile le 30, en dirigeant au nord. Il atteignit bientôt un cap, qu'il appella *le Cap Est*. La terre de la baie de *Tolaga* au Cap Est, est d'une élévation moyenne, mais inégale; elle forme plusieurs petites baies dans lesquelles il y a des greves de sable. Le temps étant nébuleux & rempli de brouillards, il ne put découvrir beaucoup de l'intérieur du pays.

Le

Le 31 à deux heures du matin, il mit le cap au sud-oueft, fuivant la direction de la terre; & à huit heures, il découvrit une terre qui reffembloit à une ifle, & qui lui reftoit à l'oueft. Sur les neuf heures, il vit approcher vers lui cinq pirogues montées par plus de quarante hommes, tous armés de piques & de haches de batailles, & qui pouffoient des cris & faifoient des menaces d'attaque. Ce fpectacle lui caufa beaucoup de chagrin, & certainement il ne s'y attendoit pas; car il efpéroit que la réputation de fes forces & de fa clémence fe feroit étendue plus loin. Quand une de ces pirogues eut prefque atteint le vaiffeau, une autre, d'une groffeur extraordinaire, & remplie d'une foule d'Indiens armés fe détacha de la côte, & rama vers lui avec beaucoup de vîteffe, à mefure qu'elle approchoit, la premiere, qui étoit plus près du vaiffeau, lui faifoit des fignes. Il remarqua que cette feconde avoit feize rameurs d'un côté, outre les hommes qui étoient affis, & d'autres rangés fur une ligne depuis l'avant jufqu'à la poupe, & qu'en tout elle contenoit environ foixante Indiens. Comme ils dirigeoient leurs marches directement fur le vaiffeau, il voulut prévenir une attaque en leur montrant fa puiffance. En conféquence il fit tirer devant eux un canon chargé à mitraille, ce qui les fit arrêter; mais ils ne s'en retournerent pas. On tira enfuite, par-deffus leurs têtes, un canon à boulet, & en le voyant tomber, ils faifirent leurs pagayes, & ramerent vers la côte avec tant de précipitation, qu'ils paroiffoient à peine fe donner le temps de refpirer. Le foir, trois ou quatre autres pirogues, ayant à bord des Indiens fans armes, vinrent au large, mais elles ne voulurent pas fe hafarder à approcher à la portée du boulet. Le cap, à la hauteur duquel il avoit été menacé d'hoftilité, fut appellé Cap *Runaway* (cap de la fuite) à caufe de la retraite précipitée de fes ennemis. Pendant la navigation de ce jour, il reconnut que la terre qui lui reftoit à l'oueft, & qui le matin reffembloit à une ifle, en étoit véritablement une, & il lui donna le nom de *white Ifland* (Ifle blanche).

Cook. 1769.

Arrivée de Pirogues.

Cap Runaway.

Le 1er. Novembre à la pointe du jour, le vaiffeau fut environné de quarante-cinq pirogues, le commerce fut long-temps paifible. Enfin, plufieurs Zélandois tromperent les Anglois, & fe moquoient d'eux quand on vouloit le leur faire remarquer. Lorfqu'enfin on eut acheté affez de provifions pour les Officiers, on permit aux autres gens de l'équipage de venir fur le paffavant, & d'y trafiquer pour eux-mêmes; malheureufement on n'employa pas les mêmes précautions qu'auparavant pour prévenir les fraudes; de forte que les Indiens, voyant qu'ils pouvoient tromper avec impunité, devinrent infolens de nouveau, & prirent de beaucoup plus grandes libertés. Les Indiens d'une des pirogues, qui avoit vendu tout ce qu'elle avoit à bord, appercevant au côté du vaiffeau, en s'en retournant, de la toile qu'on y avoit fufpendue pour la fécher, l'un d'eux la détacha fans cérémonie, & en fit un paquet qu'il emporta:

Arrivée de 45 Pirogues.

Nouvelles tromperies des Zélandois.

Cook. 1769. on le rappella sur-le-champ, & on lui redemanda ce qu'il avoit volé; mais au-lieu de le rendre, il vira sa pirogue, & se moqua des Anglois: un coup de fusil, tiré par-dessus sa tête, ne pouvant pas troubler sa gaieté, on en lâcha un second chargé à petit plomb, qui l'atteignit sur le dos; il serra un peu les épaules à l'instant où il fut blessé, mais il n'en parut pas plus affecté qu'un matelot pourroit l'être d'un coup de baguette: il continua avec beaucoup de tranquillité à faire un paquet de ce qu'il avoit dérobé. Toutes les pirogues s'arrêterent alors à environ cent verges, & elles entonnerent toutes leurs chansons de défi; ce qui dura jusqu'à ce que le vaisseau fût éloigné d'elles d'environ quatre cents verges. Comme elles ne paroissoient pas avoir dessein d'attaquer, M. Cook ne voulut leur faire aucun mal: il crut pourtant que si ces Indiens alloient dire à terre qu'ils l'avoient quitté en le bravant, cela pourroit avoir un mauvais effet; afin de leur montrer qu'il dépendoit toujours de lui de les mettre à la raison, quoiqu'ils fussent fort au-delà de la portée de toutes les armes qu'ils connoissoient; il fit tirer une piece de quatre, de façon que le boulet passa près d'eux; il arriva qu'en frappant l'eau il se releva plusieurs fois fort au-delà des pirogues; ce qui répandit parmi elles une si grande terreur, qu'elles se mirent à gagner la côte, sans que les rameurs osassent regarder une seule fois par-derriere. Il découvrit bientôt une isle assez haute dans l'ouest, & ensuite d'autres, ainsi que des rochers à l'ouest de celles-ci. Quand il fut au-dessus de la premiere isle, une grande double pirogue, ou plutôt deux pirogues jointes ensemble à la distance d'environ un pied, & couvertes de planches qui formoient une espece de tillac, se mirent en mer, & firent voile vers le vaisseau; c'étoit le premier bâtiment de cette espece que M. Cook eût découvert depuis son départ des *Isles de la Société*; lorsque ce bâtiment approcha de lui, les Indiens qu'il avoit à bord, entrerent librement en conversation avec Tupia; & il crut leur voir à son égard des dispositions favorables; mais sur le soir, ils amenerent leur pirogue au côté du vaisseau, & après avoir lancé une grêle de pierres, ils ramerent vers la côte.

Défi de la part des Zélandois.

Suite de la reconnoissance de la côte.

Arrivée d'une double pirogue.

Attaque.

Le Capitaine Cook apprit de Tupia que les Indiens de la pirogue nommoient *Mowtohora*, l'isle au-dessus de laquelle il étoit.

Mowtohora.

Le 2 au matin, après avoir fait voile à l'ouest, il découvrit à son avant plusieurs rochers, dont quelques-uns étoient de niveau avec la surface de la mer, & d'autres cachés au-dessous. Ils gisent au nord-nord-est du *Mont-Edgecombe*, à une lieue & demie de l'isle de *Mowtoohra*, & à environ neuf milles de la grande terre. Il passa entre ces rochers & la côte de la Nouvelle-Zélande, la sonde rapportant de 10 à 7 brasses.

M. Cook passa la nuit au-dessous de cette isle, & le lendemain matin, il vit beaucoup d'Indiens sur la côte, & un assez grand nombre de pirogues qui suivoient son vaisseau sans en approcher, excepté celle d'où il avoit été assailli de pierres la veille, qui, après lui

Autre attaque.

avoir donné pendant quelque temps des témoignages de bonne intelligence, fit sa décharge de pierres de la même façon que le jour précédent, & prit la fuite. Cook. 1769.

A dix heures & demie il depassa entre une isle basse & plate & la grande terre; la distance entre l'une & l'autre côte étoit d'environ quatre milles, & le fond de 10 à 12 brasses: la grande terre, entre cette isle plate & *Mowtohora*, est médiocrement élevée, mais unie, sans bois, & remplie de plantations & de villages. Les villages, plus grands que tous ceux qu'il avoit vus jusqu'alors, étoient situés sur des éminences près de la mer, fortifiés du côté de terre par un parapet & un fossé, & environnés dans l'intérieur d'une haute palissade; outre le parapet, le fossé & la palissade, il paroissoit y avoir encore des especes de fortifications. Tupia croyoit que les petits enclos, bordés de palissades & de fossés étoient des *Morais*, ou lieux de culte, mais M. Cook & M. Banks pensoient que c'étoient des forts, & ils en conclurent que ces peuples avoient dans leur voisinage des ennemis, aux hostilités desquels ils étoient sans cesse exposés.

Description de la côte.

Villages fortifiés.

La nuit suivante il dépassa une petite isle haute qu'il a appellée le *Maire*: elle gît à quatre milles d'un Cap élevé & rond qui est sur la grande terre; depuis ce Cap la terre court nord-ouest aussi loin que peut s'étendre la vue, & elle a un aspect montueux & escarpé.

Le Maire.

Le 3 il dépassa à une lieue, un grouppe de petites isles & de rochers, auxquels il donna le nom de *Cour des Aldermans*; ils gisent dans une étendue d'environ une demi-lieue de chaque côté, & à cinq lieues de la grande terre. Dans l'espace intermédiaire, il y a un grand nombre d'autres isles, dont la plupart ne sont que des rochers stériles: la circonférence de quelques-unes de celles-ci est aussi petite que celle du *Monument* de *Londres* (a), mais elles s'élevent à une beaucoup plus grande hauteur, & quelques-unes sont inhabitées.

La Cour des Aldermans.

Le canton qu'il dépassa le soir de la veille, sembloit être bien peuplé; il apperçut plusieurs bourgades, & sur la greve des environs, plusieurs centaines de grandes pirogues. Les Indiens reconnoissoient dans ces cantons un chef, qu'ils appellent *Teratu*, & dont ils indiquoient de la main la résidence; M. Cook crut d'abord que c'étoit fort avant dans les terres, mais il reconnut par la suite qu'il se trompoit.

Description de la côte.

A une heure trois pirogues montées par vingt & un hommes, se détacherent de la côte pour s'avancer vers les Anglois. La construction de ces bâtimens sembloit être plus simple que celle de tous les autres vus auparavant; ce n'étoient rien que des troncs d'un seul arbre, creusés par le feu sans avoir ni ornement, ni com-

Arrivée de pirogues.

(a) Colonne qui a été érigée à Londres, en mémoire du fameux incendie de 1666.

Cook. 1769.

modité. Les Indiens qu'ils avoient à bord étoient presque nuds, & paroissoient d'un teint brun; cependant, dans leur état de nudité & de foiblesse, ils entonnerent leur chanson de défi pour un combat, & ils sembloient menacer les Anglois d'une destruction inévitable. Ils resterent quelque temps hors de la portée de leurs pierres, & se hasardant à approcher davantage avec moins d'apparences d'hostilité, un des matelots alla au côté du vaisseau & leur tendit une corde; mais ils jugerent à propos de le remercier de cette politesse en lui décochant une javeline; cette premiere manqua son coup, & sur-le-champ ils en jetterent une autre dans le vaisseau; on tira par-dessus leurs têtes un coup de fusil, qui leur fit bientôt prendre la fuite.

Menaces des insulaires.

Hostilités.

Sur les deux heures il découvrit une grande ouverture & à sept heures du soir on mit à l'ancre par 7 brasses, un peu en-dedans de l'entrée méridionale de la baie : le vaisseau fut bientôt environné de plusieurs pirogues & d'Indiens semblables à ceux qu'on avoit vus la derniere fois, & qui, pendant quelque temps, se comporterent d'une maniere fort honnête. Tandis qu'ils rodoient autour des Anglois on tua du vaisseau un oiseau qui nageoit sur la mer; ils témoignerent moins de surprise de cet incident que ne l'avoit imaginé M. Cook; ils prirent l'oiseau & ils l'attacherent à une ligne de pêche qui étoit suspendue à la poupe du vaisseau. On leur donna une piece d'étoffe en reconnoissance de cette grace; mais malgré l'effet des armes à feu, & ces marques de politesse de part & d'autre, dès que la nuit survint, ils commencerent leur chanson de guerre, & ils entreprirent d'enlever la bouée de l'ancre. On tira alors par-dessus leurs têtes deux ou trois coups de fusil, ce qui parut plûtôt les irriter que les effrayer; ils s'en allerent cependant, en menaçant de revenir le lendemain avec de nouvelles forces, & de mettre à mort tous les Anglois; ils détacherent en même temps un bateau qui, à ce qu'ils dirent, alloit vers une autre partie de la baie chercher du renfort.

Mouillage.

Arrivée de pirogues.

Il y avoit quelque apparence de générosité & de courage de leur part d'avertir les Anglois du temps où ils vouloient les attaquer; mais ils perdirent tout l'honneur de cet avis, en venant secrétement pendant la nuit, dans un temps où ils espéroient trouver les Anglois endormis. En approchant du vaisseau, ils reconnurent qu'ils s'étoient trompés, & ils se retirerent sans dire un seul mot, supposant qu'il étoit de trop bonne heure pour exécuter leur projet: quelque temps après ils revinrent; cette nouvelle tentative n'ayant pas un meilleur succès, ils se retirerent aussi tranquillement que la premiere fois.

Leurs stratagêmes de guerre.

Le 4, à la pointe du jour, ils se préparerent à exécuter par la force ce dont ils n'avoient pas pu venir à bout par ruse & par artifice; douze pirogues qui avoient à bord environ cent cinquante hommes, tous armés de piques, de lances & de pierres, s'avancerent. Comme ils ne pouvoient pas commencer l'attaque avant

Grande attaque.



le Vau Dir.

Pirogue de Guerre de la Nouvelle Zélande.

d'être près du vaisseau, Tupia fut chargé de leur faire des représentations, &, s'il étoit possible, de les détourner de leur projet; pendant la conversation, ils paroissoient avoir des intentions tantôt pacifiques, & tantôt ennemies; à la fin cependant ils commencerent à commercer, & on leur proposa d'acheter leurs armes, que quelques-uns d'eux consentirent à vendre: ils en céderent deux quand on les eut payées, mais après avoir reçu le prix d'une troisieme, ils refuserent de l'envoyer; en proposant pourtant de la céder si on vouloit l'acheter une seconde fois; on en donna effectivement un autre prix, mais ils retinrent encore l'arme en demandant un troisieme échange : on rejetta cette proposition avec quelques marques de déplaisir & de ressentiment, mais l'offenseur se moqua des Anglois en leur témoignant du mépris & en le défiant au combat, & il éloigna sa pirogue à quelques verges du vaisseau. Comme M. Cook projettoit de rester cinq ou six jours en cet endroit pour observer le passage de Mercure, il crut que pour prévenir de semblables avanies, il étoit absolument nécessaire de montrer à ces Indiens qu'on ne le maltraitoit pas impunément; il tira quelques grains de plomb contre le voleur, & une balle à travers le fond de son bateau : sur quoi il se mit à ramer à environ cent verges de distance, les Indiens des autres pirogues ne firent pas la moindre attention à leur compagnon blessé, quoiqu'il perdît beaucoup de sang; ils revinrent au côté du vaisseau, & continuerent à faire des échanges avec un air d'indifférence & d'insensibilité parfaites; ils vendirent encore plusieurs de leurs armes, sans faire aucune autre tentative pour les tromper; à la fin cependant un Indien jugea à propos de s'enfuir sur sa pirogue avec deux pieces d'étoffe, dont une seule suffisoit pour payer l'arme qu'il avoit offert de vendre. Lorsqu'il fut à environ cent verges de distance, & qu'il se crut assuré de sa proie, on tira un coup de fusil qui heureusement atteignit le bordage de la pirogue & y fit deux trous. Cette décharge n'eut d'autre effet que d'exciter les Indiens à ramer avec plus de promptitude, & le reste des pirogues s'éloigna aussi en grande hâte. Pour leur donner une preuve plus frappante de notre supériorité, on tira par-dessus leur tête un canon à boulet, & aucun de leurs bâtimens ne s'arrêta avant d'aborder à la côte.

Cook. 1769.

Remontrances de Tupia.

Tromperie & menaces.

Zélandois blessé.

Nouvelles tromperies.

Sur les dix heures M. Cook partit dans un bateau & le Maître dans un autre, pour sonder la baie & chercher un mouillage plus convenable. Il porta d'abord vers la côte septentrionale, de laquelle quelques pirogues se détacherent pour venir à sa rencontre; elles se retirerent cependant à mesure qu'il avançoit, & elles l'inviterent à les suivre; mais voyant qu'elles étoient toutes armées, il ne crut pas qu'il fût prudent d'accepter leur proposition : il alla vers le fond d'une baie, où il apperçut sur une pointe très-élevée un village fortifié de la maniere décrite plus haut; & il y choisit un mouillage, dans lequel on conduisit ensuite le vaisseau.

Reconnoissance de la côte.

Cook, 1766.

Les Zélandois reviennent au vaisseau.

Vieillard très-honnête.

Le 5, au matin, les naturels du pays revinrent au vaisseau, mais leur conduite fut très-différente de celle de la veille.. Il y avoit parmi eux un viellard dont l'honnêteté & la prudence avoient déja frappé les Anglois; il s'appelloit Toiava, & il sembloit être d'un rang distingué. Il s'étoit comporté avec beaucoup de bon sens & de sagesse dans l'affaire de la veille, se tenant dans une petite pirogue toujours près du vaisseau, & traitant les Anglois d'une maniere qui supposoit qu'il ne méditoit aucune fraude, & qu'en même temps il ne les soupçonnoit pas de vouloir lui faire du mal. Après quelques invitations, cet indien & un autre de ses compatriotes vinrent à bord, ils se hasarderent à entrer dans la grande chambre, & on leur presenta à chacun un morceau d'étoffe & des clous de fiche. Ils dirent que les Indiens craignoient beaucoup les Anglois qui promirent d'être leurs amis, s'ils vouloient vivre en paix, & qui ajouterent qu'ils desiroient seulement d'acheter d'eux ce qu'ils auroient à vendre, & au prix qu'ils fixeroient.

Détachemens qui vont à la pêche.

Quand les naturels du pays furent partis, divers detachemens allerent à la pêche. Les Indiens qui étoient à l'un des côtés de la riviere, témoignerent aux Anglois de l'amitié par tous les signes qu'ils purent imaginer, & ils les inviterent à débarquer parmi eux, mais les Anglois aimerent mieux aller à terre de l'autre côté parce qu'on pouvoit plus commodément y jetter la seine, & tuer des oiseaux qu'on y voyoit en grand nombre & de plusieurs especes différentes: après beaucoup de sollicitations les Indiens se hasarderent à venir, sur le midi, auprès des Européens. On prit peu de poisson avec la seine, on n'attrapa que quelques mulets, & avec les autres filets, on ne prit qu'un petit nombre de coquillages; mais on tua plusieurs oiseaux, dont plusieurs ressembloient à la pie-de-mer, excepté qu'ils avoient un plumage noir, le bec & les pieds rouges.

Suite de la pêche.

Querelle & combat de deux Zélandois.

Pendant la chasse, ceux des Anglois qui resterent près des bateaux, virent deux Indiens se quereller & se battre: ils commencerent le combat avec leurs lances; quelques vieillards interposant alors leurs bons offices, enleverent les lances, & les laisserent décider leur différend à l'Angloise, à coups de poing: ils se battirent ainsi pendant quelque temps avec beaucoup de vigueur & d'opiniâtreté; mais ils se retirerent peu-à-peu derriere une colline, de sorte qu'on ne put pas voir l'issue de cette querelle.

Descente à terre.

Le 6 au matin, la chaloupe alla pêcher dans la baie, & le Capitaine Cook envoya en même-temps un Officier, des soldats de marine, & un détachement de matelots pour couper du bois & jetter la seine. Les Indiens de la côte parurent très-paisibles & très-soumis: il y a lieu de croire que leurs habitations étoient fort éloignées de là; car on ne vit point de maisons, & il reconnut qu'ils passoient la nuit sous les buissons. Il est probable qu'ils viennent souvent en troupes dans la baie pour y recueillir des coquillages qui y sont en très-grande abondance, puisque par-tout où il alla, soit

Remarque sur la vie qu'ils menent.

fur les collines ou dans les vallées, les bois & les plaines, il en apperçut de grands monceaux, dont quelques-uns fembloient être vieux & d'autres frais, & dont on auroit pu charger plufieurs voitures. On n'apperçut point de terrein cultivé dans ce canton, qui paroiffoit défert & ftérile; les fommets des collines avoient de la verdure, mais il n'y croiffoit qu'une efpece de groffe fougere, dont les naturels du pays avoient raffemblé une grande quantité de racines pour les emporter avec eux. Le foir, M. Banks remonta une riviere, qui fe décharge dans la baie à fon embouchure, elle eft belle & large; mais à la diftance d'environ deux milles, il n'y avoit pas affez d'eau pour couvrir le pied; l'intérieur du pays étoit encore plus défert que la côte de la mer. La pêche ne fut pas plus heureufe ce jour-là que la veille; les Indiens compenferent en quelque maniere ce mauvais fuccès, en apportant plufieurs paniers de poiffons dont quelques-uns étoient fecs, & d'autres nouvellement apprêtés: ces derniers n'étoient pas les meilleurs, mais on acheta tous pour encourager ce trafic.

Cook. 1769.

Defcription de ce canton.

Riviere.

Le temps fut fi mauvais le 7, que perfonne ne quitta le vaiffeau, & aucun des Indiens n'alla à bord.

Le 8, M. Cook envoya à terre un détachement de matelots pour faire de l'eau & du bois; & fur ces entrefaites, plufieurs pirogues, dans l'une defquelles étoit Toiava, s'avancerent vers le vaiffeau. Peu de temps après fon arrivée, il apperçut deux pirogues qui venoient du côté oppofé de la baie, fur quoi il retourna promptement au rivage avec tous fes canots, en difant qu'il craignoit les Infulaires qui s'approchoient; ce fait eft une nouvelle preuve que les peuples de ces pays font perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Cependant il revint bientôt, après avoir reconnu que les Indiens qui l'avoient allarmé n'étoient pas ceux qu'il regardoit comme fes ennemis. Les naturels qui vinrent près du vaiffeau le matin, vendirent, pour quelques morceaux d'étoffe, affez de poiffons de l'efpece des maqueraux pour en fervir à tout l'équipage, & ils étoient très-bons.

Autre defcente à terre.

Frayeur d'un Infulaire à la vue d'autres Zélandois.

MM. Banks & Solander allerent à terre, & raffemblerent un grand nombre de plantes abfolument inconnues, & comme ils ne s'en revinrent que fort tard, ils eurent occafion d'examiner comment les Indiens paffent la nuit. Ils n'avoient d'autre abri que quelques arbriffeaux; les femmes & les enfans étoient rangés un peu plus loin de la mer que les hommes qui formoient autour d'eux une efpece de demi-cercle, & qui plaçoient leurs armes à côté d'eux contre les arbres; ce qui prouve qu'ils craignoient fans ceffe l'attaque de quelque ennemi peu éloigné. Ils remarquerent auffi qu'ils ne reconnoiffoient ni Teratu, ni aucun autre chef pour leur Roi: comme ils différoient en ce point de tous les autres Indiens vus fur les autres parties de la côte, on imagina que c'étoit peut-être une efpece de profcrits qui s'étoient révoltés contre Teratu, & dans

Maniere dont les Zélandois paffent la nuit.

Remarque fur cette peuplade.

Cook. 1769. ce cas, il étoit possible qu'ils n'eussent point d'habitations fixes, ni de terres cultivées dans aucune partie du pays.

Arrivée de plusieurs pirogues chargées de poissons. Le 9 à la pointe du jour, un grand nombre de pirogues vinrent à bord : elles étoient chargées de deux especes de maqueraux, dont l'une étoit exactement la même que celle d'Angleterre, & l'autre en étoit un peu différente : on crut que ces Indiens avoient fait une pêche très-abondante, & qu'ils venoient vendre le surplus.

Observation du passage de Mercure. MM. Banks, Solander & Green se rendirent à terre avec M. Cook pour observer le passage de Mercure (a), leur observation venoit de finir sur le midi, lorsqu'ils furent allarmés par un coup de fusil tiré du vaisseau. On rapporta à M. Cook, que l'apparition subite de deux grandes pirogues remplies d'Indiens, qui paroissoient étrangers & avoir de mauvais desseins ; & la friponnerie de l'un d'eux, qui avoit trompé M. Gore, Lieutenant, qui commandoit le vaisseau en l'absence du Capitaine, avoit occasionné le coup qu'il avoit entendu, & qui avoit tué un Indien.

Zélannois tué. Souper des Zélandois. Un peu avant le coucher du soleil, les Indiens se retirerent pour souper, & on les suivit afin d'être témoins de leur repas. Il étoit composé de différentes especes de poissons, parmi lesquels il y avoit des écrevisses de mer, & quelques oiseaux. Ces oiseaux étoient grillés ou cuits au four. Pour les griller, ils les attachoient à un petit bâton fiché en terre & incliné vers leur feu. Ils cuisent leurs alimens au four en les mettant dans un trou garni de pierres chaudes, comme les Taïtiens.

Douleur d'une Zélandoise. Parmi les naturels du pays qui s'étoient rassemblés à cette occasion, il y avoit une femme qui déploroit, à la maniere du pays, la mort d'un de ses parens : elle étoit assise à terre près des autres, qui, excepté un seul, ne faisoient pas la moindre attention à elle. Les larmes couloient en abondance le long de ses joues, & elle répétoit d'une voix basse, mais très-plaintive, des paroles que Tupia lui-même n'entendoit point. A la fin de chaque phrase elle se faisoit des incisions sur les bras, le visage & la poitrine, avec une coquille qu'elle tenoit à la main, de sorte qu'elle étoit presque couverte de sang, ce qui offroit un des plus touchans spectacles qu'il soit possible d'imaginer. Les blessures ne paroissoient pourtant pas être aussi profondes que celles qu'ils se font quelquefois en pareilles occasions, si l'on peut en juger par les cicatrices qu'il y avoit sur les bras, les cuisses, la poitrine & les joues de plusieurs d'entr'eux, & qu'on nous dit être des blessures qu'ils s'étoient faites comme des témoignages de leur affection & de leur douleur.

M. Cook remonte une riviere. « Le lendemain 10, j'allai, dit M. Cook, accompagné de M. Bancks & de quelques-uns de nos Officiers, avec deux bateaux examiner la grande riviere qui bouche la baie, & que M. Banks avoit déja remontée l'espace de quelques milles. Nous aurions avancé beaucoup

(a) Les résultats de cette observation se trouvent dans le Journal.

plus

Cook 1769.

plus loin, si le temps avoit été favorable. Elle étoit beaucoup plus large qu'à son embouchure, & divisée en plusieurs bras par de petites isles plates qui sont couvertes de paletuviers, & inondées à la haute marée. Ces paletuviers distillent une substance visqueuse qui ressemble beaucoup à la résine. Nous en avions d'abord trouvé en petites masses sur le bord de la mer, & nous la vîmes ensuite collée aux arbres, ce qui nous fit connoître d'où elle venoit. Nous débarquâmes sur le côté oriental de la riviere, où nous apperçûmes un arbre sur lequel plusieurs oiseaux, de l'espece des higans, avoient construit leurs nids, & en conséquence nous résolûmes d'en dîner. Nous eûmes bientôt tué vingt de ces oiseaux, & après les avoir rôtis sur-le-champ, nous en fîmes un excellent repas. Nous montâmes ensuite sur les collines, d'où nous comptions découvrir la source de la riviere. Les bords de chaque côté, ainsi que les isles, étoient couvert de paletuviers, & la greve abondoit en pétoncles & autres coquillages. Il y avoit en plusieurs endroits des huîtres de rochers, & par-tout une grande quantité d'oiseaux, & sur-tout des cormorans, des canards, des corlieus & des pies-de-mer. Nous apperçûmes du poisson dans la riviere, mais nous ne pûmes pas découvrir de quelle espece il étoit. La plus grande partie du pays, sur le côté oriental de la riviere, est stérile & destitué de bois; mais sur le côté de l'Ouest, il présente un meilleur aspect, & il est orné d'arbres en quelques endroits, quoiqu'il n'ait nulle part une apparence de culture. A l'entrée de la riviere & dans l'espace de deux ou trois milles vers sa source, il y a un bon mouillage de 4 & 5 brasses d'eau, & des endroits très-commodes pour échouer un navire, où la marée s'éleve & retombe de sept pieds dans les pleines & les nouvelles lunes. Nous n'avons pas pu déterminer si quelque courant considérable d'eau douce débouche de l'intérieur du pays dans cette riviere; mais nous vîmes sortir des collines un grand nombre de petits ruisseaux. Près de l'embouchure de cette riviere, au côté oriental, nous trouvâmes un petit village Indien composé de petits hangars. Nous y débarquâmes, & les habitans nous reçurent avec de grands témoignages d'hospitalité & d'amitié; ils nous régalerent d'un poisson à coquille plate, ressemblant un peu au pétoncle; nous le mangeâmes sortant de dessus les charbons, & il étoit d'un goût délicieux. Près de cet endroit, il y a une pointe élevée ou péninsule qui s'avance dans la riviere, & l'on apperçoit les restes d'un fort qu'ils appellent *Eppah* ou *Heppah*. Le plus habile Ingénieur de l'Europe n'auroit pas pu choisir une meilleure situation pour mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un plus grand. Les rochers sont si escarpés que l'eau qui enferme ce fort de trois côtés, le rend entiérement inaccessible, & du côté de terre il est fortifié par un fossé & un parapet élevé en dedans. Du sommet du parapet jusqu'au fond du fossé, il y a vingt-

Description des bords de cette riviere.

Village Zélandois.

Forteresse.

Cook. 1769. deux pieds. Le fossé en dehors a quatorze pieds de profondeur & une largeur proportionnée. Toute la forteresse sembloit avoir été construite avec beaucoup de jugement. Il y avoit une rangée de piquets ou palissades sur le sommet du parapet & le long du bord du fossé en dehors. Ces derniers avoient été enfoncés en terre à une très-grande profondeur, & ils étoient inclinés & s'avançoient en faillie vers le fossé; mais on n'y avoit laissé que les plus épais qui portoient des marques évidentes de feu, de sorte que probablement la place avoit été prise & détruite par un ennemi. Si un vaisseau étoit jamais obligé d'y hiverner ou d'y séjourner pendant quelque temps, il pourroit dresser des tentes en cet endroit qui est assez vaste & fort commode, & qu'on défendroit aisément contre les forces de tout le pays «.

Avis aux navigateurs.

Le 11, le vent fut si fort & la pluie si abondante qu'aucune pirogue des Indiens ne se mit en mer; M. Cook envoya pourtant la chaloupe prendre des huîtres sur l'un des bancs qui avoient été découverts la veille.

Le matin du 12, deux pirogues se mirent en mer; elles étoient remplies d'Indiens que M. Cook n'avoit pas encore vus, mais qui, par les précautions qu'ils prenoient en approchant, sembloient avoir entendu parler des Anglois. On leur donna tous les témoignages possibles d'amitié pour les inviter à s'avancer au côté du vaisseau; ils s'y hasarderent; deux d'entr'eux monterent à bord, & les autres vendirent, d'une maniere très-honnête, ce qu'ils avoient. Une petite pirogue vint aussi de l'autre côté de la baie; les naturels qui la montoient vendirent quelques gros poissons, en faisant entendre qu'ils avoient été pris la veille, & qu'ils les auroient apportés tout-de-suite, si le vent trop fort ne les avoit pas empêchés de s'embarquer.

Arrivée des pirogues.

Conduite des Zélandois.

» Après dejeûner j'allai, dit M. Cook, avec la pinasse & l'iole, accompagné de MM. Banks & Solander, au côté septentrional de la baie, afin d'examiner le pays & deux villages fortifiés que nous avions reconnus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, dont la situation étoit la plus pittoresque qu'on puisse imaginer; il étoit construit sur un petit rocher détaché de la grande terre, & environné d'eau à la haute marée. Ce rocher étoit percé dans toute sa profondeur, par une arche qui en occupoit la plus grande partie; le sommet de l'arche avoit plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus de la surface de la mer, qui couloit à travers le fond à la marée haute: le haut du rocher, au-dessus de l'arche, étoit fortifié de palissades à la maniere du pays; mais l'espace n'en étoit pas assez vaste pour contenir plus de cinq ou six maisons, il n'étoit accessible que par un sentier escarpé & étroit, par où les habitans descendirent à notre approche, & nous inviterent à monter; nous refusâmes cette offre, parce que nous avions envie d'examiner un fort beaucoup plus considérable de la même espèce, situé à-peu-

Excursion dans le pays.

Villages fortifiés.

près à un mille de-là. Nous fîmes quelques présens aux femmes; & , sur ces entrefaites , nous vîmes les Indiens du bourg, vers lequel nous allions, s'avancer vers nous en corps au nombre d'environ cent, y compris les hommes, les femmes & les enfans. Quand ils furent assez près pour se faire entendre, ils firent un geste de leurs mains en nous criant *Horomaï;* ils s'assirent ensuite parmi les buissons près de la greve : on nous dit que ces cérémonies étoient des signes certains de leurs dispositions amicales à notre égard. Nous marchâmes vers le lieu où ils étoient assis, & quand nous les abordâmes nous leur fîmes quelques présens, en demandant permission de visiter leur *He, pah;* ils y consentirent avec la joie peinte sur leur visage, & sur-le-champ ils nous y conduisirent: il est appellé *Wharretouwa,* & il est situé sur un promontoire ou pointe élevée qui s'avance dans la mer, sur le côté septentrional & près du fond de la baie. Deux des côtés lavés par les flots de la mer, sont entiérement inaccessibles; deux autres côtés sont contigus à la terre : il y a depuis la greve une avenue qui conduit à un de ceux-ci, qui est très-escarpé; l'autre est plat : on voit sur la colline une palissade d'environ dix pieds de haut, qui environne le tout & qui est composée de gros pieux joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier. Le côté foible, près de la terre, étoit aussi défendu par un double fossé, dont l'intérieur avoit un parapet & une seconde palissade; les palissades du dedans étoient élevées sur le parapet près du bourg, mais à une assez grande distance du bord & du fossé intérieur, pour que les Indiens pûssent s'y promener & s'y servir de leurs armes : les premieres palissades du dehors se trouvoient entre les deux fossés, & elles étoient enfoncées obliquement en terre, de maniere que leurs extrémités supérieures étoient inclinées vers le second fossé; ce fossé avoit vingt-quatre pieds de profondeur, depuis le pied jusqu'au haut du parapet; & tout près & en dedans de la palissade intérieure, il y avoit une plateforme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long & de six de large : elle étoit soutenue par de gros poteaux, & destinée à porter ceux qui défendent la place, & qui peuvent de-là accabler les assaillans par des dards & des pierres, dont il y a toujours des tas en cas de besoin. Une autre plateforme de la même espece, & placée également en dedans de la palissade, commandoit l'avenue escarpée qui aboutissoit à la greve; de ce côté de la colline il y avoit quelques petits ouvrages de fortification & des huttes, qui ne servoient pas de postes avancées, mais d'habitations à ceux qui ne pouvant pas se loger, faute de place, dans l'intérieur du fort, vouloient cependant se mettre à portée d'en être protégés. Les palissades, ainsi qu'on l'a déja observé, environnoient tout le sommet de la colline, tant du côté de la mer que du côté de la terre; mais le terrein, qui originairement étoit une montagne, n'avoit pas été réduit à un seul niveau, mais formoit plusieurs plans différens qui s'élevoient

Cook. 1769.

Accueil des Zélandois.

Description d'une forteresse.

Cook. 1769. en amphithéatre, les uns au-dessous des autres, & dont chacun étoit environné par une palissade séparée : ils communiquoient entr'eux par des sentiers étroits qu'on pouvoit fermer facilement ; de sorte que si un ennemi forçoit la palissade extérieure, il devoit en emporter d'autres avant que la place fût entiérement réduite, en supposant que les Indiens défendissent opiniâtrement chacun de ces postes. Un passage étroit d'environ douze pieds de long, & qui aboutit à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée : elle passe sous une des plateformes, & quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pourroit aisément être barricadée, de maniere que ce seroit une entreprise très-dangereuse & très-difficile que d'essayer de la forcer ; en un mot, on doit regarder comme très-forte une place dans laquelle un petit nombre de combattans déterminés se défend aisément contre les attaques que pourroit former, avec ses armes, tout le peuple de ce pays. En cas de siege, elle paroissoit être bien fournie de toutes sortes de provisions, excepté d'eau : nous apperçûmes une grande quantité de racines de fougere, qui leur sert de pain, & de poissons secs amoncelés en tas ; mais nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui couloit tout près & au-dessous du pied de la colline. Nous n'avons pas pu savoir s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit pendant un siege, ou s'ils connoissoient la maniere de la conserver dans des citrouilles ou d'autres vases, ils ont sûrement quelque ressource pour se procurer cet article nécessaire à la vie ; car autrement il leur seroit inutile de faire des amas de provisions. Nous leur témoignâmes le désir que nous

Exercices militaires du pays.

avions de voir leurs exercices d'attaque & de défense ; un jeune Indien monta sur une des plateformes de bataille, qu'ils appellent *Porava*, & un autre descendit dans le fossé ; les deux combattans entonnerent leur chanson de guerre, & danserent avec les mêmes gestes effrayans que nous leur avions vu employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur qui, chez toutes les Nations sauvages, est le prélude du combat.

Ils s'attaquent avec intrépidité les uns les autres, quoiqu'ils aient besoin de se passionner avant de commencer le combat, ainsi qu'on voit parmi nous des hommes qui s'enivrent afin de pouvoir exécuter un projet formé de sang-froid, & qu'ils n'auroieut pas osé accomplir tant qu'ils seroient restés dans cet état.

Nous nous arrêtons sur tous ces détails parce qu'on ne connoit encore aucun peuple sauvage qui ait autant de forteresses, & qui prenne autant de précaution pour sa défense. Les peuplades les plus feroces de l'*Amérique* ne ressemblent en rien à celles de la *nouvelle Zélande*".

» Nous apperçûmes, continue M. Cook, sur le côté de la » colline, près de ce fort Indien, l'espace d'environ un demi-acre

» de terrein, planté de citrouilles & de patates douces, & qui étoit » le seul endroit cultivé de la baie; il y a deux rochers au pied de » la pointe, sur laquelle est construite cette fortification, l'un entiérement détaché de la grande terre, & l'autre qui ne l'est pas tout-à-fait; ils sont petits tous les deux, & ils paroissent plus propres à servir de retraite aux oiseaux qu'aux hommes; cependant il » y a des maisons & des places de défense sur chacun d'eux. Nous » vîmes plusieurs autres ouvrages de même espece sur de petites » isles, des rochers & des sommets de collines en différentes parties de la côte, outre quelques autres bourgs fortifiés, qui sembloient être plus considérables que celui-ci. »

Cook. 1769.

Redoutes.

Les hostilités continuelles dans lesquelles doivent vivre nécessairement ces pauvres sauvages, qui ont fait un fort de chaque village, expliqueront pourquoi ils ont si peu de terres cultivées; & comme les malheurs s'engendrent souvent les uns les autres, on en conclura peut-être qu'ils sont d'ailleurs perpétuellement en guerre, parce qu'ils n'ont qu'une petite quantité de terrein mis en culture. Il est très-surprenant que l'industrie & le soin qu'ils ont employés à bâtir, presque sans instrumens, des places si propres à la défense, ne leur aient pas fait inventer par la même raison une seule arme de trait, à l'exception de la lance, qu'ils jettent avec la main : ils ne connoissent point l'arc pour les aider à décocher un dard, ni la fronde pour lancer une pierre, ce qui est d'autant plus étonnant que l'invention des frondes, des arcs, & des fleches, est beaucoup plus simple que celle des ouvrages que construisent ces peuples, & qu'on trouve d'ailleurs ces deux armes dans presque toutes les parties du monde, chez les Nations les plus sauvages. Outre la grande lance & le *patou-patou*, dont on a déja parlé, ils ont un bâton d'environ cinq pieds de long, quelquefois pointu comme la hallebarde, & d'autres fois terminé en une seule pointe à l'un des bouts, & ayant l'autre large & d'une forme approchante de la pale d'une rame; ils ont encore une autre arme d'environ un pied plus courte que celle-ci, pointue à une des extrémités, & faite comme une hache à l'autre : leurs grandes lances ont des pointes barbelées, & ils les manient avec tant de force & d'agilité, que nous n'aurions pu leur opposer avec avantage d'autres armes que des fusils.

Remarques sur la vie que mènent les Zélandois.

Armes.

Le 15, M. Cook fit voile hors de la baie, & il y avoit en même temps au côté de son bâtiment plusieurs pirogues, dans l'une desquelles étoit Toiava, qui dit à M. Cook que dès qu'il seroit parti il se réfugieroit à son *Heppah* ou fort, parce que les amis de l'homme qui avoit été tué par M. Gore, le 9, l'avoient ménacé de venger sur lui cette mort, qu'ils lui reprochoient à cause de son affection pour les Anglois. A la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, on vit un grand nombre d'isles de différente étendue, & qui sont dispersées au nord-ouest, dans une direction parallele à la grande terre, aussi loin que pouvoit porter la vue.

Menaces faites au vieillard, ami des Anglois.

Cook. 1769.

Baie de Mercure.

Description de cette isle.

M. Cook donna le nom de *Baie de Mercure* à la baie qu'il venoit de quitter, parce qu'il y observa le passage de Mercure sur le disque du soleil : il y a plusieurs isles au Sud & au Nord, & une petite isle ou rocher au milieu de l'entrée : le meilleur mouillage se trouve dans une baie sablonneuse, en-dedans de la pointe méridionale, par 5 où 4 brasses d'eau ; il faut arriver jusqu'à ce qu'un rocher semblable à une haute tour, qui est en dehors de la pointe, soit sur la même ligne que cette pointe, ou cachée derriere. On peut faire très-commodément de l'eau & du bois en cet endroit, & il y a dans la riviere une quantité immense d'huîtres & d'autres coquillages ; c'est pour cela qu'on l'a appellée *Riviere des Huîtres :* cependant un vaisseau qui devroit relâcher ici pendant quelque-tems, pourroit choisir un endroit meilleur & plus sûr dans la riviere qui est au fond de la baie, & à laquelle on donna le nom de *Man grove's River*, (*Riviere des Paletuviers*) à cause du grand nombre de ces arbres qui sont dans les environs. Pour faire voile dans cette riviere, il faut pendant toute la route ranger la côte méridionale. Le sol, sur le côté Est de la riviere & de la baie, est très-stérile : il ne produit que de la fougere, & un petit nombre d'autres plantes qui croissent dans les mauvais sols ; la terre sur le côté nord-ouest, est couverte de bois, & le sol étant beaucoup plus fertile, il produiroit sans doute toutes les denrées nécessaires à la vie s'il étoit cultivé ; il n'est pourtant pas aussi fecond que les terres vues au Sud ; & les habitans, quoique nombreux, paroissent plus misérables ; ils n'ont point de plantations ; leurs pirogues sont médiocres & sans ornemens, & ils couchent en plein air : ils disoient que si *Teratu*, dont ils ne reconnoissoient pas la souveraineté, venoit parmi eux, il les tueroit : ce rapport confirma les Anglois dans l'opinion que c'étoient des rebelles errans, cependant ils apprirent qu'ils avoient des *Heppahs* ou places fortes, où ils se retiroient lors d'un danger imminent.

Riviere des Huîtres.

Riviere des Paletuviers.

Remarques sur les habitans de ses bords.

Sable ferrugineux.

Les habitans méprisent le fer.

On trouva en plusieurs parties de cette baie une grande quantité de sable ferrugineux, qui avoit été jettée sur la côte par tous les petits ruisseaux d'eau douce qui viennent de l'intérieur du pays ; ce qui démontre qu'on trouveroit des mines de fer, sans aller bien avant dans les terres. Cependant les habitans de ce canton, ainsi que ceux des autres parties de la côte ne connoissent point l'usage de ce métal, qui n'a pour eux aucune valeur ; ils préféroient tous la bagatelle la plus inutile, non-seulement à un clou, mais même à tout autre instrument de fer.

Avant de quitter cette baie, M. Cook fit graver sur des arbres, près du lieu de l'aiguade, le nom du vaisseau & celui du Commandant, avec la date de l'année & du mois où il y avoit relâché, & après avoir arboré Pavillon Anglois, il en prit possession au nom de S. M. B. le Roi George III.

Le 18, à sept heures du matin M. Cook se trouva en travers

d'un promontoire très-remarquable au 36d 26' de latitude à 9 lieues au nord 48 ouest de la *Baie de Mercure*. Le vaisseau fut encore menacé en cet endroit d'un combat avec un grand nombre d'Indiens qui s'étoient avancés dans leurs pirogues de toutes les parties de la côte; Tupia sans en être prié, leur remontra la témérité de leur conduite, & les avertit qu'ils seroient exterminés s'ils osoient attaquer les Européens; comme son discours ne faisoit point d'effet, & qu'ils continuoient de menacer en criant en leur langue " Venez à terre " & nous vous tuerons tous. Fort bien, leur dit Tupia, mais pour- " quoi nous inquieter tandis que nous sommes en mer? Vous n'a- " vez aucune raison de nous faire une querelle, puisque la mer " ne vous appartient pas plus qu'au vaisseau." Un coup de fusil tiré à propos réussit beaucoup mieux que l'éloquence du bon Taïtien, les pirogues reprirent en hâte le chemin du rivage.

Cook. 1769.

Eloquence de Tupia.

Sur le soir, après avoir fait le tour de la pointe & avoir couru sept ou huit lieues, M. Cook se trouva à l'entrée d'un détroit dans lequel il ne voulut pas se hasarder la nuit, le lendemain 19 il entra dans l'ouverture & mouilla au milieu du canal d'environ onze milles de large, après avoir rencontré différentes pirogues, il envoya deux bateaux pour sonder de chaque côté du vaisseau. Le rapport qu'on lui fit des sondes le détermina à laisser le vaisseau à l'ancre, & à s'embarquer sur un des bateaux pour visiter la baie qui s'étendant fort loin dans les terres, lui donneroit l'occasion d'examiner l'intérieur du pays.

Mouillage.

Reconnoissance de la baie.

Le 20 à la pointe du jour, il partit accompagné de MM. Banks & Solander, & de Tupia avec la pinasse & la chaloupe; il reconnut que la baie aboutissoit à une riviere environ à neuf milles au-dessus de l'endroit où etoit le vaisseau; il entra dans cette riviere, au moment de la marée, & il trouva qu'à trois milles de son embouchure l'eau étoit parfaitement douce. Avant d'avoir parcouru le tiers de cette distance, il rencontra un Village Indien, bâti sur une levée de sable sec, & environné dans tout son contour d'une vase profonde que peut-être les habitans regardoient comme un moyen de defense. Dès que ces Indiens l'apperçurent, ils accoururent en foule sur le rivage, & ils l'inviterent à descendre; il accepta leur invitation, & il leur rendit une visite malgré la vase : comme le bon vieillard Toiava son ami leur avoit parlé de lui, ils le reçurent à bras ouverts; mais son sejour parmi eux ne pouvoit pas être long, parce qu'il avoit en vue d'autres objets de curiosité.

Riviere de la Tamise.

Description du pays.

Descente à terre.

Il remonta la riviere jusqu'après-midi : il étoit alors à quatorze milles en dedans de son entree, & voyant que l'aspect du pays etoit à-peu-près le même, sans aucun changement dans le cours de la riviere qu'il n'avoit point d'espoir de suivre jusqu'à sa source, il débarqua sur le côté de l'ouest pour examiner des arbres élevés, dont ses bords étoient couverts par-tout. Quoique peu éloigné de la *Baie*

Second débarquement.

Cook. 1769. *de pauvreté* & de la *Baie de Hawke*, ils étoient d'une espece qu'il n'avoit pas encore vu auparavant. Il eut à peine fait cent verges dans le bois qu'il en rencontra un qui avoit dix-neuf pieds huit pouces de contour, à six pieds au-dessus de terre. Comme il avoit un quart de cercle il mesura son élévation de la racine à la premiere branche, & il trouva qu'elle étoit de quatre-vingt-neuf pieds. Il étoit aussi droit qu'une flêche & un peu terminé en pointe, il jugea qu'il contenoit trois cens cinquante-six pieds cubes de bois, sans les branches. En avançant il en vit plusieurs autres plus gros ; il en fit couper un jeune, & le bois se trouva pesant & solide ; il n'étoit point propre pour des mâts, mais on pouvoit en faire de très-belles planches.

Arbre d'une grosseur énorme.

La riviere à cette hauteur est aussi large que la *Tamise* à *Greenwich*, & le flot de la marée y est aussi fort ; il est vrai qu'elle n'est pas aussi profonde, mais elle a assez d'eau pour des bâtimens au-dessus d'une moyenne grandeur & un fond de vase si mol, qu'en échouant sur la côte un navire ne pourroit être endommagé.

Remarque sur la riviere.

Sur les trois heures M. Cook se rembarqua pour revenir au vaisseau ; où il ne put arriver que le lendemain : il appella la riviere la *Tamise* à cause de quelque ressemblance entre elle & celle de ce nom en *Angleterre*.

Les Zélandois des bords de cette riviere se comporterent d'une maniere fort honnête.

Le 22 M. Cook ayant fait voile avec le reflux, navigua jusqu'à ce que le flot l'obligeât de mouiller; il s'embarqua alors sur la pinasse avec le Docteur Solander, pour aller sur la côte occidentale, où ils ne virent rien digne de remarque.

Autre descente à terre.

Pendant que M. Cook faisoit cette expédition, M. Banks étoit resté au vaisseau pour commercer avec les Indiens; il arriva qu'un de ceux-ci vola une partie d'une lunette & fut pris sur le fait : les Anglois se disposoient à le punir; d'abord les Indiens montrerent de leur côté l'intention de l'empêcher; cependant lorsqu'ils furent informés du fait par Tupia & de la nature de la punition, qui étoit de recevoir deux coups de fouet, ils abandonnerent le coupable : mais cet acte de sévérité ne laissa pas de diminuer leur confiance, & ils ne revinrent plus au vaisseau.

Vol commis par un Zélandois.

Le 23, M. Cook continua de descendre la *Tamise*; il comprend sous ce nom la baie profonde qui s'étend jusqu'au courant d'eau douce, depuis le promontoire du cap, qu'il appella Cap *Colville*.

Ce Cap s'éleve directement de la mer à une hauteur considérable, & il est remarquable par un rocher très-haut qui est situé au sommet de la pointe, & qu'on peut distinguer à une très-grande distance. Depuis la pointe méridionale de ce cap, la riviere court dans une ligne droite sud quart sud-est, & elle n'a nulle part moins de trois lieues de large dans un espace de quatorze lieues au-dessus du cap; elle se resserre ensuite en un lit étroit, mais elle continue à rouler ses

Cap Colville.

ſes eaux dans la même direction à travers un pays bas & plat, ou une grande vallée qui eſt paralelle à la côte de la mer, & dont on ne put pas appercevoir l'extrémité. La terre eſt aſſez élevée & remplie de collines ſur le côté oriental de la riviere, à l'endroit où elle eſt large; mais elle eſt baſſe ſur le côté occidental: elle eſt par-tout couverte de verdure & de bois, & elle paroiſſoit très-fertile, quoiqu'il n'y en eût que quelques petites portions de cultivées. A l'entrée de la partie étroite de la *Tamiſe*, le ſol eſt revêtu de paletuviers & d'autres arbriſſeaux; mais plus loin on trouve d'immenſes forêts du bois dont on a déja parlé, & qui eſt peut-être le plus beau qu'il y ait dans le monde. En pluſieurs endroits les arbres s'étendent juſqu'au bord de l'eau, & où ils finiſſent à peu de diſtance, l'eſpace intermédiaire eſt marécageux, comme quelques parties des rives de la *Tamiſe* en *Angleterre*. Il eſt probable que la riviere abonde en poiſſons, car on y vit pluſieurs piquets qu'on avoit plantés, afin d'y attacher des filets pour en attraper. On n'a jamais trouvé dans cette riviere plus de 26 braſſes, & cette profondeur diminue par degrés juſqu'à une braſſe & demie: à l'embouchure du courant d'eau douce elle eſt de 4 à 3 braſſes; mais il y a au-devant des bancs de ſable. Malgré ces obſtacles un vaiſſeau qui tireroit une médiocre quantité d'eau, pourroit remonter fort loin cette riviere avec le flot, car il s'éleve de près de dix pieds dans les pleines & les nouvelles lunes: la marée y eſt haute ſur les neuf heures.

Cook. 1769.

Grande forêt.

Autres obſervations ſur la riviere.

Six lieues en-dedans du cap *Colville* au-deſſous de la côte orientale, il y a pluſieurs petites iſles qui, conjointement avec la grande terre, ſemblent former pluſieurs bons havres, & vis-à-vis de ces iſles, au-deſſous de la côte Oueſt, on en trouve d'autres où il eſt également probable qu'il y a des havres sûrs; quand ces conjectures ne ſeroient pas véritables, il eſt certain qu'il y a un bon mouillage par-tout où il y a aſſez d'eau pour qu'un vaiſſeau puiſſe mettre à l'ancre, car on y eſt défendu contre la mer par une chaîne d'iſles de différentes grandeurs, qui giſent en travers de ſon embouchure, & qu'on a appellées pour cela iſles de *Barriere*; elles s'étendent au nord-oueſt & au ſud-eſt à dix lieues.

Le nombre des naturels du pays qui habitent les environs de cette riviere, ne ſemblent pas proportionné à la vaſte étendue du pays; mais ils ſont forts, bien faits & actifs, & ils ſe peignent tout le corps, depuis la tête juſqu'aux pieds, avec de l'ocre rouge & de l'huile, ce qu'on n'avoit pas encore vu auparavant. Leurs pirogues ſont grandes, bien conſtruites & ornées de ſculptures d'un auſſi bon goût qu'aucune de celles qu'on avoit rencontrées ſur la côte.

Population des bords de la riviere.

Le ſoir du 24 il mouilla dans une baie où il pêcha à la ligne un grand nombre de poiſſons appellés brêmes de mer, (a) en conſéquence il donna en cet endroit le nom de *baie des Brêmes*.

Baie des Brêmes.

(a) Elles peſoient chacune 8 à 10 livres.

Cook. 1769.

Les deux pointes qui la forment gisent au nord & au sud, à cinq lieues l'une de l'autre; elle est par-tout d'une assez grande largeur, & sa profondeur est de trois ou quatre lieues; il paroît y avoir au fond une riviere d'eau douce. La pointe septentrionale de la baie appellée *Pointe des Brêmes*, est une terre élevée & remarquable par plusieurs rochers pointus qui sont situés sur une même ligne au sommet de cette terre. On peut aussi la reconnoître au moyen de quelques petites isles appellées *Hen and Chickens* (*la Poule & les Poussins*) qui se trouvent vis-à-vis, & dont l'une est élevée & se termine en deux pics. Elle gît à dix-sept lieues & demie du cap *Colville*.

La Poule & les Poussins.

La terre, entre la pointe *Rodney*, qui fait l'extrémité nord-ouest de la *Tamise* & la pointe des *Brêmes* dans une étendue de dix lieues, est basse & garnie de bouquets de bois avec des bancs de sable blanc entre la mer & la terre ferme. On n'y vit point d'habitans, mais seulement plusieurs feux pendant la nuit; & il y a toujours des hommes par-tout où il y a des feux.

Description de la côte.

Le 25 M. Cook quitta la baie de *Brêmes* à la pointe du jour: il gouverna au nord le long de la côte. A midi il découvrit à trois lieues de petites isles auxquelles il donna le nom de *Pauvres Chevaliers*.

Les pauvres Chevaliers.

Le pays sembloit être bas, mais bien boisé; il apperçut quelques maisons éparses, trois ou quatre bourgades fortifiées, & dans les environs une grande quantité de terres en culture.

Le soir, sept grandes pirogues, montées par environ deux cens hommes, s'avancerent vers le vaisseau, quelques-uns allerent à bord, & dirent aux Anglois qu'ils avoient entendu parler d'eux. On fit des présens à deux de ceux-ci qui paroissoient être des chefs; mais lorsqu'ils furent sortis du vaisseau, les autres devinrent excessivement incommodes. Quelques Indiens des pirogues se mirent à commercer, & suivant leur coutume à tromper, en refusant de céder ce dont on leur avoit payé la valeur; Entr'autres il y en eut un qui avoit reçu une vieille culotte noire qu'il jetta dans la mer. Lorsqu'on lui eut tiré un coup de fusil chargé de petit plomb, toutes les pirogues s'éloignerent bientôt après à quelque distance, & quand les Indiens crurent être hors de sa portée, ils firent des défis en entonnant leur chanson de guerre, & en agitant leurs armes. M. Cook pensa que pour leur intérêt & le sien, il falloit les intimider; & il fit décharger d'abord quelques petites armes, & ensuite un canon par-dessus leurs têtes. Le boulet leur causa une frayeur terrible; il ne leur fit pourtant point de mal, mais ils se mirent à ramer avec plus d'ardeur & avec une promptitude surprenante.

Arrivée de 200 Zélandois.

Tromperies.

Menaces.

Le 26, il continua à s'avancer au nord, toujours en longeant la côte. Entre six & sept heures, deux pirogues arriverent près de lui, & les Indiens qui les montoient lui dirent qu'ils avoient entendu parler de l'aventure de la veille: ils allerent à bord, & vendirent, d'une maniere très-paisible & très-honnête, tout ce qu'ils avoient. Deux nou-

velles pirogues, plus grandes que les autres, & remplies d'Infulaires, fe détacherent bientôt de la côte. Quand elles furent près du vaiffeau, elles appellerent les autres qui y étoient deja, & après une conférence de peu de durée, elles s'avancerent toutes enfemble. Les nouveaux venus fembloient être des perfonnes d'un rang diftingué; leurs pirogues étoient bien fculptées & décorées de plufieurs ornemens, & ils avoient avec eux un grand nombre d'armes de différente efpece; & entr'autres des *patou-patous* de pierre & d'os de baleine, auxquels ils paroiffoient attacher un grand prix. Ils avoient auffi des fanons de baleine fculptés & ornés de touffes de poil de chien, dont M. Cook avoit vu auparavant des imitations en bois. Leur teint étoit plus brun que celui des peuplades rencontrées au fud, & leur corps & leur vifage étoient plus marqués de ces taches noires qu'ils appellent *Amoco.* Ils avoient fur chaque feffe une large ligne fpirale, & les cuiffes de plufieurs d'entr'eux étoient prefque entiérement noires; il y avoit feulement par intervalle des lignes blanches, étroites; de forte qu'au premier coup-d'œil, on croyoit qu'ils portoient des culottes rayées. Chaque tribu fembloit fuivre une coutume différente, relativement à l'*Amoco*, car tous les hommes de quelques-unes des pirogues en étoient prefque entiérement couverts, & ceux des autres en avoient à peine une tache, excepté fur les levres qu'ils avoient tous noires fans aucune exception. Ces Indiens refuferent pendant long-temps de vendre aucune de leurs armes, malgré le haut prix qu'il leur en offrit; à la fin, cependant l'un d'eux montra un morceau de talc taillé en forme de hache, & le vendit pour une piece d'étoffe. On lui remit l'étoffe du côté du vaiffeau, mais fur le champ il gagna le large, en l'emportant ainfi que la hache. Le Capitaine Cook eut recours à fon expédient ordinaire, & fit tirer un fufil à balle par-deffus la pirogue, fur quoi le voleur retourna au vaiffeau, & rendit la piece d'étoffe; mais toutes les pirogues retournerent à terre fans propofer aucun autre échange. A midi la grande terre s'étendoit du fud quart fud-eft, au nord-oueft quart oueft, & une pointe remarquable lui reftoit à l'oueft, il la dépaffa à trois heures, & il lui donna le nom de *Cap Bret*, en l'honneur de Sir Piercy Bret. La terre y eft beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la côte adjacente. Il y a à la pointe un mondrain élevé & rond, & au nord-eft quart nord, à environ un mille, on trouve une petite ifle élevée, ou un rocher, qui étoit percé de part en part, de maniere qu'il reffembloit à l'arche d'un pont. On voit au côté oueft du cap une baie large & affez profonde, qui a fa direction fud-oueft quart oueft, & dans laquelle il fembloit y avoir plufieurs petites ifles. La pointe qui forme l'entrée nord-oueft, eft à trois ou quatre lieues du cap *Bret*, & on le diftingua par le nom de *Pointe Pococke.* On apperçut plufieurs villages au côté occidental de la baie, tant fur les ifles que fur la terre de la *Nouvelle-Zélande*, & plufieurs pirogues très-grandes s'avancerent vers les Anglois; elles étoient remplies d'Indiens qui avoient meil-

Cook. 1769.

Arrivée d'autres Zélandois.

Parure de deux Chefs.

Tromperie.

Cap Bret.

Rocher troué

Pointe Pococke.

Arrivée de pirogues.

Cook. 1769.

leur air que tous ceux qu'on avoit vus auparavant : ils étoient tous vigoureux & bien faits ; leurs cheveux noirs étoient attachés en touffes au sommet de la tête, & garnis de plumes blanches. Dans chacune des pirogues, il y avoit deux ou trois chefs, dont les vêtemens étoient de la meilleure espece d'étoffe, & recouverts de peau de chien ; de maniere qu'ils présentoient un coup-d'œil agréable. La plupart de ces Indiens étoient marqués d'*amoco*, comme ceux qui étoient venus auparavant au côté du vaisseau. Leur maniere de commercer étoit également frauduleuse, & comme on négligea de les punir ou de les effrayer, un des Officiers de poupe qui avoit été trompé eut recours, pour se venger, à un expédient qui étoit à la fois cruel & comique : il prit une ligne de pêche, & quand l'homme qui l'avoit friponné eut approché sa pirogue très-près du côté du vaisseau, il jetta son plomb avec tant d'adresse, que l'hameçon saisit le voleur par le dos ; il tira ensuite la ligne ; mais l'Indien se cramponnant sur sa pirogue, l'hameçon rompit à la tige, & la barbe resta dans la chair.

Tromperies.

Maniere cruelle dont on punit un Zélandois.

M. Cook, pendant le courant du 26, ne rangea pas la côte dans une étendue de plus de six ou huit lieues, cependant il y eut à bord & aux côtés du vaisseau, quatre ou cinq cens Indiens ; ce qui prouve que cette partie de la *Nouvelle-Zélande* est très-bien peuplée.

Remarque sur la population.

Le 27, M. Cook se trouva à 22 milles du cap *Bret*, & à un mille d'un groupe d'isles qu'il nomma *Cavalles*, parce qu'il reçut des Indiens en cet endroit plusieurs poissons de ce nom ; ces Indiens lui firent des insultes, & il fut contraint de tirer sur eux, il y en eut quelques-uns de blessés ; ils prirent la fuite, & le vaisseau continua sa route jusqu'au 29, qu'il mouilla près d'une baie dans laquelle il envoya sonder ; & comme les Zélandois le défioient, ou sembloient être disposés à l'attaquer presque par-tout ; il lui arriva encore dans cet endroit une légere altercation avec les Indiens qui l'environnoient dans leurs pirogues, elle se termina comme à l'ordinaire par la frayeur que leur causa l'explosion des armes à feu. Mais quelques heures après, il eut à essuyer un combat plus vif & plus opiniâtre ; son vaisseau étoit à l'ancre dans la baie, il étoit allé à terre avec MM. Banks & Solander sur une isle éloignée d'environ trois quarts de mille ; la pinasse qu'il montoit avoit abordé dans une petite anse ; en peu de minutes elle fut entourée de trois à quatre cens Indiens, qui, devenant plus hardis à mesure que leur nombre augmentoit, entonnerent enfin les chansons qui sont pour eux les préludes du combat, & ensuite envoyerent des détachemens pour s'emparer des bateaux. M. Cook fit feu le premier, M. Banks & deux hommes de l'équipage l'imiterent, M. Solander blessa un des chefs qui paroissoit le plus animé ; d'abord les Indiens se retirerent, mais ils demeurerent en présence, & se rassemblerent sur une monticule, où ils paroissoient se disposer à une nouvelle attaque, alors le vaisseau, d'où l'on découvroit tout ce qui se passoit, se plaça de maniere à

Dispute avec les Zélandois.

Combat.

faire jouer son artillerie; quelques boulets, tirés par-dessus la tête des naturels, acheverent de les disperser. M. Cook demeura le maître de l'anse, & il y fit cueillir du céleri, qui y croît en abondance. „ Nous rappellant, dit ensuite M. Cook, que quelques Indiens s'étoient cachés dans la caverne d'un des rochers, nous marchâmes vers cet endroit; alors un vieillard, le même chef à qui j'avois donné le matin un morceau de drap, s'avança suivi de sa femme & de son frere, & prenant une posture de suppliant, ils se mirent sous notre protection. Nous leur parlâmes amicalement, le vieillard nous dit qu'un de ceux qui avoit été blessé par du petit plomb étoit son frere, & nous demanda avec beaucoup d'inquiétude s'il en mourroit; nous l'assurâmes que non; & mettant dans sa main une balle & du petit plomb, nous lui fîmes entendre que pour mourir il falloit être blessé de la balle, & que ceux qui l'étoient de l'autre maniere en guériroient; nous ajoutâmes que si l'on nous attaquoit encore, nous nous défendrions avec des balles, qui les blesseroient mortellement. Ces Indiens reprirent un peu de courage, s'approcherent & s'assirent près de nous, & pour les rassurer davantage, nous leur fîmes présent de quelques bagatelles que nous avions par hasard avec nous". M. Cook passa ensuite à une autre anse de la même isle, monta avec ses compagnons sur une colline qui dominoit le pays à une distance considérable; il apperçut de-là un grand nombre d'isles qui formoient autant de havres, plusieurs bourgades, des maisons dispersées & des plantations, & tout ce canton lui parut plus peuplé que ceux qu'il avoit vus précédemment. Les Indiens sortoient des bourgades voisines, désarmés, & avec les marques de la plus grande soumission.

Cook. 1769.

Rencontre d'un vieillard

Reconnoissance du pays.

Forcé par les vents contraires à séjourner dans cette baie, M. Cook employa ce temps à communiquer avec les naturels du pays, devenus amis.

Il descendit un jour sur la côte de la grande terre dans une partie très-éloignée de la baie, & les Indiens prirent sur-le-champ la fuite, excepté un vieillard qui l'accompagna par-tout où il alla, & qui parut fort satisfait des petits présens qu'il lui fit. Il arriva enfin à un petit fort, bâti sur un rocher environné par la mer à la marée haute, & où l'on ne pouvoit monter que par une échelle. Il s'apperçut lorsqu'il en approcha, que le vieillard le regardoit avec inquiétude; & quand il lui fit entendre qu'il avoit envie d'y entrer; il lui dit que sa femme y étoit. Il vit bien que cette réponse ne diminuoit pas la curiosité du Capitaine Cook, & après avoir hésité quelque temps, il lui dit qu'il l'y accompagneroit, s'il promettoit de ne commettre aucune indécence. M. Cook lui promit de bon cœur, & à l'instant l'Indien monta le premier pour le guider. L'échelle étoit composée de morceaux de bois attachés à une perche; mais il étoit difficile & dangereux de s'en servir; en entrant, le Capitaine Cook

Descente à terre.

Inquiétude d'un vieillard.

Réserve des femmes.

Cook. 1769.

trouva trois femmes qui, au moment qu'elles l'apperçurent, eurent peur, & fondirent en larmes. Quelques paroles amicales & des préfens, eurent bientôt diffipé leur terreur & ramené leur gaieté. Il examina la maifon du vieillard, ainfi que deux autres, les feules qui fe trouvaffent dans la fortereffe, & après avoir fait de nouveaux dons, il fe fépara de ces bons Indiens, très-contens les uns des autres.

Baie des ifles Defcription.

Le 5 Décembre il mit à la voile, & fortit de la baie par une brife du nord-nord-oueft, il la nomma la *Baie des Ifles* à caufe du grand nombre d'ifles qui bordent fes côtes, & y forment d'excellens havres, capables, dit-il, de contenir une flotte entiere.

Celui dans lequel il mouilla gît à côté fud-oueft de l'ifle le plus fud-oueft, & au côté fud-eft de la baie. M. Cook avertit qu'il n'a pas examiné avec exactitude cette baie, il craignit d'employer trop de temps à cette opération; mais il en parcourut un affez grand efpace pour affurer qu'on y trouve un bon mouillage & des rafraîchiffemens de toute efpece. Ce n'étoit pas alors la faifon des racines; mais il eut en abondance du poiffon, qu'il acheta pour la plupart des naturels du pays, car il ne put en attraper que très-peu au filet ou à la ligne.

Grande feine appartenant aux Zélandois.

Quand il montra aux Indiens la feine telle qu'en ont les vaiffeaux de Roi, ils s'en moquerent en riant, & ils étalerent en triomphe la leur, qui étoit véritablement d'une grandeur énorme, & faite d'une efpece d'herbe très-forte: elle avoit cinq braffes de profondeur; & à en juger par l'efpace qu'elle occupoit, elle n'avoit pas moins de trois ou quatre cens braffes de long. La pêche fembloit être la principale occupation de la vie dans cette partie du pays. On vit, aux environs de toutes leurs bourgades, un grand nombre de filets

Occupation des Indiens.

mis en tas comme des meules de foin & couverts d'herbes pour les garantir du mauvais temps, & dans prefque toutes les maifons où M. Cook entra, il apperçut quelques Infulaires occupés à en fabriquer. Il s'y procura des requins, des paftenades, des brêmes de mer, des mulets, des maqueraux & quelques autres poiffons.

Quoique cette partie de la baie fût plus remplie d'habitans qu'aucun autre canton qu'il eût vifité jufqu'alors; il ne parut pas qu'ils fuffent réunis fous un chef, & quoique leurs bourgs fuffent fortifiés, ils fembloient vivre en très-bonne intelligence.

Marée.

La marée eft haute dans cette baie aux pleines & nouvelles lunes, fur les huit heures, & le flot s'éleve alors de fix à huit pieds perpendiculairement.

M. Cook manqua bientôt de faire naufrage touchant fur un rocher, qui gît à un demi-mille à l'oueft-nord-oueft de l'ifle, le plus feptentrional ou le plus intérieur fur le côté fud-eft de la baie.

Baie Doubtlefs

Arrivée de pirogues.

Le 9, il découvrit une baie profonde qu'il appella la baie *Doubtlefs*. Tandis qu'il étoit par fon travers, plufieurs pirogues s'avancerent vers le vaiffeau; mais les Indiens ayant entendu parler des canons, on eut beaucoup de peine à les engager à venir fous la poupe. Après avoir acheté quelques-unes de leurs étoffes ainfi que leur poif-

ſon, on leur fit quelques demandes ſur leur pays, & à l'aide de Tupia, on apprit qu'en naviguant trois jours ſur leurs pirogues, ils arrivoient à un endroit appellé *Moore-Whennua*, & que de-là la terre tournoit un peu au ſud, & ne s'étendoit plus enſuite à l'oueſt. M. Cook conclut que ce lieu étoit la terre découverte par Taſman, & appellée *Cap Maria van Diemen :* voyant que ces Inſulaires étoient ſi intelligens, on leur demanda en outre s'ils connoiſſoient quelqu'autre pays que le leur; ils répondirent qu'ils n'en avoient jamais viſité d'autre, mais que leurs ancêtres leur avoient dit qu'au nord-oueſt quart nord, ou au nord-nord-oueſt, il y avoit une contrée fort étendue, appellée *Ulimaroa*, où quelques-uns de leurs compatriotes étoient allé ſur une groſſe pirogue; qu'il n'en revint qu'une partie, & qu'ils rapporterent qu'après un paſſage d'un mois, ils avoient vu un pays où les habitans mangeoient des cochons (a). Tupia, s'informant alors ſi ces navigateurs avoient ramené quelques cochons avec eux, ils répondirent que non. Tupia repliqua enſuite : votre hiſtoire eſt ſûrement fauſſe; car on ne croira pas que des hommes, qui reviennent ſans cochons d'une expédition, ayent viſité un pays où l'on pouvoit ſe procurer de ces animaux. Il faut cependant remarquer, malgré l'objection pleine de ſens de notre Taïtien, que quand ils faiſoient mention des cochons, ils n'en décrivoient pas la figure, mais ils les déſignoient ſeulement par le mot *Baoah*, nom qu'on leur donne dans les iſles de la mer du ſud. Mais ſi cet animal leur avoit été inconnu, & qu'ils n'euſſent eu aucune communication avec un peuple chez qui il y en avoit, ils n'auroient pas pu en ſavoir le nom.

Cook. 1769. Queſtions propoſées à des Zélandois.

Ulimaroa.

Sagacité de Tupia.

Le 10 M. Cook apperçut l'extrêmité nord-oueſt de la grande terre. La latitude, par obſervation, étoit de 34ᵈ 44′ ſud. Le ſoir, il trouva que la variation de l'aiguille, meſurée par l'azimuth, étoit de 12ᵈ 41′ eſt, & par l'amplitude de 12ᵈ 40′.

Le 11, dès le grand matin, il arriva vers la terre à ſept lieues à l'oueſt de la baie *Doubtleſſ*, dont le fond n'eſt pas fort éloigné du fond d'une autre grande baie que la côte forme en cet endroit : il n'en eſt ſéparé que par une langue baſſe de terre qui fait une péninſule qui fut appellée *Pointe Knuckle* (*Pointe de la Jointure*). Vers le milieu de cette baie, à laquelle on donna le nom de *Sandy Bay* (*baie de Sable*), il y a une haute montagne qui eſt ſur une côte éloignée, & qui a été nommée *Mont Camel* (*Mont du Chameau*).

Pointe de la Jointure.

Baie de Sable.

Mont du Chameau.

Rien dans cette baie n'engagea le vaiſſeau à y mouiller; la terre, dans les environs, eſt extrêmement ſtérile, & excepté le *Mont Camel* elle eſt très-baſſe. Le ſol ne ſemble être compoſé que d'un ſable blanc, amaſſé en petites collines irrégulieres, & formant des cordons étroits & paralleles à la côte. Ce canton n'eſt pas ſans habitans. On vit un

Deſcription de cette partie du pays.

(a) Ces Zélandois vouloient ſans doute parler de l'iſle de Nortfolk, découverte par M. Cook dans ſon ſecond voyage, ou bien de quelques parties de la Nouvelle-Hollande.

Cook. 1679. village fur le côté oueft du *Mont Camel*, & un autre fur le côté oriental. On apperçut auffi cinq pirogues remplies d'Indiens qui ramerent vers le vaiffeau, mais qui ne purent pas l'atteindre.

Cap Nord. Le 17 après avoir effuyé de gros temps, M. Cook dépaffa la pointe la plus feptentrionale de la *nouvelle Zélande*, qu'il a appellée *Cap Nord*, & ce qu'il faut remarquer, il eut la précaution de cingler 38 lieues plus loin au nord & à l'oueft pour voir s'il n'y avoit dans cette direction ni ifle ni détroit.

Ce cap forme la pointe feptentrionale de la *Baie de Sable*, & c'eft une péninfule qui s'avance au nord-eft, à environ deux milles, & qui fe termine en un mondrain applati au fommet. L'ifthme qui joint cette pointe à la grande terre, eft très-bas; c'eft pour cela que la terre du cap, apperçue de différens points de vue, a l'apparence d'une ifle. Elle eft encore plus remarquable quand on la voit du fud; on croit découvrir une ifle élevée & ronde à la pointe fud-eft du cap; mais c'eft encore une illufion, car ce qui paroît une ifle eft feulement une colline arrondie, jointe au cap par une langue de terre baffe & étroite. On découvrit fur le cap un hippah ou village & un petit nombre d'habitans, & à fon côté fud-eft il fembloit y avoir un mouillage & un bon abri contre les vents fud-oueft & nord-oueft.

Le 23 M. Cook reconnut les ifles appellées par Tafman *les trois Rois*. La principale eft éloignée du *Cap nord* de 14 ou 15 lieues.

Cap Marie van Diemen. Après avoir louvoyé pendant plufieurs jours au large, M. Cook marcha au fud depuis le cap *Maria van Diemen* qui eft la pointe la plus occidentale de la *nouvelle Zélande* qui forme par-tout une côte ftérile compofée de bancs de fable blanc.

Deux remarques importantes. Remarques fur la navigation de M. Cook. M. Cook dit que dans cette partie de fa navigation, il y a deux chofes très-remarquables à obferver: " au 35^d de latitude fud, & au » milieu de l'été, j'ai trouvé, dit-il, un gros vent qui étoit d'une force » & d'une durée dont j'avois à peine vu d'exemple auparavant, & » nous employâmes trois femaines à faire dix lieues à l'oueft, & » cinq à avancer de cinquante lieues; car il s'étoit alors écoulé » ce temps depuis que nous avions paffé le cap *Bret*. Pendant que le » vent foufloit, nous étions heureufement à une diftance confi» dérable de terre, car autrement il eft très-probable que nous au» rions péri.. „

Il étoit difficile de reconnoître avec plus de foin la partie occidentale & orientale de la *nouvelle Zélande* qui eft depuis le cap *Turnagim* jufqu'au cap *Nord*: il va continuer de faire le tour de la partie occidentale & méridionale de cette contrée avec la même attention & la même patience.

Afpect du pays. Du *cap nord* jufqu'à la *fauffe baie* M. Cook toujours affailli par des rafales & de gros temps, courut des dangers en voulant trop s'approcher de la côte: il obferve que vers le 35^d $45'$ de latitude, il y a tout près de la mer, quelques monticules élevées, au fud defquelles la côte eft encore haute, & préfente l'afpect le plus défert & le plus ftérile

rile qu'on puiſſe imaginer. On n'y apperçoit rien que des collines de ſable, ſur leſquelles il y a à peine une tache de verdure ; & une vaſte mer, chaſſée par les vents d'oueſt, y briſant en lames terribles, donne à cette côte un air ſauvage & effrayant, qui jette dans l'eſprit des idées de danger & de ſolitude, & affecte l'ame des ſentimens du malheur & de la mort. Cook. 1769.

Enfin le 10 à la pointe du jour après une navigation très-pénible, il ſe trouva entre deux & trois lieues de la terre, qui commençant à prendre une meilleure apparence, s'élevoit en petites pentes & étoit couverte d'arbres & de verdure. On apperçut de la fumée en un endroit & un certain nombre de maiſons, mais le canton parut être peu peuplé. A neuf heures du matin il étoit en travers d'une pointe qui s'éleve doucement de la mer, juſqu'à une hauteur conſidérable. Il donna à cette pointe le nom de *Pointe Woody* (*pointe boiſée*). A environ onze milles au ſud-oueſt demi oueſt de cette pointe, il y a une très-petite iſle, ſur laquelle il vit un grand nombre de mouettes, & qu'il appella pour cela *Gannet Iſland* (*Iſle des Mouettes*). A midi une pointe élevée & eſcarpée lui reſtoit à l'eſt-nord-eſt à environ une lieue & demie, & il la nomma *Pointe Albatroſſ*; elle eſt éloignée de ſept lieues au ſud 17^d oueſt de la *Pointe Woody*. Sur la partie ſeptentrionale de cette pointe, la côte forme une baie, dans laquelle il paroît y avoir un mouillage & un abri pour les vaiſſeaux. Pointe Albatroſs.

Le 13 M. Cook donna le nom de *Mont Egmont* à une montagne en forme de pic qui reſſemble au pic de *Teneriffe*. Il paroît avoir une baſe fort large, & s'élever par degrés ; il avoiſine la mer ; le pays qui l'environne eſt plat & d'un aſpect agréable ; il eſt aiſé de le reconnoître à la verdure & au bois dont il eſt couvert, & la côte au-deſſous forme un grand cap, qu'on a nommé cap *Egmont*. Il gît à vingt-ſept lieues de la *Pointe Albatroſs* & ſur ſon côté ſeptentrional il y a deux petites iſles ſituées près d'une pointe remarquable qui eſt ſur la grande terre, & qui s'éleve à une hauteur conſidérable, en forme de pain de ſucre. Au Sud du cap, la terre paroît former partout une côte eſcarpée. Mont Egmont.

Le 14 il apperçut au ſud de la grande terre, une autre terre, qu'il prit d'abord pour une petite iſle, ne pouvant pas imaginer que la *nouvelle Zélande* fût diviſée en deux iſles à-peu-près de la même grandeur & ſéparée par un détroit : à midi il ſe trouva dans une baie dont on ne pouvoit pas appercevoir le fond qui lui reſtoit au ſud, quoique le temps fût clair dans ce rumb. Aſpect de la côte.

La côte à cet endroit ſembloit former pluſieurs baies, dans l'une deſquelles il ſe propoſoit de conduire le vaiſſeau qui marchoit très-mal, afin de le caréner, & pour réparer en même-temps quelques avaries & faire proviſion de bois & d'eau.

Le lendemain 15, portant vers un canal qui a ſa direction au ſud-oueſt, & qu'on put reconnoître au moyen d'un reſif de roches, qui ſe prolonge depuis la pointe nord-oueſt & de quelques iſles du ro- Janvier 1770.

Cook. 1770. cher situées à la hauteur de la pointe sud-est, il apperçut deux fois près de la côte, un lion marin dont la tête qui ressembloit exactement à celle du mâle décrit dans le voyage du Lord Anson, s'élevoit au-dessus de l'eau. Il vit aussi quelques naturels du pays, qui traversoient la baie dans une pirogue, & on apperçut un village sur la pointe d'une isle située à sept ou huit milles en-dedans de l'entrée.

L'*Endeavour* étoit à quatre portées de canon d'un village ou hippah, lorsqu'il vit quatre pirogues se détacher vraisemblablement pour observer & voir si elles seroient en état de s'emparer du vaisseau. Les hommes étoient tous bien armés, & habillés à-peu-près comme on les voit représentés dans la figure publiée par Tasman; deux coins de l'étoffe dont ils s'enveloppoient le corps se relevoient par derriere, passoient sur les épaules, & se rejoignoient à l'extrémité supérieure du vêtement en devant, à laquelle ils étoient rattachés au-dessous de la poitrine; mais il y avoit très-peu d'Indiens qui eussent des plumes dans leurs cheveux. Ils ramerent plusieurs fois autour du vaisseau, en faisant leurs gestes accoutumés de menaces & de défi; enfin ils commencerent l'attaque en lui jettant quelques pierres; Tupia leur fit des remontrances qui ne parurent pas avoir beaucoup de succès. M. Cook craignoit d'être à la fin obligé de faire feu sur eux, quand un Indien très-âgé lui témoigna le desir de venir à bord; il l'encouragea à exécuter son projet, & fit jetter une corde dans sa pirogue, qui s'avança sur le champ aux côtés du vaisseau; le vieillard se leva & se préparoit à monter, mais tous ses compatriotes s'y opposerent, en lui parlant avec beaucoup de véhémence; ils le saisirent même & le retinrent quelque temps : il persista cependant toujours dans son dessein, & après s'être enfin débarrassé d'eux, il vint à bord. Le Capitaine Cook le reçut avec toutes les marques possibles de bienveillance & d'amitié, & lorsqu'il y eut resté quelque temps, il le renvoya après lui avoir fait plusieurs présens pour ses compagnons. Dès-qu'il fut de retour dans sa pirogue, tous les Indiens qui montoient les autres se mirent à danser, mais il ne pouvoit juger s'ils exprimoient des dispositions amicales ou ennemies, car il les avoit vus danser également & quand ils présentoient la paix & quand ils se disposoient au combat. Cependant ils se retirerent bientôt dans leur fort, & le Capitaine Cook alla à terre avec la plupart des Officiers au fond de l'anse, vis-à-vis du vaisseau; il y trouva un courant d'eau douce, du bois (a) & une pêche abondante.

Arrivée des pirogues. — *Habillement des Zélandois.* — *Attaque.* — *Un vieillard monte à bord.* — *Les naturels dansent.* — *Descente à terre.*

Le 16, à la pointe du jour, pendant qu'on réparoit le vaisseau, trois pirogues s'avancerent; elles avoient à bord plus de cent hommes, outre plusieurs de leurs femmes qu'il fut charmé de voir, car en général leur présence est un signe de paix; mais ils devinrent bientôt très-incommodes, & ils lui firent craindre avec raison qu'ils ne méditassent quelque entreprise fâcheuse contre ceux des Anglois qui

Arrivée des pirogues.

(a) Ce canton n'est qu'une seule forêt d'une vaste étendue.

étoient dans les bateaux aux côtés du vaiſſeau. Ayant envoyé la chaloupe à terre avec quelques futailles, & quelques-unes des pirogues entreprenant de la ſuivre, M. Cook crut qu'il étoit néceſſaire de les intimider, & pour cet effet il fit tirer des coups de fuſils chargés à petit plomb. Il étoit à une ſi grande diſtance qu'il étoit impoſſible de les atteindre; cependant cet expédient eut du ſuccès, car ils abandonnerent leur pourſuite: ils avoient dans leurs pirogues des poiſſons qu'ils offrirent de lui vendre, & quoiqu'ils fuſſent gâtés, il conſentit à les acheter; pour cela il leur envoya un de ſes gens dans un bateau, & ils firent leurs échanges pendant quelque temps d'une maniere très-honnête. A la fin l'un d'eux guettant un moment favorable, tâcha d'arracher du papier que ſon homme tenoit à la main, & comme il le manqua, il ſe mit ſur le champ dans une poſture de défenſe, agita ſon patou-patou, & parut ſe diſpoſer à frapper; on lui tira du vaiſſeau un coup de fuſil chargé à petit plomb, dont quelques grains l'atteignirent au genou. Ce contre-temps mit fin aux échanges, mais les Indiens reſterent toujours près du vaiſſeau; ils ramerent à l'entour pluſieurs fois, & ils cauſerent avec Tupia, principalement ſur les traditions qu'ils avoient touchant les antiquités de leur pays. M. Cook avoit conſeillé à Tupia de les amener ſur ce ſujet, en leur demandant ſi jamais ils avoient vu un vaiſſeau comme le ſien, ou s'ils avoient oui dire qu'un pareil bâtiment eut abordé autrefois ſur leurs côtes, ils répondirent toujours d'une maniere négative; de ſorte que la tradition n'avoit conſervé parmi eux aucun ſouvenir de Taſman, quoique d'après une obſervation faite ce même jour, 16, M. Cook eut trouvé qu'il n'étoit qu'à quinze milles au ſud de la *baie des aſſaſſins*. Sa latitude étoit de 41d 5′ 32″, & celle de la *baie des aſſaſſins*, ſuivant la rélation de Taſman, de 40d 50′.

Cook. 1770.

Mouvemens des naturels.

Converſation de Tupia avec les naturels.

Les femmes qui étoient à bord de ces pirogues, & quelques-uns des hommes, avoient une coëffure que M. Cook ne connoiſſoit pas encore: elle étoit compoſée d'une touffe de plumes noires, diſpoſées en rond, & attachées ſur le ſommet de la tête, qu'elle couvroit en entier, & qu'elle faiſoit paroître deux fois auſſi élevée qu'elle l'étoit réellement.

Coëffure ſinguliere.

Après dîner M Cook s'embarqua ſur la pinaſſe avec MM. Banks, Solander & Tupia pour viſiter une autre anſe éloignée d'environ deux milles de celle où mouilloit le vaiſſeau. Dans la route ils virent flotter ſur l'eau le cadavre d'une femme, qui étoit morte depuis peu de jours; arrivés à terre ils y trouverent une famille d'Indiens qui prit la fuite, un ſeul excepté, avec qui Tupia eut une converſation paiſible, ce qui ramena les autres; on apprit d'eux que le cadavre qu'on avoit rencontré étoit celui d'une de leurs parentes, qui étoit morte peu de jours auparavant, & qu'ils avoient jetté dans la mer ſuivant leur coutume. Un autre ſpectacle frappa les yeux de M. Cook & de ſes compagnons: parmi les débris d'un repas que ces Indiens faiſoient lorſqu'ils avoient été interrompus, on apperçut des os entiérement rongés, & qu'on reconnut pour des os humains. M.

Reconnoiſſance de la côte.

Deſcente à terre.

Cook. 1770.

Cook avoit deja oui dire fur cette côte que les habitans étoient dans l'ufage de manger les hommes, cependant pour confirmer ce rapport & l'induction qu'il tiroit du fpectacle actuel, il fit interroger les Indiens par Tupia; ils répondirent que c'étoient des os d'hommes, qu'ils en avoient mangé la chair, que cinq jours auparavant une pirogue montée de fept de leurs ennemis étoit venue dans la baie, qu'ils les avoient tués, & que celui qu'ils venoient de manger étoit un des fept.

Nouvelles preuves d'Antropophagie.

S'il falloit d'autres preuves que cette horrible coutume étoit établie parmi les habitans de cette côte, en voici qui font encore plus frappantes. " L'un de nous, dit M. Cook, leur demanda s'ils avoient „ quelques os humains où il y eut encore de la chair; ils nous „ répondirent qu'ils l'avoient toute mangée, mais nous feignîmes „ de ne pas croire que ce fuffent des os d'hommes, & nous prétendîmes que c'étoient des os de chien; fur quoi un des Indiens faifit fon avant-bras avec une forte de vivacité, & en l'avançant vers nous, il dit que l'os que tenoit M. Banks dans „ fa main, avoit appartenu à cette partie du corps; & pour nous „ convaincre en même-temps qu'ils en avoient mangé la chair „ il mordit fon propre bras & fit femblant de manger. Il mordit „ auffi & rongea l'os qu'avoit pris M. Banks, en le paffant à travers fa bouche, & montrant par fignes que la chair lui avoit fait „ faire un très-bon repas; il rendit enfuite l'os à M. Banks qui „ l'emporta avec lui. Parmi les perfonnes de cette famille, il „ y avoit une femme dont les bras, les jambes & les cuiffes avoient „ été déchirés en plufieurs endroits d'une maniere effrayante. On „ nous dit qu'elle s'étoit faite elle-même ces bleffures, comme „ un témoignage de la douleur que lui caufoit la mort de fon „ mari, tué & mangé depuis peu par d'autres habitans qui étoient „ venus les attaquer d'un canton de l'ifle fitué à l'eft, & que nos „ Indiens montroient avec le doigt.

Le vaiffeau mouilloit à un peu moins d'un quart de mille de la côte, & le matin du 17, les Anglois furent éveillés par le chant des oifeaux : leur nombre étoit incroyable, & ils fembloient fe difputer à qui feroit entendre les fons les plus agréables. Cette mélodie fauvage reffembloit à celle que produiroient de petites cloches parfaitement d'accord, & peut-être que la diftance & l'eau qui fe trouvoit entre le vaiffeau & le lieu du concert ajoutoit à l'agrément de leur ramage. Dans ce pays les oifeaux commencent toujours à chanter à environ deux heures après minuit; ils continuent leur mufique jufqu'au lever du foleil, & ils demeurent en filence pendant le refte du jour, comme nos roffignols. L'après-midi, une petite pirogue arriva d'un Village Indien au vaiffeau. Parmi les naturels qui la montoient, fe trouva le vieillard qui vint à bord de notre vaiffeau, pour la premiere fois, lors de l'arrivée de M. Cook dans la baie. Dès qu'il fut près de lui Tupia reprit de nouveau la con-

verfation de la veille fur l'ufage de manger la chair humaine, & les Indiens répéterent ce qu'ils avoient déja dit : „ mais, ajouta Tupia, où „ font les têtes ? les mangez-vous auffi ? " Nous ne mangeons que „ la cervelle, répondit le vieillard, & demain je vous appor„ terai quelques têtes pour vous convaincre que nous vous avons „ dit la vérité. " Après avoir conconverfé quelque temps avec le Taïtien, ils lui dirent qu'ils s'attendoient à voir dans peu arriver leurs ennemis, pour venger la mort des fept qui avoient été tués & mangés, cependant on n'en entendit pas parler le lendemain ni les jours fuivans.

Cook. 1770. Autre converfation fur l'antropophagie.

Le vieillard tint fa promeffe le 20 au matin, & apporta à bord quatre des fept têtes d'hommes, dont on a déja parlé; les cheveux & la chair y étoient encore en entier, mais il remarqua qu'on en avoit tiré la cervelle; la chair étoit molle & on l'avoit préfervé de la putréfaction, en employant quelque expédient; car elle n'avoit point d'odeur défagréable. M. Banks acheta une de ces têtes, mais le vieillard la lui vendit avec beaucoup de répugnance, & on ne put pas venir à bout de l'engager à lui en céder une feconde; ces peuples les confervent probablement comme des trophées, ainfi que les Américains montrent en triomphe les chevelures, & les infulaires des mers du fud, les mâchoires de leur ennemis. En examinant la tête qu'acheta M. Banks, il remarqua qu'elle avoit reçu fur les tempes un coup qui avoit fracturé le crâne.

Autres preuves d'Antrophagie.

Le 18, les Indiens furent plus tranquilles qu'à l'ordinaire; aucune pirogue ne s'approcha du vaiffeau, & on n'apperçut aucun des habitans fur la côte; leurs pêches & leurs autres occupations journalieres étoient entiérement fufpendues. M. Cook penfa qu'ils fe préparoient à fe défendre contre une attaque; cela l'engagea à faire plus d'attention à ce qui fe paffoit à terre, mais il ne vit rien qui pût fatiffaire fa curiofité.

Après déjeûner, M. Cook s'embarqua dans la pinaffe pour examiner la baie, qui étoit d'une vafte étendue & compofée d'une infinité de petits havres & d'anfes dans toutes les directions : „ nous bornâmes, „ dit-il, notre excurfion au côté occidental, & comme le canton „ où nous débarquâmes étoit couvert d'une forêt impénétrable, „ nous ne pûmes rien voir de remarquable. Nous tuâmes ce„ pendant un grand nombre de cormorans, que nous vîmes per„ chés fur leurs nids dans les arbres, & qui étant rôtis ou cuits „ à l'étuvée, nous donnerent un excellent mets. En nous en re„ venant, nous apperçûmes un feul Indien pêchant dans une pi„ rogue : nous ramâmes vers lui, &, à notre grande furprife, „ il ne fit pas la moindre attention à nous; lors même que nous „ fûmes près de lui, il continua fon occupation, s'embarraffant auffi „ peu de nous que fi nous euffions été invifibles : il ne paroiffoit ce„ pendant ni ftupide ni de mauvaife humeur. Nous le priâmes de „ tirer fon filet hors de l'eau, afin que nous puffions l'examiner,

Reconnoiffance du pays.

Cook. 1770. „ & il fit fur-le-champ ce que nous demandions : ce filet „ étoit de forme circulaire, étendu par deux cerceaux, & il avoit „ fept ou huit pieds de diamètre. Le haut en étoit ouvert, & au

Description de leurs filets. „ fond étoient attachées des oreilles de mer pour fervir d'appât ; il „ faifoit tomber ce fond dans la mer, comme s'il l'eut étendu à „ terre, & quand il croyoit avoir attiré affez de poiffon, il tiroit „ doucement fon filet jufqu'à ce qu'il fut près de la furface de „ l'eau, de maniere que les poiffons étoient foulevés fans s'en apper- „ cevoir ; & alors il donnoit tout-à-coup une fecouffe qui les en- „ veloppoit dans le filet : par cette méthode très-fimple, il avoit „ pris une grande quantité de poiffons ; il eft vrai qu'ils font fi „ abondans dans cette baie, que la pêche n'y exige ni beaucoup de „ travail ni beaucoup d'adreffe. "

Ce jour-là même, quelques matelots trouverent aux bords du bois, près d'un creux ou four, trois os de hanches d'hommes qu'ils

Autre preuve d'Antropophagie. rapporterent à bord ; nouvelle preuve que ces peuples mangent la chair humaine. M. Monkhoufe, le Chirurgien, rapporta auffi d'un endroit où il avoit vu plufieurs maifons défertes, les cheveux d'un homme, qu'il avoit trouvé parmi plufieurs autres chofes fufpendues à des branches d'arbres.

Le 22 M. Cook s'embarqua de nouveau avec MM. Banks & Solander dans le deffein d'examiner le fonds du canal, mais il s'arrêta

Defcente à terre. dans fa courfe, & alla à terre fur le côté oriental, pour découvrir le pays du haut des collines. MM. Banks & Solander s'occuperent à faire des recherches de botanique près de la greve, tandis que le Capitaine gravit une des collines avec un matelot : quand il fut arrivé au fommet, il reconnut que la vue du canal étoit interceptée par des collines qui s'élevoient encore plus haut dans cette direction, & que des bois impénétrables rendoient inacceffibles. Cepen-

Defcription du pays. dant il fut bien récompenfé de fes fatigues ; car il vit la mer fur le côté oriental du pays, & un peu à l'eft de l'entrée du canal où mouilloit le vaiffeau, un paffage qui conduifoit au côté de l'oueft. La grande terre qui gît fur le côté oriental de ce golfe, fembloit être un chemin étroit de collines très-hautes, & faire partie du côté fud-oueft du détroit ; fur le côté oppofé, elle paroiffoit courir à l'eft auffi loin que pouvoit s'étendre la vue, & au fud-eft il y avoit l'apparence d'une ouverture à la mer qui lavoit la côte orientale : à l'eft du canal, il apperçut auffi quelques ifles qu'il avoit prifes auparavant pour une partie de la grande terre.

Après avoir fait cette découverte il defcendit la colline, & ayant pris quelques rafraîchiffemens, il retourna au vaiffeau.

Dans fa route il examina les havres & les anfes fituées derriere

Reconnoiffance de plufieurs havres & anfes. les ifles qu'il avoit découvertes de la colline, & il rencontra un village compofé de plufieurs maifons qui lui parurent abandonnées depuis long-temps. Il vit auffi un autre village inhabité : mais le jour étant trop avancé pour pouvoir le vifiter, il fe hâta de regagner

le vaisseau, où il arriva entre huit & neuf heures du soir. Cook. 1770.

Il employa la journée du 23 à examiner les environs, & sur une des Isles où il débarqua, il vit plusieurs maisons qui paroissoient également désertes depuis long-temps, & il n'apperçut aucune trace d'habitans. Autre descente à terre.

Le 24, il alla visiter dans le hippah ou village bâti sur la pointe de l'isle près du lieu du mouillage, ceux qui l'étoient venu voir lors de son arrivée dans la baie, ils le reçurent avec toute la confiance possible, & lui montrerent leurs habitations qui étoient propres & commodes. L'isle, ou rocher sur lequel ce bourg est situé, est séparée de la grande terre par une breche ou fissure si étroite, qu'un homme pourroit presque sauter d'un bord à l'autre. Les côtés en sont si escarpés, que toute fortification artificielle y est presqu'inutile : on y avoit cependant élevé une légere palissade & une petite plate-forme, vers la partie du rocher, où l'accès étoit le moins difficile; il remarqua avec surprise dans une partie de ce village une croix exactement semblable à celle d'un crucifix; elle étoit ornée de plumes, & quand on demanda pourquoi elle avoit été dressée, on répondit que c'étoit un monument élevé à un homme qui étoit mort; cela s'accorde peu avec l'usage où sont les Indiens de jetter leurs morts dans la mer, mais on n'en put tirer d'autres éclaircissemens. Ils apporterent à M. Cook plusieurs os humains dont ils avoient mangé la chair & qu'ils vouloient vendre; ces os étoient devenus un article de commerce par la curiosité de ceux qui en achetoient pour prouver l'antropophagie de quelques peuples. M. Cook descend encore à terre. Village fortifié. Os humains devenus article de commerce.

„ Pendant la visite que nous rendîmes aux Indiens, dit M. „ Cook, Tupia, qui étoit toujours resté avec nous, les avoit en- „ tendu parler continuellement de fusils & d'hommes tués; nous ne „ concevions pas comment nos armes à feu avoient pu devenir „ le sujet de leur conversation, cela occupa si fort notre attention „ que tout le long de la route, & même après que nous fûmes „ arrivés à bord, nous ne cessâmes d'en parler à notre Taïtien. „ Nous formions diverses conjectures qui faisoient bientôt place „ à d'autres, lorsque nous apprîmes que le 21 un de nos Officiers, „ sous prétexte d'aller à la pêche, avoit ramé vers le hippah; que „ deux ou trois pirogues s'approchant de son bateau, il craignit „ que les Indiens ne voulussent l'attaquer, & qu'en conséquence il „ leur avoit tiré trois coups de fusil, l'un chargé à petit plomb, „ deux autres chargés à balle. Les naturels se retirerent avec la „ plus grande précipitation : ils étoient probablement venus dans „ des intentions amicales, car toute leur conduite, soit avant, „ soit après, annonçoit ces dispositions, & ils n'avoient aucune „ raison de s'attendre à un pareil traitement de nous, qui les avions „ toujours accueillis non-seulement avec humanité, mais même „ avec amitié : d'ailleurs ils ne nous avoient donné aucun sujet „ de plainte. " Violence des Anglois.

Cook. 1770.

Le 25 M. Cook fit avec MM. Banks & Solander, une autre excursion sur la pinasse le long de la côte, vers l'embouchure du canal; en débarquant sur la côte d'une petite anse pour tuer des cormorans, ils rencontrerent une grande famille de ces Indiens qui ont coutume de se disperser parmi les différentes cirques & baies, où ils peuvent se procurer une plus grande quantité de poissons, & qui ne laissent qu'un petit nombre de leurs camarades dans le hippah, où ils se refugient tous en temps de danger. Quelques-uns de ces naturels firent un chemin assez considérable pour venir à la rencontre des Anglois, & ils les inviterent à aller avec eux vers leurs compagnons, à quoi les Anglois consentirent de bon cœur. Ces Indiens étoient au nombre d'environ trente hommes, femmes & enfans, qui reçurent tous M. Cook avec toutes les démonstrations possibles d'amitié. Il leur distribua quelques rubans & des verroteries, & en retour ils l'embrasserent, jeunes & vieux, hommes & femmes: ils lui donnerent aussi des poissons, & après avoir passé quelque temps avec eux il retourna au vaisseau.

Excursion dans le pays.

Bonté des Insulaires.

Le 26 au matin, M. Cook s'embarqua sur le bateau ainsi que MM. Banks & Solander, & il entra dans une des baies situées sur le côté oriental du canal, afin de revoir le détroit entre la mer de l'est & celle de l'ouest. Après avoir débarqué, il gravit sur une colline, du sommet de laquelle il apperçut distinctement tout le détroit; le brouillard l'empêcha néanmoins de découvrir au sud-est aussi loin qu'il le desiroit. Il y trouva un tas de pierres dont il fit construire une pyramide, dans laquelle il laissa des balles, du petit blomb, des verroteries, & d'autres choses propres à résister aux injures du temps, & qui, ne pouvant être l'ouvrage des Indiens, attesteront par la suite à tous les Européens que d'autres navigateurs y ont déja été avant eux. De-là il se rendit au bourg dont lui avoient parlé les Indiens qui étoient venu le voir le 19. Il étoit bâti sur une petite isle ou rocher dont l'accès étoit si difficile, qu'il n'y aborda pas sans danger. Il y avoit 80 ou 100 maisons & une plate-forme de combat; il fut bien reçu des habitans, à qui il fit de petits présens, & de qui il reçut par reconnoissance du poisson sec. MM. Banks & Solander allerent plusieurs fois à terre les deux ou trois derniers jours; mais ils furent empêchés de pénétrer bien avant par des plantes parasites, si touffues & tellement entrélacées les unes dans les autres, qu'elles remplissoient exactement tout l'espace qui se trouvoit entre les arbres auxquels elles étoient attachées, & rendoient les bois absolument impraticables.

Autre excursion dans le pays.

Multitude de plantes qui empêchent de pénétrer dans le pays.

Le 29, M. Cook débarqua aussi sur la pointe occidentale du canal, & du sommet d'une colline fort élevée. Il examina la côte au nord-ouest; la terre la plus éloignée qu'il put appercevoir dans ce rumb étoit une isle dont on a déja parlé, & qui se trouvoit à environ dix lieues, non loin de la grande terre: entre cette isle & l'endroit où le Capitaine Cook étoit, il découvrit tout près de la côte quelques autres

Reconnoissance du pays.

tres

tres isles formant plusieurs baies. Après avoir pris la position des différentes pointes, il fit dresser une autre pile de pierres où il laissa une piece d'argent avec quelques balles & des verroteries, & arbora au sommet un morceau de vieille flamme : en retournant au vaisseau, il aborda plusieurs naturels du pays, de qui il acheta du poisson.

ook. 1770.

Le 30 dès le grand matin, il envoya un bateau à l'une des isles pour cueillir du céleri, pendant que ses gens étoient occupés à ce travail, une vingtaine d'Indiens, hommes, femmes & enfans débarquerent près de quelques huttes désertes. Dès qu'ils furent sur la côte cinq ou six femmes s'assirent ensemble à terre & se firent des blessures effrayantes sur les jambes, les bras & le visage avec des coquilles & des morceaux pointus de talcon de jaspe. M. Cook s'imagina que leurs maris avoient été tués depuis peu par leurs ennemis; pendant qu'elles se déchiroient ainsi le corps, les hommes, sans y faire la moindre attention & sans être touchés en aucune maniere de leur état, travailloient à réparer les huttes.

Autre descente à terre.

M. Cook fit placer dans cet endroit un poteau qui porte le nom du vaisseau & la date de l'année & du mois de son arrivée, & il en fit porter un autre sur l'isle la plus voisine, qui est appellée *Motuara* par les naturels du pays. Il alla d'abord avec M. Monkhouse au village ou hippah où il rencontra son vieillard, & il lui dit, ainsi qu'à plusieurs autres, par l'entremise de son Taïtien, qu'il étoit venu placer une marque sur l'isle, afin de montrer aux vaisseaux qui y arriveroient dans la suite, qu'il y étoit venu avant eux : ils y consentirent de bon cœur, & ils promirent qu'ils ne l'abatteroient jamais. Le Capitaine Cook fit à chacun quelque présent, & il donna au vieillard une piece d'argent de trois *pences*, frappée en 1736, avec des clous de fiche, sur lesquels étoit gravée la grande fleche du Roi, choses qu'il jugea les plus propres à se conserver plus long-temps parmi eux. Il plaça le poteau sur la partie la plus élevée de l'isle, & il y arbora ensuite le pavillon d'union. Il donna à ce canal le nom de *Canal de la Reine Charlotte ;* & il prit, en même-temps, possession de ce pays, ainsi que des environs, au nom du Roi George III.

Monumens que fait M. Cook.

Canal de la Reine Charlotte.

Pendant qu'on dressoit le poteau, il fit au vieillard des questions sur le passage dans la mer orientale, dont ce vieillard lui confirma l'existence ; il lui en fit ensuite d'autres, sur la terre au sud-ouest du détroit où il étoit alors. Il apprit que cette terre est composée de *whennuas* ou isles dont on peut faire le tour en peu de jours, on l'appella *Tovy poenammoo* ; ce mot, traduit littéralement, signifie *eau de tale verd*, & probablement si on eût mieux entendu ce qu'il disoit, on auroit reconnu que *Tovy poenammoo* n'étoit pas le nom général de tout le district du sud, mais un mot qui désignoit quelque endroit particulier où ils rassemblent le tale verd, ou la pierre dont ils font leurs ornemens & leurs outils. Il ajouta qu'il y avoit aussi un troisieme whennua qu'il appelloit *Eaheinomauwe*, sur le côté est du détroit, dont on ne peut faire le tour que dans plu-

Conversation avec un vieillard.

Tovy poenammoo.

Cook. 1770. Tierra white.

fieurs lunes, & il donnoit le nom de *Tierra white* à la terre qui bordoit le détroit.

Les jours fuivans jufques au 4 Février, n'offrent aucun événement remarquable, la violence ou la contrariété des vents empêcherent que le vaiffeau mît à la voile; le 4 on remorqua le vaiffeau hors de l'anfe, & l'on appareilla, mais le vent tombant prefqu'auffitôt on fut obligé de mouiller de nouveau un peu au-deffous de l'ifle *Motuara*. „ Quand nous fûmes fous voile, dit M. Cook, le vieillard „ Topaa vint à bord pour nous dire adieu, & comme nous de- „ firions toujours d'apprendre fi, parmi ce peuple, il s'étoit con- „ fervé quelque tradition de Tafman, Tupia fut chargé de deman- „ der au vieillard s'il avoit jamais entendu dire que quelque vaiffeau „ pareil au nôtre eût vifité fon pays. Il répondit que non, mais „ il ajouta que fes ancêtres lui avoient dit qu'autrefois il étoit ar- „ rivé en ce même endroit un petit bâtiment, venant d'une con- „ trée éloignée, appellée *Ulimaraa*, & dans lequel il y avoit quatre „ hommes qui furent tous tués lors de leur débarquement. Lorf- „ qu'on lui fit des queftions fur la pofition de cette terre éloignée, „ il montra le nord. Les Indiens des environs de la baie des ifles „ nous avoient parlé d'*Ulimaraa*, en nous difant que leurs ancêtres „ l'avoient vifité. Tupia nous avoit entretenu auffi quelquefois de ce „ pays fur lequel il avoit quelques notions confufes qui lui avoient „ été tranfmifes par tradition, & qui n'étoient pas fort différentes „ de celles de notre vieillard; mais il n'y avoit rien de certain à „ conclure de toutes ces relations". MM. Banks & Solander profiterent de cette circonftance pour aller encore à terre, dans le deffein de recueillir quelques connoiffances fur l'hiftoire naturelle; ils y rencontrerent une famille d'Indiens, la plus aimable qu'ils euffent encore vue, & qui leur fournit l'occafion d'examiner la fubordination intérieure qui fubfifte parmi ce peuple. Les principales perfonnes étoient une veuve & un joli petit garçon d'environ dix ans. La veuve pleuroit la mort de fon mari en fe déchirant fuivant la coutume de ces peuples, & l'enfant, par la mort de fon pere, étoit devenu propriétaire de la terre où l'équipage avoit fait provifion de bois. La mere & le fils étoient affis fur des nattes, & le refte de la famille, au nombre de feize ou dix-fept, étoient rangés autour d'eux, affis en plein air, car ils ne fembloient pas avoir aucune habitation ni le moindre abri contre le mauvais temps. Leur conduite fut affable, obligeante, & fans défiance; ils préfenterent à chaque Anglois du poiffon & un tifon de feu pour l'apprêter, en les preffant plufieurs fois de refter jufqu'au lendemain; ce qu'ils ne purent accepter, parce que le vaiffeau étoit prêt à mettre à la voile; en effet, le 6, M. Cook appareilla, & fortit du canal dans l'après-midi.

Autre defcente à terre.

Rencontre d'une aimable famille.

L'entrée du canal de la Reine Charlotte, gît au 41^{d}. de latitude fud, & au 184^{d}. 45' de longitude oueft, & à-peu-près au milieu du côté fud-oueft du détroit où il eft fitué. La terre de la pointe fud-eft

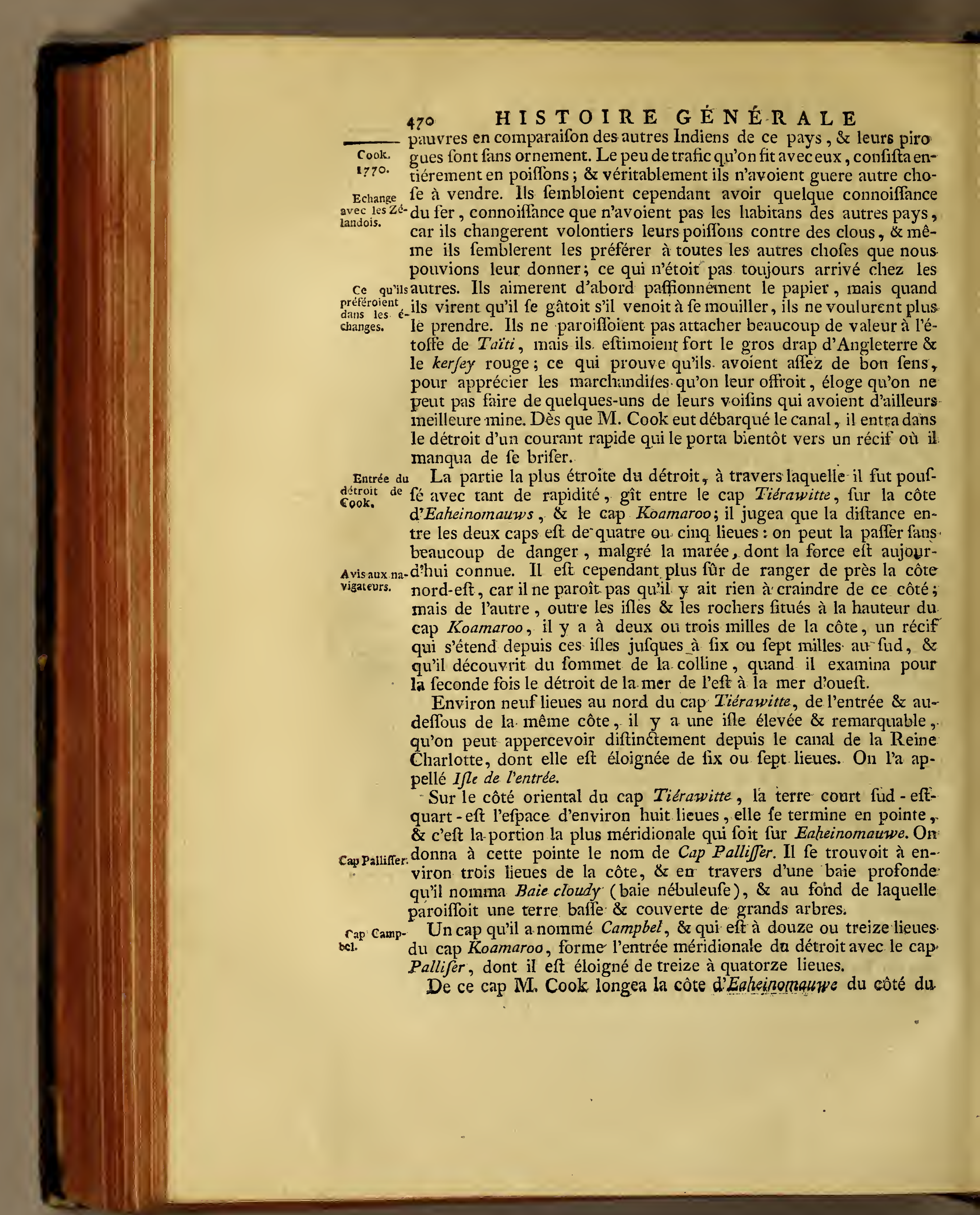
Remarques fur le canal de la Reine Charlotte.

du canal, appellée par les naturels du pays *Koamaroo*, & à la hauteur de laquelle il y a deux petites isles & quelques rochers, forme la pointe la plus étroite du détroit. De la pointe nord-ouest, un récif de rochers, dont une partie est au-dessus de l'eau, & l'autre au-dessous, se prolonge à environ deux milles dans la direction du nord-est-quart-nord; ces pointes suffisent pour faire reconnoître le canal. A l'entrée il a trois lieues de large; il court sud-ouest-quart-sud-sud-ouest & ouest-sud-ouest, dans un espace d'au moins dix lieues, & il contient quelques-uns des plus beaux havres qu'il soit possible de trouver. La terre qui fait le havre ou l'anse dans laquelle M. Cook mouilla, est appellée *Totarranue* par les Indiens: le havre lui-même, qu'il a nommé *Ship Cove* (anse du vaisseau) n'est inférieur, pour la commodité ou la sûreté, à aucun autre du canal; il gît sur le côté ouest du canal, & c'est la plus méridionale des trois anses qui soient en-dedans de l'isle de *Motuara*, qui est à l'est rélativement à l'anse. On pourra entrer dans l'anse du vaisseau, ou entre *Motuara* & une isle longue, appellée *Hamotte* par les naturels du pays, ou entre *Motuara* & la côte occidentale. Dans la derniere de ces routes, il y a deux bancs de rochers à trois brasses sous l'eau, qu'on peut reconnoître aisément par les herbes marines qui croissent dessus. En entrant ou en sortant du canal avec un petit vent, il faut faire attention aux marées qui montent sur les neuf ou dix heures, dans les pleines & les nouvelles lunes, & qui s'élevent & retombent perpendiculairement de sept à huit pieds. Le flot vient à travers le détroit du sud-est, & porte avec force sur la pointe nord-ouest, & sur le récif qui gît en son travers; le Jusant court avec une rapidité encore plus grande au sud-est. Cook. 1770.

Dans les environs de ce canal, la terre qui est si élevée qu'on l'apperçoit à la distance de vingt lieues, est composée entiérement de hautes collines & de vallées profondes, couvertes d'un grand nombre d'excellens bois, propres pour toutes sortes d'ouvrages excepté des mâts, car ils sont trop durs & trop pesans pour cela. Description du pays.

La mer y abonde en poissons de toute espece; de sorte que sans sortir de l'anse où l'*Endeavour* mouilla, on en prit chaque jour à la seine, à l'hameçon & à la ligne, assez pour en servir à tout l'équipage; & le long de la côte on trouva une grande quantité de migauds, & quelques autres oiseaux sauvages, que la longue habitude où étoient les Anglois de vivre de provisions salées leur fit trouver excellens.

Le nombre des habitans surpassoit à peine quatre cens; ils vivent dispersés le long des côtes, dans les endroits où ils peuvent se procurer plus facilement du poisson & de la racine de fougere dont ils font leur nourriture, car on ne vit point de terrein cultivé. Lorsqu'ils sont menacés de quelque danger, ils se retirent dans leurs hippahs ou forts: on les trouva d'abord dans cette situation, & ils y resterent encore quelque temps après l'arrivée des Anglois: ils sont Population du détroit.



Cook. 1770.

pauvres en comparaiſon des autres Indiens de ce pays, & leurs pirogues ſont ſans ornement. Le peu de trafic qu'on fit avec eux, conſiſta entiérement en poiſſons; & véritablement ils n'avoient guere autre choſe à vendre. Ils ſembloient cependant avoir quelque connoiſſance du fer, connoiſſance que n'avoient pas les habitans des autres pays, car ils changerent volontiers leurs poiſſons contre des clous, & même ils ſemblerent les préférer à toutes les autres choſes que nous pouvions leur donner; ce qui n'étoit pas toujours arrivé chez les autres. Ils aimerent d'abord paſſionnément le papier, mais quand ils virent qu'il ſe gâtoit s'il venoit à ſe mouiller, ils ne voulurent plus le prendre. Ils ne paroiſſoient pas attacher beaucoup de valeur à l'étoffe de *Taïti*, mais ils eſtimoient fort le gros drap d'Angleterre & le *kerſey* rouge; ce qui prouve qu'ils avoient aſſez de bon ſens, pour apprécier les marchandiſes qu'on leur offroit, éloge qu'on ne peut pas faire de quelques-uns de leurs voiſins qui avoient d'ailleurs meilleure mine. Dès que M. Cook eut débarqué le canal, il entra dans le détroit d'un courant rapide qui le porta bientôt vers un récif où il manqua de ſe briſer.

Echange avec les Zélandois.

Ce qu'ils préféroient dans les échanges.

Entrée du détroit de Cook.

La partie la plus étroite du détroit, à travers laquelle il fut pouſſé avec tant de rapidité, gît entre le cap *Tiérawitte*, ſur la côte d'*Eaheinomauws*, & le cap *Koamaroo*; il jugea que la diſtance entre les deux caps eſt de quatre ou cinq lieues: on peut la paſſer ſans beaucoup de danger, malgré la marée, dont la force eſt aujourd'hui connue. Il eſt cependant plus ſûr de ranger de près la côte nord-eſt, car il ne paroît pas qu'il y ait rien à craindre de ce côté; mais de l'autre, outre les iſles & les rochers ſitués à la hauteur du cap *Koamaroo*, il y a à deux ou trois milles de la côte, un récif qui s'étend depuis ces iſles juſques à ſix ou ſept milles au ſud, & qu'il découvrit du ſommet de la colline, quand il examina pour la ſeconde fois le détroit de la mer de l'eſt à la mer d'oueſt.

Avis aux navigateurs.

Environ neuf lieues au nord du cap *Tiérawitte*, de l'entrée & au-deſſous de la même côte, il y a une iſle élevée & remarquable, qu'on peut appercevoir diſtinctement depuis le canal de la Reine Charlotte, dont elle eſt éloignée de ſix ou ſept lieues. On l'a appellé *Iſle de l'entrée.*

Sur le côté oriental du cap *Tiérawitte*, la terre court ſud-eſt-quart-eſt l'eſpace d'environ huit lieues, elle ſe termine en pointe, & c'eſt la portion la plus méridionale qui ſoit ſur *Eaheinomauwe*. On donna à cette pointe le nom de *Cap Palliſſer*. Il ſe trouvoit à environ trois lieues de la côte, & en travers d'une baie profonde qu'il nomma *Baie cloudy* (baie nébuleuſe), & au fond de laquelle paroiſſoit une terre baſſe & couverte de grands arbres.

Cap Palliſſer.

Un cap qu'il a nommé *Campbel*, & qui eſt à douze ou treize lieues du cap *Koamaroo*, forme l'entrée méridionale du détroit avec le cap *Palliſer*, dont il eſt éloigné de treize à quatorze lieues.

Cap Campbel.

De ce cap M. Cook longea la côte d'*Eaheinomauwe* du côté du

nord-eſt, il prit ce parti parce que quelques-uns des Officiers prétendoient qu'*Eaheinomauwe* n'étoit pas une iſle, & que la terre pouvoit s'étendre au ſud-eſt entre le cap *Turnagain* & le cap *Palliſer*, où il y avoit un eſpace de douze à quinze lieues que l'on n'avoit pas vu. D'après ce qu'il avoit apperçu la premiere fois qu'il découvrit le detroit, M. Cook étoit fermement perſuadé qu'on s'étoit trompé, il avoit d'ailleurs pluſieurs autres preuves qui l'aſſuroient que la terre en queſtion étoit une iſle ; mais, étant réſolu de ne plus laiſſer aucun doute ſur un objet de ſi grande importance, il mit le cap de ce côté.

Cook. 1770.

Reconnoiſſance détaillée de la côte.

Tandis qu'il faiſoit cette route & lorſqu'il fut en travers du cap *Palliſer*, trois pirogues, montées par 30 ou 40 hommes, atteignirent le vaiſſeau ; ces Zélandois ſembloient plus propres & d'un rang ſupérieur à tous ceux qu'il avoit rencontré depuis ſon départ de la *baie des iſles*.

Rencontre de pirogues.

Il ne fallut pas beaucoup les preſſer pour les engager à venir à bord, & ils s'y conduiſirent d'une maniere très-civile & très-amicale. En acceptant les préſens des Anglois, ils en firent d'autres en retour, ce qui n'étoit encore arrivé à aucun des naturels de ce pays. On remarqua bientôt que les hôtes avoient entendu parler du vaiſſeau ; car, dès qu'ils vinrent à bord, ils demanderent du Whow, nom que donnoient aux clous les Indiens avec qui M. Cook avoit trafiqué ; mais quoiqu'on leur eût parlé de clous, il étoit clair qu'ils n'en avoient point vu, car lorſqu'on leur en donna, ils demanderent à Tupia ce que c'étoit. Le mot Whow leur donnoit l'idée, non de la qualité des clous, mais ſeulement de leur uſage ; car c'eſt le même mot par lequel ils déſignent un inſtrument ordinairement fait d'os, & qui leur ſert de tariere & de ciſeau. Cependant, puiſqu'ils ſavoient que les Anglois avoient des Whow à vendre, leurs liaiſons s'étendoient donc au nord juſqu'au cap *Kidnappers*, qui n'étoit pas éloigné de moins de quarante-cinq lieues ; car c'étoit le canton le plus méridional de cette partie de la côte, où M. Cook avoit fait quelques échanges avec les naturels du pays. Il eſt également probable que les habitans du *Canal de la Reine Charlotte*, avoient appris de leurs voiſins de *Tiérawitte* le peu de connoiſſance qu'ils avoient du fer ; on n'a aucune raiſon de croire que les Indiens de cette côte le connuſſent en aucune maniere avant l'arrivée des Anglois, d'autant que lorſqu'on leur en offrit pour la premiere fois, ils ſembloient le dédaigner comme un objet ſans valeur. M. Cook penſa que vraiſemblablement il étoit encore ſur le territoire de Teratu ; mais en faiſant des queſtions aux Indiens ſur cette matiere, ils dirent que Teratu n'étoit pas leur Roi.

Zélandois qui vont à bord.

Enfin le lendemain 9 à 11 heures, M. Cook découvrit le cap *Turnagain* à environ 7 lieues ; il appella ſes Officiers pour les convaincre qu'*Eaheinomauwen* eſt réellement une iſle.

Cap Turnagain.

M. Cook étoit ſur la côte de la *nouvelle-Zélande* depuis 6 mois, & il venoit de terminer la plus grande découverte qu'eut jamais

fait aucun navigateur, en achevant le tour d'une isle aussi étendue que cette partie de la *nouvelle-Zélande*, malgré son ardeur infatigable il n'étoit pas content, & il voulut reconnoître & contourner également la partie de la *nouvelle-Zélande* qui se trouvoit au sud du détroit.

Cook. 1770.

Zele de M. Cook.

Le 9 Février, il vira de bord pour porter au sud-ouest, & il continua à faire voile vers le sud jusqu'au 11, quand au coucher du soleil une brise fraîche du nord-est le rechassa le long du cap *Pallisser* qu'il vit bien distinctement, le temps étant fort serein. Entre le pied de la haute terre & la mer, il y a une bordure basse & plate, à la hauteur de laquelle on trouve quelques rochers qui s'élevent au dessus de l'eau. Entre ce cap & le cap *Turnagain*, la terre, près de la côte, est en plusieurs endroits basse & plate, couverte de verdure & d'un aspect agréable; mais à une plus grande distance de la mer, elle s'éleve en collines. La terre située entre le cap *Pallisser* & le cap *Tiérawitte*, est haute & se termine en pointe : il lui parut aussi qu'elle y forme deux baies; mais il étoit trop éloigné de cette partie de la côte, pour juger exactement des apparences.

Description de la côte.

M. Cook cingloit en travers d'une longue chaîne de montagnes dont l'extrémité nord-ouest aboutit a l'intérieur du pays, & n'est pas éloignée du cap *Campbel*; & du cap *Koamaroo* ainsi que du cap *Pallisser* : il voit clairement les montagnes de neige & cette chaîne. Elles sont éloignées du cap *Koamaroo* de vingt-deux lieues au sud-ouest-quart-sud, & de trente lieues à l'ouest-sud-ouest du cap *Pallisser*; elles sont assez hautes pour être apperçues à une beaucoup plus grande distance.

Montagnes de neige.

Le 14 il se trouvoit en vue d'une terre basse qui sembloit être une isle & qui est située au pied de la chaîne & des montagnes.

L'après-midi, M. Banks étant dans le bateau pour chasser, M. Cook apperçut avec ses lunettes quatre doubles pirogues, montées de cinquante-sept hommes, s'éloigner du rivage & s'avancer vers M. Banks, sur-le-champ il fit des signaux pour le rappeller à bord; mais il ne les apperçut point, parce que le vaisseau étoit placé rélativement à lui dans la direction des rayons du soleil. Il étoit fort éloigné du rivage, & M. Banks ne l'étoit pas moins du vaisseau, qui se trouvoit entre lui & la côte; de sorte qu'ayant calme tout plat, il commença à être en peine & à craindre qu'il ne put découvrir les pirogues assez à temps pour regagner le bord, avant qu'elles l'eussent atteint. Bientôt après cependant, il vit le bateau en mouvement, & il eut le plaisir de recevoir M. Banks à bord; les Indiens tout occupés à contempler le navire n'avoient probablement pas remarqué le bateau; ils s'approcherent du vaisseau à la distance d'un jet de pierre, & ils s'arrêterent en le regardant avec étonnement : Tupia employa vainement toute son éloquence pour les engager à s'avancer plus près. Après l'avoir examiné pendant quelque temps, ils le quitterent & s'en retournerent vers la côte : ils n'avoient pas encore fait la moitié du chemin que la nuit vint. M.

Arrivée de pirogues.

Danger que court M. Banks.

Cook s'imagina que ces Indiens n'avoient pas entendu parler de lui, & il ne put s'empêcher de faire des réflexions sur la conduite & les dispositions différentes des habitans des diverses parties de cette côte. Quand ils approcherent de son vaisseau pour la premiere fois, les uns s'étoient tenus éloignés par un sentiment mêlé de crainte & d'étonnement; les autres s'étoient annoncés par des actes d'hostilité, en lui lançant des pierres. L'Indien qu'il avoit trouvé seul dans un bateau occupé à pêcher, parut le regarder comme indigne de son attention, & d'autres, presque sans y être invités, étoient allés à bord avec l'air de la plus grande confiance & de l'amitié. D'après la conduite de ces derniers qui lui étoient venus rendre visite, il donna le nom de *lookers-on-Beyeux*, à la terre d'où ils étoient partis, & qui, ainsi que le Capitaine Cook a déja observé, avoit apparence d'une isle.

Cook. 1770.

Caractere différent des Insulaires de la nouvelle-Zélande.

Cap des Beyeux.

Toute la journée du 16 il cingla vers une terre qu'il découvrit au sud & qui paroissoit être une petite isle.

Le lendemain 17, au lever du soleil, il vit une partie de la terre de *Tovy Poenammoo*, qui étoit ouverte à l'ouest de la terre, vers laquelle il avoit porté, & qui s'étendoit jusqu'à l'ouest-quart-sud-ouest, ce qui le confirma dans l'opinion que c'étoit une isle. Le Capitaine Cook lui donna le nom de M. *Banks*; elle gît à environ cinq lieues de la côte de *Tovy Poenammoo*.

Isle Banks.

Elle est d'une forme circulaire, & elle a environ vingt-quatre lieues de tour; sa hauteur est assez considérable pour qu'on puisse l'appercevoir à douze ou quinze lieues de distance: sa surface est irréguliere & brisée, elle paroît être plutôt stérile que féconde; cependant elle étoit habitée, car il vit de la fumée dans un endroit, & quelques naturels du pays répandus çà-&-là dans un autre.

„ Quand nous decouvrîmes, dit M. Cook, cette isle pour la „ premiere fois au sud-quart-sud-ouest, quelques personnes de l'é- „ quipage crurent avoir aussi apperçu terre au sud-sud-est & sud- „ est-quart-est. J'étois moi-même alors sur le pont, & je leur „ dis qu'à mon avis ce n'étoit qu'un nuage que le soleil dissiperoit en „ s'élevant sur l'horison; cependant comme je ne voulois laisser au- „ cun sujet de dispute sur un objet que nous pouvions éclaircir „ par l'expérience, je fis virer vent arriere, & je portai à l'est-sud- „ est du compas, dans la direction où l'on assuroit que nous restoit „ cette terre.

Soins de M. Cook.

„ Vers les sept heures du soir, nous avions parcouru vingt-huit „ milles, & ne voyant d'autre terre que celle que nous avions laissée „ par derriere, ni rien qui en indiquât quelqu'autre, je changeai „ de route pour me rapprocher de la côte de la *nouvelle-Zélande*.

M. Cook commença à reconnoître le 22 que ce que les Indiens du canal de la *Reine Charlotte* lui avoient dit d'une terre au sud, étoit faux; ils avoient assuré qu'on pouvoit en faire le tour en quatre jours.

Remarques sur le pays.

Cook. 1770.

Il le cotoyoit depuis 13 jours, & il le voyoit toujours se prolonger au sud, sans en appercevoir la fin.

Le 23, M. Banks, étant dans la chaloupe, tua deux *Poules du port Egmont* semblables en tout à celles qu'on avoit trouvé en grand nombre sur l'isle de *Faro*, & qui furent les premieres qu'on vit sur cette côte, quoiqu'on en eût rencontré quelques-unes peu de jours avant qu'il decouvrit terre.

Cap Saunders.

Le 25 il se trouva par le travers d'un cap qu'il nomma cap *Saunders*, par derriere lequel on découvrit une chaîne de hautes montagnes paralleles à la côte : cette côte est médiocrement élevée, & sa surface entre-coupée par plusieurs montagnes couvertes de bois & de verdure. Les Anglois n'apperçurent aucune trace d'habitans.

On reconnoîtra suffisamment ce cap par la latitude qu'il a marqué dans la carte ; il y a cependant, à environ trois ou quatre lieues au sud-ouest de la pointe & très-près de la côte, une montagne remarquable, en forme de selle, qui peut servir de balise pour la distinguer. A la distance d'une à quatre lieues, au nord du cap *Saunders*, la côte forme deux ou trois baies, dans lesquelles il nous parut qu'il y avoit un bon mouillage & un abri sûr contre les vents de sud-ouest & de nord-ouest ; mais le dessein où étoit M. Cook de gagner au sud, afin de déterminer si cette terre étoit une isle ou un continent, l'empêcha d'entrer dans aucune des baies.

M. Cook remet le cap au nord.

Depuis le cap *Saunders* M. Cook çingla au sud-est dans un espace assez long pour voir s'il n'y avoit pas de petites isles dans ce parage; comme il n'en apperçut aucun vestige, le 1er. de Mars il mit le cap au nord pour rallier la grande terre.

Les grosses lames du sud-ouest qui continuent jusqu'au 3, le confirmerent dans l'opinion qu'il n'y avoit point de terre dans ce rumb.

Baleines & veaux marins.

Le 4, il vit quelques baleines & des veaux marins, ainsi qu'il étoit déja arrivé plusieurs fois depuis que M. Cook avoit débouqué le détroit; mais il n'apperçut point de veau marin pendant qu'il étoit sur la côte d'*Eaheinomauwe*.

A midi il revit la terre à l'ouest-quart-sud-ouest, il courut dessus, & avant qu'il fut nuit, il n'en étoit plus qu'à trois ou quatre milles ; il y vit des feux pendant toute la nuit, & le 5, à sept heures du matin, il étoit éloigné d'environ trois lieues de la côte, qui parut être élevée, mais unie. A trois heures il découvrit au sud des terres basses qui sembloient former une isle.

Aspect de la côte.

M. Cook remarque qu'il y a là deux terres qui doivent être séparées de celle du nord par la mer ou par une baie profonde, ou enfin par une autre terre basse.

Banc de rochers.

Le 9 il dépassa un banc de rochers qui gît au sud-est, à six lieues de la partie la plus méridionale de la terre, & au sud-est-quart-est de quelques montagnes remarquables qui sont situées près de la côte. A environ trois lieues au nord de ce premier banc, il y en a un autre qu'on rencontre à trois lieues de la côte, & sur lequel

lequel la mer brise avec une houle furieuse. Comme il dépassa les rochers du nord pendant la nuit, & qu'il découvrit les autres sous l'avant au point du jour, il courut un danger imminent & sa position fut très-critique. Il donna à ces rochers le nom de *Traps* (*pieges*) à cause de leur situation très-propre à surprendre les navigateurs peu attentifs. Cook. 1770.

Il dépassa le même jour un cap qu'il appella *Cap-Sud* & qui lui parut être le cap le plus méridional de cette contrée (a), puisqu'alors aucun navigateur ne s'étoit avancé si loin au sud. Cap sud.

La terre des environs est élevée & stérile ; on n'y vit que quelques arbrisseaux répandus çà & là, & pas un seul arbre. Elle étoit cependant remarquable par un grand nombre de taches blanches, qu'il prit pour du marbre, parce qu'elles réfléchissoient les rayons du soleil. Il avoit observé d'autres taches de même espece en différentes parties de ce pays & en particulier dans la baie de Mercure. Aspect du pays.

De ce moment il revit au nord la partie occidentale de cette contrée : de grosses lames qui venoient du sud-ouest lui apprirent qu'il ne laissoit point de terre derriere lui dans cette direction.

Le 11 il découvrit à 5 lieues, une isle qu'il appella isle *Solander*; ce n'est qu'un rocher stérile d'environ un mille de circuit, d'une hauteur remarquable & à cinq lieues de la grande terre. Isle Solander.

La côte de la grande terre court à l'est-quart-sud-est & ouest-quart-nord-ouest de cette isle, & forme une large baie ouverte, où il ne nous parut pas qu'il y eut aucun havre ou abri pour les vaisseaux contre les vents du sud-ouest & du sud. La surface du pays est coupée par des montagnes escarpées d'une hauteur considérable, & au sommet desquelles on apperçoit plusieurs endroits couverts de neige ; elle n'est cependant pas entiérement stérile, car on découvrit du bois, non seulement dans les vallées, mais même sur les terreins les plus élevés : mais on n'y vit rien qui indiquât qu'elle fut habitée.

Le 12, M. Cook courut vers une baie dans laquelle il sembloit y avoir un bon mouillage ; mais environ une heure après, il trouva que la distance étoit trop grande pour y arriver avant la nuit ; & le vent soufflant trop fort pour former cette entreprise en sûreté pendant la nuit, il rangea la côte.

Cette baie, qu'il appella *Dusky Baie*, (*baie obscure*) gît au $45^{d}\ 47'$ de latitude sud, elle a environ trois ou quatre milles de largeur à l'entrée, & elle paroît être aussi profonde que large ; elle contient plusieurs isles, derriere lesquelles il doit y avoir un abri contre tous les vents, quoique peut-être il n'y ait pas assez d'eau pour y mouiller. Il y a cinq rochers élevés & en forme de pic qui sont situés en son travers, & qui ont l'apparence de quatre doigts & du pouce de

(a) Il reconnut ensuite qu'il ne se trompoit pas.

Cook. 1770.

la main d'un homme; c'eſt pour cela qu'il l'appella *Point ſive Fingers* (*la pointe des cinq doigts*) : on trouvera une deſcription plus étendue de cette baie & de cette partie de la *Nouvelle-Zélande* dans le ſecond voyage de M. Cook; ce célebre navigateur, y ayant relâché deux fois en 1774 & 1775, il a éclairé tout ce qui reſtoit de douteux, après ſa premiere expédition, & il a compoſé une carte très-détaillée de cette partie de la *Nouvelle-Zélande*.

Cap oueſt. Le ſoir du 12, il étoit à cinq ou ſix lieues de la pointe la plus occidentale de cette contrée, il appella cette pointe *Cap oueſt*, qui gît à-peu-près à trois lieues au ſud de la baie *Dusky*. La terre de ce cap eſt médiocrement élevée près de la mer, & n'a rien de remarquable à l'entour, ſi ce n'eſt un rocher très-blanc ſitué à deux ou trois lieues au ſud.

Le 14, il dépaſſa un petit goulet, débouchant dans une terre où il ſembloit y avoir un havre très-ſûr & très-commode, formé par une iſle qui eſt ſituée au milieu de l'ouverture à l'eſt. L'ouverture gît au 45^{d}. 16$'$ de latitude ſud; la terre par-derriere eſt remplie de montagnes, dont les ſommets étoient couverts de neige qui paroiſſoit être tombée depuis peu; & en effet, le temps avoit été très-froid pendant les deux derniers jours. De chaque côté de l'ouverture, la terre s'éleve preſque perpendiculairement de la mer à une hauteur prodigieuſe; & fut la raiſon qui empêcha M. Cook d'y faire entrer le vaiſſeau, car on ne pouvoit y avoir d'autre vent qu'un vent qui ſouffleroit directement dans le fond de la baie, ou un autre qui ſouffleroit directement contre ſon entrée, c'eſt-à-dire, de l'eſt & de l'oueſt, & il ne crut pas qu'il fût prudent d'aller dans un endroit d'où il n'auroit pu ſortir qu'avec un vent qu'il ſavoit par expérience ne regner qu'une fois le mois dans ces parages. Ce havre eſt marqué dans la carte ſous le nom de havre *Douteux*.

Havre douteux.

Pointe de la Caſcade. Le 16, il dépaſſa une pointe formée de rochers élevés & rougeâtres, d'où tombe une caſcade qui ſe partage en quatre petits ruiſſeaux; il lui donna pour cela le nom de *Pointe de la Caſcade*. De cette pointe, la terre court d'abord nord 76 eſt, & enſuite un peu plus au nord. A huit lieues à l'eſt-nord-eſt de la *Pointe de la Caſcade*, & à peu de diſtance de la côte, il y a une petite iſle baſſe qui lui reſtoit au ſud-quart-ſud-eſt, lorſque le vaiſſeau en étoit à une lieue & demie.

Grande quantité de neige. Le 18 Mars, par 49^{d}. 4$'$ de latitude ſud, il remarqua que les vallées, ainſi que les montagnes, étoient dans cette matinée couvertes de neige, qu'il ſuppoſa être tombée en partie dans la nuit, pendant qu'au vaiſſeau il y avoit de la pluie.

Le 21 à midi, il étoit à trois ou quatre lieues de la terre, mais il ne put y rien appercevoir diſtinctement à cauſe du brouillard, & comme il avoit beaucoup de vent & de groſſes lames de l'oueſt-ſud-oueſt qui briſoient ſur la côte, il crut qu'il ſeroit dangereux d'en

approcher de plus près. Il lui donna pour cela le nom de cap *Foulwind*. Cook. 1770

Le 22, il atteignit un cap ou pointe en monticule arrondie à la hauteur de laquelle il y a des rochers qui paroiffent au-deffus de l'eau : il donna à cette pointe le nom de *Pointe de Rocher* : il fe trouvoit alors à l'entrée occidentale du détroit qu'il avoit traverfé après fon départ du canal de la Reine Charlotte, & il avoit parcouru prefque toute la côte nord-oueft de *Tovy poenammoo*; & voici comment il décrit l'afpect de cette partie du pays.

Cap Foulwind.

Pointe de rocher.

„ Le 11, quand nous étions à la hauteur de la partie méridionale, la terre que nous appercevions alors étoit efcarpée & montueufe, & il y a beaucoup de raifons de croire que la même chaîne de montagnes s'étend prefque dans toute la longueur de l'ifle. Entre la terre la plus occidentale qu'on apperçut ce jour-là, & la terre la plus orientale qu'on vit le 13, il y a un efpace d'environ fix lieues, où on ne vit point la côte, quoiqu'on découvrît diftinctement les montagnes fituées dans l'intérieur du pays. La côte près du cap *Oueft* eft baffe, & s'éleve doucement & par degrés jufqu'au pied des montagnes ; la plus grande partie eft couverte de bois. Depuis la *Pointe des cinq Doigts*, jufqu'au 44d. 20′ de latitude, il y a une chaîne étroite de collines qui s'élevent directement de la mer, & qui font couvertes de forêts. Derriere & tout près de ces collines, on voit des montagnes qui forment une autre chaîne d'une élévation prodigieufe, & qui eft compofée de rochers entiérement ftériles & dépouillés, excepté dans les endroits où ils font couverts de neige, qu'on apperçoit fur la plupart en grandes maffes, & qui y eft probablement depuis la création du monde. Il n'eft pas poffible d'imaginer une perfpective plus fauvage, plus brute & plus effrayante que celle de ce pays, lorfqu'on le contemple de la mer ; car dans toute la portée de la vue, l'œil n'apperçoit rien que le fommet des rochers qui font fi près les uns des autres, qu'au lieu de vallées, il n'y a que des fiffures entr'eux. Depuis le 44d. 20′ jufqu'au 42d. 8′ de latitude, ces montagnes s'avancent bien avant dans l'intérieur; la côte de la mer eft compofée de collines & de vallées boifées, de différens degrés de hauteur & d'étendue, & qui paroiffent fertiles, la plupart des vallées forment des plaines d'une étendue confidérable, & entiérement couvertes d'arbres, mais il eft très-probable que le terrein en plufieurs endroits eft marécageux & entremêlé de lacs ou d'étangs. Du 42d. 8′ au 41d. 30′ de latitude, la terre ne fe fait diftinguer par rien de remarquable : elle s'éleve en collines directement de la mer, & elle eft couverte de bois; mais le temps étant brumeux, lorfque nous étions fur cette partie de la côte, nous vîmes très-peu de l'intérieur. Il faut en excepter feulement les fommets des montagnes qui s'élevoient par-deffus les brouillards qui en cachoient le bas; ce qui nous confirma dans l'opinion qu'une chaîne de montagnes s'étendoit d'une extrémité de l'ifle à l'autre. "

Afpect de Tovy Poenammoo.

Afpect du pays très-fauvage.

Cook, 1770.

Le 27 à la pointe du jour, M. Cook se trouva assez proche d'une isle qu'il avoit vue lorsqu'il embouqua 6 semaines auparavant le canal de la Reine Charlotte : il avoit aussi achevé le tour de cette seconde partie de la *nouvelle Zélande*; mais ne voulant pas la quitter sans faire de l'eau, il mouilla dans une baie située entre le canal de la Reine Charlotte & cette isle.

Descente à terre.

Il le remonta dans une espace d'environ deux lieues, & il débarqua sur une pointe de terre au côté ouest, & ayant grimpé une colline, il vit le bras occidental de cette baie s'étendre sud-ouest-quart-ouest, à environ cinq lieues plus loin; cependant il ne put pas en appercevoir l'extrémité : il lui parut qu'il y avoit plusieurs autres entrées, ou au moins de petites baies entre celle-ci & la pointe nord-ouest du canal de la Reine Charlotte, & comme elles sont toutes à couvert des vents de mer par les isles qui sont en dehors, il ne doute pas qu'il n'y ait dans chacune un mouillage & un abri. La surface de la terre, aux environs de cette baie, autant qu'il a pu l'appercevoir, est remplie de collines & couverte presque par-tout d'arbres, de buissons & de fougere, qui en rendent l'accès difficile & fatiguant. MM. Banks & Solander l'accompagnerent dans cette excursion & trouverent plusieurs plantes nouvelles : ils rencontrerent quelques huttes qui sembloient avoir été abandonnées depuis long-temps, mais on ne vit point d'habitans. M. Banks examina quelques-unes des pierres sur la greve; elles étoient remplies de veines & avoient une apparence minérale; mais il ne découvrit aucun minéral; s'il avoit eu occasion d'examiner les rochers nuds, peut-être qu'il auroit été plus heureux : il pensa aussi que ce qu'on avoit pris pour du marbre dans un autre endroit, étoit une substance minérale, & que comme la latitude de cet endroit correspond avec celle de l'Amérique méridionale, il est probable qu'après des recherches suffisantes, on y trouveroit quelque chose de précieux.

Observation sur cette partie de la côte.

Apparence de mine.

„Le vaisseau étant prêt à remettre en mer, je résolus, dit M. Cook, „ de quitter cette contrée & de suivre la route dans laquelle je „ pourrois le mieux remplir l'objet de mon voyage, & je pris „ sur cette matiere l'avis de mes Officiers. J'avois grande envie „ de prendre ma route par le cap *Horn*, parce que j'aurois pu décider enfin s'il existe ou s'il n'existe point de continent méridional. „ Ce projet fut combattu par une difficulté assez forte pour me le „ faire abandonner : c'est que dans ce cas nous aurions été obligés „ de nous tenir au milieu de l'hyver, dans une latitude fort avancée au sud, avec un bâtiment qui n'étoit pas en état d'achever „ cette entreprise. En cinglant directement vers le cap de *Bonne-Espérance*, la même raison se présentoit avec encore plus de „ force, parce qu'en prenant ce parti, nous ne pouvions espérer „ de faire aucune découverte intéressante. Nous résolûmes donc „ de retourner en Europe par les Indes-Orientales, & dans cette

Projet de route en quittant la nouvelle-Zelande.

Cook. 1770.

„ vue, après avoir quitté la côte de la *nouvelle Zélande*, de gou-
„ verner à l'oueſt juſqu'à ce que nous rencontraſſions la côte orien-
„ tale de la *nouvelle Hollande*, & de ſuivre enſuite la direction de
„ cette côte au nord, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés à ſon
„ extrêmité ſeptentrionale. Mais ſi ce projet devenoit impraticable,
„ nous réſolûmes en outre de tâcher de trouver la terre ou les iſles
„ qu'on dit avoir été découvertes par Quiros".

D'après ce deſſein, le 31 de Mars 1770, après avoir paſſé ſix mois à reconnoître la *nouvelle Zélande*, il prit ſon point de départ du cap qu'il appella pour cela cap *Farewell* (cap d'adieu).

Baie de l'Amirauté.

Cap Stephens & cap Jackſon.

Il appella *baie de l'Amirauté*, la baie hors de laquelle il venoit de faire voile, & il donna le nom de *cap Stephens* à la pointe nord-eſt, & celui de *cap Jackſon*, à la pointe ſud-eſt, en l'honneur des deux Officiers qui étoient alors Secrétaires de l'Amirauté.

On peut reconnoître aiſément la baie *de l'Amirauté*, au moyen de l'iſle dont on vient de parler; elle gît à deux milles au nord-eſt du cap *Stephens*, & elle eſt d'une hauteur conſidérable. Entre cette iſle & le cap *Forewell*, qui ſont éloignés l'un de l'autre de quatorze ou quinze lieues dans la direction de l'oueſt-quart-nord-oueſt & de l'eſt-quart-ſud-eſt la côte forme une grande baie profonde dont M. Cook ne put à peine appercevoir le fond pendant qu'il cingloit en droite ligne d'un cap à l'autre. Il eſt cependant probable que ſa profondeur eſt moindre qu'elle ne paroiſſoit être; car comme il y trouva l'eau plus baſſe que dans aucun autre endroit ſitué à la même diſtance de toute autre partie de la côte, il y a lieu de ſuppoſer que la terre, au fond de laquelle elle ſe trouve placée, eſt baſſe, & que par conſéquent on ne peut pas la diſtinguer aiſément. Il l'a appellée pour cela *Blind baie* (baie des Aveugles) & il penſe que c'eſt la même qui a été nommée par Taſman *Baie des Aſſaſſins.*

Enfin, M. Cook ayant reconnu que la *nouvelle Zélande* eſt compoſée de deux iſles ſéparées par un détroit; il a donné à ce détroit le nom de *Cook* (a).

---

§. X.

Traverſée de la Nouvelle-Zélande; *Baie de* Botanique *ſur la côte orientale de la* Nouvelle-Hollande, *aujourd'hui* Nouvelle-Galles méridionale.

Remarque ſur le prétendu continent Auſtral.

COOK, incertain juſqu'ici s'il découvriroit un continent méridional, commençoit à voir clairement qu'il n'en exiſtoit pas : il avoit parcouru, ſans le trouver, au moins les trois quarts des poſitions dans

(a) La deſcription de la nouvelle-Zélande ſe trouve plus bas.

Cook. 1770.

lesquelles on supposoit qu'il existoit. Tasman, Juan Fernandès, Lhermite, Commandant d'une escadre Hollandoise, Quiros & Roggewin sont les principaux navigateurs dont on ait cité l'autorité dans cette occasion, & le voyage de l'*Endeavour*, a démontré que la terre vue par ces marins, ne faisoit pas partie d'un continent, comme on l'a cru. Cook a aussi entiérement détruit les argumens physiques dont on s'est servi pour prouver que l'existence d'un continent méridional étoit nécessaire à la conservation de l'équilibre entre les deux hémispheres; car sur ce principe, ce qu'on a déja prouvé n'être que de l'eau, rendroit trop léger l'hémisphere méridional. Dans sa route au nord, après avoir doublé le cap *Horn*, lorsqu'il étoit au 40d. de latitude, sa longitude étoit de 110d, & à son retour au sud, après avoir quitté *Ulietea*, quand il se trouva au 40d de latitude, sa longitude étoit de 145d; la différence est donc de 35d. Lorsqu'il fut au 30d de latitude nord & sud, la différence de longitude entre les deux routes étoit de 21d; cette différence resta la même jusqu'à ce qu'il fût descendu au 20d de latitude. Il lui parut démontré dès-lors qu'au nord du quarantieme degré de latitude, il n'y avoit point de continent : on verra dans son second voyage que, quoiqu'il ait trouvé plusieurs terres au sud de cette latitude, c'est-à-dire, aux Antipodes de la Nouvelle-Zélande, entre le cap Horn & le cap Bonne-Espérance, l'existence du continent Austral a été démontrée une véritable chimere pour cette seconde expédition.

En quittant la *Nouvelle-Zélande*, Cook cingla à l'ouest pour rencontrer la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, comme on l'a dit : il suivit à-peu-près la route de Tasman : enfin après dix-neuf jours de navigation il découvrit terre, étant au 37d 58' de latitude sud, & au 210d 39' de longit. ouest. Il jugea que la pointe la plus sud de cette terre, étoit située au 38d de latitude, & au 211d 7' de longitude; il lui donna le nom de *Pointe Hicks*, parce que M. Hicks la découvrit le premier. On n'appercevoit point de terre au sud de cette pointe, quoique le temps fût très-clair de ce côté, & que par la longitude comparée avec celle de Tasman, non telle qu'on la trouve dans les cartes imprimées, mais dans les extraits du Journal de ce navigateur, publiés par Rembrantse; le milieu de la terre de *Van-Diemen* dut rester directement au sud : en effet, la profondeur de la mer diminuant tout-à-coup, dès que le vent fut calmé, Cook avoit lieu de croire que la conjecture étoit fondée; cependant comme il ne l'a pas vérifié, & qu'il a trouvé la côte, s'étendant au nord-est & sud-ouest, ou même un peu plus à l'est, il ne peut pas déterminer si elle est jointe à la terre de *Van-Diemen*, ou si elle en est séparée.

Découverte de la Nouvelle-Hollande.

A midi il apperçut à environ quatre lieues une pointe qui s'éleve en mandrin rond qui ressemble beaucoup à Ram head (tête de bellier) qui est à l'entrée du goulet de *Plymouth*, & il lui don-

na le même nom. Ce qu'il vit de la terre lui parut bas & uni; la côte de la mer étoit d'un ſable blanc, mais le pays dans l'intérieur étoit couvert de verdure & de bois. A une heure il vit trois trombes à la fois; il y en avoit deux entre le vaiſſeau & la côte, & la troiſieme étoit à bas-bord à quelque diſtance. On parlera plus au long dans le ſecond voyage de Cook, de ce phénomene d'ailleurs aſſez connu.

Cook. 1770. Remarques ſur la terre Van-Diemen. Trombes de mer.

A ſix heures du ſoir, Cook avoit vu à l'orient à deux lieues de diſtance, une petite ville qui eſt tout près d'une pointe ſur la grande terre. On peut reconnoître cette pointe, qui fut appellée *cap Howe*, par le giſement de la côte, qui eſt nord d'un côté, & ſud-oueſt de l'autre. On peut encore la reconnoître au moyen de quelques collines rondes qui ſe trouvent préciſément derriere.

Cap Howe.

Cook ſe trouvoit auſſi dans la partie ſud de la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, qui n'avoit encore été reconnue par aucun navigateur, & chaque mouvement qu'il va faire produiſant une nouvelle découverte pour la géographie & les marins; nous les raconterons en détail.

Le 20 à midi il ſe trouvoit à trois lieues de la côte. Le temps étant clair, il vit diſtinctement le pays: il préſente un coup-d'œil agréable; la terre y eſt médiocrement élevée, & entrecoupée par des collines & des vallées, des hauteurs & des plaines; il y a un petit nombre de prairies de peu d'étendue, & qui ſont en général couvertes de bois. La pente des collines & des hauteurs eſt douce, & les ſommets n'en ſont pas très-hauts. Dans l'après-midi il apperçut de la fumée en pluſieurs endroits; ce qui ne lui permit pas de douter que le pays ne fût habité.

Reconnoiſſance de la côte Orientale de la Nouvelle-Hollande. Aſpect du Pays.

Le 21, à quatre heures du matin, étant éloigné de terre d'environ cinq lieues; à ſix heures, il étoit en travers d'une haute montagne ſituée près de la côte, & qu'il appella *Mont-Dromadaire*, à cauſe de ſa figure. Au-deſſous de cette montagne la côte forme une pointe à laquelle il donna le nom de *Pointe-Dromadaire*: on trouve au-deſſus de cette pointe, un mandrin qui ſe termine en pic.

Mont & Pointe Dromadaire.

Le 21 à midi, il avoit au nord-oueſt-quart oueſt, à cinq ou ſix lieues, une baie ouverte dans laquelle il y a trois ou quatre petites iſles. Cette baie n'offroit en apparence que peu d'abri contre les vents de mer; c'étoit cependant le ſeul endroit de toute la côte où il pût eſpérer de trouver un mouillage. Il gouverna toujours le long de la côte au nord-quart-nord-eſt, & nord-nord-eſt juſqu'à la diſtance d'environ trois lieues, & il apperçut de la fumée en pluſieurs endroits près de la greve. A cinq heures du ſoir il étoit en travers d'une pointe de terre, qui forme un rocher coupé à pic, & qu'il appella pour cela *Pointe-Upright*.

Pointe-Upright.

Il reconnut le 22 que la marée où un courant l'avoit fait dériver pendant la nuit de trois lieues vers le ſud. Il gouverna enſuite le long

Cook. 1770.

de la côte au nord-nord-eſt, avec une petite briſe du ſud-oueſt. Il étoit ſi près de la terre, qu'il diſtinguoit ſur le rivage pluſieurs habitans qui lui parurent être d'une couleur noirâtre.

Vue des naturels.

Il avoit au nord 32ᵈ 30′ oueſt, une montagne à pic, facile à diſtinguer, qui reſſemble à un colombier quarré, avec un dôme au ſommet, & à laquelle il donna pour cela le nom de *Pigeon-houſe* (*colombier*); une petite iſle baſſe, ſituée au-deſſous de la côte tout près du rivage, lui reſtoit auſſi au nord-oueſt, à deux ou trois lieues de diſtance. Lorſque dans la matinée il découvrit cette iſle pour la premiere fois, ſa ſituation lui faiſoit eſpérer que le vaiſſeau trouveroit par derriere un mouillage; mais quand il en approcha, il reconnu qu'un bateau ne pouvoit pas même y atterrir en ſûreté. Il auroit cependant entrepris d'envoyer une chaloupe à terre, ſi le vent n'avoit pas tourné à cette direction, avec de groſſes lames du ſud-eſt qui rouloient ſur la terre; ce qu'il avoit obſervé conſtamment depuis ſon arrivée dans ce parage. La côte étoit par-tout médiocrement élevée, & formoit alternativement des pointes de rochers & des greves de ſable. Mais dans l'intérieur du pays, entre le mont *Dromadaire* & le *Colombier*, il vit de hautes montagnes, toutes couvertes de bois, à l'exception de deux. Ces deux montagnes ſont ſituées dans l'intérieur des terres, derriere le *Colombier*; on voit diſtinctement qu'elles ſont applaties au ſommet, & la partie du contour qu'il appercevoit étoit formée de rochers eſcarpés. Les arbres qui preſque par-tout couvrent ce pays, lui parurent gros & élevés.

Le Colombier.

Groſſes lames.

Hautes montagnes.

Le 23 à midi, il vit près de la greve de la fumée en pluſieurs endroits : à environ deux lieues au nord du cap *George*: la côte ſembloit former une baie, qui promettoit un abri contre les vents de nord-eſt; mais comme il avoit l'avantage du vent, il ne pouvoit pas aller la reconnoître ſans louvoyer; ce qui lui auroit coûté plus de temps qu'il ne vouloit en employer. Il donna à la pointe ſeptentrionale de cette baie, à raiſon de ſa figure, le nom de *Long-Noſe* (*Long-Nez*;) & à environ huit lieues au nord de celle-ci, il y a une autre pointe, qu'il appella *Red-Point* (*Pointe-Rouge*) eu égard à la couleur de la terre. On trouve au nord-oueſt de la *Pointe-Rouge*, & un peu dans l'intérieur des terres, une colline ronde dont le ſommet a la figure de la forme d'un chapeau.

Cap George

Long-Nez.

Pointe-Rouge.

Avant la fin du jour, il vit le long de la côte de la fumée en pluſieurs endroits, & enſuite du feu deux ou trois fois. Pendant la nuit il eut calme, & fut chaſſé par les vagues juſqu'à une heure du matin; il s'éleva alors une briſe de terre, avec laquelle il gouverna au nord-eſt, ayant alors 38 braſſes d'eau. Le 25 Avril à midi, il étoit par 34ᵈ 10′ de latitude ſud, & au 208ᵈ 27′ de longitude oueſt; la terre étoit à environ cinq lieues de diſtance : il y a dans cette latitude quelques roches blanches, qui s'élevent perpendiculairement de la mer à une hauteur conſidérable.

Vue du Pays.

Roches blanches.

L'après-

L'après-midi du 27, il n'en étoit plus éloigné que de deux milles, lorsqu'il mit en mer la pinasse & l'esquif pour tâcher de débarquer; mais la pinasse faisoit tant d'eau qu'il fut obligé de la faire remonter à bord. Il vit plusieurs habitans marcher à grands pas sur la côte, & quatre d'entre eux portoient un petit canot sur leurs épaules. Il se flattoit qu'ils alloient le lancer à l'eau pour s'approcher du vaisseau; il fut bientôt détrompé, & il résolut d'aller à terre dans l'esquif avec autant d'hommes qu'il en pourroit contenir. Il s'embarqua donc, accompagné seulement de MM. Banks & Solander, de Tupia & de quatre rameurs, & il vogua vers l'endroit de la côte où étoient rassemblés les Indiens: il y avoit près d'eux quatre petits canots au bord de la mer. Les Indiens s'assirent sur les rochers, & sembloient attendre son débarquement; mais, au grand regret de Cook, ils s'enfuirent dans les bois dès qu'il fut à un quart de mille d'eux. Il persista pourtant dans le dessein d'aller à terre pour tâcher d'obtenir une entrevue avec eux; mais il trouva une si grande houle, brisant sur chaque partie du rivage, qu'il fut tout-à-fait impossible de débarquer avec le petit bateau. La nécessité l'obligea de se borner à examiner les objets qu'il appercevoit de la mer. Les pirogues, vues de plus près, lui parurent ressembler beaucoup aux plus petites de la *Nouvelle-Zélande*. Il remarqua qu'il n'y avoit point de broussailles parmi les arbres répandus sur la côte, lesquels n'étoient pas fort gros; il reconnut plusieurs de ces arbres pour des palmiers & quelques-uns pour des palmistes; après un examen qui ne fit qu'exciter sa curiosité au lieu de la satisfaire, il fut contraint de retourner au vaisseau; il eut ensuite calme, & sa situation n'étoit point du tout agréable. Il étoit tout au plus à un mille & demi de la côte, & en dedans de quelques brisans qui sont situés au sud; mais heureusement une brise légere s'éleva de terre, & le mit hors de danger: il porta avec cette brise au nord, & le 28 il découvrit une baie qui sembloit être à l'abri de tous les vents, & dans laquelle il résolut de conduire son vaisseau. Comme il vit de la fumée sur la côte pendant que la pinasse alloit sonder l'entrée de la baie, il dressa ses lunettes, & vit dix Indiens qui, à son approche, abandonnerent leur feu, & se retirerent sur une petite éminence, d'où ils pouvoient observer tous les mouvemens du vaisseau. Bientôt après deux pirogues, ayant chacune deux hommes à bord, vinrent sur la côte, précisément au-dessous de cette éminence, les quatre rameurs monterent au sommet pour joindre leurs compagnons. Les gens de la pinasse à leur retour rapporterent que plusieurs de ces Indiens étoient venus sur la greve d'une petite anse qui se trouve dans l'intérieur du havre, & qu'ils les avoient invités à débarquer par des signes & des paroles dont ils n'entendoient pas la signification; qu'ils étoient armés de longues piques & d'une piece de bois, dont la forme étoit assez ressemblante à celle d'un ci-

Cook. 1770.

Vue des naturels.

Cook essaie de débarquer.

Les ports du Pays.

Danger.

Découverte de la baie de Botanique.

Mouvemens des naturels.

Cook. 1770.

Ménaces. Figure des militaires.

meterre. Ces Indiens voyant approcher le vaiſſeau, firent plusieurs geſtes menaçans en agitant leurs armes ; il y en avoit deux ſur-tout d'une figure ſinguliere ; leurs viſages ſembloient être couverts d'une poudre blanche, & leurs corps étoient peints de larges raies de la même couleur, qui paſſant obliquement ſur la poitrine & ſur le dos, avoient la forme des bandoulieres des ſoldats de l'Europe. Ils avoient auſſi ſur leurs jambes & leurs cuiſſes des raies de la même eſpece, qui reſſembloient à de larges jarretieres.

Mouillage.

Le vaiſſeau continuant à porter ſur la baie, y mit à l'ancre dans l'après-midi, vis-à-vis d'un petit village composé de ſix à huit maiſons.

Vue d'une femme & de trois enfans.

Tandis qu'on ſe préparoit à deſcendre, on vit ſortir du bois une vieille femme, ſuivie de trois enfans ; elle portoit des fagots à brûler, & chacun des enfans avoit auſſi ſa petite charge ; lorſqu'elle s'approcha des maiſons, trois autres enfans, plus jeunes que les premiers, vinrent à ſa rencontre : elle regardoit ſouvent du côté du vaiſſeau, mais elle ne témoignoit ni crainte ni ſurpriſe ; peu de temps après elle alluma du feu, & quatre pirogues arriverent de la pêche. Les hommes débarquerent, & après avoir tiré leurs canots à terre, ils ſe mirent à apprêter leur dîner, ſans paroître s'embarraſſer des Anglois, quoique le vaiſſeau ne fût éloigné que d'un demi-mille. On obſerva qu'aucun des habitans qu'on avoit vus, ne portoit le moindre vêtement : la vieille femme n'avoit pas même une feuille de figuier.

Deſcente à terre.

Après-dîner, Cook fit équiper les bateaux, & il partit du vaiſſeau accompagné de Tupia. Il vouloit débarquer dans l'endroit où il avoit apperçu des Indiens, & il commença à eſpérer que puiſqu'ils avoient fait ſi peu d'attention à l'entrée du vaiſſeau dans la baie, ils n'en feroient pas davantage à ſon arrivée à terre. Il ſe trompa : dès qu'il approcha des rochers, deux hommes vinrent lui diſputer le paſſage, & les autres s'enfuirent. Chacun des deux champions étoit armé d'une pique d'environ dix pieds de longueur, & d'un bâton court, qu'il ſembloit manier comme ſi c'eût été un inſtrument qui ſervît à lancer la pique, ou à en faire uſage de quelqu'autre maniere : ils lui parlerent d'un ton de voix très-élevé, & dans un langage rude & déſagréable, dont ni Tupia, ni les Anglois ne comprirent pas un ſeul mot. Ils agitoient leurs armes, & ſembloient réſolus de défendre leur rivage juſqu'à la derniere extrémité, quoiqu'ils ne fuſſent que deux, & qu'ils euſſent à combattre contre quarante. » Je ne pouvois m'empêcher d'admirer leur » courage, dit Cook, & comme j'étois bien éloigné de commencer » les hoſtilités avec des forces ſi inégales, j'ordonnai aux matelots » de ceſſer de ramer. Nous nous entretînmes par ſignes l'eſpace » d'un quart-d'heure, & afin de gagner leur bienveillance, je » leur jettai des clous, des verroteries & d'autres bagatelles qu'ils

Deux champions diſputent le paſſage.

» accepterent, & dont ils parurent fort contens. Je leur fis signe » que nous avions besoin d'eau, & je tâchai de les convaincre » par tous les moyens que je pus imaginer, que nous ne voulions » leur faire aucun mal : ils nous firent quelques gestes que je pris » pour une invitation de débarquer ; mais lorsque le bateau s'avan- » ça, ils parurent de nouveau déterminés à s'y opposer. L'un d'eux » sembloit être un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, & l'au- » tre un homme d'un moyen âge ; comme je n'avois pas d'autre » ressource, je fis tirer entre les deux un coup de fusil. Le plus jeune » entendant le bruit de l'explosion, laissa tomber sur le rocher un pa- » quet de lances, mais revenu bientôt de sa frayeur, il les releva » avec une grande vivacité. Ils nous lancerent une pierre, sur quoi » j'ordonnai de lâcher un second coup de fusil chargé à petit plomb, » qui atteignit aux jambes le plus âgé de ces Indiens : il s'enfuit » sur le champ à une des habitations, qui étoit éloignée d'envi- » ron cent verges. J'espérois que notre contestation étoit finie, & » nous nous hâtâmes de débarquer. Nous étions à peine sortis du » bateau, que le blessé revint, & nous apperçûmes qu'il n'a- » voit quitté le rocher qu'afin d'aller chercher une espece de bou- » clier pour sa défense. Dès qu'il fut de retour, il nous décocha » une javeline, & son camarade en lança une autre ; elles tomberent » au milieu de nous, mais heureusement elles ne blesserent personne. » Nous tirâmes un troisieme coup de fusil chargé à petit plomb ; sur » quoi ils jetterent une autre javeline, & s'enfuirent ensuite tous » deux. Si nous les avions poursuivis, nous en aurions probablement » pris un ; mais M. Banks nous fit penser que les lances pouvoient » être empoisonnées, & je ne crus pas qu'il fût prudent de nous » hasarder dans les bois. Nous allâmes alors dans les huttes, & nous » trouvâmes les enfans qui s'étoient cachés derriere un bouclier & » des écorces : après les avoir examinés, nous les laissâmes dans » leur retraite, sans leur faire appercevoir qu'ils avoient été décou- » verts ; & en quittant la maison, nous y mîmes quelques verro- » teries, des rubans, des morceaux d'étoffe & d'autres présens, par » lesquels nous espérions gagner l'amitié de ces habitans lorsqu'ils » reviendroient, mais nous emportâmes environ cinquante lances » que nous y avions trouvées : elles sont de six à quinze pieds de lon- » gueur, avec quatre branches comme celles des Fouanes, dont » chacune est très-pointue & armée d'un os de poisson. Nous re- » marquâmes qu'elles étoient barbouillées d'une substance vis- » queuse de couleur verte, ce qui nous confirmoit dans l'opinion » qu'elles étoient empoisonnées ; mais nous reconnûmes par la » suite, que cette conjecture étoit fausse. Il nous parut que les In- » diens s'en étoient servi pour prendre du poisson, attendu qu'elles » portoient encore des plantes marines. Les pirogues que nous » examinâmes sur le rivage, étoient les plus mal travaillées de toutes

Cook. 1770.

Intrépidité des naturels.

Entrée dans des huttes.

Armes.

Pirogues.

Cook. 1770.

» celles que nous avions vues jusqu'alors, elles avoient douze à qua-
» torze pieds de long, & étoient faites d'une seule piece d'écorce
» d'arbre, jointes & attachées aux deux bouts; le milieu restoit ou-
» vert, au moyen de quelques bâtons mis en travers dans l'inté-
» rieur, depuis un des côtés jusqu'à l'autre. Nous cherchâmes de
» l'eau douce, & nous n'en trouvâmes que dans un petit trou qui
» avoit été creusé dans le sable.

» Après nous être embarqués dans notre bateau, nous portâ-
» mes les lances à bord du vaisseau. Nous allâmes alors vers la
» pointe septentrionale de la baie où nous avions vus plusieurs na-
» turels du pays, lorsque nous y étions entrés; mais elle étoit en-
» tiérement déserte. Nous y découvrîmes de l'eau douce, qui sor-
» toit des sommets des rochers, & tomboit en bas dans une ma-
» re; mais nous ne pûmes pas en tirer facilement pour notre usage ".

Eau douce.

Détachement envoyé à terre.

Cook envoya, le matin du 29, un détachement de matelots à cet endroit de la côte où il avoit débarqué d'abord. Il leur ordonna de creuser des trous dans le sable, pour tâcher d'y puiser de l'eau. Bientôt après, il alla à terre avec MM. Bancks & Solander, & ils trouverent un petit courant, qui étoit plus que suffisant pour leur fournir de l'eau.

» En visitant la hutte, dit Cook, où nous avions vu les en-
» fans, nous fûmes très-mortifiés de trouver qu'on n'avoit pas tou-
» ché aux verroteries & aux rubans que nous y avions laissés la
» veille au soir, & de n'appercevoir aucun Indien.

» Après avoir envoyé à terre quelques futailles vuides, & laissé
» un détachement de matelots pour couper du bois, je m'embarquai
» dans la pinasse, pour sonder & examiner la baie. Pendant mon
» excursion, je vis plusieurs naturels du pays, mais ils s'enfuirent
» tous à mon approche. Je rencontrai, dans un des endroits où
» je débarquai, plusieurs petits feux & des moules fraîches qu'on
» y avoit mis griller; j'y trouvai aussi plusieurs écailles d'huîtres,
» plus grosses que je n'en avois jamais vu ".

Autre descente à terre.

Dès que les hommes, chargés de faire de l'eau & du bois, vinrent à bord pour dîner, dix ou douze Indiens allerent au lieu de l'aiguade, & examinerent les futailles avec beaucoup d'attention & de curiosité, mais sans y toucher. Ils emmenerent cependant les pirogues qui étoient près de la place de débarquement, & ils disparurent de nouveau. Lorsque les Anglois retournerent à terre l'après-midi, seize ou dix-huit Indiens, tous armés, s'avancerent hardiment à environ cent verges d'eux, & là ils s'arrêterent. Deux des Insulaires s'approcherent un peu plus; M. Hicks, qui commandoit le détachement, alla à leur rencontre avec un de ses gens, en leur tendant des présens, & leur faisant tous les signes de bienveillance & d'amitié qu'il put imaginer; mais inutilement : car ils se retirerent avant qu'il lui fût possible de les aborder, & il auroit

Entrevue avec les naturels.

été inutile de vouloir les ſuivre. Le ſoir, Cook alla avec MM. Banks & Solander, dans une anſe ſablonneuſe, ſur le côté ſeptentrional de la baie, où trois ou quatre coups de ſeine leur procurerent plus de trois cens livres de poiſſon, qui fut partagé également entre tout l'équipage.

Cook. 1770. Poiſſon.

Le lendemain 30, avant la pointedu jour, les Indiens vinrent aux maiſons qui étoient vis-à-vis le vaiſſeau, & on les entendit ſouvent pouſſer de grands cris. Dès qu'il fut jour, on les vit ſe promener le long de la greve, & bientôt après ils ſe retirerent dans les bois, où ils allumerent pluſieurs feux, à la diſtance d'environ un mille de la côte.

Vue des naturels.

Les matelots allerent à terre comme à l'ordinaire, & MM. Banks & Solander viſiterent les bois pour y chercher des plantes. Quelques-uns des Anglois occupés à couper de l'herbe, étant fort éloignés du reſte de leurs compagnons, quatorze ou quinze Indiens s'avancerent vers eux, en tenant des bâtons dans leurs mains, qui, ſuivant le rapport du ſergent des ſoldats de marine, brilloient comme des fuſils. Les Anglois les voyant approcher, ſe raſſemblerent & rejoignirent le détachement : les Indiens, encouragés par cette apparence de fuite, les pourſuivirent ; ils s'arrêterent pourtant, lorſqu'ils en furent à quelques pas, & après avoir pouſſé des cris à pluſieurs repriſes, ils retournerent dans les bois. Ils revinrent le ſoir de la même maniere ; ils s'arrêterent à la même diſtance, pouſſerent des cris, & s'en retournerent. » Je les ſuivis moi-même, dit » Cook, ſeul & ſans armes, dans un eſpace conſidérable le long de » la côte ; mais je ne pus pas les engager à s'arrêter ".

Défiance & frayeur des naturels.

Le premier Mai, un des matelots qui mourut la veille au ſoir, fut enterré près du lieu de l'aiguade, & on l'appella de ſon nom, *pointe Sutherland*, la pointe méridionale de cette baie. » Nous réſolûmes, dit Cook, de faire une excurſion dans le pays. MM. » Bancks & Solander, moi-même & ſept autres, équipés convenablement pour cette expédition, nous nous mîmes en route, & » nous viſitâmes d'abord, près du lieu de l'aiguade, les huttes où » quelques-uns des habitans continuoient d'aller chaque jour ; & » quoiqu'ils n'euſſent pas encore emporté les petits préſens que » nous y avions mis, nous en laiſsâmes d'autres ".

Excurſion dans le pays.

Ils trouverent le ſol marécageux ou d'un ſable léger, & des bois & des plaines diverſifiant agréablement la ſurface du pays. Les arbres ſont grands, droits ſans brouſailles au-deſſous, & placés à une telle diſtance l'un de l'autre, que toute la campagne, ſi l'on en excepte les endroits où les marais y rendent le labourage impoſſible, pourroit être cultivée ſans les abattre. Outre les arbres, le fond eſt couvert d'une grande quantité de gazon qui y croît en touffes ſerrées les unes près des autres, & qui ſont auſſi groſſes que la main en pourroit contenir. Ils virent pluſieurs maiſons des habitans & des endroits où ils avoient couchés en plein air ; ils n'apperçurent qu'un

Sol. Grands arbres.

Cook. 1770.

Infulaire, qui s'enfuit au moment qu'on le découvrit. Ils laiffoient pourtant des préfens, efpérant qu'à la fin ils gagneroient par-là leur confiance & leur amitié. Ils apperçurent de loin & en paffant, un quadrupede, qui étoit à-peu-près de la groffeur d'un lapin. Le chien de M. Banks le vit, & il l'auroit probablement attrapé, fi, au moment qu'il fe mit à le pourfuivre, il ne s'étoit pas bleffé la jambe contre un tronçon d'arbre caché dans de la grande herbe. Ils rencontrerent enfuite la fiente d'un animal qui fe nourriffoit d'herbes, & qu'ils jugerent être au moins de la groffeur d'un dain. Ils trouverent auffi les traces d'un autre animal qui avoit les pattes comme celles d'un chien, & qui fembloit être à-peu-près de la groffeur d'un loup, & celles d'un troifieme animal plus petit, dont le pied reffembloit à celui d'un putois ou d'une belette. Les arbres étoient remplis d'un grand nombre d'oifeaux de différentes efpeces, parmi lefquels il y en avoit plufieurs d'une très-grande beauté, & en particulier, des loriots, & des cataconas qui voloient en troupes très-nombreufes. Quelques bois avoient été abattus par les naturels du pays, avec un inftrument émouffé, & l'écorce de quelques autres avoit été ôtée. Il n'y avoit pas beaucoup d'efpeces différentes de ces arbres; ils en virent un grand qui diftilloit une gomme affez femblable au *fang de dragon;* on avoit fait des entailles dans quelques-uns, à environ trois pieds de diftance les unes des autres, pour y pouvoir grimper commodément.

Quadrupede.

Multitude d'oifeaux.

Gomme.

Cook, MM. Banks & Solander retournerent à terre l'après-dîner à l'aiguade, & des matelots remplirent les futailles. M. Gore, le fecond Lieutenant, avoit été envoyé le matin dans un bateau, pour pêcher des huîtres au fond de la baie; lorfqu'il eut exécuté cette commiffion, il débarqua, & ayant pris avec lui un Officier de poupe; il fe mit en marche pour joindre par terre ceux qui faifoient de l'eau; il rencontra dans fon chemin, une troupe de vingt-deux Indiens qui le fuivirent, & qui fouvent n'étoient pas éloignés de lui de plus de vingt verges. Quand M. Gore s'apperçut qu'ils étoient fi près, il s'arrêta & fe retourna vers eux, fur quoi ils s'arrêterent auffi, & lorfqu'il fe remit en route, ils continuerent à le fuivre: ils ne l'attaquerent pourtant pas, quoiqu'ils fuffent tous armés de lances; & lui, ainfi que l'Officier de poupe, arriverent fains & faufs au lieu de l'aiguade. Les Indiens qui avoient ralenti leur pourfuite, lorfqu'ils apperçurent le détachement, firent halte à la diftance d'environ un quart de mille, où ils refterent fans avancer. M. Monkhoufe & deux ou trois matelots, occupés à faire de l'eau, fe mirent en tête de marcher à eux; mais voyant que les Indiens gardoient toujours leur pofte, ils furent faifis d'une terreur fubite très-commune aux téméraires & aux faux braves, & ils firent une prompte retraite: cette démarche, qui les jettoit dans le danger qu'ils avoient voulu éviter, encouragea les Indiens, & quatre de ceux-ci fe porterent en avant, & décocherent leurs javelines fur les fuyards avec tant de vigueur, qu'el-

Nouvelles excurfions dans le pays.

Les Anglois fuivis de près par les naturels

Hoftilités

les allerent tomber au-delà des Anglois, qui étoient pourtant éloignés de quarante verges. Comme les Indiens ne les pourſuivoient pas, ils recouvrerent leurs eſprits, & ils s'arrêterent pour ramaſſer les javelines quand ils furent arrivés à l'endroit où elles étoient tombées ; les Indiens, à leur tour, commencerent à ſe retirer. Cook arriva préciſément dans ce moment, avec MM. Banks, Solander & Tupia ; voulant convaincre les Indiens, qu'il ne les craignoit pas, & qu'il ne vouloit pas leur faire du mal, il avança vers eux en leur faiſant quelques ſignes de remontrances & de prieres ; mais il ne put pas les perſuader de l'attendre. M. Gore dit qu'il en avoit vu au fond de la baie quelques-uns qui l'avoient invité à deſcendre à terre ; ce qu'il avoit très-prudemment refuſé de faire.

Cook. 1770.

Le matin du lendemain 2, il tomba tant de pluie, que chacun reſta à bord. Cependant le temps s'éclaircit l'après-midi, „ & nous „ fîmes, dit Cook, une autre excurſion le long de la côte vers le „ ſud : nous allâmes à terre, & MM. Banks & Solander y cueil- „ lirent pluſieurs plantes, mais nous ne vîmes d'ailleurs rien qui fût „ digne de remarque. En entrant dans les bois, nous rencontrâ- „ mes trois des naturels du pays, qui s'enfuirent à l'inſtant. Quel- „ ques-uns de nos gens en virent un plus grand nombre qui diſpa- „ rurent tous en grande hâte, dès qu'ils s'apperçurent qu'ils étoient „ découverts. La hardieſſe de ces peuples lors de notre premier „ débarquement, & la terreur dont ils furent ſaiſis par la ſuite en „ nous voyant, nous fit penſer que nos armes à feu les avoient fort „ intimidés. Nous n'avions pas lieu de croire que nous leur euſſions „ fait beaucoup de mal, par les coups de fuſil chargés à petit „ plomb, que nous fûmes obligés de tirer ſur eux, quand ils nous „ attaquerent en ſortant de nos bateaux ; mais en nous obſervant „ enſuite des endroits où ils ſe cacherent, ils en reconnurent pro- „ bablement les effets ſur les oiſeaux qu'ils nous virent tuer. “ Tupia, qui étoit devenu un bon tireur, s'écartoit ſouvent pour chaſſer aux perroquets ; il dit avoir rencontré une fois neuf Indiens qui s'enfuirent frappés de crainte & avec beaucoup de déſordre, dès qu'ils s'apperçurent qu'il les voyoit.

Autre excurſion dans le pays.

Remarques ſur les diſpoſitions des naturels.

Tupia devenu chaſſeur.

Le lendemain 3, douze pirogues, qui avoient chacune à bord un ſeul Indien, vinrent à un demi-mille du lieu de l'aiguade, où elles reſterent pendant un temps conſidérable. Ces Inſulaires étoient occupés, à harponner du poiſſon, & ils paroiſſoient ſi attentifs à ce qu'ils faiſoient, ainſi que les autres qu'on avoit vus auparavant, qu'ils ne ſembloient pas prendre garde à autre choſe. Il arriva que quelques-uns des Anglois ſe mirent à chaſſer près du lieu de l'aiguade, & M. Banks obſerva qu'un des Indiens, dont l'exploſion des fuſils avoit peut-être excité la curioſité, tira ſa pirogue ſur la greve & alla vers les chaſſeurs. Un quart d'heure après, il revint, lança ſa pirogue en mer, gagna le large & joignit ſes compagnons. Cette circonſtance

Arrivée de 12 pirogues.

Timidité des naturels.

Cook. 1770. fit juger, que les naturels du pays avoient appris à connoître la puissance redoutable des armes à feu.

Pendant que M. Banks rassembloit des plantes près du lieu de l'aiguade, „ j'allai, dit Cook, avec le Docteur Solander & M. „ Monkhouse, au fond de la baie, afin d'examiner cette partie de la „ côte, & faire de nouvelles tentatives pour former quelques liai- „ sons avec les naturels du pays. Nous rencontrâmes 11 ou 12 „ petites pirogues, qui avoient chacune un homme à bord, & qui „ étoient probablement les mêmes que nous vîmes ensuite vers la „ greve; elles se retirerent toutes sur le rivage à notre approche. Nous „ trouvâmes d'autres Indiens à terre, la premiere fois que nous dé- „ barquâmes; ils détacherent à l'instant leurs pirogues, & ramerent „ vers un autre endroit. Nous allâmes à quelque distance dans „ l'intérieur du pays, dont la surface étoit assez ressemblante à „ celle que nous avons déja décrite, mais le sol étoit beaucoup plus „ riche, car au lieu de sable, il y avoit un terreau profond & noir, „ que je jugeai très-propre à produire des grains de toute espece. „ Nous vîmes dans les bois, un arbre portant un fruit de la cou- „ leur & de la forme d'une cerise; son jus avoit un goût aigrelet & „ agréable, quoiqu'il eût peu de saveur. Les bois étoient entrecou- „ pés par les plus belles prairies du monde; il y avoit quelques en- „ droits, mais en petit nombre, dont le fond étoit de rocher. La „ pierre est sablonneuse, & on pourroit l'employer avec beaucoup „ d'avantage pour bâtir. Quand nous retournâmes au bateau, „ nous apperçûmes de la fumée sur une autre partie de la cô- „ te, & nous y allâmes dans l'espoir de rencontrer des Insulaires; „ mais ils s'enfuirent à notre approche, ainsi que les autres. Nous „ trouvâmes très-près de la greve, six petites pirogues, six feux où „ on avoit mis griller des moules & quelques huîtres éparses dans „ les environs. Nous conjecturâmes par-là, qu'il y avoit eu dans cha- „ que pirogue un homme qui, ayant pris des poissons à coquille, étoit „ venu à terre afin de les manger, & que chacun d'eux avoit fait „ pour cela un feu séparé. Nous goûtâmes de leurs mets, & nous „ leur laissâmes en retour, des grains de rassade & d'autres cho- „ ses que nous crûmes devoir leur faire plaisir. Nous trouvâmes en „ cet endroit au pied d'un arbre, une petite citerne d'eau douce „ qui y étoit déposée par un ruisseau. Le jour étant alors fort „ avancé, nous retournâmes au vaisseau". M. Banks fit le soir une petite excursion, armé de son fusil, & il vit un si grand nombre de cailles semblables à celles d'Angleterre, qu'il auroit pu en tuer, autant qu'il l'eût desiré.

Nouvelle descente à terre.

Remarques sur le pays.

Multitude de cailles.

Autre descente à terre.

Le 4, comme le vent ne permettoit pas de mettre à la voile, Cook envoya plusieurs détachemens à terre, pour essayer de nouveau s'il n'étoit pas possible d'établir quelque communication avec les naturels du pays. Un Officier de ces détachemens qui s'étoit écarté fort

fort loin de ses compagnons, rencontra un homme très-vieux, une femme & quelques petits enfans, assis sous un arbre au bord de l'eau : ils ne s'apperçurent pas mutuellement avant d'être tout près les uns des autres. Les Indiens témoignerent quelque crainte, mais ils ne tenterent pas de prendre la fuite. L'Officier n'avoit rien à leur donner, qu'un perroquet qu'il venoit de tuer; il le leur offrit, mais ils refuserent de l'accepter; ils se retiroient en arriere par frayeur ou par aversion, à mesure qu'il approchoit sa main : il resta peu de temps avec eux; il vit plusieurs pirogues pêcher près du rivage, & comme il étoit seul, il craignit qu'elles ne vinssent à terre pour l'attaquer. Il dit que ces Insulaires avoient la peau d'un brun très-foncé, sans être noir; que l'homme & la femme paroissoient fort âgés, puisqu'ils avoient tous deux les cheveux gris; que ceux de l'homme étoient épais, & sa barbe longue & dure; que la femme les portoit courts, & que tous étoient entiérement nuds. M. Monkhouse, le Chirurgien & un autre Anglois, qui étoient d'un autre détachement envoyé près du lieu de l'aiguade, s'éloignerent aussi de leurs compagnons, & en sortant d'un bosquet, ils apperçurent six Indiens rassemblés à la distance d'environ cinquante verges. Un d'eux prononça un mot d'un ton de voix fort élevé, ce qui étoit probablement le signal de l'attaque; car sur-le-champ on leur lança du milieu du bois une javeline qui manqua de les frapper. Dès que les Indiens virent que le coup n'avoit pas porté, ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation. M. Monkhouse, en tournant autour de l'endroit d'où la javeline avoit été jettée, découvrit un jeune Indien d'environ dix-neuf ou vingt ans, qui descendoit d'un arbre, & qui prit la fuite si promptement comme les autres, que le Chirurgien perdit l'espoir de l'atteindre. M. Monkhouse pensoit que ces Indiens l'avoient observé, pendant qu'il traversoit le bosquet, & que le jeune homme avoit été mis en sentinelle pour lui décocher la javeline quand il passeroit. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on ne pouvoit pas douter que la javeline ne fût partie de sa main.

Cook. 1770.

Rencontre des naturels.

Remarques sur quelques Insulaires.

Après-midi, Cook alla avec un détachement sur la côte septentrionale, & pendant que quelques-uns des matelots pêchoient à la seine, il parcourut quelques milles dans l'intérieur du pays, & il côtoya ensuite le rivage. Il n'y trouva point de bois; le sol ressembloit un peu à nos terreins marécageux d'Angleterre. La surface étoit cependant couverte de broussailles clair-semées & de la hauteur du genou : les collines près de la côte sont basses; mais il y en a d'autres derriere, qui s'élevent par degrés jusqu'à une distance considérable, & qui sont entrecoupées par des marais. Il trouva à son retour au bateau, que les pêcheurs avoient pris un grand nombre de petits poissons très-connus dans les isles d'Amérique, & que les marins appellent *Leather-Jackets* (*Jaquettes de cuir*), parce que leur peau est singuliérement épaisse. Cook avoit envoyé son second Lieutenant dans

Remarques sur le pays.

Multitude de poissons.

Cook, 1770.

l'esquif pour harponner du poisson, & lorsqu'il retourna à bord, il trouva que sa pêche avoit aussi été heureuse. Il avoit observé que les grandes pastenades qui sont en abondance dans la baie, suivoient le flux de la marée jusques dans les eaux les plus basses. Il profita donc du flot, & il en harponna plusieurs dans un endroit où il n'y avoit pas plus de deux ou trois pieds d'eau; l'une d'elles pesoit deux cens quarante livres, après qu'on lui eut ôté les entrailles.

Grosseur des pastenades.

La grande quantité des plantes que MM. Banks & Solander rassemblerent dans cet endroit, les engagea à lui donner le nom de *Baie de Botanique*. Elle est étendue, sûre & commode; on peut la reconnoître à l'aspect de la terre qui, sur les bords de la mer, est presque unie & médiocrement élevée. En général, la côte est plus haute que dans l'intérieur du pays, & il y a près de la mer des rochers escarpés, qui ont l'apparence d'une longue isle située au-dessous de la côte. Le havre se trouve à-peu-près au milieu de cette terre, & lorsqu'on en approche en venant du sud, on le découvre avant que le vaisseau arrive en face; mais on ne l'apperçoit pas sitôt en venant du Nord. L'entrée a un peu plus d'un quart de mille de large, & sa direction est ouest-nord-ouest. Pour faire voile dans le havre, il faut côtoyer la rive sud, jusqu'à ce que le bâtiment soit en-dedans d'une petite isle stérile qui est sous la côte septentrionale. En-dedans de cette isle, la plus grande profondeur de la mer est de sept brasses, & même il n'y en a que cinq dans un assez grand espace. On trouve à une distance considérable de la côte méridionale, un bas-fond qui s'étend depuis la pointe sud la plus intérieure jusqu'au fond du havre. Vers la côte nord & nord-ouest, il y a un canal de douze ou treize pieds à la marée basse, ce canal est de trois ou quatre lieues long jusqu'à un endroit où la sonde donne 3 ou 4 brasses; mais on n'y trouva que très-peu d'eau douce. Cook mouilla près de la côte méridionale à environ un mille au-delà de l'entrée, afin de pouvoir mettre à la voile avec un vent du sud, & parce qu'il pensa que c'étoit la meilleure station pour faire de l'eau; mais il trouva par la suite un très-beau courant sur la côte du nord, dans la premiere anse sablonneuse qui est en-dedans de l'isle, devant laquelle un vaisseau pourroit mouiller presqu'entiérement environné de la terre, & s'y procurer de l'eau & du bois en grande abondance. Il y a par-tout beaucoup de bois; mais il n'a vu que deux especes d'arbres qui puissent être regardés comme bois de construction. Les arbres sont pour le moins aussi grands que le chêne d'Angleterre, & il en vit un qui lui ressembloit assez. C'est le même qui distille la gomme rouge, pareille au *sang de dragon*; le bois en est pesant, dur & brun comme le *lignum vitæ*. L'autre a la tige grande & droite, à-peu-près comme le pin, & le bois, qui a de la ressemblance avec le chêne d'Amérique, en est dur & pesant aussi. Il y a quelques arbrisseaux & plusieurs sortes de palmiers; les paletuviers croissent en grande abondance près du fond de la baie.

Description de la baie de Botanique.

Bois de construction.

Le pays, autant qu'on avoit pu le découvrir, eſt en général uni, bas, & couvert de bois. Les bois, comme on l'a déja remarqué, ſont remplis d'oiſeaux d'une très-grande beauté, ſur-tout de perroquets; on y avoit vu des corneilles exactement les mêmes que celles d'Angleterre. Autour du fond du havre, où ſont des grands bancs de ſable & de vaſe, il y a beaucoup d'oiſeaux aquatiques, dont la plupart étoient entiérement inconnus; un des plus remarquables étoit noir & blanc, plus gros qu'un cygne, & d'une figure un peu reſſemblante à celle du pélican. On trouve ſur ces bancs de ſable & de vaſe de grande quantité d'huîtres, de moules, de pétoncles & d'autres coquillages; ils ſemblent être la principale ſubſiſtance des habitans, qui vont dans les bas-fonds, avec leurs pirogues, & les pêchent à la main. Cook n'avoit pas remarqué qu'ils les mangeaſſent crus; mais ils ne vont pas toujours à terre, pour les faire cuire, & ils font ſouvent pour cela du feu dans leurs pirogues. Ils ont cependant d'autres moyens de ſubſiſtance; ils prennent quantité de poiſſons qu'ils harponnent avec des fouanes, ou qu'ils pêchent à l'hameçon & à la ligne. Tous les habitans qu'on avoit vus étoient entiérement nuds. Ils ne paroiſſoient pas être en grand nombre, ni vivre en ſociété; mais, comme les animaux, ils ſont diſperſés le long de la côte & dans les bois. Cook n'a acquis que très-peu de connoiſſances ſur leur maniere de vivre, parce qu'il n'a jamais pu établir le moindre commerce avec eux. Après la premiere conteſtation, lors de ſon débarquement, ils ne voulurent plus approcher d'aſſez près pour lui parler; & ils n'ont pas touché à un ſeul des préſens que les Anglois leur ont laiſſés dans les huttes & dans les autres endroits qu'ils fréquentoient.

Cook. 1770.

Deſcription de la côte.

Multitude d'oiſeaux.

Huîtres & autres coquillages.

Naturels abſolument nuds.

Reſerve des naturels.

La marée y eſt haute ſur les huit heures, dans les pleines & les nouvelles lunes; & le flot s'éleve & retombe perpendiculairement de quatre à cinq pieds.

---

§ XI.

Traverſée de la baie de Botanique *à la baie de la* Trinité; *& ſuite de la reconnoiſſance de la côte orientale de la* Nouvelle-Hollande.

Le 6 Mai à la pointe du jour, Cook partit de la baie *Botanique* avec une briſe légere de nord-oueſt, il étoit à deux ou trois milles de diſtance de la terre, & en travers d'une baie ou havre, où il lui ſembla qu'il y avoit un bon mouillage, & qu'il appella *Port Jackſan*. Ce havre gît à trois lieues au nord de la baie de *Botanique*.

Port Jackſan.

Au coucher du ſoleil il a vu à quatre lieues des terres rompues, qui ſembloient former une baie, à laquelle il donna le nom de baie *Broken*, (*baie Rompue.*)

Baie rompue.

Le 7 à midi, il ſe trouvoit à 5 lieues de quelques terres qui s'avançoient en trois pointes arrondies, & qu'il appella pour cela

Cook. 1770.

cap *des trois Pointes*. Dans l'après-midi il vit de la fumée en plusieurs endroits de la côte.

Cap des trois pointes.

Le 10 après-midi, il dépassa à la distance d'environ un mille une pointe basse de rocher, qu'il appella *Pointe Stephens* : & sur le côté septentrional de laquelle il y a une anse qu'il nomma *Port Stephens* : en examinant de la grande hune cette anse, elle lui parut être à l'abri de tous les vens : à l'entrée, on trouve trois petites isles, dont deux sont élevées; & sur la grande terre près de la côte, il y a quelques montagnes hautes & rondes, qui, de loin, semblent être des isles. En passant cette baie à la distance de deux ou trois milles de la côte, ses sondes étoient de 33 à 27 brasses, par où Cook conjectura qu'il devoit y avoir dans la baie une profondeur d'eau suffisante pour y mouiller. Il vit à peu de distance, dans l'intérieur des terres, de la fumée en plusieurs endroits ; à l'entrée de la nuit il dépassa à trois ou quatre lieues de la côte, un cap qui a deux mondrains, & qu'il appella cap *Hawlke*.

Pointe & port Stephens.

Cap Hawlke.

Le 11 après-midi, il apperçut à peu de distance du rivage, de la fumée en plusieurs endroits, & même sur le sommet d'une montagne; c'étoit la premiere fois que Cook en voyoit sortir d'un lieu élevé depuis son arrivée vers la côte. Au coucher du soleil, il avoit au nord-nord-ouest trois montagnes très-grosses & très-élevées, qui se joignent l'une à l'autre, & qui ne sont pas situées loin de la greve. Comme ces montagnes ont quelque ressemblance entr'elles, il les appella *les trois Freres*.

Les trois Freres.

Le 13 à midi, il avoit à l'ouest à 4 lieues de distance, une pointe ou cap, sur lequel il vit des feux qui produisoient beaucoup de fumée. Il donna à cette pointe le nom de *cap Smokey*, (*cap de la Fumée*). Il est d'une hauteur considérable, & sur le sommet de la pointe il y a un mondrain rond; derriere celui-ci on en voit deux autres beaucoup plus élevés & plus gros, & plus avant dans l'intérieur, la terre est très-basse. Outre la fumée qu'il vit sur le cap *Smokey*, il en apperçut encore en plusieurs endroits le long de la côte.

Cap de la Fumée.

A mesure que Cook avançoit au nord de la baie de *Botanique*, la terre s'élevoit par degrés; de sorte qu'à cette latitude, on peut la regarder comme un pays montueux. Entre cette latitude & la baie, elle présente une variété agréable de hauteurs, de collines, de vallées & de plaines toutes couvertes de bois, & semblables à celles dont j'ai donné une description particuliere. La terre près de la côte est en général basse & sablonneuse, excepté les pointes qui sont de rocher, & sur plusieurs desquelles il y a de hautes montagnes qui dans l'endroit où elles commencent à s'élever au-dessus de la surface de l'eau, semblent être des isles. L'après-midi du 14, il y avoit entre l'*Endeavour* & la terre quelques petites isles de rochers, dont la plus méridionale gît au 30^{d}. 10$'$ de latitude, & la plus septentrionale, au 29^{d}. 58$'$, à un peu plus de deux lieues de la côte :

Aspect de la côte.

à environ deux milles en-dehors de la plus ſeptentrionale des iſles, les ſondes rapportoient 33 braſſes d'eau. Elles ſont appellées *Iſles ſolitaires* dans la carte. Le 15, étant à environ une lieue de la côte, il découvrit de la fumée en pluſieurs endroits. Au moyen des lunettes, il vit une vingtaine d'habitans qui avoient chacun ſur leur dos un gros paquet qu'il jugea être des feuilles de palmier, deſtinées à couvrir leurs maiſons. Il continua à les obſerver l'eſpace d'une heure, & il les vit marcher ſur le rivage le long d'un ſentier & derriere une colline où il les perdit de vue. Il n'en remarqua aucun qui s'arrêtât ou jettât les yeux vers les Anglois; ils ſuivoient leur chemin, à ce qu'il parut, ſans la moindre apparence de curioſité ou de ſurpriſe; il eſt cependant impoſſible qu'ils n'aient pas apperçu le vaiſſeau en marchant le long de la côte; & cet objet ſi éloigné de tout ce qu'ils avoient vu juſqu'alors ne devoit pas leur paroître moins merveilleux que le feroit pour nous une montagne qui flotteroit toute couverte d'arbres. A midi, il avoit cap oueſt-quart-oueſt à 3 milles. Une pointe élevée de terre qu'il nomma *Cap Byron* : on peut le reconnoître au moyen d'une montagne remarquable, terminée en pic aigu, qui eſt ſituée dans l'intérieur & qui court au nord-oueſt-quart-oueſt du cap. Depuis cette pointe, la terre court nord 13^{d}. oueſt; elle eſt élevée & montueuſe dans l'intérieur, & baſſe près de la côte; elle eſt encore baſſe & unie auſſi au ſud de la pointe. Cook continua à gouverner le long de la côte avec un vent frais juſqu'au coucher du ſoleil, il découvrit des briſans en avant, préciſément dans la direction du vaiſſeau & à bas bord: il étoit alors à environ cinq milles de la terre, & il avoit 20 braſſes. Il fut fort ſurpris de ſe trouver plus au ſud qu'il ne l'étoit la veille au ſoir, quoique le vent eût ſoufflé du ſud très-frais pendant toute la nuit; il revit encore les briſans en-dedans du vaiſſeau, & il les dépaſſa à la diſtance d'une lieue. Ils ſont ſitués au 28^{d} 8' de latitude ſud, & ils s'étendent au large, deux lieues à l'eſt d'une pointe de terre au-deſſous de laquelle eſt une petite iſle. On pourra toujours reconnoître leur ſituation par la montagne à pic dont je viens de parler, qui court au ſud-oueſt-quart-oueſt de ces briſans, & qui a été appellée pour cela *Mount Warning* (*Mont d'Avis*). Elle gît à ſept ou huit lieues dans l'intérieur des terres. La terre dans les environs eſt élevée & montueuſe; mais le pic la domine aſſez pour être diſtingué d'abord de tout autre objet. On a nommé *Pointe du danger* la pointe à la hauteur de laquelle on rencontre ces briſans : au nord de cette pointe la terre eſt baſſe.

Cook. 1770.

Iſles ſolitaires.

Vue des naturels.

Cap Byron.

Aſpect du Pays.

Mont d'Avis.

Pointe du danger.

Le 15, il vit encore une pointe à laquelle il donna le nom de *Pointe Look-out*: ſur le côté ſeptentrional de cette pointe, la côte forme une baie large & ouverte qu'il appella *Baie de Moreton*, au fond de laquelle la terre eſt ſi baſſe, que Cook pouvoit à peine l'appercevoir du haut de la grande hune. Les briſans ſont ſitués à trois ou quatre milles de la pointe *Look-out*, & il y avoit alors une groſſe mer du ſud, qui briſoit à une hauteur conſidérable.

Pointe Look-out.

Baie de Moreton.

Cook. 1770.

Aspect de la côte.

Le 17, Cook dépassa le cap *Moreton*; la terre s'étend à l'ouest au-delà de la portée de la vue : il y avoit un petit espace où on n'appercevoit point alors de terre, & quelques personnes à bord ayant observé d'ailleurs que la mer avoit une couleur plus pâle qu'à l'ordinaire, elles penserent que le fond de la baie de *Moreton* se terminoit à une riviere. La sonde donnoit en cet endroit 34 brasses d'eau, fond de sable fin. Cette circonstance suffisoit pour produire le changement qui avoit été remarqué dans la couleur de l'eau, & il n'étoit pas nécessaire de supposer une riviere au fond de la baie, pour expliquer pourquoi la terre n'étoit point visible; car supposant seulement que la terre y fût aussi basse que dans cent autres parties de la côte qu'on voyoit, il auroit été impossible de la découvrir de l'endroit où étoit le vaisseau. Cependant, si par la suite quelque Navigateur est disposé à vérifier s'il y a une riviere au fond de la baie, & à décider cette question, que le vent ne permit pas de résoudre, il pourra toujours trouver cet endroit au moyen de trois montagnes qui sont situées au nord de ce lieu, au 26^{d} 53$'$ de latitude. Ces montagnes ne sont ni avancées dans l'intérieur de la terre, ni éloignées l'une de l'autre : elles sont remarquables par la forme singuliere de leur élévation qui ressemble beaucoup à une verrerie, & que Cook appella pour cela *Glass-Houses* (*Les Verreries*), la plus septentrionale des trois, est la plus élevée & la plus grosse. Il y a enfin derriere ces montagnes au nord d'autres collines à pic, mais elles ne sont pas si remarquables.

Les Verreries.

Le 18, Cook doubla une pointe au-delà de laquelle la terre est médiocrement élevée, & elle l'est également par-tout; mais la pointe est si inégale, qu'elle ressemble à deux isles situées au-dessous de la terre; c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *Double Island Point* (Pointe de l'isle double) : on peut la reconnoître au moyen des roches blanches qui sont sur son flanc nord : la terre y a sa direction au nord-ouest, & forme une grande baie ouverte, dont le fond est une plaine si basse, qu'on l'apperçoit à peine de dessus le tillac.

Pointe de l'isle Double.

Stérilité de la côte.

Cette partie, médiocrement élevée, est plus stérile qu'aucune de celles qu'a vues Cook, & le sol en est plus sablonneux. Il pouvoit découvrir avec ses lunettes, des monceaux de sable de plusieurs acres d'étendue & mobiles, dont quelques-uns avoient été transportés depuis peu dans le lieu qu'ils occupoient; car il vit beaucoup d'arbres à moitié enterrés, dont les têtes étoient encore vertes, & les troncs dépouillés de ceux que le sable avoit environnés plus long-temps. Dans d'autres endroits, les bois paroissoient être bas & remplis de broussailles; & il n'apperçut aucun signe qu'il y eut des habitans. Deux serpens d'eau nageoient à côté du vaisseau; ils avoient sur la peau de fort belles taches, & ils ressembloient à tous égards aux serpens de terre, excepté que leurs queues étoient larges & plattes, probablement pour leur servir de nageoires.

Serpens d'eau.

Le 19 après-midi, Cook dépassa un cap ou pointe de terre noire & de

forme ronde, sur laquelle un grand nombre de naturels du pays étoient assemblés, & qu'il appella pour cela *Indian Head* (*Pointe des Indiens*). A environ quatre milles au nord-quart-nord-ouest de cette pointe, il y en a une autre semblable d'où la terre s'étend un peu plus à l'ouest : près de la mer, elle est basse & sablonneuse; on n'apperçoit rien par derriere, même en l'examinant de la grande hune. On vit plusieurs Insulaires près de la *Pointe des Indiens* : il y eut pendant la nuit des feux sur la côte voisine, & de la fumée pendant le jour.

Cook. 1770.

Pointe des Indiens.

Le 20, à la pointe du jour, la terre la plus septentrionale paroissoit se terminer en une pointe, à l'extrémité de laquelle on découvrit un récif qui s'étendoit au nord aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Cook avoit serré le vent à l'ouest avant qu'il fût jour; & il conserva cette direction jusqu'à ce qu'il vît les brisans sur son côté sous le vent.

Récif.

Brisans.

La pointe de laquelle semblent partir les brisans a été appellée *Cap Sandi* (*Cap sablonneux*), à cause de deux grands monceaux de sable blanc dont elle est couverte. Elle est assez élevée, pour que dans un temps clair on l'apperçoive à la distance de douze lieues; de cette pointe la terre court sud-ouest aussi loin que peut porter la vue.

Cap Sablonneux.

Cook tint le long du côté oriental du banc, jusqu'à deux heures après-midi ; alors jugeant que l'eau étoit assez profonde pour que le vaisseau pût passer, il envoya le bateau en avant afin de sonder ; & comme la sonde rapportoit plus de 5 brasses, il serra le vent, & porta sur la queue du banc par six brasses. La direction du banc est presque nord-nord-ouest & sud-sud-est. Il faut remarquer que lorsque la sonde donnoit six brasses à bord du vaisseau, le bateau, qui étoit à peine éloigné d'un quart de mille au sud, en avoit un peu plus de cinq, qu'immédiatement après 6 brasses on en eut 13, & 20 le moment suivant : ces circonstances firent juger que le côté occidental du banc étoit escarpé. On appella ce banc *Break Sea Spit* (*Brise mer*), parce que le vaisseau avoit alors une eau tranquille, tandis qu'au sud de ce banc, on eut toujours une grosse mer du sud-est. Cook a vu pendant les derniers jours des boubies pour la premiere fois. La nuit du 21, il en passa près du vaisseau une petite troupe qui vola au nord-est : & le matin, depuis environ une heure, avant le lever du soleil jusqu'à une demi-heure après, il y en eut des volées continuelles qui vinrent du nord-nord-ouest, & qui s'enfuirent au sud-sud-est : on n'en vit aucun qui prit une autre direction. C'est pour cela que Cook conjectura qu'il y avoit au fond d'une baie profonde qui étoit au sud, un lagon ou une riviere ou canal d'eau basse, où ces oiseaux alloient chercher des alimens pendant le jour, & qu'il y avoit au nord dans le voisinage, quelques isles où ils se retiroient la nuit. Il donna à cette baie le nom de *baie d'Hervey*. Huit lieues au-delà de la baie, la terre est très-basse; mais plus loin il y a des collines élevées, toutes couvertes d'un bois épais.

Banc.

Brise mer.

Baie d'Hervey.

Cook 1770.

Le 22 au soir, il se trouva en travers de la pointe méridionale d'une large baie ouverte, dans laquelle Cook mouilla. Pendant cette route il découvrit avec ses lunettes, que la terre étoit couverte de palmiers; arbres qu'il n'avoit pas vus depuis qu'il avoit quitté les Isles, situées entre les Tropiques : il vit aussi deux Indiens qui se promenoient le long de la côte, & qui ne daignerent pas faire la moindre attention à lui.

Palmiers.

Vue des naturels.

Le 23, Cook alla à terre dès le grand matin, accompagné de MM. Banks & Solander, de ses Officiers, de Tupia, & d'un détachement de matelots, dans la vue d'examiner le pays. Le vent soufflоit avec force, & il le trouva si froid, qu'étant à quelque distance de la côte, chacun prit son manteau, comme une précaution nécessaire pour le voyage. Il débarqua un peu en dedans de la pointe méridionale de la baie, où il trouva un canal qui conduisoit dans un grand lagon. Il s'avança pour examiner ce canal; la sonde rapporta trois brasses, jusqu'à ce qu'il l'eût remonté environ un mille : il trouva alors un bas-fond, sur lequel il n'y avoit guere plus d'une brasse d'eau, & après qu'il l'eût passé, il trouva de nouveau trois brasses de profondeur. L'entrée de ce canal est tout près de la pointe sud de la baie, fermée à l'est par la côte, & à l'ouest par une grande bande de sable; il a environ un quart de mille de largeur, & sa direction est sud-quart-sud-ouest. Il y a assez de place en cet endroit, pour qu'un petit nombre de vaisseaux puissent y mouiller en sûreté, & l'on y trouve un petit courant d'eau douce : Cock vouloit naviguer dans le lagon, mais les bas-fonds l'en empêcherent. Il vit plusieurs fondieres & marais salans, sur lesquels, ainsi qu'aux côtés du lagon, croît le véritable palétuvier, tel qu'on le trouve dans les isles d'Amérique, & le premier arbre de cette espece qu'il eût encore rencontré.

Descente à terre.

Terres froides.

Reconnoissance du pays.

Description de la baie.

Palétuviers.

Le pays est beaucoup plus mauvais qu'aux environs de la baie de *Botanique* : le sol est sec & sablonneux, mais les côtés des collines sont couvertes d'arbres qui croissent éloignés, isolés & sans broussailles. Il y trouva un arbre qui distille une gomme ressemblante au *sang de dragon ;* mais il étoit un peu différent des arbres de la même espece qu'on avoit vus auparavant, car les feuilles sont plus longues, & pendantes comme celles du saule pleureur : il portoit enfin beaucoup moins de gomme, ce qui est contraire à l'opinion commune, que les arbres distillent plus de gomme à mesure que le climat est plus chaud. Cook remarqua encore qu'une autre plante, d'où découloit une gomme jaune, en donnoit une moindre quantité que celle qui croissoit dans la baie de *Botanique.*

Description du pays.

Sang de dragon.

Cook apperçut dans les branches des palétuviers, plusieurs nids d'une espece remarquable de fourmis, qui étoient aussi vertes que l'herbe; lorsqu'on les troubloit dans leurs retraites, en agitant les branches, elles sortoient en foule, & punissoient l'aggresseur par une piqûre

quûre beaucoup plus douloureuse que celle des animaux de la même espece qu'il connoissoit : il a aussi vu sur ces arbres un grand nombre de petites chénilles vertes ; elles avoient le corps couvert de poil épais, & elles étoient rangées sur les feuilles à côté l'une de l'autre, vingt ou trente ensemble, comme une file de soldats : il sentit en les touchant, que le poil de leurs corps étoit pointu comme une aiguille, & il lui causa une douleur plus vive, qu'elle étoit moins incurable.

Cook. 1770.

Chénilles vertes.

Cook vit parmi les bas-fonds & les branches de saul, plusieurs gros oiseaux, & quelques-uns en particulier de la même espece que ceux qu'il avoit trouvés à la baie de *Botanique*, mais beaucoup plus gros que des cygnes, & qu'il jugea être des pélicans : ils étoient si sauvages, qu'il ne put pas les approcher à la portée du fusil. Il rencontra sur la côte des especes d'outardes; il en tira une qui étoit aussi grosse qu'un coq-d'inde, & qui pesoit dix-sept livres & demie. Chacun convint que c'étoit le meilleur oiseau qu'il eût mangé depuis son départ d'Angleterre, & à cette occasion, on donna à l'anse le nom de *Bustard bay* (*baie de l'Outarde*). La mer sembloit abonder en poisson, mais malheureusement les Anglois déchirerent entiérement leur seine au premier jet. Ils trouverent sur les bancs de vase, & au-dessous des paletuviers, une quantité innombrables d'huîtres de toutes especes, & entre autres, le marteau & beaucoup de petites huîtres perlieres. S'il y a dans une eau plus profonde un aussi grand nombre de pareilles huîtres parvenues à leur maturité, on pourroit sûrement établir très-avantageusement en cet endroit, une pêcherie de perles.

Pélicans.

Outardes.

Baie des Outardes.

Projet d'une pêcherie de perles.

Ceux qui resterent à bord du vaisseau, dirent que pendant que Cook étoit dans les bois, environ vingt naturels du pays étoient venus au rivage en travers du vaisseau, & s'en étoient allés après l'avoir regardé quelque temps. Cook apperçut à terre de la fumée en plusieurs endroits, mais il ne vit point d'habitans. La distance ne lui permettoit pas d'aller aux endroits d'où partoit la fumée, à l'exception d'un seul où il arriva. Il trouva dix petits feux qui brûloient encore à quelques pas les uns des autres; mais les Indiens s'étoient éloignés. Il y avoit dans le voisinage plusieurs vases d'écorce, où il supposa qu'on avoit mis de l'eau, des coquilles & quelques os de poissons, restes d'un repas qui avoit été fait récemment. Plusieurs morceaux d'une écorce molle, à-peu-près de la longueur & de la largeur d'un homme, étoient étendus sur la terre, & il imagina qu'elles pouvoient servir de lits; il y avoit au côté du feu exposé au vent, un petit abri de la même écorce, d'environ un pied & demi de haut : ces feux étoient d'ailleurs dans un bosquet d'arbres serrés les uns contre les autres, qui garantissoient du vent. Il sembloit qu'on avoit beaucoup marché sur cet endroit, & comme Cook n'avoit vu ni maisons, ni débris de cabanes, il fut porté à croire que ces peuples, qui n'ont point de vêtemens, n'ont point non plus

Excursion dans le pays.

Cook 1770.

d'habitation, & qu'ils paſſent les nuits en plein air, ainſi que les animaux. Tupia lui-même en remuant la tête avec un air de ſupériorité & de commiſération, dit que c'étoient des *taata enos*, (*de pauvres miſérables*). Cook meſura la hauteur perpendiculaire de la derniere marée, qu'il trouva de huit pieds au-deſſus de la marque de la marée baſſe; & d'après le temps où arriva la marée baſſe, il conclut que dans les pleines & les nouvelles lunes, il devoit y avoir marée haute à huit heures.

Les naturels n'ont point d'habitations.

Cook leva l'ancre le 24 dès le grand matin. Le 25, il ſe trouvoit à terre d'une pointe, à laquelle il a donné le nom du cap de *Capricorne*, parce qu'elle gît directement ſous le tropique du Capricorne; elle eſt d'une élévation conſidérable; elle paroît blanche & ſtérile; on peut la reconnoître au moyen de quelques iſles ſituées au nord-oueſt d'elle, & de quelques petits rochers, qui ſont à la diſtance d'environ une lieue au ſud-eſt. Il lui ſembla qu'il y avoit un lagon ſur le côté oueſt du cap, & on vit ſur les deux bancs de ſable qui formoient l'entrée, un nombre incroyable de grands oiſeaux reſſemblans à des pélicans.

Cap du Capricorne.

Cook remarqua, quoiqu'il fût à deux lieues au nord de ce cap, que l'intérieur du pays eſt montueux, & ne forme point de coup-d'œil agréable.

Le 26, Cook porta entre un groupe d'iſles & la grande terre; il paſſa enfin à très-peu de diſtance de pluſieurs petites iſles qu'il laiſſa entre la grande terre & le vaiſſeau. A midi il ſe trouva à environ trois milles de la grande terre, & à-peu-près à la même diſtance des iſles qui étoient au large. La grande terre eſt élevée & montueuſe; les iſles ſituées à ſon travers, ſont auſſi, pour la plupart, hautes & de peu de circonférence; elles paroiſſoient plutôt ſtériles que fertiles. On vit de la fumée en pluſieurs endroits, à une diſtance conſidérable dans l'intérieur des terres: cette raiſon fit conjecturer qu'il pouvoit y avoir un lagon qui remontoit le pays, d'autant que le vaiſſeau avoit paſſé deux endroits qui ſembloient le confirmer; mais il y avoit trop peu d'eau pour haſarder de pénétrer dans des lieux où probablement il y en auroit eu encore moins. Il n'y avoit pas une heure que Cook portoit au nord, lorſque tout-à-coup la ſonde ne rapporta que trois braſſes: il mit auſſi-tôt à l'ancre, & il envoya le maître ſonder le canal qui étoit ſous le vent à lui, & entre la plus ſeptentrionale des iſles & la grande terre. Il paroiſſoit être aſſez large, mais il ſoupçonna que l'eau y étoit baſſe, & effectivement cette conjecture ſe vérifia; car le maître lui dit à ſon retour, que dans pluſieurs endroits il n'avoit trouvé que deux braſſes & demie; & le vaiſſeau n'avoit que ſeize pieds où il étoit à l'ancre, c'eſt-à-dire, deux pieds d'eau ſeulement de plus qu'il n'en tiroit. Pendant que le maître ſondoit le canal, M. Bancks tâcha de pêcher à l'hameçon & à la ligne, des fenêtres de ſa chambre; l'eau étoit trop baſſe pour pren-

Iſles. Aſpect de la côte.

dre du poiſſon; mais le fond étoit preſque couvert de crabes qui mordoient promptement à l'hameçon, & qui s'y attachoient quelquefois ſi bien avec leurs pattes, qu'ils ne lâchoient pas priſe avant qu'on ne les eût élevés fort au-deſſus de la ſurface de l'eau : ces crabes ſont de deux eſpeces, qu'on n'avoit pas encore rencontrées; l'un étoit du plus beau bleu qu'on puiſſe imaginer, égal en tout à l'outremer, & ſes pinces & ſes jointures en étoient fortement teintes; le deſſous du ventre étoit blanc & ſi bien poli, que pour le brillant & la couleur, il reſſembloit au blanc de l'ancienne porcelaine de la Chine. L'autre crabe étoit auſſi marqué d'outremer ſur les jointures & ſur les pinces; mais la teinte en étoit plus légere; il portoit ſur ſon dos trois taches brunes qui formoient un coup-d'œil ſingulier. Les perſonnes qui avoient été dans le bateau pour ſonder, rapporterent que ſur une iſle où on avoit obſervé deux feux, ils avoient vu pluſieurs habitans qui les avoient appellés, & qui paroiſſoient deſirer beaucoup qu'ils débarquaſſent. A midi, le vaiſſeau étoit éloigné de la grande terre d'environ deux lieues. La pointe de terre la plus ſeptentrionale qui fût en vue, lui reſtoit alors au nord-nord-oueſt, à dix milles de diſtance : Cook lui donna le nom de *cap Manifold.* La côte forme entre ce cap & celui du *Capricorne*, une grande baie qu'il appella *baie de Keppel*, & il nomma les iſles, *iſles de Keppel.* Il y a un bon mouillage dans cette baie; mais Cook ne ſait pas quels rafraîchiſſemens on peut s'y procurer. Il ne prit pas de poiſſon, quoiqu'il fût à l'ancre : comme les iſles & la grande terre ſont habitées, il y a probablement de l'eau douce en pluſieurs endroits. Il vit de la fumée & des feux ſur la grande terre, & des habitans ſur les iſles.

Cook. 1770.

Multitude de crabes.

Vue des naturels.

Cap Manifold.

Baie & iſles de Keppel.

La terre du cap *Manifold* eſt haute, & s'éleve en collines qui naiſſent directement de la mer : on peut la reconnoître au moyen de trois iſles qui ſont en ſon travers, & dont l'une eſt près de la côte, & les deux autres à huit milles en mer. L'une de ces iſles eſt baſſe & plate, & l'autre élevée & ronde.

Le 28, Cook ſe trouva entourré d'une pointe, qu'il appella cap *Townshend* : la terre y eſt élevée & unie, & plutôt que boiſée. Il y a au nord de ce cap pluſieurs iſles, à quatre ou cinq milles en mer : à quatre lieues au ſud-eſt, la côte forme une baie, au fond de laquelle il paroît y avoir un canal ou havre. A l'oueſt du cap, la terre court ſud-oueſt-quart-ſud, & forme une autre baie très-grande qui tourne à l'eſt, & qui communiquant avec le canal, fait probablement une iſle de la terre du cap. Dès qu'il eut tourné ce cap, il ſerra le vent à l'oueſt, afin d'entrer au milieu des iſles, qui ſont diſperſées en grand nombre dans la baie, & qui s'étendent en mer auſſi loin que l'œil peut appercevoir de la grande hune. L'élévation & le contour de ces iſles ſont fort variés : de ſorte qu'elles ſont en grande quantité, & que pourtant il n'y en a pas deux ſemblables. Cook navigua long-temps contre le vent avant de tomber

Cap Townſhend.

Multitude d'Iſles.

Cook. 1770.

dans un bas-fond, & il fut obligé de virer de bord tout-d'un-coup pour l'éviter. Après avoir envoyé un bateau en avant, il gouverna à l'ouest-quart-nord-ouest, ayant plusieurs petites isles, rochers & bas-fonds entre lui & la grande terre, & beaucoup d'autres plus étendues au large. Les sondes jusqu'à près de midi, furent de 14 à 17 brasses : le bateau fit signal alors qu'il rencontroit un bas-fond, sur quoi il serra de près le vent à l'est, mais il tomba subitement à trois brasses & un quart : sur le champ il jetta un ancre, ce qui le mit hors de danger. Le soir, il mouilla à deux milles de la côte de la grande terre.

Bas-fonds. Dangers. Mouillage.

Le 29 à cinq heures du matin, Cook fit sonder un canal dans lequel il vouloit conduire le vaisseau afin d'y séjourner quelques jours, & d'examiner le pays. Les bateaux signalerent un mouillage, & le vaisseau mit à l'ancre en effet en-dedans du canal : Cook débarqua avec le maître, accompagné de MM. Banks & Solander pour découvrir un endroit où on pût mettre le vaisseau à la bande, & nettoyer sa quille. On ne pouvoit marcher qu'avec beaucoup de peine sur cette partie de la côte, parce qu'elle étoit couverte d'une espece d'herbe, dont les tiges sont très-pointues & barbelées en arriere; de façon que lorsqu'elles s'attachoient aux habits, ce qui arrivoit à chaque pas; au moyen de la barbe, elles s'enfonçoient jusqu'à la chair, on étoit en même temps environné d'une nuée de mosquites qui tourmentoient sans relâche par leurs piquûres. Il rencontra bientôt plusieurs endroits où l'on pouvoit commodément échouer le vaisseau; mais à son grand regret; il ne put point trouver d'eau douce. Cependant il s'avança dans l'intérieur du pays, où il vit des arbres à gomme, semblables à ceux qu'il avoit vus auparavant; & il observa qu'ils distilloient aussi une très-petite quantité de gomme. Il apperçut sur les branches de ces arbres & de quelques autres, des fourmilieres pratiquées dans de l'argille, aussi larges qu'un boisseau d'Angleterre, & assez approchantes de celles que décrit Sir Hans Sloane dans son Histoire Naturelle de la Jamaïque, vol. II, pag. 221, col. 258; mais moins unies. Les fourmis qui les habitoient étoient petites & avoient le corps blanc. Il trouva sur une autre espece d'arbre une petite fourmi noire qui trouoit toutes les branches, & qui, après en avoir fait sortir la moëlle, se plaçoit dans le tuyeau qui la contenoit; cependant les rameaux dans lesquels ces insectes s'étoient ainsi formées un logement, & où ils étoient en très-grand nombre, & portoient des feuilles & des fleurs, & sembloient être dans un état aussi florissant que les branches saines. Il rencontra aussi une quantité incroyable de papillons, dans une étendue de deux ou trois acres, l'air en étoit si rempli, qu'on en voyoit des millions de tous côtés, en même temps que toutes les branches d'arbres étoient couvertes d'autres qui n'avoient pas pris leur vol. Il vit encore un petit poisson d'une espece singuliere : il étoit à-peu-près de la grosseur d'un *minnow*, & il avoit deux nageoires de poitrine

Descente à terre. Embarras des chemins. Gommiers. Fourmilieres. Papillons. Poisson singulier.

très-fortes : il se trouvoit dans des endroits secs, où on supposa qu'il pouvoit avoir été laissé par la marée ; mais le défaut d'eau ne parut pas l'avoir rendu plus languissant ; car dès qu'on approcha, il se mit à sautiller, au moyen de ses nageoires, avec autant d'agilité qu'une grenouille. Il ne sembloit pas même préférer l'eau à la terre ; car quand il se trouvoit dans l'eau il en sortoit souvent & continuoit à sauter sur un terrein sec : on remarqua aussi que lorsque ce poisson étoit dans des endroits où il y avoit de petites pierres au-dessus de la surface de l'eau, & peu éloignées entr'elles, il aimoit mieux sauter de l'une à l'autre que de nager : on en vit plusieurs traverser ainsi des bourbiers, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un terrein sec, où ils sautoient comme des grenouilles. Cook. 1770.

L'après-midi, Cook fit de nouvelles tentatives sans aucun succès, pour trouver de l'eau ; il résolut donc de ne demeurer en cet endroit que peu de temps ; cependant, après avoir observé que le golfe pénétroit fort avant dans les terres, il se décida à en prendre le plan le matin. Plan du golfe.

Le 30 au lever du soleil, Cook retourna à terre, & après avoir gravi une colline considérable, il examina avec un compas azinuthal qu'il avoit porté à dessein, la côte & les isles situées à la même hauteur ; mais il remarqua que l'aiguille varioit prodigieusement dans sa position, même jusqu'à trente degrés, en quelques endroits davantage, & en d'autres moins ; & il a reconnu une fois que dans un espace de quatorze pieds seulement, elle varioit de deux pointes. Il prit quelques-unes des pierres dispersées sur la terre, & il les approcha de la boussole ; mais elles n'y produisirent aucun effet ; il en conclut que les collines renferment des mines de fer, dont il avoit déja remarqué des Indiens dans cet endroit & dans le voisinage. Après qu'il eut fait ses observations sur la colline, il remonta le golfe avec le Docteur Solander ; il s'embarqua au commencement du flot, & il avoit fait plus de huit lieues, long-temps avant que la marée fût à sa hauteur. Jusqu'à cet endroit, la largeur du golfe étoit de deux à cinq milles, dans la direction du sud-est-quart-sud ; mais là il s'ouvroit de chaque côté & formoit un grand lac qui au nord-ouest, communiquoit avec la mer. Il apperçut non-seulement la mer dans cette direction ; il vit encore que le flot de la marée venoit avec force du même côté. Il observa aussi un bras de ce lac qui s'étendoit à l'est, & il est assez probable qu'il communique avec la mer au fond de la baie située à l'ouest du cap *Townshend.* Au côté méridional du lac, il y a une chaîne de hautes collines sur lesquelles il avoit grande envie de gravir ; mais comme la marée étoit haute & le jour fort avancé, il craignit de s'embarquer parmi les bancs de sable pendant la nuit, d'autant plus que le temps étoit sombre & pluvieux : il prit donc le parti de retourner promptement au vaisseau. Il ne découvrit que deux Indiens dans cette excursion, qui suivirent son bateau pendant un assez grand espace de chemin ; il vit cependant à quelque distance des feux & de

Reconnoissance de la côte.

Variation de l'aiguille.

Mines.

Lac.

Cook. 1770. la fumée. Tandis qu'il remontoit le golfe avec le Docteur Solander ; M. Banks & plusieurs autres personnes de l'équipage entreprenoient

Excursion dans le pays. de pénétrer dans l'intérieur du pays ; ils furent arrêtés par un marais couvert de paletuviers, qu'ils traverserent avec beaucoup de peine, & le plus souvent enfonçant dans la vase jusqu'au genou ; ils employerent une heure à le passer, quoiqu'il n'eût qu'environ un quart de mille de largeur : ils trouverent à quelque distance quatre petits feux, les restes d'un repas, & de l'herbe amassée qui sembloit avoir servi de lits. D'un autre côté M. Gore & un Officier de poupe qui avoient suivi une autre route, entendirent quelques voix d'Indiens sans les voir, & découvrirent les traces d'un quadrupede assez grand & quelques oiseaux. Au reste, le pays est stérile, on n'y trouve point d'eau douce ; il paroît cependant que les pluies y sont abondantes en certaines saisons par les ravins profonds qu'on rencontre aux pieds des collines. Cook appella le golfe dans lequel le vaisseau étoit mouil-

Canal de la Soif. lé, l*e canal de la soif*, parce qu'il ne put s'y procurer de l'eau. On peut le reconnoître au moyen d'un grouppe de petites isles situées au-dessous de la côte, à la distance de deux à cinq lieues au nord-ouest, & par un autre grouppe d'isles qui sont droit en face, à trois ou quatre lieues en mer. Sur chacune des pointes qui forment l'entrée, il y a une colline élevée & ronde qui au nord-ouest est une péninsule environnée par la mer à la marée haute ; elles sont toutes deux escarpées, & éloignées entre elles d'environ deux milles. Ce golfe présente un bon mouillage par 7, 6, 5 & 4 brasses, & il offre en outre, pour mettre un vaisseau à la bande, des endroits commodes, où dans les hautes marées l'eau s'éleve jusqu'à seize ou dix-huit pieds. Le flot commence vers les onze heures aux pleines & nouvelles lunes. Cook ne

Tortues. put s'y procurer aucun rafraîchissement : il vit deux tortues, mais il fut impossible de les prendre, & il n'attrapa ni poissons, ni oiseaux, à l'exception de quelques petits oiseaux de terre ; il y apper-

Oiseaux. çut, il est vrai, les mêmes oiseaux aquatiques que dans la baie de *Botanique ;* mais il étoient si sauvages, qu'il n'en tua pas un seul.

Le 31 Mai, Cook leva l'ancre, & il remit en mer : il se tint en dehors du grouppe d'isles situées le long de la côte, parce qu'il ne paroissoit pas y avoir un passage sûr entre ces isles & la grande terre : il

Isles. vit en même temps au large un certain nombre d'isles qui s'étendoient aussi loin que la portée de vue.

Le 1er. Juin, il voyoit un certain nombre d'isles dont quelques-unes étoient situées au large, aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. Il appercevoit entiérement le canal occidental qui est distingué dans la carte

Large canal. par le nom de *large Canal.* Il a au moins neuf ou dix lieues de largeur à l'entrée ; il y a plusieurs isles à l'entrée & en-dedans, & probablement aussi des bancs de sable ; car les sondes étoient très-irrégulieres, & varioient tout-à-coup de 10 à 4 brasses A midi, il étoit à 8 lieues d'une pointe de terre, qui forme l'entrée nord-ouest du *large Canal*

& qu'il a nommé *Cap Palmerſlon :* Entre ce cap & le cap *Townshend*, il y a une baie qu'il a appellé *baie des golfes*.

Cook. 1770.

Cap Palmerſton.

Baie des golfes.

Cap Hilsborough.

Le 2, il étoit à ſept milles d'un promontoire élevé, qu'il a appellé cap *Hilsborough*. La terre y eſt entourrée de montagnes, de collines, de plaines, & de vallées, & paroît être bien couverte de verdure & de bois ; les iſles ſituées parallelement à la côte, à la diſtance de cinq à huit ou neuf milles, different beaucoup par l'élévation & l'étendue ; à peine y en a-t-il une qui ait cinq lieues de circonférence, & la plupart n'ont pas plus de quatre milles. Outre cette chaîne d'iſles qui ſont à une certaine diſtance de la côte, il y en a d'autres beaucoup moindres au-deſſous de la terre, & ſur leſquelles il apperçut de la fumée en pluſieurs endroits.

Deſcription de la chaîne d'iſles.

Le 3 à 8 heures du matin, il découvrit une terre baſſe en travers de ce qu'il avoit d'abord pris pour une ouverture, & qu'il reconnu être une baie d'environ cinq ou ſix lieues de profondeur ; ſur quoi il ſerra le vent à l'eſt, autour de la pointe nord de la baie : il trouva que depuis cette pointe la terre couroit nord-quart-nord-oueſt-demi-oueſt, & qu'il y avoit à la même hauteur un détroit ou paſſage entre cette terre, & une ou pluſieurs grandes iſles qui lui ſont paralleles. Comme il avoit l'avantage du flot, il porta vers ce paſſage ; & à midi, il fut préciſément en-dedans de l'entrée : la pointe ſeptentrionale de la baie a été appellée *Cap Conway*, & on a donné le nom de *baie de Repulſe* à la baie qui eſt ſituée entre ce cap & le cap *Hilsborough*. L'endroit le plus profond de cette baie eſt de 13 braſſes, & la ſonde en donne huit dans celui qui l'eſt le moins ; il y a par-tout un mouillage ſûr, & Cook croit qu'en l'examinant on pourroit trouver quelque bon havre, ſur-tout au côté ſeptentrional en-dedans du cap *Conway ;* car préciſément en-dedans de ce cap, il y a deux ou trois petites iſles qui ſeules mettroient ce côté de la baie à l'abri des vents de ſud & de ſud-eſt, qui ſemblent y être réguliers comme des vents aliſés. Parmi le grand nombre d'iſles qui ſont ſur cette côte, il y en a une plus remarquable que les autres ; elle eſt petite, très-élevée, ſe terminant en pic & ſituée eſt-quart-ſud-eſt, à dix milles du cap *Conwai*, à l'extrémité méridionale du paſſage. L'après-midi, il gouverna à travers ce paſſage, qu'il reconnut avoir de trois à ſept milles de large, & de huit à neuf lieues de long. Il eſt formé à l'oueſt par la grande terre, & à l'eſt par les iſles, dont une a au moins cinq lieues de longueur : en le traverſant, il avoit de vingt à vingt-cinq braſſes d'eau, avec un bon mouillage par-tout, & tout le paſſage peut être regardé comme un havre sûr, ſans parler de pluſieurs petites baies & anſes qui ſont de chaque côté, & où les vaiſſeaux peuvent ſéjourner comme dans un baſſin. Le ſol de la grande terre & des iſles eſt élevé, entre-coupé par des collines, des vallées, des prairies & des bois, & la verdure qu'il préſente forme un coup-d'œil agréable. On découvrit ſur des iſ-

Cap Conway

Baie Repulſe

Paſſage de la Pentecôte.

Aſpect de la côte.

Cook. 1770.

les, avec les lunettes, deux hommes & une femme, & une pirogue avec un balancier, qui paroissoit être plus grande & d'une construction très-différente des canots composés de morceaux d'écorce liés ensemble par les bouts, qu'on avoit vus sur d'autres parties de la côte. Ce petit bâtiment fit conjecturer que les habitans de ce canton avoient fait plus de progrès dans la vie sociale que ceux qu'on avoit vus jusqu'alors. Comme ce passage fut découvert le jour de la Pentecôte, Cook l'appella *Whitsunday passage* (*passage de la Pentecôte*); & il donna aux isles qui le forment, le nom d'isles de *Cumberland*.

Isles de Cumberland

Le 4 à la pointe du jour, il étoit en travers d'un cap qu'il nomma le *cap Glocester*. C'est un promontoire élevé, qu'on peut reconnoître au moyen d'une isle située au large au nord-quart-nord-ouest-demi-quart-ouest, qui en est éloignée de cinq ou six lieues, & que Cook appella *isle Holborne*; il y a encore d'autres isles au-dessous de la terre, entre l'isle *Holborne* & le passage de la *Pentecôte*. Sur le côté ouest du cap *Glocester*, la terre court sud-ouest & sud-sud-ouest, & forme une baie profonde, dont on pouvoit à peine appercevoir le fond du haut de la grande hune; elle est très-basse, & c'est une continuation de la terre vue dans l'enfoncement de la baie *Repulse*. Il donna à cette baie le nom de *baie d'Edgcumbe*; mais sans s'arrêter à l'examiner, il continua sa route à l'ouest vers la terre la plus éloignée qui fût à la portée de la vue dans cette direction. A six heures du soir, il étoit en travers d'une pointe qui s'éleve tout-à-coup au-dessus des basses terres qui l'environnent, & qu'il fit appeller, à cause de cela, *cap Upstart* : il est assez élevé pour qu'on puisse le découvrir à la distance de douze lieues : il y a dans l'intérieur quelques collines ou montagnes, qui, comme le cap, semblent être stériles.

Cap Glocester.

Isle Holborne.

Cook remarqua que le 4 Juin, au coucher du soleil, quand il étoit au-dessous du cap *Upstart*, la variation de l'aiguille étoit à-peu-près de 9^d est, & au lever du soleil, elle n'étoit plus que de $5^d\ 35'$; il pensa que cette différence provenoit de l'influence de quelques mines de fer, ou d'autres matieres magnétiques renfermées au-dessous de la surface de la terre.

Cap Upstart.

Variation considérable de l'aiguille.

Le 6 à midi, Cook se trouva entouré d'une baie, qu'il appella *baie Cleveland*, & qui parut avoir 5 à 6 milles d'étendue de tous les côtés; il donna à la pointe de l'est, le nom de *cap Cleveland*, & à la pointe ouest, qui sembloit être une isle, celui d'*isle Magnétique*, parce qu'il remarqua que le mouvement de l'aiguille se dérangeoit à mesure qu'on en approchoit; ces deux pointes sont élevées, ainsi que la grande terre au-delà, & le tout forme un terrein, le plus rocailleux, le plus brisé & le plus stérile qu'on ait vu sur la côte : le pays n'est pourtant pas sans habitans, car on apperçu de la fumée en plusieurs endroits au fond de la baie.

Baie & cap Cleveland.

Isle Magnétique.

Le

Le 7, à la pointe du jour, Cook étoit en travers de la partie orientale de la terre, qu'il reconnu pour un grouppe d'isles situées à environ cinq lieues de la grande terre.

Cook. 1770. Descente à terre.

L'après-midi, il vit plusieurs grosses colonnes de fumée sur la grande terre, & quelques habitans & des pirogues sur une des isles qui sembloit porter des cocotiers. Comme les noix de coco lui auroient été très-salutaires alors, il envoya le Lieutenant Hicks à terre, qui y alla avec MM. Banks & Solander, pour voir quels rafraîchissemens ils pourroient se procurer, tandis qu'il gouvernoit vers l'isle avec le vaisseau : ils revinrent sur les sept heures du soir, & ils lui dirent que ce qu'il avoit pris pour des cocotiers, étoit une petite espece de palmiste, & qu'ils n'avoient rien trouvé digne d'être rapporté à bord, à l'exception de quatorze ou quinze plantes : ils ne virent aucun Insulaire, pendant qu'ils étoient à terre, mais en se rembarquant, un Indien s'approcha très-près de la greve, & poussa un grand cri; il faisoit si sombre qu'ils ne purent pas l'appercevoir, cependant ils retournerent; mais quand il entendit le bateau voguer de nouveau contre la côte, il s'enfuit ou se cacha; car les Anglois ne purent plus l'entrevoir, & quoiqu'ils criassent avec force, il ne leur répondit point. Après le retour du bateau, Cook porta nord-quart-nord-ouest vers la terre la plus septentrionale qui fût en vue, en travers de laquelle il se trouva le 8 à trois heures du matin, ayant dépassé toutes les isles trois ou quatre heures auparavant : il donna à cette terre, à cause de sa figure, le nom de *Point Hillock* (*Pointe du Mondrain*); elle est fort élévée, & on peut la reconnoître au moyen d'un mondrain ou rocher rond qui est joint à la pointe, mais qui semble en être détaché. Entre ce cap & l'isle *Magnétique*, la côte forme une grande baie, qu'il appella *baie Hallifax*; il y a au-devant de son entrée le grouppe d'isles dont on vient de parler, & quelques autres moins éloignées de la côte. Ces isles mettent à l'abri de tous les vents la baie, qui offre un bon mouillage. La terre près de la greve au fond de la baie, est basse & couverte de bois; mais plus loin dans l'intérieur, c'est une chaîne continue de hautes terres, qui semblent être des rochers stériles.

Pointe du Mondrain.

Baie Hallifax

A six heures du soir, Cook étoit en travers d'une pointe de terre qui gît à onze milles de distance de la pointe du *Mondrain*, & qu'il nomma *cap Sandwich* : entre ces deux pointes, la terre est très-élevée, & la surface en est brisée & stérile : on peut reconnoître le cap *Sandwich*, non-seulement par l'aspect de cette terre qui en fait partie, mais encore au moyen d'une petite isle située à l'est du cap, & de quelques autres qui sont à environ deux lieues au nord. Depuis le cap *Sandwich*, la terre court ouest, & ensuite nord, formant une belle & grande baie, qu'il appella *baie Rockingham*, & où il lui parut y avoir un abri sûr & un bon mouillage; mais il ne s'arrêta pas pour l'examiner. Il rangea la côte au nord, vers un

Cap Sandwich.

Baie Rockingham.

Cook. 1770.

groupe de petites isles qui sont à la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, entre les trois plus éloignées de ces isles & celles qui sont près de la côte. Il y trouva un canal d'environ un mille de large, à travers lequel il passa, & sur une des isles les plus proches; il apperçut avec ses lunettes, environ trente naturels du pays, hommes, femmes & enfans, tous rassemblés, & regardant le vaisseau avec beaucoup d'attention: c'étoit le premier exemple de curiosité qu'il eût observé parmi eux. Ils étoient entiérement nuds; leurs cheveux étoient courts, & ils avoient la même couleur de peau que ceux qu'il avoit vus auparavant. Cette extrémité de la baie est formée par l'isle *Dunk*, qui est d'une hauteur considérable, & qui se trouve si près de la côte, qu'il n'est pas aisé de reconnoître qu'elle n'en fait pas partie.

Vue des naturels.

Isle Dunk.

Le 9, à dix heures du matin, le Capitaine Cook étoit en travers de quelques petites isles, qu'il appella *isles Frankland*, & qui sont à environ deux lieues de la grande terre. La pointe la plus éloignée qui fût en vue au nord, lui restoit au nord-quart-nord-ouest-demi-quart-ouest, & il crut qu'elle faisoit partie de la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*; mais il trouva ensuite que c'étoit une isle fort élevée, & d'environ quatre milles de circonférence. Il passa avec le vaisseau entre cette isle & une pointe de la grande terre, dont elle est éloignée de deux milles. Il appella *cap Grafton*, la pointe de la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, en travers de laquelle il étoit à midi : la terre de ce cap, ainsi que toute la côte, dans un espace d'environ vingt lieues au sud, est élevée, remplie de rochers, & peu couverte de bois ; pendant la nuit, il avoit vu plusieurs feux, & à midi, il apperçut quelques Insulaires. Après avoir doublé le cap *Grafton*, il reconnut que la terre couroit nord-ouest-quart-nord, & trois milles à l'ouest du cap, il trouva une baie dans laquelle il mit à l'ancre, à environ deux milles de la côte, par quatre brasses, fond de vase, au nord 35^{d} est ; & à trois ou quatre lieues du cap *Grafton*, il y a une baie couverte de bois & de verdure, appellée dans la carte *isle verte*.

Isles Frankland.

Cap Grafton.

Isle verte.

Dès que le vaisseau fut à l'ancre, il alla à terre avec MM. Banks & Solander. Son principal objet étoit de s'y procurer de l'eau douce, & comme le fond de la baie étoit une terre basse, couverte de palétuviers, où il n'étoit pas probable qu'il y eût de l'eau; il porta vers le cap, & trouva deux petits courans que la houle & les rochers de la côte rendoient pourtant d'un accès très-difficile. Il apperçut aussi en doublant le cap, un petit courant d'eau qui traversoit la greve, & se déchargeoit dans une anse sablonneuse; mais il n'y alla pas avec le bateau, parce qu'il vit qu'il ne feroit pas aisé de débarquer. Lorsqu'il fut à terre, il reconnut que le pays s'élevoit par-tout en collines de roches escarpées, & qu'on ne pouvoit pas y faire commodément de l'eau; ne voulant pas perdre son temps à

Descente à terre.

Description du pays.

chercher ailleurs une terre plus basse, il retourna promptement au vaisseau, & vers minuit il appareilla, & porta au nord-ouest. Cook. 1770.

Le 10 à dix heures du matin, il courut au large vers le nord, afin de gagner une petite isle basse qui est à environ deux lieues de la grande terre, & dont une grande partie étoit alors inondée par la marée haute. A environ trois lieues au nord ouest de cette isle, tout près & au-dessous de la grande terre, il y a une autre isle, dont la terre s'éleve à une plus grande hauteur, & qui, à midi, lui restoit à sept ou huit milles de distance; il avoit au nord 20d ouest, la pointe la plus septentrionale de la terre qui fût en vue; son fond d'eau étoit de quinze brasses. Entre cette pointe & le cap *Grafton*, la côte forme une grande baie, mais peu profonde, qu'il appella *baie de Trinité*, parce qu'elle fut découverte le Dimanche de la Trinité. Baie de Trinité.

Jusqu'ici Cook a navigué sans accident sur cette côte dangereuse, où la mer dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire, de plus de treize cens milles, cache par-tout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte, & des rochers qui s'élevent tout-à-coup du fond, en forme de pyramide. Jusques-là aucuns des hours qu'il avoit donnés aux différentes parties du pays, n'étoient que des monumens de détresse; mais en cet endroit il commença à connoître le malheur, & c'est pour cela qu'il appella *cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu il avoit apperçue au nord : ce cap gît par 16¹ 6′ de latitude sud, & 214d 39′ de latitude ouest. Dangers de cette côte. Cap de Tribulation.

Gouvernant au nord-demi-nord-ouest à trois ou quatre lieues de la côte, il découvrit au large, deux isles situées sud à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, la terre la plus septentrionale qui fût en vue, lui restoit au nord-quart-nord-ouest-demi-ouest, & il avoit au nord-demi-ouest, deux isles basses & couvertes de bois, que quelques Anglois prirent pour des rochers qui s'élevoient au-dessus de l'eau. Il sera plus intéressant d'entendre Cook lui-même parler des dangers qu'il a couru.

» Nous diminuâmes alors de voiles, & nous serrâmes le vent au » plus près, en voguant à la hauteur de la côte à l'est-nord-est, » & nord-est-quart-est, car c'étoit mon dessein de tenir le large » toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous apper- » cevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avoit quelques » isles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la » latitude assignée aux isles découvertes par Quiros, & que des » Géographes, par des raisons que je ne connois pas, ont cru devoir » joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent & d'un » clair de lune pendant la nuit; en portant au large depuis six, jus- » qu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de qua- » torze à vingt-une brasses; mais pendant que nous étions à souper, Danger de naufrage.

Cook. 1770.

» elle diminua tout-à-coup, & retomba à douze, dix & huit brasses » dans l'espace de quelques minutes. Sur le champ j'ordonnai à « chacun de se rendre à son poste, & tout prêt pour virer de bord » & mettre à l'ancre; mais la sonde marquant au jet suivant une eau » profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité » des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, & qu'il n'y » avoit plus de danger. Avant dix heures nous eûmes vingt & vingt-» une brasses; comme cette profondeur continuoit, les Officiers » quitterent le tillac fort tranquillement, & allerent se coucher. » A onze heures moins quelques minutes, l'eau baissa tout-d'un-» coup de vingt à dix-sept brasses, & avant qu'on pût rejetter la » sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le » soulevement que lui donnoit la houle en le battant contre le ro-» cher sur lequel il étoit. En peu de momens tout l'équipage fut » sur le tillac, & tous les visages exprimoient avec énergie l'hor-» reur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large » avec une bonne brise l'espace de trois heures & demie, nous sa-» vions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous » n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur » un rocher de corail; ces rochers sont plus dangereux que les au-» tres, parce que les pointes en sont aigues, & que chaque partie » de la surface est si raboteuse & si dure qu'elle brise & rompt tout » ce qui s'y frotte, même légerement. Dans cet état, nous abat-» tîmes sur le champ toutes les voiles & les bateaux furent mis » en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bien-» tôt que nos craintes n'avoient point exagéré notre malheur, & » que le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il étoit » échoué dans un trou qui se trouvoit au milieu. Dans quelques » endroits il y avoit de trois à quatre brasses d'eau, & dans d'au-» tres il n'y en avoit pas quatre pieds. Le vaisseau avoit touché » le cap nord-est, & à environ trente verges à stribord, l'eau » avoit une profondeur de huit, de dix & de douze brasses. Dès que » la chaloupe fut en mer, nous abattîmes nos vergues & nos hu-» niers, nous jettâmes l'ancre de toue à stribord, nous mîmes l'an-» cre d'affourche avec son cable dans le bateau, & on alloit la » jetter du même côté; mais en sondant une seconde fois autour du » vaisseau, l'eau se trouva plus profonde à l'arriere; nous portâmes » donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, & après qu'elle eut » pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces au cabestan, » dans l'espoir de remettre à flot le vaisseau si nous n'enlevions pas » l'ancre; mais à notre grand regret nous ne pûmes jamais le » mouvoir; pendant tout ce temps il continua à battre contre le ro-» cher avec beaucoup de violence, de sorte que nous avions de la » peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre mal-» heur, nous vîmes à la lueur de la lune, flotter autour de nous

Le vaisseau tombe.

Détail des dangers que courut le vaisseau.

» les planches du doublage de la quille, & enfin la fausse quille, » & à chaque instant la mer se préparoit à nous engloutir. Nous » n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau, & nous » avions perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand » avantage, car malheureusement nous échouâmes à la marée hau- » te, & elle étoit alors considérablement diminuée ; ainsi en allé- » geant le bâtiment de maniere qu'il tirât autant de pieds d'eau » de moins que la marée en avoit perdu en tombant, nous ne nous » serions trouvé que dans le même état où nous étions au premier » instant de l'accident. Le seul avantage que nous procuroit cette cir- » constance, c'est que la marée montante soulevant le vaisseau sur » les rochers, il ne battoit pas avec autant de violence. Nous avions » quelque espoir sur la marée suivante, mais il étoit incertain que » le bâtiment pût tenir jusqu'alors ; d'autant plus que le rocher grat- » toit sa quille sous l'épaule du stribord, avec une si grande force » qu'on entendoit le ratissement de la cale : notre situation ne nous » permettoit pas de perdre du temps à des conjectures, & nous fîmes » tous nos efforts pour opérer notre délivrance, que nous n'osions » espérer Les pompes travaillerent sur le champ ; nous n'avions que » six canons sur le tillac ; nous les jettâmes à la mer avec toute la » promptitude possible, ainsi que notre lest de fer & de pierres, » des futailles, des douves & des cerceaux, des jarres d'huile, de » vieilles provisions, & plusieurs autres des matériaux les plus pe- » sans. Chacun se mit au travail avec empressement, & sans la » moindre marque de murmure ou de mécontentement : nos mate- » lots étoient si fort pénétrés du sentiment de leur situation, qu'on » n'entendit pas un seul jurement.

Cook. 1770.

» Enfin la pointe du jour (le 11) parut, & nous vîmes la terre à » environ huit lieues de distance, sans appercevoir dans l'espace in- » termédiaire, une seule isle sur laquelle les bateaux eussent pu » nous conduire, pour nous transporter ensuite sur la grande ter- » re, en cas que le vaisseau fût mis en pieces. Le vent tomba pour- » tant par degrés, & nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heu- » re dans la matinée ; s'il avoit été fort, notre bâtiment auroit in- » failliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heu- » res du matin ; nous portâmes les ancres en dehors, & nous fîmes » tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre » le vaisseau à flot ; nous ressentîmes une douleur & une surprise » qu'il n'est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'il ne flot- » toit pas de plus d'un pied & demi, quoique nous l'eussions allégé de » près de cinquante tonneaux, car la marée du jour n'étoit pas par- » venue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit : nous » nous mîmes à l'alléger encore davantage, & nous jettâmes à la » mer tout ce qui ne nous étoit point absolument nécessaire. Jus- » qu'ici le vaisseau n'avoit pas fait beaucoup d'eau ; mais à mesure

Suite des dangers que court le vaisseau.

Cook. 1770.

„ que la marée tomboit, l'eau y entroit avec tant de rapidité, que „ deux pompes travaillant continuellement, pouvoient à peine „ nous empêcher de couler à fond : à deux heures, deux ou trois „ voies d'eau s'ouvrirent à ſtribord, & la pinaſſe, qui étoit ſous les „ épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'eſpoir que dans la „ marée de minuit, & afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux „ ancres d'affourche, l'un à ſtribord, & l'autre directement à la „ poupe ; nous mîmes en ordre les cap-moutons & les palans dont „ nous devions nous ſervir, pour tirer les câbles peu-à-peu, & nous „ attachâmes fortement une des extrémités des câbles à l'arriere, afin „ que l'effort ſuivant pût produire quelque effet ſur le vaiſſeau, & „ qu'en raccourciſſant la longueur du câble qui étoit entre lui & „ les ancres, on pût le remettre au large, & le détacher du banc „ de rocher ſur lequel il étoit. Sur les 5 heures de l'après-midi, nous „ obſervâmes que la marée commençoit à monter ; mais nous re- „ marquâmes en même temps que la voie d'eau faiſoit des progrès „ allarmans, de ſorte qu'on monta deux nouvelles pompes ; malheu- „ reuſement il n'y en eut qu'une qui fut en état de travailler : trois „ pompes manœuvroient continuellement, mais la voie d'eau „ avoit ſi fort augmenté, que nous imaginions que le vaiſſeau alloit „ couler à fond, dès qu'il ceſſeroit d'être ſoutenu par le rocher. „ Cette ſituation étoit effrayante, & nous regardions l'inſtant où „ le vaiſſeau ſeroit remis à flot, non pas comme le moment de „ notre délivrance, mais comme celui de notre deſtruction : nous „ ſavions bien que nos bateaux ne pourroient pas nous porter tous „ à terre, & que quand la criſe fatale arriveroit, comme il n'y au- „ roit plus ni commandement ni ſubordination, il s'enſuivroit pro- „ bablement une conteſtation pour la préférence, qui augmenteroit „ les horreurs du naufrage même, & nous feroit périr par les mains „ les uns des autres ; cependant nous ſavions très-bien que ſi on „ en laiſſoit quelques-uns à bord, ils auroient vraiſemblablement „ moins à ſouffrir en périſſant dans les flots, que ceux qui gagne- „ roient terre, ſans aucune défenſe contre les habitans, dans un pays „ où des filets & des armes à feu ſuffiroient à peine pour leur pro- „ curer la nourriture ; & que quand même ceux-ci trouveroient des „ moyens de ſubſiſter, ils ſeroient condamnés à languir le reſte de „ leurs jours dans un déſert horrible, ſans eſpoir de goûter ja- „ mais les conſolations de la vie domeſtique, ſéparés de tout com- „ merce avec les hommes, ſi on en excepte des Sauvages nuds „ qui paſſoient leur vie à chercher quelque proie dans cette contrée, „ & qui étoient peut-être les hommes les plus groſſiers & les moins „ civiliſés de la terre.

Suite des dangers.

„ La mort ne s'eſt jamais montrée dans toutes ſes horreurs qu'à „ ceux qui l'ont attendue dans un pareil état ; & comme le moment „ affreux qui devoit décider de notre ſort approchoit, chacun vit

Cook. 1770.

„ ses propres sentimens peints sur le visage de ses compagnons ; „ cependant tous les hommes qu'on put épargner pour le service des „ pompes, se préparerent à travailler au cabestan & au vindas, „ & le vaisseau flottant sur les dix heures & dix minutes, nous fî- „ mes le dernier effort, & nous le remîmes en pleine eau. Nous eû- „ mes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisoit pas alors plus d'eau „ que quand il étoit sur le rocher ; & quoiqu'il n'y eût pas moins de „ trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau „ avoit gagné sur les pompes, cependant nos gens n'abandonne- „ rent point leur travail, & ils parvinrent à empêcher l'eau de faire „ de nouveaux progrès. Mais ayant souffert pendant plus de vingt- „ quatre heures une fatigue de corps & une agitation d'esprit „ excessives, & perdant toute espérance, ils commencerent à tom- „ ber dans l'abattement : ils ne pouvoient plus travailler à la pompe „ plus de cinq ou six minutes de suite ; après quoi chacun d'eux, „ entiérement épuisé, s'étendoit sur le tillac, quoique l'eau des „ pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lors- „ que ceux qui les remplaçoient avoient un peu travaillé, & qu'ils „ étoient épuisés à leur tour, ils se jettoient à terre de la même „ maniere que les premiers, qui se relevoient pour recommencer „ leurs efforts ; c'est ainsi qu'ils se soulageoient les uns les autres, „ jusqu'à ce qu'un nouvel accident fut près de terminer tous leurs „ maux. Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire „ est appellé *la carlingue*, & entre celui-ci & le bordage de l'exté- „ rieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui, „ jusqu'alors avoit mesuré la hauteur de l'eau, ne l'avoit prise „ que sur la carlingue, & avoit fait son rapport en conséquence ; mais „ celui qui le remplaça pour le même service, la mesura sur le „ bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avoit gagné en „ peu de minutes, sur les pompes, dix-huit pouces, différence qui „ étoit entre le bordage du dehors & celui de l'intérieur : à cette „ nouvelle le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son tra- „ vail ainsi qu'à ses espérances, ce qui auroit bientôt jetté tout l'é- „ quipage dans la confusion du désespoir. Quelque terrible que fût „ d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de „ notre salut : l'erreur fut bientôt découverte, & la joie subite que „ ressentit chacun de nous en trouvant que son état n'étoit pas aussi „ dangereux qu'il l'avoit craint, fut une espece d'enchantement „ qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restoit-il „ encore quelque véritable péril. Cette confiance & cet espoir „ mal-fondés, inspirerent une nouvelle vigueur ; & quoique notre „ état fût le même que lorsque nos gens rallentirent leur travail par „ fatigue & par découragement, cependant ils réitérerent leurs ef- „ forts avec tant de courage & d'activité, qu'avant huit heures „ du matin les pompes avoient gagné considérablement sur la voie

Cook. 1770.

„ d'eau. Chacun parloit alors de conduire le vaiſſeau dans quelque „ havre, comme d'un projet ſur lequel il n'y avoit pas à balancer; & tous ceux qui n'étoient pas occupés aux pompes, travaillerent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre „ de toue & la ſeconde ancre, mais il nous fut impoſſible de ſauver „ la petite ancre d'affourche, & nous fûmes obligés d'en couper „ le cable; nous perdîmes auſſi le cable de l'ancre de toue parmi les „ rochers; mais dans notre ſituation, ces pertes étoient des bagatelles auxquelles nous ne faiſions pas beaucoup d'attention. „ Nous travaillâmes enſuite à arborer le petit mât de hune & la „ vergue de miſaine, & à remorquer le vaiſſeau au ſud-eſt; & „ à onze heures, ayant une briſe de mer, nous remîmes enfin à „ la voile, & nous portâmes vers la terre.

„ Il étoit cependant impoſſible de continuer long-temps le travail néceſſaire, pour que les pompes gagnaſſent ſur la voie d'eau; „ & comme on ne pouvoit pas en découvrir exactement la ſituation, nous n'avions point d'eſpoir de l'arrêter en dedans : dans „ cet état, M. Monkhouſe, un des Officiers de poupe, vint à moi, „ & me propoſa un expédient dont il s'étoit ſervi à bord d'un vaiſſeau marchand, qui, ayant une voie qui faiſoit plus de quatre „ pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené ſain & ſauf de la „ *Virginie* à *Londres*. Le maître du vaiſſeau avoit eu tant de confiance dans cet expédient, qu'il avoit remis en mer ſon bâtiment, „ quoiqu'il connût ſon état, ne croyant pas qu'il fût néceſſaire „ de boucher autrement ſa voie d'eau. Je n'héſitai point à laiſſer „ à M. Monkhouſe le ſoin d'employer le même expédient, qu'on „ appelle *larder la bonnette*; quatre ou cinq perſonnes furent nommées pour l'aider, & voici comment il exécuta cette opération: „ il prit une petite bonnette en étui, & après avoir mêlé enſemble une „ grande quantité de fil de carret & de laine, hachés très-menu, „ il les piqua ſur la voile auſſi légérement qu'il lui fut poſſible, & „ il étendit par-deſſus le fumier de notre bétail, & d'autres ordures; „ ſi nous avions eu du fumier de cheval il auroit été meilleur. Lorſque la voile fut ainſi préparée, on la plaça au-deſſous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenoient étendue; la voie, „ en tirant de l'eau, tira en même temps de la ſurface de la voile, „ qui ſe trouvoit au trou, la laine & le fil de carret, que la mer „ ne pouvoit pas entraîner, parce qu'elle n'étoit pas aſſez agitée „ pour cela; cet expédient réuſſit ſi bien que notre voie d'eau fut „ fort diminuée, & qu'au lieu de gagner ſur trois pompes, une „ ſeule ſuffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet événement „ fut pour nous une nouvelle ſource de confiance & de conſolation; „ les gens de l'équipage témoignerent preſqu'autant de joie que s'ils „ euſſent déja été dans un port, loin de borner dès-lors leurs vues „ à faire échouer le vaiſſeau dans quelque havre, ou d'une iſle ou

d'un

» d'un continent, & à conftruire de fes débris un petit bâtiment » qui pût nous porter aux Indes orientales ; ce qui avoit été quel» ques momens auparavant le dernier objet de notre efpoir, ils ne » penferent plus qu'à ranger la côte de la *Nouvelle-Hollande*, afin de » chercher un lieu convenable pour le radouber, & pourfuivre en» fuite notre voyage comme fi rien ne fût arrivé. Je dois à cette oc» cafion rendre juftice & témoigner ma reconnoiffance à l'équipage, » ainfi qu'aux perfonnes qui étoient à bord, de ce qu'au milieu de » notre détreffe, on n'entendit point d'exclamations de fureur, & de » ce qu'on ne vit point de geftes de défefpoir ; quoique tout le » monde parût fentir vivement le danger qui nous menaçoit, cha» cun, maître de foi, faifoit tous fes efforts avec une patience pai» fible & conftante, également éloignée de la violence tumul» tueufe de la terreur & de la fombre létargie du défefpoir ".

Cook. 1770.

Le 12 à fix heures du foir, Cook mit à l'ancre par dix-fept, braffes à fept lieues de diftance de la côte, & à une lieue du banc de rochers fur lequel nous avions touché.

Giffement du bas-fond fur lequel échoua Cook

Ce banc de rochers ou ce bas-fond, gît au 15ᵈ 45′ de latitude fud, & à fix ou fept lieues de la *Nouvelle-Hollande ;* ce n'eft pas le feul bas fond qu'il y ait fur cette partie de la côte, fur-tout au nord, & Cook en a vu un autre au fud, fur l'extrémité duquel il paffa environ deux heures avant d'échouer : une partie de ce bas-fond eft toujours au-deffus de l'eau, & a l'apparence d'un fable blanc ; une partie de celui qui manqua de nous faire périr, eft affis à fec à la marée baffe ; il confifte en cet endroit en pierres de fable, mais tout le refte eft un rocher de corail.

Tandis que Cook étoit à l'ancre pendant la nuit, il trouva que le vaiffeau faifoit environ quinze pouces d'eau par heure, ce qui n'annoncoit pourtant pas un danger prochain, & à fix heures du matin du 13, il appareilla pour porter au nord-oueft. A neuf heures, il paffa tout près & en-dehors de deux petites ifles fituées au 15ᵈ 41′ de latitude fud, & environ quatre lieues de la *Nouvelle-Hollande ;* il les appella *Hope Iflands* (Ifles de l'Efpérance) parce que dans les momens de danger, le dernier objet de notre efpérance, ou plutôt des defirs de l'équipage, auroit été d'y aborder. L'après-midi, ayant une petite brife du fud-eft-quart-eft, Cook envoya le maître avec deux bateaux, pour fonder à l'avant du vaiffeau, & pour chercher un havre où il pût fe radouber & remettre le vaiffeau en eftive. A trois heures on vit une ouverture qui avoit l'apparence d'un havre, & on louvoya tandis que les bateaux l'examinoient, mais il trouverent bientôt que l'eau n'étoit pas affez profonde pour le vaiffeau. La pinaffe étoit toujours en mer avec un des contre-maîtres, qui revint à 9 heures, & rapporta qu'à environ 2 lieues au-deffous du vent, il avoit précifément découvert un havre convenable, où il y avoit affez d'eau, & qui offroit d'ailleurs toutes les commodités qu'on pouvoit defi-

Ifles de l'Efpérance.

rer pour débarquer ſur la côte, ou pour mettre le vaiſſeau à la bande.

Cook. 1770.

En conſéquence de cette découverte, Cook leva l'ancre à ſix heures du matin, du 14, & après avoir détaché deux bateaux en-avant, pour ſe tenir ſur les bas-fonds qu'on avoit apperçus dans la route, il courut vers le havre; mais malgré toutes ſes précautions, il n'eut un moment que trois braſſes d'eau. Dès qu'il eut dépaſſé ces bas-fonds, il ordonna aux bateaux d'aller dans le canal qui conduit au havre, & alors le vent commença à ſouffler: heureuſement il avoit un endroit pour ſe réfugier; car il reconnut bientôt que le vaiſſeau ne vouloit plus manœuvrer; il avoit deux fois refuſé de prendre le vent: ſa ſituation n'étoit pas ſans danger, quoiqu'elle eût pu être plus périlleuſe. Cook etoit embarraſſé parmi des bas-fonds, & il avoit de fortes raiſons de craindre d'être chaſſé deſſous le vent avant que les bateaux puſſent ſe placer de maniere à diriger la route; il mouilla donc par quatre braſſes à environ un mille de la côte, & il fit ſignal aux bateaux de revenir; il alla enſuite lui-même dans le canal qu'il trouva très-étroit, & il le baliſa. Le havre étoit auſſi plus petit qu'il ne comptoit, mais il étoit très-propre à l'uſage qu'on en vouloit faire; & il eſt très remarquable que dans tout ſon voyage, il n'avoit trouvé aucun mouillage qui pût lui procurer les mêmes avantages dans les circonſtances où il étoit. Le reſte du jour & toute la nuit, le vent fut trop frais pour ſe haſarder à lever l'ancre & à entrer dans le havre. Le vent continuant, Cook garda ſon poſte toute la journée du 15: le 16, il ſe modéra; & ſur les ſix heures du matin il vira à pic, dans le deſſein de mettre à la voile, mais il fut obligé d'abandonner l'entrepriſe & de filer de nouveau le cable. Il faut obſerver que la briſe de mer qui ſouffloit très-frais, quand il mit à l'ancre, continua avec la même force preſque tous les jours qu'il y reſta: il n'eut calme que pendant qu'il étoit ſur le rocher & une autre fois; le vent même qui le porta ſur la côte, s'il s'étoit levé dans le temps de ſa détreſſe, auroit certainement mis le bâtiment en pieces. Le ſoir de la veille, Cook apperçut un feu près du rivage, & comme il étoit forcé de reſter quelque temps dans cet endroit, il ne déſeſpéroit pas de faire connoiſſance avec les naturels du pays. Il vit le jour un plus grand nombre de feux ſur les collines, & il découvrit avec ſes lunettes quatre Indiens qui marchoient le long de la côte; ils s'arrêterent & allumerent deux feux, mais il fut impoſſible de deviner quelle étoit leur intention.

Remarques ſur ces bas fonds.

Nouveaux dangers.

Difficultés pour entrer dans un havre.

Scorbut.

Le ſcorbut commença alors à ſe manifeſter parmi nous avec des ſymptômes très-effrayans: le pauvre Taïtien, Tupia, qui ſe plaignoit depuis quelque temps que ſes gencives étoient malades & enflées, & qui, ſuivant l'avis du Chirurgien, prenoit une grande quantité de jus de limon, avoit alors des boutons livides ſur les jambes & d'autres marques infaillibles que la maladie avoit fait un progrès rapide, malgré tous les remedes parmi leſquels on lui avoit



Vue de la Riviere D'ENDEAVOUR sur la Côte de la Nouvelle Hollande où le Vaisseau fut mis à la bande.

administré sur-tout du quinquina. La santé de M. Green, l'Astronome, s'affoiblissoit, & ces circonstances entre plusieurs autres faisoient desirer impatiemment d'aller à terre. Cook. 1770.

Le matin du 17, quoique la brise fût toujours fraîche, Cook hasarda de lever l'ancre, & de pousser la barre au vent vers le havre; mais dans la route, le vaisseau toucha deux fois. On le remit à flot la premiere, sans peine, mais la seconde il tint fortement. On abattit la vergue de misaine, les petits mats de hune & les boute-dehors, & on en fit un radeau le long du vaisseau : heureusement la marée montoit, &, à une heure de l'après-midi, le bâtiment flotta. On le remorqua bientôt dans le havre, & après l'avoir amarré le long d'une greve escarpée au sud, on porta à terre avant la nuit les ancres, les cables & toutes les hansieres. Le vaisseau touche encore.

---

§ XII.

Radoub du vaisseau dans la riviere Endeavour, *& suite de la reconnoissance de la côte orientale de la* Nouvelle-Hollande.

Le matin du 18, on construisit un pont du vaisseau au rivage; la côte étoit si escarpée que le bâtiment flottoit à vingt pieds de distance de la greve. Cook gravit une des collines les plus élevées de celles qui dominoient le havre; elle ne présentoit pas un coup d'œil qui promît beaucoup d'avantage; la terre basse près de la riviere étoit entiérement couverte de paletuviers inondés d'eau salée à chaque marée, & la terre élevée sembloit être par-tout pierreuse & stérile. M. Banks fit aussi une promenade dans l'intérieur du pays, & il rencontra les restes de plusieurs vieilles maisons Indiennes & des endroits où les habitans avoient apprêté des poissons & coquilles; ils ne paroissoient cependant pas avoir fréquenté ces lieux depuis quelques mois. Excursion dans le pays.

Le 19, on fit les préparatifs nécessaires pour le radoubement du vaisseau. M. Banks traversa la riviere pour examiner le pays de l'autre côté; il trouva qu'il consistoit principalement en collines de sable, & il vit quelques maisons d'Indiens qui avoient été habitées depuis peu. Il rencontra dans sa promenade de grandes troupes de pigeons & de corneilles; il tua plusieurs pigeons qui étoient extrêmement beaux, mais les corneilles, qui sont exactement les mêmes que celles d'Angleterre, étoient si sauvages qu'il ne put pas les approcher assez pour les tirer. Autre excursion.

On acheva de vuider la calle du bâtiment. Le soir, M. Banks observa que dans plusieurs parties du golfe, il y avoit de grandes quantités de pierre-ponce qui étoient à une distance considérable au-delà de la marque de la marée haute, & où elles avoient été portées par Pierre-ponce.

Cook. 1770. les marées extraordinairement hautes, car on ne pouvoit pas douter qu'elles ne vinssent de la mer.

Le 22, à deux heures du matin, le jusant de la marée ayant fini, on fut en état d'examiner la voie d'eau qui se trouva au premier bordage du flottaison, un peu devant les cadences de l'avant de stribord. Dans cet endroit les rochers avoient fait une ouverture à travers quatre bordages, & même dans les couples; trois autres bordages étoient fort endommagés, & ces brêches formoient un coup-d'œil très-extraordinaire. On ne voyoit pas un seul éclat de bois, mais le tout étoit aussi uni que s'il avoit été coupé avec un instrument. Heureusement les couples étoient très-bien joints dans cette partie du vaisseau, sans cela il auroit été absolument impossible de le sauver; sa conservation dépendit d'une autre circonstance qui est encore plus remarquable. L'un des trous étoit assez large pour couler à fond le bâtiment, quand même il auroit fait aller continuellement huit pompes au lieu de quatre, mais par bonheur il se trouva en grande partie bouché par un morceau de roche qui, après avoir fait l'ouverture, y étoit resté engagé; de sorte que la seule eau, qui passoit entre la pierre & le bois, avoit d'abord gagné sur les pompes, d'où l'on peut juger de ce qui feroit arrivé si la brêche n'avoit été remplie par rien : on reconnut aussi que plusieurs morceaux de la bonnette lardée s'étoient fait un passage entre les couples, & avoient presque entiérement arrêté la partie de la voie d'eau que la pierre avoit laissée ouverte; en l'examinant plus attentivement, on vit qu'outre la voie d'eau, la calle avoit été fort endommagée, & qu'une grande partie du dantlage s'étoit détachée dessous l'épaule du bas bord. Il manquoit aussi un morceau considérable de la fausse quille, & le vaisseau étoit avarié en beaucoup d'autres endroits. Sur ces entrefaites, Cook envoya quelques personnes de l'autre côté de la riviere afin de tuer des pigeons pour les malades; ils dirent à leur retour qu'ils avoient vu un animal aussi gros qu'un lévrier, qui avoit le corps mince, d'une couleur de souris, & qui étoit extrêmement agile; ils apperçurent aussi plusieurs maisons d'Indiens & un beau courant d'eau douce.

Quadrupede particulier.

Le lendemain au matin 23, il dépêcha un bateau pour jetter la seine, mais à midi, ils ne rapporterent que trois poissons, quoiqu'on en vît un grand nombre sauter aux environs du havre. Presque toutes les personnes de l'équipage virent ce même jour l'animal dont les chasseurs avoient fait la description la veille. On découvrit bientôt des chauve-souris qui ont ici une figure effrayante : car elles sont presque entiérement noires & aussi grosses qu'une perdrix.

Le 24, un détachement qu'on avoit envoyé chercher des rafraîchissemens pour les malades, revint vers le midi, & rapporta un petit nombre de choux palmistes & plantains sauvages. Les plantains étoient les plus petits qu'eut jamais vus Cook, & la chair,



uadrupede nommé *KANGUROO*, trouvé sur la Côte de la N.^le Hollande.

t. des Voyages Tom. 80 in 12 pag. 116.

quoique d'un assez bon goût, étoit remplie de petites pierres. Comme il se promenoit le matin à peu de distance du vaisseau, il vit un des animaux que les gens de l'équipage avoient décrit si souvent. Il étoit d'une legere couleur de souris, & il ressembloit beaucoup par la grosseur & la figure à un lévrier; il avoit aussi une longue queue qu'il portoit comme l'animal auquel on vient de le comparer; & on l'auroit pris pour un chien sauvage, si au lieu de courir, il n'avoit pas sauté comme un lievre ou un daim. On disoit que ses jambes étoient très-minces, & la trace de son pied semblable à celui d'une chevre; mais l'herbe étoit si élevée dans l'endroit où Cook l'apperçut, qu'elle lui cachoit les jambes, & le terrein étoit trop dur pour qu'il pût y imprimer la trace de son pied. M. Banks vit imparfaitement cet animal, & il pensa que son espece est encore inconnue.

Cook. 1770.

Le 26, tandis que les matelots attacherent des tonneanx au-dessous de la quille du vaisseau pour qu'il pût flotter plus aisément, quelques Officiers, qui avoient fait une excursion dans les bois, apporterent à bord les feuilles d'une plante qu'on crut être la même que celle qui est appellée *cocos* dans les isles d'Amérique; mais en la goûtant les racines se trouverent trop âcres pour qu'on pût les manger; les feuilles étoient cependant presque aussi bonnes que celle de l'épinard: il croissoit dans l'endroit où l'on cueillit ces plantes, une grande quantité de choux palmistes, & une espece de plantain sauvage, dont le fruit contenoit tant de pierres qu'on pouvoit à peine en manger. On y trouva aussi un autre fruit à-peu près de la grosseur d'une petite pomme d'amour, mais plus plate, & d'une couleur de pourpre foncé: en le détachant de l'arbre, il étoit dur & d'un goût désagréable; mais après avoir été gardé quelques jours, il devint mol, & il avoit une saveur très-ressemblante à une prune de damas d'une médiocre bonté.

Différens fruits du pays

L'après-midi du 27, Cook remonta le havre dans la pinasse, & il tira plusieurs fois la seine, mais il ne prit que vingt ou trente poissons, qui furent distribués aux malades & aux convalescens.

Le 28, M. Banks alla dans l'intérieur du pays avec quelques-uns des matelots, afin de leur montrer la plante qui est appellée dans les isles d'Amérique *chou caraïbe*, & qui fournissoit un légume. Tupia rendoit beaucoup meilleur la racine des cocos, en l'apprêtant dans un four pareil à celui de son pays; mais ce fruit étoit si petit qu'il ne pouvoit pas fournir une nourriture à l'équipage. Ils trouverent dans leur promenade un arbre qui avoit été entaillé pour pouvoir y grimper plus commodément, de la même maniere que ceux qu'on avoit vus dans la *baie de Botanique;* ils rencontrerent aussi plusieurs amas de fourmis blanches, qui ont de la ressemblance avec celles des Indes orientales, & qui sont les insectes les plus nuisibles du monde. Les fourmillieres étoient d'une figure pyramidale, de deux ou

Excursion dans le pays.

Fourmillieres.

Cook. 1770.

trois à six pieds de hauteur, & ressembloient beaucoup aux pierres qui sont en Angleterre, & qu'on dit être des monumens des Druydes. M. Gore qui, ce jour-là, fit aussi quatre ou cinq milles dans l'intérieur du pays, rapporta qu'il avoit vu des pas d'hommes & des traces de trois ou quatre différentes sortes d'animaux, mais qu'il n'avoit pas été assez heureux pour appercevoir ni les Indiens ni les bêtes.

Loup

A la pointe du jour, Cook envoya de nouveau le bateau, pour pêcher à la seine, & l'après-midi, il revint avec une assez grande quantité de poissons, pour en donner une livre & demie à chaque personne de l'équipage. Un des Officiers de poupe, Américain, qui étoit allé à terre avec un fusil, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement pareil à ceux de son pays, & qu'il l'avoit tiré sans le tuer.

Différentes excursions dans le pays.

Le lendemain 30, encouragé par le succès de la veille, Cook envoya de nouveau un bateau pêcher à la seine, & un détachement d'hommes pour cueillir des herbages; il chargea aussi quelques jeunes Officiers de dresser le plan du havre, & il monta sur une colline qui est sur la pointe méridionale, afin d'examiner la mer. La marée étoit basse alors, & il vit avec douleur une quantité innombrable de bancs de sable & de brisans, qui sont le long de la côte dans toutes les directions; le plus avancé gît à environ trois ou quatre milles de la côte; le plus éloigné s'étendoit aussi loin qu'il pouvoit appercevoir avec une lunette, & la plupart des autres s'élevoient à peine au-dessus de la surface de l'eau : il y avoit quelque apparence d'un passage au nord, Cook n'espéroit sortir du milieu des bas-fonds que de ce côté; car comme le vent souffle constamment du sud-est, il auroit été difficile, pour ne pas dire impossible, de s'en retourner au sud.

Autres quadrupedes.

M. Gore rapporta que ce jour-là il avoit apperçu deux animaux semblables à un chien, de couleur paille, qu'ils couroient comme le lievre, & qu'ils étoient à-peu-près de la même grosseur. L'après-midi, les matelots revinrent de la pêche, qui avoit été encore plus heureuse que le jour précédent.

Différentes excursions dans le pays.

Le lendemain, premier Juillet, tout le monde eut la liberté d'aller à terre, excepté un homme de chaque chambrée, qui fut envoyé à la pêche; elle fut encore heureuse, & les gens qui allerent dans l'intérieur du pays firent la description de plusieurs animaux qu'ils avoient vu, sans pouvoir en attraper aucun. Ils apperçurent aussi un feu à environ un mille au-dessus de l'embouchure de la riviere. Le second Lieutenant trouva une coque de coco remplie de bernacles, elles venoient probablement de quelque isle au-dessus du vent, peut-être de la terre *del Espirito sancto de Quiros* (a) : ce jour-là le

(a) Cette terre, retrouvée par Cook à son second voyage, fait partie d'un grouppe d'isles, qui ont été appellées les Nouvelles-Hébrides, comme on le dira plus bas.

thermomètre, à l'ombre, s'éleva à 87[d], c'eſt-à-dire, plus haut qu'il n'étoit monté depuis l'arrivée de l'*Endeavour* ſur la côte. Cook. 1770.

Le 3 à midi, le maître qu'on avoit envoyé la veille pour reconnoître ces parages, revint apprendre à Cook qu'il avoit trouvé un paſſage entre les bancs de ſable : il dit que les bancs étoient de rochers de corail, dont la plupart étoient à ſec à mer baſſe, & qu'il étoit deſcendu ſur l'un d'eux : il y trouva quelques pétoncles d'une ſi énorme groſſeur, que deux hommes ne pouvoient pas en manger une ſeule, & beaucoup d'autres poiſſons à coquilles, dont il en apporta une grande quantité. Reconnoiſſance de ce parage.

Il avoit débarqué le ſoir à environ trois lieues d'un mouillage, dans une baie où il trouva quelques-uns des naturels du pays qui étoient à ſouper ; ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation à ſon approche, en laiſſant quelques-uns de leurs mets, & un feu qui venoit d'être allumé; mais il n'y avoit dans cet endroit ni maiſon, ni rien qui pût en tenir lieu. Il remarqua que quoique les bancs de ſable, qui ſont à la portée de la vue de la côte, abondent en poiſſons à coquilles, qu'on peut attraper aiſément à la marée baſſe : cependant il ne vit aucuns reſtes de coquillages aux environs des endroits où on avoit fait du feu : il apperçu auſſi pendant quelque temps un caïman nâger autour du vaiſſeau.

Le 5, M. Banks traverſa l'autre côté du havre, où, en ſe promenant le long du rivage ſablonneux, il trouva un nombre prodigieux de fruits, dont pluſieurs n'étoient pas les productions des plantes qu'il avoit découvertes juſqu'alors dans le pays ; entr'autres, il y avoit quelques noix de coco, que Tupia dit avoir été ouvertes par une eſpece de crabe, que d'après ſa deſcription, on jugea être le même que les Hollandois appellent *beurs krabbe*, & qu'on n'avoit point vu dans ces mers. Toutes les ſubſtances végétales qu'il trouva en cet endroit, étoient incruſtées de productions marines, & couvertes de bernacles, ſigne certain qu'elles étoient venues par mer de fort loin ; & comme le vent aliſé ſouffle directement ſur la côte, il eſt probable qu'il les y avoit apportées de la terre *del Eſpirito ſancto*, dont nous avons déja fait mention.

M. Banks, qui étoit parti avec un lieutenant le 6 dès le matin, pour faire une expédition dans l'intérieur du pays, revint le 8 au ſoir ; après avoir marché environ trois lieues parmi des terreins marécageux & des palétuviers, ils avoient pénétrés dans l'intérieur du pays, qu'ils trouverent très-peu différent de ce qu'ils avoient déja vu ; ils continuerent leur route le long de la riviere, qui, à quelque diſtance, ſe reſſerre dans un canal étroit, bordé, non par des marais & des palétuviers, mais par un terrein eſcarpé & couvert d'arbres de la plus belle verdure, parmi leſquels on trouvoit celui qui eſt appellé *Mohoe*, dans les iſles d'Amériqne, ou l'arbre du quinquina, (*hibiſcus tiliaceus*). La terre dans l'intérieur étoit en géné- Excurſion dans l'intérieur du pays

Cook. 1770.

ral basse, & revêtue d'une herbe longue & épaisse : le sol sembloit promettre une grande fertilité à tous ceux qui voudroient le planter & le cultiver. Dans le courant de la journée, Tupia vit un animal que, d'après sa description, M. Banks jugea être un loup; il en apperçut aussi trois autres, qu'il ne put ni attraper ni tuer, & une espece de chauve-souris aussi grosse qu'une perdrix, dont il lui fut également impossible de se rendre maître; le soir ils firent leur établissement tout près des bords de la riviere, & ils y allumerent du feu; mais il y avoit une si grande quantité de mousquites, qu'à peine purent-ils y tenir; ces insectes les suivoient dans la fumée, & presque dans le feu, que les voyageurs aimoient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que la piquûre de ces animaux, qui leur causoit une douleur insupportable. Le feu, les mouches & la terre, qui leur servoit de lit, rendirent la nuit extrêmement dure, de sorte qu'ils l'a passerent à veiller, & à former des souhaits pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin, ils allerent chercher du gibier, & dans une course de plusieurs milles, ils virent quatre animaux de la même espece, dont deux furent très-bien chassés par le lévrier de M. Banks, mais ils le laisserent bientôt derriere, en sautant par-dessus l'herbe longue & épaisse, qui empêchoit le chien de courir.

Nuit passée à terre.

On observa que cet animal ne marchoit pas sur ses quatre jambes, mais qu'il sautoit sur les deux de devant, comme le *jerbua* ou *mus jacalus*. Sur le midi, ils retournerent au bateau, & remonterent ensuite la riviere, qui ne formoit un peu plus haut qu'un ruisseau d'eau douce, & où cependant la marée s'élevoit à une hauteur considérable. Comme le soir approchoit, la marée baissa, & même si fort qu'ils furent obligés de descendre du bateau, & de le traîner le long du rivage, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit où ils pussent reposer pendant la nuit. Enfin, ils rencontrerent un lieu convenable, & pendant qu'ils déchargeoient le bateau, ils observerent de la fumée à environ trois cens pas de distance; ils penserent que quelques-uns des naturels du pays, avec qui ils desiroient depuis si long-temps & avec tant d'empressement de faire connoissance, étoient autour du feu. Trois Anglois allerent auprès d'eux, dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les mettroit pas en fuite; cependant lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il étoit abandonné, ce qui les fit conjecturer que les Indiens les avoient découverts. Ils trouverent le feu qui brûloit encore dans le creux d'un vieil arbre pourri, & plusieurs branches nouvellement rompues, avec lesquelles des enfans sembloient s'être amusés. Ils observerent plusieurs pas sur le sable au-dessous de la marque de la haute marée, ce qui prouvoit que les Indiens y avoient marché depuis peu. Ils rencontrerent plusieurs maisons à une petite distance de-là, & quelques fours creusés en terre de la même maniere que ceux de *Tahiti*, & dans

Nouvelle difficulté d'aborder les naturels.

dans lesquels il leur parut qu'on avoit apprêté des alimens dès le matin. Il y avoit dans les environs des coquillages, & quelques fragmens de racines qui étoient les débris d'un repas. Les Anglois, mortifiés de s'être trompés, retournerent à leur quartier, qui étoit un large monceau de sable au-dessous d'un buisson. Ils formerent leurs lits de feuilles de plantain, qu'ils étendirent sur le sable, & qui étoient aussi douces qu'un matelas; leurs manteaux leur servirent de couvertures, & des paquets d'herbes de coussins. D'après ces arrangemens, ils comptoient passer une meilleure nuit que la derniere, d'autant plus qu'à leur grande joie on ne voyoit pas une moustique: ils se coucherent, & telle est la force de l'habitude, qu'ils s'endormirent sans penser une seule fois qu'il étoit probable que les Indiens les trouveroient dans cette situation, & à combien de dangers ils s'exposoient.

Cook. 1770.

Après avoir dormi jusqu'au matin sans s'éveiller une seule fois, ils examinerent la riviere, & voyant que la marée étoit favorable à leur retour, & que le pays ne promettoit rien qui meritât de les retenir plus long-temps, ils se rembarquerent, & revinrent promptement au vaisseau.

Bientôt après l'arrivée de ce détachement, le maître, qui avoit fait sept lieues en mer, revint aussi à bord, & il pensoit alors qu'il n'étoit pas possible de déboucher par l'endroit où il avoit cru qu'il y avoit un passage. Son expédition procura cependant quelques avantages, car il alla une seconde fois sur le rocher où il avoit vu de grosses pétoncles, & il y trouva un grand nombre de tortues; quoiqu'il n'eût pas d'autre instrument qu'un croc de bateau, il en attrapa trois qui pesoient ensemble sept cens quatre-vingt-onze livres.

Pétoncles & autres productions marines.

Le 9, Cook le renvoya à la même pêche, avec des instrumens plus convenables; M. Banks alla avec lui, mais le succès ne répondit pas à leur attente, & ils ne prirent pas une seule tortue; cependant M. Banks débarqua sur le récif, où il vit plusieurs grosses pétoncles, & on rassembla plusieurs coquillages & des productions marines

Vue des naturels.

L'après-midi, sept ou huit naturels du pays parurent sur la côte méridionale de la riviere, & deux d'entr'eux s'avancerent jusqu'à la pointe sablonneuse, qui étoit vis-à-vis le vaisseau; mais quand ils virent que Cook s'embarquoit pour aller leur parler, ils s'enfuirent tous avec la plus grande précipitation.

Le 10, on vit sur la pointe sablonneuse au côté septentrional de la riviere, quatre autres naturels du pays, qui avoient une petite pirogue avec des balanciers; ils parurent pendant quelque temps fort occupés à harponner du poisson; plusieurs des Anglois avoient envie d'aller auprès d'eux dans un bateau, mais Cook ne voulut point le permettre : une expérience réitérée l'avoit convaincu que cette démarche seroit plus capable d'empêcher que de procurer une en-

Cook. 1770.

trevue avec ces Indiens : il résolut d'employer la méthode contraire pour voir s'il seroit plus heureux; en conséquence il les laissa seuls, paroissant ne pas faire la moindre attention à eux; ce stratagême réussit si bien, qu'enfin deux d'entr'eux vinrent dans la pirogue à une portée de fusil du vaisseau, & là ils parlerent beaucoup d'un ton de voix fort élevée; les Anglois ne comprirent rien à ce qu'ils disoient, & ils ne purent répondre à leur harangue que par des cris, & en leur faisant tous les signes possibles d'invitation & d'amitié; pendant cette conférence, ils s'approchoient peu-à-peu, tenant leurs lances non d'une maniere menaçante, mais comme s'ils eussent voulu dire que si on leur faisoit du mal, ils avoient des armes pour se venger : lorsqu'ils furent presque au côté du bâtiment, on leur jetta quelques étoffes, des clous, des verroteries, du papier, & d'autres bagatelles qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin, un des Anglois leur donna un petit poisson; à ce présent ils témoignerent la plus grande joie, & en leur disant par signes qu'ils iroient chercher leurs compagnons; sur-le-champ ils ramerent vers la côte : sur ces entrefaites, quelques personnes de l'équipage, & entr'autres Tupia, débarqua sur le côté opposé de la riviere, la pirogue ayant les quatre Indiens à bord, revint bientôt au vaisseau; elle se rangea tout près des Anglois sans exprimer ni crainte ni défiance; on leur distribua quelques nouveaux présens, & dans peu ils quitterent les Anglois, & allerent aborder sur le même côté de la riviere où les matelots étoient allés à terre : chaque Indien portoit dans sa main deux javelines, & un bâton dont il se servoit pour les lancer : ils s'avancerent vers l'endroit où Tupia & les Anglois étoient assis; Tupia les eut bientôt déterminés à mettre bas les armes, & à s'approcher dans cet état; il leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui; ils y consentirent sans donner des marques de crainte ou de répugnance : sur ces entrefaites, Cook débarqua à terre avec plusieurs autres personnes de l'équipage, mais les Indiens semblerent craindre que ces derniers venus n'allassent se placer entre l'endroit où ils étoient & celui où ils avoient laissés leurs armes : „ nous eûmes grand soin, dit Cook, de leur „ faire voir que ce n'étoit pas là notre intention, & après les avoir „ joints, nous leur fîmes des présens, comme un nouveau témoignage de notre bienveillance, & du desir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité, jusqu'au temps du dîner, & leur faisant entendre alors que „ nous allions manger, nous les invitâmes par signes à venir avec „ nous; ils le refuserent, & dès que nous les eûmes quitté, ils „ s'en retournerent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens étoit „ un peu au-dessus du moyen âge, & les trois autres étoient jeunes; „ ils étoient en général d'une taille ordinaire, mais ils avoient les „ membres d'une petitesse remarquable, leur peau étoit cou-

Nouvelle entrevue avec les naturels.

Conférence de Tupia avec les naturels.

Description de ces Indiens.

„ leur de suie, ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat fon- „ cé; leurs cheveux noirs sans être laineux étoient coupés courts, „ les uns les avoient lisses & les autres bouclés. Dampierre dit „ qu'il manquoit deux dents de devant aux habitans qu'il vit sur „ la côte occidentale de ce pays, mais ceux-ci n'avoient pas ce dé- „ faut; quelques parties de leurs corps avoient été peintes en rou- „ ge, & l'un d'eux portoit sur la levre supérieure & sur la poi- „ trine des raies de blanc qu'ils appelloient *carbanda* : les traits „ de leur visage étoient bien loin d'être désagréables ; ils avoient „ les yeux très-vifs, les dents blanches & unies, la voix douce, „ & harmonieuse, & ils répéterent après moi plusieurs mots avec „ beaucoup de facilité “.

Cook. 1770.

Entrevue avec d'autres Insulaires.

Le 11, Cook reçut une autre visite de quatre des naturels du pays ; „ trois d'entr'eux, dit-il, nous étoient déja connus, mais le „ quatrieme étoit un étranger qui s'appelloit *Yaparico*, comme nous „ l'apprîmes de ses compagnons qui l'introduisoient. Cet Indien étoit „ distingué par un ornement fort extraordinaire ; il portoit dans un „ trou fait à travers le castillage qui sépare les deux narines, l'os d'un „ oiseau qui étoit à-peu-près de la grosseur d'un doigt & de cinq ou „ six pouces de long : nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette „ parure à la *nouvelle-Zélande* ; mais après un examen plus attentif, „ nous reconnûmes que tous ces peuples faisoient un trou dans „ cette partie du nez pour y mettre un ornement de cette espece. Ils „ avoient des trous à leurs oreilles, quoiqu'ils n'eussent point de pen- „ dans ; la partie du bras de l'épaule au coude étoit ornée d'un brace- „ let, composé de cheveux tressés, par où l'on voit que ces Indiens, „ ainsi que les habitans de la *terre de feu*, aiment passionnément la pa- „ rure, quoiqu'ils soient absolument sans vêtemens ; je donnai à l'un „ d'eux un morceau de vieille chemise, mais au lieu de le jetter sur „ quelque partie de son corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour „ de sa tête. Ils apporterent avec eux un poisson, qu'ils nous don- „ nerent en retour, à ce que nous supposâmes, de celui dont nous „ leur avions fait présent la veille : ils sembloient fort contens de res- „ ter avec nous & peu empressés de nous quitter ; mais en voyant „ que quelques-uns de nos Officiers examinoient leur pirogue avec „ beaucoup d'attention & de curiosité, ils parurent allarmés, ils sau- „ terent promptement sur leur bord & s'enfuirent à force de rames „ sans dire un seul mot ”.

Arrivée d'autres Insulaires.

Le 12 dès le grand matin, trois Indiens se hasarderent à venir à la tente de Tupia, & ils furent si satisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans sa pirogue deux autres de ses compatriotes, qu'on n'avoit pas encore vus : à son retour il introduisit auprès des Anglois les nouveaux venus en les appellant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettoient jamais en pareilles occasions. Comme ils avoient reçus avec beaucoup de plaisir le poisson qui fut jetté dans

Cook. 1770.

leur pirogue, lorſqu'ils s'approcherent pour la premiere fois du vaiſſeau, on leur en offrit encore quelques-uns, & on fut fort ſurpris de voir qu'ils les acceptoient avec la plus grande indifférence; ils firent cependant ſigne à quelques-uns des Anglois de le leur apprêter, ce qui fut fait ſur-le-champ; mais après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetterent le reſte au chien de M. Banks : ils paſſerent avec les Anglois toute l'après-midi ſans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. On remarqua que la couleur de leur peau n'étoit pas auſſi brune qu'elle avoit paru d'abord; ce qu'on avoit pris pour leur teint n'étoit que l'effet de la pouſſiere & de la fumée, dans laquelle on imagina qu'ils étoient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce ſeul moyen de ſe mettre à l'abri des mouſtiques; entre autres choſes que leur diſtribua Cook quand il les vit pour la premiere fois, il y avoit quelques médailles qu'il ſuſpendit autour de leur col avec un ruban, la fumée avoit tellement terni ces rubans, qu'on ne pouvoit pas aiſément diſtinguer de quelle couleur ils avoient été; ce qui engagea à examiner plus particuliérement la couleur de leur peau. Il en découvrit deux autres à environ deux cens verges, ſur la pointe de terre qui eſt du côté opposé de la riviere, & il reconnut avec ſes lunettes que c'étoit une femme & un enfant : la femme comme le reſte des Inſulaires, étoit entiérement nue : on obſerva qu'ils avoient tous les membres fort petits, & qu'ils étoient d'une activité, d'une agilité extrême. L'un de ceux-ci avoit un collier de coquillage très-bien fait, & un bracelet formé de pluſieurs cordons reſſemblant à ce qu'on appelle en Angleterre gymp (gui pure) : ils portoient tous deux un morceau d'écorce attaché ſur le devant du front, & l'os qu'ils avoient dans le nez, leur défiguroit le viſage. Leur langue a paru plus rude que celle des Inſulaires de la mer du ſud, & ils répétoient continuellement le mot *cheveau*; d'après la maniere dont ils le prononçoient, on imagina que ce terme exprimoit l'admiration; lorſqu'ils voyoient quelque choſe de nouveau, ils s'écrioient *cher, tut, tut, tut, tut*, paroles qui avoient probablement une ſignification pareille. Leur pirogue, qui étoit très-étroite, n'avoit pas plus de dix pieds de long, elle étoit garnie d'un balancier & reſſembloit beaucoup à celles des iſles de la mer du ſud, quoiqu'elle fût beaucoup mieux faite; lorſqu'elle étoit dans une eau baſſe, ils la faiſoient marcher avec de longues perches, & quand ils ſe trouvoient dans une eau profonde ils ſe ſervoient pour cela de rames d'environ quatre pieds de long : elle ne contenoit que quatre hommes, de ſorte que les Indiens qui vinrent au vaiſſeau ce jour-là, s'en allerent en deux fois; leurs javelines ſont ſemblables à celles qu'on avoit vues dans la baie *de Botanique*, excepté qu'elles n'avoient qu'une ſeule pointe faite ordinairement de l'aiguillon de la paſtenade & barbelée avec deux ou trois os aigus du même poiſſon : c'étoit certainement une arme terrible & l'inſtrument dont

Remarques ſur le teint des naturels.

Autres naturels.

ils se servoient pour la lancer, sembloit être fait avec beaucoup plus d'art que tous ceux que les Anglois avoient vus jusqu'alors. Cook. 1770.

Le 14, deux Indiens vinrent à bord, & après avoir restés très-peu de temps, ils s'en allerent le long de la côte & s'occuperent avec beaucoup d'activité à harponner du poisson. M. Gore, qui ce jour-là, fit une promenade dans l'intérieur du pays avec son fusil, eut le bonheur de tuer un des quadrupedes qui avoit été si souvent le sujet des spéculations de nos philosophes.

Sa figure est très-analogue à celle du gerbot à qui il ressemble aussi par les mouvemens; mais sa grosseur est fort différente, le gerbot étant de la taille d'un rat ordinaire, & cet animal parvenu à son entiere croissance, de celle d'un mouton. Celui que tua le Lieutenant étoit jeune, & comme il n'avoit pas encore pris tout son accroissement, il ne pesoit que trente-huit livres: la tête, le col, les épaules sont très-petits en proportion des autres parties du corps; la queue est presque aussi longue que le corps: elle est épaisse à sa naissance, & elle se termine en pointe à l'extrémité; ses jambes de devant n'ont que huit pouces de long, & celles de derriere en ont vingt-deux; il marche par sauts & par bonds; il tient alors la tête droite & ses pas sont fort longs; il replie ses jambes de devant tout près de sa poitrine, & il ne paroît s'en servir que pour creuser la terre: sa peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé; il faut en excepter la tête & les oreilles, qui ont une légere ressemblance avec celle du lievre: Cet animal est appellé *kanguroo* par les naturels du pays.

Le matin du 16, tandis que les Anglois étoient occupés comme à l'ordinaire à faire les préparatifs nécessaires pour remettre en mer, Cook monta sur une des collines qui sont au côté septentrional de la riviere; du sommet il découvrit fort au loin l'intérieur du pays, qui étoit agréablement entrecoupé par des collines, des vallées & des grandes plaines, & en plusieurs endroits très-couvert de bois.

Le 17, Cook détacha deux hommes pour chercher un passage au nord, & il alla avec MM. Banks & Solander dans les bois de l'autre côté de la riviere; Tupia, qui y avoit déja été, dit avoir vu trois Indiens qui lui avoient donné quelques racines à-peu-près aussi grosses que le doigt, d'une forme assez ressemblante à celle du radis, & & d'un goût très-agréable; cette raison l'engagea à entreprendre le même voyage, dans l'espérance de former de nouvelles connoissances avec les naturels du pays. A peine furent-ils arrivés au rivage, qu'ils en apperçurent quatre dans une pirogue, qui s'avancerent vers eux sans aucune marque de soupçon ou de crainte, dès qu'ils virent les Anglois descendre à terre; deux de ceux-ci avoient des colliers de coquillages, qu'ils ne voulurent jamais vendre, malgré tout ce qu'on leur en offrit: on leur présenta cependant quelques verroteries, & après être restés très-peu de temps avec eux, ils partirent: Cook entreprit de les suivre, espérant qu'ils le conduiroient dans un en-

Cook. 1770. droit où il trouveroit un plus grand nombre de leurs compatriotes, & où il auroit occasion de voir leurs femmes; mais ils lui firent entendre par signes qu'ils ne desiroient pas qu'il les accompagna.

Le 18 à huit heures du matin, Cook reçut la visite de plusieurs naturels du pays, qui étoient devenus alors extrêmement familiers : l'un d'eux, à la priere des Anglois, lança sa javeline, qui avoit environ huit pieds de long; elle fendit l'air avec une promptitude & une roideur qui les surprit, quoique dans sa direction elle ne s'élevât pas au-dessus de quatre pieds de terre, & elle entra profondément dans un arbre placé à cinquante pas de distance : ils se hasarderent ensuite à venir à bord : „ je les y laissai fort contens, & je m'em- » barquai, dit Cook, avec M. Banks, pour jetter un coup-d'œil » sur le pays, & sur-tout pour satisfaire une curiosité qui nous » tourmentoit, en examinant si la mer autour de nous étoit aussi » dangereuse que nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou » huit milles au nord le long de la côte, nous montâmes une très- » haute colline, & nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne » nous exageroient pas le danger de notre situation; de quel côté » que nous tournassions les yeux, nous n'appercevions que des ro- » chers & des bancs de sable sans nombre, & nul autre passage qu'à » travers les tours & retours des canaux qui se trouvoient dans » les intervalles, & où l'on ne pouvoit naviguer sans s'exposer à » des périls & à des peines extrêmes".

Bas-fonds dangereux de ces parages.

Le 19 dans la matinée, dix autres naturels vinrent voir les Anglois; ils habitoient, pour la plupart, le côté opposé de la riviere, où on en apperçut encore six ou sept, parmi lesquels il y avoit des femmes entiérement nues, ainsi que le reste des Indiens qu'on avoit rencontré dans ce pays. Ils apportoient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avoient pas encore fait auparavant, & après les avoir placées sur un arbre, ils chargerent un homme & un enfant de les garder; les autres arriverent à bord. On remarqua bientôt qu'ils avoient résolu de se procurer une des tortues, qui étoient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour les Anglois; ils la demanderent d'abord par signes, & sur le refus, ils témoignerent par leurs regards & par leurs gestes beaucoup de ressentimens & de colere : » nous n'avions point alors d'alimens apprêtés, » dit Cook, mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arra- » cha de la main, & qu'il jetta à la mer avec un dédain très-mar- » qué; un autre réitéra la premiere demande à M. Banks, & sur un » second refus il frappa du pied la terre, il le repoussa dans un » transport d'indignation, après s'être adressés inutilement tour-à- » tour à presque toutes les personnes qui sembloient avoir quel- » que autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout-à-coup deux » tortues, & les traînerent vers le côté du bâtiment où étoit leur » pirogue; les matelots les leur reprirent bientôt de force, & les

Ils entreprennent de voler une tortue.

Cook. 1770.

» replacerent avec les autres; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise; ils firent plusieurs nouvelles tentatives de » la même espece, & voyant que c'étoit toujours avec si peu de » succès, ils sauterent de rage dans leur pirogue, & ramerent vers » la côte.

» Je m'embarquai, dit Cook, en même-temps dans le bateau avec » M. Banks & cinq ou six hommes de l'équipage, & nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étoient occupés à divers travaux; dès que les Indiens furent débarqués, ils » saisirent leurs armes, & avant que nous pussions nous appercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudiere où ils faisoient bouillir des pois, & faisant du côté du vent » un circuit qui embrassoit le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammerent avec une promptitude & une dextérité surprenantes l'herbe qui se trouva sur leur chemin : cette herbe, » qui avoit cinq ou six pieds de hauteur, & qui étoit aussi seche » que du chaume, s'alluma avec furie, & le feu fit un progrès » très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avoit dressée pour » Tupia quand il étoit malade. Une truie & ses petits se trouvant sur » le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il » en mourut." M. Banks sauta dans un bateau, & prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à temps pour sauver sa tente en la tirant sur la greve; mais tout ce qu'il y avoit de combustible dans la forge du serrurier fut consumé. Pendant que tout ceci se passoit, les Indiens allerent à quelque distance de là, à un endroit où plusieurs des Anglois lavoient du linge, & où ils avoient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels étoit la seine; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces & des prieres qu'on leur fit; on fut donc obligé de tirer un fusil chargé à petit plomb; le coup atteignit & mit en fuite l'un d'eux, qui étoit éloigné d'environ quarante verges; les Anglois éteignirent alors ce second feu avant qu'il eut fait beaucoup de progrès; mais du feu où ils avoient allumé l'herbe pour la premiere fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme on appercevoit toujours les Indiens, Cook fit tirer, du milieu des palétuviers, vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étoient pas encore au-delà de la portée des Anglois; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublerent le pas, & on les perdit bientôt de vue. Cook crut qu'ils ne lui causeroient plus d'inquiétude, mais il fut frappé bientôt après du son de leurs voix qui sortoient des bois, & il s'apperçut qu'ils se rapprochoient peu-à-peu de lui; il alla à leur rencontre, accompagné de M. Banks & de trois ou quatre personnes; lorsque les Indiens les virent, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança, & après avoir prononcé quelques mots, il retourna vers ses compagnons, & ils firent tous retraite à pas lents.

Nouvelle violence des Indiens.

Les naturels reviennent de nouveau.

Cook. 1770.

Cependant on trouva moyen de faisir quelques-uns de leurs dards, „ & nous continuâmes à les fuivre l'efpace d'un mille, dit Cock : „ nous nous afsîmes alors fur des rochers, d'où nous pouvions ob- „ ferver leurs mouvemens, & ils s'affirent auffi à environ cent ver- „ ges de diftance. Après une petite paufe, le vieillard s'avança de nou- „ veau vers nous, portant dans fa main une javeline fans pointe ; „ il s'arrêta à plufieurs reprifes & à différentes diftances, & parla; „ nous lui répondîmes par tous les fignes d'amitié que nous pûmes „ imaginer; fur quoi ce vieillard, que nous fuppofions être un mef- „ fager de paix, fe retourna, & dit quelques paroles d'un ton de „ voix élevé à fes compatriotes, qui drefferent leurs javelines con- „ tre un arbre, & qui s'approcherent de nous d'un air pacifique; „ quand ils nous eurent abordé nous leurs rendîmes les dards & „ les javelines que nous leur avions pris, & nous remarquâmes avec „ beaucoup de fatisfaction, que cela achevoit notre réconcilia- „ tion : il y avoit dans cette troupe d'Indiens, quatre hommes que „ nous n'avions pas encore vus, & qu'on introduifit auprès de nous „ comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom : l'homme „ qui fut bleffé dans l'entreprife qu'ils formerent pour brûler nos „ filets & nos toiles, n'étoit point parmi eux; nous favions cepen- „ dant qu'à raifon de l'éloignement fa bleffure ne pouvoit pas être „ dangereufe. Nous leur donnâmes en préfent toutes les bagatelles „ que nous avions, & ils s'en revinrent avec nous vers le vaif- „ feau : chemin faifant, ils nous dirent par fignes qu'ils ne met- „ troient plus le feu à l'herbe; nous leur diftribuâmes quelques „ balles de fufil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étoient „ l'ufage & les effets : lorfqu'ils furent vis-à-vis du vaiffeau, ils s'af- „ firent, & nous ne pûmes pas les engager à venir à bord; nous „ les quittâmes donc; ils s'en allerent environ deux heures après, „ & nous apperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles „ de diftance. Si cet accident étoit arrivé un peu plutôt, les fuites „ auroient pu en être funeftes & terribles, car il n'y avoit pas „ long-temps qu'on avoit rapporté au vaiffeau la poudre & la tente „ qui contenoit l'équipement de notre bâtiment, & plufieurs au- „ tres chofes très-précieufes. Dans nôtre fituation, nous n'avions „ pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumoit dans „ un climat chaud, ni par conféquent de la difficulté qu'il y avoit „ d'éteindre le feu; nous réfolûmes de commencer par dépouiller le „ terrein autour de nous, fi jamais nous étions obligés de dreffer „ nos tentes à terre en pareille fituation ".

Avec quelle violence l'herbe s'allume dans ce climat.

Le 20 à la pointe du jour, & à la marée baffe, Cook alla fonder & baliter la barre, le vaiffeau étant tout prêt à remettre en mer. On ne vit point d'Indiens ce jour-là; mais toutes les collines autour du vaiffeau dans un efpace de plufieurs milles étoient en feu; ce qui préfentoit dans la nuit un fpectacle affreux.

Collines en feu.

Le

Cook. 1770.

Le 22, l'équipage tua une tortue, & en l'ouvrant on trouva en-dedans de ses deux épaules un harpon de bois à-peu-près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long, & barbelé à l'extrémité, tel qu'on en avoit vu dans les mains des naturels du pays. Il parut que cet animal avoit reçu cette blessure depuis long-temps, car la plaie étoit parfaitement guérie.

Le 23, dès le grand matin, Cook envoya quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espece de légumes dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *Indian kale* (chou caraïbe). Un des Anglois s'étant séparé des autres, rencontra tout-à-coup quatre Indiens, trois hommes & un enfant qu'il n'apperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avoient allumé du feu & ils faisoient griller un oiseau & un quartier de *kanguroo*, dont le reste étoit suspendu, ainsi qu'un catacoua, à un arbre voisin. L'Anglois, étant sans armes, fut d'abord très-effrayé, mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposeroit à un danger véritable, s'il paroissoit les redouter: au contraire, il s'avança & s'assit près d'eux, d'un air de gaieté & de bonne humeur; il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût & qu'il crut pouvoir leur faire plaisir; ils le reçurent, & après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il alloit les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir: cependant il dissimuloit toujours ses craintes & il s'assit de nouveau; ils l'examinerent avec beaucoup d'attention & de curiosité; ses habits attirerent sur-tout leurs regards; ils lui tâterent ensuite les mains & le visage, ils se convainquirent enfin que son corps étoit fait comme le leur. Ils le traiterent de la maniere la plus honnête, & après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvoit partir: il n'attendit pas une seconde permission, mais comme il ne savoit en les quittant quel chemin conduisoit directement au vaisseau, ils s'éloignerent de leur feu pour lui servir de guides; car ils savoient bien d'où il venoit.

Sur ces entrefaites, M. Banks, revenant de l'excursion qu'il avoit faite de l'autre côté de la riviere pour ramasser des plantes, trouva dans un seul monceau la plus grande partie des étoffes qu'on avoit données aux Indiens; ils les avoient probablement laissées là comme des choses inutiles qui ne valoient pas la peine d'être emportées: peut-être que s'il avoit fait d'autres perquisitions, il auroit trouvé également les quincailleries; car ils paroissoient attacher très-peu de valeur à tout ce que les Anglois avoient, si l'on en excepte la tortue qu'il ne nous fut pas possible de leur céder.

Le mauvais temps qui empêchoit de remettre en mer continuant toujours, MM. Banks & Solander retournerent à terre le 24, pour voir s'ils pourroient découvrir quelque plante nouvelle; ils coururent les bois sans succès pendant toute la journée; mais en s'en revenant vers une vallée profonde, ils trouverent que les

Cook. 1770.

côtés en étoient couverts d'arbres & de buissons, quoiqu'ils fussent presque aussi perpendiculaires qu'une muraille. Ils ramasserent à terre plusieurs noix d'anacarde (*anacardium orientale*) ; ce qui les engagea à rechercher avec soin l'arbre qui les avoit produits, & que peut-être aucun Botanistes d'Europe n'a jamais vu ; mais à leur grand regret, ils ne purent pas le découvrir ; de sorte qu'après avoir employé beaucoup de temps & abattu quatre ou cinq arbres, ils revinrent au vaisseau épuisés de fatigue.

Le 25, en remontant la riviere, Cook trouva une pirogue appartenante aux Indiens, qu'on n'avoit pas revus depuis l'affaire de la tortue ; ils l'avoient laissée attachée à des palétuviers, à environ un mille du vaisseau, & leurs feux firent appercevoir qu'ils s'étoient retirés à six milles au moins dans l'intérieur du pays.

M. Banks, parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'Histoire Naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des *Opossum* ; c'étoit une femelle, & il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressembloit beaucoup au quadrupede remarquable que M. de Buffon a décrit dans son Histoire Naturelle sous le nom de *Phalanger* ; mais ce n'est pas le même. Cet Auteur suppose que cette espece est particuliere à l'Amérique, mais il s'est sûrement trompé en ce point ; il est probable, comme M. Pallas l'a observé dans sa Zoologie, que le phalanger est indigene des Indes orientales ; puisque l'animal que prit M. Banks avoit quelque analogie avec lui par la conformation extraordinaire de ses pieds, en quoi il differe de tous les autres quadrupedes.

Le 27, M. Gore tua un kanguroo, qui, avec la peau, les entrailles & la tête, pesoit quatre-vingt-quatre livres : en l'examinant, on reconnut cependant qu'il n'avoit pas pris toute sa croissance, parce que les dents machelieres intérieures n'étoient pas encore formées : on le mangea, mais il étoit mauvais.

Le 4 Août, Cook appareilla enfin après avoir essayé inutilement à différentes reprises de remettre en mer ; mais un peu avant midi il remit à l'ancre ; il ne croyoit pas qu'il fût sûr de naviguer parmi les bas-fonds avant de les avoir bien examinés à la marée basse, de la grande hune, pour savoir de quel côté il devoit gouverner. Il doutoit encore s'il falloit retourner au sud, autour de tous les bas-fonds, ou chercher un passage à l'est ou au nord ; tous ces partis paroissoient alors également difficiles & dangereux. Il donna le nom de riviere *Endeavour* au havre qu'il venoit de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux, & au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce. L'eau n'est pas assez profonde pour un vaisseau, au-delà d'un mille dans l'intérieur de la barre sur le côté septentrional : le bord est si escarpé dans l'espace d'un quart de mille, qu'à la marée basse un vaisseau peut rester à flot assez

Difficultés où se trouve Cook.

Remarques nautiques.

près de la côte pour qu'on y puisse aborder avec un pont, & la situation est extrêmement commode, pour y mettre un bâtiment sur le côté. A la marée basse il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau sur la barre, ni plus de dix-sept ou dix-huit à la marée haute, de sorte que la différence entre la haute & la basse marée est d'environ neuf pieds. La marée est haute entre neuf ou dix heures dans les nouvelles & les pleines lunes. Il faut remarquer que cette partie de la côte est tellement embarrassée par des bancs de sable, que l'entrée du havre est extrêmement difficile; l'endroit le plus sûr pour en approcher est du côté du sud, en serrant de près pendant toute la route la grande terre : on pourra toujours trouver sa situation au moyen de la latitude qui est déterminée très-exactement dans la carte; il y a quelques terres élevées sur la pointe méridionale, mais la pointe du nord est formée par une greve basse & sablonneuse qui s'étend à environ trois milles au nord, où la terre commence à devenir haute. Cook. 1770.

La surface du pays, dont on a eu occasion de parler plus haut, est agréablement entre-coupée par des collines, des vallées, des prairies & des bois; le sol des collines est dur, sec & pierreux. Cependant outre le bois il produit une grosse herbe; celui des plaines & des vallées est en quelques endroits sablonneux & argilleux en d'autres, ou pierreux & rempli de rochers comme sur les collines; en général il est pourtant couvert & il a la plus grande apparence de fertillité : tout le pays, collines & vallées, bois & plaines abondent en fourmillieres, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut, & douze ou seize de circonférence. Description du pays des environs.

Il n'y a pas beaucoup d'especes différentes d'arbres; le gommier qu'on trouva sur la partie méridionale de la côte est le plus commun, mais il n'est pas grand : tout le long, & de chaque côté de la riviere, il y a un grand nombre de palétuviers qui, en quelques endroits, s'étendent à un demi-mille dans l'intérieur des terres. Le pays est bien arrosé par-tout; il y a plusieurs beaux ruisseaux à une petite distance les uns des autres, mais il n'y en avoit point au lieu du mouillage; il faut remarquer que c'étoit alors la saison seche, & que peut-être on y en trouveroit en d'autres temps. Les sources, qui ne sont point éloignées, ne laisserent pas Cook manquer d'eau. Arbres. Ruisseaux.

Les tortues furent le principal rafraîchissement que Cook s'y procura; mais comme on ne peut pas en prendre sans aller à cinq lieues en mer, & que le temps étoit souvent orageux, il n'en eût pas une grande abondance; celles qu'il prit, ainsi que les poissons, furent également partagées parmi toutes les personnes de l'équipage, & le dernier mousse en eut autant que lui. Il trouva sur les greves sablonneuses & sur les collines de sable, du pourpier en plusieurs endroits, & une espece de fêve qui croît sur une tige rampante sur la terre : le Tortues. Pourpiers & fêve.

Cook, 1770.

pourpier étoit très-bon bouilli; & il ne faut pas méprifer les fèves, car elles furent très-falutaires aux malades; cependant les meilleurs herbages qu'on puiffe s'y procurer, font les choux, dont on a déja parlé, & qu'on connoît dans les ifles d'Amérique fous le nom de chou caraïbe : cette plante n'eft pas fort inférieure à l'épinard, dont elle a un peu le goût; il eft vrai que la racine n'en eft pas bonne, mais il eft probable qu'on pourroit la rendre meilleure en la cultivant : on la trouve principalement dans les terreins où il y a des fondrieres. Le peu de choux palmiftes qu'y cueillirent les Anglois, étoient en général petits, & la partie mangeable étoit fi peu de chofe, qu'elle ne valoit pas la peine qu'on fe donnoit à les chercher.

Animaux.

Outre le kanguroo & l'opoiffum, dont il a déja été fait mention plus haut, & une efpece de putois; il y a des loups fur cette partie de la côte, fi les Anglois n'ont pas été trompés par les pas qu'ils virent fur le terrein, & plufieurs fortes de ferpens; quelques-uns des ferpens font venimeux, & les autres ne le font pas. Il n'y a point d'animaux apprivoifés, fi l'on en excepte les chiens, dont on n'a apperçu que deux ou trois qui venoient fouvent autour des tentes, ronger les os & les reftes d'alimens qui s'y trouvoient par hafard; ces os fembloient être, pour la plupart, des os de kanguroo : on n'a vû qu'une fois un autre quadrupede; mais les Anglois rencontrerent des kanguroos prefque toutes les fois qu'ils allerent dans les bois. Ils apperçurent des volées d'oifeaux de terre, des milans, des faucons, des catacouas de deux fortes, les uns blancs & les autres noirs, une très-belle efpece de loriots, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois fortes, & plufieurs petits oifeaux inconnus en Europe. Les oifeaux aquatiques font les hérons, les canards fifflans, qui fe perchent, & qui, à ce que penfe Cook, fe juchent fur les arbres, les oies fauvages, les corlieux, & un petit nombre d'autres, qui n'y font pas en grande quantité.

Bancs de fable effrayans

Cook ne voulant mettre à la voile que le lendemain 5, envoya, l'après-midi du 4, tous les bateaux pêcher fur le récif. A la marée baffe, il monta fur la grande hune, & examina les bancs de fable, qui préfentoient un afpect très-menaçant; il en appercevoit plufieurs à une diftance éloignée, & la plus grande partie des autres s'élevoit au-deffus de la furface de l'eau : la mer paroiffoit être plus ouverte au nord oueft du récif des tortues, & il réfolut de prendre ce chemin en ferrant le vent de près, parce que s'il ne trouvoit pas un paffage, il pourroit toujours retourner fur fes pas par l'endroit où il étoit entré. Le foir les bateaux rapporterent une tortue, une paftenade, & affez de groffes pétoncles pour en donner une livre & demie à chaque perfonne de l'équipage; chacun de ces poiffons à coquille ne fourniffoit pas moins de deux livres de chair : on prit auffi plufieurs requins, qui fervirent à augmenter les provifions fraîches, quoiqu'ils ne fuffent pas trop bons.

Difficultés de trouver paffage.

Cook. 1770.

Enfin, il remit en mer l'après-midi du 5, mais il ne navigua pas long-temps dans cette direction sans découvrir des bancs devant le vaisseau & à ses deux côtés; après avoir fait environ huit milles, la pinasse signala un bas-fond dans un endroit où on ne s'attendoit guere à en trouver.

Multitude de brisans.

Le matin du 6, il y eut un vent fort, de sorte qu'au lieu de lever l'ancre, Cook fut obligé de filer plus de cable & d'abattre les vergues de perroquet : à la marée basse il se tint sur la grande hune avec plusieurs Officiers, pour tâcher d'appercevoir un passage entre les bancs, mais il ne vit rien que des brisans qui s'étendoient du sud à l'est jusqu'au nord-ouest, & au-delà de la portée de la vue; ces brisans ne paroissoient pourtant pas être formés par un seul banc, mais par plusieurs détachés les uns des autres : la mer brisoit à une grande hauteur, sur celui qui étoit le plus loin à l'est, ce qui le fit penser que c'étoit le dernier, car les brisans étoient peu considérables sur plusieurs des bancs situés dans l'intérieur, & depuis environ le milieu du jusant jusqu'au milieu du flot, on ne les appercevoit pas du tout; d'où il faut conclure qu'il est très-dangereux de naviguer au milieu de ces bancs, d'autant qu'ils consistent principalement en rochers de corail, qui sont aussi escarpés qu'une muraille; sur quelques-uns cependant, & en général sur ceux qui sont à l'extrémité septentrionale, il y a des monceaux de sable, qui ne sont couverts qu'à la marée haute, & qu'on découvre à une certaine distance. Convaincu alors qu'il n'y avoit d'autre passage qu'à travers le labyrinthe dangereux que formoient ces bancs, Cook étoit très en peine de savoir de quel côté gouverner quand le temps permettroit de mettre à la voile : le Maître étoit d'avis que Cook retournât sur ses pas par le chemin qu'il avoit suivi en venant; » mais c'étoit, dit-il, » nous engager dans des travaux sans fin que de prendre cette route, car le vent soufflroit avec force du rhumb opposé, & presque » sans interruption; d'un autre côté, si l'on ne trouvoit point de » passage au nord, il falloit bien s'y résoudre. Ces réflexions affli» geantes nous occuperent jusqu'à onze heures du soir, quand tout» à-coup le vaisseau chassa sur ses ancres, & nous obligea de filer » un cable & un tiers de cable, ce qui le ramena au mouillage. Le » matin du 7, le vent augmenta, le vaisseau chassa de nouveau «. Comme le vent continuoit presque sans relâche, Cook resta à l'ancre jusqu'à sept heures du matin du 10; il devint alors plus modéré; il appareilla, & il porta vers la terre, après avoir enfin résolu de chercher un passage le long de la côte au nord, en tenant toujours le bateau en-avant : cette tentative étoit peut-être la plus hardie qu'eût jamais faite un marin, & le succès éclatant dont elle fut couronnée immortaliseroit seule le nom de Cook; il courut vers la terre environ une heure, ayant de 19 à 12 brasses; il mit ensuite le cap vers trois petites isles situées au nord-nord-est-demi-est, à trois lieues

Dangers de cette navigation.

Embarras où se trouve Cook.

Cook. 1770.

du cap *Bedford*, & que le Maître avoit vifitées pendant que l'*Endeavour* étoit dans le havre. A neuf heures, la pointe la plus feptentrionale de la terre qui fût en vue, reftoit au nord-nord-oueft-demi-oueft à environ deux lieues. Quatre ou cinq lieues au nord de ce cap, il vit trois ifles, près defquelles il y en a quelques autres qui font encore plus petites, & il appercevoit en-dehors de lui les bancs & les récifs, qui s'étendoient au nord auffi loin que ces ifles. Il dirigea fa route entre ces récifs & le cap, laiffant à l'eft une petite ifle qui gît au nord-quart-nord-eft, à quatre milles des trois ifles. Il fe trouva à midi entre le cap & les trois ifles, éloigné de deux lieues du cap & de quatre des ifles; il crut voir alors une ouverture fûre devant lui, & il efpéra qu'enfin il étoit hors de danger; fon efpérance fut trompée, & ce qui lui fit donner au cap le nom de *cap Flattery*. C'eft un promontoire élevé qui fe termine près de la mer en deux collines qui en ont une troifieme par derriere, avec un terrein bas & fablonneux de chaque côté. Il fera encore plus facile de le reconnoître au moyen des trois ifles qui font en mer; la plus feptentrionale & la plus grande gît à environ cinq lieues du cap au nord-nord-eft. Depuis le cap *Flattery*, la terre court nord-oueft & nord-oueft-quart-oueft. Cook gouverna le long de la côte nord-oueft-quart-oueft jufqu'à une heure, vers l'endroit qu'il regardoit comme un canal ouvert, quand l'Officier qui étoit fur la grande hune, cria qu'il voyoit en avant une terre s'étendant autour des ifles qui étoient en dehors, & un grand récif entre le vaiffeau & elles. Cook monta lui-même fur la grande hune, d'où il apperçut très-clairement le récif qui étoit alors fi loin au vent, qu'il ne pouvoit pas le doubler; mais la terre qu'il fuppofoit faire partie de la *Nouvelle Galles méridionale*, lui parut feulement être un grouppe de petites ifles. Dès qu'il fut defcendu de la grande hune, le maître & quelques autres y monterent, & ils foutinrent tous que la terre qu'on voyoit en avant n'étoit pas une ifle, mais qu'elle faifoit partie de la *Nouvelle-Galles;* & pour rendre cette nouvelle plus allarmante, ils ajouterent qu'ils voyoient des brifans tout autour du vaiffeau. Dans cette conjonĉture, Cook ferra le vent en gouvernant vers la terre, & il mouilla; enfuite il débarqua fur la pointe qui eft élevée, & d'où il appercevoit diftinĉtement la côte de la mer qui couroit au nord-oueft-quart-oueft à huit ou dix lieues; comme le temps n'étoit pas très-clair, il étoit impoffible de voir plus loin. Il découvroit au travers de la côte neuf ou dix petites ifles baffes & quelques bancs; il vit auffi des bancs étendus entre la grande terre & les trois ifles élevées, & il étoit perfuadé qu'en dehors de celles-ci, il y en avoit un plus grand nombre d'autres, dont la terre ne faifoit point partie de la *Nouvelle-Galles.* Excepté la pointe fur laquelle il étoit, qu'il appella *pointe Look-out* & le cap *Flattery*, la grande terre au nord du cap *Bedford* eft baffe, couverte de fables

Grande entreprife de Cook.

Cap Flattery

Nouveaux dangers que court Cook.

Defcente à terre.

Pointe Look-out.

blancs & de buiffons verts; dix à douze milles dans l'intérieur du pays & au-delà, elle s'éleve à une hauteur confidérable. Au nord de la pointe *Look-out*, la côte fembloit être platte, & former un banc dans un efpace confidérable, ce qui faifoit craindre que le canal qu'on avoit trouvé, ne s'étendît pas dans toute la longueur de la terre. Sur cette pointe, qui étoit étroite & du plus beau fable, on apperçut des pas d'hommes, & on vit auffi de la fumée & du feu à quelque diftance dans l'intérieur du pays.

Cook. 1770. Afpect de la côte.

Cook retourna au vaiffeau le foir, & il réfolut de vifiter le lendemain une de ces ifles élevées; comme elles gifent à cinq lieues en mer, il efpéroit de fon fommet découvrir plus diftinctement la fituation des bancs & le canal qui eft dans le milieu.

Defcente fur une des ifles.

Le 11 au matin, Cook s'embarqua dans la pinaffe pour la plus feptentrionale & la plus grande des trois ifles, avec M. Banks, dont le courage & la curiofité l'entraînoient toujours à chaque expédition; il envoya en même-temps le maître au-deffous du vent dans l'efquif, pour fonder entre les ifles baffes & la grande terre. En fon chemin, il paffa fur un récif de rocher de corail & de fable, qui gît à environ deux lieues de l'ifle, & il en laiffa un autre fous le vent à environ trois milles de la même ifle. Sur la partie feptentrionale du récif, fous le vent, il y a une ifle baffe & fablonneufe, où il apperçut des arbres, & il vit plufieurs tortues fur le récif par où il paffa. Il en chaffa une ou deux, mais comme il avoit peu de temps à perdre, & que le vent étoit frais, il n'en prit aucune.

„ Nous débarquâmes dans l'ifle, dit Cook, à une heure, & fur-„ le-champ nous gouvernâmes fur la colline la plus élevée, avec „ un mêlange d'efpérance & de crainte proportionné à l'impor-„ tance de l'objet, & à l'incertitude de l'événement. En regar-„ dant autour de moi, je découvris un récif de rochers gifant „ à deux ou trois lieues en dehors des ifles, qui s'étendoient fur une „ ligne au nord-oueft & fud-eft plus loin que je ne pouvois ap-„ percevoir, & fur lequel la mer brifoit en formant une houle ter-„ rible. Cette houle me fit croire qu'il n'y avoit point de bancs „ au-delà; je conçus l'efpoir de fortir du milieu de ces rochers, „ en voyant plufieurs coupures dans le récif, & une eau profonde „ entre ce récif & les ifles. Je reftai fur cette colline jufqu'au cou-„ cher du foleil, mais le ciel fut fi brumeux pendant tout ce „ temps, que je defcendis mal fatisfait. Après avoir réfléchi fur „ ce que je venois de voir, & l'avoir comparé avec ce que je „ m'attendois à découvrir, je réfolus de paffer la nuit fur l'ifle, „ dans l'efpérance que le temps feroit plus clair le lendemain ma-„ tin, & que ma vue pourroit appercevoir les objets plus au loin „ & plus diftinctement. Nous nous couchâmes à l'abri d'un buiffon „ qui étoit fur la greve : à trois heures du matin, j'envoyai un „ des contre-maîtres que j'avois amené avec moi, dans la pinaffe,

Reconnoiffance de ce parage.

Nuit paffée dans l'ifle.

Cook. 1770.

„ ſonder entre l'iſle & les récifs, & examiner le canal, qui pa-
„ roiſſoit être au milieu, & je remontai au haut de la colline;
„ mais à mon grand regret, je trouvai le temps plus ſombre en-
„ core qu'il ne l'avoit été la veille. La pinaſſe revint ſur le midi,
„ après avoir été juſqu'au récif, & trouvé entre quinze & vingt-huit
„ braſſes d'eau; mais le vent étoit ſi fort, que le contre-maître n'oſa
„ pas entrer dans un des canaux, qu'il dit lui avoir paru très-étroit;
„ ſon rapport ne me découragea nullement, car d'après la deſcrip-
„ tion de l'endroit où il avoit été, je jugeai qu'il l'avoit vu un peu
„ déſavantageuſement. Tandis que j'étois occupé à examiner ce pa-
„ rage, M. Banks faiſoit des recherches ſur l'hiſtoire-naturelle,
„ & raſſembloit pluſieurs plantes qui lui étoient inconnues. Nous
„ reconnûmes que cette iſle, qu'on apperçoit à douze lieues de diſ-
„ tance, a environ huit lieues de tour, & qu'en général elle eſt
„ ſtérile & remplie de rochers. Sur le côté nord-oueſt, il y a pour-
„ tant quelques baies ſablonneuſes, & des terres baſſes couvertes
„ d'une longue herbe clair-ſemée, & d'arbres de la même eſpece que
„ ceux qui ſont ſur la grande terre; cette partie de l'iſle abondoit auſſi
„ en lézards très-gros; nous en prîmes quelques-uns. Nous trouvâ-
„ mes de l'eau douce en deux endroits; l'une étoit un peu ſalée,
„ je la goûtai tout près de la mer; l'autre, que je puiſai dans un lac
„ ou étang derriere la greve ſablonneuſe, étoit très-douce & très-
„ bonne. Cette iſle étant fort éloignée de la grande terre, nous
„ fûmes très-ſurpris de voir qu'elle étoit quelquefois viſitée, car nous
„ trouvâmes les reſtes de ſept à huit huttes, & de gros morceaux
„ de coquillages, dont nous ſupposâmes que les habitans de la
„ *Nouvelle-Galles* s'étoient nourris; nous remarquâmes que toutes ces
„ huttes étoient bâties ſur des hauteurs, & entiérement expoſées
„ au ſud-eſt; ſituation différente de celles que nous avions vues ſur
„ la grande terre; car celles-ci étoient en général placées ſur le
„ penchant d'une colline, ou au-deſſous de quelques buiſſons qui
„ les mettoient à l'abri du vent: d'après la ſtructure de ces huttes
„ & leur ſituation, nous conclûmes qu'à certaines ſaiſons de l'an-
„ née le temps eſt invariablement calme & beau, car les habitans
„ de la *Nouvelle-Galles méridionale* n'ont point de bâtiment ſur le-
„ quel ils puiſſent naviguer en mer dans un temps pareil à celui que
„ nous eûmes depuis l'époque de notre premiere arrivée ſur la cô-
„ te. Comme nous ne vîmes dans cette iſle d'autres animaux que
„ des lézards, je l'appellai *iſle des Lézards*; les deux autres iſles
„ élevées, qui ſont à quatre ou cinq milles de diſtance, ſont pe-
„ tites en comparaiſon de celle-ci: dans le voiſinage, ſur-tout au
„ ſud-eſt, il y en a trois autres encore plus petites & baſſes, avec
„ pluſieurs bancs ou récifs. On trouve cependant un paſſage ſûr
„ du cap *Flattery* à ces iſles, & même juſqu'en dehors des récifs,
„ en laiſſant l'iſle des *Lézards* au nord-oueſt, & les autres au ſud-eſt.

Deſcription de l'iſle de Lézards.

Huttes.

A

„ A deux heures de l'après-midi, comme il n'y avoit point d'apparence que le temps s'éclaircît, nous partîmes de l'isle des *Lézards* pour retourner au vaisseau, & dans notre chemin, nous débarquâmes sur l'isle basse, sablonneuse & couverte d'arbres, que nous avions reconnue en allant. Nous y vîmes un nombre incroyable d'oiseaux, & sur-tout d'oiseaux de mer; nous trouvâmes aussi le nid d'un aigle, où étoient des petits que nous tuâmes, & un autre nid d'une grandeur énorme, appartenant à un oiseau que nous ne connoissons pas. Ce nid étoit construit à terre avec des morceaux de bois; il n'avoit pas moins de vingt-six pieds de circonférence, & deux pieds huit pouces de hauteur. Nous reconnûmes que cette isle avoit été visitée par les Indiens, probablement pour y manger des tortues; car nous y en apperçûmes une très-grande quantité, ainsi que des morceaux de coquillages entassés en différens endroits".

Cook. 1770.

Nid d'aigle.

Cook donna à cette isle le nom d'*Eagle island* (*isle de l'Aigle*), & après l'avoir quittée, il gouverna au sud-ouest directement vers le vaisseau; la sonde, pendant tout le chemin, ne rapporta pas moins de huit brasses, & pas plus de quatorze; c'étoit la même profondeur qu'il avoit trouvée entre cette isle & l'isle des *Lézards*.

Lorsqu'il arriva à bord, le maître à qui il avoit ordonné de sonder entre les isles basses & la grande terre, lui dit qu'il avoit exécuté son ordre; qu'il pensoit que ces isles étoient situées à environ trois lieues de la *Nouvelle Galles;* qu'en dehors il avoit trouvé de dix à quatorze brasses, & sept entr'elles & la grande terre; mais qu'un banc qui se prolongeoit depuis la grande terre à deux lieues, rendoit ce canal étroit. Il avoit touché sur une de ces isles basses, & descendu sur les autres; il rapporta qu'il avoit vu par-tout des morceaux d'écailles de tortues, & en plusieurs endroits, des arrêtes de poissons avec de la chair autour, suspendues à des arbres, & dont la chair étoit si fraîche encore, que l'équipage du bateau en avoit mangé. Il vit en outre deux espaces où il ne croissoit point d'herbes, & où il sembloit qu'on avoit fouillé la terre depuis peu, & sur la grandeur & la forme de ces portions de terrein, il conjectura que c'étoient des tombeaux.

Reconnoissance d'autres isles.

„ Après avoir réfléchi, dit Cook, sur ce que j'avois vu moi-même, & sur le rapport du maître, je crus que le passage au-dessous du vent seroit dangereux, & qu'en y naviguant le long de la grande terre, nous courions risque d'être enfermés par le grand récif, & enfin d'être forcés de retourner sur nos pas pour en chercher un autre. Je considérai que ce retard ou tout autre accident qui occasionneroit le même délai, nous feroit perdre infailliblement la saison de passer aux Indes orientales, & nous exposeroit à de très-grands périls, parce que nous n'avions plus à bord que pour trois mois de provisions, & encore à très-petite ration.

Parti que prend Cook.

Cook. 1770.

„ Je communiquai aux Officiers ces conjectures, avec les faits & „ les apparences sur lesquelles elles étoient fondées ; ils convinrent „ unanimement que nous n'avions rien de mieux à faire que de „ nous éloigner de la côte, jusqu'à ce que nous pussions nous „ en rapprocher avec moins de danger ".

Remarques sur le courage de Cook.

On remarqua que Cook n'avoit couru tous ces dangers, que parce qu'il avoit voulu ranger la côte de trop près, afin de reconnoître partout les havres, les caps, & les baies qu'elle renferme, ainsi que l'aspect du pays : tout autre navigateur auroit cinglé depuis longtemps au large, sans s'embarrasser de multiplier ses découvertes ; mais cet intrépide navigateur ne prit ce parti qu'à la derniere extrêmité, & lorsqu'il eut presque achevé de reconnoître toute la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande.*

Passage découvert.

Cook mit donc à la voile le 13 à la pointe du jour, & il porta au large vers l'extrêmité nord-ouest de l'isle des *Lézards.* A deux heures de l'après-midi, il se trouva au-dehors des brisans, avec une grosse mer qui rouloit du sud-est ; signe certain qu'il n'y avoit près de lui ni banc ni terre dans cette direction.

Dangers qu'a couru Cook.

„ Le changement de notre situation, dit Cook, se manifesta sur „ tous les visages, parce qu'il étoit vivement senti par tout le monde ; „ nous avions été environ trois mois embarrassés dans des bancs & des „ rochers qui nous menaçoient à chaque instant du naufrage ; passant souvent la nuit à l'ancre, & entendant la houle briser sur nous ; „ chassant quelquefois sur nos ancres, & sachant que si le cable „ rompoit, par quelques-uns des accidens auxquels une tempête „ presque continuelle nous exposoit, nous péririons inévitablement en quelques minutes. Enfin, après avoir navigué trois cens „ soixante lieues, obligés d'avoir dans tous les instans un homme „ qui eût par-tout la sonde à la main, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à aucun autre vaisseau, nous nous voyions dans „ une mer ouverte, & dans une eau profonde. Le souvenir du „ danger passé, & la sécurité dont nous jouissions alors, nous rendit notre gaieté ; cependant les longues lames, en nous faisant „ voir que nous n'avions plus de rochers ni de bancs à craindre, „ nous apprirent aussi que nous ne pouvions plus avoir dans notre „ vaisseau autant de confiance qu'avant qu'il eût touché ; les coups „ de la vague élargissoient tellement les voies, qu'il ne faisoit pas moins „ de neuf pouces d'eau par heure, ce qui, eu égard à l'état de nos „ pompes, & à la navigation qui nous restoit à faire, auroit été „ l'objet d'une sérieuse réflexion pour un équipage qui ne seroit „ pas sorti si récemment d'un péril aussi imminent ".

Isles de Direction.

Le passage ou canal par où Cook débouqua dans la mer ouverte au-delà du récif, gît au 14d 32′ de latitude sud, & on pourra toujours le reconnoître au moyen de trois isles élevées qui sont dans l'intérieur, & qu'il a appellées *isles de Direction*, parce qu'elles serviront

à faire connoître aux navigateurs un paſſage ſûr à travers le récif, jusqu'à la grande terre; le canal gît au nord-eſt-demi-eſt, à trois lieues de la pointe des *Lézards*; il a environ un tiers de mille de large, & ſa longueur n'eſt pas plus conſidérable. L'iſle des *Lézards*, qui, ainſi que je l'ai déja obſervé, eſt la plus grande & la plus ſeptentrionale des trois, préſente un mouillage ſûr au-deſſous du côté nord-oueſt, de l'eau douce, & du bois à brûler. Les iſles baſſes & les bancs ſitués entre cette iſle & la grande terre, abondent en tortues & en poiſſons, qu'on peut probablement pêcher dans toutes les ſaiſons de l'année, excepté quand le temps eſt très-orageux; de ſorte que tout examiné, il n'y a peut-être pas ſur toute la côte un meilleur endroit que cette iſle pour procurer aux vaiſſeaux des rafraîchiſſemens. On doit obſerver que Cook trouva ſur cette iſle, ainſi que ſur la greve de la riviere *Endeavour* & des environs, des bambous, des noix de cocos, des pierres-ponces, & des graines de plante qui ne croiſſent pas dans ce pays, & qu'on peut ſuppoſer que les vents aliſés y avoient apportés de l'eſt. Les iſles découvertes par Quiros, & qu'il appella *Auſtralia del Eſpiritu Sancto*, & qui ont été reconnues par Cook dans ſon ſecond voyage, comme on l'a déja dit, ſont ſituées dans le même parallele. Cook. 1770.

Le 14 à midi, Cook étoit hors de la vue de terre; mais comme il ne vouloit pas manquer le paſſage entre la *nouvelle-Hollande* & la *nouvelle-Guinée*, il mit le cap plus à l'oueſt: le lendemain à une heure, il vit du grand mât une terre qui reſtoit à l'oueſt-ſud-oueſt. A deux heures, il en découvrit une ſeconde au nord-oueſt de la premiere; il ſembloit que c'étoient des collines qui formoient des iſles, mais il jugea que c'étoit une continuation de la *Nouvelle-Hollande.* Sur les trois heures, il découvrit entre la terre & le vaiſſeau des briſans qui s'étendoient au ſud, au-delà de la portée de la vue; mais au nord, il crut appercevoir qu'ils ſe terminoient en face du vaiſſeau, il reconnut bientôt que ce qu'il avoit pris pour l'extrémité des briſans, étoit ſeulement une coupure dans le récif; car il les vit alors ſe prolongeant au nord, plus loin que la vue ne pouvoit atteindre. Il ſerra de plus près le vent, qui ſouffloit de l'eſt-ſud-eſt; il avoit à peine diſpoſé ſes voiles qu'il ſauta à l'eſt-quart-nord-eſt, c'eſt-à-dire, directement ſur le récif, ce qui rendit par conſéquent ſon débouquement incertain. Au coucher du ſoleil, la partie la plus ſeptentrionale de ce récif qui fût en vue, lui reſtoit au nord-quart-nord-eſt, à deux ou trois lieues de diſtance: comme c'étoit la meilleure bordée que Cook pût ſuivre pour ſortir de ces briſans; il continua jusqu'à minuit de gouverner au nord avec toutes les voiles qu'il pouvoit porter. Difficulté de débouquement.

Le 16 ſur les quatre heures du matin, Cook entendit diſtinctement le bruit de la houle, & à la pointe du jour il la vit à environ un mille de diſtance, écumant à une hauteur conſidérable. Les dangers qu'il avoit eſſuyés ſe renouvellerent alors; les vagues qui

Cook. 1770. Nouveaux dangers.

brisoient sur le récif nous en approchoient très-promptement ; il n'avoit point de fond pour jetter l'ancre, & pas un souffle de vent pour naviguer : „ dans cette situation terrible, dit il, les bateaux „ étoient toute notre ressource. Pour aggraver nos malheurs la „ pinasse étoit en radoub ; cependant on mit dehors la chaloupe „ & l'esquif, & je les envoyai en avant pour nous remorquer; au „ moyen de cet expédient, nous parvînmes à mettre le cap du vaisseau au nord, (car nous passions alors au sud) ce qui pouvoit au „ moins différer notre perte, s'il ne la prévenoit pas. Il s'écoula „ six heures avant que cette opération fût achevée, & nous n'étions pas alors à plus de cent verges du rocher sur lequel la „ même lame qui battoit le côté du vaisseau, brisoit à une hauteur effrayante au moment où elle s'élevoit ; de sorte qu'entre „ nous & le naufrage, il n'y avoit qu'une épouvantable vallée d'eau „ qui n'étoit pas plus large que la base d'une vague; & même la mer „ sur laquelle nous étions n'avoit point de fond, du moins nous n'en „ trouvâmes pas avec une ligne de 120 brasses. Pendant cette „ scene de détresse le charpentier vint à bout de raccommoder la „ pinasse, qu'on mit dehors sur-le-champ, & que j'envoyai en „ avant pour aider les autres bateaux à nous touer : tous nos efforts auroient été inutiles, si au moment de la crise qui devoit décider de notre sort, il ne s'étoit pas élevé un petit vent, si foible „ que dans un autre temps nous ne nous en serions pas apperçus ; „ il fut cependant suffisant, pour qu'à l'aide des bateaux nous pussions donner au vaisseau un petit mouvement oblique, & nous „ éloigner un peu du récif. Notre espérance se ranima alors; mais „ en moins de dix minutes nous eûmes calme tout plat, & le vaisseau dériva de nouveau vers les brisans, qui n'étoient pas éloignés de plus de deux cens verges : la même brise légere revint „ pourtant avant que nous eussions perdu tout l'espace qu'elle „ nous avoit fait gagner, & dura cette seconde fois dix minutes. „ Sur ces entrefaites nous découvrîmes une petite ouverture dans „ le récif, à environ un quart de mille ; je dépêchai sur-le-champ „ un des Contre-maîtres pour l'examiner : il rapporta qu'elle n'étoit „ pas plus large que la longueur du vaisseau, mais qu'en-dedans l'eau „ étoit calme. Cette découverte nous fit penser qu'en conduisant „ le vaisseau à travers cette coupure, notre salut étoit encore „ possible, & sur-le-champ nous tentâmes cette entreprise : il n'étoit pas sûr que nous pussions en atteindre l'entrée ; mais si nous „ venions à bout de surmorter cette premiere difficulté, nous ne doutions pas qu'il ne nous fût aisé de passer dans l'ouverture; cependant nous nous trompâmes, car après y être arrivés par le secours de nos bateaux & de la brise, nous vîmes que pendant cet „ intervalle la marée étoit devenue haute, & à notre grande surprise, nous trouvâmes le jusant qui sortoit avec beaucoup de force

„ par la coupure. Cet incident nous procura pourtant quelque avan- „ tage, quoique dans un ſens directement contraire à ce que „ nous attendions; il nous fut impoſſible de paſſer à travers l'ou- „ verture, mais le courant du reflux qui nous en empêcha, nous „ porta à environ un quart de mille en-dehors, le canal étoit trop „ étroit pour que nous puſſions nous y tenir plus long-temps; „ mais enfin, ce juſant aida tellement les bateaux qu'à midi nous „ avions avancé deux milles au large. Nous avions toujours lieu de „ déſeſpérer de notre délivrance, au cas que la briſe, qui s'étoit cal- „ mée alors, vînt à ſe relever; car nous étions encore trop près du „ récif. Quand le juſant fut fini, le flot, malgré tous nos efforts, fit „ dériver de nouveau le vaiſſeau. Vers ce temps-là, nous apperçû- „ mes une autre ouverture, près d'un mille à l'oueſt, & j'envoyai „ à l'inſtant M. Hicks, mon premier Lieutenant, dans le petit ba- „ teau pour l'examiner. En attendant, nous combattions avec le „ flot, gagnant quelquefois un peu d'eſpace pour le reperdre bientôt; „ mais toutes les perſonnes de l'équipage firent leur ſervice avec „ autant d'ordre & de calme que ſi nous n'avions point couru de „ danger. M. Hicks, revint ſur les deux heures, & nous rapporta „ que la coupure étoit étroite & périlleuſe, mais qu'on pouvoit y „ paſſer. Cette ſeule poſſibilité fut ſuffiſante pour nous encoura- „ ger à tenter l'entrepriſe; car il n'y avoit point de danger auſſi „ redoutable que celui de notre ſituation actuelle. Une briſe lé- „ gere s'éleva alors à l'eſt-nord-eſt; avec ce ſecours & celui de „ nos bateaux & du flot qui, ſans l'ouverture, auroit cauſé notre „ deſtruction, nous y entrâmes, & nous fûmes entraînés avec une „ rapidité étonnante par un courant qui nous empêcha de dériver con- „ tre l'un ou l'autre côté du canal, lequel n'avoit pas plus d'un quart „ de mille de large. Tandis que nous paſſions ce gouffre, nos ſon- „ des furent très-irrégulieres de trente à ſept braſſes, ſur un fond „ rempli de rochers".

Cook. 1770.

Dangers du naufrage.

„ Dès que nous fûmes entrés en-dedans du récif, nous mîmes à „ l'ancre par dix-neuf braſſes, fond de corail & de coquilles; & telles „ ſont les viciſſitudes de la vie, que nous nous crûmes heureux alors „ d'avoir regagné une ſituation que deux jours auparavant nous étions „ impatiens de quitter". Les rochers & les bancs ſont toujours dangereux pour les navigateurs, même lorſque leur giſement eſt déterminé; ils le ſont encore bien davantage dans les mers qu'on n'a pas encore parcourues, & ils ſont plus périlleux dans cette partie du globe que dans tout autre; car il s'y trouve des rochers de corail qui s'élevent comme une muraille preſque perpendiculairement d'une profondeur qu'on ne peut meſurer, & qui ſont toujours couverts à la marée haute, & ſecs à la marée baſſe. D'ailleurs les lames énormes du vaſte Océan méridional, rencontrant un ſi grand obſtacle, ſe briſent avec une violence inconcevable, & forment une houle

Rochers de corail.

Cook. 1770.

que les rochers & les tempêtes de l'hémisphere septentrional ne peuvent pas produire. Le vaisseau étoit mauvais voilier, & Cook manquoit de provisions de toute espece, ce qui augmentoit encore le danger qu'il couroit en naviguant sur les parties inconnues de cette mer : animé cependant par l'espérance de la gloire qui couronne les découvertes des navigateurs, Cook affronta gaiement tous les périls.

„ Après nous être félicités, continua Cook, d'avoir gagné le dedans du récif, quoique peu de temps auparavant nous eussions „ été fort satisfaits d'en être dehors, je résolus de ranger de près „ la grande terre dans la route que j'allois faire au nord, quoi qu'il „ en pût arriver, car si nous étions sortis encore une fois du récif „ nous aurions peut-être été portés si loin de la côte, qu'il m'eût été „ impossible de déterminer si la *Nouvelle-Hollande* est jointe à la „ *Nouvelle-Guinée*; question que je formai le projet de décider depuis „ le premier moment où j'apperçus cette terre. Cependant comme j'a- „ vois éprouvé le désagrément d'avoir un bateau en radoub lorf- „ qu'on en a besoin; je restai à l'ancre jusqu'à ce que la pinasse fût „ parfaitement en état".

Cook envoya, le 17 au matin, les autres bateaux sur le récif pour voir ce qu'on pourroit en tirer ; & M. Banks, accompagné du Docteur Solander, partit avec eux dans son esquif. La partie de la grande terre la plus voisine étoit éloignée d'environ neuf lieues. Il l'appella le *Canal de la Providence*, l'ouverture à travers laquelle il passa & qui restoit alors à dix ou douze milles. Sur la grande terre en dedans du vaisseau, il y avoit un promontoire élevé, à qui il donna le nom de cap *Weymouth*, & sur le côté septentrional duquel on trouve une baie qu'il nomma *Baie Weymouth*.

Canal de la Providence.

Cap Weymouth.

Baie Weymouth.

Les bateaux revinrent à quatre heures de l'après-midi, avec 240 livres de poisson à coquilles, & sur-tout des pétoncles, dont quelques-unes étoient si grosses que deux hommes pouvoient à peine les remuer, & qu'elles avoient vingt livres de chair bonne à manger. M. Banks rapporta aussi plusieurs coquillages curieux & des mollusca, outre plusieurs especes de coraux entre lesquels il y avoit celui qu'on appelle *Tubipora musica*.

Le 18 avant midi, il dépassa une isle basse & sablonneuse, qu'il laissa à stribord à la distance de deux milles : à midi, il étoit éloigné d'environ quatre lieues de la grande terre; & quelques petites isles gisoient du nord 40^{d} ouest à 54^{d} ouest. Entre l'endroit où il étoit & la grande terre, il y avoit plusieurs bancs & quelques-uns en-dehors de nous, outre le récif le plus éloigné qu'on voyoit de la grande hune se prolonger au nord-est. A deux heures de l'après-midi, comme il gouvernoit au nord-ouest-quart-nord, il apperçut un grand banc directement à l'avant, & qui s'étendoit à trois ou quatre pointes de chaque côté; sur quoi il mit le cap au nord-nord-est, & au nord-ouest-quart-nord, pour faire le tour de la pointe septentrionale

Autres bancs.

de ce banc; il la doubla à quatre heures; il porta ensuite à l'ouest, & il courut entre l'extrémité septentrionale de ce banc & un autre qui gît à deux milles au nord du premier; il eut pendant tout le chemin un bateau en-avant pour sonder; la profondeur d'eau étoit toujours irréguliere de vingt-deux à huit brasses. A six heures & demie, il mit à l'ancre par treize brasses, à trois milles de la plus septentrionale des petites isles qu'il voyoit à midi. Ces isles sont distinguées dans la carte par le nom d'*Isles de Forbes*; elles sont situées à environ cinq lieues de la grande terre, qui forme en cet endroit une pointe élevée, qui fut appellée *pointe Bolt*: de cette pointe la terre court plus à l'ouest; elle est basse & sablonneuse dans toute cette direction, élevée & montueuse au sud, même près de la mer.

Cook. 1770.

Isles de Forbes.

Pointe Bolt.

Le 19 à six heures du matin, Cook remit à la voile, & il gouverna vers une isle qui gît à une petite distance de la grande terre qui reste à environ cinq lieues, cette route fut bientôt interrompue par des bancs; cependant à l'aide des bateaux & du guet qu'on fit sur la grande hune, il entra dans un beau canal qui le conduisit à l'isle entre un très-grand banc qui étoit à stribord & plusieurs petits situés vers la grande terre. Il avoit dans ce canal de vingt à trente brasses d'eau; entre onze heures & midi il dépassa le côté nord-est de l'isle en le laissant entre le vaisseau & la grande terre, dont elle est éloignée d'environ sept ou huit milles. Cette isle est à-peu-près d'une lieue de tour, & on y vit cinq naturels du pays, dont deux avoient des lances dans leurs mains; ils s'avancerent sur une pointe, & s'en retournerent après avoir examiné le vaisseau pendant quelque temps. Au nord-ouest de cette isle, il y a plusieurs isles basses qui ne sont pas éloignées de la grande terre, & au nord & à l'est on en trouve plusieurs autres, ainsi que des bancs, de sorte que le vaisseau en étoit alors environné de chaque côté; mais comme Cook venoit d'être exposé à des dangers beaucoup plus grands, il étoit familiarisé avec les rochers & les bancs de sable, & ils ne lui faisoient plus tant de peine. La grande terre sembloit être basse & stérile, couverte de gros monceaux du même sable blanc très-beau, qu'on avoit trouvé sur l'isle des *Lézards*, & en différentes parties de la *Nouvelle-Galles méridionale*.

Canal.

Vue des naturels.

Multitude d'isles.

La grande terre en-dedans des isles dont on vient de parler, forme une pointe que Cook appella *cap Grenville*: entre ce cap & la pointe *Bolt*, il y a une baie à laquelle il donna le nom de *baie Temple*. A neuf lieues à l'est-demi-nord du cap *Grenville*, on trouve quelques isles élevées, qu'il nomma *isles de Sir Charles Hardy*, & il appella *isles Cockburn*, celles qui sont à la hauteur du cap: il porta de-là au nord-demi-nord-ouest vers quelques petites isles situées dans cette direction: elles paroissent former plusieurs isles séparées, mais en les approchant, il s'apperçut qu'elles étoient jointes ensemble par un grand récif; sur quoi il mit le cap au nord-ouest, & il les laissa à

Cap Grenville.

Baie Temple.

Isles de Sir Charles Hardy.

Isles Cockburn.

Cook. 1770.

ſtribord. Il gouverna entre ces iſles & les autres qui giſent à la hauteur de la grande terre, dans un paſſage ſûr où il y avoit de quinze à vingt-trois braſſes d'eau. A quatre heures, il découvrit quelques iſles baſſes & des rochers qui lui reſtoient à l'oueſt-nord-oueſt, & il courut directement deſſus. A ſix heures & demie, il mit à l'ancre par ſeize braſſes, à un mille de diſtance du côté nord-eſt de la plus ſeptentrionale de ces iſles. Elles giſent à quatre lieues nord-oueſt du cap *Grenville*; & d'après le grand nombre d'oiſeaux qu'il y vit, il les appella *Bird iſles* (*iſles des Oiſeaux*.) Un peu avant le coucher du ſoleil, il étoit en vue de la grande terre qui paroiſſoit partout très-baſſe & ſablonneuſe; & s'étendant au nord juſqu'au nord-oueſt-quart nord : quelques bancs & des iſles qui avoient le même aſpect ſe prolongeoient au nord-eſt.

Iſles des Oiſeaux.

Le 20 à ſix heures du matin, Cook remit à la voile avec une briſe fraîche de l'eſt, & il porta au nord-oueſt vers quelques-unes des iſles baſſes qui ſont dans cette direction, mais il fut obligé de ſerrer le vent au plus près, pour doubler un banc qu'il découvrit à bas-bord, d'autres reſtant en même temps à l'eſt. Quand il eût dépaſſé ce banc, il avoit rapproché ces iſles de ſon côté ſous le vent, mais en voyant quelques autres bancs autour d'elles, & des rochers à ſtribord, qu'il n'apperçut pas avant d'en être tout proche, il craignit d'aller au-deſſus du vent des iſles : c'eſt pourquoi il mit à la cape, & après avoir fait ſignal de venir à bord à la pinaſſe qui étoit en avant, il l'envoya ſous le vent des iſles, avec ordre de ranger le bord du banc qui ſe prolongeoit du côté du ſud de la plus méridionale; il ordonna en même-temps à l'eſquif d'aller ſur le banc pêcher à la tortue. Dès que la pinaſſe eut gagné un certain eſpace, Cook vira vent arriere, & il gouverna après elle : en coupant ſous le vent de l'iſle, il prit à la remorque l'eſquif qui n'avoit vu qu'une petite tortue, & qui pour cette raiſon, avoit reſté peu de temps ſur le banc. Il reconnut que l'iſle étoit un petit coin de terre garni de quelques arbres; il y apperçut pluſieurs huttes ou habitations des naturels du pays, qui, à ce qu'il ſuppoſa, alloient de la grande terre, qui n'en eſt éloignée que de cinq lieues, viſiter ces iſles de temps en temps pour y prendre des tortues, lorſqu'elles vont y dépoſer leurs œufs. Il continua à gouverner après la pinaſſe au nord-nord-eſt, & nord-quart-nord-eſt vers deux autres iſles baſſes, ayant deux bancs de ſable en dehors de lui, & un entre lui & la grande terre.

Banc.

Deſcription d'une des iſles.

A une heure, il avoit couru à-peu-près la longueur de la plus méridionale des deux iſles qu'il voyoit, & trouvant qu'en allant au-deſſus du vent, il s'écarteroit trop de la grande terre principale, il arriva & couru ſous le vent. On ne trouve rien dans l'hiſtoire de la navigation de comparable à cette intrépidité de Cook : après avoir enfoncé ſur un banc où l'eau s'écarte quelque temps de la grande terre & des briſans,

brisans, & ensuite rentrer volontairement au milieu des bas-fonds & des rochers de corail, sur une côte immense, où il n'étoit guere possible d'éviter un naufrage : le motif de ces tentatives hardies, c'étoit d'achever la reconnoissance de la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, & de voir si cette contrée n'est pas séparée de la *Nouvelle-Guinée*. Il rencontra un passage facile, & il gouverna au nord-quart-nord-ouest, dans une direction parallele à la grande terre. Cook. 1770.

Le 21 à huit heures, il découvrit des bancs à l'avant & à bas-bord, & il reconnut que la terre la plus septentrionale, qu'il avoit prise pour une partie de la *Nouvelle-Galles*, en étoit détachée, & qu'il pouvoit passer entre ces deux terres, en courant sous le vent des bancs qui étoient à bas-bord, & alors tout près de lui. Il trouva entre ces deux terres un bon canal d'un mille de large, dans lequel il avoit de dix à quatorze brasses. A onze heures, il étoit à-peu-près en travers de la terre détachée de la grande terre, & le passage entre les deux ne sembloit pas être embarrassé; cependant il détacha la chaloupe pour ranger la côte à bas-bord, & envoya en même-temps la pinasse à stribord. Il crut que ces précautions étoient nécessaires, parce qu'il avoit un flot très-fort qui l'entraînoit avec rapidité, & qu'il étoit près de la marée haute. Dès que les bateaux furent en avant, il navigua après eux, & à midi il entra dans le passage. Il reconnut que la terre détachée de la grande terre, étoit une simple isle qui s'étendoit du nord au nord 75d est, à deux ou trois milles. Il vit en même-temps, à une distance considérable, d'autres isles qui s'étendoient du nord-quart-nord-ouest à l'ouest-nord-ouest, & par derriere une autre chaîne de terres élevées, qu'il jugea aussi être des isles. Il y a encore d'autres isles qui se prolongent jusqu'au nord 71d ouest, qu'il prit à ce temps pour la grande terre. Autres bancs. Découverte d'un canal. Reconnoissance de la côte.

La pointe de la grande terre qui forme le côté du canal à travers lequel il avoit passé à un endroit opposé à l'isle, est le promontoire septentrional du pays, & il l'appella *cap Yorck*. La terre sur la pointe orientale & celle qui est au sud sont basses & très-plates aussi loin que la vue peut atteindre, & paroissent stériles. Au sud du cap, la côte forme une grande baie ouverte, qu'il appella *baie de Newcastle*, & dans laquelle il y a quelques petites isles basses & des bancs; la terre adjacente est aussi très-basse, plate & sablonneuse. Celle de la partie septentrionale du cap est plus montueuse; les vallées paroissent être couvertes de bois, & la côte forme quelques petites baies dans lesquelles il semble y avoir de bons mouillages. Près de la pointe orientale du cap, on rencontre trois petites isles, depuis l'une desquelles un petit banc de rochers se prolonge dans la mer : il y a aussi une isle tout près de la pointe septentrionale. L'isle qui forme le détroit ou canal à travers lequel il passa, gît à environ quatre milles en dehors de celles-ci, qui, excepté deux, sont très-petites : la Cap Yorck. Baie de Newcastle. Isles d'Yorck.

Cook. 1770.

plus méridionale eſt la plus grande, & beaucoup plus élevée qu'aucune partie de la grande terre. On apperçut ſur le côté nord-oueſt de cette iſle, un endroit qui promet un bon mouillage, & des vallées qui annonçoient de l'eau & du bois. Ces iſles ſont appellées dans la carte, *iſles d'Yorck*. Au ſud & ſud-eſt, & même à l'eſt & au nord de ces iſles, on en rencontre pluſieurs autres qui ſont baſſes, ainſi que des bancs de ſable & des rochers : en faiſant voile entre ces iſles & la grande terre, la ſonde donnoit douze, treize & quatorze braſſes d'eau.

Après avoir fait environ trois ou quatre milles dans le canal, il découvrit terre à l'avant; il crut d'abord qu'elle faiſoit partie de la grande terre, mais il reconnut enſuite qu'elle en étoit détachée par pluſieurs canaux : ſur quoi il dépêcha les bateaux, avec des inſtructions convenables pour le conduire à travers le canal qui étoit près de la grande terre; mais appercevant bientôt après des rochers & des bancs de ſable dans ce canal, il fit ſignal aux bateaux d'entrer dans celui qui eſt le plus proche au nord, ſitué entre ces iſles, & d'en laiſſer quelques-unes entre le vaiſſeau & la grande terre. Le vaiſſeau qui ſuivoit n'avoit jamais moins de cinq braſſes d'eau dans la partie la plus étroite du canal, où la diſtance d'une iſle à l'autre étoit d'environ un mille & demi.

Autre canal.

Nous nous arrêtons ſur les détails de cette navigation, parce que c'eſt la plus étonnante qu'on ait jamais entrepris, & qu'il ne faut pas manquer de dépoſer dans cette hiſtoire les plus belles actions des navigateurs.

A quatre heures de l'après-midi, Cook jetta l'ancre à deux milles de l'entrée : le canal commence là à s'élargir, & les iſles de chaque côté de lui étoient éloignées d'environ un mille : il ne découvrit point de terre entre ces deux pointes; de ſorte qu'il conçut l'eſpoir d'avoir enfin trouvé un paſſage dans la mer de l'Inde; afin cependant de s'en mieux aſſurer, il réſolut de débarquer ſur l'iſle qui gît à la pointe ſud-eſt du paſſage. Il avoit vu pluſieurs habitans ſur cette iſle, quand il mit à l'ancre pour la premiere fois, & il en apperçut dix ſur une colline. Lorſqu'il s'embarqua dans le bateau avec MM. Banks & Solander, & un détachement d'hommes pour aller à terre. Neuf de ces Indiens étoient armés d'une eſpece de lances qu'ils connoiſſoient déja, & le dixieme avoit un arc & un paquet de fléches; armes que les Anglois n'avoient pas encore vues entre les mains de ces Inſulaires.

Vue des naturels.

On remarqua auſſi que deux d'entre eux portoient autour de leurs cols de grands ornemens de nacre de perle. Trois de ces Indiens, dont l'un étoit celui qui avoit un arc, ſe placerent ſur la greve à travers des Anglois : Cook attendoit qu'ils s'oppoſeroient à ſon débarquement, » mais lorſque nous eûmes avancé à une portée de » fuſil du rivage, dit-il, ils s'en allerent tranquillement. Nous gra-

» vîmes ſur-le-champ la colline la plus haute, dont l'élévation n'é- » toit pas plus de trois fois celle de la grande hune, & qui étoit » la plus ſtérile de toutes celles que nous avions rencontrées. De » cette colline on ne pouvoit point appercevoir de terre entre le ſud- » oueſt & l'oueſt-ſud-oueſt; de ſorte que je comptois trouver ſûre- » ment un canal à travers. La terre au nord-oueſt étoit com- » poſée d'un grand nombre d'iſles de différentes hauteurs, rangées » les unes derriere les autres, auſſi loin que la vue pouvoit porter » au nord & à l'oueſt, c'eſt-à dire, au moins à treize lieues. Comme » j'allois quitter la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, que j'ai » parcourue depuis le 38^d de latitude juſqu'à cet endroit, & que » ſûrement aucun Européen n'avoit encore viſitée, j'arborai une » ſeconde fois pavillon Anglois, & quoique j'euſſe déja pris poſ- » ſeſſion de pluſieurs parties en particulier, je pris alors poſſeſſion » au nom du Roi George III, de toute la côte orientale, depuis » le 38^d de latitude, juſqu'à cet endroit, ſitué au 10^d demi-ſud, ainſi » que toutes les baies, havres, rivieres & iſles qui en dépendent: je » donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale*. Nous fî- » mes trois décharges de nos fuſils, & le vaiſſeau y répondit par » trois volées de canon: après avoir fini cette cérémonie ſur cette iſle, » nous l'appellâmes *iſle de Poſſeſſion* «.

Cook. 1770.

Nouvelle-Galles méridionale.

Remarques ſur les marées.

Cook ſe rembarqua enſuite dans le bateau, mais un juſant rapide portant au nord-eſt, rendit ſon retour au vaiſſeau très-difficile & très-pénible. Depuis qu'il s'étoit engagé pour la derniere fois au milieu de ces bas-fonds, il avoit rencontré conſtamment une marée modérée dont le flot avoit la direction au nord-oueſt & le juſant au ſud-eſt. A cet endroit, la marée eſt haute dans les nouvelles & pleines lunes entre une & deux heures, & l'eau s'éleve & retombe perpendiculairement d'environ 12 pieds. Il vit de la fumée en pluſieurs endroits des terres & des iſles voiſines, ainſi qu'il en avoit remarqué ſur toutes les parties de la côte, après qu'il y étoit retourné la derniere fois à travers le récif.

Vue des naturels.

Le lendemain au matin, 22, Cook apperçut trois ou quatre naturels du pays, raſſemblant ſur la greve des poiſſons à coquille; à l'aide des lunettes on découvrit que c'étoient des femmes entiérement nues, ainſi que tous les autres habitans de ce pays. A la marée baſſe qui arriva ſur les dix heures, il mit à la voile, & porta au ſud-oueſt. A midi, il avoit au nord 71^d oueſt, à huit milles la pointe ſud-oueſt de la plus grande des iſles ſur le côté nord-oueſt du paſſage. Il donna à cette pointe le nom de cap *Cornwall*. Quelques terres baſſes, ſituées vers le milieu du paſſage, & qu'il appella *Iſles de Wallis*, lui reſtoient à l'oueſt-quart-ſud-oueſt-demi-ſud à environ deux lieues; de nouveaux bas-fonds l'obligerent bientôt à mettre à l'ancre.

Cap Cornwall. Iſles de Wallis.

Autres bancs de ſable.

Il appareilla le 23 au matin, & cingla à travers des bancs de ſable, vers une petite iſle qui étoit en-avant, & il en atteignit le tra-

Cook. 1770

vers à midi. Il n'appercevoit aucune partie de la grande terre. Comme il avoit alors peu de vent, & qu'il étoit près de l'isle, il y débarqua avec M. Banks : il trouva, qu'excepté quelques petits bouquets de bois, c'étoit un rocher stérile fréquenté par des oiseaux, qui la visitoient en si grand nombre, que leur fiente avoient rendu sa surface presqu'entiérement blanche : la plus grande partie de ces oiseaux sembloient être des boubies, c'est pour cela qu'il l'appella *isle Booby*. Après y avoir resté peu de temps, il retourna au vaisseau. Sur ces entrefaites, il s'étoit élevé un vent du sud-ouest; ce n'étoit qu'une petite brise, mais elle étoit accompagnée d'une houle qui venoit du même rhumb ; ce qui, joint à d'autres circonstances, le confirma dans l'opinion qu'il avoit gagné l'ouest de *Carpentaria* ou de l'extrémité septentrionale de la *nouvelle-Hollande*, & il avoit une mer ouverte à l'ouest; ce qui lui faisoit beaucoup de plaisir, non-seulement parce que les dangers & les fatigues du voyage approchoient de leur fin, mais encore parce qu'il étoit démontré par-là que la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* sont deux isles séparées par un détroit.

Descente sur l'isle Booby.

Cook gagne enfin la mer ouverte.

Détroit de l'Endeavour

Ce détroit, que Cook a appellé *détroit de l'Endeavour*, est formé au sud-est par la grande terre ou l'extrémité septentrionale de la *nouvelle-Hollande*, & au nord-ouest par un grouppe d'isles appellées *isles du Prince de Galles*. „ Il est probable, dit Cook, que ces isles s'étendent „ jusqu'à la *nouvelle-Guinée*; elles sont de hauteur & de circonfé- „ rence fort différentes, & la plupart semblent être bien couver- „ tes de plantes & de bois. Nous apperçûmes de la fumée sur le „ plus grand nombre de ces isles, & par conséquent on ne peut „ pas douter qu'elles ne soient habitées. Il est vraisemblable encore „ qu'entr'elles, il y a des passages au moins aussi bons, & peut-être „ meilleurs que celui par où nous débouchâmes. Au reste, on ne „ doit pas en desirer un meilleur que le nôtre, à moins qu'on n'en „ trouve un dont l'accès à l'est soit moins dangereux. On ne peut „ guere douter, suivant moi, qu'il ne soit possible de découvrir cet „ accès moins périlleux, & pour constater ce fait, il ne faut que „ déterminer jusqu'où le récif principal ou extérieur qui environne „ les bancs de sable à l'est, s'étend vers le nord; je n'en aurois pas „ laissé l'examen aux navigateurs à venir, si j'avois été moins ex- „ cédé par la fatigue & les dangers, & si mon vaisseau avoit été „ en meilleur état pour cette entreprise ".

Isles du Prince de Galles.

Remarques sur les passages découverts par Cook.

Description du détroit.

La longueur du détroit du nord-est au sud-ouest, est de dix lieues & il y a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée nord-est, où il a un peu moins de deux milles, parce qu'il est resserré par les isles qui sont situées dans cet endroit. Celle qui a été nommée isle de *Possession* n'est ni fort haute, ni d'une grande étendue; Cook la laissa entre lui & la grande terre, en passant entre elle & deux petites isles rondes qui gisent à environ deux milles à son nord-ouest. Les

Isle de Possession.

Echelle de Lieues

CARTE DE LA N.LE GALLES MERID.LE ou de la Côte Orientale de la N.LE HOLLANDE

Découverte et visitée par le Lieutenant
J. COOK, *Commandant*
DE L'ENDEAVOUR,
Vaisseau de sa MAJESTÉ
en 1770.

EXPLICATION

Rochers et Sables dont quelques uns sont à sec à la Mer basse et d'autres toujours couverts.

Direction supposée des parties de la Côte et des Bancs de Sable que nous n'avons pas vus.

Endroits où le Vaisseau mouilla

La Ligne ponctuée indique la Route du Vaisseau et les Chiffres qu'on y a joints designent la profondeur d'Eau exprimée en Brasses.

Longitude Ouest du Meridien de Greenwich

Pointe Hicks
C. Howe
Mt. Dromadaire
Baye Bateman
St. George
Baye de la Botanique
Port Jackson
Baye Rompue
C. des 3 Pointes
Port Stephens
C. Hawke
les 3 Freres
Cap Smoakey ou de la Fumée
Mt. Warning
Cap Byron
Baye de la Verrerie
Cap Morton
Baye Large
C. Sandy
Baye d'Hervey
Baye de l'Outarde
C. Capricorne
Baye Keppel
Isles de Keppel
C. Townsend
Baye des Inlets
Isles Northumberland
C. Palmerston
C. Hillsboroug
Isles Cumberland
Baye Edgcumbe
C. Gloucester
Isle Holburn
Mont Upstart
C. Bowlingrin
Baye Cleveland
C. Cleveland
Isle Magnetique
Baye Halifax
C. Sandwich
C. Grafton
C. Tribulation
Baye Weary
C. Bedford
C. Flattery
C. Weymouth
C. Grenville
Baye Shelburn
Cap York
Isles de Cockburn
Canal de la Providence
Le Labyrinthe
Echelle de Lieues

deux petites isles, qu'il appella *isles de Wallis*, sont situées au milieu de l'entrée sud-ouest, & il les laissa au sud. Sa profondeur d'eau dans le détroit étoit de quatre à neuf brasses, bon mouillage partout, excepté sur un banc de sable qui gît à deux lieues au nord des isles de *Wallis*, où à marée basse, la sonde ne rapporte que trois brasses. On trouve des connoissances plus détaillées sur le détroit, sur la situation des différentes isles & bancs de sable qui sont sur la côte orientale de la *nouvelle-Galles*, dans la carte qui accompagne le journal & qui a été faite avec toute l'exactitude que les circonstances ont pu permettre. „ Cependant, dit Cook, relativement aux bancs „ de sable, je n'assurerai pas que j'aie placé la moitié de ceux qui „ existent, & on ne peut pas supposer qu'il soit possible d'en dé- „ couvrir la moitié dans une seule navigation. Je dois aussi avoir „ omis plusieurs isles, sur-tout entre le 20d & le 22d de latitude; „ où nous en avons apperçu en mer autant qu'on peut en voir „ à une aussi grande distance. Les navigateurs ne croiront donc pas „ qu'il soit impossible de trouver des isles ou des bancs de sable „ dans ces mers aux endroits où je n'en ai point marqué sur ma „ carte. C'est assez que la situation de celle dont j'ai fait mention „ soit déterminée exactement; & en général, j'ai les plus grandes „ raisons de croire qu'on reconnoîtra qu'elle est aussi exempte d'er- „ reurs que toutes celles qui n'ont pas été corrigées par des obser- „ vations subséquentes & multipliées. On peut se fier sur les la- „ titudes & longitudes de tous, ou au moins de la plupart des caps „ & des baies; car nous avons manqué rarement de faire une fois „ chaque jour une observation pour corriger la latitude de no- „ tre estime : les observations faites pour déterminer notre longitude „ sont également nombreuses, & nous n'avons laissé échapper au- „ cune des occasions que nous offroient pour cela le soleil & la „ lune ". Cook. 1770.

La découverte du détroit de *l'Endeavour*, donne à Cook un moyen de se rendre à *Batavia* par le côté sud de la *nouvelle-Guinée*, & par une route qu'aucun autre navigateur n'avoit encore suivie: il n'étoit pas encore hors de tous les dangers, & on le verra bientôt : nous allons le suivre dans le reste de ce voyage, en nous contentant de rapporter les découvertes nouvelles, & ce qui peut intéresser la géographie, la navigation & la connoissance des mœurs des peuples.

---

§ XIII.

Passage de la Nouvelle-Galles *méridionale à la* Nouvelle-Guinée.

Cook quitta l'isle *Booby* le 23 Août, & il cingla au nord-ouest. Le 28 à midi, il n'appercevoit plus de terre, mais à environ deux mil-

Cook. 1770.

Banc de sable.

les au ſud, il y avoit un grand banc de ſable ſur lequel la mer briſoit avec beaucoup de violence, & il croit qu'une partie eſt à ſec à la marée baſſe : il s'étend au nord-oueſt & au ſud-eſt, & il a environ cinq lieues de tour. En examinant la mer autour de lui, il vit preſque de tout côté un bas-fond ſur lequel le vent & la marée portoient en même-temps. Le vaiſſeau étoit ſur un fond de ſix braſſes, mais en ſondant dans les environs, il en trouva à peine deux à une demi-encablure. Ce banc s'étendoit de l'eſt au nord, & à l'oueſt juſqu'au ſud-oueſt; de ſorte que pour ſortir de cet endroit, il n'avoit d'autre chemin que celui par où il étoit venu. Il couroit un nouveau péril, car il touchoit au moment de la haute marée, & la mer moutonnoit un peu, ce qui auroit bientôt endommagé le bâtiment s'il avoit touché; & s'il s'étoit écarté d'une demi-encablure à droite ou à gauche, il auroit infailliblement échoué, avant qu'on fît ſignal qu'il y avoit un bas-fond. Les bas-fonds qui, comme ceux-ci, giſent à une braſſe ou deux au-deſſous de l'eau, ſont les plus dangereux, car on ne les découvre que lorſque le vaiſſeau eſt préciſément deſſus, & alors même l'eau paroît brune, comme ſi elle réfléchiſſoit un brouillard ſombre.

Nouveau péril.

Changement de route.

Cook avoit envie de gouverner au nord-oueſt juſqu'à ce qu'il découvrît la côte méridionale de la *nouvelle-Guinée*, où il projettoit de toucher, s'il étoit poſſible; mais la rencontre de ces bas-fonds lui fit changer de route dans l'eſpérance de trouver un canal plus ſûr & une eau plus profonde. Il réuſſit, car à midi l'eau avoit augmenté juſqu'à dix-ſept braſſes.

L'eau devenant baſſe par degrés à meſure que Cook avançoit au nord, il força de voiles, & il mit le cap au nord le 28, afin de découvrir la terre de la *nouvelle-Guinée*. Il étoit au 8^{d} 52$'$ de latitude ſud par obſervation, c'eſt-à-dire dans le même parallele où les cartes placent les parties méridionales de la *Nouvelle-Guinée;* mais il n'y a que deux pointes qui ſoient ſi loin au ſud, & ſuivant l'eſtime, Cook étoit éloigné d'un degré à l'oueſt; c'eſt pour cela qu'il ne découvrit pas la terre qui court plus au nord. Il trouva la mer couverte en pluſieurs endroits d'une écume brune aſſez ſemblable à celle que les marins Anglois appellent communément *Spawn fray*. Il fut d'abord allarmé, craignant qu'il ne fût parmi des bas-fonds; mais en ſondant, il reconnut que l'eau y étoit auſſi profonde qu'ailleurs. MM. Banks & Solander examinerent cette écume, ſans pouvoir déterminer ce que c'étoit; elle étoit compoſée d'une quantité innombrable de petites particules qui n'avoient pas plus d'une demi-ligne de longueur, & dont chacune, vue au microſcope, ſembloit conſiſter en trente ou quarante tubes. Chaque tube étoit partagé dans toute ſa longueur en pluſieurs cellules comme les tuyaux de la *conſerva;* les Naturaliſtes crurent qu'elles étoient du regne végétal, parce qu'en les brûlant elles ne produiſoient point l'odeur

Ecume de mer ſinguliere.

propre aux substances animales. Le même phénomene avoit été observé sur les côtes du *Brésil* & de la *Nouvelle-Hollande*, mais on ne l'avoit jamais remarqué à une distance considérable de la côte. Le soir, un petit oiseau voltigea autour du vaisseau; il se percha la nuit sur les agrès où on le prit. C'étoit exactement le même oiseau que Dampierre a décrit & dont il a donné une figure grossiere sous le nom de Noddie de la *Nouvelle-Hollande*. *Voyez ses Voyages*, *vol. III*, *pag. 98*, *tab. des oiseaux*, *fig. 5*.

Cook. 1770.

Noddie.

Le 29, il porta sur une terre qu'il avoit découvert la veille; il apperçut bientôt une petite isle basse, située à environ une lieue de la grande terre : cette isle est marquée dans les cartes, sous les noms de *Barthelemi* & de *Whermoyson*, il marchoit alors suivant la direction de la *Nouvelle-Guinée*. Et quoique, suivant l'estime de Cook, il n'en fût pas éloigné de plus de quatre lieues, cependant elle étoit si basse & si unie, qu'on pouvoit à peine l'appercevoir de dessus le tillac. Elle paroissoit cependant être bien couverte de bois, & entr'autres arbres, on crut y distinguer le cocotier. On vit de la fumée en plusieurs endroits, ce qui fit connoître que cette partie du pays est habitée. Pendant la route, il découvrit différens bas-fonds, dont on peut voir le gisement dans son journal. Cook appercevoit toujours une grande quantité d'écume brune sur l'eau, & les marins ne croyant plus que c'étoit du fraî, lui trouverent un nouveau nom, & l'appellerent *Sea-saw-dust* (sciure de mer.)

Isle [St.] Barthelemi & Whermoyson.

Comme les Hollandois semblent avoir examiné fort en détail toute cette côte, & qu'on trouvera dans la carte la route du vaisseau & les différentes sondes, il suffira de dire ici que, jusqu'au 3 Septembre, Cook continua sa direction au nord avec une eau très-basse, sur un banc de vase, & à une telle distance de la côte qu'il pouvoit à peine la découvrir du vaisseau. Pendant ce temps, il fit plusieurs tentatives inutiles pour en approcher; & ayant perdu six jours d'un bon vent, & sachant que la mousson sud-est étoit sur le point de finir, il commença à craindre un plus long délai. Il résolut de conduire le vaisseau aussi près de la côte qu'il seroit possible; & ensuite, pendant qu'il louvoyeroit, de débarquer avec la pinasse pour examiner les productions du pays & la disposition des habitans. Dès le grand matin des deux derniers jours, il eut une petite brise qui souffloit de la côte, & qui étoit fortement imprégnée de l'odeur des arbres, buissons & herbages dont le terrein étoit couvert : cette odeur ressembloit un peu à celle du benjoin.

Sciure de mer.

Route de Cook.

Le 3 Septembre, étant alors éloigné de trois ou quatre milles de la côte de la *Nouvelle-Guinée*, Cook s'embarqua sur la pinasse avec onze personnes bien armées, parmi lesquelles étoient le Docteur Solander, M. Banks & ses domestiques. „ Nous ramâmes directe-
„ ment vers la côte, dit Cook, mais l'eau étoit si basse, que nous
„ ne pûmes pas en approcher à plus de cent verges; nous tra-

Descente [à] la Nouvel[le] Guinée.

Cook. 1770.

„ versâmes le reste du chemin à gué, après avoir laissé deux des „ matelots pour prendre soin du bateau : jusqu'ici nous n'avions „ découvert aucuns signes d'habitans dans cet endroit, mais dès „ que nous fûmes à terre, nous apperçûmes sur le sable des pas „ d'hommes très-récens, puisqu'ils étoient au-dessous de la marque „ de la marée haute ; nous en conclûmes que les Indiens n'étoient „ pas éloignés ; mais comme il y a un bois épais à cent verges „ du rivage, nous crûmes qu'il étoit nécessaire de marcher avec „ précaution, de peur de tomber dans une embuscade, & de ne „ pouvoir plus retourner au bateau. Nous avançâmes le long „ du bois, à environ deux cens verges de l'endroit où nous avions „ débarqué ; nous parvînmes à un petit bois de cocotiers sur les „ bords d'un ruisseau d'une eau saumâtre. Les arbres étoient petits, „ mais ils portoient beaucoup de fruits, & près de-là il y avoit un „ hangar ou cabane qui avoit été couverte de feuilles, alors tom- „ bées pour la plupart. Nous trouvâmes aux environs de la ca- „ bane un grand nombre de coques de fruits, dont quelques- „ unes sembloient avoir été détachées récemment des arbres. „ Nous regardâmes les fruits avec avidité, mais jugeant qu'il n'é- „ toit pas sûr de monter sur les arbres, nous fûmes obligés de „ quitter cet endroit, sans goûter une seule noix de coco. A peu „ de distance de-là, nous rencontrâmes des plantains & un arbre „ à pain, sur lesquels nous ne vîmes point de fruits. Après avoir „ avancé à un quart de mille du bateau, trois Indiens sortirent „ du bois en poussant un cri horrible à environ cent verges ; ils „ coururent vers nous, & celui qui s'approcha le plus, lança de „ sa main quelque chose qui fut porté sur un de ses côtés, & qui „ brûloit comme de la poudre à canon ; mais nous n'entendîmes „ point de bruit. Les deux autres décocherent à l'instant leurs ja- „ velines contre nous : comme nous n'avions point de temps à per- „ dre, nous tirâmes nos fusils, qui étoient chargés à petit plomb : „ il est probable que les coups ne les atteignirent point, car, quoi- „ qu'ils s'arrêtassent un moment, ils ne firent pas retraite ; au con- „ traire, ils nous lancerent un troisieme dard. Nous crûmes que „ nous exposerions la vie d'un plus petit nombre d'hommes, en les „ empêchant d'approcher davantage, qu'en les laissant avancer, ce „ qui nous auroit forcés de nous défendre nous-mêmes contre leur „ attaque ; c'est pour cela que nous tirâmes une seconde fois à balle. „ Il est vraisemblable que quelques-uns d'eux furent blessés par „ cette décharge ; cependant nous eûmes la satisfaction de voir qu'ils „ s'enfuyoient tous avec beaucoup d'agilité. Comme je n'étois pas „ disposé à envahir par force ce pays, pour satisfaire notre cu- „ riosité & nos desirs, & que je vis qu'il étoit impossible de dé- „ barquer amicalement, je profitai des momens où la destruction „ des Indiens n'étoit plus nécessaire à notre propre défense, &

Forêt.

Fruits.

Vue des naturels.

Hostilité.

„ nous

„ nous retournâmes promptement vers notre bateau. En avançant „ le long de la côte, nous remarquâmes que les deux matelots, „ qui étoient à bord, faisoient signe qu'un plus grand nombre d'Insulaires s'approchoient, & avant d'entrer dans l'eau, nous en découvrîmes plusieurs qui venoient autour d'une pointe, à la distance „ d'environ cinq cens verges. Suivant toute apparence, ils avoient „ rencontré les trois qui nous attaquerent d'abord; car dès qu'ils „ nous apperçurent, ils firent halte, & sembloient attendre l'arrivée de leur grand corps. Enfin, nous entrâmes dans l'eau, & „ nous la passâmes à gué jusqu'au bateau; ils resterent à leur poste „ sans tenter d'interrompre notre marche. Dès que nous fûmes à „ bord, nous ramâmes vis-à-vis d'eux, & ils paroissoient être alors „ au nombre de soixante ou cent. Nous les examinâmes à loisir; „ leur figure ressemble beaucoup à celle des habitans de la *Nouvelle-Hollande*; ils sont à-peu-près de la même taille, & ils „ ont les cheveux courts comme eux: ils vont entiérement nuds, „ mais il nous parut que la couleur de leur peau n'étoit pas si „ brune; peut-être cette différence venoit-elle uniquement de ce „ qu'ils n'avoient pas le corps si sale. Pendant tout ce temps ils „ nous défioient par leurs cris, & ils lâchoient leurs feux par intervalles, quatre ou cinq à la fois. Nous ne pouvons pas imaginer „ ce que c'est que ces feux, ni quel étoit leur but en les jettant; ils avoient dans leurs mains un bâton court, peut-être une „ canne creuse qu'ils agitoient de côté & d'autre, & à l'instant „ nous voyions du feu & de la fumée, exactement comme il en „ part d'un coup de fusil, & qui ne duroient pas plus long-temps. „ On observa du vaisseau ce phénomene surprenant, & l'illusion „ y fut si grande, que les gens à bord crurent que les Indiens „ avoient des armes à feu; & nous n'aurions pas douté nous-mêmes „ qu'ils ne tirassent sur nous des coups de fusil, si notre bateau „ n'avoit pas été assez près pour entendre dans ce cas le bruit de „ l'explosion. Après que nous les eûmes considérés pendant quelque temps avec beaucoup d'attention, sans nous embarrasser „ de leurs feux & de leurs cris, nous déchargeâmes quelques „ coups de fusil sur leurs têtes. Dès qu'ils entendirent les balles „ siffler parmi les arbres, ils s'en allerent tranquillement, & nous „ retournâmes au vaisseau. En examinant les armes qu'ils avoient „ décochées contre nous, nous trouvâmes que c'étoit de petites „ javelines d'environ quatre pieds de long, très-mal faites, d'une „ lame de bambou rouge, & garnies d'une pointe de bois dur, où „ il y avoit plusieurs barbes. Ils les lançoient avec beaucoup de „ force; car, quoique nous fussions à soixante verges de distance, elles portoient au-delà de nous. Nous n'avons pas pu connoître exactement le moyen dont ils se servent, peut-être emploient-ils un arc; mais quand nous les examinâmes du bateau,

Cook. 1770.

Mouvemens des Insulaires

Description.

Remarques sur les feux qu'ils lançoient.

Cook. 1770.

„ nous ne leur vîmes point d'arcs, & nous croyons qu'ils décochent „ ces javelines avec un bâton, à-peu-près comme les habitans de „ la *Nouvelle-Hollande* ".

Defcription de la côte.

Cet endroit gît au 6d 15' de latitude fud, à environ foixante-cinq lieues au nord-eft du port *Saint-Auguftin* ou *cap Walche*, & il eft près de ce qu'on appelle dans les cartes *C. de la Colta de S. Benaventura.* La terre, ainfi que fur toutes les autres parties de la côte, eft très-baffe, & couverte d'une abondance de bois & d'herbes qui paffe l'imagination. Cook vit le cocotier, l'arbre à pain & le plantain très-floriffans, quoique les noix de cocos fuffent vertes, & que le fruit à pain ne fût pas encore mûr : il y trouva d'ailleurs beaucoup d'arbres, de plantes & de buiffons qui font communs aux ifles de la mer du fud, à la *Nouvelle-Zelande*, & à la *Nouvelle-Hollande.*

Epaiffeur des forêts.

Quoiqu'il eût befoin de rafraîchiffement, il ne crut pas devoir avancer le long de la côte, plus loin au nord & à l'oueft, & chercher un endroit où le vaiffeau pût mouiller affez près de terre pour couvrir de fon artillerie, ceux des matelots qui débarqueroient; mais il ne vouloit pas prendre cette reffource qui auroit été fatale aux Indiens. D'ailleurs, il avoit lieu de croire qu'avant de trouver cette place, il auroit été porté fi loin à l'oueft, qu'il auroit été obligé d'aller à *Batavia* par le côté feptentrional de l'ifle de *Java*, & il ne penfoit pas que cette route fût auffi fûre que celle de la côte méridionale de la même ifle par le détroit de la *Sonde.* Le vaiffeau avoit tant de voies d'eau, qu'il doutoit s'il ne faudroit pas le mettre à la bande à *Batavia ;* autre raifon qui l'engageoit à naviguer promptement vers cette place, d'autant qu'il n'avoit aucune découverte à attendre dans des mers qui ont déja été parcourues, & où chaque côte a été marquée par les Géographes Hollandois. Les Efpagnols, ainfi que les Hollandois, femblent avoir navigué tout autour des ifles de la *Nouvelle-Guinée*, puifque prefque toutes les places tracées dans la carte, ont un nom dans les deux langues. „ J'ai comparé, dit Cook, la par„ tie de la côte que j'ai vifitée, avec les cartes qu'on trouve dans l'ou„ vrage François, intitulé : *hiftoire des navigations aux terres Auftra„ les*, publié en 1756, & je les ai trouvées affez exactes : cepen„ dant je ne fais par qui & quand elles ont été dreffées. Quoique la „ *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée* y foient repréfentées com„ me deux pays féparés, le récit qui les accompagne laiffe en doute „ ce point. J'ai établi, d'une maniere inconteftable, la vérité de „ ce fait ".

Remarques fur les côtes de la Nouvelle-Guinée.

---

§ XIV.

Paffage de la Nouvelle-Guinée *à l'ifle de* Savu.

LE 6, Cook dépaffa deux petites ifles, dont il auroit examiné les productions, fi le vent n'avoit pas été fi frais. Il dit que ces ifles ne

ſont pas marquées dans les cartes, à moins qu'on ne les prenne pour les iſles *Arrou* : dans ce cas, elles ſont placées trop loin de la *Nouvelle-Guinée*; il reconnut que la partie méridionale de ces iſles, gît par 7ᵈ 6′ de latitude ſud, & 225′ de longitude oueſt.

Cook. 1770.

Iſles Arrou.

Le 7, il ſe trouvoit par 9ᵈ 30′ de latitude ſud, & 229ᵈ 34′ de latitude oueſt. „ D'après la route que nous avons ſuivie depuis notre départ de la *Nouvelle-Guinée*, dit Cook, nous aurions dû appercevoir les *iſles de Weaſel*, (des Balettes) qui ſont marquées dans les cartes à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte de la *Nouvelle-Hollande*; cependant nous ne vîmes rien; ainſi il faut croire qu'elles ont été placées d'une maniere fautive. On n'en ſera pas ſurpris ſi l'on conſidere que non-ſeulement ces iſles, mais encore la côte qui borde cette mer, ont été découvertes & examinées par différentes perſonnes & à différens temps, & que d'autres ont dreſſé les cartes ſur les divers réſultats, peut-être plus d'un ſiecle après. Il faut remarquer en outre que les navigateurs qui ont fait ces découvertes, n'avoient pas, pour tenir un journal exact, tous les moyens dont nous jouiſſons aujourd'hui ".

Iſles de Weaſel.

Le 11, il dépaſſa *Timor Laoet* ou *Laut. Lacet* eſt un mot de la langue Malais, qui ſignifie *mer*, & les habitans du pays ont donné ce nom à l'iſle. La partie méridionale gît au 8ᵈ 15′ de latitude ſud, & au 228ᵈ 10′ de longitude oueſt; mais dans les cartes, la pointe méridionale eſt marquée à différentes latitudes depuis le 8ᵈ 30′, juſqu'au 9ᵈ 30′. Il eſt poſſible, il eſt vrai, que la terre qu'il dépaſſa ſoit quelqu'autre iſle, mais on a de très-fortes raiſons de préſumer le contraire; car ſi *Timor Laut* étoit à l'endroit où le placent les cartes, on devroit l'y avoir vu.

Timor Laoet.

Le 12, portant ſur cette terre, il y vit de la fumée en pluſieurs endroits, & pendant la nuit il apperçut des feux. La terre paroiſſoit très-haute, & diſpoſée en collines, s'élevant par degrés les unes au-deſſus des autres. Les collines ſont en général couvertes de bois épais; mais on y diſtingue des carrieres d'une étendue conſidérable, & qui ſembloient être l'ouvrage des hommes.

Aſpect de la côte.

Golfe.

L'après-midi il ſe trouva à travers d'un petit golfe qui s'avançoit dans la terre baſſe : ce golfe gît au 9ᵈ 34′ de latitude ſud, & c'eſt probablement le même dans lequel Dampierre entra avec ſa chaloupe; car l'eau n'y paroît pas aſſez profonde pour un vaiſſeau. La terre répond fort bien à la deſcription qu'il en a donnée. Près de la greve, elle eſt couverte de grands arbres pyramidaux, qui, ſuivant lui, ont l'apparence de pins : derriere ceux-ci, il ſemble y avoir des criques d'eau ſalée, & beaucoup de palétuviers, entremêlés cependant de cocotiers. La terre eſt plate ſur le rivage, & ſemble en quelques endroits s'avancer à deux ou trois milles dans l'intérieur du pays, avant la rencontre de la premiere colline. Quoiqu'on n'apperçût dans cette partie de l'iſle ni plantations ni maiſons, la

Cook. 1770. fertilité du sol & le nombre des feux firent juger qu'elle devoit être bien peuplée.

Il continua à gouverner le long de la côte de *Timor* jusqu'au matin du 15, la terre paroissant toujours montueuse, mais moins élevée qu'auparavant. En général, les collines aboutissent à la mer, & dans les endroits où elles ne s'avancent pas loin, on voyoit, au lieu de terres plates & couvertes de palétuviers, de grands bocages de cocotiers qui n'étoient qu'à environ un mille de la greve. Les plantations & les maisons commençoient là & sembloient être innombrables. Les maisons étoient ombragées par des bois de palmier-éventail ou *Borassus*, & il y avoit des plantations enfermées par des haies jusques sur le sommet des plus hautes collines. Les Anglois avoient continuellement les yeux à leurs lunettes, & ils furent fort surpris de ne voir, ni hommes, ni bétail. Cook suivit la même route jusqu'à neuf heures du matin du 16, qu'il vit la petite isle, appellée *Rotte*.

Dampierre, qui a donné une description fort étendue de l'isle de *Timor*, dit qu'elle a soixante-dix lieues de long & seize de large, & que sa direction est à-peu-près nord-est & sud-ouest. » J'ai trouvé, » dit Cook, que le côté oriental de l'isle court presque nord-est-» quart-est & sud-ouest-quart-ouest & que l'extrémité méridionale gît » au 10d 23′ de latitude sud & au 236d 5′ de longitude ouest. Nous » avons couru environ quarante-cinq lieues, le long du côté orien-» tal, & nous avons reconnu que cette navigation étoit absolument » sans danger ". La terre qui est bordée par la mer, excepté près de l'extrémité méridionale est basse dans un espace de deux ou trois milles en-dedans du rivage & entrecoupée en général de criques salées : par-derriere la terre basse il y a des montagnes qui s'élevent les unes au-dessus des autres à une hauteur considérable. A l'extrémité ouest du passage entre *Rotte* & la seconde à la hauteur de la pointe sud-ouest de *Semau;* on trouve entre les deux, un bon canal, d'environ six milles de large, à travers lequel Cook passa. L'isle de *Rotte* ne paroît pas si élevée & si montueuse que *Timor*, quoiqu'elle soit agréablement entrecoupée par des collines & des vallées. Sur le côté septentrional, il y a plusieurs greves sablonneuses, près desquelles croissent quelques palmiers-éventail, mais la plus grande partie est couverte d'une espece d'arbustes qui étoient sans feuilles. *Semau* présente un aspect à-peu-près le même que celui de *Timor*, mais elle n'est pas si haute. Cook observa dans le ciel un phénomene qui, à certains égards, ressembloit beaucoup à l'aurore boréale, & à d'autres en étoit très-différent : il étoit formé d'une lueur rougeâtre & obscure, qui montoit environ 20d au-dessus de l'horison : son étendue varioit par intervalles, mais elle n'étoit jamais moins de huit ou dix pointes de compas. A travers & en-dehors de cette premiere couleur, passoient des rayons

Isle Semau.

Phénomene particulier.

d'une autre couleur plus vive, qui s'évanouiſſoient & reparoiſſoient à-peu-près au même inſtant comme ceux de l'aurore boréale; ils n'avoient pourtant rien de ce mouvement ondulatoire & de vibration qu'on obſerve dans ce phénomene. Le milieu de la lueur reſtoit au ſud-ſud-eſt du vaiſſeau, & elle dura, ſans que ſon brillant diminuât, juſqu'à minuit; Cook ſe retira alors pour ſe coucher, il ne put pas dire combien elle continua de temps après. Cook. 1770.

Après avoir dépaſſé toutes les iſles qui ſont placées entre *Timor* & *Java* dans les cartes qui étoient à bord, Cook gouverna à l'oueſt juſqu'à ſix heures du lendemain au matin 17, qu'il apperçut ſans s'y attendre une iſle qui reſtoit à l'oueſt-ſud-oueſt, il crut d'abord qu'il avoit fait une nouvelle découverte. Il courut directement deſſus, & à dix heures il étoit près de ſon côté ſeptentrional : il y apperçut des maiſons, des cocotiers & il fut ſurpris fort agréablement d'y voir de nombreux troupeaux de moutons. C'étoit une tentation à laquelle dans ſa ſituation il ne pouvoit pas réſiſter, d'autant que pluſieurs de ſes gens ſe portoient aſſez mal, & murmuroient de ce qu'il n'avoit pas touché à *Timor*. Il réſolut donc d'entreprendre d'établir un commerce avec des habitans qui paroiſſoient ſi fort en état de lui fournir des proviſions, afin de diſſiper par-là la maladie, & le mécontentement qui ſe répandoient parmi l'équipage. Il envoya M. Gore, ſon ſecond Lieutenant, ſur la pinaſſe, pour voir s'il y avoit quelque endroit commode où l'on pût débarquer; il prit avec lui quelques bagatelles pour en faire des préſens aux naturels du pays qu'il rencontreroit. Quand il fut parti, on découvrit du vaiſſeau deux hommes à cheval qui ſembloient ſe promener ſur les collines, & s'arrêter ſouvent pour regarder le vaiſſeau. On reconnut par-là que les Européens avoient formé un établiſſement dans l'iſle, & Cook eſpéra qu'il n'auroit pas à ſurmonter les circonſtances déſagréables qui ſuivent toujours les premieres entrevues avec des ſauvages. Sur ces entrefaites, M. Gore débarqua dans une petite anſe ſablonneuſe près de quelques maiſons, & il rencontra huit ou dix Inſulaires qui, par leur habillement & leur figure, reſſembloient beaucoup aux Malais : excepté les couteaux qu'ils ont coutume de porter à leur ceinture, ils étoient ſans armes; l'un d'eux conduiſoit un âne, ils inviterent poliment M. Gore à deſcendre à terre, & ils converſerent avec lui par ſignes, mais ils ne purent guere s'entendre réciproquement; M. Gore rapporta peu de temps après cette nouvelle, & il ajouta, qu'il n'y avoit point de mouillage pour le vaiſſeau. Cependant on le renvoya une ſeconde fois avec de l'argent & des marchandiſes, afin d'acheter au moins, s'il étoit poſſible, quelques rafraîchiſſemens pour les malades. Le Docteur Solander l'accompagna dans le bateau. Avant que le bateau débarquât, on apperçut deux autres cavaliers, dont l'un étoit vêtu à l'Européenne portant un habit bleu, une veſte blanche & un chapeau bordé; ces hommes firent

Découverte de Savu.

Deſcente à terre.

Européens établis dans cette iſle.

Seconde deſcente à terre.

Cook. 1770. peu d'attention au bateau quand il débarqua ; mais ils ſe promenerent en regardant le vaiſſeau avec beaucoup de curioſité. On vit d'autres cavaliers & un grand nombre de perſonnes à pied ſe raſſembler autour des Anglois.

Après que le bateau eut reſté à terre environ une heure & demie, il fit comprendre par un ſignal qu'il y avoit ſous le vent une baie où on pourroit mouiller.

Mouillage à Savu.

Le 17 au ſoir, l'*Endeavour* mouilla dans cette baie, & Cook fut ſurpris de voir bientôt un des bourgs de l'iſle arborer pavillon Hollandois & d'entendre trois coups de canon.

Viſite rendue au Gouverneur.

Le lendemain, il envoya ſon Lieutenant rendre viſite au Gouverneur & l'informer des raiſons de la relâche de l'*Endeavour*. Il fut reçu en débarquant par une garde d'environ vingt ou trente Indiens armés de fuſils, qui le conduiſirent à la ville où le pavillon avoit été arboré la veille; ils emporterent avec eux l'autre pavillon qui avoit été placé ſur le rivage & marcherent ſans ordre. Quand il fut arrivé, on l'introduiſit chez le Raja ou Roi de l'iſle, à qui il dit, par un Interprete Portugais, ce que demandoit Cook, Sa Majeſté repliqua qu'elle étoit diſpoſée à procurer aux Anglois tout ce qu'ils deſiroient, mais que, par l'alliance qu'elle avoit faite avec la Compagnie Hollandoiſe des Indes-Orientales elle ne pouvoit commercer avec aucun autre peuple, ſans avoir au préalable obtenu ſon conſentement. Le Roi ajouta qu'il alloit le demander ſur le champ à l'Agent de la Compagnie, qui étoit le ſeul blanc de l'iſle. Il envoya à cet homme, qui réſidoit à quelque diſtance de-là dans l'intérieur des terres, une lettre par laquelle il l'informoit de l'arrivée & de la demande de Cook: le Réſident Hollandois parut diſpoſé à accorder à Cook tout ce dont il avoit beſoin, & il ſe rendit au vaiſſeau avec le Roi de l'iſle : le Capitaine les invita à dîner, & ils accepterent ſa politeſſe. „ J'imaginois, dit-il, que ſur-le-champ „ ils alloient s'aſſeoir, mais le Roi parut héſiter, & enfin il dit un „ peu confus, qu'il ne croyoit pas que nous autres blancs, ſouf- „ fririons que lui, qui étoit d'une couleur différente, s'aſſît en no- „ tre compagnie. Nos complimens diſſiperent bientôt ſes ſcrupules, „ & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup de contente- „ ment & de cordialité. Heureuſement nous ne manquions pas „ d'interpretes ; le Docteur Solander & M. Sporing ſavoient aſſez „ l'Hollandois pour converſer avec M. Lange, & pluſieurs des ma- „ telots pouvoient parler avec ceux des naturels du pays qui „ entendoient le Portugais. Il arriva que notre dîner conſiſtoit „ en mouton, & le Roi témoigna le deſir d'avoir un de ces ani- „ maux : quoiqu'il ne nous en reſtât qu'un, nous le lui préſentâ- „ mes. La facilité avec laquelle il l'obtint, l'encouragea à deman- „ der un chien anglois, & M. Banks lui donna ſon lévrier ". Cook apprit que l'iſle abondoit en buffles, moutons, cochons & volailles,

Reſpect du Roi de l'iſle pour les blancs.

que le lendemain on en conduiroit une grande quantité ſur la greve, afin qu'il pût en acheter autant qu'il le deſiroit. Cook. 1770.

Le Roi parut curieux de voir faire l'exercice : on ſatisfit ſa curioſité, & les ſoldats firent trois décharges. Ils les examina avec beaucoup d'attention, & il fut fort ſurpris de l'ordre & de la promptitude de leurs évolutions, ſur-tout de la maniere dont ils bandoient leurs fuſils. La premiere fois, il frappa le platbord du vaiſſeau avec un bâton qu'il tenoit dans ſa main, & il s'écria fort haut que toutes les batteries ne produiſoient qu'un ſeul ſon. On lui fit pluſieurs préſens quand il partit.

Deſcription de la ville.

MM. Banks & Solander allerent à terre avec eux, & les accompagnerent à la ville, qui eſt compoſée de pluſieurs maiſons, dont quelques-unes ſont aſſez grandes ; ces maiſons conſiſtent uniquement en un toît couvert de feuilles de palmier & ſoutenu ſur un plancher de bois par des colonnes d'environ quatre pieds de hauteur. Les habitans leur préſenterent un peu de leur vin de palmier qui étoit le ſuc frais de l'arbre, non fermenté; il avoit une ſaveur douce, qui n'étoit pas déſagréable; MM. Banks & Solander qui revinrent à bord bientôt après qu'il fut nuit, eſpérerent que cette liqueur pourroit contribuer à la guériſon des ſcorbutiques.

Autre deſcente à terre

" Le 19 au matin, dit Cook, j'allai à terre avec M. Banks & " pluſieurs Officiers, pour rendre au Roi la viſite qu'il nous avoit " faite; mais mon principal objet étoit de nous procurer quelques-" uns des buffles, moutons & volailles qu'on nous avoit promis d'a-" mener ſur le rivage. Nous fûmes très-mortifiés de trouver que Sa " Majeſté & les Inſulaires n'avoient fait aucune démarche pour tenir " leur parole; cependant nous allâmes à la maiſon d'aſſemblée, " conſtruite, ainſi que deux ou trois autres, par la Compagnie Hol-" landoiſe; elles ſont diſtinguées de celles des naturels du pays, " par deux pieces de bois reſſemblantes à une paire de cornes de " vache ; il y en a une placée à chaque extrêmité du faîte qui " termine le toît. Nous rencontrâmes en cet endroit M. Lange " avec le Roi, qui s'appelloit *A Madacho Lomi Djara*, accompa-" gné de pluſieurs des principaux perſonnages du pays. Nous lui " dîmes que nous avions dans le bateau des marchandiſes de dif-" férente eſpece, que nous les échangerions contre les rafraî-" chiſſemens qu'il voudroit nous vendre, & nous lui demandâmes " permiſſion de les débarquer; ce qu'il nous accorda. Nous entre-" prîmes alors de convenir du prix des buffles, moutons, cochons, " &c. que nous avions envie d'obtenir, & des articles que nous " payerions en argent. M. Lange nous quitta dès que nous eûmes " entamé cette propoſition, & nous dit que ces préliminaires devoient " être réglés avec les naturels. Il ajouta cependant qu'il avoit reçu " une lettre du Gouverneur de *Concordia* dans l'iſle de *Timor*, " qu'il nous communiqueroit à ſon retour.

Négociation pour acheter des rafraîchiſſemens.

Cook. 1770.

„ Comme la matinée étoit fort avancée, & que nous n'étions „ pas disposés à retourner à bord & à manger des salaisons, tan- „ dis que nous étions environnés à terre d'alimens beaucoup plus „ délicats, nous priâmes Sa Majesté de nous faire vendre un pe- „ tit cochon & du riz, & d'ordonner à ses sujets de nous les „ apprêter. Il répondit très-poliment que si nous voulions man- „ ger de la cuisine de ses sujets, ce qu'il avoit peine à croire, il „ auroit l'honneur de nous régaler. Nous lui fîmes des remer- „ cimens, & sur-le-champ nous envoyâmes chercher du vin à „ bord.

Dîner que le Roi donne à Cook.

„ Le dîner fut prêt vers les cinq heures; il fut servi sur trente-six „ plats, ou plutôt sur trente-six paniers, qui contenoient ou du „ porc ou du riz; on avoit rempli trois vases de terre du bouil- „ lon dans lequel le cochon avoit été cuit. Ces alimens furent ran- „ gés à terre, & l'on mit tout autour des nattes pour nous faire „ asseoir. On nous conduisit ensuite, chacun à notre tour, vers „ un trou fait dans le plancher, près duquel il y avoit un hom- „ me tenant un vase, fait de feuilles de palmier, & rempli d'eau, qui „ servit à nous laver. Quand cette opération fut finie, nous nous „ plaçâmes autour des plats, & nous attendîmes le Roi. Comme „ il ne venoit point, nous le demandâmes, & on nous dit que „ la coutume du pays ne permettoit pas à la personne qui don- „ noit le repas, de s'asseoir avec ses hôtes; mais que si nous soup- „ çonnions que les mets fussent empoisonnés, il viendroit en goû- „ ter. Nous déclarâmes à l'instant que nous n'avions point de pa- „ reille crainte, & nous demandâmes aux Indiens de ne point „ s'écarter pour nous d'aucun de leurs usages d'hospitalité. Le pre- „ mier Ministre & M. Lange nous tinrent compagnie, & nous „ fîmes un repas délicieux; nous trouvâmes que le porc & le riz „ étoient excellens, & le bouillon assez bon; mais les cuillieres, „ faites de feuilles de palmier, étoient si petites, que nous n'eû- „ mes pas la patience de nous en servir. Après dîner, nous fîmes „ passer notre vin à la ronde; nous demandâmes une seconde fois le „ Roi, pensant que, quoique la coutume de son pays ne lui ac- „ cordât pas la liberté de manger à notre table, il pouvoit au „ moins avoir le plaisir de boire avec nous; mais il s'en excusa „ de nouveau, en disant que le maître d'un repas ne devoit pas „ s'enivrer, & qu'il n'y avoit d'autre moyen d'éviter cet inconvé- „ nient, que de ne pas goûter de vin. Nous ne bûmes cependant „ pas le nôtre dans l'endroit où nous avions mangé le porc & „ le riz. Dès que nous eûmes dîné, nous quittâmes la maison, & les „ matelots & les domestiques prirent nos places. Ils ne purent pas „ consommer tout ce que nous avions laissé, mais les femmes „ qui vinrent nettoyer les paniers & les vases, les obligerent d'em- „ porter avec eux ce qu'ils n'avoient pas mangé".

Usages du pays.

L'Agent

L'Agent de la Compagnie fit part alors à Cook, du contenu de la lettre qu'il prétendoit avoir reçue du Gouverneur de *Concordia*. Cet Officier, après l'avoir averti qu'un vaisseau avoit fait voile vers l'isle où il étoit alors, lui enjoignoit de l'assister si le bâtiment avoit besoin de provisions, & qu'il en demandât, mais de ne pas souffrir qu'il restât plus long-temps qu'il n'étoit nécessaire. Il lui recommandoit en outre de ne pas permettre qu'il fît des présens considérables aux Indiens de la classe inférieure, & qu'il n'en donnât aucun à ceux d'un rang distingué. Il avoit la bonté d'ajouter qu'il étoit le maître de donner des verroteries & d'autres bagatelles en échange du vin de palmier, & des petits rafraîchissemens qu'on pourroit lui fournir.

Cook. 1770.

Difficultés que Cook éprouve de la part des Hollandois.

Les Anglois penserent tous que cette lettre avoit été fabriquée par l'Agent, qu'il n'avoit inventé ces défenses que pour extorquer de l'argent en les enfreignant, & qu'en défendant de faire des libéralités aux naturels du pays, il espéroit les détourner à son avantage.

Nous n'entrerons pas dans le détail des difficultés que fit aux Anglois l'Agent de la Compagnie Hollandoise lorsqu'il fût question de leur vendre des rafraîchissemens, ni des stratagênes qu'il employa pour en tirer de l'argent. Cook vint cependant à bout d'acheter neuf buffles, six moutons, trois cochons, trente douzaines de volailles, un petit nombre de limons, quelques noix de cocos, plusieurs douzaines d'œufs, dont la moitié se trouva pourrie, un peu d'ail, & quelques centaines de galons de sirop de palmier.

Rafraîchissemens qu'achete Cook.

Comme il n'a jamais été fait mention de *Savu* dans cette Histoire générale des voyages, voici la description de cette isle, de ses productions, & de ses habitans.

Les Insulaires de *Savu*, moitié sauvages, moitié civilisés, offrent d'ailleurs un spectacle digne d'intéresser un observateur curieux.

Description générale du Savu.

Le milieu de cette isle, appellée *Savu* par les naturels du pays, gît à-peu-près au 10d 35' de longitude ouest : elle est si peu connue, que Cook n'a jamais trouvé de carte dans laquelle elle fût marquée nettement ou avec exactitude. „ J'en ai vu, dit-il, une très-ancienne „ qui la nomme *Sou*, & qui la confond avec *Samdel Bosch*. Rum„ phius parle d'une isle de *Soow*, & il dit aussi que c'est la même „ que les Hollandois appellent *Samdel Bosch* ". L'isle de *Savu* est différente de celles dont on vient de faire mention, ainsi que de *Timor*, de *Botte*, & de toutes les autres isles qu'a rencontrées Cook dans ces mers, qui sont placées à une grande distance de la véritable situation de *Savu* : elle a environ huit lieues de long de l'est à l'ouest; Cook ne sait pas quelle est sa largeur, parce qu'il n'en a examiné que le côté septentrional. Le havre dans lequel il mouilla, est appellé *Seba*, du nom du district où il est situé; il gît sur le côté nord-ouest de l'isle, il est à l'abri du vent alisé de sud-ouest, mais il est ouvert au nord-ouest : on lui apprit qu'il y a deux autres baies,

Remarque sur cette terre.

Etendue.

Havre.

Cook. 1770. où les vaisseaux peuvent mettre à l'ancre, que la meilleure, appellée *Timo*, est sur le côté sud-ouest de la pointe sud-est : on ne lui dit ni le nom ni la situation de la troisieme. La côte de la mer est basse

Côte de la mer. en général ; mais il y a des collines d'une élévation considérable au milieu de l'isle. Il étoit sur la côte à la fin de la saison seche ; il n'y étoit point tombé de pluie pendant sept mois ; & l'on assure que lorsque cette sécheresse dure si long-temps, on ne trouve pas dans toute l'isle un seul courant d'eau douce, mais seulement de petites sources qui sont à une fort grande distance de la mer ; cependant on ne

Beauté du pays. peut rien imaginer de plus beau que l'aspect du pays, vu du lieu où il mouilla : le terrein, uni près de la greve, est rempli de cocotiers, & d'une espece de palmier appellé *Arécas*; par derriere, les collines, qui s'élevent insensiblement & avec régularité, sont richement

Plantations. couvertes, jusqu'aux sommets, des plantations de palmiers-éventail, qui forment des bocages presque impénétrables au soleil. Chaque pied de terrein, entre les arbres, est garni de verdure, de maïs, de millet & d'indigo ; & lorsqu'on ne connoît pas la magnificence & la beauté des arbres qui ornent cette partie de la terre, il n'y a qu'une imagination forte qui puisse se peindre tous les charmes de cette perspective. La saison seche commence en Mars ou Avril, & finit au mois d'Octobre ou de Novembre.

Arbres. Le palmier-éventail, le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger & le mangle, sont les principaux arbres de cette isle ; & entr'autres productions végétales, le sol fournit du maïs & du bled Sarrasin, du riz, du millet, des callivances, des mélons d'eau. On y a vu aussi une canne à sucre, quelques especes de légumes d'Europe, & en particulier du céleri, de la marjolaine, du fénouil, & de l'ail. Les Insulaires de *Savu* ont du bétel, de l'areque, du tabac, du coton, de l'indigo, & une petite quantité de canelle qu'ils semblent ne planter que par curiosité ; Cook doute si c'est de la véritable canelle, les Hollandois ayant un très grand soin de ne pas laisser hors des isles, dont ils sont les maîtres, les arbres qui produisent les épiceries. Outre les fruits qu'il vient de décrire, il y en a cependant plusieurs especes d'autres, & en particulier le fruit doux de Savonie, qui est très-connu dans les isles d'Amérique, & un petit fruit ovale appellé *blimbi* ; ils croissent tous deux sur des arbrisseaux. Le blimbi a environ trois ou quatre pouces de long ; dans le milieu, il est de l'épaisseur du doigt, & il se termine en pointe ; à chaque extrémité, il est couvert d'une pellicule très-mince, d'un verd clair, & l'intérieur contient un petit nombre de sémences disposées en forme d'étoiles ; sa saveur est peu forte, & d'un acide agréable, mais on ne peut pas le manger crud ; on dit qu'il est excellent mariné & cuit à l'étuvée. Il lui donnoit une sauce aigrelette, très-agréable pour nos alimens bouillis.

Animaux. Parmi les animaux apprivoisés dans l'isle, on compte le buffle, le

mouton, la chevre, le cochon, la poule, le pigeon, le cheval, l'âne, le chien & le chat, qui y sont tous en grande quantité; les buffles different beaucoup des bêtes à cornes d'Europe; leurs oreilles sont plus grandes; ils ont la peau presque sans poil; leurs cornes sont recourbées l'une vers l'autre, & se prolongent toutes deux, se rejettant en arriere, & ils n'ont point de fanour. Il en a apperçu plusieurs plus gros que nos bœufs d'Europe, qui ont pris tout leur accroissement, & il doit y en avoir quelques-uns qui le sont bien davantage, car M. Banks a vu une paire de cornes qui avoient trois pieds neuf pouces & demi de la pointe de l'une à celle de l'autre; quatre pieds un pouce & demi dans leur plus grande distance de l'une à l'autre, & le demi-cercle qu'elles formoient sur le front, s'élevoit à sept pieds six pouces & demi de hauteur. Il faut observer cependant qu'un buffle quelconque de l'isle de *Savu*, ne pese pas plus de la moitié d'un bœuf d'Angleterre de la même grandeur. Ceux qu'il croyoit peser quatre cens livres, n'en pesoient que deux cens cinquante, parce que sur la fin de la saison seche, leurs os sont à peine couverts de chair; il n'y a pas une once de chair dans toute la carcasse, & sur les côtés, ils n'ont, à la lettre, que la peau & les os: la chair en est succulente & d'un bon goût, & Cook croit qu'elle vaudroit mieux que celle de nos bœufs, si les buffles ne mouroient pas de faim dans ce pays brûlé par le soleil.

Cook. 1770. Espece de buffle.

Les chevaux ont onze à douze palmes de haut; mais malgré leur petitesse, ils sont agiles & pleins de feu, sur-tout en marchant le pas qui est leur allure commune. Les habitans les montent ordinairement sans selle, & avec un licou. Les moutons sont de l'espece qu'on appelle en Angleterre moutons de Bengale, & ils different des nôtres à plusieurs égards: au lieu de laine, ils sont couverts de poil; ils ont les oreilles très-grandes, & pendantes au-dessous des cornes; leur museau est arqué, on voit qu'ils ont quelque ressemblance avec la chevre, & c'est pour cela qu'on les appelle souvent cabritos; leur chair est aussi maigre que celle du buffle, sans saveur, & elle parut très-mauvaise aux Anglois; en revanche, ils n'avoient point vu de cochons aussi gras que ceux de ce pays; quoiqu'on leur ait dit qu'ils se nourrissoient principalement de gousses de riz, & de sirop de palmier dissoud dans l'eau. Les volailles sont principalement de grosses poules, dont les œufs sont d'une petitesse remarquable.

Espece de chevaux.

Espece de moutons.

Volailles.

Cook ne connoît qu'un petit nombre de poissons que la mer y produit: on trouve quelquefois des tortues sur la côte, & les Insulaires, ainsi que tous les autres peuples, les regardent comme un excellent mangé.

Poissons.

Les naturels du pays sont d'une taille au-dessous de la moyenne; les femmes sur-tout sont très-petites & trapues: leur teint est d'un brun foncé; leurs cheveux sont universellement noirs & lissés. On n'a

Stature des naturels.

Cook. 1770. point remarqué de différence dans la couleur des riches & des pauvres, quoique dans les isles de la mer du sud, ceux qui sont les plus exposés aux injures de l'air, sont à-peu-près aussi bruns que les habitans de la *Nouvelle-Hollande*, tandis que les personnes d'un rang plus distingué ont le teint presque aussi blanc que les Européens. Les hommes sont en général bien faits, vigoureux & actifs; & leurs traits, leur taille sont plus variés qu'ils ne le sont communément entre les habitans d'un même pays : les femmes, au contraire, ont toutes la même physionomie.

Parure. Les hommes attachent leurs cheveux au sommet de la tête, avec un peigne; les femmes les nouent par derriere, d'une maniere qui ne leur sied pas bien. Les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles, & les hommes en font de même de leur barbe; ceux d'un rang au-dessus du commun portent pour cela des pincettes d'argent suspendues à leur col avec un cordon. Il y en a quelques-uns qui laissent quelques poils sur la levre supérieure; mais ils les tiennent toujours courts.

Habillement. L'habillement des deux sexes est d'une étoffe de coton, dont le fil teint en différens bleus produit une couleur changeante qui, à nos yeux, n'étoit point désagréable. Cette étoffe se fabrique dans le pays. Leur vêtement est composé de deux pieces qui ont environ deux verges de long, & une verge & demie de large, l'une se replie autour des reins & l'autre couvre une partie supérieure du corps. Les hommes serrent sur la chair à la réunion des cuisses, le bord inférieur de la piece qui enveloppe leurs reins, en laissant l'autre bord plus lâche de maniere à former une espece de ceinture plissée qui leur sert de poche, & où ils mettent leurs couteaux & les autres petits meubles qu'ils portent avec eux, ils passent l'autre piece en-dessous de cette ceinture par-derriere & ramenent l'un des bouts par-dessus l'épaule gauche & l'autre par-dessus la droite, pour les faire tomber sur la poitrine & les rattacher à la ceinture par-devant, de maniere qu'en étendant ou en resserrant les plis, ils peuvent couvrir leurs corps plus ou moins suivant qu'ils le jugent à propos. Ils ont toujours les bras, les jambes & les pieds nuds. La différence de l'habillement des deux sexes consiste principalement dans la maniere dont est rangée la piece qui sert de ceinture; les femmes au lieu de serrer le bord inférieur & de laisser flotter en poche celui d'en-haut, serrent, au contraire, la partie supérieure & laissent retomber en jupon jusqu'aux genoux celle d'en-bas; elles ne passent pas non plus la piece qui couvre le corps par-dessous la ceinture en-devant, mais elles l'attachent sous les bras & s'en couvrent la gorge avec la plus grande décence. On a déja observé que les hommes attachoient leurs cheveux au sommet de la tête & que les femmes les nouoient en touffe par-derriere; mais il y a dans leur ajustement de tête une autre différence qui distingue les sexes.

Les femmes n'ont rien qui leur tienne lieu de chapeau, & les hommes ont toujours autour de la tête une espece de bandeau qui n'est pas large, mais des plus belles étoffes qu'ils peuvent se procurer, on en a vu quelques-uns qui employoient des mouchoirs de soie & d'autres une toile de coton ou mousseline fine, dont ils font une sorte de turban. Cook. 1770.

Ils ont un très-grand nombre d'ornemens, quelques personnes d'un rang au-dessus du commun portent des chaînes d'or autour de leur col, mais elles sont faites d'un fil tressé, & par conséquent légeres & de peu de valeur; d'autres ont des bagues si usées, qu'elles semblent leur avoir été transmises de pere en fils dans une suite de plusieurs générations. Un d'eux avoit une canne à pomme d'argent avec une espece de chiffre contenant les lettres romaines V, O, C, comme c'est la marque de la Compagnie Hollandoise des Indes-Orientales, il l'avoit probablement reçue d'elle en présent. On leur a vu aussi quelques ornemens de grains de verre en forme de colliers ou de bracelets; ils sont communs aux deux sexes, mais les femmes ont en outre des cordons ou ceintures des mêmes grains avec lesquels elles attachent leurs jupons. Les deux sexes, sans aucune exception, ont les oreilles percées; cependant nous n'avons jamais apperçu qu'ils y missent des pendans. On n'a vu personne porter d'autres vêtemens que ceux de l'usage ordinaire, excepté le Roi qui avoit une espece de robe-de-chambre d'une toile des Indes grossiere, & son Ministre qui reçut une fois Cook en robe noire; on rencontra quelques enfans d'environ douze ou quatorze ans qui avoient des cercles en ligne spirale d'un gros fil de cuivre passé trois ou quatre fois autour de leur bras, au-dessous du coude, & quelques hommes qui avoient sur la même partie du corps des anneaux d'ivoire de deux pouces de large & de plus d'un pouce d'épaisseur; on dit à Cook que les fils seuls des Rajas ou les Chefs portoient ces ornemens incommodes comme une marque de haute naissance. Ornemens. Vêtement particulier au Roi.

Presque tous les hommes tracent leurs noms sur leurs bras en caracteres inéfaçables d'une couleur noire, & les femmes s'impriment, de la même maniere au-dessous du plis du coude, une figure quarrée qui contient des dessins de fleurs. Nous fûmes frappés de la ressemblance qui se trouve entre ces marques & le *tuttouage* des Insulaires de la mer du sud. En faisant des recherches sur leur origine, Cook apprit que les naturels du pays avoient adopté cet usage long-temps avant que les Européens arrivassent parmi eux; & que dans les isles voisines les habitans traçent des cercles sur leurs cols & leurs poitrines: ce seroit un objet de recherches curieuses que cette pratique universelle qui regne chez les sauvages de toutes les parties du monde depuis l'extrémité septentrionale de l'*Amérique* jusqu'aux isles des mers du sud, & qui probablement differe très-peu de la méthode qu'employoient les anciens Bre- Tutouage.

tons pour imprimer fur leur corps de pareilles marques (a).

Cook. 1770.

Les maifons de l'ifle de *Savu* font toutes bâties fur le même plan ; elles ne different que par l'étendue : elles font plus ou moins grandes en proportion du rang & de la richeffe de celui qui en eft le maître : quelques-unes ont jufqu'à quatre cens pieds de long, & d'autres n'en ont pas plus de vingt ; elles font toutes élevées fur des pilliers ou colonnes d'environ quatre pieds de haut, dont un des bouts eft enfoncé en terre, & l'autre porte un plancher folide de bois ; de forte qu'il y a entre le plancher & le terrein fur lequel eft bâtie la maifon, un efpace vuide de quatre pieds ; ils placent fur ce plancher d'autres poteaux ou colonnes, qui foutiennent un toît incliné, dont le faîte eft femblable à celui de nos granges : les bords inférieurs de ce toît, qui eft couvert de feuilles de palmier, defcendent à deux pieds du plancher ; l'intérieur eft ordinairement divifé en trois parties égales ; la partie du milieu, où le centre eft enfermé des quatre côtés par une cloifon qui s'éleve d'environ fix pieds au-deffus du plancher : ils ménagent auffi quelquefois deux petites chambres dans les côtés ; le refte de l'efpace au-deffous du toît, eft couvert de façon qu'il admet librement l'air & la lumiere. La chambre ménagée dans le centre eft deftinée aux femmes.

Nourriture.

Ces Indiens fe nourriffent de tous les animaux apprivoifés du pays ; le cochon eft celui qu'ils eftiment le plus ; & le cheval tient le fecond rang ; après le cheval, ils mettent le buffle au nombre des meilleurs alimens, enfuite la volaille ; & ils préferent le chien & le chat au mouton & à la chevre. Ils n'aiment pas le poiffon ; Cook croit que les pauvres feuls en mangent, encore faut-il pour cela qu'ils fe trouvent près du rivage. Lorfque leurs affaires les y conduifent, ils portent autour de leur ceinture un petit filet qui fait partie de leur habillement, & dont ils fe fervent pour prendre les petits poiffons qui font, pour ainfi dire, fous leur main.

J'ai fait mention plus haut des végétaux & des fruits comeftibles de l'ifle ; mais le palmier-éventail demande une defcription particuliere ; car dans certains temps de l'année c'eft prefque l'unique nourriture des hommes & des animaux. Les Infulaires de *Savu* tirent de cet arbre une efpece de vin appellé *toddy* ; ils coupent pour cela

(a) M. Boffu rapporte le fait fuivant dans la defcription qu'il a donnée de quelques Indiens qui habitent les bords de l'*Akauza*, riviere de l'*Amérique feptentrionale*, qui prend fa fource dans le *Nouveau-Mexique*, & qui a fon embouchure dans le *Miffiffipi*. » Les *Alkauzas*, dit-il, m'ont adopté pour leur compatriote, &, comme une marque de privilege, ils m'ont imprimé fur la cuiffe une figure de chevreuil. Voici comment ils ont fait cette opération : un Indien, après avoir brûlé de la paille, en délaya les cendres dans l'eau, & avec cette compofition, il traça fur ma peau la figure de l'animal dont je viens de parler, & la retraça une feconde fois, en donnant fur chaque point de la ligne des coups d'aiguille qui tiroient du fang : le fang, mêlé avec les cendres de la paille, forme une figure qui ne peut jamais s'effacer ».
Voyez le Voyage à la *Louifiane*, tome premier, page 10, &c.

les bourgeons qui doivent produire des fleurs, peu de temps après qu'ils sont sortis de la tige, & ils attachent au-dessous de petits vases faits de feuilles si bien jointes l'une à l'autre, qu'ils reçoivent la liqueur sans la laisser s'écouler. Des hommes montent matin & soir sur les arbres, pour recueillir le suc qui tombe dans ces vases, & qui sert de boisson ordinaire à tous les habitans; mais ils en tirent encore une beaucoup plus grande quantité que celle qu'ils emploient à cet usage, & de cet excédent, ils font un sirop & du suc grossier. La liqueur est appellée *dua* ou *duac;* & ils donnent au sirop & au sucre, le nom de *gula :* ils fabriquent le sirop en faisant bouillir la liqueur dans des pots de terre, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment épaisse. Ce sirop ressemble beaucoup aux mélasses, mais il est un peu plus épais, & il a un goût plus agréable. Le sucre est d'un brun rougeâtre, & peut-être le même que le sucre jugata, du continent de l'inde; nous l'avons trouvé meilleur que toutes les cannes à sucre non rafinées que nous ayons jamais goûtées. Cook craignit d'abord que le sirop dont les matelots prenoient une grande quantité, ne leur causât la dissenterie, mais il est si peu relâchant, qu'il fut plutôt salutaire que nuisible.

Cook. 1770.

On a déja observé qu'on le donne aux cochons, mêlé avec des gousses de riz, & qu'ils deviennent énormement gras, sans prendre aucune autre nourriture. On dit que les habitans se servent aussi de ce sirop pour engraisser leurs chiens & leurs volailles, & qu'eux-mêmes vivent de ce seul aliment pendant plusieurs mois, lorsque les autres récoltes leur manquent, & que les nourritures animales sont rares. Outre les vases dont on vient de parler, ils se servent encore de feuilles de palmier-éventail pour couvrir leurs maisons, pour faire des paniers, des coupes, des paillassons & des pipes à fumer. Le fruit n'est pas fort estimé, & comme on fait des incisions aux bourgeons pour le *tuac* ou le *toddy*, il en reste fort peu à cueillir : il est à-peu-près de la grandeur d'un gros tunep, & recouvert comme la noix de coco, d'une enveloppe fibreuse, sous laquelle il y a trois amandes qu'il faut manger avant qu'elles soient mûres; car elles deviennent si dures qu'on ne peut pas les mâcher : elles ont une saveur assez semblable à celle de la noix de coco verte, & probablement elles donnent comme elle une nourriture aqueuse, & peu substantielle.

Cuisine.

L'apprêt de leurs alimens consiste ordinairement à les faire bouillir; & comme le bois à brûler est très-rare, & qu'ils n'ont ni charbon ni tourbe, ils ont inventé un expédient qui n'est pas entiérement inconnu en Europe, mais qu'on n'emploie guere que dans les camps : ils creusent par dessous terre un trou dans une direction horizontale d'environ deux verges de long, comme le terrier d'un lapin, & ils font une grande ouverture à l'une de ces extrémités, & une petite à l'autre : ils mettent le feu par la premiere, & la seconde sert à donner une issue à l'air; ils percent quelques trous ronds au-dessus de

Cook. 1770. ce fillon creufé, & ils mettent fur ces trous des pots de terre qui font larges au milieu, & pointus vers le fond ; de forte que le feu agit fur une plus grande partie de leur furface. Chacun de ces pots contient ordinairement huit à dix gallous; on ne voit pas fans étonnement combien il faut peu de feu pour faire bouillir l'eau ; une feuille de palmier ou une tige de plante feche, jettée de temps en temps dans le foyer, fuffit pour cela. C'eft de cette maniere qu'ils cuifent tous leurs alimens, & qu'ils font leurs firops & leurs fucres. Il paroît par le voyage de Frézic dans la mer du fud, que les Péruviens avoient une pratique à-peu-près femblable : les pauvres gens d'un pays où le bois eft cher, pourroient auffi l'adopter.

Ufage du bétel, du tabac, &c. Les deux fexes font dans la mauvaife & pernicieufe habitude de macher du tabac & de l'areque ; ils la contractent dès leur enfance, & depuis le matin jufqu'au foir ils ne font autre chofe. Ils mêlent toujours avec le bétel de l'areque une efpece de chaux blanche faite de pierres de tail & de coquillages & fouvent une petite quantité de tabac ; ce qui leur rend la bouche extrêmement dégoûtante. Le tabac infecte leur haleine & le bétel & la chaux pouriffent leurs dents & les noirciffent comme du charbon. Cook vit des hommes de vingt ou trente ans, dont les dents de devant étoient carriées jufqu'à la gencive ; ils n'en avoient pas deux qui fuffent exactement de la même longueur & de la même épaiffeur ; mais elles étoient rongées de maniere inégale comme le fer l'eft par la rouille, ce qu'on attribue à l'habitude de mâcher des noix d'areque dont l'enveloppe eft dure & fibreufe : mais Cook croit que la chaux en eft la feule caufe. Les dents des Indiens ne font ni ébranlées, ni rompues, ni hors de la gencive comme elles le feroient fans doute s'ils mâchoient continuellement des fubftances dures ; mais elles fe rongent peu-à-peu ainfi que les métaux qu'on expofe à l'action d'un acide puiffant. Lors même qu'il ne paroît point de dents au-deffus de la gencive, la racine adhere toujours fortement à l'intérieur. Ceux qui foutiennent que le fucre gâte les dents des Européens ne fe trompent peut-être pas, car on fait que le fucre rafiné contient une quantité confidérable de chaux, & la chaux détruit les os.

Leurs dents font gâtées.

Lorfque les Infulaires de *Savu* ne mâchent pas du bétel & de l'areque, ils fument; voici comment ils s'y prennent pour cette opération : ils roulent un peu de tabac, & ils le mettent au bout d'un tube d'environ fix pouces de long, fait d'une feuille de palmier, & de la groffeur d'une plume d'oie. Comme la quantité de tabac que contiennent ces pipes eft très-petite, afin d'en augmenter l'effet, ils avalent la fumée, ce qui arrive fur-tout aux femmes.

Gouvernement. On ne connoît pas avec certitude l'époque où les naturels de l'ifle fe font réunis en fociété civile ; mais aujourd'hui elle eft partagée en cinq Principautés ou Nigrées : *Laai*, *Seba*, *Regeena*, *Timo* & *Maffara*, dont chacune eft gouvernée par fon Raja ou

Roi

Roi particulier. Le Raja de *Seba*, dans le domaine duquel Cook débarqua, sembloit avoir beaucoup d'autorité sans être environné de beaucoup de pompe ou d'appareil, & sans qu'on parût avoir beaucoup de respect pour sa personne. Il avoit environ trente-cinq ans, & étoit le plus gras de toute l'isle. Il parut à Cook phlégmatique & pesant, & se laissant conduire par le vieillard qui, en dépit des artifices & de la cupidité des facteurs Hollandois, avoit mis l'ordre dans le marché lorsque les Anglois lui eurent donné un sabre. Ce Ministre s'appelloit *Mannu Djarme*; & l'on peut supposer avec raison qu'il avoit des talens & une intégrité peu commune, puisque malgré l'autorité que lui donnoit son titre de favori du Prince, il étoit aimé de tout le district. On dit à Cook que lorsqu'il s'éleve des différends parmi les naturels du pays, le Raja & ses Conseillers les terminent sans délais & sans appel; mais après une mûre délibération, & avec la justice la plus impartiale.

Cook. 1770.

Ce qui est étonnant, on ajoute que les Chefs qui ont successivement gouverné les cinq Principautés de cette isle, vivoient entre eux depuis un temps immémorial dans la plus étroite alliance & la plus cordiale amitié, que cependant ce peuple est naturellement brave & guerrier, & qu'il s'est défendu courageusement contre les ennemis étrangers qui ont tenté des invasions sur leur isle. On dit aussi que l'isle peut mettre en campagne dans peu de jours sept mille trois cens combattans, armés de fusils, de javelines, de lances & de boucliers : *Laai* en fournit pour sa part deux mille six cens, *Seba* deux mille, *Regeena* quinze cens, *Timo* huit cens & *Massara* quatre cens. Outre les armes dont on vient de faire mention, chaque homme porte une hache d'armes, & ce doit être un instrument terrible, lorsque les soldats ont le courage d'approcher de l'ennemi. On a assuré à Cook qu'ils sont si adroits & si vigoureux qu'ils lancent leurs javelines à soixante pieds, droit au cœur de leur ennemi, & qu'ils le percent d'outre-en-outre.

Forces militaires du Savu.

Armes.

Adresse.

Nous ne déciderons pas si cette réputation de bravoure des Insulaires de *Savu*, est bien fondée; mais pendant le séjour de Cook dans l'isle, il n'en a point vu d'exemple : il a remarqué, il est vrai, dans la Maison-de-Ville ou la Maison d'assemblée, une centaine de javelines & de boucliers dont s'armerent les Indiens qui furent envoyés au marché pour intimider les Anglois; mais il lui parut que c'étoient des restes de vieilles armures; il n'y avoit pas deux javelines de la même force & de la même longueur; les unes avoient six pieds de long, & les autres en avoient seize. Il n'apperçut point de lances, & quoique les fusils fussent polis en-dehors, cependant la rouille, en rongeant l'intérieur, y avoit formé des trous. Les soldats sembloient connoître si peu la discipline militaire, qu'ils marchoient sans aucun ordre; chacun d'eux au lieu de bouclier avoit un sac rempli de tabac ou de quelque autre marchandise pareille; tous cherchoient

Cook. 1770. à profiter de cette occaſion pour nous les vendre ; preſque toutes leurs gibernes étoient mal fournies de poudre & de balles, quoiqu'ils euſſent mis dans les trous un petit morceau de papier pour ſauver les apparences : Cook vit à la maiſon-de-ville quelques pierriers & des pateraros & un grand canon à l'entrée. Les pierriers & les pateraros, n'avoient point d'affuts, & le canon étoit ſur un tas de pierres attaqué par-tout de la rouille ; on avoit tourné le trou de la lumiere en en-bas, probablement pour cacher ſa largeur qui peut-être n'étoit guere moindre que celle de l'embouchure.

Diſtinction des rangs. Les Anglois n'ont pas découvert qu'il y eût parmi ces peuples un rang intermédiaire entre le Rajah & les propriétaires des terres : ceux-ci ſont reſpectables à proportion de l'étendue de leurs poſſeſſions ; les claſſes inférieures ſont compoſées de manufacturiers, de Eſclaves. pauvres journaliers & d'eſclaves. Les eſclaves comme les payſans de quelques parties de l'Europe, ſont attachés à la glebe ; on les vend & on les tranſmet avec la terre ; mais quoique le propriétaire Valeur des eſclaves. ſoit le maître de vendre ſon eſclave, il n'a point d'autre autorité ſur ſa perſonne ; il ne peut pas le châtier ſans l'aveu & le conſentement du Rajah. Certains propriétaires ont cinq cens eſclaves, & d'autres n'en ont pas une demi-douzaine ; la valeur commune d'un eſclave eſt celle d'un cochon gras. Lorſqu'un homme de diſtinction paroît en public, il en a toujours deux ou un plus grand nombre à ſa ſuite ; l'un d'eux porte une épée ou un coutelas dont la poignée eſt ordinairement d'argent, & ornée de grandes touffes de crin de cheval ; un autre porte un ſac qui contient du bétel, de l'areque, de la chaux & du tabac. Cette ſuite compoſe toute leur magnificence, car le Rajah lui-même n'a pas d'autres marques de diſtinction.

Vanité des Inſulaires. Une longue ſuite d'ancêtres reſpectables, forme le principal objet de la vanité de ce peuple ainſi que de tant d'autres ; & le reſpect pour l'antiquité ſemble être porté ici beaucoup plus loin que dans aucun autre pays. Une maiſon qui a été habitée pendant pluſieurs générations, devient preſque ſacrée, & il y a peu de marchandiſes de beſoin & de luxe qui ait un auſſi grand prix que les pierres ſur leſquelles on s'eſt aſſis pendant long-temps, & qui par-là ſont devenues polies : ceux qui peuvent acheter ces pierres ou qui les acquierent par héritages, les placent autour de leurs maiſons, & elles ſervent de ſieges aux perſonnes de la famille.

Monumens ſinguliers. Chaque Rajah dreſſe dans la principale ville de ſa Province ou Nigrée, une grande pierre ſert de monument à ſon regne. Il y avoit dans la premiere ville du canton de *Saba* où étoient les Anglois, treize de ces pierres, outre pluſieurs fragmens d'autres qui y avoient été miſes plus anciennement, & qui avoient été détruites par les armées. Ces monumens ſemblent prouver que depuis une époque fort éloignée, il y a dans cette partie de l'iſle quelque eſpece

d'établiſſement civil. Les treize derniers regnes en Angleterre, renferment un eſpace d'un peu plus de 276 ans. Cook. 1770.

Pluſieurs de ces pierres ſont ſi grandes qu'il eſt difficile de concevoir par quels moyens on a pu les amener au ſommet de la colline où elles ſont placées. La terre eſt remplie de monumens de la force de l'homme qui ſemblent fort au-deſſus des forces de la méchanique actuelle, quoiqu'aidée dans ces derniers temps par les progrès de mathématiques en Angleterre : il reſte un grand nombre de monumens ſemblables à ceux des ſiecles de barbarie, ſans compter ceux de la plaine *Salis Bury*. Grandeur de quelques pierres.

Ces pierres ne ſervent pas ſeulement à rappeller les regnes des différens Princes, on les emploie encore pour un uſage plus extraordinaire & qui eſt probablement particulier à ce pays. Quand un Rajah meurt, on annonce une fête générale dans l'étendue de ſes domaines, & tous ſes ſujets s'aſſemblent autour de ces pierres : ils tuent preſque toutes les créatures vivantes qu'ils peuvent attraper, & l'orgie dure pendant un nombre plus ou moins grand de ſemaines ou de mois, ſuivant que le Royaume eſt alors fourni d'animaux ; les pierres ſervent de table. A ce maſſacre ſuccede un jeûne forcé, & ſi c'eſt dans la ſaiſon ſeche où on ne peut point ſe procurer de végétaux, tout le canton eſt obligé de ſubſiſter de ſyrops & d'eau juſqu'à ce que le petit nombre d'animaux échappés par hasard au carnage général, ou conſervés par la prévoyance, puiſſent engendrer de nouveaux, ou qu'on puiſſe en tirer des cantons voiſins ; tels ſont les faits que nous avons appris de M. Lange. Orgie à la mort d'un Rajah.

Les Anglois n'ont pas eu occaſion d'obſerver leurs manufactures, excepté celle de leurs étoffes, qu'ils ſavent filer, tiſſer, & teindre ; ils ne les ont pas vu travailler, mais ils ont rencontré, chemin faiſant, pluſieurs des inſtrumens dont ils ſe ſervent. Ils ont apperçu leur machine pour tirer le coton de ſa gouſſe ; elle eſt faite ſur les mêmes principes que celle dont on ſe ſert en Europe ; mais elle eſt ſi petite qu'on pourroit la prendre pour un modele ou pour un joujou d'enfant ; elle conſiſte en deux cylindres d'un peu moins d'un pouce de diametre, & dont l'un tourné par une manivelle, fait tourner l'autre au moyen d'une vis ſans fin. Toute la machine n'a pas plus de quatorze pouces de long & ſept de haut ; celle que nous avons examinée avoit beaucoup ſervi, & comme Cook y a vu du coton encore attaché, il n'a eu aucune raiſon de douter qu'elle fût faite ſur le modele des autres. Il a vu auſſi leur appareil pour filer, c'eſt-à-dire, une bobine ſur laquelle étoit dévidée une petite quantité de fil & une eſpece de quenouille garnie de coton : il conjectura qu'ils filoient avec la main, comme faiſoient nos femmes avant l'uſage des rouets, qui n'ont pas encore été adoptés dans toute l'Europe. Leur métier ſemble, en un point, préférable au nôtre. La toile n'eſt pas déployée ſur un chaſſis, mais Manufactures. Machine à coton.

Cook. 1770.

étendue au moyen de deux pieces de bois placées à chaque extrémité : l'étoffe se roule autour de l'un, & les fils de la chaîne se développent de dessus l'autre. L'étoffe a environ une demie-verge de large, & la longueur de la navette est égale à cette largeur; de sorte que suivant toute apparence, l'ouvrage avance lentement. La couleur de cette étoffe, & l'indigo trouvé dans leurs plantations, a fait juger aux Anglois qu'ils savoient teindre, & M. Lange les a confirmés dans cette conjecture. Cook les a vu teindre, en un rouge sale, la piece qui sert de ceinture aux femmes; mais il n'a pas cru devoir prendre la peine de rechercher quelle matiere ils y employoient.

Teinture.

Religion des Insulaires

La religion de ces peuples, ainsi que l'apprit M. Lange à Cook, est une espece de paganisme absurde; chaque homme choisit son Dieu, & détermine lui-même la maniere dont il doit l'adorer; de façon qu'il y a presque autant de dieux & de cultes différens, qu'il y a de personnes. On dit cependant que leur morale est irréprochable, & qu'elle ne contredit point les principes du Christianisme.

Remarques sur la conduite morale du peuple.

Quoiqu'elle ne permette qu'une femme à chaque homme, le commerce illicite entre les deux sexes est en quelque maniere inconnu parmi eux. Les exemples du vol y sont très-rares, & ils sont si éloignés de se venger par l'assassinat d'une injure qu'on leur a faite, que s'il s'éleve des différends, ils n'en font pas même le sujet d'une querelle, de peur d'être provoqués à la vengeance dans la chaleur du premier mouvement; mais sur-le-champ ils renvoient l'affaire à la décision de leur Roi.

Ces Insulaires semblent jouir d'une bonne santé & d'une longue vie; quelques-uns d'entr'eux étoient pourtant marqués de la petite-vérole, que M. Lange leur a dit s'être manifestée plusieurs fois dans le pays, & qu'ils traitent avec la même précaution que la peste. Dès qu'une personne en est attaquée, ils la transportent dans un endroit solitaire très-éloigné de toute habitation; ils laissent la maladie suivre son cours, & ils fournissent au patient des alimens, qu'ils lui tendent au bout d'un grand bâton.

Maniere de vivre. Propreté.

Les Anglois connoissoient très-peu leur maniere de vivre dans leur intérieur; dans un certain cas, leur délicatesse & leur propreté sont très-remarquables. Plusieurs Anglois ont été à terre trois jours consécutifs dès le grand matin, & n'en revenant qu'au soir sans jamais avoir apperçu le moindre vestige de leurs excrémens : il est très-difficile d'expliquer ce phénomene dans un pays si peuplé, & il n'y a peut-être point d'autre contrée au monde où l'on satisfasse à ce besoin d'une maniere si secrette.

Les bateaux dont ils se servent sont une espece de pros.

Etablissemens des Européens.

Les Portugais formerent un établissement dans cette isle dès qu'ils commencerent à naviguer sur cette partie de l'Océan; mais ils furent bientôt supplantés par les Hollandois; ceux-ci n'en prirent cepen-

dant pas possession; ils y envoyerent seulement des sloups, pour acheter probablement des naturels du pays, des provisions pour la subsistance des habitans de leurs isles à épiceries, qui s'appliquent entiérement à la culture de cet article important de commerce, & employant tout leur terrein en plantation, ne pouvoient nourrir qu'un petit nombre d'animaux. Peut-être les secours qu'ils tiroient de ce trafic accidentel ne furent-ils que précaires; peut-être craignirent-ils d'être supplantés à leur tour : quoi qu'il en soit, leur compagnie des Indes orientales fit, il y a environ dix ans, un traité avec les Rajahs, par lequel elle s'engageoit à fournir toutes les années, à chaque Rajah, une certaine quantité de soie, de toile, de coutelerie, d'arrack & d'autres articles ; les Rajahs promettant de leur côté que ni eux, ni leurs sujets ne commerceroient avec aucune autre personne que les Hollandois, sans en avoir obtenu sa permission, & qu'ils admetteroient dans l'isle, pour le compte de la Compagnie, un résident qui seroit chargé de veiller à l'exécution du traité. Ils promirent aussi de lui fournir annuellement du riz, du maïs, & des callivances qui sont envoyés à *Timor* sur les sloups qu'on y achete pour cet usage, & dont chacun est monté par dix Indiens. Le riz est exporté toutes les années par un vaisseau qui apporte les retours de la Compagnie, & qui met à l'ancre alternativement dans chacune des trois baies. On délivre ces retours en forme de présens aux Rajahs, qui, avec les principaux personnages de leur suite, ne cessent pas de boire l'arrack tant qu'il en reste une goûte.

Cook. 1770.

Traités des Hollandois avec le Rajah.

Exportation Commerce.

En conséquence de ce traité, les Hollandois avoient placés trois personnes à l'isle de *Savu :* M. Lange, son Collegue, natif de *Timor*, & fils d'une femme Indienne & d'un Portugais, & Frédéric Craig, fils d'une femme Indienne & d'un Hollandois; M. Lange visitoit chacun des Rajahs une fois tous les deux mois ; il étoit alors suivi par 50 esclaves à cheval ; il exhortoit ces Chefs à mieux soigner leurs plantations, quand il les voyoit se laisser aller à un peu de négligence ; il remarquoit les endroits où l'on vient de faire la récolte, afin d'ordonner des sloups pour l'enlever, & la faire passer immédiatement, des champs qui la produisent, aux magasins Hollandois à *Timor.* Dans ces excursions, il portoit toujours avec lui quelques bouteilles d'arrack, qui lui étoient d'un grand usage pour gagner le cœur des Rajahs avec qui il devoit traiter.

Conduite des Agens Hollandois.

Depuis dix ans qu'il résidoit dans cette isle, il n'avoit jamais vu d'autres Européens que les Anglois, excepté lors de l'arrivée du vaisseau Hollandois qui y avoit mouillé deux mois avant leur débarquement. On ne pouvoit plus le distinguer des naturels du pays que par sa couleur & par son habillement : car il s'asseoit à terre, il mâchoit du bétel, & il avoit adopté entiérement leur caractere & leurs mœurs : il avoit épousé une Indienne de l'isle de *Timor,* qui tenoit sa maison à la mode du pays : il s'excusa par cette raison de ne pas inviter Cook

Cook. 1770. à lui rendre visite : il lui dit qu'il ne pourroit le régaler que de la maniere dont les Indiens lui avoient donné un repas : il ne parloit facilement aucune langue, si ce n'est celle de *Savu.*

M. Frédéric Craig étoit chargé d'instruire la jeunesse du pays, de lui apprendre à lire & à écrire, & les principes de la Religion Chrétienne. Les Hollandois ont imprimé, dans la langue de cette isle & des voisines, des versions du nouveau Testament, un Catéchisme & plusieurs autres traités. Le Docteur Solander, qui alla chez lui, a vu les livres & les copies de ses écoliers, dont plusieurs écrivoient fort bien : il se vantoit d'avoir fait six cens Chrétiens dans la ville de *Seba ;* il n'est peut-être pas aisé de deviner en quoi consiste le Christianisme de ces Indiens, car il n'y a pas une Eglise ni un seul Prêtre dans toute l'isle.

Pendant le séjour de Cook à *Savu*, il a fait plusieurs recherches sur les isles voisines : voici ce qu'il en a appris.

Isles voisines de Savu. Il y a à l'ouest de *Savu* une petite isle, dont on ne lui a pas dit le nom ; elle ne produit rien d'important, si ce n'est la noix d'areque, dont les Hollandois reçoivent annuellement une cargaison de deux sloups, en retour des présens qu'ils font aux Insulaires.

Timor. Etablissement des Portugais & des Hollandois. *Timor* est le principal de ces établissemens, & les Résidens Hollandois des autres isles y vont une fois chaque année pour arrêter leurs comptes. L'isle est à-peu-près dans le même état que du temps de Dampierre ; les Hollandois y ont un fort & des magasins ; & M. Lange dit à Cook qu'il y trouveroit tout ce dont il avoit besoin, & qu'il comptoit se procurer à *Batavia*, sans en excepter les provisions salées & l'arrack. Les Portugais sont toujours les maîtres de plusieurs villes sur le côté septentrional de *Timor*, & en particulier de *Lisao* & de *Sesial.*

Vaisseau François qui y fait naufrage. Un vaisseau François avoit fait naufrage sur la côte orientale de *Timor*, environ deux ans avant l'arrivée de Cook ; après qu'il eut resté quelques jours sur le banc de sable, un coup de vent le mit en pieces, & engloutit dans la mer le Capitaine & la plus grande partie de l'équipage. Ceux qui se sauverent à terre, parmi lesquels étoit un des Lieutenans, allerent promptement à *Concordia* : ils resterent quatre jours dans la rade, où ils furent obligés de laisser une partie de leurs compagnons épuisés de fatigue ; les autres, au nombre de quatre-vingt, arriverent à la ville : on leur fournit ce dont ils avoient besoin, & on les renvoya avec des aides au lieu où le bâtiment avoit coulé à fond, afin d'en tirer tout ce qui n'étoit pas perdu dans les flots. Heureusement ils ratraperent leur argent, qui étoit dans des caisses, & plusieurs de leurs canons, qui étoient très-grands. Ils retournerent ensuite à la ville ; mais ils ne trouverent plus leurs compagnons qu'ils avoient laissé dans la rade : on croit que les Indiens les ont retenu par persuasion ou par force, car ils desirent fort d'avoir parmi eux des Européens pour les instruire dans l'art

de la guerre. Après un féjour d'un peu plus de deux mois à *Concordia*, la maladie, fuite de la fatigue & des maux qu'il avoit fouffert dans le naufrage, fit périr la moitié de l'équipage, & on renvoya en Europe ceux qui avoient furvécu. Cook, 1770.

L'ifle de *Rotte* gît à-peu-près dans le même parallele que *Savu.* Un Facteur Hollandois y fait fon féjour pour conduire les naturels & veiller fur leur récolte, dont un des principaux articles & le premier, eft le fucre : ils le fabriquoient autrefois en brifant feulement les cannes, & en faifant bouillir le fucre jufqu'à ce qu'il fût réduit en firop, felon la même méthode qu'ils emploient pour le vin de palmier ; mais depuis peu on a beaucoup perfectionné cette manufacture. L'établiffement Hollandois de *Concordia* étend auffi fon autorité fur les trois petites ifles appellées *the Solars* (*les Solaires:*) elles font plates & baffes, & abondantes en toutes fortes de provifions : on dit que celle du milieu a un bon havre pour les vaiffeaux. *Ende*, autre petite ifle à l'oueft des *Solaires*, appartient toujours aux Portugais, qui ont fur le côté oriental un port & une ville nommée *Larntuca.* Ils fréquentoient autrefois un havre fur le côté méridional, mais il a été entiérement négligé depuis quelque temps, parce qu'il eft beaucoup moins bon que celui de *Larntuca.*

Rotte. Etabliffement des Hollandois. Les Solaires. Ende.

Les habitans de chacune de ces petites ifles, parlent une langue qui leur eft particuliere ; & les Hollandois, par politique, les empêchent, autant qu'il eft poffible, d'apprendre celle de leurs voifins : s'ils parloient un langage commun en communiquant les uns avec les autres, ils apprendroient à cultiver des productions, qui leur feroient plus profitables que celles qu'ils tirent à préfent de leurs terres, & qui feroient moins avantageufes aux Hollandois : leurs idiômes étant différens, ils ne peuvent pas s'éclairer mutuellement de leurs lumieres, & la Compagnie s'affure par-là le moyen de leur fournir elle-même les articles dont ils ont befoin, & d'en fixer le prix, qu'on peut raifonnablement fuppofer n'être pas modéré. C'eft probablement dans la même vue que les Hollandois n'enfeignent point leur langue aux naturels de ces pays, & qu'ils fe font donné la peine de traduire le nouveau Teftament & des Catéchifmes en chaque langue de ces différentes ifles ; car à mefure que le Hollandois feroit devenu la langue commune de la religion, il fe feroit bientôt répandu par-tout.

Langue de ces différentes ifles.

Je vais ajouter à cette defcription de l'ifle de *Savu*, un petit vocabulaire de la langue qu'on y parle, par où l'on verra qu'elle a quelque analogie avec celle des ifles de la mer du fud. Plufieurs des mots font exactement les mêmes, & les noms qui défignent les nombres, dérivent manifeftement des mêmes racines.

Cook.
1770.

VOCABULAIRE de l'iſle de Savu.

François.	*Iſle de Savu.*	*François.*	*Iſle de Savu.*
Un homme,	momonne.	L'areque,	calella.
Une femme,	mobunnée.	Lepalmier-éven-	boaceree.
La tête,	catao.	tail,	. . . . .
Les cheveux,	row catao.	Le bétel,	canona.
Les yeux,	matta.	La chaux,	aou.
Les cils des yeux,	rowna matta.	Un hameçon,	maanadoo.
Le nez,	ſwauga.	Le tattow, les	tata.
Les joues,	cavaranga.	marques qu'ils.	. . . . . .
Les oreilles,	wodeeloo.	portent ſur la.	. . . . . .
La langue,	vaio.	peau.	. . . . . .
Le col,	lacoco.	Le ſoleil,	lodo.
La poitrine,	ſooſoo.	La lune,	wurroo.
Les mamelles,	cabooſooſoo.	La mer,	adaſſee.
Le ventre,	dulloo.	L'eau,	alea.
Le nombril,	aſſoo.	Le feu,	aee.
Les cuiſſes,	tooga.	Mourir,	maate.
Les genoux,	rootoo.	Dormir, ſe cou-	tabudge.
Les jambes,	baibo.	cher,	. . . .
Le pied,	dunceala.	Se lever.	tateetoo.
Les doigts des	kiſſovei yilla.	Un,	uſſe.
pieds,	. . . .	Deux,	lhua.
Les bras,	camacoo.	Trois,	tullu.
La main,	wulaba.	Quatre,	uppah.
Un buffle,	cabaou.	Cinq,	lumme.
Un cheval,	d'jara.	Six,	unna.
Un cochon,	vaveee.	Sept,	pedu.
Un mouton,	doomba.	Huit,	arru.
Une chevre,	keſavoo.	Neuf,	ſaou.
Un chien,	guaca.	Dix,	ſingooroo.
Un chat,	maio.	Onze,	ſingurunguſſe.
Une poule,	mannu.	20,	lhuangooroo.
La queue,	carow.	100,	ſing aſſu.
Le bec d'un oi-	pangontoo.	1000,	ſeluppah.
ſeau,	. . . . . .	10,000,	ſelacuſſa.
Un poiſſon,	ica.	100,000,	ſerata.
Une tortue,	unjoo.	1,000,000,	ſereboo.
Une noix de co-	niev.		
co,	. . . .		

Cook remarque qu'excepté les faits dont il a été témoin, & la deſcription

description des objets qu'il a eu occasion d'examiner, tout le reste est fondé uniquement sur le témoignage de M. Lange; on ne doit compter ici que sur sa seule autorité. Cook. 1770.

§ XV.

Traversée de l'Isle de Savu *à* Batavia.

Cook mit à la voile de *Savu* le 21 Septembre, & à quatre heures de l'après-midi, il découvrit à sud-sud-ouest, à trois lieues, une petite isle basse, qui n'est marquée, dit-il, dans aucune des cartes qu'il a vu. Le 5 Octobre, il se trouva assez près de la côte de *Savu*, & il fut bientôt attiré par un Officier Hollandois, qui lui demanda de répondre par écrit à un imprimé contenant les neuf questions suivantes (a), signées du Gouverneur-Général & des Conseillers de l'Inde.

» 1°. A quelle nation appartient le vaisseau, & quel est son nom?
» 2°. Vient-il d'Europe ou de quelque autre endroit?
» 3°. Quelle est la derniere place d'où il est parti?
» 4°. Où se propose-t-il d'aller?
» 5°. Combien y avoit-il de vaisseaux de la Compagnie Hollandoise dans le dernier port d'où il est parti, & quels sont leurs noms?
» 6°. Est-il parti pour cet endroit ou pour un autre, accompagné d'un ou de plusieurs de ces vaisseaux?
» 7°. Lui est-il arrivé ou a-t-il vu quelques particularités pendant son voyage?
» 8°. A-t-il vu ou parlé à quelques vaisseaux en mer, ou dans le détroit de la sonde? Et quels sont ces vaisseaux?
» 9°. Est-il arrivé au vaisseau quelqu'autre incident digne de remarque au dernier endroit d'où il est parti, ou pendant la traversée "?

Le 8, Cook fut obligé de mouiller près d'une petite isle, qui est parmi celles qu'on appelle les *Mille Isles*, & qu'on ne trouve marquée dans aucune carte. Les Mille isles.

MM. Banks & Solander débarquerent sur l'isle, qu'ils reconnurent n'avoir pas plus de cinq cens verges de long & cent de large; ils rencontrerent cependant une maison & une petite plantation, où, entr'autres fruits, il y avoit le *Palma Christi*, dont on fait l'huile appellée *de castor* dans les isles d'*Amérique*. Ils augmenterent un peu leur collection de plantes, & ils tuerent une chauve-souris qui avoit Descente sur une isle nouvelle. Palma Christi

(a) On les rapporte ici pour montrer le soin que prennent les Hollandois afin de conserver leurs établissemens.

Cook. 1770. trois pieds d'envergure, & quatre pluviers qui reſſembloient exactement au pluvier doré d'Angleterre.

Relâche à Batavia. Le lendemain l'*Endeavour* mouilla dans la rade de *Batavia;* le vaiſſeau étoit en ſi mauvais état, qu'avant de partir pour l'Europe, il fallut le mettre à la bande.

Vers les neuf heures du ſoir, il y eut une tempête terrible, des éclairs, de la pluie & du tonnerre; le grand mât d'un des vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe fut fendu & couché ſur le pont. Son grand mât de hune & ſon grand perroquet furent mis en pieces; il y avoit au haut de ce dernier une verge de fer, qui probablement attira le tonnerre. Ce bâtiment n'étoit pas à plus de deux encablures de celui de Cook, & ſuivant toute apparence, l'*Endeavour* auroit partagé le même ſort, ſi la chaîne électrique, dreſſée depuis peu, n'eût conduit la foudre ſur le côté du vaiſſeau. Les Anglois échapperent à ce danger, mais l'exploſion cauſa ſur eux un ébranlement pareil à celui d'un tremblement de terre, & la chaîne parut en même temps comme une traînée de feu. Dans ce moment, une ſentinelle chargeoit ſon fuſil; la commotion lui fit tomber des mains la baguette, qui ſe briſa. „ A cette occaſion, dit Cook, je ne pus „ m'empêcher de recommander à tous les vaiſſeaux, quelle que „ ſoit leur deſtination, de prendre des conducteurs de la même „ eſpece que le nôtre; & j'eſpere que l'accident du bâtiment Hol- „ landois déterminera tous ceux qui liront cette relation à ne point „ laiſſer de verges de fer au haut de la grande hune ".

Utilité des conducteurs

Tupia & ſon valet deſcendent à terre. Dès que M. Banks eut choiſi un logement, il envoya chercher le Taïtien Tupia, que la maladie avoit forcé de reſter juſqu'alors à bord du vaiſſeau, & qui refuſoit opiniâtrement de prendre aucun remede. Il arriva bientôt avec ſon valet Tayeto; en ſortant du vaiſſeau, & pendant qu'il fut dans le bateau, il étoit abattu & engourdi; mais à peine fut-il entré dans la ville, qu'il parut animé d'une nouvelle vie. Les maiſons, les voitures, les rues, les habitans & une multitude d'autres objets nouveaux pour lui, ſe précipitoient à la fois dans ſon imagination, & y produiſirent un effet ſemblable à celui de cette force ſubite & ſecrette qu'on imagine provenir d'un enchantement. Tayeto exprimoit ſon étonnement & ſon plaiſir avec encore moins de retenue; il ſe mit à danſer dans les rues, ſaiſi d'une eſpece d'extaſe, & il examinoit tout avec une curioſité empreſſée & ardente. Les divers habillemens des hommes qu'il voyoit, furent une des premieres choſes que remarqua Tupia, & il fit pluſieurs queſtions ſur ce point. Quand on lui dit que dans cette ville, qui raſſemble des habitans des nations les plus éloignées, chacun portoit le vêtement de ſon pays; il voulut ſe conformer à l'uſage, & prendre celui d'*Hotaïti.* On lui apporta du vaiſſeau des étoffes de la mer du ſud, & il s'habilla lui-même avec beaucoup de promptitude & de dextérité. Les habitans de *Batavia*, qui avoient vu Otaourou, le Taï-

tien qu'y avoit amené M. de Bougainville, demandoient si Tupia n'étoit pas la même personne.

Cook. 1770.

Après avoir souffert un délai de plusieurs jours par des contre-temps & des méprises, Cook conduisit le 18 son vaisseau à *Onrust*, où on devoit le radouber.

Les Anglois, neuf jours après leur arrivée à *Batavia*, commencerent à ressentir les funestes effets du climat & de sa situation. Les navigateurs courageux qui avoient échappé à tant de dangers au milieu des mers, devoient éprouver plus d'accidens dans cette relâche que pendant le reste du voyage. Après la premiere activité qu'inspira à Tupia la nouveauté des objets qu'il apperçut, il retomba dans sa premiere langueur, & son mal empira de jour en jour. Tayeto fut attaqué d'une inflammation de poitrine; les deux domestiques de M. Banks étoient mourans, & le Docteur Solander avoit la fievre. Presque toutes les personnes de l'équipage, tant à bord qu'à terre, furent bientôt malades; il faut certainement en attribuer la cause à la situation basse & marécageuse de *Batavia*, & aux canaux sans nombre remplis d'ordures, qui coupent la ville dans tous les sens.

Les personnes de l'équipage tombent malade.

Le 26, Cook fit dresser une tente pour loger les gens du vaisseau; un très-petit nombre d'entre eux étoit en état de faire leur service; le pauvre Tupia, dont l'état commençoit à être désespéré & qui jusqu'alors étoit resté à terre dans la maison de M. Banks, demanda à être ramené au vaisseau, où il dit qu'il respireroit un air plus libre qu'au milieu du grand nombre de maisons dont il étoit environné. On ne pouvoit cependant pas le conduire à bord de l'*Endeavour*, car le vaisseau étoit désagréé, & on se préparoit à le mettre à la bande pour le caréner; mais le 28, M. Banks l'accompagna dans l'isle de *Cooper* près d'*Omust*, ou, comme on l'appelle ici, *Kuypor;* & comme l'endroit parut lui faire plaisir, on lui dressa une tente. La brise de mer & de terre souffle directement sur cet endroit, & il témoigna qu'il étoit fort content de sa nouvelle situation. M. Banks, que son humanité retint deux jours près de lui, revint à la ville le 30; il avoit une fievre intermittente qui se changea en fievre tierce, si violente, que pendant l'accès elle le privoit de l'usage de ses sens, & lorsqu'il finissoit, il étoit si foible qu'il pouvoit à peine se traîner pour descendre son escalier. La maladie du Docteur Solander avoit aussi augmenté, & le Chirurgien M. Monkhouse, étoit au lit.

Tupia se retire à l'isle de Cooper.

M. Banks malade.

Le 5 Novembre, après plusieurs délais, causés par l'arrivée des bâtimens Hollandois qui venoient charger du poivre le long des quais, le vaisseau entra dans le port, & le même jour M. Monkhouse fut la premiere victime de ce climat mal-sain : l'état où se trouvoit les Anglois, aggravoit encore le regret de sa perte. Le Docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funérailles, & M. Banks ne pouvoit pas sortir. » Notre détresse, dit Cook,

Mort de plusieurs Anglois.

Cook. 1770.

Situation déplorable des Anglois.

» étoit on ne peut pas plus grande, & l'avenir très-effrayant. » Tous nos efforts étoient incapables de surmonter les dangers » qui nous menaçoient; le courage, les soins & la vigilance étoient » aussi peu efficaces; & la mort, que nous ne pouvions ni éviter, » ni fuir, s'approchoit à chaque instant de nous. Nous louâmes » des domestiques malais pour nous servir, mais ils étoient si négli» gens, & si incapables de commisération qu'ils ne se tenoient pas » même auprès des malades, qui étoient souvent obligés de quit» ter leur lit pour les aller chercher ". Le 9, Tayeto, valet de Tupia, mourut, & son maître en fut si affecté, que Cook désespéra de lui voir survivre jusqu'au lendemain.

Mort du valet de Tupia.

MM. Banks & Solander se trouverent bientôt si mal, que les Médecins déclarerent qu'il ne leur restoit d'autre ressource que d'essayer l'air de la campagne. En conséquence, Cook loua pour eux à environ deux milles de la ville, une maison qui appartenoit au maître de l'auberge qui s'engagea à leur fournir des provisions & des esclaves. Comme ils avoient déja éprouvé qu'ils ne pouvoient pas se faire servir par ces esclaves, qui avoient d'autres maîtres, & qui étoient absolument sans attention & sans intérêt pour les malades, ils acheterent chacun une femme malaise dans l'espoir d'être mieux soignés. Ils ne se tromperent pas, & ils retrouverent dans ces femmes qui leur appartenoient en propre, toute la tendresse & les soins de leur sexe. Tandisqu'on faisoit ces préparatifs, Tupia succomba à son mal, peu de jours après la perte de son valet, qu'il aimoit avec l'attachement d'un pere.

Mort de Tupia.

MM. Banks & Solander recouvroient peu-à-peu leur santé à leur maison de campagne, qui étoit exposée à la brise de mer, & en outre située sur un courant qui contribuoit beaucoup au renouvellement de l'air. Cook étoit alors très-mal; M. Sporing & un matelot, qui avoient accompagné M. Banks, eurent aussi la fievre intermittente, & il n'y avoit plus dans tout l'équipage que dix personnes qui fussent en état de faire le service.

Cook appareilla de *Batavia* le 26 Décembre, le nombre des malades montoit alors à quarante, & le reste de l'équipage étoit très-foible. Tout le monde avoit été malade, excepté le voilier, vieillard de soixante-dix à quatre-vingt ans, & il est à remarquer que cet homme s'enivra tous les jours pendant la relâche à *Batavia*. On y enterra sept personnes, le Chirurgien, trois matelots, le domestique de M. Green, Tupia & Tayeto, son valet. Tous furent victimes de l'insalubrité de l'air stagnant & putride du pays, hormis Tupia : comme il étoit accoutumé dès sa naissance à se nourrir principalement de végétaux, en particulier de fruits mûrs, le changement de nourriture lui fit contracter bientôt toutes les maladies des marins, & il auroit probablement succombé avant la fin du voyage, quand même Cook n'auroit pas été obligé de toucher à *Batavia* pour radouber l'*Endeavour*.

Cook enterre sept hommes à Batavia.

Remarques sur Tupia.

On trouve dans cette Hiftoire générale des voyages (a) une defcription de *Batavia*; mais cette defcription eft tirée du Graaf qui y étoit il y a plus d'un fiecle : il y eft furvenu beaucoup de changemens depuis cet époque & d'ailleurs Cook, MM. Banks & Solander ont porté leurs obfervations fur d'autres objets : nous y joindrons en même temps ce que décrit le Capitaine Byron, M. Carteret & M. de Bougainville; on citera en note ce qui vient de ces trois voyageurs : les obfervations qui ne feront fuivies d'aucune note appartiennent au voyage de Cook. Cook 1770.

Batavia eft fituée fur le côté feptentrionale de l'ifle de *Java*, dans une plaine baffe & marécageufe où plufieurs petites rivieres, qui prennent leur fource dans les montagnes appellées *Blaeuberg*, à environ quarante milles dans l'intérieur du pays, débouchent dans la mer, & où la côte forme une grande baie appellée baie de *Batavia* à huit lieues du détroit de la *Sonde*. Les Hollandois femblent avoir choifi ce terrein pour la commodité de la navigation intérieure; & à cet égard, c'eft véritablement une feconde Hollande fupérieure à tous les autres endroits du monde. Il y a très-peu de vue qui n'aient un canal d'une largeur confidérable, où l'eau eft ftagnante plutôt que courante, & dont plufieurs fe prolongent à plufieurs milles dans l'intérieur du pays. Comme les maifons font grandes & les rues larges proportionnellement aux habitans qu'elle contient, elle occupe une beaucoup plus grande étendue de terrein qu'aucune ville de l'Europe. Valentin dit qu'en 1720, il y avoit alors dans l'enceinte des murailles douze cens quarante-deux maifons Hollandoifes & douze cens Chinoifes; & que hors des remparts on en comptoit mille foixante-fix Hollandoifes & douze cens quarante Chinoifes, avec douze autres où l'on vendoit de l'arrak; ce qui fait en tout quatre mille fept cens foixante; mais ce nombre paroît fort exagéré à Cook, fur-tout relativement à la quantité de maifons qu'on dit être en-dedans des murs. Navigation intérieure. Etendue de la ville.

Les rues font fpacieufes & belles, & les bords des canaux font plantés de rangées d'arbres qui forment un coup d'œil très-agréable; mais les canaux & les arbres concourent à rendre cette ville mal faine. L'eau ftagnante des canaux exhale dans la faifon feche une puanteur infupportable & les arbres empêchent le renouvellement de l'air qui pourroit diffiper jufqu'à un certain point les exhalaifons putrides, l'inconvénient eft égal dans la faifon pluvieufe; car alors ces réfervoirs d'une eau corrompue fortent de leurs lits, inondent la partie baffe de la ville, fur-tout dans le voifinage de l'hôtel (b) où logent les étrangers, & rempliffent les étages inférieurs Rues. Infalubrité des canaux.

(a) Tome 8, p. 480 & les fuivantes.

(b) L'hôtel eft une grande & belle maifon, que le Général afferme à un Particulier, avec le privilege exclufif de loger tous les étrangers, qui font toujours en

Cook. 1770.

des maiſons où ils laiſſent une quantité inconcevable d'ordure & de vaſe. On nettoie quelquefois ces canaux, mais cette opération mal faite entraîne des ſuites auſſi funeſtes que ſi l'on y laiſſoit une eau croupiſſante, la boue noire qu'on tire du fond eſt dépoſée ſur les bords, c'eſt-à-dire au milieu des rues juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de conſiſtance pour qu'on puiſſe la charger ſur un bateau & l'enlever. Comme cette boue eſt compoſée principalement d'excrémens humains qu'on jette dans les canaux tous les matins, parce qu'il n'y a pas de lieux privés dans toute la ville, elle empoiſonne l'air au loin tandis qu'elle ſeche. Les eaux courantes elles-mêmes ſont nuiſibles à leur tour par la mal propreté des habitans. Ils traînent de temps en temps ſur le rivage un cochon mort de maladie ou le cadavre d'un cheval ; & comme perſonne en particulier n'eſt chargé de nettoyer les rues, ces cadavres y reſtent juſqu'à ce que le temps ou le haſard les ait conſumés ou que quelque autre cauſe les emporte. Pendant la relâche de l'*Endeavour*, un buffle mort reſta plus d'une ſemaine ſur les bords d'une riviere qui traverſe une des principales rues & fut entraîné par une inondation.

Saleté de la ville.

Maiſons.

Les maiſons ſont en général bâties d'une maniere très-convenable au climat; (a) elles conſiſtent en une très-grande chambre ou ſalle de plein pied avec deux portes aux extrémités qui ſont ordinairement ouvertes. Ils ménagent à l'un des bouts de la ſalle un cabinet où le maître du logis travaille à ſes affaires, & au milieu de la maiſon il y a une cour qui donne du jour à la ſalle, & y répand en même temps de l'air ; d'un des coins de la ſalle, des eſcaliers conduiſent à l'étage de deſſus, où les chambres ſont très-ſpacieuſes & fort élevées ; une gallerie couverte, ménagée dans la cour leur ſert de ſalle à manger, & d'autres fois elle eſt occupée par les femmes eſclaves à qui on ne permet pas de s'aſſeoir ailleurs.

Batimens publics.

Les bâtimens publics ſont pour la plupart vieux, lourds, & de mauvais goût; mais la nouvelle Egliſe n'eſt pas ſans élégance; elle a un dôme qu'on apperçoit à une grande diſtance en mer; quoique l'édifice paroiſſe peſant, l'intérieur en eſt très-beau : il eſt très-magnifiquement illuminé par des luſtres, & l'on y voit un très-grand orgue. La ville eſt fermée par un rempart de pierres médiocrement élevé, mais il eſt ancien & tombe en ruines dans pluſieurs endroits. La muraille elle-même eſt environnée par une riviere qui a cinquante à cent verges de large, le courant en eſt rapide & l'eau baſſe; de l'autre côté du rempart dans l'intérieur on trouve encore un canal d'une largeur inégale; de ſorte qu'en entrant ou en ſortant

grand nombre. Un habitant qui oſeroit donner un lit à un étranger, ne fût ce que pour une ſeule nuit, payeroit une amende de 500 rixdales ; ce qui fait près de 500 livres, monnoie de France. *Voyage de Byron.*

(a) Les tremblemens de terre obligent à ne pas élever beaucoup les maiſons, qui n'ont qu'un étage. *Voyage de Bougainville, in-8 tome 2, page* 35.

par les portes, il faut paſſer deux ponts. Il n'eſt pas permis aux gens oiſifs & aux étrangers de ſe promener ſur les remparts, qui ont paru à Cook mal fournis de canons. Cook, 1770.

Le château contient des appartemens pour le Gouverneur général & le Conſeil de l'Inde; il leur eſt en même joint de s'y réfugier en cas de ſiege. On y voit auſſi de grands magaſins où l'on dépoſe une quantité conſidérable de marchandiſes de la Compagnie & en particulier celles qui viennent d'Europe; c'eſt là que travaillent tous ſes facteurs : on y trouve encore beaucoup de canons; Cook n'a pas pu ſavoir ſi c'eſt pour les monter ſur les murailles ou pour en fournir les vaiſſeaux. On dit que la Compagnie a auſſi beaucoup de poudre répandue en différens arſenaux, afin que ſi quelques-uns étoient détruits par la foudre, qui tombe ſouvent à *Batavia*, les autres dépôts ſoient conſervés. Le château. Arſenaux.

Outre les fortifications de la ville, on rencontre à vingt ou trente milles dans les environs un grand nombre de forts; ils ne ſemblent être deſtinés qu'à tenir les naturels du pays en reſpect, & en effet ils ne ſont propres qu'à cela; c'eſt dans la même vue que les Hollandois ont conſtruit des eſpeces de maiſons garnies chacune de huit canons; elles ſont ſituées de maniere qu'elles commandent à la navigation de trois ou quatre canaux, & par conſéquent aux chemins qui ſont ſur les bords : quelques-unes ſe trouvent dans la ville, & c'eſt par le feu d'une de celles-ci que les meilleures maiſons des Chinois furent raſées en 1740 lors de leur révolte; ces redoutes ſont diſperſées ſur toutes les parties de l'iſle de *Java*, & des autres iſles dont la Compagnie s'eſt emparée dans ces mers. Fortifications.

Si les fortifications des Hollandois ne ſont pas formidables en elles-mêmes, elles le ſont du moins par leur ſituation, car elles ſont placées dans des marais où les chemins, qui ne ſont rien autre choſe qu'une jettée entre un canal & un marais, peuvent être facilement détruits, ce qui arrêteroit entiérement ou retarderoit de beaucoup l'approche d'une groſſe artillerie. Il ſeroit extrêmement difficile, pour ne pas dire impoſſible de tranſporter les canons dans des bateaux, puiſqu'il faudroit qu'ils paſſaſſent ſous le feu de l'artillerie au château dont l'ennemi ne pourroit pas s'emparer. D'ailleurs, tout délai eſt mortel dans ce pays, & quiconque arrêtera un ennemi le détruira infailliblement en moins d'une ſemaine. L'équipage de l'*Endeavour* reſſentit les effets de ce climat mal-ſain. On dit que de cent ſoldats qui y arrivent de l'Europe, il étoit rare qu'il en ſurvécût cinquante la premiere année; que de ces cinquante la moitié étoit à l'hôpital, & qu'il n'en reſtoit pas dix en parfaite ſanté; ce calcul peut être exagéré, mais les miſérables Européens qu'on voit pâles & foibles ſe traîner avec un fuſil, portent à croire qu'il n'eſt pas bien éloigné de la vérité. Tous les blancs de la ville ſont ſoldats; les plus jeunes ſont toujours ſous le drapeau, & ceux qui ont ſervi Tous les habitans ſont ſoldats.

Cook. 1770. cinq ans, font fujets à y être rappellés quand on juge que leur fecours eft néceffaire; mais comme on ne les exerce jamais & qu'ils ne font aucun fervice, on ne peut pas attendre beaucoup de ces Infulaires. Les Portugais font en général bons tireurs, parce qu'ils s'occupent à tuer des cochons fauvages ou des dains. Les Mardykers & les Chinois ne connoiffent point l'ufage des armes à feu; mais ils ont la réputation d'être braves, & ils pourroient faire beaucoup de carnage avec le fabre, la lance & la dague. Les Mardykers font des Indiens de toutes nations dont les ancêtres étoient libres, & qui ont eux-mêmes recouvré leur liberté.

Mardykers.

Difficulté de prendre Batavia.

S'il eft difficile d'attaquer *Batavia* par terre, il eft abfolument impoffible d'en former le fiege par mer, car l'eau eft fi baffe, qu'une chaloupe peut à peine s'approcher, à la portée du canon, des remparts, excepté dans un canal étroit, appellé la riviere, défendu des deux côtés par des moles qui s'étendent à environ un demi mille dans le havre: il aboutit à l'autre extrémité fous le feu de la partie la plus forte du château, & fa communication avec les canaux qui entrecoupent la ville, eft interrompue par de grandes poutres flottantes, formant une chaîne qui fe ferme tous les foirs à fix heures, & qu'on n'ouvre jamais, fous aucun prétexte, avant le lendemain au matin (a).

Ifles des environs de Batavia.

En dehors & autour du havre de *Batavia*, il y a plufieurs ifles, dont les Hollandois fe font emparés, & qu'ils emploient à différens ufages. Ils tranfportent dans l'une d'elles, appellée *Edam*, tous les Européens coupables de quelques crimes qui ne méritent pas la mort: quelques-uns font condamnés à y refter quatre-vingt-dix-neuf ans, d'autres quarante, vingt ou moins, jufqu'à cinq, fuivant la nature de leur délit. Pendant le temps de leur banniffement, on les occupe, comme efclaves, à faire des cordes & d'autres travaux. Sur une ifle appellée *Purmerent*, ils ont conftruit un hôpital, où l'on dit que les malades recouvrent la fanté beaucoup plus promptement qu'à *Batavia*: dans une troifieme, nommée *Kuiper*, la Compagnie a des magafins pour le riz & d'autres marchandifes de peu de valeur; & les vaiffeaux étrangers qu'on met à la bande à *Onruft*, autre ifle dont on a déja parlé, y dépofent leurs cargaifons & équippemens, fur des quais très-commodes pour cela.

On y tranfporte des criminels.

Ifle Purmerent.

Ifle Kuiper: fes magafins.

Le

(a) Le havre de Batavia paffe pour le plus beau de l'Inde, & il femble que c'eft avec raifon; il eft affez vafte pour contenir la plus grande flotte, & le fond en eft fi bon, que l'ancre y tient jufqu'à ce que le cable pourriffe. La mer n'y eft jamais incommode, & il n'a d'autre inconvénient que le bas-fond, qui eft entre la rade & la riviere. Quand la brife de mer fouffle frais, elle produit une mer moutonnante, dangereufe pour les bateaux. La chaloupe de Cook toucha un jour trois fois, en entreprenant de fortir, & elle ne regagna l'embouchure de la riviere qu'avec difficulté. On y a vu échouer un bateau chargé de voiles & d'agrès, qu'il portoit à un des vaiffeaux de la Compagnie.

Le pays des environs de *Batavia*, dans un eſpace de quelques milles, eſt ſemé par-tout de maiſons de campagne & de jardins. Cook. 1770.

M. de Bougainville dit, que l'Européen, accoutumé aux plus grandes Capitales, eſt étonné de la magnificence de ces dehors : les maiſons & les jardins ſont entretenus avec un goût & une propreté ſinguliere. M. Byron a été ſur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal, qu'ombragent des rangées de grands & ſuperbes arbres; & au-delà de ce canal, navigable pour de très-groſſes barques, les maiſons de campagne des habitans, offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils réſident, autant que les affaires peuvent le leur permettre, dans ces belles maiſons de plaiſance, où ils reſpirent un air plus pur & plus ſalubre que dans la ville. Beauté des environs de Batavia.

Tous les jardins ſont plantés d'autant d'arbres que le terrein peut en porter; de ſorte que l'iſle ne tire aucun avantage d'avoir été débarraſſée des bois qui la couvroient autrefois, ſi l'on excepte les fruits que lui procurent les arbres ſubſtitués aux anciens. Ces impénétrables forêts occupent un terrein plat, qui s'étend à pluſieurs milles au-delà des jardins, & qui eſt entre-coupé par des rivieres & des canaux navigables pour les petits bâtimens. Ce n'eſt pas encore le plus grand inconvénient; tous les champs & jardins ſont environnés d'un foſſé, & au milieu des terres cultivées, on trouve par-tout des marais, des fondrieres & des amas d'eaux ſaumâtres. Les eaux de ces environs ſont de ſi mauvaiſe qualité, que les gens riches ne boivent que des eaux de Selle, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Jardins.

Il n'eſt pas étrange que les habitans d'un pareil pays ſoient familiariſés avec la maladie & la mort; ils prennent des médecines de précautions preſque auſſi réguliérement que des repas, & chacun attend le retour des maladies comme nous attendons les ſaiſons de l'année. Cook dit qu'il n'a pas vu à *Batavia* un ſeul viſage qui indiquât une ſanté parfaite; les joues des hommes & des femmes ne ſont animées d'aucune couleur; les perſonnes du ſexe ſeroient pourtant très-jolies, ſi avec un air de maladie, on pouvoit avoir de la beauté. On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp; & quand on annonce la mort de quelqu'un de connoiſſance, ils répondent communément: » bon, il ne me devoit rien, ou » bien, il faut que je me faſſe payer de ſes exécuteurs teſta» mentaires ou de ſes héritiers «. Maladie des habitans.

Il y a peu d'exception à la deſcription qu'on vient de faire des environs de *Batavia* : la maiſon de campagne du Gouverneur eſt placée ſur une monticule, mais ſa pente eſt ſi peu conſidérable, qu'elle n'eſt guere au-deſſus du niveau ordinaire des autres terreins. Cependant Son Excellence, qui eſt originaire du pays, a fait, à grands frais & par de grands travaux, enclorre ſon jardin d'un foſſé marécageux; telle eſt l'influence de l'habitude ſur le goût & la raiſon. Maiſon de campagne du Gouverneur

Cook 1770.

On tient auſſi un fameux marché, appellé *Paſſartanaban*, ſur une hauteur qui s'éleve perpendiculairement à environ trente pieds au-deſſus de la plaine. Tout le reſte des environs de *Batavia*, dans une étendue de trente à quarante milles, eſt exactement parallele à l'horiſon : paſſé cette diſtance, il y a deux collines d'une hauteur conſidérable, où l'on dit que l'air étoit ſain & frais, relativement à celui des bords de la côte. Les végétaux d'Europe, & en particulier les fraiſes, qui ne peuvent pas ſupporter la chaleur, y croiſſent fort bien : les Inſulaires y ſont vigoureux, & ont des couleurs, quelques-uns des principaux perſonnages de *Batavia* poſſèdent des maiſons de campagne ſur ces collines, où ils vont une fois chaque année : on y en a commencé une pour le Gouverneur, ſur le plan de Blenheim, célebre château du Duc de Martborough, dans le Comté d'*Oxford*; mais elle n'a jamais été finie. Les Médecins y envoient auſſi les malades pour recouvrer la ſanté; l'air paſſe pour y produire des effets prodigieux ; les malades s'y guériſſent en peu de temps, mais ils retombent bientôt après leur retour à *Batavia* (a).

Fertilité des environs de Batavia pour les légumes.

La ſituation qui rend *Batavia* & ſes environs mal-ſains, le rend le meilleur pays de la terre pour la culture des légumes. Le ſol eſt fertile au-delà de ce qu'on peut imaginer; & les productions de beſoin ou de luxe qu'il fournit, ſont preſque ſans nombre.

Riz.

Le riz, qu'on ſait être le grain de ce pays, & qui ſert de pain aux habitans, y croît en grande abondance : il faut obſerver que ſur les parties montueuſes de *Java* & de pluſieurs des iſles orientales, on cultive une eſpece de riz entiérement inconnu dans les parties occidentales de l'Inde; il eſt appellé, par les naturels du pays, *paddy gunung*, ou riz de montagne : tandis que l'autre eſpece doit être ſous l'eau pendant les trois quarts de ſa croiſance, on ſeme celle-ci ſur des côteaux, qui ne ſont arroſés que par la pluie : on remarqua pourtant qu'on le ſeme au commencement de la ſaiſon pluvieuſe, & qu'on le recueille au commencement de la ſeche. Il ſeroit peut-être avantageux de rechercher juſqu'à quel point cette eſpece de riz pourroit être utile dans nos iſles d'Amérique, qui ne produiſent point de froment.

Bled d'Inde.

On doit compter au nombre des productions de ce pays le bled d'Inde ou maïs, que les habitans recueillent avant qu'il ſoit mûr, & grillent en épi, beaucoup d'eſpeces différentes de haricots, des

(a) Pendant la ſaiſon pluvieuſe, les grenouilles croiſſent dans les marais dix fois plus haut que celles d'Europe, & le nombre des couſins & des mouſquites, qui ſont incommodes, même dans la ſaiſon ſeche, eſt alors devenu infini; on les voyoit ſortir en foule de deſſus les eaux ſtagnantes, comme les abeilles d'une ruche. Ils n'incommodoient pourtant pas beaucoup les Anglois dans le jour; & leurs piquûres, quelque douloureuſes qu'elles fuſſent d'abord, ne faiſoient jamais mal plus d'une heure; de ſorte qu'ils ne ſe reſſentoient pas le jour des piquûres qu'ils avoient reçues pendant la nuit.

lentilles, qu'ils appellent cadjang, & qui font une partie confidérable de la nourriture du peuple, du millet, des ignames fondantes, & d'autres fans fuc, des patates douces, des pommes de terre d'Europe, qui font très-bonnes, mais qu'on n'y cultive pas en grande quantité : on trouve dans les jardins, des choux, des laitues & des concombres ; des raves blanches de la reine, qui cuifent prefque auffi bien que le turnep, le fruit de la plante appellée *plante aux œufs ;* des carottes, du perfil, du céleri, le poix d'angole, qui eft délicieux, lorfqu'après l'avoir roti, on le mange avec du poivre & du fel ; une forte de légume reffemblant à l'épinard, des oignons très-petits, mais excellens, des afperges, & en outre quelques plantes d'Europe fort odoriférantes, telles que la fauge, l'hiffope & la rue. On y recueille, avec très-peu de culture, des quantités immenfes des plus belles & des plus groffes cannes à fucre qu'on puiffe imaginer, & elles donnent beaucoup plus de fucre que celles des ifles de l'Amérique. Le fucre blanc s'y vend deux pences & demi la livre, & les melaffes fervent à la fabrique de l'arrac ; elles font le principal ingrédient de cette liqueur, ainfi que du rhum, en y ajoutant un peu de riz & de vin de coco, afin de lui donner quelques parfums : il y croît encore de l'indigo, qui, fe confommant dans le pays, ne fait pas une branche de commerce.

Cook. 1770. Lentilles. Productions des jardins. Cannes de fucre.

Les fruits font ce qu'il y a de plus abondant dans le pays ; il n'y en a pas moins de trente-fix efpeces différentes, dont voici la defcription.

Variété des fruits de Batavia.

1°. La pomme de pin, *bromelia ananas :* ce fruit, qu'on appelle ici ananas, y vient très-gros, & en fi grande abondance, qu'on peut quelquefois l'acheter de la premiere main pour un farding la piece ; des fruitiers en vendirent trois à Cook pour deux pences & demi : ils ont beaucoup de fuc, & un bon goût ; mais les Anglois convinrent tous qu'ils en avoient mangé d'auffi agréables dans les terres d'Angleterre : leur végétation eft fi forte, qu'en croiffant, la plupart portent deux ou trois têtes, & un grand nombre de rejettons depuis la partie inférieure du fruit, fur l'un defquels M. Banks en compta neuf une fois : ces rejettons pouffent de fi bonne heure, que très-fouvent, pendant qu'ils adherent à la même plante, leur fruit eft d'une groffeur affez confidérable lorfque le gros ananas eft mûr. Cook en a vu plufieurs fois trois fur une pomme, & on lui a dit qu'une de ces plantes en avoit donné une année jufqu'à neuf, fans compter la principale ; ce qui fut regardé comme une fi grande curiofité, qu'on l'envoya au Prince d'Orange, confervée dans du fucre.

Ananas.

2°. Des oranges douces : elles font très-bonnes, mais en 1770, elles fe vendoient douze fols la piece.

Oranges.

3°. Des pimplemouffes, qu'on appelle shaddaecks dans les ifles d'Amérique ; elles ont une bonne faveur, mais elles ne font pas

Pimplemouffe.

Cook. 1770. succulentes : leur défaut de jus étoit pourtant un effet accidentel de la saison.

Citrons. 4°. Les citrons sont très-rares, mais l'abondance de limons compense ce défaut.

Limons. 5°. Les limons sont excellens, & on les achete à environ vingt-quatre sols le cent. Nous n'avons vu que deux ou trois orangers de Séville ; ils n'avoient presque pas d'écorce. On y trouve plusieurs especes d'oranges & de limons, que je ne décrirai pas en particulier, parce qu'ils ne sont estimés ni des Européens, ni des naturels du pays.

Mangles. 6°. Les mangles. Ce fruit, pendant la relâche de l'*Endeavour*, étoit si attaqué des vers qui en rongeoient l'intérieur, que sur trois il y en avoit à peine un de mangeable ; & le meilleur de tous est fort inférieur à ceux du Brésil. Les Européens comparent ordinairement ce fruit à une pêche fondante : il y ressemble véritablement par sa douceur & sa mollesse, mais il n'a pas un si bon goût. On a dit à Cook que le climat étoit trop chaud, & trop humide pour ce fruit, dont il y a autant d'especes que de sortes de pommes en Angleterre, & quelques-unes sont fort supérieures aux autres. Un de ces mangles appellé *maagla cowane*, a une odeur si forte qu'un Européen la supporte avec peine dans sa chambre, quoique les naturels du pays l'aiment passionnément. Les trois sortes qu'on préfere ordinairement aux autres, sont le *mangla doodool*, le *mangla santoek* & le *mangla gure*.

Bananes. 7°. Les Bananes. Les especes différentes de ce fruit sont innombrables, mais il n'y en a que trois de bonnes, le *pissang mas*, le *pissang radja* & le *pissang embou*, toutes celles-ci ont un goût vineux fort agréable, & les autres sont utiles à différens usages : ils en font faire quelques-unes en beignets, & ils en grillent & en mangent d'autres comme du pain. Il y en a une qui mérite en particulier d'être connue des Botanistes, parce qu'à la différence des autres especes de la même famille, elle est remplie de pépins, & on l'appelle pour cela *pissang batu* ou *pissang bidjie*, elle n'est pas agréable au goût ; les Malais s'en servent comme d'un remede contre la dyssenterie.

8°. Les Raisins ne sont pas très-bons ; ils sont fort chers ; une grappe médiocre ne coûtoit pas moins de vingt-quatre ou trente-six sols.

Tamarins. 9°. Les Tamarins y croissent en grande abondance, & sont à bon marché : les naturels du pays cependant ne les apprêtent pas comme les habitans des isles d'*Amérique*, mais ils les assaisonnent de sel ; ce qui en fait une masse noire si désagréable à la vue & au goût, que peu d'Européens veulent en manger.

Mélons. 10°. Les Melons d'eau y sont abondans & très-bons.

Citrouilles. 11°. Les citrouilles. C'est, sans comparaison, le fruit le plus utile

qu'on puisse porter en mer : il s'y conserve plusieurs mois sans aucun soin en le mettant avec du sucre & du jus de citron ; on en a fait de tourtes qu'on distingue à peine de celles qui sont faites des meilleurs pommes. Cook. 1770.

12°. La Papaye. Ce fruit, lorsqu'il est mûr, est rempli de pepins & presque sans saveur ; mais si on le pèle quand il est verd & qu'on en ôte le pepin, il est meilleur que le turnep. Papaye.

13°. Les goyaves. Les habitans des isles d'*Amérique* estiment beaucoup ce fruit, ils en ont probablement d'une meilleure espece que celui qu'a rencontré Cook, car il avoit une odeur si forte & si désagréable, qu'elle incommoda quelques-uns de son équipage. Ceux qui le goûterent dirent que sa saveur étoit également forte. Goyaves.

14°. Une espece de corosol, l'*annona squammosa* de Linnéus qu'on trouve aussi dans les isles d'*Amérique*, il est composé seulement d'une masse de gros pepins dont on peut sucer un peu de chair qui est très-douce, mais qui n'a guere de saveur. Corosol.

15°. Le Cachiman ou cœur de bœuf ; l'*annona reticulata* de Linnéus. La qualité de ce fruit est bien exprimée par son nom anglois qui signifie pomme de flan ; on l'a nommée ainsi dans les isles d'*Amérique* ; effectivement, il ressemble au flan, & il est très-bon. Cachiman.

16°. La pomme de cachou se mange rarement, parce qu'elle est astringente : la noix qui croît au sommet est très-connue en Europe.

17°. La noix de coco est aussi très-connue en Europe ; il y en a de plusieurs sortes à *Java* ; la meilleure de celles qu'y ont trouvé les Anglois ; elle est appellée *calappi edjou*, & on la distingue aisément par la rougeur de la chair qui est entre la peau & la coque.

18°. Le mangoustau est le *garcilia mangostana* de Linnéus. Ce fruit particulier aux Indes-Orientales, est à-peu-près de la grosseur d'une pomme sauvage, & d'une couleur de vin foncé : sur son sommet, il a une couronne de cinq ou six petits triangles qui se réunissent en cercle & plusieurs feuilles vertes creuses qui sont des restes de la fleur ; lorsqu'on veut en manger, il faut en ôter la peau, ou plutôt une espece de chair au-dessous de laquelle on trouve six ou sept noyaux blancs placés en rond. La pulpe dont ils sont enveloppés, est un fruit qui est délicieux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer : il n'est pas moins sain qu'agréable. Les malades qui sont attaqués de fievres putrides ou inflammatoires, prennent ce fruit mêlé avec l'orange douce, & s'en trouvent fort bien.

19°. Les jambos sont *l'eugenia malacceusis* de Linnéus. Ce fruit est d'un rouge foncé, & d'une forme ovale ; les plus gros qui sont toujours les meilleurs ; ils ont la grandeur d'une petite pomme ; ils sont agréables, rafraîchissans, quoiqu'ils n'aient pas beaucoup de saveur. Jambos.

20°. Le *jambu-eyer*, autre jambos, c'est une espece de *l'eugenia* de Linnéus. Il y a deux especes de ce fruit qui ont une forme semblable, Jamba-eyer.

Cook. 1770.

ressemblante à une cloche, mais ils different par la couleur; l'une est rouge & l'autre blanche, ils sont un peu plus gros qu'une cerise : ils n'ont ni saveur, ni douceur au goût; ils ne contiennent qu'un suc aqueux légérement impregné d'acide : cependant on les estime dans ce pays chaud, parce qu'ils sont rafraîchissans.

Jambu-eyer, mauwar.

21°. Le *jambu - eyer mauwar;* l'*eugenia jambos* de Linnéus. Celui-ci est plus agréable à l'odeur qu'au goût; sa saveur ressemble à la conserve de rose, & son odeur au parfum que répandent ces fleurs fraîches.

Pomme de grenade.

22°. La pomme de grenade est le même fruit qui est connu en Europe sous ce nom.

Durion

23°. Le durion ressemble à un petit melon, mais sa peau est couverte d'épines coniques & pointues d'où il a tiré son nom; car *dure*, dans la langue malaise, signifie piquant ; quand il est mûr, il se partage longitudinalement en sept ou huit compartimens, dont chacun contient six ou sept noix qui n'ont pas tout-à-fait la grosseur des châtaignes, & qui sont recouvertes d'une substance qui, par la couleur & la consistance, ressemble beaucoup à la crême épaisse : c'est la partie comestible, & les naturels du pays l'aiment passionnément. Les Européens qui en mangent pour la premiere fois, la trouvent ordinairement désagréable, sa saveur approche un peu d'un mêlange de crême, de sucre & d'oignons, & l'odeur de l'oignon y est dominante.

Nanca.

24°. Le nanca, appellé *jack* dans quelques parties de l'Inde, a, comme le durion, une odeur très-désagréable aux étrangers, & un peu ressemblante à celle d'une pomme pourrie mêlée avec du lait; la saveur n'en est pas non plus du goût de tout le monde, on dit qu'il devient prodigieusement gros dans quelques pays qui lui sont favorables. Rumphius rapporte qu'il est quelquefois si grand qu'un homme peut à peine le soulever, & un Malais a assuré qu'à *Maduré* il faut souvent deux hommes pour le porter. Cependant ceux de *Batavia* n'excedent jamais la grosseur d'un gros melon, à qui ils ressemblent beaucoup par la forme : ils sont couverts d'épines anguleuses semblables aux aiguilles de quelques crystaux, mais qui ne sont pourtant pas assez dures pour blesser ceux qui les manient.

Champada.

25°. Le champada ne differe guere du nanca qu'en ce qu'il n'est pas si gros.

Rambutan.

26°. Le rambutan est peu connu des Européens, il ressemble beaucoup à la châtaigne enveloppée de sa gousse, & comme elle, il est couvert de petites pointes émoussées & d'un rouge foncé. Le fruit se trouve sous cette peau : il y a un noyau en-dedans du fruit; la partie bonne à manger est en petite quantité, mais est acide & peut-être plus agréable que celui d'aucun des autres végétaux.

27°. Le jambolan approche beaucoup de celles de la prune de damas par sa grosseur & sa figure; mais il est un peu plus âpre au goût, & par conséquent moins agréable. Jambolan.

28°. Le boa-bidarra, ou rhamnus jujuba de Linnéus est un fruit rond & jaune, à-peu-près de la grosseur d'une groseille; sa saveur ressemble à celle de la pomme, & il est aussi âpre que la pomme sauvage. Boa-bidarra.

29°. Le *hamnam* est le *cynometra cauli flora* de Linnéus. La forme de ce fruit ressemble un peu à celle de la fève, il a environ trois pouces de long, & l'extérieur en est très-raboteux : on le mange rarement cru, mais cuit au beure il est très-bon. Hamnam.

30. 31°. Le *catappa*, ou *terminalia catappa* est le *canare* ou *le canarium commune* de Linnéus. Ce sont deux noix qui ont une pulpe un peu ressemblante à une amande : mais il est si difficile d'en rompre la coque qu'on ne les vend pas au marché; celles que les Anglois goûterent avoient été cueillies par M. Banks sur l'arbre qui les porte. Catappa.

32°. Le *madja* ou *limonia* de Linnéus. Ce fruit renferme sous une coque dure & cassante, une chair un peu acide qu'on ne peut pas manger sans sucre, & même avec ce supplément, il ne passe pas généralement pour être agréable. Madja.

33°. Le *suntul*, le *trichilia* de Linnéus : c'est le plus mauvais de tous les fruits qu'on vient de décrire, il ressemble au madja par la forme & la grosseur; & sous une peau épaisse, il contient une chair comme celle du maugoustan; le goût en est acide & âpre, & si désagréable, que les Anglois furent surpris de le voir exposé en vente chez les fruitiers. Suntul.

34. 35. 36°. Le *blim-bling* ou *averrhoa belimbi*; le *blimbling besse*, ou *averrhoa carambola*; & le *cherrema* ou *averrhoa acida* sont trois especes du même genre dont porte Linnéus; quoiqu'ils different par la grosseur, ils ont à peu-près le même goût; le blimbling-besse est le plus doux; les deux autres sont si acides, qu'on ne peut pas les manger sans les apprêter; on en fait pourtant une excellente sauce aigrelette. Averrhoa.

37°. Le *salach* ou *calamus votang zalacca* de Linnéus, est le fruit d'un arbrisseau garni de piquans; il est à-peu-près de la grosseur d'une châtaigne & couvert d'écailles; au-dessous des écailles, il y a deux ou trois amandes jaunes, dont la saveur ressemble un peu à celle de la fraise. Salach.

Outre ces fruits, l'isle de *Java*, & en particulier le pays des environs de *Batavia*, en produit plusieurs especes d'autres qui n'étoient pas de saison pendant la relâche de l'*Endeavour*. On dit aussi à Cook que les pommes, les fraises & d'autres fruits de l'Europe, avoient été plantés sur les montagnes, & qu'ils y croissoient en grande abondance. Il a vu plusieurs fruits conservés dans du su-

Cook. 1770.

Kimkit.

cre, qu'il n'a pas apperçus dans leur état naturel, l'un eſt appellé *kimkit* & un ſecond *boa atap*, il y en a beaucoup d'autres, & en particulier le *kellor*, le *guilindina*, le *moringa*, & le *ſoccum* qui ne ſont mangés que par les naturels du pays. Le ſoccum eſt de la même eſpece que le fruit à pain des iſles de la mer du ſud, mais ſi inférieur en bonté, que MM. Banks & Solander ne l'ont pas rapporté à cette claſſe, ſi l'apparence extérieure du fruit & de l'arbre n'étoit pas la même au premier coup d'œil; ces fruits ainſi que quelques autres, ne méritent pas une deſcription particuliere.

Boa atap kellor guilindina moringaſoccum.

Quantité de fruits qui ſe conſomme dans Batavia.

La quantité de fruits qui ſe conſomme à *Batavia* eſt incroyable; ceux qu'on expoſe publiquement en vente ſont ordinairement trop mûrs. Une des rues de la ville n'eſt habitée que par des fruitiers Chinois, qui ſe fourniſſent dans les jardins des environs, & qui en tirent tout ce qu'il y a de plus frais & de meilleur; mais il faut les leur payer au moins quatre fois plus qu'ils ne leur ont coûté.

Commerce de fruits.

Une grande quantité de terreins, dont pluſieurs ſont à une diſtance conſidérable de *Batavia* & où l'on ne cultive que des fruits, approviſionnent la ville de cette denrée; les gens de la campagne, à qui ces terres appartiennent, ſe rendent avec les habitans de la ville à deux grands marchés, dont l'un appellé *paſſar ſineen* ſe tient le lundi; & l'autre, nommé *paſſar tanabank*, le ſamedi: ces foires ſe tiennent à des endroits fort éloignés l'un de l'autre, pour la commodité des différens diſtricts, mais aucune des deux n'eſt diſtante de *Batavia*, de plus de cinq milles: on peut y acheter les meilleurs fruits & à plus bas prix. Le ſpectacle du marché eſt très-amuſant, la quantité de fruits qu'on y amene eſt étonnant: il eſt ordinaire d'y voir arriver cinquante chariots des plus beaux ananas, entaſſés auſſi négligemment que des turneps en Angleterre, & les autres fruits s'y trouvent avec la même profuſion. Cependant les jours de marché ſont mal diſpoſés; l'intervalle du ſamedi au lundi eſt trop court, & celui du lundi au ſamedi trop long; la plus grande partie de ce qu'on achete le lundi ne peut pas ſe garder juſqu'au marché ſuivant; de ſorte que pendant pluſieurs jours de la ſemaine, il n'y a de bons fruits à *Batavia* que chez les Chinois, de paſſar piſſang.

Marchés aux fruits.

Bois aromatique qu'on brûle.

Les habitans de cette partie de l'Inde ont une eſpece de luxe qui n'eſt guere pratiqué dans les autres pays; ils brûlent continuellement des bois aromatiques & des réſines, & s'environnent d'odeurs, en plaçant autour d'eux une grande quantité de fleurs; c'eſt peut-être un antidote qu'ils emploient contre les exhalaiſons infectes de leurs foſſés & de leurs canaux. Ils ont beaucoup de fleurs odoriférantes entiérement inconnues en Europe; je vais donner une deſcription des principales.

Fleurs odoriférantes.

Champacka.

1°. Le champacka ou michelia champacra eſt une fleur qui croît ſur un arbre auſſi grand qu'un pommier; elle a quinze pétales longues

gues & étroites, ce qui la fait paroître double, quoique réellement elle ne le soit pas : sa couleur est jaune, & beaucoup plus foncée que la jonquille, à laquelle elle ressemble un peu par son parfum. Cook. 1770.

2°. Le cananga ou uvaria cananga est une fleur verte, qui ne ressemble point du tout à la fleur d'aucun arbre ou plante d'Europe; elle a plus l'apparence d'une touffe de feuilles que d'une fleur : son parfum est agréable, mais il lui est particulier. Cananga.

3°. Le mulatti ou nyctanthessambar est très-connu sous le nom de jasinin d'Arabie dans les terres chaudes d'Angleterre; elle croît à *Batavia* dans la plus grande abondance, & son odeur, ainsi que celle de toutes les autres fleurs de l'Inde, quoique extrêmement agréable, n'a pas cette force qui distingue quelques-unes de la même espece en Europe. Mulatti.

4°. Le combaud caraenassi, & comband tonquin, peseularia glabro sont de petites fleurs de l'espece des apocinnes, & qui y ressemblent beaucoup par la forme & le parfum; elles sont odoriférantes & très-différentes de toutes les productions des jardins Anglois. Combaud caraenassi.

5°. Le bonja-tanjon, ou mimusops elengi de Linnéus est une fleur qui a la forme d'une étoile de sept ou huit rayons, & d'environ un demi pouce de diamêtre; elle est d'une couleur jaunâtre, & d'un agréable parfum. Bonja-tanjon.

On y trouve encore le sundal malam polianther tuberora; cette fleur étant la même que notre tubéreuse, ne doit point être rangée parmi celles qui sont inconnues en Europe; mais on en parle ici à cause de son nom *malais*, qui signifie intriguante de nuit; qualité qui lui convient assez bien. La chaleur de ce climat est si grande, que peu de fleurs exhalent leur parfum pendant le jour; la tubéreuse étant absolument sans odeur, & sa couleur étant modeste & sans éclat, elle paroît négliger de s'attirer des admirateurs; mais dès que la nuit vient, elle répand son parfum, attire l'attention & charme tous ceux qui l'approchent. Sundal-malam.

On vend des fleurs dans les rues tous les soirs au coucher du soleil; elles sont disposées en guirlandes d'environ deux pieds de long, ou arrangées en bouquets de différentes formes, qui se séparent. Il y a encore dans les jardins particuliers plusieurs autres fleurs odoriférantes, qui n'y croîsent pas en assez grande quantité pour être apportées au marché. Commerce de fleurs.

Les personnes des deux sexes remplissent leurs cheveux & leurs habits de ces fleurs, mêlées avec les feuilles d'une plante appellée pandany, & coupées en petits morceaux. Ils poussent la recherche encore plus loin; ils répandent ce mêlange sur leurs lits, de maniere que la chambre dans laquelle ils couchent, respire le plus délicat & le plus pur de tous les parfums; & comme ils n'ont d'autre couverture qu'une simple piece de toile fine, cette odeur n'est point altérée par une transpiration abondante.

Cook. 1770

Animaux domestiques. Chevaux.

Les animaux domeſtiques de ce pays, parmi les quadrupedes, ſont principalement les chevaux, les vaches, les buffles, les moutons, les chevres & les cochons : les chevaux ſont petits; leur taille ne ſurpaſſe jamais celle des chevaux qu'on appelle en Angleterre *galloway*; mais ils ſont agiles & pleins de feu, & on dit que les Européens les trouverent à *Java*, lorſqu'ils doublerent pour la premiere fois le *cap de Bonne-Eſpérance*. On prétend que les bœufs ſont de la même eſpece que ceux d'Europe; cependant leur figure eſt ſi différente de celle des nôtres, qu'on doute qu'ils ſoient de la même race : ils ont, il eſt vrai, le palearia ou le fanon, que les naturaliſtes donnent comme caractériſtique qui diſtingue l'eſpece que nous avons en Europe ; mais il eſt certain qu'on en trouve des ſauvages non-ſeulement à *Java*, mais encore dans pluſieurs des iſles d'Orient : celui que les Anglois mangerent à *Batavia* avoit une chair plus belle que le bœuf d'Europe, mais il étoit moins ſucculent & exceſſivement maigre. Les buffles y ſont abondans ; les Hollandois n'en mangent jamais la chair; ils ne boivent pas non plus le lait des femelles, parce qu'ils ſont perſuadés que cette nourriture eſt mal-ſaine, & tendante à donner la fievre; quoique les naturels du pays & les Chinois mangent de l'un & de l'autre ſans en être incommodés. Les moutons ſont de ceux qui ont de grandes oreilles pendantes, & du poil au lieu de laine : la chaire en eſt dure & coriace, & c'eſt à tous égards un très-mauvais mouton. Cook y trouva pourtant quelques moutons du Cap excellens, mais ſi chers, qu'il en acheta quatre à quarante-cinq chelings la piece, & le plus gros ne peſoit que quarante-cinq livres. Les chevres ne ſont pas meilleures que les moutons, mais les cochons, ſur-tout ceux de la race Chinoiſe, ſont très-bons, & ſi gras, qu'on y achete le maigre ſéparement; le boucher, qui eſt toujours Chinois, en ôte, ſans la moindre difficulté, autant de gras qu'on le veut, & il le revend à ſes compatriotes, qui le fondent & le mangent en place de beurre avec leur riz; malgré l'excellence de ce porc, les Hollandois ſont ſi fortement prévenus en faveur de tout ce qui vient de leur pays natal, qu'ils ne mangent que des moutons de race Hollandoiſe, qui y ſont beaucoup plus chers que les Chinois, comme les moutons Chinois coûtent plus en Europe que les Hollandois.

Eſpece de bœufs. Eſpece de buffle. Eſpece de moutons. Eſpece de cochons.

Outre ces animaux, qui ſont domeſtiques, ils ont encore des chiens & des chats ſauvages, ainſi que des chevaux & d'autres beſtiaux dans les montagnes de l'intérieur de l'iſle : on ne trouve plus de buffles ſauvages dans aucune partie de *Java*, quoiqu'ils ſoient abondans à *Macaſſar*, & dans pluſieurs autres iſles d'Orient. Les environs de *Batavia* ſont très-bien fournis de deux eſpeces de dains & de cochons ſauvages très-bons; les Portugais qui les tuent, les vendent à un prix raiſonnable.

Tigres & rhinoceros.

On dit qu'il y a une grande quantité de tigres & quelques rhinoce-

ros dans les montagnes & les lieux déserts de l'isle : ces mêmes endroits nourrissent aussi des singes, qui ne sont qu'en petit nombre aux environs de *Batavia*. Cook. 1770.

Poissons. On est étonné de l'abondance de poissons qui se trouvent à *Batavia*; il y en a plusieurs d'excellens, & ils sont tous à bon marché, excepté le petit nombre de ceux qui sont rares. Là, comme dans les autres pays, la vanité l'emporte même sur la gourmandise; les seuls esclaves se nourrissent de poissons à bon marché, quoiqu'ils soient, la plupart, de la meilleure espece, & les riches couvrent leurs tables de ceux qui sont chers, précisément parce qu'ils sont rares; car ils valent souvent beaucoup moins que les premiers.

Tortues. Il y a des tortues à *Batavia*, mais elles ne sont ni aussi tendres ni aussi grasses que celles des isles d'Amérique, lorsqu'on mange celles-ci à Londres; telles qu'elles soient, les Anglois les regardoient comme un bon aliment, mais les Hollandois, singuliers en ce point comme en beaucoup d'autres choses, ne les mangent pas. Cook a vu quelques lézards ou ignans très-grands; on lui a dit que quelques-uns étoient aussi gros que la cuisse d'un homme; & M. Banks en tua un qui avoit cinq pieds de long : la chair de cet animal est une excellente nourriture. Lézards.

Volailles. La volaille y est très-bonne & en grande abondance; les poules qui sont très-grosses, les canards & les oies y sont à fort bon marchés; les pigeons sont chers, & le prix des coqs d'Indes est exorbitant. Les Anglois ont trouvé quelquefois que la chair de ces animaux étoit maigre & seche; mais cela provenoit uniquement de ce qu'ils avoient été mal nourris, car ceux qu'ils nourrissoient eux-mêmes étoient aussi bons qu'aucun de la même espece qu'ils avoient mangé en Europe, & quelquefois ils leur ont paru meilleurs.

Gibier. En général, le gibier volant y est rare : les Anglois ont apperçu une fois dans les champs, un canard sauvage; mais ils n'en ont jamais vu d'exposés en vente; ils ont vu souvent des bécassines de deux especes, dont l'une est exactement la même que celle d'Europe : il y a une espece de grive qu'on peut toujours acheter en grande quantité des Portugais, qui, on ne sait pour quelle raison, se sont approprié le commerce du gibier. Il est à remarquer que les bécassines se trouvent dans beaucoup plus de pays du monde qu'aucun autre oiseau; elles sont communes presque dans toute l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. Bécassines.

Comment les habitans de Java s'enivrent. La nature n'a pas accordé tant de boissons aux habitans de *Java*, qu'à d'autres peuples placés dans les régions les moins fertiles du Nord. Il est vrai que les naturels de *Java*, & la plupart des autres Indiens qui habitent cette isle, sont Mahométans, & par conséquent ils n'ont pas beaucoup à regretter de ne point avoir de vin; comme si la prohibition de leur loi ne regardoit que la maniere de s'enivrer, & non l'ivrognerie elle-même, ils mâchent du bétel jusqu'à perdre entiérement la raison & la santé.

COOK. 1770.

L'arrac qu'on y fait est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'expliquer la maniere dont on le fabrique ; le palmier donne en outre, un vin de la même espece que celui dont on a déja parlé dans la description de l'isle de *Savu ;* on le tire du même arbre ; on emploie la même méthode pour le faire, & on le vend dans trois états : dans le premier, il est presque tel qu'il sort de l'arbre, & on l'appelle *tuac manisle;* il a cependant déja reçu quelque préparation qui nous est entiérement inconnue, au moyen de laquelle il se garde deux jours, & sans laquelle il se corromperoit en douze heures ; il est alors d'une douceur agréable, & n'enivre pas : dans les deux autres états, il a subi une fermentation, & on y a mis une infusion d'herbes & de racines qui lui font perdre sa douceur, & lui donnent un goût très-austere & très-désagréable. L'une de ces liqueurs est nommée *tuac cras*, & l'autre *tuac cuning.* Cook ne peut pas assigner quelle est leur différence, mais elles enivrent fortement toutes deux. Ils expriment aussi de la noix de coco une liqueur appellée *tuac ;* ils s'en servent principalement pour la mettre dans l'arrac, car c'est un ingrédient essentiel de la composition de celui qui est bon.

Vin de palmier.

Population de Batavia.

Quoique *Batavia* soit la Capitale des domaines Hollandois dans l'Inde, elle est si loin d'être peuplée de Hollandois, que parmi les habitans Européens de la ville & de ses environs, il n'y en a pas la cinquieme partie qui soient natifs de Hollande ou d'extraction Hollandoise. Les Portugais forment le plus grand nombre ; & entre les Européens il y a des Indiens de diverses nations, des Chinois, & beaucoup d'esclaves negres. On trouve dans les troupes, des hommes de presque tous les pays de l'Europe ; des Anglois, des François, & autant d'Allemands que de toutes les autres nations. Les Hollandois, qui permettent aux autres Européens de gagner de l'argent, retiennent tout le pouvoir entre leurs mains, & possedent par conséquent tous les emplois publics. Aucun homme, de quelque nation qu'il soit, ne peut aller s'y établir qu'en qualité de soldat au service de la Compagnie, & même avant d'être reçu, il doit s'engager à y rester cinq ans ; cependant dès qu'il a satisfait à cette formalité, il s'adresse au Conseil, qui lui permet de s'absenter de son Corps, & de se livrer au genre de commerce que sa fortune & ses talens le mettent en état d'entreprendre, & c'est ce qui fait que tous les blancs de *Batavia* sont soldats.

Remarques sur les Portugais de Batavia.

Les naturels de l'isle, appellés les *Portugais Orauserane*, ou hommes nazarréans, pour les distinguer des autres Européens. *Orans*, dans la langue du pays signifie homme ; ils comprenent cependant les Portugais sous la domination générale de *Caped* ou *Cafit* ; nom injurieux, que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne professent pas leur Religion. Quant aux Portugais, ils ont renoncé à la Religion de Rome pour devenir Luthériens : ils n'ont aucune communication avec la patrie de leurs ancêtres, & même ils ne la

reconnoissent pas; ils parlent, il est vrai, une langue corrompue du Portugais; mais ils se servent beaucoup plus souvent de la langue Malaise. On leur permet seulement de s'occuper aux travaux les plus vils; plusieurs vivent de la chasse, d'autres du métier de blanchisseur de linge, & quelques-uns sont artisans & ouvriers; ils ont adoptés tous les usages des Indiens, dont on les distingue principalement par les traits & la couleur; ils ont la peau beaucoup plus brune, & le nez pointu; si l'on en excepte la maniere d'arranger leurs cheveux, leur ajustement est absolument le même. Cook. 1770.

Les Indiens, mêlés à *Batavia* avec les Hollandois & les Portugais, & dans le pays adjacent, ne sont pas *Javans*, comme on pourroit se l'imaginer, mais natifs de différentes isles d'où la Compagnie importe des esclaves, & ils ont été affranchis eux-mêmes, ou ils descendent d'Indiens anciennement affranchis, & ils sont tous compris sous le nom général d'*Oranslam* ou *Isalam*, qui signifie sectateur de la vraie foi. Cependant on distingue aisément les natifs de chaque pays en particulier, & on peut les reconnoître, comme des esclaves à leur marque, par les vices & les vertus de leurs différentes nations: la plupart de ceux-ci sont employés à la culture des jardins, & à vendre des fruits & des fleurs. Ce sont ces Indiens qui cultivent le bétel & l'arrac, qu'on appelle ici *siri pinang*; les deux sexes de tous les rangs en mâchent une quantité surprenante; ils mêlent aussi la chaux avec ces racines, ainsi qu'on le fait à *Savu*; mais la chaux leur gâte moins les dents, parce qu'ils l'éteignent avant de s'en servir, & ils y ajoutent en outre une substance appellée *gamber*, qu'on tire du continent de l'Inde; les femmes, au-dessus du commun, y mettent encore du cardamome, & plusieurs autres aromates, pour donner à leur haleine une odeur agréable: d'autres Indiens s'adonnent à la pêche, & conduisent par eau des marchandises d'un endroit à l'autre Quelques-uns d'entr'eux sont riches, & vivent avec la magnificence de leur pays, qui consiste principalement à avoir un grand nombre d'esclaves. Indiens.

Ces Isalams sont d'un tempérance remarquable à l'égard de la nourriture; elle consiste sur-tout en riz bouilli avec très-peu de buffle, du poisson & de la volaille, quelquefois du poisson sec & des chevrettes seches, qu'on y apporte de la Chine. Chaque plat est fortement assaisonné de poivre de Cayenne: ils ont aussi plusieurs especes de pâtisseries faites de farine de riz, & d'autres substances que Cook ne connoissoit pas, & ils mangent beaucoup de fruits, & en particulier de ceux que produit la plantation. De quoi ils se nourrissent.

Malgré leur tempérance générale, leurs festins sont somptueux & magnifiques à leur maniere; comme ils sont Mahométans, le vin & les liqueurs fortes ne sont pas partie de leur régal en public, & ils se contentent de leur bétel & de leur opium Luxe de repas.

Le mariage est la principale cérémonie d'appareil parmi eux; les

Cook. 1770. Mariage. familles empruntent à cette occasion autant d'ornemens d'or & d'argent qu'elles peuvent en trouver pour en parer les époux; de sorte que leurs habillemens de nôces sont très-brillans & très-magnifiques, les fêtes que donnent les riches durent quelquefois fort long-temps; pendant cet intervalle, les femmes empêchent le mari d'avoir commerce avec son épouse, quoiqu'ils soient mariés dès le premier jour.

Langue des Indiens de Batavia. La langue que parlent presque tous ces peuples, de quelques pays qu'ils tirent leur origine, est le Malais, au moins c'est le nom qu'on lui donne : c'est probablement un dialecte corrompu de celui qui est en usage à *Malacca*, chaque petite isle cependant a son langage particulier, & *Java* en a deux ou trois, mais cette espece de langue est la seule qu'on y parle aujourd'hui; & on a dit à Cook qu'elle étoit utile dans une grande partie des Indes-Orientales. Thomas Bowrey a publié à Londres en 1701, un dictionnaire Malais & Anglois.

Les femmes s'établissent sans gêne à Batavia. Les femmes de toutes nations peuvent s'établir à *Batavia* sans être soumises à aucunes gênes : mais on a dit à Cook qu'il n'y en avoit pas vingt de nées en Europe, & que les blanches qui y sont en grande quantité, descendent de parens Européens de la troisieme ou quatrieme génération, les restes de plusieurs familles qui sont venues successivement s'y fixer, & dont la ligne mâle s'est éteinte; car il est sûr que ce climat n'est pas si funeste aux femmes qu'aux hommes.

Maniere dont elles arrangent leurs cheveux. Ces femmes imitent en tout les Indiennes; leur habillement est composé des mêmes étoffes; elles arrangent leurs cheveux de la même maniere & elles se sont également asservies à l'habitude de mâcher du bétel. Les femmes portent tous les cheveux qui croissent sur leurs têtes, & afin d'en augmenter la quantité, elles se servent d'huiles & d'autres ingrediens; elles en ont beaucoup : ils sont généralement noirs; elles en forment une espece de tresse circulaire sur le sommet de la tête où elles l'attachent avec une aiguille d'une maniere on ne peut pas plus élégante. La tresse de cheveux est surmontée d'une autre tresse de fleurs dans laquelle le jasmin d'*Arabie* est agréablement entremêlé avec les étoiles d'or du *bongaer tangong*. Les deux sexes se baignent constamment dans la riviere au moins une fois par jour. Cet usage dans ce pays chaud est également nécessaire à la propreté & à la santé; ils donnent aussi beaucoup d'attention à leurs dents, quoique leur couleur s'altere fortement par le bétel, qu'ils mâchent par une opération très-incommode & très-pénible; ils en usent les extrémités, tant de celles de la mâchoire supérieure, que de l'inférieure avec une espece de pierre à éguiser jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement égales & polies: de sorte qu'ils leur font perdre au moins une demi-ligne de longueur. Ils font ensuite au milieu des dents de la mâchoire supérieure un fil-

Bains. — L'usage de se limer les dents.

lon profond parallele aux gencives, la profondeur de ce sillon est au moins égale à la quatrieme partie de l'épaisseur de la dent, de sorte qu'il peut aller fort au-delà de ce qu'on appelle l'émail, qu'on ne peut pas endommager, suivant les dentistes d'Europe, sans perdre la dent. Cependant les Anglois n'en n'ont jamais vu une de gâtée parmi ces peuples qui sont dans l'usage universel d'en sillonner ainsi l'émail; la noirceur qui y reste après l'opération, s'enleve en la lavant, & la dent paroît alors aussi blanche que l'yvoire, ce qui n'est pourtant pas estimé comme un avantage par les belles & les petits maîtres de ces nations. Cook. 1770.

Depuis un temps immémorial la pratique appellée mock ou courir un *muek*, est établie chez ces peuples; on dit qu'un Indien court un muck dans le sens originaire du mot, lorsqu'après s'être enivré d'*opium* il se précipite dans les rues une arme à la main, tuant toutes les personnes qu'ils rencontre jusqu'à ce qu'il soit tué lui-même ou arrêté. Les Anglois en virent plusieurs exemples pendant leur séjour à *Batavia*; & un des Officiers a dit à Cook qu'il se passoit rarement une semaine sans que lui ou ses confreres fussent appellés pour en arrêter quelqu'un, dans un de ces cas dont les Anglois furent témoins: l'homme avoit eu plusieurs fois à se plaindre de la perfidie des femmes & étoit devenu fol de jalousie avant de s'enivrer d'opium; on dit que l'Indien qui court un muck est toujours réduit au désespoir par quelque outrage & qu'il se venge d'abord sur ceux qui lui ont fait des injures; que quoique ces misérables courent les rues une arme à la main, écumant de rage, cependant ils ne tuent jamais; ceux qui les laissent passer sont en sûreté: ce sont ordinairement des esclaves qui, par conséquent, sont très-exposés aux injustices & qui en obtiennent plus difficilement une réparation légale. Les hommes libres cependant se livrent quelquefois à cette extravagance & un de ceux que virent les Anglois étoit libre & assez riche; il étoit jaloux de son propre frere qu'il massacra, ainsi que deux autres hommes qui voulurent lui faire résistance; il ne sortit pourtant pas de sa maison, il tâcha de s'y défendre quoique l'opium l'eût tellement privé de ses sens que de trois fusils qu'il mit en joue contre les Officiers de la police, aucun n'étoit ni chargé, ni amorcé. Si l'Officier prend en vie un de ces *amocks* ou *mohawks*, comme on les appelle par corruption, sa récompense est très-considérable, mais s'il le tue, il ne reçoit rien au-dessus de sa paie ordinaire. Cependant tel est le désespoir de ces furieux qu'ils tuent trois ou quatre personnes chargées de les arrêter, quoique ceux-ci aient des especes de grandes teuculles pour les saisir sans se mettre à la portée de leurs armes; ceux qu'on prend en vie sont ordinairement blessés, mais ils n'en sont pas moins rompus vifs, & si le Médecin, qui est chargé d'examiner leurs blessures, pense qu'elles peuvent être mortelles, la peine est infligée sur-le-champ; & la

Funestes effets de l'opium.

Cook. 1770. place de l'exécution eſt communément le lieu où ils ont commis leur premier aſſaſſinat.

Opinions ſuperſtitieuſes. On trouve chez ces peuples pluſieurs pratiques & opinions abſurdes qu'ils ont reçues des payens leurs ancêtres : ils croient que le diable qu'ils appellent *Satan* eſt la cauſe de toutes les maladies & de toutes les adverſités ; & pour cette raiſon lorſqu'ils ſont infirmes ou dans l'infortune, ils lui conſacrent comme une offrande propitiatoire des alimens, de l'argent & beaucoup d'autres choſes. Si quelqu'un parmi eux ne peut pas prendre de repos, & fait des rêves deux ou trois nuits conſécutives, ils concluent que Satan emploie cette voie pour lui intimer ſes commandemens, & que, s'il néglige de les accomplir, quoiqu'ils ne ſoient pas révélés aſſez clairement pour en comprendre le ſens, il tombera certainement malade ou mourra : il fait, pour interpréter ſes ſonges, de grands efforts d'imagination, & ſi en les prenant à la lettre ou allégoriquement, directement ou en ſens contraire, il ne peut venir à bout d'en tirer une explication qui le ſatisfaſſe, il a recours au Carwin où Prêtre qui l'aide de ſes commentaires & de ſes éclairciſſemens, & qui lui explique diſtinctement les myſtérieuſes inſpirations de la nuit. L'interprétation générale eſt que le diable a beſoin de vivres ou d'argent, qu'on ne manque jamais de lui donner : il place ces préſens ſur une petite planche de fueilles de cocos, & il les ſuſpend ſur les branches d'un arbre près de la riviere. M. Banks leur demanda une fois s'ils penſoient que le diable dépensât de l'argent ou mangeât les alimens ; on lui répondit que quant à l'argent, il eſt regardé plutôt comme une expiation que paie le pécheur, que comme un don dont Satan doive jouir, & que s'il eſt offert par l'homme qui fait des ſonges, il n'importe pas en quelles mains ; il arrive qu'il eſt ordinairement pris par quelque étranger qui paſſe dans ce lieu. Ils ajoutent que pour les alimens, quoique le diable n'en mange pas les parties groſſieres, cependant en les approchant de ſa bouche, il en ſuce toute la ſaveur ſans changer leur forme, de ſorte qu'en ſuite ils ſont auſſi inſipides que de l'eau.

Autre opinion folle ſur les crocodiles. Ils ont une autre opinion ſuperſtitieuſe dont il eſt encore plus difficile de rendre compte. Ils croient que les femmes en accouchant mettent ſouvent au monde en même temps un jeune crocodile jumeau de l'enfant ; ils imaginent que la ſage femme reçoit cet animal avec beaucoup de ſoin, & le porte ſur-le-champ à la riviere, où elle le met dans l'eau. La famille dans laquelle on ſuppoſe qu'eſt arrivée cette naiſſance, porte conſtamment des alimens à la riviere pour ces parens amphibies, & le jumeau ſur-tout y va à certain temps dans tout le cours de ſa vie, accomplir ce devoir fraternel ; ils ſont unanimement perſuadés que s'il y manquoit, ils ſeroient punis de maladie ou de mort. Il n'eſt pas aiſé de deviner ce qui a pu introduire pour la premiere fois une idée ſi

extravagante

extravagante & si absurde, d'autant plus qu'elle ne paroît avoir aucune liaison avec leur croyance, & il est encore plus difficile d'expliquer comment on peut soutenir qu'un fait qui n'est jamais arrivé, arrive tous les jours, sur-tout lorsqu'il est affirmé par des hommes qui ne peuvent pas être trompés par les apparences, & qui n'ont aucun intérêt à la fraude. Il n'est cependant rien de plus certain que la ferme croyance de cette folie parmi ce peuple, & tous les Indiens que les Anglois ont interrogés sur ce fait, l'ont unanimement attesté. Elle semble avoir pris naissance dans l'isle de *Celebes* & de *Bouton*, où plusieurs des habitans nourrissent des crocodiles dans leurs familles; mais quoi qu'il en soit de cette conjecture, cette opinion s'est répandue sur toutes les isles orientales jusqu'à *Timor* & *Ceram*, & à l'ouest jusqu'à *Java* & *Sumatra*, où cependant je ne crois pas qu'on ait jamais entretenu de jeunes crocodiles.

Cook. 1770.

Crocodiles jumeaux.

Ces crocodiles jumeaux sont appellés *sudaras*, & voici une des fables sans nombre, qu'on a racontée aux Anglois pour certifier, disoit-on, d'une maniere incontestable leur existence par un témoignage oculaire.

Fable.

Une jeune femme esclave, née & élevée parmi les Anglois de *Bencouli* & qui savoit un peu l'anglois, dit à M. Banks que son pere en mourant, lui apprit qu'il avoit un crocodile pour son sudara, & qu'il l'avoit chargé solemnellement de lui donner à manger quand il seroit mort, en lui indiquant dans quelle partie de la riviere elle le trouveroit, & par quel nom elle devoit l'appeller : que suivant les instructions & le commandement de son pere, elle étoit allée sur les bords de la riviere, & qu'elle l'avoit appellé *Radja ponti* (Roi blanc); sur quoi un crocodile étoit sorti de l'eau, & avoit mangé dans sa main les provisions qu'elle lui avoit apportées. Quand on la pria de faire la description de cet oncle paternel, qui faisoit sa demeure dans l'eau sous une forme si étrange, elle dit qu'il n'étoit pas comme les autres crocodiles, mais beaucoup plus beau, que son corps étoit tacheté & son nez rouge; qu'il avoit des bracelets d'or à ses pattes, & des pendans de même métal à ses oreilles. M. Banks écouta patiemment jusqu'à la fin ce conte d'une fausseté ridicule, & il renvoya ensuite la fille, sans lui faire remarquer qu'un crocodile avec des oreilles étoit un monstre aussi extraordinaire qu'un chien avec des griffes. Quelque temps après, un domestique que M. Banks avoit loué à *Batavia*, & qui étoit fils d'un Hollandois & d'une femme Javane, jugea à propos d'avertir son maître qu'il avoit vu avec plusieurs autres Hollandois & Malais, un crocodile de la même espece; qu'il étoit très-jeune, qu'il n'avoit que deux pieds de long, & des bracelets d'or à ses pattes. Je ne puis pas croire cette histoire, lui répondit M. Banks, car on m'a assuré l'autre jour qu'un crocodile avoit des pendans d'oreille ; vous savez que cela est faux, puisque ces animaux n'ont point d'oreilles. --- Ah,

Cook. 1770

M. Banks! lui repliqua le valet, ces ſudara oran ne ſont pas comme les autres crocodiles, ils ont cinq doigts à chaque pied, une grande langue qui rempli leur bouche, & des oreilles auſſi, quoiqu'à la vérité elles ſoient très-petites.

On ne pouvoit ſavoir juſqu'où ces perſonnes croyent à la vérité de ce qu'elles racontoient, car la crédulité de l'ignorance & de la ſottiſe n'a point de bornes. Cependant il y a dans la relation de la fille des faits ſur leſquels il lui étoit impoſſible de ſe tromper, & par conſéquent elle étoit coupable d'une fauſſeté manifeſte & volontaire. Son pere a pu la charger de nourrir un crocodile qu'il imaginoit être ſon ſudara; mais dire qu'il eſt ſorti de la riviere lorſqu'elle l'a appellé par le nom de *Roi blanc*, & qu'il a pris les alimens qu'elle lui avoit apportés. C'eſt une fable de ſa propre invention, puiſqu'il lui a été impoſſible de croire que ce fait fût vrai; cependant ſon hiſtoire prétendue ainſi que celle du domeſtique, ſont une forte preuve qu'ils étoient fermement perſuadés de l'exiſtence des crocodiles ſudaras, & on expliquera aiſément la fiction de la fille, ſi l'on conſidere que le deſir vif que chacun éprouve naturellement de perſuader aux autres ce qu'il croit lui-même, eſt une tentation puiſſante de le ſoutenir par les preuves les plus abſurdes. On ſait qu'il eſt arrivé que pluſieurs perſonnages reſpectables d'ailleurs ſe ſont rendus coupables de cette eſpece de faux témoignage, afin d'opérer ſur les autres la perſuaſion d'une opinion qu'ils croyoient être vraie.

Cérémonie extravagantes au ſujet des crocodiles.

Les Bougis, les Macaſſars & les Boetous ſont ſi fermement perſuadés qu'ils ont des parens crocodiles dans les rivieres de leur pays, qu'ils font en leur ſouvenir une cérémonie périodique; ils vont par troupes ſur un bateau fourni d'une grande quantité de proviſions & de toute ſorte de muſique; ils chantent & pleurent alternativement, chacun invoque ſes parens juſqu'à ce qu'un crocodile paroiſſe, & dès-lors la muſique s'arrête, & ils jettent dans l'eau les proviſions, le bétel & le tabac: par ces honneurs qu'ils rendent à l'eſpece, ils eſperent être agréables aux individus qui ſont leurs parens, & que ceux-ci accepteront ces offrandes générales qu'ils ne peuvent pas leur adreſſer en particulier.

Chinois de Batavia.

Parmi les habitans de *Batavia*, après les Indiens, il faut ranger les Chinois, qui ſont en très-grand nombre dans cette place, & qui poſſedent très-peu de bien, pluſieurs d'entr'eux vivent en-dedans des murailles, & tiennent boutique. Nous avons déja parlé des vendeurs de fruits de *paſſar-piſſang*: d'autres étalent une grande quantité de marchandiſes Européenes Chinoiſes. La plus grande partie cependant vit au-dehors des murailles dans un quartier qui leur eſt particulier, & qui eſt appellé le champ Chinois; pluſieurs d'entr'eux ſont charpentiers, menuiſiers, forgeurs, tailleurs, cordonniers, teinturiers & brodeurs; ils y ſoutiennent la réputation

d'hommes induſtrieux qu'on leur attribue univerſellement ; quelques-uns ſont répandus dans la campagne des environs, où ils entretiennent des jardins cultivés de riz & du ſucre, ou nourriſſent des vaches & des buffles dont ils portent journellement le lait à la ville. Cook. 1770.

Il n'eſt rien de vil ou de mal honnête que l'appât du gain ne faſſe entreprendre aux Chinois, pourvu qu'ils ne courent pas un trop grand riſque ni danger d'être ſurpris : quoiqu'ils travaillent avec beaucoup d'application, & qu'ils ſupportent patiemment toute eſpece de fatigue, cependant ils n'ont pas plutôt quitté leur ouvrage qu'ils ſe mettent à jouer aux cartes, aux dés, ou à quelqu'autres jeux qu'ils ont inventés, & qui ſont entiérement inconnus en Europe : ils s'y adonnent avec tant d'ardeur, qu'ils prennent à peine le temps de manger & de dormir ; de ſorte qu'il eſt auſſi rare de voir un Chinois oiſif, que de rencontrer un Hollandois ou un Indien occupé. Leur avidité. Leur goût pour le jeu.

Ils ſont très-polis, ou plutôt ſerviles dans leurs manieres ; & de quelque rang qu'ils ſoient, leur habillement eſt toujours d'une propreté remarquable. On n'entreprendra pas de décrire leur figure & leurs vêtemens ; car la belle eſpece de papier Chinois, qui eſt aujourd'hui commun en Angleterre & en France, en donne une repréſentation parfaite, quoique peut-être avec quelques légeres exagérations qui approchent de la caricature. Leur politeſſe.

Ils ne ſont pas difficiles ſur le manger ; leurs repas ſont peu ſomptueux, quoique le petit nombre de riches ſe nourriſſent de mêts délicats. Le riz, avec très-peu de viande ou de poiſſon, ſert de nourriture aux pauvres, & ils ont en cela de grands avantages ſur les Indiens Mahométans, à qui la religion défend de manger de pluſieurs choſes qu'ils pourroient aiſément ſe procurer : comme on ne leur a point impoſé de défenſes pareilles, outre le porc, ils mangent des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des ſerpens de pluſieurs ſortes, & un grand nombre de poiſſons qui ne font pas partie des alimens des autres habitans de ce pays ; ils y font entrer auſſi pluſieurs végétaux auxquels un Européen ne toucheroit jamais, à moins qu'il ne fût ſur le point de périr de faim. Alimens dont ils ſe nourriſſent.

Les Chinois ont une ſuperſtition ſinguliere ſur l'enterrement de leurs morts ; car jamais dans aucun cas ils n'ouvrent la terre une ſeconde fois à l'endroit où un cadavre a été enterré. Leurs cimétieres, dans les environs de *Batavia*, couvrent pluſieurs centaines d'acres de terreins ; & les Hollandois, fâchés de voir tant de terres en friche, n'en vendent pour cela qu'aux prix le plus exorbitant : cependant les Chinois trouvent moyen de ſe procurer la ſomme qu'on demande, & ils nous donnent un autre exemple de la folie & de la foibleſſe de la nature humaine, qui tranſporte aux morts des égards qu'elle a pour les vivans, & qui fait de ce point un objet de ſollicitude & de dé- Leurs préjugés ſur l'enterrement des morts.

Cook. 1770. pense, qui ne peuvent procurer aucun avantage à ceux qui ont quitté la vie. Entraînés par ce préjugé universel, ils emploient une méthode peu commune pour conserver le cadavre entier, & empêcher que les cendres ne se mêlent avec la terre qui les environne ; ils le renferment dans une bierre de bois large & épaisse, qui n'est pas faite de planches jointes ensembles, mais d'un tronc d'arbre solide, creusé comme un canal; après en avoir recouvert les dessus, ils la placent dans la fosse, & l'enduisent d'une couche de leur mortier appellé *chinon*, d'environ huit ou dix pouces d'épaisseur, laquelle, en peu de temps, devient aussi dure que la pierre. Les parens du défunt assistent aux funérailles avec un nombre considérable de femmes louées pour pleurer : on peut bien penser que cet appareil de deuil, acheté à prix d'argent, ne flatte pas plus les vivans qu'il n'est utile aux morts. Cependant on paie des pleureurs chez des peuples beaucoup plus raisonnables & plus éclairés que les Chinois. La loi ordonne à *Batavia* que chacun soit enterré suivant son état, & on n'en dispense dans aucun cas; de sorte que si le défunt n'a pas laissé de biens pour payer ses dettes, un Officier fait un inventaire de ce qui lui restoit en mourant, & il en est prélevé une partie pour faire les funérailles suivant l'usage prescrit, & les créanciers ne partagent que le surplus : c'est ainsi que dans plusieurs cas, les vivans sont sacrifiés aux morts, & que l'argent qui devroit acquitter une dette ou nourrir des orphelins, est dépensé dans des cérémonies inutiles, ou enfouit dans le sein de la terre.

Esclaves. Les esclaves forment une autre classe nombreuse parmi les habitans de ce pays; les Hollandois, les Portugais & les Indiens d'un certain rang, sont toujours suivis par des esclaves : on les tire du Sumatra, de Malacca, & de presque toutes les isles à l'est. Les natifs de *Java*, dont un très-petit nombre, comme on l'a déja remarqué, vivent dans les environs de *Batavia*, ne peuvent pas être réduits en servitude; les loix statuent sur cette matiere des peines très-séveres, qui, à ce qu'on croit, sont très-rarement violées. Le prix de ces esclaves est de dix à vingt livres sterlings, mais les femmes en coûtent quelquefois cent, si elles ont de la beauté. Ces malheureux sont très-paresseux, & comme ils sont peu d'ouvrage, ils se contentent de peu de nourriture ; ils vivent uniquement de riz bouilli, & d'une petite quantité de poisson les moins chers ; étant originaires de différens pays, ils different extrémement les uns des autres par la figure & le caractere : les negres d'Afrique, appellés *papua*, sont les plus mauvais, & par conséquent ceux qu'on achete à meilleur marché; ils sont tous voleurs, & incorrigibles. Il faut ensuite ranger les bougis & les macassers de l'isle de *Célebre ;* ceux-ci sont fainéans au dernier point, & quoiqu'ils ne soient pas si adonnés au vol que les negres; ils ont un esprit vindicatif & cruel, qui les rend extraordinairement dangereux, d'autant plus que pour sa-

Prix des esclaves.

tisfaire leur ressentiment, ils n'hésitent pas à sacrifier leur vie. Les meilleurs esclaves & les plus chers viennent de l'isle de *Bali;* les plus belles femmes sont originaires de *Nias*, petite isle sur la côte de *Sumatra;* mais leur constitution foible & délicate succombe bientôt à l'air mal-sain de *Batavia.* Il y a en outre des Malais & des esclaves de plusieurs autres dénominations, dont Cook ne se rappelle pas les différens caracteres. Cook. 1770.

Autorité des maîtres sur les esclaves.

Les maîtres ont plein pouvoir d'infliger à leurs esclaves tous les châtimens qui ne les privent pas de la vie; mais s'ils meurent par une suite de coups, quand même leur mort feroit arrivée contre le dessein du propriétaire, il est jugé très-sévérement, & condamné ordinairement à une peine capitale : c'est pour cela que le maître punit rarement lui-même son esclave; dans ce cas, il s'adresse à un Officier appellé *Marineu*, & il y en a un d'établi dans chaque district; le Marineu est chargé d'appaiser les querelles, & de mettre les délinquans en prison, mais sur-tout d'arrêter les esclaves fugitifs, & de les punir des crimes dont le maître les accuse, après en avoir donné des preuves convenables : le Marineu en personne n'inflige pourtant pas le châtiment, il y emploie des esclaves qui font les fonctions de bourreaux : les hommes sont châtiés en public, devant la porte de leur maître, & les femmes dans l'intérieur de la maison : on les punit à coups de fouet, dont le nombre est proportionné à l'offense qu'ils ont commise; on se sert pour cela de verges de vattaus, découpées en baguettes minces, qui font jaillir le sang à chaque coup. Une punition ordinaire coûte une rixdale au maître, & un châtiment plus févere lui coûte un ducaton, c'est-à-dire, environ six schelings & huit pences. Le maître est obligé de donner à l'esclave trois dubbelcheys, environ quinze sols, par semaine, pour l'encourager au travail, & prévenir les tentations trop fortes qu'il pourroit avoir de voler.

Châtimens infligés aux esclaves.

Simplicité des opérations de commerce.

Les marchands conduisent leur commerce avec moins de peine peut-être que dans aucune partie du monde : chaque manufacture est dirigée par un Chinois, qui vend le produit de son travail au négociant résidant à *Batavia*, sans pouvoir le vendre à d'autres personnes. Lorsqu'un vaisseau arrive & demande, par exemple, cent léayers d'arrac, & quelque quantité que ce soit d'autres marchandises, le marchand n'a rien à faire que d'envoyer des ordres à son Chinois pour les faire mettre à bord : celui-ci exécute l'ordre; tire un reçu du Capitaine du bâtiment pour les marchandises; le porte au négociant qui l'a employé; celui-ci reçoit l'argent, & après en avoir déduit son profit, paie au Chinois la valeur de ce qu'il a fourni. La cargaison importée cause un peu plus d'embarras au marchand; il doit l'examiner, la recevoir, la mettre dans ses magasins, suivant la pratique des autres pays.

M. de Bougainville remarque qu'on est frappé du luxe établi à

Cook. 1770.

Richesses & luxe de Batavia

Diminution de la richesse de Batavia.

Batavia; la magnificence & le goût qui décorent l'intérieur de presque toutes les maisons, annoncent la richesse des habitans : c'est presqu'un déshonneur d'y aller à pied : ils disent cependant que cette ville n'est plus, à beaucoup près, ce qu'elle a été. Depuis quelques années la Compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui étoit pour eux la source d'une immense circulation de richesses. „ Je ne juge point ce nouveau réglement de la Com- „ pagnie, dit M. de Bougainville; j'ignore ce qu'elle gagne à cette „ prohibition : je sais seulement que les particuliers attachés à son „ service, ont encore le secret de tirer trente, quarante, cent, jus- „ qu'à deux cens mille livres de revenu d'emplois qui ont de ga- „ ges quinze cens, trois mille, six mille livres au plus. Or presque „ tous les habitans de *Batavia* sont employés de la Compagnie. Ce- „ pendant il est sûr qu'aujourd'hui le prix des maisons, à la ville & „ à la campagne, est plus de deux tiers au-dessous de leur ancienne „ valeur. Toutefois *Batavia* sera toujours riche du plus au moins; „ & par le secret dont nous venons de parler, & parce qu'il est „ difficile à ceux qui ont fait fortune ici, de la faire repasser en „ Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ses fonds que par la „ Compagnie, qui s'en charge à huit pour cent d'escompte; mais „ elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces „ fonds d'ailleurs ne se peuvent envoyer en fraude, l'espece d'ar- „ gent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent (a).

Batavia est un séjour agréable pour les étrangers qui y jouissent de quelque considération.

Amusemens qu'on trouve à Batavia.

Pendant la relâche de M. de Bougainville, les principaux de *Batavia* s'empresserent à lui en rendre le séjour agréable. De grands repas à la ville & à la campagne, des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici, & presque tous nouveaux pour lui, le coup-d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers; mieux que cela, le spectacle de plusieurs peuples qui, bien qu'opposés entiérement pour les mœurs, les usages, la Religion, forment cependant une même société; tout concouroit à amuser les yeux, à instruire le navigateur, à intéresser même le Philosophe. Il y a de plus ici une Comédie qu'on dit assez bonne; il n'a pu juger que de la salle, qui lui a paru jolie : n'entendant pas la langue, ce fût bien assez pour lui d'y aller une fois; il fut infiniment plus curieux des Comédies Chinoises, quoiqu'il n'entendît pas mieux ce qui s'y débitoit; il ne seroit pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vu une de chaque genre. Indépendamment des grandes pieces qui se représentent sur un théâtre, chaque carrefour dans le camp Chinois a ses treteaux, sur lesquels on joue tous les soirs des petites pieces & des pantomimes. *Du pain &*

Comédie.

Comédies Chinoises.

(a) Voyage de M. de Bougainville, in-4. page 356.

des spectacles, demandoit le peuple Romain; il faut aux Chinois du commerce & des farces. La déclamations de leurs Acteurs & Actrices qu'accompagnent toujours quelques instrumens, est la charge du récitatif obligé, & on ne connoît que leurs gestes qui soient encore plus ridicules. Au reste, quand on parle de leurs Acteurs, c'est improprement; ce sont des femmes qui font les rôles d'hommes. Cook 1770. Farces.

Il n'y a point d'endroit dans le monde où les états soient moins confondus qu'à *Batavia*. Les rangs y sont assignés à chacun : des marques extérieures les constatent d'une façon immuable; la haute Régence, le Conseil de Justice, le Clergé, les Employés de la Compagnie, les Officiers de marine & enfin les Militaires; telle y est la gradation des états. La qualité de ces différentes personnes est distinguée par les ornemens des voitures & l'habillement des cochers: quelques-unes sont obligées de se servir de voitures unies; on permet à d'autres de les faire peindre de certaine maniere & jusqu'à un certain point, & à d'autres de les dorer. Les habits des cochers sont aussi les uns unis, les autres plus ou moins garnis de galons. Distinction des rangs à Batavia.

Le Gouverneur de *Batavia* a le titre de Gouverneur-Général des Indes : les Gouverneurs Hollandois de tous les autres établissemens lui sont subordonnés, & ils sont obligés d'aller à *Batavia* pour qu'il arrête leurs comptes; s'ils paroissent coupables ou négligens, il les punit par le délai; il les retient suivant son plaisir, quelquefois un ou deux ans, & quelquefois trois, car ils ne peuvent pas quitter la ville jusqu'à ce qu'il les renvoie. Autorité du Gouverneur de Batavia.

Le Gouverneur a un état plus imposant à certains égards qu'un Souverain d'Europe. Lorsqu'il sort il est suivi par un détachement de Gardes à cheval, & son carrosse est précédé par deux Noirs qui lui servent de Coureurs, & qui portent chacun à la main un grand bâton, avec lequel ils n'ouvrent pas seulement un passage, mais frappent encore durement tous les naturels du pays & les étrangers qui ne rendent pas à Son Excellence l'hommage qu'on attend des personnes de tous les rangs (a). Sa suite.

Il a seul le droit d'aller à six chevaux, & il n'y a que les femmes des Edel-heers qui puissent entrer chez lui jusqu'au péron. Après le Gouverneur, les personnages les plus distingués sont les Membres du Conseil, appellés *Edele-Heeren*, & que les Anglois nomment par corruption *Idoleers*. Ces *Idoleers* exigent tant de respects, que quiconque les rencontre dans la voiture, est obligé de se lever, de faire une révérence, de faire détourner son carrosse sur un des côtés du chemin, & de s'y arrêter jusqu'à ce qu'ils soient passés. On exige les mêmes égards envers leurs femmes & leurs enfans, & les habitans le leur rendent communément. Quelques-uns des Capitaines du vaisseau, ont jugé que cet hommage servile étoit au-dessous de la Membres du Conseil.

(a) Voyage du Capitaine Carteret.

Cook. 1770.

dignité que leur conféroit le ſervice de Sa Majeſté Britannique, ils ont refuſé de s'y prêter ; cependant lorſqu'ils étoient dans une voiture de louage, ils ne pouvoient empêcher le cocher d'honorer le Magiſtrat Hollandois à la maniere du pays, qu'en le menaçant de le tuer ſur-le-champ.

La haute Régence eſt compoſée du Général qui y préſide, des Conſeillers des Indes, du Préſident du Conſeil de Juſtice & de l'Amiral. Elle s'aſſemble au château deux fois par ſemaine. Les Conſeillers des Indes ſont aujourd'hui au nombre de ſeize, mais ils ne ſont pas tous à *Batavia :* quelques-uns ont les gouvernemens importans du cap de *Bonne-Eſpérance*, de *Ceylan*, de la côte de *Coromandel*, de la partie orientale de *Java*, de *Macaſſar* & d'*Amboine*, & ils y réſident. Le Conſeil de Juſtice juge ſouverainement & ſans appel, au civil comme au criminel. On reproche aux Juges d'être très-ſéveres, par rapport aux naturels du pays, & doux relativement aux autres habitans. Quel que puiſſe être le crime d'un chrétien, on lui fournit toujours moyen de s'échapper avant de l'appeller en juſtice; s'il y comparoît, & qu'il ſoit convaincu d'un délit capital, il eſt rarement puni de mort, tandis que les Indiens ſont pendus, rompus vifs, &c. ſans miſéricorde (a). Cependant on condamna à mort, il n'y a pas long-temps, un Gouverneur de *Ceylan*, qui fut convaincu d'avoir commis d'horribles concuſſions dans ſon gouvernement, & on l'exécuta à *Batavia*, dans la place qui eſt vis-à-vis de la citadelle.

Juriſdiction & partialité du Conſeil de juſtice.

Juges des Chinois & des Malais.

Les Malais & les Chinois ont des Juges particuliers ſous le nom de Capitaines, de Lieutenans ; ils décident dans les matieres civiles, & on appelle de leur ſentence au tribunal Hollandois (b).

Monnoies

La monnoie courante à *Batavia* conſiſte en ducats de cent trente-deux ſtivers ; en ducaton de quatre-vingt; en rixdales de l'Empire de ſoixante; en roupies de *Batavia*, de trente; en ſchelings de ſix doubles cheys de deux ſtivers & demi, & en droits d'un quart de ſtiver. Les piaſtres Eſpagnoles, pendant le ſéjour de Cook, étoient à cinq ſchelings ſix pences, & on lui dit qu'elles n'étoient jamais plus bas que cinq ſchelings & quatre pences, même dans les bureaux de la Compagnie. Il n'a pas pu faire paſſer les guinées d'*Angleterre* pour plus de dix-neuf ſchel. prix moyen; car quoique les Chinois en donnaſſent vingt pour quelques-unes des plus neuves, ils n'en vouloient

(a) Voyage de Cook.

(b) Ces deux peuples paient des impôts très-conſidérables à la Compagnie, & celui qu'on exige d'eux pour avoir permiſſion de porter leurs cheveux longs, n'eſt pas le moindre ; ils les acquittent tous les mois. Les Hollandois, afin de s'épargner l'embarras & la peine de les percevoir, arborent un pavillon au ſommet d'une maiſon ſituée au milieu de la ville, & les Chinois ont éprouvé qu'il eſt de leurs intérêts d'y porter leur argent ſans délai.

vouloient pas donner plus de dix-fept pour celles qui étoient fort ufées. Cook. 1770.

Il fera peut-être utile aux étrangers de dire qu'il y a deux efpeces de monnoie, de même dénomination; l'une fabriquée au moulin, & l'autre qui ne l'eft pas, & que la premiere eft celle qui a la plus grande valeur. Un ducaton frappé au moulin, vaut quatre-vingt ftivers, tandis que les autres n'en valent pas plus de foixante-douze. Tous les comptes fe tiennent à *Batavia* en rixdales & en ftivers, qui font des monnoies idéales comme notre livre fterling. La rixdale vaut quarante-huit ftivers, c'eft-à-dire environ quatre fchelings & fix pences, courans d'*Angleterre* (a).

Différence des monnoies.

Maniere dont on tient les comptes.

La nomination du Général des Indes, celle des Edel-heers & des Confeillers de Juftice vient d'Europe. Le Général & la haute Régence de *Batavia* propofent aux autres emplois, & leur choix eft toujours ratifié en Hollande. Toutefois le Général nomme en dernier reffort à toutes les places militaires. Un des plus confidérables & des meilleurs emplois pour le revenu, après les gouvernemens, eft celui de Commiffaire de la campagne. Cet Officier a l'infpection fur tout ce qui fait le domaine de la Compagnie dans l'ifle *Java*, même fur les poffeffions & la conduite des divers Souverains de l'ifle; il a de plus la police abfolue fur les Javans, fujets de la Compagnie. Cette police eft fort févere, & les fautes un peu graves font punies d'un fupplice rigoureux. La conftance des Javans à fouffrir des tourmens barbares eft incroyable; mais quand on les exécute, il faut leur laiffer des caleçons blancs, & fur-tout ne pas leur trancher la tête. La Compagnie même compromettroit fon autorité en refufant d'avoir pour eux cette complaifance; les Javans fe révolteroient. La raifon en eft fimple : comme il eft de foi dans leur religion qu'ils feroient mal reçus dans l'autre monde, s'ils y arrivoient décapités & fans caleçons blancs, ils ofent croire que le defpotifme n'a de droit fur eux que dans celui-ci.

Nomination des principaux Officiers.

Commiffaire de la Compagnie.

Courage des Javans.

Un autre emploi fort recherché, dont les fonctions font belles & le revenu confidérable, c'eft celui de Sabandar ou Miniftre des Etrangers. Ils font deux, le Sabandar des chrétiens & celui des payens. Le premier eft chargé de tout ce qui regarde les étrangers Européens; le fecond a le détail de toutes les affaires relatives aux diverfes nations de l'Inde, en y comprenant les Chinois. Ceux-ci font les courtiers de tout le commerce intérieur de *Batavia*, où leur nombre paffe aujourd'hui celui de cent mille. Tel eft au refte l'ordre des emplois au fervice de la Compagnie, affiftant, teneur de livres, fous-marchand, marchand, grand marchand, gouverneur. Tous ces grades civils ont un uniforme, & les grades militaires ont une efpece de correfpondance avec eux. Par exem-

Sabandar.

Ordre des emplois du fervice de la Compagnie.

(a) Tout ce qui fuit eft tiré du voyage de M. de Bougainville.

Cook. 1770.

ple, le Major a rang de grand marchand ; le Capitaine, de sous-marchand, &c. mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux places de l'administration sans changer d'état. Il est tout simple que dans une Compagnie de commerce le corps militaire n'ait aucune influence. On ne l'y regarde que comme un corps soudoyé, & cette idée est ici d'autant plus juste qu'il n'est entiérement composé que d'étrangers.

Domaines de la Compagnie sur l'isle Java.

La Compagnie possède en propre une partie considérable de l'isle de *Java.* Toute la côte du nord à l'est de *Batavia* lui appartient. Elle a réuni, depuis plusieurs années, à son domaine, l'isle *Maduré*, dont le Souverain s'étoit révolté, & le fils est aujourd'hui Gouverneur de cette même isle dont son pere étoit Roi. Elle a de même profité de la révolte du Roi de *Balimbuam*, pour s'approprier cette belle province qui fait la pointe orientale de *Java.* Ce Prince, frere de l'Empereur, honteux d'être soumis à des marchands, & conseillé, dit-on, par les Anglois, qui lui avoient fourni des armes, de la poudre, & même construit un fort, voulut secouer le joug. Il en a coûté deux ans de grandes dépenses à la Compagnie pour le soumettre, & cette guerre venoit d'être terminée deux mois avant l'arrivée de M. de Bougainville à *Batavia.* Les Hollandois avoient eu le désavantage dans une premiere bataille, mais dans une seconde le Prince Indien a été pris avec toute sa famille, & conduit dans la citadelle de *Batavia*, où il est mort peu de jours après. Son fils & le reste de cette famille infortunée ont été conduits au Cap de *Bonne-Espérance* sur l'isle *Roben*, où ils finiront leurs jours.

En combien de souverainetés est partagée l'isle Java.

Le reste de l'isle *Java* est divisé en plusieurs Royaumes. L'Empereur de *Java*, dont la résidence est dans la partie méridionale de l'isle, a le premier rang, ensuite le Sultan de *Mataran* & le Roi de *Bantam. Tséribon* est gouverné par trois Rois vassaux de la Compagnie, dont l'agrément est aussi nécessaire aux autres Souverains pour monter sur leur trône précaire. Il y a chez tous ces Rois une garde Européenne qui répond de leur personne. La Compagnie a de plus, quatre comptoirs fortifiés chez l'Empereur, un chez le Sultan, quatre à *Bantam* & deux à *Tséribon.* Ces Souverains sont obligés de donner à la Compagnie leurs denrées aux taux d'un tarif qu'elle-même a fait. Elle en tire du riz, des sucres, du café, de l'étain, de l'arrak, & leur fournit seule l'opium dont les Javans font une grande consommation, & dont la vente produit des profits considérables.

Commerce de Batavia.

Batavia est l'entrepôt de toutes les productions des *Moluques.* La récolte des épiceries s'y apporte toute entiere ; on charge chaque année sur les vaisseaux ce qui est nécessaire pour la consommation de l'Europe, & on brûle le reste. C'est ce commerce seul qui assure la richesse, je dirai même l'existence de la Compagnie des Indes

Hollandoises; il la met en état de supporter les frais immenses auxquels elle est obligée, & les déprédations de ses employés aussi fortes que ses dépenses même. C'est aussi sur ce commerce exclusif & sur celui de *Ceylan* qu'elle dirige ses principaux soins. Comme la *Secondeuse* & *l'Étoile* sont presque les seuls vaisseaux du Roi qui aient pénétré dans les *Moluques*, (a) M. de Bougainville donnera des détails intéressans sur l'état actuel de cette importante partie du monde, que son éloignement & le silence des Hollandois dérobent à la connoissance des autres nations. Cook. 1770.

On ne comprenoit autrefois sous le nom de *Moluques* que les petites isles situées presque sous la ligne, entre 15′ de latitude sud & 50′ de latitude nord, le long de la côte occidentale de *Gilolo*, dont les principales sont *Ternate*, *Tidor*, *Mothier* ou *Mothir*, *Machian* & *Bachian*. Peu-à-peu ce nom est devenu commun à toutes les isles qui produisoient des épiceries. *Banda*, *Amboine*, *Ceram*, *Bouro*, & toutes les isles adjacentes ont été rangées sous la même dénomination, dans laquelle même quelques-uns ont voulu, mais sans succès, faire entrer *Bouton* & *Celebes*. Les Hollandois divisent aujourd'hui ces pays, qu'ils appellent *pays d'Orient*, en quatre Gouvernemens principaux, desquels dépendent les autres comptoirs, & qui ressortissent eux-mêmes de la haute Régence de *Batavia*. Ces quatre Gouvernemens sont *Amboine*, *Banda*, *Ternate* & *Macassar*. Détails sur les Moluques.

D'*Amboine*, dont un Edel-heer est Gouverneur, relevent six comptoirs, savoir, sur *Amboine* même, *Hila* & *Larique*, dont les Résidens ont l'un le grade de marchand, l'autre celui de sous-marchand; dans l'ouest d'*Amboine* les isles *Manipa* & *Boëro*, sur la premiere desquelles est un simple teneur de livres; & sur la seconde un sous-marchand; *Haroeko*, petite isle à-peu-près dans l'est-sud-est d'*Amboine*, où réside un sous-marchand; & enfin, *Saparoea*, isle aussi dans le sud-est, & environ à quinze lieues d'*Amboine*. Il y réside un marchand, lequel a sous sa dépendance la petite isle *Neeslaw*, d'où il détache un Sergent & quinze hommes; il y a un petit fort construit sur une roche à *Saparoea*, & un bon mouillage dans une jolie baie. Cette isle & celle de *Neeslaw* fourniroient en clous de girofle la cargaison d'un navire. Toutes les forces du Gouvernement d'*Amboine* consistent dans le fond de cent cinquante hommes, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant & cinq Enseignes. Il y a de plus, deux Officiers d'artillerie & un Ingénieur. Gouvernement d'Amboine.

Le Gouvernement de *Banda* est plus considérable pour les fortifications, & la garnison y est plus nombreuse; le fond en est de trois cens hommes, commandés par un Capitaine en premier, Gouvernement de Banda.

(a) On auroit pu placer ces détails dans le voyage de M. de Bougainville, mais on a cru qu'il valoit mieux les rapprocher de la description de *Batavia*, parce qu'ils ont un rapport immédiat avec cet établissement.

Cook. 1770.

un Capitaine en second, deux Lieutenans, quatre Enseignes & un Officier d'artillerie. Cette garnison, ainsi que celle d'*Amboine* & des autres chefs-lieux, fournit tous les postes détachés. L'entrée à *Banda* est fort difficile pour qui ne la connoît pas. Il faut ranger de près la montagne de *Gunongapi* sur laquelle est un fort, en se méfiant d'un banc de roches qu'on laisse à bas-bord. La passe n'a pas plus d'un mille de large, & on n'y trouve point de fond. Il convient ensuite de ranger le banc pour aller chercher par huit ou dix brasses sous le fort *London*, le mouillage dans lequel peuvent ancrer cinq ou six vaisseaux.

Trois postes dépendent du Gouvernement de *Banda*, *Ourien*, où est un teneur de livres; *Wayer*, où réside un sous-marchand; & l'isle *Pulo Ry en Rhun*, voisine de *Banda*, couverte aussi de muscades : c'est un grand-marchand qui y commande. Il y a sur cette isle un fort; il n'y peut mouiller que des sloops, encore sont-ils sur un banc qui défend les approches du fort. Il faudroit même le canoner à la voile, car tout attenant le banc il n'y a plus de fond. Au reste, il n'y a point d'eau douce sur l'isle; la garnison est obligée de la faire venir de *Banda*. M. de Bougainville croit que l'isle *Arrow* est aussi dans le district de ce Gouvernement. Il y a dessus un comptoir avec un Sergent & quinze hommes, & la Compagnie en retire des perles. Il n'en est pas ainsi de *Timor* & *Solor*, qui bien qu'elles en soient voisines, ressortissent directement de *Batavia*. Ces isles fournissent du bois de sandal. Il est assez singulier que les Portugais aient conservé un poste à *Timor*, & plus singulier encore qu'ils n'en tirent pas un grand parti.

Gouvernement de Ternate

Ternate a quatre comptoirs principaux dans sa dépendance; savoir *Gorontalo*, *Manado*, *Limbotto* & *Xullabessie*. Les Résidens des deux premiers ont le grade de sous-marchands; les seconds ne sont que teneurs de livres. Il en dépend en outre plusieurs petits postes, commandés par des Sergens. Deux cens cinquante hommes sont répartis dans le Gouvernement de *Ternate*, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant, neuf Enseignes, & un Officier d'artillerie.

Gouvernement de Macassar.

Le Gouvernement de *Macassar*, sur l'isle *Celebes*, lequel est occupé par un Edel-heer, a dans son département quatre comptoirs; *Boelacomba en Bonthain* & *Bima*, où résident deux sous-marchands; *Saleyer* & *Maros*, dont les Résidens ne sont que teneurs de livres. *Macassar* ou *Jonpandam* est la plus forte place des *Moluques*; toutefois les naturels du pays y resserrent soigneusement les Hollandois dans les limites de leur poste. La garnison y est composée de trois cens hommes, que commandent un Capitaine en premier, un Capitaine en second, deux Lieutenans & sept Enseignes : il y a aussi un Officier d'artillerie. On ne trouve pas d'épiceries dans le district de ce Gouvernement, à moins qu'il ne soit vrai que *Button* en produit, ce que M. de Bougainville n'a pu vérifier. L'objet de son établisse-

ment a été de s'assurer d'un passage qui est une des clefs des *Moluques*, & d'ouvrir avec *Celebes* & *Borneo* un commerce avantageux. Ces deux grandes isles fournissent aux Hollandois de l'or, de la soie, du coton, des bois précieux, & même des diamans en échange pour du fer, des draps & d'autres marchandises de l'Europe ou de l'Inde. Cook. 1770.

Ces détails des différens postes occupés par les Hollandois dans les *Moluques*, est à peu de choses près exact. La police qu'ils y ont établie fait honneur aux lumieres de ceux qui étoient alors à la tête de la Compagnie. Lorsqu'ils en eurent chassé les Espagnols & les Portugais, succès qui avoient été le fruit des combinaisons les plus éclairées, du courage & de la patience; ils sentirent bien que ce n'étoit pas assez pour rendre le commerce des épiceries exclusif, d'avoir éloigné des *Moluques* tous les Européens. Le grand nombre de ces isles en rendoit la garde presque impossible, il ne l'étoit pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des Insulaires avec la *Chine*, les *Philippines*, *Macassar*, & tous les vaisseaux interlopes qui voudroient le tenter. La Compagnie avoit encore plus à craindre qu'on n'enlevât des plants d'arbres, & qu'on ne parvînt à les faire réussir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il seroit possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces isles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes qui fussent petites & faciles à garder; alors tout se trouvoit réduit à bien fortifier ces dépôts précieux. Il falloit soudoyer les Souverains, dont cette denrée faisoit le revenu, pour les engager à consentir à ce qu'on en anéantît ainsi la source. Tel est le subside annuel de 20000 rixdales que la Compagnie Hollandoise paie au Roi de *Ternate* & à quelques autres Princes des *Moluques*. Lorsqu'elle n'a pu déterminer quelqu'un de ces Souverains à permettre qu'on brûlât ses plants, elle les brûla malgré eux, quand elle fut la plus forte, ou elle leur acheta annuellement les feuilles des arbres encore vertes, sachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement, les arbres périroient; ce qu'ignoroient sans doute les Indiens.

Par ce moyen, tandis que la canelle ne se récolte que sur *Ceylan*, les isles *Banda* ont été consacrées à la culture de la muscade; *Amboine* & *Uleaster* qui y touche, à la culture du girofle, sans qu'il soit permis d'avoir du girofle à *Banda*, ni de la muscade à *Amboine*. Ces dépôts en fournissent au-delà de la consommation du monde entier. Les autres postes des Hollandois dans les *Moluques*, ont pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir, de faire des recherches continuelles pour découvrir & brûler les arbres d'épiceries, & de fournir à la subsistance des seules isles où on les cultive. Au reste tous les Ingénieurs & Marins employés dans cette partie, sont obligés, en sortant d'emploi, de remettre leurs

Cook. 1770.

cartes & plans, & de prêter ferment qu'ils n'en confervent aucun. Il n'y a pas long-temps qu'un habitant de *Batavia* a été fouetté, marqué & relégué fur une ifle prefque déferte, pour avoir montré à un Anglois un plan des *Moluques*.

La recolte des épiceries fe commence en Décembre, & les vaiffeaux deftinés à s'en charger, arrivent dans le courant de Janvier à *Amboine* & *Banda*, d'où ils repartent pour *Batavia* en Avril & Mai. Il va auffi tous les ans deux vaiffeaux à *Ternate*, dont les voyages fuivent de même la loi des mouffons. De plus, il y a quelques fénauts de douze ou quatorze canons deftinés à croifer dans ces parages.

Chaque année les Gouverneurs d'*Amboine* & de *Banda* affemblent vers la mi-Septembre, tous les Orencaies ou Chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des feftins & des fêtes qui durent plufieurs jours, & enfuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leur Gouvernement, & brûler les plants d'épiceries inutiles. Les Réfidens des comptoirs particuliers font obligés de fe rendre auprès de leurs Gouverneurs-Généraux, & de les accompagner dans cette tournée qui finit ordinairement à la fin d'Octobre ou au commencement de Novembre, & dont le retour eft célébré par de nouvelles fêtes. Pendant que M. de Bougainville étoit à *Boëro*, M. Ouman fe difpofoit à partir pour *Amboine*, avec les Orencaies de fon ifle.

Les Hollandois avoient en 1769, la guerre avec les habitans de *Ceram*, ifle riche en clous de girofle. Ces Infulaires ne veulent point laiffer détruire leurs plants, & ils ont chaffé la Compagnie de tous les poftes principaux qu'elle occupoit fur leur terrein : elle n'a confervé que le petit comptoir de *Savaï*, fitué dans la partie feptentrionale de l'ifle, où elle tient un Sergent & quinze hommes. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre, & tous, indépendemment d'un patois national, parlent bien le Malais. Les Papous font auffi continuellement en guerre avec la Compagnie & fes vaffaux. On leur a vu des bâtimens armés de pierriers, & montés de deux cens hommes. Le Roi de *Salaiati*, l'une de leurs plus grandes ifles, a été arrêté par furprife, lorfqu'il alloit rendre hommage au Roi de *Ternate*, duquel il eft vaffal, & les Hollandois le retinrent prifonnier.

„ Quoi de plus fage, dit M. de Bougainville, que le plan que „ nous venons d'expofer? Quelles mefures pouvoient être mieux „ concertées pour établir & pour foutenir un commerce exclufif? „ Auffi la Compagnie en jouit-elle depuis long-temps, & c'eft à „ quoi elle doit cet état de fplendeur qui la rend plus femblable „ à une puiffante République, qu'à une fociété de marchands. Mais, „ ou je me trompe fort, ou le temps n'eft pas loin, auquel ce „ commerce précieux doit recevoir de mortelles atteintes. J'o- „ ferai le dire, pour en détruire l'exclufion, il n'y a qu'à le vou-

„ loir. La meilleure sauve-garde des Hollandois, est l'ignorance „ du reste de l'Europe sur l'état véritable de ces isles, & le nuage „ mystérieux qui enveloppe ce jardin des Hespérides. Mais il est „ des difficultés que la force de l'homme ne peut vaincre, & des „ inconvéniens auxquels toute sa sagesse ne sauroit remédier. Les „ Hollandois peuvent bien construire des fortifications respecta- „ bles à *Amboine* & *Banda;* ils peuvent les munir de garnisons nom- „ breuses; mais après quelques années, des tremblemens de terre, „ presque périodiques, viennent renverser de fond en comble „ tous ces ouvrages, & chaque année la malignité du climat em- „ porte les deux tiers des soldats, matelots & ouvriers qu'on y en- „ voie. Voilà des maux sans remede : les forts de *Banda*, bou- „ leversés ainsi, il y a trois ans, sont à peine reconstruits aujour- „ d'hui; ceux d'*Amboine* ne le sont pas encore. D'ailleurs la Com- „ pagnie a pu parvenir à détruire, dans quelques isles, une partie „ des épiceries connues; mais il en est qu'elle ne connoît pas, & „ d'autres même qu'elle connoît & qui se défendent contre ses „ efforts ".

Cook. 1770.

Aujourd'hui les Anglois fréquentent beaucoup les parages des *Moluques*, & ce n'est assurément pas sans dessein. Il y avoit plusieurs années que de petits bâtimens qui partoient de *Bancoul*, étoient venus examiner les passages, & prendre les connoissances relatives à cette navigation difficile. On a lu que les habitans de *Bouton* ont dit, que trois navires Anglois avoient depuis peu passé dans ce détroit; ils ont donné des secours à l'infortuné Souverain de *Balimbuam*, & il paroît certain que c'est d'eux aussi que les Ceramois tirent de la poudre & des armes; ils leur avoient même construit un fort que le Capitaine le Clerc a détruit, & dans lequel il a trouvé deux canons.

En 1764, M. Watson, qui commandoit le *Kinsberg*, frégate de vingt-six canons, vint à l'entrée de *Savaï*, s'y fit donner à coups de fusils, un pilote pour le conduire au mouillage, & commit beaucoup de vexations dans ce foible comptoir. Il fit aussi, je ne sais quelle tentative chez les Papous, mais elle ne lui réussit pas. Sa chaloupe fut enlevée par ces Indiens, & tous les Européens qui étoient dedans, y compris un Garde de la marine qui la commandoit, furent faits prisonniers, & depuis attachés à des poteaux, circoncis & massacrés dans les tourmens.

Il semble au reste que les Anglois ne veulent point cacher leurs projets à la Compagnie Hollandoise. Il y a quatre ans qu'ils établirent un poste dans une des isles des Papous, nommée *Soloc* ou *Tafara.* J'ignore quel fut le fondateur de cet établissement; mais les Anglois ne l'ont gardé que trois ans. Ils viennent de l'abandonner, & le Gouverneur a passé à *Batavia* en 1768 sur le *Patty*, Capitaine Dodwell, d'où il s'est rendu à *Bancoul*, où le *Patty* a

Cook. 1770.

coulé bas dans la rade. Ce poste fournissoit des nids d'oiseaux, de la nacre, des dents d'éléphant, des perles & des tripans ou swalopps, espece de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas. Ce qui est singulier, ils venoient vendre leurs cargaisons à *Batavia.* Les Anglois avoient aussi des épiceries par le moyen de ce poste; peut-être les tiroient-ils des Ceramois. Pourquoi l'ont-ils abandonné? c'est ce que j'ignore. Il se peut qu'ayant déja livré un grand nombre de plants d'épiceries, les ayant transplantés dans quelques-unes de leurs possessions aux Indes, & s'étant assurés de leur réussite, ils aient abandonné un poste dispendieux, trop capable d'allarmer une nation & d'en éclairer une autre.

---

§ XVI.

Passage de Batavia *au cap de* Bonne-Espérance.

Isle du Prince.

LE 27 Décembre, Cook appareilla de *Batavia*; & le 5 Janvier, il mouilla dans l'isle du *P. ince* pour faire de l'eau & du bois, & prendre des rafraîchissemens.

Descente à terre.

Le 11, M. Banks ayant appris du domestique qu'il avoit loué à *Batavia*, que les Indiens de cette isle avoient une ville sur la côte à quelque distance à l'ouest, il résolut de la voir. Dans ce dessein, il partit accompagné du second Lieutenant, & comme il avoit quelque raison de penser que sa visite ne seroit pas agréable aux habitans, il dit aux Insulaires qu'il rencontra en avançant le long de la côte, qu'il alloit chercher des plantes, ce qui étoit vrai. Après deux heures de marche, ils arriverent à un endroit où il y avoit quatre ou cinq maisons; ils trouverent un vieillard à qui ils se hasarderent de faire quelques questions sur la ville: il leur dit qu'elle étoit fort éloignée, ce qui ne découragea pas nos voyageurs dans leur entreprise: l'Indien voyant qu'ils continuoient leur route, les joignit & se mit en marche avec eux. Il entreprit plusieurs fois, mais inutilement, de les détourner d'aller plus avant, & enfin ils arriverent à la vue des maisons. Le vieillard parut alors les conduire de meilleure grace, & il les mena à la ville; elle se nomme *Samadang*: elle est composée d'environ quatre cens maisons & coupée par une riviere d'une eau saumâtre en deux parties, dont l'une est appellée la vieille Ville, & l'autre la nouvelle; en entrant dans la vieille ville, ils rencontrerent plusieurs Indiens qu'ils avoient vus au lieu du marché, & l'un d'eux s'offrit à les passer à la nouvelle ville pour deux pences par tête. Quand le marché fut conclu, il alla chercher deux très-petites pirogues dans lesquelles M. Banks s'embarqua; les deux pirogues étoient placées à côté l'une de l'autre & jointes ensemble; précaution qui étoit absolument nécessaire pour les empê-

cher

cher de chavirer. Ils acheverent heureuſement, quoiqu'avec peine, leur navigation; quand ils débarquerent dans la nouvelle ville, les habitans les reçurent avec beaucoup d'amitié, & leur montrerent les maiſons de leurs Rois & de leurs principaux perſonnages qui habitent ce diſtrict. Il y en avoit cependant peu qui fuſſent ouvertes, car alors les Inſulaires avoient tranſporté leur réſidence dans les champs de riz, pour en défendre la récolte contre les oiſeaux & les ſinges, qui la détruiroient ſans cette précaution. Lorſque leur curioſité fut ſatisfaite, ils louerent pour deux roupies & quatre ſchelings un grand bateau à voile qui les ramena au vaiſſeau.

Cook. 1770.

Débarquement à la nouvelle ville.

Le 13, M. Banks retourna à terre pour prendre congé du Roi, à qui il avoit donné pluſieurs bagatelles en préſent, & en quittant Sa Majeſté, il lui offrit deux mains de papier qu'elle reçut gracieuſement. Dans une longue converſation qu'ils eurent enſemble, le Prince demanda pourquoi les Anglois ne relâchoient pas ſur l'iſle, comme ils le faiſoient autrefois. M. Banks répondit qu'il penſoit que c'étoit parce qu'il n'y avoit pas aſſez de tortues, & que puiſqu'un ſeul vaiſſeau ne pouvoit pas s'en approviſionner, il ne falloit pas s'attendre à y en voir arriver un grand nombre. Pour ſuppléer à ce défaut, il conſeilla au Roi de nourrir du bétail, des buffles & des moutons, projet qu'il ne parut pas fort diſpoſé à adopter.

M. Banks retourne à terre.

Adieu fait au Roi.

L'iſle du *Prince*, où Cook ſéjourna environ dix jours, eſt appellée *Pulo Selan* dans la langue Malaiſe, & *Pulo Paneitan* dans celle des habitans. C'eſt une iſle ſituée à l'embouchure occidentale du détroit de la *Sonde*; elle eſt couverte de bois, & on en a défriché une très-petite partie; il n'y a point de hauteur remarquable, cependant les Anglois donnerent, à la petite éminence placée vis-à-vis du lieu de leur débarquement, le nom de *Pic*. Les vaiſſeaux de l'Inde de pluſieurs nations, ſur-tout ceux d'Angleterre, y relâchoient ſouvent; mais ils l'ont abandonnée dans ces derniers temps, parce qu'on dit que l'eau y eſt mauvaiſe, & ils touchent à la petite iſle nord qui gît ſur la côte de *Sumatra*, en-dehors de l'entrée orientale du détroit, ou à la nouvelle baie qui n'eſt ſituée qu'à quelques lieues de l'iſle du *Prince*, quoiqu'on ne puiſſe pas ſe procurer à l'une ou à l'autre de ces deux relâches, une quantité conſidérable de rafraîchiſſemens. Tout conſidéré, l'iſle du *Prince* eſt préférable aux deux dont on vient de parler; l'eau n'eſt ſaumâtre que dans la partie inférieure du ruiſſeau; en rempliſſant les futailles plus haut, on la trouve excellente.

Deſcription de l'iſle.

Eau.

Le premier, le ſecond, & peut-être le troiſieme vaiſſeau qui arrivent ſur cette iſle dans la ſaiſon, peuvent s'y procurer aſſez de tortues; mais ceux qui y vont enſuite n'en trouvent plus que de petites. Celles que Cook acheta étoient des tortues vertes, & il les paya, les unes dans les autres, un demi-pence ou trois fardings

Tortues.

Cook. 1770. la livre : elles n'avoient ni graiſſe, ni beaucoup de ſaveur ; il conjectura que cela provenoit de ce qu'elles s'étoient traînées long-temps ſans nourriture dans une eau ſaumâtre. Les poules y ſont groſſes, & il en acheta une douzaine pour une piaſtre Eſpagnole, c'eſt-à-dire, à raiſon d'environ cinq pences la piece. Les petits chevreuils lui coûterent deux pences chacun, & les plus gros, dont on ne lui apporta que deux, une roupie. On peut acheter des naturels du pays, pluſieurs eſpeces de poiſſon aſſez bon marché. Il paya les noix de coco choiſies, une piaſtre le cent, & il en avoit cent trente pour la même ſomme en les prenant ſans les trier. Il y trouva des plantins en grande abondance ; il y fit auſſi proviſion de quelques pommes de pin, de melons d'eau & de citrouilles, de riz dont la plus grande partie étoit de l'eſpece qui croît ſur les montagnes & dans les terreins ſecs, d'ignames & d'autres végétaux, tous à un prix très-raiſonnable

Poules. Chevreuils. Poiſſon. Fruits.

Deſcription des habitans. Les habitans ſont Javans, & leur Rajah eſt ſujet du Sultan de Bantam. Leurs uſages reſſemblent beaucoup à ceux des Indiens des environs de *Batavia;* mais ils paroiſſent être plus jaloux de leurs femmes, car pendant tout le temps de la relâche des Anglois, ils n'avoient vu qu'une femme, qui ſe déroba à leur vue en fuyant dans le bois. Ils profeſſent la Religion Mahométanne : Cook croit cependant qu'il n'y a point de Moſquées dans toute l'iſle : il étoit parmi eux pendant la fête que les Turcs appellent ramadan. Ils ſembloient l'obſerver avec beaucoup de rigueur, car aucun d'eux ne vouloit ni manger ni même mâcher du bétel avant le coucher du ſoleil.

Religion.

Alimens. Ils ſe nourriſſent à-peu-près des mêmes alimens que les Indiens de *Batavia*, & ils mangent en outre les noix du palmier appellé *Cyas cyrcinalis*, qui rendirent malades pluſieurs des Anglois ſur la côte de la *Nouvelle-Hollande*, & empoiſonnerent quelques-uns de leurs cochons.

En remarquant que cette noix faiſoit partie de leur nourriture, Cook leur demanda par quels moyens ils la privoient de ſa qualité vénéreuſe : ils dirent qu'ils la coupoient d'abord en tranches minces, qu'ils faiſoient ſécher au ſoleil, & qu'ils laiſſoient enſuite tremper dans l'eau douce pendant trois mois ; qu'après cette opération, ils en exprimoient l'eau, & les ſéchoient au ſoleil une ſeconde fois : ils ne mangent ce fruit que dans le temps de diſette, & ils le mêlent avec le riz, afin que leur proviſion de cette derniere denrée dure plus long-temps.

Maiſons. Les maiſons de leurs villes ſont portées ſur des colonnes ou poteaux élevés de quatre ou cinq pieds au-deſſus de terre ; il y a ſur ces poteaux un plancher de cannes de bambou, qui ſont placées à quelques diſtances l'une de l'autre, de maniere qu'elles admettent librement l'air par en bas : l'enceinte eſt auſſi de bambou, en-

trelacé en forme de claie, & mêlés de petits bâtons portant perpendiculairement sur les poutres qui forment la charpente du bâtiment : le toit est incliné, & la maison est si bien couverte de feuilles de palmier, que la pluie & le soleil n'y peuvent pénétrer : ce bâtiment est construit sur un terrein qui forme un quarré long : la porte est au milieu d'un des côtés ; & entre cette porte & l'extrémité de la maison à gauche, il y a une fenêtre à chacun des deux murs ; au bout est une cloison qui se prolonge vers le milieu, & qui, si elle étoit continuée jusqu'à l'autre, couperoit la maison dans toute sa longueur en deux parties égales, mais elle est interrompue au milieu, de sorte que l'entre-deux se trouve vis-à-vis de la porte. Chaque partie de la maison, à droite & à gauche de la porte, est donc partagée en deux chambres, qui ont une ouverture sur le passage de la porte à la muraille du côté opposé : les enfans couchent dans celle qui est à main gauche, près de la porte ; on donne aux étrangers l'usage de celle qui lui est opposée à main droite ; le maître & sa femme occupent la partie intérieure à main gauche, & la quatrieme enfin opposée à celle-ci, sert de cuisine. Les maisons des riches & des pauvres ne different entr'elles que par la grandeur ; il faut en excepter seulement le Palais du Roi, & la maison d'un homme qui s'appelle Gundang, & qui, par les richesses & l'autorité, est le premier personnage après le Roi ; les parois de ces deux habitations sont de planches, au lieu de la palissade de bâton & de bambous.

Cook. 1770.

Maisons au milieu des champs de riz.

Comme les habitans sont obligés de quitter la ville, & de vivre dans les champs de riz à certaines saisons, afin de défendre leur récoltes des oiseaux & des singes, ils y construisent des cabanes pour ce temps-là : elles sont bâties exactement comme les maisons de la ville ; elles sont seulement plus petites, & élevées de huit ou dix pieds au-dessus de terre au lieu de quatre.

Caractere des Insulaires.

Le caractere de ce peuple, autant que Cook a pu le connoître, n'est pas méchant ; ils mirent de la bonne foi dans leur commerce avec les Anglois, mais ils demandoient, ainsi que tous les Indiens, pour leurs marchandises, deux ou trois fois autant qu'ils vouloient les lui vendre. Comme un grand nombre d'Insulaires apportoit au marché sa petite provision, & qu'il auroit été difficile d'acheter leurs denrées par petites parties, ils trouverent un expédient très-commode ; ils rassembloient toutes les denrées d'une même espece, les plantains, par exemple, ou les noix de cocos, & quand on étoit convenu du prix de ce tas, ils partageoient entr'eux en proportion de ce que chacun avoit fourni l'argent que Cook en donnoit ; ils changeoient quelquefois l'argent en lui donnant deux cens quarante *doits*, montant à cinq schelings pour une piastre Espagnole, & quatre-vingt-seize montant à deux schelings pour une roupie du Bengale.

Echange.

Langue.

Ils parlent tous la langue Malaise, quoiqu'ils en aient une parti-

Cook. 1770.

culiere différente du Malais & du Javan ; ils donnent à la leur le nom de *catta gunmunga*, (la langue des montagnes) & ils disent qu'elle est en usage sur les montagnes de *Java*, d'où leur tribu sort originairement pour passer à la *Nouvelle-Baie*, & ensuite dans l'endroit où ils sont aujourd'hui ; parce qu'ils furent chassés de leur premier établissement par les tigres qu'ils trouverent en trop grand nombre pour les détruire. On a déja observé que les natifs de *Java* parlent différens dialectes dans les diverses parties de leurs isles, & lorsqu'on dit que l'idiôme de ce peuple est différent du Javan, c'est-à-dire, qu'il n'est pas le même que celui qu'on parle à *Samarang*, place qui n'est éloignée que d'une journée de la résidence de l'Empereur de *Java*. Voici une liste de quelques mots des trois langues, de l'isle du *Prince*, de *Java* & de *Malacca*.

PREMIER VOCABULAIRE.

François.	*Isle du Prince.*	*Javan.*	*Malais.*
Un homme,	jalma,	oong lanang,	ovan lacki lacki.
Une femme,	becang,	oongwadong	parampuam.
Un enfant,	oroculatake,	lari,	anack.
La tête,	holo,	undass,	capalla.
Le nez,	erung,	erung,	odung.
Les yeux,	mata,	moto,	mata.
Les oreilles,	chole,	cuping,	cuping.
La dent,	curoko,	untun,	ghihi.
Le ventre,	beatung,	wuttong,	prot.
Le derriere,	serit,	celil,	pantat.
La cuisse,	pimping,	poopoo.	paha.
Le genou,	hullootoor,	duncul,	lontour.
La jambe,	metis,	siekil,	kauki.
Un clou,	cucu,	cucu,	cucu.
Une main,	tangan,	tang an,	tangan.
Un doigt,	ramo langan,	jari,	javing.

On a choisi le nombre de différentes parties du corps dans ce vocabulaire des langues de trois pays si voisins les uns des autres, parce qu'il est facile de les apprendre d'un peuple dont on ignore entiérement l'idiôme, & parce qu'étant les expressions des premiers objets auxquels on donne des noms, ils paroissent être la partie principale de la nature originaire du langage. Il est très-remarquable que le Malais, le Javan, & l'idiôme de l'*Isle du Prince*, ont des mots qui, s'ils ne sont pas exactement semblables aux mots correspondans dans la langue des isles des mers du sud, dérivent manifestement de la même origine, ainsi qu'on le verra par la table suivante.

DEUXIEME VOCABULAIRE.

François.	*Mer du S.*	*Malais.*	*Javan.*	*Isle du P.*
Un œil,	matta,	mata,	moto,	mava,
Manger,	maa,	macan,	mangan,	. . . .
Boire,	cinu,	menum,	gnumbe,	. . . .
Tuer,	mate,	mate,	mate.	. . . .
Un pou,	outou,	coutou,	. . . .	. . . .
La pluie,	cuwa,	udiam,	udam,	. . . .
Canne de	owhe,	. . . .	. . . .	awe,
bambou,	. . .	. . .	. . . .	. . . .
Poitrine,	eu,	ſouſou,	ſouſou,	. . . .
Un oiſeau,	mannu,	. . . .	mannu,	man,
Un poiſſon,	tapaa,	. . . .	tapaa,	. . . .
. . . .	eyca,	jean,	iwa,	nuck,
Le pied,	tapai,	. . . .	tapaan.	
Ecreviſſe	tooura,	udang,	urang.	
de mer,	. . . .	. . . .	. . . .	
Ignames,	eeswke,	ubi,	urve.	
Enterrer,	etannou,	tannam,	tandour.	
Moſquite,	emammou,	gnammuek	. . . .	
Se gratter,	hecru,	garvu,	garu.	
Racines de	taro,	tallas,	talas.	
coco,	. . . .	. . . .	. . . .	
Intérieur	uta,	uta,	. . . .	
des terres,	. . .	. . . .	. . . .	

Cette reſſemblance eſt ſur-tout remarquable dans les mots qui expriment les nombres, & qui ſemble d'abord prouver que les ſciences de ces différens peuples ont une origine commune, mais les noms des nombres dans l'iſle de *Madagaſcar* ont quelque rapport avec tous ceux-ci, ce qui eſt un problême encore plus difficile à réſoudre. La table ſuivante montrera que les mots qui expriment les nombres ſont en partie communs à tous ces pays; elle a été dreſſée par M. Banks à l'aide d'un eſclave negre, né à *Madagaſcar,* qui étoit à bord d'un vaiſſeau Anglois à *Batavia*, & qu'on lui envoya pour ſatisfaire ſa curioſité ſur ce ſujet.

TROISIEME VOCABULAIRE.

François.	*Sud.*	*Malais.*	*Javan.*	*Iſle du P.*	*Madagaſc.*
Un,	tahie,	ſatou,	ſigi,	hegie,	iſſe.
Deux,	vua,	dua,	lorou,	dua,	vua.
Trois,	torou,	tiga,	tuſlu,	tollu,	tellou.
Quatre,	haa,	ampat,	pappat,	opal,	et tafs.
Cinq,	reina,	lima,	limo,	limah,	limi.
Six,	wheney,	aunam,	nunanm,	gunnap,	ene.
Sept,	hetu,	tudju,	petu,	tudju,	titou.
Huit,	waru,	delapau,	wolo,	delapan,	walon.
Neuf,	iva,	ſembilan,	ſongo,	ſalapan,	ſiri.
Dix,	aouvoa,	ſapoulan,	ſapoulou,	ſapoulou,	tourou

Cook. 1770.

Il y a dans la langue de *Madagaſcar* d'autres mots reſſemblant à ceux qui déſignent la même choſe dans le Malais. Le nez, dans ce dernier idiôme, eſt appellé *evurg*, & à *Madagaſcar*, *ourou*; *lida*, la langue eſt nommée *latauyan*; la main *tanget tanna*, la terre *taan*.

Remarques ſur l'origine des Inſulaires.

La reſſemblance qui ſe trouve entre la langue des Indes-Orientales, & les iſles de la mer du ſud, fait naître relativement à la population de ces pays, des conjectures qui ne peuvent pas s'appliquer aiſément à *Madagaſcar*. Les habitans de cette iſle & les Javans ſemblent être d'une race différente; le Javan eſt d'une couleur olive & a les cheveux longs; le natif de *Madagaſcar* au contraire eſt noir & ſa tête n'eſt pas couverte de cheveux, mais de laine.

Il ne paroît pas moins difficile de rendre raiſon de la différence qu'on remarque entre un Anglois & un François, par la ſeule différence de ſituation locale, que de celle qu'on obſerve entre ſes Naturels de *Java* & les Inſulaires de *Madagaſcar* : cependant on n'a jamais ſuppoſé que la population de l'Angleterre & de la France n'a pas une origine commune. Si un homme & une femme indigenes de la Grande-Bretagne s'épouſent dans leur pays, & qu'enſuite ils choiſiſſent pour demeure nos établiſſemens des iſles d'*Amérique*, les enfans qui en naîtront auront le teint & le tour du viſage qui diſtinguent les Créoles; s'ils reviennent enſuite dans leur patrie, les enfans qu'ils y feront ne porteront point ces marques caractériſtiques. Si l'on dit que l'imagination de la mere frappée de différens objets extérieurs imprime à ſon enfant, pendant ſa groſſeſſe, les traits & la couleur des habitans du pays où elle vit, cette explication ſouffrira autant de difficultés d'après les ſeuls principes de la phyſique, que celle que l'on tire de la différence d'origine; car on ne voit pas davantage comment une ſimple idée, reçue dans l'imagination de la mere, peut changer la forme corporelle de ſon enfant, que comment la ſimple ſituation locale peut y apporter des différences. On ſait que les habitans du petit eſpace qui comprend l'Angleterre & l'Irlande, nés à la diſtance de deux à trois cens milles les uns des autres, ſont diſtingués par des traits qu'on appelle phyſionomie écoſſoiſe, galloiſe, irlandoiſe. Ne peut-on pas ſuppoſer raiſonnablement qu'il y a dans la nature des qualités qui agiſſent fortement comme cauſes efficientes, & qu'on ne connoît pas aucune des cinq manieres de percevoir que nous appellons ſens.

Après une relâche de dix jours, Cook remit en mer, & il força de voiles pour arriver au *Cap de Bonne-Eſpérance*, mais c'eſt au moment où l'équipage ſe réjouiſſoit déja de revoir l'Europe, que la mort frappa grand nombre de ſes braves compagnons. Les germes des maladies priſent à *Batavia* ne tarderent pas à ſe manifeſter en diſſenteries & en fievres lentes, avec les ſymptômes les plus menaçans.

Ravages que font les maladies dans l'équipage.

Cook craignant que l'eau qu'il avoit faite à l'*isle du Prince* ne contribuât en partie à cet effet, il la mêloit avec du jus de citron, & pour purifier l'air, il lava avec du vinaigre toutes les parties du vaisseau entre les ponts. M. Banks étoit au nombre des malades, & on désespéra pendant quelque temps de sa vie. » Nous nous » trouvâmes bientôt, dit Cook, dans la situation la plus déplo- » rable, notre bâtiment n'étoit qu'un hôpital, dans lequel ceux » qui pouvoient se traîner étoient en trop petit nombre pour ser- » vir les malades retenus sur les cadres; & nous avions presque » tous les jours un mort à jetter à la mer. Dans l'espace d'envi- » ron six semaines, nous perdîmes M. Sporing, qui étoit à la suite » de M. Banks; M. Parkinson, son Peintre d'histoire naturelle; » M. Green, l'Astronôme; le contre-maître, le charpentier & » son aide; M. Monkhouse, l'Officier de poupe qui avoit lardé » la bonnette quand le vaisseau échoua sur la côte de la *Nou-* „ *velle-Hollande*; notre vieux voilier & son aide; le cuisinier du „ bâtiment; le caporal des soldats de marine; deux autres char- „ pentiers; un Officier de poupe & neuf matelots, c'est-à-dire, „ vingt-trois hommes, outre les sept qui étoient morts à *Batavia*. Cook. 1770.

Le quinze Mars, Cook mit à l'eau en travers du *Cap de Bonne-Espérance*, & voici les seules remarques importantes qu'il fit pendant sa traversée.

Il ne trouva le vent alisé général sud-est qu'onze jours après avoir quitté la pointe de *Java*, & durant cet intervalle, il n'avança pas plus de 5^{d} au sud, & 3^{d} à l'ouest, ayant des petites fraîcheurs variables, interrompues par des calmes, avec un temps brûlant & un air mal-sain, occasionnés probablement par le poids des vapeurs qu'amenent dans ces latitudes le vent alisé est & les moussons ouest, qui souffloient dans ces mers à la saison de l'année où il y étoit. Le vent y regne jusqu'au 10 ou 12^{d} est, & le vent ouest jusqu'au 6 ou 8^{d} : dans l'espace intermédiaire, les vents sont toujours variables, & l'air est toujours mal-sain : cela aggravoit certainement les maladies que les Anglois avoient prises à *Batavia*, & en particulier la dissenterie, que les secours de la médecine ne soulageoient en aucune maniere; de sorte qu'on regardoit comme un homme mort quiconque en étoit attaqué; mais il n'eut pas plutôt gagné le vent alisé, qu'il ressentit ses effets salutaires; il est vrai qu'alors il jetta à la mer encore plusieurs de ses gens, mais il les avoit prit à bord dans un état si foible & si languissant, qu'il leur étoit presqu'impossible de recouvrer la santé. Il soupçonna d'abord que cette terrible maladie provenoit de l'eau prise à l'isle du *Prince*, ou des tortues qu'on y avoit achetées. Mais il n'y a pas la moindre raison de croire que cette conjecture fût bien fondée; car tous les vaisseaux qui viennent de *Batavia*, à la même saison, souffrent également & quelquefois davantage, quoiqu'aucun d'eux ne touche sur cette isle dans leur route.

Cook. 1770.

Peu de jours après le départ de *Java*, Cook vit des boubies autour du vaisseau pendant plusieurs nuits consécutives ; & comme on sait que ces oiseaux vont se jucher le soir à terre, il conjectura qu'il y avoit quelque isle dans les environs : c'est peut-être l'isle de *Selam*, dont le nom & la situation sont marqués très-diversement dans différentes cartes.

La déclinaison de l'aiguille à la hauteur de la côte occidentale de *Java*, est d'environ 3ᵈ ouest ; il la trouva même sans aucune variation sensible, dans la route ordinaire des vaisseaux, jusqu'au 288ᵈ de longitude ouest, & au 22ᵈ de latitude sud : elle augmenta ensuite peu-à-peu ; de sorte qu'au 295ᵈ de longitude, & au 23ᵈ de latitude, elle étoit de 10ᵈ 20′ ouest. Sept degrés de longitude & un de latitude plus loin, elle augmenta de 2ᵈ ; à la même distance plus loin à l'ouest, elle augmenta de 5ᵈ : au 28ᵈ de latitude & au 314ᵈ de longitude, elle étoit de 24ᵈ 20′ : au 29ᵈ de latitude & au 317ᵈ de longitude, elle étoit de 26ᵈ 10′, & elle fut alors stationaire pendant l'espace d'environ 10′ plus loin à l'ouest : mais au 34ᵈ de latitude & au 333ᵈ de longitude ; il l'observa deux fois à 28ᵈ quart-ouest ; ce fut la plus grande variation où elle parvint ; car au 35ᵈ demi de latitude, & au 337ᵈ de longitude, elle étoit de 24ᵈ, & elle continua ensuite à diminuer peu-à-peu, de sorte qu'à la hauteur du *Cap des Aiguilles*, elle étoit de 22ᵈ 30′, & à la baie de la *Table* de 20ᵈ 30′ ouest.

Quant aux courans, il ne les trouva considérables qu'en approchant du méridien de *Madagascar* ; car après qu'il eut atteint le 52ᵈ de longitude de la pointe *Java*, il reconnut par observation, que son erreur en longitude n'étoit que de deux degrés ; différence qu'il avoit trouvée exactement la même lorsqu'il n'avoit encore fait que dix-neuf degrés. Cette erreur pouvoit provenir de différentes causes : d'un courant portant à l'ouest ; de ce qu'il n'avoit pas assez alloué dans ses calculs à la dérivation causée par l'action de la mer sur laquelle il naviguoit, & peut-être enfin, d'une faute commise en prenant la longitude de la pointe *Java*. Si cette longitude est fautive, il faut en attribuer l'erreur à l'imperfection des cartes dont Cook a fait usage pour rapporter la longitude de *Batavia* à celle de cet endroit ; car on ne peut pas douter que la longitude de *Batavia* ne soit bien déterminée. Après qu'il eut dépassé le 307ᵈ de longitude, les effets des courans ouest commencerent à être considérables ; car au bout de trois jours, son erreur en longitude étoit de 1ᵈ 5′. La vîtesse du courant augmentoit tellement à mesure qu'il avançoit à l'ouest, que pendant cinq jours consécutifs, après qu'il eut découvert terre, il dérivoit au sud-ouest & au sud-ouest-quart-ouest de vingt lieues toutes les vingt-quatre heures. Il continua à dériver ainsi jusqu'à ce qu'il fût à soixante ou soixante-dix lieues du cap, où le courant portoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, quoique inclinant cependant vers l'ouest.

Après

Après que les boubies eurent quitté les Anglois, Cook ne vit plus d'oiseaux avant d'arriver par le travers de *Madagafcar;* ou au 27[d] trois-quart de latitude fud, qu'il apperçut un albatrofs, & depuis ce temps, il en découvrit tous les jours un grand nombre, ainfi que des oifeaux de plufieurs autres efpeces, & en particulier, un qui étoit à-peu-près de la groffeur d'un canard, d'une couleur très-foncée, avec un bec jaunâtre. Ces oifeaux devinrent plus nombreux à mefure qu'il approcha de la côte, & dès que les fondes ne rapporterent plus de fond, il vit des mouettes, qu'il continua d'appercevoir tant qu'il fut fur ce banc, qui s'étend à la hauteur du *Cap des Aiguilles*, à la diftance de quarante lieues, & qui a cent foixante lieues de long de la côte, à l'eft du *Cap Falfe.* On ne connoît pas exactement l'étendue de ce banc. Il eft cependant utile pour fervir de direction aux vaiffeaux, & leur apprendre quand il faut gouverner vers la côte pour arriver à terre. Cook. 1771. Oifeaux.

Cook relâcha au *Cap* jufqu'au 13 Avril (a). Le lendemain voulant mouiller devant l'ifle *Roben*, les Hollandois fe préparerent à l'en empêcher de force.

Les Hollandois du Cap releguent dans cette ifle, pour un nombre d'années proportionné aux délits, les criminels qui ne méritent pas la mort; ils les emploient, comme efclaves, à tirer des carrieres de la pierre à chaux, qui, quoique rare fur le continent, eft abondante en cet endroit; parce que le Cap ayant refufé autrefois de donner des fecours à un vaiffeau Danois qui avoit perdu, par les maladies, une grande partie de fon équipage, ce bâtiment avoit touché à cette ifle, & qu'après s'être affuré de la garde, il avoit pris à bord autant de criminels qu'il en avoit befoin pour la manœuvre jufqu'à fon retour dans fa patrie: Cook en conclut que les Hollandois, afin d'empêcher à l'avenir de pareils enlevemens, avoient donné ordre à leurs gens de ne pas fouffrir qu'aucun bateau étranger débarquât dans cette ifle. Les Hollandois s'oppofent à Cook, qui veut mouiller devant l'ifle Roben. Criminels qu'on relegue dans cette ifle.

Après avoir relâché du 1 au 4 Mai à *Sainte-Hélene* (b), il mouilla enfin aux *Dunes* le 12 Juin 1771; le voyage avoit duré environ trois ans, & il avoit coûté la vie à plus de trente Anglois. Retour de Cook en Angleterre.

(a) Ses remarques fur le *Cap* feront jointes, par la fuite, à celles qu'il a faites dans fon fecond voyage.

(b) Ses remarques fur *Sainte-Hélene*, feront jointes auffi à celles qu'il y a faites au retour de fon fecond voyage.

Fin du Tome vingtieme.

TABLE

DES PARAGRAPHES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE III.

Derniers Voyages dans les mers du sud.

LIVRE IV.

LIVRE V.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Mgr. le Garde des Sceaux un volume intitulé : *Histoire des Voyages*, tome XX, & j'ai trouvé cette suite aussi intéressante que le corps de ce grand Ouvrage. A Paris, ce 20 Juin 1789.

Signé, MENTELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur MARADAN, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Continuation de l'Histoire des Voyages de l'Abbé Prévôt, tome XX, in-4° & in-12*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de dix années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans-cause, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois ; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A LA CHARGE que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant

de l'expofer en vente, le manufcrit qui aura fervi de copie à l'impreffion dudit Ouvrage, fera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le fieur BARENTIN; qu'il en fera remis enfuite deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le fieur DE MAUPEOU, & un dans celle du fieur BARENTIN; le tout à peine de nullité des préfentes; DU CONTENU defquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes ayans-caufe, pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des préfentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foit tenue pour dûment fignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Confeillers, foi foit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceffaires, fans demander autre permiffion, & nonobftant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eft notre plaifir. DONNÉ à Paris le onzieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil fept cent quatre-vingt-neuf, et de notre regne le quinzieme.

Par le Roi, en fon Confeil. *Signé*, LEBEGUE.

Regiftré fur le Regiftre XXIV de la Chambre royale & fyndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1885, *fol.* 181, *conformément aux difpofitions énoncées dans le prefent Privilege; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prefcrits par l'Arrêt du Confeil du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le* 26 *Mai* 1789. *Signé*, NYON l'aîné, Adjoint.

